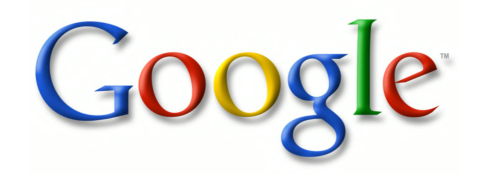
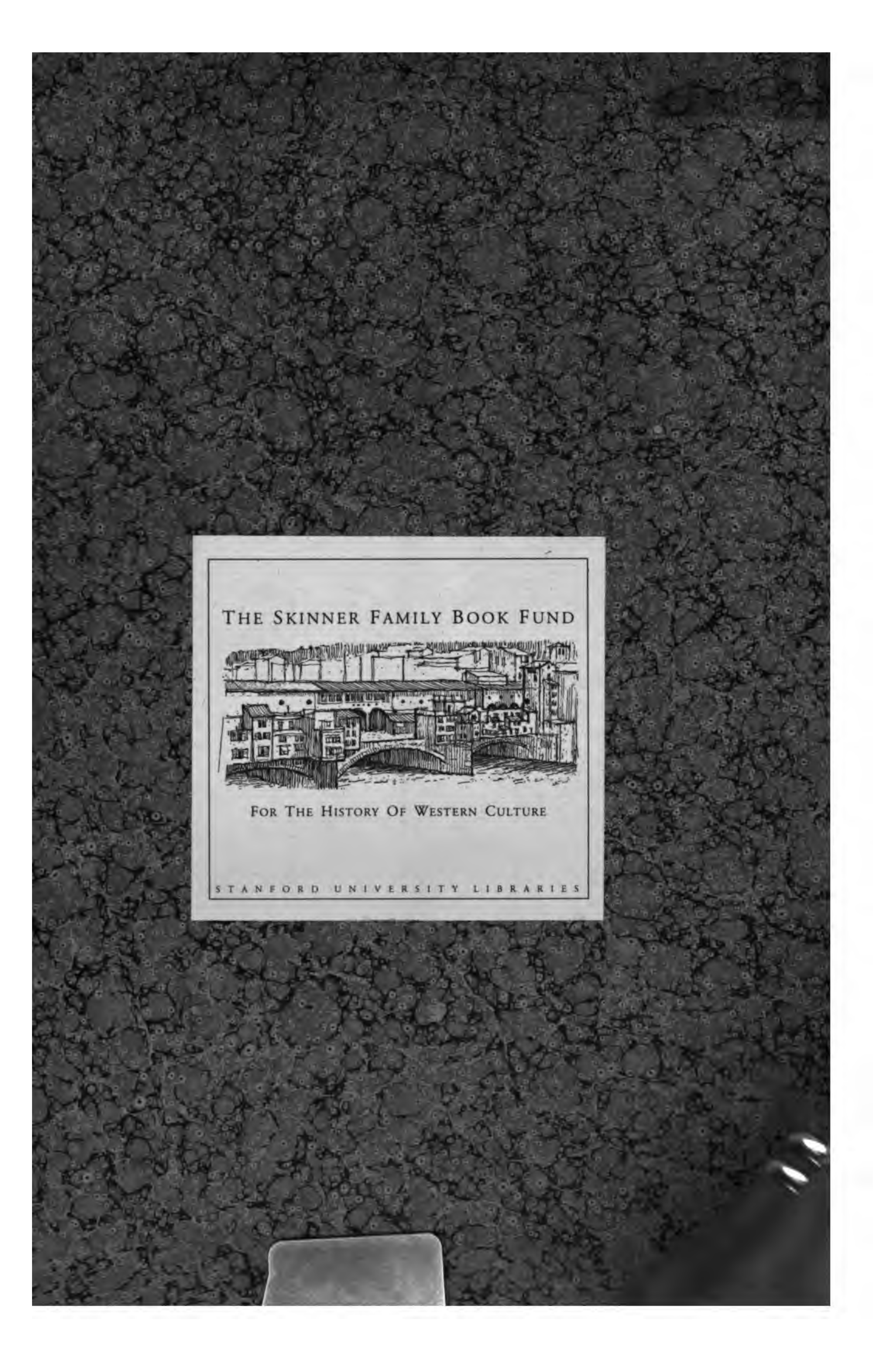

Google




THE SKINNER FAMILY BOOK FUND
FOR THE HISTORY OF WESTERN CULTURE
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES



SOUVENIRS D'UN AVEUGLE

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



JACQUES ARAGO.

Ton nom est un reflet du grand nom de ton frère ;
A vous, François, les cieux, à toi, Jacques, la terre.



F.ois D.que ARAGO,

Membre de l'Institut de France &c. &c.

SOUVENIRS D'UN AVEUGLE

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

PAR

JACQUES ARAGO

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

Enrichie de notes scientifiques

Par FRANÇOIS ARAGO, de l'Institut

ET PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

PAR M. JULES JANIN

ILLUSTRATIONS DE MM. ANDREW, BEST, LELOIR, P. GIRARDET, LEBRETON, MOREL-FATIO, GÉRARD-SÉGUIN, ETC.

PORTRAITS DE JACQUES ET DE FRANÇOIS ARAGO, GRAVÉS PAR SIXDENIERS



PARIS

H. LEBRUN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

8, RUE DES SAINTS-PÈRES, 8

1868

INTRODUCTION

PRÉFACE DE LA CINQUIÈME ÉDITION

L'acquéreur de cette nouvelle édition des *Souvenirs d'un Aveugle* avait demandé une préface à l'auteur. M. Jacques Arago s'était déjà mis à l'œuvre, quand parut dans les *Débats* une analyse de ce grand ouvrage. M. J. Janin, dont la plume a tant d'éloquence, dont le jugement a tant de prix, venait de rendre compte des quatre volumes déjà prônés par tous les journaux, et, pour la justification de son entreprise, l'éditeur n'a pas cru mieux faire que de placer en tête de ces *Souvenirs* les pages rapides, colorées, pleines de cœur, de fougue et d'originalité, qui caractérisent si bien le feuilletoniste du *Journal des Débats*. M. Arago a voulu tout d'abord, par un sentiment de modestie bien compris, se refuser à cette publication; mais il devait aussi quelque chose à celui qui lui avait consacré tant de colonnes, et il a fini par céder à cette considération puissante.

M. J. Arago tire donc vanité du mérite de l'éloquent critique, et notre livre s'enrichit de quelques pages qui ajoutent à sa valeur.

Je n'ai pas le temps de décrire un préambule, le vent souffle, le vent s'agite dans le port, nous avons à faire le tour du monde; partons donc! A peine s'il nous est permis de jeter un regard d'adieu et de regret sur Toulon, la première conquête du soldat Bonaparte. Toulon tient à la mer, comme le château fort tient au fossé, comme le navire tient à sa nacelle. Déjà nous sommes en pleine mer. Écoutez! nous voilà tout de suite au beau milieu de la tempête. Oui, certes, vous êtes servi à souhait, une tempête le premier jour : partout le tonnerre, le vent partout; mais au bout de ce vent-là Barcelone, les îles Baléares, l'Espagne, Gibraltar. On s'arrête à Gibraltar, ce monceau de canons anglais jeté au milieu de la mer. Entre ces gueules béantes s'étend une espèce de ville habitée tant bien que mal par toutes sortes de bandits, de voleurs, de contrebandiers, de mendiants, de soldats. Passons vite, et, s'il vous plaît, saluons de loin le pic de Ténériffe; à quarante lieues, la haute montagne montre encore dans le ciel son front menaçant. On passe la Ligne avec toutes les folles cérémonies des matelots en belle humeur. Ce jour-là notre voyageur, Jacques Arago, le propre frère du roi tout-puissant de l'Observatoire, qui déjà s'attristait de n'avoir fait amitié avec personne, car c'est là un gai, sincère et jovial compagnon, se fait des amis dévoués de deux vieux matelots du navire, Petit et Marchais. Figurez-vous deux loups de mer, le cuir tanné, la main dure comme du fer, le cheveu rare, l'œil creux, le ventre aussi, l'estomac brûlé, mais l'âme tendre et le cœur honnête; Marchais, véritable bandit dur à cuire, toujours le poignet au bout du

bras, toujours le pied levé et la dent prête à mordre, battu, battant, terrible, furieux, ivrogne, et, quand on sait le prendre, un agneau! Petit, au contraire, malin, flâneur, railleur, bel-esprit, ami de Marchais autant que Marchais est l'ami de Petit. Entre cet Oreste et ce Pylade de l'eau salée notre voyageur eut la chance de placer son bras d'abord, puis la tête, puis le cœur, et vogue la galère! Maintenant qu'il a ses deux amis dévoués, il défie l'ennui de le prendre. D'ailleurs il est jeune et beau, ardent et brave; son regard vif et net s'empare de l'immensité; il tient avec un égal bonheur le pinceau et la plume, le flageolet et la guitare, le sabre du soldat et le gobelet de l'escamoteur; il est musicien, il est poëte, il est amoureux à ses heures, et, qui plus est, il a obtenu une haute paye de six cents livres par an.

Or, voilà ce qui me plaît dans tout ce voyage : c'est qu'il s'agit de la contemplation d'un esprit prime-sautier; c'est que c'est là tout à fait un tour du monde comme peut et doit le faire un poëte; c'est qu'en tout ceci la science de la terre et de la mer, science devenue vulgaire comme l'A B C, cède le pas à la fantaisie, cette rare et bonne fortune des jeunes gens, des amoureux et des poëtes. La fantaisie est le capitaine de ce voyage autour du monde. Elle commande aux vents et aux orages; elle dit l'heure du départ, l'heure de l'arrivée, le temps du séjour. Une fois lâchée, gare à vous, qui que vous soyez, sauvages ou civilisés, blancs ou bruns, cuivrés ou noirs, maîtres ou esclaves, marins ou piétons : vous appartenez à cette grande dame qu'on appelle la poésie. La fantaisie! voilà un voyageur comme je les aime; tout lui convient, la calèche à quatre chevaux et le bâton du pèlerin, le cheval de labour et le cheval de course, la chaloupe et le vaisseau de guerre, l'Océan et le petit ruisseau de la prairie; tout lui convient, et même la coque de noix de la reine Titania, creusée par la dent de l'écureuil. A cet heureux voyageur qui va, qui vient, qui s'arrête un peu au hasard, nonchalant et furibond à la fois, toujours pressé de partir, toujours pressé d'arriver, et cependant disant à chaque pas cette parole de l'Évangile : — *Seigneur, nous sommes bien ici, dressons-y, s'il vous plaît, trois tentes;* à de pareils voyageurs il faut mettre tout à fait la bride sur le cou. Ne leur demandez ni l'ordre, ni la méthode, ni le mouvement régulier, ni l'étude, ni la science; ils ont mieux que tout cela : ils ont le hasard et l'inspiration, ils ont le coup d'œil, ils savent deviner et choisir, ils ont la parole vive et prompte, la main ferme, la tête fière, le regard assuré; en un mot, ils ne ressemblent en rien à tout ce que nous savons des voyages et des voyageurs passés et présents.

Le voyageur dont je vous parle est ainsi fait, il n'obéit qu'à lui-même, il ne s'inquiète guère de rechercher et de suivre les traces de ses devanciers; il agit, avec le monde qui passe sous ses yeux, tout comme s'il était le premier arrivé dans cet univers dont il se fait le juge suprême et sans appel. Il ne réfute personne, il ne sert de commentaire à personne, il ne cite personne. De là je ne sais quelle nouveauté piquante et difficile à trouver dans un voyage autour du monde, cet inépuisable sujet de vagabondages puérils ou sérieux, dans lequel reparaissent nécessairement les mêmes noms, les mêmes obser-

vations, les mêmes découvertes. Par exemple, écoutez cet Arago enthousiaste (ils le sont tous, le savant lui-même), une fois qu'il est dans le Brésil : Terre féconde, nature à part; brise qui souffle, divin soleil, rivières peuplées, air tout rempli d'oiseaux, arbres tout chargés de fruits, montagnes pleines d'argent et de fer, ruisseaux qui roulent de l'or, vigueur, santé, beauté, courage, grands arbres, grands monuments, rien n'y manque. Notre voyageur entonne à ce propos l'hymne d'actions de grâces qu'ont dû chanter les deux envoyés à la terre de Chanaan, quand ils revinrent tout courbés sous le poids des raisins et des épis. Jamais vous n'avez rencontré nulle part un plus infatigable enthousiasme. Seulement, si vous n'aimez pas les histoires de nègres et d'esclaves, si les plus abominables détails de sang, de bâton, de meurtres incroyables, de vices sans frein, vous épouvantent, tournez quelques-unes des pages de ce livre, car vous avez là un chapitre qui en est tout rempli.

Mais les dames! ô les dames du Brésil! Du feu sous une belle enveloppe de belle chair brune, souple et luisante. Elles vont toutes chargées de perles, de rubis, de diamants, de chaînes d'or; de belles esclaves portent la queue de leurs robes traînantes. Elles vivent de la vie horizontale. La nonchalance, le sommeil et l'amour, voilà leur vie. Ont-elles un peu de loisir, elles font appeler un esclave. — Couche-toi là. L'esclave obéit, et, cependant, armées d'un fouet au manche d'ivoire ciselé, ces belles dames cherchent, avec une cruauté souriante, les endroits les plus sensibles de cette créature humaine étendue à leurs pieds. Celle qui enlève au bout de sa lanière sanglante le plus beau lopin de chair noire, celle-là a gagné. Ajoutez à cet aimable ensemble d'affreux moines de toutes couleurs, des églises profanes remplies la nuit et le jour par toutes sortes de rendez-vous galants, des anthropophages dans les bois. — Et cependant notre heureux homme, dans ces bois d'anthropophages, rencontre de véritables Parisiennes de Paris, si belles, si fraîchement parées, de si jolis rubans, un œil si fin, des dents si blanches! Elles allaient de leur côté pour voir comment messieurs les sauvages peuvent manger un homme tout rôti. — Il a vu aussi des Albinos à l'œil rouge, aux cheveux blancs, des Bouticoudos aux oreilles allongées, des Tupinambas féroces, des Païkicés non moins féroces; il les voit, il les touche, il leur parle, il se tire sain et sauf du milieu de ces bêtes hurlantes et puantes; bien plus, il se met à rêver qu'il les civilise. Les rêves de J. Arago sont beaux, chaleureux, tout remplis d'humanité et de passion; laissons-le rêver, d'autant plus que déjà la voile l'emporte de nouveau. Tout à l'heure il était au Brésil, maintenant le voilà sur le cap de Bonne-Espérance, côte à côte avec le géant Adamastor du Camoëns. La ville du Cap est blanche, élégante, coquette. On voit que la Hollande a passé par là, tant vous y trouvez encore d'ordre, de propreté et de symétrie. Mais où va donc notre intrépide? pourquoi ne pas s'arrêter sur ces petits seuils hospitaliers, à l'ombre bienveillante de ces bouchons en plein vent? Cet homme-là ne se repose donc jamais? Il s'agit bien de repos et de bouchons! il s'agit de gravir cette haute montagne, il s'agit qu'il veut s'asseoir là-haut à la Table avant que le nuage ait mis la

nappe. Donc il grimpe, il grimpe, malgré le soleil; et tout là-haut que trouve-t-il? Un Parisien en bottes vernies, en habit noir, en gants jaunes! un Parisien du balcon des l'Opéra et du café Tortoni! Voilà du bonheur : rencontrer des Parisiens parmi les Albinos, les Bouticoudos et les Tupinambas; rencontrer un Parisien tout au sommet de la Table! Et, qui plus est, ce Parisien était le propre fils de la femme de Georges Cuvier!

Une fois au Cap, et quand vous vous êtes assis sur la nappe de la Table, que peut faire un chevalier de la Table-Ronde, sinon aller à la chasse au lion! On chasse le lion là-bas, comme chez nous on chasse le lièvre; seulement, la chasse au lion est permise en tout temps, ce qui doit plaire grandement aux amateurs. Le lion est un beau gibier, il aime de préférence la chair du nègre; l'homme blanc a beaucoup moins de saveur pour le lion; *moi, manger homme blanc! canaille, sotte espèce!* A Dieu ne plaise que j'ouvre la gueule pour si peu! Ce goût dépravé du lion pour la chair noire la donne belle aux chasseurs tant soit peu blancs. Vous êtes blanc, vous allez à la chasse avec un nègre, vous tirez, vous manquez le lion, la bête court sur vous, et... le nègre est dévoré. Pendant que le lion achève son repas dans les broussailles, vous le tirez au jugé. — Un Français, nommé Rouvière, était en ce temps-là le plus grand dévorateur de lions de tout le Cap. Rouvière sent le lion comme le lion sent le nègre. Rouvière n'est jamais plus content que lorsqu'on lui dit : Les buffles ont reniflé et battu du pied la terre. Alors Rouvière s'en va tout seul — sans nègre! à la poursuite de la bête féroce. Il va contre le lion à pas de loup; il l'attend la nuit et le jour; s'il rencontre le lion dormant, Rouvière, loyal champion, s'écrie : — Holà! réveille-toi! réveille-toi! Puis, quand le lion a tiré sa tête de la caverne et la griffe de ses quatre pattes, et ses dents de sa gueule, et son œil sanglant de son orbite, voici que Rouvière attaque son ennemi face à face; c'est là sa joie! Pour ce qui est de la Vénus hottentote, maître Arago a bien raison de s'emporter contre cette qualité toute grecque de la Vénus, appliquée à cet abominable légume qu'on appelle une Hottentote. Il n'y a pas de Vénus hottentote! le sale tablier n'existe pas; on n'y croit guère un peu qu'à la foire de Saint-Cloud; mais chez les Hottentots c'est une fable. En fait de Vénus d'outre-mer, parlez-nous de la mulâtresse. Ah! dame, la mulâtresse! Figurez-vous une rose noire tout entourée d'épines roses; un je ne sais quoi qui s'échappe du troisième ciel! Une flamme! — un baiser — un sourire; — ça fuit — ça vient — ça s'en va — ça se couvre d'un cachemire diaphane, — et enfin, ô tremblement des tremblements, ô délire des délires! ça danse la cachucha, la cachucha des nègres! — De l'esprit-de-vin coupé avec de l'éther!

Il y a bien aussi, par-ci par-là, quelques Chinois nomades qui font le commerce; mais le Chinois n'est guère aimé de M. Arago. Le Chinois lui fait mal à voir. Il le traite à peu près comme les hauts barons du quinzième siècle traitaient les juifs. Ah! si notre voyageur avait pu savoir en ce temps-là l'histoire de l'an 1840 en Chine, s'il avait vu ces Léonidas tondus, ces Spartiates bouffis, ce grand Keshen perdant la vie, que dis-je? per-

dant son bouton sur la brèche, tous ces héros de paravent, défendant le Céleste Empire contre les canons de l'Angleterre, et se laissant tuer sans faire un pas en arrière ! M. Arago n'eût pas oublié cette fois son inépuisable compassion. Le Chinois de 1840, c'est le Léonidas antique, aussi brave. Mais la gloire lui manque. Et pourquoi? Demandez-le à ceux qui fabriquent la gloire, aux poëtes, aux historiens, aux Tacites de la tribune et du journal.

Vous demandez s'il existe encore des anthropophages? Règle générale, qui dit un homme, dit un peu plus, un peu moins, la bête féroce qui mange ses semblables, avec cette différence cependant, que l'anthropophage, bien plus habile mangeur que le lion, est insatiable de chair blanche. C'est ainsi qu'un beau jour, par un horrible soleil qui les brûlait jusqu'au fond de l'âme, M. J. Arago, suivi de ses matelots, débarqua à Ombay, la capitale de l'anthropophagie. L'île était remplie d'affreux sauvages qui avaient l'air de se dire tout bas, comme l'ogre de la fable : — *Je sens la chair fraîche.* — Nos marins s'avancent d'un air résolu vers ces abominables coquins de toutes couleurs; et, pour commencer l'entrevue sous de doux auspices, M. Jacques Arago se met à jouer de la flûte. Plus d'une fois ces doux accents plaintifs avaient dompté les natures les plus rebelles. — Ventre affamé n'a pas d'oreilles, dit le proverbe; qu'eût dit le proverbe d'un ventre d'anthropophage? — Quand il vit que sa flûte manquait son coup, notre voyageur se mit à jouer des castagnettes. Vous savez bien ce joli instrument d'ébène, qui éclate et scintille sous les blanches mains des danseuses de *cachucha*. — O surprise! — les castagnettes de M. Arago n'eurent guère plus de succès que sa flûte. Seulement messieurs les sauvages voulurent avoir cette flûte. — Mais vous n'en savez pas jouer! disait-on aux sauvages. — Nous n'avons pas encore essayé, répondaient-ils. — Cependant on s'abouche, on cause, on rit, on se fâche; un sauvage qui sent l'eau — c'est-à-dire le sang — lui venir à la bouche, renverse d'un coup de poing le chapeau de M. Arago. — Zest! avec le pied Arago ramasse son chapeau; le chapeau, lancé en l'air, retombe sur cette tête bouclée, animée par de grands yeux noirs. — Et messieurs les sauvages d'applaudir. Cependant le rajah, le maître anthropophage, s'avance à son tour vers les imprudents voyageurs. Il a entendu rire ses sujets, il veut que lui aussi on le fasse rire. — Rien n'est plus facile! Aussitôt Arago se met à l'œuvre. Il ne s'agit plus de jouer ni de la flûte ni des castagnettes, il faut jouer des gobelets. Soudain voici toutes les métamorphoses infinies de Comte et de Bosco qui paraissent et disparaissent aux yeux étonnés de ces sauvages. Vous jugez de leur étonnement, de leur stupeur et de leur épouvante. Pendant dix minutes nos sauvages se figurent qu'ils ont affaire à des dieux. A la bonne heure! Mais le sauvage, lui aussi, possède son petit raisonnement. Si les simples hommes blancs sont si bons à manger, les dieux blancs doivent être d'un goût exquis. A cette idée, qui n'est pas sans logique, nos sauvages se rapprochent de plus belle; ils étaient là une centaine de grands diables aux dents longues, aux ongles noirs, armés d'arcs, et de flèches et de crics, affamés, féroces... C'est un grand miracle que nos marins leur aient

échappé; il est vrai que ces affreux hommes des bois avaient dévoré une douzaine d'hommes blancs il n'y avait pas huit jours.

Un savant illustre entre tous, et cependant le plus simple et le le plus bienveillant des hommes, M. de Humboldt, que M. Jacques Arago appelle souvent en témoignage, nous racontait l'autre soir, avec ce fin sourire des gens d'esprit qui ont laissé l'indignation comme un bagage trop lourd à porter, une assez bonne histoire d'anthropophages. M. de Humboldt visitait, lui aussi, je ne sais quel désert de l'autre monde. Un jour qu'il était assis à côté d'un grand gaillard nouvellement converti à la religion chrétienne : — « Connaissez-vous Mgr l'évêque de Québec? dit M. de Humboldt à son compagnon de voyage. — Si je connais l'évêque de Québec, reprit l'autre; j'en ai mangé! » M. Arago va être bien malheureux de n'avoir pas su plus tôt cette anecdote-là.

De cette île furieuse, le vent (il appelle cela *un vent favorable*) nous pousse à Diély, atroce coin de terre tout rempli de Chinois, de Malais, de buffles, de fièvres pernicieuses et de serpents boas. A vrai dire, la description de tant de broussailles, de tant de fléaux et de misères, faite d'un ton si joyeux cependant, ne me paraît guère un juste motif pour entreprendre sans nécessité ces migrations difficiles. Que diable! quand on est venu au monde dans une famille heureuse et nombreuse, quand on est l'enfant de ce calme village des Pyrénées, le fils de cette vieille mère qui vous pleure; quand on a vécu vingt-cinq ans sous un beau ciel, au bord des fleuves qui serpentent, sur une terre verdoyante, toute chargée d'arbres et de fleurs, à quoi bon s'exposer à la mer bruyante, aux sables mouvants, au soleil chargé de pestes mortelles, aux déserts remplis d'animaux hideux? Quoi! vous avez sous vos pas, sous vos yeux, la France, l'Italie, l'Allemagne, les cités obéissantes et libres, et vous allez de gaieté de cœur affronter les tempêtes, les orages, les pestes, les sauvages! Sauvage! Qu'est-ce que ce mot-là? Sauvage! c'est-à-dire le milieu idiot et sanglant entre l'homme et la bête féroce. Sauvage depuis le commencement jusqu'à la fin du monde. Toujours la même créature informe, accroupie sur le bord de cette mer dont elle ne sait pas l'étendue, regardant, sans les voir, les étoiles du ciel, toujours cet être abandonné aux plus vils appétits de la bête, sans pitié, sans cœur, sans amitié, sans amour, servi par son ignoble femelle à genoux devant lui, et troquant contre une bouteille de rhum, son enfant ou son père! Donc, à quoi bon visiter ces immondes créations, quand on est placé parmi les voyageurs oisifs, la meilleure espèce des voyageurs! A quoi bon se fatiguer l'âme et le regard à contempler ces hébêtements, —sourire sans intelligence, vagues paroles, vagues regards, ventre creux; dents noires, ongles sanglants? — J'en dis autant de ces abominables recoins de la terre sans fruits et sans fleurs, sans murmure et sans verdure, sans monuments et sans histoire. — Landes stériles où pas un pied humain ne s'est posé, pas même le pied du pauvre Vendredi dans le *Robinson Crusoé*. — Certes ce n'est pas sur ces terres avilies que Pythagore pourrait dire après la tempête : — *Courage, amis, je vois ici des pas d'homme!* —

Et si, en effet, les hommes n'ont jamais passé dans ces terres incultes, si jamais la poésie et l'amour, les belles jeunes filles et la gloire, l'urbanité et les douces passions, ne sont descendus du ciel sur ces contrées oubliées dans le divin partage, vous-même qui n'aviez qu'à être heureux là-bas dans la plus belle partie des cinq parties du monde, que venez-vous chercher dans toutes ces misères? A quoi bon ces travaux inutiles, ces tortures sans résultat, ce vagabondage malheureux! Quoi! vous avez toute l'Italie heureuse et étincelante sous le soleil; quoi! vous avez l'Allemagne contemplative et rêveuse; vous avez l'Angleterre, cette immense fournaise; vous avez la France entière, l'adorable et sainte patrie; vous avez les cathédrales, les musées, les théâtres, les écoles, les académies, les fleuves domptés par la vapeur obéissante, toutes les sciences, tous les beaux-arts, tous les plaisirs, tous les bonheurs, et vous allez à travers toutes sortes de périls de la terre et de la mer pour visiter Timor, Rawack, Guham, Humalata, Agagna, Tinian, les îles Sandwich, des ronces, des épines, des famines, des prostitutions, des meurtres, des bandits, des voleurs, des anthropophages, toutes sortes d'hommes et de choses maudites! Certes j'admire votre courage, votre résignation; j'aime l'énergie, la puissance et l'intérêt de vos descriptions; mais cependant je ne puis m'empêcher de vous dire combien je vous trouve à plaindre de faire ce métier d'écumeur de mer, que dis-je? d'écumeur de l'histoire naturelle. Je vous plains d'avoir dépensé votre jeunesse à ces contemplations lamentables; je trouve surtout, quand le ciel vous a donné un rare esprit, que c'est mal dépenser sa vie. — *Occupa portum, fortiter occupa portum.* Cette parole du poëte Horace, le poëte heureux des hommes heureux, me revient en mémoire à chaque pas que fait notre voyageur dans ces déserts si horriblement peuplés. Et notez bien que, dans cette longue navigation, pas un des dangers de la mer ne lui est épargné. Le naufrage, la vague écumante, la nudité, la faim et la soif, les privations les plus cruelles, tout s'y trouve. M. Jacques Arago eût voyagé tout exprès pour écrire un voyage pittoresque, il n'aurait pas voyagé autrement. Entre autres passages de son livre qui sont très-remarquables, il faut citer tout le tome III, dans lequel est renfermée l'histoire des îles Sandwich. Cette fois l'animation toute méridionale de l'auteur est portée à son comble. Il va partout, il est partout. Il cherche même des ruines dans ces parages où rien n'a été fondé; il y cherche une histoire, il y cherche des rois et des reines et des grands hommes; il y chercherait la Charte constitutionnelle au besoin. — Sa description de la Nouvelle-Hollande est des plus pittoresques. En ce lieu, vous retrouverez à la fois la ville opulente et le désert sans limites, le civilisé et le sauvage, les serpents noirs dont la blessure est mortelle, et les jeunes filles d'Angleterre qui vous frappent au cœur de leur regard bleu de ciel. Le sauvage de la Nouvelle-Hollande est plus hideux que les plus hideux sauvages. Peu à peu la civilisation le pousse et le chasse, et l'écrase. Dieu soit loué! Je sais bien que certains philanthropes se plaignent avec de grosses larmes que ces pauvres cannibales soient si fort maltraités par ces féroces Européens; laissons dire les philanthropes et bâtissons des villes dans le désert. — Puis, quand vous bâtissez, prenez garde, un sau-

vage est peut-être là qui vous attend pour vous dévorer. « Tout à coup, le Zélandais « s'élança comme un tigre (contre deux armées qui allaient en venir aux mains), se rua « sur la horde étonnée, abattit un des combattants... Je n'assistai point au dégoûtant « repas qui se fit sur le champ de bataille. » Cette fois, M. Arago a eu grand tort. Au contraire, puisqu'il était venu de si loin pour tout voir, fallait-il assister à cet abominable repas et se dire à soi-même : Voilà ce que je suis venu chercher!

Ces quatre volumes[1] du *Voyage autour du monde* sont tout remplis de variété, d'intérêt, de passions infinies, d'incidents inattendus. Le dialogue, la narration, la description, le drame, la poésie, l'histoire, se donnent la main dans cette vaste arène, qui est le monde entier. L'auteur, jeune, intelligent, enthousiaste, intrépide, a voulu s'emparer, comme on ne l'avait pas fait encore, de l'univers des navigateurs, et il l'a parcouru à sa façon. Façon brutale, violente, peu logique, prime-sautière, mais à tout prendre pleine d'agrément et d'intérêt. Quand parfois la parole lui manque pour se faire comprendre, quand sa plume fatiguée s'arrête n'en pouvant plus, aussitôt il prend le crayon, et ce qu'il ne peut pas écrire il le dessine. De cette course lointaine il a rapporté tout ce qu'il a pu rapporter, des crânes, des habits, des dictionnaires, des portraits, des paysages, des chansons, des cris de guerre, des plantes, des coquillages, des ossements, des peaux de bêtes, des restes de cimetière; et de tout cela, pétri, mêlé, broyé, confondu, il a composé un livre. — Et si vous saviez quelle force d'âme il a fallu à ce pauvre homme pour se souvenir, pendant quatre longs volumes, de tous les éblouissements de sa jeunesse! si vous saviez quel est le grand mérite d'avoir retrouvé dans sa tête, dans son cœur, l'éclat azuré de la mer, l'éclat brûlant des cieux, l'éclat velouté du rivage! si vous saviez que ce vaste regard qui embrassait tant de choses s'est éteint à tout jamais peut-être! si vous saviez que c'est maintenant à tâtons, appuyé sur le bras d'un ami, un bâton à la main, à la suite de quelque caniche fidèle, que cet ardent amoureux de toutes les beautés de la terre et du ciel est obligé de parcourir de nouveau ce bel univers dans lequel il marchait d'un pas si ferme, d'un regard si net et si sûr! si vous saviez ce que cela doit être, quatre volumes de paysages copiés d'après nature par un aveugle, quatre volumes de souvenirs éclatants qu'il faut se rappeler, plongé dans une nuit profonde, quatre volumes des heureuses et poétiques misères de la jeunesse quand on est devenu un homme marchant à tâtons dans le vide! certes vous resteriez étonnés, comme je l'ai été moi-même, de la grâce limpide, de la parfaite et excellente méthode, du style animé, de la vive passion, de l'intérêt tout-puissant de ce livre. — Roman piquant et vrai pour qui n'a pas quitté son petit coin de ciel natal, histoire fabuleuse et pleine de charme pour les plus hardis et les plus savants navigateurs.

J. J.

[1] La première édition des Souvenirs d'un Aveugle a été publiée en 4 vol. in-8°. L'édition nouvelle contient toute la matière de ces quatre volumes.

AU LECTEUR

Ce ne sont pas seulement ici des souvenirs, ce n'est pas seulement la masse et la silhouette des choses et des objets étudiés; c'est encore la rigoureuse exactitude des détails, la nuance des couleurs; c'est le passé avec tous ses incidents de chaque jour, de chaque heure, qui, comme une consolation du Ciel, vient se placer devant mes yeux éteints.

Hélas! que vaudrait-il mieux pour moi?

N'avoir rien vu, c'est n'avoir rien à regretter. On ne perd réellement qu'après avoir possédé .. et j'ai tant perdu!...

Mais aussi, vivre dans le passé quand le présent est mort à toute joie, quand l'avenir peut-être est sans lumière, c'est-à-dire sans espérance, n'est-ce pas exister encore?... Oh! ce triste problème, je n'ose pas le résoudre, tant je redoute la pitié des hommes!

Ce qui est vrai pourtant, c'est que la nuit des yeux n'est pas la nuit de l'âme, et que lorsque j'entends une voix chère, lorsque je presse une main amie, il me semble revoir encore ce beau ciel que je ne verrai plus.

JACQUES ARAGO.



AVANT

Quel est l'homme qui, sans y être forcé par son devoir, ose faire le tour du monde, c'est-à-dire sillonner les mers, braver les tempêtes océaniques, changer à chaque instant de climat, affronter les épidémies, traverser des déserts glacés ou torréfiants, et étudier les mœurs des peuplades les plus féroces du globe?

Je m'adressai cette pressante question quelques jours avant mon départ, et j'y répondis sans hésiter : « C'est celui qui, sans amis sur la terre, sans famille, sans avenir, veut de la gloire ou de l'or à tout prix. »

Et d'abord, y a-t-il de la gloire à faire le tour du monde? En second lieu, que vous rapporte un tel voyage?

Je vais vous le dire :

Quant à la gloire, je savais d'avance que je n'avais pas à y prétendre. Quant à la fortune, elle m'était acquise par anticipation, vous allez savoir comment :

J'allai trouver un ministre et je lui dis: « Monseigneur, j'ai un nom, une famille, peut-être un avenir (les trois conditions dont je vous parlais tout à l'heure); j'écris, je dessine, je pense, j'ai du cœur, une volonté de fer. Un voyage de circumnavigation va s'effectuer, à quelles conditions m'accepterez-vous pour que j'en puisse faire partie? »

Il me fut répondu ce qui suit :

« Vous possédez, monsieur, toutes les qualités que nous exigeons des hommes qui entreprennent des courses aussi périlleuses. Nous n'avons pas de dessinateur; vous nous rapporterez en croquis, en tableaux, au crayon ou à l'aquarelle, les portraits des hommes et des choses en présence desquels vous allez vous trouver. Vous vous ferez attacher sur le pont, comme le père des Vernet, pour mieux peindre les flots irrités (action fort contestable, soit dit entre nous). Vous nous rapporterez des notes écrites sur les archipels de tous les océans, et pour prix de votre zèle et de vos efforts, nous vous gratifions, généreux protecteur des sciences et des arts, de *six cents francs d'appointements par an*. — De combien, Monseigneur? — J'ai dit six cents livres! — Il y a erreur. — Une Excellence ne se trompe jamais. »

Je fus ébloui, vaincu... Le moyen de résister à la tentation! Je me hâtai de dire oui, dans la crainte de me voir supplanté; et, quelques jours après, fier de m'être si heureusement jeté sur la route de la fortune, je partis pour Toulon.

Quel brillant avenir je m'ouvrais là! Que de fructueuses économies n'allais-je pas faire pendant mes trois ou quatre années de navigation, moi qui ne donnais à mon domestique guère moins du triple de la somme si gracieusement allouée par le ministre! De pareilles chances sont rares dans la vie d'un homme; ma bonne étoile m'éclaira donc de ses feux les plus brillants, et je me laissai aventureusement guider par elle.

Oh! si les *Gudin*, les *Roqueplan*, les *Isabey*, les *Biard* et tant d'autres grands artistes attachaient moins de prix à la gloire qu'à la fortune, de combien de chefs-d'œuvre la France ne serait-elle pas dotée! tandis qu'on ne lui rapporte que de médiocres pages qui ont coûté encore bien des sueurs.

Mais comme je sens le besoin, à mon début, de dire la vérité tout entière, j'ajoute qu'à mon retour, après un triste naufrage sur une terre déserte, qui m'a ravi mes belles collections d'armes et de costumes de tous les pays que nous venions de visiter, mes richesses zoologiques, botaniques et minéralogiques, ainsi que mes vêtements et mon linge, choses fort inutiles sans doute puisque j'ai préféré sauver les travaux confiés à mes soins, j'ai reçu du gouvernement une gratification de... *six cents francs*. J'écris en toutes lettres, car la lecture des chiffres expose à trop d'erreurs. Il est vrai aussi que, dans le rapport de l'Institut, sur les résultats de notre expédition toute scientifique, il fut dit (et je vous demande pardon de ce souvenir) « que jamais on n'avait rapporté de ces longues courses autant, de si fidèles et de si précieux albums. » Voilà peut-être de quoi justifier la *haute* valeur du chiffre ministériel.

Maintenant que j'ai franchement avoué ma honteuse soif des richesses, je veux désormais achever mes révélations. Nulle confession ne coûtera rien à ma pudeur, et, sans regarder en arrière, je me jette dans l'avenir.

SOUVENIRS D'UN AVEUGLE

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

I

TOULON

Les Baléares. — Gibraltar.

Toulon est une ville de guerre, forte et patriotique; les beaux souvenirs de 89 l'ont rendue orgueilleuse, et on lit quelque chose de martial et d'indépendant sur cette population incandescente qui se rue avant le jour sur les quais et les marchés publics. L'idiome du peuple est nerveux, abrupt comme les montagnes qui emprisonnent la cité; ses manières sont brutales comme le *mistral* qui ravage ses vignobles, et ses refrains favoris semblent un écho de ces rapides tourmentes qui, nées sur les côtes africaines, bouleversent son port et sa rade.

Quand vous arrivez à Toulon, vous devez vous défaire de vos manières musquées de cité intérieure, si vous voulez être compris; mais aussi, pour comprendre, il faut vous aider d'un dictionnaire local savamment annoté, sans lequel vous vous croiriez à mille lieues de tout pays classique.

La jeune fille qui sort vient d'*appareiller* pour prendre *le large;* le papa cloué dans un fauteuil *dérape* à l'instant pour *courir des bordées* sur le port; l'ami qui appelle un ami, lui dit d'*accoster;* celui qui vous heurte dans la rue vous prie de le pardonner, s'il vous *aborde;* on ne fait halte qu'afin de se *mettre en panne*, et l'on ne marche plus ou moins vite que pour *filer plus ou moins de nœuds;* tout étourdi fuyant un créancier ou tout bambin esquivant son école, *louvoie* afin de se cacher; il *hisse ses bonnettes* et *largue ses cacatois* pour *doubler l'ennemi;* et si vous avez le malheur de demander à un homme du port une *barque* pour aller vous promener au large, soyez sûr que vous payerez le double de celui qui, en s'asseyant dans un *sabot*, dira d'une voix brève: « En rade, et fais-moi *peter un lof*. »

J'ai connu, à Toulon, un capitaine de vaisseau dont la gloire militaire est égale à celle des plus grands marins du grand siècle, qui, dans son habitude quotidienne de *manœuvrer* un navire, faisait *louvoyer* sur la grande route l'âne sur lequel il était monté, quand il avait le vent *debout*, c'est-à-dire en face.

Un jour que l'entêtement de sa monture l'avait mis dans une colère horrible, on l'entendit s'écrier: « Gredin! je ne te ferai pas *virer de bord lof pour lof*, moi qui fais *virer* une frégate ou un trois-ponts!... » Et aussitôt il se mit à orienter le pauvre baudet, comme s'il s'était agi d'une yole ou d'une chaloupe.

Si vous ajoutez au langage des habitants de Toulon leurs gestes si variés, si rapides, si *parlants*, vous croyez voir des hommes qui ont hâte de dépenser leur existence, de peur que le temps ne manque à leur vie sans cesse mouvementée.

Et puis, des matelots dans toutes les rues, des jurons sur toutes les lèvres, des gens ivres sur toutes les places publiques, des pugilats dans tous les cabarets, des chants rudes, inharmonieux, des officiers marchant gauchement par l'habitude du roulis et du tangage, et parlant du Chili, de la Chine ou du Bengale comme on parle partout ailleurs d'une maison de campagne voisine.

J'oubliais encore le cliquetis lugubre de la chaîne des forçats, qui fait taire le rire et vous surprend au milieu d'une joie. C'est le côté hideux du tableau. Vous dirai-je, pourtant, que parmi ces hommes innocents ou coupables, mais que la société a flétris, on en trouve parfois qui, libres dans la ville, vêtus du hideux uniforme et *ferrés* légèrement, entrent en plein jour dans les maisons, prennent place à côté d'une famille de bourgeois, s'asseyent à une table ou à un piano, donnent des leçons de français ou de musique à de jeunes filles, loin de leur mère imprudente ou de leur père inattentif?... Ces choses-là je les ai vues à Toulon, et je me suis souvent demandé si la morale avait quelque profit à tirer de semblables épreuves.

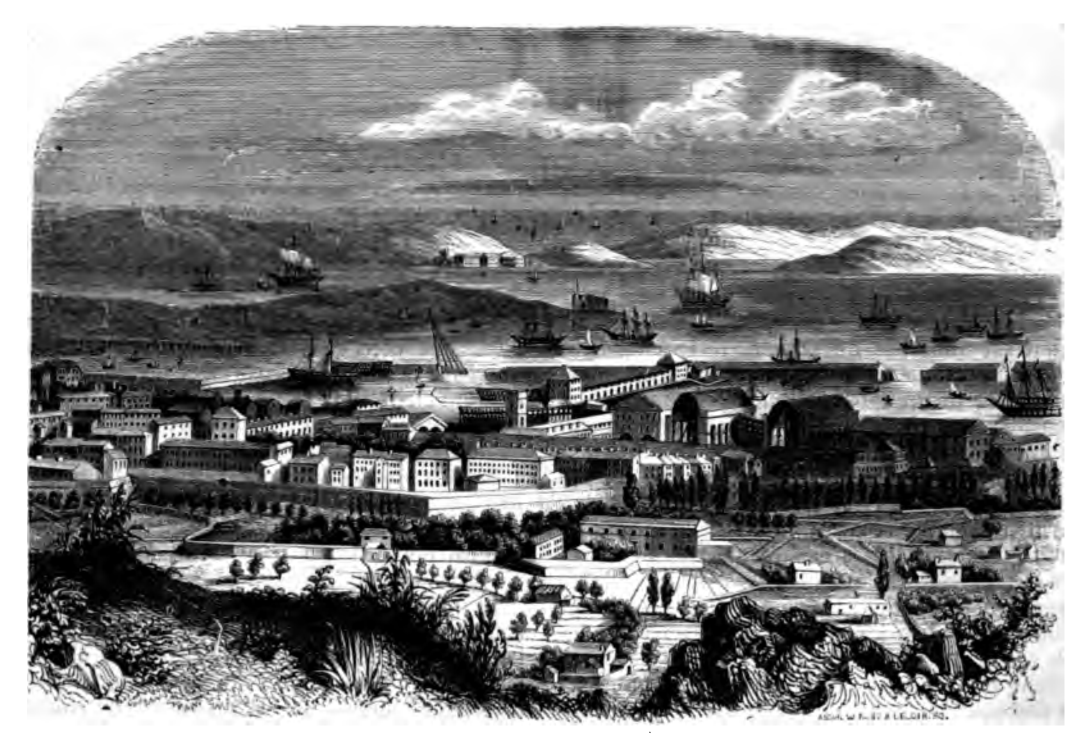
Toulon est célèbre par son magnifique arsenal, dû à la munificence de Louis XIV; sa rade est large et sûre. Il est défendu par le fort *la Malgue* et d'autres batteries élevées sur des hauteurs et plongeant sur la ville et le port. Les rues sont droites, propres, arrosées nuit et jour par de rapides rigoles, et là, sur le quai, vous admirez, soutenant le balcon de l'Hôtel-de-

Ville, deux cariatides de Puget, chefs-d'œuvre que le frottement du temps achève de détruire.

Nos préparatifs de départ étant terminés, l'ordre d'appareiller retentit, et nous voici, après un triste adieu à nos amis et à notre patrie, longeant le goulet et saluant, ainsi que le faisaient courtoisement les Anglais quand leurs flottes insolentes venaient jeter un regard avide jusqu'au fond de la rade, le tombeau de l'amiral *Latouche*, dont l'Angleterre, plus encore que nous peut-être, se rappelle les beaux faits d'armes. Il y a dans chaque pays du respect pour toutes les gloires.

Enfin, nous sommes en mer, dans ce *criquet de plat-à-barbe des navigateurs*, pour me servir des méprisantes expressions des Ponantais façonnés aux voyages de long cours. — Quelle mare fangeuse! disent-ils encore, quand ils veulent blesser l'orgueil des Levantins. — *On ne peut ici virer de bord sans avoir le beaupré sur la terre*... Les Ponantais ont tort: si les lames de la Méditerranée se dessinent courtes et grêles en comparaison des houles creuses et larges de l'Atlantique et des autres océans, elles n'en sont que plus turbulentes et plus *rageuses* : ce sont de ces colères vives qui remuent jusqu'au fond des entrailles, c'est le bond rapide du chacal sur une proie facile. Les Alpes et les Pyrénées, se joignant par des lignes sous-marines, en partant de Nice jusqu'au cap Creüs, sont sans doute la première cause de cette humeur querelleuse qui a brisé tant de navires et englouti tant de richesses.

Une bien rude épreuve vint mettre à nu le courage rival de nos matelots; car la première nuit de notre



Toulon. (Page 4.)

départ fut marquée par une de ces tempêtes méditerranéennes où le tonnerre en éclats ne se tait sur aucun point de l'horizon, où le vent fait en quelques minutes le tour de la boussole, et où toute l'habileté du pilote est nécessaire au salut du navire. Chacun fut fidèle à son poste, et moi plus que tous. Le tangage et le roulis m'avaient si cruellement tiraillé, que je m'étais laissé tomber dans le faux-pont, à côté de quelques malles et coffres non encore arrimés, jeté tantôt à bâbord, tantôt à tribord, maintenant au pied d'une caronade et en un clin d'œil enlevé de l'avant à l'arrière. Inquiet de mon sort, mon domestique me cherchait partout et ne me trouvait nulle part; car le lieu qu'on lui indiquait, où je venais d'être foulé sous les pieds, était celui que j'avais déserté par un soubresaut inattendu. Il me trouva enfin à l'entrée de la *fosse-aux-lions* « Eh quoi! c'est vous? me dit-il d'un air piteux, car il souffrait aussi, le pauvre homme; que faites-vous donc là, monsieur? vous allez être broyé sous les câbles. » Je répondis par un gémissement profond. « Debout! debout! continua-t-il, la foudre vient de tomber à bord, le navire est en feu. — Tant mieux, répliquai-je, je souff... » Un choc violent nous sépara. Et, le matin, lorsque le vent et la mer se furent calmés, il me retrouva meurtri et déchiré, entre deux barils d'eau-de-vie, où j'étais arrivé après mille évolutions et cascades, auxquelles j'ai survécu comme par miracle. Oh! le mal de mer est, sans contredit, la plus horrible des tortures! Personne ne vous plaint, ne vous console; nul ne cherche à vous soulager, et quand le râle des convulsions vous brise et vous tue, vous entendez autour de vous les ironiques éclats de rire des joyeux matelots, qui vous lancent en passant leurs quolibets les plus railleurs, sur la manière ridicule dont vous *comptez vos chemises*. Dans ces longs moments de poignantes angoisses, toute joie est impossible, tout sentiment de douleur, autre que celui du mal de mer, ne peut vous atteindre; vous êtes mort à tout, et vous remercieriez du fond de l'âme le voisin généreux qui, vous traînant par les pieds, vous jetterait aux flots... J'en sais quelque chose, moi, que près de quatre an-

nées consécutives de voyage ont trouvé *comptant mes chemises*, dès que nous allions vent arrière ou que nous naviguions à la bouline.

Mais le temps est beau ce matin, la mer calme, légèrement frisée par une brise d'est qui nous pousse en avant. Le cap Creüs, qui sépare le Roussillon de la Catalogne, a été doublé. Nous voici devant Barcelone, dominée par le mont Jouy, citadelle protectrice de la ville, mais qui l'écrasera, soyez-en sûr, dans un de ses jours de chaude et sérieuse rébellion. A l'aide de nos longues-vues, nous aurions pu distinguer les sémillantes Catalanes se promenant sur la *Rambla*,



Les batteries intérieures du rocher de Gibraltar. (Page 7.)

aux bras innocents de leurs jeunes et pieux confesseurs. Mais nous courûmes au large, et les côtes d'Espagne s'affaissèrent et disparurent en nous jetant les derniers rayons des forges de Palafox, qui brillaient comme un volcan dans une nuit sombre.

Ce furent alors les *Baléares* qui s'élevèrent devant nous, avec leurs sommets âpres et noirs. Majorque, Minorque, Yviça, Formentera, et Cabrera, sont des débris osseux que quelque révolution sous-marine a découpés du continent. Ces îles, jadis célèbres par les



Habitants de Gibraltar. (Page 7.)

habiles frondeurs qui retardèrent si vaillamment les conquètes des Maures, ne nourrissent plus maintenant que des enfants dégénérés.

C'est l'Espagne, mais l'Espagne au quinzième siècle, c'est-à-dire encore l'Espagne de nos jours, triste, décrépite, corrompue, avilie. Ainsi meurent les peuples, ainsi s'effacent les grandes pages des nations qui ne comprennent pas que les arts, les sciences et la civilisation ne peuvent marcher qu'avec la liberté.

Minorque a un port sûr et commode ; le maréchal de Richelieu s'en est emparé après un beau fait d'armes ; et, de toutes les conquêtes de l'illustre roué, celle-ci, à coup sûr, n'est pas la moins noble ni la moins glorieuse.

A côté de Minorque est un rocher pelé, où, pendant les guerres de l'Empire, les Anglais jetèrent sans secours, presque sans vivres, 12,000 Français, faits prisonniers de guerre par suite de la capitulation du

général Dupont. Les hideux pontons de *Portsmouth* et *Falmouth* ont fait le tour du monde, sans respecter même *Sainte-Hélène*, l'île des grands souvenirs.

Là aussi, à Cabrera, un observatoire fut établi pour mesurer un des degrés du méridien à l'époque de la première invasion française en Espagne. La science, qui avait établi ses stations à Valence, à Denia et autres lieux, se vit traquée comme si elle eût voulu servir de signaux aux troupes ennemies. Un homme à qui l'Institut de France venait de confier de si savantes opérations, fut arrêté comme espion, traîné de cachot en cachot, jugé, condamné à mort. Échappé des prisons de Palamos, il se sauva en Afrique, où il erra longtemps en fugitif, gardant toujours auprès de lui les précieux résultats des travaux qui lui avaient été confiés. Il repartit enfin pour sa patrie, après avoir, par un bonheur inouï, passé inaperçu au milieu de la vigilante escadre anglaise qui bloquait tous nos ports et foudroyait nos côtes.

Cet homme, encore enfant, avait nom François Arago.

A peine les Baléares eurent-elles glissé derrière nous, qu'un triste et douloureux spectacle nous appela tous sur le pont. La mort venait de frapper un de nos jeunes et courageux élèves de marine, M. Prat-Bernon, parti le cœur plein d'espérance et de joie. Hélas! c'était lui, studieux et brave, qui commençait cette série d'amères douleurs dont nous devions être frappés pendant notre longue campagne. Déjà! se disait-on de toutes parts; et les cœurs se serrèrent, et les yeux se mouillèrent de larmes: nous n'étions pas encore façonnés aux catastrophes.

Un cadavre est là, dans la batterie, sur un cadre ballotté par le roulis et le tangage. Deux hommes vont le visiter, ils le toisent, et découpent, à l'aide d'énormes ciseaux, un grand lambeau de vieille toile à voiles qu'ils étendent sur les bordages. L'un saisit rudement la tête, l'autre les pieds, et le fardeau tombe avec un bruit sourd sur sa *bière*; un troisième s'approche, traînant deux boulets placés dans un petit sac qu'il lie fortement aux pieds de celui qui n'est plus; et voilà mes ouvriers fumant leur cigare, chiquant leur tabac, cousant la voile roulée autour du corps. C'est fait... Hisse maintenant! et en deux tours de main et au bruit aigu du sifflet, le cadavre est sur le pont, déposé un instant à côté de la drome.

Silence!... L'équipage muet se presse sur l'avant du navire; une planche, celle sur laquelle le coq découpe les rations des matelots, est placée sur le bastingage, presque tout en dehors, et dominant le flot qui passe. Les fronts se découvrent; l'abbé de Quélen, notre aumônier, jette un peu de terre sur le corps de notre malheureux ami, et au mot: *Envoyez!* gravement prononcé par M. Lamarche, lieutenant en pied de la corvette, la planche fait la bascule, le cadavre glisse, une trouée se fait à l'eau, un remous l'efface, le navire *file*. Tout est dit!

Dans le sein de nos cités, un homme meurt, ses amis sont là, des larmes lui disent qu'il est regretté; ses restes seront déposés dans un lieu où tout ce qui s'intéresse à lui ira jeter des fleurs... Ici un homme meurt; les flots s'ouvrent, ils se ferment; il ne reste de lui que le souvenir de ses vices ou de ses vertus.

Le ciel était toujours bleu, et la brise vive et régulière; mais une forte houle, venant de l'avant, nous annonça qu'il y avait déjà lutte violente entre la Méditerranée refoulée et l'Atlantique, qui verse chez sa faible rivale ses régulières marées. Le courant nous drossa, en dépit de toute la toile que nous jetions à l'air, et les écrasantes bordées ne nous faisaient pas gagner une lieue en un jour. En mer surtout, ce n'est pas la distance qui fait l'éloignement; vous êtes près de moi, et je suis loin de vous. Un canot parti de Gibraltar serait à notre bord en peu d'instants, et voilà dix jours que nous luttons vainement pour franchir les cinq ou six milles qui nous séparent de notre première relâche; mais le spectacle était beau, et mes crayons ne furent pas oisifs. En face, le détroit; à notre gauche, le *Mont-aux-Singes*, géant africain, noir comme les enfants qui s'agitent autour de sa base; à droite, le rocher aride de Gibraltar, dont les flancs ouverts cachent des centaines de bouches à feu prêtes à vomir la mort sur tous les points de l'horizon. Ces deux colonnes de granit et de lave, qu'on dirait séparées par le courroux des flots atlantiques, figurent admirablement les sphinx ou les lions de bronze placés aux deux bords des larges portes de nos parcs royaux, comme pour en défendre l'entrée. Singulier spectacle! Ici, sur la pointe méridionale d'Espagne, une ville de guerre capable de résister aux attaques de toutes les escadres coalisées du monde, et où l'Angleterre voit flotter son pavillon dominateur; là, à quelques lieues, Ceuta, sur la côte d'Afrique; Ceuta, que les Anglais convoitent depuis tant d'années, et qu'ils n'ont pu arracher aux Espagnols vaincus à Gibraltar, au camp de Saint-Roch et à Algésiras. Les hommes de tous les pays n'ont de courage et de patriotisme qu'à certaines heures et à certaines époques.

Cependant, la brise devenant plus forte, les courants furent vaincus; nous avancions toutes voiles dehors, et, en attendant que le vent se maintînt frais et régulier, nous mouillâmes à peu de distance de la ville bâtie au pied et sur les flancs du mont célèbre où Hercule posa ses insolentes colonnes. Protégés contre les tempêtes marines par un môle solide parfaitement entretenu, nous fîmes nos préparatifs pour descendre à terre, après avoir salué le gouverneur de onze coups de canon, qui nous furent courtoisement rendus coup pour coup.

Nous avons un consul à Gibraltar. Il paraît fier de voir flotter le pavillon de son pays sur un navire de guerre, et cela lui rappelle, dit-il, le beau combat de l'amiral *Linois*, qui, avec des forces inférieures à celles des Anglais, se rendit maître, à peu de distance du point où nous sommes mouillés, de deux vaisseaux de 74, après un combat où il se couvrit de gloire.

Milord Don était gouverneur de la place, et nous nous rendîmes à son hôtel, autour duquel stationnaient des troupes parfaitement équipées. Dans le salon de réception où nous attendions Son Excellence, je remarquai quelques grands tableaux protégés par une légère gaze; le premier représentait un basset vu de face, le second un basset vu de profil, le troisième un dogue, le quatrième un lévrier, le cinquième un barbet. Dans l'antichambre, j'avais arrêté déjà mon attention sur un beau portrait de femme largement peint, et à demi couvert de toiles d'araignées. J'aurais fait volontiers mon salon de l'antichambre.

Milord Don nous reçut avec une politesse froide, et il regretta beaucoup d'avoir envoyé son cuisinier à la campagne; car il aurait voulu nous garder à dîner le lendemain. Mais il nous permit, en forme de compensation, une visite dans les batteries de la montagne; et c'était là, certes, agir avec courtoisie, car peu d'étrangers obtiennent la même faveur.

Oh! c'est une chose vraiment imposante que l'aspect de ces masses énormes de rochers, au travers desquels la mine s'est ouvert un large passage, et où

l'on se promène debout aujourd'hui par mille et mille sinuosités, jusqu'au sommet du mont, sans cesse protégé par une casemate naturelle, à l'abri des boulets et des balles. Là, chaque pièce, propre et luisante, est à son embrasure, sur son affût solide; là, chaque artilleur reste assis à son poste, sans s'inquiéter des feux croisés dirigés contre le rempart de lave et de granit. Si l'ennemi se rend maître de la ville et cherche à s'y maintenir, les hautes batteries l'en délogent et le mitraillent. Ici, il faut tout avoir ou ne compter sur rien. La reddition même des souterrains inférieurs ne déterminerait pas la prise de la place, car la mine jouerait et vous engloutirait sous mille et mille débris de roc, de bronze et de fer. Ce que vous avez le plus à craindre, ce n'est pas ce que vous voyez; l'angle sous lequel vous vous croyez à l'abri est dentelé de petites embrasures cachées dans les anfractuosités du roc, où le fusil joue le principale rôle, et la mort vous arrive de droite, de gauche et de face, sans que vous sachiez d'où vient le plomb qui vous fait tomber. Les officiers qui nous accompagnaient dans notre visite étaient fiers de notre admiration, et semblaient nous dire que leur pays ne serait jamais déshérité de ce formidable boulevard de la Méditerranée, et serait maître, quand il le voudrait, de tout le commerce du Levant. Ces messieurs avaient oublié Malte et le court séjour qu'y fit *Bonaparte* à la glorieuse époque de nos conquêtes républicaines. Nous le leur rappelâmes sans trop de façons.

Le rocher de Gibraltar a 1,340 pieds de haut sur une longueur de plus de 6,000.

La cité qu'il protége est petite, étroite, raboteuse; peu de maisons se font remarquer par un extérieur propre et coquet. Quelques-unes cependant sont d'une assez belle apparence, surtout vers la pointe d'Afrique, où l'air est plus libre et où les riches Anglais ont établi leur domicile.

Il y a douze mille âmes à Gibraltar, si l'on peut donner ce nom à ces Espagnols dégénérés qui, pour quelques réaux, traînent le matin d'énormes ballots, s'attellent à de lourdes charrettes, et se reposent le reste de la journée pour écraser la vermine qui les dévore. Approchez-vous, le soir, de ces malheureux, proposez-leur les moyens d'utiliser leurs moments, ils riront de vos offres, fumeront paisiblement leur cigare, se coucheront sur un tas de pierres et s'endormiront en comptant un jour de plus, sans s'embarrasser de celui qui va suivre. Heureux de leur indolence, ils se lèveront le lendemain avant le soleil, mendieront de nouvelles occupations, et dès que leur pitance sera gagnée, les promesses les plus brillantes ne les forceront pas à quitter la pierre ou le banc sur lequel ils étalent leur sotte arrogance et leur avilissante paresse.

Peut-on appeler *habitants de Gibraltar* ces juifs cosmopolites qui ne se fixent dans un pays qu'autant qu'il y a des dupes à dépouiller ou d'infâmes bénéfices à faire?

Le nombre en est fort grand ici; on m'assure qu'ils composent les deux tiers de la population; qu'eux seuls y sont considérés et traités avec faveur... Pauvre Gibraltar!

En temps de guerre, les forces de la garnison sont toujours proportionnées aux craintes qu'on éprouve. En temps de paix, elles varient selon les caprices du gouverneur ou la situation politique des esprits. Lorsque Cadix secoue au soleil son vieux manteau d'esclave, lorsque Malaga se réveille de son assoupissement, lorsque Algésiras est traversé par d'audacieuses guérillas au tromblon meurtrier sur l'épaule, Gibraltar, à son tour, se pavoise fièrement de son léopard, sa garnison rouge s'abrite sous les casemates, quelques coups de canon annoncent que la lutte est acceptée .. tout redevient muet et calme autour de la montagne britannique.

Les habitants de Gibraltar conservent le costume et les mœurs de leur pays. Quelques-uns cependant s'habillent à l'anglaise et m'ont paru adopter les manières et le ton de leurs dominateurs. Les femmes se couvrent, en général, d'une mantille rouge, bordée de velours noir, ornée d'une frange de dentelle; et sous ce costume peu favorable à l'élégance de leur taille, elles trouvent encore le moyen de s'embellir, en se drapant avec autant de coquetterie que la plus jolie et la moins superstitieuse des Andalouses.

Les juifs n'ont pas de costume fixe, mais ils adoptent adroitement celui de l'individu qu'ils veulent duper. Ils endossent donc un manteau, s'ils traitent avec un Espagnol; un habit long, pointu et serré, s'ils sont en relation avec un Anglais, et se coiffent d'un turban, si c'est un Turc qu'ils ont choisi pour victime.

Le commerce, dit-on, est considérable à Gibraltar. Je n'ai pu me le persuader, quand j'ai vu le petit nombre de bâtiments croupissant dans la rade, moins sûre mais plus grande que celle de Toulon. Nul luxe, nulle société, nul empressement à fêter les étrangers; chacun vit chez soi et pour soi. Les Anglais cependant ont établi une bibliothèque fort belle où se réunissent journellement ceux d'entre eux qui ont le goût des lettres. J'y suis allé plusieurs fois, sans y rencontrer personne. Enfin j'y trouvai le bibliothécaire, qui est Français, et un colonel anglais sérieusement occupé à regarder des caricatures.

On prétend que le consul algérien est parvenu à embellir pour lui ce séjour de tristesse, et qu'il affiche en tous lieux un luxe asiatique. Un juif m'a assuré que son hôtel lui coûtait plus de 800,000 francs, et que, s'il le voulait, il achèterait à lui seul le port, la ville et tous les habitants.

« Mais les juifs se vendraient-ils? lui dis-je.

— Les juifs vendent de tout! monsieur. »

Pendant notre séjour à Gibraltar, nous apprîmes que le dey d'Alger avait été décapité par ses fidèles et bien-aimés sujets. Sans être ému le moins du monde, le consul barbaresque continua paisiblement ses opérations, acheva ses correspondances diplomatiques, et se contenta du soin qu'il prenait toujours de ne pas mettre le nom de son souverain sur le couvert de ses missives.

Heureux le pays où la mort d'un prince est regardée comme une calamité générale!



II

TÉNÉRIFFE

Ancienne Atlantide de Platon. — Gouanches. — Mœurs. — Un Grain.

Cependant la brise se leva de l'est, forte et presque carabinée; nous virâmes au cabestan avec les chants et les jurons d'usage, et, une heure après, nous courions vent-arrière dans le détroit, saluant de nos derniers regards la masse imposante de granit que nous nous estimions heureux d'avoir pu étudier.

Le navire glissait et bruissait entre l'Europe et l'Afrique, cette Afrique inconnue que nous retrouverons plus tard au cap de Bonne-Espérance, cette belle Europe que beaucoup d'entre nous sont condamnés à ne plus revoir! De loin, nous saluâmes de la main les royaumes de Fez et de Maroc, où le sol et les mornes pelés se dessinent noirs, sur un ciel rouge et brûlant. La houle grandissait et nous étions balancés avec majesté; les mouvements de la corvette avaient pris une allure plus grave, moins saccadée; nous naviguions enfin dans l'Atlantique.

Ce sont surtout ces premiers passages d'une navigation sur les côtes à une navigation au large qui laissent dans l'âme de profonds souvenirs. Là se fait une vie



...Je fis cadeau de quatre mauvais madras. (Page 10.)

nouvelle, là se dressent de nouvelles émotions. Le ciel et l'eau, le bruit des vents et le mugissement des vagues, c'est tout ce qui vous est accordé pour tromper la lenteur des heures; et lorsque, après une belle journée de route, vous avez tracé sur la carte la petite ligne indiquant les quarante ou cinquante lieues que vous avez franchies, vous jetez un regard sur l'immensité qui se développe devant vous vous sentez le courage s'éteindre, l'affaissement se mêler à l'ardeur de l'étude, et vous regrettez une terre, une patrie, des amis, que vos vœux les plus ardents ne peuvent vous rendre. Mais ces premiers regrets n'ont guère de durée, la mer aussi a ses joies et ses fêtes, les relâches, leurs plaisirs et leur ivresse; et bientôt ce n'est plus derrière soi qu'on regarde, c'est là-bas, là-bas, à l'horizon, pour voir s'il ne pointe pas au-dessus des flots un roc, une île, un promontoire, un continent que vous avez hâte de fouler et de connaître. Ne vous l'ai-je pas dit? une terre se lève devant nous, elle grandit sous mille formes bizarres; ce sont les *Canaries*, c'est *Ténériffe*. Amène et cargue! mouille! L'ancre tombe sur un fond de laves et de galets brisés. Nous sommes à Sainte-Croix.

Vous voyez que je suis généreux et que je ne vous tiens pas longtemps en mer. Autour du navire voltigent à l'instant quelques légères embarcations d'où s'échappent des voix rauques et sourdes qui nous offrent du poisson frais, des oranges et des bananes. Oh! que d'attraits dans les voyages! le bonheur sans cesse à côté d'une catastrophe; l'abondance près des privations, et le passage presque imprévu d'une atmosphère rude et froide à un ciel bleu et à une zone tempérée. Mais nous avons touché à *Gibraltar*, nous voici en quarantaine; et ce n'est qu'à l'aide de longues perches que nous faisons nos emplettes et nos échanges. Voilà encore les vicissitudes de la mer.

Cependant la nuit est calme et douce; avides des premiers rayons du jour, nous couchons tous sur le pont en attendant que l'orient africain se colore. Les cimes des monts où sont bâtis, comme des nids de condor, des bastions crénelés, s'empourprent, se réveillent, et le grave et imposant panorama qui s'offre à nous peut être étudié avec profit. La côte, sous quel-

que aspect que l'interrogent vos regards, est raboteuse, tranchante, écaillée, coupée de petites criques peu profondes, où le flot se brise en échos prolongés. Partout des aspérités, des pyramides de lave indiquant la violence d'une secousse sous-marine; et, sur les flancs des mornes, des couches horizontales, serpenteuses, diversement colorées, disant au géologue la marche et presque la date de chaque éruption. Désespérez de traduire fidèlement sur le papier ou sur la toile ce terrible paysage, que vous garderez bien mieux dans vos souvenirs. A chaque pas du soleil la scène change, les ombres des clochers naturels qui s'élancent dans l'air, se rapetissent, s'allongent, se croisent, se brisent, se heurtent, et vous avez à peine le temps d'admirer une scène de grandeur, qu'une scène nouvelle l'efface et lui succède.

Dites-moi donc ce que font à Paris tant de grands artistes dans leurs tranquilles ateliers! Je maudis et ma faiblesse et mon impuissance, en face de si sauvages et de si gigantesques tableaux! Gudin et Roqueplan doivent pourtant étouffer dans leur vieille Europe.

Après les émotions, l'histoire; elle a aussi son intérêt et son drame.

L'archipel des Canaries, connues des anciens sous le nom de *Fortunées*, est composé d'un groupe de sept îles, dont les plus grandes sont Canarie, Fortaventure et Ténériffe. Cette dernière est la plus fertile et la plus peuplée. On y récolte huit mille barriques de vin par an, et vous savez qu'on en boit à Paris seulement, dans un temps égal, plus de vingt mille, qui, à coup sûr, n'ont pas toutes traversé les mers.

Les écrivains du quatorzième siècle qui ont parlé de Ténériffe ont assuré, sur la foi de leurs navigateurs, que dans cette île, ainsi que dans celles qui l'avoisinent, il se trouvait un arbre d'une hauteur prodigieuse, qui ramassait les vapeurs de l'atmosphère, de manière qu'en le secouant on obtenait toujours une eau claire et bienfaisante. Il y a toujours du mensonge dans la vérité; mais je vous parlerai



Ténériffe.

plus tard de *l'arbre du voyageur*, dont le nom seul rappelle un bienfait, et vous ne trouverez pas ridicule alors le récit des trop crédules historiens de cette époque, si féconde en grandes choses.

Si nous les en croyons encore, l'île de Palma a été découverte par deux amants qui, exilés de Cadix leur patrie, achetèrent un petit bateau, s'abandonnèrent aux vents, et résolurent de ne pas se survivre. Après avoir longtemps erré au gré des ondes, ils aperçurent cette île, où ils abordèrent avec beaucoup de difficultés, et qu'ils appelèrent Palma, à cause de la grande quantité de palmiers dont elle était couverte. On sait ce qu'il faut ajouter de foi à tous ces contes d'amants, et combien l'histoire du monde serait courte si l'on en retranchait les rêves d'une imagination peu réfléchie et toujours avide de merveilles.

Ces îles sont volcaniques, ainsi que toutes celles de cet océan. On y compte environ cent quarante mille habitants, dont soixante-quatre mille appartiennent à Ténériffe. Sainte-Croix, où réside le gouverneur, quoique l'audience royale soit établie à *Canarie*, est une petite ville assez sale, s'étendant du nord au sud. La moitié des rues à peu près sont pavées, et les Espagnols y conservent les mœurs et les habitudes de leur pays, sauf les modifications nécessitées par le climat.

Le bord des maisons est peint de deux bandes noires et larges qui ne tendent pas mal à leur donner un aspect lugubre. De loin, on dirait le drap blanc avec la frange funèbre d'une vierge au cercueil.

La rade, ouverte à tous les vents, excepté au vent d'ouest, si rare dans ces latitudes, n'a de remarquable que son peu de sûreté, car le fond en est excessivement mauvais et les atterrissages très-dangereux. Nous y trouvâmes deux ou trois bricks de commerce français et américains qui faisaient de l'eau, et une demi-douzaine de pinques espagnoles, montées par des hommes dont l'existence tient du prodige. Figurez-vous un navire à moitié pourri, où sont attachées deux poutres, en forme de mâts, soutenant quelques fragments de vergues, auxquels on a collé deux lambeaux de toile de diverses couleurs, recevant à peine un souffle de vent qui se joue parmi leurs débris; placez à leur sommet un morceau de chemise rouge, ou une queue de requin, en guise de pavillon; jetez sur un navire ainsi équipé une quarantaine d'êtres velus et bronzés, entassés les uns sur les autres, sautant, jurant, faisant aussi rapidement qu'ils le peuvent

le trajet du *Cap-Blanc*, où ils vont pêcher, à Ténériffe, où ils vendent leurs poissons, ne se nourrissant que de quelques légumes et de pâte faite avec du maïs; et vous n'aurez encore qu'une faible idée des mœurs et de la vie de ces hommes étrangers aux coutumes de toutes les nations, et soumis seulement au code de lois qu'ils se sont créé.

Leurs témoignages d'amitié sont des cris; leurs querelles, des vociférations; leurs armes, des couteaux; leur vengeance, du sang. Il y a là, sur chaque navire, fait du débris de vingt navires, deux ou trois femmes jaunes, maigres, sales, en guenilles, qui sont la propriété de tous les hommes; elles dorment au milieu d'eux, elles rient, elles jurent, elles se promènent sur le pont et fument de volumineux cigares; dans les tempêtes, elles sont les premières aux manœuvres les plus difficiles, et bien des fois l'équipage entier a dû son salut à leur dévouement et à leur courage. Il y là aussi, couchés sur des cordages noueux et suivés, des enfants encore insensibles aux dangers d'une vie si effrayante, qui appellent *papa* tous les matelots, et roulent au tangage au milieu des barils de poissons, d'où on les retire souvent déchirés et meurtris, sans que leurs mères en soient alarmées. Je me suis fait conduire sur une de ces pinques de malheur, où ma présence fera époque et sera rappelée pendant bien des années. Prévoyant l'aisance que je pourrais y apporter, je m'étais muni de quelques hardes et j'avais à grand'peine escaladé jusqu'à ces hommes de bitume et de fer; les saluant alors en espagnol d'une voix que je m'efforçais de rendre caressante, je demandai à plusieurs d'entre eux la permission de les dessiner; il s'y prêtèrent tous de la meilleure grâce du monde, et jamais modèle de nos ateliers ne garda une plus impassible immobilité. *Polonais* en eût été jaloux. Une des femmes surtout prit un air si grave et si ridiculement imposant, que j'eus beaucoup de peine à garder mon sérieux. Je venais d'achever mon travail, quand je me fis donner par un de nos matelots, qui n'avait pas osé se frotter à des malheureux si visiblement dévorés par la vermine, le paquet que je lui avais remis; et, généreux et compatissant, je jetai sur l'un des petits enfants, qui me regardait et faisait entendre à peine quelques paroles de prière, un mouchoir et une chemise. Aux deux femmes je fis cadeau de quatre mauvais madras réunis qui pouvaient leur servir de jupe, d'une paire de ciseaux et de trois ou quatre peignes à démêler; et à quelques autres, je distribuai tout ce qui me restait de ma petite pacotille. Tout fut reçu par eux avec une expression de reconnaissance, avec des paroles de tendresse et de dévouement qui me touchèrent jusqu'aux larmes. Mais ce qui, surtout, leur causa une joie vive et spontanée, ce fut une image coloriée représentant *la Vierge des Douleurs au pied de la croix*, que je déroulai dévotement à leurs yeux comme une sainte relique. Oh! jamais je n'oublierai cet élan de béatitude qui se manifesta dans tout l'équipage! C'était de l'amour, du délire, du fanatisme; peu s'en fallut qu'on ne m'adorât comme l'image que j'offrais. Elle fut à l'instant portée à toutes les lèvres; posée au pied du mât, et tous à genoux, et d'une voix formidable, entonnèrent un cantique latin. Quel latin, bon Dieu! Jamais la marmite de Lucifer n'a retenti de vibrations plus terribles; jamais les damnés n'ont eu de pareilles convulsions, ne se sont tordus avec une plus effrayante frénésie; et pourtant ces trépignements, c'était de l'amour; ce délire, des joies de dévots; ces transports, un culte; cette effervescence, du respect; tout cela, une religion! Comment doivent donc maudire de pareils hommes, puisque leurs prières ont tant d'énergie et de feu? Si j'étais tombé à la mer, tous à la fois s'y seraient jetés pour me sauver au milieu des requins et des crocodiles.

Quand je partis, nul n'osa me tendre sa main calleuse, pas même les femmes, qui comprirent seulement alors, dans le respect que je leur imposais, pourquoi j'avais dédaigné d'abord leurs séduisantes caresses. J'étais pour elles le roi du monde, et elles durent en rêver bien des nuits. L'équipage me dit adieu à genoux et me promit de prier tous les jours la Vierge des Douleurs pour un apôtre si compatissant et si généreux. Ils prièrent tous sans doute avec ferveur, car, malgré cette visite, je n'eus ni la gale, ni la lèpre.

Cependant une bonne brise soufflant du large me permettait de courir quelques bordées au nord et au sud de Sainte-Croix.

J'en profitai pour continuer mes observations et mes études. La nuit commençait à descendre de la montagne; de suaves émanations m'arrivaient de la côte sans défense, contre laquelle les brisants venaient mourir à une encâblure du môle. Je touchai à terre, et j'essayai de pénétrer incognito dans la ville, dont l'entrée nous était encore interdite. Ce fut pour moi un nouveau sujet d'étonnement et de stupeur. Là, entre le flot et la large base d'un cratère éteint, je trouvai, m'attendant avec impatience, une trentaine de jeunes filles, protégées par leurs vieilles mères, qui me demandaient avec instance l'aumône d'une conversation intime. « Leur demeure n'est pas loin, j'y serai reçu avec l'hospitalité la plus généreuse, j'y mangerai de douces oranges, de délicieuses bananes; je m'y reposerai de mes fatigues. » Et l'on me prenait familièrement par le bras, et l'on me tirait par mon habit, et l'on ne voulait me permettre de retourner à bord qu'après avoir répondu à leurs désirs. C'est avec des cris, des prières, des menaces et presque des larmes, que ces curieuses instances m'étaient faites, et j'aurais été peu courtois de ne pas y répondre avec quelques égards. Si je l'avais voulu, il y aurait eu pugilat entre ces jeunes filles, et je vous prie de croire que je n'en tire pas vanité, car tout autre que moi eût été assailli avec la même ardeur. On ne sait pas ici le sens des mots pudeur et modestie. Hélas! la plus âgée d'entre elles n'avait pas quinze ans! C'est la misère et non pas la débauche, c'est le besoin et non pas la cupidité, c'est peut-être aussi l'effet d'un soleil chaud et presque d'aplomb. Voyez : une petite et légère camisole ouverte, et laissant à nu des épaules rondelettes et une poitrine brûlée par les feux du jour, camisole en lambeaux ou remise à neuf, à l'aide de fragments d'étoffes de diverses couleurs; une simple jupe, nouée à la ceinture et descendant à peine jusqu'aux genoux; puis des cheveux noirs, chez les unes flottants, chez les autres assujettis par un grand peigne de corne ou de bois grossièrement ciselé, et sous cette couronne de jais des fronts purs et larges, de grands yeux protégés par des cils longs et serrés; un nez légèrement épaté, des joues rondes et colorées, une bouche admirablement articulée, et des dents d'une blancheur éblouissante; puis, sous ces guenilles qui voilent des formes sans les cacher, un sein dont David et Pradier eussent fait l'objet de leurs *études* les plus passionnées, des bras jeunes et potelés, des mouvements pleins de hardiesse, une démarche indépendante; c'est la vie qui circule active dans les artères. Et avec tout cela des prières ferventes, des attaques réitérées, une nuit calme et douce, les premières fatigues d'un voyage de circum-

navigation, et un ardent besoin d'étudier les mœurs des peuples que nous allions visiter. Toute science est coûteuse; mais, pour apprendre, je n'ai jamais reculé devant certains sacrifices.

J'eus beaucoup de peine à rallier mes matelots; mais enfin nous rejoignîmes la chaloupe, et délestés de quelques-uns de nos vêtements les moins nécessaires, nous arrivâmes à bord de la corvette, sans trop oser nous vanter de notre excursion et de nos fatigues.

Sur notre parole, les jeunes filles nous attendirent le lendemain; mais cette première visite fut aussi la dernière, car les lois sanitaires doivent être respectées, et nous fûmes bien imprudents et bien coupables de les avoir bravées une fois...

Nous étions en rade depuis deux jours, et nous n'avions encore vu le fameux pic que de fort loin dans un horizon douteux. Je brûlais de le gravir; mais comme il est à huit lieues de Sainte-Croix, et que nous en ignorons la route, le gouverneur aplanira sans doute pour nous les difficultés du voyage. Le Français qui remplissait les fonctions du consul nous assura, avec un sourire malin, que le gouverneur ne répondrait pas à la lettre officielle que notre commandant lui avait adressée. Comme on nous avait dit à Gibraltar que c'était le général Palafox, il me fut difficile de deviner le motif de son silence; mais le consul, en nommant don Pedro de Laborias, nous donna d'autres raisons. — M. le gouverneur ne sait pas écrire. — Et son secrétaire? — Il ne sait pas lire. — C'est différent! De pareils hommes représentent une nation!

La nôtre est-elle mieux représentée à Ténériffe? et n'est-ce pas une insulte faire à notre pavillon que le silence injurieux qu'on a gardé à notre égard?

Nous allons faire nos observations au lazaret, distant d'une demi-lieue de la ville. Une rangée de petits cailloux séparait les malades des habitants. Un soldat de la garnison, portant sur l'épaule une arme qui ressemblait assez à un fusil, était là pour veiller à la sûreté publique. Il mangeait, en se promenant, une boule de pâte qu'il pétrissait dans la main. « Que mangez-vous, camarade? — Du pain! (Je cherche en vain à me persuader qu'il ne me trompe pas.) — Est-il bon? — Excellent! Goûtez! (Ma langue se colle à mon palais.) — Et de l'argent? — Jamais. — Vous n'en avez donc pas? — Pour 10 réaux je ferais à pied le tour de l'île. — Voulez-vous accepter cette demi-piastre pour boire à ma santé? — La somme est trop forte; on croirait que je l'ai volée. — Acceptez! — Ma foi, monsieur, je craignais de ne pas vous entendre répéter votre offre généreuse. Mille remerciments! »

Un regard d'un de nos grenadiers eût fait reculer le piquet qui vint relever la sentinelle : ce ne sont pas des Espagnols.

Quand je vois deux ou trois forts irréguliers, placés de manière à être facilement bombardés; quand je n'aperçois qu'un petit mur crénelé sur les sommets qui dominent la ville; quand je sais que sur presque tous les points de l'île on peut sans difficulté opérer des débarquements à l'aide de chaloupes, je me demande comment il est possible que l'amiral Nelson soit venu laisser ici un bras, toutes ses embarcations, ses drapeaux et ses meilleurs soldats, sans pouvoir s'emparer de Sainte-Croix. Qu'un de nos amiraux y soit envoyé, il n'y laissera ni ses vaisseaux, ni ses soldats, ni ses drapeaux, et nous aurons l'île.

Nous étions décidément condamnés à une quarantaine de huit jours. Plaignez-moi d'être forcé au repos et à l'inaction. J'ai devant les yeux une nature sauvage et rude, au loin un pic neigeux et volcanisé à gravir; dans l'intérieur de l'île, des mœurs moitié espagnoles, moitié gouanches, à dessiner, pour ainsi dire, au profit de notre histoire contemporaine, et rien ne m'est permis, par je ne sais quelle humeur bizarre d'un homme à qui nous donnions pourtant toute sécurité pour la santé des habitants, sur lesquels il règne en véritable magister de village. Allons, il faut essayer de se consoler dans d'utiles recherches sur les événements successifs qui les ont soumis à la couronne d'Espagne.

Jean de Béthencourt, secondé de quelques Normands et Gascons, aventurier heureux, conquit, en 1402, Lanzerote, Fortaventure et Gomère. Ses tentatives ne furent pas heureuses sur les îles voisines, puisque la Grande-Canarie et Téneriffe ne se soumirent que quatre-vingts ans après, et coutèrent beaucoup de sang, à cause de la la défense héroïque des Gouanches, premiers habitants de toutes ces îles. Le roi de France, trop occupé de ses guerres avec les Anglais, ne put donner aucun appui à son chambellan, qu'il oublia, le croyant en enfer, parce qu'on nommait alors Ténériffe Infierno, probablement à cause de ses volcans. Ce fut Henri III, roi de Castille, qui lui fournit quelques secours, à la suite desquels le pape se hata de lui envoyer un évêque, et de le reconnaître roi feudataire du saint-siége, et vassal du prince qui l'avait soutenu et couronné.

On peut remarquer en passant que les grands génies de tous les temps ont rarement trouvé des soutiens dans leur pays, et que beaucoup de découvertes, dues à l'audace et à la persévérance, ont été la conquête de protecteurs étrangers. La mort seule rend un grand homme à sa patrie.

M. Bory de Saint-Vincent, dans son grand ouvrage, modestement intitulé : *Essais sur les îles Fortunées*, a donné une histoire complète du pic de Ténériffe, envisagé sous tous les points de vue. Il a rapporté tout ce qu'on avait écrit jusqu'à lui, en ajoutant à ces relations comparées et discutées ses propres observations, avec un catalogue fort étendu des productions zoologiques, botaniques et minéralogiques de Ténériffe. Il retrouve dans cette île et dans les archipels voisins le véritable mont Atlas de l'antiquité, les Hespérides et leurs jardins ornés de pommes d'or; les Gorgones et le séjour de leur reine Méduse, les champs Élysées, les îles Purpuriennes; enfin, l'ancienne Atlantide de Platon, et le berceau de ce peuple atlante qui civilisa la terre après l'avoir conquise, mais dont les éruptions volcaniques ont anéanti les monuments et tout détruit jusqu'au souvenir.

Il est possible que M. Bory de Saint-Vincent trouve quelques contradicteurs; mais s'il se trompe, il est difficile de le faire avec plus d'éloquence.

M. de Humboldt (et l'indulgente amitié dont il m'honore m'enhardit à citer un nom si illustre dans de si faibles esquisses), M. de Humboldt a visité le pic de Ténériffe et son cratère; n'est-ce pas dire que le cratère et le pic n'ont plus rien de caché?

Cependant, honteux sans doute de son obstination, le gouverneur nous releva enfin de notre quarantaine; et nous fûmes autorisés à parcourir et à étudier l'île. Aussi, touchés d'une générosité si courtoise et si peu attendue, nous levâmes l'ancre et partîmes, non sans lui dire adieu par une seule bordée. Adieu aux petites filles de la plage de galets! adieu aussi aux pinques espagnoles, d'où viennent jusqu'à nous des refrains bruyants et joyeux.

Le pic dégagea sa tête blanche des nuages qui la

voilaient; il se montra dans toute sa majesté, menaçant et dominateur, et le lendemain, à plus de quarante lieues de distance, nous le voyions encore au-dessus de l'horizon.

Toute terre s'effaça de nouveau, nous naviguâmes dans une mer tranquille et belle. Ici, point de ces tempêtes horribles qui démâtent et ouvrent les navires; point de ces temps orageux qui rendent si pénibles les courses des navigateurs dans les zones élevées; point de roulis qui fatigue, point de tangage qui torture; j'écris et je dessine à mon aise. La traversée jusqu'au Brésil sera trop courte et trop paisible; n'importe! il faut savoir se résigner.

Mais là-bas, là-bas, loin de nous, un petit point blanc, d'abord imperceptible, grandit bientôt, s'étend comme un vaste linceul, et semble appeler à lui tous les nuages qui l'entourent. Le ciel est voilé; quelques zigzags de feu, exhalant une odeur de soufre, sillonnent l'espace; la mer, au lieu d'être ridée comme tout à l'heure, devient turbulente et clapoteuse; on la croirait en ébullition. Une chaleur étouffante nous brûle, pas un souffle pour enfler les voiles qui coiffent les mâts, et la corvette tourne sur elle-même, privée d'air. Tout à coup la mer moutonne... *Amène et cargue! laisse porter!*... et nous sommes lancés comme une flèche rapide. Le tonnerre roule avec fracas, la foudre éclate et tombe, le flot frappe le flot, les mâts crient et se courbent; une trombe, tourbillonnant sur notre arrière, est prête à nous écraser; la vague est aux nues, elle nous envahit de toutes parts; la pluie et la grêle nous fouettent avec un fracas horrible, et l'intrépide matelot, perché sur la pointe des vergues, ne sait si ce sont les flots ou les eaux du ciel qui l'inondent et le brisent. Il est nuit, nuit profonde, sans horizon, sans étoile au zénith; froide, menaçante encore dans le silence solennel qui succède à la lutte des éléments. Déjà le ciel se dévoile, la corvette reprend son allure d'indépendance; nous voyons autour de nous, et le soleil nage dans une atmosphère d'azur.

Avons-nous été assaillis par une tempête, par un ouragan? le matelot, souriant, dit que ce n'est qu'un grain. A la bonne heure! j'aime les points de comparaison, et l'ouragan sera le bienvenu.

III

DES CANARIES A L'ÉQUATEUR

Prise d'un requin. — Cérémonie du passage de la ligne.



...Le vorace animal s'élance, se retourne sur le dos... (Page 15.)

Dans ces latitudes équatoriales, où le soleil, presque toujours d'aplomb, exerce une si puissante influence sur l'atmosphère, il est rare que les mauvais temps soient de longue durée. En général, on ne passe la ligne qu'à l'aide de petits de coups vent, d'orages, et, après le grain, le ciel redevient limpide et bleu. La tourmente fut courte, l'élégant damier voltigea autour de nos mâts avec un calme confiant, indicateur d'une journée tranquille; les marsouins, dans leurs brillantes migrations, ne faisaient plus jaillir les flots écumeux par leurs soubresauts pleins de folie; la gigantesque baleine se pavana majestueusement entre deux eaux et nous montra de temps à autre son dos immense, sur lequel l'albatros pélagien, arrivé la

veille des régions glacées, se précipitait comme une flèche et se relevait à l'instant pour chercher une nourriture plus certaine, tandis que le navire, bercé sur sa quille de cuivre, roulait et tanguait au gré de la vague, contre laquelle le gouvernail était sans puissance.

— *Requin!* dit tout à coup un de nos matelots; *requin à l'arrière!* En effet, un requin monstrueux, l'œil aux aguets, attendait avec sa voracité accoutumée les débris de bois, de linge, de goudron, dont on débarrasse le pont et les batteries. Voici donc un épisode au milieu du calme plat que déjà nos impatients matelots commençaient à maudire avec leurs jurons accoutumés.

A l'instant, un solide émérillon est recouvert par un énorme morceau de lard salé et jeté à la traine, fortement noué avec un gros filin. L'amorce n'est pas restée deux minutes à l'eau que déjà le *pilote*, ce petit poisson pourvoyeur du requin, par un frétillement plus rapide, dit à son maître qu'il y a là une proie facile. Le vorace animal s'élance aussitôt, se retourne sur le dos pour mordre avec plus de sûreté, il serre avec force le fer aigu, dont la pointe pénètre dans les chairs et sort toute rouge par la mâchoire supérieure. Le monstre a beau s'agiter, plonger, se tordre et remonter à la surface, il nous appartient désormais; et nous voilà tous pesant sur lui, l'arrachant de son domaine et le jetant prisonnier et vaincu sur le pont, dont il frappe les bordages avec violence. Le pilote ne l'a pas abandonné; fidèle au souverain qu'il s'est volontairement imposé, il se cramponne au ventre du requin et vient généreusement mourir avec lui.

Cependant plusieurs de nos matelots, heureux de cette capture, se sont munis de haches tranchantes



...Quand vint le tour des matelots, nul ne fut épargné. (Page 15.)

et ont commencé leur œuvre de dissection avec des cris d'enfant, car ils n'avaient pas compté sur du poisson frais pour dîner. En deux coups, Marchais a séparé le corps de la queue au-dessus de la dernière nageoire, et un aviron placé à l'instant même dans la bouche du requin est broyé sous son triple rang de dents fortes, aiguës et tranchantes. Il y avait péril à s'approcher de trop près du requin, dont une caronade et le filin amarré et tendu maîtrisaient à peine les rapides convulsions.

On le traîna sur le gaillard d'avant, où il fut suspendu et ouvert. Marchais et Vial firent l'opération en hommes habitués à ce genre d'exercice; et, bouchers implacables, ils répondaient aux tortillements saccadés du monstre par des lazzi et des quolibets qui mettaient en bonne humeur le reste de l'équipage. Cependant les intestins et le cœur avaient été arrachés; il ne restait plus intacte que la carcasse, dont chaque escouade choisissait déjà de l'œil sa part huileuse, et le vivace animal se tordait toujours par un mouvement fiévreux. Deux heures après l'opération, le cœur battait violemment dans nos mains et les forçait à s'ouvrir par des secousses inattendues tandis que ses débris mutilés, et plongés dans l'eau pour être conservés plus frais, donnaient encore signe de vie le lendemain.

Ce requin avait douze pieds de longueur; il était de la grande espèce, et les tortures que nous lui fîmes subir durent vivement exciter sa colère et donner de la vigueur à ses mouvements, qui furent, en effet, rapides et tourmentés. Mais n'ajoutez aucune foi, je vous prie, à tous les contes absurdes qu'on vous fait de bordages défoncés par les coups de queue des requins étendus pleins de vie sur le pont d'un navire; ce sont là de ces hyperboles de voyageurs casaniers qui ont recours au merveilleux pour faire croire aux périls des courses lointaines qu'ils n'ont faites qu'autour de leur foyer domestique. Certes, un homme serait renversé et blessé par les mouvements imprévus d'un requin captif à bord; mais il n'y a rien à craindre, je vous assure, dans ces luttes prolongées, pour les bordages et la sécurité du navire.

Quelques heures plus tard, nos observations nous placèrent presque sous la ligne, et les incidents de la veille furent oubliés dans les préparatifs d'une fête solennelle et bouffonne à la fois, consacrée par l'usage de tous les peuples de la terre, et de laquelle la gravité même de notre expédition éminemment scientifique n'avait pas le droit de nous affranchir. Rien n'est despote comme un antique usage.

Le passage de la ligne est une époque mémorable pour tout navigateur. On change d'hémisphère, de nouvelles étoiles brillent au ciel, la grande Ourse se cache sous les flots, et la Croix-du-Sud plane éclatante sur le navire. Lors des premières conquêtes des navigateurs du quatorzième siècle, le passage de la ligne était un jour religieux de terreur et de gloire ; il devint plus tard un sujet de raillerie et de mépris. L'art nautique, agrandi par l'astronomie, science exacte et féconde, fit justice du merveilleux dont on avait coloré les phénomènes rêvés sous des zones jusqu'alors inconnues. Dès ce moment aussi la peur s'évanouit, et les dangers furent bravés avec insouciance ; dès qu'on les supposa moindres, on osa les supposer nuls, et le sarcasme succéda aux prières. Ainsi marche toute chose qui s'appuie sur la philosophie et le progrès. Cependant des obstacles restaient encore à vaincre et d'autres luttes devaient se préparer plus tard ; les périls soumis donnaient de l'audace, et des cris de joie retentissaient alors que le *cap de Bonne-Espérance*, le *cap Horn* et le détroit *de Magellan* n'avaient pas encore appris aux Colomb, aux Cabral, aux Dias de Solis, aux Vasco de Gama, que les mers les plus tempêtueuses leur restaient à vaincre. Ainsi ce fut d'abord la frayeur qui institua la cérémonie du passage de la ligne, dont il faut bien que je vous parle un peu, puisque c'est un des *plus graves* épisodes de notre longue campagne.

Remarquez ici avec moi, à la honte de l'humanité, que toutes les religions du monde sont filles de la peur, et, qu'au profit, ou plutôt au préjudice de leurs dogmes, les prêtres de chaque croyance donnent une langue aux tortures pour les enseignements de leur foi. Au Mexique, le serpent eut ses autels avant que le soleil eût son culte ; le jaguar fut le dieu des *Païkicé*, des Mondrucus, des Bouticoudos ; dans une grande partie des archipels de la mer du Sud, ainsi qu'à Madagascar et dans le Gange, le crocodile a reçu l'adoration des peuples ; les idoles des sauvages habitants de Rawack et de Waiggiou, avec leur gueule ouverte et leurs grands ongles crochus, nous disent assez qu'on leur rend un hommage de respect et d'amour, par le sang et le meurtre ; j'en dirai autant des îles Sandwich, où des sacrifices humains étaient faits naguère encore, malgré nos fréquentes visites, aux idoles grossières et indécentes dont les moraï sont toujours décorés... Partout la peur, partout du fer et des tortures pour apaiser la colère du ciel... Hélas ! que de prêtres chez nous, terre de civilisation, semblent penser aussi que l'encens et les prières sont moins agréables à Dieu que les flagellations et les supplices ! Voici donc, puisque mon devoir veut que je vous en parle, quelques détails sur la cérémonie du passage de la ligne, où, bon gré, mal gré, chacun de nous fut contraint de jouer un rôle.

Dès la veille, un bruit inaccoutumé retentissant dans la batterie nous disait que les héros de la fête *savaient* les us et coutumes des *anciens*. Les caronades résonnaient sous les coups précipités des marteaux qui façonnaient avec de la tôle les chaînes des diables, la couronne du monarque, son sceptre et son glaive sans fourreau. Les matelots-poëtes (et ils le sont tous plus ou moins) improvisaient des refrains joyeux et gaillards d'où les images grivoises étaient bannies avec mépris, comme ayant des délicatesses incomprises par eux. La poétique d'un équipage en goguette a un délire à part, une énergie exceptionnelle, sautant à pieds joints sur toutes les convenances, dédaignant les périphrases, appelant sans grimacer chaque chose par son nom, et traitant l'enfer et le ciel, Dieu et Lucifer, avec la même irrévérence et la même brutalité. Un recueil exact de chansons de matelots serait, je vous jure, une publication bien curieuse et bien instructive.

Cependant l'heure est venue, la batterie est déserte, le pont se peuple, les visages sont gais et rayonnants. Tout à coup les fouets sifflent, les trompettes sonnent ; et de la grande hune descend un luron botté, éperonné, s'avançant avec gravité vers le banc de quart et demandant d'un ton impérieux le chef de l'expédition.

— Qu'il accoste sur-le-champ ! ajoute-t-il ; j'ai affaire à lui, ou plutôt il a affaire à moi.

Notre commandant, humble et soumis, se présente bientôt revêtu de son grand uniforme.

— Que voulez-vous ? dit-il au courrier.

— Te parler.

— J'écoute.

— Que viens-tu faire dans les parages du roi de la ligne ?

— Des observations astronomiques.

— Bêtise !

— Et compter les oscillations du pendule pour déterminer l'aplatissement de la terre dans toutes ses régions.

— Que c'est plat !

— Étudier aussi les mœurs du peuple.

— On s'en bat l'œil, des mœurs à étudier ! Qu'est-ce que peut te rapporter tout ça !

— De la gloire.

— Et la gloire donne-t-elle du vin, du rhum, de l'eau-de-vie ?

— Non, pas toujours.

— Alors je me fiche de ta gloire comme d'une chique usée ! Au surplus, c'est votre affaire, à vous tous, pékins de l'état-major, qui vous dorlotez dans vos cabines quand nous sommes trempés comme des canards. Mais il s'agit d'autre chose en ce moment. Maître Fouque, roi de la ligne, t'écrit ; je suis son courrier, voici sa lettre. Sais-tu lire ?

— Un peu...

— Mon neveu. Tiens, j'attends ta réponse.

L'épître était ainsi conçue :

« Capitaine, je veux bien que ta coquille de noix « aille de l'avant, si toi et ton piètre état-major « consentez à vous soumettre aux lois de mon em« pire. Y consentez-vous ? Largue tes voiles, hisse « tes bonnettes et file tes douze nœuds. Si tu n'y « consens pas, paravire, lof pour lof, et navigue à la « bouline !

« *Signé :* Fouque, second maître d'équipage de la « corvette, actuellement roi de la ligne. »

— Je connais mon devoir, répond le capitaine ; dès ce moment je suis le sujet du roi ton souverain.

— A la bonne heure ! Sais-tu marcher la tête en bas, les pieds en haut !

— J'apprendrai.

— Rien n'est plus facile quand on ne porte pas de jupe. As-tu mangé du phoque et du pingouin ?

— Pas encore.

— Tu en mangeras, je t'en réponds ; aiguise tes dents, et après cela, si le vent t'est favorable, si au-

cune roche ne t'arrête en route, si ton navire ne sombre pas au large et si tu ne crèves pas, tu reverras ton pays; c'est moi qui te le dis.

— Je vous remercie de vos prédictions.

— Ce n'est pas encore tout; il fait bien chaud.

— Ah! c'est juste, j'oubliais... Vite une carafe d'eau filtrée à l'ambassadeur!

— Tu te fiches de moi!

— Alors du vin.

— Merci! aujourd'hui je ne bois que de ce qui soûle.

— Voici une bouteille de rhum.

— C'est mieux; mais on boite avec une seule jambe, et il m'en faut deux.

— Les voici.

— C'est faire les choses en vrai gabier; tu arriveras. Adieu, à bientôt.

Les fanfares recommencent, le courrier remonte triomphant vers la hune où l'attend le roi, entouré des meilleurs matelots; et tandis que l'équipage impatient et joyeux se rue sur le pont, le nez au vent et l'oreille aux écoutes, maître Fouque fait tomber sur lui un déluge d'eau salée, faible prélude des ablutions plus complètes qui auront lieu le lendemain. Pour nous, gens à priviléges, placés au gaillard d'arrière, nous reçûmes sur les épaules une violente grêle de blé de Turquie et de pois chiches, qui, sans nous blesser, nous força à la retraite.

Mais le grand jour est arrivé, et de la batterie enjolivée monte par les écoutilles la mascarade la plus grotesque, la plus bizarre, la plus hideuse que jamais imagination de Callot eût pu jeter sur la toile. Les peaux de deux moutons écorchés la veille servent à vêtir le souverain; son front est paré d'une couronne et son cou desséché est orné d'un double rang de pommes de terre taillées à facette. Son *épouse*, le plus laid des matelots de l'équipage, voile ses appas sous des jupes fabriquées à l'aide de cinq ou six mouchoirs de diverses couleurs. Deux melons inégaux que convoitent les yeux amoureux de l'époux monarque embellissent sa poitrine velue et ridée. Le chapeau tricorne de M. de Quélen, notre indulgent aumônier, coiffe le chef du notaire (je ne sais pourquoi il y a des notaires partout). Deux ânes portent le roi; leur rôle a été vivement disputé, et on ne l'a obtenu qu'après avoir donné des preuves éclatantes de hautes capacités et d'entêtement. Lucifer, avec son bec fourchu, ses cornes aigues et traînant de longues chaînes, est vigoureusement fustigé par une badine de trois pieds de long et de deux pouces de diamètre. Il feint de vouloir s'échapper, mais, épouvanté par l'eau sacrée dont l'inonde le prêtre, choisi parmi les moins sobres des matelots, il ronge ses fers, fait entendre d'horribles rugissements et pousse du pied la fille du monarque, qui se jette sur le sein de sa mère et le mord avec voracité. Huit soldats armés ferment le cortége, qui prend des bancs, des tabourets ou des fauteuils, selon la dignité de chaque personnage.

— Vous avez donc froid? disions-nous à sa majesté La Ligne qui grelottait.

— Hélas! non, répondait maître Fouque, j'étouffe, au contraire, sous cette épaisse fourrure, mais l'usage veut que je tremble, que je frissonne; et mes gens sont tenus de m'imiter en tout point, sous peine d'être privés de leur emploi. C'est bête, j'en conviens, mais ainsi l'ont ordonné nos *anciens*, qui apparemment étaient plus frileux que nous.

Cependant le trône est occupé, les grands dignitaires prennent gravement leur place autour d'une énorme baille de combat sur le bord de laquelle est adaptée une planche à bascule où doit s'asseoir le patient. La liste de tout l'équipage est entre les mains du notaire, qui se lève et lit à haute voix les noms et prénoms de chacun de nous. Le premier appelé est notre commandant.

— Votre navire a-t-il déjà eu l'honneur de visiter notre royaume? lui dit le monarque.

— Non.

— En ce cas, grenadiers, à vos fonctions!... A ces mots, quatre soldats armés de haches s'élancent sur le gaillard d'avant et font mine de vouloir abattre la poulaine à coups redoublés. Deux pièces d'or tombées dans un bassin placé sur une table arrêtent l'ardeur des assaillants, qui reprennent leur poste d'un air satisfait: ce diable de métal fait partout des prodiges. L'état-major est appelé nominativement, et chacun, à tour de rôle, se place à califourchon sur la planche à bascule qui domine l'énorme baille à demi-pleine d'eau salée. Là, on doit répondre d'une manière positive et sans hésiter à la formule suivante et sacramentelle, lue à haute voix par le notaire.

« Dans quelque circonstance que vous vous trou-« viez, jurez devant sa majesté La Ligne de ne jamais « *faire la cour* à la femme légitime d'un marin. » Le patient doit répondre: *Je le jure!* sous peine d'immersion, et jeter dans le bassin quelques pièces d'argent réservées, pour la première relâche, à un gala général où les rangs et les grades seront confondus. La décence (car il en faut même dans les choses les moins sérieuses), la décence ne permettait pas qu'un seul de nous reçût l'ablution totale; on se contentait d'ouvrir une des manches de notre habit et d'y infiltrer quelques gouttes d'eau en prononçant les paroles d'usage: *Je te baptise*. Mais quand vint le tour des matelots, nul ne fut épargné. Plongés dans la baille, ils ne parvenaient à en sortir qu'après les efforts les plus inouïs, les contorsions les plus grotesques; et les énergiques jurons frappaient les airs, et les éclats de rire se mêlaient aux jurons, et les bons mots de cabaret se croisaient sans que pas un martyr eût osé se fâcher. C'était une joie bruyante, tumultueuse, une joie de matelot en délire qui oublie que là et là, sous ses pieds, sur sa tête, il y a une mer et un ciel dont le caprice et le courroux peuvent le broyer et l'engloutir aujourd'hui ou demain. Hélas! ces heures sont si courtes à bord que je ne vis pas sans un vif regret l'horizon se charger de nuages et la cérémonie près d'être close par une bourrasque ou une tempête.

Mais un incident inattendu devait varier encore les émotions de la journée. Un nom répété plusieurs fois reste sans réponse; on se questionne, on s'émeut, on s'agite, on fouille de tous côtés, dans les hunes, sous les câbles; on descend dans la batterie, et l'on apprend enfin qu'un profane, fier de son état de cuisinier, est décidé à tout prix à s'affranchir de la règle commune. — Tout le monde à la batterie!... crie une voix formidable. Et la batterie est aussitôt envahie par les écoutilles et les sabords. — Sur le pont! sur le pont!... à cheval sur la bascule! Point de grâce! point de merci! Que la noyade soit complète! s'écrie-t-on de toutes parts, qu'il en perde la respiration!

Dans la batterie, en effet, était un héros, cuisinier de l'état-major, lequel avait juré en partant de ne pas recevoir le baptême, et qui aurait regardé comme un grand déshonneur qu'une seule goutte d'eau salée vînt outrager l'harmonie de ses cheveux bouclés avec une coquetterie dont il tirait une si ridicule vanité. Son front ruisselant est coiffé du bonnet blanc de

l'ordre, où voltigent çà et là quelques légères plumes, dépouilles ensanglantées de ses victimes du jour; ses yeux sont rouges de colère, sa mâchoire contractée, ses lèvres violettes, crispées et frémissantes; son tablier, relevé avec grâce sur l'épaule, le drape à la grecque; un grand couteau de cuisine pend à son côté et figure un glaive hors du fourreau; de la main droite il tient serrée une longue broche où est empalé un chapelet de pigeons à demi consumés, qui, la tête tournée vers les assaillants, semblent les menacer d'un sort pareil au leur; son pied, chaussé d'une pantoufle verte, presse fortement une caronade; et, bien disposé à se défendre, il adresse d'abord la parole aux plus audacieux de ses ennemis.

— Que me voulez-vous? qui vous amène dans mes *foyers?*

— L'ordre de notre roi.

— Obéissez, puisque vous êtes esclaves; moi, je n'ai pas de roi et je trône seul ici.

— Tu dois être baptisé comme nous.

— J'ai reçu mon baptême de feu, et cela me suffit; je ne veux pas de votre baptême d'eau.

— La loi est pour tous.

— Mon code à moi est celui que je me suis fait, et vous êtes des renégats qui abjurez votre première religion pour une religion nouvelle. Ici est mon domaine, mon empire; ici sont mes dieux et ma croyance; ces fourneaux, ces casseroles, ces broches, ces pelles, ces lèchefrites, ce sont là mes armes, les insignes de ma souveraineté, de mon indépendance. Quel rapport existe-t-il donc entre vous et moi? Suis-je le coq, sale fricoteur de vos monotones et maigres repas? Ai-je l'habitude de manquer les ragoûts? Non; de ne point épicer mes sauces ou de brûler mes fritures? Non. Qui vous a donné le droit de m'attaquer, de me poursuivre, de me traquer chez moi comme une bête fauve, comme un marsouin, requins que vous êtes! Oh! je ne vous crains pas! car moi, voyez-vous, je n'aurais pas salué le chapeau de Gessler, je ne me serais point courbé devant le cheval de Caligula, et je ne serai pas baptisé. Il dit et plante dans le bordage sa broche aiguë qui tremble jusqu'à ce que la rage de Mars et le poids des étiques pigeons aient cessé de l'animer.

— En avant les pompes! dit Marchais, de sa voix rauque et caverneuse; en avant les pompes!

Et mille jets rapides inondent de l'avant et de l'arrière l'intrépide cuisinier, dont les sauces grandissent sans devenir plus mauvaises. Celui-ci reste cloué à son poste d'honneur, pareil au roc battu par la tourmente; et il sort, sinon vainqueur, du moins invaincu de cette lutte acharnée, à laquelle un grain violent, pesant sur le navire, vient mettre un terme.

L'orage dura quelques heures, l'effervescence des matelots se calma avec les vents, une nuit silencieuse et douce plana sur la corvette mollement balancée, et nous nous vîmes jetés de nouveau sous les zones heureuses des vents alizés[1], qui, soufflant également dans les deux hémisphères, devaient voyager avec nous jusqu'au Brésil.

IV

EN MER

Petit. — Marchais.

Pour être conséquent avec le programme que je me suis tracé, et puisqu'une brise régulière et monotone nous pousse à petites journées vers notre destination, puisque la mer tranquille et belle ne nous offre aucun de ces incidents pleins d'intérêt, qui surgissent, pour ainsi dire, à chaque pas dans les régions élevées, ou aux jours de tempêtes et de périls, permettez-moi de vous parler du bord, de notre équipage si actif, si brave, si tranché, mais surtout de deux de nos matelots, qui résument en eux seuls toutes les tristesses, toutes les alternatives, toutes les misères de la vie de mer. Ce ne sont pas là deux exceptions, mais bien deux sommités, et la philosophie et la morale peuvent puiser de précieux enseignements dans leur chaude carrière.

L'un s'appelle *Marchais;* il vous dira, lui, comment sont bâtis les cachots et les prisons de toutes nos villes de relâche. Il sait mieux que personne au monde l'art d'improviser les querelles avec les gens les plus pacifiques; les yeux fermés il vous mènera dans les cabarets de tous les lieux qu'il a visités; il vous dira les noms et les prénoms des aubergistes, et surtout des servantes pour lesquelles il a eu, avec ou sans motif, mille combats à soutenir, mille blessures à cicatriser. Le bord, les prisons et le cabaret, c'est tout ce qu'il sait, c'est son monde, ce sont ses autels. Nul mieux que lui n'applique sur une joue maigre ou rebondie ce qu'il appelle une *giroflée à cinq feuilles*, et pas un Breton ou Normand ne lui donnerait de leçons sur l'art si noble et si distingué du bâton ou de la



Marchais.

[1] Voyez les notes à la fin du volume.

savate. Peu lui importe la taille de son adversaire; nain ou géant, tout lui est égal, pourvu qu'il y ait là un œil à pocher, une mâchoire à démettre, une épaule à écraser, un nez à aplatir. Ses pieds sont des cornes dures, écaillées, ses mains des battoirs raboteux, sa peau goudronnée est nuancée de mille plaies et trouée de mille crevasses. Quand son poing fermé tombe, poussé par sa volonté d'enfer et le levier de son bras nerveux, il y a brèche et fracture au corps sur lequel il s'applique. Le sang, c'est pour lui de l'eau tiède; la douleur, il ne la comprend pas. Amarré un jour au bastingage, il reçut à bord vingt-cinq coups de garcette cinglés vertement, je vous l'atteste. Pendant l'opération j'observais le mouvement de sa physionomie, et je n'y vis que le dédain mêlé à un peu de honte. Il chiquait tranquillement sa pincée de tabac en regardant couler le flot, comme si rien ne se passait derrière lui. Cinq minutes après le châtiment, il buvait un verre de vin que je lui avais envoyé, à la santé du contre-maître qui venait de le fustiger. Marchais ne mâche plus maintenant qu'à l'aide de ses gencives dépouillées. Cinq ou six juifs de Gibraltar lui firent tomber les incisives; deux autres dents quittèrent leur place à *Rio-Janeiro* sous un bâton noueux qui lui ouvrit la lèvre supérieure; le reste suivit les premières dans nos suivantes relâches; et quand vous le plaisantez sur la disette de sa bouche, il se *f*... de vous, et, tirant une petite boite de sa poche, il vous prouve que vous avez tort, en vous montrant les débris mutilés qu'il a sauvés de ses combats et de ses naufrages. Avez-vous rendu un petit service à Marchais, soyez sans inquiétude; au moment



Petit.

du danger, Marchais mourra avant vous et pour vous. Si j'étais tombé à l'eau et si un requin m'eût emporté une cuisse, Marchais se serait jeté à la mer armé de son couteau, il aurait lutté contre le requin. Mais pour peu que Marchais ait de la rancune contre vous, songez à votre défense : non pas qu'il veuille vous prendre en traître et vous frapper par derrière, mais parce que, si vous êtes son égal, il ne manquera pas une seule occasion de vous chercher noise, et, à la première réplique, le marteau tombera sur l'enclume. Marchais est un *loup de mer*, un *marsouin*, un *phoque;* dès qu'on lève l'ancre, il jure contre l'état de matelot, il jure pendant toute la traversée, il jure dans le calme et dans la bourrasque, il jure encore dès qu'on arrive; et, à peine débarqué, il demande avec colère si c'est pour se promener sur le *plancher des vaches* que l'on construit des navires, que les vents ont ordre de bouleverser les flots, et que le ciel a jeté tant d'eau sur la terre. Marchais ne vous demandera jamais rien, mais il acceptera tout ce que vous voudrez lui offrir, pourvu que ce que vous lui offrez lui donne l'espérance d'une orgie bachique. Il ne méprise pas le vin de Bordeaux, il aime assez le bourgogne, il raffole du roussillon, il se ferait sabrer pour une bouteille d'eau-de-vie et hacher pour un flacon de rhum. La science devrait analyser ce qui coule dans les artères de Marchais; à coup sûr ce n'est pas du sang.

Voici le second type que je vous ai promis, c'est *Petit*.

Petit est rond, rabougri, rouge de la figure, des mains, des sourcils et des cheveux. Marchais l'avait surnommé *la carotte*. Petit a cinq pieds un pouce, ni plus, ni moins; il se tient debout dans l'entrepont sans jamais craindre les bosses à la tête, à moins qu'il ne soit gris, ce qui ne lui arrive guère que deux fois par jour; quand il marche, il figure à merveille une gabare au roulis avec ses larges flancs et son tranquille sillage; à quelques pas de distance, on dirait un morceau de bois qui se promène entre quatre parenthèses, tant ses jambes sont arquées et tant il a donné à ses bras la courbure de ses jambes. Le plaisir et le bonheur sont incompris par Petit; sa nature est une nature à part, jetée en holocauste à la douleur et à la fatigue depuis sa plus tendre enfance.

Sa vie entière a été un combat à outrance contre les hommes et les éléments. Il est aujourd'hui, ainsi que Marchais, matelot de première classe; il ne sera jamais que cela. Marchais sait lire; lui, Petit, ne connait pas seulement une lettre, et il rougirait, dit-il lui-même, si l'on pouvait croire qu'il est capable de signer son nom. Il est resté six ans mousse à bord de plusieurs navires marchands, puis il a été fait matelot de troisième classe, puis matelot de seconde classe, et il a conquis aujourd'hui son bâton de maréchal.

Petit n'a jamais eu de souliers que sur notre corvette et sous son grand et magnifique costume de matelot, lequel le gênait horriblement; jamais il n'avait voulu qu'un rasoir effleurât ses joues et son menton, et personne n'a pu lui faire comprendre l'usage des gants. Sur Petit, les moustiques et les abeilles sont sans aiguillon, et d'autres insectes plus incommodes encore sans venin. Sa peau, tatouée de rousseurs, est un rude parchemin. La fluxion que vous croyez remarquer sur l'une ou l'autre de ses joues, ne provient que d'une énorme pincée de tabac, dont la privation serait pour lui un coup funeste à sa santé robuste, sans pourtant rien ôter à sa gaieté, si triste et si communicative à la fois. Petit était à bord plus aimé que Marchais, parce que dans l'amitié qu'on avait pour celui-ci se mêlait toujours un peu de crainte: et puis Marchais était railleur et ne voulait pas être raillé, tandis que Petit riait le premier des lazzi et quolibets dont il était sans cesse poursuivi. L'un et l'autre, en temps de calme, se signalaient par leur paresse à l'épreuve des menaces et des coups; mais quand le gros temps venait, quand il y avait péril à une manœuvre, oh! alors, il fallait voir mes deux lurons, cramponnés à la pointe des mâts et des vergues, en butte au courroux des éléments, lutter contre eux de toute la force de leurs doigts crispés; recevoir avec une stoïque impassibilité les flots salés de la mer et les rapides ondées du ciel, qu'ils regardaient toujours comme les revenants-bons de leur métier de damné. Marchais, à la flèche d'un cacatois, avait l'air d'un vampire; on eût dit, en voyant Petit sur un *bout-dehors*, une de ces figures grotesques et fantastiques dont Callot a peuplé son admirable *Tentation de saint Antoine*.

Marchais a eu jusqu'à six chemises dans son magnifique bagage; plus, deux pantalons, trois gilets, deux paires de souliers, une casaque et cinq chaussettes. Petit, dans sa plus grande fortune, n'a possédé qu'une chemise et demie et un pantalon dépassant à peine le genou, un gilet à trois boutons au pectoral, une veste et une blague à tabac, plus des boucles d'oreille en laiton et une bague en cheveux: son trousseau de bord appartenant à l'État, il n'a jamais osé espérer, dans ses rêves d'ambition, qu'après la campagne on lui en fît généreusement cadeau.

Voilà, à peu près, nos deux hommes. Heureux les navires qui en possèdent de pareils à leur bords! J'achèterais par bien des sacrifices le plaisir d'avoir aujourd'hui, auprès de moi, au moment où j'écris, ces deux étranges et braves compagnons de mes courses et de mes périls, auxquels j'aimais tant à les associer. Si jamais ces lignes leur sont lues, je suis bien sûr que les yeux de Petit et de Marchais se mouilleront de pleurs au souvenir de mon amitié pour eux, et qu'ils iront, s'ils le peuvent, au plus proche cabaret, boire au retour à la lumière de celui qui leur a fait si souvent oublier les tristes et douloureuses journées de notre longue campagne.

La nuit, quand la brise régulière laissait oisifs les bras des matelots, Marchais et Petit, sur le gaillard d'avant, présidaient le quart et égayaient la traversée. Petit racontait mieux que Marchais, probablement parce qu'il avait plus souffert, et l'habitude de narration était si bien prise par lui, qu'on eût dit un homme lisant à haute voix dans un livre.

Dans les lentes et paisibles soirées tropicales, j'aimais, après les travaux du jour, à faire une station à côté des matelots qui entouraient Petit, quand il racontait ses tribulations et ses misères, et les angoisses de la faim sur les hideux pontons de Portsmouth. Oh! cela faisait pitié à entendre! Cependant son récit était si naïvement coloré, qu'il l'achevait toujours au milieu de bruyants éclats de rire de son auditoire attentif. La laideur de l'historien avait un caractère à part: elle était singulière, mais non repoussante; on regardait Petit avec étonnement, mais non avec dégoût, et l'on n'eût pas été surpris d'apprendre qu'il eût pu achever une conquête: les femmes sont si capricieuses!

Il fut un jour confronté avec un autre prisonnier, et l'on proclama à la presque unanimité, sur le ponton, que la face de Petit était d'une encâblure plus hideuse que celle de son compétiteur. Aussi eut-il d'abord à souffrir toutes les railleries, tous les sarcasmes, toutes les bourrades des appointés du lieu, d'autant plus intolérants qu'il y avait profit pour eux dans ces méchantes attaques.

Après une partie de jeu, Petit se trouva privé de ration complète pendant une semaine entière; la ration était si faible, hélas! pour les prisonniers, qu'à peine la plupart d'entre eux avaient-ils la force de ne pas mourir de faim. De sorte qu'un emprunt, même forcé sur les vivres, devenait impraticable. Dans une circonstance si critique, Petit eut recours à mille ruses, à mille stratagèmes presque toujours sans succès, aussi était-il fluet comme un *bout-dehors*, selon sa pittoresque expression.

Dans cette rude extrémité, notre héros trouva cependant encore le moyen de lutter victorieusement contre sa mauvaise fortune. Il vendit la doublure de son gilet, sa chemise, à part le col et le bout des manches, la semelle de ses souliers, qu'il remplaça par des fils carrés qui retenaient l'empeigne. Il trompa de la sorte la vigilance des inspecteurs qui, chaque dimanche, faisaient la visite du ponton, où la vente des effets était sévèrement punie. Petit vécut donc presque nu pendant les six mois les plus rudes de l'année, quand on le croyait vêtu assez chaudement; car il ne retrouva aucune chance favorable pour reconquérir, au jeu, la partie de ses effets dont un de ses camarades s'était enrichi à ses dépens. Petit nageait comme un marsouin; il disait que si l'on voulait lui servir sa ration sur l'eau, il s'engageait à ne pas aborder pendant quinze jours. Lui, huitième dans une embarcation qui n'avait pas pu embouquer le goulet de Toulon, il se vit forcé, avec tout l'équipage, de courir des bordées toute la nuit. En virant de bord, le canot chavira; voilà nos pauvres matelots jouant des pieds et des mains contre les lames violentes qui les couvraient; la brise venait de terre. Petit mit le cap sur les îles d'Hyères, les voilà en route. Le trajet était long et difficile; mais l'intrépide nageur comptait sur ses forces, et tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre, et après cinq heures d'une lutte incroyable, il arriva à terre et se traîna douloureusement sur la grève vers une batterie où brillait quelque lumière.

Qui vive? lui cria la sentinelle. Petit veut répondre, mais les forces lui manquent, sa voix meurt sur ses lèvres. Qui vive? cria-t-on une seconde fois, puis une

troisième. Petit lève la main, fait un geste d'amis et s'avance faible et déchiré. Un coup part, la balle siffle et Petit tombe la cuisse percée d'une balle. Mais ce qu'il y a de plus *drôle* dans l'affaire, disait Petit, en racontant sa déplorable aventure, c'est que le scélérat de phoque qui me visa si bien était un cousin à moi, que, par mes protections, j'avais fait engager dans les *gardes-côtes*. Gredin! lui dis-je, tu gardes bien les *côtes*, mais tu brises mieux les cuisses.

Pauvre matelot, que Dieu te donne une vieillesse tranquille, et que le ciel te dédommage de tant de misères et de douleurs!

Les histoires de Marchais étaient toujours à l'*encre rouge*. Des pugilats, des duels, des batailles rangées, des bouteilles cassées sur des crânes ouverts, des rixes sanglantes de cabarets, des mêlées tumultueuses dans les cachots, il ne sortait pas de là; mais alors aussi son style avait de la chaleur, de l'entraînement: on eût dit toujours le héros de la lutte et non le narrateur de l'action. Mais ce qu'il y avait de particulier dans le caractère de Marchais, c'est qu'il ne mentait jamais, et qu'il racontait ses défaites avec autant de franchise que ses prouesses. Quant à Petit, ses récits avaient toujours une teinte religieuse; mais sa religion était un culte bizarre, une dévotion incomplète, mêlée d'ignorance, d'humilité et de raillerie. On voyait que les principes étaient purs, mais on sentait le tort que le monde, où il s'était trouvé jeté, lui avait fait. Tantôt ses prières s'adressaient au ciel, tantôt à l'enfer; aujourd'hui c'était à saint François, ou à saint Laurent, il invoquait demain Belzébuth ou Lucifer. La prière, pour lui, était une affaire d'habitude, prière sans réflexion, sans foi, sans piété; il priait, parce qu'il se souvenait peut-être qu'auprès de son berceau (hélas! Petit a-t-il jamais eu un berceau?), il avait vu sa mère à genoux, les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel.

Avant de le quitter, et puisque je n'aurai que peu d'occasions de vous parler de mon honnête et malheureux matelot, je veux vous dire une des mille anecdotes qu'il nous raconta. Je l'ai écrite sous sa dictée.

« C'était sur la côte de Bretagne, où je vivais en « compagnie de mon brave homme de père, qui « avait alors cinquante-quatre ans, vu que l'année « suivante il en eut cinquante-cinq, dont sa femme « en possédait trente-sept et quelques mois. Notre « existence était en calme plat comme celle des « huîtres du rivage, que nous vendions très-bien, « mais que nous mangions fort peu, car nous n'a« vions aucune espèce de liquide pour les arroser, « ce qui était embêtant tout de même. Chaque jour, « père et moi, nous démarrions le sabot et nous al« lions au large, la ligne ou la fouine à la main, nous « occuper de la pêche. Un soir que les hameçons « avaient fait bonne prise, voilà que la brise souffle « plus fort que de coutume et que nous étions pas « mal imbibés. Petit à petit elle grandit à faire plier « le pouce, à décorner des bœufs; elle gronde, elle « menace, elle pèse sur nous, et votre serviteur! Nous « nous crûmes f....., foi de matelot, à trente-six. « Moi, je pensais à ma pauvre mère, que je ne comp« tais plus embrasser; lui, le patron, pensait au ciel, « qui était vêtu de nuages noirs comme l'âme de Mar« chais. » (Marchais, qui écoutait, lui détacha aussitôt un violent coup de pied quelque part.) Petit continua: « Tout à coup, une lame énorme nous prend « de bout en bout et nous enlève; elle nous quitte et « nous retombons encore sur la quille. Oh! ma foi, « c'était un miracle; et si jamais j'ai cru à Jésus, « c'est bien cette nuit-là. Papa se jeta à genoux: « Sainte Vierge! dit-il, tire-nous d'ici, et je te pro« mets pour demain un cierge gros comme un beau« pré de soixante-quatorze. — Papa, papa, lui dis-je, « tu promets beaucoup: un beaupré c'est pas un fil « carré. — Tais-toi donc, *bêta!* me répliqua mon « finot de père; quand la sainte Vierge nous aura « sauvés, je ne lui donnerai pas un cierge plus gros « que le petit doigt. Et le lendemain, nous avalions « tranquillement une friture de goujons, et le sur« lendemain père pensa à son vœu, et le cher homme « est mort en y pensant encore.

« MORALITÉ.

« Vous voyez, chiens de matelots, qu'il est toujours « bon, dans un moment de péril, de faire des vœux « à la sainte Vierge. »

V

DE L'ÉQUATEUR AU BRÉSIL

Couchers du soleil. — Rio-Janeiro.

Nous venons de sillonner l'Atlantique de l'est à l'ouest, et la monotonie de notre navigation ne s'est trouvée interrompue que par quelques-uns de ces incidents auxquels les navires ne peuvent échapper dans une route longue et tracée. Des grains, des trombes, des rafales, des calmes, et puis le rapide passage des baleines voyageuses qui se promènent dans leur vaste empire; l'élégant *damier* voltigeant sans cesse sur la tête de l'équipage attentif, et le stupide *fou* qui venait se poser sur une vergue et se laissait bêtement abattre, comme si la vie lui était à charge; et puis encore l'*albatros*, nommé poétiquement l'*oiseau des tempêtes* et *mouton du Cap;* maintenant, à votre zénith, et plus rapide que la flèche, se perdant bientôt après à l'horizon, et se jouant avec la vague écumeuse, la frappant de son aile robuste, comme pour insulter à son impuissante rage, et s'élevant d'un seul bond jusqu'aux régions de la foudre, dont il se plaît à entendre le terrible roulement, le *goëland*, adroit pêcheur, planant immobile au plus haut des airs et tombant comme un plomb pour saisir sa nourriture, nageant entre deux eaux; et puis encore les myriades de marsouins chassant devant eux les innombrables légions de poissons volants, qui viennent s'abattre sur les porte-haubans du navire; et les élégantes frégates, orientées toujours selon le vent; et les *méduses* phosphorescentes qui éclairent l'espace, et les *mollusques* si variés, si curieux, qu'on prendrait tantôt pour des insectes ailés, et tantôt pour des grappes de raisin, ou des bouquets de fleurs. Rien n'est perdu pour l'observateur dans cette traversée heureuse, où les études sont sans périls et sans fatigues: pas une heure n'est lente pour qui veut voir et pour qui sait tenir un pinceau ou une plume. Mais, ce qui fait fortement battre le cœur dans la poitrine, ce qui surtout fait vibrer l'âme, et qui révèle la présence du Dieu de

l'univers, ce sont ces admirables *couchers de soleil*, après une journée ardente.

Là-bas, là-bas, dans un océan de feu, sur un ciel de feu, brillent, d'un jet à blesser la vue, les contours bizarres des nuages, se dessinant sous les formes les plus fantastiques; ce sont des montagnes avec leurs crêtes arides, leurs volcans ouverts et en activité, sillonnés par des torrents de laves, s'effaçant et renaissant comme un jeu d'optique qu'on admire sans le comprendre! ce sont des armées ennemies qui se ruent, turbulentes, les unes contre les autres, et font jaillir au loin mille millions d'étincelles dans leur terrible choc; ce sont des plaines à perte de vue, des champs de blé nourrissant la flamme sans l'assouvir; ce sont des villes immenses avec leurs dômes, leurs clochers, leurs minarets, leurs tours, leurs citadelles, et tout cela bâti sur le feu, avec du feu; ce sont des charbons ardents au sommet; partout le ciel et l'enfer, partout un brasier immense dans lequel le navire va bientôt s'engouffrer.

Oh! oui, je vous l'atteste, un beau *coucher de soleil* sur un ciel tropical est le plus imposant, le plus majestueux spectacle dont l'homme puisse jouir. Tempêtes, ouragans, calmes, naufrages, la mémoire peut tout oublier, personne n'oubliera un beau coucher du soleil sous la zone torride; car, si toutes les tempêtes offrent le même chaos, si tous les calmes ont la même tranquillité, nul *coucher du soleil* ne ressemble à celui de la veille, nul ne ressemble à celui du lendemain. Dieu est là, grand, incommensurable, éternel.

Cent fois, à coup sûr, les premiers navigateurs qui



Vue de Rio-Janeiro. (Page 21.)

sont allés à la recherche de ce nouveau monde, si hardiment deviné par Colomb, ont dû se croire arrivés au terme de leurs courses à l'aspect de ces puissants phénomènes devant lesquels l'âme tombe en adoration. Comme eux aussi, nous avons souvent crié *terre!* mais une heure après que le soleil s'était plongé dans les flots, l'illusion s'effaçait, l'horizon devenait une réalité, et nous nous retrouvions désenchantés entre le ciel et l'eau, attendant une brise plus vigoureuse qui vînt offrir un nouvel aliment à notre curiosité. Cependant si le *point* est exact, si les courants ne nous ont pas *drossés*, nous devons, ce matin, voir devant nous la terre découverte par le Portugais Cabral...

La voilà, en effet, *Terre!* crie la vigie à cheval sur le beaupré, *terre de l'avant!* Chacun est sur le pont, l'œil à sa longue-vue et interrogeant l'horizon; la corvette fend les flots, et le *point* signalé s'élargit, montre sa forme tranchée, se dessine bientôt, et les heures de langueur et d'ennuis s'effacent dans ce premier moment de joie et d'ivresse. Le cap *Frio* a levé la tête, comme pour nous indiquer la route de *Rio;* derrière lui, la terre, que nous longeons à l'aide seulement de peu de voiles, est unie, basse, sans aspérités, couverte d'une végétation vierge et gigantesque. Autour du bord, voltigent quelques oiseaux de terre, dont les ailes faibles et paresseuses n'osent pas s'éloigner du rivage. Ce sont toujours là des visiteurs bien reçus, bien fêtés, car ils apportent de bonnes nouvelles, du calme, du repos.

Pendant la nuit, nous avons viré de bord, malgré le présage d'un ciel protecteur; et, au lever de l'aurore, nous mettions le cap sur *Rio-Janeiro*, cité royale où nous laisserons bientôt tomber l'ancre pour la seconde fois.

Je dessine la côte: elle est partout d'une richesse merveilleuse, et je mets la dévotion du zèle à en reproduire le plus fidèlement possible les contours bizarres et variés. L'entrée nous est signalée par deux petites îles, dont l'une s'appelle île *Ronde*, sans doute parce qu'elle est carrée, et entre lesquelles tout navire peut hardiment prendre passage. Voici le *pain de*

sucre, rapide, aigu, sans verdure; c'est le pied d'un *géant* qui doit servir de point de mire aux navigateurs. La tête est là-bas, à l'ouest de la rade; tête bien dessinée avec son front découvert, sa chevelure, vaste forêt; son œil, grotte humide; son nez, pic osseux, et son menton déprimé; puis vient le cou, figuré par une large vallée, puis les pectoraux dominant une roche taillée en forme d'épaule et de bras, puis l'abdomen, puis la cuisse, le genou, la jambe, et enfin le *pain de sucre*, dessinant le pied : c'est un véritable géant couché sur le dos, plus ou moins allongé, selon la position du navire, mais toujours taillé comme l'eût fait un statuaire. Je ne saurais trop recommander aux capitaines la vue si heureuse et si singulière de cette chaîne de montagnes, afin qu'ils ne puissent pas manquer l'entrée de l'immense rade que le pied du géant leur indique d'une manière exacte et précise, mieux encore que ne le ferait un phare.

La joie est sur tous les visages, l'avidité dans tous les regards; chacun est debout, curieux, attentif, excepté Petit et Marchais, assis sur la drôme et levant les épaules de pitié, à notre impatience et à nos cris d'admiration. Des nuées de papillons de mille couleurs se jouent parmi les cordages, luttent entre eux de variété, de coquetterie, résistent à la brise de mer qui les repousse, et pénètrent avec nous dans le golfe où ils viennent d'éclore. Ces nouveaux hôtes sont respectés comme les riches oiseaux de la veille, et nous saluons enfin, bord contre bord, cette terre du Brésil, dans laquelle l'Atlantique s'est ouvert un passage comme pour donner asile aux navires qu'elle vient de tourmenter.

Le goulet est bientôt franchi; nous entrons dans la rade : quel ravissant spectacle! Ni la superbe Gênes avec ses palais de marbre et ses jardins suspendus; ni la riante Naples avec ses eaux limpides, son Vésuve et ses villas si fraîches; ni Venise la riche avec son architecture mauresques, ses coupoles et ses ciselures; ni même le Bosphore avec ses immenses dômes, ses kiosques et ses minarets jusqu'aux nues, n'offrent à l'œil étonné un plus magnifique panorama. A droite, à gauche, devant nous, derrière nous, une nature puissante étale ses coquettes richesses de toute l'année, des arbres d'une hauteur surprenante, des îles joyeuses, semées pour ainsi dire dans toute l'étendue de cette masse d'eau limpide sur laquelle passent et repassent des myriades de papillons voyageurs, gris, jaunes, rouges, diaprés; un ciel plus haut, peuplé de perroquets criards et d'élégantes perruches, de goëlands et d'essaims nombreux et craintifs *d'oiseaux-mouches*, qu'on prendrait pour des abeilles s'ils n'étaient trahis par l'or, les émeraudes et les rubis de leur plumage; et puis des anses dominées par des églises à l'architecture bizarre; de délicieuses habitations éparses çà et là, à demi voilées en quelque sorte par des plantations de palmistes et les larges parasols des bananiers; et puis encore des milliers de pirogues, allant d'une *praya* à l'autre, lancées à l'aide de la courte *vagaie* du nègre esclave, qui hurle son chant national pour se donner du courage; vous voyez encore là une immense forêt de mâts et de pavillons de tous les pays du monde, une ville grande et belle, un superbe aqueduc qui la domine et l'alimente; dans le lointain, posées là comme une barrière puissante aux envahissements de l'Atlantique, les *montagnes des Orgues* avec leurs aiguilles si aiguës et si régulières, qu'on les dirait taillées par la main des hommes. Oh ! tout cela est magnifique, imposant, radieux, tout cela ne peut se décrire, c'est assez de l'admirer.


Le marchand de gâteaux. (Page 23.)

A peine est-on arrivé dans un pays nouveau que l'on veut tout voir, tout étudier, tout connaître, les fleuves et leurs richesses cachées, la terre et ses trésors, les hommes et leurs mœurs. On craint de manquer d'air ou de courage, ou de patience : les heures volent si vite dans l'étude et la méditation!

Voici donc le Brésil, terre féconde parmi les plus fécondes du globe; on dirait une nature à part, une nature privilégiée. Pour s'enrichir, la cupidité n'a qu'à fouiller le sol; pour vivre, l'homme n'a qu'à respirer, car la brise de mer, qui souffle le matin, vous donne des forces contre la chaleur du jour; et

le vent de terre, qui a traversé les hautes montagnes de l'intérieur, vous fait vite oublier le soir la température d'une zone écrasante.

Ici nagent trop de poissons dans les rivières, trop d'oiseaux volent à l'air, trop de fruits pèsent sur les arbres, trop d'insectes glissent sous l'herbe. Ici les montagnes cachent des pierres précieuses, les ruisseaux roulent des paillettes d'or et de diamants aussi beaux que ceux de Golconde. Au Brésil, point de ces maladies épidémiques ou contagieuses qui déciment les populations, et dont le souvenir seul est un fléau.

Si vous aimez une vie indolente et tranquille, si pour vous le repos est le bonheur, suspendez votre hamac aux troncs écaillés des palmistes, ou cherchez une douce habitation près de la plage frappée par le flot paresseux; mais si vous craignez la monotonie des plaisirs exempts de péripéties, restez chez vous, vieillissez chez vous; car, au Brésil, chaque matin de la veille ressemble au matin du lendemain; et vous croiriez que le nuage qui passe aujourd'hui sur votre tête est le nuage qui est venu hier vous protéger de son ombre ou vous rafraîchir de sa rosée.

Au Brésil, on dirait que cette nature forte et vigoureuse qui pèse sur le sol est la même depuis des siècles et qu'elle ne se renouvelle jamais. Elle est verte, diaprée, riante : c'est une richesse de tons à décourager toute palette; c'est un parfum suave; c'est un silence mystérieux qui pénètre l'âme et la pousse à la rêverie; c'est une quiétude qui repose sans énerver; c'est un demi-rêve, un demi-réveil; on sent glisser doucement la vie sur les pores, on aspire l'air, on se laisse mollement aller au repos du sommeil, comme si le jour devenait de la fatigue, et l'on s'assoupit aux sifflements et aux cris aigus des insectes et des colibris, comme à un céleste concert qui ne meurt que longtemps après que le soleil s'est couché sous l'horizon.

Je vous ai parlé, je crois, de l'aqueduc qui, partant du pied vierge du Corcovado, descend et serpente de colline en colline, garde fraîche et limpide la source qu'il a reçue à sa naissance, et alimente toute la ville. Cet aqueduc aura aujourd'hui ma première visite, et je vais le suivre dans toutes ses sinuosités.

De loin, on dirait un ouvrage des Romains au temps de leur grandeur; mais, en se dépouillant de toute prévention, on n'y voit qu'un travail de patience et d'utilité publique : le courant d'eau arrive à une colline voisine, à l'aide d'un double aqueduc où l'on compte quarante-deux arcades à l'étage supérieur, et qui offre un aspect assez monumental. Du pied du couvent de Sainte-Thérèse jusqu'aux flancs déblayés du Corcovado, c'est un mur de briques et de grosses pierres bien cimentées, long d'une lieue et demie, haut de quatre à cinq pieds, lié par une voûte à un autre mur parallèle, le tout servant de rigole au courant d'eau. De temps à autre, de petits jours carrés sont pratiqués sur les parois, et à chaque cent pas de distance un petit bassin latéral, où l'eau tombe par un tuyau de plomb, a été creusé pour les besoins des piétons et des voyageurs. Pour qui s'est fait une juste idée des mœurs paresseuses des Brésiliens, cet aqueduc est une œuvre grandiose qui fait l'éloge du prince sous lequel il a été bâti.

Après deux heures de marche à travers les sites les plus bizarres et les plus pittoresques, j'atteignis l'extrémité de la bâtisse, et je me reposai quelques instants sous un magnifique bertholletia ombrageant la nappe d'eau qui, s'échappant de la végétation puissante où elle était prisonnière, coule en liberté sur un tuf dur et poli, où les curieux ont l'habitude de faire halte avant de gravir le Corcovado. Le paysage offre ici, plus encore que partout ailleurs, un de ces panoramas fantastiques que Claude Lorrain avait soupçonnés, mais que Martin, ce peintre de l'espace, a si admirablement poétisés.

Au Brésil, il ne faut point aimer les arts, si l'on ne veut à chaque instant être dévoré des regrets de sa propre impuissance. Gudin, Isabey, Roqueplan, Dupré, Cabat, briseraient leur palette de honte et de désespoir.

La journée était avancée, et, au lieu de m'enfoncer dans cette masse informe et compacte de verdure qui me dominait, je me décidai à renvoyer au lendemain la course instructive que j'avais projetée, et, descendant de coteau en coteau, je repris la direction de la ville à travers champs et plantations de caféiers, de bananiers et d'orangers. Je vous l'ai dit, le Brésil est un immense jardin.

A peine avais-je marché pendant une demi-heure, que je me trouvai comme enfermé dans un enclos, au milieu duquel était bâtie une petite maisonnette peinte en vert, et entourée d'un treillage au travers duquel serpentaient des fleurs, riches de couleurs éblouissantes. J'avais soif; je m'avançai vers la porte d'entrée, et j'appelai; personne ne me répondant, je supposai que le maître de l'habitation serait assez poli pour me pardonner mon indiscrétion; je mis le doigt sur le loquet et j'ouvris.

Quel ne fut pas mon étonnement! Un magnifique portrait à l'huile enrichi d'un beau cadre arrêta mes regards. C'était celui d'un général français, dont l'uniforme était décoré de crachats, de la croix d'honneur et de plusieurs ordres étrangers; à sa main droite était une lettre cachetée ; sur une table, près de lui, on voyait le plan d'une ville de guerre, d'un port. La figure du vétéran se dessinait fière et calme sur un large rideau de soie verte. L'œil interrogeait, le front méditait, et la légère contraction qui faisait baisser les deux coins de la bouche annonçait le dédain mêlé à un peu de colère. Dans le lointain pointait la cime vaporeuse de quelques mâts pavoisés.

J'allais appeler encore, quand un vieillard, appuyé sur sa bêche et arrivant du dehors, me frappa sur l'épaule.

— Que voulez-vous ?...

— Eh quoi ! des paroles françaises!

— A la bonne heure, vous êtes Français aussi?

— Et vous?...

— Tête, bras et cœur à la France.

— Quel est ce portrait?

— Ce portrait est celui d'un général lâchement calomnié ; il a été aide de camp de l'Empereur et gouverneur dans les deux hémisphères... Il fut le probe défenseur d'une ville opulente confiée à la garde de son honneur et de sa fidèle épée, que vous voyez là, rouillée, inutile. Ce portrait, gage d'amitié de Napoléon, est celui d'un homme qui a voulu vivre pour protéger la mémoire de l'Empereur ; c'est le général Hogendorp, c'est moi !...

Je serrai fortement la main du soldat et m'assis près de lui sur un canapé d'osier. Dieu! que l'exil change les hommes! Les yeux du brave défenseur de Hambourg étaient à demi éteints ; de profondes rides sillonnaient son front et ses joues amaigries, ses cheveux étaient rares, son teint hâve, brûlé. Le malheur n'avait rien épargné, ni l'âme, ni le corps ; il y avait de la misère dans cette haute charpente qui s'était roidie contre tant d'orages, mais une misère noble et dignement supportée. Hogendorp était une

de ces ruines graves et solennelles devant lesquelles on ne s'arrête que le front découvert.

Nous gardâmes quelques intants le silence; lui, pour savoir qui j'étais, moi, pour attendre quelque nouvelle confidence. Cependant, afin de chasser de sa mémoire les douloureuses idées qui semblaient le poursuivre, je lui dis mon nom, la mission dont j'étais chargé, l'heureux hasard qui m'avait conduit chez lui, et je lui demandai un verre d'eau.

— Et de vin aussi, monsieur, si vous voulez : je suis maintenant marchand de vin d'oranges, et charbonnier. Ils ont dit là-bas que j'avais volé une banque, et à peine ai-je pu solder mon passage jusqu'au Brésil; ils ont publié que je possédais en ce pays des plantations immenses et que je commandais à trois cents nègres, Zinga est mon seul domestique; si vous faites cinquante pas autour de cette maison, bâtie par moi, vous aurez parcouru tout mon domaine; si j'ai sur mes épaules une blouse à peu près neuve, c'est que je l'ai achetée avec le prix du vin d'oranges que je fabrique; si j'ai des souliers à mes pieds, c'est que j'apporte du charbon à la ville et que le commerce est l'échange du superflu contre le nécessaire... Demandez-moi donc, monsieur, du mauvais vin, des oranges, des bananes, mais ne me demandez pas de pain, le général français n'en a pas aujourd'hui.

Le pauvre exilé avait lu daus mes regards tout l'intérêt qu'il m'inspirait, et m'en remercia comme d'un bienfait.

— Vous reverrai-je, monsieur?

— Oui.

— Consentirez-vous à jeter un coup d'œil sur les mémoires que j'écris?

— De toute mon âme.

— Je vous les confierai, monsieur; votre nom est une garantie de probité, et, de retour en France, vous les publierez si vous le jugez convenable. Ce que je veux qu'on sache avant tout, c'est que je suis pauvre, malheureux, exilé, près de la tombe; mais que je renaîtrais fort et jeune si mon pays avait encore besoin de moi. Adieu, monsieur.

— Non, général, au revoir.

— Au revoir donc; n'oubliez pas votre promesse, je vous attends. Le jour baisse, voici mon nègre, mon brave Zinga, le seul compagnon de ma vie solitaire. Je ne puis vous offrir un hamac; suivez vite ce sentier, et doublez le pas, car des esclaves pourraient vous arrêter s'ils vous rencontraient loin de la ville.

La nuit me surprit en route; nuit étoilée, rafraîchissante, harmonieuse surtout par son silence et ses parfums, réveillée à de courts intervalles par les soupirs à demi voilés de quelques oiseaux de nuit, et le bruissement régulier de la vague qui venait expirer sur le bord.

Il était près d'une heure quand j'arrivai au débarcadère, où nulle pirogue ne stationnait. J'allais m'acheminer vers la rue *do Ouvidor* pour y chercher un asile, quand la voix glapissante d'un esclave arrêta mes pas. Le malheureux portait dans une petite corbeille une vingtaine de gâteaux; seul et debout à côté de la fontaine élevée en face du Palais-Royal, il poussait vainement son cri, perdu dans le silence. Je m'approchai de lui.

— Que vends-tu là?

— Des gâteaux. Oh! je serais bien reconnaissant si vous vouliez m'en acheter quatre.

— Pourquoi quatre?

— Parce que si je n'en vends pas quatre encore, je recevrai en rentrant vingt-cinq coups de chicote.

— Mais il est bien tard, et personne ne t'achètera de gâteaux à cette heure-ci.

— Vous êtes compatissant, vous m'en achèterez.

— Et si j'achetais tout ce que tu as là?

— Alors j'aurais trois jours de grâce et je prierais le bon Dieu pour vous.

— Tiens, prie le bon Dieu pour toi, mange ces gâteaux, et dis à ton maître que tu les a vendus.

Le pauvre esclave allait vivre trois jours entiers sans craindre le fouet.

Avant de frapper à la porte de l'Hôtel-de-France, où je comptais passer la nuit, je me retournai, et j'aperçus dans les ténèbres un objet qui, pareil à un fantôme, semblait suivre mes pas.

— Qui va là? dis-je d'une voix forte.

— C'est moi, bon maître, me répondit-on, c'est moi; je vous ai suivi, en mangeant les gâteaux : les nègres marrons auraient pu vous attaquer; ils m'auraient tué avant vous.

Et l'on croit qu'il n'y a pas d'égoïsme dans la bienfaisance!...

J'invite les voyageurs sans asile, la nuit, à Rio-Janeiro, à se promener le long de la plage ou dans la rue Droite plutôt que d'entrer à l'Hôtel de-France. On m'y offrit pour lit un canapé rude, étroit, sale, dans une vaste pièce, sans papier, sans rideaux, sans moustiquaire, où d'autres canapés attendaient de nouveaux piétons égarés. Grâce à mon apparence aisée et à mes vêtements assez confortables, on jeta sur ma couche une large nappe timbrée des sauces de la journée, et après un salut très-respectueux, on me souhaita une bonne nuit. J'eus tout loisir de penser au général Hogendorp.

Le lendemain, bien fatigué, bien meurtri de cette nuit d'auberge brésilienne, je retournai à bord pour être témoin d'une ridicule cérémonie. Quelques instants après avoir mouillé dans la rade, un de nos officiers s'était rendu à terre pour traiter *du salut*. « Je tirerai sept, neuf, onze ou vingt et un coups de « canon pour vous saluer, mais à condition que vous « me rendrez ma politesse coup pour coup. » C'est comme si l'on disait, en entrant dans un salon : « Monsieur, je me courberai jusqu'à telle distance du « parquet, si vous me promettez d'en faire autant. » L'usage a consacré des formalités bien frivoles.

Quoi qu'il en soit, nous saluâmes de vingt et un coups de canon les forts, la cité royale; mais un de nos matelots nommé Merlino, passant sur les porte-haubans en face d'une caronade, fut atteint par une forte gargousse et jeté à l'eau tout mutilé, à demi mort. A l'instant, deux de ses camarades, Astier et Petit, s'élancèrent dans la mer; le premier, plus leste que son compagnon, saisit Merlino par les cheveux et le ramena à bord; l'autre, désespéré d'avoir été prévenu, se donnait de grands coups de poing sur la face et s'adressait à lui-même les épithètes les plus énergiques. Quant à Merlino, couché dans la batterie, il faisait entendre les plus douloureux gémissements. Quelques heures après, il avait cessé de vivre; Astier et Petit burent le soir au repos de son âme. Les dernières paroles de Merlino avaient été une invitation à l'agent-comptable de donner une piastre à chacun des deux généreux matelots.

Le lendemain, j'allai chez quelques personnes pour lesquelles j'avais des lettres de recommandation, et je parlai du général Hogendorp. Quel noble cœur! quel brave soldat! quel courage et quelle résignation dans l'infortune! disaient tous les Français.

— C'est un fou et un sot, ajouta un noble brésilien.

— Comment cela?

— Croyez-vous, monsieur, qu'on lui a offert un bel emploi dans les armées de notre gracieux souverain, et qu'il a refusé sous le ridicule prétexte que les deux royaumes pouvant un jour être en guerre, il se verrait forcé de manquer à la reconnaissance ou de tirer l'épée contre son pays?

— En effet, répliquais-je en haussant les épaules; c'est un sot et un fou que monsieur ne comprendra jamais.

De la maison de M. Durand, où avait lieu cette conversation, je me rendis à la chapelle royale pour admirer ce chef-d'œuvre dont les Brésiliens ne parlent qu'avec un ridicule enthousiasme. De l'or à la nef, de l'or aux corniches, aux pilastres, au dôme, aux chapiteaux, aux autels, de l'or et des pierreries partout, partout des topazes, des rubis, des diamants, partout d'immenses richesses dans le temple d'un Dieu de pauvreté. Il n'y a point de chaises dans cette église. Les hommes se tiennent constamment debout ou à genoux, et les femmes, même les plus élégantes, sont à genoux ou accroupies à terre sur les talons. A chaque côté du maître-autel de la chapelle royale, sont deux vastes loges d'où le souverain, les princes et les grands dignitaires assistent aux offices divins. Ce jour-là il y avait grande fête, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que j'arrivai au centre de l'église. La musique avait quelque chose de grave et de solennel à la fois, et les chants les plus harmonieux visitaient tous les échos de la nef.: . Tout à coup de douces voies féminines retentissent, la musique s'est faite en un instant coquette et mondaine; on écoute comme on écoute dans un concert. Toutes les têtes font face au chœur; de sa place, le prince royal bat la mesure et semble prêt à applaudir; les princesses le félicitent des yeux et de la main; peu s'en faut que des bravos n'éclatent dans le saint temple.

La musique de cette messe était de don Pedro lui-même; les femmes qui chantaient .. c'étaient des castrats. L'un d'eux avait à la boutonnière l'ordre du Christ.

Je sortis de la chapelle royale comme on sort d'un bal.

L'Espagne et le Portugal sont frères pour les cérémonies religieuses; il y a chez les deux nations un mélange de dévotion et de fanatisme, le même culte fervent pour des niaiseries, une même confiance dans quiconque est revêtu de l'habit de prêtre, de quêteur, de moine, de capucin, de pèlerin ou de chartreux. Si l'histoire n'était pas là pour l'instruction des peuples, on croirait qu'à Madrid, à Lisbonne et à Rio surtout, la religion a ses plus dignes apôtres, la foi, ses plus intrépides défenseurs. Je vois là, au pied du maître-autel de cette magnifique chapelle royale, une trentaine de prêtres tout couverts d'or, de soie et de dentelles; ils s'agenouillent à un signal convenu, ils baisent la terre périodiquement de leurs lèvres rosées, l'église retentit des coups de poing dont ils se frappent la poitrine... Maintenant, voyez-les dans la rue, courant et papillonnant comme s'ils étaient las du rôle qu'ils viennent de jouer, comme s'ils voulaient se venger de la retenue qui leur a été imposée!

Au Brésil, un moine ou un prêtre a toujours dix-huit ans.

VI

RIO-JANEIRO

Le Corcovado. — Le Négrier.

Je veux aujourd'hui bien employer les heures au profit de mon cœur et de ma curiosité. Le général Hogendorp m'attend peut-être; je lui ai promis quelques provisions. Le ciel est pur et embaumé, une brise fraîche et rapide chasse devant elle les nuages arrondis comme des flocons de neige. Un nègre est là, à mon service; un nègre aux robustes épaules, à l'allure intrépide, et pourtant au regard esclave, car il sait qu'il est à moi jusqu'à minuit, qu'on me l'a vendu, loué pour quelques pièces de monnaie. Il n'ignore pas que, s'il refuse de m'obéir, demain son corps, à une plainte de ma bouche, sera zébré de cinquante coups de lanière noueuse. Son maître et moi avons conclu le traité, il m'a cédé sa *marchandise*, je puis en disposer.

Oh! l'esclave noir ne sera pas frappé demain, car je sais, moi, qu'un noir est un homme.

— Peux-tu porter aisément ce paquet? lui dis-je avec bonté.

— Moi! dix comme ça.

— Alors tu ne te plaindras pas si j'en place deux sur ton dos.

— Moi me plaindre jamais! si moi me plaindre une seule petite fois, moi recevoir cinquante coups de rotin.

— Je n'ai jamais fait donner de coups de rotin à un esclave.

— Vous pas dire vrai.

— Si.

— Alors vous pas Brésilien?

— Non.



Nègre d'Angole.

— Tant mieux.

Nous nous mîmes en route et longeâmes l'aqueduc. Mon noir bondissait plutôt qu'il ne courait; sa poitrine large, haletante, brillait et ruisselait sous les

premières atteintes du soleil levant, et ses muscles fortement dessinés accusaient une nature puissante et vigoureuse. A mesure que nous perdions de vue les derniers édifices de la ville, mon noir soufflait plus à l'aise, sa démarche prenait un caractère d'indépendance tout à fait en harmonie avec cette végétation tropicale qui nous protégeait de ses vastes parasols, et l'on eût dit qu'il germait de généreuses pensées de liberté dans l'âme de cet homme abruti sous le fouet.

— Pourquoi ne chantes-tu pas ? lui dis-je.

— Notre maître veut rire.

— Non, chante.

— Je chante *dans moi*, mais pas en dehors, maître nous l'a défendu ; lui vouloir que nous jamais penser au pays.

— Moi, je te le permets. D'où es-tu ?

— D'Angole.

— Y a-t-il longtemps que tu es au Brésil ?

— Longtemps, bien longtemps.

— Quel âge as-tu ?

— Vingt-deux ans.

— Voudrais-tu retourner à Angole ?

— Trop loin ; moi pas nager jusque-là.

— T'es-tu vendu volontairement ?

— Point ; c'est père à moi.

— Très-cher?

— Oui, un baril d'eau-de-vie tout plein.

— Avais-tu une sœur, un frère ?

— Oui, une sœur, vendue, avec moi pour dix aunes d'étoffe bleue.

— Où est ta sœur ?

— Sur les nuages.

— Comment cela ?

— Je l'ai étranglée en arrivant.



Une forêt vierge au Brésil. (Page 26.)

Et Zaé, mon nègre, s'arrêta tout court; ses yeux rouges étaient immobiles, ses dents craquaient et ses doigts se crispaient convulsivement.

— Tu as étranglé ta sœur, m'as-tu dit; pourquoi?

— Je l'aimais, nous allions nous marier ; car frère et sœur se marient à Angole. Quand nous arrivâmes au Brésil, on nous sépara. Moi vendu à un homme riche, elle à un moine... Un jour, moi la trouvai à la fontaine, et je vis sur son dos des marques de coups de chicote qu'on lui avait donnés la veille. Moi lui serrai la main et lui demandai si elle était heureuse ; elle me montra ses épaules déchirées. — Demain tu ne souffriras plus. — Le lendemain j'attendis au coin de la rue d'Alfandéga maître à ma sœur. Quatre autres prêtres l'accompagnaient. Moi pas assez fort pour les tuer; aussi j'entrai dans la maison... et sœur à moi ne souffrit plus.

— Mais c'est un meurtre que tu as commis là, et que je peux dénoncer.

— Ça m'est égal, j'irai rejoindre ma sœur.

Je rassurai l'esclave, et lui fis jurer, avant d'aller plus loin, qu'il ne s'échapperait pas lorsque nous serions arrivés au Corcovado.

— Je le jure, me dit-il en faisant un grand effort sur lui-même ; mais je voulais m'en aller marron; la chicote de mon maître est trop dure.

— Ainsi tu ne t'échapperas pas?

— Non.

Je trouvai le général Hogendorp souffrant, alité; une fièvre ardente le dévorait, et il n'avait que son fidèle Zinga pour veiller à ses besoins et sur sa vie.

— C'est bien, me dit-il, vous avez pensé au pauvre exilé, vous lui avez apporté quelques provisions et les consolations de l'amitié ; que le ciel vous en récompense !

— Je vous promets de nouvelles visites, général ; aujourd'hui je ne viens chez vous que comme un oiseau de passage. Le Corcovado est là sur notre tête, je vais le gravir pour faire connaissance avec vos forêts vierges qu'on dit si imposantes.

— C'est un spectacle magique, poursuivit le géné-

ral ; cela se voit, s'étudie, s'admire ; cela ne se décrit pas.

— J'essayerai.

— A propos, prenez garde aux nègres marrons ; ils sont nombreux sur le Corcovado, audacieux surtout. Mais vous avez de bons pistolets, sans doute, faites-les-leur voir ; ils ont grand peur des armes à feu ; le bruit les épouvante plus que la mort. Si j'avais un peu plus de force, je vous accompagnerais ; nous plongerions nos regards vers cet horizon oriental derrière lequel est une patrie absente ; et peut-être quelque douce émanation du pays natal raviverait-elle mon énergie prête à s'éteindre. Allez donc seul, mon ami, je vous attends au retour.

Zaé voulut m'accompagner, je le lui défendis, dans la crainte que les solitudes que j'allais parcourir ne fissent renaître en lui cette soif d'indépendance dont nul homme n'est jamais déshérité. Zaé me bouda, mais il obéit ; je le recommandai à Zinga, et je priai le général de leur permettre une petite orgie.

— Soyez tranquille, elle est déjà méditée : ils sont d'Angole tous deux ; ils vont s'enivrer au souvenir de leurs cases de jonc et de leur sauvage Afrique.

Voici enfin une de ces forêts vierges où l'on ne peut, dit-on, pénétrer qu'à l'aide de la hache et de la flamme ! Armons-nous de résolution, et avançons sans regarder en arrière.

La source qui alimente l'aqueduc est là, étendue sur une large roche, polie et brillante : c'est le point de départ, où l'on voit serpenter un sentier assez bien tracé, mais qui s'efface peu à peu, à mesure que l'on gravit les flancs de la montagne. C'est que les tentatives sont fréquentes, et que le péril et la lassitude arrêtent bientôt les explorateurs, mais je voulais voir, et rien au monde ne m'eût forcé à rétrograder. De temps à autre, à l'aide d'une petite hache, je m'ouvrais un chemin plus direct dans cette masse compacte et serrée de feuillages divers, larges, carrés, aigus, ciselés, âpres ou polis, et de branches qui se croisaient, se heurtaient, se confondaient sans qu'on pût deviner, à quel tronc elles étaient attachées. La nuit devenait sombre, et pourtant le soleil, ce large soleil du Brésil, était à peine au tiers de sa course. Sur ma tête, à mes côtés, des dômes touffus de verdure arrêtaient tout rayon au passage ; et depuis des siècles peut-être le sol où mon pied glissait n'avait reflété l'azur du ciel.

J'avançais avec une lenteur désespérante ; les couches immenses des feuilles mortes et à demi pulvérisées qui couvraient le sol s'affaissaient sous mes pas et m'ensevelissaient quelquefois jusqu'à la ceinture.

Harassé, épuisé, j'écoutais alors, immobile et recueilli. Tantôt c'était le cri aigu de la perruche verte et coquette, qui tombait jusqu'à moi des cimes les plus élevées comme pour saluer ma bienvenue ; tantôt c'était la voix plaintive du singe *ouistiti*, si joli, si propre, si vif, si caressant... quand il ne vous déchire pas de ses crocs pointus comme des aiguilles. Maintenant c'est une écorce calcinée, arrachée d'une tête séculaire, se posant un instant sur une arête de palmiste, faisant une trouée, glissant le long d'une tige polie et s'arrêtant après mille cascades sur le sol, qu'elle alimente et vivifie. Et tandis que, le regard tourné vers le ciel, vous cherchez à pénétrer ce dôme immense qui vous couvre, un rapide bruissement échappé de vos pieds et se prolongeant au loin vous dit que vous venez de réveiller un serpent effrayé pour la première fois du nouvel ennemi qui le poursuit jusque dans son paisible domaine.

Au surplus, je dis en passant que les voyageurs doivent se défier des récits exagérés de certains écrivains dont la plume présente le Brésil comme sillonné par une immense quantité de venimeux reptiles qui, selon eux, rendent si dangereux la promenade et le repos. Il y a sans doute un grand nombre de serpents au Brésil, il y en a même de redoutables ; mais personne n'a pu m'assurer ici en avoir vu dont la morsure fût mortelle et qui osassent attaquer l'homme. Quant à moi, quelque fréquentes qu'aient été mes excursions dans les lieux les plus solitaires de cette contrée si puissante, je dois à la vérité de déclarer, dût en souffrir mon amour-propre, que je n'ai jamais eu à combattre aucun de ces terribles reptiles dont tant de narrateurs m'avaient épouvanté, et qu'il est certaines provinces en France où les vipères sont en plus grand nombre que les serpents au Brésil. J'ajouterai toutefois que des lézards monstrueux peuplent ici toutes les ruines et les masures ; que le nombre en est immense malgré la guerre acharnée qu'on leur déclare, tant leur chair est délicate ; mais leur voisinage, assez peu dangereux, n'en est pas moins inquiétant pour le repos et la tranquillité, car ils sont d'une familiarité extrême et ne fuient que devant le bruit et le mouvement.

Je continuai ma trouée avec énergie et persévérance ; plus la pente devenait âpre et rude, plus je me roidissais contre les obstacles ; plus le chaos m'environnait, plus je me plaisais à m'y plonger, impatient du jour que j'étais bien sûr d'atteindre. Cependant, après une heure de luttes ardentes contre les ronces, les troncs raboteux, les flèches des pendanus et les obstacles de toute nature qui surgissaient pour ainsi dire à chaque pas, j'étais près de renoncer à mon entreprise, lorsqu'un incident innattendu vint ranimer mon courage et mes forces. Je crus entendre quelques voix humaines assez près de moi ; j'écoutai attentivement, et je visitai l'amorce de mes pistolets. Le bruit faiblissant peu à peu, je m'armai de résolution et me dirigeai vers l'endroit d'où il s'était échappé. Une gigantesque liane, née au pied du tronc auquel je m'étais d'abord adossé, serpentant en mille festons et allant couronner le sommet des arbres les plus élevés, favorisa mon entreprise. Je me suspendis à elle et la suivis dans tous ses détours sans mettre pied à terre, jusqu'à une clairière où plusieurs géants séculaires abattus attestaient les ravages récents de la foudre. Trois dames étaient là debout, immobiles, arrêtées par deux nègres entièrement nus, dont elles semblaient mépriser les gestes et les menaces. Elles me virent et me prièrent de leur venir en aide. A mon aspect, les deux noirs reculèrent et semblèrent attendre le résultat de notre délibération.

A deux mille lieues de son pays et au sein d'une forêt sauvage, une amitié est bientôt faite et consolidée.

— Seules ici, Mesdames ?

— Absolument seules ?

— D'où venez-vous ?

— De Rio.

— Et avant ?

— De Paris.

— Par quel hasard dans ces solitudes ?

— Ce n'est pas le hasard, c'est le désir de voir, le besoin de connaître, d'étudier. Nous avons parcouru l'Europe, nous sommes venues visiter l'Amérique ; l'Afrique et l'Asie auront leur tour : voyager c'est vivre. Et vous, monsieur ?

— Je viens de Paris comme vous ; comme vous, la

soif des voyages me brûle ; je commence une course autour du monde, l'achèverai-je ?

— C'est l'incertitude qui fait le bonheur; quand le dénoûment est prévu, il n'y a plus d'intérêt dans le drame.

— C'est bien ! je vous comprends, mais je vous admire.

— Parce que nous sommes femmes, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Toujours, et chez tous les hommes, des préventions et de l'orgueil !

— C'est qu'en général les femmes sont si faibles, si pusillanimes !

— Tant mieux si nous sommes une exception. Au surplus, monsieur, vous êtes arrivé fort à propos; voici les nègres marrons qui se réunissent en une bande assez nombreuse ; que ferons-nous s'ils nous attaquent ?

— Poursuivons notre route ensemble, sans nous occuper d'eux ; j'ai de bons pistolets.

— Prêtez-moi votre hache.

— Moi j'ai un poignard.

— A la bonne heure! marchons.

Trois heures après nous étions au sommet de la montagne ; nous planions sur Rio, sur la rade, sur l'Océan, et nous saluions de la main les navires voyageurs, qui, du point élevé où nous étions placés, ressemblaient à des papillons étourdis, égarés dans l'espace.

Cependant les nègres nous avaient accompagnés jusqu'à notre dernière halte, et nous menaçaient parfois d'assez près pour nous alarmer. Las de leurs importunités, j'en mis un en joue, et, à l'aspect seul de mon pistolet, il tomba à genoux et demanda grâce, tandis que les autres se réfugiaient derrière les plus gros arbres.

— Écoute, lui dis-je, que nous veux-tu ?

— Nous avons faim et froid.

— Tiens, voici ce que nous pouvons te donner, à toi et à tes camarades, prends et va-t'en.

Je lui donnai une volaille, une tranche de jambon, un gros morceau de pain blanc, une chemise, un gilet et un caleçon, dont par prudence j'avais chargé mon petit havresac.

— Oh ! vous un bon *maître Dieu!* me dit l'esclave, merci; vous n'avoir rien à craindre.

Il rejoignit ses compagnons, et trois cris éclatants retentirent dans les airs : c'étaient des cris de reconnaissance et de joie.

Une heure après nous nous remîmes en route, constamment précédés par les noirs, qui cherchaient à nous guider et à nous ouvrir un passage facile. Avant que le soleil se fût couché derrière les Orgues, nous avions de nouveau serré la main au général Hogendorp à qui un verre de bordeaux avait rendu quelques forces. Quant à Zaé, il avait oublié son pays, sa sœur et ses projets de vengeance ; Zinga et lui s'étaient traités en compatriotes, et le vin d'oranges est aussi capiteux que le vin du Roussillon.

— Je ne vous quitterai pas sans vous demander votre nom, dis-je aux trois intrépides voyageuses, en arrivant à Rio.

— Dubuisson, me répondit la mère.

— Au revoir, monsieur.

— Où donc ?

— Au Thibet, peut-être.

Une ville régulière et belle, une cité presque européenne, au pied d'une montagne vierge et sauvage, est chose assez curieuse à interroger. Le peintre et le moraliste aiment les contrastes. A Rio, toutes les rues sont droites, excepté celle appelée *rue Droite*. Suis-je chargé de fouetter tous les ridicules ? Dans la rue *do Ouvidor* ou *Grand-Juge*, se sont coquettement établies les marchandes de modes parisiennes ; n'est-ce pas vous dire que la fashion du Brésil en a presque fait une promenade ? — Voici la vaste place *do Rocio*, sur laquelle est bâtie la salle de spectacle ; je vous parlerai plus tard du théâtre et des pièces qu'on y représente. Au milieu de la place s'élève une potence *charmante*, à quatre branches, surmontée des armes du royaume, et où les nobles seuls ont le droit d'être étranglés.

L'orgueil à la porte du néant ! le privilége sur le bord de la tombe !

J'aime mieux des images plus riantes, et je poursuis mes investigations. Un homme m'arrête en plein jour par le collet au détour d'une rue, et me demande si je veux lui faire le plaisir d'*accompagner* un *petit Jésus* au ciel.

— Que faut-il faire pour cela ?

— Me suivre.

— Je vous suis.

Nous entrâmes dans une maison de belle apparence, et nous montâmes à un premier étage. Une centaine de cierges allumés, dans une chambre close, éclairaient une petite figure pâle que deux dames paraient de fleurs, de rubans et de pierres précieuses, tandis qu'une jeune fille lui fardait les joues d'un rose brillant, comme font les acteurs au théâtre, et plaçait coquettement des mouches sur son front décoloré. Le maître de la maison vint me baiser la main et me présenta un cierge allumé.

Je m'assis quelques instants au milieu d'un groupe de femmes richement parées et caquetant à voix basse. Bientôt le cortége se mit en marche pour l'église voisine. Après quelques prières, la bière, toujours découverte, fut déposée sur le maître-autel, et la foule se dispersa. — Je venais d'*accompagner* un enfant au ciel, bonheur bien grand sans doute, car chez tous les invités à la fête, les yeux étaient secs, et les vêtements mondains. Je fus à coup sûr le plus pieux des assistants. L'argent ouvre ici les caveaux des églises aux cadavres, de sorte que, dans les cérémonies religieuses, les vivants se promènent sur les morts.

Les dames brésiliennes se mettent avec luxe, mais sans grâce, sans élégance; et les rubis, les perles et les diamants dont elles surchargent leurs doigts, leurs oreilles et leurs cheveux, ne contribuent pas mal à rehausser l'éclat de leur teint olivâtre. Dans les rues elles marchent constamment seules, les unes à la suite des autres, à deux pas de distance, comme un vol de grues, tandis que des esclaves proprement vêtus, mais nu-pieds, ferment la marche et protégent le dernier rang. Au moindre obstacle, l'ordre est rompu, et il faut toujours quelques minutes d'intervalle entre le temps du repos et celui du mouvement, car la plus stricte étiquette règne ici à ce sujet dans toutes les familles.

D'autres *dames* se promènent le soir et une partie de la nuit dans les rues et sur les places publiques de Rio, mais seules cette fois et couvertes des pieds à la tête d'un manteau noir dont elles se drapent à la manière des Arabes avec leur burnous. Est-ce coquetterie? Non, c'est adresse et prévoyance ; car elles sont presque toutes d'une laideur repoussante, et leur langage est parfaitement en harmonie avec leurs mœurs. Vous voyez que l'Europe a son reflet au Brésil, et que les vices sont d'actifs explorateurs. A Rio, plus qu'ailleurs, peut-être, la noblesse s'est faite in-

souciante et paresseuse : de là la sottise et l'ignorance! — Dans un salon pérorait une sorte de grandesse portant une clef à son habit; je parlai de Camoëns, cette gloire portugaise rivale de tant d'autres gloires.

— Eh! eh! me répondit le chambellan, votre Napoléon a bien son prix aussi, et ne le cède en rien à notre Camoëns.

Les lettres de recommandation peuvent vous ouvrir ici les maisons de quelques grands personnages; mais il est rare qu'après une première visite et de banales politesses, vous soyez accueilli de nouveau. On ne fête les étrangers à Rio que tout juste assez pour ne pas leur dire en face que leur présence est importune. Au surplus, modérez vos regrets; rien n'est triste et monotone comme une soirée d'apparat brésilienne. J'ai hâte d'ajouter que chez M. Marcelino-Gonzalves, l'un des gérants de la banque et grand de première classe, j'ai trouvé une réunion d'hommes instruits et aimables, que le maître de la maison, actuellement en France, avait façonnés aux mœurs et aux habitudes des grandes cités européennes. Une dame faisait les honneurs de la maison : c'était une Française, qui voulait, disait-elle, régénérer le Brésil. Jamais vanité féminine n'a été poussée plus loin!

En sortant de chez M. Marcelino-Gonzalves, j'allai chez M. R.... : ses deux jeunes et très-jolies demoiselles, à demi étendues sur une belle natte de Chine, s'essayaient, à l'aide d'un fouet, à frapper telle partie désignée du corps d'un esclave à qui elles avaient ordonné une parfaite immobilité. Ce malheureux avait les joues et les reins déchirés, sanguinolents, et n'osait pousser un seul cri de douleur. J'allais témoigner aux deux *gracieuses* personnes tout le mépris et toute l'horreur que m'inspirait une telle conduite, lorsque le père, en entrant, fit entendre de sévères paroles, et me pria d'oublier ce qu'il appelait la *légèreté* de ses enfants.



...Une jeune fille lui fardait les joues d'un rose brillant. (Page 27.)

Peu s'en faut que le nom de ces demoiselles n'échappe de ma plume ; elles s'appellent Rovira...

Au Brésil, les femmes surtout traitent les noirs avec la plus épouvantable brutalité, et s'éloignent d'eux comme d'une bête venimeuse.

Voici le Palais-Royal en face du débarcadère. Il n'y a pas de maison dans la rue de Richelieu qui n'ait une plus belle apparence.

Voici les équipages du roi, des princes et des ministres, traînés par des mules : nos fiacres ont une allure plus élégante et une forme plus coquette. Il y a trois siècles entre le Brésil et l'Europe, et cependant si vous voyiez les carosses et les harnais des grandes cérémonies, peut-être modifieriez-vous votre opinion; les arts et le luxe de France et d'Angleterre ont franchi l'Atlantique, et sont venus jusqu'ici proclamer leur puissance dominatrice.

La *siesta* espagnole est en grande faveur au Brésil. En plein jour les étrangers, les commis et les noirs seuls parcourent la cité assoupie.

J'entrai hier, par hasard, dans une vaste salle attenante à une église et à un hôpital, espèce de morgue où la police fait transporter chaque matin les cadavres trouvés la nuit dans les rues ou sur la plage. — « Il n'y a *personne*, dit en sortant un Brésilien à une dame qu'il accompagnait. » — Moi j'y vis trois cadavres de nègre. L'un avait reçu un coup de couteau au bas-ventre; l'autre était percé à la poitrine de quatre coups de stylet; le troisième avait le front brisé par quelque marteau ou bâton noueux. Personne n'était là, avait dit le Brésilien ! les noirs ne comptent pour rien ici ; et le meurtrier d'un noir dort tranquille.

En sortant de là je passai en face d'une maison sombre et isolée, autour de laquelle plusieurs soldats montaient la garde. On m'appela, moi étranger, en m'honorant de l'épithète d'altesse, et une voix

rauque me demanda l'aumône à travers une double grille de fer. Je vis en même temps une petite ficelle qui descendait presque jusqu'à terre une bourse de cuir. J'allai y déposer quelques pièces de monnaie; mais je ne savais pas qu'il fallait tirer la ficelle pour prévenir les malheureux que l'aumône était faite. Aussi qu'arriva-t-il? Un des soldats du poste s'approcha de la bourse, la visita, en retira une partie de mon offrande, et donna le signal convenu. La bourse remonta délestée. Indigné, je voulus défendre les droits du malheur et réclamer pour lui. — *Au large!* me dit la sentinelle; *au large!* on ne s'approche pas ainsi deux fois de suite de la prison. — J'avais fait, sans le savoir, la charité à des voleurs.

Près de là, surveillés et accroupis, plusieurs esclaves attendaient que leur tour arrivât. On frappait à coups redoublés de *chicote* les noirs amarrés les uns après les autres à un poteau : le sang coulait dans un fossé creusé à cet usage. Au surplus, les bourreaux lassés se succédaient comme les victimes. J'étais sans puissance contre ces châtiments ordonnés par des maîtres assez humains pour ne pas les infliger eux-mêmes. Aussi m'éloignai-je bien vite et la douleur dans l'âme.

Dès que la civilisation fait une trouée quelque part, on est toujours sûr de voir couler autour d'elle des larmes et du sang.

Mais je vous parle depuis assez longtemps de maîtres et d'esclaves, de victimes et de bourreaux, et je ne vous ai pas dit encore d'où et comment venaient chez les peuples civilisés ces hommes au front d'ébène et aux cheveux crépus, faits exprès, sans doute, pour creuser la terre et mourir sous le fouet. Ecoutez, écoutez.



...On les frappait à coups redoublés de chicote. (Page 29.)

Je vous dirai bien des choses à ce sujet, car je viens de visiter dans ses plus petits détails un de ces effrayants et lugubres tombeaux où ont retenti tant de douleurs et succombé tant de courages. Oh! c'est horrible à voir, cela est cruel à l'âme, cela précipite et glace le sang au cœur.

Jugez des autres navires par celui-ci, vaisseau de luxe, m'avait-on dit; jugez aussi des autres capitaines par celui que j'ai entendu, capitaine généreux et compatissant, selon le portrait flatteur qu'on m'en avait fait. C'est un trois-mâts de 350 tonneaux, gros, lourd, large, sale, puant; ses cordages sont mal tenus, ses mâts bariolés de mille couleurs; son pont boueux et marqueté de petits bouts de cigares éteints et de débris de manœuvres, d'avirons et de voiles. Il y a là quatre caronades sur chaque bord, et entre les caronades sèchent au soleil des nattes jaunes où se dessinent de larges plaques de sang, et sur lesquelles sont encore adhérents des cheveux noirs et crépus. Un pavillon royal flotte à l'arrière et dit à tous les peuples que le navire vogue sous la haute protection d'un trône.

On me fit les honneurs du bord et l'on m'invita à descendre. Le faux-pont est bas et sans air, raboteux aux pieds et menaçant pour la tête : car de gros pitons et de forts anneaux de fer sont fixés aux courbes par de solides vis à écrous qui heurtent le front avec violence. Là dorment, roulés dans de fétides couvertures de laine ou suspendus dans des hamacs noirs et déchirés, quinze ou vingt matelots, écume des vagabonds et des malfaiteurs de tous les pays du globe. L'atmosphère pèse sur la poitrine dans ce faux-pont de malheur; et cependant, c'est là le lieu de repos, la chambre de luxe, le boudoir du bord, la salle des galas, l'asile mystérieux des débauches, alors que les marchés conclus à la côte d'Angole ont donné au capitaine quelques jeunes filles en échange d'une étoffe, d'un baril d'eau-de-vie ou de plusieurs centaines de cigares.

A fond de cale tout est rangé, symétrique, arrimé avec soin : c'est un ordre méticuleux qui fait l'éloge du décorateur et de l'architecte. Une énorme barre de fer, bien et solidement fixée aux côtes et bordages du navire, a reçu des anneaux parfaitement commodes pour retenir captif le pied d'un esclave. Celui-ci a la faculté de se lever, de s'asseoir, de se coucher sur des caisses et des tonneaux; il peut, sans trop d'efforts, se tourner à droite, à gauche, parler et prêter

secours à son voisin, sans que le maître se fâche. A la vérité, il ne fait pas jour dans le cachot et l'air y est mortel ; mais à quoi bon l'air et le jour à des poitrines robustes, à des yeux de lynx qui percent les ténèbres les plus épaisses? Et puis, qu'est-ce que l'air, le jour, le ciel, l'horizon, les étoiles au firmament, un large soleil qui réchauffe? C'est le luxe de la vie; tous les hommes sont-ils donc faits pour en jouir? Et d'ailleurs, sont-ce des hommes ces infortunés que vous avez rivés là, à ces anneaux de fer, à ces barres de fer? Non, sans doute, ce sont des bêtes fauves, des chacals arrachés à leurs steppes sauvages pour venir peupler et enrichir une terre civilisée et bienfaisante. C'est bonne et sainte justice, n'est-ce pas, que de les enchaîner, de les mutiler, de les broyer !...

Une ou deux fois par heure le capitaine ou le second du navire, le maître ou le contre-maître, armé d'une lanière longue et noueuse, descend dans l'égout et fait l'inspection des fers. S'il s'aperçoit d'un effort tenté ou seulement s'il le soupçonne, l'air siffle, et les jambes, les cuisses et le dos nus du coupable sont zébrés de rubans rouges d'où le sang coule à flots sur le voisin. L'opération achevée, et à un signal donné, des chants nationaux se font entendre comme un concert de loups affamés; malheur alors à qui n'enfle pas sa poitrine pour hurler sa joie et son bonheur !

Ainsi se font les mœurs, ainsi se dresse la domination et se courbe l'esclavage.

Mais l'heure du repas vient de sonner, et tout nègres et tout esclaves qu'ils sont, il faut bien que ces malheureux mangent et vivent. Je dis plus, il faut qu'ils mangent beaucoup; car ils ont besoin de beaucoup de forces pour tant de tortures. — Aussi les maîtres l'ont-ils compris à merveille, et vous les voyez, pleins d'une tendresse toute généreuse et compatissante, donner une poignée de farine de manioc, et présenter à chaque lèvre brûlante un énorme baquet contenant une grande quantité d'excellente eau croupie et saumâtre, sur laquelle on se jette avec avidité. C'est tout : la cérémonie a lieu deux fois par jour. Vous voyez donc bien que l'humanité n'a pas perdu tous ses droits.

Au surplus, chaque esclave, à tour de rôle, a la permission de monter sur le pont. Il se promène entre deux matelots, et il voit tout à son aise ce ciel pur et bleu qui favorise la traversée, ces eaux limpides et phosphorescentes qui le bercent, cet horizon lointain où s'est effacée sa terre natale, et cet horizon plus rapproché où il va continuer sa vie *de repos et de bonheur*.

Je vous ai dit que l'inspection à fond de cale se faisait une fois par heure, et plus souvent encore. Dès qu'un râle dit au maître que l'agonie et les tortures ont saisi un *passager*, on le déferre, on lui noue une corde autour des reins, on le hisse à l'aide d'une poulie, on le laisse tomber sur le pont, et on l'étend sur une de ces nattes jaunes dont je vous ai déjà parlé. Ces premiers soins donnés, le roulis promène çà et là le fantôme noir, qui se tord sous la douleur ou se laisse aller insensible au balancement du navire. Alors le matelot qui le trouve sous ses pas le pousse du pied, et le remet à sa première place. — Un quart d'heure après, tout l'équipage attentif, penché sur l'abîme regarde en sifflant comment le requin saisit sa proie, et combien il lui faut de minutes pour mâcher et avaler un homme... La mer, vous le voyez, a ses distractions et ses jours de fête.

Mais d'autres incidents, plus dramatiques encore, ont lieu pendant les longues traversées ; il arrive parfois qu'un navire de guerre, en chasse des négriers, met le cap, toutes voiles dehors, sur un de ces bâtiments de damnés contre lesquels le ciel n'a pas assez de foudres ! Qu'arrive-t-il alors? le capitaine aux abois, s'il est vaincu dans sa marche, fait hisser des tonneaux sur le pont, les emplit d'esclaves, les ferme et les jette aux flots. C'est un amusement comme un autre.

Puis, en arrivant dans le port, le capitaine va voir l'armateur.

— Eh bien?

— On m'a donné chasse, j'ai été forcé de me délester.

— Allons, préparez-vous à repartir au premier vent favorable ; la place manque de marchandise.

VII

RIO-JANEIRO

Bibliothèque. — Esclaves. — Détails.

A Rio-Janeiro, il y a une bibliothèque royale, grande, belle, et enrichie des meilleurs ouvrages littéraires, scientifiques et philosophiques des nations civilisées. J'ai eu toutes les peines du monde à me la faire indiquer, car elle est parfaitement déserte et inconnue des Brésiliens. Je l'ai visitée deux fois, deux fois je m'y suis trouvé seul avec le directeur, jeune moine aux formes polies, mais ne parlant de Montesquieu, de Rousseau, de Montaigne, de Voltaire, de Pascal, de d'Alembert et de Diderot qu'avec le plus profond dégoût. Ce directeur croit beaucoup à l'astrologie et fort peu à l'astronomie : je m'en étais douté.

Dans une salle voisine de la salle publique sont des rayons privilégiés où dorment sans secousses 2,500 volumes à peu près, admirablement reliés et enfermés sous des vitrages élégants.

— Ceci, me dit le moine, c'est la bibliothèque particulière de notre gracieux fils don Miguel, futur souverain du Brésil.

— Vient-il souvent?

— Jamais.

— Que saura donc ce jeune prince?

— Qu'il est fils de roi.

— C'est peu.

— C'est beaucoup, tant d'autres l'ont oublié !

De la bibliothèque j'allai au musée. Le *directeur* (car ce mot est à la mode ici comme en Portugal) me fit les honneurs des diverses salles de ce vaste local avec une aménité toute particulière, et étala à mes yeux les richesses confiées à ses soins, avec une complaisance qui tenait de l'orgueil. Dès que je lui eus fait l'offre de quelques insectes et papillons qui manquaient à sa collection européenne, il m'offrit généreusement en échange un grand nombre d'individus fort rares de ses cartons du Brésil, et se serait offensé si j'avais persisté dans mon refus. Je regrette d'avoir oublié le nom de ce savant modeste, auprès duquel les étrangers trouvent une bienveillance honorable et

une conversation exceptionnelle dans ce pays à demi sauvage.

Un institut, fondé sur les mêmes bases que celui de France, devait être créé au Brésil sous la protection spéciale du monarque. Déjà certain nombre de membres étaient nommés, et parmi eux quelques savants et artistes parisiens. L'un, M. Taunay, peintre du plus haut mérite, alla prêcher là-bas, comme saint Jean dans le désert, le culte et l'amour des beaux-arts. Découragé et presque honteux de l'inutilité de ses efforts, il se retira bientôt dans les montagnes, au pied de la délicieuse cascade Tijuka, où ses pinceaux actifs et spirituels continuèrent à doter son pays d'un grand nombre de ces piquants paysages et tableaux de genre si estimés des amateurs.

L'autre, sculpteur de talent, artiste par l'âme et le ciseau, termina bientôt dans le dégoût une vie de fatigue et de progrès. Au Brésil, on appréciait ses statues en raison de leur volume et je l'ai vu prêt à briser à coups de maillet un magnifique buste de Camoëns, parce que, fidèle à l'histoire, il avait fait le poëte borgne, et qu'on exigeait de lui qu'il lui dessinât les deux yeux en harmonie.

L'institut de Rio n'a jamais tenu de séance, et tout est mort au Brésil pour les hommes de talent qui s'étaient flattés d'y élever une nouvelle religion des lettres, des sciences et des beaux-arts. Les Brésiliens ne comprendront-ils donc jamais que dans cette religion seule est la véritable gloire des nations?

A Rio vous ne trouverez pas une seule collection de tableaux, ni chez les anciens nobles, ni chez les riches seigneurs; seulement, par ci par là, quelques gravures *décorent* les vastes salons des hôtels ; et quelles gravures, grand Dieu! Roméo, Paul et Virginie, Cora, Amazil, Atala et Chactas... Tout cela vous fait souvent désirer de quitter la ville et de vous enfouir dans les forêts éternelles qui la circonscrivent.

Il faut cependant que j'achève ma tâche et que j'étudie cette capitale, qui pourrait devenir si belle et si florissante. Je n'écris pas des panégyriques, je fais de l'histoire.

Mais si Rio-Janeiro n'est pas une cité où les arts soient en honneur, du moins est-ce une ville spéculative et commerciale, où tout homme arrivant avec des capitaux est reçu partout comme s'il venait doter le pays de nouvelles richesses.

Me voici dans la rue où le génie du commerce a planté son caducée dominateur. Elle se nomme *Vallongue;* c'est un bazar ouvert à tout le monde, un rendez-vous général de toutes les fortunes, une foire perpétuelle et permanente ; c'est une sorte de place publique, un forum, un camp, comme vous voudrez l'appeler; c'est aussi un lieu d'étude et de méditation... Entrez : — La *marchandise* elle-même crie, prie, chante, hurle pour que vous la remarquiez; elle s'étiquette, elle se fait coquette et belle, alors même qu'elle est hideuse et sale; elle est lasse du magasin, vos dédains la rendent triste et grave, et si elle n'obtient pas vos préférences, du moins n'échappe-t-elle pas à votre attention.

Là, dans une salle basse, putride, sont fichés dans la terre et dans les murs des bancs noirs et graisseux. Sur ces bancs et sur le sol humide s'assoient, nus, absolument nus, des hommes, des femmes, des enfants, parfois aussi des vieillards, qui attendent l'acheteur. Dès que celui-ci se présente à la porte, et sur un signe du maître, tout le harem bondit, gesticule, s'agite, se tord, beugle des chants sauvages, et prouve qu'il a des poumons et qu'il comprend à merveille la servitude. Malheur à qui ne cherche pas à se distinguer de ses compagnons! le fouet est là qui sillonne les flancs et fait voler à l'air des lambeaux de chair noire.

Mais, je vous l'ai dit, chacun sait son rôle et le joue à merveille.

Silence maintenant; l'affaire va se traiter, le marché se conclure.

— Oh! pst! ici, toi...

Quelque chose se lève; ce quelque chose, c'est un être qui a deux yeux, un front, une cervelle, un cœur comme vous et moi... Je me trompe, il n'y a pas de cœur sous cette poitrine; le reste est au complet.

— Voyez *ça*. (C'est le maître qui parle.)

— *Ce* n'est pas mal.

— Marche.

Et *ça* se met à marcher.

— Cours maintenant.

Et *ça* court comme un Andalous.

— Lève la tête, agite les membres, trépigne, ris, crie, montre les dents.

— Allons, bravo! combien?

— Six quadruples.

— J'en donne cinq. A propos, et la petite vérole?

— Il l'a eue; regardez bien.

En effet, des taches jaunes et luisantes, jetées çà et là sur le corps noir, attestent le contact d'un petit fer rouge dont la cicatrice a laissé un petit enfoncement qui trompe l'acheteur inexpérimenté.

— A la bonne heure! voici vos quadruples.

Un nouvel acheteur se présente; c'est un moine.

— Ho! lève-toi, viens, marche, saute! absolument comme tout à l'heure.

— Elle est assez bien, elle est jeune, ses dents sont éblouissantes; mais...

— Monseigneur peut être tranquille, j'en réponds...

— Trois onces, dis-tu? tiens.

— Et votre bénédiction?

— La voilà!

— Chantez, vous autres!

La cascade tombe mugissante, les deux acheteurs sortent, poussent du pied devant eux leur acquisition. Le maître enferme son or dans une bourse de cuir, et se place sur la porte pour arrêter d'autres chalands au passage: voilà, en miniature, un marché de noirs au Brésil.

Cependant le lendemain vous entrez dans une église, vous trouvez agenouillés devant le maître-autel deux noirs habillés d'une tunique de mousseline blanche, la ceinture nouée par un ruban rose ou bleu avec des fleurs sur la tête... Un prêtre s'avance, jette quelques gouttes d'eau sur les deux fronts, s'en va en ricanant, et deux hommes sont faits chrétiens... Ce n'est pas plus difficile que cela.

Le pays dont je vous parle est sans contredit le lieu de la terre où les esclaves sont le plus à plaindre, où leurs travaux sont le plus rudes, où les châtiments sont le plus cruels, j'allais dire le plus féroces. Et pourtant Saint-Domingue, la Martinique, Bourbon et l'île de France ont eu fréquemment leurs jours de révolte, d'incendie et de meurtre. — Au Brésil seul, les esclaves se taisent, immobiles sous la noueuse chicote. Ils ne comprennent pas encore que plus un sol a d'étendue et de déserts, plus il est propre à la révolte. Mais vienne une heure de vengeance, mais qu'il s'échappe un seul cri de haine et de mort d'une poitrine vigoureuse, et le Brésil, comme les autres colonies du monde, aura sa Saint-Barthélemi et ses Vêpres siciliennes.

En attendant, voyez cet homme qui passe là, avec un anneau de fer auquel est adaptée verticalement une

épée du même métal, le tout serrant assez fortement le cou ; c'est un esclave qui a tenté de s'échapper, et que son maître signale ainsi comme vagabond : c'est bien !

En voici un autre dont le visage est entièrement couvert d'un masque de fer où l'on a pratiqué deux trous pour les yeux, et qui est fermé derrière la tête avec un fort cadenas. Le misérable se sentait trop malheureux, il avalait de la terre et du gravier pour en finir avec le fouet ; il expiera sous le fouet cette criminelle tentative de suicide.

Un autre (je l'ai vu, je l'ai entendu), un autre, amarré à une échelle, venait de recevoir cinquante coups de rotin, dont le plus faible avait enlevé la peau. Pas un signe de douleur ne trahit le supplice, pas un cri n'accusa le bras du bourreau. Quand la sentence fut exécutée, le noir étendit les bras, bâilla comme si l'on venait de l'arracher à un tranquille sommeil, et dit en souriant : « Ma foi, je n'ai pas pu dormir. »

En voici un quatrième qui compte à haute voix le nombre de coups qu'il reçoit, et se plaît, vers la fin, à répéter le numéro déjà prononcé, pour prouver qu'il ne croit pas aux tortures.

Et tous ces hommes sont *esclaves !*...

Il y a à Rio cent trente mille âmes : les cinq sixièmes sont des esclaves vendus : ceux qui les achètent sont des esclaves à vendre.



Une vente de nègres. (Page 31.)

Un jour, un noble brésilien passait, monté sur son cheval, dans un chemin assez étroit, mais où cependant deux voitures auraient pu aller de front. Un esclave le voyant arriver se gare et se place respectueusement sur le bord de la route.

— Saute le fossé, lui dit le Brésilien.

— Monseigneur a assez de place.

— Je la veux toute ; saute.

— Je me casserai peut-être une cuisse.

— Comment ! tu ne veux pas sauter?

Le grand, le noble, l'homme enfin descend de sa monture et cingle de sa cravache la figure de l'autre, du noir, de l'esclave, de la brute. Furieux, celui-ci applique sur la joue de l'agresseur le plus vigoureux soufflet dont la vengeance ou le mépris ait jamais flétri un lâche ou un insolent. Puis il franchit le fossé et disparaît au loin dans un champ de cannes à sucre. Le Brésilien rentre dans son hôtel la mâchoire ensanglantée ; le noir retourne au logis de son maître, dont il était fort aimé, et auquel il raconte que, ayant voulu séparer deux esclaves qui se battaient, il avait reçu cette estafilade dont la trace était si profonde.

A un mois de là, en face du Palais-Royal, un nègre attendait, le baquet sur l'épaule, que son tour arrivât de le remplir d'eau. Deux seigneurs se promenaient sans presque mot dire, selon l'habitude des Brésiliens.

— Adieu, marquis.

— Au revoir, vicomte.

Quelques instants après, l'un des deux nobles frappa un petit coup sur la porte d'un menuisier.

— Es-tu le maître de cette maison ?

— Oui, Votre Seigneurie.
— Un nègre vient d'entrer chez toi ; t'appartient-il ?
— Est-ce celui qui apportait de l'eau ?
— Oui ; sais-tu qu'il est beau et leste ?
— Ce n'est pas tout, seigneur : c'est un homme fidèle, brave ; je lui donne mes enfants à garder, et je suis tranquille.
— Je voudrais pourtant l'acheter.



...Deux noirs habillés d'une tunique de mousseline blanche. (Page 31.)

— Je ne le vendrais pas quand vous m'en donneriez cinquante quadruples.
— Et si je t'en donnais cent ?
— Je ne le vendrais pas.



Châtiment d'un esclave. (Page 32.)

— Cent cinquante ?
— Pas davantage.
— Alors, trois cents ?
— C'est une fortune contre une autre, seigneur ; mais celle que vous m'offrez est beaucoup plus grande... j'accepte.
— Le marché est-il conclu ?
— Conclu.

— Sur l'Évangile?

— Oui.

— Viens chercher l'argent, et donne-moi ton esclave.

On appelle Baïbé.

— Tu ne m'appartiens plus, lui dit le menuisier; ce seigneur vient de t'acheter.

Baïbé regarde son nouveau maître, baisse la tête, croise ses bras sur sa poitrine, se met en marche, et dit à voix basse :

— Demain je n'appartiendrai plus à personne.

Le lendemain le menuisier, en balayant le matin le devant de sa porte, y trouva un cadavre. — Baïbé était libre... Le fouet du noble l'avait affranchi. Ce seigneur s'appelait Azevédo; Azevédo, entendez-vous?... Je lui dis un jour, face à face, ce que je pensais de sa conduite, et j'écris pourtant ces lignes... C'est que je n'étais pas aussi un esclave à vendre.

Eh bien! tout ce que je viens de vous raconter là, et de ces blancs et de ces noirs, a lieu sous un roi, le meilleur, le plus humain, le plus juste qui ait jamais porté un sceptre, Jean VI, père de don Pedro et de don Miguel.

Écoutez encore : ceci est de la bonne histoire à dire à tous les princes, à tous les hommes.

Il y avait dans la rue Droite un orfèvre dont la fortune s'était accrue avec une rapidité merveilleuse. Plusieurs noirs esclaves, auxquels il avait appris son état, s'étaient acquis une réputation d'adresse et d'intelligence rivale de celle de nos plus habiles joailliers; aussi les chalands arrivaient-ils à la file; et avec eux les quadruples. Chaque année, le nombre des esclaves de l'orfèvre augmentait, et tous, après un rude apprentissage où le fouet avait été le principal précepteur, restaient attachés à la maison.

Un seul, le pauvre Galoubah, jeune Mozambique de dix neuf ans, au front déprimé, aux jambes arquées, aux mains larges comme de larges battoirs, n'avait jamais pu comprendre l'usage d'aucun outil, et encore moins le prix d'une parure. La chicote était sans pouvoir contre cette intelligence épaisse, qui voulait mais ne pouvait recevoir un rayon du dehors. Aussi son maître, las et irrité, le faisait-il venir tous les matins devant lui, et avec une lime il lui rognait les doigts cruellement emprisonnés dans un étau : c'étaient des cris à briser l'âme. La main enveloppée d'un vieux linge, le malheureux esclave, assis devant la porte, appelait, par ordre de son maître, les acheteurs indécis; et tous les jours les doigts déchirés devenaient plus courts, et la douleur plus horrible. Le supplice durait depuis un mois sans que Galoubah eût jamais opposé la plus petite résistance, osé adresser la moindre prière. Souffrir et puis souffrir!... il croyait que sa vie était ainsi faite, et il attendait dans le silence et la résignation. L'heure de l'opération venait de sonner, et l'étau ouvrait déjà ses dents.

— Oh! ici, dit le maître.

Galoubah s'avance et délie le linge.

— Non, pas cette main, mais l'autre.

— O seigneur!

— L'autre, te dis-je!

— Pitié! pitié!...

L'esclave était tombé à genoux, et pour la première fois ses membres frissonnaient, et ses yeux dardaient des étincelles sous des larmes de sang.

— Je crois qu'il pleure, dit le maître en le frapant du pied.

— Non, je ne pleure pas, s'écrie l'esclave en se relevant hors de lui; mais je tue!

Il bondit, s'empare de la lime qui l'avait si cruellement mutilé; son bras se lève, retombe, et le fer entre dans l'œil du maître barbare, et sort tout rouge derrière la tête.

Pas un nègre n'avait bougé, pas un geste n'avait été fait pour s'opposer à la vengeance.

Galoubah était parti comme un éclair et avait pris le chemin de Saint-Christophe. En arrivant dans la grande cour du château royal, il se jette à genoux le front dans la poussière; et il crie :

— Grâce! grâce! grâce!

Le roi l'avait entendu, assis sur son balcon, et avait ordonné à un de ses chambellans de faire approcher le noir. Celui-ci monte quelques degrés et se traîne, plutôt qu'il ne chemine, vers le monarque.

— Que veux-tu? lui dit Jean VI.

— Grâce!

— Qu'as-tu fait?

— Je viens de tuer un homme.

— Malheureux! pourquoi?

— Voyez.

Et le noir découvre sa main mutilée.

— Qu'on panse vite cet homme, dit le roi, et qu'on me le ramène. — Où loges-tu?

— A la rue Droite.

— Chez qui?

— Chez Ro..., orfèvre.

— De quoi t'accusait-il?

— De rien. Je suis maladroit, et depuis un mois il me limait les doigts de la main gauche. Aujourd'hui il voulait commencer la droite... Je l'ai tué.

— Qu'on envoie chercher des témoins, dit le roi.

Une voiture partit et ramena bientôt à Saint-Christophe quelques esclaves de l'orfèvre tué. Tous sont d'accord, pas un n'accuse le noir, tous parlent avec amertume de la férocité de leur maître.

— C'est assez, dit le monarque. Ce maître a-t-il une femme, des enfants?

— Non.

— Tant mieux. Comment t'appelles-tu?

— Galoubah.

— Galoubah, poursuivit Jean VI, ces nègres et ceux qui sont au magasin t'appartiennent, je te les donne; les richesses du maître que tu as tué, je te les donne aussi; va, sois juste, jamais cruel, et souviens-toi de la punition que tu viens d'infliger.

J'ai vu souvent Galoubah dans mes promenades à la rue Droite : ses esclaves l'entourent avec amour, et il règne sur eux sans le secours du fouet; il dort avec eux, au milieu d'eux, et tous les ans il affranchit celui de ses ouvriers qui s'est montré le plus laborieux et le plus probe... Il a trop souffert pour n'être pas humain.

Un autre jour, dans la rue des Orfèvres, le roi fait arrêter sa voiture devant un magasin d'où s'échappaient de lugubres gémissements.

— Faites venir le maître de la maison, dit-il à deux nègres qui travaillaient.

— Oui, Sire.

Le maître est là à genoux.

— D'où viennent ces cris?

— C'est une de mes esclaves que je fais fouetter.

— Qu'a-t-elle fait?

— Elle m'a volé du sucre.

— Combien de coups doit-elle recevoir?

— Cent cinquante.

— Combien en a-t-elle déjà reçu?

— Quatre-vingt-deux.

— Je te demande grâce pour le reste.

— J'obéirai à Votre Majesté.

— Je te remercie.

Et la voiture repart. Au détour de la rue, le roi suspectant la bonne foi du marchand, ordonne à un de ses officiers d'aller s'assurer si ses vœux ont été exaucés. Les cris retentissaient encore. Jean VI revient sur ses pas, et fait comparaître devant lui le maître et l'esclave.

— Tu es libre, dit-il à la jeune fille meurtrie et déchirée, tu es libre; bénis les coups que tu viens de recevoir. Et toi, misérable, qui as menti comme un lâche, félicite-toi que pour ta punition je me contente de te priver de ton esclave.

Voilà Jean VI noble, généreux ; le voilà véritablement roi, ou plutôt le voilà homme. Eh bien, jugez-le maintenant.

Un navire marchand, en route pour Bahia, est poussé à la côte par l'équipage révolté. Le capitaine, le second, le subrécargue sont jetés à la mer, et la pacotille est vendue en fraude par les matelots, tous nègres, esclaves ou affranchis. Cependant le crime est dénoncé, les coupables arrêtés, conduits à Rio-Janeiro, et condamnés à la potence.

Le jour de l'exécution venu, l'arrêt est présenté au roi pour être signé ; mais le monarque s'y refuse, prétextant que si l'on savait en Europe qu'on a pendu huit hommes en un seul jour à Rio, on croirait le Brésil peuplé de scélérats.

— Cependant comme un exemple est nécessaire, ajoute-t-il, effaçons quatre noms, et que les quatre autres misérables soient seuls pendus.

Cela fait, le roi prend la plume, et, prêt à signer, il se ravise encore et dit :

— Pourquoi quatre? n'est-ce pas assez de deux?... oui, oui, effaçons encore deux noms. Mais qui me dit que ceux qui restent sont les plus coupables? poursuivit-il; serais-je juste en ne leur faisant pas grâce comme aux autres? Allons, allons, pardonnons à tous, et qu'on les envoie aux présides. Et la baratterie reprit son cours.

Un jour, une sentence de mort fut encore présentée à la signature du monarque.

— Sire, grâce! criait, à deux genoux, un homme appelé Prieur de la Miséricorde ; par l'âme de votre père et de votre mère, grâce !

Et le coupable avait été trouvé buvant le sang d'un prêtre, sa victime, après avoir été gracié pour un meurtre commis sur une femme enceinte.

— Non, non, dit le comte dos Arcos, ne faites point grâce, Sire... Ce misérable a commis un crime horrible.

— Un ! reprit le roi, il en a commis deux.

— Non, Sire, un seul ; le second, c'est Votre Majesté qui ne devait point pardonner à un aussi grand scélérat.

Le nègre fut pendu et le comte dos Arcos resta en faveur.

Dois-je ajouter maintenant, pour dire toute la vérité, qu'en général nos compatriotes rivalisent ici de cruauté avec les Brésiliens ?

J'ai vu dans la rue *do Ouvidor*, de belles et fraîches marchandes de modes et de nouveautés infliger elles-mêmes les châtiments les plus sévères à leurs esclaves, et ne s'arrêter devant aucune douleur, devant aucune prière. Je vous demande bien pardon, mesdames, de vous dénoncer ainsi à l'indignation publique : c'est bien assez que je ne vous nomme pas.

Les Anglais sont le peuple qui traite les esclaves avec le plus d'humanité, et il n'est pas rare qu'un riche planteur ou négociant de la Grande-Bretagne voie refuser la liberté qu'il offre à un de ses noirs, en récompense de son zèle et de son dévouement.

Mes courses de la journée m'ont conduit à la place *do Rocio*, où est situé le vaste théâtre royal. Je lis l'affiche : *Zaïre*, une comédie, trois intermèdes, et *Psyché*, ballet en trois actes et à grand spectacle. — A la bonne heure ! j'en aurai là pour mon argent... O Voltaire ! pardonne à ton sacrilége traducteur !... Orosmane est coiffé d'une toque surmontée de vingt-cinq ou trente plumes de diverses couleurs, et deux énormes chaînes de montre promènent jusqu'à mi-cuisse de monstrueuses breloques avec un cliquetis pareil à celui du trousseau de clefs d'une tourière en inspection. De gigantesques bracelets ornent ses bras nerveux, et de charmants et coquets favoris en virgules parent ses tempes et viennent caresser les deux coins de sa bouche. La pièce d'étoffe qui pèse sur ses épaules n'est ni un manteau, ni une casaque, ni une houppelande, ni un carrick ; mais elle tient des quatre espèces de vêtements à la fois et ne peut se décrire dans aucune langue. C'est à effrayer le pinceau le plus oseur du caricaturiste. Orosmane parle et gesticule. — Qu'on me ramène aux galères.

Voici Zaïre, Nérestan, Châtillon, Lusignan ; ils ont tous fait serment d'outrager le grand homme... Mais les loges applaudissent... je ne demande pas mieux, et je vais faire comme les loges : — Bravo ! bravissimo ! — Pourquoi se singulariser ? Après la tragédie, la comédie et les farces... moi, je croyais la farce jouée.

M. et madame Toussaint, danseurs de Paris, échappés de la Porte-Saint-Martin, sont les premiers sujets ; ils jouissent ici d'une faveur méritée, et la femme surtout a droit à de grands éloges. Mais il y a là aussi une jeune Espagnole au front sévère, aux cheveux d'ébène, aux regards de feu, à la taille svelte et flexible comme un bambou, dont Paris serait fier et jaloux, je vous jure. On la dit d'une sagesse à l'épreuve de toutes les séductions, à n'être éblouie d'aucun diadème. La senora Dolorès ne vient pas de l'Opéra de Paris.

Le second acte de *Psyché* s'est passé dans la gueule de Cerbère, et je vous assure que tout cela est fort curieux à voir. C'est égal, j'aime mieux nos Funambules.

Les noms d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide sont sur le rideau d'avant-scène : c'est tout ce qu'il y a d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide au théâtre de Rio.

A tout bien prendre, on ne compte au Brésil que deux classes d'hommes, celle qui frappe et celle qui est frappée. La première est la plus forte, parce qu'elle a la puissance morale, et qu'elle a poussé la prévoyance jusqu'à séparer les esclaves par catégories ; de sorte que ceux d'Angole se trouvent mêlés à ceux de la Cafrerie et de Mozambique, peuples rivaux et ennemis mortels les uns des autres. C'est à une pareille mesure qu'il faut, à coup sûr, attribuer le calme dont jusqu'à présent a joui ce royaume, presque aussi vaste que toute l'Europe.

Mais ces haines des castes nègres un jour éteintes ou amoindries, qui peut dire ce que deviendra le Brésil, ce que deviendront ses habitants énervés, quand une fois la vengeance et l'amour de la liberté auront promené sur les villes leurs brandons et leurs poignards ? Le noir révolté n'a point de merci à attendre ; s'il est pris, il est mis à mort ; il le sait, il sait donc qu'il faut qu'il tue pour ne pas être tué.

Trois fois malheur aux Brésiliens, si le tocsin vient à voler de clocher en clocher, des bourgs les plus sauvages aux cités royales !

Oh ! ne me dites pas que le noir est fait pour être esclave, et que la menace et la douleur seules le ren-

dent soumis et fidèle. Ne me dites pas qu'il n'y a chez lui ni amitié, ni tendresse, ni respect, ni dévouement, car vous mentiriez à votre conscience ; car vous savez, aussi bien que moi, ce qu'on peut attendre de ces hommes de fer et d'ébène, quand le souvenir d'un bienfait se grave dans leur mémoire. Je n'ai jamais battu un noir ; je n'ai jamais fait parler l'ordre avec la menace. Ici, comme à l'île de France, comme à Bourbon, comme à Table-Bay, comme dans toute l'Inde, j'ai souvent voyagé, escorté seulement de ces hommes qu'on me disait si lâches, si traîtres, si dangereux : eh bien ! pas une fois dans mes longues caravanes je n'ai trouvé l'occasion d'infliger un châtiment, car pas une fois je ne leur ai fait sentir que je me défiais d'eux. La véritable sauvegarde des colons est dans l'humanité ; mais bien peu d'entre eux ont voulu le comprendre.

Ceux qui, accessibles aux remords, cherchent encore à motiver la cruauté de leurs châtiments envers leurs esclaves, accusent moins le cœur des nègres que leur intelligence. Étrange excuse quand les faits de chaque jour sont là pour donner un éclatant démenti à cette philosophie bâtarde née de l'égoïsme et de la peur.

Le Brésil a eu un évêque sorti d'Angole, évêque d'un talent supérieur et d'une vertu mille fois éprouvée évêque canonisé, dont l'image dorée se voit encore debout à la chapelle royale de Rio.

Les nègres apprentis, à peu d'exceptions près, sont d'une merveilleuse adresse, et deviennent en fort peu de temps d'excellents ouvriers ; ils apprennent surtout les langues avec une facilité prodigieuse ; il n'est pas rare de voir un esclave parler correctement quatre ou cinq idiomes, et j'ai connu un noir correspondant de l'Institut de France (M. Tillet, je crois), à qui la navigation doit les meilleures cartes marines qui aient jamais été publiées, de Bourbon, de Maurice et de Madagascar.



...Non, je ne pleure pas, mais je tue. (Page 34.)

Sont-ce là des arguments en faveur de ma thèse ! — Mais quand la brutalité commande, quand la cruauté châtie, la raison est sans puissance sur les bourreaux. Combien faut-il donc de siècles de barbarie pour que l'humanité reprenne ses droits ?

Il y a au Brésil deux fois au moins plus de prêtres qu'en Espagne et en Portugal. Ils sont presque tous d'une coquetterie de costume à éblouir les regards ; et vous les voyez, lâches séducteurs, se glisser dans les familles et jeter partout le désordre et la corruption. Croiriez-vous qu'une jeune et jolie femme a été naguère, en plein tribunal, réclamer l'héritage d'un moine mort, son amant, et qu'elle a gagné son procès ? — De pareils exemples ne sont pas rares ici.

Que dirai-je des processions et des cérémonies religieuses ? La foule qui se presse, se heurte, se rue sur les places publiques, sans dignité, sans foi, poussant à l'air des cris féroces, comme elle le ferait à un combat de taureaux... Et puis des moines gris, blancs, noirs, des capucins chaussés et déchaussés ; des images dorées de saints et de saintes, portées à grand'peine sur de robustes épaules ; des hommes masqués parodiant Jésus en route pour le Calvaire, des vierges dévotes essuyant son visage et montrant au peuple l'empreinte des traits du Sauveur du monde ; des saint Laurent avec leur gril, des saint Vincent avec leur croix ; des sainte Marguerite avec leur robe dentelée ; enfin tous les mystères de la religion catholique et romaine, burlesquement parodiés et livrés à la risée publique ! — Tout cela fait mal au cœur, et l'on se demande involontairement, à voir le rôle que jouent les moines et les prêtres, comment leur domination n'est pas encore brisée.

Citons encore des faits, puisque cette logique est la plus puissante.

Un prêtre, jusque-là saintement révéré de ses crédules ouailles, qui ne lui connaissaient que deux ou trois intrigues amoureuses, se trouva en rivalité avec un certain *Monier*, maître d'armes, que j'ai retrouvé

plus tard, je ne sais plus où. Trop lâche pour l'attaquer en face, le prêtre voulut s'en défaire par l'assassinat. Un soir donc que *Monier* venait d'entrer chez un marchand de la rue des Orfèvres, le misérable appelle un noir qui passait en sifflant.

— Veux-tu gagner six crusades?

— Oui, seigneur.

— Il y a là dans cette maison un homme grand et beau, avec un habit bleu et un chapeau français; tu entends?

— J'entends.

— Dès qu'il sortira, tu lui sauteras dessus et le frapperas au cœur avec un couteau.

— Je n'ai pas de couteau.

— Tiens, en voilà un excellent.

— Et les six crusades?

— Quand tu auras fait, je t'attends ici.

Cela dit, notre noir va se placer en embuscade. Un homme de haute taille sort du magasin désigné; au même instant il est saisi à la gorge, frappé au cœur, et meurt sur le coup. Le scélérat accourt vers le prêtre pour toucher le prix convenu.

— Tu es un drôle, lui dit celui-ci, tu t'es trompé; celui que tu as tué n'est pas l'homme que je t'avais désigné ; va-t'en, tu n'auras rien.

Furieux, le noir se dénonça lui-même à la foule rassemblée, et dénonça aussi le prêtre instigateur. Tous deux furent arrêtés et jugés. Le premier se vit envoyé aux mines, le second condamné à quinze jours d'arrêt dans une île ravissante, au milieu de la rade ..

Si un prêtre était condamné à mort au Brésil, il y aurait révolution dans le royaume. Le fanatisme est plus puissant que les lois.

Je n'ai pas fini.

Un moine, fougueux prédicateur, et cité partout au Brésil pour ses bonnes fortunes, sortait un jour d'une église assiégée par les femmes, et où sa voix tonnante venait de retentir courroucée contre l'indifférence en



Orosmane parle et gesticule. (Page 35.)

matière de religion. Chacun sur son passage se jetait à genoux et briguait à l'envi l'honneur de lui baiser la main. Enlevé par la foule, je me trouvai bientôt à portée de jouir de la même faveur, que pourtant j'étais loin d'ambitionner. La main me fut en effet présentée; mais, soit distraction, soit dégoût, je détournai la tête. Peu s'en fallut que je ne fusse mis à l'instant en lambeaux par la populace irritée, et je ne dus mon salut qu'au marquis de Sa, mon ami, qui, en me poussant violemment dans sa demeure, promit au peuple furieux que justice serait faite le lendemain devant les tribunaux.

L'ignorance et la superstition ne feront jamais que des esclaves.

VIII

RIO-JANEIRO

Villegagnon. — Le Bâton de diamants. — Duel entre un Pauliste et un Colonel de lanciers polonais.

Rio-Janeiro peut être regardée comme une place de guerre, malgré le mauvais état des fortifications qui la protégent : car ces fortifications sont bien situées et à l'abri de tout coup de main. Dans le goulet on remarque les forts *Lage* et *Sainte-Croix*, hérissés de canons qui, par leurs feux croisés, rendent le passage extrêmement périlleux. Dès que vous avez franchi le goulet, vous vous trouvez bord à bord avec le fort Villegagnon, qui doit le nom qu'il porte à une action héroïque d'un jeune Basque assez hardi pour avoir essayé de flétrir un grand acte de cruauté.

A la suite de quelques altercations avec les Brésiliens, l'équipage d'un navire de Bayonne arrivé à Rio depuis peu de jours se vit tout à coup entouré, fait prisonnier, et conduit à la petite île où le fort est bâti aujourd'hui. Un procès s'instruisit, tous les matelots basques furent pendus, *non comme Français*, dit la sentence, *mais comme hérétiques*.

A la nouvelle de cette barbarie, Villegagnon, gentilhomme de Bayonne, s'adressa au roi de France pour en demander vengeance. Mais les rois sont assez généralement oublieux des injures et des outrages publics. Las de solliciter sans rien obtenir, Villegagnon rassemble dans sa maison un certain nombre d'amis auxquels il fait partager son indignation généreuse.

— Voulez-vous être des miens? leur dit-il. C'est le sang de nos frères qui nous appelle au Brésil; êtes-vous disposés? j'ai un brick, je pars.

— Nous partons avec toi! s'écrient ses camarades.

— Dès demain, mes amis.

— Dès demain.

Villegagnon traverse l'Atlantique, arrive en face de Rio comme un loup affamé qui cherche sa proie, pénètre dans la rade, et rend courtoisement coup pour coup le salut du goulet. Puis, attentif et impatient, il mouille à une encâblure de l'île où avait eu lieu le sacrifice de ses compatriotes. La nuit arrive.

— Aux armes! dit-il tout bas à ses braves et dévoués compagnons; aux armes! voici un brick de guerre brésilien, son équipage est nombreux sans doute; mais nous avons du courage. A la mer les canots et à l'abordage du brick!

— A l'abordage!

Et les voilà nageant à force de rames vers le navire brésilien.

— Au large! leur crie-t-on.

— Pas encore, répond Villegagnon, debout à la barre de la première embarcation.

— Au large!

Et le cri d'alarme appelle sur le pont l'équipage du brick.

Mais Villegagnon et les siens ont déjà abordé, ils se précipitent en silence par les sabords et les porte-haubans; les pistolets sont muets; ils frappent, ils renversent, ils tuent à coups de sabre, à coups de pique, à coups de hache : c'est un massacre plutôt qu'un combat.

— Qu'on ne les achève pas tous! s'écrie Villegagnon tout couvert de sang; garrottez ceux qui restent et à terre!

L'ordre est exécuté. Dix matelots brésiliens sont conduits à l'île, ils sont jugés et pendus. Villegagnon fait clouer sur les potences cette courte inscription : *Pendus, non comme hérétiques, mais comme assassins.*

Cependant il retourne à bord : une brise de terre le favorise; il coupe le câble, hisse ses voiles et repart. Au goulet, le calme le saisit; il mouille une seconde ancre, pour ne pas être jeté à la côte. Mais l'alarme est déjà donnée au port et dans la ville. Les potences dressées disent à tous le coup de main de Villegagnon; la rade est bientôt sillonnée par mille embarcations de guerre, et le brick bayonnais est sommé de se rendre. Villegagnon répond par le fusil et la mitraille; un horrible combat s'engage, mais le nombre l'emporte sur la bravoure.

Tous les camarades de Villegagnon périrent les armes à la main; lui seul, qu'on avait ordre de ménager, percé de coups et étendu sur le pont, fut rendu à la vie. On l'enferma dans un cachot fétide creusé pour lui dans l'île des représailles, où il mourut enfin au milieu des tourments les plus horribles.

Le fort Villegagnon a pris son nom du brave gentilhomme bayonnais, que la cour de France ne songea même pas à venger.

L'île des rats et celle des serpents sont dominées également par de fortes batteries qu'il serait difficile de démonter; et, au fond de la rade, dans l'île du Gouverneur, aussi grande que Sainte-Hélène, d'autres batteries s'élèvent pour défendre les magnifiques plages qui les entourent.

Duguay-Trouin, entrant en ennemi, et toutes voiles déployées, dans la rade de Rio-Janeiro, fit une action d'éclat dont les annales de notre marine gardent précieusement le glorieux souvenir. Le massacre de l'équipage du capitaine Duclair fut vengé, et le grand amiral rapporta en France vingt-sept millions qu'il avait imposés à la ville. De l'or contre du sang, ainsi se font souvent les marchés de souverain à souverain.

L'histoire du Brésil depuis sa découverte peut se résumer en deux époques, celle des premiers établissements par les spéculateurs payant impôt aux Portugais, et celle de l'arrivée à Rio de Jean VI fuyant de Lisbonne devant les armées françaises victorieuses. On a bâti sur cette terre féconde quelques villes et villages, on y a élevé une cité royale. La noblesse portugaise y a suivi la famille des Bragance. Dès lors une plus grande activité s'est fait sentir dans la recherche de l'or et des pierres précieuses que roulent ici les rivières et les ruisseaux. Mais l'agriculture, mais l'industrie, les arts et les sciences y sont restés stationnaires, et rien n'annonce encore que le Brésil veuille se régénérer dans un baptême de civilisation, de gloire et de liberté.

Le caractère des Brésiliens étant en quelque sorte de ne pas en avoir, il leur importe fort peu de bien vivre, pourvu qu'ils vivent. Eviter la douleur est tout pour eux. Ils ne veulent pas être agités; le mouvement ne leur convient pas; réveillez-les, ils tombent, et je crois qu'un citoyen condamné à faire à pied en un jour une course de quatre ou cinq lieues serait bien plus cruellement puni que celui qui devrait subir une peine de huit jours de prison. Le seul cas où ils sortent de leur espèce de léthargie est celui où on la leur reproche. Ne désespérons pas des Brésiliens.

Ce jardin public tout à fait désert, cette belle promenade de l'aqueduc totalement abandonnée, ces forêts vastes, magnifiques, silencieuses, qui cachent tant de trésors qu'une main active aurait si peu de peine à décupler; ces eaux si limpides, si poissonneuses, qui roulent aujourd'hui tristes et inutiles sur des contrées à demi sauvages; ces milliers d'animaux nuisibles qui assiègent les habitations et qu'il serait si facile de détruire ou d'éloigner; ces peuplades errantes et cruelles qui jettent l'épouvante jusqu'aux portes des principales cités : tout cela n'indique-t-il pas la coupable apathie des Brésiliens? Eh bien! indiquez-leur les résultats de leur molle insouciance, ils se riront de vous; leur mémoire paresseuse se réveillera pour vous montrer dans un passé peu éloigné ce qu'était le Brésil avant sa conquête; et leur front, ordinairement décoloré, se couvrira d'une certaine rougeur de modestie, comme si la gloire des Dias, des Cabral, des Albuquerque, était leur propre gloire; comme si les conquêtes de leurs ancêtres étaient le fruit des travaux et des fatigues d'aujourd'hui.

— Dans toutes les directions de cette vaste partie du nouveau monde, dans les plaines, au centre des montagnes, sur les bords de la mer, me disait un jour un Brésilien, nous possédons des villes florissantes, des bourgs populeux, des ports de mer vastes et sûrs qui attirent chez nous les spéculateurs de l'Europe. Ils croient arriver parmi des sauvages, et ils ne trouvent partout que des hommes civilisés; ils sont étonnés, stupéfaits de la richesse du pays, du commerce de nos villes; et ils partent avec le sentiment de notre gloire et de notre prospérité.

Tous les Brésiliens tiennent aujourd'hui le même langage ; et, à les entendre, on croirait que le Brésil n'a de richesses que celles qu'ils y ont apportées.

Amère dérision! ils feignent d'ignorer que la meilleure partie de cette vaste contrée est à peine connue, et que si, à de grandes distances, quelques établissements indiquent aux voyageurs les faibles traces d'une civilisation naissante, l'espace immense qui les sépare les uns des autres est presque totalement abandonné; ils oublient, ces hommes aveugles et somnolents, que les communications entre deux provinces sont toujours très-difficiles, et quelquefois impossibles, à cause des torrents qui ravagent leurs campagnes et renversent les fragiles barrières qu'on leur avait opposées. Ils refusent de nous faire savoir que de Bahia à Rio, les deux principales villes du Brésil, on ne peut voyager qu'à pied ou à dos de mulet, et qu'une grande route pour les voitures est à peine commencée. Ils ne nous parlent pas non plus de l'obligation où est le voyageur d'apporter avec lui les vivres nécessaires pour sa campagne; du soin qu'il doit prendre d'amener des esclaves quelquefois peu fidèles, qui lui servent de guides au milieu des forêts et des vastes solitudes.

Nulle auberge dans la route, nulle garantie contre les attaques des peuplades anthropophages, nulles ressources que le courage contre la férocité des onces et des jaguars; nulle sûreté non plus de la part des guides, que les récompenses ne flattent pas toujours et que les menaces ne soumettent presque jamais. Ils sont trop près de la liberté pour ne pas s'humilier de leur esclavage; et ces hommes timides, si rampants dans nos cités, semblent, au milieu des forêts, reconquérir l'indépendance qu'on leur a dérobée.

Comme le Brésil sera, selon toute probabilité, notre dernière relâche après tant de courses aventureuses, je vous parlerai alors de cette famille errante des Bragance, qu'il serait injuste de juger au milieu des révolutions et des catastrophes qui l'ont poursuivie dans les deux hémisphères. Je vous dirai le caractère si singulièrement bon et faible de Jean VI, qui regarde, ainsi qu'il me le disait un jour, l'élévation d'un paratonnerre sur un édifice comme une attaque à la puissance de Dieu. Je vous dirai cette jeunesse ardente de don Miguel et cette fougue impétueuse et guerrière de don Pédro, son frère, dont le départ enrichit le Brésil d'un peu de liberté de plus et d'un despote de moins. Je vous conterai alors aussi la vie désolée et souffreteuse de Léopoldine, sœur de Marie-Louise, femme supérieure par le caractère et l'éducation, et qui mourut si misérablement oubliée et dédaignée de son royal époux. Je vous tracerai encore un tableau fidèle des mœurs de cette cour abâtardie, où le libertinage allait parfois jusqu'au cynisme, et où les maîtres donnaient l'exemple de l'avilissement et de la dépravation.

J'ai hâte aujourd'hui d'en finir avec cette ville royale où les vices de l'Europe débordent de toutes parts; mais je ne veux pas cependant partir de Rio sans vous raconter une aventure fort dramatique, qui a laissé dans ma mémoire de profonds souvenirs.

Je jetterai plus tard un rapide coup d'œil sur les peuplades sauvages qui foulent encore les immenses plaines de cet immense royaume, et je vous mènerai, comme d'un seul bond, au cap de Bonne-Espérance, lieu marqué pour notre prochaine station.

L'*Amélia*, brick irlandais, venait d'entrer dans la rade de Rio après une navigation des plus heureuses; il était mouillé entre le fort Villegagnon et Bota-Fogo, anse magnifique autour de laquelle sont élevées les élégantes habitations de la plupart des consuls européens. La rade était calme, sans brise, presque sans mouvement, et l'équipage de l'*Amélia* dormait dans le faux-pont. Un seul matelot, accoudé sur le bastingage, profitait des derniers rayons de la lune au couchant et parcourait d'un œil avide les beaux sites dont il était entouré.

Tout à coup une pirogue se détache de la plage silencieuse et glisse au large; le matelot la suit du regard et croit voir des nègres retenant de force une femme ou une jeune fille dont il lui semble entendre les cris de désespoir. John Beckler, inquiet, redouble d'attention. La pirogue s'était arrêtée, un bruit sourd avait retenti, les flots s'étaient ouverts et refermés, et le sifflement des pagaies s'effaça petit à petit dans le lointain.

John Beckler soupçonne un crime; sa résolution est prise, résolution de dévouement et d'humanité. Il se précipite, nage d'un bras vigoureux et se trouve bientôt à l'endroit où la pirogue avait fait halte. Un *grouillement* le guide, il plonge à demi, et ses mains touchent des vêtements. Il les saisit avec les dents, et, aidé du flot qui montait alors, il se dirige vers la plage, où il espère arriver avec le précieux fardeau qu'il ne voulait point abandonner. La lutte fut longue et pénible; mais enfin John trouva fond, en arrivant à terre il tomba brisé par la fatigue.

Peu d'instants après il reprit connaissance, et ce fut alors seulement qu'il s'aperçut que l'objet qu'il avait sauvé était un cadavre dont les joues, le cou et les oreilles étaient déchirés et inondés de sang. Cependant un léger mouvement de la jeune fille ranima le courage et les espérances du matelot; il appela à haute voix et demanda du secours; il essaya de réchauffer de son souffle l'enfant qu'il venait de sauver; personne ne l'entendait, nulle voix ne répondait à la sienne. Il allait enfin charger sur ses épaules, déjà si fatiguées, la jeune fille encore mourante, quand des cris tumultueux arrivèrent jusqu'à lui.

Une douzaine d'esclaves portant des torches et précédés par une femme au désespoir, se précipitent et l'entourent. A la vue de cette jeune fille couverte de sang, la femme tombe et s'évanouit. Les nègres furieux saisissent déjà le brave John à la gorge et se disposent à le broyer contre les galets, quand un homme de la police s'élance :

— Comment vous appelez-vous?

— John Beckler, dit-il en anglais, devinant la question qui lui était faite en langue portugaise.

— C'est bien, je parle aussi l'anglais, moi. Comment cette enfant est-elle avec vous ici, brisée et mourante?

John raconte ce qui lui est arrivé, ce qu'il a fait.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes au Brésil?

— Depuis hier.

— Sur quel navire êtes-vous arrivé?

— Sur l'*Amélia*.

— Mais ce navire est en quarantaine.

— C'est vrai.

— Vous allez nous suivre.

Madame de S... avait été reconduite chez elle, et sa fille, rendue si miraculeusement à la vie, lui racontait déjà les violences dont elle avait été l'objet; elle lui disait que plusieurs noirs s'étaient précipités sur elle en étouffant ses cris, qu'ils étaient entrés dans une pirogue, et qu'après lui avoir arraché ses bracelets, ses boucles d'oreilles et son collier, ils l'avaient jetée à l'eau.

Oh ! nul doute alors sur la vérité du récit du matelot, sur son dévouement.

Madame de S... se fait conduire chez le magistrat qui interrogeait John. Elle l'embrasse, elle lui adresse les paroles les plus affectueuses, elle payera son humanité par une fortune, et elle veut le ramener chez elle.

— Impossible, madame, de satisfaire à vos désirs ; cet homme était en quarantaine ; il a violé les lois sanitaires, il faut qu'il soit jugé.

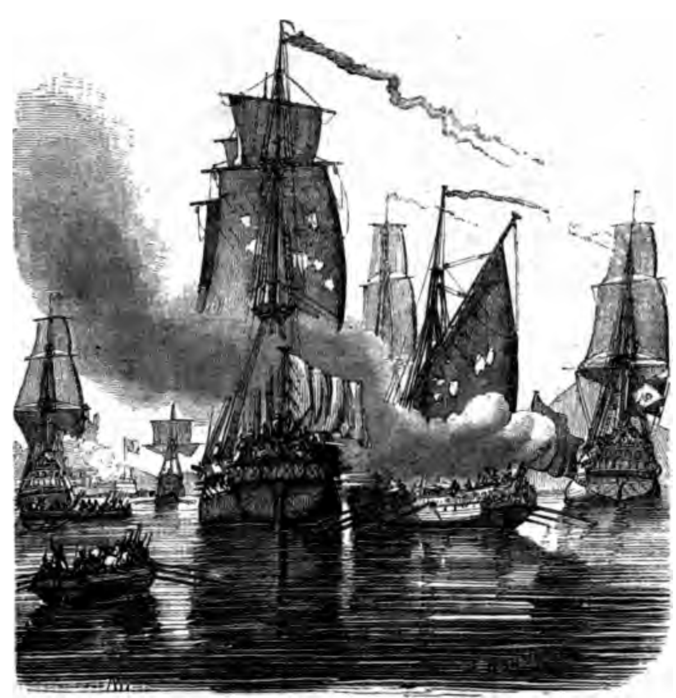
— J'irai parler au roi, s'écrie madame de S...; ce matelot a sauvé ma fille, on lui doit une récompense et non pas une prison. J'irai parler au roi.

Le lendemain, madame de S... était aux genoux de Jean VI, lui disant l'horrible guet-apens dont sa fille avait été la victime et le généreux courage du matelot qui la lui avait rendue. Le roi répondit à madame de S... de la manière la plus rassurante, et lui promit sa protection pour le libérateur de son enfant, et la congédia avec sa bonté accoutumée.

Quelques jours après, un jugement de la cour suprême portait que John Beckler, matelot irlandais, était condamné à la peine de mort pour avoir enfreint les lois sanitaires.

Grâce aux pressantes sollicitations de la riche famille de S..., l'arrêt fatal ne fut pas exécuté ; mais John, le brave matelot, vit sa peine commuée en un exil de dix ans à Minas-Géraes, dans l'intérieur du royaume.

John se soumit ; et le voilà, peu de temps après, à travers les chemins difficiles et rocailleux, suivant à pied le pas rapide des mules dirigées vers l'ouest du Brésil. Il est accolé à six nègres assassins, jugés et condamnés pour avoir jeté à la mer une jeune fille à qui ils avaient déchiré le cou et les oreilles pour lui voler les pierres précieuses dont elle était parée. Le



...Les voilà nageant à force de rames vers le navire brésilien. (Page 38.)

hasard seul avait pourtant rapproché et rivé à la même chaîne le libérateur et les meurtriers ; mais quel hasard !

Le chef de l'escorte remit au gouverneur de Minas-Géraes les hommes confiés à sa garde.

— Je dois ajouter, dit-il, qu'il vous est ordonné, au nom du roi, d'avoir pour le condamné John Beckler tous les soins et tous les égards que vous auriez pour un ami malheureux. Il inspectera les travaux sous vos ordres, il gérera en votre absence et il mangera à votre table.

Un écrit royal adressé au gouverneur portait les mêmes injonctions.

Cependant les mois se succédaient, et John, à qui l'on avait fait espérer une liberté prochaine, languissait et dépérissait dans ces déserts fouillés par le meurtrier et l'esclave au profit de la royauté. Il se dit un jour : — De retour au Brésil et dans mon pays, que me restera-t-il de l'action honorable qui m'a conduit ici ? Pourquoi ne punirai-je pas de leur cruauté ces hommes qui m'ont flétri avec tant de barbarie ? Et puis, quel mal leur feront les projets que je médite ? Une goutte d'eau enlevée à l'Océan le rend-il moins profond et moins riche ? Oui, oui, Dieu m'inspire, car il sait, lui, que je suis arrivé au Brésil pour venir en aide à ma famille dans la misère ; il en sera donc comme j'ai résolu, accomplissons la volonté de Dieu.

Tous les soirs, au coucher du soleil, John grimpait sur un vacoi au pied duquel était bâtie sa cabane, et il disait à son chef, devenu son ami, que c'était pour respirer un air plus libre et pour voir arriver plus tôt le convoi avec lequel il comptait s'en retourner.

Mais que faisait John ? Chaque fois que, surveillant infidèle, il parvenait à dérober une pierre précieuse, à l'aide d'un couteau il ouvrait une arête du palmiste qui lui servait d'observatoire et y cachait le vol sans que jamais personne eût pu le soupçonner. Depuis trois mois la même opération était souvent répétée, et une fortune se trouvait là, pour ainsi dire, à sa disposition.

En effet, l'ordre arrive enfin de la cour, John peut retourner à Rio, et son départ est fixé au surlendemain.

Le matelot ingénieux et prévoyant se plaint seulement alors que des *biches* (insectes microscopiques qui s'attachent à la peau, la creusent et pénètrent profondément) lui ont fait une large plaie au talon. On lui prodigue les soins les plus généreux, on le félicite de la liberté qui lui est rendue, et rien n'est épargné pour que son voyage jusqu'à Rio se fasse sans danger pour sa santé affaiblie. Il accepte un



...On ne peut voyager qu'à pied ou à dos de mulet. (Page 39.)

mulet qui lui est offert, mais comme dans les passages les plus difficiles on est souvent forcé d'aller à pied, John dit qu'il s'appuiera sur un bâton et demande la permission de couper une arête de palmiste, dont la flexibilité le soutiendra sans secousses trop violentes; elle lui est à l'instant accordée. Il gravit



...Le colonel est enlevé de sa selle et roule dans la poussière. (Page 45.)

pour la dernière fois son arbre chéri, coupe la branche dépositaire des diamants, et le voilà heureux dans l'avenir.

Avec quelle inquiète sollicitude le matelot ménageait l'appui précieux qu'il s'était donné! Oh! qu'il boitait avec bonheur et qu'il devait de reconnaissance aux insectes incommodes et dangereux dont bien des noirs, dans leur haine de la servitude, sont si souvent les volontaires victimes!

Il arriva à Rio, et, impatient de son retour en Eu-

rope, il ne voulut même pas aller voir les parents de la jeune fille qu'il avait sauvée, de crainte qu'il ne dût accorder quelques jours à leurs prières. Un navire danois était en rade et allait faire voile le dimanche suivant. John Beckler y retint son passage et se logea modestement dans une petite chambre auprès de Notre-Dame-de-Candelaria.

En face de sa demeure était une jeune mulâtresse fort avenante, à qui John envoyait quelques furtifs baisers dédaignés. Le matelot, en effet, avait un costume qui donnait de sa généreuse galanterie une bien pauvre idée; aussi, piqué au jeu, alla-t-il dès le lendemain sur la place Royale à la découverte de quelque étranger auquel il pût proposer frauduleusement la vente de deux ou trois de ses diamants. Il ne chercha pas longtemps, et, le marché conclu, Beckler fit emplette de vêtements coquets et continua ses poursuites amoureuses auprès de la jeune mulâtresse. Celle-ci, fidèle en tout au code des filles de sa caste, se montra moins rebelle et finit par succomber.

Le confiant matelot se laissa bientôt prendre aux faux témoignages d'affection de sa conquête, et, après avoir obtenu d'elle la promesse solennelle qu'elle l'accompagnerait en Europe, où ils s'uniraient par le mariage, John lui dit sa vie aventureuse, le jugement qui l'avait condamné, puis lui confia le secret de sa fortune en lui montrant son précieux bâton.

Encore un jour et ils diront adieu au Brésil.

On frappe à la porte de John.

— Au nom du roi, ouvrez!

— N'ouvrez pas, dit tout bas la mulâtresse.

— Au nom du roi! répète-t-on; et la porte tombe brisée. Le couple arrêté est conduit à l'instant même devant un magistrat.

— Votre nom? dit celui-ci à la jeune fille.

— Zaé, mulâtresse libre.

— C'est bien; et le vôtre?

— John Beckler, Irlandais, condamné une fois aux *présides* pour avoir sauvé, au péril de ses jours, une jeune fille que des noirs venaient de jeter à l'eau.

— Je m'en souviens, vous avez fait là une action honorable, poursuivit le juge; voyons si toute votre conduite depuis lors a droit à nos éloges. Donnez-moi le bâton sur lequel vous vous appuyez.

Le bâton est livré, ouvert, fouillé avec précaution, et les diamants roulent sur un tapis.

— C'en est fait, dit Beckler à sa compagne, nous voici à jamais malheureux, à jamais séparés.

— Votre crime est avéré, dit le magistrat, la loi est précise; vous allez retourner aux *présides* pour le reste de votre vie, et la moitié du vol que vous avez commis appartient à la personne qui l'a dénoncé.

— Où est-elle?

— C'est moi, dit en souriant la mulâtresse. Je voulais rester au Brésil, je n'aime pas l'Europe.

Beckler leva les yeux au ciel, fut conduit en prison et de là ramené à Minas-Géraes, où il mourut sous le bâton noueux de ses maîtres. Quant à la *gracieuse* et *noble* mulâtresse, elle tient maintenant, dans la rue des Orfèvres, un charmant magasin de nouveautés et de curiosités chinoises, et dit gaiement à qui veut la savoir l'histoire de son ami Beckler et la cause première de sa fortune, aujourd'hui fort brillante. Chez nous, terre de civilisation et de progrès, mademoiselle Zaé, assise à un comptoir, aurait déjà gagné équipage, hôtel et laquais; le Brésil est encore à demi sauvage.

Dans un voyage comme le nôtre, l'ordre et la symétrie seraient une faute pour l'écrivain et peut-être une cause d'ennui pour le lecteur. C'est parce que j'ai compris cette double vérité que je vais parfois çà et là, courant de la ville aux forêts et de la plaine fertile aux rochers nus, de la civilisation esclave à la *sauvagerie* indépendante.

J'ai du temps devant moi aujourd'hui; écoutez un fait assez curieux.

De toutes les capitaineries composant avec des déserts encore inconnus l'immense royaume brésilien, la plus remarquable sans contredit, celle qui surtout est la plus digne de l'étude des voyageurs, est la capitainerie de *Saint-Paul*, car les Paulistes n'appartiennent à proprement parler à aucun pays, ou plutôt ils font la conquête de tous. Je vous dirai plus tard, alors que je vous parlerai des *Gaouchos*, d'où et comment leur est venue cette soif ardente d'indépendance qui leur fait mépriser les périls, et les pousse, indomptés, au milieu des forêts les plus impénétrables et des plus vastes plaines, où ils se posent en dominateurs.

Qu'un Pauliste fasse savoir à un Gaoucho de la Plata qu'il a à traiter avec lui d'une affaire grave et pressante; qu'il lui donne rendez-vous dans une de ces silencieuses et éternelles forêts dont je vous ai déjà parlé, à trois ou quatre cents lieues de la côte, à six cents de Rio ou de Monte-Video; qu'il lui assigne un rendez-vous au pied d'un gigantesque *bertholletia*, tel jour, à telle heure... les deux hommes s'y serreront la main au moment précis... et pourtant ces deux hommes n'auront eu pour guide que le bruit ou la fraîcheur de la brise, ou le cours des astres, et ils se seront vus forcés de lutter dans leur trajet contre les serpents et les jaguars, dont ils font aussi peu de cas que du cri du perroquet ou du ricanement de l'ouistiti.

Le Pauliste n'est pourtant qu'un Gaoucho abâtardi; c'est le tigre d'Amérique comparé à celui du Bengale; c'est un fashionnable de nos grandes cités à côté d'un rude contrebandier des Pyrénées.

Le Pauliste est vêtu à peu près comme le Gaoucho, mais déjà avec des modifications, avec des enjolivements, des fioritures, si j'ose m'exprimer ainsi, qui frisent presque la coquetterie. Son large chapeau, retenu sous le menton par un ruban de velours, est d'un feutre assez fin; son *poncho*, pièce d'étoffe couleur chocolat, bleue ou blanche, taillée en rond, au milieu de laquelle est pratiqué un trou pour le passage de la tête, est aussi d'un drap qui ferait honte à celui du Gaoucho. Quant à sa culotte de peau, à sa ceinture et à sa chaussure, ce sont partout de jolis petits dessins faits avec des cordonnets de diverses nuances tout à fait curieux et séduisants à l'œil. Mais le Gaoucho, cet homme de fer et de bitume, maigre, petit, sauvage, intrépide comme le lion, indompté comme lui, je vous le présenterai quand je l'aurai bien étudié dans ses déserts, dans ses mœurs, dans ses habitudes de domination. Oh! c'est chose curieuse à voir, je vous jure.

Il n'est pas d'étranger arrivant au Brésil qui n'ait hâte de se trouver en présence d'un Pauliste à cheval, armé de son redoutable *lacet*. Les premiers conquérants d'Amérique ont raconté des choses si merveilleuses de leur audace et de leur adresse, que la raison a peine à les accepter, et que le doute vous poursuit alors même que le fait est là palpitant devant vos yeux pour soumettre toute incrédulité. Or, écoutez:

Un brave colonel de lanciers de la vieille garde impériale, dès son arrivée à Rio, où les malheurs de son pays l'avaient exilé, ne cessait de répéter à haute voix, à tous ceux qui parlaient des Paulistes, que lui,

sur son cheval et armé de sa lance, il se faisait fort de démonter non pas seulement un, mais deux, mais trois de ces redoutables *laceurs d'hommes*, comme il les appelait par dérision.

— Prenez garde, colonel, lui répétait-on souvent; votre vigueur et votre adresse sont grandes, sans doute; mais si un Pauliste vous entendait, il serait homme à accepter le défi.

— Et moi, croyez-vous que ce soit pour qu'on me le refuse que je le propose?

— Nous vous aimons trop pour le publier.

— Eh bien, je prends l'initiative, et dès demain mon cartel sera connu.

Les feuilles de Rio publièrent en effet le défi du colonel, et le jour même il reçut une visite fort curieuse.

— C'est vous, colonel, qui avez inséré hier une note dans les journaux?

— Oui, monsieur; en quoi vous intéresse-t-elle?

— Je suis Pauliste.

— Comment! vous accepteriez ma proposition?

— Pourquoi pas?

— Mais vous avez à peine cinq pieds!

— Vous n'en avez pas tout à fait six.

— N'est-ce pas assez?

— Non, colonel.

— J'ignorais que la Garonne coulât au Brésil?

— Oh! ne parlez pas de vos rivières, colonel: les nôtres sont plus larges que les vôtres ne sont longues.

— Cela fait l'éloge de vos rivières, et voilà tout.

— Ce n'est pas pour les vanter que je suis venu vous voir, mais bien pour m'assurer, en effet, si vous vouliez essayer de votre lance contre mon lacet.

— N'en doutez pas.

— A quand la course?

— A ce soir.

— Non, à après-demain, en face du château de Saint-Chris'ophe; ça distraira bien du monde.

— A la bonne heure.

— Je me suis hâté, quoique novice encore, parce que je ne veux pas, colonel, qu'il vous arrive malheur.

— C'est bien généreux.

— Si quelques-uns de mes camarades se présentent après moi, vous refuserez.

— C'est entendu.

— Ainsi donc, colonel, à après-demain, à neuf heures.

— A après-demain, senor...

— José Pignada.

La singularité du défi avait appelé autour de Saint-Christophe une foule immense; une partie de la cour s'y était donné rendez-vous, et, du milieu de cette multitude qui se pressait, s'agitait impétueuse sur des gradins, il ne partait qu'un seul cri: Pour le Pauliste! Cent piastres pour le Pauliste! mille piastres! deux mille! cinq mille pataques contre le lancier!... Nul n'osait parier pour.

Mais l'heure sonne, une musique militaire annonce les combattants. Le colonel entre le premier en lice, et, sur un magnifique alezan qu'il manie avec grâce, il se précipite au galop la lance au poing. Un cri général d'admiration retentit; on bat des mains, et cependant nul partenaire n'ose le soutenir. Mais voici le Pauliste, court, maigre, ramassé, dont les petits yeux dardent de vives étincelles sous les bords immenses de son feutre. Son cheval est petit aussi, ses jambes ont une finesse de contours qui se dessinent en muscles très-déliés. Le Pauliste et lui s'arrêtent à l'entrée du cirque; José Pignada donne une poignée de mains à une douzaine de ses camarades se mordant tous les lèvres d'impatience et presque de colère, tant le défi du colonel leur avait paru audacieux. Pignada se hâte d'en finir avec les siens, tourne bride, et s'avance à pas lents vers son adversaire, qu'il salue de la tête...

— C'est José! c'est José! dit-on dans la foule... J'aurais préféré Fernando, ou Antonio, ou Pedro; mais n'importe, cinq mille pataques pour José!

— Colonel, me voici à votre disposition.

— Je craignais, senor, que vous ne fussiez pas exact.

— Un Pauliste ne se fait jamais attendre; neuf heures ne sont pas sonnées.

— Mais vous n'avez pas de selle?

— Ce n'est pas nécessaire, j'ai mon lacet.

— Quant à moi, je vais remplacer le fer de ma lance par un tampon en cuir.

— Pourquoi cela?

— C'est que je pourrais vous tuer.

— Impossible; pour tuer les gens il faut les toucher, et vous ne me toucherez pas.

— Vous plaisantez donc toujours?

— Toujours, même en face du tigre.

Mais les trompettes donnent le signal, et la foule impatiente attend l'issue de la lutte. Silence! Voyez maintenant le Pauliste; voyez son coursier qui se tord, se relève, se replie comme un serpent et fait jouer ses jarrets nerveux; il obéit non-seulement au frein et à l'éperon, mais à la voix, au souffle de son maître. José s'anime comme lui, le nain est devenu géant; de ce moment on devine le vainqueur, et le colonel semble étonné lui-même.

Les champions vont s'élancer, le colonel le fer en arrêt, le Pauliste agitant au-dessus de sa tête le lacet meurtrier, formant deux ou trois nœuds coulants... — Ah! ah! s'écrie-t-il deux fois, pour se conformer à son habitude de guerre; ah! ah! et l'on se précipite de part et d'autre. Le lancier a manqué le Pauliste, qui a glissé presque sous le ventre de son cheval. José n'a pas cherché à prendre le lancier, comme s'il avait voulu lui faire grâce une première fois. On s'élance de nouveau, le lacet part, le colonel est enlevé de sa selle et roule dans la poussière sans pouvoir se dégager des nœuds qui l'étreignent. On veut applaudir, le Pauliste fait signe que cela n'est pas généreux, et le voilà relevant son adversaire.

— Pardon, colonel, je suis un maladroit, je vous ai enlevé trop violemment; j'irai plus doucement une autre fois.

— J'ai été surpris, répond le colonel.

— Ça devait être; nous surprenons tout le monde.

— Eh bien, nous allons voir.

— Voyons.

Ils se sont de nouveau séparés l'un de l'autre de toute la longueur de l'arène; ils partent d'abord au pas.

— Ah! ah! fait le Pauliste, ah! ah! par le cou cette fois! s'écrie-t-il; et son cheval est parti comme une flèche. Le colonel, pour la seconde fois, est jeté à terre, et José est près de lui, pour qu'il ne meure pas étranglé par le lacet.

— Ça ne va pas, dit le Pauliste, ça ne va pas, colonel; je n'ai pas encore déjeuné, ma main n'est pas très-sûre: voulez-vous une troisième épreuve? Je me fais fort de vous saisir par le bras droit ou la jambe gauche, à votre volonté.

— Non, j'en ai assez, dit le colonel vaincu, déchiré et couvert de poussière, j'en ai assez; je croirai dé-

sormais à tous les prodiges qu'on raconte de vous.

— Colonel, vous n'avez rien vu; il y a là une douzaine de mes camarades auprès desquels je ne suis qu'un enfant.

— Ils viendront avec vous déjeuner chez moi.

— Vous ne les connaissez pas, ils sont capables d accepter; mais moi je vous demande votre amitié.

— Elle vous est acquise, quoique votre lacet m'ait rudement meurtri.

— Pourtant je n'ai guère serré.

Depuis ce jour le colonel ne proposa plus de défi aux Paulistes, mais il alla vivre parmi eux, au sein de leurs solitudes, et, méprisant sa lance favorite, il devint en peu de temps un fort habile *laceur d'hommes*.

IX

BRÉSIL

Petit et Marchais. — Rixe. — Sauvages. — Mort de Laborde. — Cap de Bonne-Espérance.

Une chaude conversation s'était engagée à bord du grand canot qui allait descendre à terre. Pas n'est besoin, je crois, de vous nommer les interlocuteurs, vous les devinerez à coup sûr, pour peu que j'aie saisi quelques-uns des traits principaux qui les distinguent.



...Marchais en a démoli quatorze ou quinze pour sa part. (Page 45.)

— Je te dis que tu viendras boire avec moi.

— Je te réponds, foi de gabier, que je n'irai pas.

— Mon garçon, sois sage et raisonnable, si ça se peut, tu y gagneras quelque chose.

— J'y gagnerai bien davantage si je t'accompagne; je te connais.

— Il paraît que non.

— Oh ! que oui !

— Écoute bien : j'ai besoin de quelqu'un qui me serve d'escorte, qui *navigue* sous les mêmes *amures :* si tu *laisses porter* en arrivant à terre, et que je *serre le vent*, je *lâche ma bordée* sur tes flancs et je te *coule bas*.

— Ça est dur pourtant de ne pouvoir *éviter l'abordage* avec ce 74, moi pauvre et chétive corvette de 18.

— Je suis bien aise que tu *amènes*... sans ça... suffit.

— Quelle raclée vais-je recevoir!

Deux officiers et moi descendions à Bota-Fogo, nous venions de nous asseoir sur nos tapis bleus à bordure rouge : les avirons, d'abord verticaux et tenus en main, tombèrent d'aplomb sur la lame, comme un seul battoir, y plongèrent l'extrémité de leurs larges palettes, les bras nerveux pesèrent dessus, le flot fut déchiré... le puissant véhicule se releva tranchant et horizontal, fit jaillir à l'air des myriades de perles phosphorescentes, siffla en mesures égales comme le balancier d'une pendule Breguet, et en quelques instants nous fûmes rendus sur le rivage. Chacun de nous avait un service différent; nous nous quittâmes et nous donnâmes rendez-vous au débarcadère pour le soir. Deux des matelots qui venaient de nous pousser si rapidement me prièrent d'intercéder en leur faveur pour qu'il leur fût permis d'aller faire une course jusqu'à la ville.

— A quoi bon?

— Rien que pour voir.

— Ce n'est pas nécessaire, vous feriez quelque sottise.

— Nous n'avons pas le sou.

— Raison de plus.

— Raisons de moins : quand on n'a pas le sou, on n'entre pas dans un cabaret; quand on n'entre pas dans un cabaret, on ne boit pas; quand on ne boit pas, on est sage. Vous qui vous piquez de bien dessiner, vous ne raisonneriez pas plus juste.

— Et toi, que dis-tu de la prose de ton camarade?

— Je dis que oui, que c'est bien parlé, parce que si je lui donnais tort, il m'aplatirait.

— Allons, soyez sages, la permission vous est accordée; mais à ce soir, au débarcadère.

— Nous y serons mouillés à cinq heures. Quel gabier que cet homme! et il ne fume pas! et il ne chique pas! quel malheur!

Si vous n'aviez pas reconnu dans cette conservasation mes deux plus chers matelots, Marchais et Petit, je suis sûr que leurs noms seraient sortis de votre bouche après la lecture des lignes qui vont suivre.

Partis avec moi de Toulon, ces deux êtres exceptionnels devaient revoir leur pays après tant de fatigues et de dangers; il faut bien me pardonner de les jeter parfois au milieu de mes narrations sérieuses, auxquelles ils peuvent se lier sans nuire à la gravité ou à l'importance des faits. Dans presque tous les drames il y a une partie comique, et le rire va si bien après les émotions de l'inquiétude! Pour ma part, j'ai toujours oublié leurs sottises en faveur de cette pieuse amitié, de ce dévouement sans bornes dont ils n'ont jamais cessé de me donner les preuves les plus éclatantes. Au surplus, il ne s'agit ici que d'une bagatelle, d'un passe-temps. Marchais aimait trop à figurer dans les scènes dramatiques pour se souvenir le lendemain de ce qui lui était arrivé la veille.



...Le tatouage de leur figure est admirable. (Page 47.)

J'en avais fini de mes courses de la journée, et je retournais à bord épuisé de fatigue. A côté du débarcadère, je vis mon bon matelot Petit, triste, les yeux mouillés de larmes, la chemise déchirée, les mains et la figure ensanglantées.

— Malheureux ! lui criai-je de loin, que t'est-il arrivé?

— Il m'est arrivé des coups, selon mon habitude.

— Qui te les a donnés?

— Eux autres.

— Marchais en était, sans doute?

— Cette fois, non, il en a reçu encore plus que moi, le brave!

— A quelle occasion?

— Est-ce que je le sais? on va au cabaret, on boit, on n'a pas le sou pour payer, on sort en disant bonjour ou bonsoir, selon l'heure, on se pile, on se bûche, et voilà!

— Mais, gredins! pourquoi ne payez-vous pas les dépenses que vous faites?

— Et avec quoi? Les Brésiliens sont des chiens, des ladres, des pirates; ils veulent une autre monnaie que des coups de poing, et nous n'avions que celle-là à leur offrir, selon notre habitude.

— Alors on vous a rossés?

— Pas mal.

— Etaient-ils nombreux?

— Une nuée, plus de vingt ou trente; et Marchais en a démoli quatorze ou quinze pour sa part.

— Je m'en doute bien. Où est-il maintenant?

— A l'ombre, selon son habitude. Des soldats sont venus, qui l'y ont porté; ses jambes ne lui auraient pas rendu le même service.

— Crois-tu qu'il soit blessé?

— Lui? non. Seulement on lui a ouvert le front, démonté une épaule et brisé la mâchoire.

— Conduis-moi à la prison où il est détenu.

— C'est qu'ils m'empoigneraient aussi.

— Eh bien, indique-la-moi à peu près.

— Tenez, rendez-lui cette grosse dent qu'il m'a confiée et qu'il enfermera avec ses sœurs dans sa blague, selon son habitude.

Fort des renseignements que Petit me donna, je me dirigeai vers un corps de garde placé sur le der-

rière du palais royal, où l'on devait avoir eu connaissance de la rixe, et j'interrogeai le chef du poste, furieux encore du rude traitement que mes lurons avaient fait subir à une vingtaine de ses soldats. Toutefois je parvins à l'apaiser par de sincères témoignages de regret, et le priai d'intercéder en faveur du prisonnier, ce qu'il fit avec beaucoup de grâce. L'aubergiste indemnisé, j'allai chercher Marchais, qu'on me rendit, et je le trouvai dormant profondément sur la terre humide.

— Toujours mauvais sujet? lui dis-je d'un ton sévère.

— Toujours.

— Toujours ivrogne, querelleur?

— Toujours.

— Tu ne te corrigeras donc jamais?

— Jamais. L'homme est taillé pour boire le vin, le vin pour être bu : chacun son état.

— Ici comme partout le vin s'achète et ne se vole pas.

— Je n'ai volé personne, sacrebleu! je voulais payer, j'aurais payé; mais *personne* dans mon gousset.

— Eh bien, j'ai payé pour toi, vieux.

— Ah! mon brave monsieur Arago, je ne vous connais qu'un défaut à vous.

— Lequel?

— Je n'ose pas le dire.

— Bah! bah! parle.

— Vous vous fâcheriez.

— Non.

— Eh bien, c'est que... c'est que vous n'aimez ni le vin ni l'eau-de-vie. Ça, voyez-vous, ça tache un homme, ça l'avilit, ça le dégrade.

— Marchais, je te prédis que tu mourras dans quelque noir cachot.

— Qu'est-ce que ça me fait? autant un cachot qu'un ventre de requin. Marchons; cette longue figure de Brésilien qui est là avec son chapeau *brassé carré* m'embête un peu trop.

— S'il comprenait le français, peut-être ne sortirais-tu pas de ta prison : cet officier a intercédé pour toi.

— Lui! il a pourtant l'air bien cafard.

Le mauvais sujet et moi nous nous acheminâmes vers le port, où nous trouvâmes Petit attendant encore le canot. A son aspect, Marchais sentit renaître sa colère; il s'élança vers lui; mais, le voyant tout déchiré, il s'arrêta et lui tendit la main.

— A la bonne heure! lui dit-il, voilà comme je te voulais; si ta chemise eût été neuve, si tu n'avais pas reçu de torgnoles, je t'aurais broyé sous mon poing. Et ma dent?

— Je ne l'ai plus.

— Tu ne l'as plus, misérable?

— Je l'ai donnée à M. Arago.

— Oui, la voici.

— Allons! avec les autres, et qu'on n'en parle plus. Foi de galant homme, si Vial eût été avec moi, je vous jure, monsieur Arago, que nous aurions chamberté cette nuée de crapauds qui est venue nous assaillir.

— En attendant, pour que tu ne te fasses pas trop écharper à terre, tu vas te rembarquer dans le grand canot qui accoste; Petit t'accompagnera, et je vous recommanderai à qui de droit.

— Suffit, monsieur, suffit; le vin de ces chiens-là n'est déjà pas si bon... n'est-ce pas, Petit?

— Laisse donc, si nous en avions encore une bouteille!

— Ah! je ne dis pas...

— Je vous la promets pour demain si vous êtes sages.

— Assez causé.

Je n'ai parlé de cette rixe que parce que pendant plusieurs jours il fut arrêté sourdement en certain haut lieu qu'on attaquerait individuellement les matelots de *l'Uranie* trouvés à terre. Aussi, afin d'être en mesure de riposter à toute provocation, Petit, Marchais, Vial, Lévêque et les autres ne se quittaient jamais le bras dans leurs insolentes promenades. Les petits incidents amènent parfois de grandes catastrophes, et le bas peuple met toujours les puissants en mauvaise humeur.

De la cité royale aux solitudes brésiliennes il n'y a qu'un pas. Franchissons-le.

Jusqu'à présent, les souverains d'Europe occupés de la conquête d'un pays sauvage n'ont pas songé que le moyen le plus sûr de le soumettre était d'y envoyer beaucoup de monde. Les premières entreprises ont été faites avec des ressources si faibles, qu'il n'est pas surprenant qu'elles aient presque toujours été infructueuses. Un autre inconvénient résultait encore de cette irréflexion. Les dégoûts, les fatigues, les climats, moissonnaient une partie des équipages; le reste, abattu, découragé, ne combattait souvent que pour échapper à la mort. Les hommes étaient donc sacrifiés; le sang coulait de toutes parts, et les tristes débris d'une expédition fort coûteuse rejoignaient leur patrie après avoir conquis quelques morceaux d'or et une gloire inutile et passagère. Quand on songe aux victimes qu'a dévorées l'Amérique, on frémit d'épouvante et l'on se demande involontairement si cette terre si riche était hérissée de remparts et défendue par des peuples indomptables.

Le Brésil, comme les autres parties de ce continent, a eu aussi ses persécutions, ses cruautés, ses massacres. Des peuplades entières ont été immolées, des nations ont disparu; d'autres ont été forcées de se retirer au sommet des montagnes, de se cacher dans le fond des forêts, et de mettre entre elles et leurs ennemis des déserts immenses, des fleuves et des torrents. Ici le danger était réel pour les Européens. Des hommes féroces peuplaient ces contrées; leurs chansons étaient des hurlements et des cris de guerre; leurs festins, des scènes hideuses de cadavres dévorés; leurs coupes étaient les crânes encore sanglants de leurs ennemis vaincus. Parmi ces peuplades si terribles, celle des Tupinambas se faisait distinguer par son courage et sa cruauté, et lorsque Pédralvez aborda au Brésil, il la trouva maîtresse de presque toute la côte. Le nom de ce peuple dérivait du mot *Toupan*, qui veut dire tonnerre, ce qui semblait indiquer sa force et sa puissance.

Les Tupinambas, comme presque tous les sauvages, se peignaient le corps de diverses couleurs et se tatouaient avec des incisions. C'était à ces dessins qu'on reconnaissait les chefs et les demi-chefs des tribus. Ils ne vivaient que de la chasse et de la pêche, et s'enivraient à l'aide d'une liqueur appelée *kakouin*, faite de la manière la plus dégoûtante, si nous en croyons M. de la Condamine. Leur religion consistait en bien peu de chose : ils reconnaissaient deux êtres supérieurs, qu'ils invoquaient pour eux-mêmes et contre leurs ennemis. A la naissance d'un fils, le père lui donnait les leçons de cruauté et chantait des hymnes en l'honneur des guerriers qui s'étaient le plus distingués dans les combats. Ensuite il lui disait : « Vois cet arc, vois cette massue; c'est avec ces armes que tu dois attaquer tes adversaires; c'est ton courage qui nous fera manger leurs membres déchirés

lorsque nous ne pourrons plus combattre. Sois mangé si tu ne peux vaincre ; je ne veux pas que mon fils soit un lâche. » Après cette exhortation, qui devenait la leçon quotidienne, on donnait à l'enfant le nom d'une arme, d'un animal ou d'une plante, et dès l'âge le plus tendre il suivait son père au combat, et recevait bien mieux là des leçons de cruauté.

Les cérémonies funèbres se faisaient avec une pompe merveilleuse, et les femmes, ordinairement si cruelles chez ces peuples anthropophages, donnaient alors des marques de la plus vive douleur : elles s'arrachaient les cheveux, se meurtrissaient le sein, se mutilaient les membres, et de tous côtés retentissaient des hurlements frénétiques. « Le voilà mort, s'écriaient-elles, celui qui nous faisait manger tant d'ennemis, le voilà mort ! » Et le cadavre, inondé de larmes et pressé dans leurs bras, était déposé dans une fosse, où l'on apportait des offrandes, des fruits, du poisson, du gibier, de la farine de manioc et les armes de quelques chefs vaincus.

Dès qu'une tribu avait reçu une injure, les vieillards convoquaient les guerriers, les excitaient à la vengeance, et leur rappelaient dans de longues harangues les hauts faits de leurs ancêtres. La première rencontre était vraiment terrible. De loin ils commençaient à se menacer par gestes et en brandissant leurs armes. Ils échangeaient les injures les plus sanglantes, et lorsque la rage était portée à son comble, ils se précipitaient les uns sur les autres, se frappaient à grands coups de massue, s'attachaient avec les dents aux membres de leurs ennemis. Souvent un guerrier abattu se traînait expirant sur le cadavre d'un adversaire, le mordait avec voracité, et semblait mourir avec joie dès que sa vengeance était satisfaite.

Dans toutes les rencontres on tâchait de faire un grand nombre de prisonniers, qui étaient conduits au milieu des peuplades, et qui attestaient la gloire des vainqueurs. Là, par un raffinement de cruauté qu'on a de la peine à concevoir, ils étaient nourris avec soin, avaient la faculté de se choisir une épouse, et finissaient cependant par être massacrés pour servir à d'horribles festins. Leurs crânes étaient suspendus dans la demeure de celui qui les avait faits prisonniers, et c'étaient ces archives sanglantes qui disaient aux fils les exploits et la gloire des pères.

Leurs armes étaient des massues et des arcs longs de cinq à six pieds, et leurs instruments de musique, des espèces de flûtes faites avec les os des jambes ou des bras de leurs ennemis. Outre les peintures dont les chefs s'ornaient pour se faire reconnaître, tous les Tupinambas se perçaient la lèvre inférieure et y introduisaient un morceau de bois façonné avec soin. Les femmes n'étaient pas soumises à cet usage ridicule, et avant leur toilette, c'est-à-dire avant de s'être barbouillé le corps avec des mastics de diverses couleurs, elles avaient assez de grâces pour captiver les étrangers et justifier la tendresse de leurs maris.

Les Mundrucus, qui donnent leur nom à une province, sont les naturels du Brésil les plus redoutés. Les autres tribus les appellent Païkicé, c'est-à-dire *coupe-tête*, parce que ces indigènes sont dans l'usage barbare de décapiter tous les ennemis qui tombent en leur pouvoir, et d'embaumer ces têtes de manière qu'elles se conservent pendant de longues années comme si on venait depuis peu d'instants de les séparer du tronc. Ils décorent leurs cabanes de ces horribles trophées, et celui qui en possède jusqu'à dix peut être élu chef de tribu.

La cruauté de ces sauvages, qui vivent encore dans les forêts, est telle, qu'ils ne pardonnent ni au sexe ni à l'âge. Ils ont obligé une foule d'autres peuplades errantes à se mettre sous la protection des établissements portugais, qui ne les garantissent pas toujours des attaques de leurs adversaires. Le tatouage de leur figure est admirable.

Les Araras forment une tribu assez nombreuse, presque aussi redoutable que les Mundrucus, mais moins guerrière. Ils ont une arme appelée *esgararatana*, qui est une espèce de sarbacane faite de deux morceaux de bois creux collés avec de la cire, et fortement liés au moyen d'un fil tiré de l'écorce du bananier. Elle a quelquefois cinq pieds de longueur, et son embouchure, qui est parfaitement ronde, n'a que dix à douze lignes de diamètre. On souffle avec ce tube des flèches empoisonnées, longues de plusieurs pouces et ayant à une des extrémités, en guise d'ailes, une petite boule de coton qui entre avec quelque effort. Quand les indigènes veulent atteindre un animal quelconque, ils trempent la pointe de la flèche dans une liqueur épaisse, composée de diverses plantes vénéneuses. On assure qu'une mort prompte suit la piqûre de ce dard, et que les Araras sont les seuls indigènes du Brésil qui empoisonnent ainsi leurs armes.

Les Jummas, les Mauhés, les Pammas, les Parintintins et un grand nombre d'autres peuplades parcourent encore les vastes contrées du Brésil, et se livrent entre eux des combats meurtriers.

Mais de toutes ces peuplades sauvages la plus curieuse à étudier est, sans contredit, celle des Bouticoudos, guerrière, audacieuse, indépendante, anthropophage, et vivant libre jusqu'aux portes de la capitale, où par mépris elle refuse d'entrer. De l'air, des dangers et de l'espace, voilà ce que demande, ce que veut, ce que trouve le Bouticoudo.

Les jeux bouticoudos sont des exercices d'adresse. J'ai vu, par un temps de calme, un de ces hommes extraordinaires tracer à terre une circonférence de six pieds de diamètre, se placer au centre, lancer verticalement et à perte de vue une de ses flèches et la faire presque toujours retomber dans le cercle.

Le Bouticoudo est complétement nu. Sa couleur est ocre rouge, ses cheveux sont longs et plats. Comme le Tupinamba, il fait descendre sur ses épaules le cartilage de ses oreilles, il fixe à sa lèvre inférieure, percée, un morceau de bois dur sur lequel il découpe ses mets et qui descend souvent jusqu'au menton.

Le Bouticoudo est, sans contredit, le sauvage le plus brave, le plus intelligent, le plus adroit du monde. Ni le Malais avec son *crish* empoisonné, ni le Guébéen sur ses *caraccores*, ni le Zélandais avec son *casse-tête* en pierre, ni le Carolin avec son bâton si admirablement ciselé, ni même l'Ombayen anthropophage, chez lequel ma vie a couru de si grands dangers, ne peuvent se comparer au Bouticoudo muni de son arc, de ses flèches et de son petit sac de pierres.

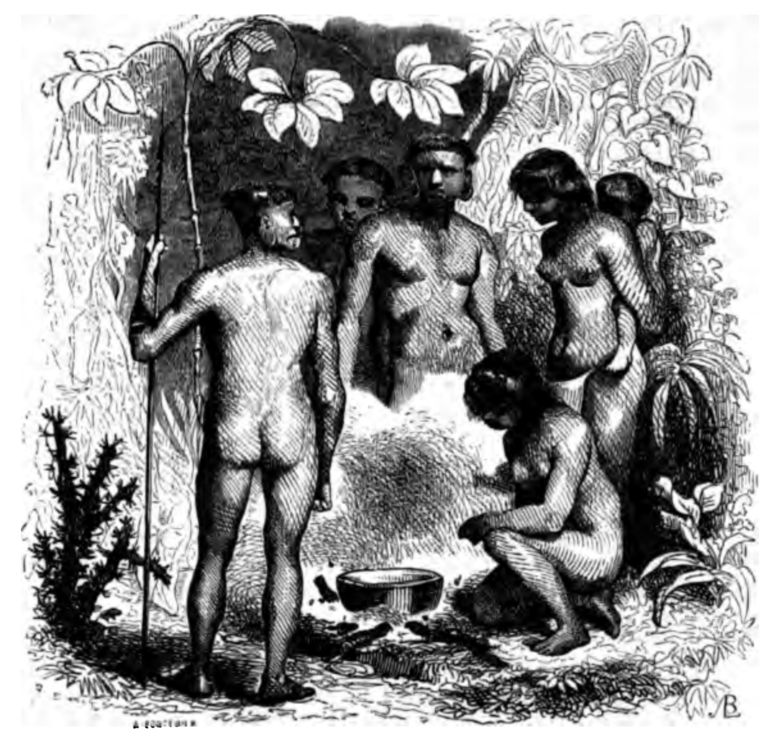
Il y a là des forêts profondes, éternelles, des déserts et des plaines immenses, des montagnes escarpées. Ces montagnes, ces forêts, ces déserts, sont la demeure du Bouticoudo, qui y trouve des vivres en abondance et un gîte où il est à l'abri de tous dangers. Passe-t-il à cent pas de lui un de ces quadrupèdes petits et voraces qui se cachent dans les solitudes brésiliennes, l'animal surpris est bientôt la victime du Bouticoudo ; car son arc à deux cordes a été tendu, et la pierre rapide a frappé droit et fort au but marqué. Un jaguar s'élance-t-il en terribles bonds sur une proie facile, malheur à lui si le Bouticoudo a entendu son lugubre rauquement ! car la flèche

dentelée va siffler, et après elle, une seconde, puis une troisième, et toutes les trois pénétreront dans les flancs du jaguar.

L'arc du Bouticoudo est haut de sept à huit pieds, et ses flèches en ont quelquefois huit ou neuf. Elles sont légères, non pennées, armées d'une pointe d'os ou de bois durci au feu. L'arc à deux cordes est en bambou comme le premier. A six pouces à peu près du nœud qui fixe la corde au bois, et de chaque côté, un autre morceau de bois de la grosseur du petit doigt sépare ces deux cordes. Au centre est un réseau à mailles serrées où la pierre est assujettie par l'index et le pouce du tireur. Vous comprenez dès lors combien il faut d'adresse à celui-ci pour éviter le bois quand la pierre est lancée, car le réseau et le bambou se trouvent absolument dans le même plan.

Dans une de mes visites à une caravane de Bouticoudos à Praïa-Grande, j'ai prié le chef de ces hommes intrépides de me donner la mesure de cette adresse merveilleuse dont les voyageurs disent tant de prodiges; et à cent pas, ni plus ni moins de distance, sur douze pierres lancées avec la rapidité d'un dard, il atteignit dix fois mon chapeau, qu'il mit en pièces, et les deux autres éclatèrent en route. Un chat aux aguets sur les débris conduisant à Notre-Dame de Bon-Voyage, fut tué par la treizième pierre, et le Bouticoudo, à qui je m'empressai d'offrir mes félicitations, me tourna les talons en haussant les épaules, sans vouloir rien accepter de ce que je lui présentais en témoignage de reconnaissance.

L'affection des Bouticoudos est chose vraiment merveilleuse; vous allez en juger : M. Lansdorff, chargé d'affaires de la Russie, désirant joindre à sa riche et immense collection de curiosités brésiliennes



Un campement de Bouticoudos. (Page 47.)

le crâne d'un individu de cette nation, en fit demander un au chef dont je vous ai déjà parlé, et lui offrit quelques armes en échange. Celui-ci, plus galant et plus courtois qu'on n'aurait dû le supposer d'un sauvage, lui envoya son propre fils, en lui disant : « *Voilà un crâne, arrangez-le comme vous voudrez.* »

L'enfant reçut chez M. Lansdorff tous les soins qu'on doit au malheur. Le pauvre garçon, âgé de neuf à dix ans, s'attendait tous les jours à être décapité, et ne comprenait pas pourquoi on le traitait avec tant d'humanité.

J'emmenai ce jeune sauvage avec moi dans bien des courses, et les preuves qu'il me donna de son courage, de son adresse et de son agilité, ne peuvent se décrire en aucune langue. Il est des choses qu'on aurait bien mauvaise grâce à raconter : il n'y a que les gens qui ont vu des miracles qui puissent y croire.

On trouve aussi au sud-ouest du Brésil une peuplade d'Albinos, pauvres, faibles, souffreteux, n'y voyant bien que la nuit ou après le coucher du soleil. Ils sont blancs de la peau, des cils, des sourcils, des cheveux; ils ont les yeux et les ongles roses, et se montrent inaccessibles à toute idée de civilisation et de progrès. Le même sol nourrit aussi des chevaux blancs, que Francesco d'Azara appelle Mélados, et qui sont sans élégance et sans vigueur. J'ai vu, dans une de mes courses aventureuses, une femme moitié blanche, moitié noire, mais à taches irrégulières. Elle était d'une humeur joyeuse; elle aimait beaucoup à parler de la bizarrerie de son organisation, et, chose étrange, elle avait deux enfants dont l'un était albinos et l'autre d'un noir d'ébène. Elle ne cachait à personne sa prédilection pour ce dernier, et comme je lui en demandais la cause, elle me répondit que c'était parce qu'elle le tenait de son premier mari. Le culte des vieux souvenirs n'est point mort au Brésil, même chez les peuplades sauvages de cet immense empire. Nous sommes plus oublieux et plus ingrats en Europe.

Les Albinos touchent aux Bouticoudos. Philosophes, expliquez ces contrastes !

Dès que nos observations astronomiques furent terminées, nous mîmes à la voile par une brise carabinée de l'ouest, qui nous poussa vite hors du goulet. Bientôt les vastes forêts s'effacèrent dans un lointain violâtre ; le *géant couché* disparut sous les flots comme un hardi plongeur, et nous nous retrouvâmes de nouveau face à face avec les vents, le ciel et les eaux. La curiosité s'émousse comme tous les goûts, comme toutes les passions ; il faut en user sobrement, et, pour ma part, je ne suis pas trop fâché de dire adieu à la terre féconde d'Alvarès Cabral, si mollement interrogée par les Portugais d'aujourd'hui.

Les stériles conquêtes des peuples sont une flétrissure plutôt qu'une gloire.

La brise est fraîche. Encore une anecdote sur le Brésil, encore un dernier regard sur les hommes qui le sillonnent.

Une remarque fort curieuse, et qui a frappé tous les explorateurs de cet immense royaume, dont la moitié n'est pas encore connue, c'est la diversité de mœurs des peuples sauvages qui le parcourent. Tous, excepté les Albinos, sont cruels, féroces, anthropophages ; presque tous vivent en nomades, sans lois, sans religion, ou se faisant des dieux selon leurs caprices ; tous obéissent à leur appétit sans cesse renaissant de rapine et de destruction, et cependant il y a parmi ces peuplades des nuances fort tranchées qui les distinguent et qui sembleraient laisser entrevoir dans l'avenir, pour quelques-unes du moins, la possibilité de les faire jouir des bienfaits de la civilisation, toujours si paresseuse dans ses conquêtes morales.

Les Bouticoudos, par exemple, se distinguent de tous leurs ennemis (car ici tous les peuples vivent en ennemis) par l'absence totale de ces sentiments si



...L'un était albinos, l'autre d'un noir d'ébène. (Page 48.)

doux d'amitié et de famille, si puissants, si saints, même chez les nations les plus sauvages de la terre. Parmi eux, point de tendresse fraternelle, point d'amour maternel ou filial. On naît, on vit ; on allonge les oreilles à l'enfant, on troue sa lèvre inférieure pour y fixer un gros morceau de bois qui lui sert de table lors de ses repas ; on l'arme d'un arc à flèches ou à pierres, on lui montre le désert ou les forêts, et on lui dit : « Là est ta pâture, va, cherche, et fais la guerre à tout être vivant qui voudra te résister. » S'il meurt, point de larmes, point de funérailles ; la peuplade a un sujet de moins, c'est tout.

Chez les Tupinambas, au contraire, plus féroces, s'il se peut, que les Bouticoudos et les Païkicé, on a trouvé des sentiments d'amour si vrais, si violents, si énergiquement exprimés, qu'on peut les appeler héroïques, alors même qu'ils ont pour résultat les plus horribles vengeances.

Une guerre sanglante avait éclaté entre les Païkicé et les Tupinambas; déjà, dans un de ces combats où les dents et les ongles de ces bêtes féroces jouent un rôle aussi actif que les flèches et les massues, plusieurs des chefs les plus intrépides avaient perdu la vie, et les deux féroces peuplades ne se lassaient pas. À la dernière mêlée qui avait eu lieu, une femme avait vu son mari massacré par les ennemis vainqueurs, et les lambeaux de sa chair jetés çà et là dans la plaine. Aussitôt elle médite une vengeance éclatante et la communique la nuit à ses camarades, qui l'approuvent et l'encouragent.

— Percez-moi le dos, les cuisses, la poitrine, leur dit-elle, crevez-moi un œil, coupez-moi deux doigts de la main gauche, et laissez-moi faire, mon mari sera vengé. On obéit à ses volontés, on mutile la malheureuse, qui ne pousse pas un cri, qui n'exhale pas une plainte.

— Adieu, leur cria-t-elle quand tout fut fini. Si vous pouvez attaquer dans quinze soleils, à telle heure, je vous réponds que vous aurez moins d'ennemis à combattre que par le passé.

Elle s'élance, elle s'éloigne, et se dirige couverte de sang vers les Païkicé, campés à peu de distance,

attendant la lutte du lendemain. Dès qu'elle aperçoit leurs feux, elle se précipite à grands cris, les tient en haleine d'une alerte, et tombe aux pieds du chef en poussant des gémissements de douleur.

On s'empresse, on l'entoure, on l'interroge, et l'astucieuse Tupinamba leur dit alors d'une voix entrecoupée que les chefs de sa tribu ont voulu la tuer parce qu'elle faisait des vœux pour le succès des armes des Païkicé; qu'après avoir courageusement résisté à leurs menaces, elle s'est vue attachée à un poteau, qu'on a commencé à lui faire subir les tourments réservés aux prisonniers ennemis ; puis que, dans l'attente de leur joie du lendemain, ils se sont endormis, et que, profitant de leur sommeil, elle s'est échappée et est venue chercher un asile chez ceux pour qui étaient ses vœux les plus ardents.

A l'aspect des blessures de cette femme, dont quelques-unes sont très-profondes, les Païkicé ne doutent pas de la vérité du récit qui leur est fait, et donnent les soins les plus empressés à celle qui a tant souffert pour eux. Bientôt elle partage les travaux de tous. C'est elle qui, prévoyante, veille autour du camp avec le plus d'activité ; c'est elle qui s'est chargée de jeter le premier cri d'alarme. Un chef en fait son épouse, et celle-ci semble s'attacher à lui par les liens de l'amour et de la reconnaissance... Mais une nuit, le camp est dans l'agitation, les principaux chefs se réveillent sous les atteintes des douleurs les plus aiguës ; ils s'agitent, se roulent, se tordent ; ils sont dans des convulsions horribles ; et lorsque, bien sûre de l'efficacité du poison qu'elle a distribué, la jeune Tupinamba peut compter ses victimes, elle bondit, s'éloigne, pousse un grand cri répété par les échos de la forêt voisine, et les Païkicé, surpris dans leur agonie, sont achevés par les Tupinambas, prévenus de l'heure et du jour du massacre.

Espérons, pour le bonheur de l'humanité, que ces races cruelles se détruiront bientôt les unes par les autres, et que, comme l'hyène et le tigre, elles disparaîtront un jour de la terre.

Au lieu de mettre directement le cap sur Table-Bay, pointe méridionale d'Afrique, nous allâmes chercher par une plus haute latitude les vents variables, et nous laissâmes à notre gauche le Rocher-Sacré, l'île de lave et de grands souvenirs, la vallée silencieuse où s'est éteinte la plus belle étoile qui ait jamais brillé au firmament. — Salut à Sainte-Hélène ! Salut aux trois saules qui pleurent sur le mort immortel cadenassé dans sa bière de fer !

Nos pensées devinrent tristes et sombres : nous reportions nos regards vers ce passé glorieux si profondément gravé sur tant de gigantesques monuments, lorsqu'un bien douloureux spectacle vint encore nous frapper dans nos affections.

Le récit de nos malheurs en est le baume le plus efficace, et il y a toujours des consolations dans les larmes.

De tous les officiers de la corvette, Théodore Laborde était sans contredit le plus aimé et le plus heureux ; il comptait embrasser bientôt sa famille, qui l'attendait impatiente à l'île Maurice. Jeune, expérimenté, intrépide, il avait joué un beau rôle au glorieux combat d'Ouessant et à celui de la baie de Tamatave, où la marine française soutint dignement l'honneur de son pavillon.

Laborde commandait le quart. La barre s'engagea ; il ordonna une manœuvre ; en se baissant vers le faux-pont, un vaisseau se rompit dans sa poitrine. Le lendemain, après notre déjeuner, il vomit du sang en abondance; il se leva et nous dit d'une voix solennelle : — A huit jours d'ici, mes amis, je vous convie à mes funérailles.

L'infortuné avait lu dans les décrets de Dieu.

— Oh ! cela est bien horrible, nous dit-il après les premiers symptômes ; oh ! cela est bien horrible de mourir, alors qu'il y a devant soi une carrière de périls et de gloire ! Et puis, ajoutait-il en nous tendant une main frémissante, on a des amis qu'on regrette, une famille qu'on pleure, et la mort vient vous saisir ! N'est-ce pas, n'est-ce pas que vous parlerez de moi quelque temps encore ? Promettez-le-moi, mes bons camarades, la tendresse est consolatrice, et j'ai besoin de consolation, moi ! Mon pauvre père, qui m'attend là, là tout près, dites-lui combien je l'aimais... Merci, docteur, merci... demain... demain... rien ne me réveillera... Si je me retourne, je meurs à l'instant... et tenez, je souffre trop, je veux en finir... adieu, adieu, mes amis !...

Il se retourna et vécut encore un quart d'heure, pendant lequel il nous appela tous près de lui. — Le soleil levant frappa d'un vif rayon le sabord qui s'ouvrait près de la tête de Laborde.

— C'est le coup de canon, dit-il en fermant ses rideaux.

Le lendemain, les vergues du navire étaient en pantenne, une planche humide débordait le bastingage, le silence de la douleur régnait sur le pont ; l'abbé de Quélen fit tomber une courte prière sur la toile à voile qui enveloppait un cadavre, et le navire se trouva délesté d'un homme de bien et d'un homme de cœur...

Après une quarantaine de jours d'une navigation monotone, sans calmes ni tempêtes, la houle devint creuse et lente ; de monstrueuses baleines lançaient à l'air leurs jets rapides, et les observations astronomiques, d'accord avec celles des matelots, qui n'étudient la marche des navires que sur les flots, nous placèrent en vue du cap de Bonne-Espérance. Là-bas l'Amérique, ici l'Afrique, et tout cela sans transition ! C'est ainsi que j'aime les voyages.

Voici la terre, vers laquelle la houle nous a poussés pendant la nuit. Quel contraste, grand Dieu ! Au Brésil, des eaux riantes et poissonneuses ; ici des flots plombés et mornes ; en Amérique, des forêts immenses, éternelles, toujours de la verdure : en Afrique, des masses énormes de rochers creusés et déchirés par une lame sans cesse turbulente, et point de verdure à ces rocs, point de végétation au loin ; c'est un chaos immense de débris et de laves qui se dessinent à l'œil en fantômes menaçants ; au Brésil, partout la vie ; au cap de Bonne-Espérance, partout la mort. A la bonne heure, voilà comme j'aime les voyages !

Oh ! que le Camoëns a poétiquement placé son terrible épisode d'Adamastor sur un de ces mornes muets, au pied desquels gisent tant de cadavres de navires pulvérisés ! Que de cris ils ont étouffés, que d'agonies ils ont vues depuis que Vasco de Gama a baptisé cette pointe d'Afrique le cap des Tempêtes !

Une heure après le lever du soleil, la brise souffla fraîche et soutenue. Nous cinglâmes vers Table-Bay, et nous laissâmes tomber l'ancre au milieu de la rade sur un fond de roches et de coquillages brisés. Mes crayons et mes pinceaux n'avaient pas été oisifs, et mes cartons et mes souvenirs s'étaient déjà enrichis de motifs de paysages mâles et gigantesques.

A mesure que j'avance dans ces graves et périlleuses excursions, j'éprouve le besoin de me recueillir, je me tiens en garde contre cette ardente imagination dont le ciel m'a doté si funestement, et je lui fais une guerre de tous les instants pour la courber sous le

joug de la froide raison. Le poëte est inhabile aux courses scientifiques ; en fait de voyages, rien n'est pauvre comme la richesse, et l'écrivain doit s'effacer des tableaux qu'il a mission de dérouler aux yeux. Si le portrait moral du voyageur était en tête du livre qu'il publie, il deviendrait alors aisé de discerner la vérité du mensonge, et l'histoire des pays et des peuples serait plus précise et plus tranchée. Moi, je demande grâce pour mon style, mais je n'en veux point pour l'exactitude des faits : j'écris avec mes yeux d'autrefois et non avec mon imagination présente. Je veux qu'on me croie et non pas qu'on me loue. Mais l'enthousiasme est quelquefois permis à l'observateur ; il est telle scène si grande, si dramatique, que le cœur et la raison se mettent d'accord pour sentir et peindre ; si la vérité semble sortir de la règle commune, c'est que le lecteur ne la voit pas, lui, du point où le narrateur est placé.

Nous voici au centre de la rade du Cap, et je vous défie de rester froid en face de ce grave et sauvage panorama qui se déploie à l'œil effrayé. Là, à droite, des masses gigantesques de laves noires, nues, découpées d'une manière si bizarre, qu'on dirait que la nature morte de cette partie de l'Afrique s'est efforcée de prendre les formes de la nature vivante qui bondit dans ces déserts. C'est la Croupe-du-Lion, sur laquelle flotte le pavillon dominateur de la Grande-Bretagne ; puis le sol, s'abaissant petit à petit, se redresse tout à coup et forme ce plateau large, uni, régulier, qu'on a si bien nommé la Table, du haut de laquelle les vents se précipitent avec rage vers l'Océan, qu'ils soulèvent et refoulent, lui enlevant comme des flocons d'écume les imprudents navires qui lui avaient confié leur fortune. « La nappe est mise, » disent les marins sitôt que des nuages arrondis, partant de la Tête-du-Diable, opposée à la Croupe-du-Lion, se heurtent, se brisent, se séparent, se rejoignent sur le sommet du plateau. « La nappe est mise ! coupe les câbles et au large !... » Efforts inutiles ! il faut des victimes à l'ouragan, et lorsque, sur dix navires à l'ancre, un seul peut se sauver, c'est que le ciel a été généreux, c'est que la tempête a voulu qu'une voix portât au loin des nouvelles du désastre.

La Tête-du-Diable est séparée du plateau principal par une embrasure haute et étroite d'où s'élancent les rafales meurtrières, heurtées par les pitons plus rapprochés qu'elles ont déchirés dans leur course.

Jugez des phénomènes météréologiques dont cette rade de malheur est le théâtre ! J'ai vu deux navires, l'un entrant, l'autre sortant, presque vergue contre vergue, courir tous les deux vent arrière [1] ! — Quel choc ! quel désordre ! quel fracas au moment où ces deux vents impétueux viennent à se heurter, à se combattre, à se disputer l'espace ! A gauche de la Tête-du-Diable, le terrain se nivelle, se plonge dans les solitudes africaines, décrit une vaste courbe vers la rivière des Éléphants, et, à neuf lieues de là, se rapproche de la côte et se redresse encore pour la défendre contre les envahissements de l'Atlantique.

A égale distance à peu près de la Croupe-du-Lion et de la Tête-du-Diable, au pied même de la montagne de la Table, est bâtie la ville du Cap, fraîche, blanche, riante comme une cité qu'on achève et qu'on veut rendre coquette. Ce sont des terrasses devant les maisons, et des arbres au pied de ces terrasses dont les dames font leur promenade de chaque jour ; ce sont des rues larges et tirées au cordeau, propres, aérées ; c'est partout un parfum de la Hollande, par qui fut bâtie cette colonie jadis si florissante, et qui a changé de maître par le droit de la guerre.

Sur la gauche de la ville et en face du débarcadère et d'une magnifique caserne, est un vaste et triste champ de Mars, dont les pins inclinés presque jusqu'au sol attestent le fréquent passage de l'ouragan. Cela est douloureux à voir.

Plusieurs forts, tous bien situés, défendent la ville, mieux protégée encore par la difficulté des atterrissages. En temps de paix, la garnison est de quatre mille hommes ; en temps de guerre, elle est proportionnée aux craintes qu'on éprouve. Mais ce n'est pas de l'Europe que partira le coup de canon qui arrachera la colonie aux Anglais : c'est de l'intérieur des terres, c'est du pays guerrier des Cafres et des autres peuplades intrépides qui ceignent comme d'un vaste réseau la ville et les propriétés des planteurs, sans cesse envahies et saccagées. Il y a là dans l'avenir un jour de terreur et de deuil pour l'Angleterre.

Je ne suis point de ceux qui, en arrivant dans un pays curieux à étudier, se hâtent de demander ce qu'il y a de remarquable à voir et s'y précipitent avec ardeur. Ce que j'aime surtout dans ces courses lointaines, c'est ce que les esprits superficiels dédaignent, ce que le petit nombre choisit de préférence pour le lieu de ses méditations : ce n'est pas l'Europe que je viens chercher au sud de l'Afrique.

Une montagne aride et sauvage est là sur ma tête ; elle aura ma première visite. Qui sait si demain l'ouragan qu'elle vomira ne nous forcera point à une fuite précipitée ? Escaladons la Table avant que la rafale ait mis la nappe.

Les chemins qui, par une pente insensible, conduisent à travers champs jusqu'au roc, sont coupés de petites rigoles où une eau limpide coule avec assez d'abondance ; mais ici toute végétation s'efface et meurt ; la montagne est rapide dès sa base, et l'étroit sentier qui garde, presque imperceptible, la trace des explorateurs, se perd bientôt au milieu d'un chaos de roches osseuses qui disent les dangers à courir. Je comprends toute indécision avant la lutte ; mais une fois en présence du péril, rien ne me ferait faire volte-face. J'avais un excellent fusil à deux coups, deux pistolets, un sabre, plus une gibecière, un calepin et mes crayons. C'était assez pour ma défense : qui sait si les tigres et les Cafres ne reculeraient pas en présence des mauvais croquis d'un artiste d'occasion ? mais, à tout hasard, je m'adresserai d'abord à mon briquet et à mes autres armes : ce sont, je crois, de plus sûrs auxiliaires.

La route devenait ardue au milieu de ces réflexions que je faisais souvent à haute voix, et un soleil brûlant épuisait mes forces sans lasser mon courage.

J'escaladais toujours le rapide plateau, et je faisais de fréquentes haltes derrière quelques roches, car peu m'importait d'arriver tard au sommet pourvu que j'y pusse arriver. La chaleur était accablante, le thermomètre de Réaumur, au nord, à l'ombre et sans réfraction, marquait trente degrés sept dixièmes ; et, dans mon imprévoyance, je n'avais emporté qu'une gourde pleine d'eau, que j'avais déjà vidée, sans que le murmure d'un ruisseau me donnât l'espoir de la remplir de nouveau. Mais je n'étais pas homme à m'arrêter devant un seul obstacle, et je grimpais haletant et épuisé.

A peu près aux deux tiers de la route, dans un moment d'inaction et de repos, un éboulement se fit entendre près de moi. J'écoutai inquiet ; un second éboulement suivit de près le premier, puis un troisième à égale distance. Point de souffle dans l'air, la nature

[1] Voir les notes.

avait le calme de la mort, et je dus comprendre que, tigre ou nègre marron, il y avait à ma portée un ennemi à combattre. J'armai mon fusil, dans lequel j'avais glissé deux balles, et je me tins prudemment dans l'espèce de gîte que je m'étais donné; mais, presque honteux de ma prudence, je tournai doucement le rocher protecteur, et j'avançai la tête pour voir de quel côté venait le danger.

— Au large! me cria une voix qu'on cherchait à rendre sonore; au large, ou vous êtes mort!...

Un homme, en effet, m'avait mis en joue, mais un de ces hommes qu'on juge, au premier coup d'œil, ne pas être fort redoutables, un de ces ennemis qui ne demandent pas mieux que de vous tendre la main.

— Au large, vous-même! lui répliquai-je en lui présentant un de mes pistolets; que me voulez-vous?

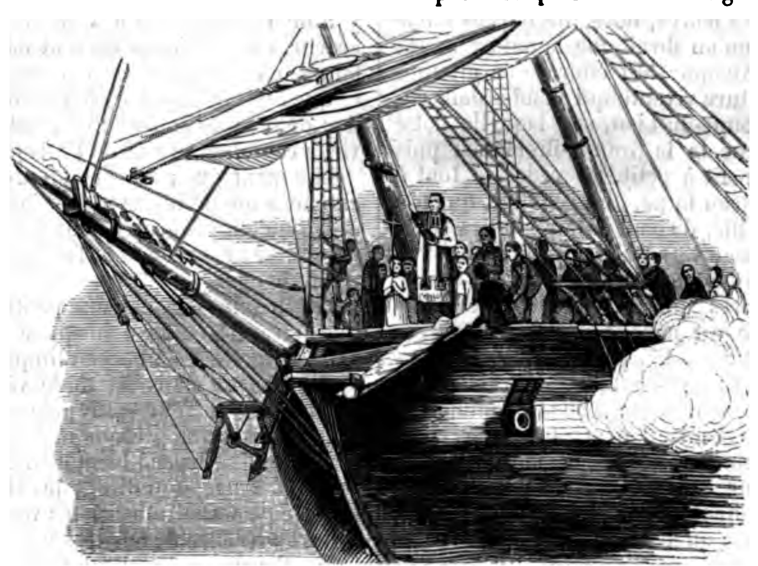
— Rien.

— Je m'en étais douté.

Et nous fîmes tranquillement quelques pas pour nous rapprocher.

Il avait un singulier costume de voyage, ma foi! Un tout petit chapeau de feutre fin et coquettement brossé se posait légèrement sur une de ses oreilles; son cou laissait tomber avec grâce une cravate de soie nouée à la Colin. Un habit bleu de Staub ou de Laffite, tout neuf et tout pointu, selon la mode du temps; un gilet chamois, des gants jaunes et propres, un pantalon de poil de chèvre, de fins escarpins de Sakoski et des bas de soie, complétaient sa mise. On eût dit un fashionable de Tortoni de retour d'une promenade au bois dans son léger tilbury, et je riais de son élégance en même temps qu'il riait, lui, de l'étrangeté de mes vêtements autrement façonnés. De gros souliers, des chaussettes, un large pantalon de toile, une chemise bleue, une veste, point de bretelles, point de cravate ni de gants, un immense chapeau de paille et mes armes, voilà l'homme en présence duquel se trouvait mon rude antagoniste. Ajoutez à cela que sa voix était faible et sa figure délicate et rosée; moi j'ai l'organe assez dur et le teint au niveau de mon organe.

Après ces premières investigations muettes, notre



...Une planche humide débordait le bastingage. (Page 50.)

conversation continua, et je repris le premier la parole.

— Savez-vous que vous m'avez fait presque peur?

— Savez-vous que vous m'avez fait peur tout à fait?

— Êtes-vous rassuré maintenant?

— Mais oui; et vous?

— Moi? pas encore; vous êtes effrayant?

Et je partis d'un grand éclat de rire.

— Où allez-vous donc si joliment vêtu? lui dis-je après m'être assis presque à ses pieds.

— Ici, monsieur, on ne peut aller qu'en haut ou en bas; je vais en haut.

— Et moi aussi, en route!

Je pris son bras, et nous nous aidâmes dans notre laborieuse excursion.

Le brick qui l'avait conduit au Cap venait de mouiller en pleine rade le matin. Il était commandé par le capitaine Husard et allait faire voile sous peu de jours pour Calcutta. Là se bornèrent d'abord les confidences de mon compagnon de voyage, qui entrecoupait son récit par de profonds soupirs et des cris de douleurs que lui arrachaient les pointes aiguës des rochers.

— Eh! monsieur, l'on ne se met pas en marche pour un pareil voyage avec une chaussure de bal, lui disais-je à chacune de ses lamentations; vous deviez vous douter que la montagne de la Table n'avait ni tapis moelleux ni dalles polies; vous allez sans doute à Calcutta pour vous faire traiter de la folie?

J'y vais comme naturaliste, me répondit-il, et j'y suis envoyé par le roi.

Cependant nous avancions toujours, et les difficultés devenaient plus grandes; mon compagnon de voyage me demandait souvent grâce, et d'une voix souffreteuse me suppliait de ne pas l'abandonner.

— Allons! courage! lui criais-je quand je l'avais devancé; courage, courage! nous arrivons!

— Voilà deux heures que vous m'en dites autant.

— Courage! m'y voici!

Quelques instants après, nous fûmes deux sur le plateau; le premier, essoufflé, brisé, mais debout; le second étendu sur le pic et à demi mort.

Rien au monde n'est imposant comme le tableau sur lequel on plane alors. Tout ce que la nature a de grave, de majestueux, de poétique, de terrible, est là, sous vos pieds, à vos côtés, autour de vous; la mer et ses navires, une ville et ses brillants édifices, des montagnes rudes et sauvages et des déserts immenses où l'œil plonge dans un lointain sans bornes.

Nous nous plaçâmes debout sur la pierre la plus élevée du plateau, appelée tombeau chinois, et, fiers de notre conquête, nous retrouvâmes en nous asseyant une gaieté qui nous avait souvent fait défaut dans la lutte.

— Je ne sais pourquoi, monsieur, me dit mon nouvel ami, vous ne m'avez pas encore dit votre nom.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit le vôtre?

— J'attendais votre confidence, et pourtant je crois n'en avoir pas besoin.

— Comment cela?

— Il me semble que je vous ai vu, que je vous connais.

— Ma foi, je faisais à l'instant même, et en vous regardant, une réflexion semblable à la vôtre.

— Venez-vous de Paris?

— Oui, et je fais le tour du monde sur *l'Uranie*.

— N'avez-vous pas diné, quelques jours avant votre départ, chez M. Cuvier?

— Oui.

— Vous étiez presque chez moi, je suis le fils de sa femme.

— Monsieur Duvauchel!

— Monsieur Arago!

Et nous nous embrassâmes en frères.

— Maintenant que nous pouvons nous tutoyer, nous allons manger un morceau.



La ville du Cap et la montagne de la Table. (Page 51.)

— J'allais vous le proposer.

— Je me meurs de faim.

— Et moi donc!

— Et si un lion ou un tigre vient nous déranger?

— Nous l'inviterons.

— Il n'acceptera pas.

— Voyons, ouvrez votre gibecière, poursuivis-je.

— Et vous la vôtre; qu'avez-vous?

— Hélas! il ne me reste qu'un biscuit.

— Et à moi une pomme.

— Partageons.

Ainsi fut fait.

— Avez-vous au moins un peu de vin?

— Pas une goutte. Et vous, avez-vous de l'eau?

— Pas une larme.

— Je penserai souvent à votre invitation; mais on dine mieux chez votre beau-père au Jardin des Plantes de Paris.

Après une demi-heure d'intime causerie, nous redescendîmes la montagne; et pour arriver plus vite nous nous laissions glisser sur les cailloux, et nous parcourions, quelquefois d'un seul jet, d'assez grandes distances. Mes gros souliers tout percés me dirent adieu au bas de la montagne; mes vêtements en lambeaux me forcèrent d'attendre la nuit avant d'entrer dans la ville. Quant à Duvauchel, il ne possédait plus ni habit, ni bas de soie, ni souliers, ni chapeau. Le fashionable avait pris le costume du Cafre.

Mais il avait gravi la montagne de la Table.

Hélas! l'ardent naturaliste est mort à Calcutta il y a deux ans à peine!

Les voyages sont dévorateurs.



X

LE CAP

Chasse au lion. — Détails.

Des faits encore, puisque leur logique est si éloquente. Les hommes et les époques ne devraient pas avoir d'autre historien : les faits seuls peuvent exactement traduire la physionomie des peuples, et là du moins chacun peut puiser avec sécurité pour éclairer la conscience et la raison ; là est le seul livre qui ne trompe jamais.

Quand les hommes sont venus ici poser les premières bases de leur naissante colonie, ils trouvèrent un sol rude, âpre, habité et défendu par des hordes sauvages. Les armes à feu firent taire bientôt la puissance des sagaies, des arcs et des casse-têtes ; les indigènes se retirèrent dans l'intérieur des terres, et les navires voyageurs, pour renouveler leur eau et leurs vivres, trouvèrent ici un point de relâche à moitié chemin de l'Europe et des Indes orientales. Jusque-là tout était profit pour le commerce et la civilisation; mais là aussi s'arrêta malheureusement le projet, vaste d'abord et bientôt abandonné, de la conquête morale du sud de l'Afrique. Les piastres d'Espagne et les guinées anglaises enrichirent les colons, qui ne voulurent point porter plus haut leurs idées d'industrie et de progrès ; et les siècles passèrent sur Table-Bay, colonie européenne, sans que les terres qui touchent pour ainsi dire à la ville fussent plus cultivées, sans que les peuplades qui les parcourent fussent moins sauvages et moins féroces. C'eût été pourtant une belle et noble conquête que celle d'un pays où le sang n'eût plus coulé que sous le règne des lois et de la justice. Le commerce est en général très-peu régénérateur.

Dans un pays diapré en quelque sorte par la présence de vingt peuplades diverses, il faut qu'on me pardonne si je vais par monts et par vaux, si de la maison je cours à la hutte, et si je quitte le moraï pour le temple de Luther. Ne rien oublier est ma principale occupation, et l'ordre et la symétrie seraient ici très-peu en harmonie avec la variété des tableaux qui se déroulent aux yeux.

En général, la ville du Cap offre à l'observateur un aspect bizarre, discordant, qui blesse, qui repousse. On respire partout une exhalaison impossible à définir; toutes les castes d'esclaves employés à l'agriculture et au service des maisons ont un caractère tranché. Le Hottentot, le Cafre, le Mozambique, le Malgache, ennemis implacables, se coudoient, se menacent, se heurtent dans tous les carrefours ; et souvent entre deux têtes noires, hideuses, bavant une écume verdâtre, passe, blanche et élégante, une silhouette de jeune femme anglaise qu'on dirait jetée là comme un ange entre deux démons ; et puis des chants ou plutôt des grognements sauvages, des danses frénétiques dont on détourne la vue, des cris fauves, des instruments de joie et de fête fabriqués à l'aide des débris d'ossements et d'énormes crustacés, tout cela pêle-mêle dans un endroit resserré, tout cela formant une colonie, tout cela sale, abruti, dépravé.

Eh bien ! voyez maintenant, mais rangez-vous, car il y a péril à regarder de trop près. C'est un chariot immense de la longueur de deux omnibus, lourd, ferré, broyant le sol, ayant avec lui chambre à coucher, lit et cuisine, attelé de douze, quatorze, seize et le plus souvent de dix-huit buffles deux à deux, qui courent au grand galop par des chemins difficiles et rocailleux; c'est un nuage de poussière et de graviers à obscurcir les airs; en tête de l'équipage est un Hottentot haletant qui crie gare ; sur le devant du chariot, un Cafre, attentif et penché, tient les rênes d'une main vigoureuse, tandis que l'autre, armé d'un fouet dont le manche n'a pas plus de deux pieds de longueur, et la lanière moins de soixante, stimule l'ardeur des buffles; et si un insecte incommode s'attache au cou ou aux flancs d'un de ces animaux, il est rare que du premier coup de fouet il ne soit pas écrasé sur le sang qu'il a fait jaillir. Je maintiens qu'un automédon cafre en aurait remontré à celui de la Grèce, dont Homère nous a dit des choses si merveilleuses.

Cafres, Malgaches, Mozambiques, n'ont qu'à s'entendre une fois, et la ville du Cap ne sera plus qu'un monceau de cendres, et une nouvelle colonie devra être rebâtie. Aussi la politique européenne met-elle tous ses soins à maintenir parmi ces diverses nations un esprit de haine et de vengeance qui n'est funeste qu'à ceux qu'il anime.

J'étais logé au Cap chez un horloger nommé Rouvière. Cet horloger avait un frère dont la vie de périls résume en elle seule celle des Boutins, des Mongo-Park, des Landers et des explorateurs européens les plus intrépides. Ici quand M. Rouvière passe dans une rue, chacun salue et s'arrête. S'il entre dans un salon, tout le monde se lève par respect, la plupart aussi par reconnaissance, car presque à tous il a rendu quelques grands services. On n'a pas d'exemple au Cap d'un navire échoué sur la côte dont M. Rouvière n'ait sauvé quelques débris utiles ou quelques matelots, et cela au milieu des brisants et toujours au péril de sa vie. J'avais entendu raconter de lui des choses si merveilleuses, que je résolus de m'enquérir de la vérité, et je demeurai bientôt convaincu que rien n'était exagéré dans le récit des faits et gestes qu'on attribuait à M. Rouvière.

Le hasard me plaça un jour à son côté dans un salon, et je mis à profit cette heureuse circonstance.

— Monsieur, lui dis-je après quelques paroles de politesse banale, croyez-vous à la générosité du lion?

— Oui, me répondit-il, le lion est généreux, mais envers les Européens seulement.

Sa réponse me fit sourire; il s'en aperçut et continua gravement :

— Ceci n'est pas une plaisanterie, mais un fait positif qui a cependant besoin d'explication. Les Européens sont vêtus ; les esclaves en général ne le sont pas. Ceux-ci offrent à l'œil du lion de la chair à mâcher; ceux-là ne lui présentent presque rien de nu. Ce que j'entends par générosité, c'est, à proprement parler, dédain, absence d'appétit, et un lion qui n'a pas faim ne tue pas. Le lion a mangé moins d'Européens que de Cafres ou de Malgaches ; le souvenir de son dernier repas l'excite ; il y a là, à portée de ses ongles et de ses dents, une poitrine nue, et la poitrine est broyée...

— Je comprends...

Toutefois je crois qu'il y a de la reconnaissance

dans les paroles du brave Rouvière, et voici à quelle occasion cette reconnaissance est née.

Il partit un beau matin de Table-Bay pour False-Bay, en suivant les sinuosités de la côte, et seul, selon sa coutume, armé d'un bon fusil de munition où il glissait toujours deux balles de fer. Il portait, en outre, deux pistolets à la ceinture et un trident en fer à long manche, placé en bandoulière derrière son dos. Ainsi armé, Rouvière aurait fait le tour du monde sans la moindre difficulté. Il était en route depuis quelques heures lorsqu'un bruit sourd et prolongé appela son attention : au moment du péril, les premiers mots de Rouvière étaient ceux-ci :

— Alerte, mon garçon, et que Dieu soit neutre !...

Le bruit approchait, c'était le lion ; lorsque celui-ci veut tromper son ennemi aux aguets, il fait de ses puissantes griffes un creux dans la terre, y plonge sa gueule et rugit. Le bruit se répercute au loin d'écho en écho, et le voyageur ne sait de quel côté est l'ennemi. Après avoir visité ses amorces, Rouvière, l'œil et l'oreille attentifs, continua sa marche, certain qu'il aurait bientôt une lutte à soutenir.

En effet, les rochers qu'il côtoyait retentissent bientôt sourdement sous les bonds du redoutable roi de ces contrées, et un lion monstrueux vient se poser en avant de Rouvière et le provoquer pour ainsi dire au combat.

— Diable! diable ! se dit tout bas notre homme, il est bien gros... la tâche sera lourde... Et en présence d'un tel champion, il recule.

Le lion le suit à pas comptés. Rouvière s'arrête : le lion s'arrête aussi... Tout à coup la bête féroce rugit de nouveau, se bat les flancs, bondit et disparaît dans les sinuosités des rochers.

— Il est bien meilleur enfant que je ne l'espérais, murmura M. Rouvière ; mais essayons d'atteindre le bac, cela est prudent...

Il dit, et le lion se retrouve en sa présence pour lui fermer le chemin.

— Nous jouons aux barres, poursuivit Rouvière, ça finira mal... Il rétrograde encore ; mais l'animal impatienté se rapproche de lui et semble l'exciter à une attaque, comme fait un petit chien qui veut jouer avec son maître. M. Rouvière, piqué au jeu, est prêt à combattre, et le baudrier de son trident est déjà débouclé, mais il ne veut pas être l'agresseur. Le lion rugit pour la troisième fois, recommence sa course à travers les aspérités voisines, et pour la troisième fois aussi s'oppose à la marche du colon.

— Pour le coup, nous allons voir !

Rouvière s'adosse à une roche surplombée, met un genou à terre ; un pistolet est à ses pieds, et, le doigt sur la détente du fusil, il semble défier son redoutable adversaire.

Celui-ci hérisse sa crinière, gratte le sol, ouvre une gueule haletante, s'agite, se couche, se redresse et semble dire à l'homme : Frappe, tire. L'œil calme de M. Rouvière plonge, pour ainsi parler, dans l'œil ardent du lion ; ils ne sont plus séparés tous deux que par une distance de cinq ou six pas, et pendant un instant on dirait deux amis au repos...

— Oh ! tu as beau faire, grommelait M. Rouvière, je ne commencerai pas.

Qui dira maintenant de quel sentiment le lion fut animé? Après une lutte de patience, d'incertitude et de courage, mais sans combat, le terrible quadrupède rugit plus fort que jamais, s'élance comme une flèche et disparaît dans les profondeurs du désert.

— Vous dûtes vous croire à votre dernière heure ? dis-je à M. Rouvière.

— Je le crus si peu, me répondit-il, que je me disais, au moment où l'haleine du lion arrivait jusqu'à moi : Mes amis vont être bien étonnés quand je leur raconterai cette aventure.

Et la véracité de M. Rouvière ne peut ici être révoquée en doute par personne, sous peine de lapidation ou de mépris.

— Il boite un peu, dis-je un jour à un citoyen du Cap.

— C'est un petit tigre à qui il a eu affaire qui lui a mutilé la cuisse.

— Et cette épaule inégale ?

— C'est une lame furieuse qui l'a jeté sur la plage au moment où il sauvait une jeune femme.

— Et cette déchirure à la joue ?

— C'est la corne d'un buffle qui dévastait le grand marché et qu'il parvint à dompter au péril de ses jours.

— Et ces deux doigts absents de la main gauche ?

— Il se les coupa lui-même, mordu qu'il fut par un chien enragé dont plusieurs personnes avaient été victimes... Tenez, il va sortir, voyez.

M. Rouvière se leva et salua. Toute l'assemblée, debout, lui adressa les paroles les plus affectueuses ; chacun l'invitait pour les jours suivants, et pas un ne voulut le laisser sortir sans lui avoir serré la main. Le boulanger Rouvière est l'homme le plus brave que j'aie vu de ma vie.

Le lendemain de cette conversation et de cette soirée, je retrouvai M. Rouvière chez le consul français, où il était reçu, lui boulanger, sans fortune, avec la plus haute distinction. Je lui demandai de nouveaux détails sur sa vie aventureuse.

— Plus tard, me répondit-il ; je ne vous ai narré encore que des bagatelles que j'appelle mes distractions. Mes luttes avec les éléments ont été autrement ardentes que celles que j'ai eues à soutenir avec les bêtes féroces de ces contrées. Je ne demande pas mieux que de me reposer sur le passé, afin de me donner des forces pour le présent et des consolations pour l'avenir. Je vous dirai des choses fort curieuses, je vous jure.

— Est-il vrai, interrompis-je, que vous craigniez plus dans vos habitations intérieures la présence d'un tigre que celle d'un lion ?

— Quelle erreur ! un lion est beaucoup plus à redouter que trois tigres. Tout le monde ici va, sans de grands préparatifs, à la poursuite du tigre ; la chasse au lion est autrement imposante, et, morbleu ! vous en aurez le spectacle puisque vous êtes curieux. Il y a là du drame en action, du drame avec du sang. Quand on vient de loin, il faut avoir à raconter du nouveau au retour ; assistez donc à une chasse au roi des animaux.

Les préparatifs ne sont pas chose futile, et le choix du chef de l'expédition doit porter d'abord sur des esclaves intrépides et dévoués ; puis il prend des buffles vigoureux et un chariot avec des meurtrières d'où l'on est forcé parfois de faire feu si au lieu d'un ennemi à combattre on se trouve par malheur en présence de plusieurs.

M. Rouvière avait la main heureuse, il se chargea aussi des provisions ; et un matin, avant le jour, la caravane, composée de quatorze Européens et colons et de dix-sept Cafres et Hottentots, se mit en marche par des chemins presque effacés. Mais le Cafre conducteur était renommé parmi les plus adroits de la colonie, aussi étions-nous tranquilles et gais.

A midi nous arrivâmes sans accident digne de remarque dans l'habitation de M. Clark, où l'on reçoit

parfaitement. Nous repartîmes à trois heures, et nous voilà, à travers des bruyères épaisses, dans un pays d'aspect tout à fait sauvage. La rivière des Eléphants était à notre gauche, et de temps à autre nous la côtoyions en chassant devant nous les hippopotames qui la peuplent. Le soir nous arrivâmes à une riche plantation appartenant à M. Andrew, qui fêta Rouvière comme on fête son meilleur ami, et qui nous dit que depuis plusieurs semaines il n'avait entendu parler ni de tigres, ni de rhinocéros, ni de lions.

— Nous irons donc plus loin, dit notre chef, car il me faut une victime, ne fût-ce qu'un lion doux comme un agneau.

Notre halte fut courte, et les buffles reprirent leur allure rapide et bruyante. Bientôt le terrain changea d'aspect et devint sablonneux; la chaleur était accablante, et nous passions des heures entières allongés sur nos matelas.

— Dormez, dormez, nous disait M. Rouvière, je vous réveillerai quand il faudra, et vous n'aurez plus sommeil alors.

Nous campâmes cette nuit près d'une large mare d'eau stagnante, attendant tranquillement le retour du jour. Le matin nous eûmes une alerte qui nous tint tous en éveil; mais M. Rouvière jeta un coup d'œil scrutateur sur les buffles immobiles et nous rassura.

— Il n'y a là ni tigre ni lion, nous dit-il; les buffles le savent bien; le bruit que vous venez d'entendre est celui de quelque éboulement, de quelque chute d'arbre dans la forêt voisine, ou d'un météore qui vient d'éclater... En route!

Le troisième jour, nous étions à table chez M. Anderson, quand un esclave hottentot accourut pour nous prévenir qu'il avait entendu le rugissement du lion.



Rouvière.

— Qu'il soit le bienvenu, dit Rouvière en souriant. Aux armes! mes amis; qu'on attelle, et que mes ordres soient exécutés de point en point.

D'autres esclaves effrayés vinrent confirmer le dire du premier, et malgré les prières de M. Anderson, qui refusa de nous accompagner, nous nous mîmes en marche vers un bois où M. Rouvière pensait que se reposait la bête féroce. Plusieurs esclaves du planteur s'étaient volontairement joints à notre petite caravane, et, connaissant les environs, ils furent chargés de tourner le bois et de pousser, si faire se pouvait, l'ennemi en plaine ouverte. Nous fîmes halte à une clairière bordée par le bois d'un côté, et de l'autre par de rudes aspérités, de sorte que nous étions enfermés comme dans un cirque.

— Il est entendu, mes amis, que seul je commande, que seul je dois être obéi; sans cela pas un de nous peut-être ne reverra le Cap, nous dit M. Rouvière en se pinçant de temps à autre les lèvres et en relevant sa chevelure. L'ennemi n'est pas loin. Là les buffles et le chariot; ici, vous sur un seul rang; derrière, les Hottentots avec des fusils de rechange et les munitions pour charger les armes. Moi, à votre front, en avant de vous tous. Mais, au nom du ciel, ne venez pas à mon secours si vous me voyez en péril; restez unis, coude à coude, ou vous êtes morts... Silence!... j'ai entendu!... Et puis, voyez maintenant nos pauvres buffles!

En effet, au cri lointain qui venait de retentir, les animaux conducteurs s'étaient pour ainsi dire blottis les uns dans les autres, mais la tête au centre, comme pour ne pas voir le danger qui venait les chercher.

— Ah! ah! fit Rouvière en se frottant les mains, le visiteur se hâte. Il faut le fêter en bon voisin...

Un second cri plus rapproché se fit bientôt entendre.

— Diable, diable! poursuivit notre intrépide chef,

dit. Salut ! il est fort, il sera bientôt là... Je vous l'ai dit. Salut !

M. Rouvière était admirable de sagacité et d'énergie. Le lion venait de déboucher du bois, et à notre aspect il s'arrêta, puis il s'approcha à pas lents, sembla réfléchir et se coucha.

— Il sait son métier, poursuivit le brave boulanger ; il a combattu plus d'une fois : allons à lui pour



...Il déchargea sur la tête du lion ses deux pistolets à la fois. (Page 58.)

le forcer à se tenir debout; mais suivez-moi, et côte à côte.

Le lion se leva alors et fit aussi quelques pas pour venir à notre rencontre.

— Visez bien, camarades, nous dit Rouvière un genou à terre, visez bien, et au commandement de *trois*, feu !... Attention... une, deux, trois !...

Nous suivîmes ponctuellement les ordres de notre



Cafres, homme et femme. (Page 59.)

chef. Une décharge générale eut lieu, et nous saisîmes d'autres armes des mains de nos esclaves. Le lion avait fait un bond terrible, presque sur place, et des flocons de poil avaient volé en l'air.

— Comme c'est dur à tuer ! nous dit Rouvière ; voyez, il ne tombera pas, le gredin !

Mais la bête féroce poussait des rugissements brefs et entrecoupés de longs soupirs, sa queue battait ses flancs avec une violence extrême, sa langue rouge passait et repassait sur les longues soies de sa face ridée, et deux prunelles fauves et ardentes roulaient dans leur orbite. Pas un de nous ne soufflait mot,

mais pas un de nous ne perdait de vue le redoutable ennemi qui en avait vingt-cinq à combattre...

— N'est-ce pas, disait tout bas M. Rouvière en tournant rapidement la tête vers nous comme pour juger de notre émotion, n'est-ce pas que le cœur bat vite! Du courage! nous en viendrons à bout.

Mais le sang du lion coulait en abondance et rougissait la terre autour de lui.

— Allons! allons! continua tout bas l'intrépide Rouvière, une nouvelle décharge générale; et, s'il se peut, que tous les coups portent à la tête ou près de la tête.

Nous allions faire feu quand le fusil d'un des tireurs tomba. Celui-ci se baissa pour le ramasser, et laissa voir derrière lui la poitrine nue d'un Hottentot. A cet aspect, le redoutable lion se redresse comme frappé de vertige, ses naseaux s'ouvrent et se referment avec rapidité; il s'allonge, se replie sur lui-même, tourne sa monstrueuse tête à droite, à gauche, pour chercher à voir encore la proie qu'il veut, qu'il lui faut, qu'il aura.

— Il y a là un homme perdu, murmura Rouvière.

— Moi mort, dit le Hottentot.

En effet, le lion prend de l'élan, et, encadré dans son épaisse crinière, il se précipite comme un trait, passe sur Rouvière accroupi, renverse sept à huit chasseurs, s'empare du malheureux Hottentot, l'enlève, le porte à dix pas de là, le tient sous sa puissante griffe, et semble pourtant délibérer encore s'il lui fera grâce ou s'il le broiera.

Nous avions fait volte-face.

— Êtes-vous prêts? dit Rouvière, qui avait repris son poste en avant du peloton.

— Oui.

— Feu, mes amis!...

Le lion tomba et se releva presque au même instant. Il passait et repassait sur le Hottentot comme fait un chat jouant avec une souris. Rouvière s'approcha seul alors, et dit à l'infortunée victime : Ne bouge pas!

Et, presque à bout portant, il déchargea sur la tête du lion ses deux pistolets à la fois. Celui-ci poussa un horrible rugissement, ouvrit sa gueule ensanglantée et fit craquer sous ses dents la poitrine du Hottentot... Quelques minutes après, deux cadavres gisaient là l'un sur l'autre.

— Vous ne me semblez pas très-rassurés, nous dit Rouvière d'un ton dégagé, et je le comprends. Ce n'est pas chose aisée que de venir à bout de pareils adversaires. Je m'estime bien heureux que nous n'ayons à regretter qu'un seul homme.

Il en est de ces luttes avec un lion comme des luttes avec les tempêtes : on serait au désespoir de n'en avoir pas été témoin une fois, mais on réfléchit longtemps avant de s'y exposer de nouveau.

Notre retour au Cap s'effectua sans nouvel incident, et M. Rouvière était le lendemain avant le jour sur le môle, se demandant où il irait se poster. Il n'avait pas dormi de la nuit, car son baromètre lui annonçait une tempête. Cependant il n'y eut point de désastre à déplorer, la bourrasque passa vite, et le noble Rouvière put se reposer la nuit suivante.

On se heurte çà et là dans le monde avec des hommes tellement privilégiés, que tout ici-bas semble être façonné et créé pour leur servir de délassement, d'occupation ou de jouet. Rien ne les arrête, rien ne les étonne dans leur vol d'aigle, et les plus graves événements de la vie leur paraissent des revenants-bons tout simples, tout naturels, qui leur appartiennent exclusivement, et dont ils seraient piqués de ne pas jouir. Ce qui émeut la foule les trouve calmes, impassibles ; ils disent et croient qu'il y a toujours quelque chose au delà des plus terribles catastrophes, et ils se persuadent qu'ils sont déshonorés quand ils ne jouent pas le premier rôle dans un bouleversement. Ces hommes-là, voyez-vous, frapperaient du pied le Vésuve et l'Etna dans leurs désolantes irruptions; nouveaux Xerxès, ils fouetteraient la mer, et ils s'indignent de la puissance de l'ouragan qui les maîtrise ou du courroux de l'Océan qui les repousse. Le sang bout dans leurs veines, et, sans orgueil comme sans faiblesse, ils se figurent que la terre ne tremble que pour les éprouver, que l'éclair ne brille ou la foudre ne gronde que pour les vaincre. *Cela n'est fait que pour moi!* voilà leur exclamation première à chaque péril qui vient les chercher; aussi sont-ils toujours en mesure de résister au choc, aussi sont-ils constamment prêts à la défense. Étudiez ces natures d'acier et de lave alors que le sommeil les a subjuguées. C'est encore la vie qui les poursuit, la vie qui leur est réservée, cette vie incidentée qui fait de leur vie une vie à part, cette vie qui déborde comme une lave et bouillonne comme le bitume du Cotopaxi; vous diriez un criminel traqué par les remords, si vous ne découvriez avec plus d'attention quelque chose de grand, de calme sur leur large front, quelque chose de grave et de surhumain dans le battement fort et régulier de leurs artères : le crime a une autre allure, l'hyène a un autre sommeil.

Rouvière est un de ces hommes exceptionnels dont je viens de vous esquisser quelques traits moraux et physiques. On ne le connaîtrait pas qu'on s'arrêterait en le voyant passer, et pourtant, vous le savez déjà, c'est moins qu'un homme ordinaire par sa chétive charpente.

— Mais, lui dis-je un jour irrité presque contre sa supériorité si peu vaniteuse, n'avez-vous jamais eu peur dans votre vie?

— Si.

— A la bonne heure! Cela vous est-il arrivé souvent?

— Quelquefois.

— Quand, par exemple?

— Quand la réflexion n'avait pas eu le temps de venir à mon aide. Tous, sur cette terre, nous avons nos moments de bravoure et de lâcheté.

— Comment, vous avez été lâche, vous aussi?

— Moi comme les autres.

— Oh! contez-moi ça, je vous prie.

— Ce n'est pas long : j'étais allé dans une des plantations les plus éloignées de la ville, chez un de mes amis, qui, soit dit en passant, est le plus triste poltron que le ciel ait créé. Si la témérité est souvent une faute, la poltronnerie est toujours un malheur. Ne faites pas comme moi, vous succomberiez à la fatigue; ne faites pas comme mon ami, la vie vous serait lourde et pénible. Je poursuis. Le planteur ne me voyait jamais sortir de son habitation, armé jusqu'aux dents, sans me dire : « Mon cher Rouvière, vous avez là des pistolets qui peuvent vous blesser; soyez prudent. » Ce qui l'effrayait le plus était précisément ce qui devait le plus le rassurer. Mais le poltron est cousin germain du lâche... Ah! pardon de mes digressions, j'achève. Un jour que je m'étais éloigné plus que d'habitude, j'entendis un bruit sourd et régulier sortir d'une espèce de grotte devant laquelle j'allais passer. C'était la respiration fétide d'une lionne, que ses courses de la journée avaient sans doute épuisée... Oh! je vous l'avoue, je me conduisis

comme je ne l'eusse pas fait si je m'étais donné le temps de réfléchir. Profitant du sommeil de la bête féroce, je la tuai en lui tirant à bout portant trois balles dans la tête. Elle ne bougea plus.

— Et vous appelez cela de la lâcheté?

— Quel nom voulez-vous que je donne à mon attaque? on prévient les gens, on les réveille avant de les frapper. Tuer un ennemi qui dort!

— Mais quand cet ennemi est une lionne!.

— Vous avez beau me dire ce qu'on m'a souvent répété, je ne puis m'absoudre. Aussi peu s'en fallut que je ne terminasse là une vie encore forte, car, appelé par le bruit, un lion accourut de la forêt voisine, et, sans le secours inespéré qui m'arriva de l'habitation de mon ami, je ne vous conterais pas aujourd'hui ces petits détails d'une existence souvent beaucoup mieux remplie.

Si, pendant mon séjour au Cap, j'avais parlé de Rouvière à ce Marchais que je vous ai fait connaître, je suis sûr qu'il y aurait eu entre ces deux hommes quelque défi à épouvanter la raison, quelque lutte où l'un des deux adversaires au moins eût succombé. Plus tard, lorsque je fis le portrait du colon à mon gabier, il me regarda d'une prunelle indignée, comme si j'avais voulu humilier son orgueil, et, se levant brusquement, il me dit avec sa rudesse accoutumée: *J'espère bien que nous toucherons au Cap au retour, et nous nous verrons alors lui et moi.*

La roche sous-marine qui ouvrit notre belle corvette ne nous permit pas de relâcher une seconde fois à Table-Bay. Marchais en a toujours été pour ses regrets.

Nous partons dans quelques jours; utilisons-les. Il y a une bibliothèque au Cap, et si l'on y trouve peu de livres, la faute en est aux rats qui les dévorent. Le bibliothécaire est, m'avait-on dit, un homme d'un grand poids; en effet, il pèse au moins trois quintaux.

Le théâtre du Cap est un petit bijou pour l'exquise propreté et le mauvais goût. On y joue en général des traductions anglaises de nos pièces des boulevards. J'y ai vu représenter *Jocrisse, chef de brigands* et *la Main de fer ou l'épouse criminelle.* L'auteur à la mode, le Scribe de la colonie, est un nommé Ignace Boniface, qui sait tout au plus ce que c'est qu'un hémistiche, et qui probablement n'a jamais entendu parler d'hiatus.

Il n'y a pas au Cap d'église catholique, mais le temple luthérien est immense et d'une architecture sage et sévère à la fois. J'ai visité Constance. Les caves où la précieuse liqueur est gardée sont de véritables palais, et les foudres qui les renferment, sculptés admirablement par le ciseau d'artistes cafres et hottentots. Toute cette partie de la colonie est curieuse à voir et à étudier, quoiqu'il n'y ait pas de dangers à courir.

Le jardin de la Compagnie, si prôné par mes devanciers, est tout à fait indigne de la célébrité dont il jouit en Europe. La ménagerie seule est remarquable. Un admirable tigre royal, un lion gigantesque, un beau rhinocéros et quelques autruches en font toute la richesse. J'ai vu dans les allées du jardin un zèbre en liberté que les bambins montaient aisément et qui paraissait d'une docilité extrême. Ainsi donc, je peux donner un démenti aux naturalistes qui ont avancé que le zèbre était indomptable.

De toutes les peuplades avoisinant le Cap, celle des Cafres est la plus turbulente. C'est celle aussi qui tient le plus en éveil le gouverneur de la colonie. Leur manière de combattre est terrible, en effet: placés derrière leurs troupeaux de buffles qu'ils ont soumis au joug et qu'ils tiennent par la queue, ils se précipitent avec de grands cris sur leurs adversaires, et vous comprenez le désordre qu'ils doivent faire naître dans les bataillons les plus serrés.

Leurs armes sont des flèches courtes, sans pennes, armées de fer et toujours empoisonnées; de près ils se servent de casse-tête en bois dur ou en galets, et chacun de leurs coups tue un ennemi.

La chasse au tigre et au lion se fait par eux d'une façon moins dramatique, mais plus curieuse peut-être que celle adoptée par M. Rouvière. Placés à l'abord d'un précipice, ils posent à terre un débris de quelque animal en putréfaction, et dès que le rauquement du tigre, le glapissement de l'hyène ou le rugissement du lion se fait entendre, ils s'accrochent aux anfractuosités d'un rocher à pic et ils agitent à l'aide d'une corde ou d'une longue perche une sorte de mannequin dont ils ne sont éloignés que de trois ou quatre brasses. La bête féroce se précipite sur le mannequin, qui semble vouloir lui disputer la proie, et tombe au fond du précipice, où d'autres Cafres apostés l'achèvent un instant après sa chute.

M. Rouvière ne parle de cette chasse qu'avec le plus profond mépris.

J'ai causé ici avec quelques personnes de la fameuse Vénus hottentote qui vint à Paris il y a déjà bien des années. C'était aussi un phénomène rare dans ces contrées, et les Hottentots s'en amusent comme nous nous en sommes amusés.

Je ne vous dirai rien de l'idiome des Cafres, parce que notre langue ne peut guère traduire le *claquement* dont ils font usage presque à chaque mot: c'est à peu près le bruit que nous produisons lorsque nous voulons hâter la marche d'un âne. Au surplus, leurs gestes font sans doute partie de leur vocabulaire, et rien n'est curieux comme un groupe de Cafres en conversation animée. Mais ce qu'il y a de plus surprenant peut-être dans les mœurs de ces hommes si féroces, c'est qu'ils sont très-accessibles aux charmes de la musique, et que le son de notre flûte surtout les jette dans une extase difficile à décrire.

Tous ces détails sont bien pâles en présence d'une chasse au lion dirigée par Rouvière, mais je dois accomplir ma tâche d'historien. La vie, comme la mer, a ses jours de calme et de tempête.

Le dernier de tous, selon mon habitude, je quitte la terre et je passe à bord d'un navire russe qui vient de mouiller. Il est commandé par M. Kotzebue, fils du célèbre littérateur. Après trois ans d'une navigation pénible, il vient d'effectuer un voyage autour du monde... On en revient donc...



XI

ILE DE FRANCE

Incendie. — Coup de vent. — Détails. — Zambalah. — Cachucha. — Danses. Fêtes des Noirs. — Table ovale.

On m'a dit bien souvent : Que vous êtes heureux d'avoir fait le tour du monde !

— Eh ! messieurs, soyez heureux, faites-le comme moi.

— Oui, mais il faut se mettre en route.

— C'est bien cela ! vous voudriez être de retour avant de partir. La chose est impossible. Il n'est pas besoin d'un grand courage pour ces courses lointaines. Dès que vous avez posé le pied sur le navire qui fait voile pour l'antipode de Paris, bon gré, mal gré, vous devez le suivre, et ce dont vous avez le plus besoin, selon moi, c'est la patience. L'homme se façonne aisément à tout, aux dangers, aux privations, à la misère. Après dix tempêtes on ne craint pas la onzième, et quand vous avez été mangé une première fois, la dent d'un anthropophage ne vous fait plus peur. Et puis, si l'on se donnait la peine de raisonner, on verrait que cet immense voyage, dont on se



Le Pitterloth. (Page 61.)

fait une si effrayante idée, n'est rien moins que périlleux. Quel est le Parisien assez maitre de sa fortune et de son temps qui n'a pas été au moins jusqu'au Havre? Du Havre à Ténériffe il y a deux ou trois fois au plus la longueur d'une ceinture de femme de taille moyenne : cela se franchit sans qu'on y songe. De Ténériffe au Brésil, vous l'avez vu, c'est une promenade comme la grande allée des Champs-Élysées, mais un peu plus large, j'en conviens. Du Brésil au Cap, les vents variables et quelques vents généraux vous poussent comme un puissant remorqueur. L'île de France est à deux pas du Cap; puis vous avez Bourbon, qui lui donne la main en bonne voisine; puis, pour une traversée de quelques mille lieues jusqu'à l'ouest de la Nouvelle-Hollande, vous vous croisez les bras et les jambes ; puis encore vient l'océan Pacifique, ainsi nommé sans doute par dérision ; puis le cap Horn et les glaces flottantes du pôle Austral ; puis Rio-de-la-Plata, et vous êtes chez vous, où vos amis vous attendent à table, vos frères au port, et votre vieille mère dans son village. Oh ! il y a bien là des malheurs rachetés. Mais Paris est si beau ! Mourez-y donc, et n'apprenez la vie que dans les livres.

Il est certain que l'Océan a ses moments de mauvaise humeur, que l'Afrique est bien brûlante, les îles Malaises bien périlleuses, la mer de Chine bien turbulente, le scorbut et la dyssenterie des visiteurs fort incommodes, la terre des Papous torréfiante, et celle de Feu très-froide. Il est encore avéré que des trombes [1] peuvent vous assaillir et vous faire tournoyer dans les airs ; que des roches sous-marines heurtent parfois la quille entr'ouverte du navire, et qu'alors... Mais toute chaise de poste courant bon train ne vous préserve pas d'une ornière profonde ou des fossés qui bordent la route ; *il pleut souvent des tuiles et des cheminées* dans les grandes cités, et, tout bien compensé, le sol de Paris et celui de Londres sont plus à craindre que les flots de l'Atlantique ou de l'océan Indien. Allons ! allons ! en mer, mes bons amis ! Autant de fois on voit de peuples différents, autant de fois on est homme, et la mort ne court qu'après les poltrons.

Et le bonheur de raconter, l'estimez-vous si peu que vous ne veuillez l'acheter par aucun sacrifice ? Hélas ! si une consolation arrive au cœur de l'aveugle,

[1] Voyez les notes à la fin du volume.

c'est surtout alors qu'il sait qu'on l'écoute ; je poursuis donc.

Les vents nord-est qui nous prirent en quittant la baie de la Table nous accompagnèrent au loin, et dans peu d'heures nous nous trouvâmes sur le terrible banc des Aiguilles, témoin de tant de naufrages. La houle est monstrueuse, et dès que vous avez couru à l'est, vous vous apercevez sans trop d'expérience que vous entrez dans un nouvel océan, tant la lame devient large et majestueuse. Mais comme je n'ai pas entendu dire par un seul marin qu'on ait jamais doublé le Cap toutes voiles dehors, nous voilà, nous aussi, recevant par le travers du canal Mozambique la queue d'un ouragan qui nous force de courir à sec de voiles et nous chasse vers de hautes latitudes. La traversée fut courte cependant. Après une vingtaine de jours, nous vîmes pointer à l'horizon un cône rapide ; et bientôt après autour de lui, comme d'humbles tributaires, furent groupées d'autres cimes à l'aspect bizarre et varié. C'était l'île de France.

Sitôt que la terre se dessina régulière et tranchée, nous braquâmes nos longues-vues vers les points les plus élevés pour y chercher les souvenirs bien doux de nos premières lectures. Nous avions hâte de parcourir les sites poétiques illustrés par l'élégante plume de Bernardin de Saint-Pierre. Hélas ! chacun de nous resta bientôt triste et morne sur le pont. Le nom de l'île et le pavillon britannique se trouvent là pour ainsi dire côte à côte, et nous nous humiliâmes devant la domination anglaise qui pèse sur toutes les parties du globe. Les paysages sont plus variés, plus magiques peut-être, mais aussi moins grandioses qu'au cap de Bonne-Espérance. L'île entière a été vomie par l'Océan dans un jour de colère ; mais elle s'est



Bernardin de Saint-Pierre.

échappée des eaux avec une parure jeune et fraîche qu'on ne trouve nulle part en Afrique, dont pourtant elle est un débris, ainsi que Bourbon, les Séchelles et Madagascar.

Nous avancions toujours, aidés par une brise soutenue, et déjà nous pouvions dessiner les sites heureux si suavement décrits par Bernardin... le morne des Signaux, les plaines embaumées de Minissi et de la Poudre d'Or ; dans un ciel vaporeux, le Pitterboth, montagne si curieuse, que nulle autre au monde ne peut lui être comparée, si ce n'est peut-être la Malahita, la plus élevée et la plus difficile à gravir de toutes les cimes neigeuses des Pyrénées. Figurez-vous un cône régulier et pelé, d'une pente extrêmement rapide, au sommet duquel semble tournoyer sur une base exiguë une sorte de toupie de lave. On croirait qu'à chaque ouragan la toupie arrachée de sa base de granit va tomber dans l'abîme et écraser dans son passage les belles et riantes plantations qu'elle domine.

Un audacieux matelot a pourtant arboré le drapeau tricolore sur la tête du Pitterboth ; mais il faut pour y croire avoir été témoin de ces prodiges de persévérance et d'audace.

Il n'y avait pas un an encore que nous avions quitté Toulon, et je ne saurais dire l'impression de bonheur dont je fus frappé, lorsqu'en passant près du navire stationnaire nous entendîmes des paroles françaises arriver jusqu'à nous ; et c'est en effet un assez étrange spectacle que celui d'un pays où tout est français; les mœurs, le costume, les sentiments, quand surtout la Grande-Bretagne étale sur tous les forts son léopard dominateur. Par le traité de 1814, l'île de France devint anglaise et s'appela *Mauritius*, tandis que Bourbon, sa voisine, dont les Anglais s'étaient emparés quelque temps auparavant, nous fut rendue par eux. Dans tous les échanges le léopard sait se faire la part du lion.

On débarque entre le Trou-Fanfaron et la Tour-des-Blagueurs. On dirait une mauvaise plaisanterie ; ce dernier nom a été donné à une vieille bâtisse élevée sur une langue de terre qui s'avance dans le port,

parce que les jeunes désœuvrés de l'île, alors qu'un navire allait entrer, s'y donnaient rendez-vous et s'y livraient à de folles causeries sur les qualités du vaisseau voyageur. J'ignore l'étymologie du bassin fermé appelé Trou-Fanfaron et servant aujourd'hui aux radoubs et aux carénages.

En face du débarcadère s'élève le palais du Gouvernement, bâtisse de bois noir, à trois corps de logis, resserrée, étroite, privée d'air et sans élégance. C'est une véritable cage à poules.

Je vous dirai plus tard ce que c'est que la ville nommé Port-Louis; mais je débarque, et, selon mon habitude, je m'arme de mes crayons et je me prépare à parcourir dans la campagne les lieux dont les noms sont dans ma mémoire. Je ne prends jamais de guide, car le vrai plaisir de l'explorateur est dans ces courses sans but, au hasard, au travers des ravins, des sources, des torrents, ne demandant secours à personne, où l'on suit le cours d'un ruisseau qui passe, faisant descendre à coups de pierres de l'arbre qu'elles embellissent les *jam-rosa* aigrelettes, rafraîchissantes, les bananes si moelleuses suspendues en grappes sous les énormes parasols qui les abritent sans les étouffer, et l'ananas suave, et la goyave, et tous ces fruits délicieux des colonies qu'on n'aime d'abord que médiocrement, mais dont on ne peut bientôt se lasser. Voilà la vie errante qui me plaît et que j'ai adoptée dès mon départ, au profit de mes plaisirs et de mon instruction.

Cette fois, pourtant, je me vis forcé de renoncer à mes projets d'excursion, et voici comment: à peine étais-je descendu du canot et eus-je fait quelques pas sur le débarcadère, qu'un colon de fort bonne mine s'approcha de moi d'un air empressé et me salua.

— Monsieur fait partie sans doute de l'état-major de la corvette mouillée sur rade ?

— Oui, monsieur.

— Monsieur n'a pas de correspondant en ce pays?

— Non, monsieur.

— Ni logement à terre?

— Non, monsieur; vous tenez, je le vois, hôtel garni, et table d'hôte ?

— Presque.

— Je ne comprends pas.

— Je suis négociant, banquier de l'île : dès qu'un navire français arrive, je viens sur le port et je m'estime heureux quand on veut bien, sur mon invitation et sans cérémonie, accepter un dîner chez moi. Il y a longtemps sans doute que vous ne vous êtes assis à une table; voulez-vous me faire le plaisir et l'honneur de venir prendre place à la mienne?

— Cette exquise politesse me flatte, et j'y répondrais mal en refusant.

— En ce cas, voici un palanquin et des noirs à vos ordres.

— Si vous le permettez, j'aime mieux aller à pied.

— A la bonne heure! je vous offre mon bras.

— Que j'accepte.

Nous voilà donc en route, et je remarquais en traversant les rues et les bazars, que marchands à leurs comptoirs, cavaliers et piétons saluaient mon nouvel ami avec un empressement et un respect qui me donnèrent de lui une haute opinion.

— Votre ville me semble un peu triste, monsieur.

— Vous y arrivez dans un mauvais moment ; mais ne vous hâtez pas trop de la juger, monsieur Arago.

— Vous savez mon nom?

— Un matelot l'a prononcé sur la cale, et ce nom est venu plusieurs fois jusqu'à nous.

— Le vôtre, je vous prie?

— Il est né dans l'île et il y mourra à coup sûr: je m'appelle Tomy Pitot.

Nous arrivâmes.

— Soyez le bienvenu, me dit, en me tendant la main, un vieillard à figure pleine de bienveillance, nous allons nous mettre à table; mais Tomy aurait dû ne pas vous amener seul.

— J'étais pressé de vous présenter ma conquête; c'est M. Arago.

Dans un salon vaste, frais, élégant, orné de beaux tableaux à l'huile. au milieu d'une famille aimable de peintres, de littérateurs, de poëtes, s'échangeaient des saillies spirituelles avec une prodigalité ravissante, et puis de jeunes et fraîches dames et demoiselles, l'une au piano, l'autre à la harpe, une troisième chantait, et tout cela sans afféterie, sans ambition; avec une gaieté, un laisser-aller, une sorte de bonhomie à effacer toute supériorité personnelle. Pour le coup j'oubliai mes courses aventureuses; les bois, les rochers, les cascades, les précipices eurent tort, et je me laissai doucement aller aux charmes d'une soirée délicieuse qui se prolongea bien avant dans la nuit.

— Maintenant que la fatigue et le sommeil peuvent vous arriver, me dit M. Tomy, allez vous reposer. Tenez, voici un pavillon isolé, tranquille ; vous avez là, dans une armoire, un *rechange* du matin et du soir, un lit moelleux, un moustiquaire sans lequel vous ne pourriez dormir. Quand vous y viendrez, vous me rendrez service; quand vous n'y viendrez pas, vous me fâcherez. Nous déjeunons à dix heures, nous dînons à six ; le soir il y a thé et concert; on vous attendra tous les jours.

— Que de bontés à la fois!

— Vous êtes absurde : c'est de l'égoïsme, nous aimons tant à parler de la France! Puis, voulez-vous être servi par des hommes ou par des femmes?

— Cela m'est égal.

— Je vois que cela ne vous l'est pas; je vais donner des ordres ; il est tard, bonne nuit! Demain je vous présenterai à mes meilleurs amis, et vous verrez qu'il n'y a pas, comme on le dit, trois mille cinq cents lieues de Paris à l'île de France.

Plus je voyage, plus les différences morales qui distinguent les hommes me semblent tranchées. Les nuances physiques échappent parfois à l'observateur; mais les mœurs et les habitudes ne peuvent laisser aucun doute sur l'influence que le sol et le climat exercent sur l'espèce humaine.

Il y a, si j'ose parler ainsi, une grande sympathie entre le moral du créole et la richesse de cette végétation parfumée qui le presse et l'endort. Le créole est fier jusqu'à l'insolence, généreux jusqu'à la profusion, brave jusqu'à la témérité. Sa passion dominante, c'est l'indépendance, qu'il rêve à un âge où il peut à peine en comprendre le bonheur et les dangers. Cerclé, pour ainsi dire, dans les limites étroites de son île, il semble étouffer sous la brise qui le rafraîchit, et cette mer immense qui le ceint de tous côtés lui paraît une insupportable barrière contre laquelle il est toujours prêt à se mutiner. Toutefois ne lui parlez pas avec dédain de ses belles plantations de café, de ses champs si gais de cannes à sucre, de cette ardente végétation tropicale dont il veut fuir les ombrages, car alors il vous dira que son amour à lui, c'est son île adorée; que son culte, ses dieux, ses joies, ce sont ces cases sous ces allées de lataniers, ses esclaves au travail, ses noirs vigoureux et ruisselants le berçant avec des chants monotones sur la natte soyeuse de son palanquin. Un moment après, si vous lui rappelez les bien-

faits et les tourbillons de l'Europe savante et civilisée, il soupire, dédaigne ce qui l'entoure, parle de son départ prochain, mais se hâte d'ajouter que le cœur n'est pour rien dans ses projets d'émigration, et que s'il s'éloigne pour quelque temps, c'est afin de mieux apprécier la terre féconde qu'il appelle seule sa patrie.

Est-ce la puissance morale qui influe sur les qualités physiques du créole, ou, par une prévoyance du ciel, celles-ci paralysent-elles ce que son caractère a de trop excentrique? Je laisse à de plus graves observateurs que moi à résoudre la question. Mais, hélas! c'est plutôt la frivolité que la science qui entreprend de grands voyages.

En général, la charpente physique du créole est grêle, mince ; elle accuse de la souffrance et quelque chose de mou et d'énervé. On dirait des hommes qui se laissent aller doucement à vivre et qui tomberont au premier choc. Les ouragans de leur pays les tiennent en haine des fortes émotions ; et même dans leurs passions les plus fougueuses, il y a une certaine couleur d'infortune et de fatalité qui leur a valu bien des triomphes. Les femmes s'intéressent si profondément au malheur, que souvent et presque toujours il y a profit pour nous à exhaler des plaintes.

Le créole est peu marcheur ; la moindre petite course l'épouvante, et sans le palanquin il ne sortirait jamais de ses frais appartements. Il aime la musique, il l'aime par-dessus tous les autres plaisirs; mais il l'aime douce, triste et sentimentale. Il pense que l'harmonie est faite pour amortir la douleur... Il s'irrite contre les refrains joyeux, et s'il ordonne aux esclaves qui le portent de chanter, c'est qu'il s'endort doucement à la monotonie des airs malgaches ou mozambiques.

Les créoles de l'île de France et ceux de Bourbon sont les types les plus curieux à étudier, non pas tant par les vives couleurs qui en font des nations hors ligne que par les imperceptibles nuances qui les distinguent. A la Martinique, à la Guadeloupe, à Saint-Domingue, on est trop rapproché de la métropole ; la France et l'Europe se reflètent pour ainsi dire dans leurs savanes. Mais l'île de France se présente à l'œil du physiologiste avec son caractère primitif ; et je ne fais, moi historien léger et frivole, qu'indiquer la route qu'auront à suivre de plus habiles explorateurs.

Une chose m'a toujours et péniblement frappé dans les colonies : c'est la profonde impassibilité du créole à ordonner une punition au noir qu'il a jugé coupable. Il le condamne à recevoir vingt-cinq ou trente coups de rotin, et cela avec le même flegme que s'il lui disait : *Je suis content de toi*. Puis, lorsque amarré à une grille, le noir crie sous la latte, le créole n'entend pas la douleur et fume tranquillement son cigare.

A cela il me répond que ce que j'appelle cruauté, barbarie, c'est de l'humanité, de l'indulgence.

— Chez vous, me disait un jour M. Pitot, dont le nom m'est si doux à écrire, que feriez-vous à un domestique qui briserait une serrure et vous volerait du linge ou de l'argent ? Vous l'enverriez en prison : puis, le fait avéré, un jury le condamnerait à six ans de réclusion ; et c'est, je crois, pour un pareil délit, le minimum de votre code. Ici, un noir brise un meuble et vole ; atroces dans nos vengeances, nous le recommandons au gardien de nos propriétés, qui le conduit au bazar public, pour l'exemple, ou dans une cour isolée lorsqu'il n'y a pas récidive ; on lui applique sur le derrière quarante ou cinquante coups de rotin, et tout est dit. La punition a duré un quart d'heure au plus.

— Cependant vous pouvez la faire durer plus longtemps et ordonner six cents coups au lieu de cinquante.

— Point ; nous punissons, mais nous ne tuons pas.

— C'est que j'ai vu un pays où l'on tuait les esclaves.

— L'Atlantique est large et nous sépare du Brésil ; et je ne vous dis pas tout, reprit M. Pitot en s'irritant par degrés de l'opinion qu'on a chez nous de la brutalité des colons. Ces hommes, ces noirs qui excitent tant de sympathies, connaissez-vous leurs mœurs, leurs habitudes, les lois de leur pays dont le souvenir les accompagne dans l'esclavage? Non, sans doute, car ces noirs vous cesseriez de les plaindre dès qu'ils ont mis le pied sur notre île. Le noir qui travaille n'est esclave que pour un temps ; car ce qu'il fait en plus de la taxe imposée lui est compté en argent. Quand la masse est suffisante, il se rachète et devient libre. Tenez, hier encore, un esclave âgé de cinquante ans, c'est-à-dire un vieillard, est venu à moi :

— Maître, j'ai des piastres, je viens racheter un esclave.

— Qui donc?

— Mon fils aîné.

— Pourquoi ne te rachètes-tu pas toi-même?

— C'est que je suis vieux, que je ne travaillerai pas longtemps, que vous serez alors tenu de me nourrir et que mon fils libre viendra me soigner, si je suis malade. Puis, quand j'aurai gagné d'autres piastres, je rachèterai mon fils cadet, et je mourrai entre mes deux enfants.

La tendresse paternelle du vieil esclave fut comprise de M. Pitot, qui, pour le prix d'un seul, lui rendit ses deux enfants.

Il n'est pas de colonie au monde où les noirs soient traités avec plus de douceur et d'humanité. Vous les voyez dans les rues sauter, gambader, fredonner les bizarres refrains de leur pays, sans que les maîtres s'en fâchent ; et le samedi de chaque semaine est un jour consacré à la joie dans toutes les plantations comme dans tous les ateliers. Je vous dirai tout à l'heure, autant qu'il est possible de rappeler certaines scènes, ce qu'on nomme ici la *chika*, la *chéga* ou le *yampsé*, baptisée en France *cachucha ;* mais je ne pourrai le faire sans jeter un voile épais sur le tableau. Car s'il n'y a pas d'immoralité pour les acteurs dans ces danses si frénétiques où toutes les passions de l'âme sont figurées par le délire et les convulsions, nous y en trouvons, nous spectateurs impassibles qui savons apprécier les bienfaits de la civilisation.

Il est aisé de comprendre, d'après ce que j'ai dit, que les nègres marrons sont en petite quantité dans l'île, quoique sur plusieurs cimes élevées et difficiles ils pussent aisément se mettre à l'abri de toute recherche : mais la bonté et l'indulgence des maîtres sont, sans contredit, les plus sûrs garants de la fidélité des esclaves, qui savent fort bien que les bois et les montagnes ne leur donneraient ni une couche moins dure, ni une eau plus limpide, ni un maïs plus pur que ceux qu'ils reçoivent tous les jours dans leurs cases.

D'après un vieil usage qui avait acquis force de loi, un noir saisi marron recevait vingt-cinq coups de rotin ; en cas de récidive cinquante; et, pour une troisième escapade, on lui en administrait cent ; jamais une punition n'allait au delà. Mais si un noir fugitif était arrêté par les soins d'un autre esclave, celui-ci recevait quatre piastres de récompense. Eh bien ! qu'arriverait-il ? Deux coquins, s'entendant à merveille, tiraient au sort pour savoir lequel des deux serait le déserteur ;

quand le châtiment était reçu, ils partageaient l'argent et pendant quelques jours les liqueurs fortes faisaient oublier l'esclavage et les *steppes* africains ou mozambiques.

A propos des punitions infligées aux noirs, il faut que je vous dise une aventure assez singulière dont le héros est un gouverneur de l'île.

Il arriva ici avec les saintes et louables idées d'égalité et de philanthropie que tout Européen apporte dans les colonies, et que presque tous répudient peu de temps après. A peine installé dans son palais, il fit appeler auprès de lui ce même M. Pitot dont je vous ai déjà parlé, et qu'on lui avait désigné comme le citoyen le plus recommandable du pays. Voici la conversation qu'ils eurent ensemble, et que mon ami Pitot me conta plus tard.

— Votre île est bien petite, monsieur.

— Elle renferme pourtant encore des terrains à défricher.

— Nous y veillerons. Vos maisons en bois me semblent bien dangereuses pour les incendies.

— Celles en pierres nous écraseraient dans leur chute à chaque ouragan.

— Nous y veillerons. Je suis singulièrement étonné qu'il n'y ait pas chez vous plus de révoltes d'esclaves.

— Nous tâchons de les rendre heureux.

— On m'a assuré qu'un grand nombre de noirs mouraient ici chaque année sous le fouet.

— Il n'en meurt pas un seul; j'en ai douze cents dans mes diverses habitations, et tous rient, chantent, vivent et oublient leur Afrique si sauvage.

— Nous y veillerons. Cependant je ne veux plus qu'on donne, ainsi que cela s'est fait jusqu'à ce jour, huit cents coups de lanière aux esclaves coupables de quelque légère faute; je sais que la plupart des colons en font même infliger mille et quelquefois plus encore. A l'avenir on se contentera de quatre cents coups, et je vais rendre un arrêté sévère à cet égard.

— Général, vous allez occasionner une révolte.

— Nous y veillerons.



...Il ordonne aux esclaves qui le portent de chanter. (Page 65.)

— Les noirs n'y consentiront jamais; ils vont tous se sauver dans les bois.

— Ils aiment donc bien à être déchirés?

— Mais, général, la punition d'un noir coupable d'une grande faute ne va jamais au delà de cent coups de rotin.

— Cent coups?

— Oui, général.

— Allons donc!

— Je vous dis la vérité.

— Et ces coquins crient, et ces brigands osent se plaindre! murmurer! Scélérats, nous y veillerons!... Au surplus, je vous remercie, monsieur Pitot, des utiles renseignements que vous m'avez donnés; mais demain, après une expérience que je médite, je vous ferai savoir le parti auquel je m'arrêterai concernant le code pénitentiaire des esclaves.

Le lendemain, en effet, M. le gouverneur fit venir quatre noirs dans sa chambre à coucher, et leur dit :

— L'un de vous a-t-il jamais été chargé de fouetter un esclave?

Tous à la fois répondirent : — Moi!

— Tu es, je crois, le plus fort, dit-il à celui de droite; or, voici ce que je veux, ce que j'ordonne, sous peine du fouet jusqu'à la mort. Vous allez m'attacher là, au pied du lit, avec cette corde, vous allez m'attacher sans que je puisse me délier, puis vous m'administrerez, comme vous le feriez à un noir coupable, quinze coups de rotin. Est-ce bien entendu?

— Mais, monseigneur...

— Si vous ajoutez un mot, je vous fais étriller de la bonne manière, et quand une fois vous m'aurez bien amarré et que la punition sera commencée, gardez-vous d'écouter mes prières, de vous arrêter avant les quinze coups expirés, ou je vous tiens dans un cachot pendant six mois.

Force fut aux esclaves d'obéir. Le général fortement noué au pied de son lit, le rotin commença son office. Au premier coup, il poussa un cri horrible, au second il chercha à rompre ses liens, au troisième, il menaça de la mort l'esclave vigoureux qui pourtant n'avait pas trop rudement appuyé, mais qui se rappelait la menace qu'on lui avait faite. Le pauvre général gémissait, jurait, hurlait, disait qu'il ferait dé-

capiter les quatre esclaves, qu'il mettrait le feu à la ville : il reçut les quinze coups de rotin, ni plus ni moins, et à peine fut-il délié qu'il tomba sur le carreau.

— Moi pourtant pas frappé trop fort, lui dit le noir.

— Comment, bourreau, frappes-tu donc ?

— Si maître l'ordonne encore, il va voir.

— Non, de par Dieu ! j'en ai assez comme ça.

Et deux jours après, dès qu'il lui fut possible de s'asseoir, il écrivit à M. Pitot un petit billet ainsi conçu :

« Vous aviez raison, monsieur, cinquante coups de « rotin sont une punition horrible, puisque quinze « seulement m'empêcheront de monter à cheval pen- « dant une semaine au moins. Les Parisiens vous ca- « lomnient; vous valez mieux qu'eux. »

Lorsque nous arrivâmes à l'Ile de France, trois fléaux venaient de la ravager, un incendie, un coup de vent, un gouverneur. En une seule nuit, quinze cent dix-sept maisons du quartier le plus beau et le plus riche devinrent la proie des flammes. Des magasins immenses, de magnifiques collections d'histoire naturelle de tous les pays du globe, la plus belle bibliothèque de l'Inde, de grands et vastes hôtels, plusieurs études de notaires, tout fut anéanti en quelques heures. Mais, dussent encore certains journaux anglais donner un démenti à mes véridiques paroles, je dois affirmer qu'au milieu du désordre général, on vit des soldats de la garnison, sous les ordres de leurs chefs, s'opposer à l'élan généreux de la population, briser les pompes et menacer de leur vengeance les plus zélés des citoyens. La plus sordide cupidité avait ordonné ces odieuses mesures : car toutes les marchandises que dévoraient les flammes étaient de fabrique française.



... Trois fléaux venaient de la ravager : un incendie, un coup de vent, un gouverneur. (Page 65.)

Le désastre fut grand sans doute; mais comme si le ciel n'avait point assez frappé la colonie, le coup de vent qui lui succéda peu de temps après eut des suites plus funestes encore.

Un ouragan!... Racontez en Europe les terribles effets d'un ouragan des Antilles, de Saint-Domingue, de l'Ile de France ou de Bourbon, et vous ne rencontrez que des incrédules. Vous n'osez pourtant dire qu'une partie de la vérité, tant l'autre vous paraît surnaturelle à vous qui avez été témoin de la catastrophe; à vous qui reculez craintif en présence du chaos qui vous environne après le passage du météore. Si l'on n'a foi à ces désordres, à ces chocs imprévus de tous les éléments que lorsqu'on en a déjà été la victime, lorsque la reproduction du même phénomène est venue vous frapper dans vos richesses anéanties, dans vos affections détruites, comment l'habitant des zones si tranquilles, si monotones, ne vous refuserait-il pas la croyance que vous lui demandez?

Un bruit sourd et ténébreux se fait d'abord entendre, et pourtant on n'aperçoit nul mouvement encore dans tout l'espace. La mer est tranquille et le ciel azuré. Bientôt les eaux deviennent clapoteuses, comme si un feu sous-marin les mettait en ébullition, et puis, sans que la moindre vapeur s'empare de l'air, le soleil se montre blafard, vaste, incertain. Le haut feuillage des arbres frémit et siffle, les ruisseaux pétillent, les animaux piétinent dans leurs demeures ou s'arrêtent sur les routes; une odeur fétide de soufre vous oppresse, il ne fait pas chaud et une sueur brûlante vous inonde, c'est une gêne inexprimable, c'est un malaise dont une douloureuse expérience vous dit la cause. On ne voit plus personne dans les rues silencieuses, sinon quelque mère effrayée qui les traverse pour chercher son enfant au moment où elle vient de le quitter. On ne s'est rien dit dans les maisons attristées, et tout se clôt, se barricade ; on amoncelle les meubles pour opposer une barrière à ce vent impétueux et qui ne connaît pas de barrière, qui enlève, brise, mutile, fait tournoyer les arbres, les maisons, les navires et l'Océan qu'il pousse et repousse, qu'il chasse et ramène à son gré.

Les mornes se voilent de ténèbres épaisses s'élevant du sol ou descendant du ciel; ces ténèbres sont sillonnées dans tous les sens par des éclairs rouges, colorant toute la nature d'une teinte cuivrée. Un silence de mort plane sur l'île terrifiée, les familles en pleurs se groupent autour de leurs abris les moins

menacés. Pareil à mille coups de tonnerre, le tonnerre éclate alors comme pour annoncer la guerre des éléments. A ce signal, les torrents sortent de leurs lits et bondissent dans la plaine; les arbres plus vigoureux se heurtent dans les airs avec les mâts enlevés, avec les maisons saccagées. L'atmosphère est en feu, la terre tremble, se soulève et retombe; les navires du port sont jetés sur les rochers de la côte; le vent fait en un clin d'œil le tour de la boussole: la rafale est maintenant du nord, elle souffle du sud une minute après, et le tourbillon qui court de l'est à l'ouest change tout à coup de route et achève le ravage que la rafale opposée a commencé.

Et que peuvent les descriptions toujours pâles et imparfaites? Les faits ont une toute autre éloquence.

A *Minissi*, campagne de madame Monneron, le toit de la demeure occupée par deux jeunes demoiselles fut enlevé par un tourbillon et jeté à leurs pieds au moment où elles se réfugiaient dans le château. La précipitation d'une négresse leur sauva la vie.

Dans le quartier *Moka*, la famille de M. Suffield, directeur de la poste, sortait de sa maison, au même instant celle-ci est renversée, et les débris écrasent un enfant aux yeux de son père et de sa mère blessés.

Aux *Trois-Ilots*, il semble à M. Launay que son logis est enlevé par la rafale; il s'empresse d'en sortir avec sa femme et ses enfants, au même instant la maison est enlevée en effet; son fils aîné et le noir qui le porte sont écrasés et ses deux autres enfants blessés grièvement. La bâtisse tomba à cent pieds de son soubassement; le vent en dispersa les débris; les meubles, les effets, tout disparut; le linge, les vêtements, les matelas, furent retrouvés à plus de six cents toises de distance.

Un habitant qui voulut se hasarder à sortir au milieu de la tempête, se vit saisi par le tourbillon dans le grand bazar de la ville, lancé de pilier en pilier et broyé dans ses mille cascades.

Dans une cour du camp *Malabar*, le vent pénétra avec impétuosité, s'empara une à une d'un tas de planches énormes, les enleva comme un jeu de cartes et les dispersa au loin dans les bois et sur les montagnes.

La salle de spectacle, vaste édifice en forme de croix, chassa à quatre pieds de son soubassement et resta pourtant debout après la tempête, comme pour en attester la violence et le caprice.

Dois-je ajouter, au risque de trouver bien des incrédules, que, dans plusieurs habitations, quelques barreaux des grilles de fer servant de clôture ont été ployés et tordus en spirales? Oh! cela est phénoménal sans doute, cela semble au-dessus de toute croyance; mais le malheur a de la mémoire, et la Pointe-à-Pitre et le Cap-Français vous diront, comme le pays dont je vous parle, s'ils n'ont pas été témoins de catastrophes plus effrayantes, des faits plus inexprimables encore. Il n'est permis de révoquer en doute la vérité d'un récit qu'alors seulement qu'il rapporte gloire au profit du narrateur.

Le mercure du baromètre descendit à huit lignes au-dessous de vingt-sept pouces; jamais à l'Ile de France on ne l'avait vu si bas.

Mais c'est lorsque le souffle a passé, lorsque la tempête a cessé ses ravages, qu'il faut jeter un coup d'œil sur la campagne dévastée. Chacun sort alors de sa retraite; on se serre la main, on se cherche, on se quitte pour de nouvelles affections, et il est rare que le deuil ne se glisse pas dans le sein d'un grand nombre de familles. De ces belles plantations, rien; de ces immenses et gigantesques allées de palmistes, rien; de ces cannes à sucre si riantes, si fortes, si vivaces, rien. Le vent dans son passage a tout vaincu, tout nivelé. Trois fois malheur au pays sur lequel l'ouragan promène sa puissance!

Ce pays, ai-je dit, je crois, m'a paru un pays de romancier; les paysages y sont inspirateurs; mais voici des citations encore, car c'est avec elles surtout que j'aime à écrire l'histoire du monde. Plusieurs faits importants, quelques événements historiques et extraordinaires, semblent appuyer mon opinion.

Bien des personnes ont connu à l'Ile de France la belle-fille du czar Pierre, qui, craignant d'être compromise dans l'acte d'accusation de son mari, et redoutant le même sort, s'échappa de Russie et se retira à Paris, où elle vécut longtemps dans l'obscurité. Elle y épousa dans la suite un M. de Moldac ou Maldac, sergent-major dans un régiment envoyé à l'Ile de France, et qui, peu après son arrivée fut promu, par ordre de la cour, au grade de major des troupes. Le mari paraissait instruit du rang de sa femme et ne lui parlait jamais qu'avec respect. M. de Labourdonnaie et tous les officiers avaient pour elle la même considération, et ce n'est qu'après la mort de son second mari que la femme de Pétrowitz a avoué sa naissance.

Il est mort encore ici pendant notre séjour une madame Pujo, épouse d'un colonel français de ce nom. C'est la célèbre Anastasie, maîtresse de Beniousky, soldat aventureux, qui l'avait enlevée en fuyant des cachots de Russie. Elle le suivit au Kamtschatka, en Chine, ici et à Madagascar, où il fut tué par un détachement que le gouvernement de l'Ile de France avait envoyé pour l'enlever, alors qu'il s'y était déjà fait un parti considérable.

Il serait impossible aujourd'hui de prédire ce qui résulterait définitivement de la disparition totale de la nuance qui sépare encore les deux classes, celle des créoles et celle des mulâtresses libres. Les dames, déjà moins piquées des hommages qu'on rend à leurs rivales, finiront-elles par tolérer un rapprochement qui leur est encore odieux, mais que les blancs de la colonie, et surtout les Européens, considèrent comme inévitable d'ici à quelques années?

Le gouvernement se mêlera-t-il de cette importante querelle et permettra-t-il les mariages entre les femmes libres et les colons blancs? Il a déjà fermé les yeux sur plusieurs unions de ce genre; et quant à moi, je pense que, par la force des choses, ce qui est considéré aujourd'hui comme une faveur finira par triompher de la répugnance des blancs et de la volonté première du législateur.

J'ai souvent parlé de mulâtresses dans mes écrits; mais qu'est-ce qu'une mulâtresse? Qu'est-ce surtout qu'une mulâtresse libre? De prime abord, c'est un être ravissant, jeté sur la terre pour le bonheur de celui qu'elle aime. N'en croyez rien pourtant, car dans cet amour qu'elle vous jure, dans cet amour qu'elle vous inspire, il y a mille autres sentiments qui se croisent, se heurtent, se brisent. De là les déceptions, les jalousies, les fureurs, les vengeances; supposez, jetés sur une même figure, sur une même charpente, dans un même organe, tout ce qu'il y a de plus enivrant dans le parler, de plus suave dans la démarche, de plus dangereux dans le talent, de plus brûlant dans le regard, et vous aurez une faible idée de ces reines puissantes des colons, tenant sous leur sceptre de fer les imprudents qui osent une fois s'attaquer à elles. Oh! que de ruines elles auraient à se reprocher,

si elles se reprochaient jamais autre chose qu'une victoire qui leur échappe!

Rien n'est frais, brillant, parfumé, comme les bals et les soirées que donnent ces frivoles Ninons autour desquelles se groupent tant de frêles adorateurs! Mais ici c'est le vaincu qui chante le plus haut son triomphe. Libres dans leurs caprices, elles n'ont là ni père ni frère pour les arrêter au milieu de leurs conquêtes. Les pères et les frères sont par elles chassés du temple; et ces coquettes hautaines s'estiment plus heureuses d'être les maîtresses d'un blanc que les femmes légitimes d'un homme de leur caste.

La musique et la danse sont les arts qu'elles cultivent avec le plus d'amour; mais elles valsent surtout avec une légèreté, un abandon, une désinvolture qui tiennent du prodige. Il y a péril pour quiconque ose suivre du regard la mulâtresse serpentant, enlacée par un partenaire habile, dans le labyrinthe d'une valse générale. Imprudent, je vous signale le danger; faites comme moi : évitez-le et courez au large.

Les mulâtresses se mettent avec goût et élégance; il est rare qu'une d'elles ne puisse pas étaler sur ses belles épaules un cachemire de l'Inde pour chaque jour de la semaine, et l'on a vu bien souvent dans un riche magasin la femme d'un banquier ou d'un opulent planteur reculer devant le prix trop élevé d'une parure qu'une mulâtresse achetait à l'instant sans marchander.

En général, elles sont très-brunes; j'en ai pourtant vu de blondes, et il est impossible de les distinguer des dames, dont elles prennent à merveille la démarche et le langage.

Il faut maintenant que je détruise une des plus douces illusions de votre jeunesse, et que je vous dise que Bernardin a écrit un roman : il le faut bien, puisque je fais de l'histoire. Eh bien! voici la quille du *Saint-Géran;* je parviens à en arracher un morceau de fer; voici le tombeau de Virginie, dans le jardin de M. Cambernon, aux Pamplemousses; on l'a placé à côté de celui de Paul. Déjà des mensonges!... Voici toute l'histoire, voici tout le roman.

Madame de La Tour, quoi qu'en dise l'éloquent auteur des *Etudes de la nature*, n'est pas morte du chagrin d'avoir perdu sa fille Virginie dans le naufrage du *Saint-Géran*, puisque, après ce funeste événement, qui est historique, et la mort de son premier époux à Madagascar, elle s'est remariée trois fois (à moins que ce ne fût encore par désespoir) : la première avec M. Mallet, dont la famille n'est pas éteinte, la seconde avec M. de Creuston, et la troisième avec M. de Coligny. Elle était l'aïeule d'une famille Saint-Martin existant encore aux plaines de Wilhems.

Le pasteur qui joue un si beau rôle dans le roman était un chevalier de Bernage, fils d'un échevin de Paris, qui, étant mousquetaire, se battit en duel, tua son adversaire et se retira à l'Ile de France, où il habitait la rivière du Rempart, à une demi-lieue de l'endroit où *le Saint-Géran* s'est échoué. Il était fort considéré de ses voisins, leur rendait de grands services et servait de médiateur dans leurs petites divisions.

Quant à Paul, on n'a aucune donnée sur son existence; ainsi tout l'édifice sur lequel est bâti le roman s'écroule de lui-même.

M. Liénard, négociant recommandable et d'une obligeance extrême, dans un pèlerinage qu'il voulut me faire faire au tombeau de Virginie, me donna les détails précédents, puisés dans les archives de l'île. Sa complaisance faillit lui devenir très-funeste, car en pleine rade, son embarcation chavira, et nous fûmes sur le point de périr tous dans les flots. Bérard, un de nos aspirants, se sauva sur une bouée; M. Quoy, notre chirurgien, M. Liénard et ses esclaves, s'accrochèrent à la quille de la pirogue, et moi, je ne dus mon salut qu'au courage et à l'activité d'un officier anglais qui vint avec son embarcation m'arracher à une mort certaine, car, je l'avoue à ma honte, je ne sais pas nager.

Le lendemain, M. Liénard voulut sa revanche à la baie du Tombeau. Nous y allâmes en suivant les sinuosités de l'île, dont je pus étudier les riches productions. Mais la chaleur, trop forte, allait me faire demander grâce, quand mon compagnon de voyage, qui avait regardé attentivement non loin de nous un rocher pelé, me dit :

— Venez encore; j'ai à vous montrer quelque chose de curieux, un homme qui vit seul ici, un malheureux dont l'existence a été bien errante et bien tourmentée. Venez.

Nous continuâmes notre route.

— Est-ce qu'il en aurait fini avec la vie? poursuivit M. Liénard, qui semblait s'adresser à lui-même cette question.

— De qui parlez-vous?

— D'un noir bien extraordinaire, du maître de cette case si petite, si pauvre... Ah! le voilà là-bas, les jambes dans l'eau; il pêche, il prépare son dîner.

— Est-ce un esclave?

— Il ne l'est plus; mais sa liberté lui coûte cher. Il me connaît : peut-être ne nous fuira-t-il pas.

En nous apercevant, le noir voulut rentrer dans sa case; mais M. Liénard lui fit un signe amical, et sans hésiter alors il se jeta à l'eau et vint nous saluer; puis, satisfait d'avoir rempli un devoir de reconnaissance envers notre guide, qui, à une époque peu éloignée, s'était montré généreux à son égard, il nous quitta et regagna son rocher solitaire.

L'homme qui venait de passer devant nous paraissait avoir de quarante-cinq à cinquante ans; il était maigre, mais nerveux; son bras gauche avait été coupé au-dessus du coude; ses cheveux étaient noirs, mais non crépus, il avait les traits d'un Maure et non pas d'un nègre; on lisait dans son regard de l'indépendance et du mépris, et l'on devinait aisément qu'il avait dû passer par de rudes épreuves. J'étais impatient de connaître son histoire, car il y a des êtres privilégiés qui de prime abord semblent commander l'intérêt et appeler à eux toutes les sympathies.

— Je vous écoute, dis-je à M. Liénard.

— La vie de cet homme est fabuleuse. Zambalah fut fait prisonnier au Sénégal il y a quelques années, et voici comment. Un navire portugais qui faisait la traite des noirs, et à qui les Anglais donnaient la chasse, profita d'un gros temps et d'une nuit obscure pour fuir et gagner la Sénégambie. Il remonta le fleuve, mouilla assez loin de l'embouchure et se mit ainsi à l'abri de toutes poursuites. Zambalah avait prêté le secours de son expérience au capitaine portugais, car il connaissait parfaitement la côte. Zambalah, chef intrépide d'une peuplade de noirs, vendait lui-même les prisonniers qu'il faisait dans ses sauvages excursions. Ses gens vinrent le rejoindre au rendez-vous qu'il leur avait désigné, et le trafic eut lieu selon les us et coutumes. Mais, au moment de débarquer, Zambalah et son frère, qui commandait sous lui, se virent entourés, garrottés et jetés à fond de cale avec les autres prisonniers.

Après une quinzaine de jours d'un voyage extrêmement périlleux le long des côtes d'Afrique, dont les vents empêchaient le navire négrier de s'éloigner, le

lâche capitaine alla voir sa marchandise. Zambalah lui adressa la parole.

— Je suis ton prisonnier, je t'appartiens ; maintenant tu peux me clouer au mât de ton navire, me jeter à la mer dans un tonneau. Eh bien ! maître, mon frère que voici est malade, donne-lui un peu d'air, un peu d'eau fraîche ; laisse-le sur le pont pendant quelques heures, et si tu lui sauves la vie, je jure de te servir jusqu'à la mort, et de ne jamais te reprocher ta perfidie à mon égard.

— Quelles garanties de ta parole?

— En voici une, c'est un couteau qu'un matelot laissa un jour tomber à mes pieds; si tu me refuses, mon frère et moi allons mourir par mes mains à l'instant même. Parle, parle vite, car si tu bouges, si tu fais un geste, tu as deux esclaves de moins.

— Je mets encore une condition à notre marché, dit le capitaine.

— Je l'accepte d'avance.

— C'est que tu resteras, toi aussi, sur le pont, et que tu aideras aux manœuvres, car la plupart de mes matelots sont malades.



...Voici le tombeau de Virginie. (Page 67.)

— Je te le jure.

— Et tu seras fidèle à ton serment?

— Sauve mon frère.

— Ton couteau.

— Le voici.

— Je vais te délier.

— Délie mon frère d'abord.

— Vous voilà libres ; attends, je vais le faire porter sur le pont.

— Je le porterai moi-même.

On arrive à l'air, on prépare une natte ; Zambalah y dépose doucement le corps de son frère tant aimé... Ce n'était plus qu'un cadavre.

— N'importe, dit Zambalah d'une voix sombre, je l'ai promis, je l'ai juré : commande, je suis ton esclave.

Cependant le mauvais temps durait toujours, mais à un vent impétueux et contraire avait succédé une houle énorme qui mettait parfois le navire en péril de sombrer. Tout à coup il donne une bande effrayante, et avant qu'il ait pu se relever, une seconde lame moutonneuse déferle sur le pont et enlève trois hommes. Attaché à la barre, Zambalah résista au choc. Il jeta bientôt un rapide coup d'œil autour de lui : le capitaine et deux matelots avaient disparu.

— Je suis son esclave, s'écrie Zambalah, mon devoir est de le sauver...

Il dit, et son regard fouille au milieu des débris que la houle promenait çà et là.

Le capitaine luttait à peine contre le flot, tant la secousse avait été violente ; Zambalah le voit et lui fait signe ; il saisit un filin qu'il passe à son bras, dont il noue un bout au bastingage, puis il se précipite. Bientôt il arrive auprès de son maître, il lui donne le filin, lui dit de prendre courage, s'en retourne à bord, et, aidé de deux matelots, il parvient enfin à hisser le capitaine sur son navire.

— Va, lui dit celui-ci dès qu'il eut repris ses forces, tu es libre maintenant, Zambalah.

— Capitaine, votre parole, une parole comme la mienne.

— Je te la donne.

— C'est dit ; mais vous y perdez beaucoup, car si je n'avais pas été votre esclave il y a une heure, vous seriez maintenant dans les flots...

La parole d'un négrier est chose sainte et sacrée. Le lendemain de l'événement que nous venons de raconter, Zambalah, à son réveil, était rivé au même anneau où il avait demandé un peu d'air pour son frère.

Les vents opposés gardant leur constance forcèrent le négrier à courir à l'est, et le voici, doublant le cap de Bonne-Espérance et courant vers Bourbon pour essayer de débarquer clandestinement sa marchandise sur quelque point de l'île peu surveillé.

Au milieu d'une nuit sombre et calme, on vit en effet deux ou trois embarcations gagner silencieusement la terre à force de rames, avec une cinquantaine de corps noirs, nus, maigres et puants ; on débarque ces corps, retenus par de solides liens ; puis sur la plage un débat s'engagea entre un colon et le négrier, à la pâle lueur de plusieurs torches; puis on se serra la main et l'on se dit adieu. Mais une voix s'écria :

— Je ne suis pas un esclave, moi, je me nomme Zambalah, et j'ai gagné ma liberté au péril de ma vie, n'est-ce pas, capitaine?

Et les yeux du noir brillaient comme deux étincelles.

— A propos, dit en souriant le Portugais à l'acquéreur comme pour répondre à cette brusque interpellation, j'ai oublié de vous dire que cet homme a des moments d'une folie assez curieuse ; il rêve qu'il est libre, qu'il l'a été ; mais je le guérissais à grands coups de lanière.

— J'en userai comme vous, reprit le planteur.

Et Zambalah, voulant ajouter encore qu'il était libre en effet, entendit siffler l'air, et le sang qui coula de ses épaules lui apprit qu'il était toujours esclave.

Le lendemain il n'y avait plus rien sur la plage ; seulement à l'horizon pointaient encore comme trois aiguilles les mâts d'un navire voyageur, et dans une habitation sous le vent de Bourbon, les terres se défrichaient avec plus d'activité et décuplaient la fortune du planteur. Le fouet noueux avait bien convaincu Zambalah qu'il ne devait plus parler de liberté. De tous les noirs de l'habitation, Zambalah, soumis enfin à sa destinée, était le plus laborieux, le plus sobre, le plus intrépide. Dans une récente catastrophe, occasionnée par un tremblement de terre, il eut le bonheur, au péril de sa vie, de rendre un service signalé à son maître, et celui-ci par reconnaissance le dispensa du pénible travail des terres pour l'employer aux soins de la maison.

— Je suis content de toi, lui dit le planteur, continue à me servir avec le même zèle, et je te donnerai bientôt l'inspection de mes noirs.

— Merci, maître, mais j'attends davantage.
— Tu es ambitieux.
— Que faudrait-il faire pour redevenir libre?
— Se racheter, et tu vaux beaucoup d'argent.
— Tant pis, je voudrais ne rien valoir et avoir quelques piastres à mon service.
— N'es-tu pas heureux ici? le serais-tu davantage chez toi? pourquoi tiens-tu si fort à la liberté?
— C'est que je voudrais aller par le monde à la recherche de l'homme qui m'a vendu quand j'étais libre, et le tuer.
— Voilà ta folie qui te reprend!
— Pardon, maître, je n'en parlerai plus.

Un soir que le planteur était à Saint-Paul pour quelques affaires de commerce, il se vit forcé de partir pour Saint-Denis et se décida à faire la traversée à l'aide d'une de ces rapides pirogues du pays que les noirs manœuvrent avec une si merveilleuse adresse. Zambalah gouvernait l'embarcation, qui volait sur les eaux, et, la brise aidant un peu, on devait arriver avant la nuit au périlleux débarcadère de la capitale de l'île. Mais qui peut, à Bourbon, répondre jamais d'entrer dans le port? Déjà l'on voyait la plage de galets roulés où le flot vomit son courroux, quand une chaleur étouffante se fit sentir dans la pirogue; la mer ne bruit plus, elle devient unie comme un vaste lac d'huile, puis le ciel se dégage de quelques vapeurs qui le voilaient et se montre tout brillant d'azur. A la côte, la verdure des lataniers cesse toute ondulation, tout frémissement, et se reflète dans le cristal paisible des flots, tandis que, sur le fort qui domine Saint-Denis, s'élève, signal de destruction prochaine, un morne pavillon noir. Un terrible ras de marée était signalé, et la pirogue du planteur, au large encore, devait bientôt être brisée et réduite en poussière.



ÎLE DE FRANCE.
La baie du Tombeau. (Page 67.)



ÎLE DE FRANCE.
Naufrage du *Saint-Géran*. (Page 67.)

Les navires à l'ancre n'avaient pas un sort moins rigoureux à attendre, et leurs signaux de détresse ne pouvaient les arracher à l'abîme qui allait les dévorer.

C'est que vous ne connaissez pas la valeur de ce mot lugubre, ras de marée, vous qui croyez qu'il n'y a de tempêtes et de dangers à l'Océan que lorsque la foudre éclate et tombe, quand les eaux s'amoncellent et quand les vents tourbillonnent. De tous les phénomènes de la mer, le ras de marée est le plus terrible et le plus dévorateur. Il a lieu dans les canaux resserrés, dans les détroits, entre les terres volcaniques, quand les feux sous-marins n'ont pas la force de jeter à l'air une nouvelle île. Voyez, voyez : tout est silencieux et frais à terre et dans les airs ; l'Océan seul se gonfle, pétille, bondit et retombe ; que lui importe que vous mouillez toutes vos ancres, elles vont déraper à l'instant, et les gros câbles brisés ne tiendront pas plus que les énormes chaînes de fer. Appelées à votre secours, les voiles tombent lourdes et coiffent les mâts : toute manœuvre devient inutile, tout effort impuissant; ce qu'il y a à faire dans ces moments d'angoisses, qui ont valu tant de victimes à la mort, c'est de se croiser les bras, de jeter un regard vers le ciel, de dire adieu à tout ce qu'on aimait au monde et d'attendre le moment suprême.

Au milieu de ce calme si parfait de la terre, des airs et du tumulte horrible des flots, Zambalah et son maître se regardaient sans rien dire, et les nègres de l'embarcation bourdonnaient leur chant de mort.

— Eh bien ! dit enfin le colon d'une voix sourde à son pilote, tu ne vois aucun moyen de nous sauver?
— Aucun : dans quelques heures je serai aussi libre que vous.
— Il faut donc mourir?
— Vous et moi et bien d'autres encore; pour un homme seul je voudrais vivre.
— Quel est cet homme?
— Mon premier maître, celui qui m'a vendu à vous quand je n'étais pas son esclave. Oh ! s'il était là, lui!...

Et la barque courait et tournoyait au gré de la lame capricieuse et bondissante, et les mille débris des navires étaient pris et repris par les flots. Déjà sur la plage le peuple et les soldats groupés essayaient d'arracher quelques malheureux à la mort. Rapide comme l'éclair, la pirogue de Zambalah s'élève, se

dresse et chavire sur le dos d'une lame floconneuse. Tout a disparu.

Mais Zambalah ne désespère pas encore, car il ne veut pas mourir sans vengeance. Ses bras vigoureux luttent contre le flot qui mugit ; il se trouve en un instant côte à côte avec son maître. Son instinct de générosité l'entraîne, et le voilà lui présentant un débris de vergue dont il s'était saisi lui-même au moment de la catastrophe. Une vague énorme le pousse alors, elle crie sous la force cachée qui la soulève, se rue comme une montagne sur la plage envahie, et Zambalah et son maître sont vomis avec elle ; mais une seconde lame suit la première, se replie victorieuse et veut ressaisir les deux victimes qui lui échappent. Zambalah se cramponne au sol en retenant son maître, et bientôt il parvient à échapper à une destruction générale.

La foule l'entoure, lui prodigue ses soins.

— A l'autre ! à l'autre ! dit-il. Puis jetant un regard sur l'Océan furieux, il semble y chercher encore un objet perdu.

— Tu es libre, Zambalah ! lui crie son maître dès qu'il peut élever la voix ; oh ! tu es libre maintenant.

— Libre ! non, pas encore ; deux camarades à moi sont là, je vais à eux. Je serai libre une heure plus tard.

Mais le flot ne le voulut pas : pour la seconde fois, Zambalah fut jeté seul à terre, et, fidèle à la parole qu'il avait donnée, son maître l'affranchit.

A quelques mois de là, un navire venant de Calcutta fit échelle à Bourbon. Zambalah y prit passage en qualité de matelot et partit pour le Brésil, d'où il revint avec un bras de moins. Il avait retrouvé à Rio-Janeiro le capitaine négrier qui l'avait fait prisonnier dans la Sénégambie, et quand on lui en parle aujourd'hui :

— Le capitaine portugais, dit-il, ne mentira plus à personne ; il m'en a coûté un bras, mais j'y ai mis bon ordre.

Zambalah a quitté Bourbon l'année dernière, et il est venu s'établir ici, où il vit en véritable sauvage.

Tandis qu'il pêchait, nous pénétrâmes dans sa case et nous y laissâmes quelques vêtements ; puis, satisfaits de notre course, nous reprîmes le chemin de la ville.

C'était un samedi, il y avait des jeux et des danses aux admirables ateliers de MM. Rondeaux, Piston, et Monneron, et je n'avais garde de manquer à la fête. Qui sait si d'ici à huit jours je ne serai pas déjà parti ? Ne perdons jamais l'occasion de voir ce qu'on ne doit voir qu'une fois, mais qu'il est curieux et intéressant de voir une fois au moins. Je me décidai, d'après l'avis de mes guides, pour le chantier de M. Rondeaux, où plus de trois cents noirs, heureux de leur salaire de la semaine et de leur repos du lendemain, se tenaient prêts aux saturnales hebdomadaires. C'était une cohue, un glapissement, un vacarme intraduisible. Hommes, femmes, enfants, vieillards se trouvaient là, pressés, entassés dans un même enclos, sur un même point, comme si on leur eût défendu, sous peine du fouet, de s'étendre au dehors, comme si l'air et le terrain leur eussent été refusés ailleurs. Eh ! bon Dieu ! ne sommes-nous pas un peu sauvages aussi dans notre superbe capitale, où nous paraissons souvent prendre plaisir à nous parquer dans une allée poudreuse, quand nous pouvons fouler à côté un frais gazon et respirer un air pur et libre ?...

Peut-être ces hommes que voici rêvent-ils de leurs plages perdues, de leur liberté dans l'avenir ; peut-être préparent-ils un massacre général de leurs maîtres ; peut-être aussi est-ce leur prière au puissant arbitre de toutes choses. Je ne sais, mais il y a là bien des joies ardentes, bien des yeux qui lancent des flammes, bien des bras qui se tordent convulsivement, et des poitrines qui se gonflent, et des hurlements qui retentissent ; ce n'est pourtant là que le prélude, l'avant-scène. On se prépare à être heureux, voilà tout. Le bonheur, le voici :

Le signal est donné. En un clin d'œil un vaste cercle est formé : les hommes, les femmes, au hasard, les enfants en première ligne, afin de pouvoir perpétuer le souvenir de la fête nationale.

Au bruit général de tout à l'heure, que je compare au mugissement d'une eau boueuse s'engouffrant dans un vaste égout, vient de succéder un silence que nulle bouche n'oserait encore troubler. Petit à petit l'air frémit ; c'est une mélodie, je vous jure, âpre, singulière mais harmonieuse, phrasée ; elle a de la mesure, de la cadence ; ce n'est plus du désordre, ce n'est plus un chaos ; elle grossit encore, et le *crescendo* a perdu quelque chose de sa couleur primitive. Ce n'est plus maintenant la voix seule qui joue un rôle, c'est aussi la face qui devient grimaçante, hideuse ; ce sont les bras qui gesticulent, les jambes qui tremblotent, les pieds qui frappent le sol comme s'il était bouillonnant. Vous ne le croiriez pas, la durée de cette seconde station est proportionnée aux degrés de température de l'atmosphère ; si le soleil a été ardent, si le travail a été rude, le passage est court, car on a hâte de s'emparer de toutes les sensations.

Mais une danseuse s'élance dans le cercle, seule d'abord, tournoyant et agitant les bras ; elle se courbe, se redresse, passe en revue cette légion de furies, sur laquelle elle semble lancer son frénétique délire. C'est à qui l'emportera sur ses rivaux, c'est à qui sera choisi par la reine. Le voilà ; il s'élance à son tour, il se pose victorieusement en face de sa danseuse, et les chants des autres acteurs deviennent des cris féroces ; on se bat les flancs, on se frappe la tête, on grince des dents, on écume ; vous diriez la rage d'une meute de loups tombant sur un troupeau de brebis sans défense. Eh bien ! non, c'est de la joie, de l'ivresse. La fête est à peine commencée ; deux noirs sont entrés en lice ; chacun des autres aura son tour, et ce que vous venez de voir, ce que vous venez d'entendre, c'est une idylle, c'est une bergerie de Racan ; il n'y a pas encore là de drame : le drame vient plus tard ; et ce peuple, je vous jure, n'est pas inhabile à prolonger ses instants de bonheur.

Ce n'est pas chose aisée que d'écrire pour tous, et j'éprouve ici un embarras d'autant plus pénible, que j'ai promis à mes lecteurs une histoire exacte et complète de la cachucha délicieuse qui, depuis trois ans à peu près, s'est fait jour jusque chez nous. Lorsque pour la première fois je la vis annoncer sur les affiches de nos théâtres si pudibonds, je me pris soudainement à rougir et je me demandai involontairement si la licence serait assez osée pour venir effrontément braver l'éclat de mille jets de lumière, les répugnances d'une nation qui joue parfois au scandale, mais qui du moins y joue à huis clos. Je bravai le péril et j'allai voir. Non, ce n'était pas la cachucha, fille de la chika, que je reconnus dans cette pantomine gracieuse d'Elssler, exécutée aux applaudissements d'un public enivré. Cette cachucha est une danse bâtarde, toute de création moderne, travestie déjà par les Portugais, qui la rapportèrent de leurs conquêtes, parodiée plus tard par l'Espagne, et endimanchée, musquée par nous, qui en avons fait une chose à part, où le corps se disloque avec calme et où la passion n'est plus que dans le regard et le sourire. Cette

cachucha rappelle sa mère comme le profil de la grenouille rappelle celui de l'Apollon du Belvédère ; il y a un monde entre les deux. Créez, mais ne profanez pas.

La véritable cachucha des noirs, la danse nationale, la fête majeure des Mozambiques, des Angolais et autres peuples sauvages, la voici, puisque je vous l'ai promise. Mais non, je retire ma parole ; la description de cette danse brûlerait ces pages, et je sais m'imposer des sacrifices au profit de la pudeur. Assistons à des fêtes moins âcres.

Après la chika, d'autres danses beaucoup moins hasardées eurent lieu au chantier. Je pus me convaincre alors que chez ces peuples sauvages, comme chez les nations policées, la joie a ses degrés comme la douleur, et que la fièvre ne joue pas toujours le premier rôle dans les passions des hommes.

Ma tête était bouillante, mais l'occasion trop belle pour que je consentisse à renoncer à la tâche que j'avais acceptée. Il me sembla, au milieu de cette effervescence générale, que certains acteurs dont la physionomie était identique se montraient plus incandescents que les autres. En effet, c'était la caste mozambique, presque en tout taillée comme la race malgache, dont pourtant elle est l'ennemie irréconciliable. En général, j'avais trouvé que les nègres des Indes orientales étaient plus calmes, plus difficiles à émouvoir ; aussi est-ce parmi ces derniers que les colons prennent de préférence les serviteurs de leurs maisons.

Avec une pareille latitude donnée aux noirs de l'île, ils ne doivent en rien ressembler à ceux du Brésil ou même du cap de Bonne-Espérance, et l'on comprend qu'il ne soit jamais question ici de révolte générale ou de massacres particuliers. Aussi les voyez-vous dans les rues, gambadant, gesticulant et presque toujours munis d'un grossier instrument de musique, façonné à l'aide d'un bambou et de deux cordes, chantant non-seulement les airs de leurs pays, mais encore les ordres qu'ils viennent de recevoir. Ainsi, un maître dira à son noir :

Va reporter ce pot de pommade au parfumeur et demandes-en un à la vanille.

Eh bien ! de cette phrase le noir fait le poëme de son chant, et il compose là-dessus un thème d'une originalité extrêmement remarquable.

Si, infidèle et menteur, un esclave se grise et dérobe l'argent qu'on lui a donné pour une commission, son premier soin est de chercher une excuse ; dès qu'il l'a trouvée, il la met en musique et la module tout le long de la route :

— Qu'as-tu fait de la liqueur que je t'avais ordonné d'aller chercher ? lui dit son maître.

— *Quand mo passé d'vant magasin Bon-Goût, mon liqueur sauté, mon li pied cogné.*

Le noir dit qu'il est tombé, qu'il a répandu la liqueur ; et, sur cette phrase d'excuse qu'il a bien préparée et qu'il trouve admirable, il crée un air des plus séduisants, en se disposant toutefois à recevoir vingt-cinq coups de rotin.

Ces deux phrases que je viens de vous citer, je ne les prends pas au hasard ; il n'est pas d'habitant de l'Ile de France ou de Bourbon qui ne les sache depuis son enfance et ne les ait cent fois chantées en sa vie sous ses palmistes favoris.

Il est rare qu'après les danses dont je vous ai parlé tout à l'heure, des rixes n'aient pas lieu, mais c'est presque toujours à coups de poing ou à coups de tête que s'attaquent les adversaires. Ne croyez pas que les témoins s'opposent au combat ; au contraire, ils l'excitent, ils le désirent aussi sanglant que possible. Rangés du côté de leurs affections, ils encouragent du geste et de la voix celui qu'ils voudraient voir triompher, et la lutte ne cesse que lorsqu'un des deux ennemis est étendu sur le carreau. Quand la victoire est trop longtemps incertaine, ceux-ci reculent, se séparent et s'arrêtent à quelques pas de distance ; puis ils poussent un grand cri, se frappent la poitrine, se courbent, ferment les yeux et se ruent l'un sur l'autre de toute la rapidité de leurs jarrets. Quelquefois l'un des deux crânes est ouvert, souvent même tous les deux, et les spectateurs emportent les victimes. Le duel n'est pas seulement d'invention européenne.

Qu'un noir appelle un autre noir *fainéant*, *marron*, *voleur*, il n'y aura pas rixe ; s'il l'appelle *malgache*, un pugilat aura lieu ; et s'il l'appelle *nègre*, on verra un combat à mort. Cependant que sont-ils ? est-ce qu'ils auraient des prétentions à être blonds ? Les maîtres punissent sévèrement ces combats particuliers ; mais un noir en colère est un animal redoutable, et ce n'est pas le fouet qui peut l'arrêter dans sa vengeance.

Ce que j'aime avant tout dans mes courses, ce sont les contrastes ; aussi pris-je grand plaisir, en quittant les chantiers de M. Rondeaux, à parcourir la ville où tout me rappelait une patrie, hélas ! si regrettée.

Il y a, sans contredit, moins de distance de Paris à Maurice qu'il n'y en a de Paris à Bordeaux. Les modes arrivent ici jeunes et fraîches ; les inventions utiles y sont propagées avec une rapidité qui tient du prodige, et les citoyens de l'île sont d'autant plus pressés d'en jouir, qu'ils ont été plus près d'en être privés. Le cap de Bonne-Espérance est sur la route de Paris à Maurice.

J'ai consulté les archives de l'île ; croirait-on qu'il n'y a pas un seul exemple d'assassinat commis par un créole, et l'on tremble encore ici au souvenir d'un funeste événement qui fit longtemps déserter les paisibles habitations de l'intérieur.

Je transcris le fait suivant des registres :

« Plusieurs officiers et soldats d'un régiment français en garnison à Maurice pénétrèrent la nuit dans l'habitation de madame Lehelle, l'une des plus jolies femmes de la colonie, dont un de ces officiers, le sieur V..., était éperdument amoureux. Cette dame, ayant conçu quelques inquiétudes par suite de plusieurs menaces faites par son fougueux adorateur, avait prié son mari de ne pas s'absenter de l'habitation, située dans les grands bois de Flacq ; mais, quelques affaires l'appelant à la ville, il crut pouvoir sans danger laisser sa femme seule pendant quelques heures. Un soldat nommé Sans-Quartier, auquel on permettait de colporter des marchandises dans la campagne, fit ouvrir la porte aux assaillants, qui multiplièrent leurs crimes par le viol, le meurtre et l'incendie. Un vieil invalide, gardien de la maison, périt victime de son dévouement ; les négresses et les noirs furent massacrés. Il paraît que madame Lehelle était parvenue à s'échapper, puisqu'on reconnut un de ses souliers dans le bois, à un quart de lieue de sa maison, et que ce fut près de là qu'elle fut trouvée assassinée.

« Tous les soldats acteurs de cette terrible catastrophe furent suppliciés, et le sieur de V... ne dut la vie qu'à la considération qu'on avait pour sa famille ; comme s'il était permis de se soustraire à la justice en se cachant derrière un beau nom ! Sans-Quartier s'échappa d'abord et répandit la terreur dans l'île ; mais, saisi enfin, on le conduisit bâillonné au supplice, pour l'empêcher de nommer les instigateurs du crime, et il fut rompu vif. »

Depuis ce meurtre horrible, qui date de fort loin, il n'y a pas eu, je le répète, un seul assassinat commis à Maurice.

La ville est divisée en quartiers ou camps. Le camp Malabar est celui que choisissent en général pour logement les Indiens arrivant à l'île de France, et qui doivent y séjourner quelque temps.

L'espace contenu entre les camps est ce qu'on appelle ville. On n'y voit que de misérables cabanes à demi closes, malsaines, mal aérées. Là aussi se logent, à leur arrivée de Canton et de Macao, les Chinois appelés par les planteurs pour la culture du riz et du thé.

Les Chinois, peuple rusé, lâche, méchant, avare, nation superstitieuse et cruelle, dévote à sa religion, à laquelle elle ne croit pas, faisant des martyrs pour se désennuyer de la monotonie de sa vie de paresse, bassement voleuse, hypocrite par calcul et toujours prête à vanter son indépendance au milieu des guerres intestines qui dévorent les autres régions du monde, les Chinois sont assez avancés dans les arts pour présenter aux yeux de tous des merveilles de patience et d'adresse; mais stationnaires depuis des siècles, ils ne comprennent aujourd'hui de la vie que ce qu'elle rapporte en piastres ou en roupies. Un Chinois fumant sa pipe, accroupi devant sa porte, me fait l'effet d'un crapaud suant et bavant au soleil. Je les retrouverai plus tard, ces hommes jaunes, à Diély, à Koupang et autre part peut-être, et il n'y aura pas de ma faute si je n'en châtie pas quelques-uns de cette impudente ardeur pour le vol qui les tient à la gorge et me les rend si odieux.

Les jeux que les nègres de toutes les castes affectionnent le plus sont ceux qui exigent une plus grande activité; on dirait que ce sang noir qui coule dans leurs veines veut faire explosion par tous les pores. Ils ne parlent jamais sans gesticuler, et ils parlent alors même qu'ils sont seuls; vous croiriez qu'ils ne pensent qu'avec la langue. Ceux qui, employés plus directement au service particulier des riches planteurs, devraient s'essayer au repos après avoir porté, pendant une partie de la journée, sous les rayons d'un soleil brûlant, un lourd palanquin, semblent au contraire vouloir encore doubler leurs fatigues.



...Mais une danseuse s'élance dans le cercle. (Page 70.)

A la halte, vous les voyez se dandiner, piétiner, aller et venir à travers les haies de la route, ainsi qu'un petit écureuil en liberté. Leur corps a beau ruisseler, ils ne veulent point paraître vaincus par les longues courses et ils se font un véritable point d'honneur de ne pas rester en arrière des plus intrépides marcheurs.

On voit quelques noirs dans les temples et dans les églises; ils sont là immobiles, debout ou accroupis, parce qu'on leur a dit de ne pas bouger; puis ils se mettent à genoux, parce qu'on leur a ordonné de s'agenouiller. Ils se frappent la poitrine quand le prêtre leur en donne l'exemple; ils se signent après avoir trempé leur main dans le bénitier; ils sortent en ricanant, et voilà tout. On leur a jeté, à leur arrivée dans l'île, un peu d'eau sur la tête avec les cérémonies d'usage, et on leur a dit : Vous êtes chrétiens.

Ce n'est pas assez, et la voix puissante de la saine morale du christianisme serait peut-être un bouclier plus sûr aux colonies que la geôle et les flagellations.

Dans une course fort intéressante aux deux admirables cascades de Chimère et du Réduit, je fis plusieurs stations assez longues en dépit des noirs, qui avaient hâte d'arriver à la ville pour leurs danses du samedi, et je demandai à l'un d'eux, Malgache fort intelligent, quelques-uns des secrets de la religion de sa patrie, car ces hommes ont une patrie aussi.

— Crois-tu en Dieu? lui dis-je.

— Ici, à un seul; dans mon pays, à deux.

— Mais il ne peut y avoir qu'un seul Dieu.

— Ici, oui; mais dans mon pays à moi il y en a deux.

— Dans ton pays on a tort, car il ne peut y avoir qu'un seul maître.

— Pas vrai, il y en a plus de six cents à l'Ile de France.

— Crois-tu à un Dieu? dis-je un instant après à un jeune et vigoureux Mozambique qui commandait la marche.

— Si maître l'ordonne, oui.
— Mais si je ne te l'ordonne pas?
— Alors, non.
— Et si je te laisse libre de croire ou de ne croire pas?
— J'attendrai.



...Ils se ruent l'un sur l'autre de toute la rapidité de leurs jarrets. (Page 71.)

— Dans ton pays, je sais pourtant qu'on croit à un Dieu.

— Dans pays à moi, on croit à un Dieu quand on a gagné une bataille; on n'y croit pas quand on l'a perdue.

— Lorsque vous la perdez, le peuple qui la gagne a donc un Dieu et vous pas?
— C'est ça.
— Fort bien; et s'il n'y a pas de guerre?
— Alors il n'y a pas de Dieu.



...La dame créole est vive, enjouée, rieuse. (Page 75.)

— Et toi, dis-je à un troisième, jeune garçon fort gai, fort propre, fort espiègle, qui paraissait tout disposé à se laisser aller avec insouciance à sa destinée, d'où es-tu?
— Je ne sais pas.
— Qui t'a amené à l'île de France?
— Un navire qui venait de bien loin et dans lequel on disait fort souvent le nom de Malacca.
— Je comprends; tu ne sais donc pas quelle est la religion de ton père?
— Non.
— Et aujourd'hui crois-tu en Dieu?
— *Je crois en Dieu le père tout-puissant, le créateur du ciel et de la terre*, etc...

Et le noir me récitait avec une extrême volubilité, sans se tromper d'une syllabe, les demandes et les réponses du catéchisme français, dont il ne comprenait absolument rien. Je me pris soudainement à rire, et mon érudit retourna s'asseoir, heureux de m'avoir prouvé qu'il en savait plus que ses ignares camarades.

Je n'avais ni le temps ni l'éloquence nécessaires pour poursuivre mes investigations, et c'était moins pour leur instruction que pour la mienne que j'interrogeais tous mes noirs.

Mais il y avait parmi eux un vieillard d'une cinquantaine d'années, qui, à chaque question que j'adressais et à chaque réponse qui m'était faite, haussait dédaigneusement les épaules et souriait de pitié. Je l'appelai pour l'interroger à son tour. Il s'approcha brusquement, s'accroupit, et je remarquai avec surprise que tous les autres noirs s'empressèrent de venir se grouper autour de nous. Dès ce moment je me crus destiné à soutenir une thèse dans les formes, et je commençai l'attaque.

— D'où es-tu ?

— D'Angole.

— Y a-t-il longtemps que tu es à l'Ile de France ?

— Depuis vingt ans.

— Tu es catholique ?

— Oui, depuis que j'y suis.

— Et avant qu'étais-tu ?

— Rien.

— Te crois-tu quelque chose à présent ?

— Bien moins.

— Alors pourquoi as-tu changé ?

— Je voudrais bien vous voir sous le fouet ! C'est le fouet qui m'a appris qu'il n'y avait qu'un Dieu, et si mon maître l'avait voulu de la même manière, j'aurais cru qu'il y en avait deux, ou trois, suivant sa volonté.

— Dans ton pays avez-vous un seul Dieu, ou bien y en a-t-il plusieurs ?

— Avant de connaître les Portugais, nous n'en avions qu'un ; depuis que nous avons su qu'ils n'en avaient qu'un aussi, nous en avons voulu deux.

— Ainsi c'est vous qui faites vos dieux ?

— Oui, chaque fois que les Portugais viennent et nous les brûlent, nous abattons de gros arbres et nous en faisons de nouveaux. Nos forêts sont grandes, allez, nous ne manquons jamais de dieux à Angole.

Comme j'allais passer en revue quelques nouvelles croyances, le vieux noir me fit observer que le soleil allait vite et qu'il fallait se hâter si nous voulions être de retour avant la nuit. Nous nous remîmes donc en route, et deux heures après je planais sur une cascade ravissante, dans les tourbillons de laquelle voltigeaient les ailes humides de l'élégant paille-en-queue, le plus amoureux des oiseaux. Ici encore, pour la vingtième fois depuis mon départ, je regrettai amèrement qu'un habile pinceau ne se fût point associé à la faiblesse du mien, car si c'est un vif regret que l'impuissance totale, c'en est un peut-être plus vif encore de gâter pour ainsi dire une nature si belle et si riche, devant laquelle le cœur est en extase.

J'étais là dans un désert ; la cascade bouillonnait au fond d'une délicieuse vallée, et les noirs qui m'entouraient me parurent enfin disposés à écouter une leçon. Je quittai donc mes pinceaux et mes calepins ; et, saint Jean improvisé (bien que je m'appelle Jacques), je commençai.

A la fin de la première période, le vieux noir d'Angole me dit :

— Maître, le soleil se couche ; nous ne pourrons pas arriver aujourd'hui.

Je feignis de ne pas entendre ; mais après quelques phrases je fus de nouveau interrompu par la même voix du nègre, qui savait bien que je parlerais dans le désert.

— N'est-ce pas, dis-je à tous mes disciples, que j'ai le temps de prêcher ?

— Non, répondirent-ils tous à la fois, et j'en fus pour mes frais d'éloquence et mes évangéliques intentions.

A mon retour je dis à M. Pitot mes tentatives et mes efforts auprès de ses esclaves, et il m'assura que lui-même y avait perdu ses soins et ses peines. « Au surplus, ajouta-t-il, dans l'état actuel de nos colonies, il n'est pas aussi impolitique que vous le croyez que nous laissions les noirs dans leur ignorance et leur abrutissement ; notre puissance est là. Nous avons besoin d'esclaves ; vouloir apprendre, c'est un pas vers l'affranchissement ; penser, c'est être libre ; l'heure venue, ils diront, comme nous, qu'ils croient d'après eux. Il y a de l'orgueil dans tout corps où réside une âme, et si vous dites à l'esclave que ses chaînes sont des fleurs, il les portera sans se plaindre. Souvent ce n'est pas tant la chose qui les blesse que le mot... Allons nous mettre à table. »

Ce fut le vieux noir qui se trouva, par un singulier hasard, placé derrière moi, et le coquin me servait en ricanant et en grommelant quelques paroles que j'entendais à peine. Je suis sûr qu'il se moquait de mon Dieu et de ses dieux d'Angole. A mon coucher, je lui ordonnai de me suivre ; il le fit en murmurant, car il s'attendait sans doute encore à une leçon de morale ; mais je suis un prêtre tolérant, et grâce à quelques verres de liqueur que je fis accepter à Boulebouli, il oublia, la nuit, ma religion, la sienne, et ses vingt ans d'esclavage ; moi, je ne voulus rien oublier, et j'écrivis.

— Qu'avez-vous donc dit et fait à mes noirs ? me demanda M. Pitot, le lendemain : ils sont d'une gaieté bouffonne qui vient de me fort divertir, et je dois vous avouer que les quolibets pleuvent sur vous avec une rare profusion.

— J'ai prêché, voilà tout.

— Non, il ne s'agissait pas de cela entre eux.

— De quoi donc ?

— Ne leur avez-vous pas distribué quelques bouteilles de vin à la campagne de M. Piston, en les priant de boire à votre santé ?

— Oui.

— Quelle lourde faute ! c'est à leur santé seule qu'ils ont bu, ou plutôt à leur dégradation. Vous croyiez vous montrer généreux, vous n'avez été que dupe. Obliger ces gens-là, c'est semer sur du granit. C'est pis encore, ils voudront dans l'avenir une faveur pareille à celle que vous leur avez accordée aujourd'hui. Quant à vous, qui partez, vous n'en subirez pas les conséquences ; mais si l'un de nous était coupable d'une bienfaisance aussi mal placée, nos caves seraient à sec en bien peu de mois. Gracier un noir qui a mérité vingt-cinq coups de rotin, c'est tout ce que nous pouvons et osons nous permettre ; aller au delà serait signer la ruine de la colonie.

— Ils me semblaient pourtant heureux, répliquai-je à M. Pitot.

— Oui, ils l'étaient de vous avoir volé.

— Ils ne volaient pas, je donnais.

— C'est cela : ils ne jugent les autres que d'après eux, et eux, ils volent et ne donnent jamais.

— Savez-vous quel est le boute-en-train de cette espèce de comédie dont vous êtes le niais ? C'est ce vieux nègre d'Angole, que vous avez grisé en rentrant le soir dans votre pavillon. Tenez, venez les voir, cela vous amusera.

— A quoi bon ? leur joie finirait, et je veux être dupe jusqu'au bout.

— Vous avez raison, quand le bonheur arrive, il

faut le bien recevoir sous quelque forme qu'il se présente. Vous me convertissez aussi.

J'ai assisté dans une des riches habitations de M. Pitot à la célébration de quelques mariages entre noirs. Je vous assure que la cérémonie ne manque pas d'une certaine dignité ; et si j'étais plus oseur, je vous donnerais là-dessus de piquants détails. Eh ! bon Dieu ! ne trouvons-nous pas un brin de ridicule jusque dans nos institutions les plus sérieuses?

Cependant le jour du départ approchait, et quoique nous oubliassions ici notre patrie par cela même que tout nous la rappelait, il fallut bien se préparer au dernier adieu.

Toutefois, quitte envers les noirs de l'île, dont j'ai esquissé quelques-uns des principaux caractères physiques et moraux, je ne le suis pas envers des citoyens de Maurice, à qui je dois payer ma dette de reconnaissance. Oh! c'est un bonheur bien doux à l'âme que ces joyeuses promenades au Champ-de-Mars (à l'extrémité duquel s'élève le grave tombeau du général Malartic), alors que le soleil de ses rayons obliques dore les pittoresques cimes du Pouce, des Trois-Mamelles et du Pitterboth. La dame créole est vive, enjouée, rieuse. S'il y a coquetterie ravissante dans son magique parler et dans son onduleuse démarche, c'est qu'elle n'ignore pas qu'il faut être un peu au-dessus du naturel et du vrai pour arriver au cœur de ces flegmatiques jeunes gens de l'île que je vous ai déjà fait connaître ; mais elle redevient elle-même, c'est-à-dire à une nature privilégiée, alors qu'elle est avec vous, étranger, qui allez partir et dont elle ne veut garder le souvenir que comme un agréable passe-temps. — *Elle est assez bien faite pour une Européenne;* et cette façon de parler proverbiale vous dit assez que les femmes créoles ont le sentiment de leur supériorité, j'allais écrire de leur perfection.

Aux bals donnés par les opulents planteurs, on serait tenté de se croire dans les magnifiques salons de la Chaussée-d'Antin ; toutes les belles femmes y forment de fraîches guirlandes, tant les riches parures y jettent de vives étincelles... Paris est deviné à Maurice.

Mais ce n'est pas seulement par la frivolité de ses joies, de ses fêtes, que l'Ile de France a conquis cette dénomination glorieuse de *Paris des Grandes-Indes* que les voyageurs lui ont donnée ; c'est par son goût des lettres, des arts et des sciences ; c'est aussi et surtout par son ardent enthousiasme pour toutes les gloires et toutes les illustrations. S'il n'y a point à Maurice de bibliothèque publique, on trouve dans chaque maison une bibliothèque particulière où le cœur et l'esprit de la jeunesse se développent et s'élargissent.

Ce n'est pas tout encore. J'ai trouvé ici une société d'hommes aimables sans causticité, instruits sans pédantisme, qui, toutes les semaines, dans des réunions qu'ils avaient appelées séances de la *Table-Ovale,* luttaient par leur verve intarissable avec les beaux-esprits de nos caveaux anciens et modernes, et perçaient quelquefois les profondeurs les plus hautes de la science.

Je n'ai pas manqué un seul jour à ces banquets délicieux où leur courtoisie m'avait invité. J'ai dit souvent, depuis mon retour en Europe, les couplets et les strophes des poëtes de l'île, et l'on a pu se convaincre que le ciel qui a réchauffé Parny et Bertin n'avait rien perdu de sa puissance inspiratrice.

Là Bernard et Mallac, rivaux sans jalousie ; là Arrighi, descendant d'une famille illustre ; là Chomel, le fameux Désaugiers de l'île ; là Coudray, directeur du collége colonial, où il veille en père sur tant de jeunes espérances ; Thenaud, Esope indien, vainqueur des belles à coups d'élégants madrigaux ; Dépinay, plus utile encore au barreau qu'à ces banquets dont il est l'idole ; Mancel ; Josse, qui comprend et commente si bien Newton et Descartes ; Edouard Pitot, le peintre ; Fadeuil, Maingard, Epidarise Collin, qui reçut des leçons de Parny et se plaça si près de son maître ; et Tomy Pitot, le plus habile de tous, poëte inspiré plus encore par le cœur que par la tête, le Béranger de cet hémisphère, que la mort vient de ravir naguère à la colonie attristée. Oh ! je ne les ai pas quittés sans larmes, ces amis de peu de jours, mais si bons, si fervents ; et si l'un d'eux, de par le monde, lit encore ces lignes, il verra que moi aussi j'ai dans l'âme un autel pour les saintes affections.

XII

ILE DE FRANCE

Combat du Grand-Port.

Mes vêtements sont imprégnés aujourd'hui d'une odeur de poudre que j'aime à respirer ; il me semble que la ville, le port, la montagne du Pouce, les Trois-Mamelles, le Pitterboth, se parent d'une auréole de gloire ; je crois voir les cocotiers élancés agiter avec bonheur leurs couronnes mobiles, et l'on dirait que l'ombre du bananier est plus douce et plus rafraîchissante.

Voyez, voyez comme les citoyens s'agitent ! voyez comme les plateaux qui dominent la capitale sont couronnés de population impatiente ! Qu'est-il donc arrivé ? Est-ce un grand jour de fête pour la colonie?... Oui, c'est tout cela, car c'est un jour de bataille, et par conséquent un jour de triomphe.

A l'horizon et cinglant à toutes voiles vers l'île, pointent les vaisseaux de la Grande-Bretagne avec leur léopard dominateur ; et là-bas, dans le Grand-Port, nos vaisseaux attendent comme une bienvenue la visite que l'intelligent sémaphore leur annonce.

Duperré se prépare à la lutte avec ce calme, ce sang-froid qui pèse toutes les chances de la mêlée ; son regard d'aigle interroge les positions, et l'on devine que si l'attaque est chaude, la défense sera vigoureuse.

Nous avons à raconter. Plus nous serons simple, plus nous serons vrai, plus nous dirons ce qui revient de gloire aux intrépides capitaines avec lesquels on vient se mesurer.

Il nous fallait quelque compensation aux glorieuses pertes que nous avions éprouvées dans la Méditerranée ; l'Inde devait nous les fournir, et Duperré était le gage assuré de cette éclatante revanche. Vous allez voir s'il a tenu la parole que nous avons donnée pour lui.

Nous étions au mois de mars de l'année 1810. Le capitaine de vaisseau Duperré commandait alors dans l'Inde une division composée des frégates *la Bellone* et *la Minerve,* et de la corvette *la Victoire,* qui, pen-

dant cinq mois de croisière, eut à subir les rudes atteintes des siphons intertropicaux, et des attaques moins dangereuses, mais aussi fatigantes des vaisseaux anglais, dont le nombre commandait à notre capitaine une prudence de toutes les heures. Aussi Madagascar, Mozambique, visités souvent par notre division, étaient-ils devenus une ressource et un asile à la fois contre les ennemis coalisés qui nous harcelaient sans relâche.

Plusieurs prises avaient, en quelque sorte, retrempé l'énergie de nos équipages; deux beaux vaisseaux de la compagnie des Indes, venant de la Chine et du Bengale, furent amarinés et conduits en lieu sûr. Trois autres vaisseaux avaient amené leur pavillon; mais l'un d'eux, au mépris des lois de la guerre, s'était sauvé en profitant des ombres de la nuit pour masquer sa honte et sa trahison; les deux autres, *le Ceylan* et *le Windham*, restèrent en notre pouvoir.

Au mois de juillet, la division Duperré, grossie de ces deux prises, cingla vers l'Ile de France, qu'il savait continuellement bloquée par des croiseurs anglais, qui pouvaient bien effectuer une descente heureuse sur l'un des points les plus accessibles de l'île; aussi faisait-il force de voiles pour arriver dans une colonie où tout était français, les costumes, les mœurs, le langage, mais surtout le cœur et les sentiments.

Le 20 août, à midi, les frégates et les prises saluèrent l'île et reconnurent bientôt le Port impérial et la Passe. Dans le premier de ces mouillages était déjà un navire; Duperré courut à lui sans balancer, car il n'est pas de ceux qui reculent en face de l'ennemi qui se présente; mais il reconnut bientôt une frégate française, et à l'instant même il fit signal à sa division de se placer sur la même ligne et d'entrer dans le port. Il voyait bien les sémaphores des mornes élevés qui lui indiquaient au large la présence de la croisière anglaise; il n'ignorait pas que si celle-ci le savait mouiller sous les forts de la colonie ou dans une de ses rades, elle ne tarderait pas à l'y rejoindre, et cependant il poursuivit sa route.

La Victoire, commandée par le capitaine Maurice, ouvre la marche. Après elle vient *la Minerve*, sous les ordres du brave Bouvet; puis le vaisseau *le Ceylan*, sous le commandement de l'enseigne de vaisseau Monluc; puis *le Windham* et *la Bellone*, que montait Duperré.

A peine *la Victoire* est-elle dans le goulet, que la frégate aux couleurs françaises, hissant son pavillon rouge, ouvre le feu et fait pleuvoir sur le navire pris à l'improviste une grêle de boulets et de mitraille.

A la bonne heure! la trahison recevra le châtiment qu'elle mérite; et si l'on se bat avec ardeur contre un ennemi qu'on estime, le besoin de vaincre est plus grand sans contredit alors qu'on est en présence d'un traître.

Duperré a jugé, de ce regard et de cette intelligence qui ne lui ont jamais fait défaut, le péril auquel il s'expose et la gloire qui l'attend. « Le Grand-Port est pris, se dit-il à l'instant; la colonie appartient peut-être déjà aux Anglais; tout le présage... Eh bien! de par mon pavillon et mes équipages, je saurai bien les reprendre! »

Les navires ne peuvent ni se rallier ni serrer le vent. Déjà *le Ceylan* et *la Minerve* avaient accepté le combat; il fallait le soutenir; aussi le signal de forcer la passe est donné par *la Bellone*.

Il faut le dire parce que cela est, il faut le dire parce que, chez nous, l'exemple d'une honteuse fuite n'est pas contagieux, mais, aux premières bordées, *le Windham* ralentit sa marche, et bientôt il prend la fuite. L'enseigne D. rend aux Anglais la prise, qu'il va conduire à la *Rivière-Noire*. On le remercie d'une part, et de l'autre la coupable indulgence du chef de l'expédition le sauve du châtiment qu'il avait mérité. Cependant *la Bellone* arrive, parée de sa belle mâture, fière de son valeureux équipage, enorgueillie de son indompté capitaine. La voici recevant avec calme, et même sans répondre tout d'abord, les attaques du fort et de la frégate anglaise, sous la poupe de laquelle elle va s'établir, la criblant sous sa triple charge de fer et de bronze. Après cette manœuvre hardie, elle va prendre mouillage et attendre qu'une lutte plus sanglante soit engagée.

Une joie était acquise à Duperré : il voit les trois couleurs flotter sur tous les points de l'île, et bien sûr alors que le Grand-Port est seul au pouvoir de l'ennemi, il se hâte d'instruire le général Decaen, gouverneur de la colonie, de son arrivée et du combat qui se prépare.

La nuit était venue; c'était du silence partout, c'était partout une vive impatience des premiers rayons du jour, et la division était en mesure de lutter contre un ennemi dont les forts protégeaient la position avantageuse.

Cependant, au Port-Napoléon, aujourd'hui Port-Louis, les habitants se livraient à une joie qui faisait le plus bel éloge de Duperré. On le savait en croisière; on craignait qu'il n'eût succombé sous le nombre de ceux qui s'acharnaient à sa poursuite; et à la nouvelle de son entrée dans le Grand-Port, et du salut amiral qu'il avait envoyé à la frégate anglaise, des compagnies de volontaires s'armèrent à la hâte, se mirent en route, et vinrent généreusement s'offrir au capitaine de vaisseau, qui n'attendait pas moins de leur courage et de leur patriotisme.

Le général Decaen, si cher à tant de titres à la colonie devenue anglaise, prend aussi ses mesures; il ordonne à la division Hamelin, mouillée au Port-Napoléon, et composée des frégates *la Vénus*, *la Mouche* et *l'Astrée*, et de la corvette *l'Entreprenante*, d'appareiller et de voler au secours de Duperré, qui peut être bientôt cerné par toute la croisière anglaise.

Rien n'égale l'activité du gouverneur, qui n'a besoin d'exciter ni le courage des habitants ni l'énergie des équipages, mais qui leur donne à tous l'exemple du dévouement et de l'abnégation. Il organise d'un seul mot une compagnie de marins sous les ordres des maîtres et des aspirants, et il leur indique la route qu'ils auront à suivre. De sa bouche, de son cœur s'échappent, énergiques et brûlantes, ces paroles d'enthousiasme qui ont souvent décidé du gain d'une bataille; et quant à l'issue de celle qui se prépare, il ne doute point que ce ne soit encore une belle page de notre histoire maritime: Duperré est là-bas sur son banc de quart, attendant avec impatience les premiers rayons du soleil.

Quand il a tout disposé, quand il a jeté dans l'âme de tous ceux qui l'entourent ce rayon patriotique qui l'anime, il part à son tour et va savoir si Duperré a besoin de lui. Sur la terre et sur les flots, les Anglais auront en face de rudes jouteurs. Suivons les événements pas à pas, car le drame est partout.

Le capitaine Duperré, aussi brave soldat qu'habile calculateur de toutes les ressources, se pose en ordre de bataille, acculé à un récif qui borde la baie, la tête appuyée à un plateau de corail. La corvette *la Victoire* était en tête, présentant son côté de tribord à l'ennemi; *la Bellone* venait ensuite; derrière *la Bellone* était *la Minerve*; *le Ceylan* fermait la ligne; ainsi, par ce

moyen, la division ne pouvait pas être tournée, puisqu'elle s'était assuré la communication avec le rivage.

Le 22, une seconde frégate anglaise vint mouiller à côté de la première, et dès lors on put prévoir que le combat serait sanglant; aussi l'ennemi fit-il mine d'attaquer. La division française l'attendit ferme à son poste; mais une frégate en mouvement s'étant échouée, il y eut encore un point de repos qui dura jusqu'au lendemain.

Le lendemain 23, deux nouvelles frégates parurent au large, et piquèrent sur l'île de la Passe. Duperré, au comble de la joie, supposa que c'était la division du général Hamelin qui venait le rejoindre; mais les signaux échangés entre les ennemis lui firent comprendre tout le danger de sa position. La population entière de l'île couronnait les hauteurs du Grand-Port. Le capitaine allait combattre en face d'une colonie dont le salut dépendait peut-être de lui seul; et son équipage, mû comme lui par un noble sentiment de gloire, se retrempait en quelque sorte à l'impatience de Duperré, qui brûlait d'en venir aux mains.

A cinq heures, la division anglaise commence son mouvement d'attaque : ce sont *le Syrius*, sur lequel flotte le pavillon de commandement du capitaine Rym : *la Néréide*, capitaine Wilhougby ; *l'Iphigénie*, capitaine Lambert, et *la Magicienne*, capitaine Cartin; toutes quatre fortes et menaçantes, se dirigent l'une sur *la Minerve*, l'autre sur *le Ceylan*, et les deux dernières sur *la Bellone* et *la Victoire*.

Comme on le voit, la division ennemie avait une force double à peu près de la division française; mais les Français n'ont jamais reculé devant le nombre, et nos marins avaient cette résolution héroïque qui ne compte pas les ennemis, et qui élève l'âme des braves à la hauteur des plus grandes difficultés.

Duperré, avant sa première bordée, s'adresse à ses



Combat du Grand-Port.

matelots, et son allocution brève, pleine d'énergie, est à l'instant même suivie du cri de : *Vive l'Empereur!* répété par toutes ces poitrines haletantes que le bronze menaçait de toutes parts.

Il est cinq heures et demie; le feu s'ouvre sur toute la ligne, et bientôt le roulement des volées annonce à l'île attentive que le sort de la colonie dépend de l'instant qui va suivre. Mais une dernière épreuve était réservée à nos matelots, dont la fortune semblait depuis quelques jours tromper les espérances : les embossures de *la Minerve* et *du Ceylan* sont coupées, et ces deux navires, drossés par le courant et la brise, s'échouent sous le travers et bord à bord de *la Bellone*, qui masque leurs batteries; ils sont ainsi condamnés à rester muets témoins du combat que *la Bellone* et *la Victoire* continuent à soutenir vaillamment. L'ennemi, profitant d'un événement si malheureux et si imprévu, s'acharne sur *la Bellone;* une de ses frégates est échouée et ne peut faire jouer les pièces de l'avant; mais les trois autres présentent le côté à notre seule frégate, et croisent sur elle leurs écrasantes bordées.

Seule contre toutes, sous le tourbillon de fer et de feu qui l'accable, l'héroïque *Bellone* déploie une énergie excitée encore par la haine que réveille dans l'âme de nos matelots l'acharnement d'un adversaire qui vient en aide au flot dévorateur. Les flancs de *la Bellone* sont ouverts, ses pièces et ses manœuvres volent en éclats. *Vive l'Empereur!* s'écrie l'équipage luttant seul contre tant d'adversaires, *Vive l'Empereur! et que la mer seule étouffe notre voix!* L'équipage de *la Minerve* vient remplacer l'équipage éteint sous la mitraille, et chaque marin est un héros. Cependant notre feu domine celui des Anglais; c'est un coup de tonnerre sans relâche, c'est la mort qui voyage sur les ailes du feu; les matelots s'en aperçoivent; ils comptent, pour ainsi dire, les coups de bordées, et à ce nouvel avantage ils s'écrient de nouveau : *Vive l'Empereur!*

Duperré est partout, car partout il y a du plomb et du fer; et tandis qu'il donne l'exemple à son équipage, il instruit par ses signaux le gouverneur de la colonie des vicissitudes de la bataille. A dix heures, et les moments sont toujours marqués par la gloire,

à dix heures, il est frappé à la tête par une mitraille, qui le renverse dans la batterie. Ses matelots l'entourent d'abord avec des larmes; puis, la rage au cœur, ils lui serrent affectueusement la main, et jurent de le venger.

Bouvet apprend le malheur que nous avons à déplorer. Intrépide comme le dévouement, il s'élance sur *la Bellone*, se place fièrement sur le banc de quart, et l'équipage ne croit pas avoir perdu son capitaine; l'honneur succédait à l'honneur.

A onze heures, l'ennemi éteint son feu; *la Bellone* le fait aussi, non par courtoisie, mais parce qu'il faut quelque repos aux matelots écrasés. Une demi-heure après, nous essayons si on nous répondra, et notre bordée résonnant sans écho, nous gardons le silence encore une fois. A demain donc!

A deux heures, un aide de camp du gouverneur vient donner avis au commandant de *la Bellone* qu'un prisonnier, échappé de la frégate *la Néréide*, a gagné le rivage à la nage, et a rapporté que cette frégate, réduite à l'état le plus affreux, était amenée depuis le soir. Bouvet répond au général: « Une ancre de mille et un grelin pour renflouer *la Minerve*, et les autres frégates sont à vous : *Vive l'Empereur!* » La nouvelle active le courage de nos marins, qui hâtent de tous leurs vœux le lever du jour pour recommencer le combat.

Le jour se lève; la division française est dans la même position; mais les Anglais sont rudement maltraités; *la Néréide* voit flotter autour d'elle ses mâts, ses bordages et son pavillon; *le Syrius* était toujours échoué; *l'Iphigénie* se trouvait masquée par *la Néréide*, et *la Magicienne* aux abois présentait seule le travers à *la Bellone*.

Le feu recommença plus vigoureux que jamais à bord de celle-ci; le pavillon de *la Néréide* est amené; mais les feux croisés des autres navires empêchent d'aller l'amariner. Il fallait mitrailler *la Magicienne*, et l'habile Bouvet commanda le feu.

A deux heures, le capitaine de vaisseau Roussin, aujourd'hui vice-amiral, se rendit à bord de *la Néréide* qu'il trouva ouverte de tous côtés, et dont l'équipage s'était sauvé avant le jour. Plus de cent cadavres mutilés gisaient pêle-mêle dans les batteries, et sur le pont. *Le Syrius* travaillait inutilement à se renflouer, *l'Iphigénie* ne songeait plus à combattre. Sur le soir, des tourbillons de fumée s'élèvent de *la Magicienne*, des flammes épaisses s'échappent des sabords de sa batterie, vers onze heures une gerbe de feu éclate dans l'air avec un bruit horrible et annonce que *la Magicienne* saute.

Le 25 au matin, le feu recommença à bord de *la Bellone* et de *la Victoire*, et leurs coups, dirigés sur *le Syrius*, portent la mort et le ravage sur cette frégate qui, échouée, ne peut répondre à cette vigoureuse attaque que par les caronades de l'avant.

De ces quatre frégates si belles, si audacieuses, *l'Iphigénie* seule restait; elle pouvait combattre encore et prétendre à une fin glorieuse; mais elle se hâta d'abandonner un champ de bataille si funeste au pavillon anglais, et de se réfugier vers l'île de la Passe.

Le 26, le triomphe de la division française était assuré: on alla amariner *le Syrius*. Le 27, la division du commandant Hamelin, sortie du Port-Napoléon, parut au large et se dirigea pour approcher les passes sans y entrer; et le 28, à la pointe du jour, un officier, porteur d'une sommation de Son Excellence le gouverneur général, se rendit à bord de *l'Iphigénie* pour conclure de la reddition de cette frégate et de l'île de la Passe, à des conditions avantageuses pour les vainqueurs, généreuses cependant pour les vaincus. A onze heures, le pavillon français, arboré sur le fort et à bord de la frégate anglaise, fut le signal qui annonça aux marins de la division et aux habitants de l'Ile de France le complément de la victoire.

Ainsi finit le combat du Grand-Port, une des plus belles pages de notre histoire maritime. Ainsi les Duperré et les Bouvet ont préludé à cette haute réputation de bravoure et d'intelligence qui a placé ces deux capitaines au premier rang de nos amiraux.

XIII

BOURBON

Saint-Denis. — Baleine et Espadon. — Saint-Paul. — Volcans. — Naké et Tabéha.

Il y a trente lieues de l'Ile de France à Bourbon; il y en a au moins cent cinquante de Bourbon à l'Ile de France, car les vents alisés qui soufflent constamment de la première de ces deux îles vers la seconde sont contraires pour le retour, et forcent souvent les navires à pousser des bordées jusqu'en vue de Madagascar. Ainsi le veut le caprice des vents et des flots.

D'ici commenceront, à proprement parler, nos curieuses courses d'explorateurs, et dès que nous aurons salué le pavillon qui flotte là-bas sur le palais du gouvernement, peut-être serons-nous bien des années sans entendre parler, non-seulement de la France, mais encore de l'Europe. Le courage a beau se retremper aux périls qui nous attendent et à ceux que nous avons déjà bravés, le cœur joue aussi gros jeu dans cette vie aventureuse, et il ne reste point muet en présence d'un passé qui a toutes ses affections. Le cœur est, je le sais, citoyen de l'univers; mais sa patrie de prédilection est celle où reposent ses souvenirs de bonheur, auxquels on se rattache d'autant plus qu'on est plus près de les perdre.

Nous voici en rade, j'allais dire en pleine mer; de légères pirogues entourent le navire; il n'y a pas de quarantaine à subir: je vais à terre.

C'est une ville singulière que Saint-Denis : grande, immense par son étendue, mais bien petite si l'on ne compte que les maisons. Un quartier seul est assez étroitement resserré pour former de véritables rues, tandis que dans les autres on peut aller, en chassant, faire une visite à son voisin. Au surplus, cette éternelle verdure, si riche, si variée, planant au-dessus des habitations, contraste d'une façon tout à fait pittoresque avec les montagnes âpres qui d'un côté cerclent la ville, et avec les cônes de lave noirâtre dessinés à l'horizon.

Certes la distance de l'Ile de France à Bourbon est fort légère : eh bien! une grande différence dans le caractère des habitants se fait déjà sentir et n'échappe pas à l'observateur. Ici, même franchise, même urbanité de la part des colons que chez leurs voisins, même empressement à fêter les étrangers; mais tout cela se dessine avec moins de formes, avec plus de rudesse. Le climat est semblable: c'est une tempé-

rature à peu près égale dans la plaine et dans les vallées; mais à Bourbon, des monts gigantesques s'élèvent au-dessus des nuages et gardent à leurs cimes des neiges éternelles. A Bourbon, un volcan sans cesse en activité jette au loin d'immenses laves par ses vingt bouches de feu, et l'on dirait que le naturel des colons s'est en quelque sorte empreint de ces sauvages couleurs. Un fashionable de Saint-Denis est un rustre de Maurice, mais un rustre à l'allure fière, au langage indépendant.

Dans la ville, hélas ! nous aurons peu de choses à signaler. L'église est mesquine, pauvre, sans tableaux, si ce n'est un saint Denis portant sa tête dans ses mains, ce qui doit singulièrement édifier la population nègre ; un Christ au maître-autel, d'une bonne facture; et, dans un méchant cadre, une espèce de figure de singe, représentant M. de Labourdonnaie. au-dessous duquel on lit cette inscription :

NOUS DEVONS A SON DÉVOUEMENT
LE SALUT DES DEUX COLONIES.

A la bonne heure ! en dépit du martyrologe, les temples saints doivent s'ouvrir à tous les bienfaiteurs de l'humanité.

Cependant la ville me fatigue, soit qu'elle n'ait rien d'assez bizarre pour me retenir, soit qu'elle ne ressemble pas assez à une cité européenne. La corvette, mouillée à quatre encablures du périlleux débarcadère, m'offrira peut-être plus de distractions, et voilà des pirogues dont je puis disposer. Je longe la côte et j'en dessine les rudes aspérités : ce sont des remparts de laves diversement nuancées, dans les anfractuosités desquelles surgissent de brillantes couches de verdure que les brisants ne peuvent anéantir.

Le vent m'éloigne enfin de ces imposantes masses : tant mieux, je rejoins le bord.

La nuit était pure, une nuit tropicale, suave par les émanations de la terre et la limpidité du ciel, où scintillaient des milliers d'étoiles, dont l'éclat était affaibli par les opales rayons de la lune en son plein; on eût dit un vaste ciel noyé dans une légère vapeur.

Nous venions de nous livrer à une de ces douces causeries du bord dont tout le charme est dans la frivolité, et chacun de nous descendait déjà dans sa cabine, quand un roulis assez fort nous fit rapidement interroger l'horizon, d'où nous supposions que soufflait une brise naissante. Tout était silencieux.

Un jet brillant s'élève dans l'air : le dos gigantesque d'une baleine plane à la surface des eaux et disparait avec la rapidité d'une flèche. Au même instant, un poisson de moyenne grandeur bondit, s'élance et retombe frétillant : c'est l'espadon, le plus mortel ennemi du géant des mers. Dès qu'ils se voient en présence, dès qu'ils se sont une fois rencontrés, ils ne se fuient plus ; c'est un rude combat, un combat à mort qui va s'engager. Il faut que l'un des deux adversaires au moins succombe ; et souvent, après une lutte, deux cadavres servent le lendemain de pâture aux requins et aux goëlands. Le plus fort, c'est la baleine ; le plus brave c'est l'espadon, car il est sûr, lui, qu'il faut qu'il meure, vainqueur ou vaincu, tandis que, dans le triomphe, la baleine ne perd jamais la vie.

Oh ! nous aurions eu besoin de tout l'éclat du soleil pour jouir du spectacle qui allait nous être offert : toutefois la lune était si belle, que nous n'en perdîmes que peu d'épisodes.

Le roulis ou le tangage du navire auprès duquel le combat s'était engagé nous disait la place occupée par les deux adversaires ; mais qu'on se figure l'espace envahi par la baleine menacée, en songeant que dans quinze jours elle peut faire le tour du monde ! Aussi, pour éviter le choc terrible de sa monstrueuse tête, l'espadon se montrait-il souvent à l'air, et, dans sa colère, retombait-il inutilement sur le dard long et aigu dont il a été armé par la nature. Cependant la lutte durait depuis une demi-heure sans que la victoire se décidât; mais entre deux ennemis aussi acharnés tout repos est impossible. Quand la baleine se précipite sur l'espadon, si celui-ci est touché, il meurt broyé à l'instant même ; si l'espadon, après son rapide bond hors des flots, trouve sous sa lance dentelée le dos de la baleine, celle-ci n'a que quelques instants à vivre, car la plaie est profonde, et le sang s'en échappe à flots pressés. Cependant l'ardente querelle des deux combattants, qui s'était engagée près de nous, alla expirer loin du bord ; et, le lendemain, de la grande hune, on distinguait vers l'horizon une vive couleur de sang qui occupait un vaste espace. L'espadon et la baleine avaient cessé leur lutte.

Toutefois, pour les provisions nécessaires à une de nos plus longues courses, la corvette se vit forcée d'aller mouiller à Saint-Paul. Je profitai de cette seconde relâche pour visiter l'intérieur de l'île et parcourir ces belles rampes que M. de Labourdonnaie fit creuser à travers les ravins et les torrents, sur les flancs des plus rudes montagnes. Oh ! c'est un travail digne des Romains, complété aujourd'hui par le beau pont jeté sur la rivière des Galets, qui devient, aux jours d'orage, un torrent dévastateur.

C'est un spectacle assez curieux, je vous assure, que celui d'une ville qu'on cherche encore alors qu'on l'a déjà traversée. Tel est Saint-Paul, dont les maisons irrégulièrement élevées au milieu de belles touffes de verdure, sont absolument voilées par les enclos qui les emprisonnent. Saint-Paul est une cité naissante et pourtant bâtie sur un sol de sable, au pied du Pays-Brûlé. Elle est toute fière de sa position topographique, et semble dire aux navires voyageurs : « Ici seulement vous trouverez un abri contre les tempêtes. »

Cette île a été baptisée bien des fois. Appelée d'abord Mascareinhas, du nom du capitaine portugais qui la découvrit, elle fut désignée plus tard sous celui de la Réunion, et enfin on la dota de celui qu'elle porte aujourd'hui.

Un volcan très-considérable, séparé du reste de l'île par un vaste enclos de rochers, y est sans cesse en travail. Elevé de quinze cents mètres au-dessus du niveau de l'Océan, trois cratères le couronnent. M. Bory de Saint-Vincent imposa le nom du célèbre Dolomieu à celui qu'il trouva brûlant. Ses compagnons de voyage donnèrent le sien à celui qui est séparé du cratère Dolomieu par le mamelon central, véritable cheminée par laquelle les feux souterrains sont en communication avec les feux du ciel. Un tel hommage était dû à l'explorateur qui mit tant d'activité dans ses recherches, qui gravit dans une île très-habitée des escarpements où nul n'avait encore pénétré, qui, franchissant mille précipices, donna une excellente carte du pays, et, s'exposant à la soif, à la faim et aux intempéries d'un ciel tour à tour ardent et glacial, découvrit, après les Commerson et les Du Petit-Thouars, mille productions nouvelles qui avaient échappé aux recherches de ces grands naturalistes.

Toute située qu'elle est entre les tropiques, l'île Bourbon, dont les rives produisent les mêmes trésors

végétaux que l'Inde, n'en a pas moins ses points glacés. Outre le volcan, à la cime duquel le mercure descend fréquemment au point de très-forte congélation, il existe des plateaux extrêmement élevés, où se fait sentir un froid rigoureux ; divers sommets, dont entre autres le Piton-des-Neiges, l'une des Salazes, a plus de dix-neuf cents mètres de hauteur.

Tout est volcanique dans ces imposantes masses, évidemment sorties des entrailles du globe, d'où les arrachèrent de puissantes éruptions. Sur ce Piton-des-Neiges, solitaire, dépouillé, battu des tempêtes, triste dominateur d'un horizon sans bornes, on aperçoit souvent des traces de pieds humains, attestant le courage d'esclaves, qui viennent chercher la liberté jusque dans les dernières limites de l'atmosphère. Là aussi gisent parfois les os blanchis de quelques malheureux qui, préférant l'indépendance dans le désert à l'esclavage dans une société marâtre, viennent terminer leurs infortunes sur le basalte solitaire.

Une riche végétation couvre l'île qui nous occupe et présente à l'œil de l'observateur la plus brillante variété. Sur la côte on admire le caféier, le cotonnier, le muscadier, le giroflier et tous les arbres précieux de l'équateur, offrant à l'homme le nécessaire et le superflu. A mesure qu'on s'en éloigne et qu'on s'élève vers l'intérieur, d'autres végétaux se pressent pour ombrager le sol ; le palmiste succède au cocotier, le vacoi au bananier ; l'ébénier, divers bois de construction, des fougères, qui rivalisent en hauteur avec les plus grands arbres, forment le fond des forêts. Parvenu à sept cents mètres, le chasseur rencontre la zone des calumets, espèce de bambou du port à la fois le plus élégant et le plus majestueux. Ces calumets élancés, hauts de cinquante à soixante pieds, ressemblent à des flèches de verdure. Sur la longueur



...C'est une ville singulière que Saint-Denis. (Page 78.)

du chaume ligneux, mais flexible comme des anneaux, sont des verticilles toujours agités, du milieu desquels le souffle du vent fait parfois sortir des sifflements aigus. La zone des calumets dure jusqu'à neuf cents mètres, c'est-à-dire que son épaisseur est de deux cents ; elle semble servir de limites aux grands bois.

Le seul arbre important qu'on trouve au-dessus est cette immense hétérophylle qui, se jouant des formes, porte, mêlées, des feuilles pareilles à celles du saule et des feuilles aussi découpées que celles des plus élégants acacias.

Ici l'aspect du pays est entièrement changé : des buissons seuls y parent les roches anfractueuses ; de rigides graminées, de verdoyantes mousses, quelques humbles bruyères, végètent à leur base.

A travers les forêts imposantes qu'un tel assemblage de productions présente souvent en miniature, saillent d'immenses quartiers de lave antique, bleus, gris, rougeâtres ou couleur de rouille, qui disent à l'homme que son pied repose sur des abîmes, et que cette riche végétation qu'il admire couronne de brûlantes fournaises qui peut-être un jour seront le tombeau de tant de richesses.

On a quitté le domaine de l'homme; ici se réfugie la chèvre sauvage provenue des chèvres et des boucs que jetèrent anciennement dans l'île les Portugais qui la découvrirent; et nous pouvons remarquer en passant que ces peuples, ainsi que les Espagnols, ont rarement abordé sur une terre inconnue sans y répandre quelques richesses de leur pays. Heureux si des ministres fanatiques d'une religion tolérante n'avaient point, par de sacriléges persécutions, repoussé du cœur des malheureux sauvages la reconnaissance que quelques bienfaits commençaient à y faire germer !

Le volcan de Bourbon, toujours en éruption, exerce ses ravages dans un espace qu'on appelle *Pays-Brûlé*. La masse des laves qu'il rejette est extraordinaire ; ses flancs sont couverts de volcans plus petits, qui n'y paraissent que de simples monticules, et ces monticules cependant ne sont pas moins considérables que ce Vésuve qui fait trembler Naples.

L'île Bourbon, d'une forme presque ronde, peut avoir de quinze à dix-sept lieues dans son grand diamètre, allant du nord-ouest au sud-est, et neuf dans le petit, qui traverse l'île du nord-est au sud-ouest. Saint-Paul et les cascades y sont les moins mauvais

mouillages. L'homme a vainement tenté de soumettre les éléments afin de s'assurer, par quelque môle, un abri contre l'Océan courroucé. Celui-ci a déjà brisé plus d'une fois les jetées solides qu'on a commencé à élever; et les roches énormes que lui-même a vomies sont jusqu'à présent les seuls édifices capables de résister à la fureur des lames écumeuses.

Et maintenant que je vais dire adieu à la colonie française, car le canon du bord nous appelle pour le départ, je crois qu'il est de mon devoir de compléter, par les études récentes auxquelles je viens de me livrer, les détails que j'ai donnés sur les diverses castes d'esclaves et de noirs répandus à Bourbon et à l'Ile de France.

Le créole noir, moins grand en général que le blanc, est assez bien pris dans sa taille, leste, adroit et vigoureux; il a les traits agréables, l'œil vif et intelli-



...Une riche végétation couvre l'île. (Page 80.)

gent, et le caractère doux; il aime les femmes avec passion; il ne se livre pas à la boisson autant que les autres nègres et est beaucoup plus recherché dans sa toilette; il est très-apte aux arts mécaniques, et ses qualités morales le font préférer à tous les esclaves des autres nations.

Les noirs et négresses de Guinée ou Yoloffs sont d'une taille haute et svelte; leur œil est grand et doux, leur figure agréable, leur air ouvert, leur peau fine et d'un noir d'ébène; ils ont de belles dents, la bouche grande, les jambes un peu minces et le pied très-fort; ils ont plus de noblesse dans leur maintien et dans leur démarche que les autres noirs (quelques Malgaches exceptés); ils dansent aussi avec plus de grâce et d'expression que les autres esclaves de la colonie, et les femmes surtout sont passionnées pour la chéga.

Les Malgaches ne sont pas aussi grands que les Yoloffs, mais sont mieux faits qu'eux; leur peau est d'une nuance moins foncée, leurs traits sont agréables, et leurs yeux doux et intelligents; ils sont fort agiles et très-adroits. Ils se divisent en plusieurs castes, dont la couleur, la taille, les formes, les cheveux et le caractère varient singulièrement.

On ne croit pas plus aujourd'hui aux nains de Madagascar qu'aux géants de la côte des Patagons. Plusieurs voyageurs en avaient parlé sur quelques légers propos dont il ne s'étaient pas donné la peine de vérifier l'exactitude. Les deux individus introduits il y a quelques mois à l'Ile de France comme appartenant à cette espèce ne sont que le produit de ces jeux de la nature dont on trouve des exemples dans toutes les parties du monde.

Les Oras sont, de toutes les esclaves, les plus belles, les plus douces, les plus attachées à leurs maîtres, et Bourbon redit encore une aventure récente qui a causé une vive sensation dans toute l'île.

Deux jeunes filles de cette caste, à peu près du même âge et fort jolies, ressentirent en même temps une violente passion pour leur maître, M. D..., qui certes ne songeait nullement à la partager. Toutes deux,



... D'autres végétaux se pressent pour ombrager le sol. (Page 80.)

sans défiance l'une de l'autre, sans jalousie d'abord, luttaient de zèle et de dévouement; elles cherchaient dans les regards du maître à prévenir tous ses désirs, et quand une préférence était accordée à Tabéha, Naké, à l'instant même, sentait des larmes brûlantes tomber sur ses joues, et se retirait dans sa case, en proie au désespoir.

Un soir pourtant, Naké, se doutant des tendres sentiments de son amie, l'appela auprès d'elle :

— Tu aimes notre maître?

— Oui. Tu l'aimes aussi, toi?

— Oui.

— D'amour?

— D'amour.

— Pas autant que moi.

— Oh! bien plus.

— Je t'en défie!

— J'accepte.

— Si tu plais avant moi, je t'empoisonne.

— S'il t'aime avant moi, je vous empoisonne tous deux.

— Eh bien, écoute, Naké, ne l'aimons ni l'une ni l'autre.

— Si, aimons-le toutes deux, mais tuons-nous pour lui.

— C'est ça. Comment?

— Il faut monter au volcan et nous y précipiter.

— Ça ne durerait qu'un moment, et pour lui il faut souffrir davantage; laissons-nous mourir de faim.

— C'est dit; et celle qui mangera, fût-ce un seul grain de maïs, aimera moins que l'autre.

— Ce ne sera pas moi!

— Ni moi!

Les deux malheureuses jeunes filles tinrent leur serment; elles dépérirent à vue d'œil, et un jour on les trouva à côté l'une de l'autre dans une même case, amaigries, desséchées, haletantes.

Leur maître alla les voir, et dit à Naké :

— D'où souffres-tu? Qu'as-tu? Parle.

— Je t'aimais, je meurs.

— Et toi, Tabéha?

— Je t'aimais aussi.

Une vieille négresse, stupide dépositaire des serments des deux jeunes filles, raconta trop tard à M. D... la fatale résolution qu'elles avaient prise; et moi, historien prudent, je peux la relater dans ces pages, bien convaincu que la contagion de l'amour des deux Oras ne viendra jamais jusqu'à nous, ou que, dans tous les cas, elle serait sans danger pour les Européennes.

XIV

BOURBON

Petit. — Hugues. — Esclaves.

Grave, non; sérieux, oui. Bien des philosophes ne raisonnent pas plus sensément, qui se disent logiques et profonds quand ils ne sont que faux et creux. Bien des docteurs ne sont pas plus sensés que les deux interlocuteurs que je vais vous présenter et dont vous auriez tort de rire. Il est des livres pour toutes les intelligences, comme il est une morale pour tous les peuples. L'Europe touche à l'Asie, et pourtant il y a un monde entre les deux points les plus rapprochés de ces deux fractions de notre planète. J'ai souvent à ma droite une de ces puissances mortelles qui font marcher une époque, qui disent le cours des astres, qui annoncent leur apparition à jour fixe, à l'instant précis, qui lisent dans le grand livre de la nature comme vous et moi dans un *Telémaque;* et j'ai à ma gauche une de ces cervelles épaisses qui ne comprennent rien, qui ne saisissent rien, qui acceptent le vrai avec autant de confiance que l'absurde, et qui ne seraient que médiocrement surpris que le soleil se levât aujourd'hui au couchant dans la conviction de s'être trompés la veille. Qu'y a-t-il entre eux? Moi, un atome, rien. N'est-ce donc pas là le monde? Ici le génie, là le crétin; ici l'homme qui dote son siècle d'une haute pensée, là l'homme qui donne un démenti à la grandeur divine; ici le palmier ou le rima, là le mancenillier ou la ronce. Pour qui observe, partout des constrastes, à chaque pas un rude combat entre le bien et le mal, entre le fort et le faible, sans songer que ce qui est bien à mes pieds est mal à six mètres de distance, et que ce qui me parait un colosse le matin est nain le soir.

En vérité, la vie est une fatigue, j'allais dire un fardeau, une dérision quand on se laisse aller à réfléchir aux soucis qu'elle donne à qui veut la comprendre et l'expliquer.

Savez-vous pourtant qui m'avait jeté dans ces graves pensées d'où il m'était impossible de m'arracher, tant j'étais pressé par elles? Je vais vous le dire.

Il me prit envie, avant de franchir les belles rampes de M. de la Labourdonnaie, de suivre vers sa source le torrent qui roule, au temps des orages, ses eaux terreuses et bouillonnantes au pied tranquille de Saint-Denis. Un matelot portait ma chambre obscure; ce matelot c'était Petit, mon brave et malheureux ami prêt à toute corvée utile; vous le connaissez. Il était à ma droite : c'était l'homme de génie dans son espèce; à ma gauche, j'avais le nommé Hugues, que vous apprécierez plus tard ce qu'il vaut. Nous allions de l'avant, d'un pas assez boiteux, sur les galets roulés, et le soleil dardait sur nous ses feux croisés avec une rudesse à fatiguer notre constance. Hugues était la brute, mais une brute à double titre, parce qu'il voulait être homme supérieur: au surplus, fidèle et très-bon garçon.

— Chien de pays! marmottait Petit entre ses dents en mâchant son énorme pincée de tabac.

— Pourquoi cela? répliqua Hugues en clignotant comme un seigneur qui regarde un valet en pitié.

— V'là des galets; à chaque orage, le torrent les pousse vers la mer. Il y a des millions d'années qu'on a inventé les orages; il ne devrait donc plus y avoir de galets, et pourtant il y en a toujours autant que de blattes.

— Mais, gros bêta, les galets, la terre les fabrique comme elle fabrique les champignons; ça pousse de même, n'est-ce pas, monsieur Arago?

— Je l'ignore; mais ce que je sais, c'est que ces diables de galets usent terriblement mes bottes.

— Ils n'useront pas les miennes, dit Petit, qui marchait nu pieds. Dis donc, grand savant, poursuivit le matelot, et cet escogriffe de soleil qui nous brûle si fort et nous fait devenir rouges comme des écrevisses cuites, pourquoi donc qu'il ne rôtit pas les épaules sans chemises de ces pauves noirs que nous voyons là et qui n'ont pas même un verre de vin par semaine pour se radouber? Pourquoi ça?

— Parce que ces gens-là ont été créés pour la chose. On leur a dit : Vous êtes noirs, donc vous serez esclaves; et ils bêchent, et ils défrichent, et ils souffrent.

— Ça doit être; je saisis à merveille ton raisonnement; mais comment me feras-tu comprendre que nous marchons en ce moment la tête en bas ou à peu près, ainsi que je l'ai entendu dire ce matin sur le gaillard d'avant? C'est diablement dur à avaler, car si ça était, la demi-bouteille de vin que j'ai là dans ma poche et que M. Arago va me permettre de boire, parce qu'elle me gêne, se viderait.

— Du tout, le ciel a voulu que la terre fût ronde, et il l'a imaginée ainsi afin qu'on pût faire le tour du monde. Si c'était plat, la chose serait impossible.

— C'est juste, pourtant. Cré coquin! que c'est avantageux de voyager avec des savants de ce calibre-là!

Il n'est pas absolument exact de dire que c'est la paresse qui fait les hommes ignorants; il est plus vrai de publier que c'est elle qui les maintient dans l'ignorance. Chacun de nous, soit vanité bien com-

prise, soit curiosité mal entendue, veut savoir. Il n'est pas de petits secrets que nous ne cherchions à pénétrer; il n'en est pas de grands que nous n'ayons eu la prétention de découvrir sans secours étrangers, et nous nous donnons mille fois plus de peine pour nous blottir dans l'erreur ou le mensonge que nous n'en aurions eu à accepter la vérité. Désapprendre est chose si difficile, qu'il vaut mieux tout ignorer que de trop savoir, alors que ce que l'on a appris est faux. Celui qui ne sait rien peut être un esprit sans intelligence; celui qui a tout admis est à coup sûr un esprit de travers. Un bâton crochu ne se redresse pas aisément.

Si j'avais laissé faire le moraliste Hugues, devenu, quelques jours après, mon domestique, il eût changé la nature simple et primitive du brave Petit, qui aurait été transformé en sot, de candide qu'il était toujours resté; car Hugues, dans son incommensurable orgueil, lui inculquait les hérésies les plus ridicules et lui dévoilait même, je crois, les secrets de la digestion. Hugues était à la fois savant, moraliste, philosophe, astronome et médecin; il se croyait tout, puisqu'il n'était rien. Moins je parlais, plus l'impertinent élevait la voix; plus j'écoutais, plus il devenait loquace. Il tenait à *briller* dans cette première entrevue et ne faisait que *brailler*. De son côté, le docile élève se disait en lui-même : « Puisque M. Arago ne répond pas, c'est que M. Hugues a raison. » Avant d'arriver au but de notre course, le professeur s'était si puissamment emparé de son disciple, que celui-ci lui jetait à la face le mot de *monsieur* gros comme le bras : c'était à fouetter le pédagogue.

La large et sinueuse vallée que creuse le torrent se rétrécissait petit à petit vers sa source, et à droite surtout les montagnes prenaient un aspect grandiose. On voyait à leurs déchirements que l'influence des volcans se faisait sentir jusqu'ici; on trouvait çà et là, loin de la cime où ils avaient longtemps plané, des blocs immenses de roches détachées par les violentes secousses des feux souterrains; et Hugues, que ces bouleversements terribles n'étonnaient que faiblement, disait au pauvre matelot ébahi les éruptions autrement chaudes des volcans de la lune, qui nous envoient si fréquemment leurs rapides et dangereux aérolithes; pour lui le fait était avéré. Petit n'en revenait pas, et Hugues triomphant lui expliqua la cause première et certaine des commotions volcaniques; il pénétra dans le fond des eaux et en arracha le secret toujours caché des terribles raz-de-marée qui ont brisé tant de navires; il prouva d'une manière victorieuse que les étoiles de l'hémisphère austral devaient être plus brillantes que celles de l'hémisphère boréal. Tout ce que la science ignore, tous les phénomènes météorologiques qui tiennent encore en suspens les hommes les plus avancés dans la géologie ou l'astronomie furent mis au jour avec cette lucidité que vous avez déjà appréciée; de telle sorte que le pauvre Petit, vaincu par tant de bonnes raisons, fut prêt à changer de nature et à devenir *Hugues* comme mon voisin de gauche. Petit garda quelque temps le silence de la réflexion, qui dit l'irrésolution de l'esprit; et, le rompant enfin, plutôt comme pour me prouver qu'il avait compris :

— Savez-vous bien, monsieur Arago, me dit-il, que la science est une bonne chose?

Avant de répondre au crédule Petit, j'ordonnai une halte sous une charmante touffe de palmistes, au bord d'un admirable champ de cannes à sucre, à l'extrémité duquel pointaient les cases, basses et fétides, des noirs de l'habitation. D'abord Petit se tint debout par respect, moins pour moi, son supérieur, que pour Hugues, son égal; je l'invitai à s'asseoir à mon côté.

— Allons, mon brave, assez de science comme cela; mange un morceau maintenant.

— C'est drôle, je n'ai presque plus faim; ce coquin-là m'a brouillé la cervelle.

— Pourquoi donc?

— Il m'a appris des choses si savantes!

— Que t'a-t-il appris?

— D'abord, que la terre était ronde, parce que si elle ne l'était pas, nul ne pourrait faire le tour du monde. J'ai compris ça du premier coup, ça est clair comme bonjour, et je n'y aurais pas pensé sans monsieur. (Petit ôta son chapeau.)

Hugues se pavanait.

— Et si je te dis, moi, que celui que tu admires tant et qui te prive de ton appétit quotidien ne t'a débité que des sottises?

— Si vous me prouvez ça, monsieur Arago, je vous jure, foi de Petit, que ce gredin-là ne donnera plus de leçons à personne.

— Je ne prétends pas que ton ressentiment aille si loin, mon brave; mais en attendant, tâche d'oublier les sornettes que tu as entendues; reste excellent matelot comme par le passé et ne sors pas du cercle que le destin a tracé autour de toi; fais trêve à tes idées d'ambition si peu en harmonie avec tes fatigues de gabier, et bois ce verre de vin à la santé de ton ami Marchais.

— A sa santé!... mais, foi d'homme, ça me fait plus de bien qu'à lui.

— Et vous, Hugues, je vous conseille de ne plus prêcher vos sottises à ces braves gens, vous vous attireriez de mauvaises affaires, et si vous savez lire, ce dont je ne doute pas, lisez-leur sur le gaillard d'avant les livres que je vous prêterai pour abréger les ennuis et la longueur du quart.

— Cependant, monsieur, ce que j'ai dit à Petit, je l'ai appris dans plusieurs ouvrages.

— Si vous aviez fait un meilleur choix, vous auriez la tête plus creuse et par conséquent moins lourde. En morale, rien ne pèse comme le vide; croyez-moi, changez de vocation ou plutôt de nature, redevenez ignorant, quelque effort qu'il vous en coûte.

Hugues se tut; Petit mordit avec une double joie dans une belle carcasse de dinde qu'il serrait de ses doigts goudronnés, et de temps à autre il me disait assez à voix basse pour être entendu du pauvre Hugues :

— Étais-je bête de croire que les galets poussaient comme des champignons! Tenez, j'aime cent fois mieux avaler ce blanc de volatile et ce verre de vin que toutes les bêtises qu'il me débitait... J'aplatirai cet homme.

Hugues mangeait et ne parlait plus, l'aspect des mains calleuses du matelot lui avait serré le gosier et arrêté tout net ses élans de professorat. Après ce léger repas assaisonné par un appétit de piéton épuisé, je pris congé de mes deux camarades de route et je me dirigeai vers les cases des noirs que j'avais aperçues en arrivant à notre halte. Non loin, assise sur le sommet d'un monticule à pente douce, se développait gracieusement à l'œil une charmante habitation avec ses varangues où l'air se joue si pur et si bienfaisant, sa fraîche terrasse, ses volets verts et ses gracieuses plantations de bananiers et de manguiers autour.

Ici, comme à l'Ile de France, l'hospitalité devait être une douce pratique de chaque jour; je résolus

donc de pousser jusque-là et de visiter les maîtres avant les esclaves. Je ne suis pas fier.

L'accueil tout amical que je reçus me rappela Maurice, et l'on voulut à peine entendre mon nom. Cependant, après les premières politesses d'usage, je dis qui j'étais, et l'heureux hasard qui m'avait amené si loin dans ma promenade d'explorateur. Je sollicitai la permission de visiter l'espèce de camp où reposaient les noirs, et le planteur m'offrit le bras avec une courtoisie franche et empressée. Deux esclaves étaient au bloc, le pied droit et la main gauche dans le même anneau scellé à une grosse pierre au soleil; je demandai grâce pour eux, elle me fut accordée à l'instant même, et je remerciai plus vivement encore le maître que ne me témoignèrent de gratitude les nègres amnistiés.

— Pourquoi donc des cases si basses, si fétides et si peu aérées? dis-je au colon. Ne craignez-vous pas que cette lourde atmosphère ne pèse trop fort sur les poitrines déjà haletantes de vos noirs?

— Mais quand nous les leur donnons, elles sont propres et saines. Ces gens-là, voyez-vous, aiment à se séquestrer du monde; il leur faut une niche, un trou; plus ils sont serrés, plus ils se croient libres, et cette forte odeur dont vous accusez notre insouciance, c'est celle qui s'exhale de leur corps. Ils la concentrent dans ces sortes de cages, ils se blottissent là comme dans les huttes des pays d'où on les a tirés; et qui sait si dans leurs rêves de chaque nuit ils ne retrouvent pas leurs steppes, leurs déserts et leur liberté!

— Ne le leur avez-vous donc jamais demandé?

— Non, non. Nous ne leur parlons que de farine de manioc, parce que nous ne les nourrissons que de cela, et nous leur disons quelques mots du fouet, parce qu'ils ne travaillent que dans la crainte des châtiments. Ce qu'il nous faudrait, à nous, planteurs, c'est qu'il n'eussent pas une seule idée dans la tête. Tenez, en voici un qui passe près de nous en nous saluant avec une sorte de fierté que n'ont pas ses camarades. Eh bien, c'est le plus dangereux coquin de mon habitation; il improvise des chansons d'indépendance, il s'est déjà sauvé quatre fois, et je suis sûr qu'il médite une fuite prochaine.



... Pourquoi donc des casses si basses, si fétides? (Page 84.)

— Avez-vous tenté de le soumettre par la douceur?

— Dieu m'en garde! je lui parle toujours le fouet à la main, afin qu'il ne me réponde pas avec le couteau. Si je faiblissais, il deviendrait redoutable.

— En ce cas il faudrait mieux l'affranchir.

— C'est ce que j'eusse fait si j'avais pu le renvoyer à Angole, sa patrie. Remarquez comme les autres noirs s'approchent de lui avec empressement et respect: c'est qu'il va chanter.

— Une chanson d'Angole?

— Je vous l'ai dit, une improvisation.

— Se taira-t-il si nous approchons de lui?

— Il feindra de ne pas nous voir, voilà tout.

— Essayons.

Le noir fit d'abord un conte assez long à son auditoire attentif, puis d'une voix gutturale et sur un air qui n'avait que trois notes, il psalmodia les paroles suivantes en mauvais créole assez passablement rimé.

Angole est mon pays,
Hi! hi!
Mes pères et sœurs sont là,
Ah! ah!
Un beau jour je tuerai,
Eh! eh!
Et j'y serai bientôt,
Oh! oh!
Moi, fatigué de labourer la terre,
Moi, fatigué de recevoir des coups,
Je ne veux pas attendre davantage,
Et quand mes frères auront autant de cœur que moi.
Je ne veux pas achever ma chanson;
Car maître est là qui m'écoute.
Et quand l'étranger sera parti,
Avec bon maître qui nous frappe si fort,
Moi vous dirai, mes camarades,
Ce qu'il faut faire pour ne plus être esclaves.

— Vous entendez ce misérable, dit le planteur en m'entraînant: si les autres avaient autant d'énergie que lui, mon habitation serait bientôt au pillage.

— Cela a donc une âme?

— La conséquence n'est pas juste.

— S'il souffre plus que les autres, il faut qu'il fasse plus aussi.

— Vous ne comprenez rien à l'éducation à donner aux noirs.

— Je comprends, au moins, qu'on brise les chaînes alors qu'elle sont trop lourdes. Ne l'oubliez pas, monsieur, le fer de l'esclavage a deux bouts, il pèse par conséquent aussi à la main qui conduit. Ou l'émancipation, ou un code protecteur des noirs : le Brésil m'a dégoûté à tout jamais de la traite.

— Allons, allons, nous reverrons l'Europe, nous irons respirer son doux parfum de liberté... Ah ! pauvres libres que vous êtes !

Ma bouche resta close aux dernières paroles du colon, et mes yeux se baissèrent à son regard.

— Voici du monde qui nous est arrivé, poursuivit-il rapidement comme pour changer la conversation, vous m'avez porté bonheur.

Je trouvai, en effet, assis sous la large varangue à sveltes coloniles vertes, MM. Achille Bédier et Toussaint Boudin, pour qui j'avais reçu de M. Pitot des lettres de recommandation et qui eurent bien de la peine, me dirent-ils, à me pardonner ma discrétion européenne. Puis entrèrent d'un pas triste et grave trois fort belles personnes, madame D... et ses filles, dont le nom se rattache à la plus affreuse catastrophe qui ait jamais frappé une ville. C'est chez le mari de madame D..., avocat de probité et de talent, que le feu éclata d'abord, pour consumer en quelques heures les plus magnifiques quartiers du Port-Louis et qui réduisit à la misère tant de riches négociants. Victime lui-même du terrible fléau qui dévasta une colonie, M. D... vint s'établir à Bourbon, où il est considéré comme citoyen et comme homme de mérite.

Cependant le soleil penchait vers l'horizon et je songeai à la retraite, malgré les pressantes instances du planteur, qui me força d'accepter un palanquin. Déjà je disais adieu à ces hôtes si hospitaliers, quand nous vîmes accourir en toute hâte plusieurs noirs qui nous apprirent que, non loin de là, deux blancs se battaient à grands coups de poing. Nous doublâmes le pas et nous trouvâmes étendu sur l'herbe et fort rudement meurtri le professeur Hugues.

— Comment ! dis-je d'un ton sévère à Petit, vous vous êtes battus ?

— Non, monsieur, je l'ai battu.

— Et pourquoi ?

— Dame ! il m'a dit que vous étiez un sot et m'a toujours soutenu, malgré vous, que les galets poussaient comme des champignons ; alors...

— Mais, misérable, il ne fallait pas l'assommer !

— Je n'y ai touché que du pouce ; ça n'a pas pour deux liards d'énergie... quel *fahi-chien !*

— Comment partirons-nous d'ici ?

— C'est facile, allons-nous-en tous deux, laissons-le se reposer, et demain matin je viendrai le chercher, il sera tout radoubé.

— Oh ! qu'à cela ne tienne, dit le planteur, je vais vous donner un second palanquin et des noirs.

Hugues y fut dorloté comme un prince oriental ; mais Petit, furieux d'aller à pied quand son docte ennemi était doucement voituré, marmottait tout bas : Laisse faire, laisse faire, va, je te promets de te recommander à Marchais, et je te réponds que si tu cherches à lui faire avaler que les galets poussent comme des champignons, il te démontrera d'un seul geste comment on aplatit un requin sous une caronade avant de le mettre à la poêle.

Décidément, malgré ma vive amitié pour Petit, je sens qu'il faudra à l'avenir se priver de sa conversation par trop énergique. Hélas ! en aurai-je le courage ! on s'attache par les bienfaits.

XV

NOUVELLE-HOLLANDE

Sauvages anthropophages. — Départ.

Dès que vous avez dit adieu au géant de Bourbon, le Piton-des-Neiges, pour courir à l'est, vous êtes saisi d'une triste pensée, et vous vous demandez involontairement où vous retrouverez une patrie absente. Dans toutes les mers que nous allons sillonner, chaque peuple qui possède une marine a des points de relâche qui lui appartiennent, et son pavillon debout et flottant sur la cime des monts lui dit qu'il trouvera là, à l'antipode de son pays, des amis, des frères, une protection, une patrie nouvelle. Nous, au contraire, si orgueilleux de nos conquêtes continentales, si justement fiers de la gloire passée et présente de notre marine, nous ne trouvons dans ces périlleux voyages de circumnavigation aucun coin de terre où nous puissions nous reposer chez nous. Que possédons-nous en effet dans le vaste océan Indien, aux îles de la Sonde, aux Moluques ? Rien ; nous n'avons rien aux Mariannes, rien à l'ouest de la Nouvelle-Hollande, rien aux Carolines, rien encore dans les mers de la Chine ou du Japon ; rien aux Sandwich, aux Philippines, aux îles des Amis, à celles de la Société ; rien vers la Nouvelle-Galles du Sud, à la Nouvelle-Zélande, à la terre de Van-Diemen ; rien au Chili, au Pérou, sur la côte de Patagonie ; rien du côté du Brésil ou de Rio de la Plata. Et ces îles Malouines, qui doivent leur nom à un habitant de Saint-Malo et non pas à la découverte bâtarde de Falkland, quoi qu'en disent les Anglais, ces Malouines, où nous devons un jour laisser notre belle corvette entr'ouverte, ces Malouines qui viennent de nous être volées par la Grande-Bretagne, pourquoi n'en avons-nous pas revendiqué hautement notre droit de suzeraineté, alors que les Anglais, il y a quelques mois à peine, ont fièrement déclaré qu'ils s'y établissaient en maîtres ? Mais notre voix ne serait pas entendue ; le léopard flotte aujourd'hui sans doute à côté de la roche où s'arrêta notre *Uranie ;* et les marins français occupés de la pêche de la baleine et de la chasse du phoque seront tenus désormais de payer un droit d'entrée dans cette rade nommée française, au fond de laquelle sont encore, debout et respectées, les humbles bâtisses qu'y éleva le capitaine Bougainville lors de son voyage autour du monde.

La déportation est une loi de notre code pénal. Eh bien ! au lieu de cet or inutilement jeté pour des voyages stériles à la science et à la civilisation, dites à un de vos peuples rivaux, à l'Espagne par exemple : Vous avez dans l'Océan un riche et bel archipel dont vous ne tirez aucun profit ; gardez Tinian et Guham ; mais il y a là Saypan, Aguigan, Rotta, Anataxan, Agrigan ; voici cent mille écus, et donnez-nous ces îles. Oui, cent mille écus versés dans les coffres d'Isabelle vous doteraient, sous un ciel doux et bienfaisant, au milieu d'une riche et puissante végétation, au sein des eaux les plus paisibles du monde, d'un point de relâche

pour nos navires voyageurs qui pourrait devenir un jour le rival de ce port Jackson dont l'Angleterre est fière à tant de titres. Mais la vérité utile n'a pas toujours une voix assez forte pour être entendue, et longtemps encore, dans nos voyages d'outre-mer, nous serons les humbles tributaires des Espagnols, des Hollandais, des Portugais et des Anglais, dont les comptoirs spéculateurs pavent pour ainsi dire les océans.

Il est triste de mettre ainsi à nu la pauvreté d'un pays qu'on voudrait voir riche, grand et fort parmi tous les autres; mais je l'ai déjà dit, je ne sais pas mentir en présence des faits, et je crois, au surplus, que nous n'avons encore qu'à vouloir pour obtenir. Qu'importe, en effet, que les noms des Laplace, des Berthollet, des Monge, des Cuvier, des Arago, décorent sur toutes les surfaces du globe des anses, des criques, des récifs, des promontoires, si ces noms glorieux sont attachés, comme sur la presqu'île Péron, qui doit être notre première relâche, à une terre décrépite, à un sol sans verdure, à une mer sans abris?

Les vents variables que nous allâmes chercher pour notre longue traversée ne nous firent pas défaut; ils soufflèrent avec une force et une sorte de régularité tout à fait courtoise, et c'est à leur constance que nous dûmes de ne pas avoir à déplorer de plus grands malheurs que ceux qui nous frappèrent, car nous perdîmes plusieurs de nos plus gais et de nos plus intrépides matelots dans les tortures de la dyssenterie.

Après une cinquantaine de jours de marche, le point nous plaçait déjà presque en vue de la terre d'Edels, quand on s'aperçut que l'eau douce manquait. Par une inconcevable erreur qu'on n'avait point songé à vérifier, et dont nul officier pourtant ne doit porter le blâme, une de nos caisses en fer se trouva remplie d'eau de mer, et peut-être nous fallait-il encore plusieurs jours pour arriver au mouillage. On alluma donc notre grand appareil distillatoire, et deux heures après le feu était à bord.

A ce cri sinistre : Au feu ! qui venait de parcourir la batterie, il fallait voir ces bouillants matelots intrépides, silencieux, recevoir les ordres et les exécuter avec une précision qui tenait du prodige. Marchais, Barthe, Vial, Lévêque et Petit surtout, suspendus sur l'abîme, travaillaient avec cette ardeur qui ne doit rien à la crainte et qui fait oublier la sûreté personnelle pour la sûreté de tous. L'alarme fut courte, le feu bientôt maîtrisé, et nous reprîmes sur le pont nos promenades habituelles, mais non sans réfléchir pendant quelque temps à l'imminence du danger auquel nous venions d'échapper. Un navire en flammes au milieu de l'Océan est le plus imposant et le plus terrible des drames; nous n'arrivâmes pas jusqu'à la catastrophe, et franchement je me réjouis de n'avoir pas ce nouvel épisode à vous raconter.

Cependant nos regards avides interrogeaient l'horizon silencieux. Tout à coup : Terre! s'écrie la vigie ; et une heure après se levèrent au-dessus des flots les plateaux éclatants d'Édels et d'Endracht, pareils à deux sœurs attristées, abandonnées au milieu de l'Océan. Après les avoir longés quelque temps, nous mîmes le cap sur la baie des Chiens-Marins, où nous laissâmes tomber l'ancre le soir sur un fond de coquillages brisés. Le navire pesa d'abord sur ses câbles assujettis, frétilla un moment et se reposa enfin, avec l'équipage, d'une course sans repos de plus de deux mille lieues.

Quel effrayant panorama, grand Dieu ! Dans la rade incessamment zigzaguée par le mouvement rapide et cadencé d'une immense quantité de chiens marins, surgissait parfois, pareille à une grande voile noire, la queue gigantesque d'une grande baleine arrachant à l'aide de ses fanons tranchants et filandreux, sous les coquillages du fond, les myriades de petits poissons dont elle fait sa nourriture. Les eaux étaient belles et réfléchissaient, sans l'appauvrir, l'azur brillant du ciel. Mais là-bas, à la côte, quel morne silence! quel aspect lugubre! quel deuil ! quelle désolation ! C'est d'abord un espace de quarante à cinquante pieds de largeur que les hautes marées ne peuvent envahir; puis une falaise, tantôt blanche comme la plus blanche craie, tantôt coupée horizontalement de bandes rouges comme la plus vive sanguine ; et au sommet de ces plateaux de quinze à vingt toises de hauteur, se montrent des troncs rabougris, brûlés par le soleil, des arbustes sans feuilles, sans verdure, des ronces, des racines parasites ou meurtrières, et tout cela jeté sur du sable et sur des coquillages pulvérisés. A l'air, pas un oiseau; à terre, pas un cri de bête fauve ou de quadrupède inoffensif, pas le murmure de la plus petite source. Partout le désert avec sa froide solitude qui glace le cœur, avec son immense horizon sans écho. L'âme est oppressée à ce triste et silencieux spectacle d'une nature sans nerf, sans vie, sortie évidemment depuis peu de siècles des profondeurs de l'Océan.

Nous nous couchâmes, inquiets pour l'avenir, tant le présent assombrissait nos pensées. Le lendemain de grand matin, nos alambics furent établis à terre, car, je l'ai dit, nous étions sans eau douce. Pour moi, empressé comme d'habitude, je m'embarquai dans un canot, commandé par le brave Lamarche, qui avait mission de chercher un lieu commode pour nos tentes et notre observatoire. Il ne nous fut pas possible d'accoster, tant les eaux étaient basses, et je me vis contraint de patauger pendant un quart d'heure au moins avant d'arriver à la plage, tandis que M. Lamarche cherchait au loin un facile débarcadère.

Mon costume était des plus étranges. Un vaste chapeau de paille, pointu, à larges bords, couvrait mon chef ; je portais sur mon dos une grande caisse de fer-blanc, qu'en prudent explorateur j'avais remplie de quelques provisions de bouche ; une gourde pleine d'eau battait mes flancs, en compagnie d'un sabre de dragon; et, pour compléter mon attirail guerrier, j'avais à ma ceinture deux petits pistolets, et sur mon épaule un excellent fusil de munition avec sa baïonnette. Ajoutez à cela un volumineux calepin qui ne me quittait jamais, et une assez ample provision de colliers, miroirs, couteaux et autres objets d'échange, dont je comptais enrichir les heureux habitants de cette terre de séduction. J'allais bon train sur la plage, en dépit des coquillages et du sable qui entravaient ma marche, et je comptais arriver de bonne heure auprès de mes amis, dont j'avais aperçu de la corvette les feux éclatants.

Le soleil se lève, tout change de face ; naguère pas un insecte ne bourdonnait à l'air ; maintenant des essaims innombrables de petites mouches au dard aigu envahissent l'atmosphère et se glissent sous les vêtements. Ce sont des attaques perpétuelles, c'est un supplice de tous les instants ; si vous vous défendez de la main, c'est la main qui est déchirée ; rien n'a le pouvoir de vous protéger, et la rapidité de vos mouvements excite vos ennemis au lieu de les décourager. Je souffrais horriblement ; mais comme je m'aperçus que les parties de mon corps exposées à l'air étaient plus immédiatement attaquées par ces voraces insectes ailés, je fis volte-face et marchai à reculons, ce qui me donna de temps à autre un peu de répit.

Cependant la fatigue m'accablait, je résolus de m'asseoir et de délester mon petit caisson de quelques provisions, au risque de donner pâture au vol immense de mouches affamées qui me couvraient d'un sombre réseau, et d'avoir à leur disputer mon maigre repas. Je choisissais déjà de l'œil l'endroit le plus commode de la plage, quand j'aperçus sur le sable plusieurs traces de pieds nus. A l'instant Robinson Crusoé me vint à la pensée, et, sans raillerie, je vous jure, je m'attendis à une attaque de sauvages. Je ne déjeunai pas; je me remis en route le plus bravement possible; et afin de m'affranchir en partie de la piqûre des mouches, je hissai sur ma tête, à l'aide de mon sabre, un morceau de lard salé qui appelait incessamment leur appétit. Callot eût trouvé là une figure digne de ses pinceaux.

Toutefois, un peu honteux de la frayeur qui m'avait si subitement saisi, je résolus de gravir la falaise, afin de m'assurer, de cette espèce d'observatoire, si je pourrais dans le lointain distinguer quelque cabane ou quelque fumée. Mais je n'en pus venir à bout, car le sable roulait avec rapidité sous mes pieds, et lorsque je cherchais à m'étayer des touffes épineuses qui tapissaient les parois du plateau, l'appui fragile et piquant roulait avec moi jusqu'au sable du rivage.

J'avais encore à doubler une langue de terre à 200 toises de moi, pour me trouver en face du camp, lorsque je vis accourir à ma rencontre mon ami Pellion, élève de marine, qui par ses gestes multipliés semblait m'inviter à hâter le pas. Hélas! mes forces étaient épuisées et je me laissai tomber à terre. Il arriva enfin avec deux matelots, et il m'apprit que les sauvages, au nombre d'une quinzaine au moins, entouraient les tentes, et par leurs cris et leurs menaces essayaient de les forcer à la retraite. Cette nouvelle inattendue me reposa de mes fatigues, et j'arrivai au camp avec des émotions auxquelles nul de nous ne pouvait échapper.

Voilà donc ce qu'on nomme sauvages! voilà donc ces hommes extraordinaires, vivant sans lois, sans intelligence, sans Dieu! Il y a là un sol qui ne peut les nourrir, ils y campent; ils trouvent sous leurs pieds une terre marâtre, ils y meurent, privés même de cet instinct de conservation dont sont douées les bêtes féroces, qu'ils égalent en cruauté sans en avoir ni la force ni la puissance. Voyez-les tous, sur ces dunes qu'ils nomment leur patrie, criant, gesticulant, répondant à nos témoignages de confiance par des cris fauves et des menaces de mort. Oh! s'ils pouvaient nous anéantir d'un seul coup, nous dévorer en un seul repas! Mais heureusement ils n'ont pas de cœur: rien ne leur dit pourtant encore que nous possédons des armes plus meurtrières cent fois que leurs fragiles casse-têtes et leurs faibles sagaies.

Pellion, Fournier, Adam, quelques autres de nos amis avaient déjà proposé des échanges à ces malheureux, divisés en trois bandes comme pour nous cerner de toutes parts. Je gravis le monticule où hurlaient les plus audacieux, et, quoiqu'ils fussent huit contre moi, ils reculèrent de quelques pas, agitant leurs sagaies et leurs casse-têtes à l'air, et me montrèrent le navire, puis firent retentir l'air de cris éclatants et terminèrent toutes leurs périodes par le mot: *Ahyerkadé*! qui voulait dire évidemment: Allez-vous-en! partez! Je n'étais pas homme à me montrer docile à leur invitation peu courtoise, et, en dépit de leur volonté nettement exprimée, je restai en leur faisant des signes d'amitié et en prononçant à haute voix le mot *tayo*, qui, chez beaucoup de peuplades de la Nouvelle-Hollande, veut dire *ami*. L'*ami* que je leur présentais ne fut pas compris, et les vociférations retentirent plus ardentes. J'avais bien un pistolet à ma ceinture, mais je ne voulus pas même m'assurer s'ils en connaissaient la valeur, tant ces pauvres êtres m'inspiraient de pitié. Et, néanmoins, il fallait à tout prix que cette première entrevue ne demeurât pas sans résultat, afin de nous mettre à l'abri de ces importunes visites pendant toute notre relâche.

Orphée improvisé, je m'armai d'une flûte au lieu d'un pistolet ou d'un sabre, et je jouai un petit air pour savoir s'ils étaient sensibles aux charmes de la musique. Il faut le dire, je ne reçus aucun encouragement, quoique deux d'entre eux se fussent mis à sautiller de la façon la plus étrange, et je doute fort, amour-propre à part, que l'Orphée de la Thrace eût obtenu un plus beau triomphe.

Tout fier de leur avoir ainsi fait oublier un moment leur instinct de férocité, je tirai de ma poche des castagnettes, harmonieux instrument dont je joue un peu mieux que de la flûte; et voilà mes sauvages qui, au claquement cadencé de l'ébène, se mettent à gambader, à tournoyer comme de grands enfants qui voudraient donner de la souplesse à leurs muscles engourdis. J'étais heureux aussi, moi; car, éloigné d'eux de dix pas au plus, je pus étudier leur charpente et les traits de leur physionomie.

Leur taille est un peu au-dessus de la moyenne; ils ont des cheveux non pas crépus, non pas lisses, mais noués en mèches, comme les papillotes d'une tête qu'on va friser. Le crâne et le front sont déprimés; ils ont les yeux petits, étincelants, le nez épaté et aussi large que la bouche, laquelle touche presque à leurs oreilles, qui se dessinent d'une longueur effrayante. Leurs épaules sont étroites et aiguës, leur poitrine velue et retirée, leur abdomen prodigieux, leurs bras, leurs jambes, presque invisibles, et leurs pieds et leurs mains d'une dimension énorme. Ajoutez à cela une peau noire, huileuse et puante, sur laquelle, pour s'embellir, ils tracent de larges raies rouges ou blanches, et vous aurez une idée exacte de la tournure, de la grâce, de la charpente et de la coquetterie de ces beaux messieurs, à qui il ne manque qu'un peu d'adresse et d'intelligence pour être au niveau des macaques ou des sagouins. Tout cela est horrible à étudier, tout cela est triste et hideux à l'œil et à l'imagination. Deux de ces infortunés avaient une barbe fort longue comme les cheveux; et sur la dune supérieure je remarquai une femme absolument nue comme les hommes, belle et séduisante comme eux, portant sur ses hanches un petit enfant qu'elle retenait, tantôt de la main, tantôt d'une lanière de peau couverte de poils. A côté d'elle se montrait un vieillard serré au flanc par une ceinture qui passait dans un coquillage couvrant le nombril.

Le plus leste et le plus intrépide des naturels, las enfin de ses évolutions au son de mes castagnettes, s'arrêta tout court, et me faisant comprendre qu'il désirait les avoir, il m'offrit en échange une petite vessie à demi remplie d'ocre rouge. Je n'acceptai pas le marché, et au lieu de castagnettes, je lui montrai un petit miroir d'un sou que je déposai à terre en m'éloignant de quelques pas et en l'invitant à laisser sa vessie à la même place; mais mon fripon prit le miroir et ne me donna rien en échange, ce qui parut fort égayer ses honnêtes camarades. La friponnerie est même en dehors de la civilisation.

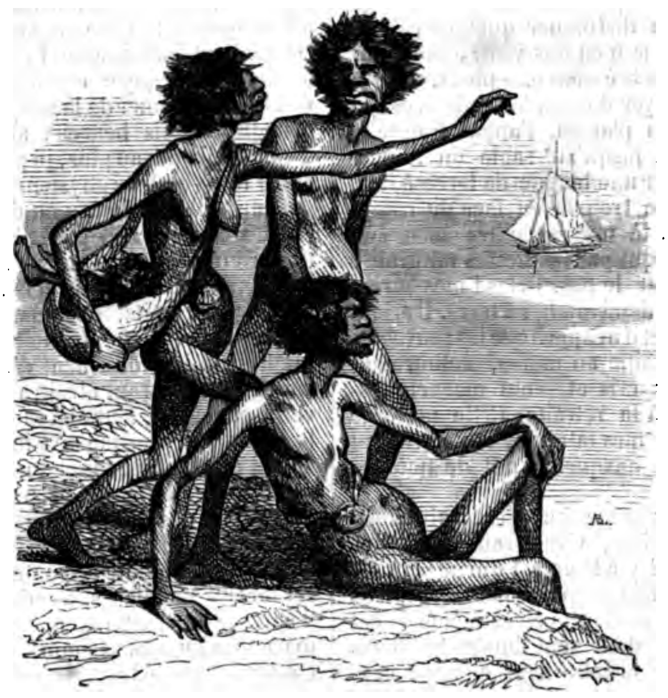
Pellion et Adam étaient venus me rejoindre; et pour ne pas trop nous éloigner des alambics, nous redescendîmes sur le rivage, où une partie des sauvages nous suivit presque sans hésiter. Là fut établi notre

principal comptoir; là le commerce étala ses richesses, et il n'y eut pas de notre faute si nous ne pûmes convaincre nos marchands et nos acquéreurs de notre générosité et de notre franchise. Pour un méchant casse-tête, Fournier, notre chef de timonnerie, donna un caleçon en fort bon état, que les sauvages admirèrent pendant quelques instants et qu'ils déchirèrent ensuite en s'en partageant les lambeaux. Mais ce qui excita surtout leur admiration, ce fut une plaque de fer-blanc poli dont ils firent gracieusement cadeau à la femme, qui parut hautement apprécier ce témoignage de galanterie. Vous voyez que les sapajous et les babouins sont détrônés.

L'un de nous déposa encore sur le tertre où nous allions trafiquer à tour de rôle une bouteille remplie d'eau douce. La bouteille, prise par les sauvages, passa de main en main; ils la regardèrent avec une curiosité mêlée de crainte; ils la flairèrent, et pas un d'eux n'eut l'idée de goûter à l'eau potable qu'elle renfermait. Celui qui l'avait acceptée en échange d'une sagaie la plaça enfin sous son aisselle et alla plus tard la mettre en lieu de sûreté.

Cependant, comme l'aspect du pays nous donnait la quasi-certitude de l'absence totale d'eau douce, j'imaginai une petite épreuve qui ne fut pas comprise par les naturels, ou plutôt qui dut nous prouver que nos conjectures étaient une triste réalité.

Je demandai à un de nos matelots une bouteille semblable à celle qu'on avait donnée au jeune sauvage. Je m'approchai de lui à la distance de sept ou huit pas, je lui montrai l'eau que contenait le vase, et j'en bus en l'invitant à faire comme moi. Il interrogea ses camarades, et le résultat de la délibération fut qu'ils ne comprenaient pas pourquoi je leur proposais cette boisson. Mes amis riaient de l'impuissance où j'étais de me faire entendre, et je riais plus fort, moi, de la



... Tout cela est triste et hideux à l'œil et à l'imagination. (Page 87.)

stupidité des êtres à qui je m'adressais. Mais enfin, comme les gestes parlaient mieux à leurs yeux que la parole, je les invitai avec des grimaces à ne pas me perdre de vue et à suivre tous mes mouvements, ce qu'ils firent, ma foi, comme des personnes sensées. Je m'approchai alors du rivage, je pris de l'eau de mer dans mes deux mains, je fis semblant de boire quelques gorgées et je les interrogeai du regard. Ils n'étaient nullement surpris de mon action, qui leur semblait toute naturelle, et ils parurent trouver étrange que je les eusse occupés de quelque chose d'aussi simple.

Ainsi donc le grand problème vainement cherché par Pierre le Grand, qui ne reculait devant aucune cruauté utile, le problème dont la solution est de savoir si l'homme peut vivre avec de l'eau de mer, me semble résolu par la présence de cette peuplade sur le sol inhospitalier de la presqu'île Péron; car, je le répète, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir une seule source d'eau douce dans cet immense désert, et rien ne dit que ces êtres infortunés qui y ont établi leur domicile aient pu se procurer les moyens de conserver les rares eaux du ciel, qui sont à l'instant absorbées par une terre mobile et spongieuse.

La nuit vint mettre un terme à ces scènes curieuses dont nous ne pouvions nous lasser. Les sauvages alors se réunirent sur la dune la plus élevée, poussèrent un grand cri et disparurent en nous faisant comprendre que nous aurions leur visite au lever de soleil.

Le lendemain, en effet, je m'acheminai vers une anse voisine de la nôtre, mais séparée de toutes par une langue de sable assez élevée, qui plongeait dans la baie. Je pris avec moi mon intrépide matelot Marchais, et sans mesurer les conséquences probables de notre excursion, nous côtoyâmes le rivage. Huit ou dix sauvages de la veille, qui nous guettaient sans doute, se ruèrent sur nous avec des cris et des menaces de mort. Tout notre sang-froid nous devint nécessaire.

— Ne dégaine pas, dis-je à Marchais, dont la main calleuse pressait déjà la poignée de son briquet; ne dégaine pas, et avançons toujours; une embarcation fait voile vers la côte: c'est un secours qui nous arrive; profitons-en avec sagesse; il serait trop dangereux

d'essayer de retourner au camp ; nous aurions l'air de fuir.

Marchais suivit mes instructions, et nous avançâmes d'un pas ferme, serrés et presque à reculons, pour veiller à notre défense. Le langage des naturels était haut, précipité, violent, et leur terrible *Ahyerkadé!* terminait chacune de leurs phrases, entremêlées de gestes pleins d'irritation. A toutes ces attaques nous ne répondions absolument rien; mais nous visitions fréquemment l'amorce de nos pistolets et de nos fusils, car nous étions partis armés jusqu'aux dents.

Les sauvages continuèrent de brandir leurs casse-têtes, et, enhardis peut-être par notre inaction, ils nous harcelaient de si près, que nous pouvions parfois les atteindre de la baïonnette. L'un d'eux même effleura l'épaule de Marchais, qui allait répondre par un vigoureux coup de sabre à fendre mât si je ne l'eusse arrêté. Un instant après nous fûmes si étroitement serrés, que nous vîmes bien qu'il fallait enfin leur apprendre ce que c'était que des balles et de la poudre. J'en mis un en joue ; mon mouvement l'étonna, mais ne l'effraya pas.

— Un coup de doigt, me dit Marchais, et tombons sur eux comme la misère sur le matelot.

— Pas encore, répondis-je ; épargnons le sang.

— Merci, et tout à l'heure ils vont boire le nôtre : gare à celui qui m'approche à longueur de gaffe!

— Je t'en prie, n'engageons pas le combat.

— Si nous engageons, nous couperons l'artimon et nous laisserons porter.

Cependant, en proie à de sérieuses inquiétudes, je ne voulais pas, en cas de retour, que mon imprudence fût perdue pour mon devoir et mes souvenirs. Quand les sauvages nous laissaient un peu respirer et semblaient méditer une attaque générale, je prenais mes crayons et je dessinais aussi bien que possible ceux d'entre eux qui demeuraient le plus immobiles.

— C'est propre ce que vous faites là, me disait Marchais; à quoi bon *peinturer* ces marsouins? Quels crapauds ! tenez, voyez, en voici un qui va mordre ses oreilles crasseuses. Je ne sais f..... pas qui lui a fait cette fente sous le nez, mais il n'y allait pas de main morte ; ce n'est pas un four, c'est un sabord ; si je tombais dedans, il m'avalerait tout cru, le vieux phoque...

Puis mon compagnon leur envoyait quelques-uns de ces gestes de matelot qui saupoudrent si bien à la dérobée l'officier dont ils croient avoir à se plaindre, et leur adressait de la façon la plus originale des questions amicales, comme s'il pouvait se faire comprendre.

— Eh ! dis, dis donc, gabier, aborde, je veux t'embrasser.

Il disait ensuite à la femme :

— Viens donc que je te caresse les bossoirs. F... à l'eau ton sapajou de mousse et fais-en un requin ; ce sera le plus laid de la grande tasse.

Puis, se retournant vers moi et regardant mes croquis, le matelot goguenard, habitué à railler, même en présence de la mort, me disait :

— Vous ne savez donc plus dessiner, monsieur? vous avez la berlue : vous flattez ces gaillards; ils n'ont pas de jambes, ils n'ont pas de bras, et vous leur en faites. Quant aux pieds et aux mains, où les placerez-vous ? Votre papier ne sera pas assez grand. Jamais blanchisseuse de premier ordre n'a possédé des battoirs de cette qualité ; c'est superfin. Et pourtant ça vit, ça remue, ça parle. Dieu a dû bien rire le jour où il a créé ces êtres fort peu à son image. Croyez-vous, monsieur Arago, que Petit soit aussi laid que le plus beau d'entre eux? Cré coquin ! qu'il serait fier de se trouver là, avec son petit gilet, sa chaîne de laiton, ses boucles d'oreilles en fer-blanc et la bague de cheveux de sa dulcinée!

Et puis des jurons, des paroles sérieuses, des menaces que j'avais peine à contenir et qui pouvaient amener une catastrophe, car la situation était des plus dramatiques. Mais l'embarcation approchait toujours; en nous hâtant, nous pouvions joindre nos amis en moins d'une demi-heure. Les sauvages s'en aperçurent aussi, et dès lors leurs menaces devinrent plus ardentes, leurs paroles plus rapides, leurs mouvements plus précipités : tantôt les uns nous dépassaient et semblaient vouloir nous forcer à rétrograder, tantôt deux ou trois insulaires se cachaient pour nous frapper par derrière ; je vis qu'il fallait en finir.



... Et pourtant ça remue, ça vit, ça parle. (Page 89.)

— Tiens-toi à quelques pas de moi, dis-je à Marchais : je vais faire semblant de tirer sur toi; tu tomberas, et nous agirons selon la circonstance.

— F..... répliqua-t-il, tirez à côté.

— Sois tranquille.

Marchais s'arrêta : *Ahyerkadé!* lui criai-je en lui montrant la corvette. A ces mots, les sauvages surpris firent halte et se parlèrent à voix basse en répétant entre eux avec un air de satisfaction : *Ahyerkadé! Ahyerkadé!* Mon pistolet dirigé vers Marchais, le coup partit. Le matelot tomba, sans perdre de vue les insulaires, qui, effrayés de la terrible détonation, s'étaient éloignés comme d'un seul bond à la distance d'une centaine de pas, tremblants, respirant à peine...

Heureux de mon stratagème, je dis à Marchais de se traîner sur ses genoux le long de la grève et derrière les sables amoncelés, ce qu'il fit en pouffant de rire et en se disant tout bas :

— Quelles ganaches! quels parias! quels fahi-chiens! J'ai envie d'en manger une douzaine à mon déjeuner; je suis sûr qu'ils sont salés comme des porcs... salés.

Quand nous fûmes à peu de distance de l'embarcation qui abordait, nous regardâmes derrière nous, et nous vîmes les naturels, un peu plus rassurés, s'avancer avec précaution vers l'endroit où ils croyaient voir un cadavre pour le dévorer sans doute; mais ils n'y trouvèrent qu'une blague à tabac et le restant d'une chique que le brave Marchais avait légués à nos ennemis.

Si je vous avais raconté cet épisode dans tous ses détails, avec toutes ses périodes de colère, de calme, d'animation et d'effervescence; si je vous avais dit les mouvements frénétiques, les prunelles ardentes de ces sauvages ameutés sur une proie facile; si je vous avais peint cette soif de notre sang, qui fermentait dans leur poitrine haletante, ces hideuses baves de mousse verdâtre qui inondaient leurs lèvres énormes, et notre imperturbable impassibilité dans ces moments terribles, vous n'y croiriez qu'à demi, quoique je fusse resté cependant bien au-dessous de la vérité. Il est des situations qui n'ont pas besoin de l'éloquence du style pour frapper ou émouvoir, et je n'éprouve ici qu'un regret, c'est celui de ne pouvoir dire la belle physionomie de Marchais, alors que, impatient de la lutte, il affirmait qu'en un seul tour de moulinet il était sûr de *démonétiser* une demi-douzaine de nos hideux adversaires.

De ce moment les sauvages se montrèrent plus circonspects; ils ne dansèrent plus, ils ne hurlèrent plus leurs menaces, ils nous laissèrent tranquillement ouvrir quelques huîtres du rivage, et nous arrivâmes enfin auprès de la yole, qui venait d'aborder.

Le lendemain, les naturels parurent de nouveau, mais sans oser descendre sur la plage. Cependant, comme nous tenions à cœur de ne plus nous arrêter à de simples conjectures sur leurs mœurs et leurs usages, M. Requin et moi nous allâmes à leur rencontre, sans armes, presque sans vêtements, et munis d'une grande quantité de bagatelles qui pouvaient tenter leur cupidité. A notre confiance ils ne répondirent que par des vociférations, à nos témoignages d'amitié que par des cris et des menaces. Poussés à bout, nous nous décidâmes à nous élancer sur l'un d'eux et à le garder comme otage.

— Vous à droite, dis-je à Requin, moi à gauche... En avant!

Nous nous précipitâmes; et comme si la terre venait de s'ouvrir sous leurs pas, les sauvages disparurent en courant à quatre pattes à travers les bruyères épineuses, et ils s'éloignèrent pour ne plus se montrer.

Ce fut une douleur si vive au cœur de la plupart de nos camarades, que deux d'entre eux, plus affligés et plus curieux encore que les autres, Gaimard et Gabert, s'enfoncèrent dans les terres et s'égarèrent à travers les dunes de sable et les étangs salés. Deux jours se passèrent sans que nous les revissions au camp. Nos alarmes furent grandes, et on se prépara à une excursion lointaine. Je demandai à en faire partie, et nous nous mîmes en route, le visage et les mains couverts d'une gaze assez épaisse pour nous garantir de l'ardente piqûre des mouches. Après avoir couru à l'est toute la journée et traversé deux étangs desséchés, nous fîmes halte la nuit au pied d'un plateau crayeux et au bord d'un étang qui nous sembla légèrement monter avec le flot. Nous allumâmes un grand feu et campâmes au milieu du désert, peut-être à quelques pas des sauvages.

A peine le jour nous eut-il éclairés, que mon ami Ferrand et moi allâmes de nouveau à la découverte, après avoir glissé nos noms dans une bouteille vide et de l'eau dans une autre, en indiquant sur un morceau de parchemin la route qu'il fallait tenir pour retrouver la baie. Quel ne fut pas notre effroi en apercevant à demi enterré sous le sable un pantalon que nous reconnûmes appartenir à Gaimard! Mais comme la terre était tranquille autour de la dépouille et qu'elle ne portait aucune trace de sang, nous nous rassurâmes et poursuivîmes nos recherches.

Je vis encore au bord d'un étang un trou d'une douzaine de pieds de profondeur, au fond duquel régnait un banc circulaire d'une hauteur de deux pieds. Qui a creusé ce trou? à quel usage? Toute raisonnable conjecture à ce sujet est impossible, et Péron ne peut pas dire vrai quand il avance que ces trous sont creusés par les sauvages pour se mettre à l'abri des eaux du ciel.

Las enfin de nos courses, épuisés par une chaleur dévorante, nous reprîmes le chemin du camp, où nous n'arrivâmes que le soir, bien heureux d'apprendre que Gaimard et Gabert s'y étaient traînés quelques heures avant nous, dans un état vraiment déplorable et sans avoir vu un seul sauvage.

Après une relâche lourde et accablante de dix-sept jours, nous levâmes l'ancre et fîmes voile vers les Moluques.

En quittant cette presqu'île de misère, nous abandonnâmes sur la plage, au profit des naturels, quelques douzaines de petits couteaux, quatre scies, trois haches et plusieurs lambeaux de toile à voile.

A leur retour, les sauvages, fiers de ces trophées, auront sans doute jeté leurs malédictions sur nos têtes. La tradition dira plus tard l'époque désastreuse de notre insolente agression, et les Tacites et les Thucydides de la colonie transmettront enfin aux nations indignées les divers épisodes de cette sanglante épopée où nous jouâmes un si triste rôle. On lira dans leurs véridiques annales qu'une horde d'anthropophages est descendue un jour dans leurs domaines; qu'après avoir essayé de soumettre un peuple inoffensif, ces mangeurs d'hommes se sont établis sur la grève pour y consommer d'épouvantables sacrifices humains, et que, vaincus par le climat et la colère des dieux, ils ont repris la mer en oubliant sur le rivage les armes et les instruments des supplices.

Ainsi, d'âge en âge, sont arrivées jusqu'à nous les histoires de toutes les nations de la terre.

XVI

TIMOR

Chasse aux crocodiles. — Malais. — Chinois.

C'eût été, sans contredit, une des études les plus curieuses de notre voyage que celle de ces hommes extraordinaires que nous venions d'entrevoir posés sur une terre marâtre, sous un ciel de glace et de plomb, seuls, sans armes, sans eau, et j'ajoute sans vivres, car il n'y a là rien d'assuré pour la nourriture. Pas une racine savoureuse, pas un fruit rafraîchissant, pas un quadrupède facile à atteindre. Eh

bien, nous en sommes réduits à de simples conjectures, ou, si vous le voulez, à de quasi-certitudes sur des faits généraux, mais sans notion aucune sur cette vie de détails si nécessaire à la dissection morale de l'homme. Ces êtres remuants sont donc heureux, puisque notre présence chez eux leur a causé tant d'effroi? Mais ce bonheur qu'eux seuls peuvent sentir et apprécier, d'où leur vient-il, qui le leur donne? Tout est mortel sur cette langue de terre appelée presqu'île Péron, et notre présence y était envisagée comme un présage destructeur. Serait-il donc vrai que ce fût aussi là une patrie!

Nous levâmes l'ancre et fîmes voile vers Timor, une des plus grandes îles jetées sur les océans. J'avais oublié de dire que, pendant notre relâche, un canot envoyé à la terre d'Endracht avait déshérité ce sol inculte de la plaque de plomb où se lisaient gravés la date de la découverte et le nom du navigateur qui avait voulu consacrer sa conquête; cette plaque fut trouvée encore debout sur son poteau et rapportée à bord : stérile profanation, puisque le nom célèbre d'Endracht reste toujours attaché à ces îles de deuil qu'il a tracées avant tous sur les cartes nautiques.

La première nuit de notre départ fut une nuit d'émotions et de travail; car, après avoir plusieurs fois talonné dans la baie, nous nous vîmes arrêtés tout à coup et forcés d'aller mouiller des ancres pour nous remettre à flot. Au point du jour nous reprîmes notre route, et tant que la côte fut en vue, elle se dessina avec ses étroites zones tranchées de craie blanche et de cinabre, pelée, morne, silencieuse, menaçante. M. Duperrey, un des officiers les plus instruits de notre marine, avait déjà puisé, dans une course périlleuse le long de la terre et à travers mille difficultés, des documents précieux, et tracé une excellente carte des criques et des anses où les navires peuvent s'assurer un mouillage à côté de ce sol inhospitalier.

Nous longeâmes de nouveau la terre d'Édels, que nous avions saluée à notre arrivée et dont le morne aspect glace le cœur. Nous côtoyâmes l'île d'Irck-Hatighs jusqu'au cap de Lovillain, et nous laissâmes à notre droite les îles de Dorre et de Bernier, où se trouvent en familles assez nombreuses les kanguroos à bandes longitudinales, si jolis, si coquets, si lestes.

Jamais navigation plus paisible n'a été faite, même sous les zones tropicales; nous étions doucement poussés, grand largue, par une brise fraîche et soutenue, et, pendant dix-sept jours que dura notre traversée jusqu'à Timor, les matelots, délassés et joyeux, n'eurent pas une seule voile à orienter. Petit et Marchais, dont je vous ai déjà dit la vie, jetèrent de la gaieté à pleins bords dans le cœur de tous leurs camarades.

Cependant à l'horizon toujours pur s'éleva une terre : c'était l'île Rottie, aux mamelons réguliers, couronnés d'une belle végétation; puis se déroula aux yeux la riante Simao, véritable jardin, où la nature a semé ses plus riches trésors, où de larges allées naturelles ont tant de régularité qu'on les dirait tracées par la main des hommes; puis encore Kéra, lieu de délices, séjour de prédilection des riches habitants de Timor, qui viennent aux sèches saisons de l'année y chercher dans de gracieux et bizarres kiosques le repos et la brise de la mer.

Enfin Timor se leva, Timor la sauvage, la torréfiée, avec ses imposantes montagnes de deux mille mètres de hauteur; Timor, où deux pavillons européens sont hissés sur deux villes rivales, peuplées d'êtres farouches, obéissant parce qu'ils ne veulent pas commander, mais toujours prêts à la révolte afin qu'on les apaise par des caresses.

Koupang se dessina bientôt avec son temple chinois, planant sur une hauteur à gauche de la ville, et le fort Concordia à droite, comme pour annoncer que si Dieu n'avait pas assez de sa puissance pour protéger la colonie, le canon était là pour lui venir en aide. Selon les mœurs primitives des pays à soumettre, les conquérants frappent avec le glaive ou les images religieuses, et les martyrs succombent, et les esclaves courbent la tête, et ce qu'on nomme civilisation envahit le monde.

Nous mouillâmes à une demi-lieue de Koupang sur un excellent fond, abrités d'un côté par Simao et de l'autre par les sommets de Timor, où, au-dessus des nuages, la végétation n'a rien perdu de ses belles couleurs.

La rade est sûre, large; les flots toujours tempérés; mais là aussi un nombre immense de crocodiles ont établi leur empire et vont chaque matin sécher leurs dures écailles au soleil ardent de la plage, sur laquelle ils font leurs repas des imprudents qui oublient un voisinage si dangereux.

Le fort Concordia, ai-je dit, est bâti sur une hauteur; cette hauteur est un roc de difficile accès. M. Thilmann, secrétaire du gouvernement, nous avait assuré que, bien souvent, la nuit, les crocodiles assoupis s'y reposaient de leurs courses gloutonnes, et pouvaient être tués par des balles bien dirigées. Armé d'un excellent fusil et suivi de mon ami Bérard et d'un matelot, je m'y rendais souvent pour tâcher d'atteindre quelqu'un de ces amphibies; mais deux fois seulement un crocodile poussa sa hideuse tête sur le roc et se retira comme s'il prévoyait le danger qui le menaçait. Lassé enfin de tant d'infructueuses courses, je demandai à M. Thilmann s'il ne pouvait pas m'indiquer un lieu où il me fût aisé de voir de près ces tyrans redoutables. — Allez à Boni, me dit-il, puisque vous êtes si curieux, et je vous réponds que vous serez satisfait. La partie fut fixée au lendemain; le grand canot du bord fit voile pour Boni. Nous étions neuf hommes bien armés, et nous avions pour guide un Malais, qui se fit fort de ne pas nous laisser revenir à bord sans nous avoir donné pleine satisfaction.

Boni est à trois lieues de Koupang : c'est une plage sablonneuse, solitaire, de quatre cents pas de largeur, et bordée par de belles plantations de cocotiers et de tamariniers. La brise nous poussa par petites bouffées; mais enfin nous arrivâmes sans que la présence importune d'un seul crocodile autour de l'embarcation nous contraignît à faire usage des haches dont nous nous étions prudemment armés. Nous n'avions plus qu'un trajet d'une trentaine de toises à parcourir, quand le Malais, attentif, se leva, et nous montrant du doigt un corps noir étendu sur le sable :

— *Kaillou-méra, kaillou-méra*, nous dit-il.

Nous savions la signification de ce mot, et nous rebroussâmes chemin, afin que le bruissement des avirons ne réveillât pas l'amphibie. Nous prîmes terre, et armés de bons fusils dans lesquels chacun de nous avait glissé deux balles, nous marchâmes accroupis vers la bête monstrueuse, cachés par un monticule de sable.

Arrivés à quinze pas environ, nous fîmes halte. Bérard, le plus adroit tireur, devait viser à la tête, un autre au cou, un troisième un peu plus bas, ainsi de suite, et les quatre derniers au milieu du corps. Il nous paraissait impossible que le monstre nous échappât, et peu s'en fallut que nous ne chantassions

notre triomphe avant l'attaque. Nos cœurs battaient de plaisir plus que de crainte; chacun se disposait à dire comme dans *Cendrillon :* « C'est moi qui ai tué la bête, » et nous délibérions en nous-mêmes sur le meilleur moyen d'emporter la lourde carcasse à bord. Quinze à dix-huit balles sur un ennemi dans le sommeil! la victoire ne pouvait être douteuse. Nous nous levons en même temps; Bérard compte à voix basse : une, deux, trois! tous les coups partent, la détonation est portée au loin par les échos.

Le crocodile se réveille, tourne tranquillement la tête à droite et à gauche, sans doute pour voir l'importun qui venait de troubler son repos, et s'en va doucement dans les flots, comme si l'on avait éternué à ses côtés.

Je ne vous dirai pas la triste figure que nous faisions; à peine osions-nous nous regarder en face, et pourtant nous nous vantions sans pudeur d'avoir parfaitement visé. Celui dont le fusil avait raté fut le seul coupable : il aurait tué le monstre.

La place marquée par le crocodile sur le sable occupait une longueur de vingt-deux pieds. L'insolent ne voulut pas nous permettre de constater sa taille d'une façon plus précise. Cependant nous tenions à réparer notre échec, et le Malais nous indiquant du doigt une petite crique où nous devions trouver de nouveaux ennemis, nous poursuivîmes notre route.

Comme la chaleur était accablante et que pour arriver à l'endroit désigné nous avions à faire un grand circuit, nous résolûmes, afin d'abréger le trajet, de nous hasarder dans un petit marais d'un demi-quart



Kanguroos à bandes longitudinales. (Page 91.)

de lieue de largeur, en faisant la chaîne à l'aide de nos fusils, au bout desquels nous tenions notre baïonnette : c'était téméraire sans doute; mais à quoi ne s'expose-t-on pas de gaieté de cœur pour fraterniser plus vite avec les crocodiles, et surtout pour éviter les rayons verticaux d'un soleil de plomb! Hugues, mon domestique, un des valets les plus stupides que le ciel ait créés pour le tourment des maîtres; Hugues, parti de Toulon dans un jour de délire avec son frère, plus sot que lui, mais un peu moins bête, pour aller s'établir à Bourbon; Hugues, dis-je, ouvrait la marche en tremblant de tous ses membres, et nous le suivions hardiment sans que notre courage parvînt à le rassurer; il faisait un effort d'héroïsme qu'il comprenait à peine et dont il ne se sera sans doute jamais vanté, car le brave, le pauvre et fidèle garçon était le type le plus pur de l'idiotisme avec une dose d'orgueil tout à fait bouffonne. Permettez-moi une petite digression.

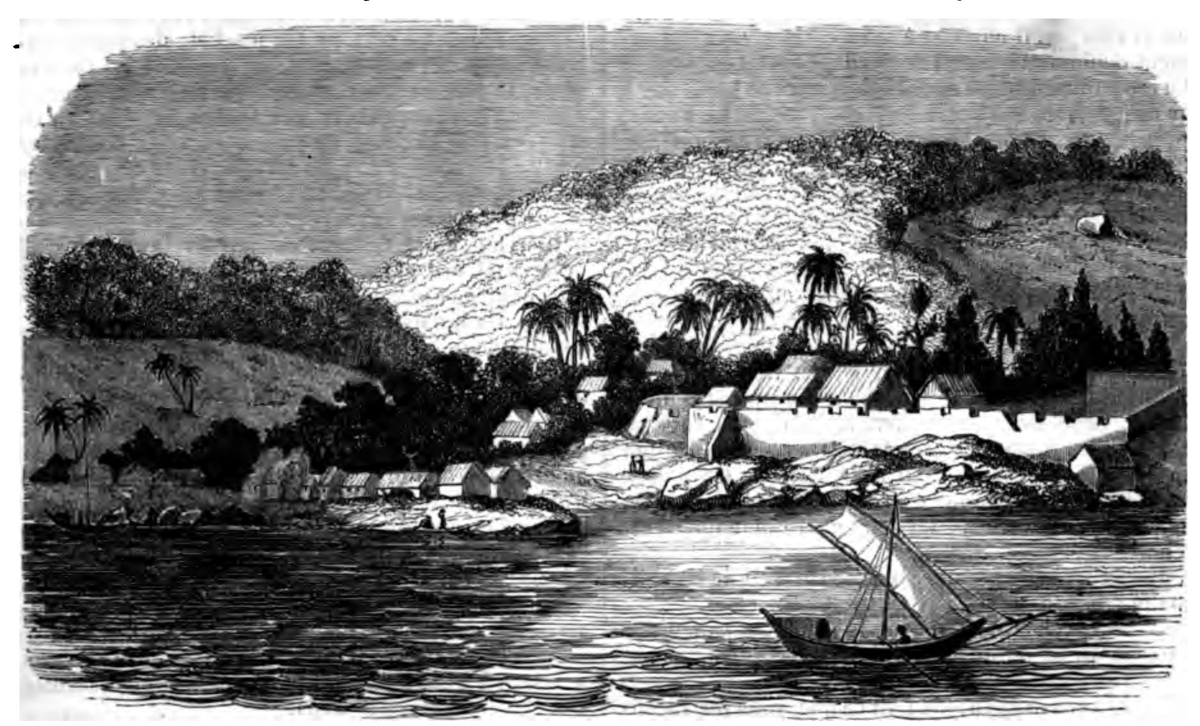
Hugues et son frère, étaient, je crois, des environs de Toulon, et avaient quitté leur beau pays pour aller se faire instituteurs dans l'Inde, à l'Ile de France, à Bourbon ou à Calcutta. Pauvres et délaissés, étroitement unis, ils s'embarquèrent sur un trois-mâts bien doublé, et les voilà, cosmopolites philosophes, ardents propagateurs des lettres, eux qui savaient à peine épeler dans un grand livre, voguant sur l'Atlantique. Cependant, comme les frais des traversées pouvaient absorber presque toutes leurs ressources, ils imaginèrent un petit stratagème qui devait, à leur débarquement, les indemniser, du moins en partie, de leurs dépenses forcées. Professeurs et spéculateurs à la fois, ils avaient essayé une petite pacotille, et, le collége leur manquant, ils étaient décidés à parcourir le monde en colporteurs, et à publier au retour l'histoire véritable de leur longue et douloureuse odyssée. Mais voyez si tout commerce est lucratif et si les plus sages prévisions des hommes en arrêtent les ruineux caprices! Les Hugues, je vous l'ai dit, se rendaient dans les pays les plus chauds de la terre, aux Indes

orientales, sous le tropique. Eh bien, devinez ce qu'ils avaient imaginé? Devinez de quoi se composait leur pacotille? Je vous le donne en mille, en un million : les Hugues apportaient des foulards de l'Inde à Calcutta, huit petits bustes de Charlotte Corday et quatre douzaines de patins à Bourbon! Des patins! des patins sous un ciel de feu!... O mes bons amis Hugues, ô mes dévoués serviteurs, vous avez bien souffert sur cette terre d'épreuves; mais croyez-en l'Évangile, les portes du ciel vous sont ouvertes à deux battants.

Je reviens à l'autre bête. Hugues le cadet est à peine au milieu de la mare, qu'il pousse un cri lugubre et dit: — Crocodiles!... je suis mort!... Et le voilà barbotant dans la fange.

Qu'eussiez-vous fait à notre place? dites-le-moi; mais point de vanterie... Vous auriez fait ce que nous fîmes tous. Surpris par ce cri d'effroi, nous laissâmes l'infortuné Hugues se tirer d'affaire comme il pourrait; et, jouant des mains et des pieds avec une vitesse inaccoutumée, nous regagnâmes notre première station. Toutefois, étonné de se sentir si longtemps intact, mon domestique se redressa, plongea le bras dans l'eau, et arracha du sol une racine parasite qui lui avait mordu le talon et le tenait encore emprisonné. Pâle, mais heureux, il arriva près de nous, et sans égard pour son maître, je crois qu'il l'appela poltron, cependant assez à voix basse pour n'être pas entendu. C'est la première et la seule fois de sa vie qu'il avait montré quelque logique.

Quand tout le monde a été lâche, tout le monde a été brave. L'armée de héros reprit son train de con-



Koupang se dessina bientôt. (Page 91).

quêtes et attaqua inutilement un autre crocodile beaucoup plus petit que le premier; mais cette fois du moins elle eut pour excuse l'énorme distance qui nous séparait.

Le lendemain de notre course à Boni, course si flatteuse pour notre vanité, j'eus un tout autre courage, ma foi : celui d'avouer à M. Thilmann notre frayeur et notre maladresse.

— Vous avez tort, me répondit-il; vous avez été brave en essayant le passage de cette lagune où souvent les crocodiles vont se divertir; et quant à votre maladresse, il n'est pas probable que toutes vos balles aient frappé à côté du monstre. Quelques-unes auront atteint les écailles et glissé dessus comme sur une table de fer. Si les Malais n'avaient que des fusils à opposer aux crocodiles, ils les regarderaient encore comme les dieux tout-puissants de ces contrées, ou comme les gardiens fidèles des âmes de leurs premiers rajahs; mais la superstition qui leur faisait respecter ces hôtes dangereux n'a plus de force que sur certaines parties de la côte, habitées par des hommes féroces fuyant toute civilisation. A Koupang, lorsqu'un crocodile remonte la rivière et vient chercher pâture jusque dans les habitations, il y a lutte ardente entre lui et les Malais, et rarement le redoutable amphibie regagne son domaine de prédilection. Souvent même, lorsqu'un navire mouille dans notre rade et veut emporter la carcasse d'un de ces monstrueux animaux, j'ordonne une expédition à Boni, et l'on ne revient jamais à Koupang sans le cadavre d'un ennemi.

— Si je l'osais, dis-je à M. Thilmann, je vous demanderais quelques renseignements sur cette façon de combattre les crocodiles; ce doit être un spectacle bien curieux et bien terrible à la fois!

— Oh! qu'à cela ne tienne, me répondit-il; nous allons prendre le thé; je vous communiquerai les détails que vous me demandez, en présence de ma femme, qui me les fait raconter deux fois par semaine afin de se donner assez de courage pour être témoin, avant son départ de la colonie, d'un de ces combats où la vie de tant d'hommes est en jeu. — Vous avez dû remarquer, poursuivit M. Thilmann, que dès qu'une idée superstitieuse a frappé un peuple, il en reste toujours quelque levain, alors même que la raison en a montré tout le ridicule. Les Malais ont longtemps

adoré les crocodiles, et, de nos jours encore, un sentiment de frayeur religieuse se glisse dans leurs âmes, même au moment où ils préparent une expédition contre ces redoutables amphibies. Ce n'est que lorsqu'ils se trouvent en présence de leur ennemi ou que leur intérêt personnel les y oblige, qu'ils le combattent, et redeviennent ce qu'ils sont, c'est-à-dire forts, audacieux, pleins d'adresse, indomptables.

Ils choisissent pour la lutte un endroit sec, égal, ouvert, où cependant par intervalles ils échelonnent quelques troncs d'arbres; puis ils se tiennent à l'écart, loin du rivage, cachés et silencieux. Sitôt que l'amphibie sort de la mer, les Malais s'éloignent doucement à quatre pattes, pour se rapprocher et l'attaquer plus tard en flanc, à l'aide de leurs crics et de leurs flèches empoisonnées. Un seul d'entre eux demeure isolé au centre du champ de bataille, pousse alors de sa voix, qu'il cherche à rendre flûtée, un gémissement douloureux, pareil à celui d'un enfant qui pleure. Le crocodile écoute d'abord attentif, et ne tarde pas à se diriger vers une proie qu'il croit facile. Le Malais, presque caché par le tronc d'arbre qu'il a choisi, se traîne sur le ventre jusqu'à une seconde station, tandis que ses compagnons se rapprochent et rétrécissent le cercle. Le cri plaintif recommence et le crocodile s'éloigne de plus en plus du rivage. Arrivé au dernier tronc d'arbre, le Malais agite sous ses pieds un tas de feuilles sèches, dont le frôlement empêche le crocodile d'entendre le bruit des pas de ceux qui le pressent déjà par derrière, et c'est au moment où la bête féroce se prépare à s'élancer sur sa victime, qu'un de ses ennemis se précipite sur son corps presque à califourchon. Le monstre ouvre la gueule; une énorme barre de fer y pénètre comme un frein, et tandis que cavalier et monture luttent avec ardeur, les autres Malais accourent, frappent l'amphibie de leurs armes empoisonnées et ne lui laissent guère le temps d'atteindre le rivage.

J'écoutais sans trop de confiance le récit de M. Thilmann; mais enfin :

— Avez-vous assisté à une de ces luttes? lui dis-je avec un air de doute que je ne pus déguiser.

— J'y ai assisté trois fois.

— Et vous avez vu, bien vu ce que vous me racontez?

— Si vous êtes encore ici quand nos meilleurs soldats reviendront de l'intérieur de l'île, vous pourrez vous procurer un plaisir pareil à celui que vous semblez si fort désirer.

— Plaise au ciel que ce soit bientôt!

La guerre intérieure se prolongea, et je n'offre pour garantie du récit de M. Thilmann que la bonhomie et la sincérité des autres renseignements que nous devons à sa complaisance.

Au surplus, l'aspect d'un Malais vous frappe, vous impose, et sa physionomie sombre et féroce vous dit, avant que vous sachiez ses mœurs, tout ce qu'il y a de cruauté dans son âme vierge de toute passion généreuse.

Le Malais de Timor est jaune, petit, musculeux, fort; sa chevelure est magnifique, et il la jette sur ses larges épaules de la façon la plus pittoresque. Ses yeux, un peu fendus à la chinoise, ont une expression satanique alors même que rien ne les occupe; son front est large, ses sourcils très-fournis, son nez légèrement épaté; quelques-uns l'ont aquilin et même à la Bourbon. Il a la bouche grande, les lèvres peu fortes; mais la hideuse habitude qu'il a contractée de fourrer entre la lèvre supérieure et la gencive une volumineuse pincée de tabac assaisonnée de bétel et de noix d'arec saupoudrée de chaux vive, le défigure de la manière la plus dégoûtante. En effet, cette chique lui brûle la bouche, le force à saliver constamment, et cette salive n'est autre chose qu'une mousse onctueuse, rouge comme du sang. Cela fait mal à voir; cela vous donne des nausées.

Son costume est admirable; il se coiffe parfois à l'aide d'un chapeau tantôt long ou pointu, tantôt carré ou triangulaire, mais toujours d'une forme bizarre, artistement tressée avec la feuille souple du vacoi ou de quelque autre palmiste. Ce sont des colliers de feuilles, de fruits ou de pierres au cou, des bracelets aux poignets. Un manteau jeté sur ses épaules et toujours drapé comme si un peintre de goût en eût étudié les plis; une autre pièce d'étoffe fabriquée comme la première dans le pays, est nouée aux flancs, et descend négligemment sur la cuisse et au-dessous du genou. Ajoutez à cela un air martial, des poses toujours graves et menaçantes, un énorme fusil sur l'épaule, le cric bizarre et redoutable où flottent encore à la poignée triangulaire des touffes de crins ou de cheveux des victimes égorgées, et vous accepterez tout ce qu'on vous dira de surnaturel de ces hommes de fer, moitié civilisés, moitié sauvages, dont la première passion est la vengeance.

Hier un enfant de quatorze ans, esclave d'un chef de second ordre, fut aperçu sur le rivage, guettant sans doute le moment favorable pour quelque acte de rapine. Un Malais l'aperçoit, court à lui, l'atteint, et, comme dans la lutte qui s'ensuivit, l'esclave allait s'échapper, il s'arme de son cric, l'en frappe profondément et laisse l'arme dans la blessure; l'enfant, sans pousser un soupir, l'arrache et la plonge tout entière dans le sein de son ennemi, qui tombe et meurt. Loin de fuir, le meurtrier contemple d'un œil tranquille les derniers soupirs de sa victime, et se laisse enfin conduire chez M. Thilmann, à qui il raconte d'un air froid les détails de cette sanglante affaire.

— Que deviendra ce jeune garçon? dis-je au gouverneur par intérim.

— S'il ne meurt pas, me répondit-il, je l'enverrai à Java, où il sera pendu; nous n'osons pas exécuter une seule sentence de mort.

Un jour que je sortais de chez M. Thilmann, enchanté de ses politesses :

— Venez, me dit-il, je veux vous montrer un homme fort curieux, un sauteur comme vous n'en avez jamais vu en Europe; c'est un jeune Indou, déserteur d'un navire hollandais venant de Calcutta, et qui fit échelle à Timor il y a un an à peu près. Il allait promener son adresse dans toutes les capitales européennes, lorsque l'amour de son ciel tropical le saisit à la gorge et l'empêcha de poursuivre sa route.

Nous allâmes, Dubaut et moi, visiter ce phénomène. Il se tenait assis sur un siége de bambou, et devant lui était une planche solide de douze à quinze pieds carrés dans laquelle étaient fixés d'énormes clous très-aigus, la pointe en l'air, et d'une saillie de dix pouces. Ces clous étaient distants l'un de l'autre d'un pied et demi.

A notre arrivée, l'Indou se dressa en faisant quelques grimaces assez grotesques, et demanda à M. Thilmann si nous étions curieux d'assister à ses exercices. M. Thilmann lui répondit en lui offrant un kohen-slimouth d'une grande finesse, et le jeune homme le remercia en mettant un genou à terre.

Cela fait, le sauteur s'approcha de moi, me pria de lui bander les yeux à l'aide d'un mouchoir, et le voilà tâtonnant d'abord, et glissant parmi les pointes de

fer, prêt à commencer ses périlleuses gambades. Le terrain sondé, il se mit à bondir en poussant à l'air un grognement qu'il appelait une chanson, et en tombant toujours avec cadence au milieu des clous aigus qui, au moindre faux pas, au plus petit écart, l'auraient mutilé d'une façon cruelle.

J'étais dans l'admiration et dans la stupeur à la fois; je tremblais que ce malheureux ne fût victime de son incroyable audace, et cependant je n'osais dire un mot, de crainte de le troubler dans ses évolutions. Après cinq minutes de sauts en avant, en arrière, par côté, l'Indou pousse un grand cri et se sauve hors de l'arène, essoufflé, suant à grosses gouttes.

J'étais pâle, émerveillé, dans l'enthousiasme d'un jeu si sanglant et si frivole à la fois. Je proposai au jeune Indou de le conduire en Europe: sa fortune eût été bientôt faite; il parut accepter; mais le lendemain, M. Thilmann m'apprit qu'il s'était sauvé dans l'intérieur de l'île, de peur que je ne voulusse l'emmener de force.

La ville est divisée en deux parties à peu près égales par une espèce de rue assez large, bordée de vacois et de tamariniers. Ici sont les Malais dans des cases recouvertes de feuilles de cocotiers, et dont les murs très-serrés sont façonnés à l'aide d'arêtes de palmistes étroitement liées entre elles. Il n'y a dans ces maisons presque aucun meuble; les Malais ne couchent que sur des nattes.

Le quartier des Chinois est le plus opulent; un de nos riches magasins de chrysocale de second ordre a plus de prix que toutes les prétendues richesses entassées sur les comptoirs. Vous ne pouvez vous faire une idée de la fourberie de ces misérables brocanteurs patentés, assez adroits pour s'établir en maîtres partout où ils trouvent des niais à dévaliser. Lâches et fripons, ils reçoivent les corrections qu'on leur inflige avec une sorte de soumission qui fait l'éloge de leur mansuétude; mais ne vous laissez pas prendre à leur feinte humilité, car le pardon qu'ils implorent maintenant à deux genoux est une ruse nouvelle à l'aide de laquelle ils surprendront tout à l'heure votre bonne foi. Leur adresse à voler est inconcevable, et nos escrocs de premier mérite ne sont que des écoliers auprès d'eux. Cinq ou six Chinois vous entourent, vous montrent quelques-unes de ces bagatelles qu'ils façonnent avec tant de patience et de délicatesse; vous leur présentez à votre tour les objets que vous voulez troquer; et tandis que celui à qui vous parlez les examine avec attention, un autre vient vous frapper sur l'épaule et vous proposer un nouveau marché. Si vous tournez la tête un seul instant de son côté, votre marchandise est perdue. Bague, épingle, bouton ou dé est à peine tombé, qu'il est saisi par les doigts du pied de votre voisin; il passe sans que vous vous en aperceviez à un pied plus éloigné, et va enfin loin de vous se cacher sous une pierre ou sous une touffe épaisse de gazon. Après cela, frappez fort sur une joue ou sur une épaule: qu'importe au Chinois? il ne garde aucune rancune de semblables privautés. Quant à moi, qu'ils ont si lâchement et si souvent trompé, sans doute parce que je leur témoignais une confiance sans bornes, je vous assure que je ne suis pas en reste avec eux, et que je leur ai bien des fois appris ce que pesait une main européenne poussée par un besoin de correction.

Avant notre arrivée à Koupang, leurs femmes allaient souvent se baigner en amont de la ville, sur les roches polies formant le lit de la rivière; mais la sotte jalousie de ces jaunes sapajous fut alarmée par nos assiduités, et nous nous vîmes bientôt réduits à des ruses de guerre pour pouvoir, tout à notre aise, dessiner les traits et les costumes de la plupart d'entre elles. Au surplus, elles s'y prêtaient avec une complaisance extrême, et je suis à même de vous dire aujourd'hui les qualités physiques qui les distinguent des femmes des autres nations.

En général, elles sont plus grandes que les hommes, mais légères, sveltes, déliées quoique embarrassées dans leurs longues tuniques traînantes. Elles ont des mains fines et délicates, des pieds inaperçus, grâce au détestable usage qu'elles conservent de ployer leurs doigts dès leur enfance à l'aide de bandes rudes et de petites boîtes de bois ou de métal. Elles m'ont paru d'un jaune moins foncé que les hommes. Leurs cheveux sont admirables; retenus au sommet de la tête par un peigne de sandal ou d'ivoire fort long et d'une forme très-originale, et souvent même par un anneau d'argent ou d'or, à la mode des Malais.

Elles sont silencieuses, observatrices, craintives et défiantes, ou plutôt elles ne vous regardent que du coin de l'œil et ne vous sourient que du bout des lèvres. Continuellement cloîtrées au fond de leur appartement, elles profitent avec un empressement presque flatteur pour les étrangers de l'absence de leurs jaloux surveillants pour satisfaire la curiosité qui les tourmente, et j'ai fréquemment vu à Koupang la jeune et jolie femme d'un orfèvre dont l'œil vigilant d'une demi-douzaine de duègnes andalouses n'aurait pu empêcher les furtives excursions. Je me hâte d'ajouter qu'elles sont fort sages, et que le supplice horrible qui frappe la femme adultère n'est peut-être pour rien dans la sévère régularité de ces mœurs. Prenez, je vous prie, ma réflexion au sérieux.

Comme dans tous les pays où se sont établis ces riches mendiants, les Chinois de Koupang ont imposé des lois à leurs maîtres, et ils se sont donné un chef de leur nation pour les faire respecter.

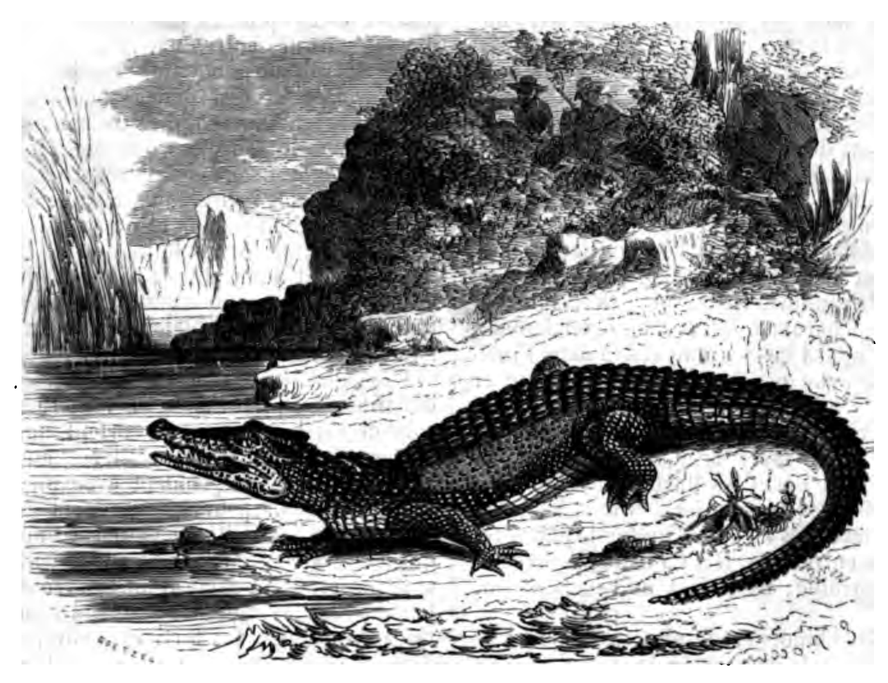
Le commerce de Timor consiste en bois de sandal et en cire. Deux petits navires de trois cents tonneaux suffisent pour l'exportation de ces deux denrées, et l'on assure que depuis quelques temps les armateurs préfèrent aller jusqu'aux îles Sandwich, où le bois est d'une qualité supérieure et se vend beaucoup moins cher.

Les animaux sauvages de l'île sont les cerfs, les buffles, les sangliers et les singes; les animaux domestiques sont les chevaux, les chèvres, les chiens, les porcs, et surtout les coqs et les poules. Pour quelques épingles on peut acheter une belle volaille; un buffle coûte quatre piastres; pour un mauvais couteau, on se procure un petit cochon. En général, il est rare qu'un échange ne soit pas accepté lorsqu'on offre un objet de curiosité venu d'Europe. Dans toutes les campagnes, vous pourrez vous procurer des cocos, des mangues, des pamplemousses et une infinité d'autres fruits délicieux, si vous présentez quelques petits clous, des boutons ou une aiguille. Ces bagatelles sont la monnaie des voyageurs.

Il y a trois cents Chinois à Timor; parmi eux on compte un honnête homme, et encore est-ce, dit-on, une exagération de voyageur. Ils ont conservé ici leur costume national, et ils vivent avec autant de frugalité qu'à Macao ou à Canton, c'est-à-dire qu'une de tasse thé, une poignée de riz et quelques petites pipes d'un tabac fort doux suffisent pour leur consommation quotidienne. A l'aide de deux baguettes d'ivoire qu'ils agitent avec une extrême vélocité, ils saisissent dans leur assiette les miettes les plus menues. On dirait des jongleurs à côté de leur table d'escamotage.

Nul peuple sur la terre n'a un caractère de physio-

nomie plus particulier, plus uniforme. Rien ne ressemble plus à un Chinois de Canton qu'un Chinois de Pékin; rien ne ressemble plus à un Chinois de Koupang qu'un Chinois de paravent. Si vous avez vu un véritable paravent de Nankin, vous connaissez la Chine... à peu de chose près.



... Il s'en va doucement dans les flots. (Page 92.)

Ils ont la figure douce, ronde, les yeux petits, baissés vers le point lacrymal, le nez épaté, les lèvres grosses, la bouche très-peu allongée; ils se rasent la tête et ne gardent qu'une mèche qui, du sinciput,



... Le Malais de Timor est jaune, petit, musculeux. (Page 94.)

descend en queue sur le dos; leurs ongles ont quelquefois un pouce de longueur, et c'est chez eux de la coquetterie et du luxe que de les conserver propres et bien taillés. Il sont fort délicats, ne marchent presque jamais. Un Européen, d'une force moyenne, ne devrait pas craindre de se mesurer avec cinq ou six

de leurs plus vigoureux athlètes. Leur physionomie est au niveau de leur caractère : la dégradation est complète chez eux.

Ils font deux repas par jour, jamais avec leurs femmes. Lâches par naturel et par calcul, ils se sont déclarés neutres dans toutes les guerres que les Malais pourraient entreprendre.

Les droits qu'ils payent pour l'exportation de certaines denrées sont de beaucoup moindres que ceux imposés à l'Angleterre et au Portugal. N'est-ce pas là une honte pour des gouvernements libres et forts?



... Le terrain sondé, il se mit à bondir. (Page 95.)

Dois-je rapporter la stupide anecdote que le plus lettré des Chinois de Koupang m'a racontée une nuit que je le trouvai plein de dévotion, sortant de son temple? Au maître-autel de cette espèce de chapelle est une petite figurine de jeune fille richement parée de vêtements bariolés de dragons et de poissons ailés. Ce devait être sans doute la divinité du lieu, puisque les fidèles (je n'ose dire les croyants) déposaient autour d'elle, et sur des gradins, un grand



... Elles ont des mains fines et délicates, des pieds inaperçus. (Page 95.)

nombre de plats et d'assiettes de porcelaine dans lesquels gisaient morts et percés d'allumettes terminées par un petit drapeau, des pigeons, des poules, des coqs, des cochons de lait, dévotes offrandes faites à celle à qui le temple est dédié.

— Vous n'adorez donc pas le feu? dis-je à mon Chinois.

— Nous adorons le feu, me répondit-il; mais nous vénérons aussi cette image sacrée.

— Quelle est cette image au pied de laquelle, à l'aide de ce magnifique tam-tam suspendu à l'entrée du temple, vous appelez vos compatriotes?

— C'est notre protectrice.

— Pouvez-vous m'en dire l'histoire?

— Elle est courte; la voici :

— Il était une fois un vieux père de famille qui avait une fille et deux garçons. Pour les nourrir il allait souvent à la chasse et à la pêche. Un jour, dans une barque avec ses deux fils chargés d'une grande quantité de poissons, un orage épouvantable se déchaîna sur eux, et le bateau qui les portait chavira. Tous les trois périrent dans cette affaire; et la jeune fille qui, chez sa mère absente, préparait le dîner, tomba sur le plancher en apprenant cette triste nouvelle, et ne recouvra ses sens que sous les coups de sa mère irritée.

— Pourquoi dormiez-vous? lui dit enfin celle-ci, pourquoi négligiez-vous les soins du ménage?

— Je ne dormais pas, s'écria la fille; et dans le même instant elle se leva en tenant ses deux frères dans ses bras et son père entre les dents.

J'ai traduit mot pour mot, mais je soupçonne fort la bonne foi du théologien magot, quoique la figurine du maître-autel, parée de tous ses accessoires, semble appuyer son stupide et burlesque récit.

Ce n'est qu'à la dérobée et caché dans l'ombre que j'ai pu être témoin, en dehors du temple, d'une cérémonie religieuse à minuit. La lune était dans son plein, car c'est à cette époque seulement que les Chinois font leur prière solennelle. A onze heures, le tam-tam vibra, frappé par un enfant; à onze heures et demie, la chapelle se trouva envahie, et chaque nouvel arrivé se plaça debout le long des murailles, les deux mains fermées à la hauteur de la tête et l'index seul allongé. L'un d'eux, vieux et légèrement barbu, après un moment de repos, s'accroupit sur une estrade aux pieds de la *fille aux poissons*, et hurla à haute voix, en agitant sa tête à droite et à gauche avec assez de rapidité, comme si elle était mise en mouvement par une fièvre violente. Le sermon dura vingt minutes pendant lesquelles nul des fidèles ne bougea; mais enfin une monotone psalmodie retentit, toutes les têtes remuèrent, toutes les langues articulèrent des sons saccadés et sur la même note; on frappa du pied sans cadence, on tourna sur ses talons, tout cela sans rire, mais sans émotion, comme une leçon qu'on récite, et à minuit et demi tout fut dit et fait. Décidément j'aime mieux la Chéga de l'Ile de France. Un violent coup de tam-tam imposa silence à l'assemblée, et le souverain maître de toutes choses venait de recevoir l'hommage de reconnaissance et de respect que chaque peuple lui adresse dans son amour.

N'est-ce pas qu'il est sage de ne pas méditer sur les diverses religions du globe et de les respecter, même dans ce qu'elles ont de bouffon et de ridicule?

Je retrouverai encore les Chinois à Diély, car on peut leur appliquer ce mot d'Henri IV sur les Gascons : « Semez-en sur vos terres incultes; ils prennent partout. » Henri IV faisait une épigramme; mais ces paroles seraient pleine justice rendue aux Chinois, qui se logent partout en dominateurs. Sur les côtes et dans l'intérieur de leur insolente mère patrie, nos navires et nos explorateurs trouvent des limites qu'ils ne peuvent franchir; notre pavillon est méprisé, nos matelots à terre massacrés, nos pieux missionnaires mis à la torture, et cependant la Chine n'en est pas moins le plus vaste, le plus paisible empire du monde et la plus respectée des nations.

XVII

TIMOR

Chinois. — Rajahs. — L'empereur Pierre. — Mœurs.

Je croyais en avoir fini avec ce peuple magot, si avancé et si stationnaire à la fois, si philosophe et si dévotement attaché à des puérilités religieuses et morales, si plein de mépris pour toutes les autres nations et si bien fait pour ramper aux pieds de quiconque voudra l'assujétir; mais voilà qu'il faut encore que je vous parle de lui pour ne pas mériter le reproche de partialité, si souvent et si justement fait aux voyageurs.

Si dans leurs chétives maisons où tout est propre, original, bien ordonné, rien ne dénote le luxe, puisque les cloisons qui séparent les appartements sont en tiges de bambous étroitement serrées, il n'en est pas de même des fastueuses demeures qu'ils se sont données après la mort. Ici tout est grave, solennel; rien n'y accuse l'avarice ou la mesquinerie; on dirait une éclatante réparation faite à une vie de privations et de gêne. On a voulu que le cadavre fût à l'aise dans son éternelle couche, et les accessoires du lieu, qui vous apprennent que la douleur a duré plus d'un jour, vous disent aussi le respect du fils pour son père ou la tendresse du père pour son fils.

Une description exacte d'un tombeau chinois est impossible; le dessin seul peut en reproduire l'élégance et le grandiose. C'est d'abord une pierre tumulaire haute de trois pieds au moins, quelquefois aussi de quatre, sur un pied d'épaisseur, debout, taillée avec grâce en ogive, encadrée dans des moulures fort soignées, et au milieu de laquelle est un écusson en marbre ou en granit, tantôt en relief, tantôt creusé, où sont gravés le nom et probablement les qualités morales de celui à qui est consacré le monument. Ces caractères sont noirs, rouges et le plus souvent en or. De chaque côté de cette pierre sépulcrale, au pied de laquelle s'élèvent deux gradins de marbre ou de stuc, s'échappent, à dix pas de distance l'un de l'autre, deux perrons hauts de quatre pieds au moins, descendant par échelons et venant se joindre, à l'aide d'une ellipse, à une trentaine de pas de la pierre principale et au niveau du sol. L'espace enfermé dans cette vaste courbe est admirablement pavé en dalles polies ou en mosaïques, et c'est dans cet enclos réservé que les Chinois, à genoux, viennent rendre un hommage de chaque jour à celui qui n'est plus. En

arrière de la pierre tumulaire est un espace clos par un mur de stuc ou de maçonnerie, légèrement voûté, où repose le cadavre, et autour duquel poussent des fleurs et plantes odorantes; çà et là des arbres soigneusement taillés portent sur leurs branches des vêtements, des porcelaines et des cabas en feuilles de lataniers renfermant des offrandes faites à l'âme du mort. J'ai hâte d'ajouter que ces offrandes sont souvent renouvelées, au profit sans doute de quelque habile profanateur de ces lieux de repos consacrés au deuil et à la prière.

N'y a-t-il pas dans ce respect des Chinois pour les restes des morts un motif de pardon pour toutes les iniquités de leur vie de friponnerie et de paresse?

Tous les tombeaux chinois n'ont ni la même majesté, ni le même grandiose, ni la même richesse de détails; mais tous, jusqu'aux plus mesquins, ont cela de remarquable, que chaque jour de généreuses offrandes viennent les décorer, et que les crevasses et les dégâts occasionnés par les outrages du temps sont à l'instant réparés avec une inquiète et pieuse sollicitude; en sorte qu'il est vrai de dire que, chez ce peuple si bizarre dans ses goûts et dans ses mœurs, on pense d'autant plus à ses amis ou à ses parents qu'il y a longtemps qu'on les a perdus.

C'est surtout au lever du soleil que les Chinois vont prier à leur cimetière, c'est-à-dire aux plus belles heures de la journée. Est-ce que la chaleur ardente du jour étoufferait la piété dans leur âme? Est-ce qu'ils feraient à la fois de leur hommage de respect et d'adoration un délassement et une affaire de conscience? Je ne sais, mais, en vérité, il en coûte trop à ma sincérité de narrateur de juger favorablement ceux dont j'ai si attentivement étudié la vie parasite, pour que je ne leur garde pas une sorte de rancune de cette piété dont je viens de vous parler et qui me semble un véritable contre-sens. O jaunes et fidèles sujets de Tao-kou-ang! je crains bien de n'avoir à louer chez vous aucun sentiment de noblesse ou de générosité! Vous êtes trop régulièrement avides et fripons avec les vivants pour que les morts aient le pouvoir de changer votre âme.

Cependant il faut achever. Je suivis un jour deux Chinois qui se rendaient au cimetière; en route, ils parlaient avec une extrême volubilité, et, contre leur usage, leurs gestes étaient rapides et multipliés. Arrivés en présence du champ de deuil, ils se turent, ralentirent leur marche et s'arrêtèrent ensuite dos à dos comme pour se recueillir; puis, côte à côte et d'un pas grave, ils s'avancèrent vers une tombe de moyenne grandeur, au bord de laquelle ils s'agenouillèrent pour prier. Ils restèrent un quart d'heure au moins dans cette humble posture, et, après s'être regardés de nouveau, ils se levèrent et allèrent, l'un derrière l'autre, baiser avec respect la pierre tumulaire. Cela fait, ils se regardèrent une troisième fois, frappèrent du pied en cadence, agitèrent convulsivement à droite et à gauche, et de haut en bas, leur tête chauve, et reprirent le chemin de la ville. Je les saluai en passant auprès d'eux; ils me rendirent froidement ma politesse, et semblèrent craindre que je n'eusse assisté à leur prière quotidienne.

Ce cimetière chinois, fort curieux et très-bien tenu, est situé sur une colline au sud de Koupang; et, à vrai dire, ces tombeaux sont les seuls édifices remarquables de toute l'île.

Les Malais n'ont pas de cimetière; les cadavres sont portés tantôt dans un champ de tabac, tantôt sur le haut de quelque monticule, et le plus souvent sur le bord d'un chemin. La place est marquée par un tas de petits cailloux que les pieds des passants ont bientôt dispersés.

Ils en usent envers les morts avec cet amour et cette tendresse qu'ils accordent aux vivants, et je ne crois pas qu'un seul de ces hommes qui m'entourent chaque jour, et passent et repassent à mes côtés, ait jamais senti son cœur bondir d'amitié ou de reconnaissance.

Les Hollandais ont fait des lois à Koupang, mais les Malais se sentent assez puissants pour les fouler aux pieds.

Le viol envers une Hollandaise est puni de mort, et dès lors le coupable est envoyé à Java, où justice est promptement faite. Le viol envers une esclave est puni du fouet; cinquante coups suffisent pour l'ordinaire à la vengeance des personnes intéressées au châtiment; mais si le coupable est riche, il est rare qu'il n'échappe pas à la correction à l'aide de quelques douzaines de piastres ou de plusieurs brasses d'étoffe, et l'on a remarqué ici que presque toujours la victime intercédait en sa faveur. Dans ce cas, il est absous de droit, et fort souvent une femme est ajoutée au harem du ravisseur.

Lorsqu'un maître fait injustement punir un esclave, si celui-ci se plaint et prouve à ses juges l'iniquité de la correction, à l'instant il est confisqué au profit du gouvernement. Vous comprenez dès lors si les Hollandais manquent de serviteurs.

Un Malais libre dont la coupable conduite est signalée à son rajah est vendu au profit du souverain; et comme les rajahs sont tributaires du résident ou gouverneur, ils sont tenus de rembourser à celui-ci un quart ou un cinquième du prix de la vente.

L'idolâtrie est une religion des Malais; mais ils ont pour leurs rajahs un respect qui va jusqu'à l'adoration, et quelques-uns même les regardent comme les fils des dieux.

La nourriture des Malais consiste en riz, poissons salés, buffles, poules et quelques fruits; ils n'ont point d'heure fixe pour leurs repas, et les femmes ne mangent jamais avec eux, car elles sont traitées en véritables esclaves.

Le costume de celles-ci est formé de deux belles pièces d'étoffe, l'une appelée *cahen-slimout*, l'autre *cahen-sahori* ou *cabaya*. La première est nouée à la ceinture et descend en plis gracieux jusqu'au genou; l'autre est jetée avec caprice sur les épaules, mais retenue également par un cordon ou un nœud. Toutefois ce qu'il y a de particulier dans les habitudes d'habillements des Malaises, c'est qu'elles attachent le *cabaya*, non pas en dessous du sein, non pas au-dessus, mais au milieu, ce qui leur coupe fort disgracieusement la gorge en deux parties. Expliquez ces singuliers caprices de la mode: une torture pour s'enlaidir et se défigurer!

Les femmes malaises sont grandes, admirablement taillées; leur démarche a quelque chose de noble, d'imposant et d'indépendant qui leur sied à ravir, et on lit dans leur regards une fierté native dont on est soudainement frappé. Leur chevelure est de toute beauté, et rien n'égale les soins minutieux qu'elles lui donnent. Le matin, que vous assistiez ou non à leur toilette, elles se jettent à l'eau à quelques pas de la ville, inondent leur tête de cendres fines, les laissent à demi enlever par le courant, puis avec un citron ouvert, en guise de pommade ou d'essence, elles donnent un lustre éclatant aux cheveux, et à l'aide d'un immense peigne de bois, à trois ou quatre dents au plus, d'une forme courbe et originale, elles achèvent ce que l'eau, la cendre et le citron ont commencé.

Nulle statue antique de Rome et d'Athènes n'est harmonieusement coiffée comme la moins habile des femmes de Timor. David et Pradier en mourraient de jalousie.

Eh bien! ces jeunes filles que vous voyez là si bien posées, si âpres à fixer votre attention, détaillez-les maintenant. La destestable habitude que les hommes ont contractée de se fourrer sous la lèvre supérieure une énorme pincée de tabac assaisonné de chaux est encore plus en faveur chez les femmes, de sorte qu'à seize ou dix-huit ans elles n'ont plus de dents ou les ont noires comme du charbon. Elle se prétendent plus belles ainsi, soit; mais en Europe nous avons d'autres goûts : l'ivoire est plus apprécié que l'ébène. Le malheur est d'autant plus grand, que celles qui n'emploient ni le bétel ni le tabac ont des dents d'une blancheur éclatante. Concluons donc sans malignité que la coquetterie exerce son empire dans cet hémisphère comme dans le nôtre; que les dames de Timor, ainsi que chez nous, sacrifient tout à la mode, et que les voyageurs ne mentent que fort peu en publiant que, dans cet archipel, la couleur noire des dents est un attrait de plus à l'aide duquel le beau sexe cherche à établir sa puissance. Je conseille aux femmes de Timor d'essayer de plus sûrs talismans : il faut d'autres séductions aux farouches Malais. Toutefois faisons observer que, lorsque les ravages de la chaux vive se sont fait trop sentir, c'est-à-dire lorsque les gencives ont été totalement dépouillées, le râtelier absent est remplacé par un râtelier en or que les Désirabodes du lieu fixent dans la bouche avec une adresse merveilleuse. Pourquoi donc réparer un dommage fait avec connaissance de cause?



Chinois de Koupang jouant aux dés.

Les maladies les plus communes sont la gale, la lèpre et en général toutes les maladies de la peau. La petite vérole dépeupla la colonie il y a une trentaine d'années, et rien n'a pu décider les Malais à accepter les bienfaits de la vaccine. Les Européens, peu habitués aux chaleurs tropicales, sont souvent victimes dans ce pays d'une dyssenterie qui dégénère parfois en maladie contagieuse, et il est à remarquer que jamais un Malais n'en a été atteint. La peau de grenade infusée dans de l'eau de rivière est, dit-on, un remède efficace contre ce redoutable fléau.

En 1793, un épouvantable tremblement de terre ébranla Timor jusque dans ses fondements; la lave se fit jour à la fois par cent cratères; les rivières se tarirent; toutes les maisons furent renversées, tous les édifices détruits, le temple chinois jeté sur la plage et la mer refoulée. Les îles voisines ne furent point épargnées; une horrible catastrophe menaça l'archipel entier, et les populations effrayées crurent être arrivées à leur dernier jour. Depuis cette époque les feux sous-marins bouillonnent sans cesse, mais

les tremblements de terre, quoique fréquents, n'ont occasionné aucun notable dégât. Le courroux des éléments semble avoir passé dans l'âme des naturels.

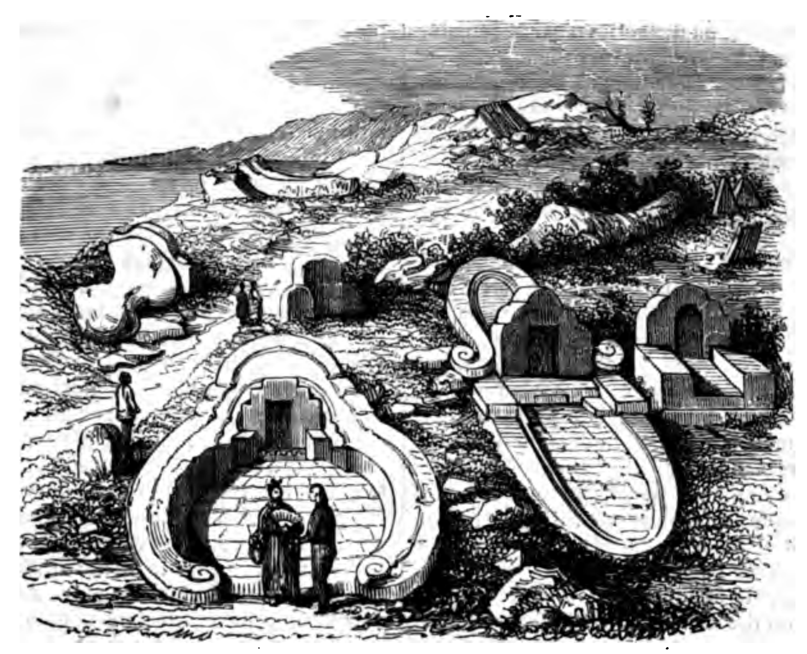
Après le crocodile, le reptile le plus dangereux est un petit serpent brun que les Malais appellent *kissao;* il a d'ordinaire trois pieds de longueur sur un pouce de diamètre. Quelques habitants m'ont assuré que la blessure en était mortelle; M. Thilmann m'a dit le contraire; mais il prétend qu'on en éprouve pendant quelques jours des douleurs intolérables.

Je vous ai parlé du peuple malais; ses souverains après lui ont des droits à mon attention, et, même envers les monarques, je me pique de courtoisie.

Les rois de ces pays se disent insolemment les descendants des dieux et gouvernent en véritables despotes. Ils ont droit de vie et de mort. Dans un moment d'humeur querelleuse ou sur un simple caprice, ils font trancher la tête à qui leur déplaît, et le plus souvent ils la tranchent eux-mêmes sans autre forme de procès, sans que personne ose y trouver à redire. C'est un jeu pourtant qui pourrait avoir un jour de graves conséquences, surtout si le vent civilisateur d'Europe arrive plus pur jusqu'en ces climats.

Il est cependant à remarquer que, parmi ces princes si farouches, si cruels, si sanguinaires, on en trouve parfois quelques-uns qui donnent des exemples de désintéressement et de dignité que l'on comprendrait à peine chez nous. Bao, par exemple, roi de Rottie, étant dans sa jeunesse d'un caractère violent et emporté, abdiqua volontairement la souveraineté en faveur de son frère, dans la crainte que de semblables penchants ne lui fissent commettre de grandes injustices. Mais voyez où le fanatisme et la stupidité peuvent entraîner la puissance :

Un jour que, dans un accès de violente colère, Bao venait de décapiter un de ses sujets, furieux et désespéré après l'exécution, il coupa à l'instant même la tête à deux de ses principaux et de ses plus chers officiers, « en expiation, dit-il, du crime atroce qu'il venait de commettre. » Bao, n'ayant pas été heureux dans le choix de son successeur, qui faisait trembler ses sujets sous son sceptre de fer, le gouverneur de Timor rétablit Bao, et depuis ce jour ce prince est parvenu à maîtriser les premiers penchants de son âme.



... Une description exacte d'un tombeau chinois est impossible. (Page 98.)

Appelé à Koupang pour fournir aux Hollandais son contingent de soldats dans la guerre qu'ils avaient à soutenir contre Louis, monarque révolté, il s'est vu forcé, pour cause de maladie, de confier le commandement de ses troupes à ses premiers officiers et d'attendre, inactif, le résultat de la lutte. On nous en avait fait de si pompeux éloges, que nous résolûmes de lui rendre nos hommages, espérant bien que nous recueillerions auprès de lui une foule de détails précieux sur les mœurs et les institutions des peuples soumis aux rajahs ses frères, comme on dit ici, ou aux rois ses cousins, comme on dirait en Europe.

Les visites aux princes se font ici sans cérémonie, sans introducteur, sans suisses, ni valets, ni maréchaux aux portes; on va chez eux comme chez un voisin; on cause, on se serre la main, on s'assied côte à côte et l'on se dit adieu. J'étais en veste de toile blanche et en chemise de matelot; le roi Bao pouvait bien se mettre à l'aise, et je ne lui en voulus pas de son négligé tout à fait sans façon.

Évalé-Tetti, roi de Dao, était avec le roi de Rottie. Ce dernier avait pour sceptre une canne de jonc à pomme d'or. Il est âgé de cinquante ans; il est grand, bien fait, et paraît jouir d'une vigoureuse santé. Ses traits respirent la bonté; son œil est doux, sa bouche petite et riante. Il est vêtu d'une espèce de manteau dans le genre de nos rideaux d'indienne à grandes fleurs en couleur. Sa ceinture est un cahen-slimout absolument conforme à celui de ses sujets; il avait les pieds et les jambes nus.

Le roi Évalé-Tetti est âgé d'une soixantaine d'années; il est escorté de quelques guerriers et d'un de ses grands officiers qu'on nous a dit être son premier ministre; ceux-ci ont l'air de deux sapajous et sont mis comme deux mendiants.

Les prêtres des Malais sont les devins ou augures. A Rottie ou à Timor, dans chaque ville, on en compte quatre dont le chef est le plus âgé. Ces prêtres lisent l'avenir dans les entrailles des victimes, et les poulets

sont les animaux dont on se sert le plus fréquemment. Outre qu'ils coûtent moins que les porcs, les buffles ou les canards, qu'on interroge aussi quelquefois, ces prêtres sont plus exercés à lire dans ces sortes de vocabulaires et paraissent plus certains de ce qu'ils annoncent. On consulte les devins dans toutes les affaires importantes, lorsqu'il s'agit, par exemple, d'une déclaration de guerre, de fixer le jour d'une bataille, d'en connaître l'issue; ils désignent assez souvent le nombre d'ennemis qui seront tués et celui des prisonniers qu'on fera, et à l'exemple des augures grecs et romains, ils enveloppent toujours leurs prédictions dans une phrase à double sens. Les devins peuvent se marier, et leurs fonctions sont héréditaires. Ainsi, à la naissance d'un de leurs enfants, il n'y a pas de témérité à avancer que ce sera un jour un fripon.

Lorsque le grand prêtre monte à cheval, l'usage des selles est défendu à tous ceux qui l'accompagnent. Ce cas excepté, l'interdiction des selles n'existe jamais, quoi qu'en disent certains voyageurs, et leur religion ne leur prescrit rien à cet égard. Mais rarement les Malais en font usage, et ils ne montent leurs chevaux qu'à poil et sans étrier, en les guidant par leurs cris ou à l'aide d'un petit frein.

Il existe dans chaque ville une maison sacrée, nommée *Rouma-Pamali*. C'est à la fois la demeure du devin et le lieu où l'on dépose le trésor royal.

L'entrée en est interdite à tout le monde, à l'exception du rajah: c'est là qu'on apporte les têtes des prisonniers faits à la guerre, après en avoir retiré la cervelle. On les suspend ensuite à des arbres, mais de préférence auprès des tombeaux des rajahs vainqueurs. Digne trophée de ces peuples barbares, les têtes des ennemis morts au champ de bataille sont exposées pendant neuf jours dans le Rouma-Pamali, et pendant ce temps seulement le peuple a le droit de pénétrer dans cette demeure où se commettent tant de sacriléges. Lorsque le rajah meurt, il est porté au Rouma-Pamali, où il est exposé pendant quelques jours à la vénération du peuple.

Il paraît qu'il n'existe aucune cérémonie religieuse pour la consécration des mariages. Le prétendant fait au beau-père des présents relatifs à sa fortune et au prix qu'il attache à la possession de l'épouse qu'il vient demander.

Les enfants sont portés à leur naissance dans le Rouma-Pamali, où ils reçoivent rarement le nom de leurs parents.

La famille réunie chante à la mort d'un Malais pendant que son corps est exposé sur des nattes et qu'un esclave, armé d'un éventail de plumes de coq, éloigne les insectes de la figure du défunt.

Le corps, porté par les amis, est jeté dans une fosse où l'on dépose aussi quelques-uns des meubles qu'il affectionnait le plus; tout disparaît avec lui... jusqu'au souvenir. J'ai assisté à une de ces cérémonies funèbres, où cinq ou six personnes poussaient des cris lamentables. Je les ai trouvées, le lendemain, tranquilles comme si elles n'avaient rien à regretter.

Le sceptre des rajahs est héréditaire : c'est le frère aîné qui succède au gouvernement.

Lorsque tous les frères sont morts ou qu'il n'en a pas existé, le fils aîné du premier rajah ou l'aîné des frères est l'héritier de la couronne. Les femmes n'ont aucun droit à la succession au trône. Je suis surpris qu'elles aient permis cette loi dans un pays où elles paraissent régner sur les souverains, lesquels seuls, parmi tous ces hommes, montrent une grande considération pour leurs favorites.

Les rajahs ont sous leurs ordres des officiers nommés toumoukouns, seuls dignitaires qui séparent le souverain de son peuple. Le nombre de ces officiers est relatif à la puissance du rajah. Celui de l'île de Dao en a sept; Bao, roi de Rottie, en a dix-huit.

Parmi les peuples appelés à défendre les Hollandais dans la guerre qu'ils ont à soutenir, on remarque les guerriers de Savu et de Solor, qui presque tous servent volontairement. Ceux de Solor surtout donnent dans les combats des exemples d'une cruauté repoussante. On assure que, dès qu'ils ont fait tomber un ennemi, ils se jettent sur lui et l'achèvent avec leurs dents. En général leurs combats sont très-meurtriers, et il suffit d'une bataille pour décider de l'issue de la campagne.

L'île est aujourd'hui un vaste théâtre de rapines, de meurtres et de cruautés. Le gouverneur hollandais Hazaart, ancien officier de marine, s'est, à la tête de dix mille hommes, campé dans l'intérieur pour s'opposer à la levée de boucliers du rajah Louis, dont on dit tant de merveilles.

Louis est chrétien, fils de Tobany, roi d'Amanoébang, pays situé à cinq jours de marche à l'est de Koupang, au milieu des possessions hollandaises. Il fut élevé dans la religion catholique, et las enfin des tributs onéreux que lui imposaient les Hollandais, il résolut de se déclarer libre et indépendant. Voilà dix ans qu'il parcourt Timor à la tête de sa redoutable armée, assujétissant les rois ses voisins, qui viennent tous à l'envi implorer le secours du résident.

Chef d'une poignée de soldats dévoués à ses intérêts, Louis d'Amanoébang paraît ne pas redouter les efforts de tant d'ennemis coalisés. Déjà il a su les forcer une fois à lui proposer une paix glorieuse, pendant laquelle sa protection et ses encouragements ont appelé dans ses États un grand nombre de personnes distinguées et d'ouvriers habiles qui, avec le goût des arts, y ont fait naître le commerce et l'industrie.

Déjà encore ses armes victorieuses l'ont conduit, il y a sept années, aux portes de Koupang, où il répandit la terreur après avoir brûlé quelques édifices et la maison même du gouverneur. Aujourd'hui qu'on a voulu lui imposer un joug honteux, il s'est de nouveau déclaré indépendant, et, à la tête d'une armée de six mille hommes, dont les deux tiers sont armés de fusils et montés sur des chevaux, il ose se flatter d'un succès qui peut affranchir cette colonie d'un pouvoir despotique et détrôner quatorze souverains.

Les armes de ses soldats sont des fusils, des massues, des sabres, des sagaies, des crics, une audace étonnante et le génie de leur chef.

Louis est adroit; il a déjà tenté heureusement de semer la désunion dans l'armée ennemie. Louis est affranchi de préjugés; il combattrait à l'ombre si les flèches de ses adversaires obscurcissaient le soleil. Louis est encouragé par ses premiers triomphes; il a déjà forcé les Hollandais à bâtir un fort à Dao, qu'il a jadis saccagé. Louis est prudent; il a fait construire dans ses États des fortifications qui étonneront les Hollandais et plus encore leurs alliés. Louis, en un mot, combat pour l'indépendance; quatorze rajahs combattent pour l'esclavage. Les soldats de Louis mourront auprès de leur chef: il est à craindre que les insulaires réunis sous le pavillon européen ne l'abandonnent avant de combattre ou après le premier échec. Les guerriers de Louis lui sont attachés par la reconnaissance; la crainte seule a rallié les autres insulaires sous la domination hollandaise. Que de motifs pour supposer que ce chef intrépide sortira vainqueur d'une lutte imposée par l'orgueil offensé et acceptée

par le patriotisme et le sentiment d'une cause légitime!

Tous les rois appelés par les Hollandais à soutenir cette guerre sont tenus de se mettre à la tête de leurs soldats, ou du moins de suivre le corps d'armée jusqu'au quartier général. Le roi de Denka a conduit mille hommes; mais une maladie l'ayant empêché de les guider au combat, il a obtenu la permission de retourner à Koupang, après avoir juré que ses sujets seraient fidèles à la cause qu'ils avaient embrassée. Cependant, comme, d'après un ancien préjugé, les Malais assurent que les maladies arrivent par l'ordre des dieux, ils croient que, lorsque leur chef est retenu loin du camp par un pareil motif, ils doivent s'abstenir de combattre, et ce préjugé, si utile aux intérêts de Louis, a causé une grande désertion parmi les soldats venus de Denka. Encore un semblable événement, et Louis n'éprouvera qu'un regret, celui d'avoir trop peu d'ennemis à soumettre.

Les Anglais ont fait deux expéditions contre le roi Louis, la première en 1815 et la deuxième en 1816, sans pouvoir le vaincre. Il est grand, vif, impétueux; son courage étonnant, mais réfléchi ; ses projets sont hardis, mais non impossibles ; il récompense dignement le mérite et il punit cruellement toute désobéissance. Il ne manque peut-être à la gloire de cet homme extraordinaire qu'un historien qui dise ses exploits.

Rival redoutable, révéré des Timoriens, l'empereur Pierre, mort aujourd'hui à toute idée d'ambition, ne s'est point agité au choc des cris qui retentissent autour de ses domaines ; et sur son lit de douleur, il attend paisiblement sa dernière heure.

C'était un nouveau monarque à visiter. Nous nous décidâmes promptement et nous nous mîmes gaiement en route. La petite caravane se composait de Bérard, Gaudichaud, Gaymard, Duperrey, Taunay et moi, tous avides d'apprendre, tous amis dévoués, presque toujours compagnons inséparables dans les excursions les plus périlleuses.

La route, après avoir dépassé Koupang, est un sentier délicieux ombragé par une riche végétation, et bordé d'un côté par le lit d'un torrent qu'on passe souvent à gué. Après une heure de marche, peu à peu on s'élève et l'on gravit une petite colline au sommet de laquelle est le tombeau de Taybeno, ancien rajah de cette partie de l'île. Un arbre mort le dominait, et sur deux branches de cet arbre sont deux crânes de Malais, encore revêtus de leur belle chevelure. A la bonne heure, de pareils hommages rendus aux morts! Nous demandâmes à deux naturels qui nous accompagnaient depuis quelques instants la permission de les détacher de l'arbre : *Pamali*, nous répondirent-ils d'un air effrayé, et nous poursuivîmes notre route après avoir dessiné le tombeau, qui n'offre rien de remarquable.

Cependant nous arrivâmes bientôt sur le territoire de l'empereur. Des troupeaux de buffles, une végétation vigoureuse et quelques terres labourées nous donnèrent d'abord du souverain une idée avantageuse qui s'accrut encore lorsque nous arrivâmes auprès de sa demeure. Nous y fûmes introduits.

Son palais est une case en vacoi, goëmon, arêtes de palmistes, le tout lié fortement et recouvert de feuilles de latanier à plusieurs couches. Il se compose d'une seule pièce noire, profonde, ne recevant le jour que de la porte, qui est basse et très-étroite. Là, point de meubles, si ce n'est un coffre chinois orné de riches incrustations, dans lequel sont probablement enfermés les trésors du monarque ; plus un vaste fauteuil en bois d'ébène, bien travaillé, que je soupçonnai de fabrique japonaise. Çà et là, à terre, des nattes tressées aux Philippines et plusieurs vases grossiers pour la boisson et la nourriture. Une douzaine de fusils, une vingtaine de crics et un grand nombre de piques et de sagaies tapissaient les murailles.

L'empereur était assis dans son fauteuil à bras. A notre arrivée, il se leva à demi, nous tendit la main et nous présenta des nattes sur lesquelles nous nous accroupîmes. A ses côtés étaient deux de ses principaux officiers, debout, à l'air farouche, au regard menaçant, le fusil d'une main, le cric de l'autre, drapés avec leur pittoresque cahen-slimout, et prêts sans doute à enlever nos têtes sur un signe du chef. Mais celui-ci était trop courtois et trop bienveillant pour en user avec cette familiarité. Un petit enfant de sept à huit ans, absolument nu et taillé en athlète, s'appuyait sur l'empereur : c'était son fils, à qui je m'empressai d'offrir un étui, des aiguilles, un paquet d'épingles, des ciseaux et un miroir. Il reçut mes cadeaux avec une grande joie et me permit de l'embrasser: puis, le priant de rester immobile, je fis son portrait ainsi que celui du monarque, et je leur en donnai une copie, que l'un des deux Malais porta avec soin sur le coffre chinois. En échange je reçus deux sagaies et un cric magnifique, encore tout paré des touffes de cheveux des ennemis vaincus.

Pierre portait sur sa figure décharnée les caractères de la décrépitude la plus avancée; on l'aurait cru centenaire, quoiqu'il n'eût que soixante ans au plus; mais ici la nature est si active, si puissante, qu'elle pousse bien vite les hommes dans la tombe. Pierre tenait dans la main sa canne à pomme d'or; il était coiffé d'un bonnet de coton blanc, vêtu d'une robe de chambre à grands ramages, et sur ses flancs osseux flottait un cahen-slimout plus fin et plus beau que ceux que j'avais tant admirés à Koupang.

Notre visite fut courte: nous serrâmes affectueusement la main au patriarche de l'île, nous revîmes en passant ces belliqueux soldats dont l'allure guerrière est si imposante, et nous arrivâmes à Koupang, escortés par un violent orage auquel les solitudes que nous parcourions donnaient un caractère de lugubre majesté. La voix de la foudre dans le désert est à la fois chose terrible et solennelle : vous croiriez que c'est pour vous seul que jaillit l'éclair et que retentit la menace.

Et maintenant que j'ai jeté un rapide coup d'œil sur cette colonie de Koupang, je me demande quelles sont les heures de joie des Malais qui la peuplent : ils n'en ont pas; quels sont leurs jours de fête? ils n'en ont pas ; leurs époques de réjouissances publiques? ils n'en ont pas ; leurs nuits d'un sommeil doux et paisible? ils n'en ont pas. Dès que le Malais se réveille, il s'arme de sa longue pipe de fer, de son lourd fusil ou de son redoutable cric empoisonné; le Malais de Timor n'est heureux que lorsqu'il sent auprès de lui, sur ses flancs ou dans ses mains, ses instruments de mort ou de vengeance; le Malais de Timor ne m'a paru avoir de caresse ni pour son ami, s'il a un ami, ni pour sa femme, ni pour son père. On lui a dit : « Voilà du fer, défends-toi, attaque et tue; si tu n'as point de glaive alors que tu te trouves en face d'un adversaire, déchire-le avec les dents ; la pitié, c'est plus qu'une faiblesse, c'est une faute ; l'homme vaincu et pardonné peut être soumis, mais il ne pardonne pas, lui. Faire grâce à un ennemi, c'est presque avouer qu'on le redoute, et l'on n'est vraiment vainqueur d'un homme que lorsque la terre le couvre. »

Il y a sur Timor en général, et sur Koupang en particulier, un voile funèbre, indice certain de quelques sanglantes catastrophes, et le voyageur se sent à l'aise alors seulement qu'il s'en éloigne. Les gens qui vous accompagnent sur le rivage et que vous avez vus tous les jours pendant votre relâche n'ont sur la figure aucune expression de regrets; ils ne vous disent point adieu, ne vous tendent pas la main, et vous n'êtes pas encore partis qu'ils détournent la vue avec dédain ou mépris. Ne me parlez pas d'un peuple qui vit sans un sourire sur les lèvres. Il est vrai aussi que les Chinois sourient toujours et à tout le monde.

L'aspect général de Timor, dominant en souveraine ce groupe nombreux de petites îles qui l'entourent comme d'humbles tributaires, attriste et impose à la fois. Ce sont sur la plage de vastes réseaux de lataniers, de vacois, de cocotiers aux couronnes si élégantes et si flexibles; puis vient le rima ou arbre à pain, puis encore le pandanus, qui de chaque branche laisse tomber des jets nouveaux auxquels la terre donne de nouvelles racines, le pandanus qui à lui seul forme une forêt, et l'ébénier au sombre feuillage, et l'odorant sandal, dont les ciseaux et les burins chinois font de si admirables colifichets, et tous ces géants tropicaux se pressant sur ce sol vivace, auquel les volcans intérieurs ne peuvent arracher ni sa vigueur ni sa sève; et au sein de tant de richesses surgissent, comme des menaces de mort, d'immenses blocs de lave diversement colorée selon la nature des éruptions volcaniques : c'est la destruction à côté de la force, c'est la jeunesse à côté de la caducité, c'est la vie et le néant côte à côte, en lutte perpétuelle, sans être vaincus ni l'un ni l'autre, ou plutôt vainqueurs et vaincus tour à tour. Timor est sans contredit un des lieux de la terre où la botanique, la minéralogie, la zoologie, recueilleraient le plus de richesses.



... Les femmes malaises sont grandes, admirablement taillées. (Page 99.)

Les Hollandais conquirent Koupang sur les Portugais, qui s'y étaient établis en 1688; les Anglais l'occupèrent par capitulation en 1797. Les rajahs se liguèrent de nouveau, les forcèrent à la retraite et dévorèrent ceux qui n'eurent pas le temps de s'embarquer. En 1810, les Anglais s'en emparèrent encore avec une frégate; mais, enhardis par le souvenir de leurs premiers succès, les naturels les obligèrent une seconde fois à se retirer, après avoir mis à leur tête le premier gouverneur de Koupang, qui dès lors avait le titre de résident. Après la prise de Java en 1811, les Anglais s'emparèrent pour la troisième fois de cette ville, qu'ils rendirent aux Hollandais en 1816, par suite de la paix générale de 1814. Ainsi font les rois de la terre : ils prennent ou abandonnent, ils protégent ou délaissent les villes, les provinces, les États; et dans ces perpétuels changements, les peuples soumis laissent faire, comme s'ils n'étaient nullement intéressés à ce honteux commerce dont eux seuls payent les frais sans en retirer le moindre bénéfice. Au surplus, l'histoire de Timor, dont nous avons esquissé les principaux événements, se résume en peu de mots : quant aux détails, il faudrait les écrire avec du sang.



XVIII

LA MER

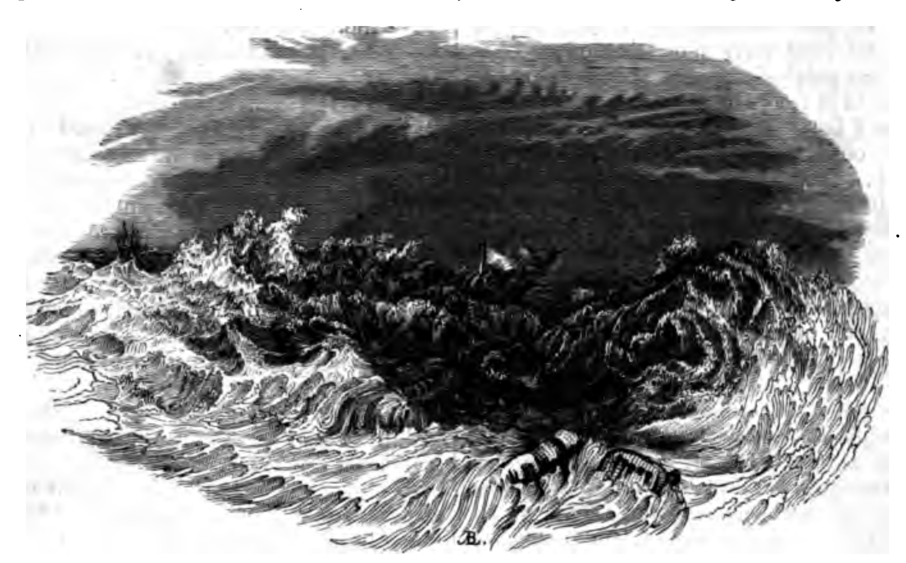
Oh! vous lirez ces pages aussi; vous y arrêterez vos regards comme sur un portrait fidèle; elles sont écrites sous l'inspiration du moment.

La mer!

Je ne veux pas aujourd'hui vous parler de ses colères, je ne veux pas vous parler de sa torpeur. Les premières ont leur majesté imposante; l'autre sa triste solennité. Le silence de celle-ci vous endort, vous glace; la turbulence de celle-là vous jette dans une admiration fiévreuse, qui vous émeut et vous rapetisse; oublions-les pour quelques instants.

C'est de la mer sans caprice qu'il va être question dans ces lignes rapides; de cette mer normale que les esprits superficiels s'obstinent à croire si froide, si monotone, qu'on serait tenté, d'après leur couardise, de ne jamais s'abandonner à elle. Cette mer, voyez-vous, alors qu'elle mugit sans frénésie, est encore, pour celui qui observe et étudie, une mine inépuisable de nobles jouissances et de belles distractions. Que ses flots moutonnent à la cime, que la lame marche seulement sans écume, qu'elle soit ridée par une légère brise ou heurtée par un souffle *carabiné*, il y a là, je vous jure, larges tableaux à admirer, riants et curieux détails à décrire; il y a comédie et drame à la fois, émotion variée pour l'esprit et le cœur; passé consolant, présent qui sourit, avenir de bonheur et d'ivresse.

Suivez-moi, je vous prie, car je ne vous conduis pas dans un monde creux et fantastique, mais bien dans un monde réel et varié, où le repos est impossible, puisque tout chemine et court avec vous, l'élément qui vous porte, le vent qui vous pousse, la zone qui fuit, celle que vous venez visiter, le navire qui frémit, les étoiles qui glissent remplacées à l'horizon par de nouvelles étoiles; et tout cela sans fatigue, souvent sans cahot, presque sans mouvement. Si les fleuves sont des routes qui marchent, qu'est-ce donc que la mer?



... Les colères de la mer ont leur majesté imposante. (Page 105.)

Vous vous levez; et lorsque la voix du matelot qui *chante la bouline* vous dit que, *naviguant au plus drès*, le sillage sera lent et pénible, placez-vous sur un porte-haubans avec un solide ceinturon aux reins, un filet à la main, un de ces filets à papillons emmanché à un roseau docile: l'œil sur le flot qui passe, vous attendez et saisissez quelques-uns de ces mollusques si curieux, si variés, et dans lesquels la vie circule sans que vous sachiez où est la tête, où est le cœur; sans que vous trouviez son sang, ses poumons, ses artères; sans être même bien certain, après une étude sérieuse, si c'est un poisson, une fleur, un arbuste, une grappe ou une racine dont vous venez de faire la conquête. Il est là dans un vase; il a quitté son élément, il fallait une mer à son ambition voyageuse, et vous lui donnez à peine quelques gouttes d'eau; il change, il se décolore, il vieillit, il cesse de se mouvoir, il meurt. Cela avait une âme, cela sentait la douleur. Hélas! avec une âme, pouvait-il en être autrement?

Reprenez votre place, le matin commence à peine. Voilà le soleil qui se lève, il est au-dessus des flots et vous ne le voyez pas encore; c'est que son rayon si paresseux ne parcourt guère que quatre-vingt mille lieues par seconde... O immensité!

Quel magique tableau! Mais, ô prodige! vous êtes bien sûr de naviguer dans une mer sans rochers, sans récifs, sans nulle terre; et pourtant là-bas, à la place même que vous venez de quitter, se dressent de hautes et solides murailles avec leurs bastions, leurs créneaux, leurs tours; là aussi des monts gigantesques, des forêts immenses, des armées qui vont se combattre; vous êtes dans l'attente du redoutable choc des boucliers, des glaives et des cuirasses; vous faites un pas de plus... tout s'efface, tout disparaît; les villes s'engloutissent, les forêts plongent leurs têtes chevelues dans les flots, les innombrables armées s'anéantissent comme sous la main puissante de Dieu... Le mirage a cessé[1].

Je ne traduis pas le phénomène, je le signale; le

[1] Voyez les notes de la fin du volume.

tableau viendra plus tard, isolé, complet; j'en ai tant d'autres à faire passer sous vos yeux!

Le vent est devenu plus favorable, il souffle largue maintenant; le matelot siffle, fume et se promène plus joyeux. Il suit les phases du temps, lui; son humeur est celle du jour; paisible avec le calme, bruyant avec la bourrasque. Pauvre matelot qui n'a rien qui lui appartienne; ni ses joies, ni ses douleurs! Allez, allez visiter le gaillard d'avant; faites-vous une affection privilégiée sur chaque navire; prenez avec vous un Petit, un Marchais, et jetez du bonheur dans leur âme toute dévouée. Les heures passent vite à côté de la reconnaissance qui vous sourit.

Voici *le quart*. La *pitance* est distribuée. Visitez le pont, la batterie; moins il y a de viande sur la planche, plus il y a de quolibets à l'air; plus il y a d'insectes au biscuit, moins il y a de répugnance à l'engloutir. Le premier service, le second, le troisième, c'est un morceau de lard salé découpé en tranches à peu près égales par le plus ancien de l'escouade... Puis vient une goutte de vin pour assaisonner ce large repas, puis plus tard un petit verre d'eau-de-vie qui chatouille à peine ces palais de bitume... Puis encore le matelot chante, va et vient, jure, grimpe au haut des mâts, se perche à l'extrémité des vergues, reçoit sur ses épaules les ondées salées de la mer, les grains rapides du ciel; se couche dans ses vêtements trempés et se lève le lendemain pour recommencer cette heureuse existence jusqu'à une vieillesse de misère et d'abandon. Oh! tendez la main au matelot que vous trouvez sur la route, car cet homme-là a bien souffert, et souffert courageusement.

En deçà du grand mât, sur le gaillard d'arrière, se promène l'état-major. Il est question ici de choses qui occupent l'esprit, qui exercent l'intelligence; mais ne croyez pas qu'ils s'absorbent assez pour ne point laisser de place à de plus doux passe-temps. En mer, le travail de tête c'est presque le repos; les observations nautiques ou astronomiques ont dans leur périodicité une sorte de monotonie telle, qu'on les fait sans efforts, machinalement. On monte un cercle répétiteur, on tient en main une montre marine, on prend hauteur.

— Commandant, voilà mon *point;* la dérive est de tant. Le loch a donné cela; nous sommes là; il y a de l'eau devant nous; dans quinze jours, avec la même brise, nous verrons la terre; laissez courir...

Mais le passé, il faut bien en parler aussi pendant qu'on cherche à régler l'avenir.

— Oh! si j'étais maintenant en Europe! sur mes belles montagnes des Pyrénées!

— Et moi, dans mes riches plaines de la Beauce!

— Et moi, à Paris, au centre des beaux-arts!

— Et moi, dans mon petit bourg, auprès de ma vieille mère! Que fait-elle en ce moment? Le diamètre de la terre m'en sépare. Et si le vent fait crier ses volets mal assujétis, elle se réveille et prie pour son fils que la tempête va engloutir. Toute tendresse est craintive; jugez de la tendresse maternelle!

— As-tu vu Talma?

— As tu entendu mademoiselle Mars?

— Avez-vous admiré la dernière statue colossale de David?

— Et Gudin! et Isabey! oh! s'ils étaient ici, avec nous!

— Tout beau, messieurs, s'ils y étaient, je n'y serais pas. Un peu de place à cet ami qui se plaît tant avec vous.

— Savez-vous que Paris sera bien embelli à notre retour?

— Qui sait? un tremblement de terre l'ébranle peut-être en ce moment.

— Nous le ressentirions, nous sommes si près!

— C'est vrai, encore dix ou douze mille lieues, et nous verrons son beau dôme des Invalides, et son Panthéon, et sa Colonne, et son Louvre, et ses gais boulevards!

— Et ses rues sales et tortueuses, et ses carrefours infestés par le vice, et sa hideuse place de Grève, et sa misère, et son deuil, et sa bourbeuse Seine où croupissent ses crasseux *pontons!*

— Ma foi, vive la mer! jouissons de la mer! Paris n'aura raison que lorsque nous serons à Paris.

La cloche appelle au déjeuner. Le fidèle domestique, qui ne va pas cette fois chez le voisin conter les sécrets du ménage, se présente à vous le chapeau à la main et vous dit:

— Monsieur, le dîner est servi.

— C'est bien; qu'avons-nous?

— Rien.

— Rien, maraud!

— Ah! je me trompe, vous avez du biscuit et du fromage.

— Tu vois bien, imbécile!

Nous descendons; chacun prend sa place, chacun mord à sa pitance; le fromage est creux, moisi, le biscuit piqué, le vin de mauvaise qualité, l'eau rare et un peu fétide; mais l'un rit de la grimace de l'autre; les quolibets du gaillard d'avant trouvent un écho chez nous; on fait un peu la mine, on continue les conversations interrompues par le tintement de la cloche, et au bout d'un quart d'heure on remonte à l'air. L'appétit est satisfait et le cœur joyeux...

Vous ne comprenez pas cela, vous, gloutons insatiables de nos luxurieuses cités!

Et le beaupré de la corvette lève fièrement le nez et pointe vers la première relâche. Patience, le joyeux gala aura son tour.

— Qui tient le pari? Je gage d'aller jusqu'à la drome sans quitter ce bordage.

— Je gage que non.

— Tenu.

— Je suis de moitié pour toi.

— Moi, pour toi.

— Tenu.

— Tenu encore.

Le jouteur attend que le navire soit fortement appuyé; il part, non point comme le lièvre fuyant le chasseur qui le guette, mais comme la tortue qui veut arriver à coup sûr. Encore deux pas et il atteint le but... Une lame sourde frappe le bord, l'équilibriste est renversé, et les vainqueurs prendront du thé ou du café gratis, car chacun a fait sa petite provision pour les besoins des longues traversées.

Et quand ces jeux et ces causeries toutes du cœur, sans fiel, sans amertume, ont eu lieu; quand ces repas sans vivres ont occupé les moments, on se recueille parfois dans de graves méditations, on devient historien, géographe ou philosophe par circonstance; on compare les climats aux climats, les hommes aux hommes; on se jette en plein dans la morale; on commente les œuvres infinies du Dieu infini, on s'enferme pieusement dans sa cabine: la plume court, la poitrine se gonfle, les artères battent plus vite; on s'incline devant la majesté du monde, et l'on croit au grand principe de toutes choses en présence duquel on est sans cesse.

La nuit vous surprend au milieu de vos rêves, de vos systèmes, de vos utopies; vous confiez vos membres assoupis au cadre ondoyant ou au moelleux hamac,

et l'on clôt la paupière avec de suaves pensées d'amour et de reconnaissance.

Mais le jour suivant se lève brillant et doré. Soyez tranquille, il n'y aura point de similitude entre vos plaisirs de ce matin et ceux de la veille. Les richesses de la navigation sont loin d'être épuisées, et les mines du Potose n'ont point de filons aussi riches que ceux qui nous restent à exploiter.

Il y a du vent dans les voiles tendues; il n'est pas *au plus près*, il vient de l'arrière, tout lui est livré au grand mât; bonnettes hautes et basses, tribord et bâbord, le navire tangue et l'espace est envahi en soubresauts vingt fois plus rudes et plus fatigants que les lourds et monotones roulis.

— A moi, Barthe! voici des dorades! Vois comme elles sont éclatantes, comme elles sont heureuses! Soyons plus heureux qu'elles. Une fouine! et mords ces dos élastiques aux écailles si riches.

— A moi, Astier! à moi, Vial aux bras vigoureux, la force de taureau! Retenez d'abord Marchais qui veut les saisir en se jetant à l'eau! Retenez Petit, qui provoque Marchais afin de le suivre dans l'abîme.

Les dorades joyeuses se mêlent aux bonites et nous escortent en nombreuses familles; il faut que tout le banc disparaisse, car l'équipage a faim et le poisson frais est là; il est si délicat! le matelot l'assaisonne si bien! Comme elles frétillent, les coquettes! comme elles se pavanent! comme elles se font belles! Attendez, attendez!

Vial, Astier, Barthe, le pied solidement appuyé au porte-haubans, mais le corps penché sur les flots, sont là, le bras levé, le fer tridenté à la main. Qu'une imprudente dorade rase la surface de la vague! la voilà, le trait part, il siffle, bruit, frétille avec sa proie; le filin se développe en liberté, reprend bientôt sa roideur; on *love* la manœuvre sur le porte-haubans; le poisson captif est jeté sur le pont, il ouvre sa bouche haletante et la ferme en saccades précipitées, il l'ouvre encore pour ressaisir son élément perdu; ses mouvements deviennent frénétiques, ses couleurs se ternissent, son œil se vitrifie; il est immobile, mort. Et l'équipage enchanté s'écrie: Allons, courage! il y aura orgie dans la batterie et sur le pont.

Avec des *pointeurs* comme ceux que je viens de vous nommer, un banc de dorades ou de bonites est bientôt décimé, et si une chose doit surprendre dans cette guerre sans périls pour le vainqueur, c'est que le vaincu ne quitte jamais le champ du carnage, c'est qu'il n'ait pas même les sentiments du danger qui le menace.

Vous croyez peut-être que tout est joie dans ces triomphes sans gloire? Eh bien! non, et quand un bord possède un matelot de la trempe de Petit, la scène peut changer d'aspect et le tableau s'assombrir. Une troisième dorade mal fouinée par Astier venait d'être jetée en deçà du bastingage, lorsque mon matelot favori accourt à elle, s'accroupit à ses côtés, et, au milieu de son agonie, lui adresse piteusement la parole:

« Pauvre novice, lui disait-il, tu étais jeune, fringante, gentille; eh bien! tu y passes comme les autres, tu *viens d'avaler ta gaffe, tu as fait peter ton lof;* tu étais toute d'or comme un double louis, te voilà toute *grise* comme si tu avais bu trente-six cara fons d'eau-de-vie; tu étais frétillante, et te voilà sans mouvement; tu te racornis, tu souffres, tu râles, tu vas être dorlotée tout à l'heure sur un hamac de fer, sur un bon brasier où tu jauniras comme du safran en compagnie de tes *bêta* de sœurs; et moi qui te parles, moi qui dis ton *in manus*, je ne serai peut-être pas si heureux; on me f..... à l'eau dans un morceau de toile avec un boulet au pied; si l'on m'aime bien on y en mettra deux, et voilà tout.

« Je serai là seul, loin de vieux père, loin de vieille mère, sans mon brave Marchais, sans ce bon M. Jacques qui m'a soûlé tant de fois, et un requin m'avalera comme je t'avalerai, moi, ce soir... Eh bien! non, mille sabords! j'ai pris ma résolution, quand vieux père et vieille mère demanderont où je suis, on pourra leur dire: *gobé par un requin*; mais, sacré bordage! par l'âme de Marchais, on ne dira pas que j'ai mangé une dorade qui m'a regardé en pleurant!!! J'aimerais mieux avaler ma langue, j'aimerais cent fois mieux être plus laid que je ne suis, si c'est possible! »

Quel cœur que celui de mon excellent matelot!

Dès que le soir fut venu, j'allai à la table de Petit.

— Tu ne manges pas, mon brave?

— Non.

— Pourquoi?

— C'est fini.

— Tu es malade?

— D'une indigestion.

— Ah! ah!

— Ces dorades *sont* délicieuses, je veux dire qu'elles *étaient* délicieuses.

— Ainsi tu n'as pas refusé ta ration?

— Ni les arêtes.

— Je t'avais entendu pourtant promettre autre chose.

— Que voulez-vous? la pitié ça fait du bien au cœur; mais la faim, c'est trop triste; j'ai tapé dessus comme un dératé. Dieu me fera grâce, j'espère.

— Le crime n'est pas si grand qu'on ne puisse t'absoudre.

— Oui, mais l'arête est toujours là à la gorge, elle ne passe pas.

— J'ai encore dans ma caisse une demi-bouteille de Roussillon que tu peux venir chercher.

— J'étais sûr que vous me comprendriez. Cré nom d'un nom! quelle tête que vous avez, vous!

J'oubliais encore. Et ces myriades de poissons-volants qui glissent entre deux eaux, plongent dans de rapides évolutions pour échapper à la dent meurtrière des voraces ennemis qui les entourent, qui montent, s'élancent à l'air, parcourent hors de l'eau un espace de plus de trois cents pas, retrempent à la lame écumeuse leurs nageoires desséchées, et reprennent leur vol après avoir dérouté le chasseur qui les poursuivait!

Et le nuage qui pointe à l'horizon s'arrondit, s'élève, varie ses formes fantastiques, monte encore, plane sur le navire, s'abaisse, court, s'efface et disparaît à l'horizon opposé!

Et l'élégant damier qui vient vous visiter, tout surpris, pousse un cri de joie et s'enfuit plus tard, effrayé de l'étrangeté de vos allures!

Et le stupide fou, qui se pose sur une vergue et se laisse abattre comme si la vie lui était un fardeau!

Et le goëland, suspendu immobile au haut des airs, perçant les eaux de son regard de feu, se précipitant comme un plomb sur le poisson qui frétille à la surface, et remontant victorieux avec sa proie au bec!

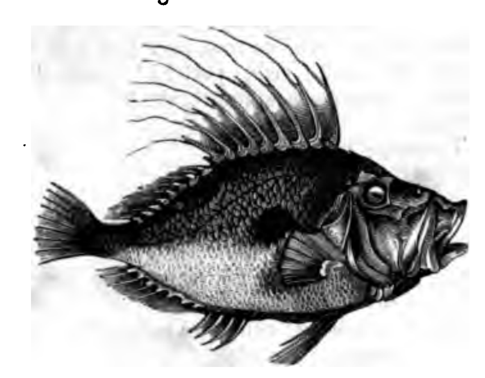
Et surtout le gigantesque albatros, ce roi de l'immensité, dont l'aile infatigable et robuste défie l'ouragan qu'il va chercher aux glaces polaires!

Tout cela n'a-t-il donc rien qui vous frappe, qui vous réveille, et vous pousse, aventureux, vers de lointains climats!

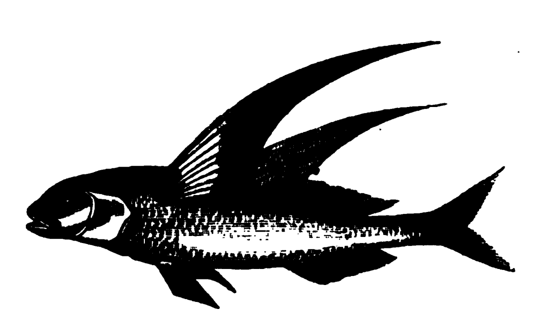
En vérité, c'est une honte!

Mais le vent *calmit*, comme ils disent tous, les bonnettes sont amenées, les bouts-dehors rentrés.

Cargue la grand'voile! et le navire, presque sans sillage, semble se reposer de sa course rapide. La chaleur est étouffante; le soleil des tropiques nous envoie ses rayons verticaux, et les tentes dressées sur le pont sont impuissantes à nous abriter. A l'eau une voile! En un clin d'œil l'opération est achevée; et dans cette sorte de bassin improvisé, on se baigne sans trop de crainte au milieu d'un océan dont les immenses profondeurs épouvantent la pensée. Les quatre coins de la voile se relèvent le long du bord, et, formant un berceau, semblent une égide suffisante contre les piqûres assez dangereuses de certains habitants des eaux et surtout contre le dangereux requin qui ne sort jamais ou presque jamais de son élément. De tous côtés, d'ailleurs, les spectateurs accoudés plongent leurs regards sur les eaux environnantes, prêts à signaler le danger. Tout à coup, requin! requin à l'arrière! Plus de jeux élégants, plus de coupes, plus de grâce à se donner. Ici l'échelle, là le filin; c'est à qui arrivera le premier, c'est à qui montrera le plus d'impolitesse à repousser le voisin; on se hisse, on est hissé, on escalade la corvette, et le dernier nageur, tremblant, le regard dirigé autour de lui, excepté sur l'amarre qui lui est présentée, attend, dans la stupeur



La dorade.



Le poisson volant.



Le goëland.



Le fou.

de l'inaction, l'ennemi qui doit le dévorer, comme si, en effet, il fallait au moins une victime au monstre.

Cependant, surpris d'être encore intact après une frayeur invaincue, il se décide à se sauver, pâle, presque sans force, et, lorsque chaque voix accuse sa pusillanimité, lui, au contraire, la faisant tourner à son avantage, dit: que les poltrons seuls prennent la fuite à l'aspect de l'ennemi, et qu'il y a toujours plus de courage à rester sur le champ de bataille qu'il n'y en a à un *sauve-qui-peut* général. Là-dessus Marchais touche *légèrement* l'épaule de Petit, qui s'affaisse sous le doigt osseux du gabier, et lui dit tout bas, de manière à être entendu de tous: « Ce brave, c'est un poltron. » Petit lui répond avec gravité: « Marchais, tu as dit là une belle chose! »

Cependant le requin nous guettait en effet; son avant-garde, le pilote dont je vous rappelle le généreux dévouement, cherchait une proie à donner à son maître. Le maître arrive ainsi que l'hyène à la porte de la hutte déserte; et, avide, il lance son regard vorace à travers la tente abandonnée, s'arrête et va, redoutable quêteur, attendre *dans les eaux du navire*, presque sous le gouvernail, les débris goudronnés qu'on jettera à son insatiable gloutonnerie. Vous savez alors, car je vous l'ai déjà raconté, si on le laisse impunément dans le calme et le repos, et comment, après une attente de quelques minutes, il devient le prisonnier et la victime de ceux qu'il avait si fortement épouvantés.

Tout cela n'est-il pas curieux à étudier, je vous le demande?

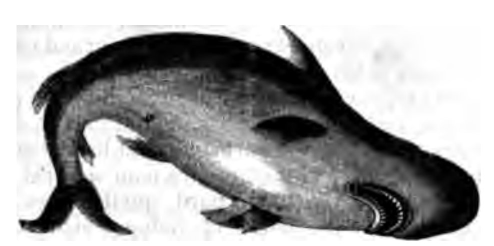
Voici la brise qui se ranime, les basses voiles lui sont de nouveau confiées; elles s'enflent avec une grâce toute coquette; les cacatois et les perroquets sont cargués; l'élan de la corvette est rapide et sans secousses; elle donne une forte bande; mais elle est assise, et vous croiriez parfois qu'elle vit immobile sur un chantier.

En mer surtout, le repos fatigue plus que le mouvement.



L'albatros.

Au sifflement de la bruyante rafale, les myriades de souffleurs se réveillent et se montrent à la surface des eaux. Voilà ces innombrables légions jetant à l'air des flots d'écume ; elles arrivent en un instant du bout de l'horizon, et le navire est emprisonné dans leurs mille évolutions joyeuses. C'est maintenant à la poulaine que doit se placer le chasseur qui veut les combattre : c'est encore Vial qui va lancer sur leur dos tantôt noir, tantôt gris, tantôt zigzagué de noir et de blanc, le redoutable fer dentelé. Mais quelle arme sera assez solide pour résister aux bonds saccadés du souffleur qui voudra fuir ? Jugez de la rapidité de ce poisson ! Le navire file douze ou quinze nœuds, c'est-à-dire qu'il fait quatre ou cinq lieues par heure. Eh bien ! le souffleur, en se jouant, fait constamment, et pendant des journées entières, le tour de la corvette lancée par la brise carabinée. Cela est étonnant ! cela tient du prodige !



Le requin.

Récif ! récif ! s'écrie la vigie, récif devant nous ! Et les longues-vues sont braquées vers le point désigné, et les cartes sont consultées : nettes, sans indication aucune, et pourtant le flot brise toujours là-bas.

Le récif est une baleine qui dort ; l'alerte est courte ; mais c'est un épisode de plus à jeter au milieu de ceux que nous avons déjà signalés. En mer il n'y en a point qui n'ait son intérêt particulier, il n'y en a point à dédaigner et qui doive passer inaperçu.

Je ne veux pas vous parler aujourd'hui de ces *grains blancs* qui tombent sur le navire, rapides comme la foudre, terribles comme elle, partant d'un imperceptible nuage à votre *zénith*, faisant crier vos mâts, les brisant, et d'autant plus redoutables dans leur fureur que vous n'avez jamais le temps de vous disposer à la défense.

Je ne veux rien vous dire non plus de ces trombes tourbillonnantes, entonnoirs dévorateurs, dont la tête est aux cieux et le pied dans le fond des abîmes, de ces trombes redoutables, meurtrières, engloutissant dans leurs gueules, où ils tournoient sans volonté, les poissons les plus monstrueux ; ces trombes, où la grêle joue parfois un rôle si étrange et où la foudre et les éclairs luttent entre eux d'éclat et de rapidité.



Une trombe.

Je ne veux pas vous parler de ces tempêtes horribles, de ces ouragans ténébreux où tout se confond, se heurte, se brise, où la nuit la plus effrayante envahit l'espace, où l'air retentit comme l'Etna déchaîné, où les flots sont aux nues, où les nues pèsent sur les flots, où vous êtes lancé dans un vaste chaos sans issue, où vous attendez, impassible, votre dernière heure, et où pourtant la corvette, tantôt debout, tantôt couchée sur le flanc, ouverte de toutes parts, courant bien plus sous l'eau que sur la lame, résiste, à l'aide de son vigoureux gouvernail.

Non, non, vous vous envelopperiez lâchement dans votre paresse citadine, et vous renonceriez à tout jamais à ces voyages d'outre-mer pour lesquels je prêche, hélas ! dans la solitude.

Eh ! bon Dieu ! qui vous arrête ? *voir n'est-ce pas avoir ?* Les océans vous convient à leurs joies, à leurs fêtes, à leurs colères ! J'y ai bien assisté, moi, pendant des années entières, moi qui ne sais pas nager ! Et toutefois, en vous adressant des prières si ferventes, j'ai hâte d'ajouter que je n'ai jamais eu, pendant mes longues traversées, un jour, un seul jour sans éprouver ce terrible mal de mer qui a brisé tant de courages.

C'est que j'ai voulu, bien voulu connaître, et que toute douleur se tait devant l'énergie d'une résolution fortement arrêtée.

XIX

OMBAY

Anthropophages. — Escamoteur. — Drame.

Y a-t-il encore des anthropophages ? c'est une question qu'on se fait tous les jours en Europe et qui est diversement résolue. Les uns disent que la civilisation, en pénétrant dans les lointains archipels où l'anthropophagie était dans les mœurs, a détruit cet usage barbare, tandis que d'autres, allant plus loin, ne craignent pas d'avancer qu'il n'y a jamais eu de véritables anthropophages, c'est-à-dire des mangeurs d'hommes, sans y être contraints par la faim ou l'ardeur de la vengeance.

Je craignais d'achever mon grand voyage sans documents précis à ce sujet, et maintenant, grâce à ma bonne étoile, je puis hautement répondre: *Oui, il y a encore des anthropophages!*

L'anthropophagie, après la chaleur d'une bataille, alors que l'homme est violemment agité par la soif de la vengeance, existe toujours dans une partie des îles de l'océan Indien, ou de la mer Pacifique. Elle se révèle souvent dans de terribles catastrophes, à Timor, à Waiggiou, au Sandwich, à la Nouvelle-Hollande et surtout à la Nouvelle-Zélande, tant visitée par les navires, à deux pas du Port-Jackson, cité florissante et tout à fait européenne. Mais l'anthropophagie sans colères, sans fureurs frénétiques, sans haines, l'anthropophagie dans les mœurs, peut-être même dans la religion, je vous assure qu'elle existe au moins à Ombay, et je m'estime fort heureux qu'un autre à ma place ne vienne pas vous le certifier aujourd'hui en me citant au nombre des victimes qu'elle aurait faites. Qu'est-ce qui a donc sauvé quelques-uns de mes amis et moi des plus grands périls qu'un homme ait jamais courus ? c'est notre gaieté. Un seul geste menaçant de notre part, un seul cri, un seul mouvement d'impatience, un seul regard d'inquiétude, et nous étions massacrés, et nous étions dévorés.

Ombay est une île grande et montagneuse, âpre, volcanique, pelée, excepté dans les ravins où les eaux, tombant des hauteurs, apportent un peu de fraîcheur et de vie. Les côtes de Timor, que nous avions longées avant d'arriver au détroit qui les sépare, se dessinent à l'œil sous les formes les plus bizarres et les plus sauvages. Dans l'éloignement et à travers un réseau de nuages fantastiques, se montrent les sommets aigus de Lifao. Koussy, Goula-Batou, disparurent, et nous louvoyâmes enfin, drossés par les courants, en face de Batouguédé, sol si singulièrement taillé qu'on dirait un amas immense de noirs et gigantesques pains de sucre échelonnés jusqu'à une hauteur de plus de douze cents mètres. Tous ces cônes réguliers et rapides sont, à coup sûr, d'anciens cratères de volcans; les laves profondes ont envahi le rivage.

Mais un soleil vertical nous brûlait de ses rayons les plus ardents; nos matelots épuisés tombaient frappés à mort sous les coups d'une dyssenterie horrible, et l'eau douce manquait, car depuis vingt-quatre jours nous avions quitté Koupang; et c'était là, selon toutes nos prévisions, le plus long terme que nous avions assigné à notre traversée jusqu'à Waiggiou. Le matin, une légère brise nous poussait insensiblement; le calme de la nuit nous laissait dans un repos parfait; et le lendemain, grâce aux courants, nous nous retrouvions en face des mornes silencieux que nous avions cru fuir pour toujours.

Oh! c'est une vie bien triste que celle des hommes de mer, dont le courage et la persévérance échouent devant les puissants obstacles que les vents et les calmes leur opposent obstinément, et mille fois déjà, depuis notre départ, nous avions appelé de nos vœux les plus fervents les jours tumultueux des ouragans et des tempêtes.

Cependant l'équipage avait soif. Mais là, à droite, Timor avec ses laves et ses galets roulés; ici, à gauche, Ombay et ses naturels anthropophages; nous le savions, et toutefois il fallait tenter une descente, car les besoins de tous voulaient que quelques-uns se dévouassent seuls avec courage.

Le commandant ordonna une expédition; le grand canot fut mis à la mer; dix matelots l'armèrent sous les ordres de Bérard. Gaudichaud, Gaimard et moi nous demandâmes et obtînmes la permission d'accompagner notre ami. Toutes les mesures prises pour les signaux d'usage en cas de péril imminent, nous débordâmes et mîmes le cap sur un village bâti aux flancs d'une montagne déchirée par de profondes rigoles.

Cependant nous approchions du rivage et notre cœur battait de désir et de crainte à la fois. Nous jugions du danger que nous allions courir par l'impassibilité peu flatteuse des naturels accroupis au pied d'un gigantesque multipliant; et, toutefois, sans nous décourager, nous cherchâmes de l'œil un *mouillage* et un débarcadère commodes, mais en nous invitant mutuellement à la prudence.

Les matelots attentifs nageaient avec moins de vigueur, et nous faisaient remarquer la grande quantité d'armes dont chaque insulaire était pour ainsi dire bardé.

— L'affaire sera chaude, disait Petit en mâchant sa pincée de tabac; vous verrez que nous serons tous *cuits*, et que lorsque nous l'écrirons à nos pères et mères, nous ne serons pas *crus*.

J'avais oublié de vous signaler parmi les défauts du matelot Petit sa détestable manie des calembours.

— Tais-toi, poltron, et reste à bord du grand canot, puisque tu as peur.

— C'est ça, pour que la sauce ne manque pas au poisson. Tenez, voilà un de ces gredins qui dérape d'auprès de ses camarades; je parie que c'est le plus goulu de la bande et qu'il va me prendre pour un vrai rouget. Cré coquin! s'il venait à bord, quelle danse!

— Allons, allons, paix! et veillons bien. Deux hommes resteront dans le canot, prêts à donner un signal à la corvette; les autres porteront les barils à terre, et nous, nous occuperons les naturels. Ils semblent délibérer; ne leur donnons pas le temps de conclure, et allons franchement à eux.

— Oui, mais sans arrogance, nous dit Anderson, qui avait longtemps navigué dans l'archipel des Moluques; laissons-leur l'idée de leur force, cela pourra les engager à la générosité. Je connais les Malais; si vous voulez leur persuader que vous ne les craignez pas, ils vous poignardent, ne fût-ce que pour vous prouver que vous avez tort.

— Il serait donc sage de montrer qu'on a peur?

— Peut-être.

— Moi, répliqua le facétieux Petit, je voudrais leur montrer... autre chose... les talons.

— Au large! dit Bérard lorsque nous fûmes à quelques brasses, et mouille! Le grappin à fond, nous descendons ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et nous arrivons à terre.

Comme en présence des sauvages de la presqu'île Péron, je voulus d'abord essayer la puissance de ma flûte. Hélas! comme là-bas, mes doubles croches eurent tort, et peu s'en fallut que je ne fusse sifflé par le premier Ombayen accouru auprès de nous et par deux autres de ses camarades qui l'avaient rejoint. Tous trois nous invitèrent à hisser le canot sur la plage; mais nous feignîmes de ne pas les comprendre, et nous nous avançâmes, armés jusqu'aux dents, vers le groupe nombreux composé d'au moins soixante insulaires, demeurés immobiles auprès de l'arbre.

En route, j'essayai mes castagnettes; les trois Ombayens s'approchèrent de moi avec empressement, examinèrent l'instrument d'un œil curieux et me le demandèrent, comme pour payer ma bienvenue. C'eût été commencer trop tôt nos générosités, et je refusai malgré les instantes prières qui m'étaient adressées et qui ressemblaient parfaitement à des menaces. Mes trois mécontents firent entendre des grognements sourds, agitèrent leurs bras avec violence, poussèrent un grand cri, firent retentir l'air d'un sifflement aigu, et jetèrent un farouche regard sur les flèches nombreuses dont leur ceinture était garnie. Au sifflet des naturels répondit un sifflet pareil, parti du groupe principal, et Petit nous dit en ricanant :

— C'est la musique du bal qui se prépare; la contredanse sera courte. C'est égal, n'y allons pas de main morte, messieurs, et tapons dur.

A peine avait-il achevé sa phrase qu'un des trois Ombayens s'approcha de moi en articulant quelques sons rapides et saccadés, et, comme pour engager le combat, me porta sur le derrière de la tête un violent coup de poing qui fit tomber mon chapeau. J'allais faire sauter la cervelle à l'insolent agresseur; je m'armais déjà de mes pistolets, lorsque Anderson, témoin de la scène, me cria de loin :

— Si vous tirez, nous sommes morts!

Je compris, en effet, l'imminence du péril; et, sans écouter les prières ardentes de Petit qui me pressait de riposter, je résolus de me montrer prudent jusqu'au bout en feignant de ne pas avoir compris la brutalité de l'attaque dont j'avais été l'objet. Aussi, m'approchant du chapeau qui était encore à terre, je le retournai avec le pied, le lançai en l'air et le fis retomber sur ma tête, ce que j'exécute, soit dit sans vanité, avec une adresse au moins égale à celle du jongleur le plus habile. A ce mouvement, mon adversaire, qui allait renouveler son agression, s'arrêta tout court, parla à ses camarades, et tous trois me prièrent de recommencer.

— Ne vous faites pas tirer l'oreille, me cria Anderson, recommencez vite, et tâchez de les amuser; nos matelots font de l'eau; retenons ici les insulaires.

— A la bonne heure! dis-je; j'aime mieux escamoter que combattre.

Je replaçai donc le chapeau une seconde fois sur le gazon, je l'enlevai comme je l'avais déjà fait, et pour la seconde fois aussi il tomba sur ma tête. J'obtins les bravos des insulaires, qui me prirent par le bras et me conduisirent sous l'ombrage du multipliant avec les témoignages les moins équivoques de leur gaieté et de leur étonnement.

— Nous sommes sauvés, poursuivit Anderson, si le rajah s'amuse; sinon, nous ne retournerons plus à la corvette. Vous n'ignorez pas que je comprends quelque peu le malais; notre perte est jurée; ce vieillard vient de donner à ce sujet des ordres précis aux guerriers qui l'entourent.

— Eh bien! dis-je, amusons-les, ou du moins essayons; il vaut mieux encore mourir en riant que de mourir la rage au cœur. Vite, ma petite table, mes boules, mes anneaux, mes couteaux, mes boîtes, et soyons escamoteur (dans mes courses périlleuses, ces instruments sauveurs ne me quittaient jamais). Place maintenant!

Petit, paillasse improvisé, traça un grand cercle, fit comprendre aux sauvages que j'étais un dieu ou un démon à volonté, les traita de butors, de ganaches, s'agenouilla auprès de moi pour me servir de compère au besoin, et s'écria de sa voix rauque :

— Prrrenez vos places, messieurs et mesdames! il n'en coûte rien aux premières; mais aux secondes, c'est gratis!

C'est à coup sûr la première fois qu'on a osé, en présence d'une mort atroce et sans miséricorde, essayer de pareilles jongleries; et cependant cela seul pouvait nous sauver, cela seul était notre défense. Nous étions six, que pouvions-nous contre une soixantaine d'hommes farouches et cruels, sans compter ceux qui, sans doute, étaient cachés derrière les haies et les rochers voisins?

Tous les yeux étaient tournés vers moi avec une curiosité stupide; tous suivaient les mouvements de mes mains et le passage rapide des boules et des anneaux, le cou tendu, la bouche béante, poussant des exclamations de surprise qui, à la rigueur, auraient dû m'épouvanter, car j'avais à craindre que, trop émerveillés de ma dextérité, ils ne voulussent à toute force me garder auprès d'eux, au départ de mes amis. Mais je ne me laissai pas aller à ces terreurs passagères et je continuai bravement mes curieux exercices, dont le célèbre Comte a plus d'une fois été jaloux. Les pauvres insulaires tombaient dans de véritables convulsions, et le paillasse Petit cherchait à les imiter de la façon la plus amusante et la plus grotesque. Pendant ces jeux, Gaudichaud herborisait aux alentours, Gaimard enrichissait son vocabulaire, Bérard donnait des ordres aux matelots, et les barils étaient roulés au canot.

Aussi tout allait bien jusque-là, mais nous n'étions pas pleinement satisfaits. Le premier pas une fois franchi, nous voulûmes pousser à bout nos imprudentes et curieuses investigations, et nous demandâmes la route du village que nous avions aperçu de la corvette. A cette question on nous répondit :

— Pamali (c'est sacré).

— Rajah?

— Pamali.

— Porampouam (des femmes)?

— Pamali.

— Il paraît que tout s'appelle *pamali*, dans ce pays de loups, disait Petit en riant jusqu'aux oreilles; c'est comme le goddam des Anglais; ils ne savent pas dire autre chose. Parole d'honneur, on devrait les conserver dans un bocal, comme des objets *pamalis*...

Toutefois ayant remarqué que les hommages les plus empressés des insulaires s'adressaient toujours au vieillard dont j'ai parlé, je répétai ma question, je demandai une seconde fois si ce n'était pas là le rajah, et seulement alors on me répondit que oui.

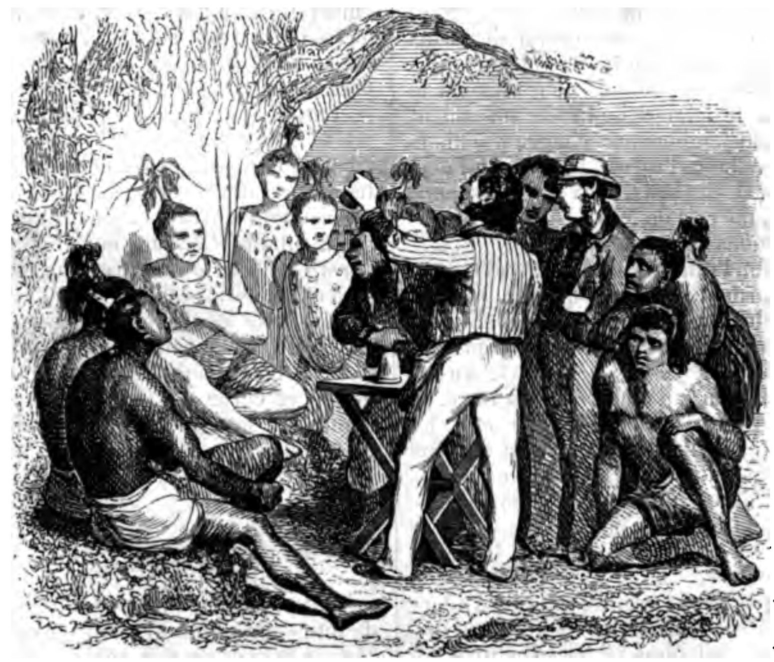
Aussitôt, bien convaincu que je ne le trouverais pas inaccessible à la tentation, je lui montrai plu-

sieurs bagatelles et curiosités européennes, qu'il me demanda en effet. Je feignis d'abord d'y attacher un grand prix, mais je lui fis comprendre enfin que je n'avais rien à refuser à la haute protection qu'il m'accordait. Je m'accroupis donc à ses côtés; je suspendis à ses oreilles deux pendants de cuivre; je plaçai à son cou un grand collier en cailloux du Rhin; j'entourai ses poignets de deux bracelets assez propre-



... On dirait un amas immense de noirs et gigantesques pains de sucre. (Page 110.)

ment façonnés, et, cela fait, je lui demandai la permission de l'embrasser en frère, ce à quoi il consentit en se faisant un peu prier. Face à face, il appuya fortement ses deux lourdes mains sur mes épaules; j'en fis autant de mon côté; puis, avec un sérieux toujours prêt à m'échapper, malgré le péril de notre position, j'approchai mon nez du sien avec assez de violence. Nous reniflâmes tous deux en même temps et nous nous trouvâmes liés d'une si parfaite amitié, que peu s'en fallut, je crois, qu'il n'ordonnât à l'instant même mon supplice, autant que je pus en juger d'après ses rapides paroles et ses regards courroucés.



... Je continuai bravement mes curieux exercices. (Page 111.)

Mais là ne s'arrêtèrent pas les effets de ma générosité forcée. Le petit sac contenant mes trésors, évalués à huit ou dix francs, était un objet de convoitise pour les autres insulaires, qui tendaient tous la main et aspiraient aussi à l'honneur de renifler contre mon nez. Leurs importunités devinrent si menaçantes, qu'il n'y eut plus moyen de refuser.

D'abord, au plus grand, car on n'est considéré ici qu'en raison de la haute stature, je donnai une paire de ciseaux; à un autre, des mouchoirs; à un troisième, un miroir et des clous; à un quatrième, des hameçons... Le sac fut bientôt vide, et cependant les quêteurs insistaient encore; j'étais ballotté de l'un à l'autre; on me faisait tourner comme une toupie. Les

gestes devenaient violents; mes vêtements en lambeaux commençaient à leur appartenir, et, ma foi, j'allais peut-être user de mes armes, quand le rajah s'approcha, traça du bout de son arc un grand cercle autour de moi et prononça d'une voix forte le mot sacramentel :

— Pamali !

Au même instant, les naturels bondirent comme



... C'était un combat à outrance. (Page 115.)

frappés par une commotion électrique, et je me trouvai seul dans le lieu saint. Il était temps, car je respirais à peine, et mes camarades se disposaient comme moi à une attaque générale.



... C'est chose admirable qu'un Ombayen revêtu de sa cuirasse. (Page 115.)

Après une courte mercuriale du rajah, les Ombayens parurent se calmer, et, malgré leur volonté bien arrêtée, nous résolûmes d'aller visiter le village appelé Bitoka. Là était l'imprudence, puisque tous les barils, pleins d'une eau excellente, se trouvaient arrimés déjà dans le grand canot, et que des amorces parties du navire nous invitaient à la retraite.

Mais, dans ces périlleuses excursions, la curiosité est si vivement excitée par tout ce que vous voyez, que c'est surtout ce que l'on vous cache que vous

tenez le plus à savoir. Pas une femme ne s'était montrée à nous; et quand nous avions demandé à frotter notre nez contre celui de la reine, on nous avait répondu d'un air menaçant et terrible :

— Pamali!

— Sacrées tant que vous voudrez, nous étions-nous dit, mais nous verrons des femmes, ou du moins nous visiterons votre village. Anderson eut beau nous inviter à la retraite, ses paroles n'eurent pas plus de puissance que les menaces des Ombayens, et nous nous mîmes à gravir la montagne par un sentier difficile et rocailleux, en dépit des naturels qui, évidemment pour nous égarer, nous en montraient un autre plus large et plus uni. Marchant côte à côte, et toujours en alerte, nous vîmes bientôt sur nos têtes les cases de Bitoka, bâties sur pilotis, élevées de trois à quatre pieds au-dessus du sol, bien construites, séparées les unes des autres, et au nombre d'une quarantaine. Mais des femmes, point: nous n'en aperçûmes aucune, et c'est le seul lieu de la terre où il ne nous a pas été permis d'étudier leurs mœurs.

Plusieurs insulaires nous avaient suivis et précédés au village; là surtout leurs demandes devinrent importunes et pressantes; là surtout les menaces retentirent avec éclat, en dépit de mes jongleries qui les étonnaient toujours, mais ne les calmaient plus; et tandis que nous disposions en leur faveur de nos petits trésors, ils nous donnaient parfois en échange des arcs et des flèches.

Gaimard, qui avait pour habitude de se faufiler dans les plus petits recoins, vint nous dire qu'il avait vu, suspendues aux murs d'une case voisine, sans doute le Rouma-Pamali de Bitoka, une quinzaine de mâchoires sanglantes. En effet, je m'y rendis à l'instant même, comme pour regagner le rivage, et je ne pus faire qu'une courte halte devant ces hideux trophées, sur lesquels nous n'osions interroger personne.

Au milieu de l'agitation que causait une pareille découverte, une fusée, partie du bord afin de nous rappeler, éclata dans l'air. A ce signal, qu'ils regardèrent comme un prélude de guerre, les Ombayens se divisèrent en plusieurs groupes, s'interrogèrent et se répondirent à l'aide de sifflets aigus et perçants, s'échelonnèrent sur la route que nous avions à parcourir, s'armèrent de leurs arcs, garnirent leurs larges poitrines d'un grand nombre de flèches acérées, que la plupart d'entre eux trempaient dans un tube de bambou rempli d'une eau jaunâtre et gluante, et semblèrent attendre un dernier signal de leur rajah pour nous massacrer. Ici commença le drame.

— Nous voilà donc flambés! dit Petit, qui voulait déjà dégainer; faut-il couper des flûtes ou des têtes?

— Il faut te taire et nous suivre, lui dis-je.

— C'est égal, je m'abonnerais volontiers à deux flèches dans les... hanches.

— Et moi aussi.

— Et moi aussi...

Mais il n'était pas probable que nous en fussions quittes à si bon compte; et nous pensions involontairement aux mâchoires suspendues dans le Rouma-Pamali.

Cependant nous faisions toujours bonne contenance, et je poussais même l'attention jusqu'à montrer aux insulaires qui m'entouraient les secrets d'une partie de mes tours, afin de les distraire de leur férocité. Je leur avais déjà donné, ainsi que mes camarades l'avaient fait, une veste, une chemise de matelot, une cravate, un mouchoir, un gilet; et, à très-peu de chose près, j'étais vêtu comme eux. La rapine étant le premier besoin de ces peuples farouches, nous pensions que, dès qu'ils n'auraient plus rien à nous demander, ils se montreraient moins cruels. Mais ce n'était pas assez pour eux : il leur fallut des promesses, et, en effet, je leur fis entendre que le lendemain, au lever du soleil, nous reviendrions leur apporter de nouveaux et de plus précieux présents... Ils nous attendent toujours.

Toutefois, comme nous craignions encore qu'ils ne nous demandassent des otages en garantie de notre parole, je dis à Bérard qu'il serait peut-être sage de les épouvanter à l'aide de nos armes à feu.

— Essayons toujours, me répondit-il; ce moyen peut se tenter. Peut-être ignorent-ils la puissance de la poudre et des fusils.

Un perroquet poussait son cri perçant dans les larges feuilles d'un rima.

— *Bourou* (oiseau), dis-je au plus irrité des Malais en le lui montrant du doigt, *bourou-mati* (tué).

Bérard, dont le coup d'œil était presque infaillible, visa; le coup partit, l'oiseau tomba. Nous regardâmes, triomphants, les insulaires attentifs; pas un n'avait bougé, pas un ne semblait étonné le moins du monde; mais celui à qui j'avais d'abord adressé la parole, me prenant rudement par le bras, me montra une perruche qui venait de se poser dans les branches flexibles d'un cocotier.

— *Bourou*, me dit-il à son tour, *bourou-mati*.

Il posa la flèche sur la corde de son arc, poussa un cri, fit entendre un brrrr éclatant qui effraya l'oiseau; celui-ci prit la volée, la flèche siffla; et la perruche tomba de branche en branche sur le sol. Aussitôt, sans nous donner le temps de la réflexion, en nous faisant bien comprendre que, pendant que nous chargions nos fusils, il pouvait, lui, atteindre trente victimes, le même insulaire nous montra un petit arbre dont le tronc n'était pas plus gros que le bras et à plus de cinquante pas de distance, sans presque viser :

— *Miri, miri* (regardez), nous dit-il, et la flèche partit, pénétra profondément dans l'arbre, et nous ne pûmes l'en arracher sans y laisser l'os dentelé dont elle était armée.

— C'en est fait, dit tout bas Anderson, nous sommes perdus!

— Pas encore, répliquai-je; je vais leur donner mes boîtes à double fond; escamotons leur fureur comme nous avons escamoté les muscades. Vous, mes amis, donnez tous vos vêtements. Ainsi fut fait.

Mais nous approchions du rivage, et quoique la nuit commençât à tomber du haut des arbres, je m'arrêtai encore pour dessiner un trophée d'armes admirables suspendu aux branches d'un petit pandanus. Plus complaisant que je ne l'aurais imaginé, un Ombayen s'en revêtit et se posa audacieusement devant moi en modèle d'atelier.

Ici nouveau frottement de nez en remercîment de sa courtoisie; mais lui, enchanté de se voir reproduire sur le papier, voulut me donner un spectacle plus curieux et plus dramatique. Il s'adressa à un des siens, qui s'arma de son redoutable cric, et les voilà tous deux se menaçant du regard et de la voix, se courbant, se redressant, bondissant comme des panthères affamées, se cachant derrière un tronc d'arbre, se montrant plus terribles, plus acharnés: puis faisant tournoyer leurs glaives, se couvrant de leur boucliers de buffle, ils s'attaquèrent de près avec des hurlements frénétiques, vomissant une écume blanche au milieu des plus énergiques imprécations, et

ne s'arrêtèrent que lorsque l'un des deux athlètes eut mordu la poussière. Cette scène terrible dura plus d'un quart d'heure, pendant lequel nous respirions à peine.

Oh ! jamais plus chaud et plus effrayant épisode n'arrêta voyageur dans ses imprudentes excursions ! Ce n'était pas un jeu, un spectacle frivole offert à notre curiosité : c'était un drame complet, avec ses craintes, ses douleurs, ses angoisses et son délire ; c'était un combat à outrance, comme en veulent deux adversaires à qui il importe fort peu de vivre pourvu qu'ils tuent. Une sueur ardente ruisselait sur les flancs des deux jouteurs, leurs lèvres tremblaient, leurs narines étaient ouvertes, et leurs prunelles fauves lançaient des éclairs. Dans la chaleur de l'action, l'un des deux avait reçu à la cuisse une assez forte entaille d'où le sang s'échappait en abondance, et l'intrépide Ombayen n'avait pas seulement l'air de s'en apercevoir. De pareils hommes ne doivent pas connaître la douleur.

J'ai dit à peu près la scène ; mais ces cris farouches au milieu de la lutte, cette joie de tigre au moment du triomphe, que chacun des deux combattants exprimait tour à tour ; ces yeux fauves, ces mouvements rapides du glaive acéré qui feint de trancher une tête, et cette avidité du vainqueur à boire le sang dans le crâne à mâcher les membres du mort, exprimés par une pantomime infernale, quelle plume pourra jamais les rendre ? quel pinceau pourra jamais en rappeler le hideux caractère ? C'est là, je vous jure, un de ces lugubres épisodes sur lesquels passent les années sans en affaiblir le moindre détail ; et jusqu'à présent nous seuls avons pu donner des documents exacts et précis sur ce peuple ombayen, contre lequel la civilisation devrait armer quelques vaisseaux, afin d'en effacer tout vestige. On ne voit jamais bien lorsqu'on ne voit qu'avec les yeux, et tant de choses échappent à celui qui est sans émotion en présence des tableaux sombres ou riants qui se déroulent devant lui ? Pour bien voir, il faut sentir.

Petit, placé à mon côté, ne riait plus, ne mâchait plus son tabac ; mais il lançait toujours ses quolibets, et, stupéfait, il me dit à voix basse :

— Quels gabiers que ces gaillards ! Vial, Lévêque et Barthe plieraient bagage devant eux. Où diable ont-ils donc appris à se taper et à faire le moulinet ? Ce doivent être les bâtonnistes de l'endroit. Je parie que d'un seul coup de leur briquet ils couperaient un homme en quatre... Vous avez été bien inspiré de leur faire des tours d'escamotage ; sans ça, nous étions frits comme des goujons.

Quant aux insulaires, ils se sentaient fiers de notre surprise, ou plutôt de nos terreurs, et, en ce moment, je crois qu'ils auraient eu vraiment trop beau jeu à nous chercher noise, ce qu'ils se proposèrent pour le lendemain.

Le sol sur lequel s'exécuta ce terrible combat était bordé de fosses assez profondes et de plusieurs monticules recouverts de galets symétriquement posés et protégés encore par une double couche de feuilles de palmier. C'était le cimetière de Bitoka, et j'avais remarqué que les naturels s'étaient souvent détournés pour ne pas fouler aux pieds cette demeure des morts ; nous avions suivi leur exemple, et ils s'étaient montrés sensibles à cet hommage de pieuse vénération. Que de contrastes dans le cœur humain !

Jamais hommes ne furent mieux taillés pour les guerres, même parmi les nations féroces qui ne vivent que de rapine et de meurtre : car ils ont l'agilité de la panthère, la souplesse du reptile, l'astuce de l'hyène et un courage à l'épreuve des tortures. Les Ombayens sont de la race des Malais, mais on dirait une race pure et privilégiée, une nature primitive, une émigration d'hommes puissants et forts qui doivent peut-être aussi cette supériorité si tranchée au caractère du sol abrupt où ils sont venus s'établir en maîtres.

Ils ont le front développé, les yeux vifs, pénétrants ; le nez un peu aplati, quoique plusieurs l'aient aquilin ; le teint ocre rouge, les lèvres grosses, la bouche grande, accentuée, et chez aucun je n'ai trouvé la détestable habitude du bétel et de la chaux, si fort en usage chez leurs voisins. Leur abdomen a le volume voulu, sans être prononcé comme celui de presque tous les insulaires de ces contrées, et la vigueur de leurs bras se dessine par des muscles en saillie admirablement articulés.

Tous les naturels d'Ombay, même les enfants de cinq à six ans, étaient armés d'arcs et de flèches ; la plus grande partie portaient le terrible cric, dont la poignée et le fourreau étaient parés de touffes de cheveux. Les arcs sont en bambou ; la corde est un intestin de quadrupède. Nous avions peine à tendre à moitié ces arcs dont les bambins de huit ans se servaient avec une extrême facilité ; et ce n'est pas chez les plus jeunes individus du village que nous trouvâmes moins d'hostilité : c'était à qui d'entre eux se montrerait plus imprudent dans ses demandes et plus irrité de nos refus. Il n'y a pas encore à espérer que la race des Ombayens s'améliore.

Les flèches sont en roseau de la grosseur de l'index, sans pennes, armées d'os ou de fer dentelé ; l'œil ne peut pas les suivre jusqu'au bout de leur course, et un cuir de deux pouces d'épaisseur ne serait pas une assez solide cuirasse contre leur atteinte. Le bouclier sous lequel le guerrier ombayen se met à l'abri des coups de ses adversaires est taillé comme les plus gracieux boucliers grecs et romains, et se passe au bras gauche de la même manière ; il était orné de débris de chevelures, de coquillages éclatants appelés *porcelaine*, de feuilles sèches de palmistes, et de petits grelots dont le tintement anime peut-être les combattants. La cuirasse est un plastron également en peau de buffle, qui part des clavicules et descend jusqu'au bas-ventre ; une large courroie la retient sur les épaules et supporte aussi une cuirasse à peu près pareille, qui garantit le dos et le derrière de la tête. Je ne peux mieux comparer cette armure qu'aux chasubles de nos prêtres, mais un peu moins longue. Les coquillages et les ornements sont placés avec goût et forment des dessins bizarres, pleins d'élégance et d'originalité. C'est chose admirable, en vérité, qu'un Ombayen revêtu de sa cuirasse, armé de son arc, la poitrine parée de ses flèches meurtrières, placées en éventail, et se préparant au combat. Leurs cheveux tombent flottants sur les épaules ; quelques-uns en ont une si prodigieuse quantité, que leur tête en devient monstrueuse ; mais la plupart les relèvent à l'aide d'un bâton de six lignes de diamètre, les tressent avec une lanière de peau, et placent au sommet quelques plumes de coq ondoyantes comme d'élégants panaches. Ils ont un goût très-prononcé pour les ornements ; leurs oreilles supportent des pendants en os, en pierre ou en coquillages ; leurs bras et leurs jambes sont surchargés de cercles dont plusieurs en or, et des bracelets d'os et de feuilles de vacois.

Nos observations une fois achevées et notre provision d'eau à bord, nous nous dirigeâmes avec plus de précipitation qu'auparavant vers le rivage ; mais c'était là surtout que les difficultés du départ s'offrirent à nous d'une façon menaçante. Les insulaires cher-

chaient encore à nous retenir en nous assurant de leur protection pendant la nuit; mais, plus habiles qu'eux, nous leur fîmes entendre que nous reviendrions le lendemain avec un grande quantité de curiosités, et que, pour les remercier de la généreuse hospitalité qu'ils nous avaient accordée, nous leur rapporterions des haches, des scies et plusieurs beaux vêtements. Sur la foi de ces trompeuses promesses, mais non sans s'être longtemps concertés entre eux, ils nous permirent de reprendre la mer. Dans leurs perfides regards nous vîmes de nouvelles menaces, dans leurs adieux le sentiment de la haute faveur dont ils nous honoraient, et bien certainement nul de nous n'aurait rejoint le navire si nous ne leur avions donné, pour le lendemain, l'espoir d'un plus riche butin et d'un carnage plus facile.

La nuit était sombre, mais calme; nous courûmes au large, guidés par les amorces que la corvette brûlait de temps à autre, et nous y arrivâmes à une heure du matin, heureux d'avoir échappé à un danger si imminent, d'avoir visité le peuple le plus curieux de la terre; et cependant nous ne savions pas encore la grandeur du danger auquel nous venions si miraculeusement d'échapper.

Nous apprîmes le lendemain par un baleinier, retenu comme nous dans le détroit, que quinze hommes qui montaient une chaloupe anglaise, descendus à Ombay pour faire du bois, avaient été horriblement massacrés et dévorés quelques jours avant notre descente à Bitoka ; qu'à une petite lieue de cette peuplade, les débris de cet épouvantable repas gisaient sur le rivage; que nul Européen débarqué à Ombay n'avait encore échappé à la férocité de ses habitants; qu'ils se font la guerre de village en village, boivent le sang dans le crâne des ennemis vaincus, et que c'était par une faveur spéciale du ciel qu'un retour nous avait été permis. Qu'on dise après cela que la science des Comus, des Comte, des Balp, des Bosco, est une science stérile! Sans mes tours de gobelets, je ne vous aurais pas parlé aujourd'hui d'Ombay et de ses anthropophages habitants.

XX

TIMOR

Diély. — Courte explication. — M. Pinto. — Détails. — Mœurs. — Boa.

Quand vous ne voudrez pas trouver d'incrédules en ce mounde, ne racontez pas, ou plutôt ne dites aux hommes que ce qu'ils savent, ne leur apprenez rien; ne leur parlez jamais que des objets qui les entourent,



Une famille chinoise à Diély. (Page 118.)

qui frappent leurs sens, et avec lesquels ils vivent, pour ainsi dire, en famille. Hors de là vous trouverez le doute, le doute railleur, offensant, qui vous forcerait à mentir, si vous n'aviez le courage de trouver dans cette persécution même un motif de plus de résolution et de persévérance.

Eh, messieurs! croyez-vous donc que l'on fait le tour du monde pour ne voir que des maisons alignées, des querelles de ménage, des cafés, des tables d'hôte, des marchands de briquets phosphoriques et des gardes nationaux en grande ou petite tenue? Non, celui qui voyage et veut étudier ne s'arrête guère en face des tableaux qui lui rappellent le pays qu'il a quitté. Ce qu'il veut, lui, ce qu'il demande aux flots, à la terre, au ciel, ce sont des contrastes, de l'imprévu, du dramatique; et maintenant, pour peu que l'âme du voyageur soit ardente, que son imagination bouillonne, pourvu qu'il ait du cœur au cœur, qu'il envisage les périls et la mort d'un œil tranquille, soyez sûrs qu'il verra ce que d'autres n'ont pas su voir, qu'il décrira ce que d'autres n'ont pas su décrire. Après cela, tant pis pour vous si vous êtes sans croyance; il aura fait son devoir, lui : lisez les *Mille et une Nuits*, et laissez de côté les pages, vraies jusqu'à la naïveté, qu'il aura écrites, pour lui d'abord, égoïste qu'il est, et puis encore pour les hommes qui veulent connaître et s'instruire.

Oh! si je vous disais que j'ai trouvé dans l'intérieur de l'Afrique, au milieu des archipels de tous les océans, au centre de la Nouvelle-Hollande, des préfets loyaux, comme vous en connaissez, des ministres intègres, comme vous n'en connaissez pas, des maires qui ne savent pas lire, des spéculateurs sans probité, des fils de famille qui commencent par être dupes et finissent par en faire, des femmes qui se vendent, des hommes qui se louent; si je vous avais présenté les ridicules et les vices de nos capitales en honneur aux antipodes, vous auriez trouvé cela tout naturel, tout logique; là pourtant eût été le phénomène, l'incroyable, l'absurde et le mensonge. Je connais des gens (vous peut-être qui me lisez) qui vont jusqu'à s'étonner que le soleil des tropiques soit brûlant, qui ne veulent pas que les baleines parcourent les mers, et qui s'indignent que d'énormes montagnes de glace emprisonnent les pôles. Misère humaine!



... Une jeune fille m'apparut, pâle, les yeux épars. (Page 119.)

Non, non, les hommes et les choses, les mœurs et les climats ne sont pas identiques; j'ai vu ce que je dis avoir vu; je cite des noms propres; mes compagnons de voyage sont à Paris, je les nomme; je rends toute justice à leur courage; je fais ma part quelquefois bien petite dans ces périlleuses excursions : je ne mens pas, j'écris de l'histoire.

Partez, messieurs, allez visiter Timor, Rawack, la Nouvelle-Zélande, la terre d'Endracht, Fitgi, Campbell, le cap Horn.

Et vous saurez ce qu'est le monde, et vous le direz à vos amis; mais n'allez point à Ombay, nul de vous n'en reviendrait.

Et maintenant que j'ai franchement répondu à vos doutes, je poursuis.

Il est impossible d'être plus courtois que les vents, qui se levèrent frais et soutenus, immédiatement après notre retour à bord, et nous empêchèrent de tenir notre parole aux bons et généreux naturels de Bitoka; ils ne voulurent pas que nous eussions à nous reprocher notre impolitesse à leur égard; mais de leur côté, les Ombayens, qui sans doute du rivage nous voyaient fuir le détroit maudit, durent se reprocher amèrement leur tendresse méconnue ou leur bienveillance trompée. Gare maintenant aux navigateurs qui après nous mettront le pied sur ce sol que la mitraille européenne devrait labourer!

C'est que nous apprîmes encore à Diély, par le gouverneur lui-même de cette colonie, que toutes les tentatives essayées contre Ombay avaient échoué devant les difficultés redoutables d'un mouillage impossible et d'un débarcadère difficile; que les cannibales, ligués en masse contre l'ennemi commun, se retiraient dans l'intérieur des terres, sur le sommet des plus rudes montagnes; que, descendant la nuit avec précaution comme des hyènes affamées, ils guettaient les soldats des avant-postes; que leurs flèches empoisonnées faisaient de nombreuses victimes, et que, dès qu'ils s'étaient emparés d'un homme, on en trouvait le lendemain sur la plage les restes sanglants et déchirés. — Au surplus, ajouta le sénor Pinto, dès qu'on a quitté leur pays d'enfer, ces farouches Malais, chassés de Timor pour leurs cruautés, rebâtissent en peu de jours leurs demeures saccagées, se séparent avec des cris frénétiques, deviennent ennemis implacables et se font de village à village une guerre à outrance. Ne dites à personne ici que vous êtes descendus à Ombay; personne ne voudra vous croire, quand on saura que vous n'aviez pour auxiliaires que des fusils,

des pistolets, des sabres et des gobelets d'escamoteur. De tous vos tours de passe-passe, poursuivit le gouverneur, qui m'adressait la parole, le plus surprenant, monsieur, est de leur avoir escamoté votre crâne et celui de vos amis; ne le tentez pas une seconde fois, vous perdriez la partie.

Si les guerres intérieures que le gouverneur de Koupang faisait à l'empereur Louis avaient enlevé toutes les munitions du fort Concordia, il était aisé de voir que Diély vivait en paix avec ses voisins, car la rade retentissait incessamment du bruit du canon que *M. José Pinto-Alcoforado-de-Azvedo-e-Souza* faisait gronder dès qu'une de nos embarcations s'approchait de terre. Rien au monde n'est assourdissant comme l'enthousiasme; il voulait que notre arrivée fût une époque mémorable dans les annales de la colonie. Il rajeunit son palais, il appela auprès de lui tous ses officiers, et voulut que les rajahs, ses tributaires, vinssent agrandir le cercle de ses courtisans. C'était une joie expansive, une amitié brûlante quoique née de la veille; l'Europe était là, présente au pays qu'il protége de ses armes et de sa sagesse, et il prétendait fêter en notre personne cette Europe entière, dont un des plus glorieux pavillons flottait dans la rade.

C'est à nous féliciter des vents contraires et des calmes; nous venions pour faire de l'eau, et voilà que les regrets vont escorter notre départ. M. Pinto sait comment on traite les gens de bonne maison.

Diély est plutôt une colonie chinoise que portugaise; des émigrations nombreuses de Macao et de Canton ont lieu toutes les années; mais malheureusement le sol de Timor est dévorant, et de cruelles maladies appellent incessamment de nouvelles recrues. Depuis que le sénor Pinto était gouverneur, son état-major européen avait été deux ou trois fois renouvelé; lui seul et un de ses officiers avaient résisté aux atteintes d'une dyssenterie dont les premiers symptômes précèdent la mort de très-peu de jours. C'était l'exil qui avait conduit José Pinto à Diély ; c'était une disgrâce imméritée qui l'avait fait chef omnipotent d'un pays si éloigné du sien : eh bien! loin d'en garder une basse rancune à ses juges abusés, en abandonnant au hasard les rênes de sa nouvelle patrie, il y exerçait au contraire un pouvoir doux et humain. Il veillait avec activité à la culture des terres; il traitait ses rajahs avec une bonté toute paternelle, se faisant rendre compte de leurs différends, se jetant au milieu de leurs querelles pour les apaiser, et il était rare que son rôle de conciliateur n'obtînt pas les résultats qu'il en attendait. Les guerres des rajahs ont souvent pour motif des causes futiles qui diviseraient à peine de simples colons. Un buffle volé fera verser des flots de sang, et la moitié d'une peuplade guerrière disparaîtra pour venger le rapt d'un cheval. On nous assure que les Malais de cette partie de Timor sont encore plus cruels et plus redoutables que ceux qui obéissent aux Hollandais. Leurs batailles ne cessent que par l'anéantissement de l'un des deux partis, et l'usage de ces peuples indomptés veut qu'ils affrontent la mort en poussant des cris au ciel, en dansant et en faisant, au milieu de la mêlée, mille grimaces et contorsions ridicules.

Dès que le gouverneur est instruit des guerres des rajahs, il envoie un de ses officiers aux chefs des partis, et au même instant cessent toutes les hostilités. Des députés sont expédiés des deux armées; les raisons sont pesées dans la même balance, et l'agresseur condamné, sans appel, à une amende plus ou moins forte, consistant en bestiaux ou en esclaves, dont la dixième partie appartient au gouverneur. Si le rajah condamné refuse de se soumettre à l'arrêt prononcé contre lui, la force sait l'y contraindre, et au premier signal du sénor Pinto, tous les autres chefs prennent les armes et marchent contre le rebelle.

Nous n'avions pas vu d'arcs aux guerriers de Koupang, parce qu'il n'était resté à la ville que les moins intrépides et les plus maladroits des Malais. Mais à Diély, nous trouvâmes ces arcs redoutables dans les mains de presque tous les naturels. Ils sont absolument pareils à ceux d'Ombay, quoique façonnés avec moins de goût et d'élégance. Au surplus, les archers de Diély sont d'une adresse peu commune, et dans les jeux que M. Pinto fit exécuter pour satisfaire notre curiosité, un des jouteurs, à plus de soixante pas, perça à deux reprises différentes une orange suspendue à un arbre. La sagaie durcie au feu devient dans la mêlée une arme meurtrière sur des membres privés de vêtements : c'est un bien curieux spectacle que de voir l'agresseur passer le trait de la main gauche à la main droite, en faisant en avant deux ou trois pas, comme pour prendre de l'élan et se donner de la grâce, puis le lancer avec la rapidité d'une pierre qui s'échappe de la fronde. Mais ce qui est merveilleux, ce qui tient du prodige, c'est la dextérité de l'adversaire à éviter le dard par un mouvement rapide à droite ou à gauche, et à le saisir de la main au passage, alors qu'il rase sa poitrine. Ombay se reflète sur Diély, et quoi qu'en dise le sénor Pinto, je ne crois guère à la bonne harmonie qu'il m'assurait régner entre les peuplades guerrières qu'il avait mission de gouverner. Ce n'est pas aux jours de paix que l'on apprend si bien à se servir de ces terribles armes.

Ce qu'il y a de vrai pourtant, c'est que la physionomie des Timoriens de cette partie de l'île, quoique aussi belle, aussi martiale que celles des hommes de Koupang, a quelque chose de moins sauvage, de moins farouche ; et que, loin de nous fuir, les soldats composant la garnison de Diély se plaisaient avec nous, nous recherchaient et semblaient beaucoup s'amuser de notre langage, de nos manières toutes frivoles et de notre costume si lourd et si hostile à la liberté des mouvements.

J'ai demandé à M. Pinto s'il croyait à l'anthropophagie des naturels de l'intérieur.

— Croyez-y vous-même aussi, me répondit-il; à Timor tous les guerriers sont plus ou moins anthropophages, mais seulement dans la chaleur du combat ou dans la soif de la vengeance.

— Avez-vous essayé d'arracher des mœurs cet épouvantable usage?

— J'ai promis cinq roupies pour chaque prisonnier vivant, et pas un guerrier n'a tenu à gagner la récompense.

— Mais les menaces?

— Ils ont leurs forêts impénétrables.

— Les châtiments?

— Allez les chercher dans leurs montagnes inaccessibles.

— Pourquoi ne pas tenter de terribles exemples?

— Ici l'exemple ne corrige personne; il faudrait châtier l'enfance, la faire vivre sous un autre ciel, lui donner un nouveau sol à fouler, infiltrer peut-être dans ses veines un sang plus pur, et ce ne sont ni quelques années de civilisation ni les faibles ressources accordées par la métropole qui peuvent modifier les usages d'un peuple aussi éminemment turbulent et farouche. Voyez, je leur offre gratis des terrains à cultiver; je leur propose des ouvriers pour les aider à se construire des demeures saines et commodes : eh

bien! nul d'entre eux n'accepte, nul ne veut de ma protection à ce prix : les déserts vont mieux à leur allure d'indépendance et de domination. Ils cherchent des rochers secs et tristes, des bois silencieux, un ciel d'airain, les menaces des volcans, le sifflement des vents et le roulement du tonnerre. Un vrai Malais, dans nos cités européennes, mourrait étouffé, car il va là surtout où on lui a défendu d'aller.

— Punissez-vous de mort un criminel?

— Oui, quelquefois, quoique je sache qu'on ne l'ose pas à Koupang.

— Ces exécutions sont-elles publiques?

— Souvent, et je me hâte d'ajouter que je ne manque pas malheureusement de bourreaux, car tous les témoins de cette scène lugubre se disputent l'horrible plaisir de trancher une tête.

— Ne craignez-vous pas pour vous un assassinat après ces sanglantes tragédies?

— Non, l'on m'aime, l'on m'adore ici; j'y suis l'objet d'un culte particulier, et, en vérité, je ne sais pourquoi, puisque les naturels ne veulent que la moitié des bienfaits que je leur offre. Certes, je fais tout le bien que je peux; mais, comme on n'a à Diély que des notions imparfaites sur le bien et le mal tels qu'on les comprend en Europe, vous concevez que leur haine naît parfois d'un bienfait et leur amitié d'une proscription. Allez, c'est une rude tâche que de commander à ces hommes de fer qui m'entourent. Je suis venu à Diély frappé par un jugement inique; ma seule vengeance sera la paix d'une colonie que tous mes prédécesseurs ont vainement cherché à obtenir. Quant à mon successeur, quelque belle que je lui aie fait la route, l'avenir nous dira ce que deviendra Diély après mon départ ou à ma mort.

La ville est située sur une petite plaine riante, au pied de hautes montagnes boisées, séjour continuel des orages. Sa rade n'est point aussi vaste ni aussi sûre que celle de Koupang, mais l'île Cambi d'un côté et le cap Lif de l'autre la garantissent assez bien des vents les plus constants. Une jetée naturelle et presque à fleur d'eau s'avance à plus d'un quart de lieue au large, et il me semble qu'à très-peu de frais on pourrait y construire un môle auquel les navires auraient la facilité de s'amarrer. Du reste, la mer n'y est jamais bien haute, le fond en est bon, et le mouillage sûr et agréable.

Excepté le palais du gouverneur et une église dédiée à saint Antoine, on chercherait en vain un édifice à Diély. Toutes les maisons, basses et bâties en arêtes de latanier, à cause des fréquents tremblements de terre, sont entourées d'enclos, de sorte qu'on ne peut les apercevoir que lorsqu'on est vis-à-vis de la porte d'entrée. Sous ce rapport, Diély est encore inférieur à Koupang, où du moins le quartier chinois offre l'aspect d'un pays à demi civilisé.

La ville est défendue par deux petits forts assez réguliers et une palissade à hauteur d'homme où sont placées, de distance en distance et à côté des corps de garde, de jolies chapelles fort bien ornées. Mais la plus grande force de la colonie est dans l'amour des sujets pour le gouverneur.

Il existe presque au sortir de la ville divers sentiers qu'on ne peut parcourir sans s'exposer de la part des naturels au danger d'être massacré, et rien cependant n'annonce que ces sentiers soient *pamali* (sacrés).

Un jour que, dans une de mes promenades du matin, j'allais franchir un de ces chemins révérés où l'ombre descend fraîche du haut des larges rimas, je vis mon guide effrayé accourir et me supplier avec des larmes de ne pas aller plus loin, si je ne voulais à l'instant même avoir la tête tranchée. Je m'amusai un peu de ses frayeurs et de ses menaces, et comme je me disposais à continuer ma route en lui ordonnant de me suivre, le Malais se jeta à mes genoux et implora ma pitié. Je me laissai attendrir, je pris un autre chemin, et le pauvre homme me témoigna sa reconnaissance par des gestes, des grimaces et des contorsions qui me divertirent beaucoup. Ici la joie ressemble à la douleur comme si elles étaient enfants de la même mère.

A mon retour à la ville, je pris des informations sur le petit incident des chemins *pamali;* le gouverneur m'assura qu'il les respectait lui-même, et que si j'avais voulu suivre celui où l'on m'avait prié de ne point entrer, le naturel qui me conduisait eût été à coup sûr victime de ma persévérance et massacré sans pitié par ceux qui l'auraient vu. Du reste, je ne ne courais, d'après lui, aucun danger, et le Timorien n'avait cherché à m'effrayer que pour sauver sa tête. Le motif était assez puissant, je pense, et je me félicite fort d'avoir cédé aux ferventes prières qui m'avaient été adressées.

Dans une de mes fréquentes excursions aux environs de Diély, je poussai mes recherches tellement loin, que je me vis forcé d'aller demander l'hospitalité et de frapper à la porte d'une habitation située sur un monticule à la lisière d'un bois qui s'étendait au loin sur des mornes sauvages et dans une vaste plaine au bord de la mer : c'était celle d'un Chinois déserteur de Koupang, ou plutôt chassé pour ses méfaits, comme je l'appris plus tard de M. Pinto. Il ne parlait que sa langue naturelle; moi, je n'en savais pas une syllabe : vous comprenez si ma position était embarrassante. Au premier regard que je lançai sur lui, je reconnus qu'il avait peur et qu'il me soupçonnait d'être un émissaire secret expédié par M. Hazaart pour le saisir et le ramener à Koupang; mais je le rassurai et j'essayai de lui faire comprendre qu'il me fallait un gîte pour la nuit. Il parut fort embarrassé et très-contrarié de la nécessité où je le mettais; il me donna à entendre qu'il était seul et qu'il n'avait point de couche à m'offrir, puisque qu'il n'en possédait qu'une seule.

A peine eut-il achevé ses grimaces peu persuasives que, dans la pièce voisine de celle où nous nous trouvions, retentit une toux assez violente. Aussitôt, d'un geste courroucé et d'un mouvement de tête qui exprimait à merveille le mépris, je témoignai au Chinois combien j'étais blessé de son mensonge; et oubliant qu'il ne pouvait me comprendre, j'articulai très-clairement :

— Il me faut une natte et de la lumière!

A ces paroles brèves et hautes, un frôlement se fit entendre à mes côtés, comme des roseaux qui courent sur des roseaux; une partie du mur en bambou s'ouvrit, une croisée se dessina, et, encadrée dans cette bordure élégante et bizarre, m'apparut, les cheveux épars, une jeune fille pâle, couverte à demi d'une tunique blanche et la main droite en avant, comme pour se garantir d'un danger imprévu. Ses petits yeux vifs me regardaient avec une attention mêlée d'effroi; sa bouche entr'ouverte me montrait les plus jolies dents du monde et essayait de sourire comme pour calmer ma colère.

J'étais en extase, car je croyais voir là une de ces suaves apparitions fantastiques que vous caressez dans vos rêves quand vous vous êtes endormi heureux du bonheur de la veille et plein d'espérance pour le lendemain. Sur un mouvement rapide du Chinois, la cloison allait se refermer; mais je m'élançai et j'ar-

rêtai fortement le volet, car je tenais à savoir aussi comment était faite et meublée la chambre à coucher d'une jeune Chinoise; et si les devoirs de l'hospitalité, auxquels je manquais déjà légèrement, m'imposaient l'obligation de ne pas y pénétrer, la précieuse ouverture par où plongeaient mes regards me permettait au moins de fouiller dans ce réduit mystérieux qu'on m'interdisait. A ma place, n'en auriez-vous pas fait autant?

Le lit sur lequel reposait la jeune fille était bas, sans matelas, recouvert d'une fine natte de Manille qui tombait drapée des deux côtés; à chaque angle de la couche se dressait un dragon de quatre ou cinq pouces de haut, peint en noir et ayant des yeux d'émail, ouvrant de larges ailes bariolées de vert, de jaune et de rouge; un cerceau en tige de bambou coupée en deux partait de la tête et aboutissait au sol, formant une courbe à deux pieds et demi ou trois de la natte supérieure; sur cette courbe une autre natte plus fine encore, servant sans doute de moustiquaire, était roulée et relevée en ce moment. A côté du lit se voyait un petit meuble de porcelaine blanche et bleue, à deux anses, posé sur une sorte de guéridon fort élégant et orné de dessins grotesques et érotiques; à terre de petits souliers, plus loin une sorte de tabouret admirablement façonné, des peignes de forme originale, des boules, un long bâton d'ivoire, terminé par une main à demi fermée, en ivoire aussi, servant à gratter les diverses parties du corps où les doigts ne peuvent que difficilement atteindre, et une trentaine au moins de baguettes de bois de sandal, dont quelques-unes étaient à demi consumées; deux tables, un buffet, six chaises, un paravent et six tableaux représentant des sujets d'une moralité fort équivoque, le tout d'une forme gracieuse et travaillé avec beaucoup de goût, d'art et de patience, composaient le reste de l'ameublement.

Mon inspection achevée, je ne parus pas satisfait, et je témoignai le désir et la volonté de pénétrer dans cette pièce; mais le Chinois, qui était resté immobile de peur, accroupi sur le plancher, me fit entendre que la jeune fille était malade et que l'émotion qu'elle éprouverait ne pourrait que nuire à sa santé. En dépit de cette prière, que je compris à merveille, j'allais passer outre et braver la consigne, quand mon drôle, qui tenait à me convaincre, me présenta un petit arc tendu à l'aide d'une corde de guitare et m'invita à m'assurer de la vérité de son assertion. Pour le coup ma pénétration se trouva en défaut, et je le lui fis comprendre; mais le coquin, adressant deux ou trois paroles à la jeune fille appuyée sur ses deux mains, celle-ci tendit le bras. Le Chinois appliqua alors une des extrémités de la corde de l'arc sur l'artère de la prétendue malade, posa l'index sur l'autre extrémité et parut compter les pulsations; moi alors j'essayai de l'instrument chinois et ne sentis aucune vibration, soit qu'en effet mon doigt fût insensible à l'expérience, soit que mes distractions fussent nuisibles à l'épreuve. Nul doute que la jalousie des Chinois ne leur ait inspiré cet instrument à l'aide duquel ils garantissent leurs femmes des attouchements si fréquents et si pleins de mansuétude dont la médecine use chez nous avec une si pieuse circonspection. Mais ce qui est plus positif encore, c'est que l'arc dont je parle suffit aux habitants de ce pays pour déterminer d'une manière précise le degré de fièvre d'un malade, et une seule des trente expériences que j'ai tentées à Diély a donné tort à la science du lettré soumis à mes investigations.

Cependant la nuit était sombre; nul chemin praticqué ne pouvait me guider jusqu'à Koupang, et quoique j'eusse achevé à peu près toutes mes observations morales, je résolus de m'installer, sans autre forme de procès, chez Hac-Ping, mon honnête Chinois, en lui faisant comprendre que je solderais ma *malvenue*. Bien lui en prit de ne pas me refuser, car j'étais décidé, en cas de résistance ou de refus, à rester gratis et à le mettre à la porte. Un conquérant n'en use pas avec moins de cérémonie. Un double intérêt, celui de ma conservation et celui de ma curiosité, me dicta ma conduite si franchement sans gêne. Il y avait force majeure, et ma conscience de voyageur me mit à l'abri de tout remords.

Je m'installai donc sur une chaise, en face de la porte d'entrée, prêt à prendre la fuite en cas de trahison ou d'attaque imprévue, ou disposé à me défendre contre des forces à peu près égales. La jeune fille me dévisageait de son regard; le patron cessait de me défendre les investigations qu'il n'avait pu empêcher une fois, et les heures passaient, au bruit lointain des oiseaux qui venaient se reposer sur les arbres du voisinage. Cette triple situation de trois êtres qui ne se comprenaient pas, se regardant sans mot dire, s'étudiant et se craignant, avait pour moi quelque chose d'original à la fois et d'inattendu qui allait à merveille à mon humeur aventureuse.

C'était en effet un tableau assez curieux à étudier. Le Chinois avait quarante ans, moi beaucoup moins, et la jolie fille tout au plus quinze ou seize ans. Nos gestes, souvent incompris, donnaient lieu à de singuliers quiproquos qui nous faisaient rire à tour de rôle. Dans cette position bizarre, chacun de nous avait peur de quelque chose : elle, de je ne sais quoi, lui, de mes menaces, et moi, d'une lâche trahison. Je me hâte d'ajouter que les regards de la fille avaient quelque chose d'assuré qu'il m'était loisible de traduire à mon avantage. Les Européens sont si présomptueux!

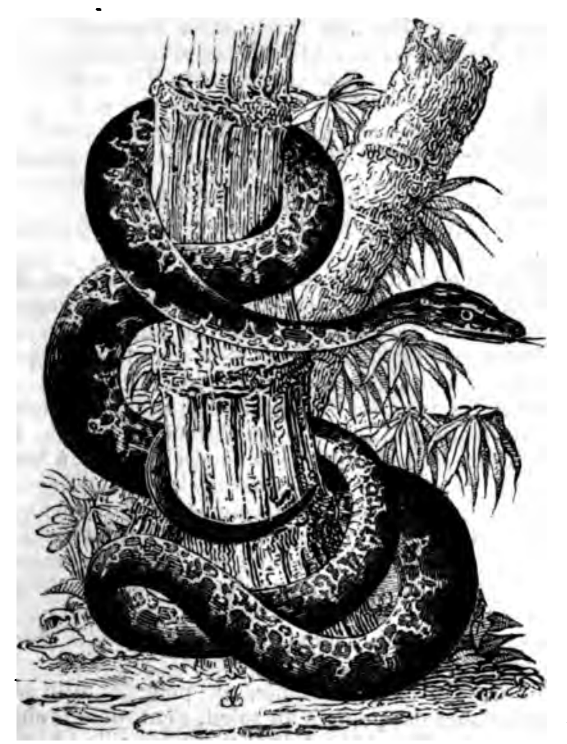
Pour tromper le sommeil, qui aurait pu me gagner en dépit de ma volonté, je fredonnai à demi-voix quelques refrains de Béranger, et je ne saurais vous dire ce qu'il y a de charme à répéter, à l'antipode de son pays, au milieu de gens d'une nature opposée à la vôtre, les chants nationaux qui viennent visiter votre mémoire, ainsi qu'un ami consolateur votre demeure. Mais, comme je ne voulais pas faire à moi seul les frais de cette sorte d'entr'acte, je priai le Chinois d'en remplir les vides. Ce fut la jeune fille qui répondit à ma prière, et je fus tellement ému de ses accords, que peu s'en fallut que je ne la trouvasse véritablement laide, elle si appétissante dans le silence. O Meyerbeer! ô Rossini! il n'est pas vrai que vous soyez encore citoyens de l'univers!

Après les chansonnettes vinrent le dessin et l'aquarelle. Je m'approchai de la jeune fille et lui demandai la permission de faire son profil, ce à quoi elle consentit avec une joie d'enfant tout à fait divertissante. Quand j'eus achevé mon travail, elle m'en demanda une copie, que je m'empressai de lui offrir galamment et qu'elle reçut avec reconnaissance.

Le jour même de cette demi-aventure assez singulière, je me rendis chez le gouverneur, à qui je la racontai, avec tous ses détails; il s'amusa beaucoup de la frayeur du Chinois, du respect que j'avais témoigné à la jeune fille, et il m'apprit que le drôle à qui je devais une hospitalité aussi généreuse avait été déjà trois fois battu de verges par ses ordres; qu'il faisait un trafic honteux de l'infortunée qu'un rapt avait sans doute mise en sa puissance, et qu'il appelait effrontément sa fille.

Plus, en avançant dans ma course, je hante de Chinois sur mon passage, plus je trouve que mes premières observations sur leurs mœurs ont été logiques, plus j'apprends à les mépriser.

Il est aisé de comprendre que lorsque, dans un pays neuf pour l'étude, nous faisons une station bientôt limitée, il nous devient impossible de recueillir tous les documents dont la science et la philosophie feraient souvent leur profit, et que nous devons nous contenter, sans aucun moyen d'en vérifier la rigoureuse exactitude, des renseignements qui nous sont officieusement donnés. Le devoir du voyageur consiste surtout à puiser à des sources pures et à chercher à discerner autant que possible la vérité de l'erreur. Notre relâche à Diély, par exemple, sera courte, puisque sous peu de jours nous mettons à la voile. Mais



Un boa aura été réveillé de son assoupissement. (Page 121)

ce n'était pas assez pour moi que M. Pinto et ses officiers répondissent le mieux possible à nos incessantes questions, il fallait encore que je furetasse çà et là pour donner pâture à mon ardent appétit de curiosité. Un matin donc que, parti avec Petit, mon vieux matelot, je m'acheminais vers un bois immense dont les derniers échelons ne sont éloignés de la ville que d'une demi-lieue, je fus distrait de mes méditations par un bruit sourd semblable à celui d'un escadron au galop.

— C'est un tremblement de terre, dis-je à Petit attentif.

— La terre tremble, me répondit-il, mais ce n'est pas un tremblement de terre; cela n'est pas profond : c'est seulement à la surface.

— Que penses-tu?

— Comme d'habitude, je ne pense rien, j'attends.

— Que crois-tu du moins que nous ayons à faire?

— Le bruit redouble, c'est une lame perdue : mettons en panne et voyons venir. Comme nous sommes sous le vent, nous saurons bientôt de quoi il retourne.

A peine eut-il fini, qu'un tapage épouvantable, échappé de la forêt, nous tint en haleine et qu'au même instant une vingtaine de buffles haletants, essoufflés et renversant tout sur leur passage franchirent les derniers arbres, se dirigèrent de notre côté et nous contraignirent à escalader les branches noueuses d'un multipliant voisin. Mais, comme s'ils n'avaient obéi d'abord qu'à un mouvement fiévreux ou à une panique, les redoutables animaux s'arrêtèrent tout à coup et broutèrent l'herbe avec tranquillité.

Ce singulier manége, ces mugissements violents qu'ils poussaient dans leur fuite rapide, cette queue pelée qui fouettait leurs robustes flancs, et ce temps d'arrêt si prompt, me faisaient soupçonner qu'il y avait là une cause extraordinaire que je cherchais vainement à m'expliquer.

— Et toi, Petit, que dis-tu de ce caprice?

— Ce n'est pas un caprice; ils allaient trois quarts largue, toutes voiles dehors, et ils viennent de mouiller.



Évalé-Tetti, rajah de Dao. (Page 122.)

— Devons-nous continuer notre promenade?

— Oui, mais en virant de bord.

— Ainsi donc tu as peur!

— Moi, peur! Vire au cabestan, dérape, mettons le cap dessus, et en route.

— Non, c'est moi qui ne suis pas rassuré; mais cette manœuvre est si extraordinaire, que j'en vais demander l'explication au gouverneur ou à l'un de ses officiers,

— C'est peut-être un lion qui pousse ces gaillards-là.

— Il n'y en a pas ici.

— Laissez donc! dans ces chiens de pays il y a de tout, excepté du vin et de l'eau-de-vie.

— Tiens, bois un coup et marchons vers Diély.

Arrivé chez le gouverneur, je lui demandai l'explication d'un si étrange phénomène.

— Il est tout naturel, me répondit-il. Un boa aura été réveillé de son assoupissement; il se sera élancé vers ce troupeau de buffles et aura fait une victime. L'instinct dit aux autres qu'ils n'ont rien à craindre dès que le reptile allonge sa proie contre le tronc

noueux d'un arbre afin de l'avaler plus facilement, et voilà pourquoi ils se sont arrêtés, oubliant le péril qui les avait menacés. Ces courses bruyantes et rapides ne nous étonnent plus, nous qui en avons été témoins si fréquemment.

— Ainsi donc vous croyez que le boa déjeune en ce moment?

— J'en suis sûr.

— Je voudrais bien m'en convaincre aussi.

— C'est une curiosité qui a coûté cher à bien du monde?

— Vous voulez m'effrayer, monsieur le gouverneur.

— Je ne demanderais pas mieux.

— C'est égal, je me risque; mais je serai prudent.

— Soit : voulez-vous un cheval?

— J'accepte, quoique je sois fort mauvais écuyer.

— Je vais ordonner qu'on en selle un aussi pour votre matelot, et bonne chance.

M. Pinto sourit en m'adressant ces dernières paroles, et je ne compris que plus tard le sens de ce rire moqueur, où il y avait pourtant beaucoup de bienveillance.

Le gouverneur avait à peine achevé, qu'il fut mandé pour aller recevoir le rajah de Dao, Évalé-Tetti, lequel, mécontent des Hollandais, qui l'étaient beaucoup aussi de ses soldats, venait demander aide et protection à M. Pinto. Celui-ci le reçut avec amitié, et lui promit de s'interposer entre lui et M. Hazaart, fort intraitable envers ses tributaires.

Vous voyez que l'Europe n'est pas la seule partie du monde où les grands s'appuient sur les petits qu'ils écrasent.

XXI

TIMOR

Boa (suite). — Deux Rajahs. — Détails. — Maladie. — Départ

Cependant les chevaux se faisaient attendre; M. le gouverneur grondait et menaçait; moi j'étais presque fâché (je le dis à voix basse) de m'être montré si curieux, et Petit, insouciant, se consolait de cette nouvelle course sous un soleil de plomb, en songeant qu'au retour il dirait quelques mots à certaine bouteille de vin que je lui avais montrée du doigt.

Enfin les chevaux nous furent amenés. Petit, plus inhabile encore que moi, se hissa dessus moins bien que sur les barres de perroquet. M. Pinto me serra la main, m'indiqua la route la plus aisée et la plus ouverte, et, nous recommandant la prudence, il me fit promettre d'être de retour pour un grand souper qu'il nous donnait le soir même.

— Ainsi donc, vous comptez qu'il y aura un retour pour moi?

— Sans cela, vous laisserais-je partir?

— Le boa ne fait donc pas deux repas coup sur coup?

— L'on raille toujours loin de son ennemi. Au revoir !

— C'est donc bien bête, un boa ! dit Petit entre ses dents; moi je dînerais toujours et je boirais encore plus souvent.

Nous allions au petit pas, comme des gens curieux de ne pas voir et honteux d'avoir essayé. Petit prit le premier la parole.

— Je crois, monsieur, que nous faisons une sottise.

— C'est possible.

— Bien lourde.

— Peut-être.

— Alors pourquoi la faire?

— Parce que reculer maintenant serait poltronnerie.

— Êtes-vous plus brave d'aller là en tremblant?

— Qui te dit que je tremble?

— Tiens ! ça se voit bien assez.

— Tu trembles donc, toi ?

— Non, mais à votre place je n'irais pas.

— Pourquoi, à ma place?

— Vous avez un souper *sterling* qui vous attend, et vous tenez à voir comment un gredin de serpent avale un buffle avec ses cornes, sans boire seulement un petit verre de schnik !

— On ne voit pas cela tous les jours.

— Non, mais on ne le voit pas deux fois,

— Eh bien! je ne recommencerai pas quand j'aurai vu.

Poltron ou brave, géant ou nain, faible ou fort, un compagnon de voyage amoindrit toujours le danger, et je connais bien des gens de par le monde qui n'ont de cœur qu'en compagnie. Appliquez cette remarque à Petit ou à moi, peu m'importe.

Selon les aspérités de la route, nos grêles montures hâtaient ou ralentissaient leur marche, et, au lieu de les guider, nous les laissions doucement aller à leur caprice, comme des hommes à qui il était indifférent d'arriver au but, ou plutôt comme des poltrons qui craignent de l'atteindre. Je vis dans l'antipathie des reptiles; l'aspect d'un crapaud me fait mal; j'aimerais cent fois mieux, dans un désert, l'approche d'un lion ou d'un tigre que le sifflement d'un serpent ou le bruissement de sa marche à travers les plantes et les roseaux.

La chaleur était étouffante, et, pour garantir ses épaules nues des piqûres du soleil, Petit, dont le chef était couvert d'un criquet de chapeau de paille à bords imperceptibles, arracha de sa tige, sur la lisière de la route, une large feuille de bananier, y fit un trou par lequel il passa sa tête rouge, et se fabriqua ainsi une espèce de parasol fort commode et fort pittoresque, mais qui lui donnait la physionomie la plus comique du monde. Callot et Decamps eussent donné bien des choses pour se trouver en face d'un pareil modèle.

— Si Marchais me voyait ainsi accoutré, me disait-il, je ne sortirais de ses mains qu'en lambeaux.

— Pourquoi cela?

— Est-ce que je le sais, moi? Quand il marronne, il tape; quand il est content, il tape encore; il tape toujours, lui. Au surplus, j'aimerais mieux encore qu'il fût ici qu'à bord.

— Et la raison?

— C'est qu'il m'aplatirait assez pour m'empêcher d'aller de l'avant.

— Ainsi certainement tu as toujours peur ?

— Presque autant que vous.

— Mais je n'ai pas peur, moi.

— C'est comme si vous disiez que je ne suis pas laid ; ça ne se voit que de reste.

— Tu vois aussi que ça ne m'empêche pas d'avancer.

— Oui, comme la tortue. Tenez, franchement, nous naviguons à la bouline.

— Va, va, nous arriverons; je te croyais dans des intentions plus guerroyantes.

— Dites-moi, monsieur, est-il vrai qu'autrefois, quand il y avait des Romains, sous le règne de... *l'autre*, le Napoléon de cette époque-là, on ait été faire la chasse d'un boa avec une vingtaine de pièces de canon de trente-six ?

— Non, car la poudre n'était pas encore inventée.

— Ni les boas non plus, peut-être ?

— Qui donc t'a raconté cette fable ?

— C'est Hugues, votre domestique, qui dit l'avoir lue. Quelle *raclée* quand j'arriverai à bord !

— Je te le défends.

— Pourquoi nous fait-il des *colles ?* A propos, croyez-vous qu'il soit aussi bête qu'on le dit ?

— Non, il l'est beaucoup plus.

— A la bonne heure !

Tout en causant ainsi, nous étions arrivés à la plaine étroite et allongée où les buffles s'étaient d'abord arrêtés et où ils paissaient encore. Nous fîmes un grand circuit pour les éviter, et, suivant les instructions du gouverneur, nous longeâmes le bois du côté de la mer. Mais à peine en fûmes-nous à une cinquantaine de pas de distance, que plusieurs Malais armés d'arcs, de sagaies et de crics se présentèrent à nous et nous firent impérieusement signe de rebrousser chemin.

— Contre des hommes, à la bonne heure ! me dit Petit. Si vous voulez, nous allons tomber dessus ?

— Garde-t'en bien ; peut-être sont-ils en grand nombre ; laisse-moi leur faire comprendre que nous avons une permission du gouverneur.

— Vous serez bien habile si vous leur faites comprendre une syllabe ! Figurez-vous que j'en ai trouvé deux hier matin sur le port, et que ces vieux marsouins n'ont pas même compris les mots rhum et eau-de-vie, comme si ça n'était pas connu de tout l'univers ! Je parie que ces gredins-là ne sont d'aucun pays.

— Tais-toi et laisse-moi faire.

— Vous allez faire de belles choses.

Je m'approchai alors d'un des Malais, je lui montrai le cheval du gouverneur, qu'il devait connaître ; je prononçai à haute voix le nom de Pinto et le mot rajah. A tout ce que je disais, il me répondit :

— Pamali.

— Ils sont bien embêtants avec leur *pamali !* ils n'ont que ça à vous jeter à la face. Quand ils ont dit *pamali!* ils croient avoir cargué et serré une misaine.

J'eus beau crier, jurer, pester, je ne pus rien obtenir des soldats qui me barraient le passage, la sagaie ou le cric à la main et la flèche sur la corde de l'arc.

Aussi Petit ne cachait-il plus sa joie et commençait-il à remâcher son tabac avec plus d'assurance.

— A quoi bon vous fâcher ?

— Cela soulage.

— Oui, mais ils ne vous comprennent pas ; vos S..., vos B... et vos F..., c'est comme si vous leur parliez latin. Tout à l'heure quand vous avez appelé ce grand escogriffe *vilain butor*, je suis sûr qu'il s'est fourré dans la tête que vous l'appeliez *joli garçon*, car il riait à se disloquer la mâchoire.

— Nous avons fait une belle course, mon garçon ; ne pas voir seulement un boa!

— Venez à bord, il y en a de plus longs que ceux qui se promènent dans cette forêt l'aviron à la main.

— Il y a des boas à bord ?

— Et les câbles donc ! A propos de câbles, le plus gros n'a plus qu'un seul bout.

— Comment cela ?

— L'autre était trop mauvais, nous l'avons coupé hier matin.

Cette naïveté, dans le genre de toutes celles de ce pauvre Petit, m'amusa beaucoup. Il me fut impossible de lui faire comprendre qu'il avait dit une bêtise, et ce fut au milieu de notre discussion logique et grammaticale que nous arrivâmes à Diély. Je recommandai mon excellent compagnon aux soins d'un domestique du palais, et moi, j'allai voir le maître.

— Eh bien ! me dit-il en m'apercevant de loin, avez-vous vu un boa ? en avez-vous vu deux ?

— J'ai vu vos damnés de Timoriens, qui m'ont menacé de leurs flèches.

— Il fallait dire que vous aviez toute permission.

— Le moyen de se faire entendre ?

— Vous êtes donc bien fâché du peu de succès de votre entreprise ?

— Sans doute.

— Et moi j'en suis bien aise, car c'est par mon ordre que tout s'est ainsi passé. J'étais très-convaincu que vous n'aviez rien à redouter du boa, qui déjà avait avalé la moitié de sa proie ; mais rien ne m'indiquait qu'il n'eût pas auprès de lui quelque membre à jeun de sa famille. En général, ils voyagent par couples, ils dorment même entortillés les uns dans les autres, et vous comprenez maintenant pourquoi mes soldats gardaient si bien la lisière de la forêt. D'ailleurs, qu'auriez-vous appris dans cette course téméraire ? Ce que je vous avais déjà dit, et je vous ai dit la vérité. Dans ce pays les imprudences sont coûteuses ; ne l'apprenez pas à vos dépens.

A peine M. Pinto eut-il achevé ses conseils d'ami, auxquels Petit applaudissait de toute la largeur de ses gigantesques mains, que je vis arriver auprès du gouverneur une demi-douzaine de Timoriens, harassés, ruisselants, lui parlant tous à la fois avec des gestes et des manières d'une énergie effrayante. M. Pinto envoya chercher son interprète, s'assit et parut douloureusement écouter les récits qui lui étaient faits. Puis, d'un ton sévère, il donna des ordres aux Malais, qui s'inclinèrent avec respect et s'éloignèrent d'un pas martial.

— Quels peuples ! quels hommes ! me dit le noble Portugais quand nous fûmes seuls ; on n'en viendra jamais à bout. Deux rajahs étaient en querelle pour un buffle volé ; des querelles ils en vinrent aux menaces ; des menaces, aux hostilités. J'interposai mon autorité pour les réduire ; je fis restituer le buffle volé, et j'ordonnai la confiscation des trois autres buffles au profit du rajah offensé. Eh bien ! quelle a été la conduite de ces misérables ? Ni l'un ni l'autre n'ont voulu se soumettre à ma justice ; ils ont cessé des combats généraux, dont le bruit arrive bien vite jusqu'à moi, mais ils sont convenus entre eux de combats particuliers, dans lesquels un des deux adversaires reste mort sur la place. A cet effet, un étroit et profond ravin a été choisi ; chaque jour deux soldats ennemis s'y rencontrent, et chaque jour un seul retourne auprès des siens. Voilà près d'un mois que durent ces duels sanglants, et je n'en ai reçu la nouvelle que tout à l'heure. Je vous jure que je donnerai un grand exemple. Au surplus, poursuivit-il, je vous fais cette pénible confidence, gardez-la pour vous seul ici ; je ne veux voiler d'aucun nuage les heures de plaisir que vous nous promettez encore.

La soirée du gouverneur fut moins animée que celles qui l'avaient précédée, et il me sembla recon-

naître que les officiers portugais savaient déjà la triste nouvelle qui avait assombri le front de M. Pinto.

Cependant, comme il ne devait m'arriver à Diély que des demi-aventures, chose que je déteste presque autant que le calme et l'inaction, je m'approchai le lendemain matin d'une espèce de cachot obscur, d'où j'avais entendu s'échapper de lugubres gémissements. A la porte étaient deux Malais armés de leurs crics; mais à mon approche ils se levèrent, et me firent entendre que l'ordre qu'ils avaient reçu d'éloigner les curieux et les importuns ne me regardait pas. J'usai donc de la permission, et, après quelques pas faits dans des ténèbres épaisses, je me trouvai en présence de deux malheureux, rivés à un mur par un énorme collier de fer, le pied droit fortement attaché à un poids de cinquante livres au moins: c'étaient deux rajahs. Le plus jeune vomissait d'ardentes imprécations, accompagnés de gestes menaçants et frénétiques; il n'avait pas encore vingt-cinq ans; ses bras étaient nerveux, sa taille imposante; ses prunelles jetaient des feux autour de lui, et l'on voyait qu'il épuisait inutilement ses forces à briser les chaînes dont il était chargé. L'autre, vieillard d'une cinquantaine d'années, captif aussi, ne bougeait pas plus qu'une statue; assis sur le sol humide, absolument nu comme son camarade d'infortune, il était taciturne et sombre, mais nullement abattu. A mon entrée, à peine fit-il un léger mouvement de tête pour me regarder, et il la détourna un instant après, comme pour éviter des regards importuns. Cependant le plus jeune, ne voyant personne à ma suite, se pencha vers moi et m'adressa la parole à demi-voix, sans doute pour me faire une confidence. Je lui donnai à comprendre que je m'intéressais à son malheur, que je voudrais l'alléger, mais que je ne pouvais lui être d'aucun appui, et que je n'entendais pas un mot de sa langue. Ses violentes vociférations recommencèrent de plus belle; de ses ongles rudes et tranchants il déchirait ses chairs; son poing fermé frappait rudement la muraille, tandis que le vieillard son voisin haussait les épaules et souriait de dégoût et de pitié.

Ma visite fut courte. A ma sortie, les deux gardiens se levèrent de nouveau, et de loin j'entendis encore les cris du jeune rajah enchaîné.

Quelques heures après, il me fut impossible de ne pas parler au gouverneur de la triste découverte que j'avais faite. Je lui demandai la cause de la sévérité qu'il déployait contre ces deux princes du pays.

— Ah! vous les avez vus, me dit-il d'un air étonné: ce sont deux grands misérables.

— Leur crime, quel est-il?

— Ils en auraient plus d'un sur la conscience, s'ils avaient une conscience.

— Ont-ils pillé, dévasté, assassiné?

— Ce sont des scélérats qui ont mérité le châtiment qu'il subissent.

— Qu'en ferez-vous?

— Je ne sais.

— Un conseil les jugera-t-il?

— Allons donc! assembler un conseil pour ces gens-là, ce serait leur faire trop d'honneur.

Le lendemain, curieux et inquiet, je passai devant la case aux deux rajahs prisonniers; il n'y avait plus de gardiens à la porte; les fers n'enchaînaient plus de membres; tout était silencieux comme la tombe.

En quittant Diély et en côtoyant un rivage coupé de criques et de fondrières nées de violentes commotions terrestres, on arrive, après trois heures d'une marche endolorie par les galets, au pied d'un mont noir et gigantesque dans les flancs duquel bouillonne sans cesse une lave menaçante. Je tentai plusieurs chemins pour arriver jusqu'au cratère, et je fus toujours arrêté aux quatre cinquièmes de la hauteur par des couches immenses de cendres fines dans lesquelles je plongeais parfois jusqu'aux genoux, et qui me faisaient sentir une chaleur insupportable. Sont-ce les fournaises intérieures qui pénètrent jusqu'à la surface du sol? Est-ce le feu d'un soleil tropical qui pèse sur ces cendres, les réchauffe et leur fait garder cette haute température? Que les géologues décident la question et aillent étudier ce magnifique volcan, bien plus curieux que le Vésuve et l'Etna.

Au pied de cette masse imposante de laves sans végétation jaillissent, vives et riches, une douzaine de sources chaudes, sulfureuses et fort appréciées dans le pays, se réunissant à une centaine de pas dans un même canal creusé par la main des hommes. Sur les bords, je vis quelques lépreux, vieux, à demi rongés, qui trempaient leurs jambes dans le courant. L'on m'assura plus tard, à Diély, qu'à une certaine époque de l'année, et surtout après de violentes secousses de tremblement de terre, on voyait auprès de ces ruisseaux, changeant de cours selon les caprices du volcan, des populations entières venir demander à ces eaux bienfaisantes quelque adoucissement aux cruelles maladies héréditaires dont gémissent tant de naturels. Pas un de ces êtres souffreteux qui attendaient là sous leur cahen-slimout une vie bien près de leur échapper, ne tourna la tête pour me voir passer, et j'en accuse plus la douleur que le mépris. Si, comme le prétendent les habitants, l'efficacité de ces eaux est incontestable, si elles sont réellement pour eux un remède universel contre la goutte, la dyssenterie, les maladies de la peau, les insomnies, enfin contre tous les maux qui les poursuivent, pourquoi donc, dans mes courses d'explorateur, rencontré-je à chaque pas des malheureux couverts de lèpres ou de gale? Si quelques-uns guérissent, est-ce le remède *ou la foi* qui les sauve?

De retour de cette promenade, qui avait cependant épuisé mes forces d'Européen, je m'arrêtai, pour boire du lait de coco, dans une case isolée où je ne vis que deux jeunes filles à l'air vif, à l'œil *téméraire*, qui ne furent nullement effrayées de ma visite inattendue. Je leur fis comprendre que je voulais boire, ou plutôt je prononçai le mot *klapas* (coco) en leur montrant en échange un petit miroir. L'une d'elles me fit signe d'attendre et que j'allais être satisfait. Aussitôt elle se dépouilla du seul vêtement qui la gênait, escalada un cocotier voisin avec la rapidité d'un chat ou d'un écureuil.

Après m'être un peu reposé, je pris congé de mes deux Malaises, surprises que je ne leur demandasse pas d'autres preuves de leur désir de m'être agréables. Je payai donc leur obligeance par un nouveau cadeau, et je donnai à ces deux jolies enfants, qui ne mâchaient ni tabac ni bétel, et qui avaient des dents éblouissantes, une haute idée de mon opulence et de ma générosité. J'avais dépensé dix sous à peu près.

Et maintenant que je vous ai fait promener avec moi dans cette ville toute sauvage par ses mœurs et son aspect; maintenant que je vous ai parlé en détail de ces peuples cruels qui engraissent Timor avec du sang, que vous dirai-je de ces réunions si amusantes qui pendant notre courte relâche ont eu lieu chez le gouverneur? L'Europe au milieu des forêts vierges, de joyeux repas, des tables servies avec luxe et profusion, des vins exquis, de belles porcelaines, de riches flacons, du gibier de toute espèce, enfin des habitudes françaises à côté des allures des farouches

Timoriens : tout cela, je vous jure, a un charme qui ne peut être compris que par ceux qui se sont trouvés dans des positions analogues. On croit rêver l'Inde dans un salon parisien, ou plutôt on se sent heureux de retrouver une patrie dont on est séparé par le diamètre de la terre.

A notre soirée d'adieu au gouverneur, si noble, si généreux, si bienveillant, j'étais assis à côté de la dame d'un des premiers officiers de M. Pinto, et je lui demandai s'il ne lui tardait pas de revoir son pays.

— Oh! non, je suis heureuse ici, me répondit-elle.

— Vous ne craignez donc pas les maladies contagieuses de ce climat?

— J'y suis habituée.

— Mais avec ce soleil ardent, on ne peut guère se hasarder à une promenade?

— Oh! le jour je ne sors jamais.

— Je comprends que l'air pur et frais du matin doit vous plaire davantage.

— Non, monsieur, le matin je reste dans mes appartements.

— Alors les soirées sont réservées aux promenades?

— Nous les passons chez nous dans nos hamacs ou sur des nattes.

— Vous vous réunissez donc, et les lectures et la conversation font doucement glisser les heures?

— Nous n'avons aucun livre, et nous passons souvent un mois ou deux sans nous voir.

— Cependant vous vous plaisez beaucoup ici, m'avez-vous fait entendre?

— Beaucoup.

Sous l'influence de pareilles habitudes et un goût si prononcé pour une vie de marmotte ou de *paresseux*, il est tout naturel que tout pays soit accepté avec résignation et même avec plaisir. Il y a des gens qui assurent que dormir c'est vivre; à la bonne heure!

Il était impossible que les funestes effets des climats meurtriers où nous nous trouvions ne se fissent pas sentir sur un équipage toujours actif, toujours plein de zèle, mais dont un soleil brûlant épuisait les forces physiques. La plus cruelle, la plus douloureuse des maladies épuisait nos matelots; le scorbut dévorant vint bientôt en aide à la dyssenterie, et la mort plana sur nous sans toutefois nous décourager.

Oh! cela est triste, je vous jure, cela est déchirant à voir, qu'une batterie silencieuse où sont suspendus, au gré du roulis et du tangage, dans des cases et des hamacs, des squelettes que les soins les plus constants et les attentions de chaque heure ne peuvent arracher aux tiraillements qui les dévorent! Notre chirurgien en chef, M. Quoy a beau se multiplier, apporter au malade le secours de sa science et les consolations de sa parole toute de tendresse et d'humanité, les hommes lui échappent et les flots les engloutissent. Gaimard et Gaudichaud le secondent avec cette ferveur incessante qu'ils ont montrée pendant tout le cours de cette longue campagne; mais l'un et l'autre succombent à la peine, et des cadres sont bientôt dressés pour eux. C'est un deuil à briser l'âme, à faire douter du retour pour un seul de nous.

Il ne sera peut-être pas inutile ici de faire remarquer que les hommes les plus robustes de l'équipage, ces torses de fer éprouvés déjà par les traverses d'une vie de fatigues et de privations, ne sont pas ceux qui résistent le plus vigoureusement aux atteintes du scorbut et de la dyssenterie. Au contraire, il m'a semblé que les gens sobres et délicats parvenaient plus efficacement à s'en garantir. Pour ma part, je dirai que, quoique ne buvant et n'ayant jamais bu une goutte d'eau-de-vie, ne fumant et n'ayant jamais fumé un seul cigare, je suis toujours demeuré à l'abri des coups de ces épouvantables fléaux si funestes aux navires voyageurs. Et pourtant j'ai fait partie de toutes les courses lointaines ordonnées dans l'intérêt du voyage; j'ai sollicité des explorations particulières pendant les longues relâches de la corvette, et toujours à pied, quelquefois seul, souvent au milieu des sauvages ou avec les *tamors* (rois) des Carolines; j'ai visité plusieurs îles, entre autres Tinian, dont je vous parlerai plus tard, et si célèbre par le séjour qu'y fit l'amiral Anson; Rotta, Aguigan, où j'ai puisé des documents qui, j'ose le croire, ne seront pas sans intérêt pour la science.

Nous quittâmes enfin Timor et Diély avec tous ces sentiments opposés que l'âme éprouve après un rêve où de sombres tableaux se trouvent jetés au milieu de riantes images. L'île offre en raccourci l'aspect du monde que nous habitons : des guerres cruelles entre les diverses peuplades qui la foulent, des princes voleurs, des peuples volés, le faible écrasé par le fort, des frères qui s'entr'égorgent, des tempêtes terrestres mêlées aux tempêtes des passions, et au milieu de tout cela de nobles courages, de sublimes dévouements, une richesse de sol inépuisable, des gouverneurs rivaux sur le même terrain, côte à côte, séparés par une ravine, se menaçant, s'observant sans relâche et prêts, à la première insulte, à en venir aux mains et à dépeupler la colonie. Il ne tient qu'à l'explorateur de se croire en Europe, au sein des peuples les plus civilisés du globe.

Mais le canon retentit. Nous pressâmes cordialement la main à M. Pinto et à ses officiers, et nous prîmes tristement le chemin du port.

On a beau dire le contraire, le cœur joue un grand rôle dans la vie incidentée du voyageur.

XXII

LES MOLUQUES

Attaque nocturne. — Le roi de Guébé.

Le vandalisme de la science a été mille fois plus funeste aux monuments antiques que le frottement des siècles et le glaive des conquérants. Ceux-ci, rapides comme le feu, mutilent, brisent, dispersent, mais les débris informes gisent du moins sur le sol, et disent aux pèlerins, aux derviches, aux savants, que là s'élevait Thèbes aux cent portes; là, Carthage, qui fit trembler Rome; là, Sparte et Memphis, dont l'histoire et les traditions nous disent tant de merveilles. A l'aide des pierres amoncelées que foule le pied du voyageur dans ses explorations lointaines, il est souvent aisé de rebâtir une cité naissante, en tout semblable à la cité morte; et l'on comprend tout ce que nous avons à gagner à ces recherches numismatiques. L'histoire des monuments est celle des États.

Mais la science est accapareuse; elle fouille dans

les tombeaux ; elle scrute les entrailles de la terre ; elle creuse les pyramides : elle n'a de respect pour aucune ruine. Les pierres muettes, les inscriptions, les cadavres, les racines des arbustes, elle prend tout, elle s'approprie tout, et, tandis qu'elle croit enrichir son pays de ses spoliations et de ses sacriléges, elle ne fait, l'insensée, qu'appauvrir les lieux qu'elle vient de visiter.

Je me livrais à ces rapides réflexions en songeant à la conduite que nous avions tenue dès notre arrivée à Rawack, où des tombeaux aussi furent fouillés par nos mains et déshérités des trésors que leur avait confiés la piété ou la reconnaissance. Mais n'anticipons pas sur les événements.

Nous naviguions au milieu d'un groupe d'îles admirables par leur végétation. Leur histoire a son intérêt, car le drame y joue le principal rôle.

Le cap des Tourmentes avait été vaincu, les Indes orientales découvertes, une grande partie des archipels du grand océan Pacifique visitée par tous les navires explorateurs ; les Moluques eurent leur tour. L'Europe se rua sur les richesses immenses qu'on supposait enfouies sur les monts sauvages que les flots battaient dans leur rage impuissante ; les vastes forêts dans lesquelles se cachaient les farouches Malais furent fouillées. Là chaque arbre avait sa valeur ; là chaque arbuste portait son trésor : la cannelle, l'indigo, le girofle, la muscade, pesaient sur le sol ; on estimait le terrain non par toises, mais par pieds, et chaque sillon devenait l'objet d'une querelle ou d'un combat.

Dès que les Malais se furent aperçus que ce n'était pas à eux que l'Europe déclarait la guerre, ils sortirent de leurs profondes retraites et se mêlèrent aux équipages. Mais leur férocité ne put être vaincue par l'aspect des nouvelles merveilles qui devaient les frapper.

Le sang des Portugais et des Hollandais coula par le meurtre. Des assassinats nocturnes furent organisés, et dès lors la nécessité d'une première défense se fit puissamment sentir. On bâtit des forts ; le canon joua le principal rôle dans ces conquêtes, et la mitraille obtint quelque trêve.

Cependant les maladies du climat tombèrent sur les navires à l'ancre : chaque équipage fut décimé ; les cadavres flottèrent sur les vagues, et la dyssenterie et le scorbut vinrent en aide au cric des Malais. Les désastres furent si grands, que bien des navires se virent jetés à la côte, faute de bras pour les manœuvres, et qu'on délibéra en Europe si l'on continuerait des explorations achetées par tant de sacrifices.

Ce que la raison aurait dû tout d'abord commander fut précisément la dernière mesure qu'on adopta.

Les Portugais et les Hollandais se partagèrent les terrains.

« A vous ceci, à moi cela, et soyons amis pour détruire. »

Amboine s'éleva, Amboine que nous saluons de la main, au-dessus duquel se dessine une forêt de mâts.

De leur côté, les Portugais couronnèrent les hauteurs de bastions et de citadelles ; un pacte sacrilége fut conclu et signé entre les vainqueurs. Il y avait trop de richesses dans les Moluques, il fallut les détruire. La flamme dévora des forêts entières, et les populations effrayées, ne comprenant rien à ces horribles incendies, y répondirent par des cris de rage et de désespoir. Cependant la force les soumit sans les dompter, et l'habitude du malheur les fit esclaves et assassins. Depuis les premiers jours de la conquête, l'usage immoral d'appauvrir la terre s'est conservé ; chaque année, des inspecteurs sont nommés pour aller détruire une partie des plantations, et il faut avouer qu'ils s'acquittent de leur mission sinistre avec un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge. Hélas ! l'histoire des découvertes européennes dans toutes les Indes justifie assez la sanglante réaction dont elles sont le théâtre.

Nous glissâmes devant Amboine, poussés par une brise imperceptible, et pourtant nous appelions de nos vœux les vents et les orages, car, nous aussi, nous éprouvions les cruelles atteintes de ce climat dévorateur. La mousson nous était contraire, les courants nous drossaient, et nous perdions, la nuit, le peu de chemin que nous avions fait le jour. Le soleil brûlait notre équipage, les maladies enchaînaient les forces des matelots, et nous eûmes besoin de toute notre constance, de tout notre courage, pour ne pas nous laisser aller au désespoir.

Nous naviguâmes ainsi pendant une quinzaine de jours au milieu d'un archipel riche et fécond. Partout la verdure couvrait le rivage, partout aussi le silence et la solitude. Toutefois un vent favorable se leva enfin avec le soleil et nous poussa de l'avant ; bientôt nous nous trouvâmes dans une sorte de détroit ravissant, au milieu duquel le navire cinglait avec majesté. Nous étions occupés à admirer ce magique spectacle, quand un grand nombre de pirogues, détachées de toutes les parties de l'archipel, mirent le cap sur notre corvette. Loin de craindre leur approche, nous la désirions ; nous savions bien ce que nous avions à redouter des Malais si nous étions vaincus ; nous n'ignorions pas que leurs triomphes, c'est la mort et la torture de leurs ennemis ; mais la monotonie de notre navigation nous pesait à l'âme : nous voulions des épisodes à nos risques et périls.

Cependant à l'horizon un point noir se dessina ; bientôt il grandit, s'allongea, prit des formes bizarres, étendit les bras et envahit l'espace. De ses flancs ouverts s'échappèrent des rafales terribles auxquelles se mêlaient des gouttes de pluie larges et rapides. Le navire fut entraîné un moment, et les prudentes pirogues, à l'approche du grain, s'abritèrent dans leurs criques étroites et profondes. A cet orage succéda, comme de coutume, le calme plat de tous les jours, et la nuit nous retrouva à peu près dans les mêmes eaux.

Je vous ai parlé d'un matelot anglais, nommé Anderson, que le commandant avait enrôlé dans l'une de nos précédentes relâches. Il était agile, fort, robuste, patient, adroit : aussi l'employait-on souvent à la timonerie. Par suite de cette préférence méritée que lui accordait l'état-major dans les moments difficiles, Anderson était souvent le but des railleries amères des gabiers les plus habiles, et Marchais surtout, dont vous connaissez le caractère irritable, ne manquait jamais de dire quelques énergiques paroles sur les épaules de l'Anglais. Le soir de cette petite alerte qui nous fut donnée par les Malais, Anderson, quoique son quart fût achevé, resta sur le pont quand la nuit fut venue et se hissa à l'extrémité du beaupré.

— Holà, hé ! English ! lui cria Marchais, que fais-tu là, accroupi comme un crapaud ?

— Je regarde.

— Que regardes-tu ? les marsouins, tes cousins ?

— Je regarde plus loin que ça ; car vois-tu, Marchais, cette nuit il y aura bourrasque, et tu me diras merci, toi le premier.

— Ne croirait-on pas qu'il fixe le point, qu'il sait où nous sommes et qu'il est le maître de faire venir la brise?

— Ce n'est pas du ciel que viendra la rafale, c'est de la terre.

— Qui t'a dit ça?

— Personne, mais je le sais.

Anderson avait été mousse sur un des navires anglais en croisière devant Toulon pendant les guerres de l'Empire. Depuis lors il avait toujours navigué, et dans les Moluques surtout il avait fait de fréquentes campagnes. La vue de cet homme était si prodigieuse, qu'il distinguait à l'œil nu les mâts d'un navire au delà de l'horizon, beaucoup mieux que nous à l'aide de nos lunettes d'approche. Il connaissait les mœurs des Malais, dont il parlait assez bien la langue, et il était étonné que depuis notre séjour dans ces parages on ne nous eût pas encore attaqués. La démonstration du matin, dont sans doute le grain avait empêché l'exécution, lui paraissait un acte hostile qui lui avait inspiré des craintes pour la nuit. Aussi ne voulut-il pas se coucher, dans la prévision d'une affaire sérieuse. Anderson avait du cœur, et ses craintes ne naissaient que de la juste opinion qu'il avait du caractère malais.

La nuit était calme et lourde; le soleil s'était couché rouge comme du sang, et la corvette roulait silencieuse sur sa quille. Marchais, Petit et leurs camarades poursuivaient sans cesse Anderson de railleries, tandis que celui-ci se contentait de leur répondre:

— Nous verrons bientôt.

Tout à coup l'Anglais, attentif, se dresse à demi sur le mât avancé; son œil plonge dans les ténèbres, et d'une voix calme et forte il s'écrie:

— Pirogues de l'avant!

L'officier de quart s'élance, regarde, ne voit et n'entend rien. Mais Anderson interroge de nouveau l'espace, et dit d'une voix plus ferme:

— Pirogues de l'avant! pirogues à bâbord! pirogues à tribord! pirogues de l'arrière!

— Combien? dit le brave Lamarche.

— Un grand nombre...

Marchais et Petit ne riaient plus, ne goguenardaient plus, et se mordaient les lèvres d'impatience et de dépit.

Sur les avertissements du matelot anglais, des ordres rapides sont donnés, chacun est à son poste. Les canons se chargent, les pistolets pendent aux ceintures, les briquets aux flancs. Le commandant a l'œil à tout et se prépare bravement à l'attaque; le branle-bas de combat est ordonné, et nous attendons l'ennemi sans le voir encore.

Le voilà pourtant; il nous entoure, il vient à nous lentement et en silence; ses courtes pagaies font à peine frémir les flots paisibles. Il pense sans doute que nos sabords sont peints; que, semblable à celle des navires marchands, notre batterie n'a guère que des canons de bois, et les Malais avides s'attendent à un facile triomphe. Les mèches sont allumées, les glaives hors du fourreau, les crocs en arrêt.

— Ouvre les sabords!...

La lumière de la corvette se projette au loin et éclaire la flotte des pirates. Ils ont vu les bouches béantes de nos canons, et ils s'arrêtent avec prudence devant la fête que nous leur avons préparée.

Ils réfléchissent encore; ils restent un instant en panne. Mais bientôt la sagesse leur donne conseil, ils virent de bord et s'éloignent comme des voleurs désappointés.

Le lendemain matin, Marchais et Petit se lièrent d'une vive amitié avec Anderson, qui reçut le soir du premier de ces matelots une gratification de coups de poing à briser un mât.

Les courants continuaient de jouer un grand rôle dans cette navigation au milieu d'un groupe nombreux d'îles et de récifs dangereux, surtout dans certaines saisons de l'année. La route se faisait selon leurs caprices; et, deux jours après cette rencontre des Malais, si heureusement évitée, nous nous trouvâmes comme par enchantement engagés au milieu d'un grand nombre de rochers que la nuit nous avait dérobés et où nous courions risque d'être brisés à chaque instant. Nous mouillâmes par un fond de trois brasses; le soleil se leva radieux, et je ne saurais dire l'admirable spectacle qui s'offrit à nous. Là, à notre côté, plus loin à droite, là-bas aussi sur notre gauche, des roches, les unes tapissées de verdure, les autres nues et découpées, s'élançant des eaux comme des clochers, diversement colorées par les feux plus ou moins obliques du jour naissant. Le courant se glissait entre elles, tantôt tranquille, tantôt rapide; les cris aigus des oiseaux marins qui venaient chercher là un abri paisible, se faisaient entendre au-dessus du bruissement des brisants. J'appelai dans mes albums cette rade la Baie des Clochers, quoiqu'elle soit connue, je pense, sous le nom de Boula-Boula.

Il fallait pourtant sortir de ce labyrinthe; une embarcation fut mise à flot pour sonder la route, et M. Ferrand, un de nos jeunes aspirants, chargé de cette difficile opération, s'en acquitta avec tout le succès que le commandant attendait de son zèle et de son expérience.

Une compensation dans nos longues fatigues nous était réservée. Les vents nous poussèrent jusqu'en vue de Pissang, sommet élevé de quelques centaines de toises et à qui je dois quelques lignes.

Savez-vous ce que c'est que cette île? Une masse serrée et compacte de verdure impénétrable qui arrête au passage tout rayon de soleil. Des feuilles larges comme de vastes parasols s'entrelacent à des folioles imperceptibles, découpées, ciselées, de couleurs variées à l'infini; des troncs noueux disputent l'espace à des troncs lisses, et jettent côte à côte avec eux leurs têtes vers le ciel et leurs racines au fond des eaux; des branches effilées, épineuses, polies, droites ou tortues, se croisent, se mêlent, sans que vous puissiez dire à quel pied elles appartiennent; un silence religieux règne dans cet amas de verdure et de feuillage. L'île entière n'est qu'un arbre gigantesque, éternel, qui dispute sa place aux flots et descend avec eux jusqu'au fond des abîmes.

La corvette était mouillée au large, le calme venait de nous saisir de nouveau, et dans l'espérance de nouvelles conquêtes botaniques ou zoologiques, le commandant fit armer un canot sous les ordres de Bérard pour aller visiter Pissang. MM. Quoy, Gaudichaud et moi, nous accompagnâmes notre ami, et retournâmes à bord sans avoir pu faire plus de trois pas sur cette île impénétrable. Seulement, au pied d'un rima, nous trouvâmes quelques débris de coquillages et la trace de feux récemment éteints; le roi de Guébé avait probablement passé par là, et il faut que je vous fasse le portrait de ce roi de Guébé.

Vous avez remarqué sans doute de ces vieilles figures de renards empaillés que les fourreurs placent debout derrière les vitres de leur magasin? Eh bien! à l'immobilité près, le roi de Guébé est le renard dont je vous parle.

Il était petit, vif, sautillant, piétinant; il voulait tout voir, tout savoir; il pressait la main de celui-ci, il frappait sur l'épaule de celui-là; il rudoyait le matelot, il caressait l'officier; il s'élançait d'un seul



... Amboine s'éleva (Page 126.) — Marché chinois à Amboine.

bond vers le gaillard d'avant et revenait en caracolant au gaillard d'arrière; et puis, riant, chantant, parlant haut avec une volubilité à vous étourdir, il paraissait fort surpris de ne pas vous voir sourire à ses paroles d'ami ou de protecteur.

Il entra chez le commandant, demanda une plume,



... La lumière de la corvette éclaire la flotte des pirates. (Page 127.)

de l'encre, du papier; il griffonna en arabe un compliment pour cet officier, pour sa dame et pour le navire. Puis il nous pria, ou plutôt il nous ordonna d'aller mouiller dans son île; il nous jura que nous serions reçus avec distinction et que les vivres ne nous feraient pas défaut. Il parut contrarié de notre refus, et s'en consola pourtant par l'assurance qu'il nous donna de nous accompagner jusqu'à Rawack.

Ce monarque si singulier se faisait appeler *capitan Guébé*. Il était maigre, étique; il avait les pommettes saillantes, le front développé, les yeux vifs, scintillants, petits, privés de cils. Son nez se dessinait aigu,

pointu et court; sa bouche ne s'arrêtait qu'aux oreilles, et les quatre ou cinq dents qui lui restaient avaient une teinte toute coquette de jaune tirant sur le vert; quelques poils gris pendaient à son menton à fossette; ses bras étaient grêles ainsi que ses jambes, ses mains et ses pieds osseux et biscornus, ses



... Il se faisait appeler capitan Guébé. (Page 128.)

épaules anguleuses et sa poitrine rétrécie. A tout prendre, il aurait pu passer pour un *babouin* assez bien taillé.

Son chef sans cheveux était couvert d'un turban qui n'avait pas dû être lavé depuis bien des années. Un large pantalon, noué autour des reins et descendant jusqu'à la place du mollet, couvrait ses cuisses décharnées, et il avait acheté, à Amboine sans doute,



... Toute description écrite de ces belles carracores n'en donnerait qu'une imparfaite idée. (Page 130.)

une robe de chambre à grands ramages, qui lui donnait une ressemblance parfaite avec ces singes savants que les Savoyards promènent chez nous de ville en ville. (Les singes m'en voudraient de la comparaison.)

La flottille du roi de Guébé se composait de trois *carracores*, montées par un grand nombre de guerriers qui paraissaient lui obéir en esclaves. De la première de ces embarcations qui nous accosta sortit une voix humble implorant comme une grâce spéciale la permission de laisser monter à notre bord deux des principaux officiers du roi de Guébé. Nous étions trop courtois pour ne pas accueillir avec bienveillance une demande ainsi formulée, et les deux lieutenants du monarque furent bientôt près de nous. Notre brave matelot Petit ne contenait plus sa joie; il se sentait

heureux de voir à ses côtés des hommes plus hideux que lui; il se pavanait gravement en montrant du doigt à ses camarades les *Guébéens* visiteurs, et peu s'en fallut qu'il ne se crût un Apollon ou tout au moins un Antinoüs.

Quand la carracore montée par le roi fut arrivée bord contre bord, le monarque indien s'amarra à la corvette; puis il monta sans en demander la permission, et défendit impérieusement à ses officiers de le suivre. Dès lors s'établirent des échanges entre ses équipages et le nôtre. Nous donnions des foulards, des couteaux, des ciseaux, des rasoirs, des aiguilles; on nous offrait en échange des arcs, des boucliers, des flèches artistement travaillées, des chapeaux de paille d'une forme très-originale, et des perles d'une assez belle eau, que les Guébéens tenaient enfermées dans de petits étuis de bambou.

Cependant la corvette filait toujours, et les carracores à la remorque paraissaient vouloir faire route avec nous. Le commandant ne jugea pas prudent de naviguer avec un tel voisinage, et souhaita le bonsoir au roi de Guébé, qui comprit à merveille cette *impolitesse*. Celui-ci nous salua donc à son tour, et nous promit de venir nous rejoindre à la terre des Papous, où nous allions mouiller. Petit était sur l'échelle lorsque le roi de Guébé descendit; il le regarda en face et lui dit, comme s'il pouvait en être compris:

— Marsouin, tu es un brave gabier et je t'estime, parce que tu viens de me détrôner.

Le roi de Guébé, croyant qu'on lui adressait un compliment, prononça quelques paroles inintelligibles en arabe ou en malais sans doute, et Petit, tout rayonnant de cette réponse, lui répliqua :

— *Cré coquin!* que tu es laid!...

Là-dessus ils se saluèrent à la musulmane; le capitan sauta dans une de ses embarcations dont je vais vous parler en détail, et notre brave matelot remonta à bord, où il dîna avec un appétit inaccoutumé. Son succès l'avait enorgueilli.

Il était temps qu'une brise soutenue nous poussât jusqu'à notre première relâche, car depuis plus de deux mois notre pauvre équipage épuisé se traînait à peine sur le pont et dans la batterie; la dyssenterie et le scorbut ne cessaient pas leurs ravages. Rawack, où nous allions mouiller, pointait à l'horizon avec ses dômes de verdure dessinés déjà sur un ciel bleu, et la gaieté se glissa encore dans nos causeries du soir.

Les carracores de Guébé avaient fui loin de nous : c'étaient à coup sûr les pirates les plus effrontés et les plus téméraires de ces mers à moitié inconnues, si nous en jugeons par la hardiesse et l'insolence de leur visite.

Rien n'égale la dextérité avec laquelle les Guébéens manœuvrent ces curieuses embarcations longues de quarante à soixante pieds. Elles sont étroites; leur poupe et leur proue s'élèvent à une hauteur prodigieuse; les extrémités en sont terminées en croissant ou en boule, et sont destinées à recevoir le pavillon; les bancs sur lesquels s'assied l'équipage sont protégés contre le soleil par une toiture charpentée, recouverte de feuilles de vacoi, de cocotier et de bananier. Je doute fort que les Guébéens emploient la voile dans leurs navigations; mais à bâbord et à tribord de chacune d'elles, les courbes légères, solidement amarrées et échelonnées sur les flots, portent des *pagayeurs* en grand nombre qui font ainsi contre-poids et maintiennent l'embarcation dans un équilibre parfait. Des magasins ou armoires fermées contiennent les armes et les provisions de l'équipage, et je ne saurais dire le nombre immense de flèches qui nous furent offertes lors de notre première entrevue près de Pissang. Au surplus, toute description écrite de ces belles carracores n'en donnerait qu'une imparfaite idée, et je me hâte d'ajouter que, seulement après les avoir vues, j'ai pu me représenter les galères à double et à triple rang de rames dont parlent les anciens.

Rawack venait d'étaler devant nous ses richesses tropicales; chacun de nous, sur le pont, dévorait de l'œil le fond d'une rade où nous allions bientôt nous délasser de tant de fatigues. Les malades dans leurs hamacs savouraient doucement un air terrestre après lequel ils avaient tant soupiré; mais la nuit nous surprit au milieu de notre allégresse, et nous louvoyâmes devant l'île jusqu'au lendemain matin. L'élève Guérin fut chargé d'aller sonder la rade, et la mission fut remplie avec cette haute intelligence qui distinguait le jeune officier dont le courage, depuis cette époque, est sorti vainqueur d'un grand nombre de rudes épreuves.

XXIII

RAWACK

Les sauvages. — Serpents. — Lézards. — Encore Petit. — Escarmouche.

Le paysage que nous avions sous les yeux était ravissant. Placés au milieu de la vaste rade comme au centre d'un magnifique panorama, nous pouvions d'un seul coup d'œil en admirer l'harmonie. A droite se dresse un cap chevelu sur lequel sont étalées de la façon la plus variée toutes les richesses botaniques des zones brûlantes; puis le cap, s'abaissant par une pente insensible et une courbe régulière, se repose à une lieue de là, sur la plage. Ici sont des maisons groupées, bâties sur pilotis; des feuilles de latanier et de bananier servent de toiture à ces demeures, élevées de sept à huit pieds au-dessus du sol sablonneux, et tout alentour se montrent épars quelques tombeaux protégés par leurs idoles hideuses, les crânes blanchis et les pieuses offrandes des amis et des parents. Un vide vaporeux, à travers les flèches élancées d'un admirable bouquet de cocotiers, laisse voir au loin un large ruban vert, canal tranquille qui sépare deux terres voisines. A gauche, le terrain reprend sa courbure et s'élève peu à peu, comme pour rivaliser de grâce et d'élégance avec le paysage du côté opposé. Sur la base de cette petite hauteur, le flot se brise avec violence et reflète au loin mille arcs-en-ciel. Enfin, dans un lointain violâtre se groupent les hautes et solitaires montagnes de Waigiou, dominant la terre silencieuse du pays des Papous; et, pour raviver le tableau, des ombres ou plutôt des fantômes noirs, agités par la peur et la curiosité, sautillent au fond de la rade ainsi que ferait une bande de babouins. Enfin, des lames joyeuses courant les unes après les autres, reflétant un ciel d'azur et un soleil large et brûlant, complètent le paysage.

A la mer basse, un navire de moyenne grandeur peut toucher sur un roc à une encâblure de terre;

mais M. Guérin n'était pas homme à remplir la mission dont on l'avait chargé le matin sans signaler la position de ce dangereux récif.

Le lendemain de notre arrivée, Rawack fut désert; notre présence avait fait fuir les naturels. Il y aurait une autre leçon à tirer de cette crainte générale et instantanée qu'éprouvent tous les sauvages à l'aspect seul d'un navire européen; on serait tenté de croire que la civilisation ne s'est ouvert un passage à travers les océans, les déserts et les forêts, qu'à l'aide de la mitraille. Quand nous débarquâmes, la trace des pieds était encore empreinte sur le rivage; des vases à demi remplis d'eau ou d'aliments frais se trouvaient dans les cases abandonnées, et les offrandes faites aux morts paraissaient être le dernier adieu des naturels à leur île natale.

Nos tentes dressées à terre protégeaient nos instruments astronomiques; les embarcations cherchaient des mouillages commodes; les chasseurs parcouraient les bois, les botanistes fouillaient partout, et les pauvres malades, appuyés sur leurs amis, cherchaient à ressaisir une vie près de leur échapper.

Cependant les indigènes ne se montraient pas encore; leurs agiles pirogues glissaient bien la nuit dans le canal qui sépare Rawack de Waigiou, et comme nous n'avions pas l'air de nous apercevoir de ces rondes nocturnes et mystérieuses, les journées étaient paisibles, sans incidents, monotones et étouffantes. Peu à peu les pirogues s'approchèrent davantage; les plus téméraires de ceux qui les montaient descendirent sur la plage; et, tout tremblants d'abord, ensuite audacieux jusqu'à l'impertinence, ils s'établirent près de nous; puis ils s'assirent familièrement à nos côtés, goûtèrent de nos mets, voulurent essayer la commodité de quelques-uns de nos vêtements, et finirent par commettre quelques larcins que nous eûmes la prudence de ne pas punir, de crainte que, par notre faute, il ne nous fût plus permis d'étudier leurs mœurs, leurs usages, leur caractère, et c'eût été une grande perte pour notre curiosité.

Lassés enfin de leurs courses nocturnes, dont ils ne tiraient aucun profit, rassurés aussi par notre attitude paisible, les insulaires échappés de Boni et de Waigiou se décidèrent à débarquer en plein jour en face de nous, sans armes, avec une sorte de bravoure où il y avait plus de fanfaronnade que de vrai courage, et il ne dépendit pas de nous que nous devinssions pour eux de véritables amis. Je dois ici un utile conseil aux explorateurs que le hasard ou les devoirs de leur mission appellent au milieu de ces peuplades les plus farouches du globe : c'est que, à moins d'y être forcés par les plus graves circonstances, ils ne doivent se montrer les agresseurs dans aucune occasion. Le plus sûr moyen d'adoucir le caractère cruel de ces indigènes est de leur témoigner une grande confiance. Si vous vous dites forts avec eux, ils vous prouvent, en vous assassinant, que vous êtes faibles. De pareils hommes n'ont d'arguments qu'au bout de leurs sagaies, de leurs crics ou de leurs flèches empoisonnées. Les restes sanglants de l'intrépide Cook n'auraient pas été confiés à la rade de Karakakooa dans un cercueil de plomb, si le défiant capitaine s'en était loyalement rapporté à la parole du roi d'Owhyée, qui lui promettait réparation du vol dont l'illustre navigateur anglais avait à se plaindre. Que de catastrophes seraient évitées si, au lieu de braquer tout d'abord l'artillerie sur les plages, les voyageurs cherchaient à ne se faire connaître des indigènes que par des bienfaits!

Les sauvages sont, à la vérité, de grands enfants qui veulent qu'on les amuse et qu'on leur fasse des cadeaux, mais ils se révoltent contre les menaces. Que le jour arrive encore à mes yeux éteints, que j'entreprenne un nouveau voyage autour du monde, et j'emmènerai avec moi des danseurs de corde, des escamoteurs, des jongleurs, persuadé qu'avec un semblable cortége, il me sera plus aisé de m'introniser chez ces peuples primitifs, d'étudier leurs mœurs, de visiter l'intérieur de leurs déserts, de leurs forêts, qu'en m'aidant de fusils et de balles, dont la puissance les soumet quelquefois, mais ne les désarme jamais.

Pour ma part, je déclare que je n'ai couru de véritables dangers qu'alors que j'ai voulu combattre les sauvages avec nos armes européennes, et je n'ai jamais voyagé avec plus de sécurité que lorsqu'en débarquant j'ai confié aux naturels, accourus sur le rivage par curiosité ou par un instinct de rapine, mes boîtes, mes pistolets, mes objets d'échange et même mon fusil. Je vous dirai plus tard ce qui m'est arrivé à Wahoo, l'une des plus belles îles et des plus riches de l'archipel des Sandwich.

Je maintiens donc que si les Européens ont à déplorer tant de sanglantes catastrophes dans ces courses lointaines, il faut en accuser leur humeur querelleuse et les injurieuses précautions qu'ils prennent sans cesse pour se garantir de toute attaque des peuplades au milieu desquelles ils sont jetés. La défiance est un outrage, et chaque peuple, civilisé ou sauvage, généreux ou abruti, veut faire croire qu'il a le sentiment de sa dignité.

Le commerce est le principal lien des peuples. On place toujours en première ligne l'intérêt matériel; vient ensuite la morale, qui protége et affermit. Chez les peuples sauvages surtout, cette double maxime est frappante de vérité, et tout voyageur fera bien de l'utiliser à son profit.

L'opulence est en tous lieux un excellent passeport, et au milieu de ces archipels indiens on est riche avec si peu de chose, que la générosité ne coûte aucun regret, alors même que l'on est dupe de sa confiance. A Rawack, nous ne tardâmes pas à comprendre que nos comptoirs seraient bientôt appauvris par les exigences des naturels que nous ne voulions pas éloigner; mais, à tout prendre, nous aimions mieux encore perdre quelques bagatelles que de laisser concevoir de notre grandeur une opinion défavorable; aussi continuâmes-nous nos prodigalités, sauf à nous payer plus tard en fouillant dans les tombeaux élevés sur la plage

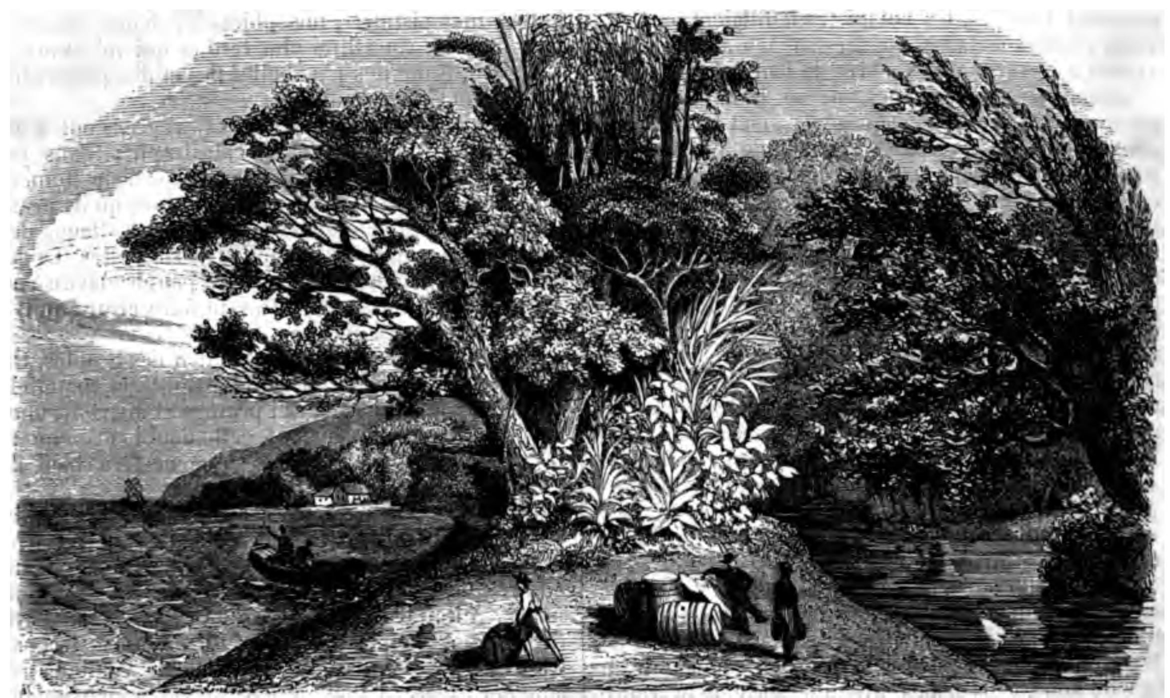
Notre exemple devint contagieux; les naturels se piquèrent d'honneur à leur tour Chaque matin un grand nombre de pirogues venaient voltiger autour de la corvette et nous apportaient des coquillages rares, de très-jolis insectes, des papillons précieux, et surtout d'énormes lézards vivants, fortement liés sur le dos à un gros bâton. Ces lézards monstrueux sont, à ce qu'il paraît, très-nombreux à Boni et à Waigiou, où pourtant on leur déclare une guerre à outrance. Les indigènes, pour s'en saisir, emploient un moyen qui n'est pas sans quelque danger, quoique la morsure de ces reptiles ne soit pas très-venimeuse. Toutefois Bérard, un de nos élèves, qui en fut mordu un jour, en éprouva, malgré une prompte cautérisation, une fièvre qui dura près d'une semaine. Voici le moyen employé par les sauvages : ils se placent doucement à genoux sur la terre molle où le lézard a établi son gîte. Ils ont en main une palette tranchante en forme de battoir, et tiennent cap-

tifs au-dessus de l'orifice du trou plusieurs insectes bourdonnant dont le frôlement attire le reptile. Dès que celui-ci a montré sa tête à l'air, le chasseur plonge vivement sa palette dans le sol léger et mobile, et il est rare que le lézard ne soit pas arrêté par le milieu du corps. Si pourtant cela arrive, la première retraite du reptile lui est à l'instant fermée, et les insulaires apostés près de là punissent, par une amende consistant en poissons ou en cocos, le chasseur désappointé.

La présence de ces monstrueux lézards dans tout cet archipel ferait supposer que de gros serpents y ont aussi établi leur demeure; mais, quoiqu'ils y soient en effet très communs, nous n'en avons guère vu qui eussent plus de quatre à cinq pieds de longueur. Ici, comme dans presque tous les pays du globe, ils craignent le bruit et fuient à l'aspect de l'homme. Cependant je me hâte de prévenir les capitaines que sur les bords de l'aiguade, située à quelque vingtaine de pas du fond de la rade de Rawack, on trouve fréquemment un grand nombre de ces reptiles. Ils paraissent attendre, roulés en spirale sous des touffes d'arbrisseaux, une agression qui les force à la défense. La meilleure arme contre de pareils ennemis est une baguette de fusil, dont un coup, bien appliqué sur les flancs de l'animal dressé, brise un de ses anneaux, et arrête tous ses mouvements. Cependant il faut de l'adresse et du sang-froid pour une pareille chasse.

Rawack est une île taillée en forme de pilon courbe; les deux extrémités sont larges, hautes, raboteuses; le centre est uni, resserré; elle n'a guère qu'une petite demi-lieue dans sa moindre largeur, et on la traverse en suivant un joli sentier sans cesse ombragé par les arbres les plus riches et les plus variés.

C'était ma promenade favorite de chaque matin,



Aiguade de l'Urance à l'Ile Waigiou. (Page 131.)

alors que le soleil, à son lever, réveillait les myriades d'oiseaux qui inondaient, pour ainsi dire, la cime touffue des arbres. Un jour que, plus matinal que de coutume, je m'étais muni de mes crayons pour aller dessiner les flancs si majestueux de Waigiou, je vis accourir à moi Petit, le visage tout déchiré, jurant et frappant du pied comme s'il avait reçu un outrage impuni.

— D'où viens-tu?

— Oh les gredins!

— Que t'a-t-on fait?

— Oh les phoques!

— Voyons, que t'est-il arrivé?

— Et ces sales esturgeons osent se croire des hommes taillés ainsi que vous et moi!

— Parleras-tu, drôle?

— Si j'en trouve jamais cinq ou six séparés des autres, je leur tombe dessus comme une averse sur les matelots.

— Explique-moi donc la cause de cette colère.

— Ce n'est pas difficile, sacrebleu! et vous allez juger, vous, monsieur, qui êtes juste, si j'ai eu tort de taper dessus.

— Tu as tapé sur quelqu'un?

— Sur quelqu'un, non; sur quelques-uns, oui.

— Encore des sottises!

— Mais non, à ma place, Marchais les aurait broyés. Cré mille sabords! si j'étais fort comme lui!

— Tu ferais de belles choses! Mais assez de plaintes comme ça; dis-moi ce qui t'est arrivé.

— Un petit verre, d'abord.

— Tiens.

— Et puis un autre.

— Tiens.

— Vous n'êtes pas un Rawackais, vous; un Waigiouien, vous. Vous savez comment s'apprêtent les poissons; mais ces requins! ça fait pitié. Tenez, jugez si j'ai tort, et si l'on ne ferait pas bien de taper sur ces êtres comme sur des crapauds. Vous n'ignorez point que je n'ai point couché à bord, et que j'ai veillé auprès de la tente où ils sont si bêtement occupés à compter les mouvements *de la pendule*.

— Du pendule.

— Dites *du pendule* si vous voulez; moi, je dirai toujours *de la pendule*, parce que je crois savoir parler français.

— Ah! tu parles bien le français, toi.

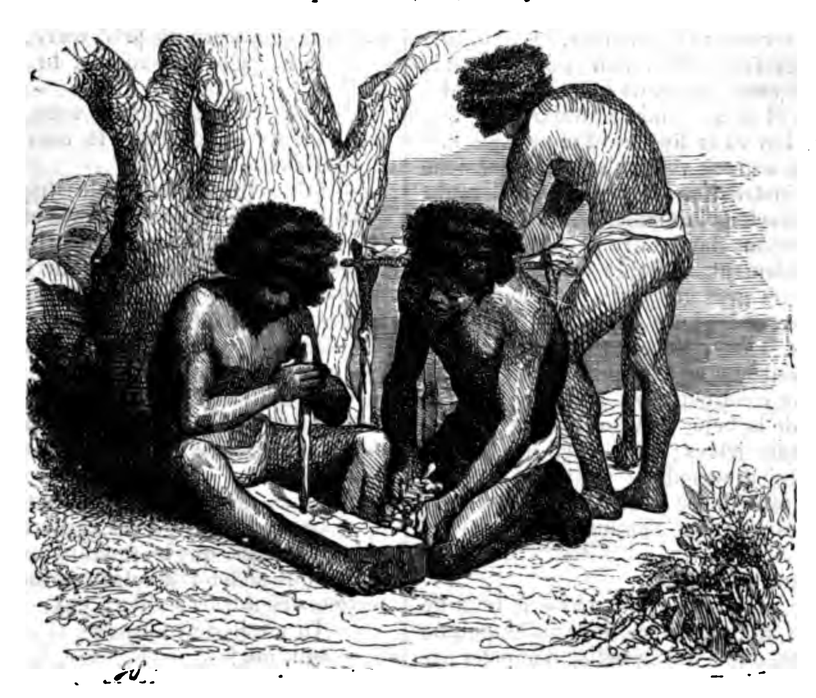
— Mieux qu'*eux autres* qui sont *entables* sur des feuilles de bananier comme des singes.

— Ah! les Papous sont là?

— Oui, monsieur; mais n'y allez pas, ça fait horreur, ça dégoûte; j'aimerais mieux me trouver devant un essaim de jolies filles. Bref, je vais vous conter ça. Je flânais ce matin là-bas en pensant à pauvre père et à pauvre mère, qui marchent maintenant la tête en bas, et chez qui il commence à faire nuit quand il fait jour ici; je cherchais des coquillages pour vous en faire un cadeau, en échange du verre d'eau-de-vie que vous allez me donner, quand j'ai vu se détacher de Waigiou une demi-douzaine de pirogues. Ça me va, m'ai-je dit, ça me va. Je leur emprunterai gratis quelques bagatelles, je les donnerai à M. Arago, et j'aurai une demi-bouteille de rhum; qui sait? peut-être une bouteille entière, ça dépend de lui.



... Ici sont des maisons bâties sur pilotis. (Page 133).



... C'est par ce frottement rapide que la chaleur se développe. (Page 135.)

— Après?

— Eh bien, après cette bouteille une autre.

— Achève ton récit.

— Bref, les voilà arrivés, et nous nous sommes salués en gabiers, eux en reniflant et moi la main au chapeau. Ils m'ont dit : « *Sala, sala!* » je leur ai répondu : « Bonjour, citoyens! » et ils se sont mis à rire comme des imbéciles. Peut-être qu'ils ne savent seulement pas ce que c'est qu'un citoyen.

— C'est possible.

— Ils sont si... *Hugues*, vous savez, votre domestique. Bref, ils se sont établis à terre, ont préparé leur déjeuner, sans vin, par exemple, sur de petits morceaux de bois vert fichés à terre et placés comme s'ils voulaient bâtir une maison en *mignature;* ils ont placé d'autres baguettes vertes aussi, serrées les unes contre les autres, formant charpente, puis ils ont étendu le poisson dessus... beau poisson, ma foi, rouge, bleu, vert, et frais comme du poisson frais. Bref, ils ont mis dessous des branches et des feuilles sèches, et faisant du feu comme chez nous on fait du chocolat, voilà qu'ils allument tout ça, et que les jolis poissons deviennent de petits saint Laurent. Ils étaient roux que ça donnait envie d'en manger jusqu'à demain; bref, les susdits bien cuits, *eux autres* les prennent avec leurs doigts huileux, et les voilà qui se mettent à mâcher sans seulement me dire : « Assieds-toi là par terre; avale comme nous. » C'est-il pas là une injure, dites?

— C'est peut-être leur usage.

— C'est jamais un bon usage que d'être impoli et de manger tout seul quand il y a un étranger qui a faim.

— Bien dit.

— Aussi, sans plus de façon, j'ai allongé mon bras et j'ai tiré un poisson de dessus son gril, en leur disant merci. Mais, au moment où j'allais mordre dedans, voilà-t-il pas le plus dodu de la troupe qui me dit des gros mots!...

— Peut-être te disait-il de jolies choses.

— Il fallait qu'il s'expliquât, l'imbécile! Bref, ayant compris comme ça, j'ai dû me fâcher; alors je lui ai lâché son poisson à la face, et je lui ai fait un geste de matelot qui veut dire: Je me moque de toi.

— Qu'ont ils répondu?

— Rien; ils ont continué à manger, les goinfres, et je les ai regardés faire. Bref, j'en étais là quand, pour me rabaisser sans doute, ils ont entamé le dedans de la pitance, et se sont mis à avaler les intestins des poissons. J'ai vu la ficelle, et je me suis mis à marronner. Mais, comme vous m'aviez dit que nous naviguions pour l'instruction des peuples, j'ai voulu apprendre aux Rawackais la manière dont on mange proprement les poissons dans notre pays. Là-dessus, je m'empare délicatement, à l'aide du pouce et de l'index, d'un de leurs gros goujons; je l'ouvre, j'en arrache les boyaux, je les jette à terre, et j'avale la chair sans plus de façons. Mais ces gredins, ces satanés ladres, ne font ni une ni deux, ils se fichent dans la pensée que c'est pour les gouailler que j'ai avalé un morceau de la bête, ils ramassent avec soin les tripes que j'avais jetées; puis, avec des cris et des menaces, ils m'entourent, se mettent à gesticuler, à danser, et, sans doute pour battre la mesure, ils tapent sur mes épaules comme sur un tronc d'arbre.

— Diable! diable! ça chauffe.

— Oh! alors je prononce à voix basse le nom de Marchais pour me donner du courage; j'empoigne un de leurs avirons, qu'ils ont la bêtise d'appeler pagaies, et, ma foi, je fais un moulinet sterling qui entame quelques c^tes... A ma place, vous en auriez fait autant, je pense.

— A ta place, je n'aurais pas pris de poisson.

— Mais, dans tous les cas, vous auriez jeté les tripes?

— Oui.

— Eh bien, c'est cela qui les a vexés, les brutaux! Bref, la danse continuait depuis cinq ou six minutes; je tapais, j'étais tapé, et je ne sais ce qui serait arrivé à la fin, si le grand canot, commandé par M. Raillard, n'avait montré son nez à l'embouchure du canal. C'est tout. Ai-je tort? dites.

— Tu es un drôle.

— Je le sais; mais ils sont bien drôles aussi, *eux autres!* manger les tripes des poissons et peut-être les arêtes!

— Cela ne te regardait pas.

— Si fait, ça regarde tout le monde de faire du bien au monde. Et puis, vous ne savez pas tout encore? Le temps est noir, la mer devient houleuse, et ils pourraient fort bien ne pas aller à la pêche de plusieurs jours; ils ont imaginé quelque chose qui n'est pas trop bête pour des sapajous. Dans un de leurs vases de terre ils ont fait bouillir de l'eau de mer, puis ils l'ont jetée dans un grand tube de bambou vert, et ils y ont mis le poisson qu'ils ont bien fermé, et qui cuit là dedans comme s'il n'était pas sorti de sa chambre.

— J'ai vu cela, et c'est assez ingénieux.

— Croyez-vous que le poisson soit bon là dedans?

— Délicieux; j'en ai mangé hier.

— Avec les tripes?

— Non.

— A la bonne heure!

— Dis-moi, crois-tu que les naturels du Waigiou soient encore là?

— Oui.

— J'y vais.

— Je ne vous le conseille pas; ils vous feront peut-être comme à moi, et je vous réponds qu'ils tapent dur.

— C'est égal, je tiens à les voir.

— En ce cas, je vous accompagne; ils ne savent pas que vous valez plus que moi, et ils ont si peu d'usage de la société et des bonnes manières du grand monde!... Encore un petit verre, monsieur...

— Non, tu te griserais, et tu ferais de nouvelles sottises.

— Vous me calomniez; vous savez bien que je porte mieux la voile que la corvette.

— Tiens.

— Cré coquin! manger des tripes de poisson!

Je partis donc avec mon brave et grotesque matelot, et j'arrivai bientôt auprès des insulaires, encore en effervescence, et occupés, pour la plupart, à donner des soins à un des leurs contre lequel Petit s'était rué fort cavalièrement.

— Je crois qu'il gigotte, me dit-il.

— Tu l'auras blessé, coquin!

— Tiens, croyez-vous donc qu'il y allait de main morte, lui? C'était le plus insolent, le plus criard; moi, je ne n'aime pas les criards, et je méprise les insolents.

— Tu as des manières si brutales!

— Les manières de ces gaillards-là ne sont guère plus mignonnes que les miennes, et si vous n'aviez pas deux bons pistolets à votre ceinture, je vous jure que je vous défendrais d'aller à eux.

— Tu me le défendrais!

— Oui, oui!

— De quel droit?

— Du droit qu'on prend quand on aime les gens... Encore un petit verre, monsieur Arago.

— Tais-toi; ils nous ont vus.

— Ça n'empêche pas le petit verre. Au contraire, ça doit faire redoubler.

— Silence!

Dès que nous fûmes près d'eux, les naturels nous entourèrent en parlant tout à la fois et en nous me-

naçant de la façon la plus significative; mais notre bonne contenance les apaisa moins encore que quelques légers cadeaux, et bientôt l'harmonie régna parmi nous.

— Faire des présents à qui avale des tripes de poisson!... me disait Petit plus rassuré; mais ce n'est pas là connaître son monde!... Avaler des tripes de poisson!... C'est égal, j'ai envie d'en goûter, rien que pour savoir si c'est passable. Je vais leur en demander une demi-aune.

— Si tu bouges, je te chasse.

— Allons, suffit, je ne souffle plus.

Le repas des Rawackais (comme disait Petit) se continua paisiblement. Les poissons avaient fort bonne mine ainsi préparés; chacun des convives prenait sa part sur le treillage noirci, le plaçait dans le creux de sa large main ou sur un morceau de feuille de bananier, et en divisait les morceaux avec assez d'adresse. Accroupis à la mode de nos tailleurs, ils mangeaient sans rien dire; ils buvaient à tour de rôle, dans une calebasse, une eau fort limpide apportée de Waigiou, et de temps à autre ils se tournaient vers le soleil en marmottant quelques brèves paroles qui devaient être des prières.

— Je crois qu'ils prient Dieu, murmurait Petit; foi d'homme de cœur, ça en a l'air... Si ça ne fait pas pitié! oser prier Dieu et avaler des tripes de poisson!

Le fait est que la façon de manger de ces peuplades n'est pas très-engageante, et je connais bien des jeunes Parisiennes qui détourneraient leurs regards de pareils tableaux.

La nourriture des habitants de Rawack et de Waigiou consiste en poissons, en volailles, en coquillages et en fruits. Pour boisson ils n'ont que de l'eau pure ou du lait de coco; pour ustensiles de service, des vases grossiers, et pour unique assaisonnement, l'appétit qu'ils savent se donner par un continuel exercice.

En général, les voyageurs qui publient le résultat de leurs observations dans les pays lointains croient avoir rempli leur tâche dès qu'ils nous ont tout simplement signalé un fait. Par exemple, ils ont dit, et la chose est vraie, que les sauvages faisaient du feu en frottant un morceau de bois sec contre un morceau de bois vert. Et voilà tout. Eh bien, cela ne m'apprenait presque rien, et je ne savais pas exactement comment on faisait du feu chez les sauvages. Voici leur procédé; c'est par les détails seuls qu'on traduit fidèlement.

Un homme s'accroupit, tenant dans sa main deux morceaux de bois, l'un long de douze à quinze pouces, gros comme une baguette de tambour, et terminé en cône peu aigu; l'autre est un parallélogramme de la hauteur de cinq ou six pouces et de trois ou quatre de largeur, sur un des côtés duquel est pratiqué, vers le milieu, un petit trou profond de six lignes; de ce trou part une rigole de trois ou quatre lignes de profondeur allant jusqu'au bout de la pièce de bois. Celle-ci est verte, la baguette est sèche. L'homme accroupi retient entre la plante de ses deux pieds la grosse pièce, glisse quelques herbes et folioles à demi calcinées dans la rigole, jusqu'au petit trou, y place la baguette qu'il tient entre ses deux mains ouvertes, et la tourne et retourne ainsi qu'on prépare chez nous le chocolat. C'est par ce frottement rapide, qui dure toujours une demi-minute au moins, que la chaleur se développe et met le feu aux herbes sèches, que l'on attise ensuite avec le souffle. Cela est simple, j'en conviens, mais cela devait être dit. Et maintenant, dans la crainte de l'oublier plus tard, je me hâte de constater ici trois observations bien frivoles, sans doute, mais qui m'ont paru assez singulières. La science les expliquerait peut-être par des études physiologiques ou psychologiques; moi, je ne me jette pas dans les profondeurs et je n'interroge que les surfaces.

J'ai donc remarqué que, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au cap Horn, c'est-à-dire dans un espace à peu près égal aux cinq sixièmes de la circonférence de la terre, pas un peuple sauvage ne mange un mets quelconque assaisonné. Point de sauces, point de *fournitures*; tout se cuit sur la braise à une fumée ardente, ou dans des fours qu'on étouffe quand la victime y est jetée quelquefois en vie. L'art culinaire n'est guère investigateur.

Pour dire *non*, tous les peuples de la terre font avec la tête le signe en usage chez nous, quelques-uns ajoutent à ce signe une parole, d'autres un mouvement de la main, mais toujours le signe de tête existe. Eh bien! pour dire *oui*, tous les peuples de la terre, dans le vaste espace dont je viens de vous parler, *lèvent* la tête en reniflant au lieu de la baisser comme nous. C'est futile à observer, j'en conviens, mais j'ai fouillé dans tant de petits secrets! j'ai voulu si bien voir!

La troisième de mes observations est, je crois, plus singulière encore : c'est que, chez tous ces peuples, on dort couché presque continuellement sur le ventre. La médecine nous expliquera cela. Me pardonnera-t-on d'indiquer ces légères différences, ces usages généraux? C'est par un faisceau de minutieux détails qu'on arrive à des conséquences générales.

Un grain violent nous força, Petit et moi, à la retraite; nous quittâmes les sauvages, qui s'abritèrent sous leurs *pros* renversés, et nous, plus instruits que la veille, nous reprîmes la route du camp, contraints de courber le dos sous les rapides ondées d'une averse tropicale.

— Cela est bien bête! grommelait Petit entre ses dents.

— Qu'est-ce qui est bête?

— Vous et la chose. Vous, de venir par ce temps de chien vous frotter à de pareils animaux; la chose, de voir des hommes si sales que vous vous plaisez encore à dessiner sur vos livres.

— C'est pour mon instruction.

— J'ai beau les voir, moi, ça ne m'instruit pas davantage.

— Tu te trompes, et tu en sais maintenant plus qu'hier.

— Ah! bah!

— Certainement, rappelle-toi ce que tu as observé.

— C'est juste, morbleu! c'est juste, je sais maintenant que les Rawackais et les Waigiouiens mangent les tripes de poisson.



le voit, il fait signe à ses camarades et leur indique d'un geste de la main gauche le côté vers lequel ils doivent diriger l'embarcation. Ceux-ci obéissent et pagayent doucement pour ne pas effrayer le poisson. Halte maintenant! Le *chasseur* a mesuré la distance, il a levé le bras, calculé la courbe que le trait va décrire. La fourchette est lancée, et il est rare qu'elle ne frétille pas sur l'eau, aux mouvements de l'animal qu'on voulait atteindre. Sur vingt-cinq coups lancés, parfois au milieu d'une mer peu calme, deux coups à peine sont sans résultat, et j'ai vu Petit embrasser un jour avec une tendresse qui allait jusqu'au délire un de ces habiles pêcheurs, lequel, venant de désigner deux poissons voyageurs côte à côte, les piqua tous les deux au beau milieu du dos, à trente pas au moins de distance.

C'est une chose vraiment digne de remarque et dont la civilisation devrait rougir, que le respect qu'ont pour les cendres des morts tous les peuples de la terre, même les plus stupides et les plus farouches. Ici, comme à Koupang, comme à Diély, comme à Ombay, il est aisé de voir que les hommes, dans leur religion bizarre, ridicule ou cruelle, croient à une autre vie, car, sans cette foi, le culte qu'ils professent en faveur de ceux qui ont pour toujours disparu de cette terre ne serait qu'un absurde contre-sens.

Remarquez ces tombeaux dont toute l'île de Rawack est semée. Nulle herbe parasite ne croît autour du terrain qui environne cette demeure sacrée, terrain plane, enjolivé d'un sable fin et blanc; les parois du monument sont parfaitement entretenues et ne laissent aucune issue au vent, à la pluie ou aux insectes.

Ce sont des cases basses, carrées, avec charpente au plafond, bâties en tiges de bambou et en feuilles de palmistes; une porte étroite est pratiquée à la façade; un homme accroupi peut aisément y passer et visiter l'intérieur, où sont placés et renouvelés des *ex-voto*, pieux garants d'une tendresse qui survit à la tombe. Dans le principal de ces édifices nous avons trouvé des bandelettes en laine et soie de diverses couleurs, fixées sur des bâtons debout; un énorme coquillage, de la classe des bénitiers, plusieurs armes brisées, un grossier escabeau et une assiette en porcelaine chinoise; sur le devant et en dehors étaient placés, par rang de taille, cinq crânes fort propres et fort bien conservés, et le tout se trouvant, pour ainsi dire, abrité sous une pirogue renversée, image peut-être de la vie qui venait de s'éteindre. Quelques figures grossièrement taillées, probablement les divinités du lieu, se faisaient remarquer auprès des tombeaux et au dedans; mais ces figurines, tantôt debout à cheval sur un morceau de bois aigu, tantôt couchées sur la terre ou le gazon, paraissaient avoir été presque toutes mutilées. Les hommes, dans leur aveugle colère, se vengent même de leurs dieux.

Je garde encore dans mes collections une de ces ridicules idoles, qui a vu peut-être bien des sacrifices humains. C'est une tête presque sans corps, des jambes crénelées, des pieds fourchus, des bras courts et gros, une bouche s'arrêtant aux oreilles, où pendent les anneaux d'os et de pierre, un nez épaté, des yeux imperceptibles, et pour coiffure un capuchon pointu, plus long à lui seul que le reste de la figure. Un de nos matelots trouva un dieu de Rawack ou de la Nouvelle-Guinée à moitié caché sous la boue qui avoisinait l'aiguade du mouillage. Je le montrai à un naturel, qui ne parut pas trop se soucier de le voir, et qui ne fut nullement fâché de le laisser en ma possession. Expliquez maintenant ces étranges anomalies.

Cependant les échanges devenaient chaque jour plus actifs; nos bagatelles acquéraient plus de valeur; mais nous avions assez de lézards, de sagaies ou d'arcs, et nous demandions avec instance des papillons, des insectes ou des oiseaux. Nous ne tardâmes pas à être satisfaits : les pirogues arrivèrent en nombre considérable à notre camp, et nos collections s'enrichirent de plusieurs familles et espèces très-curieuses. Les oiseaux de paradis eurent leur tour; les insulaires nous en apportèrent une assez grande quantité, proprement enveloppés dans des feuilles de bananier, et empaillés d'une façon si admirable, qu'on a longtemps cru en Europe qu'ils n'avaient point de pattes et qu'ils perchaient à l'aide du bec et de leurs ailes. Pour deux mouchoirs, un couteau de cuisine, un vieux drap de lit et quelques hameçons, j'obtins de prime abord cinq magnifiques oiseaux de paradis, un *six-filets* noir, si rare, si beau, si éclatant de mille reflets!...

Le chef de la pirogue avec qui je fis cet échange me parut si enchanté de son marché, qu'il me donna à entendre qu'à son retour de Waigiou il m'apporterait une plus grande quantité de ces oiseaux, et qu'il voulait profiter d'une brise favorable pour partir, afin de me revoir plus tôt. Comme les embarcations n'étaient jamais manœuvrées qu'à la pagaie, je ne compris pas d'abord le motif de ce brusque départ, et je le lui dis en montrant les voiles de la corvette étendues à l'air; mais lui, me faisant signe d'attendre, grimpa en quelques instants sur l'un des cocotiers du rivage, en descendit une jeune branche avec toutes ses folioles, et s'élançant joyeux dans sa fragile pirogue, planta sur le banc du milieu l'élégante dépouille de l'arbre. Le vent la courba d'une manière gracieuse, et le pilote, fier de ma surprise, disparut sur les flots d'un air triomphant. O industrie! que de miracles n'as-tu pas semés sur toutes les parties du globe!

Tout allait bien à terre, sinon à bord, où les maladies sévissaient plus intenses et plus meurtrières. Les naturels n'avaient plus peur de passer la nuit sans armes autour de nos tentes dressées, et nous nous félicitions de cette relâche où nos opérations du pendule avaient pu se faire sans danger, lorsque tout à coup le navire se trouva seul sur la rade, et nous seuls aussi sur le rivage. Qu'était-il donc arrivé?

Marchais, le rude Marchais, Vial, Lévêque et Barthe étaient presque inquiets; Petit mâchait son tabac avec plus de précipitation, et nous-mêmes nous suivions avec inquiétude, à l'aide de nos longues-vues, les mouvements des embarcations sur les côtes voisines. Nous ne comprenions rien à cette retraite précipitée et sans motif. Comme elle semblait nous cacher un piége contre lequel il était sage de se tenir en garde, Petit, dès lors, demanda la permission de rester à terre, car il voulait, disait-il, figurer à la première contredanse.

— Que ferons-nous s'ils viennent? répétait-il à chaque instant.

— Nous attendrons qu'ils nous attaquent.

— Et après?

— Nous nous défendrons, et nous verrons bien à qui restera le terrain.

— Croyez-vous que ces mangeurs de tripes de poisson soient assez bons enfants pour se *toiser* avec nous?

— Je ne le pense pas.

— Alors pourquoi ont-ils pris leur volée?

— C'est ce que nous saurons bientôt.

— Vial, Barthe, Marchais et moi nous resterons à terre : ce sera assez de nous quatre pour eux tous. Hier j'ai voulu essayer mes forces avec le plus robuste

d'une bande qui a débarqué de l'autre côté de l'île; en deux coups de temps il a pris un billet de parterre, où il figurait admirablement un crapaud de la plus belle espèce.

— Tu auras fait encore quelques sottises.

— Si on peut dire! Demandez à Vial, qui est venu un moment après, et qui en a jeté trois à l'eau d'un seul tour de main.

— Comment! vous vous êtes battus?

— Du tout; demandez à Marchais, qui a brisé les côtes à deux des plus bavards de la bande.

— Ainsi donc il y a eu rixe générale?

— Mais non; demandez à Barthe, qui, avec un débris d'aviron, a démonté le reste. Nous nous sommes conduits comme de vrais agneaux, comme d'innocents mérinos.

— Nul doute maintenant! voilà la cause de leur fuite.

— Pour si peu de chose? allons donc! ils mangent des tripes de poisson, mais ils ne sont pas si bêtes que vous dites.

En effet, un combat avait eu lieu entre nos quatre vigoureux lurons et une vingtaine de naturels, et je devais penser que c'était là la cause de leur disparition subite. Un motif plus puissant avait éloigné les insulaires. A l'horizon venaient de se montrer les mâts pavoisés du roi de Guébé, et, pareilles à des étourneaux qui fuient, effrayés, le vol rapide du milan, toutes les populations voisines s'étaient réfugiées dans leurs impénétrables forêts et au sein de leurs montagnes.

— Tiens, dit Petit en regardant au large, voilà mon sapajou de monarque en robe de chambre! J'ai toujours un grand plaisir à voir près de moi ce beau gabier; qu'il soit le bienvenu!

— Que le diable l'emporte!

— Le diable n'en voudrait pas, monsieur; il lui ferait peur. Savez-vous ce que vous devriez faire si vous étiez bon enfant?

— Quoi donc?

— Vous emparer de ce bijou quand nous lèverons l'ancre, le bien mijoter à bord pendant tout le voyage jusqu'à notre arrivée à Toulon, et me le donner ensuite, en récompense de mes bons services et de ma misère.

— Eh! qu'en ferais-tu, imbécile?

— Je le mettrais dans une jolie cage que je ferai bâtir à l'aide de mes économies et des 25 francs d'étrennes que vous me donnerez en débarquant; je le mettrais dedans, absolument nu, et je le montrerais à mes compatriotes, en promettant une récompense honnête à celui qui dirait si c'est un homme ou une bête, un chrétien ou un singe. Dieu! quels cigares je fumerais si j'avais ce trésor! Tenez, tenez, le voilà qui mouille à tribord de la corvette. C'est tout de même un fameux gabier; il a du front et il sait manœuvrer.

Les carracores venaient en effet de jeter l'ancre, et un quart d'heure après, la plus grande partie des Guébéens nous serraient la main sur la plage.

Quel peuple que ce peuple guébéen! quel roi que cet intrépide chef d'effrontés pirates, dont il faut bien que je vous parle encore! A leur approche, tout fuit, tout tremble, tout se disperse, tout se cache; la mer est sans pirogues, la côte sans habitants, les insulaires sans repos; le loup rôde autour de la bergerie, mais un loup rapace, affamé, dont rien ne peut apaiser la faim dévorante, et à qui ses hardis louveteaux prêtent un si utile secours.

Cette fois il avait avec lui deux de ses ministres et plusieurs de ses grands officiers, qu'il était allé chercher dans sa capitale. Au coucher du soleil, il fit dresser son couvert à terre sur une sorte de tapis indien, où l'on plaça quelques assiettes de Chine, plusieurs vases contenant une liqueur légèrement colorée de jaune et fort âpre. Ses deux ministres, un officier et lui s'assirent à terre et mangèrent du riz, quelques légumes, des bananes et une pastèque. Avant le repas, ils s'agenouillèrent et marmottèrent en psalmodiant plusieurs phrases entrecoupées de reniflements; la cérémonie achevée, ils mangèrent de fort bon appétit. J'ai remarqué que, dans le groupe des officiers subalternes qui dînaient près de là, on ne fit aucune prière avant de s'attabler, et comme j'en témoignais ma surprise au roi, celui-ci me donna fort bien à entendre que de pareils hommes n'étaient pas faits pour avoir un Dieu, et que plus tard peut-être ils jouiraient de ce privilége, réservé seulement aux braves de premier ordre. Hélas! l'orgueil du roi guébéen est-il donc si ridicule? n'y a-t-il donc que lui dans le monde qui ait créé une religion?

Le repas dura une demi-heure au moins; ils prenaient leurs vivres avec leurs doigts, buvaient tous dans le même vase; et Petit augura avantageusement de ce peuple, qui était assez bien élevé, disait-il, pour ne pas manger des tripes de poisson.

Après son frugal repas, le monarque guébéen se leva le premier, et, venant à moi qui achevais de dessiner la scène, il reconnut mon brave matelot, auquel il présenta cordialement la main. Celui-ci la serra comme dans un étau, et, tout fier de ce témoignage d'amitié :

— Très-bien, lui dit-il; et vous? Parole d'honneur, je vous trouve moins laid que l'autre jour.

Le roi répondit quelques paroles inintelligibles, et Petit, feignant d'en avoir compris le sens :

— Je veux bien, dit-il, ne fût-ce que pour savoir si ça peut soûler.

Aussitôt, et sans plus de façons, le matelot goguenard s'empara du vase qui était encore sur la nappe, l'approcha de ses lèvres, et avala plusieurs gorgées de la liqueur qu'il contenait, sans se soucier le moins du monde de la grimace de mécontentement que faisaient les officiers.

— Ça ne vaut pas deux sous, dit Petit en se débarrassant du vase; c'est amer comme chicotin, et si ça ne soûle pas, ça ne vaut pas deux liards. Il ne manque plus à ceux-ci que de manger, comme les autres, des tripes de poisson.

Mais la nuit nous força à nous séparer; nous rejoignîmes nos hamacs suspendus aux cases sur pilotis, et les Guébéens retournèrent à leurs carracores.

Le lendemain, la corvette était de nouveau seule au mouillage, et le roi de Guébé avait disparu. Il se montra deux jours après, avec un riche butin fait à Waigiou, et il apporta une belle collection d'oiseaux de paradis, dont il fit galamment hommage à notre commandant, en lui demandant toutefois en échange quelques morceaux d'étoffe, de la poudre et un fusil. Les cadeaux d'un pareil homme devaient ressembler à un emprunt.

Nous n'avions pas vu une seule femme à Rawack, et nous n'en éprouvions guère de regrets, car l'harmonieuse charpente des hommes nous faisait pauvrement augurer de celle de leurs chastes et sauvages moitiés; mais le vautour guébéen nous procura cette petite distraction en nous amenant une jeune fille de quatorze à quinze ans qu'il avait volée je ne sais où, et qu'il avait eu l'impudence, en nous la proposant à vendre, de nous présenter comme la femme d'un

de ses officiers. Il mentait, le misérable, et l'officier qui acceptait le rôle de mari était plus méprisable encore, puisqu'il trouvait le prix fixé par le monarque beaucoup trop élevé. D'abord on nous en demanda quatre piastres, puis trois, puis deux, puis une ; enfin on nous l'abandonna gratis. Cette fille paraissait avoir déjà beaucoup souffert ; je la pris sous ma protection spéciale et je me hâtai de lui offrir quelques aliments sur lesquels elle se jeta avec voracité. En vain essayai-je d'obtenir d'elle des renseignements sur les circonstances qui l'avaient livrée aux Guébéens ; je ne pus m'en faire comprendre, et tout ce que je saisis de ses gestes, de ses regards, de ses soupirs, c'est qu'on la battait souvent, qu'elle était bien à plaindre, et qu'elle s'estimerait fort heureuse de nous suivre sur notre corvette.

Le vent soufflait avec violence ; l'infortunée, sans vêtement, grelottait et sanglotait à la fois. Je la conduisis sous une tente pour la dessiner, et je lui fis cadeau d'une chemise qu'elle accepta sans trop de joie, car elle prévoyait qu'on la lui prendrait bientôt à bord des carracores. Pauvre enfant! sa figure était douce, ses yeux pleins d'expression, sa bouche petite et boudeuse, son corps parfait, ses cheveux longs, lisses et d'un noir d'ébène, ses mains petites, ainsi que ses pieds, mais ses bras et ses jambes un peu grêles.

J'avais à peine achevé mon croquis qu'une rafale terrible, pesant sur la tente, la renversa et nous ensevelit sous ses mille plis. Je ne pus m'empêcher de me rappeler la fable de Mars pris sous les réseaux de fer de Vulcain, et je suis bien sûr que mon ignorante compagne ne fit pas la même réflexion.

Cependant, nos travaux étant achevés, nous levâmes l'ancre, et dîmes adieu à cette terre si féconde dont on pourrait tirer de si précieux avantages. Le roi de Guébé nous vit déployer nos voiles avec quelque regret, car la veille il avait fait mine de vouloir nous surprendre la nuit et de nous attaquer pendant notre sommeil. Mais nos préparatifs de défense le tinrent en respect ; tous ses guerriers, descendus sans armes, en furent pour leurs belliqueuses intentions. Quant à la jeune fille, elle tendit ses mains vers nous, en implorant notre pitié. Un des officiers du roi s'en aperçut, s'approcha d'elle, la poussa du pied sur le flot qui battait la plage, leva le bras, fit tournoyer un casse-tête... et la pauvre enfant ne souffrit plus.

Hélas! à peine au large, notre cœur se serra à une douleur autrement amère : M. Labiche, un de nos lieutenants, mourut sous les atteintes d'une horrible dyssenterie. Officier plein de mérite, bon, indulgent, il était adoré des matelots et chéri de ses camarades...

— Ah! nous dit-il quelques instants avant d'expirer, mes pressentiments ne me trompaient point au départ! Mon père est mort dans un voyage autour du monde, mon grand-oncle mourut comme lui, et moi, je vais les rejoindre sous les flots.. Adieu, mes amis, adieu! pensez à moi, et dites à ma pauvre mère, en arrivant en France, que ma dernière parole a été pour elle et pour mon Dieu.

Les vergues mises en pantenne se redressèrent parallèles ; le vent enfla les voiles, et nous poursuivîmes notre route.

Bientôt parurent à l'horizon les *Anachorètes* entourées de récifs dangereux ; puis devant nous les mille îles découvertes par Bougainville, puis encore les Carolines, les bienheureuses Carolines, basses, riantes, paisibles, jetées comme un bienfait, comme une pensée céleste au milieu de ce vaste Océan peuplé de tant de farouches naturels. Voyez, voyez! les pros-volants fendent l'air ; ils nous suivent, nous atteignent nous accostent, nous entourent.

— Loulou! loulou! (du fer) nous crie-t-on de toutes parts, et les insulaires montent à bord, inquiets, mais impatients de tout voir, de toucher à tout. Ces peuples navigateurs dont je vous parlerai bientôt, car je dois voyager avec eux, vivent là, sous ces belles plantations, sans querelles au dedans, sans guerres au dehors ; braves, humains, généreux, beaux par le corps et par l'âme, souriant à une caresse, à un témoignage d'affection ; sautant comme des enfants à qui l'on vient de donner des joujoux ; acceptant une bagatelle avec la plus vive reconnaissance, la nouant au cartilage allongé de leurs oreilles, qui leur servent de poches ; mais vous offrant toujours en échange des pagnes élégants, des hameçons en os, des coquillages magnifiques, craignant de se montrer moins généreux que vous, non par orgueil, mais par bonté. Oh! voilà enfin des hommes comme l'on est heureux d'en trouver sur son passage! voilà des cœurs nobles et dévoués! Laissez faire la civilisation, et vous verrez ce que deviendront bientôt ces îles fortunées contre lesquelles nos vices voyageurs ont été jusqu'à présent sans puissance. Nous aurions bien voulu mouiller pendant quelques jours dans cet archipel parfumé, car nous manquions d'eau douce ; mais toutes ces îles sont sans port, et c'est peut-être à cette étrange et heureuse circonstance qu'elles doivent d'être restées pures et libres au milieu de tant de corruption et de cruauté.

J'avais souvent entendu dire que les pros-volants des Carolines étaient des embarcations taillées de telle sorte qu'à l'aide d'une voile triangulaire en pagne, deux balanciers et un pilote gouvernant avec le pied, on coupait, pour ainsi dire, le vent. Eh bien, ce qui me paraissait alors une ridicule exagération des voyageurs, devint à mes yeux une éclatante vérité, et c'est un des phénomènes nautiques les plus curieux à observer que ces hardis insulaires, debout ou accroupis sur leur pros plein d'élégance, se jouant des vents, triomphant de la violence des moussons, et passant, comme de rapides hirondelles, au milieu des courants et des récifs les plus dangereux et le plus étroitement resserrés. Que leur importe à eux qu'une embarcation chavire! ils sont là pour la relever, ainsi qu'on le ferait chez nous dans un bassin tranquille et à l'aide de nos palans et de nos grues. Quant à ces hommes aussi intrépides qu'intelligents, ne craignez rien pour leur vie ; la mer est leur élément ; le courroux des tempêtes, leur délassement le plus désiré, et l'on ne comprend pas tant de souplesse et d'agilité au milieu d'obstacles si multipliés et si imprévus. Le Carolin est un homme, un poisson et un oiseau à la fois.

Tous les individus qui montèrent à bord se faisaient remarquer par une taille gracieuse et des mouvements pleins de liberté. Il y avait de la noblesse dans leur démarche, de l'expression dans leurs gestes, du vrai rire dans leur gaieté d'enfant. Pourtant il était aisé de reconnaître, même dans leur empressement à venir à nous, qu'un douloureux souvenir leur commandait une grande défiance. Braves gens, qu'un capitaine sans foi ni pitié aura trompés et poursuivis au milieu de leurs joies! Deux des insulaires qui nous firent visite, et pour lesquels les autres semblaient montrer quelque déférence, avaient sur les cuisses et sur les jambes des tatouages ravissants dessinés avec une régularité parfaite : c'étaient deux demi-chefs, deux demi-rois, et ils n'eussent pas eu cet ornement en usage chez tant de peuples, qu'il

eût encore été facile de reconnaître leur supériorité à la noblesse de leurs manières, à leur haute stature et à leur force musculaire. Un pagne étroit couvrait les reins de chaque individu, et tout le reste du corps était sans vêtement. Quelques-uns avaient aussi des colliers faits avec les folioles de cocotier, et des bracelets coquets tressés avec un art infini.

Un groupe de cinq ou six naturels, sans doute pour payer leur bienvenue et notre bon accueil, se mit à danser, et je ne saurais vous dire tout ce qu'il y avait d'amusant et de curieux dans cette petite fête si courtoisement improvisée.

Cependant nous naviguions à l'aide de petites bouffées presque imperceptibles; mais un grain à l'horizon nous annonça de la pluie. Nous manquions d'eau, et, afin d'en ramasser au moment de l'averse, nous dressâmes nos tentes, et allâmes chercher dans la batterie quelques boulets pour jeter sur la toile et faire entonnoir. A l'aspect de ces projectiles portés par les matelots, les Carolins, effrayés, poussèrent des cris sinistres et semblèrent nous accuser de trahison. Nous eûmes beau leur prodiguer de nouvelles et ferventes caresses, ils bondirent sur le bastingage, s'élancèrent dans les flots comme des plongeons, et rejoignirent à la nage leurs embarcations au large.

L'archipel des Carolines s'effaça bientôt à l'horizon, je le perdis de vue avec un serrement de cœur qui m'accompagna bien avant dans la traversée, et cependant je ne savais pas encore tout ce que je devrais de reconnaissance dans l'avenir à l'un des plus puissants rois de ces îles, où vit en paix jusqu'à présent le peuple le plus beau, le plus doux, le plus généreux de la terre.

XXV

COUP D'OEIL RÉTROSPECTIF

Quand le présent est triste, quand l'avenir se décolore, on ne peut guère trouver de consolation que dans ce qui a fui, dans ce qui n'est plus.

En mer surtout, le passage est rapide et prompt de la joie à la tristesse, de l'ivresse au désespoir. Ce qui chez vous, citadins, est noblesse, courage, grandeur d'âme, est ici chose simple, commune et de tous les jours. L'homme n'a pas changé, mais bien l'élément: voilà tout.

Qu'avez-vous à craindre dans vos demeures, sur vos couches moelleuses ou dans vos promenades sablées? Un bruit importun de voitures roulant l'orgueil et la paresse, la visite d'un ennuyeux, une querelle de jeune fille jalouse et irritée, grondant peut-être afin de se raccommoder avec vous; la secousse d'un piéton maladroit qui vous coudoie en saluant du regard ou du sourire une vieille douairière se pavanant dans ses soieries, ou bien une entorse contre un pavé mal nivelé, ou les éclaboussures d'un coursier au galop...

Mais en mer, ô mes amis! les *contrariétés* se dessinent plus tranchées et s'accumulent plus actives et plus menaçantes. C'est une bourrasque qui vous fait sautiller comme l'eau qui bout, et bondir comme un ballon; c'est un calme plat qui vous énerve, qui vous abrutit, pour ainsi dire, dans une inactivité assoupissante; c'est aussi une roche sous-marine qui entr'ouvre votre navire frétillant et vous réveille au milieu d'un rêve consolateur; c'est la tempête avec ses hurlements; c'est la trombe avec ses ravages; c'est le chaos avec ses ténèbres... A la bonne heure! il y a là matière à réflexion, il y a là sujet raisonnable de délassement, de craintes et de plaisirs.

Essayez de cette vie de marin dont je vous parle, essayez-en pendant seulement quelques mois, au sein de certaines mers que je vous montrerai du doigt, et nous verrons qui de nous deux sera plus excusable de chercher, comme on dit vulgairement, *à tuer les heures*, lesquelles, en dépit du soleil, ne marchent pas toutes avec la même rapidité.

Le ciel aussi a ses caprices; ce n'est pas toujours son azur qui le fait bleu ou ses nuages qui l'assombrissent, mais bien nos humeurs et nos passions.

Voyons où me jetteront les pensées qui m'assiégent en ce moment: raison ou folie, il faut que j'écrive; le sillage est tranquille, mes pinceaux sont oisifs en présence de cet immense et silencieux horizon qui me cercle; armons-nous de la plume et rétrogradons. La route à faire me paraîtra peut être moins lourde en face de ce que j'ai parcouru. C'est en quelque sorte un élan favorable à la lutte qui va s'engager.

Un regard donc vers ce passé.

Il y a certes grand profit, après une relâche, à se recueillir dans les impressions que l'on a subies, à les analyser, à les comparer à celles qui les ont précédées, à en tirer les conséquences les plus rationnelles, et à se faire de tout cela une règle invariable pour l'avenir.

Là seulement est la vraie morale du voyage, là seulement en est la juste appréciation.

Un rapide coup d'œil sur les divers repos de cette longue et pénible campagne nous fera, je le pense, mieux apprécier ce qu'il y a de sensé dans cette façon de juger les faits accomplis. L'aridité n'est que dans l'inutile.

Gibraltar, sur l'extrémité la plus méridionale de l'Europe, m'aida à comprendre que toute lumière vivifiante vient du centre, et que, plus les rayons divergent, moins ils éclairent, moins ils réchauffent. Gibraltar, en face du Mont-aux-Singes, s'imprègne de l'Afrique et reflète imparfaitement une terre de civilisation et de progrès. L'agiotage y trône sur toutes les places publiques; la misère, la honte, le libertinage et la paresse s'y promènent et s'y endorment tour à tour, pleins de mépris pour le jour qui vient de passer, insouciants pour celui qui se lève, et le grand pavillon britannique ne flotte que sur l'abrutissement.

Deux pas vers le nord, ce sont des cités commerçantes; deux pas au sud, ce sont des huttes, des voleurs, des pirates, des assassins. Je quittai Gibraltar avec un sentiment de tristesse, car j'anéantis là une de mes douces chimères, à savoir, que la force ne devrait exister qu'appuyée sur l'industrie et le bien-être du plus grand nombre.

Ténériffe m'offrit bientôt un spectacle plus effrayant encore. C'était toujours une Espagne, mais une Espagne sans avenir, puisqu'elle luttait sans énergie contre les maux présents qui l'écrasaient. Ténériffe mourra vaincue par un brick de guerre ou écrasée sous une colère de son volcan.

On s'échappe de Sainte-Croix comme on fuit le cadavre d'un reptile à moitié putréfié, et Sainte-Croix pourtant est une capitale.

Puis vient le Brésil avec ses richesses minéralogiques, toujours prêtes à écraser celles qui font seules la gloire des empires. Ici, c'est la vieille Europe en hostilité permanente avec la jeune Amérique. La première, forte comme le torse qui n'approche pas encore de la vétusté; l'autre, levant la tête ainsi que l'enfant insoumis révolté contre son maitre.

Le Brésil est un contraste perpétuel et de tous les pas; car la cité, belle, florissante et populeuse, touche au sol sauvage où vivent des peuples qui ne veulent point d'une société marâtre. Au surplus, le Brésil n'a pu être jugé par nous que dans sa capitale, où croupit tant de misère et où se pavane un luxe si étourdissant. A Rio, je crois vous l'avoir fait comprendre, la fortune est la première et la plus sûre des recommandations, et l'on ne juge du mérite de tel ou tel que d'après la somptuosité si mal entendue de ses vêtements ou de ses équipages, et la grosseur ou l'éclat de ses rubis et de ses diamants.

Mais si la capitale de ce vaste empire offre à l'œil de l'observateur cette double misère que je vous signale et que j'ai déjà touchée du doigt, vous comprenez ce que doivent être les autres capitaineries, les villes intérieures, où retentit incessamment un cri d'indépendance et de liberté que le despotisme ne veut entendre que lorsqu'il ébranle les voûtes de son palais et fait trembler son trône.

Le Brésil m'a épouvanté surtout par ses prêtres et ses moines, puissance d'autant plus redoutable qu'on lui permet, à elle, toutes sortes de prédications, et qu'elle parle à la foule ignorante et agenouillée, qui ne demande qu'à rester dans cette humble posture volontairement acceptée.

Il y a trop d'esclavage sur la terre découverte par Cabral pour qu'il puisse aisément s'y répandre un parfum de liberté, de gloire et d'indépendance.

Je dis donc adieu au Brésil sans trop savoir si je lui devais des pleurs ou de l'admiration.

Le cap de Bonne-Espérance leva bientôt sa tête devant nous. Oh! ici la puissance anglaise n'avait pas eu seulement à lutter contre des hordes d'anthropophages; les Hollandais s'étaient d'abord montrés sur ce sol abrupt qu'ils avaient en quelque sorte façonné à leur industrie. La ville du Cap était avancée, et le commerce seul, à défaut des trésors que le Brésil et Golconde cachent dans les profondeurs de la terre et dans le lit des torrents, pouvait maintenir le léopard sur la Croupe du Lion et les batteries qui dominent la cité.

Qu'ont voulu les Anglais en s'implantant au cap de Bonne-Espérance? Asseoir les bases d'un comptoir productif, et pas autre chose. Les navires voyageurs leur payent tribut lorsqu'ils vont aux Indes Orientales ou qu'ils en reviennnent. Le génie spéculateur ne voit guère au delà.

Je vous ai dit l'influence de la colonie européenne sur les peuplades sauvages qui l'entourent et la circonscrivent; je vous ai montré la civilisation ambitieuse et corruptrice, en guerre ouverte avec les mœurs farouches qu'on ne tente pas même d'apprivoiser. Un autre, peut-être, vous dira bientôt les résultats fatals de cette apathie britannique pour toute conquête régénératrice, que les écrivains de chaque époque ont constamment reprochée au peuple le plus puissant du monde.

Table-Bay n'est plus qu'un entrepôt. Les Hollandais avaient jeté sur l'avenir de ce pays un regard moins égoïste, et tenté du moins de s'agrandir par la morale, bien autrement puissante que les persécutions et la tyrannie.

Quand on voit côte à côte Bourbon et l'Ile de France, on se sent le rouge de la honte et de la colère monter au visage; le cœur bat plus violemment au souvenir du marché *d'ami* imposé à la France par le traité de 1814, et l'on se hâte de détourner la vue du triste pavillon qui flotte sur l'édifice qu'on nomme, je crois, là-bas, à Saint-Denis, *la Maison du Gouvernement.*

En partant du cap de Bonne-Espérance, je me dis que le peuple anglais était un grand peuple.

Dès que je dis adieu à l'Ile de France, dont je vous ai parlé avec tant d'amour, je me dis encore: Le peuple anglais est un peuple usurpateur, qui ne veut occuper nulle part une place secondaire dans l'histoire des nations.

En saluant Endrack, Edels, Irck-Hatigs et la presqu'île Péron, je crus visiter une tombe; la vie est impossible sur ces plateaux de grès, de sable et de coquillages brisés. La Grande-Bretagne n'aura aucune conquête à tenter sur ces parages, à moins pourtant que vous ne vouliez, vous ou vous, essayer de vous y établir.

Puis vinrent Timor et les terres fécondes qui l'entourent; Timor la sauvage et les îles ravissantes qui se courbent devant elle comme d'humbles sujettes. Ce qui fait la force de Timor, devenue colonie européenne, c'est la rivalité orgueilleuse des rajahs, qui se sont soumis d'abord pour implorer un appui, et qui n'ont pas eu plus tard la bonne volonté de s'affranchir du joug, tant la paresse est écrasante sous son climat de feu. Je dus m'éloigner de Timor comme on s'éloigne d'un volcan qui gronde, prêt à lancer ses laves et à ébranler la terre.

A quelques pas de Timor, je visitai une *île de deuil* et de massacres. On aspire à Ombay une *odeur de sang* qui épouvante. On voudrait avoir des ailes pour échapper au cric et à la flèche empoisonnée du farouche Ombayen.

Que vous dirai-je d'Amboine, jetée au milieu d'un nombre considérable d'îles indépendantes par le fait, quoique payant tribut à la Hollande et au Portugal, satisfaits aujourd'hui de la part de richesses que ces deux royaumes ont su trouver dans les forêts immenses qui pèsent sur un sol toujours jeune et fort?

Amboine ne sera pas toujours debout, et vous glissez devant son pavillon dominateur de la plage, ainsi qu'on le fait en quittant le lit d'un malade épuisé par la souffrance.

Quant à Rawack, Waigiou, Boni et la terre des Papous, l'Europe ne s'y montre qu'en passant; et elle a grand tort, je vous l'atteste, de regarder en pitié tant de fertiles coteaux, tant de superbes montagnes: c'est toujours l'homme primitif, c'est le nègre dans sa hutte enfumée, la brute dans sa tanière; et si quelque lumière brille parfois au sein de ces peuplades, c'est l'instinct qui l'a fait éclater, car l'amour seul de la conservation opère des miracles.

Je ne pousse pas plus loin maintenant ces réflexions arrachées à ma conscience par la rapidité même des courses effectuées. Cela a passé si vite, si brusquement, qu'on est plus tard disposé à croire que des années entières vous en séparent.

Les jours sont lents à qui ne change pas de place, à qui s'assoupit dans sa nonchalance et son dégoût; les mois passent vite à qui les remplit avec avidité, à qui marche avec le temps, de peur qu'il ne lui échappe.

Il me semble que ce n'est que d'hier que j'ai quitté la France ; mais par une triste compensation, je crois sentir qu'il y a bien des années que je n'ai serré la main de mes amis de là-bas. Ah! c'est que le cœur ne se fait pas aux illusions; c'est que la tendresse, en sens inverse de l'optique, grandit dans l'éloignement.

Suis-je pardonné de cette brève revue rétrospective à laquelle une navigation monotone vient de me convier? Ai-je besoin de demander grâce pour ces quelques pages qui m'ont reposé de mes fatigues et fait patiemment attendre la brise plus fraîche que j'entends déjà siffler dans les voiles et les cordages?

XXVI

EN MER

Pêche de la baleine.

Pour la cinquième ou sixième fois depuis notre départ, nous voyons glisser près de nous, infatigables et ardents, patients ou robustes, des pêcheurs de baleines.

Voici la vie la plus active de l'homme, voici sa vie la plus périlleuse.

Ici tout est fatigue et travail; ici chaque heure de la journée peut être le dénoûment d'un drame terrible, car le navire a pour escorte permanente les colères du ciel et celles des flots; car son existence, à lui, il la passe dans les mers les plus orageuses du globe; car les ennemis qu'il cherche, qu'il combat, qu'il dompte, sont les plus forts, les plus puissants, les plus redoutables des êtres vivants, alors qu'on les traque dans leur immense empire. Pour de semblables jeux il faut des poitrines et des bras de fer, il faut des hommes d'élite regardant la mort d'un œil serein, et prêts à tout oser pour le prompt succès de leur course, à laquelle ils attachent plus de prix qu'on n'en mettrait à la conquête d'une ville ou d'une province.

Voyez-les aujourd'hui, tristes, découragés, sans énergie, assoupis sur leur pont muet...; c'est que l'ennemi est loin et se cache, c'est que leur journée sera sans combat et les nuages sans violence.

Le voici maintenant, cet ennemi redoutable! ils se redressent au signal de l'homme hissé au haut du grand mât, lestes, impétueux, lançant à l'air leurs plus énergiques jurons, et se précipitant comme des loups affamés, ou plutôt comme des soldats aguerris dans une frêle embarcation qu'un seul mouvement de leur ennemi peut briser en mille éclats. Je vous le dis, parce que cela est : parfois on trouve de par le monde des existences tellement tourmentées, si violemment et si fréquemment tiraillées par le courroux des éléments et des hommes, qu'elles feraient douter de la raison humaine.

Je n'ai jamais passé à côté de Rouvière, ce colon généreux du cap de Bonne-Espérance, sans porter dévotement la main à mon chapeau. Eh bien, le pêcheur de baleines a la même puissance sur moi : de loin comme de près, je le salue avec un respect qui tient de l'admiration. Je m'incline devant cette figure brûlée par le soleil ou creusée par les frimas, mais toujours grave et réfléchie.

Et pour tant de périls à braver, que gagne le matelot pêcheur ou le matelot harponneur? Il peut sans doute, au retour de son voyage, apporter à sa famille rassurée des trésors suffisants pour embellir une vieillesse tranquille? Hélas! non : ce qui l'accompagne au retour, ce sont quelques piastres dans sa bourse de cuir, c'est une semaine de gala et d'orgie avec les amis du village, c'est un corps brisé, c'est la misère avec ses horreurs... Et puis il repart, il reprend la mer, il retourne à la récolte de ces piastres dépensées avec tant d'insouciance... Et le vieux père voit s'ouvrir la tombe sans recevoir le dernier adieu du fils englouti loin de lui sous les glaces polaires.

Si jamais digression fut permise à un navigateur, c'est celle, à coup sûr, qui m'entraîne en ce moment; on me la pardonnera, j'espère; je ne sors pas de l'élément que j'ai pris à tâche de faire connaître; je ne quitte pas le champ de bataille sur lequel je me promène depuis bientôt près de deux ans. La course est si longue encore!

Quelques détails.

La force de la baleine est, pour ainsi dire, en proportion de sa taille monstrueuse, et ses passions peuvent, selon toutes les probabilités, être comprises et analysées. La rapidité de la baleine est telle, que les mers paraissent trop étroites aux caprices et aux exigences de ses évolutions, et que l'imagination la plus désordonnée recule en présence de l'exactitude des calculs obtenus à l'aide de documents et de faits irrécusables.

Cependant il en est de ces monstrueux cétacés comme de toutes les gigantesques créations de Dieu; ce n'est qu'après de sévères études, ce n'est qu'après bien des années et souvent bien des siècles de travaux et d'expériences, que l'on est parvenu à les connaître, à les classer. L'histoire et la philosophie n'acceptent le merveilleux que lorsqu'il n'est pas l'absurde, et l'homme a maintenant une trop juste idée de la sagesse divine pour ne pas se révolter contre les phénomènes dont la peur, la sottise et l'ignorance ont si longtemps fait l'objet de leur culte irréfléchi. C'est bien assez des trésors de la création que tous les climats de la terre offrent à la méditation humaine, sans que nous ayons besoin de créer nous-mêmes des fantômes et des chimères qui, au lieu de l'élargir, donneraient un brevet d'impuissance à la volonté divine.

Nous savons aujourd'hui ce que nous devons penser de ces contes antiques des premiers explorateurs des mers glaciales, qui avaient nommé *kraken* un monstre auquel ils donnaient mille bras, d'une dimension gigantesque, appelant à lui des légions innombrables de poissons nécessaires à son existence, comblant de son volume les mers les plus profondes, et égalant en hauteur ces montagnes secondaires qui servent d'échelons aux cimes neigeuses les plus élevées du monde.

Ces fameux cétacés ont disparu; la baleine a repris la place qu'elle doit occuper dans les *caprices* de Dieu, et sa place est encore la première, car ni l'hippopotame, ni l'éléphant, ni les rhinocéros, les plus gros animaux qui pèsent sur la terre, ne peuvent lui être comparés.

Néanmoins ne repoussons pas aujourd'hui toute idée contredite par des études récentes; il demeure incontestable que bien des espèces se sont abâtardies. Des animaux inconnus à tous les climats ont laissé

dans les entrailles de la terre, où on les a étudiées, des traces de leur existence à des époques éloignées, et nous ne voyons pas pourquoi la baleine n'aurait pas subi également cette loi de déprogression à laquelle ont été soumises tant de merveilles.

Les naturalistes le moins disposés à l'exagération ne repoussent point la pensée de l'existence de baleines d'une dimension de plus de cent mètres, et ils se basent sur des découvertes dont nous n'avons pas mission de constater l'authenticité. Quoi qu'il en soit, les baleines que nos intrépides pêcheurs vont chercher dans leur empire n'égalent pas ces gigantesques proportions, et la longueur avérée des plus colossales ne dépasse guère quarante-cinq ou cinquante mètres.

Je vous l'ai dit, et vous le savez, je suis courtois. En vous offrant le bras pour vous conduire à travers toutes les régions jusqu'à la petite île Campbell, la terre la plus rapprochée de l'antipode de Paris, je me suis presque engagé à vous faire connaître quelques-unes des légions d'habitants de ces mers si vastes, si terribles dans leurs colères et surtout dans leurs calmes. C'est bien le moins aussi que je vous dise la vie et la mort du puissant monarque qui règne sur tant de sujets. Faisons taire notre orgueil plébéien, et parlons d'un roi. Le drame est là avec son sang et ses terreurs.

Une histoire épisodique des chasses de la baleine, avec ses dates précises et les divers instruments propres à cette guerre si dangereuse, serait un des livres les plus utiles aux explorateurs de toutes les mers polaires, et pour exciter le zèle de quelque écrivain patient et consciencieux, je me hâte d'ajouter que ce serait aussi une spéculation fort lucrative. Tant de gens sont intéressés à cette étude, et sur les navires les heures passent si lentes et si assombries !



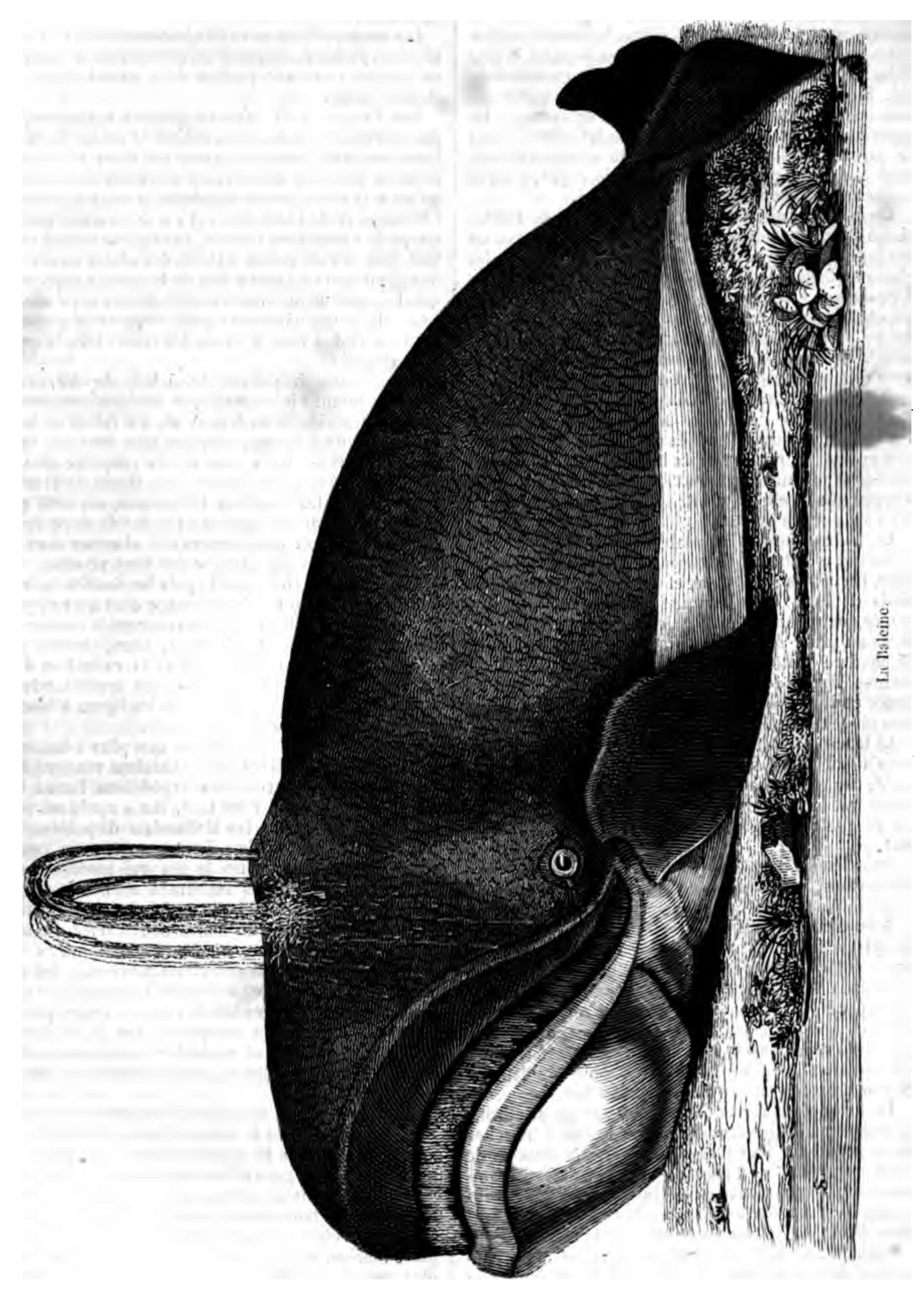
... Cet adversaire audacieux et terrible, c'est l'ours blanc. (Page 144.)

Je ne me suis point imposé cette tâche laborieuse; mais avant de dire le drame où le pêcheur joue un rôle si hasardeux, que je vous apprenne encore que l'homme et l'espadon ne sont pas les seuls ennemis redoutables donnés par le ciel à la baleine. Au sein des climats les plus âpres, elle trouve encore, alors que la vieillesse la détruit, ou quand de récentes blessures épuisent ses forces, un adversaire qui ose la poursuivre jusque dans son élément. Cet adversaire audacieux et terrible, c'est l'ours blanc, tristement assis sur les plages neigeuses, ou voyageur aventureux sur les montagnes de glaces où il s'est perché comme en un observatoire. A l'aspect de la baleine qui succombe et de celle qui, jeune encore, n'a pas essayé ses forces dans de rudes combats, l'ours marin s'élance au sein des flots, ardent, impétueux, vorace, souvent affamé; il nage, il atteint le monstrueux cétacé, il s'attache à ses flancs qu'il déchire, qu'il met en lambeaux jusqu'à ce que la douleur forçant la baleine à une légitime défense, une ardente lutte s'engage entre les deux champions. C'est alors une rencontre à mort, car il y a rage des deux côtés; le quadrupède remonte à la surface, s'abrite derrière un roc glacé, reparaît, s'élance de nouveau jusqu'à ce que le monstre gigantesque, le heurtant de sa tête ou le broyant sous une flagellation de sa vaste queue, le livre en pâture aux oiseaux de proie et aux voraces poissons de ces mers tempêtueuses.

Si l'on se demande pourquoi il a été reconnu que les baleines boréales sont incontestablement plus brutales, plus tracassières que les baleines australes, et pourquoi ces deux espèces le sont beaucoup plus aussi que celles qu'on poursuit çà et là dans des régions tempérées, peut-être ne sera-t-il pas difficile d'en trouver une raison logique dans les rapports des climats

avec les diverses natures qui enrichissent les mers et les terres.

Ne sait-on pas que les lions et les tigres de Nubie, de l'Atlas, du Caucase et du grand désert de Sahar- sont indubitablement plus féroces que ceux d'Améa rique, où les chaleurs tropicales, combattues par les



La Baleine.

vents froids et quelquefois glacés arrivant des neigeuses Cordillères, rendent à tout ce qui respire ce calme, cette harmonie si nécessaires aux caractères tempérés?

Là-bas, en effet, des sables, l'immensité muette, terrible par son silence, plus terrible encore par le siroco brûlant qui la balaye; ici, les chants des oiseaux, des vallées délicieuses, un ciel parfumé, une terre féconde; d'une part, la sécheresse des roches sans source, sans fraîcheur; de l'autre, la majesté imposante de larges fleuves traversant des pays où la plus riche végétation semble leur disputer la conquête du sol. En Afrique, tout effort est presque impuissant pour soutenir une vie de souffrance et de carnage. En Amérique, une nourriture abondante est offerte à tout ce qui respire. La guerre apprend la cruauté; le malheur excite les passions des âmes; le repos, c'est le bonheur, et le bonheur, c'est l'humanité.

Les navires baleiniers ont ordinairement de trente-cinq à quarante mètres de longueur; on les double d'un bordage de chêne assez fort pour résister au choc des glaçons ; ils portent de trente à quarante-cinq hommes d'équipage, y compris le capitaine, le chirurgien et les chefs de pirogues, qui sont considérés comme officiers. Chaque navire baleinier a de six à neuf chaloupes de huit mètres de long, de deux de large et d'un mètre de profondeur. Un ou deux harponneurs son[illegible] à chaque chaloupe ; on les choisit parmi l[illegible] de l'équipage les plus forts, les plus a[illegible]plus expérimentés pour diriger l'embarcation suivant la marche de la baleine, lors même que celle-ci nage entre deux eaux, et assez habiles pour la frapper quand elle se montre à la surface pour respirer l'air par ses évents.

Les instruments indispensables pour cette pêche sont le harpon et la lance. Le harpon est un dard triangulaire, barbelé sur les bords, et dont la tige en fer a trois pieds de long; il se termine par une douille prolongée par un manche d'égale longueur ou de cinq pieds au plus; au-dessus de la douille est une boucle en chanvre natté à laquelle est fixé le funin qu'on nomme ligne, dont la grosseur ordinaire est d'un pouce et demi à peu près, et long de cent quarante à cent cinquante brasses.

La lance est différente du harpon en ce que son fer n'a point d'ailes, afin de la pouvoir retirer facilement, car elle ne se darde point comme celui-ci et ne quitte pas la main du matelot agresseur; sa longueur est de quatorze pieds, y compris la hampe qui en a huit.

Nous lisons dans Albert que les pêcheurs ses contemporains, au lieu de jeter le harpon, le lançaient à l'aide d'une baliste.

Schneider prétend que les Anglais ont essayé de remplacer la baliste par une arme à feu, afin d'atteindre le cétacé d'une plus grande distance.

Et dans l'*Histoire des pêches des Hollandais*, traduite par M. Dereste, nous voyons que ce peuple a obtenu un meilleur résultat que les Anglais, qui se servaient du canon, en faisant, dans le même but, usage du mousquet, ce qui les exposait à moins de dangers et leur donnait plus de force et de facilité.

Près des côtes de la Floride, les sauvages, adroits et audacieux nageurs, prennent les baleines franches en se jetant sur leur tête et en enfonçant dans un de leurs évents un long cône de bois; puis ils se cramponnent à cette arme, en se laissant entraîner sous l'eau; ils remontent avec l'animal, et une fois à la surface, il font entrer un autre cône dans le second évent. La baleine, ne pouvant plus respirer, est alors contrainte de se jeter sur la côte ou sur un bas-fond, afin de ne point avaler un liquide qu'elle ne pourrait plus rejeter et qui l'étoufferait. C'est alors que ces sauvages la combattent et en triomphent plus aisément.

Ce sont là de ces faits vraiment extraordinaires consignés dans de graves annales, et que Lacépède lui-même, entre autres écrivains, ne refuse pas d'admettre, car ils lui ont été confiés par des témoins oculaires et dignes de foi.

Les notes préliminaires que je consigne ici ne seront pas lues, j'espère, sans intérêt, puisqu'elles deviennent en quelque sorte une préface de la grande page que je veux écrire.

Les Basques sont, d'après certains voyageurs, les premiers peuples qui ont exploité la pêche de la baleine au profit de l'industrie. De vieux manuscrits relatent des faits fort curieux relatifs à cette pêche, qu'on a faite de temps immémorial sur les côtes de l'Éthiopie et de l'Abyssinie, et j'ai lu, je crois, que du temps de l'empereur Claude, une baleine s'étant montrée dans la rade même d'Ostie, des câbles furent tendus d'un môle à l'autre afin de la retenir captive, et que l'empereur lui-même se mit en mer avec une escadre de petits bâtiments pour attaquer le monstre, dont on vint à bout à l'aide des archers de la garde prétorienne.

Au surplus, chaque peuple, à tour de rôle, revendique pour lui l'honneur d'une noble découverte ou d'une entreprise hasardeuse; et, s'il fallait se baser sur la logique des mots, résultant sans doute de la logique des faits, nous trouverions peut-être que les Castillans, dont les Basques depuis Henri de Transtamare étaient les humbles tributaires, auraient plus raison que les autres nations du globe de s'approprier l'honneur d'avoir les premiers osé attaquer dans son domaine le plus gigantesque des êtres vivants.

Les Asturiens suivirent de près les Castillans, et je vous défie d'expliquer à l'avantage d'un autre peuple l'acceptation par tous des mots espagnols donnés aux divers instruments des pêcheurs. Ainsi, sur une liste anglaise de 1589, conservée dans la collection d'Hacluit, les manches des harpons sont appelés *estacas*, les couteaux à émincer *machetes*, les lignes à lance et à harpon *va-y-venes* et *harponieras*.

Les Anglais ne tardèrent pas non plus à imiter les Espagnols, auxquels les hardis Catalans venaient de se joindre, et leurs premières expéditions furent brillantes et lucratives. Plus tard, mais après un court intervalle de temps, les Hollandais disputèrent les mers polaires aux Anglais, leurs rivaux; mais, comme ils craignaient beaucoup le feu qui menaçait sans cesse leurs navires, ils établirent un comptoir près du pôle arctique, où l'huile se fabriquait immédiatement après la pêche du monstrueux cétacé. De sorte qu'en moins de quatre années, ce comptoir, à côté duquel s'élevèrent des comptoirs nouveaux, fut aussi riche, aussi animé qu'Amsterdam lui-même. On cherche vainement aujourd'hui la place occupée par ces divers établissements européens, car la civilisation et le commerce ne se contentent pas seulement de bâtir, ils ont aussi leurs jours d'incendie et de destruction.

Je ne suivrai pas dans toutes ses phases de succès ou d'encouragement le résultat des pêches de la baleine dans les mers les plus difficiles du monde : mes recherches à cet égard m'entraîneraient trop loin; mais un résumé de quelques lignes dira à ceux pour qui les bienfaits de l'industrie ne sont point une futilité, les époques précises des conquêtes tentées par les intrépides marins, dont les dangers surgissaient d'autant plus grands que l'expérience ne leur était pas encore en aide. La chronologie est une science.

Aux douzième et treizième sècles, les baleines étaient en grand nombre près des côtes françaises,

de fréquentes pêches les poussèrent vers les latitudes septentrionales.

En 1672, par une prime l'Angleterre encouragea les pêcheurs; en 1695, une société se forma dans le même but, et les sommes versées par les souscripteurs se montèrent à près de cent mille livres sterling. Ils triomphèrent ainsi des efforts que les Basques et les Hollandais tentaient vainement afin de leur interdire la pêche sur les côtes du Spitzberg, du Groënland et dans le détroit de Davis.

Dès 1675, Ansticot, Rhode-Island, armèrent un grand nombre de vaisseaux pêcheurs; deux ans après, cent soixante-quatre navires bataves poursuivirent les baleines dans le Groënland et le détroit de Davis. En 1768, le grand Frédéric équipa plusieurs navires baleiniers et obtint d'immenses succès, car lui aussi ne se contentait pas d'une seule gloire. En 1774, ce fut une compagnie suédoise qui spécula sur les produits de cette pêche. En 1775, le roi de Danemark fournit des bâtiments appartenant à l'État, qui rivalisèrent avec bonheur contre les navires de commerce. Le parlement anglais jeta en 1779 l'or et les faveurs comme un encouragement aux pêcheurs de baleines qui venaient enrichir la métropole.

La France arma à ses frais, en 1784, six bâtiments destinés à cette pêche, et fit venir à Dunkerque plusieurs familles de l'île de Nantuckett, très-habiles harponneurs de baleines éprouvés dans mille rencontres. En 1789, trente-deux navires hambourgeois sillonnèrent le détroit de Davis, les côtes du Groënland, et dans des courses très-productives, contribuèrent avec les autres peuples à chasser plus loin encore vers le pôle les monstres qui jusque-là se promenaient plus près de nous sans fatigue ni combats. Ainsi toutes les nations de l'Europe parurent animées du même désir, toutes celles surtout dont la mer frappait les côtes se firent une concurrence outrée, jusqu'à ce que les nombreux malheurs signalés eurent mis un frein à cette ardeur insatiable de pêche, de laquelle l'industrie tirait de si précieux avantages.

La baleine franche se nourrit de crabes et de mollusques; ces animaux, dont elle fait sa proie, sont très-petits : aussi leur grand nombre compense-t-il le peu de substance qu'ils fournissent. Les mers fréquentées par la baleine en sont tellement infestées qu'elle n'a qu'à ouvrir la gueule pour en prendre des milliers. La maigreur des baleines dans les eaux où ces mollusques sont très-rares atteste que c'est là en effet la véritable nourriture de ces monstrueux cétacés. A quelque distance que la baleine doive aller chercher son aliment, elle franchit avec une si grande rapidité l'espace qui l'en sépare, qu'elle laisse derrière elle un large et profond sillon, sa vitesse étant supérieure à celle des vents alizés. En supposant que douze heures de repos lui suffisent par jour, il lui faudrait quarante-quatre jours pour faire le tour du monde en suivant l'équateur, et vingt-quatre jours en suivant le méridien. Puisqu'un boulet de quarante-huit parcourt l'espace avec une extrême rapidité et que son volume est au moins six mille fois plus petit que celui de la baleine, la force du boulet n'est donc que le soixantième de la force du géant des mers; donc encore le choc produit par le cétacé est soixante fois plus terrible, et cependant cette vitesse n'est point évaluée d'après la plus grande rapidité de la baleine : l'éclair seul peut être comparé à sa marche, lorsqu'une vibration de sa vaste queue et les élans simultanés de ses deux nageoires la font disparaître aux regards. Cette rapidité et cette force expliquent comment, lorsque l'animal blessé plonge et revient perpendiculairement à la surface, il peut soulever et culbuter un navire.

La baleine est beaucoup tourmentée par un petit crustacé vulgairement appelé *pou de baleine*, qui s'attache tellement à sa peau qu'on la déchire plutôt que de l'en arracher. Il choisit de préférence les parties délicates du monstre; une quantité d'autres insectes pullulent sur son dos et attirent un nombre prodigieux d'oiseaux de mer qui s'en nourrissent. Si ces insectes parviennent à s'attacher à la langue de la baleine, sa mort est certaine, car ils multiplient si promptement, que cette famille dévorante finit par lui ronger la langue. Outre ces ennemis, le roi des mers a encore à craindre l'espadon, et nous avons déjà donné les détails du drame qui a lieu dans la lutte; puis les *dauphins gladiateurs*, qui, réunis en groupe, cerclent la baleine, la harcèlent de toutes parts pour la contraindre à ouvrir la gueule; alors le plus proche ou le plus hardi se précipite sur sa langue et la met en pièces.

Les baleines s'accouplent debout, et choisissent à cet effet une baie ou une rade tranquille. Elles mettent bas un baleineau (rarement deux) qui, en naissant, n'a guère que douze ou quinze pieds de longueur. Dès lors aussi les courses de la mère sont moins bruyantes, moins capricieuses; elle se plaît dans les eaux où elle a commencé à exercer sa tendresse : peut-être craint-elle aussi de fatiguer son *petit*, qui ne tarde pas cependant à mettre à profit cette force merveilleuse que le ciel lui a donnée, et qui, semblable tout d'abord à un jeune poulain, bondit en étourdi, et donne ainsi le signal au guetteur constamment en alerte. On dit que la baleine porte de huit à neuf mois; quelques naturalistes vont jusqu'à dix ou onze. Ce sont là des faits fort difficiles à constater.

Le naturel de ce cétacé est doux, même timide; on n'en a jamais vu sans être attaquées se ruer sur les navires, et si l'on remarque moins d'emportement dans celles que l'on trouve pour ainsi dire égarées dans les régions voisines de l'équateur que dans celles qui fréquentent les latitudes polaires, c'est que la guerre permanente que celles-ci ont à soutenir leur apprend à user de leur force et de leur puissance.

Voici un rapide aperçu des rivages et des mers où les navigateurs ont rencontré des baleines.

Au Spitzberg, vers le quatre-vingtième degré de latitude; au nouveau et à l'ancien Groënland, à l'Islande, au détroit de Davis, au Canada, à Terre-Neuve, à la Caroline, à cette partie de l'océan Atlantique austral vers le quarantième degré de latitude et vers le trente-sixième de longitude occidentale, à compter du méridien de Paris; à l'île Mocha, quarantième degré de latitude, voisine des côtes du Chili, dans le grand océan méridional; à Guatimala, au golfe de Panama, aux îles Gallapago, aux rivages occidentaux du Mexique, dans la zone torride; au Japon, à la Corée, aux Philippines, au cap de Galles, à la pointe de l'île de Ceylan, aux environs du golfe Persique, à l'île de Socotora, près de l'Arabie Heureuse; à la côte occidentale d'Afrique, à Madagascar, à la baie de Sainte-Hélène, à la Guinée, à la Corse, dans la Méditerranée, dans le golfe de Gascogne, dans la mer Baltique et dans la Norwége.

Maintenant devons-nous conclure de ces renseignements fournis et certifiés par les navigateurs que la baleine fréquente habituellement toutes les mers indiquées plus haut? Non, car ce serait compromettre la vérité du fait de fonder la règle générale sur quelques exceptions, attendu que si des baleines se sont montrées près de l'île de Corse et dans le golfe de Gascogne, c'est qu'elles y auront été poussées et en-

traînées par quelque révolution marine. Duhamel, dans son *Traité des Pêches*, nous signale que dans la Corée on a pendant longtemps trouvé des baleines harponnées au Spitzberg ou au Groënland par des Européens. Ce fait seul nous prouve l'instabilité du gigantesque cétacé, mais ne nous conduit pas à indiquer toutes les mers du monde comme propres à sa pêche.

Vous connaissez le monstre, non pas, à la vérité, dans toutes les circonstances de sa longue vie, puisqu'on lui accorde sans effort une existence de neuf à dix siècles au moins, mais vous savez maintenant ce qu'il a de gigantesque et de terrible à la fois... Eh bien, l'homme va l'attaquer dans son empire, le poursuivre, le combattre et le vaincre.

Disons comment ce jeu s'exécute, car c'est un jeu aussi auquel se livrent de gaieté de cœur certains êtres affamés de périls, pour qui, sans désespoir, la peine est une habitude et la mort un refuge.

Je raconte simplement.

Dès que le matelot *guetteur* aperçoit du haut de la mâture le dos d'une baleine, les canots sont promptement jetés à la mer et dirigés vers l'endroit indiqué par la vigie; on rame avec précaution vers l'animal; le plus souvent les embarcations décrivent un circuit pour venir se placer à côté de la baleine, afin que le matelot harponneur, debout sur l'avant de la chaloupe, saisisse l'instant favorable pour lancer le fer meurtrier sous la nageoire du monstre. L'adresse du harponneur consiste à frapper sur cette partie du corps le gigantesque cétacé, car non-seulement le dard pénètre sans difficulté, mais encore il atteint les poumons, et la mort est presque instantanée. On reconnait la justesse du coup lorsque la baleine, remontant sur l'eau après sa blessure, vomit par ses évents son sang en abondance et trace un rouge sillon sur les flots. Dès qu'elle se sent blessée, la baleine fouette les flots de son immense queue, et malheur alors à la pirogue qui se trouve sous le coup; en un clin d'œil elle est brisée et engloutie. La douleur arrache à l'animal un sourd mugissement; il plonge aussitôt et avec une telle rapidité, que si l'on n'avait soin de mouiller la ligne qui tient au harpon, elle prendrait feu par le frottement. On veille surtout à ce que nul obstacle n'arrête le funin, de peur que la vitesse du monstre n'entraine la chaloupe et ne la fasse submerger.

Du navire on observe attentivement les diverses manœuvres du premier canot, afin qu'au cri de *rescousse!* on puisse porter secours aux pêcheurs. Pendant que la baleine fait filer la plus grande partie du cordage, une seconde chaloupe vient attacher une nouvelle ligne à celle qu'entraine le cétacé. Au bout d'un certain temps, qui diffère selon la blessure plus ou moins profonde, le monstre reparait à la surface, et la seconde chaloupe exécute les mêmes mouvements que la première. Il arrive souvent qu'un secours du bord est nécessaire; les matelots alors font entendre les trompes ou cornets de détresse, et le cordage même, prolongé par la *ligne de réserve*, est promptement coupé s'il se trouve trop court. Le monstre est bientôt loin des chaloupes; mais un pavillon nommé *gaillardet* leur indique du haut du mât quelle route a suivie le cétacé, qu'on a bientôt rejoint à force de rames, et l'on n'arrive ordinairement que pour terminer son agonie à coups de lance, ou l'attacher à l'aide de forts câbles, afin de le remorquer jusqu'à bâbord du navire.

Alors commence le travail du dépecement : les dépeceurs grimpent sur le dos de la baleine, retenue le long du bord par deux palans, dont les bouts des cordages sont fixés à la queue et à la tête du monstre. Pour marcher en sûreté sur le dos de leur victime, les travailleurs sont chaussés de grosses bottes garnies de crampons; des aides placés dans des chaloupes fournissent aux dépeceurs les instruments nécessaires, et dont les principaux sont les tranchants, les couteaux, les mains de fer et les crochets.

La première opération consiste à enlever la *pièce de revirement*, large de deux pieds à peu près et de toute la longueur de la baleine On découpe successivement d'autres bandes de chair ou pièces de lard sur tout le corps du cétacé, que l'on retourne par le moyen des palans; puis on procède au dépouillement de la tête : la langue est coupée le plus profondément possible et avec d'autant plus de soin, qu'on en extrait ordinairement six tonneaux d'huile.. Cette huile de la langue, que bon nombre de pêcheurs méprisent lorsque la pêche a été abondante, est corrosive au point d'altérer les chaudières. Plusieurs pêcheurs assurent que, s'il jaillissait de cette huile sur les membres des matelots occupés à découper, ils seraient à jamais perclus.

Quand les fanons sont arrachés et qu'il ne reste plus que la carcasse, on l'abandonne en dérive à une nuée d'oiseaux de mer que pendant le travail les aides ont peine à éloigner.

Les fanons et l'huile de la baleine ne sont pas tout ce que l'on peut en retirer. Les Groënlandais et quelques habitants du Nord mangent la peau et les nageoires; le cœur des baleineaux leur semble un mets exquis; ils remplacent les carreaux de vitres par les intestins corroyés du monstre: ils font des filets avec les tendons, et avec les poils des fanons d'excellentes lignes. Dans diverses contrées, les grands os et la mâchoire servent à la construction des cabanes.

Quelques exemples, malheureusement trop bien constatés, serviront de complément à ces pages que je m'obstine à ne pas croire inutiles dans la relation de mes courses, et diront les dangers d'une guerre qui a fait tant de victimes. Le commerce aussi a de sanglantes archives.

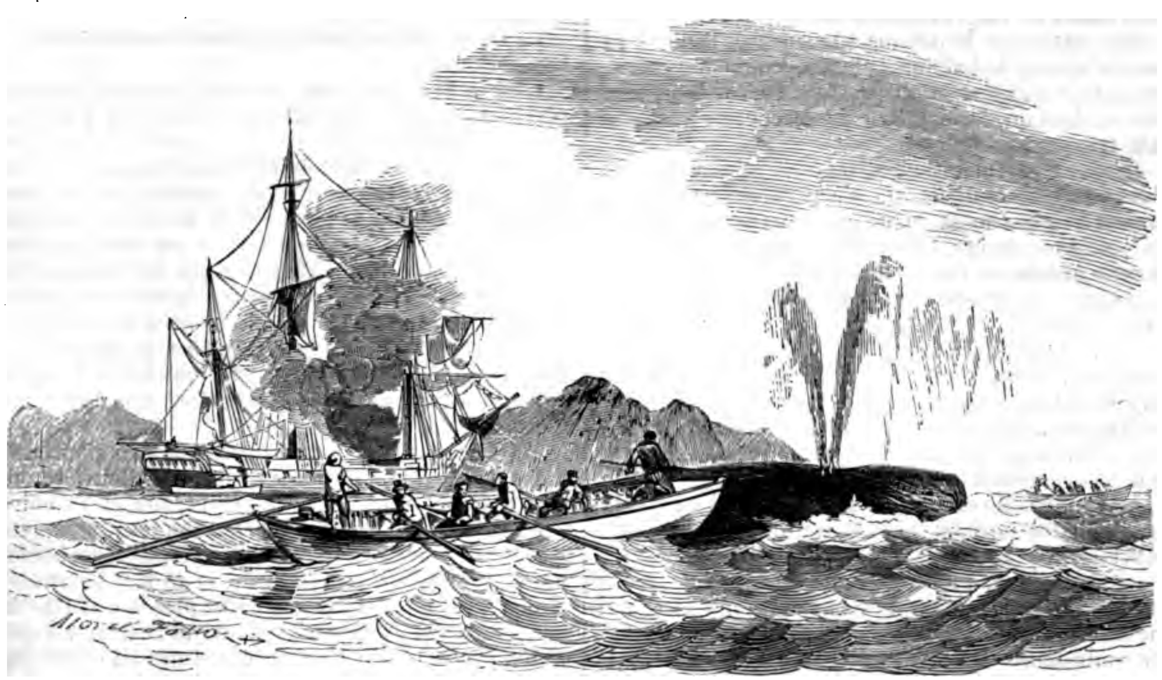
Lors d'une pêche complète et merveilleuse exécutée en trois mois, sans quitter les côtes du Chili, à une centaine de lieues à l'ouest, le capitaine Williams, de Dublin, allait harponner un baleineau, lorsque la mère, attentive, qui voit le danger de sa progéniture, s'élance par-dessus, et reçoit près de la nageoire le fer destiné à son enfant; on voyait des embarcations les inutiles efforts de la tendre mère, blessée à mort, pour éloigner à coups de tête et de queue celui pour qui elle venait de recevoir le dard fatal; et quand un deuxième harpon allait s'emparer du baleineau, ce fut encore la mère qui, avant de mourir, s'élança et reçu le fer aigu dans le dos. On trouve dans la relation d'une course très-difficile faite par le capitaine Macker, de Hambourg, dans les mers de l'Inde, les tristes détails d'un événement qui semble prouver une haute intelligence chez la baleine, alors surtout qu'elle est occupée de sa défense.

Le guetteur signale à la fois deux ennemis à combattre assez éloignés l'un de l'autre. A l'instant les chaloupes sont armées, les harponneurs à leur poste, et la chasse commence. Au bruit répété des avirons, les baleines respirent avec plus de force; elles voient le péril qui les menace, et les voilà côte à côte, se concertant peut-être sur les plus efficaces moyens de défense. Les canots sont évités; chacun des monstres, à deux encâblures, le premier à tribord, le second à bâbord, se tient en repos. Tout à coup ils s'élancent, et le navire entr'ouvert peut à peine assez manœuvrer

pour aller se jeter sur les Séchelles, où nul des canots n'arriva.

Le capitaine Clarke, de Liverpool, dit aussi que, sur le banc de Terre-Neuve, où sa pêche, en 1816, avait été fort heureuse, il eut la douleur, presque à la veille de son retour, de voir les deux canots qu'il avait mis à la mer broyés à la fois par un seul coup de queue du redoutable cétacé, sans qu'il lui fût possible de porter secours aux équipages qui les montaient, tant la fureur du monstre était épouvantable, tant elle paraissait disposée à accepter une nouvelle lutte. La baleine, alors qu'on ne l'attaque pas, alors que la douleur ne la force pas à combattre, est d'une douceur merveilleuse; on en a vu souvent escorter les navires comme des amis dévoués, et ne les quitter que parce que leur propre impatience et la rapidité de leurs mouvements ne s'accommodaient pas trop des allures lentes et régulières d'un vaisseau. Mais ce qui surtout a excité l'admiration et quelquefois même l'attendrissement des explorateurs, c'est l'amour qu'elles ont pour leur baleineau, amour aussi pur, aussi dévoué que celui du sarigue ou du kangouroo, attachement de toutes les heures qui les pousse ardentes au-devant du coup fatal sous lequel va succomber leur imprudente progéniture. Mille exemples avérés, authentiques, me viendraient en aide si les rapports des pêcheurs les plus expérimentés pouvaient être révoqués en doute; deux ou trois suffiront pour la justification du géant des mers.

Le capitaine Robert, d'Amsterdam, en était à sa neuvième victoire contre les baleines harponnées sur le large banc près de la côte du Chili, lorsque, par un temps très-calme, un nouvel ennemi lança à l'air ses jets immenses, comme pour annoncer qu'il acceptait le combat. Il y eut quelques instants de calme et de repos. Tout à coup, terrible dans sa colère, le



... On rame avec précaution vers l'animal. (Page 148.)

monstrueux cétacé se précipita sur l'embarcation qui venait d'être mise à flot et la brisa contre le navire avec quatre des hommes qui la montaient. Un nouveau canot fut descendu du côté opposé où le désastre avait eu lieu, et, par une manœuvre pareille à celle qu'elle avait si heureusement exécutée une fois, la redoutable baleine, à qui sans doute divers combats avaient donné l'expérience des périls qu'elle courait, brisa ou plutôt écrasa et aplatit contre le gros trois-mâts cette seconde embarcation, dont pas un seul homme ne remonta à bord. Après ce double triomphe, le monstre satisfait accompagna comme un ami le navire jusqu'aux Malouines, d'où celui-ci fut forcé, avec la moitié de son équipage, de faire voile vers Montévidéo pour prendre de nouveaux renforts.

En 1830, dans le voisinage de Tristan da Cunha, un pêcheur donne la chasse à un gigantesque cétacé qui lui est signalé à peu de distance; il met en panne et dirige ses embarcations sur le monstre, auprès duquel un remous presque insensible se fait pourtant deviner. En l'approchant, on distingue à ses côtés une masse noire, presque abritée par le vaste dos du géant des mers : c'est un baleineau fort jeune, inhabile encore à discerner et à éviter le fer de ses ennemis. Il est à portée de l'embarcation; le harpon est lancé d'un bras nerveux; le fer entre, mord et déchire les chairs; le baleineau veut fuir, mais il est désormais captif, vaincu, sa dernière heure est arrivée. La baleine, au désespoir, essaye d'abord de dégager son petit, qui jette autour de lui des flots de sang et perd ses forces avec sa vie. La mère tente de nouveaux prodiges, et reçoit de la seconde embarcation, sur la tête, un fer aigu qu'elle brise ou plutôt dont elle se dégage par une secousse effrayante. Puis, voyant son dévouement inutile, elle s'éloigne et va méditer ses projets de vengeance. De ses évents ouverts s'échappent d'immenses jets d'eau qui retombent bruyants comme une cataracte : c'est un chaos horrible au milieu duquel les embarcations de pêcheurs tournoient sans espérance de salut... Les canots n'ont plus rien à craindre... ils sont là; mais aussi là-bas dort le lourd navire qui les a vomis sur les flots. C'est donc à lui que la baleine va s'adresser, c'est un ennemi robuste et fort qu'elle veut combattre et anéantir. Elle part, elle s'élance de toute la rapi-

dité de sa force et de sa volonté ; un choc pareil à celui d'une roche heurtant une quille poussée par une brise carabinée, ébranle la lourde masse et la jette au loin. Une secousse nouvelle se fait sentir du flanc opposé, soulève le trois-mâts, le brise et l'ouvre. La mer entre à flots pressés, par tribord et par bâbord à la fois ; on court aux pompes, on prend des armes, on saisit le fer pour combattre, on largue les voiles pour fuir... Soins inutiles! la baleine a juré votre mort ; elle a perdu son enfant, son enfant sera vengé, et vous tous vous serez engloutis ! Comme un agile coureur qui prend l'élan pour mieux atteindre le but, la baleine, dont la queue ardente et la tête gigantesque frappent en même temps l'air et les flots, s'élance une troisième fois, et ouvre les bordages du navire qu'elle a juré d'anéantir, le déchire de toutes parts, le défonce petit à petit, et, quoique cruellement meurtrie dans la lutte, elle n'en continue pas avec moins de rage sa guerre d'extermination. Tout à coup un remous se dessine à la surface, il ouvre sa gueule béante, le baleinier plonge, le pont a disparu, les mâts se rapetissent, disparaissent à leur tour, et le cétacé, dans un dernier élan de fureur, se précipite sans trouver son ennemi.

Triomphante, mais non satisfaite, la baleine cherche alors les embarcations qui s'étaient enfuies et qui avaient heureusement gagné la grève ; le monstre les voit, s'élance encore, fait bruire les eaux, et, dans son aveugle ardeur de vengeance, il vient s'échouer sur la plage où les matelots, rassurés enfin, parviennent à en triompher.

Deux navires baleiniers, l'un irlandais, l'autre de Liverpool, se trouvèrent en concurrence, en 1830, sur un de ces larges bancs, au sud-ouest du cap Horn, où les baleines australes se donnent de fréquents rendez-vous. Tout à coup deux baleines sont signalées, et les matelots courent à leur poste.

— Vous à celle de bâbord, nous à celle de tribord ! se disent les intrépides *chasseurs*, et à la grâce de Dieu !

Les voilà donc, à force de rames et sans trop plonger les avirons, mettant le cap sur les monstres qui jouent à la surface. Ils arrivent; chacun est en alerte ; les soubresauts des cétacés forcent à une grande prudence ; on eût dit que les quatre adversaires avaient fait vœu de courir des chances égales, et que nul ne voulait d'un avantage dont l'autre n'eût pas joui. Les deux rois des mers, sans trop songer à l'ennemi qui les guette, se séparent enfin et se pavanent paisibles entre deux eaux; les harpons aigus et tranchants jouent leur rôle; les chairs sont déchirées, les blessures profondes; mais une course à pic compromet l'embarcation irlandaise : le funin est coupé et la délivre de son puissant remorqueur. Le monstre reste témoin de la lutte engagée entre le canot de Liverpool et l'amie qu'elle venait de quitter ; il voit ses efforts infructueux et devine que la victoire lui échappe, et il prend aussitôt la résolution de la défendre ou de la venger. Il s'élance d'abord contre les vainqueurs, fouette leur fragile appui d'un violent coup de queue ; et canot et pêcheurs sont submergés. Elle ne s'en tient pas à ce premier triomphe; il lui reste encore un affront à effacer : un fer dentelé est dans ses flancs : la douleur l'aiguillonne autant que la colère ; elle s'approche cette fois avec prudence de la pirogue, sur l'avant de laquelle se dresse l'adroit et intrépide harponneur qui a repris des armes de rechange; un jet immense d'eau jaillit et retombe en nappe écrasante. L'équipage courbe la tête, il veille à sa sûreté ; et, tandis qu'il ne songe qu'à lui, la baleine, d'abord satisfaite de son premier succès, s'éloigne encore, repart comme une avalanche, et les débris de cette seconde embarcation se promènent mutilés sur les flots. Les deux navires baleiniers, privés de leurs meilleurs matelots, durent repartir en toute hâte pour Valparaiso, afin de renouveler leur équipage.

J'ai raconté.

Et quand tous ces travaux sont achevés, avant même qu'ils le soient, le matelot guetteur, perché sur la pointe du grand mât comme un milan qui fascine un vol d'étourneaux, interroge l'espace pour dire à l'équipage encore haletant :

— Alerte ! alerte! baleine à tribord ! courant à l'est, aux harpons !

C'est à recommencer : nouveau combat, nouveau péril, et les jours suivants ne changeront pas plus que celui de la veille.

Pour le pêcheur de baleines jamais un repos n'est assuré, jamais une nuit n'est paisible. Au premier signal il faut qu'il soit debout, la lance ou le harpon à la main, et cette vie de misère est d'autant plus effrayante, que c'est surtout lorsque les flots sont le plus tourmentés qu'il est forcé d'armer son canot, car c'est alors aussi que le colosse qu'il veut combattre se montre plus joyeux à la surface des mers. Ainsi il est vrai de dire que le port du matelot pêcheur de baleines est son navire au large. Tout cela épouvante la pensée.

J'aimerais mieux (à de longs intervalles pourtant) une chasse au lion ou au tigre avec M. Rouvière, du cap de Bonne-Espérance. Je comprends et j'admire les Gaouchos, dont je vous parlerai un jour, attaquant les tigres à l'aide seulement d'un lacet, de deux boules aux deux extrémités d'une corde, et de deux poignards d'abord en repos dans une gaîne placée à la tige de leurs bottines; j'accepterais de grand cœur une expédition contre un éléphant révolté et mis en colère par de récentes blessures; je ferais encore des vœux pour qu'il me fût permis d'assister comme acteur à une de ces chasses au crocodile dont je vous ai déjà dit quelques mots avant de quitter Timor; et, faisant un grand effort sur ma pusillanimité, je me placerais en embuscade pour lutter contre un de ces redoutables boas qui étouffent les buffles épouvantés... Là, là et là vous posez le pied sur le sol qui ne vous manque pas, vous avez souvent un abri pour vous protéger, un ami qui vous porte secours, parfois aussi une retraite assurée en cas de défaite; vous ne combattez qu'un être, un seul, et vous n'avez point à vous occuper de la colère des éléments, neutres dans la querelle.

Mais une guerre à la baleine ! une guerre de toutes les heures à ce géant des mers, qui peut faire en quinze ou vingt jours le tour du globe, oh ! voilà, selon moi, le jeu le plus terrible, le plus périlleux, le plus incompréhensible que l'homme ait jamais tenté ! Un pêcheur de baleines est plus qu'un homme ; saluez-le lorsqu'il passera près de vous.

XXVII

LES EXPLORATEURS

Ceci est mon opinion; libre à vous de la contrôler. Je ne voudrais près de moi, si j'étais chef d'une expédition scientifique autour du monde, qu'un jeune équipage, de jeunes naturalistes, de jeunes astronomes, de jeunes dessinateurs, de jeunes écrivains, car je voudrais aussi des écrivains.

Après les mémoires authentiques, certes les ouvrages les plus curieux et les plus instructifs sont, sans contredit, les relations de voyage, alors surtout que l'explorateur s'est dégagé du pédantisme de la science et a raconté avec chaleur et précision. Bien dire et voir sont deux qualités fort rares, je vous jure; et je connais des hommes qui, par esprit de contradiction et parce qu'ils ont été précédés dans la carrière, aiment mieux lutter contre l'évidence des faits et des choses que d'en constater l'exactitude.

Il y a des vérités d'un jour comme il y a des vérités éternelles; et souvent ce ne sera pas le voyageur avec lequel vous vous trouvez le plus en opposition qui aura été le moins fidèle et le moins précis. Les usages, les mœurs, subissent des modifications si étranges, si rapides, qu'il serait généralement vrai de dire que le peuple de la veille n'est plus le peuple du lendemain, et qu'il y a souvent logique à se donner à soi-même un formel démenti. J'ai lu, je crois, tous les grands voyages qui ont été publiés, depuis Humboldt jusqu'à ce pauvre Caillé, qui pourtant a peut-être vu Tombouctou; et ce que j'ai avant tout cherché à vérifier, c'est l'exactitude des descriptions physiques des choses et des hommes. Si j'ai trouvé la source que vous m'avez indiquée, si j'ai lutté contre le torrent qui a failli vous engloutir, si j'ai gravi le cône rapide qui a épuisé vos forces, traversé la riche forêt ou le désert stérile que vous m'avez signalé, si j'ai retrouvé le basalte, le schiste ou le granit sur lequel vous vous êtes reposé pour écrire vos observations, je dis que vous avez été vrai dans tout le reste, quelque différence que je remarque entre votre manière de voir et la mienne; vous avez vu ce que mes yeux ont vu; je n'en veux pas davantage; nous sommes d'accord sur ce point: c'est là le principal. Maintenant vous jugez les hommes et les institutions avec votre logique à vous, avec votre cœur, avec vos sentiments, peu m'importe; vos sentiments ne sont pas toujours les miens; vous tirez d'un fait une conséquence que je n'admets pas; nous ne sommes plus en harmonie; mais chacun de nous a dit vrai, chacun de nous a parlé d'après ses opinions intimes. Et puis encore, chez les peuples où les lois sont l'expression de la volonté du chef, le crime de la veille est une vertu du lendemain. Vous êtes arrivé un jour après moi; ce retard a suffi pour que vous ayez eu raison de donner un démenti à la vérité de mes récits.

La mort d'un homme est parfois une régénération ou une décadence: voyez Tamahamah aux îles Sandwich!

La Chine seule échappe à mon raisonnement; la Chine est une exception de toute chose; c'est un peuple en dehors de tout peuple; elle est stationnaire, immuable; le passé du Chinois, c'est son présent; c'est sans doute son avenir, puisque quatre mille ans ont glissé sur son empire sans l'étendre, sans l'amoindrir, sans le modifier.

Il est plus difficile qu'on ne pense d'écrire consciencieusement une relation de voyage; ici, outre la vérité, qui est le premier devoir du narrateur, il faut encore l'asservissement de l'esprit et de l'imagination. On a un cadre à remplir; il est défendu d'aller au delà. Le paysage est devant les yeux; il faut le traduire tel qu'il est, ou du moins tel qu'on croit le voir, et vous ne devez jamais, même dans l'intérêt de votre tableau, faire serpenter à droite le ruisseau qui prend dans la nature une direction opposée; nul n'a le droit de créer en face de la création; et c'est précisément le contraste ou la disparate qui fait cette grandeur et cette majesté contre lesquelles vous vous révoltez à tort. La main de l'homme gâte bien plus souvent qu'elle n'embellit.

Dans les ouvrages d'imagination, au contraire, parfois le désordre fait l'harmonie; vous peignez des sentiments, des émotions, les passions de l'âme, les vices, les ridicules, les extravagances humaines. Oh! alors élargissez votre toile; pleine latitude vous est offerte et permise; si vous consentez à être petit, vous serez mesquin; vous avez le droit de creuser dans les routes battues, d'en chercher de nouvelles, de fouiller au fond des choses, de combattre les principes : c'est un chaos à débrouiller, c'est un nouveau monde à reconstruire.

S'il est rigoureusement vrai que le style soit l'homme, c'est surtout alors qu'il est question de voyages. Traduire ce que les yeux voient, ce que l'esprit comprend, ce que la raison accepte, c'est se traduire soi-même. Le langage que vous parlez est donc l'expression la plus pure de votre âme, car c'est de l'âme seule qu'émane tout sentiment, tandis que dans un livre de création ce n'est pas vous seulement qui êtes dans le drame, la comédie ou la satire, ce sont encore plusieurs personnages devant lesquels vous êtes contraint de vous effacer pour prêter à chacun d'eux les humeurs et le caractère qui leur sont propres. Voyez comme dans ce cas votre horizon s'élargit.

Est-il cependant possible de dramatiser un ouvrage en quelque sorte didactique? C'est là une nouvelle question que j'aurais dû peut-être chercher à résoudre avant d'entreprendre le rigoureux travail que je me suis imposé.

Mais que voulez-vous! l'orgueil humain est ainsi fait qu'il ne châtie qu'après qu'on a eu un long plaisir à le braver. On se dit sans trop rougir : Faisons autrement que tous les autres; bien certainement nous ferons mieux. Toute passion absorbe, maîtrise, égare, et il y a, si j'ose m'exprimer ainsi, encore plus d'aveugles par l'esprit qu'il n'y a d'aveugles par les yeux. Quant à moi, plus étourdi que vaniteux, j'ai essayé une route nouvelle; je veux que celui qui me lira me retrouve dans mon livre tel qu'on m'a toujours vu, tel que je suis dans la vie privée. *C'est bien lui!* ces trois mots-là ont souvent retenti à mon oreille, lorsque par hasard un désœuvré ou un indiscret contait à haute voix quelque fait de ma façon. *C'est bien lui!* Je ne me suis jamais senti blessé de cette application rapide, parce que je n'ai point cherché à me cacher comme tant d'autres, et qu'après l'ingratitude, le vice le plus odieux que je reproche à l'homme, c'est l'hypocrisie.

Me voilà donc devant vous sans fard, ainsi que de-

vrait le faire quiconque parle en public ou écrit pour le public; mais, hélas! le carnaval a bien plus de durée chez les peuples civilisés que ne l'ont voulu nos folles institutions. Venise, sous cet aspect, se rapproche bien plus de la vérité. *Si je ne savais pas être lu*, a dit un grand génie du quatorzième siècle, *je n'écrirais de ma vie une seule ligne*. O philosophie! Eh bien, moi j'écrirais, alors même qu'une voix sévère, retentissant à mon oreille, me ferait entendre ces mots amers : *Nul ne te lira*. Ecrire d'après sa raison, c'est se multiplier, c'est vivre deux fois; c'est, pour ainsi dire, sentir la vie. Et puis, que tout barbouilleur de papier se rassure, il n'y a pas de livre qui ne trouve à se placer de par le monde, et qui ne récolte çà et là quelques consolantes sympathies. Le sot et le méchant sont lus; l'envieux seul est dans les exceptions, aussi bien que l'ennuyeux, et cependant il faut bien qu'on les lise pour pouvoir assurer qu'ils sont ce qu'ils sont en effet.

Récapitulons sans ordre : l'*Histoire des Voyages*, de La Harpe, est une compilation amusante, si vous voulez, mais elle n'est vraie que dans le récit de certains épisodes détachés. D'ailleurs méfiez-vous de ces hommes qui parcourent la terre sans mettre le pied hors de leur cabinet. Etudiez aujourd'hui l'histoire naturelle dans Buffon, qu'on s'obstine à mettre entre les mains de l'enfance, et vous verrez si vous ne serez pas forcé de beaucoup désapprendre en avançant dans la vie.

Je m'étais rassasié, avant mon départ, de l'*Histoire philosophique des deux Indes*, par Raynal... Bon Dieu! bon Dieu! que d'hérésies! Un coup d'œil, un seul, sur les pays dont il parle, m'en a mille fois plus appris que lui avec ses éloquentes pages, toutes gâtées par le mensonge.

De tous les voyageurs qui m'ont précédé dans ces périlleuses excursions, celui en qui, après cent heureuses épreuves, j'ai eu le plus de foi, c'est Cook. Son livre, c'est lui. Il est matelot intrépide, téméraire, parfois brutal; mais il voit bien, et il décrit avec justesse, moins encore les détails que les masses : on dirait qu'il n'a pas le temps de regarder près de lui, et qu'il a hâte de fouiller à l'horizon pour de nouvelles découvertes. Cook est un grand homme et le premier des navigateurs anglais.



LES EXPLORATEURS : CARTERET, Naturels du Havre-Carteret (Iles Salomon).

Vancouver a plus d'érudition, plus de finesse, plus de tact; il creuse le sol qu'il visite, et la science lui a été un puissant auxiliaire.

Voyez comme Dampier est précis, méthodique, vrai! ses écrits sont un miroir fidèle des objets qu'ils reflètent. Dampier se place bien près de Cook.

Bougainville s'amuse de tout, et joue avec les événements comme avec la vérité : c'est un capitaine de cavalerie sur une galère.

L'amiral Anson est un de ces navigateurs intrépides et expérimentés qui ne reculent en face d'aucun obstacle, qui se jettent, au contraire, au-devant des périls qu'on leur signale, et s'occupent bien moins de leur propre renommée que de la gloire du pays dont ils promènent en tous lieux le pavillon dominateur.

Les pages d'Anson ont une allure de franchise et d'enthousiasme parfaitement en harmonie avec le caractère que les biographes donnent à ce navigateur, qui a conquis si dignement les plus hauts grades de la marine royale.

Wallis s'assied à côté d'Anson par le courage et peut-être se pose au-dessus par l'élégance et la vérité de ses descriptions, empreintes cependant d'un peu de monotonie.

Malheur à qui, dans la relation de ces courses lointaines, étouffe l'intérêt sous le poids de la science! On voyage peu avec celui qui ne s'adresse qu'à la pensée; le cœur doit être de moitié dans toutes les jouissances,

Drack a mérité, comme Wallis, la belle réputation dont il jouit, et a attaché son nom à de grandes découvertes.

Carteret est de l'école de Dampier : c'est la bonne, c'est celle qui récolte et produit, c'est celle qui doit

servir de modèle à qui veut apprendre et enseigner.

La Pérouse! les frères Laborde! quelles horribles catastrophes en un seul voyage! Les paroles sorties de l'Océan ont vibré si faibles, si ténébreuses, qu'il y a peut-être encore là un beau problème à résoudre.

Marchand est sans contredit un des voyageurs les plus consciencieux, et la relation de ses courses et de ses dangers est faite avec une sorte de bonhomie et d'abandon qui exclut toute supposition de mensonge ou de forfanterie. C'est là un livre utile à tout explorateur.



Les Explorateurs : La Pérouse. Le naufrage.

L'éloquent Péron était trop avide de science; sa relation est instructive, mais peu amusante, et le monosyllabe *moi* se présente trop souvent aux yeux du lecteur.



Les Explorateurs : La Pérouse. Monument élevé à sa mémoire dans l'île de Vanikoro.

Citons encore et sans ordre des noms qui reviennent à ma mémoire comme de vifs rayons d'une gloire immortelle. Magellan, fugitif devant une tempête, se réfugie dans un bras de mer où il espère trouver un port. Il s'y enfonce à travers mille périls, et après quelques jours d'une lente navigation, au milieu de courants contraires, il résout un grand problème vainement cherché jusqu'à lui. Le vaste océan Pacifique sera visité par l'ouest. Les récits de Magellan sont plus vrais que ses cartes ne sont exactes, et pourtant ce n'est pas la science qui a manqué à ce hardi navigateur, c'est la patience, sorte de courage plus rare encore que celui qu'on appelle bravoure.

Davis ne demande que des dangers et des tempêtes. Sa vie de prédilection, à lui, est celle qu'il passe près des côtes et au milieu des récifs. Il découvre le détroit célèbre qui porte son nom, et se place à côté des plus habiles explorateurs.

Après le massacre au milieu duquel Cook fut frappé de mort à Owhyée, King prit le commandement du vaisseau britannique qui devait revenir en Angleterre veuf du grand capitaine qui jusque-là l'avait si hardiment piloté. King glisse inaperçu à côté de son maître.

Dirai-je les noms glorieux des Albuquerque, des Dias de Solis, des Vasco de Gama, des Cabral, dont le Portugal est si fier, et dont les autres nations sont si jalouses? Il y a dans les relations de ces intrépides explorateurs un parfum de fanfaronnade tout à fait en harmonie, je vous jure, avec ces nobles soldats qui se promenèrent si victorieusement dans toutes les Indes et soumirent tant de peuples.

Que vous dirai-je de ce brave et infortuné Jacquemont dont les touchantes lettres ont tant de charme, d'intérêt et d'éloquence à la fois, qu'on croirait lire les brillantes pages de Walter Scott et de Chateaubriand? Hélas! dans ces courses hardies, ce sont presque toujours les plus intrépides qui succombent, ce sont presque toujours les plus dignes dont la vie s'éteint au milieu des fatigues de leur gloire. Le style de Jacquemont est empreint d'une couleur toute poétique qui vous élève, et la naïveté de la plupart de ses récits leur donne un attrait si puissant, que je vous défie bien de ne pas vous mettre de moitié dans les peines, les périls, les plaisirs qu'il vous raconte. Voilà les hommes sur qui les gouvernements devraient jeter les yeux.

Que vous dirai-je encore de ces cœurs de bronze, de ces hommes de fer qui n'aiment de la mer que les colères, du ciel que les orages, de la nature entière que les déchirements?

Voyez-les faire gaiement les préparatifs de leur départ, alors qu'il y a folie à croire à un retour! Voyez-les jouant avec leurs navires comme avec la tombe! Tous intrépides, ils ne vont pas chercher, eux, les zones tranquilles, les mers calmes, les parages sans récifs; non, ce qu'ils demandent, ce qu'ils bravent le sourire sur les lèvres et la joie au cœur, ce sont les montagnes de glace se ruant sur eux et les emprisonnant de leurs gigantesques murailles; ce sont les rapides courants qui tourbillonnent sur leurs flancs cuivrés et les entraînent; c'est un ciel glacial, des routes non tracées, inconnues; des cataractes où ils sont prêts à lancer leurs robustes navires; un problème nautique enfin à résoudre, alors que vingt imprudentes tentatives, alors que vingt catastrophes récentes ont tracé devant leur route le terrible mot *impossible*, qu'ils veulent effacer du dictionnaire des navigateurs. N'ai-je pas nommé les capitaines Parry, Ross et Sabine, véritables *loups de mer* dont les âpres récits vous pressent comme dans un étau et vous glacent le sang dans les veines?

Réveillons ici une douleur amortie, et laissons de nouveau couler nos larmes sur un profond souvenir de regret et de deuil. Quand la mer dévore, elle le fait en silence, sans ressentiment; elle absorbe, elle étouffe, elle engloutit; un flot efface le flot qui vient de passer, et les navires voyageurs glissent sans émotion sur des tombes muettes.

« Un baleinier l'a vu, dit-on, sombrer en pleine « mer enclavé dans les glaces du pôle. En un instant « les eaux s'ouvrirent, se refermèrent, et tout fut si« lencieux à la surface. Ainsi peut-être a fini La Pé« rouse. »

Brave et infortuné Blosseville! ardent jeune homme, intrépide marin, savant explorateur! Oh! que mon cœur bondit de joie quand une voix amie, celle de mon frère, dit à la tribune nationale, à la France attentive et attristée, à l'Europe, qui l'écoutait avec recueillement : « Oui, qu'une haute récompense, une « récompense illimitée soit offerte par l'État à tout « marin, à tout homme qui viendra nous donner des « nouvelles, non pas seulement de ce courageux offi« cier, mais d'un seul matelot de son ardent équi« page; à celui qui viendra dire à la science inquiète : « Blosseville est sauvé! ou : Blosseville ne souffre « plus! »

Si Christophe Colomb, à qui l'ancien monde dut un monde rival, a payé par les fers et la pauvreté sa savante découverte, dites combien son âme ardente dut éprouver de bonheur et d'ivresse lorsque-là, devant lui, une terre riche et une végétation embaumée se dressèrent pour l'admirer et le consoler de ses fatigues; dites avec quel sentiment d'orgueil il dut relever son équipage soumis et prosterné quand la veille on avait en conseil solennel résolu sa mort!

Vous trouvez dans les relations de divers voyages du Génois cette teinte de merveilleux que les écrivains de l'époque jetaient à pleines mains dans leurs *véridiques notices*. Quand l'ancien monde s'émouvait aux magiques tableaux déroulés à ses regards, comment ceux qui allaient les étudier seraient-ils restés froids et calmes en présence de cette nature nouvelle et majestueuse, de ces hommes d'une autre couleur, de ces mers toutes phosphorescentes, au sein desquels ils arrivaient en dominateurs? L'*Eldorado*, loin d'être une chimère, devint une réalité, l'Espagne et le Portugal émigrèrent, l'Europe entière aurait voulu suivre le Portugal et l'Espagne sur cette terre régénératrice.

Et maintenant, si nous analysons le caractère de ces hardis explorateurs qui, sans avoir fait le tour du monde, n'en ont pas moins bravé les périls les plus imminents, nous les trouvons encore en parfaite harmonie avec la couleur de leur livre, où pointe cependant presque toujours cette idée première et dangereuse : *Nul ne viendra me démentir*.

Mungo-Park est audacieux, il sait qu'il ouvre une route nouvelle à ses successeurs, il n'a pas besoin d'appeler à son secours le mensonge et le merveilleux, car le premier il dira ce que nul n'a vu avant lui.

Belzoni, Boutin, Clapperton s'enfonceront dans les solitudes africaines et mourront martyrs de la science sous le fer des Arabes ou des Maures, ou sous les atteintes des plus horribles privations.

Puis vous retrouvez ce pauvre Caillé, aventureux jeune homme, sans instruction, sans talent, sans mémoire ni intelligence, qui marche, marche de caravane en caravane, longe les fleuves, se glisse dans les huttes, tantôt sans nourriture, sans vêtements, sans guide, tantôt sans eau pour sa soif, sans armes pour sa défense; avance encore, se trouve porté de revers en revers, de chute en chute, au centre de l'Afrique sauvage; entre *peut-être* à Tombouctou, qu'il nous assure être une ville ronde, tandis qu'il nous la dessine carrée; se sauve de cette capitale mystérieuse sans qu'on daigne le punir de son audace, franchit dans sa plus longue étendue le vaste désert, et arrive enfin à Tunis ou à Tripoli, où le consul français n'ose pas même constater la vérité de ses récits.

Et Bonpland, ce patient et intrépide compagnon

de voyage de Humboldt; Bonpland, que les déserts impénétrables de l'Amérique ont si longtemps caché à l'Europe savante et attristée; Bonpland, qui a consacré tant d'années de son douloureux esclavage à la recherche des richesses botaniques et minéralogiques des grandes Cordillères et des immenses plaines du Paraguay, n'y aurait-il pas de ma part injustice et ingratitude à la fois à ne pas placer son nom à côté de ceux que je viens de citer?

Puis encore vous voyagez avec les frères Landers, matelots infatigables, amis fermes et dévoués, qui écrivent leurs curieuses relations comme le ferait un paysan du Danube, et qui forcent votre croyance, tant la sincérité perce dans chacune de leurs paroles.

Colnett s'enfonçant au milieu des glaces polaires et ne s'arrêtant que là où les forces humaines succombaient sous la puissance d'un ciel sans soleil et d'une terre sans végétation, Colnett est encore au-dessus de la haute réputation qu'on lui a faite.

L'Espagne, qui passe presque inaperçue au milieu de toutes les illustrations, nous dénonce enfin Quiros, ardent écumeur, audacieux pilote, s'élançant partout où les flots mugissent, et enrichissant les cartes marines d'un grand nombre de récifs inconnus jusqu'à lui. Quiros a bien mérité du monde entier, qui doit placer son nom célèbre bien près de celui de Cook.

L'Anglais Sébastien Cabot ne doit pas être plus oublié dans cette nomenclature que Quiros, car lui aussi s'est distingué par d'utiles et périlleuses découvertes et des cartes d'une exactitude au-dessus de tout éloge.

Tristan da Cunha a donné Madagascar à l'univers.

Jacques Cartier vit le premier le Canada.

Cortez et Pizarre faisant, celui-ci la conquête du Pérou, découvert par Perez de La Rua, celui-là de la Californie, ont placé leurs noms impérissables parmi ceux des grands hommes de cette époque si féconde en merveilles.

Et cet intrépide et savant ingénieur Oxley, qui m'accueillit avec tant de bienveillance à Sidney, et avec lequel je fis, au delà du torrent de Kinkham, une course si pénible, si longue, si hasardeuse; cet Oxley jeune, infatigable, à qui l'Angleterre est redevable des documents les plus curieux sur l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, au delà des montagnes Bleues, jusqu'alors inaccessibles; cet Oxley qui a tracé avec tant de fidélité la direction des courants d'eau et des rivières intérieures de ce vaste continent, dont la source et l'embouchure sont encore ignorées; cet Oxley qui, dans l'intérêt seul de la science, a bravé tant de périls, étudié tant de peuples sauvages, ne trouvera-t-il point aussi sa place dans cette honorable nomenclature?

Mais de tous ces audacieux explorateurs à qui la science géographique doit tant de précieux documents, celui dont on aurait dû recueillir le plus ardemment les paroles sacramentelles est, sans contredit, ce Mac-Irton, Irlandais dont la vie miraculeuse a dû courir tant de dangers et dû éprouver tant de misère. Le consul anglais au Cap me dit les recherches que lui-même avait ordonnées pour qu'on se saisît du fugitif; mais il m'a dit aussi les craintes qu'il éprouvait de voir ses efforts couronnés de succès.

C'est par Mac-Irton qu'on a reçu les premières notions vraies de cette inconnue Tombouctou, sur laquelle bien des siècles passeront peut-être encore sans que de nouveaux et précis renseignements nous arrivent. Les hommes de l'intérieur de l'Afrique sont bien plus à craindre que leurs déserts, et les passions humaines plus redoutables que les colères des tigres et des lions.

Le matelot Mac-Irton montait un navire irlandais, mouillé alors en rade du cap de Bonne-Espérance; son lieutenant, dans une manœuvre, l'ayant rudement frappé d'un trop violent coup de garcette, le matelot furieux lui répondit à l'instant même par un soufflet. Mac-Irton fut d'abord mis aux fers, jugé peu de jours après et condamné à mort. La sentence devait s'exécuter sur le pont du navire dans les vingt-quatre heures, et Mac-Irton, le pied rivé à un anneau de fer, attendait sur le gaillard d'avant le moment fatal. Déjà le coup de sifflet du maître avait appelé tout l'équipage, déjà un ministre protestant avait fait son office *consolateur*, quand un mugissement profond appela tous les regards vers la côte. Elle avait pris une teinte blafarde qui blessait la vue, la mer s'agitait sans rafales, des flots épais de poussière voilaient la ville comme dans une tombe, et sur le sommet de la Table passaient, terribles et menaçants, des flocons de nuages cuivrés qui roulaient, tombaient et remontaient, incessamment zigzagués par les éclairs et d'éclatantes étincelles; l'ouragan élevait la voix, la grève attendait les victimes, et l'Océan ouvrait ses profondeurs, et les navires de la rade invoquaient le ciel; tout à coup encore les éléments se déchaînent, et le chaos et la nuit règnent seuls. Mac-Irton ne veut pas mourir sans essayer du moins d'être de quelque secours à ses camarades, dont il est tant aimé, et le lieutenant est le premier à ordonner qu'on le prive de ses fers. Toutes les ancres sont mouillées, tous les câbles, toutes les chaînes tendus par la tempête; le navire plonge, se relève, retombe et rebondit; la mer est aux nues, et par un miracle du ciel, il échappe seul à la destruction générale.

Quoique mortelle à tant de navires, la tempête fut courte; elle n'était pas encore apaisée que Mac-Irton, rendu à sa position première, se rappela sa position de la veille, qu'il avait oubliée au milieu des tourbillons et du fracas de la nature. Du haut de la vergue où il était hissé, il s'élança dans les flots écumeux et s'abandonna à la lame roulante. Tous le suivent d'un œil avide, tous font pour lui des vœux ardents, hormis le lieutenant, qui voulait un exemple propre à épouvanter l'équipage. La nuit et la turbulence des nuages cachèrent bientôt le pauvre matelot, et le lendemain le lieutenant ordonna qu'un canot allât à terre et que des recherches actives fussent faites pour se saisir du fugitif. Soins inutiles : on sut qu'en effet un homme du navire irlandais avait été poussé et vomi sur les récifs de la côte; on apprit qu'il avait échappé à la fureur de la tourmente; mais on ignorait depuis lors ce qu'il était devenu.

Prévoyant bien le sort qui l'attendait dans la ville, Mac-Irton, sans vêtements, sans vivres, presque sans forces, s'enfonça dans les déserts qui avoisinent Table-Bay, et il aima mieux s'exposer à la dent des bêtes féroces que de retourner à bord implorer une grâce qu'on lui aurait sans doute refusée.

Ici commence le doute, ou du moins le merveilleux. Mac-Irton seul est garant de la vérité de ses récits, et malheureusement sa raison, troublée par les fatigues, les privations et les périls, crée-t-elle peut-être un monde qu'il n'a pas vu. Quoi qu'il en soit, l'Irlandais se montra un jour à Alger; le consul anglais reçut ses premières confidences et l'envoya à Londres avec une demande en grâce. On interrogea le matelot, on recueillit scrupuleusement ses plus douteuses paroles, et on publia le récit de ses courses de quatre ans au sein de l'Afrique.

Il se sauva d'abord chez les Hottentots : ceux-ci, alors en guerre avec les Cafres, lui confièrent le commandement de leur expédition. Fait prisonnier, on l'épargna et on l'emmena dans des expéditions plus lointaines, de sorte que, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, Mac-Irton s'éloigna de jour en jour de la colonie où il n'osait plus rentrer. Enfin, après avoir signalé avec exactitude quelques-unes des villes africaines sur l'existence desquelles le doute n'était plus permis, il parla de la grande Tombouctou, d'où il partit pour le nord avec une caravane, en compagnie de laquelle il arriva à Alger. Mac-Irton mourut peu de jours après son arrivée à Londres ; mais, quoique imparfaits, il est certain que les documents qu'il a fournis n'ont peut-être pas peu contribué à signaler au monde cette capitale sauvage et cachée, dont l'existence n'est plus un problème.

Et si, après ces noms, dont quelques-uns sont une gloire, nous osons citer le plus illustre de tous, je vous montrerai celui qui le porte planant sur les plus hautes cimes des Cordillières, étudiant le Cotopaxi, les volcans d'air de Turbaco, fouillant dans les profondeurs de la terre pour y découvrir des trésors ignorés jusqu'à lui, étudiant les steppes des deux Amériques, analysant de son œil d'aigle les richesses botaniques, minéralogiques, ornithologiques, dont il agrandit le domaine de la science ; suivant le cours des fleuves, s'élançant dans l'abîme avec les cataractes, entrant dans les vastes cités pour en écrire les mœurs, les progrès ou la décadence ; philosophe, historien, physicien, astronome, et dépensant à tant de travaux des sommes devant lesquelles reculeraient bien des gouvernements, et vous retrouverez cet Alexandre de Humboldt, institut vivant, dont l'amitié m'est si précieuse, et dont la vie entière est une étude de tous les jours, de tous les instants. Mais par malheur, hélas ! peu d'hommes lisent ses immenses in-folio, où sont conservées tant de découvertes, car toute haute science est lourde à qui rougit de ne pas comprendre. Il est des rayons trop éclatants pour que l'œil du vulgaire puisse les braver.

On s'explique facilement pourquoi, au milieu de noms si célèbres, je ne jette pas les noms modernes et non moins glorieux de quelques hardis et savants explorateurs, qui ont fait faire tant de progrès à la navigation et enrichi leur pays de récentes conquêtes physiques et morales. Leurs ouvrages sont là, dans toutes les mains, dans toutes les bibliothèques, et ils n'ont pas besoin de ma faible voix pour occuper la curiosité publique. Courir sur leurs traces eût été pour moi une faute que j'ai dû me garder de commettre, et tant d'espace était occupé par eux, qu'il ne m'a été permis que de suivre le sentier étroit où je me suis jeté.

Il y avait trop de péril à me trouver côte à côte avec eux sur la grande route qu'ils exploitaient avec tant de supériorité ; mais les champs le mieux moissonnés ont encore des épis à qui s'arme de constance et de courage.

Ce que j'aime surtout dans la lecture des voyages, ce sont les anecdotes. Les systèmes peuvent se heurter, se combattre, se détruire tour à tour (et c'est ce qui doit toujours arriver) ; mais les faits ont une logique plus puissante : ils sont là pour dire les mœurs d'un peuple, l'esprit d'une époque. La bienveillance qui a accueilli mon livre ne me laisse aucun regret d'avoir semé dans ma route un grand nombre d'anecdotes où chacun peut puiser les conséquences de sa philosophie particulière. En second lieu, je n'aime pas à m'isoler dans mes courses aventureuses : ce qui me plaît avant tout, c'est un brave compagnon de voyage qui soit de moitié dans mes joies ou mes douleurs. Être heureux tout seul, ce n'est pas l'être, et l'égoïste n'a que des demi-jouissances. Combien de fois, au milieu des grands et magiques tableaux qui se déroulaient à mes yeux, ne me suis-je pas écrié : « Si mes amis étaient là pour partager mes émotions ! »

Me pardonnera-t-on d'avoir souvent pris pour camarades de route ces deux braves matelots Petit et Marchais, dont les naïves saillies ont tant de fois retrempé mon courage et soutenu mes forces épuisées ? Je l'espère. Ces deux abruptes intelligences, ces deux cœurs si chauds, si généreux, ces deux caractères de fer, que ni les misères ni les douleurs n'ont jamais pu flétrir, ces deux dévouements à l'épreuve des plus épouvantables catastrophes, m'ont trop souvent protégé et consolé pour que mes lecteurs ne les retrouvent point parfois avec plaisir à mes côtés. Hélas ! que sont-ils devenus aujourd'hui ? quel humble réduit abrite leur pauvreté ? quelle voix amie les dédommage de tant de périlleuses traversées ? quels flots océaniques ont reçu leur dernier soupir ? Oh ! merci, mille fois merci à qui voudra me donner des nouvelles de Petit et Marchais ! oh ! merci mille fois à la main généreuse qui leur sera tendue dans la route !

Que les quelques esprits supérieurs qui jetteraient le blâme sur l'apparente légèreté de la plupart de mes récits, opposent à leur mécontentement la nature même de mes principes et de mon caractère, toujours si insouciant au sein des plus graves circonstances, devais-je, vaincu enfin par l'horrible malheur qui me frappe, jeter à pleines mains la tristesse et l'amertume sur mes récits ? Non, car alors tout mon livre eût été un mensonge. On n'est vrai qu'alors qu'on écrit sous l'inspiration du moment. Voilà mes notes, mes esquisses ; je ne les traduis pas : je les copie ; ce que je dis aujourd'hui, c'est ce que je disais quand la tempête mugissait autour de nous, quand les anthropophages me menaçaient de leurs *crics*, de leurs casse-tête, quand je traversais les vastes solitudes, quand mes lèvres altérées demandaient de l'eau au désert stérile et silencieux ; ce que je vous dis aujourd'hui, c'est l'expression la plus vraie, la plus intime de mes émotions d'alors. Je n'ai pas promis davantage.

Il n'est peut-être pas inutile, après cette rapide esquisse, de trouver ici la date des principales découvertes faites par les navigateurs de tous les pays du monde. On y verra que le Portugal, aujourd'hui si humble et si mesquin, a joué le principal rôle dans ces voyages si périlleux, où il fallait aux capitaines plus de courage que de science. Ainsi passent toutes les gloires, ainsi dorment et disparaissent les plus nobles souvenirs des peuples.

ÉPOQUES DES PRINCIPALES DÉCOUVERTES.

Les *Canaries*, des navigateurs génois et catalans. . . .	1345
— Jean de Béthencourt en fait la conquête de 1401 à	1405
Porto-Santo, Tristan Vaz et Zarco, Portugais.	1418
Madère, par les mêmes.	1419
Le *Cap Blanc*, Nunho Tristan, Portugais.	1440
Les *Açores*, Gonzallo Vello, Portugais.	1448
Les *îles du cap Vert*, Antoine Nolli, Génois.	1449
La *côte de Guinée*, Jean de Santaren et Pierre Escovar, Portugais.	1471
Le *Congo*, Diégo Cam, Portugais.	1484
Le *cap de Bonne-Espérance*, Dias, Portugais. . . .	1486
L'*Amérique* (île San-Salvador, dans la nuit du 11 au 12 octobre). Christophe Colomb.	1492

Les *Antilles*[1], Christophe Colomb. 1493
La *Trinité* (continent de l'Amérique), Christophe Colomb. 1498
Les *Indes* (côtes orientales d'Afrique, côte de Malabar), Vasco de Gama. 1498
Amérique (côtes orientales), Ojéda, accompagné d'Améric Vespuce. 1499
Rivière des Amazones, Vincent Pinçon. 1500
Terre-Neuve, Cortéral, Portugais. 1500
Le *Brésil*, Alvarès Cabral, Portugais. 1500
Ile Sainte-Hélène, Jean de Nova, Portugais. 1502
L'*île de Ceylan*, Laurent Almeyda. 1506
Madagascar, Tristan da Cunha. 1506
Sumatra, Siqueyra, Portugais. 1508
Malacca, le même. 1508
Iles de la Sonde, Abreu, Portugais. 1511
Moluques, Abreu, Cerrano. 1511
La *Floride*, Ponce de Léon, Espagnol. 1512
La *mer du Sud*, Nuñez Balboa. 1513
Le *Pérou*, Pérez de La Rua. 1515
Rio-Janeiro, Dias de Solis. 1516
Rio de la Plata, Dias de Solis. 1516
La *Chine*, Fernand d'Andrada, Portugais 1517
Mexique, Fernand de Cordoue. 1518
— Fernand Cortez en fait la conquête. 1519
Terre de Feu, Magellan. 1520
Iles des Ladrones, Magellan. 1521
Les *Philippines*, Magellan. 1521
Amérique septentrionale, Jean Verazani. . . . . 1523 et 1524
Conquête du Pérou, Pizarre. 1524
Les *Bermudes*, Jean Bermudez, Espagnol. 1527
La *Nouvelle-Guinée*, André Vidaneta, Espagnol. . . . 1528
Côtes voisines d'Acapulco, par ordre de Cortez. . . . 1534
Le *Canada*, Jacques Cartier, Français. . . . . . 1534 et 1535
La *Californie*, Cortez. 1535
Le *Chili*, Diégo de Almagro. . . . . 1536 et 1537
Acadie, Roberval, Français, s'établit à l'Ile Royale. . . 1541
Camboje, Antonio Faria y Souza, Fernand-Mendez Pinto. 1541
Les *îles Likeio*, les mêmes. 1541
Heinam, les mêmes. 1541
Cap Mendocino, à la Californie, Ruis Cabrill. 1542



Les Explorateurs : Cook. Une habitation à la Nouvelle-Calédonie.

Japon, à l'est, Diégo Samoto et Christophe Borello ; à l'est, au Bungo, Fernand-Mendez Pinto. 1542
Le *Mississipi*, Moscoso Alvarado. 1543
Le *détroit de Waigats*, Steven Borrough. 1556
Iles Salomon, Mendana. 1567
Détroit de Frobisher, sir Martin Frobisher 1576
Voyage de Drake. . . . . 1579 ou 1590
Détroit de Davis, John Davis. 1587
Côtes du Chili, dans la mer du Sud, Pedro Sarmiento. . 1589
Les *îles Malouines*, ou *Falkland*, Hawkins. 1594
Voyage de Barente à la *Nouvelle-Zemble*. . . . . 1594 à 1596
Marquises de Mendoça, Mendana. 1595
Santa-Cruz, Mendana. 1595
Terres du Saint-Esprit, Quiros; *Cyclades*, Bougainville; *Nouvelles-Hébrides*, Cook. 1606
Baie de Chesapeak, John Smith. 1607
Québec, fondée par Samuel Champlain. 1608
Détroit de Hudson, Henri Hudson. 1610
Baie de Baffin. 1616
Cap Horn, Jacob Lemaire. 1616
Terre de Diemen, Abel Tasman. 1642
Nouvelle-Zélande, le même. 1642
Iles des Amis, le même. 1653
Iles des Etats (au nord du Japon), de Uries. 1643

[1] Cette date est contestée et portée par quelques auteurs à 1497.

Nouvelle-Bretagne, Dampier. 1700
Le *détroit de Behring*. 1728
Taïti, Wallis. 1767
Archipel des Navigateurs, Bougainville. 1768
Archipel de la Louisiane, Bougainville. 1768
Terre de Kerguelen ou *de la Désolation*. 1772
La *Nouvelle-Calédonie*, Cook. 1774
Iles Sandwich, Cook. 1778

Voilà certes bien des noms illustres, bien des courages éprouvés, bien des pays longtemps inconnus et donnés à l'Europe insatiable... Dites-moi maintenant si, vainqueurs ou vaincus, maîtres ou esclaves, dominateurs ou sujets, beaucoup ont à remercier le ciel de tant de conquêtes.

A ceux-ci les haines, les jalouses persécutions des princes, à qui ils octroyaient sur de nouvelles terres un droit de suzeraineté ; à ceux-là des guerres interminables et cruelles, où le sang coule à flots pressés et engraisse le sol, témoin de tant de carnages.

Nulle part ou presque nulle part des victoires morales.

Nulle part ou presque nulle part la clémence assise à côté de la force.

Partout, au contraire, le canon et le glaive pour asseoir la possession.

Partout aussi des meurtres, des assassinats, de sanglantes représailles.

C'est là l'histoire abrégée des deux Indes, c'est l'histoire du Nouveau-Monde ; n'est-ce pas, je vous le demande, l'histoire de l'ancien?

Y a-t-il, oubliée encore du reste de l'univers, une toute petite île pour laquelle Dieu n'ait que des regards d'amour?

Y a-t-il au sein de quelque vaste océan une terre presque imperceptible où l'amitié dresse ses autels, où la liberté professe son culte?

Qui le sait?

Nous n'avons plus de continents à découvrir; mais les mers n'ont pas été si pleinement sillonnées que toute espérance doive s'éteindre.

Oh! alors que le navigateur passe vite, qu'il se taise à son retour.

Il faut laisser la paix et le bonheur dans la retraite que le ciel leur a donnée. Hélas! les Carolines, quelque peu riches qu'elles soient, ne tarderont pas à subir les destinées des archipels qui les entourent. On a si bien fait jusqu'à présent, que le flambeau de la civilisation n'est plus qu'une torche incendiaire.

XXVIII

ILES MARIANNES

Guham. — Humata. — La Lèpre.

Il y a pour le moraliste des études à faire plus curieuses encore que celles des peuples primitifs, et nous voici dans un de ces pays exceptionnels où le doute et l'incertitude se trouvent à chaque pas, alors même que les faits paraissent plus saillants et plus tranchés.

Les îles Mariannes ne sont ni sauvages ni civilisées; on voit là, pour ainsi dire, côte à côte, mœurs antiques et usages modernes, superstition et idolâtrie des premiers âges à demi étouffées sous le fanatisme des conquérants espagnols qui ont légué l'archipel entier à leurs successeurs. Les vices européens luttent sans cesse, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, contre cette liberté de conduite des indigènes du lieu qu'on appela Larrons à si bon droit, qu'ils tiennent à honneur de l'être, et qu'on aurait pu également nommer libertins, s'ils avaient compris toute la portée des mots vertu et corruption comme les explique notre morale. C'est, je vous jure, un spectacle bien bizarre et bien instructif à la fois. Des contrastes sont si rapprochés, que l'historien semble en contradiction avec lui-même alors qu'il est fidèle jusqu'à la naïveté. Le peuple du matin ne ressemble pas à celui de la soirée, il est catholique romain de telle heure à telle heure, il est tchamorre et idolâtre de telle autre à telle autre; le voici dévot, le voilà indépendant de toute culte. L'homme vole et va gaiement chez un prêtre se confesser d'avoir volé ; il fera saintement la pénitence imposée, et il méditera un nouveau larcin sans que sa conscience s'en alarme dès qu'il se sentira une conscience. La jeune fille que vous voyez là, devant sa porte, vous accueillera tout agaçante, et échangera, devant sa mère insoucieuse, ses faveurs contre un rosaire. Ici tout le monde va à l'église, tout le monde y prie avec ferveur, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre; tous se frappent rudement la poitrine et baisent fréquemment la terre avec la plus grande humilité. Le service divin achevé, toute religion est mise en oubli. Il y a là des hommes, des femmes, des rivières, des bois, des plaines; on se fait une vie sans entraves, on se trace un chemin sans épines, on jouit des eaux, de la brise, du jour, du soleil, on respire à l'aise et on avance ainsi jusqu'à la tombe, où l'on se couche exempt de remords, car on n'a jamais su ce qu'il fallait entendre par le bien ou le mal, le vice ou la vertu. Mais ne généralisons pas encore, et revenons sur nos pas.

Sans l'heureuse visite des bons Carolins, notre traversée eût été la plus douloureuse de cette longue campagne. Plusieurs de nos meilleurs matelots ont suivi notre ami Labiche dans les flots océaniques, et beaucoup d'autres, couchés sur les cadres, attendaient dans les tiraillements horribles qui les tordaient que leur tour arrivât. Aussi Marchais jurait à peine, Vial ne donnait plus de leçons d'escrime dans la batterie silencieuse, et Petit, presque toujours au chevet de l'agonisant, cherchait encore à le ranimer par ses contes si tristement naïfs.

Enfin une voix crie : « Terre! » Ce sont les Mariannes, les îles des Larrons, soit; mais on trouve là, du moins, si nous en croyons les navigateurs, de belles et suaves forêts, au travers desquelles l'air glisse pur et rafraîchissant; il y a là des eaux limpides et calmes, de l'espérance, presque du bonheur. Voyez sur le navire comme les fronts se dérident, comme les bouches sourient, comme les paroles s'échappent moins graves. Dans la batterie ouverte au souffle de terre, les malades cherchent d'un œil faible les montagnes à l'horizon, et la corvette, poussée par une forte brise, s'élance majestueusement vers la principale île de cet archipel.

L'exagération de certains navigateurs est patente, ou le pays a perdu de sa fertilité et de ses richesses, car les cimes qui se dessinent imposantes au milieu des nuages sont nues, âpres, couronnées d'énormes blocs de roches noires et volcaniques. A leur base pourtant et à mesure que nous approchons, nos regards se reposent sur quelques touffes de verdure assez riches; mais dès que le sol monte, avec lui se déploie, comme pour pavoiser le rivage, un vaste et admirable rideau de palmiers, de cocotiers, de rimas, de bananiers, si beaux, si éclatants de leurs jeunes couleurs, que tous mes souvenirs perdent de leur richesse.

Décidément les voyageurs sont moins menteurs qu'on se plaît à le dire, et ici je parle pour mes confrères seuls; je tiens peu à convaincre les incrédules par religion.

Après avoir longé la côte de Guham pendant une demi-journée et touché presque de la main l'île des Cocos, qui ferme d'un côté la rade d'Humata, nous laissâmes tomber l'ancre à deux encâblures à peu près du rivage et non loin d'un navire espagnol arrivé la veille de Manille.

La rade, dont le fond est délicieux, est défendu par trois forts appelés, l'un *la Vierge des Douleurs*, l'autre *Saint-Ange*, et le troisième *Saint-Vincent :* vous voyez bien que nous sommes dans un archipel espagnol.

La ridicule cérémonie du salut causa un malheur

bien grand à deux soldats de la garnison, peu habitués sans doute au service de l'artillerie; tout leur corps fut brûlé par une gargousse ; mais, grâce à leur vigoureuse constitution et aux soins empressés de nos docteurs, ils résistèrent aux horribles souffrances qu'ils eurent à supporter.

Le gouverneur de la colonie, venu à Humata pour recevoir les nouvelles que le trois-mâts *la Paz* lui apportait, nous reçut avec une cordialité si franche, il donna un emplacement si propre, si bien aéré à nos pauvres éclopés, il nous témoigna tant d'égards, que nous ne crûmes pas devoir l'affliger par une étiquette qu'il aurait peut-être prise pour une réserve offensante. Une heure après, nous nous promenions dans les salons de son palais.

Le village d'Humata se compose d'une vingtaine de mauvaises cases en arêtes de cocotiers assez bien liées entre elles et bâties sur pilotis. Le palais du gouvernement est long, large, *imposant*, à un seul étage, orné d'un balcon de bois, avec cuisine et chambre à coucher. Cela ressemble admirablement à ces cages carrées et glissantes jetées sur la Seine à l'usage des blanchisseuses de la capitale. Patience, nous verrons beaucoup mieux plus tard, et Guham nous réserve d'autres merveilles.

Quant aux spectres hideux qui peuplent les maisons, c'est chose horrible à voir. Voici les femmes vêtues d'un lambeau d'étoffe sale, puante, nouée à la ceinture et descendant jusqu'au genou. Le reste du corps est absolument nu ; leurs cheveux sont mêlés et crasseux, leurs yeux ternes, vitrifiés ; leurs dents jaunes comme leur peau; leurs épaules, leur cou, rongés de lèpre, traçant tantôt de larges rigoles, tantôt creusant la chair, le plus souvent dessinant partout des écailles serrées de poissons ou des étoffes moirées ; on recule d'horreur et de pitié.

Les hommes font plus mal à voir encore et l'on serait tenté de frapper de verges ces larges et robustes charpentes que la douleur et les maladies rongent sans les abattre, et qui meurent enfin, parce que la mort dévore tout. Autour d'eux sont de vastes et belles forêts; sous leurs pieds une terre puissante ; l'air qu'ils respirent est parfumé; l'eau qu'ils boivent est pure et limpide; les fruits, les poissons dont ils se nourissent sont délicats et abondants ; mais la paresse est là à leur porte : elle se couche avec eux dans les hamacs, la paresse honteuse qui les abandonne dans des haillons fangeux, qui les inonde de vermine, qui les abrutit, les énerve, les dissèque. Oh ! je vous l'ai dit, Humata soulève le cœur.

M. Médinilla, gouverneur omnipotent de cet archipel isolé, M. Médinilla, dont je vous parlerai plus tard, et envers lequel j'ai un tort grave à me reprocher, me répondit, quand je lui parlai de ces êtres misérables qu'on voyait çà et là étaler au soleil leurs plaies livides :

— C'est une population condamnée.

— Pourquoi donc ?

— Elle est toute lépreuse ; ma capitale offre un bien autre aspect.

— Mais les gens de votre capitale viennent jusqu'ici, et j'ai vu plusieurs de vos serviteurs serrer la main à ces malheureux ; la lèpre n'est-elle donc pas contagieuse?

— Elle l'est; mais si l'un de mes gens devient lépreux à son tour, je le chasserai et le reléguerai à Humata.

— Pourquoi ne pas empêcher ce dangereux contact? pourquoi ne pas prévenir un malheur? pourquoi ne pas forcer ces hommes au travail, qui donne de la force, de la souplesse aux muscles ? Ce qui les tue, c'est la paresse.

— Non, c'est la malpropreté, et je suis sans puissance contre cet horrible fléau qui pèse ici sur toutes les familles vivant loin de ma capitale.

— Vous parlez avec bien de l'intérêt de votre capitale; est-ce qu'elle ressemblerait effectivement à une ville?

— Oui, mais à une ville à part, à une ville unique en son genre : c'est une cité ou une forêt, comme vous voudrez.

— Y a-t-il un palais aussi brillant que celui d'Humata?

— J'espère que vous me ferez l'honneur d'y venir; vous déciderez ensuite s'il mérite vos épigrammes.

— Hélas! Humata m'épouvante.

Cependant nos malades se rétablissaient à vue d'œil; leurs forces renaissaient comme par enchantement, et nous fûmes bientôt en état de repartir pour nous rendre près du mouillage d'Agagna, capitale de l'île de Guham. La côte, sous quelque aspect qu'elle se présente, est riche et variée; mais de nombreux récifs, sur lesquels le flot mugit et bouillonne, en défendent les approches, et le mouillage même où nous jetâmes l'ancre est difficile et tellement périlleux, qu'on ne peut guère y stationner que dans les belles saisons.

Les vents violents du nord ne soufflent que rarement dans la rade de Saint-Louis, protégée par l'île aux Chèvres et le morne d'Oroté, sur lequel on a élevé une inutile batterie. Au reste, j'engage fort les capitaines de navires à mouiller à Humata plutôt qu'ici, car les hauts-fonds y sont très-nombreux et restent souvent à sec dans les basses marées. Sur une de ces roches madréporiques, une citadelle bâtie à grands frais présente quelque apparence de sécurité contre une attaque extérieure ; mais quel navire viendra jamais s'embosser là pour essayer une tentative sur Guham !

Quand nous nous vîmes condamnés à ne pas sortir de quelque temps de cette rade si belle pour le paysagiste, si effrayante pour le marin, nous nous rappelâmes que le gouverneur nous avait parlé à Guham d'une de ces îles, célèbre par le séjour que l'amiral Anson y fit lors de son grand voyage, et où, d'après M. Médinilla, nous devions trouver de curieux monuments antiques. Nous en parlâmes alors au commandant, qui nous autorisa, MM. Gaudichaud, Bérard et moi, à entreprendre dans de frêles embarcations, ce périlleux voyage. Témérité, soit; mais *voir, c'est avoir*, a dit le poëte, et nous voulions posséder. Et puis on meurt si bien en compagnie!

Ainsi donc, laissant nos amis à bord de la corvette, nous nous embarquâmes dans un canot, et mîmes le cap sur Agagna, notre véritable point de départ. Il va sans dire que Petit et Marchais furent choisis par nous pour nous accompagner dans cette première course, fort affligés qu'ils étaient déjà de ne pas nous escorter jusqu'à Tinian.

Le canal entre Guham et l'île aux Chèvres n'a pas plus de six milles dans sa plus grande largeur, ni moins de trois dans sa plus petite. Cette île est couverte d'arbustes, pour la plupart assez inutiles, mais parmi lesquels cependant on trouve le sicas, appelé dans le pays fédérico, dont les habitants de cet archipel font leur principale nourriture. Il n'y a pas d'eau douce, excepté celle qu'on recueille parfois dans un réservoir de plus de quatre cents pieds de diamètre, alimenté par les pluies et creusé sans doute

par les premiers conquérants des Mariannes. Mais, en revanche, la côte de Guham offre de toutes parts l'aspect le plus riche et le plus varié. Les récifs poursuivent leur cours jusqu'à Agagna, et laissent à peine trois passages fort difficiles, même pour les embarcations. Le premier est vis-à-vis de Toupoungan, village d'une quinzaine de maisons que Marchais nous proposa d'aller prendre d'assaut à lui tout seul, armé d'une des jambes de Petit. A cette plaisanterie, celui-ci, dont le soleil avait probablement échauffé le cerveau, riposta par un quolibet plus innocent encore; mais Marchais fit un mouvement du coude; Petit voulut parer, et, perdant l'équilibre, il tomba à l'eau.

Oubliant que son adversaire nageait comme un marsouin, Marchais, dont le cœur n'était jamais en défaut pour rendre un service, l'y suivit afin de lui porter secours, et c'est ce que voulait le rusé Petit, qui, plus fort dans cet élément, avait enfin trouvé l'occasion de se venger des mille et un coups de pied vigoureux dont Marchais l'avait généreusement gratifié. Jamais combat ne fut plus amusant, plus rempli d'épisodes. Marchais était furieux et avalait, en écumant de rage, gorgées sur gorgées d'une eau salée et boueuse, tandis que Petit, dans ses rapides évolutions, échappait à toutes les manœuvres de son antagoniste.

Nous mîmes trêve enfin à cet acharnement des deux combattants qui arrêtait notre marche; mais Petit ne consentit à monter à bord qu'après que nous eûmes obtenu de Marchais sa parole d'honneur qu'il ne garderait aucune rancune de cette lutte d'amis, où, pour la première fois, la victoire lui avait échappé.

Le second passage est par le travers d'Anigua, bourg aussi misérable que Toupoungan, et où la lèpre n'est ni moins dangereuse ni moins répandue.



... C'est une population condamnée. (Page 159.)

La route nous paraissant belle par terre, mes deux compagnons et moi resolûmes de la parcourir à pied jusqu'à Agagna, distant encore de six milles. Partout une terre riche et belle, partout les arbres les plus élégants et les plus majestueux à la fois; mais point de culture, point de travaux utiles pour diriger les eaux des torrents descendant des montagnes. Que fait donc l'Espagne de cet admirable archipel, qu'il serait de bonne justice de lui ravir au profit des navires voyageurs de toutes les nations?

Enfin nous trouvâmes un hôpital de lépreux. J'y entrai, puisque mon devoir m'y appelait; j'y dessinai quelques-uns des malheureux qui erraient çà et là, comme des fantômes, le long des murailles décrépites, et vingt fois je fus tenté de m'échapper de ce séjour de misère et de malédiction. Toutes les parties saillantes des infortunés qu'il renfermait étaient attaquées avec une violence extrême; pas un n'avait de nez, et la plupart perdaient leur langue tombant en lambeaux.

Une jeune fille, nommé Dolorès, vint à moi en courant et me supplia de l'arracher de cette tombe putréfiée. N'apercevant aucune plaie sur son corps, de mon autorité privée j'allais l'emmener avec moi, lorsqu'elle tomba à mes pieds et se tordit dans des convulsions horribles.

L'histoire de cette jeune fille est triste et rapide. Née à Toupoungan, et devinant, encore enfant, que la fuite seule pourrait la garantir de l'affreuse maladie dont son village était infecté, elle se sauva dans les bois, où elle vécut deux ans et demi, couchée sans abri sur le gazon et ne se nourrissant que de fruits. Épuisée pourtant par cette vie errante et malheureuse, elle se présenta un jour à Agagna, et demanda l'hospitalité à une brave femme dont la maison était située à l'entrée de la ville et qui l'accueillit avec bonté. Mais, comme dans ce pays nulle mendicité n'est possible, l'étrangeté de la prière de la jeune fille dut frapper sa généreuse protectrice, qui lui demanda d'où elle venait.

— Des bois, lui dit-elle.

— Pourquoi des bois?

— Parce que je craignais le mal de saint Lazare. (C'est ainsi qu'on appelle la lèpre à Guham.)

— Et pourquoi encore crains-tu si fort ce mal?

— C'est qu'il fait bien souffrir.

— Qui te l'a dit?

— Mon père, qui en est mort.

— Ton père!

— Oui, et puis une sœur morte aussi et un frère qui se mourait.

— Malheureuse! d'où es-tu?

— De Toupoungan.

— Sors, sors de chez moi bien vite, ou je te tue!

— Tuez-moi, j'y consens; mais ne me chassez pas, car je ne veux plus retourner à Toupoungan.

— Attends, attends.

— Qu'allez-vous faire?

— Te dénoncer à monseigneur le gouverneur.

Le soir même, cette jeune fille si belle, si pure, fut saisie et conduite à l'hôpital où je la trouvais, pour y être traitée, à l'aide d'une pâte faite avec des cloportes, d'une maladie dont elle n'était pas atteinte, et dont nul symptôme n'annonçait qu'elle portât le germe dans son sein. Là, sans défense, sans protection, entourée de malades et de mourants, elle attendait avec résignation la lèpre, qui, par un grand miracle du ciel, la respecta toujours. La frayeur la rendit folle et idiote; elle passait ses journées à mâcher ses cheveux qui étaient admirables, et quand elle apercevait une figure inconnue, elle se précipitait, poussant un cri aigu, et tombait sur le sol, où elle se roulait en de terribles convulsions.

M. Médinilla, qui me conta cette histoire, promit à mes ferventes prières de retirer l'infortunée de l'épouvantable tombeau où on l'avait murée, si en effet elle était saine encore. Il tint sa parole, et, avant mon départ de Guham, j'ai eu le bonheur de voir la belle Dolorès, guérie de sa folie et de son idiotisme, logée dans une des plus jolies maisons d'Agagna, dont M. Médinilla lui avait fait généreusement cadeau.

XXIX

ILES MARIANNES

Course dans l'intérieur. — Dolorida.



La baie d'Humata (îles Mariannes).

Deux pas en arrière me sont imposés; je reviendrai à Agagna sous peu de jours.

Que faire dans un bourg, dans une ville, quand on a tout étudié, quand on a tout vu?

La vue est de tous les sens celui qui se rassasie le plus vite. Hélas! que n'en suis-je encore à l'épreuve!

Il en est de ces choses belles et curieuses à voir comme de ces récits pleins d'intérêt qui, connus déjà, vous trouvent tièdes et froids à une seconde lecture. Je ne sais, en vérité, si nous ne serions pas moins émoussés par la présence fréquente d'un spectacle d'horreur que par un assemblage complet de beautés de tous genres.

La lèpre est ici l'hôte fatal de chaque demeure; elle croît avec l'enfant qui vient de naître; timide, elle l'escorte encore dans son adolescence, elle grandit et se fortifie avec lui, elle l'écrase dans un âge avancé, elle le pousse à la tombe... et nous allons, nous, hommes sains et forts, cœurs bons et généreux, l'étudier dans ses ravages, visiter le malheureux qui en est vaincu, comme si c'était là un spectacle doux à l'âme, un tableau consolant, une image de paix et de bonheur!

Que de contrastes en nous, que de misères nous nous faisons volontairement! N'en avons-nous pas assez, bon Dieu, de toutes celles que le sort jette à pleines mains sur notre passage?

Sentinelle toujours debout, la lèpre est permanente à Humata, je vous l'ai déjà dit, et cependant quelques individus encore n'en sont point atteints. Patience, elle a les bras longs et les ongles aigus, l'horrible maladie dont je vous parle; lorsqu'elle laisse passer auprès d'elle un corps sans le tordre et le creuser,

c'est que Dieu, dont la force est plus grande, a étendu la main et a dit : *Assez !*

Dieu seul est vainqueur de la lèpre. Or, écoutez :

Un jour que, plus matinal que de coutume, je m'étais rendu de l'espèce d'hôpital où nous logions chez le gouverneur, déjà réveillé, je recommençai mes questions sur la coupable insouciance avec laquelle il permettait aux gens bien portants d'entrer à toute heure dans les maisons des lépreux, d'y prendre parfois leurs repas et même d'y passer la nuit.

— Que faire encore à tout cela? me répondit-il.

— Se décider à un acte rigoureux et arrêter le mal à sa source.

— Arrêteriez-vous la cataracte du Niagara?

— Mais la cataracte est un monde qui roule, et je ne vois pas ici un monde qui succombe.

— C'est que vous ne voyez pas tout.

— Comment! Humata n'est-il pas l'enfer de cet archipel?

— Humata n'en est que le purgatoire; ici se dresse parfois l'espérance. Si le ciel n'était pas si pur aux Mariannes, il faudrait les fuir comme on fuit une cité visitée par le vomito-negro.

— On combat efficacement la peste.

— Je vous le répète, on ne combat pas la lèpre.

— Vous avez beau dire, les hommes peuvent s'en garantir en fuyant les lieux qui en sont infectés.

— Eh! ne l'ai-je pas tenté maintes fois? Si j'ai voulu épouvanter par de sévères exemples, savez-vous ce qu'on se disait tout bas dans ma capitale? Que j'étais un impie, un franc-maçon, un athée, un antechrist.

— Pourquoi?

— Parce que le peuple croit, aux Mariannes, que tout se fait ici-bas par l'ordre de Dieu, que l'homme qui est atteint de la lèpre devait en mourir ou plus tôt ou plus tard, et que vous pourriez fort bien, vous ou tout autre, coucher côte à côte d'un lépreux sans rien craindre, puisqu'il était encore écrit là-haut que vous deviez ou non être malade.

— Cette croyance est-elle générale?

— A peu d'exceptions près.

— Mais il y a donc deux lèpres à Agagna?

— Il y en a plus de deux, monsieur.

— Je vous plains autant que le peuple qui vous est confié.

— Il faut subir sa vie.

— N'est-ce pas un million par an que vous donne votre roi?

— Une place comme la mienne ne se paye pas, monsieur, et c'est pour cela sans doute que le gouverneur de Manille, qui m'a nommé, ne me donne que cent trente piastres par mois, dont je distribue une partie aux malheureux.

— Je ne vous plains plus. Ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure qu'il y avait un enfer à Guham?

— Je vous l'ai dit.

— Où est-il?

— Non loin d'ici, à Maria-Dolorès, à Angelos et à Santa-Maria-del-Pilar, trois bourgs ou plutôt trois lazarets.

— Puis-je y aller?

— A quoi bon? c'est un spectacle si horrible! La maladie est là si cruelle, si vivace, que vous verrez des fragments humains se promener sous les plus beaux arbres du monde, se rafraîchir aux sources les plus limpides et tomber en débris dans leur marche. On ne va pas là quand on n'y est pas condamné.

— L'étude impose des sacrifices. Qui soigne ces pauvres gens?

— Personne.

— Vous voyez donc bien que la peur du mal existe.

— Point : si un lazaret était aux portes d'Agagna, qui n'a pas de portes, il serait peuplé comme ma capitale : c'est l'éloignement qui le fait désert; j'y envoie les malades.

— Je désire voir Santa-Maria-del-Pilar.

— Allez donc, monsieur : cette journée est belle, je vais vous donner un guide, et si vous trouvez là deux personnes bien portantes, c'est qu'il y aura miracle.

— Pourquoi deux personnes?

— Parce qu'il n'y en a qu'une que Dieu protége depuis cinq ans, une sainte, un ange... Oh! c'est une histoire édifiante.

— Et vraie?

— Irrécusable comme la lèpre.

— J'écoute.

— Depuis quinze jours (il y a cinq ou six ans de cela), les habitants des Mariannes n'avaient pas vu le soleil; des nuages cuivrés, amoncelés les uns sur les autres, pesaient sur nous de tout leur poids, et quoique parfois le vent soufflât avec assez de violence, ces masses énormes restaient immobiles comme des rochers suspendus dans les airs.

La chaleur était accablante, la mer clapotait, les cimes des arbres bruissaient, les ruisseaux étaient à sec, et les bestiaux sur les routes s'arrêtaient épouvantés; on s'attendait à une catastrophe horrible, on croyait à la fin du monde, et l'église ne désemplissait pas. Une nuit cependant, là-bas à l'horizon du côté de Tinian, que je veux que vous alliez voir et étudier, un point lumineux éclaire l'espace, il monte et grandit comme s'il voulait tout embraser; on se regarde avec effroi, on se signe, on ne marche plus qu'à genoux dans les rues. Tout à coup les nuages courent avec une rapidité effrayante, le ciel se dégage, les animaux se redressent, les ruisseaux se ravivent, mais la terre s'agite par des secousses terribles et répétées, le volcan d'Agrigan s'est joint au volcan de Guham, ils ébranlent le sol, les maisons sont renversées, mon palais est à demi saccagé, et au milieu du désastre général, l'église seule respectée.

Le prêtre était en chaire, brave homme celui-là! le saint apôtre ne voulut point quitter son poste, et quand la tourmente eut cessé ses ravages, quand la nature eut repris ses belles couleurs, toutes les bouches crièrent : Miracle! miracle! tous les cœurs répétèrent : Hosannah! hosannah!

Le bon prêtre mourut quelques jours après, mais avant d'expirer il demanda des secours pour les lépreux, fit promettre à ceux qui entouraient son lit de douleur que des pèlerinages auraient lieu dans les bourgs où la maladie exerçait son redoutable empire, et il obtint que chaque année un homme dévoué se consacrerait au soulagement des malheureux dans les tristes lieux dont je vous ai déjà parlé. Le saint usage n'a point périclité, et vous trouverez à Notre-Dame-del-Pilar une personne encore pure de toute atteinte du fléau.

— Un jeune homme?

— Une jeune fille. Elle avait neuf ans quand elle partit volontaire garde-malade, il y en a cinq qu'elle est là, elle ne veut point quitter son poste; elle y mourra, l'infortunée.

— Ne fût-ce que pour baiser la main de la noble martyre, j'irai à Santa-Maria-del-Pilar.

— Voilà un guide honnête homme, il sait les chemins; vous serez au bourg en moins de deux heures; portez un rosaire à Dolorida, elle priera pour vous.

— Je lui en porterai six et quelques chemises.

— A ce soir!

— A ce soir!

Nous partîmes, mon guide, Petit et moi; mon guide avec effroi, moi avec une profonde tristesse, et Petit parce que je lui avais dit : Viens. Il avait emballé dans un havresac mon léger bagage, et me disait de temps à autre :

— Pourquoi aller là-bas? Si vous voulez, je leur porterai seul vos hardes.

— Non, je veux les voir.

— Ce n'est déjà pas si beau, des galeux de la tête aux pieds.

— Ce n'est pas la gale, c'est la lèpre.

— La lèpre, monsieur, c'est la gale numéro un : ça se gagne fort proprement, comme on dit.

— Tu ne comprends pas la curiosité, toi.

— Oh! que si; mais il y a curiosité et curiosité, et celle qui vous pousse à aller vous fourrer parmi tant de plaies, c'est de la bêtise, sauf l'amitié que j'ai pour vous.

— Tu prends certaines libertés...

— C'est vrai, mais je vous accompagne, et ça doit faire passer sur bien des choses.

— Ainsi donc tu ne vas à Maria-del-Pilar que par rapport à moi?

— Est-ce que j'irais par rapport à eux autres? Allons donc, vous ne me connaissez pas encore, je vois ça: Tenez, je suis triste, je marronne; vous ai-je tant seulement demandé une goutte d'eau-de-vie? Non, je n'en veux pas, je n'en boirai pas; quand on va visiter le malheur, il ne faut pas être heureux.

— Tu es un brave garçon.

— Vous ne m'apprenez rien, je le sais aussi bien que vous, qui semblez ne vous en apercevoir qu'aujourd'hui.

— Si je ne le savais pas depuis longtemps, je ne t'aurais pas prié de m'accompagner.

— A la bonne heure! voilà que je vous *raime* plus fort.

Nous avions quitté le sentier battu et au bord duquel murmurait un joyeux filet d'eau, qui se perdait là, au milieu d'un magnifique gazon où sans doute il prenait naissance. Nous entrâmes dans un bois ou plutôt dans un jardin ravissant : c'étaient des allées naturelles de bananiers, dont le sommet de la tige était paré de ses grappes délicieuses protégées contre l'ardeur du soleil par les larges parasols dont le ciel les a panachés. C'étaient partout des rimas aux branches gigantesques, aux feuilles vastes et veloutées, aux fruits bienfaisants qui ont fait appeler ce géant des forêts arbre à pain. C'était encore toute la classe des palmistes réunis comme des frères, le vacoi, le palmier, le cocotier, séparés aux pieds et mêlant leur chevelure ondoyante comme des amis qui se retrouvent et se caressent; et puis des fleurs odorantes sous les pieds, un gazon émaillé, égal, où ne se cachait nul reptile; et, à l'air, des oiseaux amoureux, semblant étonnés de voir là des êtres qui marchaient et changeaient de place.

— Cré coquin! que c'est *fioné* tout ça! disait Petit dans son enthousiasme.

— Tu n'es donc plus fâché que nous soyons venus.

— Mais au bout, qu'est-ce qu'il y a?

— Nous allons le savoir. Voilà des maisons.

— Ça, c'est aussi bien des maisons que la bicoque du gouverneur est un palais. Quel farceur! il appelle un palais quatre murs, une grande chambre sans meubles et un hangar ; il croit donc que nous venons des antipodes?

— Oui, et il a raison.

— Il nous prend donc pour des sauvages, pour des Hugues!

— Quelle colère!

— C'est juste au moins : *Mon palais! mon palais!* il n'a que ça dans la bouche. Un palais sans caves, ça fait pitié, foi de matelot à trente-six! N'a-t-il pas aussi appelé *soldats* des espèces de manches à balai qu'on a harnachés avec des sortes d'uniformes et des épaulettes? J'ai voulu passer la jambe à un de ces vainqueurs : le geste seul lui a fait prendre un billet de parterre; et le soir, j'ai vu près de la cuisine, où je suis assez souvent, mon grenadier plumant un poulet aussi maigre que lui. Une armée de lurons de cette allure, Marchais, Vial, Chaumont, Barthe et moi, avec des garcettes, nous la ferions aller à la dérive en un *crin* d'œil.

— Tais-toi, nous voici arrivés.

— Je ne jacasse plus.

Six cases délabrées, basses, bâties sur pilotis, formaient le premier village. Tout était silencieux autour de ces tombeaux; personne au seuil des portes, personne sur le gazon ou sous les touffes de bananiers. Le cœur se glaçait. J'entrai en tremblant dans la première case; un seul homme l'habitait, couché dans un hamac suspendu à un pied du sol. Il nous regarda avec des yeux hébétés et nous demanda qui nous envoyait. Je lui dis que nous venions pour voir le village et y apporter quelques secours aux plus malheureux.

— Alors donnez-moi quelque chose.

— D'où souffrez-vous?

— De nulle part; mais voyez comme je m'en vais.

Ses jambes étaient des os rongés par la lèpre. Petit, sans me consulter, lui jeta une chemise, et nous sortîmes épouvantés. Dans une autre case nous trouvâmes une jeune mère dont la moitié du corps n'était qu'une plaie; elle allaitait un enfant de trois ou quatre mois! Ici du plaisir... du bonheur... de l'amour peut-être!... Petit, taciturne cette fois, aurait donné tout le havresac si je l'avais laissé faire. Dans une troisième case nous trouvâmes quelque chose ressemblant à un homme; mais là aussi, à genoux, était une jeune fille auprès d'une grande calebasse remplie d'eau dans laquelle elle trempait un linge grossier dont elle essuyait les membres rongés du moribond.

— *Ave, Maria*, lui dis-je d'une voix faible[1].

— *Gratia plena*, me répondit-elle sans tourner la tête.

Dès qu'elle eut achevé son triste ministère, elle se leva et allait sortir. Elle nous vit.

— Qui êtes-vous?

— Des étrangers, des Français arrivés depuis plusieurs jours à Guham.

— La charité, s'il vous plaît, en faveur de ceux qui souffrent.

— Que désirez-vous pour eux?

— D'abord des prières, puis du linge.

— Voici d'abord du linge; viendront plus tard les prières.

— Que le ciel vous en tienne compte!

Et la jeune fille disparut.

— Où va-t-elle? dis-je à mon guide, qui n'avait pas prononcé vingt paroles depuis notre départ.

— Elle va secourir d'autres infortunés; ses heures sont prises.

— Elle succombera à la peine.

[1] C'est ainsi qu'une grande partie des visiteurs saluent en Espagne.

— Oh! non monseigneur, le ciel lui donnera des forces ; c'est une sainte, c'est Dolorida.

Dans chaque maison du village, des débris d'hommes et de femmes étaient étendus sur des nattes ou dans des hamacs, et pour tant de misères une jeune fille suffisait. Dès que la mort avait parlé, Dolorida accourait à Humata; on lui donnait deux hommes robustes qui allaient lui prêter secours, et ils s'en retournaient seuls.

A cent pas de ce groupe de cases il y en avait d'autres, au nombre de six, presque toutes désertes, et à cent pas plus loin encore, à côté d'une source fort abondante, s'élevaient trois maisonnettes plus propres que celles que j'avais déjà visitées.

— C'est ici que loge Dolorida, me dit mon guide; elle n'y rentre que le soir, quand toute la besogne est faite.

— Pouvons-nous y passer la nuit?

— Vous le pouvez; mais moi il faut que je m'en retourne; vous avez tout vu.

— Silence! voici Dolorida.

La jeune martyre entra, se mit à genoux, récita à demi-voix un *Pater* et un *Ave*, et me tendit la main.

— Votre seigneurie a fait beaucoup de bien ici, me dit-elle; Dieu s'en souviendra.

— Je veux en faire davantage, Dolorida; j'ai là encore des serviettes, des mouchoirs, des peignes, plusieurs chemises et des scapulaires bénits.

— Des scapulaires! des scapulaires bénits!

— Par notre saint-père.

— Oh! donnez, donnez! que je guérisse mes malades! que je promène ces saintes reliques sur eux, et qu'ils marchent!

— Dieu peut-être veut qu'ils souffrent encore.

— Vous avez raison; mais du moins, monseigneur, ils mourront tous béatifiés.



Dolorida.

Dolorida était une fille fraîche, brune, presque cuivrée; tout le haut de son corps était nu; une jupe propre, attachée aux reins, descendait jusqu'aux genoux et laissait voir des jambes pleines de séve; ses pieds et ses mains étaient d'une délicatesse extrême, sa chevelure noire et onduleuse; ses yeux admirablement taillés avaient une puissance de regard impossible à décrire; ses dents très-blanches et ses joues rondelettes et fermes attestaient une santé robuste que les veilles n'avaient pu affaiblir. Dolorida voyait un ciel après cette terre, et la foi seule la soutenait dans l'horrible sacrifice qu'elle s'était imposé. Mais, au milieu de cette haute piété, que de stupides croyances, que de contes absurbes et révoltants! Les sorciers et Dieu sans cesse en contact, en lutte, en querelle, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus; les démons sortant corps et âme de leur chaudière; les anges surpris par des légions de réprouvés forcés de se jeter dans d'énormes bénitiers et de prononcer incessamment le nom de Jésus, afin de ne pas être entraînés aux enfers. Tout cela, je vous jure, fait mal à entendre; tout cela pourtant n'ôtait rien à ce caractère de bienveillance et d'humanité dont la jeune Tchamorra avait été si saintement dotée.

Je lui promis de nouveaux secours avant mon départ de Guham, et je lui disais déjà adieu, quand je m'aperçus que Petit n'était pas avec nous; mais il rentra un instant après, abattu, désolé, les yeux humides, et n'ayant pour tout vêtement que son large pantalon de matelot.

— D'où viens-tu? lui dis-je.

— De là-bas, d'une maison où j'ai vu un vieillard qui m'a *sabordé* le foie.

— Explique-toi vite.

— C'est court.

— Je parie que tu t'es encore battu.

— Quelle infamie! Figurez-vous que ce brave homme, mangé par la maladie, ressemble à vieux père comme je ressemble à un homard, et je me suis senti tout chose en m'approchant de lui. Alors, ma foi, j'ai d'abord ôté ma veste, que je lui ai donnée, puis mon gilet, que je lui ai prêté, puis ma chemise, que je ne veux pas qu'il me rende, et puis enfin mes souliers, qu'il gardera, car le brave homme a encore des pieds,

et les miens peuvent se passer des semelles du cordonnier. Cré coquin! que ça fait du bien de faire du bien!

— Petit, je t'estime.

— Si vous saviez comme il ressemble à vieux père! Je ne me soûlerai pas de quinze jours.

J'arrivai à Humata avec une odeur de cadavre qui me brûlait.

— Eh bien! me dit M. Médinilla en m'apercevant, est-ce curieux?

— Non, c'est horrible, cela désespère, cela tue.

— Y retournerez-vous?

— Peut-être.

Je n'y retournai point, et je vis, deux mois après, dans l'église d'Agagna, la belle Dolorida toujours fraîche et toujours dévote.

— Tu t'es donc brisée à la peine? lui dis-je en l'accostant avec intérêt.

— Non, monseigneur, me répondit-elle d'une voix pieuse, je n'avais plus rien à faire à Notre-Dame-del-Pilar.

— Pourquoi?

— Il n'y a plus de malades.

— Ils sont guéris?

— Morts...

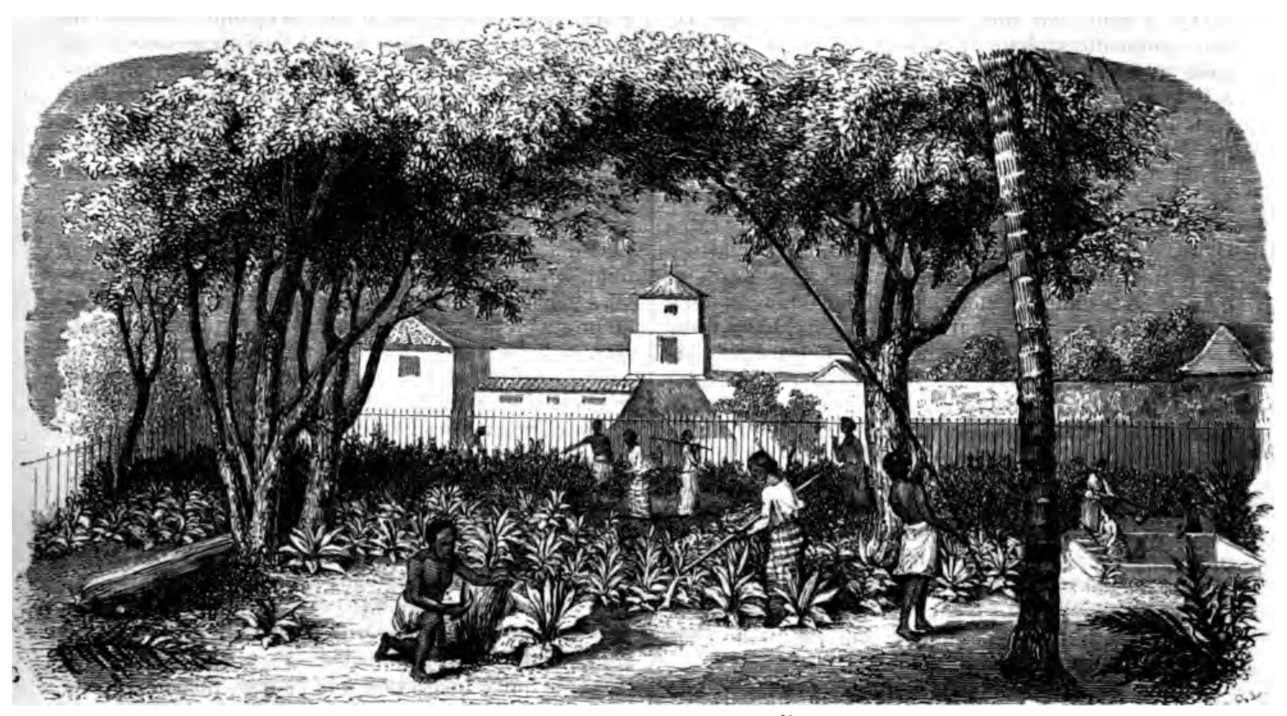
.....Deux jours avant notre départ de Guham, tout était silencieux dans les maisons d'Agagna, et l'église retentissait de chants funèbres; un long cortége en sortit: bientôt hommes et femmes, Tchamorres et Espagnols, marchaient à pas lents avec leur lenzo sur la tête inclinée et leur rosaire au cou; puis venait le prêtre et une bière recouverte d'un linceul blanc. Une fosse était là aussi, à dix pas du temple saint: chaque assistant s'en approcha avec dévotion, et, à genoux et sanglotant, y jeta un peu de terre. La lèpre n'épargne personne.

Dolorida, la jeune martyre, venait de monter au ciel.

XXX

ILES MARIANNES

Guham. — Agagna. — Fêtes. — Détails.



Le palais du gouverneur à Agagna (îles Mariannes).

Effrayé de l'aspect des lépreux, je pris la fuite et rejoignis mes camarades qui m'attendaient à Assan.

Ceci est véritablement un bourg, mais un bourg propre et bien bâti; on s'aperçoit qu'on approche de la capitale, dont on n'est éloigné que d'un quart de lieue, et les environs, plantés d'arbres odoriférants, sont un jardin délicieux où l'on a hâte de se reposer. J'y fis une remarque assez singulière. Dans tous les lieux où s'était montré le cocotier, nous l'avions trouvé droit, élégant, majestueux. Ici il change de nature et garde sa nouvelle forme jusqu'à Agagna. Sa tige, d'abord verticale, fait un coude à une hauteur de vingt à vingt-cinq pieds, et parcourt ensuite presque horizontalement une grande distance sans perdre de sa force et de la richesse de son feuillage, et se redresse enfin, comme un superbe panache, à deux brasses à peu près de sa brillante chevelure. L'aspect de ces arbres capricieux est vraiment fort curieux à observer, et de loin on croirait voir une vaste forêt à demi vaincue par les ouragans.

Je ne vous dirai pas la beauté, la variété, la richesse des paysages qui se dessinent aux yeux, d'Assan jusqu'à Agagna : nul pinceau, nulle plume ne pourrait en donner l'idée; on se tait, on admire.

Ceci est une ville, une ville véritable avec rues larges et droites, avec carrefours, une place publique, une église, un palais. Ceci ne vous rapproche point de l'Europe, car rien ne ressemble à ce que vous avez

vu jusqu'à présent, mais vous dit pourtant une conquête récente d'une civilisation bâtarde. Ce n'est encore qu'un reflet, c'est, pour ainsi dire, la parodie de nos mœurs, de nos lois, de nos usages, de nos vices même et de nos ridicules; mais c'est un progrès en tout, bien et mal, c'est un premier pas, une espérance ; vienne maintenant ici, pour gouverner cet archipel, un homme qui comprenne la morale, un réformateur philanthrope, un esprit droit, une volonté ferme, et vous aurez aux Mariannes des citoyens comme vous et moi, un code protecteur de tous les intérêts, une religion guide de toutes les consciences.

Avec des natures aussi malléables que celles que voilà, on peut tout attendre d'une pensée généreuse. Le Mariannais est dans l'erreur, parce qu'on ne lui a pas dit encore où est la vérité et ce qui est la vérité. Dès qu'on lui aura appris la route à tenir, soyez sûr qu'il n'en déviera pas; et si les mœurs primitives triomphent parfois des nouvelles institutions, c'est qu'il y a dans celles-ci tant de sottise et de folie, que le bon sens, qui est une propriété de tout ce qui respire, en fait prompte et bonne justice. Il ne faut jamais, et dans aucune circonstance, tout vouloir à la fois. Dieu, plus puissant que l'homme, fit le monde en six jours, et quel monde encore! une semaine de plus n'aurait rien gâté, je pense.

Il y a cinq cent soixante-dix maisons à Agagna, dont cinquante seulement en maçonnerie; les autres sont en bambou, arêtes de palmier et feuilles très-artistement serrées et liées. Toutes sont sur pilotis, à quatre ou cinq pieds du sol, ayant sur la façade, et derrière, un jardin avec enclos planté de tabac et quelques fleurs. Je vous jure que tout cela est fort gai, fort curieux à étudier. Ces maisons sont séparées les unes des autres; on y monte par une échelle extérieure qu'on retire la nuit, et qu'on pourrait laisser en toute sécurité. Elles n'ont jamais plus de deux pièces; dans l'une dorment les maîtres du logis; dans l'autre, en face de la porte, les enfants, les poules, les porcs, hôtes de chaque jour, et les étrangers visiteurs, constamment bien accueillis. Les meubles consistent en petits escabeaux, hamacs, ardoises pour tourner la feuille de tabac, et mortiers pour réduire en poudre le sicas. Ajoutez à cela trois ou quatre images de saint, de christ, de martyr; des vases en coco, des fourchettes en bois de sandal, des rosaires, et des galettes qu'on fait sécher à l'air, et vous aurez une idée complète de ces demeures hospitalières où la vie s'écoule sans secousse, presque sans souffrance, jusqu'à une vieillesse précoce; car dans ce pays si chaud, si fécond, on est homme complet quand chez nous on comprend à peine la vie.

Le palais du gouverneur décore la seule place de la capitale. C'est un vaste corps de logis à un étage, moitié bois, moitié briques, avec force croisées et un balcon dominant la mer et planant majestueusement sur les maisons voisines. Devant sa façade sont placées huit pièces d'artillerie en bronze, sur leurs affûts, gardées par des soldats en uniforme devant lesquels je vous défie de vous arrêter sans rire aux éclats, tant les guenilles dont on les a affublés sont bizarres et peu façonnées à leur taille. Les murs du palais, fraîchement peints, attestent la galanterie de M. Joseph Médinilla, qui ne veut pas que nous accusions son empressement et sa courtoisie. Si vous montez, vous vous trouvez dans une salle immense, ornée du *véritable* portrait de Ferdinand VII et d'une Vierge des Douleurs paraissant souffrir surtout de la façon brutale dont elle a été traitée par le peintre. Puis encore on voyait çà et là des images coloriées, représentant l'entrée des Français à Madrid, à Valence, à Barcelone; nos soldats sont peints bras nus, couverts de sang, armés de poignards, et mangeant des moines, des enfants et des filles encore vivants. Le gouverneur, me voyant rire et hausser les épaules à l'aspect de ces turpitudes, me demanda sérieusement si tout cela n'était pas vrai.

— Il y a du vrai dans ces scènes hideuses, lui répondis-je avec gravité; mais les rôles sont changés, et les Espagnols seuls se servaient de couteaux et de stylets.

Les cadres furent enlevés le jour même de notre arrivée; le gouverneur devinait parfaitement une délicatesse.

Un logement nous était préparé à côté du palais; nous nous y rendîmes, et nous nous trouvâmes bientôt en face d'un piquet de vingt-quatre hommes sous les armes, commandés par un major, un capitaine et cinq ou six lieutenants et sous-lieutenants. O Charlet! ô Raffet! ô Bellangé, venez à mon aide! c'est les esquisser tous que d'en esquisser un seul; ils sont sortis du même moule, il y a parité; on dirait des frères, mieux que ça, des sosies :

Il est maigre, long, efflanqué; son chapeau à claque le coiffe *brassé carré*, selon l'expression pittoresque de l'etit; les deux coins, ornés d'énormes glands, descendent jusque sur les épaules et caressent des ombres d'épaulettes faisant face en arrière et venant visiter les omoplates. Le chef, dégarni de cheveux sur la face, en a plusieurs en queue, serrés tantôt à l'aide d'un ruban noir ou blanc, tantôt à l'aide d'une petite corde jaune ou rouge. Il a une moustache, ou il n'en a pas, selon son caprice; il se tient droit comme un de ces cocotiers d'Assan dont je vous ai parlé tout à l'heure, et il nage dans son habit avec plus d'aisance que vous ne le feriez dans un large manteau de mousseline. Celui-ci joint les deux revers par une agrafe au-dessous du menton et s'achemine en pointe jusqu'au bas de la place des mollets, enfermés dans des guêtres où les cuisses et le corps tiendraient fort commodément. Un ceinturon noir ou bleu appliquait l'épée sur la hanche, épée à la Charlemagne, longue et plate, à fourreau déchiré; le tout porté sur des souliers fins extrêmement effilés. Voilà à peu près; mais c'est la tournure grotesque de ces maringouins déguisés qu'il faut admirer! c'est aussi l'air imposant et martial dont ils cherchent à se draper qui amuse et qui étonne. En vérité, on ferait volontiers le voyage aux Mariannes rien que pour voir, une fois seulement, l'état-major en grande tenue du gouverneur général de cet archipel pour le roi *de toutes les Espagnes*.

Après notre inspection à la course, mes deux amis et moi nous nous rendîmes à notre logement pour nous préparer à notre grand voyage à Tinian, l'île des antiquités. Une porte où veillait une sentinelle fumant son cigare était à côté de la nôtre : là se voyait une prison avec des anneaux de fer au mur; des cris déchirants sortaient de cette noire enceinte, et j'y pénétrai sans que la sentinelle m'arrêtât. On frappait un Sandwichien amarré à l'un des anneaux de fer, et ses épaules et ses flancs en lambeaux attestaient la vigueur du bourreau. Celui-ci, dont je vous parlerai plus tard, me salua de la main gauche, tandis que de la droite il achevait l'exécution de la sentence. Mais cette sentence, qui l'avait dictée? Le valet lui-même. De quoi était coupable le Sandwichien? D'avoir répondu trop cavalièrement au valet. Nul ne savait dans l'île ce qui se passait en ce moment à la prison, hormis le bourreau, le patient et moi. La

tâche finie, le Sandwichien s'en alla, et celui qui venait de le frapper lui lança violemment son bâton noueux entre les jambes.

A une sévère observation échappée de ma bouche, le misérable haussa les épaules, siffla et me laissa seul. Toutes choses sont ainsi faites : quand le premier est bon et généreux, le second est méchant et cruel ; au lion succède le tigre, à l'aigle le vautour, au maître le valet.

Le premier dîner que nous donna le gouverneur fut précédé d'un dessert très-confortable, où les plus beaux fruits de la colonie se trouvèrent étalés avec une profusion toute vaniteuse, mais où la grâce et l'empressement jouaient encore le premier rôle. La *grandeur* castillane étalait là son insolence et son orgueil. M. Médinilla se sentait fier de nous convaincre qu'il coulait dans ses veines un noble sang espagnol, et il se plaisait à nous parler de l'Europe, afin de nous prouver que ses usages ne lui étaient pas étrangers. Tant de coquetterie nous subjugua. Le repas de la soirée fut d'une gaieté charmante, et pour y ajouter encore un plaisir, le gouverneur nous demanda la permission de faire monter dans la grande salle une vingtaine de petits garçons et de petites filles qui se placèrent sur deux lignes, ainsi que des soldats lilliputiens, et entonnèrent des chants tchamorres avec une harmonie à rivaliser avec un concert de chats sauvages ; puis, changeant de rhythme, il nous firent entendre quelques noëls fort originaux, et *clôturèrent* la séance par des cantates sonores et guerrières en l'honneur de leur noble pays, de leur noble souverain, de leur noble armée, de leurs nobles concitoyens, de leurs nobles *nobles*. Voici un échantillon de leur poésie patriotique :

Vive Ferdinand !
Des rois le plus grand.
Vive Georges Trois !
Le plus grand des rois.
Meure Napoléon !
Scélérat et capon.
A cet infâme coquin
Une cravate de lin.
Qu'il vienne jusqu'ici,
Ce sera fait de lui.

Ces choses-là se traduisent littéralement. Cependant M. Médinilla, devinant à nos grimaces qu'une pareille versification n'était pas fort de notre goût, renvoya les bambins sur la place publique, nous demanda la permission d'aller faire la sieste, et nous invita pour le lendemain à de nouveaux délassements.

Nous sortîmes donc du palais et parcourûmes la ville... Elle était déjà plongée dans le sommeil le plus profond. Ici le peuple vit couché ou accroupi. La brise a beau souffler fraîche et bienfaisante, les hommes, les femmes restent cloîtrés dans leurs demeures, étendus sur des nattes de Manille ou dans des hamacs, et il serait vrai de dire qu'aux Mariannes tous les jours n'ont que deux ou trois heures, et que le reste c'est la nuit. Voyez pourtant ces muscles si bien dessinés, ces charpentes vertes et vigoureuses qui passent près de vous d'un pas ferme et assuré ; voyez aussi ces jeunes filles à l'œil ardent, à la tête haute, au corps plein de souplesse, vous saluant de la main et du sourire à la fois, vous invitant de la façon la plus gracieuse à une collation de bananes, de pastèques et de cocos. Oh ! tout cela, c'est la vie forte et puissante de la végétation qui pèse sur Guham et qui ombrage le sol sans soins et sans culture.

Il y a logique, et la cause en est facile à trouver.

De tous les peuples de la terre, l'Espagnol est sans contredit le plus vain de son caractère primitif ; il ne veut de défauts que ceux qu'il tient de lui seul ; il n'a de qualités heureuses que celles qui lui sont personnelles, et il met de l'orgueil à ne rien emprunter aux autres, ni vices ni vertus : l'Espagne se reflète admirablement aux Mariannes. Il est pourtant des occasions exceptionnelles et malheureusement trop rares où les habitants de Guham consentent à sortir de leur léthargie, c'est lorsqu'un navire vient mouiller dans leur archipel. Oh ! alors la ville se réveille, elle s'agite, se questionne, elle prépare ses objets d'échange, elle est presque heureuse : que dis-je ? elle l'est tout à fait, car on lui apportera sans doute des saints, des croix bénites, des scapulaires contre la lèpre, des rosaires sacrés par le pape et des images coloriées des mystères de notre religion. Cela, voyez-vous, est aux Mariannes une monnaie qui ne perd guère de sa valeur, les piastres cesseront d'avoir cours avant les reliques, et toute jeune et jolie fille se livrera à vous si vous lui donnez un saint Jacques ou un saint Barnabé. L'Espagnol et le Tchamorre sont encore en lutte. L'année avait été heureuse pour les Mariannais : deux navires russes, *le Kamtchatka* et *le Kutusoff*, sont venus mouiller devant Guham, il y a peu de temps, et *le Rurich* les a suivis de près, *le Rurich*, commandé par M. Kotzebuë, que nous avons trouvé mouillé en rade du cap de Bonne-Espérance, et qui achevait sa glorieuse campagne au moment où nous commencions la nôtre.

Ne vous ai-je pas dit qu'il y avait un curé à Agagna ? Oui. Eh bien ! ce curé est le seul prêtre de la colonie ; Humata, Assan, Toupoungan, deux ou trois autres villages, l'île de Tinian et celle de Rotta lu confient le soin de leur conscience, et malgré la grandeur et la multiplicité de ses fonctions, il trouve encore le moyen de dérober quelques instants à ses ouailles. Par exemple, chaque jour, après la messe, il réunit chez lui un grand nombre des riches habitants qui, les cartes et les dés à la main, sur une table sans tapis, se volent et se ruinent sous sa protection immédiate. C'est lui qui tient la banque, c'est lui qui règle les parties, et si le sort ne lui a pas été favorable dans la journée, il met bientôt son adresse aux prises avec le destin ; vous devinez que celui-ci ne sort jamais victorieux de la lutte. Au surplus, là ne se bornent pas les travaux quotidiens de frère Cyriaco, et je n'ose vous dire ici le honteux commerce auquel il se livre au profit des amusements étrangers. J'ai assisté à un sermon de frère Cyriaco ; il n'y fut question que de l'enfer, peuplé, selon lui, de femmes libertines, d'enfants meurtriers, de pères paresseux, d'hommes adonnés à l'ivrognerie... Et pas un prêtre, pas un gouverneur, pas un alcade au milieu d'eux ; ils auraient été là en trop mauvaise compagnie ! le pauvre peuple de Guham, à genoux ou accroupi, écoutant les épouvantables anathèmes du saint apôtre de Dieu, baisait dévotement la terre, se frappait rudement la poitrine, et, au sortir de l'église, allait recommencer son insouciante vie de tous les jours. Ainsi donc la religion, aux Mariannes, est une occupation de quelques instants, c'est une sorte de pratique à laquelle on se livre de telle heure à telle heure avec une ponctualité édifiante, mais à laquelle tout le reste de la vie donne un énergique démenti. On va à l'église comme on prend ses repas, comme on va à la rivière pour se baigner, comme on se couche. Une jeune fille écoute vos propos amoureux, les encourage et vous donne des garants sûrs de sa tendresse, mais l'*Angelus* sonne, la pénitente se jette

dévotement à genoux, oublie que vous êtes à ses côtés, récite sa prière, et cela fait, elle vous rend tous les droits que le tintement de la cloche vous avait ravis.

Frère Cyriaco ne comprend pas autrement la religion : comment voulez-vous que le peuple en sache plus que lui? Combien il serait aisé pourtant de le conduire vers une morale pure et sainte ! il est si bon, si crédule, si disposé à accepter toute superstition, si avide de s'instruire, qu'il ne lui faut en vérité qu'un pasteur homme de bien et de sens pour se régénérer. Mais les Mariannes sont une terre d'exil; Manille et la métropole n'envoient ici que les gens qui leur sont à charge.

J'avais oublié de dire que, par une politesse toute de ce monde, les clefs du saint sépulcre, passées à un ruban rose, furent remises par le curé à notre commandant, qui les porta avec dévotion à son cou pendant quarante-huit heures, et ne les rendit à frère Cyriaco que le dimanche de Pâques. Tout cela est fort édifiant.

Nulle part, ni en Espagne, ni en Portugal, ni au Brésil, je n'ai vu plus de processions et de cérémonies religieuses : chaque jour c'est un saint nouveau à glorifier, et matin et soir frère Cyriaco parcourt la ville, à la tête d'une douzaine de bambins habillés de rouge et de blanc, qui chantent des versets et entrent dans les maisons pour les quêtes forcées du curé. Comme l'argent est fort rare dans la colonie, les quêteurs peu avides se contentent de fruits, de légumes, de jambons salés, de belles volailles, et je vous assure que la table et la basse-cour du curé de l'endroit n'accusent point la disette. Quand je vous dis que l'Espagne est à Guham!

Nous nous étions flattés qu'après la semaine sainte les promenades de frère Cyriaco et des badauds cesseraient; mais point : le ménage du desservant n'était pas assez approvisionné, et les rues continuèrent à retentir de chants pieux. Je ne vous énumérerai pas les arlequinades imaginées pour réveiller la ferveur assoupie des naturels et mises en pratique le jour de Pâques. Cela est triste à voir et à étudier, cela blesse la raison et le cœur à la fois. Est-ce qu'à pareille époque le ciel donne aux Mariannais des avertissements jusqu'à ce jour stériles? Nous ressentîmes le soir, vers sept heures, deux assez violentes secousses de tremblement de terre, précédées par un bruit semblable au roulement de plusieurs voitures courant sur le pavé ; pas un habitant ne resta dans sa demeure; les rues et la place du palais virent la foule agenouillée, faisant force signes de croix et baisant la terre avec humilité. Il n'est donc pas absurde d'avancer que la peur est une religion.



... Il est maigre, long, efflanqué. (Page 166.)

Quand je vous ai dit que les mœurs espagnoles se reflètent à Guham comme dans un miroir fidèle, j'ai été vrai jusqu'à la naïveté. Il n'y a pas dans tout la Castille de mari plus jaloux de sa femme que ne le sont les Mariannais pris au hasard ; mais après cela, courtisez, enlevez sans scrupules les amies, les sœurs, les cousines, peu leur importe; ils ne répondent que du trésor qu'ils ont pris à leurs risques et périls, et je vous assure qu'ils veillent dessus avec des yeux qui savent voir. Au surplus, je crois que ces mœurs sont dans le langage plus que dans les habitudes ; je suis sûr qu'il y a de la fanfaronnade de morale, car Guham se distingue par une grande disette de meurtres et une grande profusion d'adultères. Ce sont là de ces choses *heureusement fort rares*, que tout consciencieux historien doit constater, ne fût-ce que pour la plus grande édification de l'Europe.

La police de l'île est confiée, en premier chef, à l'alcade de chaque village, qui condamne sans appel; puis vient le *gobernadorzillo*, ou petit gouverneur, qui administre lui-même la correction. Malheur au patient qui n'accepte pas avec résignation la peine infligée ! S'il doit recevoir vingt-cinq coups de bâton, et s'il ose se plaindre de la rigueur du châtiment, à l'instant même on double la dose et toute jérémiade est étouffée. Cette logique n'a pas besoin de commentaire.

En général, un meurtre n'est appelé meurtre que lorsqu'il a un but politique, lorsque la victime est un employé du gouvernement; hors de là, on dit seulement qu'une vengeance a été exercée. Dans le premier cas, le prevenu est provisoirement mis aux fers, son procès s'instruit; s'il est reconnu coupable, on l'envoie à Manille, où l'on doit être fort étonné, je vous jure, de la façon toute cavalière dont on entend la justice à Guham. Une personne riche n'a pas besoin ici de s'adresser au tribunal suprême, présidé par le gouverneur, pour obtenir satisfaction d'un outrage ou d'un vol : elle s'adresse ouvertement à une bande fort connue de coupe-jarrets, leur dit l'injure qu'elle a reçue, désigne la victime, et moyennant un prix débattu et stipulé d'avance, toute réparation est faite sans greffier ni bourreau. Alors frère Cyriaco est mandé dans une maison, il arrive, prononce à voix basse et aussi vite que possible quelques prières des morts, jette un peu d'eau bénite sur un cadavre une fosse s'ouvre, se referme en face de l'église, et tout est dit : la justice a eu son cours.

Le chef avoué de cette bande de scélérats qui répandent la terreur dans le pays est le nommé Eustache, premier valet de chambre de M. le gouverneur, qui, seul peut-être dans la colonie, ignorait ses iniquités.

Ne soyez pas supris qu'il existe à Guham un collége royal et plusieurs écoles secondaires; mais ces noms sonores sont faits seulement pour imposer au peuple de Guham, comme aux étrangers. Dans le premier de ces deux espèces d'établissements, grand tout au plus comme une chambrette d'hôtel, on apprend à lire et à chanter; dans les autres, on essaye d'apprendre à chanter et à lire. D'abord le chant, puis le reste; on n'est pas forcé de tenir un livre à l'église; le curé Cyriaco vous contraint à entonner



J'y trouvai Petit hissé sur un tronc d'arbre. (Page 170.)

des versets. Le maître de lecture reçoit par an vingt-cinq piastres et huit coqs exercés à combattre; le musicien reçoit un traitement de cent piastres et de vingt-cinq coqs victorieux dans maintes luttes publiques.

Ici déjà nous sommes éloignés de l'Espagne. J'ai vu à Guham deux filatures, l'une avec des machines de fabrique française, et l'autre de construction chinoise qui, par sa simplicité et son rapport, l'emporte de beaucoup sur sa rivale.

Le respect des fils pour leurs pères est ici une vertu de chaque famille; à son réveil, le *padre*, dont on ne parle jamais qu'en le dotant du titre d'altesse ou au moins de seigneurie, est entouré de ses enfants, dont il reçoit les plus touchantes caresses. C'est à qui lui présentera ses vêtements, son cigare, son déjeuner, et jamais on ne prononce le nom de père sans le faire accompagner d'un salut de tête ou d'une révérence. Pendant le jour, la famille entière est occupée à épargner au chef toute fatigue, et le soir, après la prière, que lui seul a le droit de prononcer à haute voix, nul ne se couche que le hamac ou la natte n'ait reçu le chef de la famille.

Les garçons peuvent se marier à quatorze ans, les filles à douze. J'ai vu une mère de treize ans qui allaitait deux jumeaux. Ces exemples sont cependant fort rares. Le nombre moyen des enfants s'élève de quatre à cinq dans chaque famille. J'ai connu à Agagna un vieillard qui en avait vingt-sept, tous vivants, et M. Médinilla nous a parlé d'une femme d'Assan qui comptait cent trente-sept rejetons, dont pas un n'avait été atteint de la lèpre. Citer de pareils faits, c'est en constater l'exception. Le langage primitif des naturels des Mariannes est guttural, bref, très-difficile, et il est impossible de traduire quelques-unes de leurs articulations à l'aide de nos seuls caractères. On dirait parfois un râle douloureux, souvent aussi des sons qui ne s'échappent que du nez. Cependant, s'il est vrai que le style soit l'homme, il faut convenir que les premiers habitants de ce bel archipel avaient deviné la poésie et que les siècles et les conquêtes l'ont appauvri en substituant aux vives images de leur idiome la majestueuse gravité de la langue espagnole.

Le Tchamorre dit, en parlant de la légèreté des pros carolins : *C'est l'oiseau des tempêtes ; ils coupent le vent, c'est le vent lui-même*. En parlant d'une mer calme, il dit toujours : *Le miroir du ciel*. Et si vous lui demandez ce que c'est que Dieu, il vous répond : *C'est*

lui. Il dit encore qu'un beau jour *est un sourire de l'Être suprême*, et que les palmiers sont les *panaches de la terre.* Il appelle l'écriture *le langage des yeux ;* les passions, *des maladies de l'âme;* les nuages, *les navires de l'air ;* les ouragans et les tempêtes, *des colères.* Chez ce peuple qui s'efface et disparait, la langue a peu de mots et beaucoup d'images; la périphrase en est l'esprit; on ne va au but qu'avec un détour, et il serait exact de dire que le Tchamorre ne dessine qu'avec des couleurs. Pour quiconque étudie avec soin les progrès ou la décadence des peuples, il n'est pas difficile de deviner que les premiers habitants de cet archipel sont tombés par la conquête, et qu'il ne restera bientôt plus rien de ces hommes extraordinaires qui ont doté jadis ce pays de monuments curieux et gigantesques dont je vous parlerai bientôt, et qui ont tant de rapport avec quelques-unes des ruines antiques découvertes en Amérique.

Il y a haine permanente ici entre les familles pur sang tchamorre et celles alliées aux Espagnols. Les premières méprisent les autres, celles-ci haïssent les premières; de là des rixes sanglantes dans les campagnes, où les cadavres mutilés attestent la férocité ou plutôt le délire du vainqueur. Il m'est arrivé quelquefois, dans mes promenades, de prendre sans réflexion deux guides de religion opposée, qui ont constamment refusé de m'accompagner, quelque brillantes que fussent mes promesses et mes récompenses; l'Espagnol refusait par dédain, en disant : « C'est un sauvage; » le Tchamorre, avec brutalité, appelant l'Espagnol « un homme dégénéré. » Si un gouverneur rigide ne met un terme, par de sévères exemples, à ces fureurs héréditaires, la colonie aura son jour de deuil.

Fatigué de mes courses aventureuses, je rentrais chez le gouverneur, quand une foule immense, stationnant sous un magnifique dôme de cocotiers, appela mon attention. J'y trouvai Petit hissé sur un tronc d'arbre et vendant des images coloriées de deux sous, ou plutôt les troquant contre des vases d'une liqueur enivrante tirée du coco. Ces images, dont je lui avais fait cadeau, le malheureux les avait débaptisées. La mère de Coriolan aux genoux de son fils, c'était *la Vierge implorant Jésus;* Armide et Renaud dans le jardin créé par le Tasse, c'était *Adam et Ève au paradis terrestre;* l'incendie de Salins, c'était Sodome réduite en cendres ; un banquet de vaudevillistes, *la cène* des apôtres ; Phaéton foudroyé par Jupiter, *la chute de Satan;* un bateau de blanchisseuses sur la Seine, *l'arche de Noé;* l'enlèvement de Ganymède, *le Saint-Esprit portant un ange aux cieux;* et Ulysse vainqueur de Polyphème, *David terrassant le géant Goliath.*

Et là-dessus, mon brave Petit, avec cette éloquence de matelot que vous lui connaissez, leur faisait en patois espagnol les contes les plus amusants et les plus grotesques du monde. Dès qu'il m'aperçut, sa verve s'enflamma de plus belle, ses gestes devinrent plus énergiques, ses périodes plus ronflantes, ses yeux plus flamboyants, et peu s'en fallut qu'il ne me convertît, moi aussi, avec la foule émerveillée qui le tenait captif dans son quadruple cercle.

Le soir, avant de se livrer au repos, les dévots Mariannais, à genoux devant ces saintes reliques, les invoquaient dans leurs prières en se frappant dévotement la poitrine. On l'a dit avant moi, la foi sauve.

XXXI

ILES MARIANNES

Guham. — Mœurs. — Détails. — Mariquitta et moi.

Un de ces hommes réguliers et positifs qu'on a parfois le malheur de rencontrer sous ses pas en ce monde de contrariété, me demandait l'autre jour combien il y avait de Paris aux Mariannes.

— Dix mille lieues, lui répondis-je.

— Y compris d'ici au Havre?

— Oui, monsieur, répliquai-je en colère; mais à partir de la cathédrale...

Cet homme évidemment se chausse avec des pantoufles de lisière et se coiffe d'un bonnet de coton à ruban jaune, et c'est sans contredit de lui que me vint, il y a quelques jours, une lettre anonyme timbrée de Paris, jetée au grand bureau de la poste, rue Jean-Jacques Rousseau, et portant pour suscription : « A monsieur, monsieur Jacques Arago, homme de lettres, voyageur, demeurant rue de Rivoli, 10 *bis*, à Paris, département de la Seine. — France. »

J'aime mieux le tic-tac perpétuel d'une grosse horloge que deux heures de conversation de ces organisations étranges qui ne reconnaissent vrai et exact que ce qui est mesuré au compas, tracé à la règle, et qui, parce qu'ils ne l'ont pas connu, doutent encore que M. de la Palisse soit mort. La parfaite exactitude n'existe que dans les chiffres; tous les yeux ne voient pas de même, et ce que mon voisin trouve beau et grand me paraît à moi laid et mesquin. Nul de nous ne ment, nul de nous ne se trompe; nous sentons tous deux d'une façon différente, voilà tout. Plusieurs de mes compagnons de voyage ont trouvé que les Mariannes étaient un pays ravissant, d'autres, un séjour de tristesse et de dégoût. Moi j'ai été de l'avis de tout le monde : j'y ai eu des heures d'ennui et des jours de véritable joie. Poursuivons nos observations.

Le costume des Mariannais est en parfaite harmonie avec la nature du climat torréfiant qui pèse sur tout l'archipel. Celui des femmes se compose d'une camisole flottante, voilant à demi la gorge, laissant le cou et les épaules nus ; elle se croise, à l'aide de deux ou trois agrafes, sur la poitrine et tombe sur les reins ou plutôt près des reins, sans arriver aux jupes, attachées à la hanche par un large ruban et descendant presque jusqu'à la cheville. Cette jupe est formée, en général, de cinq ou six mouchoirs en pièces appelés madras ; les pieds et les jambes sont nus, ainsi que la tête, sur laquelle ondoie une immense et belle chevelure nouée fort bas ; puis vous voyez des rosaires et des chapelets bénits aux bras, sur le sein. En allant ou en assistant à la messe, il est rare qu'une seule d'entre elles, au lieu de la gracieuse mantille espagnole, ne jette pas sur son front un mouchoir bariolé qu'elle laisse flotter au vent en le retenant sous le menton avec la main. La plupart, sitôt qu'elles le peuvent, se coiffent d'un chapeau d'homme, et je ne saurais vous dire ce qu'il y a de gravité, de force, d'indépendance et de domination dans ces natures privilégiées où la vie circule si précoce et si puissante.

La jeune fille de Guham ne marche pas, elle bondit;

plus élégante que l'Andalouse, elle a aussi plus de majesté et pas moins de coquetterie. N'espérez pas lui faire baisser les yeux par l'ardeur ou l'impertinence des vôtres : vous seriez vaincu à ce défi qu'elle ne refuse jamais. Vous avez beau vous montrer fier et protecteur, elle est plus fière que vous et dédaigne votre protectorat. La jeune fille des Mariannes fume et mâche du tabac; son cigare, à elle, est très-volumineux, et il y a coquetterie exquise à se montrer la bouche pleine d'un cigare de six pouces de long et de huit lignes au moins de diamètre.

Les hommes portent une chemise blanche descendant jusqu'à mi-cuisse et des pantalons larges n'allant pas plus bas et attachés aux reins ; les jambes et les pieds sont nus, ainsi que la tête. Au surplus, leur démarche a, comme celle des femmes, un caractère de liberté, une allure de matamore qui sied à merveille à leur taille admirablement prise, quoique petite, et l'on voit au moindre de leurs efforts se dessiner en vigoureuses saillies les muscles de leurs corps, de leurs jarrets et de leurs bras, taillés ainsi que ceux de l'Hercule Farnèse. Mais tout cela, je vous l'ai dit, c'est la vie de ces gens aux jours d'exception, aux heures forcées, car, selon leur habitude quotidienne, ils dépensent une si belle existence dans le repos et le sommeil.

Le teint des Mariannais est jaune foncé; ils ont des dents d'une blancheur éclatante lorsqu'ils ne les brûlent point par l'usage ridicule et cruel du bétel et du tabac saupoudrés de chaux vive. Leurs yeux sont grands et brillants, et leurs pieds, ceux des femmes surtout, sont excessivement petits et délicats, ce qui est fort remarquable dans un pays où peu de personnes marchent avec des chaussures.

Il est certain que les filles tchamorres en se mariant ne prenaient jamais le nom de leurs maris, puisque maintenant encore, en dépit d'une longue domination européenne, cet antique usage triomphe de la volonté du législateur. N'en devrait-on pas conclure avec quelques voyageurs que les femmes ont joué jadis le premier rôle dans cet archipel? Ce sont là de ces études difficiles à faire dans un pays où l'histoire et la tradition arrivent jusqu'à nous si douteuses à travers tant de conquêtes et de massacres. Dans les deux Indes les victoires morales des Espagnols n'ont été remportées qu'avec le glaive : le fanatisme ne procède pas autrement.

Nulle part en ce monde la superstition n'étendit son voile funèbre plus qu'ici. Il n'y a pas de petit événement de la vie auquel les habitants ne donnent une cause surnaturelle. Si un homme, le soir, se fait une entorse, c'est que, le matin, il n'aura pas dit ses prières avec assez de recueillement; si une jeune fille brûle ses galettes de sicas, c'est qu'elle aura passé devant la chapelle de la Vierge sans faire la révérence. A les voir agir et penser ainsi, on dirait que le puissant arbitre de toutes choses n'est exclusivement occupé que d'eux seuls, que c'est lui qui préside aux moindres détails de leur vie, et que c'est un miracle du ciel si l'on marche et si l'on respire.

Un incendie dévorait une maison voisine de celle de don Luis de Torrès, premier dignitaire de la colonie et intime ami du gouverneur. Au bruit du tocsin, nous accourûmes; une maison voisine était déjà attaquée par les flammes; le désastre menaçait de se propager et nul ne cherchait à l'arrêter, parce qu'on avait entendu dire à ce sujet des choses fort graves, comme vous l'allez voir.

Mais trois de nos hardis matelots se jetèrent au milieu du foyer et cherchèrent à exciter par leur exemple le zèle des habitants.

— A quoi bon essayer l'impossible? me dit don Luis d'un ton lamentable; il faut que l'incendie ait son cours; nulle puissance humaine ne peut l'éteindre.

— Pourquoi?

— Parce que le maître de la maison est sorti de l'église, dimanche dernier, sans prendre de l'eau bénite.

Cependant la prédiction sinistre du haut personnage reçut un démenti ; nos braves marins coupèrent court au désastre, et les maisons voisines furent arrachées à une ruine presque certaine.

— Eh bien! dis-je à l'officier superstitieux, vous voyez qu'avec du travail et du courage on maîtrise les événements.

— Ce n'est pas le courage qui a triomphé ici.

— C'est donc le travail?

— Ni l'un ni l'autre.

— Qui donc?

— C'est Dieu. J'ai remarqué hier ces trois intrépides matelots que vous m'avez désignés : ils étaient à l'église devant l'image sacrée de saint Jacques, dont ils baisaient dévotement les reliques...

Hélas! Marchais était un de ces hommes, et je réponds bien que don Luis ne l'avait pas vu baisant dévotement les reliques de saint Jacques de Compostelle.

Le Tchamorre tient du Chinois par ses allures tortueuses, son caractère hypocrite et sa physionomie, mais surtout par son ardent désir de rapine. A peine est-il entré dans un appartement, que son regard scrutateur lui dit les objets sur lesquels il fera main basse ; tout ce qui se trouve à sa portée est dérobé avec une effronterie et un cynisme révoltants, et si vous le frappez pour le vol qu'il vient de commettre, doublez la dose, car, à coup sûr, pendant *l'opération*, il aura fait un nouveau larcin.

Le Tchamorre ne vole pas par besoin, mais par instinct, peut-être par habitude, peut-être aussi par religion; souvent il volera une patate, un rosaire, une galette, un vase, et quelques instants après il jettera loin de lui l'objet volé. Ce qui n'appartient à personne ne le tente pas ; ce qui est à vous sera à lui pour peu qu'il le couve de son regard de furet. Le soir, dès que sa besogne est faite, que sa journée est gagnée, loin de rougir du dommage qu'il a causé, il se désole comme le crocodile de la fable, qui se plaint que sa proie n'ait pas été plus belle et plus abondante, et se dispose, pour le lendemain, à de nouvelles investigations. Tous les Tchamorres sont nés prestidigitateurs, et certes ils ont bien mérité l'épithète de *larrons* dont les navigateurs les ont flétris.

Au milieu de ces tristes débris de mœurs primitives, qu'une législation sévère et parfois cruelle n'a pu arracher de cet archipel, qu'il me soit permis de reposer ma pensée sur un de ces rares épisodes où l'âme du voyageur, froissée par la *sauvagerie* et le libertinage, se retrempe à de douces et puissantes émotions. Mariquitta, pas plus que Rouvière, pas plus que Petit et Marchais, pas plus encore que le tamor Carolin dont je vous parlerai une autre fois, ne sortira de ma mémoire; et pour moi la mémoire, c'est le cœur.

Un homme trapu, leste et fringant était venu à Humata avec le gouverneur, et s'offrit à nous pour faire nos commissions et nous piloter dans nos courses. Le jour même de notre arrivée je le pris

pour guide, et nous ne retournâmes au village que le soir, après le coucher du soleil. J'appris dans cette excursion qu'il était d'Agagna, qu'il s'était marié à une jolie femme, laquelle avait une sœur plus jolie encore, appelée Mariquitta.

— Tiens, dis-je à mon guide, voici une piastre pour toi, pour ta femme un mouchoir, et pour ta sœur cette jolie croix bénite. Es-tu content?

— Elle le sera bien davantage, elle.

— Qui, elle?

— Mariquitta.

— Pourquoi?

— Elle m'a tant recommandé de lui apporter une relique.

— Elle est donc bien dévote?

— C'est elle qui prie le mieux de nous tous.

— Quel est son âge?

— Quatorze ans.

— Point de mari?

— Elle en a refusé dix, vingt, et souvent elle pleure sans que nous sachions pourquoi.

— Ne lui as-tu pas demandé la cause de ces larmes?

— Si; mais elle dit que nous ne la comprendrions pas, qu'elle n'est pas de ce pays, qu'elle souffre en dedans, qu'elle rêve toutes les nuits de démons et d'anges, et elle ajoute qu'elle se tuera bientôt : peut-être qu'elle est folle.

— Peut-être.

— Hier pourtant nous la vîmes rire en allant à l'église. C'était la première fois qu'elle s'y rendait avec un mouchoir sur la tête, car nous ne sommes pas riches.

— Tiens donc, tu donneras aussi à Mariquitta la folle ce joli lenzo (mouchoir), dont elle se parera la première fois qu'elle ira prier Dieu.

— Oh! alors venez à Agagna, señor, car ma sœur accourrait jusqu'ici pour vous remercier, et nous ne le voulons pas, de peur de la lèpre.

— Annonce-lui ma visite.

— Votre nom?

— Arago.

— Señor Arago, ma sœur Mariquitta vous attendra sur sa porte avec votre lenzo au front. Vous verrez comme elle est gentille! Sa maison, c'est la quatrième à gauche avant d'arriver sur la place royale.

— Je ne l'oublierai pas. *Adios*.

— *Adios*, señor.

Le soir de mon arrivée à Agagna, j'aperçus, en effet, à l'endroit indiqué, une jeune fille sur le seuil d'une porte, tandis que la foule se ruait autour de nous pour nous voir de plus près et nous entendre parler. Je ne regardais Mariquitta que du coin de l'œil, afin de ne pas fixer son attention; et, la nuit venue, sous un prétexte quelconque, je m'approchai de la maison, où l'on était agenouillé pour l'*Angelus*. Mariquitta parlait à haute voix; le reste de la famille répondait en faux-bourdon. On allait se lever quand j'entendis ces mots :

— Un *Pater* pour le señor Arago.

Et le *Pater* fut dévotement et doucement articulé. Je montai les quatre ou cinq degrés de l'échelle extérieure, et je frappai à la porte du logis, à demi entr'ouverte. Mariquitta se leva comme une gazelle surprise au gîte.

— C'est Arago! s'écria-t-elle.

— Non.

— Si.

— Qui te l'a dit, Mariquitta?

— C'est toi : tu es Arago.

Et la pauvre fille baisait religieusement le petit crucifix que son frère lui avait donné de ma part, et elle me regardait avec deux grands yeux humides qui me disaient : « Tout cela, c'est pour toi. » Cependant on m'offrit un escabeau; Mariquitta s'étendit sur une grossière natte, la tête sur mes genoux, et le reste de la famille se plaça çà et là dans la même pièce.

— Veux-tu du tabac? me dit la jolie fille, veux-tu de la galette de sicas? veux-tu du coco, une natte, un hamac, un baiser?

— Je veux tout cela.

— Tu auras tout, mais de moi seule, car moi seule je veux te servir.

C'était, je vous jure, une sensation nouvelle et inespérée.

Depuis mon départ, hormis chez le Chinois de Diély, je n'avais entendu, jusqu'à ce jour, que des paroles de menace, des râles de fureur, des cris de rage. Ici, une voix douce, des expressions de bonté, de reconnaissance, et puis deux prunelles noires et tendres qui ne me quittaient pas, deux petites menottes qu'on me livrait avec innocence, et de la joie sur tous les fronts, des sourires sur toutes les lèvres. Je me crus dans un nouveau monde. J'y étais en effet. Le frère arriva une heure après moi.

— Le voilà! s'écria Mariquitta en lui sautant au cou; le voilà! merci, frère.

— Oh! j'étais bien sûr qu'il viendrait.

— Et moi, non.

— Resterez-vous longtemps ici?

— Deux ou trois mois, j'espère.

— Et après cela, reprit Mariquitta d'une voix tremblante, vous repartirez?

— Oui.

— Votre relique n'est pas bénite, dit-elle en se levant; voilà votre lenzo et votre bon Jésus, je n'en veux plus!

Elle ouvrit la porte, franchit, sans les toucher, les degrés de l'échelle, et disparut à travers les ombres qui déjà voilaient la terre.

Je passai la nuit dans un hamac de la maison hospitalière, inquiet de cette fuite imprévue qui jetait aussi le trouble dans la famille. Cependant, vaincu par le sommeil, je m'endormis, et en me réveillant je vis Mariquitta sur l'escabeau, me balançant mollement à l'aide d'une petite corde tirée du cocotier.

— Ah! te voilà donc! tu nous as fait bien de la peine.

— J'en ai eu beaucoup aussi, moi.

— N'en as-tu plus maintenant?

— Oh! la peine ne s'en va pas si vite; elle vient tout d'un coup et puis elle reste.

— Où donc as-tu passé la nuit?

— Là-bas, près de l'église. J'ai prié Dieu pour obtenir quelque chose.

— Que lui as-tu demandé?

— De la santé pour toi pendant deux ou trois mois, et après une grosse maladie.

— Je te remercie de tes vœux.

— Si le ciel est bon, il m'exaucera. Quand on est malade, on ne s'embarque pas, on ne va pas parcourir le monde, on se repose où l'on est. Si tu savais comme on est heureux à Guham, à Agagna surtout! On fait bâtir deux maisons à côté l'une de l'autre, on peut avoir deux hamacs bien rapprochés, on s'aime bien et on prie Dieu ensemble. Tu vois que j'ai demandé au ciel une chose fort juste.

— Mais tu m'aimes donc, Mariquitta, moi qui n'ai rien fait pour cela?

— Je ne sais pas si je t'aime; mais, vois-tu, cette

nuit la lune a été belle, aujourd'hui le soleil sera beau, et il en sera ainsi tant que tu resteras dans notre île.

— Pourtant voilà un gros vilain nuage qui se lève là-bas et marche vers le soleil pour le voiler.

— Ah ! c'est que tu partiras.

Et les yeux de Mariquitta se remplissaient de larmes, et sa main avait cessé de me bercer, et elle semblait attendre de ma bouche une parole rassurante qu'il m'était impossible de lui donner. Je cherchai cependant à lui faire comprendre que j'avais des devoirs à remplir, et que cette amitié qu'elle me témoignait n'était sans doute qu'un élan de reconnaissance. A ce dernier mot, elle se leva brusquement, s'élança vers une immense ardoise sur laquelle petillaient quelques branches résineuses, et jeta le lenzo que je lui avais donné. Sa sœur ne put en sauver qu'un lambeau, que Mariquitta lui arracha des mains et qu'elle livra aux flammes avec une sorte de colère où l'on voyait que la colère n'était pour rien.

— Enfant, lui dis-je, j'ai dans mes malles des lenzos plus beaux que celui-ci, je te les promets, ils sont tous pour toi.

— Je les brûlerai tous.

— Chez nous, Mariquitta, on ne donne qu'à ceux que l'on aime.

— Tu m'aimes donc?

— Oui.

— J'aime mieux ça que tous tes présents, et puisque tu m'aimes, tu ne partiras pas.

La jolie Tchamorre se leva plus joyeuse, s'occupa avec le reste de la famille des soins du ménage, dit à haute voix les prières du matin et m'apporta un cocomouda ouvert avec une adresse extrême ; puis vinrent de délicieuses bananes et le melon d'eau si rafraîchissant et si suave.



Mariquitta.

Mais je ne savais que penser encore de cette tendresse si naïve et si ardente à la fois de la jeune Mariquitta. J'avais cru jusque-là que les plus douces passions de l'âme, l'amour, l'amitié, la reconnaissance, n'étaient que le résultat de la civilisation, et mes recherches n'avaient pas peu contribué à cette conviction qui se fortifiait de jour en jour. Les bienfaits d'un maître pour son esclave pouvaient bien enchaîner parfois, chez celui-ci, un désir de vengeance et d'affranchissement; mais l'amour, la sympathie entre deux natures si distinctes et pour ainsi dire opposées, voilà ce que ma raison se refusait d'admettre.

Mariquitta était une exception dans ce pays exceptionnel, et elle ne gardait des mœurs au milieu desquelles glissait doucement sa vie que ce que les lois et la force des choses lui imposaient. D'un autre côté, si je n'avais été entraîné vers cette jeune et charmante fille par un de ces sentiments intimes qu'on éprouve souvent en dépit de la raison vaincue dans la lutte, il eût été facile de faire auprès d'elle quelque étude morale au profit de mes recherches de voyageur. Mais, dès que le cœur et l'esprit sont en hostilité, il y a imprudence à se baser sur des faits qu'on est inhabile à juger soi-même. La candeur de Mariquitta mettait à nu ses qualités espagnoles et ses principes tchamorres, et offrait à ma curiosité un moyen de s'exercer sans crainte d'erreur trop grossière. Ainsi je remarquai souvent que sa tendresse pour moi devenait plus ardente alors que son père ou sa sœur en écoutait la naïve expression.

Quand Mariquitta était joyeuse, on lui disait : *Tu l'as donc vu?* Si ses yeux se voilaient avec tristesse, on lui disait en souriant : *Il va venir*.

Mariquitta m'accompagnait à la chasse; son regard exercé m'indiquait de loin l'oiseau que je voulais atteindre, et dès que la fatigue ou le sommeil me forçait au repos, la jeune enfant, à qui la chaleur ne pouvait ôter l'énergie, mettait tous ses soins à me préserver des piqûres des insectes et des scorpions dont les bois sont infestés. Dans sa folle espérance de me voir demeurer à Guham, elle m'apportait les fruits les plus rafraîchissants, me montrant parfois la mer courroucée, comme pour m'épouvanter, et sans mot dire elle m'interrogeait de l'œil pour puiser dans mon âme les secrets que j'aurais voulu lui dérober.

Pauvre enfant! le jour de la séparation devait bientôt arriver.

Un soir que, retenu chez Mariquitta par un épouvantable orage, précédé d'une forte secousse de tremblement de terre, je lui parlais du vif regret de la quitter :

— Tu me quitteras bien plus tôt que tu ne crois, me dit-elle d'une voix triste.

— Comment donc?

— C'est que tu mourras dans quelques jours.

— Qui te l'a dit?

— Ne vas-tu pas à Tinian?

— Oui.

— Eh bien! les pros-volants dans lesquels tu fais le voyage chavirent souvent; un orage comme celui qui gronde peut t'atteindre, et tu ne sais pas nager.

— De pareils orages sont rares ici.

— Il y en a pourtant, et alors on meurt.

— Tu prieras pour moi, Mariquitta.

— Oui, mais pour moi d'abord.

Le moment du départ pour l'île des Antiquités étant venu, la jeune fille m'accompagna sur le rivage sans articuler une seule parole; elle me montra seulement du doigt et du regard les nuages rapides que le vent poussait avec violence vers Tinian; et près de m'embarquer :

— Au revoir! lui dis-je d'une voix que je m'efforçais de rendre caressante : dans huit jours je serai près de toi.

— Ou moi près de toi.

— Tu me porteras malheur, Mariquitta.

— Je te rendrai ce que tu me donnes.

— M'aimeras-tu pendant cette longue absence?

— Puisque je t'aime à présent!

Cette conséquence n'eût pas été logique en Europe, et j'avoue que je me sentis rapetissé auprès de ma naïve conquête.

Mon voyage à Tinian dura une semaine, et pendant ce temps les ex-voto ne manquèrent pas à l'église. Ma petite croix, mes scapulaires avaient été suspendus au pied d'un Christ décorant le maître-autel, et l'élégant lenzo dont Mariquitta se voilait à demi avec tant de grâce n'était pas sorti du meuble grossier qui le renfermait.

— Les prières, me dit la jeune Tchamorre, ne valent jamais les sacrifices; si je n'avais pas donné mes trésors à Dieu, si je m'étais séparé du lenzo, si j'avais mangé des *sandias* (melon d'eau) ou des bananes, tu serais mort.

— Ainsi donc, je te dois la vie?

— Oui.

— Eh bien! tant mieux, car la vie, avec une tendresse comme la tienne, c'est le bonheur.

— Et pourtant tes deux ou trois mois de séjour ici expireront bientôt.

— Va, mon ange, je penserai toujours à toi.

— Pauvre ami, penser, c'est mourir.

Les sentiments de Mariquitta, loin de s'affaiblir, acquirent tous les jours plus de violence, et je ne faisais pas une course dans l'île que ma belle Tchamorre ne m'accompagnât. Je ne vous dirai pas tous les témoignages d'affection que je reçus, toutes les fatigues que la pauvre enfant s'imposait, tous les sacrifices qu'elle acceptait pour m'épargner, non-seulement une peine, mais un ennui. Lorsque je retournai à l'hôpital des lépreux, près d'Assan, pour compléter quelques études commencées, Mariquitta voulut me suivre et y pénétra de vive force avec moi.

Si je me baignais dans cette rivière qui coule au pied d'Agagna, le long du rivage de la mer, mon ange protecteur, qui nageait comme une dorade, me précédait sans cesse et m'indiquait la place la moins périlleuse pour moi.

— Et tout cela, me disait-elle avec candeur, ce n'est pas pour t'engager à rester, puisque tu dois me quitter, mais bien pour te donner des regrets dans l'avenir.

Mariquitta avait deux âmes dans un pays où à peine aurait-on pu en supposer une à chaque individu.

— Cependant le grand jour de la séparation arriva; la corvette, mouillée toujours à Saint-Louis, rappela l'équipage et l'état-major; le canon annonça l'heure fatale, et Mariquitta ne me dit que ces deux mots, avec une grosse larme dans les yeux :

— Je t'accompagne.

Son père, sa mère, sa sœur, voulurent m'escorter aussi, et nous nous plaçâmes tous dans un canot appartenant à la famille. Arrivés au mouillage, nous mîmes d'abord pied à terre pour déjeuner et nous faire nos derniers adieux.

— Donne-moi ton chapeau, me dit Mariquitta, donne-moi ta cravate aussi; je volerai demain, à l'église, mon scapulaire et mon Jésus-Christ; j'aurai bien des choses de toi... et toi!... ô mon Dieu! mon Dieu!...

Mariquitta s'élança dans le bois et disparut. Sa sœur et moi allâmes à sa recherche, et, après une heure de peine, nous la trouvâmes au pied d'un bananier qu'elle tenait convulsivement embrassé.

— Merci, me dit-elle en voyant sur mes traits la douleur que je ne pouvais maîtriser; merci, car tu m'aimes, n'est-ce pas? Je voulais me laisser mourir; je vivrai maintenant; pars.

— Désirerais-tu venir avec nous?

— Pars; quelqu'un me parlera de toi quand tu seras loin.

— Qui donc, Mariquitta?

— Lui ou elle, tu le sais bien.

Je rejoignis le bord, et l'on virait déjà au cabestan; je saluai de la main, des yeux et du cœur, ma bonne Tchamorre, dont la gracieuse silhouette disparut à travers le feuillage. Mais, quelques instants après mon arrivée au navire, le vent changea, et à moins d'un nouveau caprice de l'atmosphère, nous ne devions mettre à la voile que le jour suivant, au lever du soleil.

— Oh! tant mieux! m'écriai-je, je la reverrai encore.



XXXII

ILES MARIANNES

Guham. — Suite de Mariquitta. — Angéla et Domingo.

Je descendis vers six heures, et, dans mon vif regret de quitter une jeune fille qui me témoignait un amour si vrai, si naïf, je priai Lamarche, mon ami et lieutenant en pied de la corvette, de faire mettre mes effets à terre dans le cas où, profitant d'un vent favorable, on mettrait à la voile avant mon retour. Dans les affaires de cœur ce ne sont pas mes chagrins personnels qui m'épouvantent : c'est pour l'autre moi surtout que mes peines sont vives et poignantes.

Le soleil était à son déclin, et je me flattais, en hâtant le pas, d'arriver à Agagna avant minuit. Pour rapprocher la distance, je résolus de quitter le chemin battu et tortueux qui borde le rivage, et je coupai court à travers les bois. Ici pas de terreurs à avoir; nulle bête féroce ne parcourt ces solitudes, nul serpent venimeux ne rampe sous l'herbe, nulle horde de sauvages ne promène ses fureurs ni sa rage et ne menace le voyageur égaré : quelques buffles seulement descendent des montagnes dans la plaine, et fuient à l'aspect de l'homme ; quelques cerfs sauvages se réveillent au bruit et bondissent dans les plus épais taillis, où ils trouvent un gîte assuré. C'est du calme à l'air, du calme dans le feuillage, et il y a une sorte de solennité à se jeter seul dans ces immenses forêts séculaires, où vous rêvez à loisir d'indépendance et de liberté.

Dans mon excursion tout amoureuse, il m'arriva ce qui arrive toujours à quiconque se persuade que la ligne droite est le plus court chemin pour aller d'un point à un autre : je m'égarai, et je ne m'en aperçus qu'alors que le retour me fut impossible. Que faire? Avancer toujours, au risque de ne plus me retrouver. D'une part, je me figurais la corvette près de lever l'ancre; de l'autre, je me réjouissais dans le fond de l'âme du bonheur inattendu que je comptais apporter à Mariquitta, pauvre enfant que je laissais dans les larmes, elle qui, sans savoir pourquoi ni comment, s'était pieusement flattée de me garder toujours auprès d'elle. Hélas ! dans toutes les luttes avec le cœur, la raison a-t-elle jamais le dessus?

Cependant la nuit avançait à grands pas ; j'avais déjà traversé le lit pierreux d'un ruisseau à sec, dont je supposais l'embouchure en face de Toupoungan. Cet indice servit à m'orienter, et je redoublais d'ardeur. Partout un sol uni, parfumé, couvert d'un gazon frais et vigoureux; partout aussi des géants immenses, le cocotier, les palmistes, le vacoi et ses rejets impudiques, l'arbre à pain, si beau, si imposant, si utile, et j'oubliai la corvette et presque l'Europe dans mon admiration de chaque instant. Un second torrent, que j'avais remarqué près d'Assan, me guida de nouveau, et je ne tardai pas distinguer dans l'ombre les premières maisons d'Agagna.

— Pauvre Mariquitta ! me disais-je tout bas en hâtant mon pas de course, à demain une nouvelle et douloureuse séparation ; mais encore une fois j'entendrai tes douces paroles, encore une fois j'essuierai tes larmes !

Arrivé sur le seuil, au pied de la petite échelle, j'écoutai du cœur ; il me sembla entendre des soupirs mêlés à des sanglots. J'entrai... Tout dormait d'un sommeil paisible, tout était calme ; on eût dit que nul passion n'avait passé par là, et Mariquitta reposait plus profondément encore que sa sœur.

J'étais épuisé de fatigue, et cependant je voulais repartir à l'instant même; le dépit et le chagrin furent plus forts : je m'assis doucement sur un escabeau, muet témoin de tant de confidences, et j'attendis le jour, qui ne tarda pas à paraître, après avoir placé presque sur la tête de l'oublieuse jeune fille un charmant foulard que j'ôtai de mon cou. Mariquitta se réveilla, ouvrit les yeux et vit mon cadeau :

— *Dios! Dios!* s'écria-t-elle. Arago est mort; un ange m'a apporté ce lenzo que je n'avais pas osé lui demander.

Elle se leva, m'aperçut et poussa un cri :

— Tu ne pars plus, n'est-ce pas?

— Si, mais j'ai voulu te revoir encore : je pars plus tranquille, car tu dormais : le chagrin ne dort guère.

— Non, mais il tue.

— Tu mourras donc de mon départ !

— Oui.

Eh bien ! Mariquitta ne mourut pas.

Un de mes amis, M. Bérard, dans son dernier voyage, a vu la jeune fille tchamorre et lui a donné aussi des rosaires, des scapulaires, des mouchoirs, des colliers.

Guham est pourtant à plus de dix mille lieues de ma patrie!

Vous venez d'entendre la jeune et belle Tchamorre pur sang national, caractère primitif, vierge de toute souillure espagnole, hormis de cette mesquine superstition qu'on lui avait imposée en naissant, et dans laquelle ses goûts, l'habitude et l'insouciance l'avaient incessamment plongée. Je ne vous ai pas tout dit, pourtant, parce qu'il y a des secrets intimes que la plume ne doit point révéler, quelque piquant regret qu'il en coûte à l'amour-propre.

Voici maintenant un contraste, une passion sauvage, une vie à part ; voici une âme de fer, ne reculant devant aucun obstacle, ne s'épouvantant d'aucun crime pour atteindre le but.

La maison de Mariquitta et celle de Domingo étaient voisines. Domingo Valès était un Espagnol de Manille ; il était venu aux Mariannes afin d'échapper à une condamnation capitale pour certaines *étourderies* contre lesquelles la justice du pays avait dû sévir. Condamné à mort par contumace, il avait longtemps vécu sur les hautes montagnes de Manille pour se soustraire au supplice du gibet; mais, las enfin de cette vie errante, il descendit un jour dans la plaine, pénétra hardiment dans la ville, se glissa jusqu'au port, s'empara d'une barque amarrée à la cale, y jeta quelques provisions, courut au large et s'abandonna aux vents et aux flots. Les vents et les flots lui furent favorables, et en peu de temps il toucha aux Sandwich, où son arrivée étonna beaucoup les naturels d'Owhyée, à qui il raconta une histoire fort lamentable de sa façon, afin de les intéresser à son triste sort. Là encore il fut bien reçu, bien fêté ; on lui donna une case, des nattes, un grand carré de taro (*tacca pinnatifida*), et Domingo vécut ainsi deux ans à Karakakooa, heureux et fort estimé des sauvages habitants de cet archipel.

Tout cela est dans l'ordre des choses humaines : ne nous en étonnons pas.

Mais que faire aux Sandwich, à moins que d'être élu roi? et comment se faire nommer roi d'un pays où le grand Tamahama avait établi sa puissance? Le scélérat de Manille, contraint de vivre en honnête homme, se lassa de cette existence inutile et monotone ; il profita du départ pour les Mariannes d'un navire américain, sur lequel on lui donna gratuitement passage, et il arriva à Guham, où, voyageur indépendant, il s'établit sous son véritable nom, sans se soucier le moins du monde des suites probables de son imprudence ou plutôt de sa témérité.

Arrivez dans ce pays avec de l'impertinence et de l'audace, tenez-vous debout et fier en présence de vos chefs légitimes, prouvez que vous avez quelques notions des mœurs des peuples civilisés, traitez de sauvages tous ces êtres qui vous entourent, faites voir que vous savez lire et écrire : il ne vous en faut pas davantage pour être un personnage de distinction. Rien parfois ne ressemble à la grandeur comme la bassesse, à l'homme de génie comme l'ignorant.

M. José Médinilla y fut pris d'abord comme ses officiers ; il accorda gratis un bon terrain au nouveau venu, qui promettait de régénérer l'île, l'admit à sa table, dans ses conseils, et Domingo écrasa presque de sa puissance Eustache, le valet du gouverneur, qui pourtant ne se laissait pas aisément détrôner.

Il fallait une compagne à notre hardi réformateur. La vie est si lourde à quiconque la passe dans la méditation, lorsque les souvenirs n'ont rien d'honorable et de consolant! Pas une de ces jeunes filles qui passaient devant lui n'aurait osé espérer une si haute faveur que celle dont le señor Domingo voulait l'honorer, et néanmoins celle précisément sur qui tomba son choix refusa net la proposition qui lui fut faite



Angela.

par le transfuge des Philippines. Son orgueil en fut cruellement blessé ; il ne voulait pas croire à l'étrangeté de ce qu'il appelait une injure, et il se promit bien de ne pas s'en tenir à une simple tentative. L'orgueil humilié ne se laisse pas impunément abattre : il avait affaire à une Espagnole jeune, ardente dans ses passions, comprenant l'amour aussi bien que Mariquitta, mais le comprenant avec ses orages et ses tempêtes ; quoique jusque-là son cœur fût resté insensible et muet à toute séduction, Angéla était exprès taillée pour Domingo : ces deux natures, si chaudes, si extraordinaires, ne pouvaient se rencontrer sans se comprendre

Angéla avait quatorze ans à peine ; mais on lui en eût donné vingt en Europe, tant ses traits, carrément accentués, se dessinaient avec une mâle vigueur, tant ses membres élastiques avaient de force et de souplesse à la fois. Elle faisait de la chasse son occupation de tous les jours; elle assistait aux services divins avec une sorte d'indépendance qui lui valait les reproches de ses amis, et, seule dans l'île, lorsqu'un tremblement de terre ébranlait les demeures, elle ne se signait point et ne se jetait pas à genoux pour implorer la clémence divine. On l'appelait *Demonia* à Guham, et cependant tout le monde l'aimait, car on n'avait pas même eu jusqu'à présent à lui reprocher aucune de ces méchancetés féminines qui germent et se font jour chez les femmes de tous les pays du monde.

Angéla avait perdu son père, sa mère et un frère presque coup sur coup; sa douleur avait été vive et profonde, car pour certaines âmes il n'est point de tièdes émotions ; la jeune fille pensait donc à se donner la mort et à suivre sa famille dans la tombe, quand pour la première fois elle se trouva en face de Domingo. Tous deux se regardèrent en même temps comme deux êtres qui se sont déjà vus. Ils ne se dirent rien et s'entendirent. Vous savez, il est de ces types particuliers qu'on trouve par hasard sur sa route, qu'on croit avoir connus, ou auprès desquels il semble qu'on a toujours vécu.

Le lendemain de cette rencontre, Domingo attendit

Angéla à la porte de l'église, et lui dit au moment où elle en sortait toute pensive :

— Jeune fille, veux-tu être ma femme?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que je ne t'aime pas.

— J'attendrai.

A huit jours de là, après un sermon du frère Cyriaco, Angéla sortait encore de l'église, quand elle fut de nouveau accostée par Domingo.

— Fille, veux-tu être ma femme?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que je ne t'aime pas.

— En aimes-tu un autre?

— Non.

— J'attendrai.

Angéla avait un voisin fort beau garçon, fringant, passionné, possédant une jolie maison, un jardin charmant et cinquante cocotiers dans une délicieuse vallée de l'intérieur de l'île. Le soir même de cette seconde rencontre entre Angéla et Domingo, le vigoureux Espagnol parut dans la demeure de ce dernier, portant un cadavre sur ses épaules.

— Tenez, dit-il à la famille épouvantée, c'est ce pauvre maladroit qui est tout à l'heure tombé du haut d'un cocotier, et que mes soins n'ont pu rappeler à la vie.

De sinistres rumeurs accusèrent Domingo d'un crime, mais personne n'osa le dire à haute voix, tant il dominait la population entière.

Angéla accompagna à la tombe les restes mutilés de son voisin, que chacun savait l'avoir demandée en mariage ; mais ses yeux restèrent secs, et après la cérémonie funèbre, à laquelle avait également assisté Domingo, les traits de celui-ci prirent un tel caractère de regrets et d'amertume, qu'on eût dit un criminel poursuivi par le remords.



... Dès qu'elle nous eut montré de loin Tiboun et sa crique tranquille. (Page 178.)

Un mois entier avait déjà passé sur ce triste événement, la terreur s'enfuyait de toutes les âmes ; Angéla s'était assise en face de la mer violemment agitée, sous le magnifique rideau de cocotiers qui borde le rivage au nord d'Agagna, lorsque Domingo, debout derrière elle, laissa tomber d'une voix rauque et solennelle les paroles qu'il lui avait deux fois adressées :

— Veux-tu être ma femme, Angéla?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que je ne t'aime pas.

— Il me faut une autre raison aujourd'hui.

— Eh bien ! parce que tu ne m'aimes pas, toi.

— Si, je t'aime!

— Donne-m'en une preuve.

— Parle.

— Trouve toi-même.

— Je trouverai.

— A la bonne heure!

— Et alors?

— Alors je verrai.

— Non, alors tout sera dit : tu m'épouseras, ou tu n'épouseras personne... C'est bien entendu? Adieu, Angéla, à demain.

— A demain, Domingo.

Le soir du lendemain, en effet, Angéla venait de faire ses dévotions accoutumées sur le tertre pelé du lieu où saint Victorès avait péri sous les coups de Matapang (histoire fort triste dont je vous parlerai tout à l'heure), lorsque Domingo, aposté sur la lisière du bois qui bordait la route, fit retentir sa formidable voix et poursuivit Angéla de ses pressantes questions.

— Eh bien ! le moment est venu, jeune fille; tout retard est désormais impossible, toute irrésolution serait maintenant inutile : veux-tu être ma femme? dit-il en armant le long fusil qu'il pressait de ses deux vigoureuses mains.

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que tu ne m'aimes pas.

— Je t'aime, Angèla.

— Je t'ai dit que je n'en croyais rien, qu'il m'en fallait une preuve.

— Je vais te la donner si tu me la demandes encore.

Et il met la jeune fille en joue.

— Je l'attends.

— La voilà donc.

Le coup part; une balle siffle; l'oreille et une partie de la tempe de la jeune fille sont enlevées; Angèla y porte sa main, qu'elle inonde de sang.

— Tiens, dit-elle sans émotion, Domingo, prends cette main. Je te l'avais refusée, maintenant je suis ta femme, car je vois que tu m'aimes.

Quand nous arrivâmes à Agagna, il y avait six mois qu'Angèla était la femme de Domingo; ils vivaient heureux, et rien n'annonçait que ce bonheur dût encore finir.

La douce et bonne Mariquitta et la fière et sauvage Angèla étaient à peu près du même âge; elles avaient traversé les mêmes événements; elles s'étaient livrées aux mêmes plaisirs, avaient respiré le même air embaumé. Voyez pourtant quel contraste!

Que de semblables oppositions se fassent remarquer chez nous, dans cette vieille Europe, où tout se façonne selon les caprices, la mode, les époques et les institutions, cela se comprend à merveille; mais dans un pays qui n'est troublé que par les commotions terrestres, sous un large soleil qui ne se voile que par hasard, au milieu d'une autre nature parfumée et généreuse, que le sang petille dans les veines avec cette dissemblance que vous venez de remarquer, voilà ce que la physiologie des peuples aura bien de la peine à expliquer.

Vous ai-je dit que cet archipel était toujours courbé sous le joug de la superstition, fille aînée de la peur et de l'ignorance? Oui. Or, voici encore du merveilleux, mais de ce merveilleux qu'un seul regard révèle, qu'un seul instant d'étude et de réflexion soumet et détruit.

D'ailleurs je vous ai promis une anecdote édifiante; la voici, extraite des archives pieuses de l'île, dévotement gardées dans une châsse bénite.

Guham n'était pas encore soumise; la plus grande partie des habitants, épouvantés par les ravages de la mitraille, vivaient dans l'intérieur de l'île et échappaient dans de profondes retraites à une destruction générale. Mais ce n'est pas seulement sur des terres incultes ou riches que les conquérants prétendent régner. A qui veut soumettre et régénérer il faut des esclaves, et des excursions au centre de Guham furent tentées par les Espagnols victorieux. La croix devint l'auxiliaire du glaive, et le prêtre se fit soldat. Saint Victorès, pieux missionnaire de Séville, accouru pour répandre les bienfaits d'une religion de paix, se hasarda seul à parcourir les campagnes riantes qui entouraient le sol où s'élève aujourd'hui Guham, et, surpris d'une audace pareille, les Tchamorres ne voulurent pas tout d'abord l'immoler à leur vengeance. Saint Victorès vécut donc parmi eux, cherchant à pénétrer les secrets d'une religion qu'il voulait détruire en les initiant peu à peu aux mystères d'une croyance qu'il essayait d'établir. Saint Victorès était doux, patient, charitable; il prêchait la paix alors même que les Espagnols voulaient la guerre; il rassurait au lieu d'épouvanter, et il demandait pardon à ses nouveaux disciples des rigueurs de ses frères, qu'il promettait d'apaiser. Un jour cependant que, sur un tertre dominant la mer, comme saint Jean au bord du Jourdain, il achevait sa prière du soir, un jeune Tchamorre furieux, nommé Matapang, traverse la foule, s'élance sur le saint apôtre, le saisit à la gorge et lui écrase la tête sous un bâton noueux. Cet acte horrible de vengeance accompli, Matapang harangua les siens, leur dit les cruautés des Espagnols, réveilla leur énergie éteinte, et traîna le cadavre de saint Victorès dans les flots, qui l'engloutirent à jamais.

Là est l'histoire vraie dans la masse et dans les détails; les Espagnols triomphants y ont ajouté plus tard leurs fanatiques récits, et voici ce qu'on lit dans le livre sacramentel de la colonie :

« La place sur laquelle le corps de saint Victorès tomba après ce sacrilége assassinat est toujours sèche et pelée; le gazon ne peut y pousser, et l'anse dans laquelle le saint martyr fut précipité devient rouge comme du sang à certaines heures de la journée. »

— Quant à ce double miracle, me dit un jour le gouverneur, il serait absurde de le révoquer en doute.

— En avez-vous été vous-même témoin? avez-vous constaté le fait?

— Plus de vingt fois, monsieur, et il ne tient qu'à vous de vous assurer de la vérité de mon assertion.

— Mais si j'arrive là-bas avec mon incrédulité?

— Votre incrédulité cédera à l'évidence.

— Allons, je ferai la course. L'anse de San-Victorès est-elle loin?

— Vous y serez en deux heures. Voulez-vous un cheval?

— Non, non, les pèlerins voyagent à pied; Dieu blâme le luxe des caravanes religieuses.

— Allez, allez, monsieur; je vous attendrai au retour.

— Je n'irai pas seul au tertre sacré; je me défie de mon impiété.

— Tant mieux; plus les témoins seront nombreux, plus il y aura de convertis.

— A demain donc.

J'avais rapporté cette curieuse conversation à quelques-uns de mes amis, et les voilà prêts à faire la route avec moi vers Tiboun. Je n'ai pas encore oublié que Mariquitta voulut m'accompagner afin d'adresser, disait-elle, ses vœux au protecteur de la colonie pour obtenir *en ma faveur* une longue et dangereuse maladie. Vous voyez que j'étais menacé de toutes parts.

Le chemin qui conduit à l'endroit des miracles est ravissant : c'est partout un sol terreux, mais ferme; ce sont partout de magnifiques allées de vacois sous lesquels on se promène comme sous de larges et magnifiques parasols s'épanouissant au soleil; c'est le cri aigu des oiseaux qui remplissent le feuillage, une brise rafraîchissante qui vous apporte des émanations embaumées, et le calme imposant de ces vastes solitudes qui vous saisit à l'âme et vous dispose merveilleusement à la foi. Rien ne manque au piége, et moi, plus que mes compagnons insouciants, j'avais à mes côtés la dévote Tchamorre, qui comptait si fort sur la puissance divine. Aussi, dès qu'elle nous eut montré de loin Tiboun et sa crique tranquille, ne pus-je m'empêcher d'éprouver une de ces légères émotions qui accompagnent toujours l'homme sitôt qu'on met en lutte la raison avec le merveilleux. Et puis, je suis né dans un pays où les miracles de toute nature sont en pleine faveur; je vous en citerai mille au moins plus certains, plus avérés les uns que les autres, qui ont tous édifié mon petit bourg d'Estagel, enclavé dans les Pyrénées, et je me garderai bien, je

vous assure, de les révoquer en doute devant mon excellente et vieille mère, dévote à tous les saints presque autant qu'à Dieu même, et qui a dans son âme angélique une foi si ardente, qu'elle courbe sa raison encore plus devant ce qu'elle n'a jamais vu que devant ce qui frappe journellement ses regards. Soyez donc pur de préjugés quand vous avez été doucement bercé avec les cantiques rimés d'une centaine d'élus roussillonnais inconnus aux martyrologes!

Mais revenons. Voici le tertre couronné d'un gazon pur et égal, voici la place où tomba saint Victorès; elle est aride et pelée, et cette nudité dessine assez bien la silhouette d'un corps humain.

— Eh bien! me dit Mariquitta toute joyeuse, est-ce vrai?

— Quoi?

— La place n'est-elle pas maudite?

— Elle est nue, voilà tout.

— Pourquoi le serait-elle, quand tout est vert autour?

— Je n'en sais rien encore; je vais chercher et je ne demande pas mieux que de te donner raison.

— Ce sera la donner au ciel.

Près de là était une toute petite cabane, bâtie sur pilotis comme les maisons d'Agagna, vers laquelle je me dirigeai pour de nouveaux renseignements.

Un pauvre homme d'une cinquantaine d'années l'habitait; il se leva à ma vue et se signa dévotement.

— Ceci est votre demeure?

— Oui, señor.

— Vous y vivez seul?

— Absolument seul.

— Est-ce par dévotion?

— C'est par ordre du gouverneur, qui tous les jours me fait apporter mes vivres.

— A quoi passez-vous votre temps?

— Je ne peux pas vous le dire.

— Mais le gouverneur me l'a dit.

— Lui le peut; moi, je ne le peux pas.

— Avez-vous rempli votre devoir, ce matin?

— Je n'y manque jamais.

— Pourtant j'ai remarqué vers l'endroit de la tête une petite touffe de gazon oubliée.

— Oh! c'est impossible.

— Votre vue s'affaiblit, brave homme; il faudra vous donner un suppléant ou vous remplacer.

— Par grâce, ne le dites pas au seigneur gouverneur.

— Je vous le promets.

Mariquitta revint me rejoindre, tandis que mes camarades faisaient un bon déjeuner sur l'herbe.

— Etes-vous bien convaincus? leur dis-je en les rejoignant; pourrez-vous maintenant certifier le miracle?

— Toute incrédulité est impossible.

— Je suis de votre opinion; mais l'eau, l'avez-vous vue rouge?

— Pas encore.

— Cela viendra peut-être; le miracle n'est point permanent comme celui du gazon.

— Eh bien! attendons encore; il faut partir tout à fait édifiés.

Le flot commençait à descendre; nous nous assoupîmes tous au milieu de nos causeries, et à notre réveil nous jetâmes un regard avide vers l'anse. A la place indiquée l'eau était rouge, visiblement rouge, rouge comme du sang, mais un sang peu coloré.

— Diable! diable! nous écriâmes-nous presque en même temps, l'ermite est pourtant ici sans puissance: étudions le phénomène.

Nous poussâmes à l'eau une petite pirogue servant à la pêche du bonhomme et nous nous rendîmes sur l'emplacement même où l'eau reflétait la teinte si extraordinaire. Nous sondons de l'œil, il n'y avait pas en ce moment plus de cinq pieds de fond; l'aviron plonge un peu horizontalement, le sable monte à la surface; il est rouge, très-rouge; et la coloration de l'eau s'explique sans le secours du prodige.

— Or çà, mes amis, que dirons-nous à M. Médinilla?

— La vérité.

— Et la vérité?

— C'est que nous avons vu le double miracle qu'il nous a priés de venir constater.

— Lui montrerons-nous ce sable rouge?

— C'est le sang de frère saint Victorès qui l'a rougi.

— Mais le miracle devrait planer sur l'eau.

— N'en est-il pas ainsi?

— Tenez, voilà le flot qui monte, la teinte qui s'efface et le phénomène qui s'évanouit. N'importe, demain à la marée basse, le miracle recommencera dans la crique, celui du tertre se perpétuera par l'inspection quotidienne du pauvre homme de la cabane, et le gouverneur Médinilla aura raison contre l'incrédulité.

La naïve Mariquitta, un peu honteuse de nos recherches et de leurs conséquences, prit mon bras et m'accompagna silencieuse jusqu'à Agagna, où nous arrivâmes tous pour la collation du soir au palais du gouvernement.

— Êtes-vous bien convaincu, señor Arago? me dit M. Médinilla d'un air triomphant.

— Oui, señor: le frère saint Victorès était un saint apôtre pour qui le ciel a été ouvert, et Matapang un scélérat qui cuira éternellement dans la marmite de Lucifer.

— J'étais bien sûr de votre conversion. Mettons-nous à table.

XXXIII

ILES MARIANNES

Voyage à Tinian. — Les Carolins. — Un tamor me sauve la vie.

Voici une de ces courses palpitantes d'intérêt, amusantes et instructives à la fois, sur lesquelles les années passent sans que le moindre épisode les décolore ou les affaiblisse. Jamais peut-être navigateur n'a fait d'excursion plus curieuse, plus incidentée; et si le cœur m'a battu de crainte au moment du départ, il m'a battu plus violemment, je vous l'atteste, pendant le voyage, à l'idée seule que cette occasion si belle et si rare aurait pu m'échapper.

Tinian est là-bas, au nord de Guham; on dit qu'il y a sur ses plages désertes de gigantesques ruines à voir. Allons étudier les ruines de Tinian.

Bérard et Gaudichaud font le trajet avec moi, tant mieux: deux jeunes courages souvent éprouvés, l'un

ardent botaniste, l'autre officier expérimenté. Je n'aurais pas mieux choisi. La traversée est courte, mais non sans d'imminents dangers sur des barques si fragiles; tant mieux encore : c'est la difficulté vaincue qui fait le mérite. Je n'ai plus que de l'impatience dans l'âme.

Le gouverneur, le commandant, les autorités d'Agagna et quelques amis nous escortent jusqu'au rivage, où l'on nous serre affectueusement la main en nous disant : « A la grâce de Dieu! » Puis je laisse tomber un dernier et pénible regard sur une jeune fille en prières, et je monte avec Bérard sur le pros-volant qui m'est désigné; Gaudichaud saute sur une embarcation plus petite encore; chacun de nous s'assied à son poste, avide des merveilles qui nous sont promises.

Je vous dirai plus tard comment sont bâties ces singulières pirogues, et je vous ferai connaître alors jusque dans leur vie la plus intime les audacieux pilotes à qui nous confions aujourd'hui nos destinées.

Les voici tous, joyeux, sautillants; ils arrivent et se jettent à l'eau : nagent-ils? non, ils viennent de quitter un élément qui les fatigue pour un élément qui les amuse et qui convient mieux à leur nature; à la mer ils sont chez eux. Ces organisations sont des organisations amphibies, et le premier cri qui s'échappe de la poitrine à l'aspect de ces êtres extraordinaires est un cri d'admiration et de respect.

Les pros sont mouillés au large par dix à douze brasses.

— Faut-il partir maintenant?

— Oui, dérape et au large.

Ici point de cabestan à virer, point d'efforts et de chants parmi l'équipage; un homme plonge, roule au fond des eaux, suit dans les roches madréporiques les cent détours du filin qui retient le pros captif, le dénoue avec la même dextérité qui lui fut nécessaire pour mouiller, et remonte comme s'il n'avait rien fait que vous et moi ne fussions capables de faire. Oh! ne criez pas au phénomène : nous ne sommes pas encore sous voile, et ce n'est qu'un premier regard sur ces hommes extraordinaires.

Notre petite flottille était composée de huit pros, dont les plus élégants avaient pour pilotes les tamors des Carolines, arrivés depuis deux jours à Agagna. Et c'est là un des plus hardis voyages à tenter sur les océans. Mais quels pilotes! quels courages! quelles hautes intelligences!

Ils partent des Carolines sur leurs frêles embarcations, sans boussole, sans autre secours que les étoiles dont ils ont étudié les positions, mais qui peuvent si souvent leur refuser tout appui. Ils disent à leurs amis un adieu tranquille qui leur est rendu avec le même calme; on leur demande l'heure précise de leur retour; ils se jettent au large, et les voilà entre le ciel et l'océan, faisant un trajet de six ou sept cents lieues, consultant la direction des courants, qu'une longue expérience leur apprend à connaître, et pointant une petite île lointaine, où ils abordent à coup sûr, mieux que ne le ferait un de nos plus habiles capitaines de notre marine royale.

La brise soufflait assez forte, et nous courions au plus près; nous coupions le vent, et les soubresauts du pros me fatiguaient d'autant plus que je n'étais pas dans l'embarcation même. Aux deux bords sont amarrés fortement, d'une part, un *flotteur*, dont je vous parlerai plus en détail dans la suite; de l'autre, une sorte de cage d'osier à cinq ou six pieds en dehors de la carcasse du pros et suspendue à un solide treillage. Je ne peux pas mieux la comparer qu'à ces paniers dans lesquels nos marchands enferment les volailles, de sorte qu'il serait exact de dire qu'avec les Carolins on navigue en ballon.

J'étais là, moi, cruellement tiraillé par d'horribles souffrances, sans une voix amie pour me donner des forces, sans mon brave Petit pour appeler un léger sourire sur mes lèvres. Cependant de temps à autre je mettais le nez à l'air et je dessinais, au milieu de mes angoisses, la côte admirablement boisée de l'île, où se montraient quelques pauvres cabanes au fond des criques silencieuses qui creusent le sol.

La voile de pagne était toujours au vent, l'écoute entre les mains du premier pilote, tandis qu'un de ses camarades, sur l'arrière, aidait à la manœuvre, à l'aide d'un petit gouvernail qu'il faisait mouvoir avec le pied plongé dans l'eau par intervalles. Ma douleur se taisait dans mon admiration en présence de tant d'adresse.

La mer était houleuse et haute; je ne comprenais pas la joyeuseté de mes compagnons de voyage alors que le pros tournoyait pour ainsi dire au gré de la lame, et je me hasardai, entre deux gros soupirs, à leur demander si nous ne courions aucun danger.

— Ne craignez rien, me dit le tamor d'une voix douce en mauvais espagnol; ne craignez rien, nos barques ne chavirent jamais.

A peine m'eut-il rassuré que, jetant un regard curieux derrière moi, car nous ouvrions la marche, je vis un pros chavirer, la quille en l'air, sous une rapide rafale. Je fis signe au pilote et lui montrai du doigt la pirogue immergée; mais, au lieu de déplorer l'événement, il se prit à sourire en pitié avec ses insouciants camarades, et me fit comprendre que les hommes savaient nager et que nul ne se noierait. Il ajouta que le pros serait bientôt relevé et mis à flot sans secours étranger, ce qui eut lieu en effet, mais après plus d'une heure d'attente.

Je vous ai dit que de chaque côté de l'embarcation, à quelques pieds de distance, était un flotteur qui servait à maintenir l'équilibre, compromis par le poids des soliveaux soutenant la cage opposée. Eh bien! dès que l'embarcation chavire, l'équipage se porte au flotteur, pèse dessus de tout son poids, et le pros tourne, cabriole et se redresse. Que voulez-vous que je vous dise! ce sont là de ces prodiges d'adresse auxquels il faut bien croire, en dépit de la raison, puisque la chose est ainsi, puisqu'elle se renouvelle tous les jours dans ces navigations merveilleuses, puisque le fait est garanti par le récit de cent voyageurs; puisque j'en ai été témoin, puisque je vous l'atteste sur la foi du serment, puisque cela est... Détruisez donc cette vérité mathématique. deux et deux font quatre. Après cela, tant pis pour vous si vous ne croyez pas.

Cependant la brise devenant trop carabinée, nous mîmes le cap sur la terre vers une anse délicieuse; les autres pros suivirent notre exemple; quelques-uns, effrayés, se jetèrent volontairement sur la grève; d'autres mouillèrent par un fond de cinq ou six brasses, à l'aide d'un filin qu'un des pilotes alla nouer au fond de l'eau à des roches de corail, et nous gagnâmes, sur la lisière d'un bois, deux petites cabanes où nous reçûmes l'hospitalité.

— C'est une navigation un peu dure, nous dit Bérard du ton joyeux qui ne l'abandonnait jamais; n'est-ce pas que le corps est brisé?

— Oui, brisé, moulu, répondit Gaudichaud d'une voix souffrante.

— Et toi, Arago, qu'en dis-tu? N'est-ce pas que tu es de notre avis?

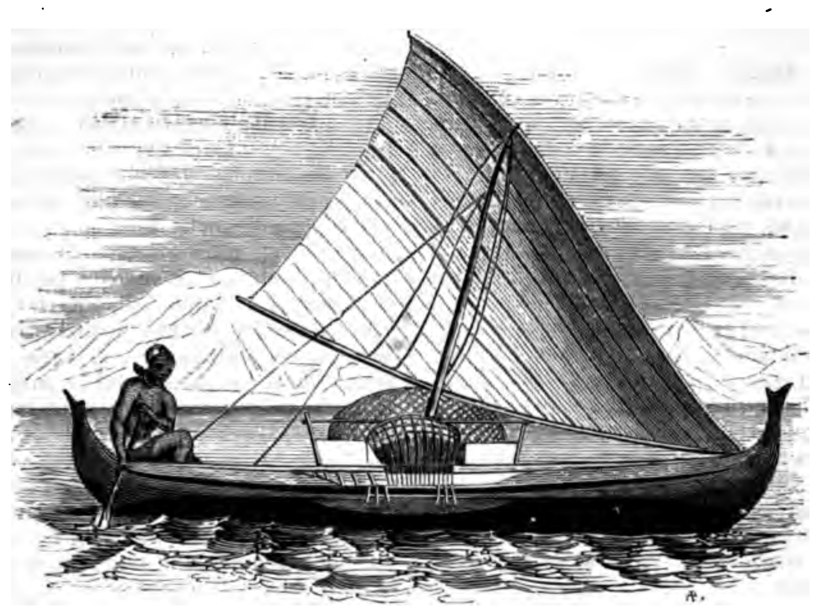
Je n'étais de l'avis de personne : étendu sur le gazon, je me roulais, je me tordais à faire pitié; mais qui a pitié de celui qui souffre du mal de mer? On m'eût traîné dans les flots que j'aurais, je crois, trouvé assez de force pour dire : « Merci! Dieu vous le rende en pareille occasion! »

Dans cette première journée de navigation, nous doublâmes plusieurs caps d'un aspect tout à fait pittoresque, que j'avais dessinés sans doute avec une grande irrégularité, et portant tous les noms de saints personnages et de vierges béatifiées. Les Espagnols, on le sait, baptisent leurs conquêtes comme ils baptisent les enfants dans leurs cités. Toutefois le cap le plus au nord de l'île est appelé le *cap des Deux-Amants*, et l'on m'a raconté à ce sujet une histoire fort peu édifiante, qui contraste d'une manière très-bizarre avec la couleur toute dévote qui pèse sur le pays qui les entoure.

Le petit bourg où nous fîmes halte s'appelle Rotignan; on m'y traîna avec peine, l'on m'étendit sur une natte, et l'engourdissement plutôt que le sommeil ne tarda pas à s'emparer de moi. A mon réveil, je me trouvai couché côte à côte d'un tamor carolin, chef du pros que je montais, et qui, sans façon aucune, avait mis à profit le coin de natte que je laissais en liberté.

Le soleil se levait radieux; les cimes des rimas touffus en étaient dorées. Un cri du pilote retentit, et en un instant chacun fut debout. La toilette de nos compagnons de voyage ne les occupe guère : ils sont absolument nus.

Cependant il fallait songer à la traversée, aux difficultés qui pouvaient surgir et à la nécessité où nous nous trouvions de passer plusieurs jours en mer. Aussi



Un pros-volant des Carolines. (Page 180.)

nos gens, lestes comme des chats sauvages, escaladèrent-ils les hauts cocotiers et en firent-ils descendre une prodigieuse quantité de fruits.

Oh! ici ce fut encore une fois une admiration qui tenait de l'extase, car jamais je n'avais supposé dans un homme tant d'adresse et d'agilité, tant de grâce et de force.

Ecoutez.

Les cocos, noués en grappes de huit ou dix, étaient sur la plage; chacun des pilotes, chargé d'un de ces lourds bouquets, le poussait en avant et arrivait ainsi au pros; mais une grappe, lancée par le principal tamor, se dénoua, et voilà les fruits saisis et dispersés par la lame capricieuse. Le pilote nageur s'arrêta tout d'abord un instant, parut réfléchir, promena un regard inquiet et irrité sur les fruits qui lui échappaient, me vit debout au rivage, prêt à le railler de ses inutiles efforts, et sembla accepter le défi que je lui lançais. Je lui montrai un mouchoir et je lui donnai à comprendre qu'il lui appartiendrait s'il parvenait, lui, à ramener au pros tous les cocos flottants. La proposition fut prise au sérieux, et voilà mon rapide marsouin, tantôt allongé, tantôt courbé, allant à droite, à gauche, en avant, en arrière, ralliant les fugitifs, ainsi qu'un berger le fait de ses chèvres vagabondes, poussant celui-ci de la tête, celui-là de la poitrine, revenant d'un seul élan vers un troisième qu'il emprisonne entre ses genoux, et les ressaisissant en bloc, luttant contre tous, se heurtant, se divisant de nouveau, montant et descendant avec la lame; gagnant toujours du chemin et arrivant enfin à bord, après une lutte d'une demi-heure au moins, plus piqué encore de mon doute et de mon étonnement que fier de son triomphe.

Quels hommes que ces hommes!

Cependant nous rejoignîmes le pros, où je payai volontiers le pari perdu; mais la brise soufflant avec trop de violence, cinq des pros qui nous escortaient et qui étaient montés par des habitants de Rotta refusèrent de mettre à la voile avec nous. Quant à nos hardis pilotes, après une courte prière qu'ils prononcèrent à voix basse, ils prirent le large. Bérard s'assoupit, et moi je recommençai ma vie de douleurs.

Bientôt mon ami, réveillé en sursaut par une secousse violente, se dressa et m'appela à lui. Je sortis de ma cage, et, bien décidé à lutter contre le mal de mer, je m'assis à côté du premier tamor, dont le regard perçant interrogeait l'horizon assez assombri, mais dont le front calme et ouvert me rassurait complétement.

Plusieurs oiseaux vinrent planer au-dessus de nos têtes; Bérard les abattit, et, malgré la hauteur des lames et la présence de deux requins qui nous escortaient, un des Carolins se jeta à l'eau, les saisit et les porta à bord.

C'étaient des fous. Parmi eux il se trouvait un corbeau que nos bons et superstitieux argonautes jetèrent au loin en nous faisant entendre qu'il ne leur inspirait que du dégoût, parce qu'il mangeait de la chair humaine.

Je vous répète, moi, que les moindres actions de ces hommes vous disent toute l'excellence de leur naturel.

Mais Guhan s'abaissait derrière nous, et au nord Rotta se levait plus belle et plus parée encore que son orgueilleuse voisine. La brise soufflait carabinée et par rafales; les nuages passaient sur nos têtes avec une grande rapidité; les pros dansaient rudement secoués par la vague, et nous devinions bien à l'activité de nos pilotes qu'il y avait péril pour nous tous[1].

Ce qui surtout, dans ces moments difficiles, excitait notre admiration, c'étaient l'adresse, la vigueur, l'audace du Carolin attaché au gouvernail, qu'il dirigeait avec son pied. La lame venait parfois se briser contre lui, et c'est tout au plus s'il détournait la tête; les flots le couvraient souvent en entier, et dès qu'ils avaient passé sur cet homme de fer, vous voyiez celui-ci secouer légèrement la tête, les épaules inondées, et garder cette héroïque impassibilité contre laquelle la fureur des éléments venait inutilement se heurter. La piété est-elle la peur? la prière est-elle la pusillanimité? La conduite de ces braves Carolins résout la question. Les voici, calmes, graves, intrépides au milieu de la tourmente; et cependant, à l'approche de chaque grain, vous les voyez accroupis sur leurs talons et tournés du côté du nuage menaçant, lever un œil serein vers lui, frapper d'une main ouverte contre l'autre fermée, faire signe au génie malfaisant des hommes de passer sans jeter sa colère sur eux, et lui adresser la prière suivante dite avec une extrême volubilité :

« *Léga chédégas, léga childiligas, chédégas léga,* « *chédégas légas cheldiléga chédégas, léga chédégas* « *mottou.*

« *Ogueren quenni chéré péré peï, ogueren quenni chéré péré peï.* »

Au surplus, pendant cette traversée orageuse, jamais nuages ne se sont montrés si rétifs à la ferveur des pieuses sollicitations, car pas un grain ne passa sans nous envoyer ses rapides ondées et ses bruyantes rafales.

La constance et l'adresse l'emportèrent sur le caprice des flots; à huit heures à peu près, nous nous trouvâmes par le travers du cap-ouest de Rotta ; mais les vents et les courants s'étant opposés de nouveau à notre marche, nous n'arrivâmes au mouillage que vers onze heures et demie ou minuit.

Nous jetâmes le filin sur un fond de corail à une demi-lieue de la terre, et, remis un peu de mes souffrances, qui avaient été horribles, je respirai tout à l'aise la brise embaumée du rivage.

La mer était devenue belle, mais devant nous, à un grand quart de lieue, elle brisait encore avec violence sur de hauts récifs qui formaient la barre du port et ne présentaient qu'une passe étroite aux embarcations. La lune en son plein nous envoyait ses pâles rayons, et, soit pour nous éclairer, soit pour les besoins d'une nuit assez fraîche, des feux brillants étaient allumés sur les coteaux voisins qui dominent la ville, murée en partie par un immense rideau de cocotiers, dont les têtes onduleuses se dessinaient sombres et élégantes sur un ciel bleu à l'horizon.

Le pros monté par Gaudichaud ne tarda pas à arriver au mouillage; il jeta l'ancre près de nous, et notre camarade éleva la voix pour avoir de nos nouvelles. Je lui répondis en le priant d'armer son fusil à deux coups, ainsi que ses pistolets, afin que par une décharge générale de nos armes nous pussions apprendre aux autorités du lieu qu'il y avait d'autres personnes que des Carolins et des Tchamorres dans les pros-volants. A un signal convenu, nous fîmes feu, et nos douze coups, répétés par les échos, durent épouvanter les habitants de cette partie de l'île.

J'allais oublier de constater encore que les bons Carolins, après être arrivés, s'étaient de nouveau accroupis en rond, et que par une fervente prière ils avaient remercié le ciel de notre heureuse traversée. Chez eux la reconnaissance est un point sacramentel de leur religion toute d'amour.

Ce que j'avais prévu arriva. L'alcade de l'endroit, étonné du bruit qui l'avait réveillé au milieu de ses rêves fantastiques, dépêcha auprès de nous, dans un sabot petit comme une coquille de noix, un interprète qui vint contre notre bord nous demander qui nous étions et d'où nous arrivions. Je répondis pompeusement que nous étions envoyés par le roi de France à la découverte de nouvelles terres, que nous avions pour l'alcade des lettres du gouverneur de Guham et de toutes les Mariannes, que nos pilotes n'osaient point franchir la passe avant le jour, et que *nous ordonnions* qu'on nous expédiât une grande barque, afin qu'il nous fût possible de descendre à l'instant même.

Aux insolentes manières de mon langage, le Tchamorre baissa le diapason de sa voix nasillarde, en me répliquant toutefois qu'on ne pourrait pas sans doute m'envoyer une nouvelle embarcation, puisque nul pilote n'osait la nuit s'exposer au milieu des brisants.

— Mais tu es bien venu, toi!

— Oh! c'est mon métier de me noyer.

— Pourrais-tu me descendre à terre?

— Mon sabot est bien petit, nous y tiendrions à peine nous deux.

— Accoste le long du bord.

— Je vais obéir ; cependant vous feriez mieux d'attendre.

— Accoste.

Bérard eut beau me prier de rester à bord du pros et me montrer la témérité de ma résolution, je descendis auprès du Tchamorre, je m'accroupis genou contre genou en face du Rottinien. A tout événement, je priai mon ami de me suivre de l'œil autant que possible, et je quittai le pros.

Je comprenais à merveille le danger de ma résolution ; mais le souvenir de mes souffrances pendant cette traversée d'un jour, souffrances non encore apaisées, l'emporta sur ma prudence et les sages conseils d'un homme de mer qui, mieux que moi encore, comprenait tout ce qu'il y avait de folie dans ce trajet, au milieu de rochers aigus sur lesquels la mer se ruait avec un lugubre fracas.

Nous n'étions guère qu'à une demi-encâblure de l'étroite passe quand mon pilote me dit d'une voix tremblante et en cessant de pagayer :

— Ne bougez pas !

— Mais je suis immobile!

[1] Voir les notes à la fin du volume.

— Ici est le danger.
— Grand?
— Très-grand, un seul mouvement peut nous faire chavirer.
— Diable! diable! virons de bord.
— Impossible, altesse; il faut suivre le courant qui nous entraîne.
— Va donc.
— Savez-vous nager?
— Non.
— Un peu du moins.
— Pas du tout.

J'eus à peine prononcé ces derniers mots que le canot chavira, la quille en l'air. Adieu au monde! je n'eus d'abord que cette pensée; mais le sentiment de ma conservation me donna de l'énergie, et, jouant instinctivement des pieds et des mains, je sentis un obstacle dont je m'emparai avec force: c'était la jambe de mon coquin de pilote.

— Oh! je te tiens, misérable! lui dis-je en avalant des gorgées d'eau qui m'étouffaient; je te tiens, je ne mourrai pas seul.

Et je recevais de violentes bourrades, et je tenaillais le membre endolori du Tchamorre, et je me cramponnais de mon mieux à l'embarcation, qui était poussée de l'avant vers les récifs.

Cependant je devais succomber à la lutte; mais une rapide réflexion ranima mon courage près de défaillir. Et je pensai à Bérard, qui, vigilant ami, ne devait pas m'avoir encore perdu de vue.

Dès que la lame avait retenti sur les roches madréporiques contre lesquelles mes membres allaient bientôt se briser, je poussai un grand cri, espérant qu'il serait entendu des braves Carolins. Bérard seul était encore éveillé; il devine plutôt qu'il ne voit ma désastreuse position; il frappe sur l'épaule le tamor, lui montre du doigt la passe et lui dit: *Arago mati* (tué). Le généreux Carolin jette un coup d'œil d'aigle dans l'espace, voit un point noir qui se dessine sur les flots écumeux, s'empare d'un aviron, le brise en deux, s'élance, glisse sur les eaux, disparaît, remonte et pousse à l'air des cris éclatants. J'allais périr, ma dernière pensée était pour ma vieille mère; j'écoute... je crois entendre... je reprends de l'énergie, mes doigts fiévreux serrent avec plus de violence le Tchamorre, qui gardait toujours le silence le plus absolu. Je regarde autour de moi: un corps nu, mouvant, paraît s'approcher; je soupçonne déjà la générosité du tamor: c'était lui en effet; sa parole rassurante m'arrive, il me cherche, il me trouve, il me présente le débris d'aviron qu'il tenait de la main gauche; j'hésite, je tremble, je le devine pourtant; je me livre à lui, je m'abandonne à son courage et à son énergie, je m'empare du morceau de bois. Le tâmor reprend la route qu'il venait de parcourir, brise le flot, lutte, victorieux, contre le courant rapide, m'arrache aux brisants, me remorque, et, après des efforts inouïs, rejoint le bord, où l'on me hisse avec peine et où je tombe évanoui.

Je ne sais combien de temps je restai dans cet anéantissement douloureux, pendant lequel je rendais à flots pressés l'eau amère qui me déchirait les entrailles. Mais, à mon premier mouvement sans convulsions, je cherchai de la main et des yeux le noble tamor à qui je devais si miraculeusement la vie. Il était à genoux à mes côtés et riait aux éclats, avec ses camarades et Bérard, de mes horribles contorsions. Je lui serrai la main comme on le fait à un frère qu'on retrouve vivant après l'avoir pleuré mort. Je me levai, je pris dans mon havresac une hache, deux rasoirs, une chemise, trois mouchoirs, six couteaux et une douzaine d'hameçons. Je présentai le tout à mon libérateur, en le priant de ne pas le refuser. Mais lui, donnant à sa figure un caractère de gravité tout à fait empreinte d'amertume, me demanda si je lui offrais ces richesses en échange du service qu'il venait de me rendre. Je lui dis que oui; il saisit mes cadeaux, les jeta dédaigneusement à mes pieds et me tourna les talons. Je le retins avec empressement, je passai mes mains sur ses épaules, je frottai mon nez contre le sien, je lui fis entendre que c'était par amitié, plutôt que par reconnaissance, que je lui offrais tant de choses utiles, et mon brave pilote me rendit alors mes caresses avec une joie d'enfant, accepta mes présents, les attacha précieusement au dôme d'osier qui voûtait la cage, me jeta un dernier regard d'ami et s'endormit accroupi sur un des bancs de son embarcation.

Oh! dites-moi maintenant si nous avons raison, en Europe, d'appeler sauvages les bons naturels des Carolines, et si nous trouverions fréquemment, chez nous, une délicatesse si noble, un dévouement si désintéressé!

Mais, patience, je ne quitterai pas mes bons Carolins sans vous les avoir montrés dans toute leur simplicité native, sans vous avoir appris à les aimer. Le souvenir de ces braves gens est, sans contredit, celui que je caresse avec le plus d'amour.

XXXIV

ILES MARIANNES

Rotta. — Ruines. — Tinian. — Maison des Antiques.

Il paraît que le scélérat de Rottinien qui m'avait si bien fait faire le plongeon ne tarda pas à aborder et qu'il jeta l'alarme dans la colonie, puisque nous apprîmes, le lendemain matin, que les habitants, épouvantés par notre décharge générale, avaient précipitamment gagné les bois et les montagnes de l'intérieur; mais l'alcade, homme d'une plus forte trempe que ceux sur lesquels il régnait en monarque oriental, nous envoya sans retard une pirogue plus grande que la première, et nous fit demander si nous avions des ordres à donner.

— Oui, répondis-je, à peine remis de mes souffrances: la punition du drôle qui m'a chaviré.
— Il sera pendu, ainsi que toute sa famille.
— Non; mais qu'il vienne justifier devant moi sa conduite.
— Je me charge de vous le conduire pieds et poings liés.
— Et maintenant peux-tu nous descendre à terre?
— Ma pirogue est au service de Votre Excellence.
— Y a-t-il péril?
— Non? la mer est haute et nous passerons aisément.
— Un de mes amis peut-il venir avec moi?
— Sans doute.
— Accoste.

Je descendis. Bérard, assoupi, refusa de m'acompagner ; Gaudichaud, que j'allai chercher, s'embarqua à mes côtés, et nous mîmes le cap sur la capitale de l'île.

L'arrivée de quelques Français devant Rotta répandit l'alarme dans la colonie, comme je l'ai déjà dit, et la ville se dépeupla au terrible salut de nos armes de chasse ; mais le gouverneur, homme de cœur et de tête, tint ferme au milieu de l'orage, et, comptant sur une honorable capitulation, attendit bravement dans son palais de chaume l'arrivée des implacables vainqueurs.

Notre entrée triomphale se fit sans mousqueterie, et je vous assure qu'elle frisa de bien près le ridicule. Figurez-vous, en effet, un Tamerlan coiffé d'un large chapeau de paille, vêtu en matelot, chaussé de gros souliers, armé d'un beau calepin, d'une boîte à couleurs, d'un chevalet avec son parapluie, et blême encore des suites d'une traversée close par l'événement que je vous ai raconté. A mes côtés se drapait pompeusement dans une veste de nankin un petit homme aussi pâle que moi, le dos cuirassé par une énorme boîte en fer-blanc, servant de tombeau à une armée vaincue de papillons et d'insectes, tenant à sa redoutable main un filet pour saisir ses victimes de chaque jour, et vêtu presque aussi richement que je l'étais. Les grands hommes n'ont besoin, pour briller et imposer, ni du luxe des vêtements ni de la richesse des broderies : la simplicité sied au triomphateur.

Dès que le grand canot fut signalé à l'alcade, celui-ci passa le seul pantalon blanc qu'il possédât, et se groupa, peu rassuré, entre sa femme, jeune et jolie Tchamorre, et un capitaine du nom de Martinez, exilé ici par le gouverneur pour je ne sais quelles peccadilles.

A notre entrée dans le salon, nous vîmes un léger





Habitants de Rotta. (Page 186.)

sourire de dépit se poser sur les lèvres des trois puissances du lieu, et j'en fus assez piqué pour en témoigner ma rancune par une brève allocution.

— Nous venons chez vous, dis-je avec gravité, pour des recherches scientifiques ; M. de Médinilla nous a donné plein pouvoir, et nous l'eût-il refusé, les canons de notre corvette de guerre auraient bien su le prendre. Nous vous demandons, monsieur, avant de nous établir chez vous, si nous sommes avec des amis ou des ennemis.

L'alcade nous assura d'une voix humble que toute liberté nous était acquise, et nous invita à une collation que nous acceptâmes de grand cœur.

Le lendemain matin, Bérard descendit des pros avec les papiers du gouverneur de Guham, et nous voilà installés en dominateurs dans l'île de Rotta, où nous fûmes forcés de séjourner pendant deux jours pour des réparations à faire à une voile déchirée dans la traversée.

Notre lever fut une vengeance. Nous nous étions parés de nos habits les plus coquets, et la femme de l'alcade ne fut pas la dernière à vanter notre bonne mine tout européenne. L'on a beau dire, il faut partout des colifichets à la foule.

Après un déjeuner tout composé de fruits délicieux et rafraîchissants, Gaudichaud et Bérard commencèrent leurs excursions dans les campagnes, et moi j'allai dessiner l'église, absolument semblable à celle de Humata, pour me livrer ensuite, selon mon habitude de chaque relâche, aux études des mœurs, qu'on ne fait bien que dans les cités.

Les habitants de Rotta, rassurés par les rapports qui arrivaient de toutes parts, rentrèrent en foule et ne demandèrent pas mieux que de fraterniser avec des vainqueurs si peu irrités.

Il y a trois siècles entre Guham et Rotta : ici les mots sagesse, pudeur, vertu, morale, sont sans valeur ; on naît, on grandit, on multiplie et l'on meurt : c'est tout ; on n'est ni frère, ni sœur : on est homme ou femme. Tout cela est bien triste, je vous assure.

Voyez pourtant cette végétation puissante qui pèse sur le sol ; quelles fortunes ne pourrait-on pas en recueillir ? Courez la campagne : elle est entièrement infestée par une innombrable quantité d'énormes rats, dont la dent vorace ne peut porter atteinte à la richesse d'une végétation plus forte que toute catastrophe. Vous ne pouvez faire deux pas sans avoir à repousser ces animaux rongeurs, au milieu des-

quels il serait très-dangereux de s'assoupir. Si l'on ne songe sérieusement à les détruire, il est à craindre que la colonie ne soit un jour victime de cet horrible fléau.

Après une course de quelques heures, je me rendis au rivage pour revoir avant la nuit mes fidèles et bons Carolins, qui venaient tous frotter leur nez contre le mien, et qui, un instant plus tard, s'accroupirent en rond pour entonner leur hymne quotidien à l'Éternel. C'était un chant calme, doux, suave, avec des gestes gracieux et des balancements de corps d'une souplesse extrême. Les airs avaient trois notes seulement; chaque verset durait une minute à peu près, et le temps de repos était moins long de moitié. Dans cet intervalle, chaque Carolin posait son front dans ses deux mains, semblait se recueillir, et, achevant leurs prières du soir, ils répétèrent celle que j'ai déjà transcrite, et firent signe aux nuages de s'éloigner.

Comme ils me virent sourire de leur crédulité, le tamor de mon embarcation me demanda si dans mon pays on n'en usait pas ainsi dans les moments de danger. Je lui répondis que non, et le brave homme en parut surpris et affligé; mais, comme je me hâtai de lui promettre de prêcher, en arrivant parmi mes frères, cette religion de respect et de reconnaissance dont il m'énumérait les bienfaits, mon noble pilote me serra la main avec tant de joie qu'il faillit me la broyer dans les siennes. O peuple hospitalier! puisse la civilisation corruptrice t'épargner longtemps encore dans ses conquêtes! Puisses-tu vivre toujours au milieu du vaste Océan où le ciel t'a jeté,



Piliers antiques de Rotta. (Page 186.)

oublié des ardents et fanatiques apôtres d'une religion toute sainte, mais qui a été souillée par tant de meurtres et de sacrilèges!

On compte quatre-vingt-deux maisons dans la ville et quatre cent cinquante habitants dans toute l'île, beaucoup plus petite que Guham. Quels beaux établissements ne ferait-on pas sur une terre si riche, si parfumée, sous un ciel si pur et si généreux!

Les rues sont, pour ainsi dire, pavées de croix, toutes attestant des miracles anciens ou modernes. Une petite croix pour un enfant qui vient de naître, une grande croix pour un adolescent qui arrive de Guham, une troisième pour ce vieillard qui disparaît, et puis encore une pour une entorse guérie, et une plus belle pour un amour partagé. Il y a vingt ou vingt-cinq croix de bois dans chaque rue, et comme femmes et hommes plient le genou en face de ce signe révéré de notre religion, il serait rigoureusement vrai de dire que les habitants de Rotta ne marchent qu'en boitant.

Nul peuple au monde n'est stupidement dévot comme le peuple rottinien; nul peut-être n'est si saintement libertin que lui. Vous ne trouverez pas ici une jeune fille qui ne récite ses prières en vous accordant ses faveurs, et pas une ne vous affligera d'un refus si vous accompagnez votre demande de ces mots tout chrétiens : *Pour l'amour de Dieu, s'il vous plaît!*

L'Espagne a passé par là, mais l'Espagne boueuse, cette Espagne de capucins et de moines, sous la puissance desquels gémissent encore, en Europe, tant de cités et de provinces. Au surplus, les Rottiniens ne sont nullement responsables de l'ignorance dans laquelle on les tient plongés.

— Depuis plus de vingt ans, me disait M. Martinez, nul prêtre n'est venu dans cette colonie faire entendre des paroles de raison : depuis vingt ans, nul gouverneur n'a demandé à Manille un prédicant pour l'archipel des Mariannes : car, ajouta-t-il avec amertume, si vous avez vu ou entendu frère Cyriaco, vous avez déjà compris ce que peut avoir d'influence la morale d'un tel personnage.

— Vous venez de faire un beau voyage, me dit encore le capitaine déporté; vous savez, j'en suis sûr, ce que vaut ce peuple carolin que, par un miracle du ciel, les explorateurs européens ont dédaigné de séduire et de corrompre. Eh bien! dès que leurs prosvolants me sont signalés au large, je tremble qu'ils n'emportent d'ici le germe funeste de nos ridicules, de nos vices et de notre abrutissement.

Prière et travail, voilà la religion des Carolines; laissez faire les Européens, et vous verrez ce que deviendra bientôt ce paisible et bienheureux archipel.

Les maisons de Rotta sont, comme celles de Guham, bâties sur pilotis, mais infiniment plus délabrées. Les hommes n'ont, à proprement parler, point de vêtements, puisqu'ils ne mettent de caleçons que le dimanche.

Les femmes sont plus complétement nues encore que les hommes, car elles ne se voilent qu'à l'aide d'un mouchoir maintenu par une petite corde nouée aux reins. Elles sont plus belles, plus lestes, plus ardentes que les filles de Guham; leur démarche a plus d'indépendance; leur chevelure est généralement plus ondoyante, plus souple, plus noire, et leurs pieds et leurs mains ont une délicatesse vraiment admirable.

Nous avons souvent rencontré, sur les montagnes et dans les bois, quelques-unes de ces jeunes et malheureuses créatures, qui à notre approche fuyaient épouvantées, car elle nous regardaient comme des êtres supérieurs sur qui, par respect, par admiration, elles n'osaient arrêter leurs regards. Pauvres enfants, que nous mettions tant de soin à rassurer!

Comme il n'y a point de prêtre dans l'île, ces jeunes filles ne se marient pas; vous devinez la conséquence inévitable d'un pareil état de choses.

Il n'y a pas une seule source, un seul courant d'eau douce aux environs de la ville; de sorte que les habitants se voient contraints de boire de l'eau d'un puits de quelques pieds de profondeur, creusé à une centaine de pas au nord du mouillage. Mais, pour garder l'eau de la pluie, on emploie ici un moyen fort ingénieux, que le besoin seul peut avoir inspiré.

Les Rottiniens fixent au sommet du tronc d'un cocotier une de ses feuilles placée verticalement, de manière que le fort de l'arête soit en haut; une autre feuille est liée à la première et dans le même sens; une troisième à la seconde, et ainsi de suite, jusqu'à deux ou trois pieds du sol, toutes ayant leurs folioles fixées à leur tige. L'eau de la pluie coule le long de cette chaîne naturelle comme en une rigole, et est reçue dans une jarre où pénètre la feuille la plus basse. On voit de ces sortes d'appareils sur presque tous les cocotiers.

Les sauvages ne perfectionnent guère, mais de quel merveilleux instinct d'invention le ciel ne les a-t-il pas dotés!

Comme le capitaine Martinez m'avait signalé dans l'intérieur de l'île des ruines fort curieuses et à l'existence desquelles je ne croyais que très-faiblement, je suivis la route qu'il m'avait indiquée, et après une marche sans fatigue de plus de deux heures, sous la plus belle végétation du monde, je me trouvai en présence d'une colonnade circulaire dont les débris épars çà et là attestaient la colère de quelque éruption volcanique. Mais quel peuple a donc élevé audessus du sol ces masses imposantes, hautes de plus de trente pieds, bien taillées, régulières, sans sculptures, sans aucun signe qui précise, qui fasse même soupçonner l'époque probable de leur mystérieuse fondation? Que sont devenus ces architectes? A quel dieu, à quel esprit, à quel génie ce temple fut-il consacré? Car c'était un temple que ce vaste monument de plus de mille pas de circonférence. Aujourd'hui, à côté de ces ruines, surgissent, humbles et inaperçues, des masures sans élégance, sans solidité, et dans les temps reculés pesaient sur le sol des masses imposantes devant lesquelles la tête s'incline avec une pieuse réflexion.

De retour de cette course si intéressante, dans laquelle mon album s'était enrichi, et où Bérard et Gaudichaud m'avaient accompagné, nous nous dirigeâmes vers un torrent signalé par la carte topographique exposée sur les murs enfumés du palais de l'alcade, et roulant entre deux montagnes ses eaux délicieuses et turbulentes. Les plateaux qui l'emprisonnent sont couverts de coquillages brisés, de coraux, de madrépores, et la végétation, vigoureuse au pied, belle sur les flancs, perd en s'élevant de sa force et de sa splendeur. Est-elle bien éloignée, l'époque où la mer couvrait ces monts élevés et silencieux?

La journée était avancée, brûlante à cette heure, quoiqu'un vent de mer vint parfois la tempérer[1]; mais nous avions encore le temps, avant la nuit, de parcourir la ville, où de curieux détails pouvaient nous avoir échappé. Nous nous rendîmes à l'église. Dans une chapelle consacrée à la Vierge brûlent continuellement cinq cierges commis à la garde d'une femme, remplacée successivement par une autre femme, comme une sentinelle succède à une autre sentinelle. Si l'une d'elles laisse éteindre le feu sacré, elle est sévèrement punie et le séjour de la ville lui est interdit pendant trois mois. Cet usage a été mis en vigueur à l'occasion d'un horrible tremblement de terre qui faillit engloutir Rotta et qui néanmoins respecta l'église. La femme de l'alcade, dont on oublie l'ignorance en la regardant parler, nous raconta que lors de cet épouvantable tremblement de terre, dont les habitants parlent encore avec un saint effroi, une jeune fille dont la vertu faisait la honte de ses compagnes les rassembla toutes sur une place publique, leur reprocha énergiquement les vices auxquels elles se livraient, leur défendit de s'embarquer pour Guham, où elles espéraient trouver un refuge contre la colère céleste, et leur imposa pour toute pénitence l'usage du feu sacré, dont le culte ne s'est pas encore affaibli. A côté de l'image de la Vierge, se montre, auréolé d'étoiles, le véritable portrait de la jeune fille dans une attitude toute belliqueuse. L'ardente apôtre garde pour elle la moitié des prières et de l'encens adressés à la patronne de Rotta.

Le récit de la jolie femme de l'alcade était entrecoupé de signes de croix fort dévotement exécutés chaque fois que le nom de la Vierge ou de la jeune fille s'échappait de ses lèvres; mais je me hâte d'ajouter, dût-on m'accuser de médisance, que cette religion extérieure était pour elle une affaire d'habitude, et que la senora Rialda Dolorès avait un goût si fervent pour les chapelets et les scapulaires bénits, que nul sacrifice n'eût couté à sa pudeur pour un de ces ornements dont son honnête mari aimait tant à la voir parée.

Il faut bien peindre les mœurs telles qu'on les a étudiées.

Heureusement pour Dolorès la dévote et pour nous, pécheurs endurcis, que nos provisions étaient loin de s'épuiser, et que notre générosité, bien avérée, n'avait jamais été trouvée en défaut.

[1] Voyez les notes à la fin du volume.

Après l'église, complétement délabrée, le couvent contre lequel elle est adossée eut notre visite d'inspection. Nous trouvâmes là, dans une vaste salle, un violon moisi, une guitare fêlée et les débris d'une harpe, instrument favori du dernier prêtre de la colonie. Jugez de leur vétusté! Les rats nous chassèrent de l'édifice.

Est-ce tout? Je ne crois pas, car à quoi bon vous dire la profonde tristesse que font naître dans l'âme toutes ces richesses perdues que le pied foule avec amertume, ces plaines immenses de cotonniers dont l'industrie pourrait tirer de si grands avantages? A quoi bon vous reparler avec enthousiasme de cette beauté mâle et si pleine de vie des jeunes filles de Rotta, d'autant plus à plaindre dans leur isolement, qu'un soleil tropical et une brise de mer toujours rafraîchissante doublent encore la sève et l'énergie? Quelles puissantes colonies on ferait de l'archipel des Mariannes!

Dois-je ajouter, comme contraste au tableau, que j'ai trouvé et dessiné, dans une pauvre cabane éloignée de la ville, un malheureux couché sur une natte, entièrement couvert de loupes, dont l'une entre autres partait des reins, et descendait comme un énorme sac à demi plein de liquide jusqu'à terre? Cela était horrible à voir, cela était hideux à toucher. Cet homme avait nom Doria; il se traînait à peine, vivait seul des fruits d'un jardin planté au pied de sa cabane, et était un perpétuel objet d'effroi pour toute la colonie.

Le malheur est plus contagieux encore que la lèpre, chacun s'en éloigne avec horreur et dégoût.

Doria pleura d'amour et de reconnaissance en me voyant partir : il s'aperçut (et en remercia le ciel par un regard) que j'oubliais à dessein deux mouchoirs, un couteau et une chemise au pied de son lit de douleur.

Les Carolins vinrent nous réveiller le troisième jour de notre arrivée à Rotta, et nous nous rendîmes à l'instant sur la rade, escortés par le capitaine Martinez, qui me donna une supplique que je lui promis d'appuyer auprès du gouverneur, par l'alcade et sa femme, coquettement parée de nos reliques. Je vous l'atteste, il n'y a jamais de départ sans larmes, surtout quand l'adieu doit être éternel.

La brise soufflait avec violence, mais sans rafale, de sorte que nos hardis pilotes ne reculèrent pas devant le péril d'une traversée orageuse, combattue encore par de rapides courants qui nous poussaient à l'ouest[1]. Aguigan passa devant nous, Aguigan la déserte et l'inhabitable, taillée à pic, avec une riche verdure pour couronnement, mais au pied de laquelle le flot mugit sans cesse.

Aguigan disparut à son tour, et devant nous se montra Tinian, l'île des antiquités, illustrée par une page de Rousseau et par le séjour d'Anson, dont l'équipage, vaincu par le scorbut et la dyssenterie, retrouva sous ses frais ombrages la vie et la gaieté.

A mon premier regard, tout s'est décoloré, tout a changé d'aspect. Je cherche ces masses imposantes de rimas et de palmiers, si douces, si suaves à l'œil et au cœur : je ne vois autour de moi que des arbustes rabougris. Je veux parcourir ces forêts éternelles et silencieuses qui devaient me rappeler les plus beaux sites de Timor et de Simao, et je ne me promène que sur des débris à demi pulvérisés, criant douloureusement sous ma marche pénible. Partout une nature défaillante; de tous côtés la vétusté, la misère, le deuil; Tinian est un cadavre.

Anson et d'autres navigateurs ont donc menti? Eh bien, non : Anson et les navigateurs ont dit vrai. A mon tour, j'entendrai peut-être des dénégations qui me seront adressées par ceux qui, après moi, viendront visiter cette île si intéressante, si poétique.

Je vais m'expliquer.

Là, à quelques pas, sont Seypan et Anataxan, cônes rapides, fournaises turbulentes où s'enflamme le soufre, où petillent et bouillonnent la lave et le bitume. Dans une de leurs colères si fréquentes, ces terribles volcans auront ébranlé le sol, refoulé les flots océaniques, et renversé cette admirable végétation sur laquelle pointe, depuis quelques années, une végétation nouvelle. Laissez-la grandir, et le portrait d'aujourd'hui sera sans fidélité; il sera une fiction, une création du voyageur.

Comment donc expliquer, autrement que par une de ces commotions terrestres dont cet archipel est si souvent ébranlé, la présence sur Tinian des pierres ponce et des scories dont la plage et l'intérieur de l'île sont pour ainsi dire voilés, alors surtout que dans l'île même on ne trouve aucune trace de volcan en activité.

Tinian ressuscite déjà, et l'amiral Anson ne tardera pas à avoir raison contre moi.

Aujourd'hui les rimas, frappés dans leurs racines, ont perdu de leur imposante majesté; les pastèques, les melons, les ignames, si vantés jadis, n'ont plus la saveur qui les rend si parfaits à Guham et à Rotta; et les cocotiers, privés de leur sève, promènent tristement dans les airs leur chevelure flétrie : on dirait qu'ils gémissent de la souffrance de la nature et qu'ils veulent mourir avec elle.

Notre arrivée au débarcadère eut un si grand retentissement et causa une si grande frayeur dans les quatre ou cinq maisons devant lesquelles nous débarquâmes, que peu s'en fallut qu'il n'y eût personne pour nous recevoir. L'alcade pourtant se décida en tremblant à venir à nous; il nous demanda le motif de l'honneur que nous faisions à son établissement, et quand nous eûmes décliné nos qualités, le brave homme se courba jusqu'à terre en nous demandant pardon de nous avoir pris d'abord pour des sauvages ou des insurgés de la capitale de tout l'archipel. Ses trois filles, assez proprement vêtues, vinrent nous offrir quelques fruits que nous acceptâmes en échange de plusieurs bagatelles européennes, et une harmonie parfaite régna entre nous depuis ce premier moment jusqu'à notre départ. A la bonne heure! des conquêtes obtenues à si peu de frais!

Nous parcourons l'île.

Il faut qu'elle ait été le berceau d'un grand peuple effacé du globe par une de ces révolutions morales qui bouleversent les empires et font disparaître les générations. Partout des ruines; à chaque pas, des débris de colonnes et de pilastres. Qui habitait cet immense édifice à moitié englouti sous l'herbe? Où est le peuple qui l'a renversé? Que sont devenus les vaincus? D'où venaient les vainqueurs? Rien ici ne sert de base à une supposition raisonnable; nul regard ne perce les ténèbres épaisses qui nous enveloppent.

Les ruines le mieux conservées sont celles qui s'élèvent à une centaine de pas du mouillage, à gauche de la maison de l'alcade, laquelle, avec trois ou quatre hangars où l'on enferme les porcs sauvages pris dans les bois, compose tout le village. La population entière de l'île est de quinze personnes, y compris la

[1] Voir les notes à la fin du volume.

femme de l'alcade, qui n'est point une Vénus; ses trois filles, qui ne sont pas les trois Grâces; et le père, qui n'est pas un Apollon. On appelle pourtant tout cela, aux Mariannes, une ville, un gouverneur, une colonie.

Les ruines dont je vous ai parlé forment une galerie longue de soixante pas. Les pilastres sont carrés, solides, sans ornements, sans socle, épais de quatre pieds et demi, hauts de vingt-cinq, surmontés d'une moitié de sphère posée sur sa courbe. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que dans la chute de la plupart de ces pilastres, renversés par quelque tremblement de terre, cette demi-sphère colossale ne s'est point détachée du massif, où certainement elle avait été posée après coup.

Quatre de ces pilastres étaient couchés parmi les broussailles; les seize qui restaient debout semblaient n'avoir pas souffert du frottement du temps, et paraissaient attendre et provoquer de nouvelles secousses volcaniques pour lutter avec elles.

Ces ruines, à peu près comparables à certaines ruines astèques récemment découvertes en Amérique, sont appelées, ainsi que celles de Rotta, *maisons des antiques*, ou plutôt, *maisons des anciens*.

Auprès de celles que je viens de vous signaler, et rapproché du rivage, est un puits fort beau d'un diamètre de douze pieds, dans lequel on descend par un bel escalier en maçonnerie; il est également appelé *le puits des antiques*, et je n'en parle que pour l'indiquer aux navigateurs, qui y trouveront une eau fort potable, quoique peut-être légèrement saumâtre.

Mais pénétrez dans l'intérieur de l'île : partout des débris de colonnes ou de pilastres, levant leur tête blanchie au-dessus des vastes touffes de plantes équatoriales. Ici, des édifices circulaires; là, des galeries droites, coupées par d'autres galeries sinueuses, tantôt très-allongées, tantôt interrompues, selon le caprice seul de l'architecte. C'est un chaos immense de bâtisses vaincu par les siècles, un chaos magnifique à voir, mais, par malheur aussi, un chaos sans leçons pour l'histoire des hommes qui ont passé sur cette terre, que vous auriez dit, naguère, sortie vierge encore des profondeurs de l'Océan.

Il faut partir.

Certes, la présence continuelle des trois jeunes filles de l'alcade auprès de nous, soit que nous allassions rêver ou étudier dans les bois, soit que nous prissions quelque repos dans nos hamacs, avait un certain prix et chatouillait fort notre vanité. Mais un désert avec elles ne convenaient nullement à notre humeur vagabonde.

XXXV

ILES MARIANNES

Retour à Agagna. — Navigation des Carolins. — Fêtes ordonnées par le gouverneur.

Nous pressions de nos vœux le retour des Carolins, qui s'étaient rendus à Seypan pour renouveler leur provision de cocos presque épuisée. Mes calepins possédaient un grand nombre de croquis fort curieux; Tinian avait pris la place que devait occuper cette île mystérieuse dans mon ardente imagination, et je cherchais Agagna vers l'horizon.

Les quinze individus qui peuplent Tinian sont des malfaiteurs exilés par M. Médinilla, et leur tâche est de fournir à la capitale de l'archipel une certaine quantité de viande salée.

La chasse au porc sauvage et au sanglier s'y fait à l'aide de piques et de fusils; celle des taureaux et des buffles repandus dans les bois y est fort périlleuse; mais comme après un envoi à Guham d'une certaine valeur le déporté obtient sa grâce, c'est surtout à la poursuite des animaux farouches que les quinze individus passent une grande partie de la journée.

On trouve parmi les cailloux du rivage une pierre elliptique, rosée, polie, appelée encore *pierre des antiques*, et servant, dit-on, à armer les frondes des guerriers d'élite. Avec quel peuple celui-ci a-t-il donc jamais été en guerre? Tout est mystère dans l'histoire de ce magnifique archipel.

Voici les pros-volants qui pointent dans le petit détroit, d'une lieue au plus, séparant les deux îles; nous hâtons nos préparatifs pour le retour, nous serrons cordialement la main à l'alcade et à sa famille, nous n'avons garde d'oublier dans nos témoignages d'affection un tamor des Carolines établi ici depuis quelques années avec sa jolie et belle femme, contre laquelle Mariquitta a longtemps gardé une juste rancune, et, après avoir fait cadeau au chef de l'île de plusieurs images de saints, d'une vierge assez artistement coloriée, nous nous blottîmes de nouveau dans notre cage d'osier, et, sous une pluie fouettante [1], nous cinglâmes vers Guham, où nous avions hâte d'apporter le résultat de nos curieuses observations, et où nous arrivâmes épuisés et meurtris, après une absence de douze jours.

Tinian est, sans contredit, la plus triste et la plus désolée des îles de l'archipel des Mariannes; mais Tinian est un lieu sacré d'études et de méditations; et qui sait si, à l'aide de nouvelles recherches dans les îles voisines, Aguigan, Agrigan, Seypan, Anataxan, on ne trouvera pas la morale et peut-être la source du seul *document historique* à l'aide duquel les *lettrés* de ce pays expliquent l'élévation et la ruine de ces restes colossaux de temples, de cirques et de palais.

Voici la tradition :

« Toumoulou-Taga était le principal chef de cette « île; il régnait paisiblement, et personne ne pensait « à lui disputer l'autorité. Tout à coup un de ses pa- « rents, appelé Tjocnanaï, lève l'étendard de la ré- « volte, et le premier acte de désobéissance qu'il « donne est de bâtir une maison semblable à celle de « son ennemi. Deux partis se forment, on se bat; la « maison du révolté est saccagée, et de cette que- « relle, devenue générale, naquit une guerre qui ren- « versa aussi ses premiers et gigantesques édifices. »

Vous savez comment les écrivains espagnols de cette époque comprenaient la philosophie de l'histoire.

Notre retour à Guham fut un véritable bonheur pour tous nos amis, qui nous croyaient déjà perdus, car notre absence ne devait pas durer plus de huit jours. Mais ce qui nous toucha profondément, ce fut la joie vive, la gaieté d'enfant que se témoignaient entre eux les Carolins qui venaient de nous piloter avec tant d'adresse et d'audace, et ceux qui, moins habiles, étaient restés à Agagna. Tout cela faisait du bien à

[1] Voir les notes à la fin du volume.

l'âme, car c'étaient des caresses si franches, des gambades si juvéniles, des cris si étourdissants, qu'on voyait bien que le cœur jouait le principal rôle dans ces démonstrations si bruyantes.

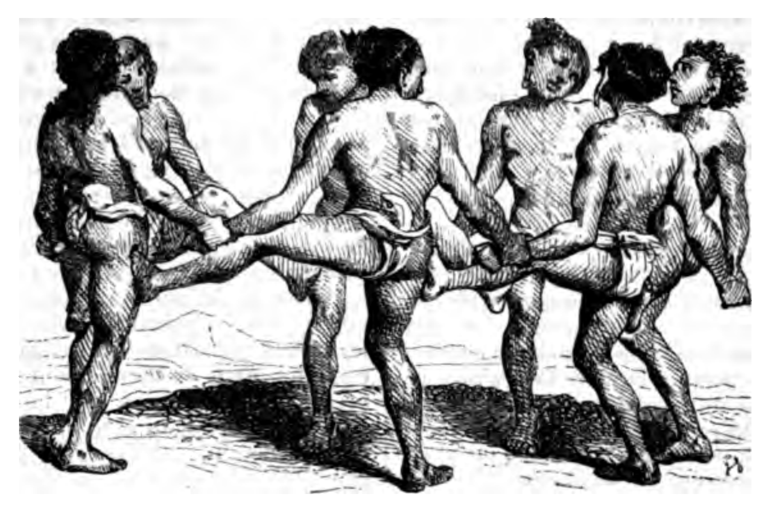
Un coup de canon, suivi bientôt d'un second et puis d'un troisième, interrompit subitement ces élans de joyeuseté. Les Carolins, attristés, s'arrêtèrent comme frappés de la foudre; leur physionomie, si franche, si ouverte, s'empreignit d'une profonde teinte d'amertume, et les gestes et les prières qu'ils adressaient chaque jour aux nuages menaçants, ils les répétèrent en cette circonstance, en invoquant les *pac* (fusil, canon) qui retentissaient encore.

Je pris mon tamor aimé sous le bras, je le rassurai par mes regards et mon sourire, et, le forçant à me suivre, je le conduisis presque de force sur la place publique, où se faisait le salut accoutumé. Tous ses camarades nous accompagnèrent, pleins de défiance, et ils ne tardèrent pas à reprendre courage en présence de notre sang-froid et de nos gages d'affection.

C'était la fête de Ferdinand VII, roi des deux Espagnes; les cloches de la ville annonçaient avec fracas cet heureux anniversaire; une clarinette, un tambour et un triangle, suivis de quatre soldats et de deux officiers taillés comme vous savez, parcouraient la ville et ordonnaient aux habitants de déblayer le devant de leurs maisons, tandis que la foule hébétée passait et repassait émerveillée devant le palais du gouverneur, au balcon duquel on avait placé, entourée de verdure et de palmes élégantes de cocotiers, l'image glorieuse du puissant protecteur de cette colonie sans avenir.

Eh bien! tout était sérieux et grave dans les génuflexions des habitants en présence du portrait de leur prince, et malheur à celui d'entre eux qui n'eût pas montré une grande ferveur dans ses témoignages d'estime et d'adoration!

Afin de célébrer le plus dignement possible la fête de son auguste souverain, don José Médinilla voulut que des danses nationales et étrangères vinssent clore



Danse des Carolins. (Page 189.)

la soirée. Vous devinez sans doute pour qui tout ce luxe de plaisirs.

Nous occupions, en effet, les places d'honneur, et nous nous préparâmes à être heureux. L'attente n'est-elle pas une joie?

Ce furent d'abord les Tchamorres qui, en rond, hommes et femmes mêlés, piaffèrent une farandole fort monotone et fort peu gracieuse; puis entra dans le cercle qu'ils décrivaient, un preux chevalier armé d'un bâton en guise de lance, provoquant à un combat singulier tout adversaire qui voudrait essayer de lui prouver que l'épouse qu'il avait choisie n'était pas la plus belle de l'île. Personne n'osa lui soutenir le contraire, et cet intermède se trouva naturellement achevé faute de combattants, ce qui piqua singulièrement la jeune fille dont le Tchamorre s'était déclaré le généreux protecteur.

Voici venir les Carolins et le bonheur avec eux. C'est une troupe de bambins après une heureuse espièglerie de pension. Oh! il y a sur les lèvres un sourire si plein de bonté, il y a dans les yeux un si doux caractère de bienveillance, que vous vous mettez à l'instant même de moitié dans leurs folies d'enfant.

Ils sont tous disposés et en place: ils se coudoient, se donnent à tour de rôle un léger coup de pied sur le jarret, puis à la cuisse, puis autre part. La main droite du voisin s'appuie sur l'épaule voisine; le bras gauche est pendant; et ici commence un chant timide, régulier, coupé par trois syllabes rapides, dont la dernière est plus brève encore et plus fortement accentuée.

Maintenant les têtes s'agitent ainsi que le corps; les mouvements redoublent, les paroles ont de l'éclat; les oreilles, dont le cartilage est allongé comme des rubans, serpentent de la nuque à la joue; on court en mesure l'un contre l'autre, et, échangeant un petit coup de genou sur un genou, on tourne d'abord avec gravité, puis plus vite, puis avec une vélocité extrême; chacun appuie son pied droit sur la cuisse gauche de celui qu'il tient déjà par l'épaule, et cette évolution continue, accompagnée d'un bourdonnement si gracieux, qu'on dirait le murmure d'une source sur de petits cailloux.

A chaque figure, à chaque temps de repos, un Carolin se détachait de ses compagnons en sueur, et venait nous demander d'une voix craintive si nous étions satisfaits. A ma réponse rassurante, qu'il comprenait à merveille, les bons et joyeux danseurs se prenaient à rire et nous disaient en gestes fort intelligents:

« Attendez, vous n'avez encore rien vu. »

Ils avaient raison.

Mais comment donner maintenant une idée de la

variété, de l'étrangeté et de l'adresse extraordinaire des jeux dont nous fûmes témoins? Comment les traduire même imparfaitement? Essayons toutefois.

Les Carolins, au nombre de seize, se sont rangés sur deux lignes, en face les uns des autres, à peu près à trois pieds de distance. Ils ne rient plus, ils ne s'agitent plus; ils semblent réfléchir et se préparer à une difficulté; ils délibèrent s'ils commenceront : ils se décident. Suivons-les de l'œil.

Le premier en tête et son partenaire poussent trois cris : *Ouah! ouah! ouah!* auxquels ils répondent par trois coups de bâtons appliqués l'un sur l'autre et au-dessus de la tête avec une rapidité égale aux trois syllabes jetées à l'air. Après cela ils se reposent. Le second danseur, avec son vis-à-vis, répète la même figure; le troisième les imite à son tour, et ainsi de suite jusqu'au dernier.

Il y a ici un repos d'une minute pendant lequel chaque Carolin a l'air de confier un secret à l'oreille de son voisin; tout à coup le premier en tête et le second de vis-à-vis poussent ensemble trois *ouah! ouah! ouah!* frappent trois coups de bâtons l'un contre l'autre, ainsi que le second de la première ligne et le premier de la seconde, de telle sorte que les quatre bâtons se croisent sans se heurter, ou l'harmonie est rompue. Le reste de la colonne suit l'exemple qui lui est donné, et il résulte de cette mêlée un cliquetis si bruyant, si régulièrement entremêlé de *ouah! ouah! ouah!*, qu'on dirait une admirable mécanique de Maëlzel.

Mais ceci n'est que le prélude. C'est maintenant au premier de chaque rang à s'attaquer avec son bâton au bâton du troisième, et comme les armes se croisent et s'entre-croisent, il faut, pour éviter tout désordre, toute inharmonie, que l'acteur se courbe, se redresse, se glisse jusqu'à la place favorable à ce jeu chorégraphique si difficile et si palpitant de curiosité. Les passes du premier sont immédiatement singées par le second, puis par le troisième, jusqu'au dernier, en sorte que de ces passes et contre-passes, de ces coups frappés si méthodiquement, de ces *ouah! ouah! ouah!* modulés seulement sur trois notes, de cette folle gaieté qui préside à la *danse*, car on appelle cela une danse, il résulte, dis-je, un chaos parfaitement harmonié de têtes, de bras, d'épaules, se mouvant dans un labyrinthe de coups de bâtons qui volent et se heurtent avec violence, un tableau merveilleux que je rougis de vous avoir présenté avec tant d'imperfection et de mollesse.

Ces innocents combats, cette délicieuse musique, durèrent une demi-heure; les danseurs étaient haletants, mais ils se reposèrent joyeux et à l'aise, en présence de notre étonnement et de notre admiration.

Et toutefois je ne vous ai pas dit l'épisode le plus curieux de cette fête d'amis, de famille. Oh! vraiment, il faudrait un historien à ce peuple si exceptionnel au milieu de tant de hordes farouches, et devant lequel toute nation civilisée doit courber la tête.

Parmi les danseurs, il y avait plusieurs rois, celui entre autres qui m'avait sauvé d'une mort certaine à Rotta; il occupait la première place dans la danse, et il en était digne par sa souplesse et son habileté. Mais un tamor, son égal, boiteux depuis un an par suite d'une chute du haut d'un cocotier, voulut aussi jouer son rôle dans la fête, et se fâcha assez vivement quand on s'y opposa. Eh bien! malgré sa honte, sa colère et ses petites fureurs toutes princières, ses sujets ameutés l'éloignèrent en riant de la lice ouverte, et dont il aurait à coup sûr dérangé l'harmonie. Le tamor répudié se vit donc forcé de renoncer à se mêler à la danse de ses sujets, et quelques instants suffirent pour lui faire oublier la révolte sous laquelle il avait été contraint de se courber.

Nos monarques d'Europe ne s'accommoderaient guère de semblables privautés; mais les Carolins sont si loin de nous!

Avant de vous dire les danses des Sandwichiens, qui furent ajoutées par M. Médinilla à celles des Tchamorres et des Carolins, que je vous apprenne comment ces malheureux se trouvaient ici serviteurs de tous, battus, traqués en tous lieux et déchirés de profondes blessures; leur infortune première ne les a pas protégés contre les brutalités du valet Eustache, à qui le ciel, dans sa clémence, ne veuille infliger que la millième partie des tortures qu'il a fait subir sur cette terre!

Un navire, *Maria* (de Boston), parti d'Atoaï, une des îles Sandwich, fut poussé par les vents sur Agrigan, où il se perdit. L'équipage, composé d'Américains et de Sandwichiens, parvint à aborder, et, comme dans ces catastrophes les rangs sont nivelés, l'autorité du capitaine se trouva bientôt méconnue: une révolte eut lieu; les Américains armèrent une chaloupe, et se livrèrent courageusement aux flots. Il paraît que les flots ne leur furent pas favorables, car on n'a pas appris depuis lors ce qu'ils sont devenus. La mer cache si bien ses secrets!

Quant aux autres, aidés du climat et de la richesse du sol, ils vécurent quelque temps sur cette île fertile, mais constamment agitée par des secousses volcaniques, et ils auraient peut-être fini par y fonder une colonie, à l'aide des douze ou quinze femmes qui les avaient suivis dans leur navigation, lorsqu'un brick espagnol, parti de Manille pour Agagna, passa assez près d'Agrigan pour y voir les pauvres naufragés, qu'il prit à son bord et qu'il porta à Guham. *Hélas!* mieux eût valu pour ces infortunés qu'on ne les découvrît jamais!

Les voilà; car tout malheureux qu'ils sont, il faut qu'ils nous amusent, il faut qu'ils s'amusent comme nous, puisqu'on leur en intime l'ordre précis; s'ils ne dansaient pas, ils seraient fouettés jusqu'au sang: aussi vont-ils danser.

Les femmes ne sont point debout, mais accroupies sur leurs talons; c'est encore une danse, mais alors il est exact de dire que l'on danse aux Sandwich avec les bras, la tête et le corps seulement. Les jambes sont ici un objet de luxe; on peut s'en passer.

Face à face ou sur une seule ligne, elles se regardent avec deux yeux menaçants, les narines ouvertes, les lèvres frémissantes. Un cri sinistre s'échappe bondissant de leur poitrine, et le combat s'engage: une meute de chiens affamés ne procède pas autrement à l'assaut de la curée offerte à sa voracité. Ce sont des soubresauts effrayants; on dirait des corps humains sous la pile de Volta; ce sont des torses qui se jettent en avant, qui se courbent en arrière, se heurtent à droite et à gauche violemment les uns contre les autres; ce sont des mains robustes qui frappent des poitrines rouges et sanguinolentes; les cheveux se dénouent tombant en désordre et couvrant les épaules, la figure et le sein : c'est la fureur avec toute sa frénésie, c'est la rage avec tout son délire.

Nul spectateur n'est à son aise, nul ne respire, car il croit assister à un combat à outrance, à un massacre général. Et l'on nomme cela un jeu, une danse, une fête, une joie! Et ce sont là des femmes, de jeunes filles, des mères aussi!... O bons Carolins,

vous avez bien fait de vous éloigner; de pareils tableaux devaient vous briser le cœur, et je m'accuse maintenant de ne vous avoir pas suivis.

Dans les scènes diversement exécutées par les hommes des Sandwich, il régna à peu près le même désordre, la même effervescence, la même sauvagerie. On hurlait au lieu de chanter, on se battait les flancs avec rudesse au lieu de gesticuler; et l'on ne frappait du pied le sol qu'avec une sorte de fièvre impossible à décrire.

Le caractère physique de ces individus se dessinait parfaitement en harmonie avec les sentiments exprimés par ces horribles danses. Leurs yeux sont fauves, ardents et ne regardent presque jamais qu'obliquement; leurs sourcils volumineux arquent et ombragent une orbite enfoncée; leurs cheveux épais et noirs s'avancent sur un front resserré; leur bouche est grande, accentuée, leur nez épaté, leurs épaules larges, robustes, et leurs mains et leurs pieds d'une prodigieuse dimension.

Eh bien! tous ces êtres, si fortement taillés pour les violentes passions humaines, sont d'une douceur inaltérable dans la vie ordinaire; ils accourent et s'empressent à vos moindres désirs : sans faire entendre un murmure, ils acceptent les corvées les plus rudes, ils entreprennent les courses les plus écrasantes, et remercient comme d'un bienfait la légère gratification dont vous payez leur zèle et leur dévouement.

Le vol pourtant est chez eux un défaut contre lequel tous les châtiments viennent échouer. Le fouet, les privations, les cachots, les tortures, ne peuvent les arracher à cette passion dominante de leur âme, et quand un Sandwichien ne vole pas, c'est qu'il n'y a là, sous sa main, nul objet propre à tenter sa soif ardente de possession.

Voici pourtant un fait assez simple en apparence, et qui semblerait prouver qu'avec des bienfaits sagement répandus, il serait possible de changer, ou de modifier du moins, les sentiments instinctifs de ces gens qui n'ont jamais compris le droit de propriété.

Le gouverneur, dans son obligeance de tous les jours, m'avait donné un domestique sandwichien, jeune, leste, vigoureux, dont, à diverses reprises, j'avais eu raison de soupçonner la fidélité. C'était lui qui allait blanchir mon linge que j'avais soin de toujours compter en sa présence, et quand il disparaissait un mouchoir, une cravate ou tout autre objet, il ne manquait jamais, lui, d'en accuser un de ses camarades ou sa mauvaise étoile. Un jour pourtant que je m'aperçus de la disparition d'un beau foulard, je feignis d'être satisfait de la fidélité de mon drôle, et je l'en remerciai en lui offrant un foulard à peu près pareil à celui qu'il m'avait dérobé. A cette offre, mon voleur s'arrêta tout net en me regardant d'un air hébété, et parut hésiter à accepter mon cadeau.

— Eh bien! Ahoé, tu me refuses?

— Non, maître.

— Est-ce que ce mouchoir ne te plaît pas?

— Oh! si, maître; beaucoup, beaucoup trop.

— Alors, prends.

Ahoé tendit une main tremblante et sortit à petits pas, presque à reculons. Le soir, en préparant mon hamac, il me dit :

— Maître a-t-il bien compté son linge ce matin?

— Oui.

— Je crois que non.

— Je suis sûr que oui.

— C'est que je suis fidèle et que rien n'a manqué cette fois.

— C'est bien.

— Comptez encore.

— Soit.

L'hypocrite impertinent se mit à genoux, fit passer sous mes yeux avec rapidité les pièces de mon linge dont la présence m'avait été déjà bien constaté, et, arrivé au foulard enlevé le matin et que sa conscience lui avait dit de me restituer, il s'arrêta alors avec complaisance, en me faisant bien remarquer qu'il n'avait pas disparu.

A Sparte, mon voleur eût reçu les étrivières; moi, je me contentai de sourire en pitié, et je tirai de notre double conduite cette vérité morale, de tous les temps et de tous les pays, que la générosité est la plus sûre des séductions.

Les femmes sont aussi grandes que les hommes, et, vues par derrière à quatre pas de distance, elles ne peuvent guère être distinguées des hommes. Robustes, infatigables, elles dédaignent les soins du ménage, les travaux faciles, et elles se livrent avec une folle ardeur au défrichement des terres, sous les atteintes d'un soleil dévorant.

Il faut les voir, surtout quand la mer est houleuse et déferle avec fureur sur la grève envahie, attendre que le flot se dresse et ouvre ses flancs, s'y précipiter joyeuses, et se montrer au large luttant contre une nouvelle vague impuissante à les vaincre.

Priver une femme des Sandwich de se baigner au moins deux fois par jour, c'est lui infliger une correction pour l'affranchissement de laquelle nul sacrifice ne lui sera pénible.

N'est-ce pas pour voir et admirer tant de natures diverses que j'ai entrepris ce long et pénible voyage?

Les femmes sandwichiennes résidant à Guham ont les dents d'une éclatante blancheur, ainsi que les hommes, qui pourtant se sont tous privés volontairement des deux incisives supérieures depuis la mort de leur grand monarque Tamahamah. A leur arrivée ici, les femmes avaient les cheveux très-courts, car la perte de leur souverain bien-aimé les avait privées aussi de leur plus belle parure, qui a repris aujourd'hui toute sa vigueur et son lustre. Les jeunes et coquettes filles de Timor les regarderaient avec des yeux pleins de convoitise.

Leur ardeur pour le libertinage est telle, qu'afin de la satisfaire elles braveraient tout supplice, et ce n'est pas ici, à coup sûr, qu'elles puiseront les principes de cette morale qui fait de l'amour une religion du cœur encore plus que des sens.

Les femmes tchamorres sont fort irritées contre les Sandwichiennes; elles en parlent avec colère, avec mépris; elles les traitent avec brutalité, leur imposent les travaux les plus pénibles et les plus humiliants. Sont-elles donc si coupables, ces pauvres victimes, de tirer de tant de cruauté une vengeance selon leurs goûts et leurs penchants dominateurs?

Peu de temps après l'arrivée de ces malheureux à Guham, un drame horrible épouvanta les habitants, et on en parle encore en montrant du doigt aux étrangers et en tremblant le scélérat qui y figure d'une manière si sanglante.

Parmi les femmes des Sandwich naufragées à Aguigan et transportées à Agagna, était une jeune fille remarquable par la douceur de ses manières, par sa grâce et sa beauté. En l'absence du gouverneur, qui était allé faire une tournée dans l'île, son damné domestique, cet Eustache que je vous ai désigné, jeta un regard avide sur la pauvre esclave et s'en empara

sans que pas un des officiers supérieurs de la colonie osât y trouver à redire, tant la faveur du maître protégeait la bassesse du valet.

A son retour pourtant, M. Médinilla, entendant vanter les charmes de la jeune fille, désira qu'elle lui fût présentée, et Eustache dut s'exécuter. Il conduisit donc sa nouvelle conquête au palais, où elle reçut un accueil plein de bienveillance et où elle attendit le retour d'Eustache, que M. Médinilla trouva moyen d'envoyer à Humata pour je ne sais plus quels ordres à donner. Toujours est-il que pendant cette absence, qui se prolongea bien avant dans la nuit, la belle Sandwichienne ne quitta point le palais, et que le gouverneur lui fit cadeau d'un costume propre à voiler des charmes qu'on devait mettre à l'abri des regards indiscrets et des outrages de l'air.

Le lendemain de cette réception qui aurait singulièrement flatté la vanité de l'esclave si elle avait su ce que c'est que la vanité, Eustache ressaisit sa proie qu'on recommanda à ses soins, et se retira dans sa demeure, où la candide sauvage, croyant sans doute lui faire plaisir, lui raconta avec les plus petits détails toutes les circonstances des distractions qu'on lui avait galamment procurées. Eustache était vaniteux autant que jaloux et méchant, peut-être était-il réellement jaloux et amoureux (les tigres le sont bien); aussi son premier mouvement, après les confidences au-devant desquelles il courait avec tant d'irritation, fut de se servir d'un *machète* (couteau) et de frapper. Mais le sang tache et le crime est quelquefois prudent et réfléchi. Le matin on le vit devant sa porte fort sérieusement occupé à polir et à graisser une corde de cocotier, la nouer, la dénouer, essayer de son moelleux, de son élasticité, la rouler soigneusement, et l'emporter avec lui dans ses courses de la journée. Il était calme, froid; il parlait en souriant et marchait comme marche un honnête homme; il dîna fort bien des restes de la table souveraine, il soupa à merveille; mais le lendemain, à peine réveillé, il se plaça sur le seuil de sa porte et à chaque passant il disait d'un ton dégagé : « Vous ne savez pas le tour que vient de me jouer la petite Sandwichienne? Pendant mon sommeil l'imbécile a accroché une corde, que je ne savais pas là, à la charpente de mon appartement, et elle s'est pendue sans seulement me dire adieu, l'ingrate! »

Le gouverneur apprit à son tour le triste événement. Il appela frère Cyriaco, ordonna un service funèbre, fit faire à ses frais une bière au cadavre et voulut qu'il fût enterré en lieu saint, en face même de l'église d'Agagna.

Quand au valet Eustache, il lui fut enjoint de partir pour Rotta, d'où on le rappela un mois après pour le rendre à ses fonctions.

La vue de cette Eustache me donnait la fièvre, et quand j'entendais le gouverneur lui adresser la parole avec bonté, je me disais qu'il fallait que M. Médinilla ignorât ce qui se répétait à voix basse de cet infâme Espagnol, car, je vous l'assure, M. Médinilla était un noble caractère, un homme de cœur et de loyauté, en dépit de quelques faiblesses et de quelques ridicules.

Si je vous ai longuement parlé aujourd'hui de ce démon échappé de l'enfer dans un jour de rage de Satan, c'est que j'ai eu l'infâme devant les yeux pendant les danses que le gouverneur faisait exécuter à notre profit à l'occasion de la fête. C'est que j'ai entendu continuellement sa voix bruissant à mes oreilles et donnant des ordres pour rendre plus amusants les jeux et les cérémonies à l'aide desquels M. Médinilla prétendait nous faire oublier l'Europe.

Nous retrouverons bientôt les Sandwichiens; nous aurons le loisir de les étudier chez eux, au milieu de leurs bourgades, de leurs huttes, au sein de leurs familles. Maintenant retournons à la fête si bien ordonnée par M. Médinilla et qui est loin encore de se terminer, quoique la moitié de la nuit ait passé sur elle, car, j'avais oublié de vous le dire, tous ces enchantements avaient lieu à la clarté brumeuse d'un grand luxe de torches projetant de tous côtés des milliers d'ombres fantastiques.

Je ne sais où M. Médinilla s'est procuré les divers costumes des personnages de ces derniers tableaux; peut-être sont-ils réellement historiques, peut-être quelques caricaturistes de Manille ou de Lima auront-ils voulu s'amuser aux dépens du lieutenant d'infanterie, chef omnipotent des Mariannes; peut-être aussi a-t-il voulu lui-même mettre notre rétive crédulité à l'épreuve.

Quoi qu'il en soit, les acteurs de ces nouveaux jeux, appelés *danses de Montézuma*, étaient si drôlatiquement costumés, si follement bariolés de rubans et de plumes, que le principal de ces personnages, figurant le grand Montézuma lui-même, me rappela avec assez d'exactitude certain grotesque Orosmane de Rio Janeiro, dont je vous ai parlé en temps et lieu. Hélas! l'extravagance n'est-elle pas de tous les pays?

Mais que ces costumes aient été ou non apportés du Pérou; qu'ils datent de la conquête de ce vaste empire ou qu'on les ait fabriqués depuis et autre part, toujours est-il qu'ils sont d'une magnificence extrême. La soie en est d'un tissu admirable; les couleurs qui les bariolent, sans trop de mauvais goût, sont parfaitement conservées, et les franges d'or qui bordent les tuniques et les manteaux attestent la pureté du métal et l'adresse exquise de l'ouvrier qui les a façonnées.

On nous assure que ces danses avaient lieu au Pérou et dans les provinces de l'est de l'Amérique lors de chaque cérémonie religieuse ou après une éclipse de soleil.

Décrivons-les, mais passons sur plusieurs actes insignifiants de cette sorte de drame, qui en eut dix ou vingt.

D'abord les danseurs, au nombre de seize, placés sur deux lignes parallèles, à cinq ou six pas de distance l'un de l'autre, entonnèrent un chant lent et monotone; puis, avec une gravité imposante, ils marchèrent ou plutôt glissèrent l'un vers l'autre en agitant de la main droite, devant le visage, un éventail en plumes de divers oiseaux et en faisant sonner de la gauche de petites pierres enfermées dans un coco vide. Arrivés sur la même ligne, les danseurs s'arrêtèrent, chantèrent quelques paroles plus rapides, et, tournant sur leurs talons, ils changèrent de place. Ils allaient recommencer le même manége au son d'une musique assez harmonieuse, composée d'une petite flûte à deux becs, d'un tambour de basque et de lattes frappées les unes contre les autres, quand le héros figurant Montézuma s'avança à son tour, promena son énorme et magnifique éventail, ainsi que son sceptre à pomme d'or, sur la tête de ses sujets, et tous alors se séparèrent pour se préparer à de nouveaux jeux.

Le deuxième acte fut plus curieux, et nos chorégraphes, tout habiles qu'ils sont, ne trouveraient pas à l'aide de cerceaux la moitié des mille figures variées créées par les danseurs mariannais, qui, du reste, avec une modestie incomprise chez nous, se disaient serviles imitateurs.

Le monarque, assis sur son trône figuré par un fauteuil délabré, se leva encore, passa au milieu d'une figure tout à fait pittoresque, alla s'asseoir de nouveau et sépara les jouteurs.

Le troisième acte fut un combat à outrance : les guerriers, armés de pied en cap, la lance d'une main et le bouclier de l'autre, se portaient des coups qui auraient pu être fort dangereux s'ils n'avaient été parés avec une adresse merveilleuse. Après une lutte ardente de près d'une demi-heure, tantôt en combats particuliers, tantôt en mêlée générale, Montézuma éleva sa voix formidable, dressa son sceptre, les armes tombèrent des mains et les guerriers s'embrassèrent avec amour. Vous voyez la morale de la pièce.

J'allais oublier de vous dire que, pendant ces jeux tout graves et tout solennels, deux bambins, vêtus de haillons et le visage couvert d'un masque hideux, sautillaient autour des principaux acteurs, faisaient mille soubresauts, mille folles gambades, et poussaient à l'air des cris et des sifflets éclatants. C'étaient les bouffons de la troupe. Quand les danses de Montézuma furent achevées, quand chacun des acteurs eut baisé la main du monarque qui venait de rétablir parmi eux la paix et l'harmonie, nous fûmes invités au plus joli, au plus coquet divertissement qu'on puisse imaginer. On l'appelle ici *la danse du bâton habillé*.

C'est un mât lisse, haut de vingt-cinq pieds, du sommet duquel tombent et traînent sur le sol de larges rubans de diverses couleurs. Les acteurs tournent d'abord autour du mât sans toucher aux rubans, puis chacun prend celui qui lui est présenté ; le chef de file part et court avec rapidité, le second suit, puis un troisième, puis un quatrième. Le premier rétrograde et se croise avec les autres; le cinquième et le sixième s'élancent à leur tour, et tous enfin entourant le mât forment à l'aide de rubans des figures extrêmement originales : c'est une espèce de kaléidoscope que nos théâtres de Paris feraient sagement de montrer à la curiosité publique, ainsi que la danse des bâtons des bons Carolins, si vive, si animée, si pittoresque, et les jeux des cerceaux des danses de Montézuma, dont le dessin seul peut donner une idée à peu près exacte.



Montézuma. (Page 192.)

XXXVI

ILES MARIANNES

Historiettes. — Maladies. — Détails. — Mœurs.

Hormis la paresse et le vol, qui en est une conséquence logique, les Mariannais n'ont pas de grands défauts à se reprocher, car le libertinage n'en est pas un à leurs yeux, puisque personne ne leur a dit ce qu'il offrait de dégradant, et que ceux-là mêmes qui, plus avancés, devraient le réprimer et le punir, sont les premiers à le faire tourner au profit de leurs plaisirs et de leur immoralité. Au surplus, comme les visites des Européens dans cet archipel sont extrêmement rares, les occasions de faillir offertes aux jeunes filles ne se présentent par conséquent qu'à de longs intervalles, et il est vrai de dire qu'entre eux les Tchamorres ne se piquent pas d'une exquise galanterie.

Ce que les Mariannais aiment beaucoup de la part des étrangers, c'est de la bienveillance, de la bonhomie, de la cordialité. Entrez dans une maison en disant : *Ave, Maria;* présentez la main au patron, don-

nez une tape aux marmots, embrassez la femme du maître du logis une fois (mais une fois seulement), couvrez de baisers les filles, les cousines, les jeunes visiteuses, tutoyez tout le monde, et vous êtes sûr d'être traité en frère, en ami, en vainqueur. Ne vous gênez pas; il y a là des galettes de sicas : mangez-en; il y a là aussi un moelleux hamac : livrez-lui vos membres fatigués; une main de femme va vous bercer avec une régularité à ne pas faire attendre longtemps le sommeil; si vous voulez veiller, fumez un excellent cigare qui vous est offert avec franchise, et écoutez les cantiques latins, ou plus souvent encore les chants monotones de quelque vieille *romance* psalmodiée d'une voix nasillarde, mais toujours amusante par son étrangeté. Cela fait, votre devoir vous impose une obligation; la voici :

Règle générale, dès que vous avez reçu un cadeau, vous êtes tenu d'user de réciprocité, si vous ne voulez pas être traité de sauvage et de misérable. Dans ce cas, soyez certain que votre lésinerie vous sera reprochée, d'abord avec ces détours, avec des circonlocutions si fécondes, comme je vous l'ai dit, chez les Tchamorres; puis viennent des refrains improvisés, que l'on chante en vous priant de les bien écouter; et si vous persistez à faire la sourde oreille, on vous attaque en face, et l'on vous apprend, puisque vous semblez l'ignorer, que quiconque reçoit d'un pauvre doit lui donner à son tour; que puisque vous êtes étranger et visiteur, par conséquent vous êtes riche; que si vous êtes riche, vous ne devez pas l'être pour vous seul, et que puisque vous avez usé un cigare, vous pouvez oublier un mouchoir dans la maison, attendu que toute jeune fille a besoin d'un mouchoir pour aller à la messe.

Je vous donne cet avertissement afin que vous en profitiez, vous qui, d'après mes récits, avez peut-être déjà envie d'aller courir le monde. Pour une galette ou un coco, offrez un mouchoir; pour un régime de bananes, un mouchoir et un rosaire; pour une pastèque ou un melon, une chemise, dix fois, vingt fois plus que la valeur de l'objet accepté; c'est la règle. Il n'y a que les jeunes filles qui s'offrent *gratis* et sans rougir.

Les Mariannais n'ont rien d'européen.

Il est toutefois un moyen sûr de s'affranchir de cette rude corvée imposée par tous les ménages d'Agagna; et il faut bien encore que je vous l'indique afin que vous vous teniez sur la défensive quand vous serez arrivé là-bas. En entrant dans une maison, tutoyez père et mère, gratifiez d'un baiser la jeune fille, causez, racontez, faites danser les marmots, mais n'acceptez rien. Ne rien accepter, c'est déclarer que l'on ne veut rien donner; vous êtes compris, vous vous quittez bons amis et sans rancune de la part des indigènes. Mais si, prévenant toute offre, vous distribuez galamment vos scapulaires, vos bagues, vos images de saints et vos mouchoirs, restez convaincu que la famille se mettra en quatre pour vous prouver qu'elle est flattée de la noblesse de vos procédés; vous êtes l'hôte chéri de la demeure, vous appartenez à la famille, vous êtes autant que le frère, vous êtes plus que lui si vous voulez.

O Mariquitta! je me souviens toujours de ta douce reconnaissance!

Il m'arriva un jour un fait assez curieux pour tout observateur, et qui semblerait prouver que cet usage de ne rien accepter gratis est peut-être un point capital de l'antique religion des Tchamorres. Il m'a paru concluant.

Epuisé par une longue chasse, j'arrivai un soir fort tard à Agagna, et je m'arrêtai dans une assez jolie maison, où j'avais aperçu la veille une jeune petite fille de treize ou quatorze ans, proprette, vive, agaçante par la petitesse de ses pieds, la délicatesse de ses mains, la grâce de son allure, et surtout par la vivacité de son regard, qui allait jusqu'à l'impertinence.

— *Ave Maria*, dis-je en entrant.

— *Gratia plena*, señor.

— Toute seule ici?

— Mon père est allé à la pêche.

— Me permets-tu de m'asseoir?

— Je vous permets de vous coucher dans mon hamac, et, si vous le voulez, je vous bercerai.

— Tu as de trop jolies mains; je craindrais de les fatiguer.

— En aimeriez-vous mieux de plus laides et de plus grosses?

— Non, mais je tiens à rester près de toi sur cet escabeau. Veux-tu que nous causions?

— Je n'ai pas grand'chose à vous dire : je ne sais rien. Si, pourtant; je sais que vous connaissez Mariquitta, qui loge là-bas, près du palais.

— Qui t'a dit cela?

— Je le sais.

— Est-ce que tu en es fâchée?

— Pourquoi donc?

— Elle est si jolie!

— Et si bonne!

— C'est vrai, tout le monde l'aime à Agagna.

— Elle est aussi bien heureuse, car elle a de beaux mouchoirs, une belle camisole, des jupes superbes, et un rosaire bénit par notre saint-père le pape.

— Tu serais donc bien heureuse d'avoir aussi tout cela?

— Certainement. Moi je n'ai qu'une seule jupe, qui se fait bien vieille, et je suis sans camisole; mon corps est nu, et pas un rosaire bénit pour me réchauffer pendant la nuit.

— Tu peux te procurer toutes ces belles et bonnes choses.

— Comment?

— Que ferais-tu pour les avoir?

— Oh! tout ce qu'on voudrait, excepté le mal.

— Qu'entends-tu par le mal?

— Ne pas prendre d'eau bénite à l'église, ne pas dire ma prière en me levant et en me couchant, et ne pas aimer mon père et ma mère.

— C'est tout?

— Tout.

— Si je te demandais un baiser?

— Je vous en donnerais cent.

— Petite, je veux te donner ce que tu désires sans t'imposer aucune condition. Tiens, ajoutai-je en ouvrant mon havresac, voici quatre grands mouchoirs unis ensemble qui te feront une jupe neuve; voici encore une chemise que tu peux couper pour une camisole; une image de la Vierge des Sept-Douleurs, un rosaire et un scapulaire saint. Je te donne tout cela avec plaisir. Es-tu contente?

— Vous le voyez, je pleure de joie et de reconnaissance. Couchez ici.

— Ton père, en rentrant, pourrait te gronder.

— Il ne rentrera que demain. Et puis soyez sûr qu'il ne me grondera pas.

Quelques jours après cette scène assez piquante pour un Européen, je vis venir à moi sur la place du palais la petite Tchamorre, les yeux gonflés et le sein agité, portant dans un mouchoir les objets que je lui avais donnés.

— Tenez, señor, je vous rapporte vos présents, reprenez-les ; je n'ai rien à vous offrir en échange.

— Mais je suis trop payé, mon enfant, par le baiser, et la nuit que j'ai passée dans ton hamac. Garde ces bagatelles, elles t'appartiennent; je ne veux pas les reprendre.

Et la jeune et jolie créature se pavana, le dimanche suivant, à l'église et dans les rues. Ses compagnes la félicitèrent ; Mariquitta seule la regardait avec douleur. Le cœur devine tant de choses!

L'usage des échanges, tournant à l'avantage des naturels, est ici général dans toutes les classes de la *société;* et, hormis le gouverneur, qui s'est toujours montré noble et généreux, et don Louis de Torrès, tous les Mariannais, y compris l'état-major de M. Médinilla, s'y montrent dévotement soumis. Vous voyez que c'est là une plaie ; mais c'est une des moins dangereuses de la colonie et dont il n'est pas impossible de se garantir.

On n'a vu à Agagna aucun exemple de petite vérole, et la vaccine y est inconnue. Nos docteurs ont essayé de prévenir les cruels effets de cette terrible maladie, mais leur vaccin était trop vieux. Cependant M. Médinilla, qui a assisté aux diverses opérations, s'est promis d'en faire venir de Manille et de mettre à profit nos conseils et la triste expérience qu'il avait acquise aux Philippines. Au reste, l'espèce d'hôpital où MM. Quoy et Gaimard avaient établi leur domicile était chaque jour encombré d'un nombre infini de visiteurs qui venaient, non pour se faire traiter, mais pour se faire guérir, comme si la médecine européenne avait sérieusement à remplir cette tâche.

Nous avons vu de bons et braves Tchamorres venir à notre hôpital pour supplier nos docteurs de remplacer une jambe absente par une autre jambe en chair et en os; quelques-uns priaient pour qu'on les guérit d'un amour malheureux ; une femme enceinte demandait un moyen efficace pour accoucher d'un garçon et non pas d'une fille; tandis qu'une seconde voisine, stérile, sollicitait un remède certain pour cesser de l'être. C'étaient des visites perpétuelles pendant toute la journée; c'était un chaos d'instances absurdes, de supplications ridicules, et pas un lépreux qui osât se présenter pour obtenir une espérance. C'est que le malheur était là qui étouffait la prière au fond de l'âme.

Un matin que, pour punir sa mule entêtée (car celles d'Agagna n'ont pas changé de nature et gardent les qualités qu'elles ont en Europe), un paysan venait d'en tuer une d'un grand prix à coups de maillet assénés sur la tête, le désolé Tchamorre vint supplier M. Quoy de lui donner un remède pour guérir sa pauvre monture.

— Qu'a-t-elle? demanda le docteur.

— Je n'en sais rien.

— D'où souffre-t-elle?

— Elle ne souffre pas.

— Alors que voulez-vous?

— Que vous la guérissiez, elle est morte.

— Mais si elle est morte, il n'y a plus de remède possible.

— Essayez toujours.

— Allez-vous-en, et laissez-moi tranquille.

— Dieu vous punira, señor.

— J'en fais mon affaire.

— Et moi, je me vengeraï.

— Oh! ceci c'est différent ; et comme je veux vivre en paix avec tout le monde, sachez que mon métier n'est pas de guérir les bêtes.

— Eh! qui diable guérissez-vous donc en France? répliqua le Tchamorre d'un ton désappointé en s'en allant.

Cette naïveté, qu'il ne tint qu'à nous de prendre pour une épigramme, nous divertit fort pendant quelques heures.

Quant au mal affreux que les soldats de Colomb ont apporté, dit-on, d'Amérique, et qui a fait tant de victimes en Europe, où la science l'a si longtemps vainement combattu, il est inconnu aux Mariannes, et, quoiqu'il ait décimé, depuis peu d'années, les Philippines, Timor, les îles de la Sonde et presque toutes les Moluques, nul symptôme ne s'en est encore fait sentir ni à Guham ni à Rotta, où on le désigne cependant sous le nom de *mal français*. J'ajoute, en passant, que les bienheureux Carolins ont également été épargnés par ce redoutable fléau, qui, une fois en colère, se place à côté de la peste et de la lèpre.

Une observation vraiment curieuse et remarquable, c'est que nous voyions accourir à notre hôpital encore moins de gens tourmentés par des maux physiques que par des douleurs morales. Ainsi on venait demander un remède contre la colère, une potion contre l'amour, un calmant contre la soif des richesses ; celui-ci voulait qu'on lui indiquât un moyen de découvrir un voleur dont il avait été victime ; celui-là l'art d'empêcher une jeune fille de dormir ; un troisième, quelques poudres à jeter sur sa femme, afin de la rendre plus sage. En un mot, on faisait de nos docteurs des sorciers, et non des médecins. Hélas! on leur attribuait la puissance de Dieu. Pauvres Mariannais! que de ténèbres encore dans votre riche archipel! Au surplus, ce n'est pas seulement la médecine qui est inconnue aux Mariannais : les arts n'y ont aucun culte; les sciences y seraient un luxe. Il est vrai de dire que le peuple est spirituel et intelligent; mais son esprit est mal dirigé, et son intelligence ne va pas au delà des recherches nécessaires au bien-être de la vie. Si l'on est ignorant à Guham, c'est qu'on n'a dit à personne qu'il y a profit à apprendre. Les nouvelles maisons bâties à côté des anciennes n'ont ni plus ni moins d'élégance que celles-ci ; les meubles ne diffèrent en rien de ceux que les Espagnols y trouvèrent lors de la conquête; les instruments aratoires n'ont pas varié, et si l'intérieur de l'île est sans culture, c'est que le nécessaire est à la porte de chaque maison, et que personne aux Mariannes n'est commerçant, ni industriel, ni trafiquant, que dans les fort rares occasions où un navire européen vient mouiller devant l'île. Quand j'ai dit que les habitants des Mariannes étaient sans passions, je me suis trompé : il y en a une qui les possède, qui les maîtrise, qui fait leur vie, et qui cependant est, pour ainsi dire, un contraste frappant avec cette existence sans secousse qui les caractérise si bien : je veux parler de la musique.

Le Mariannais est musicien plutôt par nature que par instinct ; il chante en se levant, il chante dans le travail, il chante dans l'eau, et lorsque le sommeil s'empare de lui, il chante encore. Son langage est presque une musique ; on pourrait noter ses inflexions ; et toutefois cette mélodie, qu'il a puisée sans doute dans cet admirable concert que les eaux, les bois, les montagnes, le ciel de son pays, font entendre, est une mélodie lâche, faible, monotone, assoupissante, sous laquelle on doit succomber, comme au chant endolori d'une nourrice attentive. Vous entendez bien par-ci, par-là, un boléro espagnol ou une ségadilla castillane ; mais alors il y a exception : c'est le sang qui bouillonne en dépit du *far niente* si

caressant, et vous n'entendez de pareils airs que dans la bouche des enfants qui n'ont pas encore eu le temps d'être écrasés par le soleil tropical.

Si quelques danses ont lieu à Guham, ce n'est que dans les grandes cérémonies ordonnées par le gouverneur, et jamais, même alors, ce ne sont les hommes ou les femmes d'un âge mûr qui s'y livrent ; mais les enfants se vengent, pour ainsi dire, par la vivacité de leurs jeux et de leurs gambades, de cette froide contrainte imposée aux *vétérans* du lieu.

Chaque soir, après le travail, vous voyez ces marmots, garçons et filles, nus, excepté des reins, se poser devant leur porte, d'abord dignes et graves, ainsi que des marquis de la vieille roche, puis, piétinants et pléins d'impatience, attendre la présence de quelque personnage de distinction pour commencer les exercices où s épuisent leurs forces.

Un chapeau est placé à terre, au milieu d'un cercle de quatre ou cinq pas de diamètre ; un cercle plus grand entoure le premier, et indique l'intervalle que doivent parcourir les exécutants, avec défense de s'en éloigner. La jeune fille commence l'attaque par de petites mines, de petites grimaces qui disent que son cœur bat plus vite que de coutume ; le galant la suit du regard, et lui répond, par des mines analogues, que son émotion est partagée. Là-dessus, la première bondit de joie et sur place, tandis que l'amoureux s'agite à droite et à gauche avant d'exécuter la course rapide qui doit lui livrer sa conquête. Il part enfin avec des gestes de tendresse, des mouvements de hanche et de corps tout à fait libres ; la coquette évite la recherche du galant : elle le tourmente, elle le boude, elle lui sourit, elle se laisse légèrement toucher de la main ; près d'être soumise, elle reprend son élan, s'esquive, implore, menace, gronde et pardonne à la fois ; vaincue enfin, elle tombe à genoux, tremblante ; frétille, se relève, se penche, tend les bras, se laisse prendre un baiser sur les épaules, puis sur ses joues rosées, puis sur ses yeux brillants... et le drame est fini. Quelle analogie avec la chika de



Les préparatifs d'un combat de coqs. (Page 196.)

l'Ile de France! mais quelle différence pourtant de l'une à l'autre ! Là-bas, une orgie ; ici, une fête ; là-bas, de la boue, des hurlements ; ici, des fleurs, des soupirs, une harmonie suave à l'âme ! N'importe, les deux chikas sont sœurs indubitablement.

Après ces danses si joyeuses, auxquelles nous assistions tous les jours avec tant de plaisir, et dont nous encouragions les acteurs par quelques bagatelles propres à ranimer leur ardeur, le jeu favori de la colonie est le combat de coqs. Il a lieu tous les dimanches surtout, en face du palais du gouverneur, et M. Médinilla lui-même n'était pas le moins ardent des parieurs.

Pour cet exercice, on dresse le courageux volatile d'une façon assez originale : attaché par la patte droite à un pieu, on lui montre de loin la nourriture dont il a besoin, et les efforts qu'il fait continuellement afin de l'atteindre donnent à cette patte une force vraiment extraordinaire. Aussi, quand un coq est sorti vainqueur de trop de combats, on n'accepte de lutte avec lui qu'à condition qu'il ne sera armé du fer aigu que de la patte gauche. La mort de l'un des combattants, souvent même la mort de tous les deux, est le résultat inévitable de la querelle, que l'on engage d'abord en tenant dans les bras les deux adversaires, et en leur faisant échanger trois ou quatre coups de bec sur la tête.

On appelle ici ce combat *jeu royal*... Jeu royal ! Qu'est-ce à dire? Est-ce parce que le sang coule? Nobles têtes couronnées, comme on vous calomnie !

Guham a quarante lieues de tour ; le côté nord, presque désert, est formé de calcaire madréporique, et les falaises qui bordent la mer sont abruptes et élevées. Au milieu de ce massif, dans un lieu nommé *Sainte-Rose*, a pointé, depuis deux ans, un petit piton volcanique dont les ravages se font déjà sentir dans les environs. Des protubérances madréporiques entourent presque toute l'île, plutôt défendue par son inutilité que par la nature et les citadelles élevées à grands frais par les Espagnols.

Le côté sud de l'île offre un spectacle bien singulier : ce sont d'abord des cônes élevés avec des bouches encore béantes d'où s'exhale parfois une odeur sulfureuse et des jets de flamme colorée de bleu et de rouge ; ce sont aussi, sur le penchant de ces cônes rapides, des basaltes, des couches bizarres de lave vomies par les fréquentes éruptions, tellement et si régulièrement superposées, qu'il est aisé de compter par les profils les colères des feux souterrains.

Mais, dès que vous vous rapprochez du rivage, le

sol perd de son âpreté, et se dessine en ondulations déprogressives jusque sur les flots, où elles s'éteignent presque imperceptibles. Mon brave Petit, qui rapporte tout à la marine, et dont le langage pittoresque trouve si instinctivement le *mot de la chose*, selon son expression favorite quand il veut faire le savant, me dit :

— Savez-vous bien, monsieur Arago, que le raz-de-marée a passé par ici ?

— Comment l'entends-tu ?

— C'est facile ; voyez comme la terre clapote : il y a de l'eau là-dessous.

— Ce que tu appelles de l'eau, c'est du feu.

— Qu'importe ? si l'effet est le même. Je vous jure qu'il y a sous nos pieds quelque chose qui bout, et puis quand ça aura bouilli, le couvercle sautera, et nous gigoterons comme de bons enfants.

— C'est possible.

— Tenez, creusez avec votre sabre ; je suis sûr que vous trouverez une source de feu.

Nous essayâmes l'opération ; mais la croûte était trop dure : nous y épuisâmes vainement nos forces. Au surplus, ces flammes souterraines, ces secousses violentes et si souvent répétées, ces fatigues perpétuelles d'une terre en travail, n'ont pu encore étouffer cette puissance de la végétation qui pare l'île d'un immense bouquet de verdure, et quelques parties même de l'intérieur rappellent, sans trop de désavantage, le chaos impénétrable des forêts brésiliennes.

Ici, seulement, point de reptiles qui bruissent et sifflent sous les arbustes et les feuilles mortes, point de monstrueux lézards qui vous fatiguent de leurs cris, point de rauquements lugubres des jaguars ; tout est calme à la surface de Guham, quand tout est turbulence dans ses entrailles. On dirait que les fureurs intérieures ont pris à tâche de ne pas troubler la quiétude des êtres vivants qui y respirent un air pur et limpide. Peut-être, hélas ! le jour de la destruction n est-il pas éloigné, et les volcans se feront-ils les terribles auxiliaires de la lèpre : à nous le sol, à toi les hommes.



Une distillerie aux Mariannes.

Les bois et les montagnes de Guham offrent au naturaliste des objets dignes de sa curiosité et de ses réflexions. Une grande quantité d'oiseaux, riches de mille couleurs, voltigent de branche en branche, et ne cherchent que rarement à éviter l'atteinte des chasseurs. Le plus joli, sans contredit, est la *tourterelle à calotte purpurine*, dont les couleurs sont d'une douceur étonnante et la forme infiniment gracieuse. Les *martins-pêcheurs* viennent après ; il y en a de magnifiques ; mais les oiseaux de cette partie du globe, brillants de plumage, ont un chant monotone ou un cri fort désagréable.

La mer est plus riche encore que la terre ; on y trouve des poissons de toute espèce et bariolés de mille couleurs. La collection de nos docteurs était précieuse, et ils auraient apporté bien des espèces inconnues en Europe, si le triste naufrage que nous fîmes aux Malouines ne les avait englouties. On fait ici aux habitants de la mer une guerre opiniâtre à l'aide d'un petit poisson dont j'ai oublié le nom, et qu'on garde dans un réservoir où il est nourri avec le plus grand soin. Dès qu'il est jugé assez instruit dans le métier qu'on lui apprend, on le lâche, et le pêcheur, en frappant de grands coups sur son bateau, le fait revenir avec tous les autres poissons, que son élève a l'adresse d'attirer dans ses filets.

On compte trente-cinq rivières dans toute l'île, dont quelques-unes roulent des paillettes de fer et de cuivre. Les principales sont *Tarofofo*, *Ilig* et *Pago* ; elles se jettent toutes trois dans la mer, et la première peut être remontée avec un petit navire à une assez grande hauteur. Quoique le pays soit très-montagneux, elles coulent fort lentement, et celle d'Agagna, par exemple, ne file pas un tiers de lieue par heure. Elles sont médiocrement poissonneuses.

Le cocotier, que je ne crains pas d'appeler le sou-

verain des arbres, quand je considère la richesse de son feuillage, et que je nomme le plus précieux lorsque je songe à son utilité, s'élance de terre par une tige de deux pieds de diamètre, qui s'élève majestueusement jusqu'à cent pieds de hauteur et promène dans les airs sa chevelure verdoyante; ses feuilles, formées d'une arête large et flexible que bordent de longues folioles opposées, obéissent au vent le plus léger, et, cadencées avec grâce, elles s'entrelacent mollement, se déploient avec majesté et retombent sans être affaissées. Plus l'arbre est jeune, plus elles sont larges et vigoureuses; plus il vieillit, plus elles deviennent rares et faibles; on dirait qu'elles font sa vigueur, comme les cheveux de Samson faisaient sa force. Dépouillée de cet ornement, sa tige grisâtre semble succomber sous le poids énorme des fruits qui la dominent et qui y sont attachés en grappes. Ces fruits ne sont qu'une partie de sa richesse. Aussi gros que nos melons, ils renferment dans leur double enveloppe une eau plus limpide que celle qui tombe des belles cascades des Pyrénées; elle est douce et bienfaisante, mais l'excès en est nuisible, ainsi que celui de la crème délicieuse qu'elle dépose sur les parois de la première coquille.

Pour arriver jusqu'au sommet de l'arbre, les noirs, les sauvages, les habitants des Mariannes se servent à peu près des mêmes moyens : ils font de petites entailles à son tronc, ou plus souvent encore, avec l'arête même des feuilles qu'ils lient entre elles perpendiculairement au sol, ils dressent une sorte d'échelle capable de supporter les plus lourds fardeaux. Du reste, ce n'est que pour les enfants qu'on fait usage de ces moyens, car, dès qu'ils ont acquis la force de la jeunesse, les naturels escaladent les arbres les plus roides avec une agilité merveilleuse, et j'en ai vu qui se jouaient en riant des difficultés et qui les cherchaient pour nous montrer leur adresse.

Sans compter la nourriture agréable et naturelle qu'on retire de ces fruits, jetez un coup d'œil sur le tableau suivant, et jugez vous-même si cet arbre n'est pas un bienfait pour tous les insulaires de la mer du Sud, et en particulier pour les habitants de cet archipel isolé.

Du fruit ou de la liqueur qui découle des branches tronquées à dessein on obtient :

Des confitures excellentes,
De l'eau-de-vie délicieuse,
Du vinaigre,
Du miel,
De l'huile.

De l'enveloppe :

Des vases,
De petits meubles.

De la tige et des feuilles :

Des cordages très-forts,
Des habillements,
Du fil,
Des toitures.

Ajoutez encore à ce tableau incomplet une foule de petits ouvrages charmants, tels que paniers, nattes, haies solides, cloisons impénétrables, et vous jugerez quel prix on doit attacher ici à la possession du cocotier : aussi lui seul est-il la plus grande richese du pays.

Si je m'étais sérieusement occupé de botanique, je vous parlerais de cet *arbre du voyageur* (*urania speciosa*), dont le nom indique un bienfait; de ce *rima* ou *arbre à pain* (*artocarpus incisa*), presque aussi nécessaire que le cocotier, mais beaucoup moins répandu; de ce *latanier*, qui ressemble si bien à un vase élégant d'où s'échappent, comme des rayons, des feuilles d'un vert magnifique; de l'*arequier* (*areca oleracea*), du *vacoi* (*pandanus*), et de cet énorme *multipliant* (*ficus religiosa*), qui à lui seul forme une forêt. Mais mon livre est un itinéraire; la route est longue encore, et je ne veux point arrêter mes lecteurs à chaque pas. Ne voyez-vous pas que c'est une défaite plutôt qu'une excuse?

XXXVII

ILES MARIANNES

Histoire générale. — Résumé.

Il n'y a pas d'extravagances et de sottises que n'aient écrites les historiens espagnols qui, les premiers, ont fait connaître à l'Europe les Mariannes et leurs habitants; ils ont prétendu que ceux-ci ne marchaient qu'à reculons, que la plupart se tenaient courbés comme des quadrupèdes, sans que pourtant les bras touchassent à terre, et ils ont ajouté que le feu était resté pendant des siècles ignoré de tout l'archipel.

La nature et la structure de l'homme donnent un démenti aux premières assertions; et, quant à la dernière, les orages qui pèsent en certaines saisons sur les climats équatoriaux, et plus encore les volcans dont presque toutes les îles Mariannes sont couronnées, disent ce qu'elle a d'absurde et de fabuleux. Mais ce qui paraît avéré, ce qui semble victorieusement démontré, quoique les historiens de la conquête l'aient dit avant nous, c'est que les femmes d'alors avaient dans toutes les occasions la prééminence sur les hommes, qu'elles présidaient à toutes les délibérations publiques, et que le code de tous avait été créé par elles seules.

La domination espagnole, en écrasant de tout son despotisme cet archipel si brillant et si varié, n'a pas eu la force de renverser cet usage tout rationnel (d'après moi), incrusté, pour ainsi dire, dans les mœurs primitives.

La femme, même actuellement, ne prend jamais le nom du mari; on la sert la première à table, non par galanterie, mais par devoir, par déférence, par respect; c'est à elle que l'on offre, au lever, le premier cigare qui se fume dans la maison, et qui mange la première galette sortant de l'ardoise sur laquelle elle a été dorée. O mesdames de Paris! vite, vite, créez à votre profit un code mariannais, nous voilà prêts à le ratifier, nous voilà disposés à subir le joug.

A Guham et à Rotta les discussions d'homme à homme sont toujours tranchées par les femmes; celles entre femmes ne le sont jamais par les hommes.

A la mort d'un homme, le deuil est de deux mois; à la mort d'une femme, il est de six; la perte est trois fois plus grande. Les dames ont aussi leur galanterie. Nous sommes ici vaincus par les signes

extérieurs, mais le cœur nous absout ou plutôt nous relève.

Lorsqu'une femme prend un mari dont la fortune est moindre que la sienne, c'est celui-ci qui, dans le ménage, est tenu de travailler pour la femme et d'accepter les corvées les plus pénibles.

Lorsque la dot des deux époux est à peu près égale, ou même lorsque la femme ne possède rien, les travaux sont partagés; seulement, les deux parts une fois arrêtées, la femme choisit d'abord sans que le mari puisse se plaindre.

Si le frère ou le père d'une jeune fille sauve d'un danger imminent un individu quelconque dont la fortune est considérable, celui ci, s'il ne déplaît pas, est tenu d'épouser la sœur ou la fille de son libérateur. A la vérité, en s'étayant du code espagnol, mis en vigueur depuis la conquête de l'archipel, on peut s'affranchir de ce tribut forcé; mais telle est la ferveur des naturels pour leurs antiques coutumes, qu'il n'y a pas d'exemple à Guham d'une opposition sérieuse formé par celui qui a reçu le bienfait. Dans ce cas même de mariage, l'époux n'a pas le droit d'exiger une dot de sa femme.

Les parents et les amis se donnent rendez-vous au chevet d'un mort, et, après quelques rapides prières, on cherche à oublier le malheur dans les libations copieuses d'une liqueur enivrante nommé *touba*, qui ne tarde pas à assimiler les vivants au défunt. Une orgie pour calmer une douleur!

Les détails se pressent en foule dans ma mémoire, et si je ne les transcris point tous ici, c'est que d'autres archipels ont droit à l'empressement du visiteur. Toutefois, avant de dire un dernier adieu aux Mariannes, il ne sera peut-être pas inutile de rappeler en peu de mots l'histoire de leur découverte et de leur conquête sur les Tchamorres.

Une des époques les plus fécondes en grands courages est sans contredit celle qui suivit de près l'heureuse entreprise de Colomb. A son école se formèrent une foule de nobles aventuriers, insatiables de périls et de gloire, avides de merveilleux, qui de tous les points de l'Europe s'élançaient pour parcourir et étudier le monde agrandi, et nous nous hâtons de dire que le Portugal surtout inscrivit des noms illustres dans les plus belles pages de l'histoire des nations. Chassé, pour ainsi dire, de Lisbonne, sa patrie, où l'on n'avait pas voulu accepter ses services, Magellan, à l'exemple de Colomb, alla offrir le secours de son expérience à l'Espagne, qui lui confia un beau navire pour tenter des découvertes vers l'ouest, puisque le cap de Bonne-Espérance avait été doublé et que chaque jour les vaisseaux explorateurs arrivaient en Europe, après avoir enrichi la science nautique de quelque petite île, de quelque rocher ou d'une grande terre.

Magellan traversa l'Atlantique, longea la côte orientale du Brésil, le Paraguay et la terre des Patagons; il aurait peut-être doublé le cap Horn, lorsqu'une tempête horrible le jeta dans le fameux détroit qui porte son nom. J'ai déjà dit sa joie à l'aspect du vaste Océan Pacifique qui déployait devant lui sa majesté imposante et la masse effrayante de ses vagues se brisant sur les côtes occidentales du nouveau monde. Hardi comme tous les capitaines de ces temps de merveilles, mais plus patient que la plupart d'entre eux, le Portugais s'élança audacieusement vers l'ouest, découvrit les Mariannes, qu'il appela îles des Larrons (Ladrones), et toucha aux Philippines, où il périt victime de son courage.

Il est à remarquer que partout où est établi le tribunal de l'inquisition, l'esprit des découvertes se trouve arrêté, et par suite le progrès des arts et des sciences; partout aussi où les Espagnols et les Portugais ont assis leur pouvoir, les persécutions ont fait des esclaves et non pas un allié. Toute conquête du Portugal ou de l'Espagne a d'abord été tentée par le Christ; le glaive n'a été que son auxiliaire. Quant à la persuasion, c'est là une arme dont ces deux nations n'ont jamais voulu faire usage, et vous comprenez pourquoi les progrès ont été lents et pénibles, car les sublimités de notre religion mal expliquée ne trouvaient que des incrédules, et les bras se mettent d'accord avec l'intelligence pour toute rébellion.

Les Carolines et les Mariannes avaient été découvertes; ces îles si fertiles étaient peuplées d'hommes assez industrieux, dont le caractère avait paru bon et confiant. Manille commençait à devenir une colonie florissante, et c'est de là que partirent les navires qui résolurent la conquête de cet archipel. Joseph de Quiroga fut le premier des Espagnols qui chercha à les soumettre. Il était vif, bouillant, impétueux; il ne connaissait aucun de ces sentiments de générosité qui, plus que les armes, gagnent les esprits et soumettent les cœurs. Aussi dur envers lui-même qu'avec ses soldats, il s'exposait aux mêmes dangers, bravait les mêmes souffrances; il punissait par sa défaveur une action timide, et réprimait les murmures par de cruels châtiments. Plusieurs fois il eut à apaiser des révoltes, et partout sa présence d'esprit et son impétueux courage lui valurent de grands succès. La résistance des naturels était un outrage pour son âme altière; le carnage qu'il en faisait lui ouvrit toutes les routes, et, ne pouvant supporter le joug qu'on voulait lui imposer, le peuple vaincu, mais non soumis, se retira sur un rocher désert, Aguignan, où il crut se soustraire à la persécution et à la tyrannie. On le poursuivit bientôt dans ce dernier asile, et ceux qui échappèrent aux massacres furent conduits à Guham et traités en esclaves.

Au milieu de ces scènes de ravage et de désolation, il est doux d'arrêter ses regards sur un spectacle qui en diminue l'horreur. La religion, armée du glaive, a souvent fait des prosélytes; mais la force une fois anéantie, on ne tenait plus à un culte imposé par la violence irritée et adopté par la faiblesse sans défense. Le nom du père San Victorès doit être aussi cher aux habitants de cet archipel que l'a été celui de Las Casas parmi les hordes des sauvages de l'Amérique. Lui seul osait mettre un frein aux cruautés de Quiroga, et tel était l'esprit des conquérants du quinzième siècle, que ce qu'ils auraient regardé comme témérité impardonnable dans un soldat, ils craignaient de le réprimer dans un ministre de notre religion.

Au moment même où la torche de la discorde brillait d'une clarté funeste dans toutes les parties de Guham. le père San Victorès, hardi comme tous les martyrs de la foi, parcourait les campagnes sous la seule sauvegarde de l'étendard du Christ, et avec des paroles de paix et de douceur, il gagnait les cœurs des habitants et diminuait ainsi leur haine pour le nom espagnol. C'était du sein des retraites encore non violées qu'il lançait des ordres sévères respectés par le fougueux Quiroga. Mais, hélas! le zèle du pieux missionnaire ne tint pas longtemps contre l'ignorance des naturels et la barbarie des vainqueurs.

Un de ces hommes extraordinaires que chaque terre produit pour guider les autres, intrépide par instinct, féroce par calcul, et aussi étranger aux malheurs

passés qu'insensible à ceux à venir, un de ces hommes, en un mot, dont l'existence ne va jamais au delà du présent, avait opposé, aux Mariannes, quelque résistance aux armes espagnoles, et confiné dans l'intérieur de l'île avec un nombre assez considérable de partisans, il murmurait contre les éloges que des fugitifs donnaient à San Victorès, et ne voyait qu'une perfidie de plus dans la conduite et les prédications pieuses du héros catholique. Cet homme dangereux se nommait Matapang : je vous en ai déjà parlé à l'occasion d'un prétendu miracle dont j ai déjà certifié l'authenticité. Il avait confié ses deux enfants à son épouse, et celle-ci, touchée des vertus et de la modération de San Victorès, les lui avait donnés pour en faire des chrétiens. Il n'en fallut pas davantage à Matapang pour exécuter l'atroce projet qu'il méditait depuis longtemps. Chez les hommes aussi peu maîtres de leurs premiers mouvements, l'intérêt personnel l'emporte toujours sur le bien général. Matapang rassembla ses camarades, leur parla avec le feu d'une indignation véhémente, réveilla dans leur âme le sentiment de la vengeance, et leur fit adroitement comprendre que de la mort seule du père San Victorès dépendaient désormais le salut du pays et la fuite des Espagnols. Son discours ranima le courage des plus timides; chacun résolut de tendre un piége au zélé missionnaire et de le faire périr dans une de ces courses chrétiennes qu'il répétait peut-être avec un peu trop d'imprudence.

L'occasion ne manqua pas de se présenter. Matapang sut l'attirer dans la retraite qu'il s'était choisie; il le remercia d'abord des soins qu'il avait donnés à ses enfants, et le supplia de vouloir bien les conserver pour tout ce qui lui était cher; mais, afin de mettre sa charité à l'épreuve, il le pria de donner le baptême à une chèvre qu'il affectionnait beaucoup. On juge de la réponse du ministre de Dieu, et comme il s'obstina à refuser ce qu'on exigeait, Matapang, aidé de deux de ses partisans, se précipita sur lui et le terrassa avec une espèce de hache de bois, qui était, avec la fronde, la seule arme des premiers habitants des Mariannes.

On ne sait point si Quiroga fut fâché de ce crime, mais il est certain que la vengeance devint le prétexte, sinon le motif, des horreurs commises par ses soldats. L'imagination se révolte au souvenir de tant de scènes de carnage; il suffit, pour en donner une idée, de dire qu'aux premiers essais des armes espagnoles, les Mariannes comptaient plus de quarante mille habitants, et qu'après deux ans on n'en trouva que cinq mille.

C'est de cette époque que date le premier établissement. On soumit les naturels à des lois très-dures, auxquelles ils n'avaient pas le pouvoir d'échapper. Ils pliérent sous le despotisme de leurs oppresseurs, et cette haine, qui naît du sentiment de la faiblesse contre la tyrannie, est restée vivace en dépit des années et des nouvelles lois moins dures et moins cruelles.

Magellan, je vous l'ai déjà dit, donna aux îles Mariannes le nom de *Ladrones*, parce qu'il y fut victime de sa bonne foi, et il n'y aurait pas d'injustice à leur conserver de nos jours cette triste dénomination, tant les habitants affectionnent la douce habitude de s'approprier le bien d'autrui.

Sitôt que le pouvoir des Espagnols y fut établi sur des bases, il est vrai, assez chancelantes, le premier soin des vainqueurs dut être d'y maintenir leur esprit et de faire sentir leur supériorité. Quiroga était de retour à Manille; le père San Victorès avait péri victime de son courage apostolique, et celui qui avait succédé au chef de l'expédition ne s'occupait que des recherches qui pouvaient donner à sa patrie une haute idée du pays qui lui était soumis, et des soins, moins généreux, d'agrandir promptement sa fortune. Il avait expédié des demandes au gouverneur général des Philippines, car il craignait que Quiroga n'eût fait voile pour l'Espagne; mais le hasard le servit plus promptement qu'il n'avait osé l'espérer. Les Carolines attiraient les regards de la cour de Madrid, en même temps que celle-ci s'occupait de la conquête des Mariannes. Neuf petits navires, partis de Luçon, y transportaient plusieurs missionnaires que leur zèle pour la religion éloignait d'un séjour de tranquillité et d'aisance. Les vents leur furent d'abord contraires, et un orage épouvantable les ayant éloignés de leur route, huit de ces navires vinrent périr sur la côte de Guham, tandis que le neuvième fut assez heureux pour entrer dans une anse où il se mit à l'abri de la tempête. Le seul moine qui se sauva resta quelques années aux Mariannes, et y prêcha avec tout le zèle et le succès de San Victorès, mais avec plus de bonheur. Une chose remarquable, c'est qu'on vit bientôt les plus considérés des anciens habitants protéger avec opiniâtreté la religion de leurs oppresseurs, et prétendre interdire au bas peuple le droit, qu'ils voulaient avoir seuls, de jouir des biens à venir qu'on promettait.

Les détails des antiques usages des Mariannais étant consignés dans un ouvrage publié à Manille, en 1790, par le père Jean de la Conception, récollet déchaussé, je l'ai parcouru, et je me suis convaincu que cette compilation énorme avait été écrite par l'ignorance et la crédulité. Les récits des miracles qui ont eu lieu aux seules îles Mariannes occupent cinq ou six volumes, et il serait absurde d'ajouter foi à une foule d'historiettes ridicules de sorciers et de saints qui se seraient mêlés de la conquête de cet archipel.

Je traduis une page.

« Sitôt que Quiroga fut arrivé aux Mariannes et « qu'il eut annoncé aux habitants la nouvelle religion « qu'il venait leur apporter, la mer se retira, comme « pour le prévenir qu'il ne devait retourner dans son « pays qu'après avoir heureusement terminé son en- « treprise. Le lendemain de son débarquement, la « terre fut agitée avec un bruit épouvantable, et Qui- « roga y vit le présage des peines et des soins que « lui donnerait la conquête de Guham. Le troisième « jour, le soleil le plus pur anima la nature, et les « Espagnols eurent la certitude du succès. Le qua- « trième, un vent impétueux les prévint de la résis- « tance de Matapang; et le cinquième, des arbres « ayant été déracinés par cet ouragan, on n'eut au- « cun doute de la mort de San Victorès et des mas- « sacres affreux dont la colonie serait le théâtre. « Tout arriva comme la nature l'avait prédit : San « Victorès fut victime de la fureur de Matapang. Qui- « roga, *dans sa juste vengeance*, extermina une « grande partie des naturels, et l'étendard de la « croix ne brilla que pour un petit nombre de « justes. »

Et d'un.

« A peine le père San Victorès fut-il tombé, frappé « d'un coup mortel de Matapang, que son âme, fran- « chissant les distances et portée sur l'aile des vents, « arriva au milieu de sa patrie et y annonça ce mal- « heur. Les églises de toute l'Espagne furent tendues « de noir; les cloches sonnèrent d'elles-mêmes; la « cour prit le deuil : ce fut une calamité générale. « Huit à dix mois après, Guham fut agitée par deux

« ou trois tremblements de terre, et la cause n'en de« meura pas inconnue. Le crime de Matapang devait « être expié. »

Et de deux.

« Dans une de ses courses à Tinian, le père San « Victorès venait enfin de ranger sous l'étendard de « la foi le plus opiniâtre incrédule des naturels, « qu'il avait attaqué vainement à différentes reprises, « lorsque celui-ci, réfléchissant, en se dirigeant vers « sa maison de campagne, sur l'action qu'il venait de « commettre, vit venir à lui six femmes très-bien « mises qui mangeaient du feu; une seule était ha« billée en noir; les autres étaient bariolées de mille « couleurs. Il les salua en espagnol; mais ces femmes « aériennes lui répondirent en indien, et le mena« cèrent de grands malheurs, s'il refusait de se sou« mettre aux nouvelles lois qu'on venait lui imposer. « L'incrédule converti promit d'obéir, et, en publiant « la vision qu'il avait eue, il seconda infiniment le zèle « de San Victorès. »

Et de trois.

Je ne finirais pas de longtemps si je devais rapporter ici seulement la dixième partie des contes ridicules dont cette prétendue histoire est composée; mais une chose qui m'a beaucoup surpris, c'est qu'au milieu du fatras des quatorze volumes qui la contiennent, il y a plusieurs pages consacrées aux Carolines : elles sont très-curieuses, plus correctement écrites que les autres et surtout mieux raisonnées : on ne dirait pas que la même main a tenu la même plume, ni que le même esprit les a dictées. Pas un seul récit de miracle : tout y est simple, dans l'ordre; et, pour faire marcher son livre, l'auteur n'a pas eu besoin de recourir aux prodiges.

J'ai étudié les Mariannes dans leurs plus petits détails; j'ai vu la civilisation bâtarde en lutte permanente avec les mœurs primitives de cet archipel. Quel sera le vainqueur? Dieu le sait et non les hommes; car ils ne veulent pas voir dans l'avenir, qui peut parfois se traduire par le présent. Ici le présent est sans espérance, et il ne serait point téméraire d'avancer que ce groupe d'îles si riantes, si régulièrement échelonnées du nord au sud, redeviendra ce qu'il était avant la conquête.

Plus de trois siècles ont pourtant passé sur cet archipel depuis que l'Espagne y a planté son pavillon.

Il y a des fruits qui tombent et meurent avant d'avoir atteint leur maturité.

XXXVIII

MADAME FREYCINET



... C'est aujourd'hui mon anniversaire. (Page 202.)

On lisait un jour dans tous les journaux de la capitale :

« La corvette *l'Uranie*, commandée par M. Freycinet, a quitté la rade de Toulon et a mis à la voile pour un grand voyage scientifique qu'elle va entreprendre autour du monde. L'état-major et l'équipage sont animés du meilleur esprit, et la France attend un heureux résultat de cette campagne, qui doit durer trois ou quatre ans au moins. »

Puis on ajoutait :

« Un incident assez singulier a signalé le premier jour de cette navigation. Au moment d'une forte bourrasque qui a accueilli la corvette au large du cap Sépet, on a vu sur le pont une toute petite personne, tremblotante, assise sur le banc de quart, cachant sa figure dans ses deux mains et attendant qu'on voulût bien la reconnaître et l'abriter, car la pluie tombait par torrents et le vent soufflait par rafales. Cette jeune et jolie personne, c'était madame Freycinet, qui, sous des habits de matelot, s'était furtivement glissée à bord, de sorte que, bon gré mal gré, le commandant de l'expédition se vit forcé d'accueillir et de loger l'intrépide voyageuse, dont la tendresse ne voulait point que son mari courût seul les dangers d'une pénible navigation. »

La veille on avait lu aussi :

« La corvette *l'Uranie*, qui allait partir pour un voyage de circumnavigation, a été incendiée dans l'arsenal de Toulon ; heureusement, personne n'a péri dans le désastre. »

On lut encore :

« Le lieutenant de vaisseau Leblanc, désigné pour faire partie de l'état-major de *l'Uranie*, a été forcé, pour cause de maladie, de demander son débarquement. »

Ainsi se font les journaux, ainsi se remplissent leurs colonnes.

Eh bien! rien de tout cela n'était vrai, ou du moins il y avait là, côte à côte, la vérité et le mensonge.

L'Uranie avait mis à la voile ; un violent orage avait salué sa sortie de la rade de Toulon ; madame Freycinet, fort bien abritée sous la dunette, était à bord, du consentement de son mari ; presque tout le monde le savait ; une belle frégate, incendiée, dit-on, par la malveillance, avait été sabordée et coulée bas dans un des bassins de l'arsenal ; et une maladie ne fut pas le motif pour lequel le lieutenant de vaisseau Leblanc, l'un des plus braves, des plus habiles et des plus instruits des officiers de la marine française, n'entreprit pas la campagne avec nous, qui nous étions fait une douce habitude de le voir et de l'aimer.

Dès que le premier grain qui pesa sur le navire eut passé, l'état-major fut mandé chez le commandant, et là nous fut présentée notre compagne de voyage.

Une femme, une seule et jolie femme au milieu de tant d'hommes aux sentiments souvent excentriques, une constitution faible et débile parmi ces charpentes de fer qui avaient à soutenir tant de luttes contre les éléments déchaînés, l'étrangeté même de ces contrastes, un organe doux et timide, vibrant comme une corde de harpe, étouffé sous ces voix rauques et bruyantes qu'il faut bien entendre en dépit de la lame qui se brise et des cordages qui sifflent, une silhouette suave et onduleuse s'accrochant à toutes les manœuvres pour combattre les mouvements assez réguliers du roulis et les soubresauts plus saccadés du tangage, tout cela faisait péniblement réfléchir quiconque osait reposer sa pensée sur une situation peu ordinaire ; et puis des yeux inquiets, regardant avec prière le nuage noir à l'horizon, en opposition avec ces prunelles menaçantes qui disent à la tempête qu'elle peut lancer ses fureurs ; et puis encore la possibilité d'un naufrage sur une terre sauvage et déserte; la mort du capitaine, exposé ici autant que les matelots, et plus exposé peut-être; une révolte, un combat, des corsaires, des pirates, des anthropophages, que sais-je? tous les incidents, escorte inséparable des navigations à travers toutes les régions du globe : n'y avait-il pas là cent motifs d'admiration pour une jeune femme qui, par tendresse, acceptait tant de chances horribles? Pourtant il en fut ainsi.

Notre première visite au gouverneur de Gibraltar eut quelque chose de gêné, de timide ; le commandant présenta sa femme à milord Don, et comme madame Freycinet avait encore son costume masculin, son excellence sembla piquée de cette espèce de mascarade fort peu en usage sur les navires anglais : c'est là du moins, d'après un des officiers de la garnison, le prétexte, sinon le motif, du froid accueil qui nous fut fait.

Quoi qu'il en soit, à partir de là, madame Freycinet reprit ses vêtements de femme, et sa naïve et décente coquetterie y gagna beaucoup. Ses promenades sur le pont étaient fort rares, mais quand elle s'y montrait, l'état-major, plein d'égards, abandonnait le côté du vent et lui laissait le champ libre, tandis qu'en delà du grand mât, les chansons peu catholiques faisaient halte à la gorge, et les énergiques jurons de quinze à dix-huit syllabes, qui amusent les diables dans leur éternelle marmite, expiraient sur les lèvres des plus intrépides gabiers. Madame Freycinet souriait alors, sous sa fraîche cornette, de cette retenue de rigueur imposée à tant de langues de feu, et il arrivait souvent que ce même sourire qui voulait dire *merci*, différemment interprété sur le gaillard d'avant, donnait l'essor à une nouvelle irritation joyeuse, de façon que la parole sacramentelle et démoniale vibrait à l'air et arrivait sonore et corrosive jusqu'à la dunette ; une bouche toute gracieusement boudeuse pressait alors ses deux lèvres fines l'une contre l'autre ; deux yeux distraits et troublés regardaient couler le flot qu'ils ne voyaient pas, ou étudiaient le passage des mollusques absents, et l'oreille qui avait fort bien entendu feignait d'écouter le bruissement muet du sillage. Vous comprenez l'embarras de tout le monde : il était comique et dramatique à la fois Le capitaine n'avait pas le droit de se fâcher ; nous, de l'état-major, nous étions trop sérieusement occupés de nos graves travaux de la journée pour rien observer de ce qui se passait à nos côtés; les matelots les plus goguenards se parlaient *assez à voix basse* pour faire entendre leurs quolibets de la poulaine au couronnement; les maîtres cherchaient par leur gestes, moins puissants que leurs sifflets, à imposer silence aux bavards orateurs; et madame Freycinet rentrait dans son appartement sans avoir rien compris aux *manœuvres* du bord, se promettant bien de venir le moins souvent possible *jouir* comme nous du beau spectacle de l'Océan, dont nulle belle âme ne peut se lasser.

Ce n'est pas tout. Dans un équipage de plus de cent matelots, tous les caractères se dessinent avec leurs couleurs tranchées, avec leurs âpres aspérités. Là, rien n'est hypocrite ; défauts, heureuses qualités et vices s'échappent par les pores, et l'homme est sur un navire ce qu'il n'est pas autre part. Le moyen, je vous le demande, de se travestir en présence de ceux qu'on ne quitte jamais?... La tâche serait trop lourde, il y a profit à s'en affranchir, il y aurait honte et bassesse à le tenter.

Parmi les marins que voilà, vivant si pauvrement, si douloureusement, vous en comptez un bon nombre qui n'accepteraient un service de vous qu'à charge de revanche, à titre de prêt. La plupart refuseraient tout avec rudesse, mais sans hauteur, et quelques-uns, sans honte comme sans humilité, disposés à vous donner leur vie à la première occasion, iront à vous, le front haut, la parole claire et brève, et vous diront : « J'ai soif, un verre de vin si ça vous va. » Vous connaissez Petit, taillé comme le portrait que j'esquisse; eh bien, ce brave garçon n'était pourtant, sous ce rapport, que le numéro deux de *l'Uranie* : Rio était le numéro un. Donc, ce Rio, sur qui j'aurais tant de choses à vous dire et dont je ne veux pas réveiller la cendre, regardait comme un jour de fête la présence de madame Freycinet sur le pont, et dès que l'élégante capote de satin blanc se dessinait sur le vert tendre des parois de la dunette, Rio se présentait, et disait en tirant de l'index et du pouce une mèche de ses rares cheveux :

— Vous êtes bien belle, madame! belle comme une dorade qui frétille; mais ça ne suffit pas : quand on est aussi belle, il faut être bonne, et ça ne dépend que de vous. C'est aujourd'hui mon anniversaire (chaque jour était l'anniversaire de la naissance de

Rio), j'ai soif, bien soif; l'air est lourd, je viens de la barre du grand cacatois, ousque j'étais en punition, et me v'là; j'ai soif, humectez-moi le gosier, Dieu vous le rendra en pareille occasion, et Rio vous dira *merci*.

— Mais, mon enfant, cela te ferait mal, cela te griserait.

— Fi donc! madame la commandante, jamais je ne me suis grisé.

— Jamais, dis-tu?

— Jamais! Soûlé, oui, à la bonne heure, mais le reste.... fi donc! c'est tout au plus bon pour un pilotin. Et puis, si ça arrivait par hasard, si une lame venait et vous emportait brusquement, eh bien! je serais là pour me f..... à l'eau et vous sauver, en vous empoignant par vos beaux cheveux, sauf votre respect.

— Allons, soit; tu es trop éloquent, tu l'emportes, je vais te donner une bouteille; mais j'espère que tu en garderas la moitié pour demain.

— Si je vous le promettais, ce serait une blague; je boirai tout, et ça ne sera guère.

Madame Freycinet faisait alors son cadeau, le matelot sautait, et il y avait de la joie dans une âme.

Hélas! Rio paya cher son amour du vin. Un jour que, plus ivre que de coutume, il chantait ses refrains grivois sur le pont, il tomba par la grande écoutille et se tua. Il râlait encore quand Petit, qui lui tenait la main, se prit à sourire, croyant encore son noble camarade dans un délire bachique.

— Voilà, gredin, ce que rapporte l'ivrognerie, dis-je mon vieil ami.

— Eh! monsieur, n'est-ce pas la plus belle mort du monde? il ne m'en arrivera pas autant à moi, à moins que vous n'y mettiez bon ordre.

Quand un pauvre matelot, dans la batterie, luttait contre les tortures de la dyssenterie ou du scorbut, madame Freycinet ne manquait jamais de s'enquérir de la position du malade, et les petits pots de confitures voyageaient çà et là avec la permission du docteur.

Le soir, assis sur la dunette pour les causeries intimes qui nous rapprochaient de notre pays, combien de fois n'avons-nous pas mis fin à nos caquetages pour savourer les doux accords de madame Freycinet s'accompagnant de la guitare, et faisant des vœux pour que son mari, qui chantait un peu moins agréablement que Rubini et Duprez, lui permît les honneurs et les risques du solo! Mais sur ce point, il est juste et douloureux d'ajouter que nous n'étions pas souvent exaucés.

Si le temps, gros d'orage, disait à l'officier de quart que les voiles devaient être carguées et serrées, si le terrible commandement de *Amène et cargue! laisse porter!* retentissait éclatant et bref et que le matelot en alerte veillât partout, la jolie voyageuse, l'œil sur les carreaux de sa petite croisée, suivait le gros et noir nuage qui passait, et interrogeait l'horizon pour s'assurer que le danger n'existait plus. C'était de la peur, si vous voulez, mais une peur de femme, une peur sans lâcheté, une frayeur de bon ton, si j'ose m'exprimer ainsi; on voyait parfois rouler une larme dans un regard de velours et sur une joue pâle, mais cette larme pouvait se montrer sans honte et trahir l'émotion sans faire soupçonner le regret du départ. Tout cela était touchant, je vous jure.

Dans les relâches, madame Freycinet recevait les hommages des autorités en femme du monde qui sait à son tour rendre une politesse et qui s'efface volontiers au profit de tous. Chez une femme, la modestie est souvent de l'héroïsme.

Ce fut un jour bien douloureux pour elle que celui-où, partant de l'Ile de France et passant à contre-bord d'un navire qui venait du Havre, nous apprîmes, quelques heures plus tard, à Bourbon, que le trois-mâts de qui nous avions reçu le salut d'usage portait au Port-Louis sa sœur, qui s'y rendait comme institutrice, et à qui elle ne put pas même presser la main!

Vous comprenez que pendant les relâches difficiles, dans les pays sauvages, où les regards étaient effrayés de certains tableaux odieux, madame Freycinet se trouvait constamment reléguée à bord; et l'on devine si cette vie de couvent aurait dû être pénible pour celle qui n'eût pas accepté, dès le jour du départ, tous les sacrifices dont elle avait d'avance mesuré la grandeur.

Et pour tant d'ennuis, de fatigues, de dangers, pour tant de misères, quelle récompense acquise? quelle gloire?

Hélas! que lui importe, à cette femme courageuse, enlevée si jeune à ses amis et à ses admirateurs, qu'on ait donné son nom à une petite île d'une lieue de diamètre au plus, à un rocher à pic entouré de récifs, que nous avons découvert au milieu de l'océan Pacifique?

Voilà tout, cependant... un écueil dangereux signalé aux navigateurs. N'est-ce pas là aussi, peut-être, la morale du voyage de madame Freycinet? N'est-ce pas un triste et utile enseignement pour toute hardie voyageuse qui serait tentée de suivre ses traces?

Un rocher couronné d'un peu de verdure porte le nom de la patronne de notre angélique compagne de périls; ce rocher est signalé sur les cartes nautiques récentes et complètes : il s'appelle *Ile-Rose;* chacun de nous l'avait baptisé en passant : que les navigateurs le saluent avec respect!

Vint enfin le jour fatal à la corvette, le jour où, au milieu d'un élan rapide, elle s'arrêta tout à coup, incrustée dans une roche sous-marine qui ouvrit sa quille de cuivre et la fit tomber, douze heures plus tard, sur un de ses côtés, sans qu'elle pût jamais se relever. Je vous parlerai de cette triste et sombre journée lorsque je vous aurai fait visiter avec moi l'archipel des Sandwich, Owhyée, Wahoo, Mowhée, le Port-Jakson, la partie Est de la Nouvelle-Hollande, les montagnes bleues et le torrent de Kinkham; je vous raconterai ce désastreux épisode de notre naufrage après que je vous aurai fait traverser, de l'ouest à l'est, tout d'une haleine, le vaste océan Pacifique; lorsque je vous aurai montré ces masses imposantes de glaces que les tempêtes australes détachent des montagnes éternelles du pôle; lorsque je vous aurai signalé le terrible cap Horn avec ses déchirures et ses rochers taillés en géants; lorsque je vous aurai fait entendre les terribles hurlements de la tempête qui nous arracha de la baie du Bon-Succès pour nous jeter sur les Malouines, froid cercueil de notre navire en débris.

Mais que je vous dise dès à présent que ce jour si funeste fut un jour d'épreuve pour tous, et que madame Freycinet se retrempa au péril. Triste, souffrante, mais calme et résignée, elle attendit la mort qui nous embrassait de toutes parts sans jeter au dehors le moindre cri de faiblesse. L'eau nous gagnait, les pompes avaient beau jouer, nous pouvions compter les heures qui nous restaient à vivre. J'entrai dans le petit salon, une jeune femme priait et travaillait.

— Eh bien! me dit-elle, plus d'espoir?

— L'espoir, madame, est le seul bien que nous ne perdons qu'à notre dernier soupir.

— Quel mal ne se donnent ces braves gens!... et quelles horribles chansons au moment d'être engloutis!

— Laissez-les faire, madame, laissez-les agir, ces chansons leur donnent du courage : ce n'est pas de l'impiété, c'est une bravade à la mer, c'est une menace contre une menace, c'est une insulte au destin. Mais soyez tranquille, si un malheur arrivait, si vous étiez condamnée à survivre à votre mari, ces braves gens, madame, vous respecteraient comme on respecte une femme vertueuse; ils se jetteraient à vos genoux comme aux genoux d'une madone! Courage donc! je vais leur apporter des secours, c'est-à-dire de l'eau-de-vie.

Et madame Freycinet recevait dans sa chambre quelques débris échappés à l'Océan, et elle gardait religieusement, pour tous, les biscuits à demi noyés qu'on retirait des soutes envahies, et elle voyait passer sans trembler les barils de poudre ouverts auprès desquels brûlaient des falots et des lanternes, et elle oubliait son malheur particulier dans le désastre général. Madame Freycinet était une femme vraiment courageuse.

Hélas! ce que les tempêtes n'ont point fait, ce que n'ont pas fait les maladies les plus dangereuses des climats pestilentiels, le choléra s'est chargé de le faire à Paris, et la pauvre voyageuse, la femme énergique, l'épouse dévouée, la dame aimable et bienfaisante, a quitté cette terre qu'elle avait parcourue d'une extrémité à l'autre!

Paix à elle!

XXXIX

ILES CAROLINES

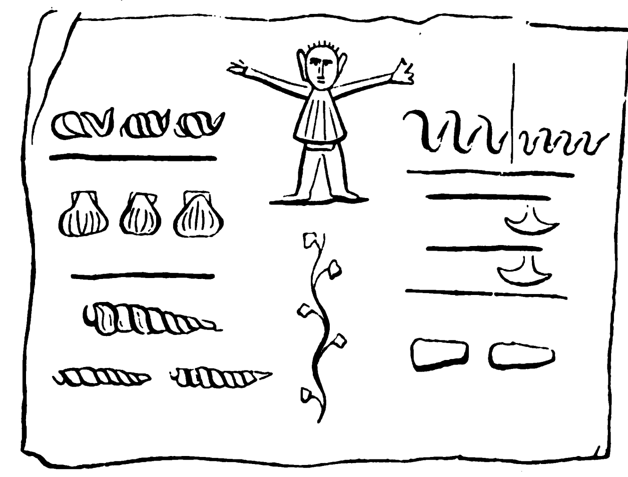


Un tamor carolin. (Page 206.)

J'ai remarqué qu'en fait de voyage surtout, le hasard venait toujours en aide à celui qui voulait voir et s'instruire, et ce hasard est presque toujours une fortune. Si je n'avais couru après la lèpre, je n'aurais pas, à coup sûr, rencontré sous mes pas cette jeune Dolorida si suave, morte au milieu des bénédictions de tout un peuple. Ainsi de mes autres recherches. Est-ce connaître le monde que de le parcourir? Non, sans doute. Le caissier d'un millionnaire peut être pauvre; celui-là seul qui possède est riche, et se promener en fermant les yeux ou en regardant toujours à ses pieds, c'est rester en place, c'est ne point bouger de son fauteuil.

Pour ma part, si j'ai tant de choses à raconter, c'est que je me suis dit en partant qu'il fallait envisager un retour comme une chose probable. Aussi ai-je visité bien des îles où le navire n'a point mouillé. Dès qu'on arrivait dans un port, je m'enquérais du temps nécessaire aux observations astronomiques; je faisais mes provisions, je prenais un guide ou je m'en allais au hasard, comptant sur ma bonne étoile, et je m'enfonçais dans les terres, et je m'acheminais en compagnie de sauvages que je gagnais par mes présents, mes jongleries, et surtout par ma confiance et ma gaieté, visitant les archipels voisins au milieu des dangers sans nombre sous lesquels ont succombé tant d'explorateurs. Quand ma tâche était remplie, je retournais au mouillage, où je furetais encore de côté et d'autre afin de compléter mon œuvre incessante d'investigation.

Ici, par exemple, j'étais trop avide de ce qui pouvait avoir rapport aux bons Carolins pour que je les perdisse un seul jour de vue. Je savais où ils prenaient leurs repas, et j'allais souvent leur apporter des vivres et quelques bagatelles; la maison où ils s'abritaient lorsqu'ils avaient hissé leurs embarcations sur la plage était la maison où j'assistais, le soir, à leurs prières, si pieusement psalmodiées, et je les



... On y voit que les hiéroglyphes sont de tous les pays. (Page 207.)

avais trop bien jugés en passant au milieu de leur archipel pour ne pas chercher à me convaincre qu'il n'y avait rien, en effet, de trop honorable pour eux dans le jugement que nous avions déjà porté de leur caractère. Leur franchise et leur loyauté furent telles alors, qu'il leur arrivait souvent de jeter à bord les objets qu'ils nous proposaient en échange de nos petits couteaux et de nos clous; que, sans crainte de nous voir partir en les frustrant de nos bagatelles, ils nous lançaient sur le pont les pagnes, les coquillages,



Une reine des Carolines. (Page 207.)

les hameçons en os qu'ils nous montraient de loin et que nous paraissions désirer. Les échanges une fois acceptés, jamais nous n'en avions vu un seul se plaindre du marché; et si, feignant de vouloir être trompés, nous leur présentions un objet plus beau ou plus estimé que celui qu'ils convoitaient, ils s'empressaient d'ajouter quelque chose à leur part, comme s'ils craignaient qu'il n'y eût erreur de notre côté, ou de peur que nous ne les accusassions d'indélicatesse ou de friponnerie.

En vérité, cela est doux à l'âme que l'aspect de ces braves gens, purs, honnêtes et humains, au milieu de tant de corruption, de bassesse et de cruauté.

J'ai dit que le hasard devait me protéger dans mes

recherches, et je fus servi à souhait dans cette circonstance comme en mille autres. Voici des détails curieux et authentiques :

Un des pilotes les plus expérimentés des Carolines, un des plus chauds amis du généreux tamor qui m'avait sauvé la vie devant Rotta, était établi à Agagna depuis deux ans, dans le but seul de protéger ceux de ses compatriotes qui, à chaque mousson, viennent à Guham attirés par le commerce. Il parlait assez passablement l'espagnol, et il nous donna sur son archipel et les mœurs de ses compatriotes tous les détails que nous eûmes à désirer. Il parlait, je traduisais sur le papier.

— Pourquoi venez-vous si souvent aux Mariannes?

— Pour commercer.

— Qu'apportez-vous en échange de ce qui vous est nécessaire?

— Des pagnes, des cordes faites avec les filaments du bananier, de beaux coquillages qu'on vend ici aux habitants d'un autre monde (les Européens), et des vases en bois. Nous, nous prenons des couteaux, des hameçons, des clous et des haches.

— Ne craignez-vous jamais de prendre les vices du pays?

— Qu'en ferions-nous?

Méditez cette admirable réponse.

— Votre pays est donc pauvre?

— On a de la peine à y vivre; mais nous ne manquons pourtant jamais de poisson.

— Avez-vous des coqs, des poules, des cochons?

— Presque pas.

— Pourquoi ne tentez-vous pas d'en nourrir?

— Je ne sais; nous avons cependant essayé, mais ça ne nous a pas trop réussi.

— Est-ce le hasard qui vous a fait venir aux Mariannes?

— On dit chez nous que c'est un pari de deux pilotes. Une femme devait appartenir à celui qui irait le plus loin avec son pros-volant; tous deux arrivèrent à Rotta et s'y arrêtèrent.

— A leur retour, à qui appartint la femme?

— A tous les deux.

— Auquel des deux d'abord?

— Notre histoire ne le dit pas.

— Dit-elle au moins si les deux navigateurs retrouvèrent aisément leur pays?

— Oui, très-aisément, comme nous le retrouvons aujourd'hui.

— Perdez-vous beaucoup de vos embarcations dans ces voyages si souvent répétés?

— Oui, une ou deux chaque cinq ou six ans.

— Mais ce sont là des bonheurs inouïs!

— Vous savez comme nous naviguons, comme nous nageons et comme nous relevons nos pros quand ils ont chaviré. Et puis nous avons nos prières aux nuages qui nous sauvent.

— C'est juste! je l'avais oublié.

Toujours la religion dans leur vie!...

— Comment vous guidez-vous en mer?

— Avec le secours des étoiles.

— Vous les connaissez donc?

— Oui, les principales, celles qui peuvent nous aider.

— N'en avez-vous pas une surtout sur laquelle vous vous reposez avec plus de confiance?

— Si, c'est *ouéléouel*, autour de laquelle toutes les autres tournent.

Nous étions stupéfaits.

— Qui vous a appris cela?

— L'expérience.

Et là-dessus, à l'aide de grains de maïs que nous fîmes apporter, le savant tamor plaça la polaire (*ouéléouel*), fit pirouetter les autres étoiles de la grande Ourse autour, figura sur une table, avec une exactitude qui aurait fait bondir de surprise et de joie un certain astronome français dont le nom ne m'est pas étranger, et manœuvra cette roulante armée avec une justesse et une précision admirables; c'était à qui d'entre nous lui témoignerait le plus d'amitié, à qui lui prodiguerait le plus de marques d'affection.

Mais ce qui prouve que ces hardis pilotes n'agissent point par routine, et que le calcul seul les guide, c'est qu'après nous avoir signalé un astre à l'aide d'un grain de maïs plus gros que les autres, en nous faisant entendre par des ft, ft, ft répétés, que c'était aussi le plus brillant, il se ravisa, et nous fit observer qu'il avait oublié Sirius, qu'il appela sœur de Canapus, sans doute afin de nous dire qu'elles étaient rivales de clarté.

— Mais, reprîmes-nous avec une curiosité inquiète, lorsque les nuages vous cachent les étoiles, comment retrouvez-vous votre route?

— A l'aide des courants.

— Cependant les courants changent.

— Oui, selon les vents les plus constants, et alors nous étudions la fraîcheur de ceux-ci, qui nous indique d'où ils viennent.

— Nous ne comprenons pas fort bien ce que vous dites.

— Si nous étions en mer je vous le ferais comprendre.

— Vous avez une aiguille aimantée, une boussole?

— Nous en avons une ou deux dans tout l'archipel, mais nous ne nous en servons pas.

— C'est cependant un guide infaillible.

— Nous sommes aussi infaillibles que cet instrument. La mer est notre élément; nous vivons sur la mer et par la mer; nos plus belles maisons sont nos pros-volants; nous les poussons contre les lames les plus hautes, nous leur faisons franchir les récifs les plus serrés et les plus dangereux, et nous ne sommes gênés qu'en arrivant à terre.

La nuit était avancée; le bon et aimable Carolin nous demanda la permission d'aller retrouver sa femme; mais il ne partit pas sans avoir reçu de nous des témoignages d'une estime bien méritée.

Le lendemain de cette séance nautique et astronomique, nous fîmes de nouveau inviter le tamor si intelligent à une soirée chez le gouverneur, car nos investigations n'étaient point achevées. Il fut exact; comme un bon bourgeois, il s'assit familièrement auprès de nous et parut flatté de notre empressement à le revoir.

C'est une chose bizarre, je vous assure, que l'entrée dans un salon d'un homme, d'un roi nu, absolument nu, alors que tout le monde est couvert de vêtements européens. Le voilà gai, sautillant, point gêné dans ses allures! Il nous serre la main, il nous frappe sur l'épaule, il nous cajole; il n'est pas chez vous; c'est vous au contraire qu'on dirait être chez lui, et s'il s'apercevait d'un seul mouvement qui exprimât un sentiment de pitié ou de commisération, son orgueil d'homme libre se révolterait assez haut pour vous faire comprendre qu'il a droit d'être blessé de votre vanité.

Après qu'il eut accepté deux tranches de melon d'eau, dont il paraissait très-friand, nous le priâmes de nous indiquer avec du maïs, comme il l'avait fait la veille pour les étoiles, le gisement des diverses îles

de son archipel. Il comprit à merveille, forma le groupe des Carolines, désigna chaque île par son nom, nous montra celles dont les atterrissages étaient faciles et celles que protégent et défendent de dangereux récifs. En un mot, il fut d'une exactitude admirable, et si, par hasard, il avait commis une erreur, il la rectifiait après réflexion et calcul. Au surplus, ses connaissances nautiques allèrent plus loin : l'intelligent tamor nous parla du vaste océan Pacifique en homme qui avait puisé à des sources certaines; mais je me hâte d'ajouter, de crainte que quelque navigateur ne s'y laisse prendre, que les Carolins font remonter leur archipel jusqu'aux Philippines, tandis qu'à Guham on appelle les îles Sandwich *Carolines du Nord*. Au milieu de ces descriptions toutes rapides, et dont nous ne perdions ni un mot ni un geste, le tamor s'arrêta tout court, et baissa la tête en nous désignant Manille. Et quand nous lui eûmes demandé le motif de cette brusque interruption, il nous dit avec une tristesse mêlée d'effroi qu'à côté de Manille était une petite île nommée Yapa, peuplée d'hommes méchants, d'anthropophages; qu'une de leurs embarcations était venue chez eux il y a déjà bien longtemps, qu'avec leurs *pac* (fusils) ils avaient tué bien du monde, et qu'ils s'étaient même emparés de femmes et d'enfants qu'ils avaient sans doute mangés. Comme nous avions peine à croire à la vérité de son récit, nous lui demandâmes encore s'il ne confondait pas, et s'il était bien sûr que ce fût d'Yapa qu'étaient venus ces hommes méchants.

— Si, si, nous répondait-il en serrant les poings comme pour exprimer une menace.

— N'avez-vous jamais été attaqués par des Papous?

— Si, si, Papous méchants.

— Et par des Malais?

— Si, si, Malais méchants; mais jamais ils ne sont venus jusqu'à nous.

— Quand on vous attaque, comment vous défendez-vous?

— Avec des pierres et des bâtons; et puis nous nous jetons dans nos pros, nous prenons le large et nous prions les vents et les nuages de tuer nos ennemis.

— Croyez-vous que les vents et les nuages vous exaucent?

— C'est sûr, on n'a pas vu deux fois les mêmes hommes dans nos îles.

— Pourquoi vont-ils chez vous, puisque vous n'êtes pas riches?

— Les vents les y portent.

— Vous voyez donc bien que les vents ne vous sont pas toujours secourables!

— Parce que nous ne l'avons pas tout à fait mérité. Quand nous avons été punis pour nos fautes, les méchants s'en retournent, et c'est alors sur eux que la colère de Dieu retombe.

— Vous pensez donc qu'on punit les bons par les méchants?

— Ça est bien vrai; les bons ne peuvent vouloir punir personne.

— Pas même les méchants?

Le tamor réfléchit un instant et ne répondit pas.

— Y a-t-il chez vous des écoles publiques pour les garçons et pour les filles?

— Au moins une dans chaque village.

— Qu'y apprend-on?

— A prier, à faire des pagnes, à nouer des cordes, à les tresser, à construire des pros, des maisons, à connaître les étoiles et à naviguer.

— Quel est l'instituteur de toutes ces choses?

— Presque toujours le plus vieux de l'endroit, qui en sait plus que tous les autres.

— Est-ce qu'on n'y montre pas aussi à lire et à écrire?

— Non, cela n'est pas utile selon nous.

— Nous pensons le contraire, nous autres, et, sans l'écriture, nous ne pourrions pas raconter fidèlement à nos amis tout ce que vous nous apprenez en ce moment.

— Peut-être aurez-vous tort de le leur dire, car, si notre pays leur plaît et qu'ils veuillent y venir, il n'y aura pas assez de vivres pour eux et pour nous.

— Oh! soyez tranquille sous ce rapport, nul n'y viendra.

— Ils sont donc bien heureux là-bas?... Eh bien! tant mieux.

L'on comprend que si nous n'insistâmes point pour démontrer au tamor les bienfaits de l'écriture, ce fut surtout afin de ne pas lui donner trop de regrets. Et cependant voici un échantillon de leur style et de leur façon de transmettre au loin leurs pensées.

On y voit que les hiéroglyphes sont de tous les pays, qu'eux seuls peut-être ont inspiré les Phéniciens, et que l'écriture, comme la parole, est une nécessité de tous les peuples.

Les caractères de cette lettre singulière sont tracés en rouge. La figure du haut de la page était là pour envoyer des compliments; les signes placés dans la colonne à gauche indiquaient le genre des coquillages que le Carolin envoyait à M. Martinez; dans la colonne à droite étaient figurés les objets qu'il désirait en échange : trois gros hameçons, quatre petits, deux morceaux de fer taillés en hache et deux autres un peu longs. M. Martinez comprit, tint parole, et reçut cette même année, en témoignage de reconnaissance, un grand nombre de jolis coquillages dont il m'a fait cadeau.

Après que nous eûmes achevé de questionner notre logique nautonier, il se leva précipitamment et s'élança vers la porte pour aller recevoir sa femme et sa fille arrivées depuis peu de Sathoual, et qu'il nous montra avec un air de jubilation tout à fait comique. Elles étaient *vêtues* comme le tamor, et leur pudeur ne paraissait nullement en souffrir. Peut-être, hélas! de leur côté nous plaignaient-elles de nous voir enveloppés si grotesquement et si lourdement dans nos pantalons, nos habits et nos redingotes, sous un soleil si chaud.

La reine avait sur sa physionomie un caractère de douceur et de souffrance qui lui allait à merveille; elle était jaune presque autant qu'une Chinoise, tatouée des bras et des jambes seulement; ses yeux, bien fendus, regardaient avec tristesse, et sa bouche, fort petite et ornée de dents très-blanches, laissait tomber de rares paroles pleines d'harmonie.

Petit à petit cependant elle s'anima et devint plus causeuse; je crois même qu'elle demanda à son mari la permission de danser, que celui-ci lui refusa en disant que nous avions déjà été témoins de leurs fêtes nationales.

Apercevant sur le mur l'image de la Vierge, la bonne femme nous pria de lui dire ce que c'était que cette belle personne; nous lui répondîmes que c'était la mère de notre Dieu, et elle sollicita la faveur d'aller lui donner un baiser, ce qu'elle fit sans attendre notre réponse; mais elle descendit de la chaise où elle s'était hissée avec une humeur bien marquée contre la femme qui avait été insensible à ses caresses.

Quant à la jeune fille, à l'aspect du portrait *véritable* du roi d'Espagne, assez proprement encadré, elle nous demanda aussi pourquoi on avait coupé la tête à cet homme et pourquoi on l'avait mise dans une boite.

Cependant, comme la mère ne cessait de regarder avec intérêt la Vierge des douleurs, je lui donnai à entendre que je faisais de ces femmes-là à mon gré, et que, si elle le voulait, je lui en offrirais deux ou trois de ma façon avant mon départ. Oh! alors peu s'en fallut que les caresses de la reine ne devinssent par trop pressantes; elle me prenait la tête, jetait ses beaux cheveux sur ma figure, frottait son nez contre le mien, s'asseyait sur mes genoux, et me gratifiait de petites claques sur les joues, sans que son mari se montrât le moins du monde fâché de tant et de si vifs témoignages d'affection et de reconnaissance. O maris européens, quelles leçons vous recevez dans ce nouveau monde!

La religion de ces peuples, hélas! est comme toutes les religions du globe, même comme celle des farouches Ombayens, qui, après avoir déchiré la chair des vivants, professent un grand respect pour la cendre des morts Elle offre de singulières anomalies, contre lesquelles le bon sens et la raison ne se donnent pas la peine de protester. Mais ce peuple seul peut avoir créé le principe général qui suit, auquel il s'abandonne avec une foi si ardente.

Quand l'homme a été bon sur cette terre, c'est-à-dire quand il n'a pas battu sa femme, l'être faible à qui il doit sa protection; quand il n'a pas volé du fer, la chose la plus utile aux besoins de tous, il est changé après sa mort en nuage, il a la puissance de venir de temps à autre visiter ses frères, ses amis, sur lesquels il répand sa rosée ou vomit ses colères, selon qu'il est content de leur vie. N'est-ce pas là une heureuse fiction?



Un village carolin.

Quand le Carolin a été méchant, à savoir quand il a volé du fer et battu sa femme, il est changé après sa mort en un poisson qu'ils nomment *tibouriou* (requin), lequel est sans cesse en lutte avec les autres. Ainsi, chez eux, la guerre est la punition des méchants.

Je ne jette pas un regard sur ces êtres qui m'entourent sans me surprendre à les aimer tous les jours davantage.

Ai-je bien compris, ou cette pensée leur appartient-elle, ou ont-ils déjà adopté les croyances des Espagnols, avec lesquels ils sont fréquemment en contact? Ils ont *trois* dieux : le *père*, le *fils* et le *petit fils*. Ces trois dieux, comme en un tribunal, jugent leurs actions, et la majorité l'emporte. D'après eux, un seul pourrait se tromper. Au surplus, dans leurs petites querelles, trois arbitres sont également choisis, et il ne serait pas impossible que ce point de leur religion ne fût un reflet de leurs usages. Puisque nous ne pouvons nous élever jusqu'à Dieu, il faut bien, dans notre incommensurable orgueil, que nous le fassions descendre jusqu'à nous.

Je vous l'ai dit, je crois, mon adresse pour les tours d'escamotage est telle, que Comte s'en est montré parfois jaloux. A ces jeux bien innocents, à ces puérilités, si vous voulez, je gagnais souvent ce que mes camarades ne pouvaient obtenir avec leurs riches cadeaux, et presque toujours dans mes courses, ou chez moi, une cour nombreuse m'entourait en me priant de l'amuser.

Un jour que, pleins d'enthousiasme, mes spectateurs me regardaient comme un être supérieur aux autres hommes, je leur dis que, grâce à ce merveilleux talent, que je préconisais (car la modestie ajoute au mérite), je m'étais sauvé des dents de certains anthropophages qui, sans ce secours inespéré, m'auraient dévoré, ainsi que huit ou dix de mes camarades de course.

Là-dessus j'ajoutai à l'énergie de mes paroles l'énergie de mes gestes et de ma physionomie, et je ne saurais dire de quel sentiment d'horreur et d'intérêt ces braves gens me parurent pénétrés. A l'envi l'un de l'autre, ils se levaient, me serraient la main, m'embrassaient, reniflaient sur mon nez, et peu s'en fallut

qu'ils ne m'adorassent comme un de leurs dieux. Mais l'impression de ce récit fut si vive, si profonde dans leur âme, qu'une semaine après, un tamor, dépêché par ses sujets et amis, vint me chercher dans le salon du gouverneur pour me demander, tout tremblant, si le pays où j'avais placé le lieu de la scène était éloigné de leur archipel. Je le rassurai de mon mieux : je lui dis que les Ombayens n'avaient point de marine, qu'ils ne sortaient jamais de leur île, et que les bons Carolins n'avaient rien à craindre de leur férocité.

Enchanté de mes confidences, le tamor me pria d'accepter un bâton admirablement travaillé, et alla vite transmettre mes paroles rassurantes à ses compatriotes alarmés.

Le soir, quand je les revis, ils m'entourèrent de nouveau et prononcèrent plusieurs fois avec frayeur le mot *papou*, ce qui me donna à comprendre qu'on les avait déjà épouvantés de l'humeur brutale de ce peuple, et que peut-être aussi quelque pirogue de cette nation, poussée par les vents, aurait abordé aux Carolines. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on trouve encore des anthropophages sur certaines parties de la côte de la Nouvelle-Guinée.

Les Carolins ont un goût particulier pour les ornements : ils se parent de colliers, de folioles de cocotier tressées avec beaucoup d'art ; ils se font aussi de fort jolis bracelets, et le manteau des tamors est également orné de bandelettes dont le bruissement perpétuel est passablement monotone. Une ceinture faite en papyrus, ou en écorce battue de palmiste ou de bananier, leur couvre les reins ; mais les femmes sont absolument nues. Je fis cadeau à la belle reine que je vis à Tinian d'un joli madras ; elle l'utilisa au profit de sa pudeur, et me remercia de ma générosité avec une affection toute pleine de confiance.

Plaignez ce peuple de sa détestable habitude de se



... Ces restes adorés sont ceux de mon fils. (Page 211.)

percer les oreilles à l'aide d'un os de poisson, d'y suspendre un objet dont le poids augmente chaque jour, et de faire descendre le cartilage jusque sur les épaules. L'extravagance est de tous les pays.

Je fus un jour témoin d'un fait assez curieux et qui prouve combien, en certaines occasions, le respect des Carolins est grand pour les tamors qu'ils se sont donnés. Après un repas de fruits et de poissons fait sur le rivage, deux jeunes gens montèrent sur un cocotier et en descendirent des fruits. Arrivés au sol, il y eut altercation pour savoir à qui les ouvrirait ; des paroles on en vint aux menaces, des menaces on allait en venir aux coups, car la colère est une passion de tous les hommes. Plus les Carolins voulaient apaiser les deux adversaires, plus l'ardeur de ceux-ci, qui s'étaient armés de deux galets qu'ils brandissaient avec fureur, devenait violente. Tout à coup le tamor Sathoual, qui m'avait conduit à Tinian, arrive ; il voit de loin le combat près de s'engager, il pousse un cri, jette en l'air un bâton pareil à celui qu'il m'avait donné quelques jours auparavant ; aussitôt l'effervescence des deux Carolins se calme ; ils s'arrêtent comme frappés de la foudre, les pierres leur tombent des mains ; ils jettent l'un sur l'autre des regards de pardon, et s'embrassent avec une tendresse toute fraternelle.

Je remarquai encore que pendant le repas, qui se continua sans qu'on reparlât de la scène si merveilleusement assoupie, les deux champions se servaient tour à tour et buvaient alternativement dans le même vase, quoiqu'ils en eussent plusieurs à leur service.

Une autre fois, un jeune Carolin s'étant enivré avec cette liqueur si capiteuse que les Mariannais tirent du coco, un de ses camarades le prit par le bras, le conduisit dans un lieu solitaire, sous un bouquet de bananiers, le posa doucement sur le gazon, le couvrit entièrement de larges feuilles, s'assit à côté, et ne quitta la place que lorsque son ami eut recouvré ses sens et sa raison. Tous deux ensuite se dirigèrent vers la mer, qui était fort houleuse, s'y précipitèrent, et, après une demi heure d'exercice, ils regagnèrent le rivage, où ils prononcèrent, accroupis et avec leurs gestes accoutumés, les prières qu'ils ont l'habitude d'adresser aux nuages. Il y a à parier que c'était une invocation au ciel pour chas-

ser la passion honteuse qui venait d'abrutir un homme. Au reste, après toutes ces cérémonies, dont le sens moral ne peut échapper à l'observateur attentif, c'étaient toujours des cris, des trépignements fiévreux, des chants monotones et de chauds frottements de nez, dont ils font usage en toutes circonstances. On dirait que la vie de ces braves insulaires est une caresse perpétuelle.

Deux enfants de six ans au plus se trouvaient parmi les Carolins venus à Guham, et c'est, je vous assure, une chose touchante à voir que l'affection de tous pour ces petits êtres encore sans forces, à qui l'on cherche à donner une précoce intelligence.

J'ai vu un jeune homme fort leste grimper sur un cocotier avec la rapidité de l'écureuil, ayant un de ces bambins sur l'épaule, et, arrivé à la cime, l'y déposer, et l'amarrer à une branche flexible pour l'habituer au péril en le forçant à regarder à ses pieds. Mais c'est surtout dans les leçons de natation qu'il faut étudier la patience et l'adresse de ces insulaires si curieux et si intéressants. Ils jettent l'enfant à l'eau et lui laissent boire une ou deux gorgées; ils le soulèvent, le poussent, le placent sur leur dos, plongent pour lui apprendre à se soutenir seul, le ressaisissent, le font cabrioler; et il est rare qu'après quelques séances le timide élève ne devienne pas un maître habile et audacieux. Les deux *gamins* dont j'ai parlé n'étaient jamais les derniers à affronter les lames mugissantes, et, dans leurs évolutions nautiques, c'était toujours eux qui couraient le plus au large, sans pourtant que leurs pères ou leurs amis, plus expérimentés, les perdissent de vue.

Le peuple carolin n'est pas de ceux que l'on quitte avec empressement. Avec lui la curiosité n'est jamais complétement satisfaite; curiosité de la science, curiosité de cœur, y trouvent de beaux et nobles enseignements qui vivent impérissables. Je vous défie d'étudier un Carolin pendant une journée sans l'aimer, sans l'appeler votre ami. Notez bien que je ne vous parle point de leurs femmes, car elles seraient incomprises chez nous. On les quitte avec des larmes, on les retrouve avec un sourire, larmes à vous et à elles, sourire à elle et à vous. Mais la course est longue encore, il faut que je me hâte. Les individus que nous avons eus devant les yeux pendant notre relâche à Guham n'offraient entre eux, quant au physique, aucun caractère de ressemblance. En général, ils sont grands, bien faits, lestes, pleins de vivacité; ils sautillent en marchant, ils gesticulent en parlant; ils sourient toujours, même lorsqu'ils grondent, et surtout lorsqu'ils prient. Comme ils ne demandent à leur dieu que ce qui leur paraît juste, ils espèrent, et l'espérance est une joie.

Dans la vie privée, il y a parmi eux égalité parfaite. Les tatouages, c'est-à-dire la puissance, disparaissent, et le tamor n'est tamor que pour protéger et défendre contre les passions et les éléments.

Il y a tant de nuances dans la couleur des Carolins, qu'on ne les dirait pas enfants du même climat : les uns sont bruns seulement comme les Espagnols, les autres presque jaunes comme les Chinois; ceux-ci rouges comme les Bouticoudos du Brésil, ceux-là terreux; mais la plupart sont cuivre jaune et cuivre rouge. Nul n'a les traits du nègre ou du Papou, nul n'a le moindre rapport avec le Sandwichien ou le Malais. Leur front est large, ouvert, couronné d'une chevelure admirable; leurs yeux, un peu coupés à la chinoise, ont une vivacité extraordinaire; leur nez presque chez tous aquilin, leur bouche bien accentuée, leurs dents très-blanches, leurs jambes et leurs bras dans de belles proportions et parfaitement en harmonie avec l'allure souple et légère qui les distingue.

Les deux reines que j'ai trouvées aux Mariannes, l'une à Guham, l'autre à Tinian, avaient entre elles une telle ressemblance, qu'on les eût prises pour deux sœurs. Je ne m'y trompais pourtant pas, moi; les dessins de celle de Tinian étaient infiniment plus réguliers, et sa physionomie avait un sentiment de douceur et de bienveillance qui vous allait à l'âme.

La musique des Carolins n'est point, à proprement parler, une musique, puisqu'elle n'a guère que deux notes ou trois au plus; c'est en quelque sorte un échange de monosyllabes ou de mots très-courts, souvent brusque, rapide, souvent aussi lent et monotone; on dirait des demandes et des réponses préparées d'avance, des bottes portées et parées coup sur coup. Dix ou douze chanteurs, réunis en rond, entonnent souvent une de leurs chansons; le premier répond au second, le second au troisième; puis le quatrième interroge le premier, lequel reçoit une riposte du cinquième, et ainsi de suite; de telle sorte qu'il serait parfaitement exact de dire que leur chant est l'image de leur danse des bâtons, ou, plutôt encore, que c'est une danse parlée.

Quant au sens des paroles prononcées, j'ai vainement interrogé là-dessus le tamor astronome; ou il n'a pas voulu me répondre, où il ne l'a pas pu d'une manière satisfaisante. Seulement il m'a dit que ces chansons étaient anciennes, que leurs pères les leur avaient léguées, qu'elles étaient arrivées traditionnellement jusqu'à eux, et que leurs enfants ne les oublieraient pas à leur tour. N'avons-nous pas aussi, dans une grande partie de nos provinces, des refrains, des romances, des virelais incompris de nos jours? Au surplus, don Luis de Torrès a traduit un des chants carolins, et il m'assura qu'il vantait les douceurs de la maternité. J'aurais été bien surpris d'apprendre que ce fussent des chants de guerre.

Le major don Luis de Torrès, qui, après le gouverneur, était le premier personnage de la colonie, et qui nous servait d'interprète dans les diverses séances avec les Carolins, alors que notre intelligence se trouvait en défaut, acheva de nous donner, dans un récit fort simple, tous les renseignements que nous parûmes désirer sur l'état actuel de l'archipel des Carolines, sur les mœurs de ses habitants, et sur certaines cérémonies dont il avait été témoin oculaire. Il y a là, je crois, un puissant intérêt pour le lecteur. J'écris presque sous la dictée de don Luis.

Un navire (*Maria, de Boston*), capitaine Samuel Williams, expédié de Manille, par ordre du gouverneur général, pour reconnaître l'état des Carolines, mouilla devant Guham, où il prit quelques individus capables de recueillir les renseignements les plus utiles aux progrès de l'archipel, qu'on voulait régénérer. Don Luis de Torrès fit partie de cette expédition, et visita plusieurs îles, riches de végétation, mais pauvres par la direction que les naturels donnaient à leurs habitudes de mer. Il ne trouva presque nulle part ni chèvres, ni cochons, ni poules, ni bœufs; les insulaires ne vivaient que du produit incertain de leur pêche, de noix de coco et de quelques racines peu nourrissantes. Leur activité était merveilleuse; ils se levaient dès le point du jour, et il fallait que la houle fût bien haute pour les empêcher de lancer au large leurs pros-volants; le reste de la journée était consacré à la réparation et à la construction des pirogues. Leurs femmes sont en général beaucoup

mieux que celles des Mariannes : elles ne mâchent ni tabac ni bétel, ne fument jamais, et ne vivent que de poissons, de cocos et de bananes, dont elles s'abstiennent cependant dès la veille du jour où leurs maris vont entreprendre un long voyage.

Les maisons sont bâties sur pilotis, très-basses, et composées de quatre ou cinq appartements fort spacieux. Dès qu'ils ont été sevrés, les enfants ne couchent jamais dans la chambre de leur père, et les filles sont toujours séparées des garçons.

Don Luis croit que le frère peut épouser sa sœur, et j'ai entrevu, dans les réponses aux questions qu'il a faites à ce sujet, que ces mariages étaient préférés aux autres. Il ne garantit pas toutefois l'exactitude de son assertion. Pendant son séjour aux Carolines, il n'a été témoin d'aucun combat ni d'aucune querelle ; les seules larmes qu'il ait vues couler furent des larmes d'amour et de regrets.

On le prévint un soir qu'on allait célébrer les funérailles du fils de Mélisso, mort depuis deux jours, et que la cérémonie funèbre commencerait au lever du soleil. Il s'y rendit. Le cortége était composé de tous les habitants de l'île, qui d'abord, dans le plus profond silence, s'acheminèrent vers la demeure attristée de leur ancien chef. Les hommes et les femmes étaient confondus, sans que les familles fussent séparées. On permit à don Luis d'entrer dans l'appartement où on tenait enfermé le fils de Mélisso, enveloppé dans des nattes amarrées avec des cordes de cocotier. A chaque nœud flottaient de longues touffes de cheveux, sacrifice volontaire des parents et des amis du défunt. Le vieux roi était assis sur une pierre, où reposait aussi la tête de son fils. Ses yeux étaient rouges, son corps couvert de cendres. Il se leva dès qu'il vit un étranger, s'avança vers lui, le prit par la main, et dit avec l'accent de la plus vive douleur :

« Ces restes adorés sont ceux de mon fils, plus habile que nous tous à manœuvrer un pros-volant au milieu des récifs les plus dangereux ! Lui, ce fils adoré de Mélisso, n'a jamais levé une main impie sur sa femme ; jamais il n'aurait volé du fer, lui, et dès demain peut-être il viendra dans un beau nuage passer sur nos têtes, pour nous dire qu'il est content des larmes d'amour que nous avons répandues sur lui. Le fils de Mélisso était le plus fort et le plus adroit de l'île. N'est-ce pas qu'il était aussi le plus brave ? S'il eût été vivant lorsque les méchants d'Yapa sont venus pour tuer nos frères et enlever nos femmes, ils ne seraient point repartis avec leurs conquêtes, car le fils de Mélisso, armé du bâton et de la fronde, les eût forcés à se rembarquer.

« Maintenant il n'est plus, mon fils tant adoré ! Pleurons tous, couvrons-nous de cendres ; brûlons ses restes précieux, de peur qu'ils ne soient attaqués par les animaux de la terre ! Qu'avec la flamme qui purifie, il monte là-haut, là-haut ! Et puisse-t-il ne jamais venir nous visiter pour lancer sur nos belles îles ses colères et ses tempêtes ! »

Puis, se rapprochant du cadavre qu'on allait brûler :

« Adieu ! dit-il ; adieu, mon enfant ! Ne t'attriste pas de m'avoir quitté, car je sens à ma douleur que je ne tarderai pas à te rejoindre et à te prodiguer encore là-haut les tendres embrassements, les douces caresses que je te donnais ici avec tant d'amour !

« Adieu, fils de Mélisso ! adieu, toute ma joie ! adieu, ma vie ! »

Dès que le corps, porté par six chefs, fut hors de l'appartement, le peuple poussa jusqu'au ciel des cris de désespoir : les uns s'arrachaient les cheveux, les autres se donnaient de grands coups sur la poitrine : tous répandaient des larmes. Le cadavre fut déposé dans une pirogue et y resta toute la journée. Un vieillard vint offrir au roi une noix de coco ouverte ; celui-ci, en l'acceptant, *se condamna à vivre* pour le bonheur de ses sujets. Après le coucher du soleil, la dépouille mortelle fut brûlée, les cendres mises dans le pros et portées sur le toit de la maison du défunt. Le lendemain, le peuple parut ne pas se ressouvenir de la scène de la veille. Expliquez de semblables contrastes !

Après la mort du roi, l'autorité passe toujours dans les mains du fils, si le plus âgé des vieillards, qui ne le quitte presque point, le juge digne de la souveraineté. Jamais la femme ou les sœurs du roi n'en ont hérité.

Toutes les îles Carolines sont basses, sablonneuses, mais très-fertiles. C'est sans doute à quelque superstition que les habitants doivent le malheur de ne vouloir nourrir ni porcs ni volailles. Dans le voyage que j'ai fait avec eux, j'ai remarqué que c'était pourtant sur ces animaux qu'ils tombaient avec le plus de voracité. Le jour n'est peut-être pas éloigné où ils sentiront tous les inconvénients d'un usage que la pauvreté de leur pays aurait dû leur faire mépriser, mais auquel ils tiennent peut-être par la sainteté de quelque promesse solennelle.

L'expérience, qui est pour tous les hommes une seconde nature, leur a appris à se défier des audacieuses entreprises de quelques voisins ennemis du repos des peuples ; mais les seules armes qu'ils leur ont opposées sont les frondes. L'art avec lequel ils les tressent prouve malheureusement qu'ils ont été souvent contraints d'en faire usage ; mais leurs batailles sont presque toujours très-peu meurtrières, et ne coûtent aux vaincus que de légères contusions ou la perte d'une touffe de cheveux.

Patience ! la civilisation marche, les peuples primitifs s'effacent, et le fer et le bronze remplaceront bientôt chez les Carolins le bâton et la fronde : les armes sont un écho fidèle des passions des hommes.

J'ai dit les Mariannes et les Carolines sœurs hospitalières, parentes sous tant de rapports ; viennent maintenant d'autres terres, d'autres archipels, et le courage ne me faillira pas pour de nouvelles études.

XL

EN MER

Un aumônier. — M. de Quélen.

Je vous ai parlé du bord ; je vous ai dit les noms de presque tous les officiers de la corvette ; j'ai payé aux jeunes et intelligents élèves de marine, souvent chargés des opérations les plus difficiles dans notre longue campagne, le juste tribut d'éloges qui leur était dû ; je vous ai présenté nos maîtres si intré-

pides, si expérimentés, et cet ardent équipage de l'*Uranie*, que nulle tempête ne pouvait émouvoir, que nulle catastrophe n'a pu abattre.

Pour me servir d'escorte, souvent d'appui, dans mes courses aventureuses, j'ai choisi deux matelots dévoués que certainement vous aimez déjà un peu, car ils ont beaucoup souffert et vivement combattu contre l'adversité.

Eh bien! je ne vous ai pas tout dit encore; il me reste une lacune à remplir. Non pas que je veuille avoir raison sans conteste; mais il est dans le monde certaines différences, certaines oppositions qui semblent des contre-sens et qui blessent même avant qu'on en ait cherché la raison.

Vous savez ce que c'est qu'un homme de mer, et vous comprenez que sa vie, à lui, est une lutte permanente contre tous les éléments. Quelques pouces de bois qu'une roche sous-marine peut ouvrir, un édifice qu'une seule lame de l'Océan courroucé peut chavirer, le séparent du néant, et ce qu'il y a de mieux à faire, selon nous, c'est de ne pas songer au péril d'une situation si difficile. Effacez le danger, et chacun de vous va partir pour la Chine ou la Nouvelle-Hollande. Ce n'est pas la longueur du trajet qui arrête les plus timides, ce sont les risques des traversées, c'est la tombe qui se promène, le requin qui suit le sillage; ce sont les grains, les calmes, les ouragans, les maladies des climats, les peuplades sauvages. Établissez un chemin de fer d'ici au Japon, et Paris se sera promené en deux ans dans les rues de Iédo; trouvez le moyen d'assurer une navigation paisible aux vaisseaux voyageurs, et la Polynésie deviendra bientôt toute fashionable.

Mais pour de si beaux prodiges il faut la main de Dieu, et Dieu est trop immuable dans ses pensées pour vouloir ainsi changer ou détruire ce qu'il a réglé



... Il y a sans doute de jeunes prêtres, vifs, fringants (Page 213.)

une fois. Les hommes seuls désirent le changement et courent après lui.

Je dis donc que quiconque s'embarque pour une course lointaine, doit d'abord mettre tous ses soins à ne plus penser à la question qu'il s'est posée à son départ. Cette question, la voici :

Y a-t-il grand péril à parcourir les océans?

La réponse est aisée :

En mer, le péril est à chaque pas; c'est assez d'y avoir songé en mettant le pied à bord; y penser quelquefois après, cela arrive; mais ne pas trouver en soi la force de vaincre un premier instant de frayeur, ce serait à devenir fou. Si les fêtes et les galas étaient permis sur un navire, je voudrais qu'il y en eût tous les jours; les vents s'y opposent, et le monde vise à l'économie. Mais du moins ne jetez pas imprudemment au milieu de ces hommes qui ne rêvent plus que gloire et retour, ce qui peut affaiblir leur zèle et anéantir leurs plus douces espérances.

Ne criez pas à l'anathème, vous qui ne m'avez pas encore entendu; ne vous hâtez pas de m'appeler impie, vous qui me jugez et ne me comprenez pas. Écoutez-moi jusqu'au bout, c'est votre devoir; le mien est d'écrire ma pensée. Ne vous ai-je pas dit que je n'avais jamais rien su déguiser?

Il ne faudrait peut-être pas d'aumônier à bord..

Je plaide ma cause.

Vous êtes religieux, dévot à la morale chrétienne, c'est bien; je le suis autant que vous, plus que vous peut-être. Partez avec une conscience pure, et, si vous succombez en route, faites ce que fait le pèlerin dans le désert, levez les yeux au ciel et criez miséricorde; votre cri monte là-haut sans qu'un prêtre vienne vous dire : « Vous allez mourir, priez! »

Prier à l'heure de la mort quand on ne l'a point fait pendant sa vie est presque un blasphème; la peur est en ce moment une lâcheté, de l'hypocrisie; laissez vivre le moribond, il reniera sa prière.

L'oraison du matelot, c'est le travail. Tel matelot prie en lançant un juron à l'air; il ne fatigue pas ses genoux, lui, sur les dalles d'une église, mais il déchire ses mains et ses membres contre les rudes cordages, contre le bronze et les avirons. Si vous tombez à l'eau, il s'y jette après vous, et vous

sauve au péril de sa vie. Prêtres! cela vaut-il une prière?

Il y a sans doute de jeunes prêtres, vifs, fringants, quoique prêtres, joyeux, quoique vêtus de deuil, qui, lancés sur un navire, pourraient devenir matelots et, au besoin, montrer que le travail est une vertu chrétienne. Eh bien! à la bonne heure! des hommes taillés de la sorte sur un vaisseau, je vous fais cette concession; mais un vieux prêtre, un homme épuisé par les ans et le repos du cloître! non, mille fois non! ne le mettez jamais en contact avec le matelot; il ne peut y avoir harmonie entre eux.

Au moment de la bourrasque, quand le navire battu par les flots crie et mugit sous les vents impétueux qui l'écrasent; quand le chaos de la nuit ajoute au chaos de la tempête, et que chacun sur le pont envahi joue des pieds, des mains et de l'intelligence pour maîtriser le courroux des éléments, le vieux prêtre, dans sa cabine, prie, son bréviaire sous les yeux, et attend que le ciel soit devenu d'azur pour remonter à la surface et apprendre que tout le monde a fait son devoir.

Il a fait le sien, lui; mais ce devoir pieux, il l'eût aussi bien rempli à terre, agenouillé à son prie-Dieu vertical, fortement assujetti, et le navire eût compté peut-être deux bras de plus pour le travail.

La cabine occupée par le vieux prêtre est un vol fait à un homme qui a souvent besoin de repos, et qui ne trouve, hélas! qu'un calme bien agité dans le poste étroit que les exigences du bord lui ont aumôné comme par grâce.

Cela est ainsi pourtant.

Le chef de notre expédition avait voulu un aumônier, on lui donna un aumônier; il en eût demandé deux ou trois qu'on lui aurait dit: Prenez, ne vous en faites point faute; ne vous gênez pas, nous en avons de rechange: un seul aumônier! en vérité, vous êtes trop discret de nous demander si peu de chose. Voici votre aumônier. C'était la saison des aumôniers.



... Tout l'équipage se jeta bientôt à genoux (Page 214.)

C'était l'abbé de Quélen, chanoine honoraire de Saint-Denis, cousin de l'archevêque de Paris: j'espère que ce sont là deux titres qui en valent mille autres.

L'abbé de Quélen était gros, lourd, presque sans dents et assez avancé en âge; les mouvements du navire le claquemuraient fort souvent dans sa chambre, sise d'abord au faux-pont, où le brave homme fondait sous les trente-deux ou trente-trois degrés de Réaumur, quand nous naviguions entre les tropiques. Dans les beaux temps, il avait le petit mot pour rire; il se permettait même l'anecdote gaillarde, car Dieu ne la défend pas; il contait de charmantes historiettes; il fredonnait de juvéniles refrains et en écoutait même, sans avoir trop l'air de les entendre, de plus croustilleux, fidèlement gardés dans sa mondaine mémoire. Oh! par exemple, il parlait marine comme un abbé; c'est encore une justice à lui rendre. L'art nautique, c'était pour lui du syriaque, du persan, de l'algonquin. Il n'écrivait rien, ne s'occupait de rien; il regardait couler le flot. A table, le verre de rhum ne l'effrayait pas plus que la bouteille de bordeaux; il portait la voile aussi bien que Vial ou Marchais lui-même. Eh bien! l'abbé de Quélen, homme instruit et tolérant, ecclésiastique sans petitesse et sans préjugés, assez bon vivant au total, quoique vivant fort mal avec nous (médisance à part), était un fort mauvais choix pour notre expédition; aussi ne tarda-t-il pas à le sentir lui-même, puisqu'il voulut débarquer au Brésil, et qu'il ne retourna à bord qu'après avoir obtenu une chambre moins étouffée que celle qu'on lui avait allouée en partant, et dans laquelle notre pauvre ami avait déjà perdu le tiers de son embonpoint.

La messe se disait presque toujours dans la batterie; un domestique du commandant la servait avec une dévotion exemplaire, et, de temps en temps, recueilli comme un saint apôtre, notre capitaine s'ap-

prochait de la table sainte et communiait en compagnie de sa dévote épouse.

Hélas ! il m'en coûte de le dire, mais de si nobles modèles ne trouvèrent point d'imitateurs, et l'abbé de Quélen ne compta à bord de *l'Uranie* que fort peu de brebis ramenées au bercail, tant les loups faisaient bonne garde.

Je vous dirai le baptême du premier ministre d'Ouriouriou, en face de Koïaï. Ce fut une cérémonie un peu grotesque, une sorte de mascarade; mais enfin nous donnâmes une âme au ciel, et il y a bien des consolations dans cette pensée.

Telle ne fut pas cependant la première messe dite aux Malouines, sur cette terre de misère et de deuil, où nous laissâmes notre belle corvette incrustée dans les rochers du rivage. Le spectacle fut imposant, je vous l'atteste, et chacun de nous en gardera longtemps a mémoire.

Nous venions d'échapper miraculeusement à une mort presque certaine; les débris du navire échoué flottaient çà et là sur la rade; nos malles brisées, quelques voiles, plusieurs centaines de biscuits gisaient sur la plage. Une pluie fine, froide, un sol sans verdure; la crainte du présent, qui se dressait avec toutes ses misères; l'avenir qui s'ouvrait avec toutes ses privations, loin de toute terre hospitalière, sous un ciel rigoureux, à près de quatre mille lieues de sa patrie, oh! tout cela avait une teinte de tristesse qui aurait brisé des âmes moins éprouvées que les nôtres. Mais tout cela était solennel et lugubre à la fois.

L'autel fut dressé au pied d'un monticule de sable; l'image de la Vierge, les habits du prêtre et les ornements sacrés avaient échappé au naufrage. L'abbé de Quélen, pâle, affaibli, se soutenant à peine, sortit d'une tente élevée à la hâte et officia.

Tout l'équipage, debout et le front découvert, se jeta bientôt à genoux et reçut la bénédiction du ministre de Dieu. Le *Te Deum* fut chanté après la cérémonie et l'on ne songea aux moyens de relever la corvette qu'après avoir remercié le Très-Haut.

Quelques instants après, chacun de nous erra çà et là à travers les bruyères, et le résultat de ce premier coup d'œil fut presque le désespoir.

Je m'étais assis auprès d'une haute dune de sable blanc que le flot battait alors avec nonchalance; de l'autre côté étaient groupés plusieurs matelots, parmi lesquels je distinguai la voix glapissante de Petit, le timbre sonore de Vial et l'orgue enroué de Marchais. La conversation suivante s'engagea.

— Tout cela est bel et bon, mais il valait mieux, ce me semble, dresser les tentes qu'un autel.

— Du tout, nous devions d'abord des remercîments à Dieu.

— Le remercierions-nous si nous n'avions pas de quoi déjeuner?

— Moi, je n'ai pas faim.

— Oui, mais tu auras faim dans une heure, et si nous n'avons pas un brin de viande à mettre sous la dent, qu'est-ce que nous ferons?

— Nous entamerons l'abbé, il est gras.

— Pas trop; il a diablement maigri depuis le jour du départ.

— Ce n'est pas à la manœuvre qu'il a diminué.

— Nous aurions dû faire naufrage plus tôt.

— Ah bah! c'est égal, ça fera un bon bifteck!

— Tu vois donc bien qu'un prêtre est bon à quelque chose sur un navire.

— Nous n'y sommes plus, imbécile; nous sommes à terre.

— Pauvre corvette! la voilà sur le flanc; c'est embêtant tout de même.

— Si encore il y avait ici des vignes!

— Dis plutôt s'il y avait du vin!

— Mais rien, rien!

— Tu aurais mieux aimé naufrager près de Cognac, n'est-ce pas, ivrogne?

— Ou à la Jamaïque.

— Ou sur les côtes de Bordeaux.

— Mais non, c'est dans un chien de pays où tout est mort.

— Et où nous mourrons sans doute.

— C'est pourtant un brave homme que l'abbé.

— Tais-toi donc, il ne sait pas tant seulement, après trois ans de navigation, ce que c'est qu'une drisse.

— Ce n'est pas son métier de savoir ça.

— C'est le métier de quiconque s'embarque. Et puis, je lui en veux.

— Pourquoi donc?

— Il devait faire comme nous, ne pas boire, *et il* a bu du vin en disant la messe.

— C'est la règle.

— Cré mille sabords! pourquoi n'étais-je pas prêtre ce matin!

— C'était si peu.

— C'était toujours quelque chose.

— Ah çà! dites donc, vous autres, nous voici là comme de bons garçons, il faudra manœuvrer maintenant.

— Comment l'entends-tu?

— Ça ne s'entend que de reste. Quand on est à terre, on n'en fait qu'à sa tête, on est libre.

— Du tout, on est toujours matelot.

— Il n'y a plus de matelot quand il n'y a plus de navire.

— Tu as tort; le matelot à terre qui possède son commandant et ses officiers n'a pas le droit de bouger: c'est la règle.

— Ta règle n'a pas le sens commun, et si l'on nous embête encore, on verra.

— Il y aura du grabuge; je devine ça.

— Eh bien! enfants! s'écria la voix rauque, du grabuge! il ne doit pas y en avoir; un jour viendra peut-être où nous serons tous égaux ici; alors, mais alors seulement, il y aura du grabuge.

— Oui, mais quand l'abbé sera avalé, qui donc viendra après lui!

Je n'entendis plus rien; les matelots se parlèrent à voix basse.

Que chacun tire la morale de ce dialogue.

Un de nos navires de guerre, battu par les flots, démâté, désemparé, à l'agonie, faisait eau de toutes parts. Le moment fatal approchait; chaque minute le voyait se plonger dans l'abîme, et le désespoir se peignait sur tous les visages. Un prêtre passager se trouvait par hasard à bord, un prêtre entendant beaucoup mieux son métier que celui de marin, fort inutile sans doute dans une navigation. Un craquement horrible se fait entendre; l'équipage se regarde de ce dernier regard qui veut dire: Tout est fini!

— A genoux! à genoux! s'écrie le prêtre, homme de Dieu, et priez sainte Barbe de nous venir en aide!

— Non, debout! debout, matelots! s'écrie le capitaine, homme de mer, et priez sainte pompe au lieu de sainte Barbe!

Les pompes jouèrent en effet, les flots furent vaincus, et le navire entra dans le port. Le prêtre chanta un *Te Deum* au lieu d'un *De profundis*.

Si cependant vous voulez absolument sur vos na-

vires un prêtre afin de rappeler une religion sainte à des hommes que les préoccupations de leur état font si souvent oublieux de toute autre chose, eh bien! suivez mon conseil, faites ce que je ferais : j'accepte un aumônier ; je lui donne une place dans la batterie, sa ration de biscuit et de viande salée, son petit verre d'eau-de-vie; je lui donne aussi sa part exacte, ni plus ni moins, de mes fatigues et de mes tribulations, il fera le quart avec moi, avant moi ou après moi ; il recevra comme tous, sur ses épaules, les flots de la mer et les ondées du ciel ; il se perchera comme tous à la flèche des mâts ou à l'extrémité des vergues ; en un mot, il sera matelot et prêtre. Eh ! eh! ce n'est peut-être pas là une pensée déraisonnable, un prêtre matelot ou un matelot prêtre qui prierait et travaillerait en même temps, quoiqu'on ne puisse guère faire deux ou trois choses à la fois. Un prêtre qui pomperait pendant des heures entières, selon les besoins du bord, et qui, après les fatigues, lorsque la mer dévorerait tout, hommes et navire, sortirait encore sa main hors de l'abîme pour bénir une dernière fois ses camarades, ses amis, ses frères engloutis comme lui ! Que le législateur y songe sérieusement. Un prêtre tel que Vial, Petit, Chaumont, Barthe ou Marchais serait, je vous assure, chose fort curieuse et fort utile. Que risque-t-on d'essayer?

XLI

EN MER

Calme plat.

Il y a deux jours à peine, les flots tourbillonnant se ruaient en éclats sur le navire, le lançaient comme une flèche ailée vers l'horizon, l'élevaient aux cieux et le faisaient retomber de tout son poids dans l'abime entr'ouvert. Cela était grand et beau, cela était terrible et solennel ; le désordre en faisait la magie ; mais je n'avais pas assez bien vu, assez admiré pour vous dire encore ce que c'est qu'une tempête, ce que c'est qu'un ouragan; le jour n'est pas loin peut-être où je vous en apprendrai davantage.

Hier la mer était turbulente, fatiguée, écumeuse, mais on s'apercevait que ce n'était point une fureur naissante : au contraire, et l'on pouvait juger, sans l'avoir longtemps étudiée, que sa colère était une colère épuisée, que ses mugissements étaient le râle d'une brutalité amortie ; les vents et la foudre avaient passé par là ; l'écho de la tempête retentissait toujours, et pourtant ce n'était qu'un écho, c'est-à-dire un emportement sans menaces, une fièvre de mourant, ou plutôt des paroles de pardon.

Aujourd'hui le calme est venu, calme profond comme le désert, silencieux comme la tombe; plus de gonflements aux flots, plus de brise à l'air, plus de nuages au ciel; seulement là-bas, à l'horizon, des masses noires et fantastiques qu'une main invisible et puissante tient suspendues, prêtes à peser de nouveau sur l'Océan assoupi.

Voyez, voyez maintenant !

Un large soleil, déployant toute sa majesté de roi de l'univers, inondant l'espace de ses millions de feux croisés et trônant sur l'immensité !

Avec l'ouragan, qui avait réveillé toute la nature, les monstrueuses baleines s'étaient montrées à l'air comme pour essayer leur force et leur puissance; les bancs immenses de souffleurs rapides et bruyants comme la tempête glissaient sur les flots et en quelques instants se portaient d'un horizon à l'autre; les brillantes bonites, les dorades, plus belles encore, avaient quitté les profondeurs de l'Océan et passaient inquiètes sur le dos des lames tourmentées. Le gigantesque albatros, sombre précurseur de ces jours de deuil, avait envahi les airs, qu'il fouettait de son aile vigoureuse. Et maintenant, rien, absolument rien ne se meut, rien ne se montre sur l'Océan assoupi. C'est partout l'immobilité et le silence; la surface des eaux est aussi polie que la glace la plus pure ; le mouton du Cap a gagné les régions orageuses des pôles, les turbulents marsouins ont émigré vers des parages moins silencieux; l'Océan, l'air et le ciel semblent avoir demandé une trêve pour se reposer de leurs fatigues, et la corvette, au centre du vaste cercle qui l'emprisonne, est clouée et fixée sur sa quille de cuivre comme sur un rocher solide et sous-marin; ou si un dernier soupir d'agonie de l'Océan, après lequel tout meurt, un de ces soupirs que l'on devine plutôt qu'on ne les sent, dessine un léger dôme sur la surface des eaux, le navire, alors esclave docile de l'impulsion, se penche à tribord, puis à bâbord, comme le ferait un berceau à la dernière oscillation donnée par une nourrice attentive et tremblante; et puis l'immobilité pèse de tout son poids sur le pont et glace toute espérance dans le cœur. Le soleil a passé dix fois sur nos têtes, et rien n'annonce que la nature veuille se réveiller ; c'est toujours et partout la triste harmonie de la mort, la grave majesté du silence; c'est Dieu qui semble méditer une nouvelle création et vouloir corriger son œuvre imparfaite. La constance du matelot se lasse; ses muscles s'énervent dans cette écrasante inaction, à laquelle il ne voit point de limites ; son pied impatient a beau frapper en mesures égales et régulières les bordages du pont attristé ; il a beau humecter de sa langue à demi séchée le dos de la main qu'il agite à l'air pour chercher à deviner de quel côté soufflera la première brise, rien ne lui dit que ses vœux sont près d'être exaucés, rien ne lui dit qu'ils le seront un jour. Dans sa rageuse impatience, il s'empare d'un mousse, et, armé d'une rude garcette, il fouette le pauvre souffre-douleur du bord, dont le cri aigu doit, selon sa croyance inhumaine, appeler la brise oubliée.

Les terribles jurons qui avaient autrefois accompagné la voix de la tourmente, retentissent plus rudes et plus énergiques; c'étaient alors des élans de colère contre une puissance avec laquelle on pouvait du moins essayer de lutter; aujourd'hui, ce sont les cris de fureur du lion pris dans des réseaux de fer. L'ennemi est là sous les pieds, sur la tête; il ne vous touche pas, il ne vous heurte pas; il est, il vit partout, terrible et puissant, et vous ne le voyez nulle part.

Comment frapper l'invisible? Comment vaincre ce qui est et ce qui n'est pas?

Si, pour s'attacher encore à une dernière espérance, on livre à elle-même la haute voile du navire afin de s'assurer que dans une zone plus élevée il ne règne pas le même silence, la lourde voile tombe de tout son poids, pèse sur la vergue, vainement tourmentée, et semble un linceul mortuaire jeté sur un cadavre.

Vous avez vu le calme du jour; celui de la nuit est plus imposant et plus solennel encore, car ici un contraste de chaque instant vous rappelle que vous seul êtes dans l'inaction. Canapus et Sirius, ces deux plus éclatants soleils de l'hémisphère austral, dont les blancs rayons nous arrivent si vifs et si limpides, se lèvent pleins de force; autour de ces magnifiques globes se montrent tour à tour, marchent et s'effacent comme d'humbles tributaires ces légions immenses d'étoiles qui peuplent l'immensité des cieux, et quand tout se meut là-haut, tout est immobile ici-bas; quand tout se dresse et monte, s'abaisse et se couche, vous seul, stationnaire dans le monde, vous n'avez point de vie, vous seul êtes mort au centre d'un monde vivant.

Cependant l'équipage, affaissé par la lassitude de l'inaction, s'assied sur la drome et les porte-haubans, les regards tournés vers le point de l'espace d'où est partie la dernière brise. Triste et recueilli, il attend avec la résignation d'un condamné que l'heure de sa délivrance arrive. Tout à coup il se lève frappé comme par une commotion électrique : le cou tendu, les yeux d'abord ouverts sans rien voir, il écoute le silence et regarde marcher l'immobilité; mais il a senti



Le calme plat.

sur son visage un léger et imperceptible frémissement qui lui dit que ses bras vont être occupés et ses heures vivifiées... Il ne s'est pas trompé, la surface de l'eau se brise, se ride; ce n'est plus cette nappe immense d'huile dont rien n'altérait la pureté, c'est une onde qui se meut et chemine: le léger courant s'élargit dans sa marche, et déjà le navire bruit et frétille; les voiles, déroulées, frôlent avec un doux murmure; les mâts, coquets et élancés, se courbent avec grâce; un petit sifflement aigu s'échappe de toutes les manœuvres; le beaupé de la corvette se lève avec majesté, et l'avenir s'ouvre à tous radieux et consolant.

De tous les grands phénomènes que la mer offre à l'admiration des hommes intrépides qui osent parcourir les océans, le calme plat est sans contredit le plus menaçant, le plus terrible, le plus dangereux, le plus dévorateur; la vie marche avec la tempête qui mugit, elle s'éteint avec le calme qui se tait. L'énergie de votre ennemi vous donne de l'énergie, et l'on ne se redresse qu'auprès de qui essaye de nous courber. Rien n'est mortel comme l'attente et le repos!

Maintenant avez-vous une idée d'un calme plat au milieu de l'Océan?

XLII

ILES SANDWICH

Le colonel Brack et moi. — Un homme à la mer. — Mort de Cook.

Encore une explication indispensable peut-être, quoique j'aie refusé jusqu'à présent de la croire nécessaire. Il m'a été dit que quelques lecteurs, irrités sans doute de mes allures de franchise dans le récit de tant de faits où j'ai figuré comme héros ou comme spectateur, se sont malicieusement demandé s'il était bien probable que j'eusse pu si fidèlement retenir jusqu'à ce jour les minutieux détails qui devraient pourtant corroborer à leurs yeux la vérité de mes relations. Du doute à l'incrédulité absolue il n'y a qu'un pas; eh bien! ce pas, je ne veux point qu'on le fasse, et, puisqu'on exige encore des noms propres, en voici. Au surplus, la chose est curieuse en elle-même, et cette anecdote n'est pas la moins singulière de mon livre.

Eh, bon Dieu! si je vous disais les mille et mille incidents fantastiques dont ma vie a été traversée, si vous aviez pu me suivre depuis ma sortie du collége jusqu'au moment où j'écris ces lignes, vous vous seriez convaincus, vous dont les jours se succèdent calmes et réguliers, que peu d'existences ont été plus rigoureusement heurtées que la mienne, et que ce que d'autres nomment un accident, un malheur, je l'appelle, moi, une habitude, presque une nécessité.

Or, écoutez :

Dans une de mes courses aventureuses loin de Rio-Janeiro, j'avais pris pour guides deux noirs assez intelligents, mais malheureusement fort poltrons, qu'un ébéniste de la rue Droite m'avait *loués* moyennant quatre pataques par jour. Tant que nous fûmes dans les environs de la cité royale, les deux coquins se montrèrent dociles à mes ordres et fort disposés à

recevoir les corrections que j'étais en droit de leur infliger en raison de leur paresse et de leur mauvais vouloir, qui commençait à pointer; mais, je l'ai dit, je ne sais point frapper un esclave, par cela seul peut-être que chacun se donne cette liberté et que les lois l'autorisent. Un obstacle à la résistance, à la bonne heure! un acte d'omnipotence contre qui s'incline, cela est lâche et dégradant à la fois.

Il y avait trois jours que j'étais en route, tantôt sur un chemin battu, tantôt à travers les bois, les rares plantations, les ruisseaux et les savanes; mes deux guides, dans leur mutinerie, n'étaient plus mes guides, et je voyais bien que je leur rendrais un grand service en rebroussant chemin, car les drôles avaient peur de tout, excepté de me déplaire. Cependant, comme je voulais poursuivre mes investigations et qu'on ne va jamais plus loin que lorsqu'on ne sait où l'on va, j'exprimai hautement ma pensée, et je donnai à cet égard des ordres si précis, que les deux noirs virent bien qu'il fallait obéir.

Pour le coup, je faillis à me repentir de cette témérité, et la nuit du quatrième jour de mon départ je fus contraint de coucher à la belle étoile, dans un hamac attaché à des arbres et suspendu à deux ou trois pieds du sol. Mes deux guides s'endormirent près de moi sans murmurer, pensant bien que cette leçon donnée à ma persévérance me forcerait à la retraite dès le lendemain. Je m'étais trop avancé pour reculer, et, comme ma course jusque-là n'avait que très-peu satisfait ma curiosité, j'allai encore de l'avant tout le jour suivant, en quête ardente de quelque aventure. Rien n'est ridicule comme une entreprise audacieuse sans résultat.

La nuit arrivait, et, malgré une longue marche sous un soleil fort irritant, je doublai le pas pour arriver à une sorte de clairière où je comptais trouver un gîte. J'y parvins en effet, et mes noirs m'indiquèrent deux espèces de huttes désertes où nous trouverions assez commodément à nous abriter. Après un repas extrêmement frugal, puisque mes provisions se



... Quand un navire se brise sur des rochers à pic. (Page 218.)

trouvaient presque épuisées, j'allais m'endormir quand un bruit assez intense réveilla mon attention et surtout celle de mes timides compagnons de course. Ils posèrent vivement l'oreille à terre et me firent signe de ne pas bouger. Tout à coup ils se dressèrent, et d'une voix tremblante : « *Bouticoudos! Bouticoudos!* » me dirent-ils.

J'eus peur; je m'armai de mes pistolets, je sortis de la cabane ayant les noirs sur mes talons, je jetai de tous côtés un regard investigateur: le bruit approchait par intervalles. Le mot *bouticoudos*, répété de nouveau par les esclaves, me fit tressaillir. Je m'élançai à tout hasard, je tombai, je me relevai, je repris mon élan, je me sentis poursuivi, traqué, enveloppé, atteint; je perdis la tête, la raison, toute énergie, et je ne saurais vous dire le chemin que je fis en quelques heures. Croyez-moi, la peur est la plus contagieuse des maladies. Qu'était-ce donc que ce bruit si terrible, si effrayant? Je l'ignore; peut-être celui d'une chute d'eau, peut-être aussi celui d'un orage qui grondait dans le lointain, et plus probablement encore celui d'un cerveau en délire. Bref, je m'étais sauvé comme si j'eusse été attaqué par deux jaguars, et le résultat de ma poltronnerie fut la perte de mes plus riches albums, de mes boîtes de papillons et d'insectes, et de quatre ou cinq cahiers de notes auxquelles j'attachais un grand prix.

J'arrivai à Rio, puis en France, non consolé, et si j'ai cru jamais à une impossibilité, c'est à celle de retrouver mes chers croquis et mes précieux documents.

Eh bien! il y a peu de temps, le brave colonel Brack, aujourd'hui général, alla faire un voyage au Brésil; il pénétra dans l'intérieur de ce vaste empire, il s'enfonça dans les solitudes, et il trouva dans une cabane de sauvages des notes et des albums qu'il devina dessinés et écrits par moi, et qu'il me rapporta un certain jour, aussi joyeux que je le fus moi-même de rentrer dans mes richesses, que je caressai comme des amis qu'on a pleurés morts. J'ai nommé le colonel Brack : il y a des faits pour la constatation desquels on est bien aise de trouver un appui.

C'est là pourtant une de ces demi-aventures qui me sont familières et que j'avais oublié de vous raconter jusqu'à ce jour. Reprenons maintenant le cours de mon récit.

J'ai dit avec quel sentiment de regret je quittai Guham. On se fait de douces habitudes, on contracte

de saints engagements qu'on voudrait tenir; un coup de canon retentit, et le devoir élève la voix pour tout détruire, pour tout bouleverser.

Nous levâmes l'ancre par un temps favorable, et nous vînmes en face d'Agagna descendre le généreux gouverneur des Mariannes, qui avait voulu nous accompagner pendant quelques heures.

La brise souffla vigoureuse, la ville s'effaça petit à petit, les élégants cocotiers plongèrent dans les flots, et nous restâmes bientôt en face de nos souvenirs.

Tous nos malades avaient repris les forces et la santé, nos vivres étaient frais, et, quoique la traversée dût être longue, les visages s'étaient épanouis, car la lèpre n'avait frappé personne, ce que les habitants du lieu regardèrent sans doute comme un miracle.

Rotta, Agrigan, Tinian, Seypan, Aguigan, Anataxan, glissèrent devant nous, toutes avec leurs larges cratères béants, et trois jours après, loin de toute terre, nous naviguions au sein du vaste Océan. Tout à coup : « Un homme à la mer !... un homme à la mer !... »

Parmi les épisodes nombreux et souvent si dramatiques qui font la vie du marin, j'ai oublié de classer celui-ci, assez chaud, assez palpitant d'intérêt, je pense.

Quand un navire se brise sur des roches à pic contre lesquelles cadavre de vaisseau et cadavres d'hommes sont vomis et mutilés; quand un naufrage engloutit tout, corps et biens, dans un désastre; lorsque, sombrant en pleine mer, tout disparaît à la surface des eaux..., officiers, matelots et passagers trouvent peut-être un sujet de consolation dans cette pensée : *Nous mourrons tous*, dont vous auriez tort d'accuser l'égoïsme, car vous n'avez pas réfléchi encore.

Moi, voyez-vous, j'ai longtemps médité au milieu des périls de toute sorte que j'allais chercher, et j'ai compris qu'un monde bouleversé nous trouverait moins émus qu'une catastrophe particulière, individuelle, isolée. Est-ce une contradiction morale? Eh, bon Dieu! combien n'y en a-t-il pas dans le cœur humain!

Si un homme meurt sur un navire, il se dit à ses derniers moments : La mer va m'engloutir; ma tombe sera partout et nulle part; les flots ne gardent point de trace de ce qu'on jette à leur voracité, et, quelques instants après m'avoir livré à eux, on cherchera vainement les restes de celui qui vient de s'éteindre pour toujours!

Eux pourtant, ces froids amis qui passent encore à mes côtés en jetant sur moi un regard peut-être, hélas! sans intérêt, ils vont continuer leur course aventureuse, ils vont visiter de nouveaux climats, se promener sous des cieux nouveaux, et puis ils reverront leur patrie, leur famille, ils jouiront de leur gloire, ils seront heureux de leurs peines passées, ils diront à ma vieille mère que je suis mort dans une traversée... Et la vieille mère priera pour son fils, que des milliers de poissons auront déchiqueté et dévoré en son cercueil de toile.

Mais dans un malheur général l'âme s'agrandit, le cœur se fortifie; les vents, les flots, la foudre, éclatent sur votre tête : vous vous retrempez à leur fureur, à leurs menaces; plus la lutte est ardente, plus vous trouvez de forces pour en triompher, et si, vaincu enfin, vous succombez sous la puissance des éléments coalisés, vous vous dites encore : Rien ne restera de nous ici-bas qu'un souvenir. On ne cherche pas un homme seul qui meurt et qu'on sait bien mort au milieu de tant d'autres hommes vivants, tandis qu'un monde entier volera à la recherche d'une infortune douteuse.

Le plus poignant des désespoirs pour celui qui dit adieu à la vie ne doit pas être de mourir haï, mais bien de mourir oublié. L'oubli, selon moi, est une seconde tombe, plus muette cent fois que celle qu'on nous creuse dans la terre; l'oubli est toujours un châtiment, la haine peut être une consolation.

Un homme à la mer!

Si la nuit est sombre, si les vents sifflent, si la tempête mugit, l'équipage à son poste répète tout bas : *Un homme à la mer!* C'est l'affaire de quelques instants; le navire marche, on constatera dans le livre de quart, en phrases assez peu correctes, qu'un homme est tombé à l'eau et que le gros temps n'a pas permis qu'on lui portât secours. Tout est dit, tout est fait.

Si la brise est fraîche, il y a émotion, je vous l'atteste, sur les flots et le navire, car le succès est au bout des efforts.

Un homme à la mer!... Vite, saisis la hache, coupe le filin!... La bouée de sauvetage tombe, se tient debout; l'homme nage, il nage encore, il s'encourage dans cette pensée que ses amis ne l'abandonneront pas, il voit le point de repos qui lui est offert, il va à lui, l'atteint; une lame infernale le lui arrache, il nage toujours, il le saisit enfin, il s'y cramponne, il s'assied là comme sur un siége mouvant, il s'y tient debout, et, se balançant avec lui, il jette un regard effrayé vers le navire qui s'échappe, car, voyez-vous, dès qu'il a pris son élan, un vaisseau bondit avec tant de force, que rien ne peut l'arrêter à coup sûr et sans lenteur; le jeu des voiles, si savamment combiné, se fait par des lois connues et régulières; telle *corde* ne peut être dénouée avant telle autre (et je ne parle point le langage du marin pour être mieux compris de tous), telle voile ne peut être *pliée* qu'après telle autre, ou tout est compromis, hommes et *bâtiment*. C'est une assez lourde maison à faire mouvoir, toute fringante qu'elle paraisse, qu'une corvette à la mer, car elle aussi, il faut qu'elle ait des flancs robustes, des bras robustes, une quille robuste de zinc ou de cuivre.

L'homme à la mer remarque pourtant que le sillage se ralentit, on a masqué partout, on a viré de bord; une embarcation est mise à flot, de hardis gabiers l'arment avec la ferveur de l'amitié et de l'humanité. Eux aussi courent de grands dangers, eux aussi sont enlevés par la vague écumeuse; mais il y a là-bas un de leurs camarades près de succomber, qui les attend, qui compte sur leur courage, sur leur dévouement.

Le vent souffle avec plus de violence, le navire est compromis, la nuit arrive, sombre, menaçante... N'importe, le patron du canot ne change pas de route, il mêle sa voix à la voix de la tempête, il appelle, cherche, cherche encore; son œil fouille dans les ténèbres, il voit son ami debout sur la flèche de la bouée. « Là, là, mes braves, il nous a entendus. Nage! nage! brise les avirons, nous y sommes... Scie partout maintenant, ou vous le coulez bas!... Lof! une amarre! tiens ferme! hisse! hisse donc! Il est sauvé!... »

Mais le navire, où est-il maintenant? L'horizon s'est rétréci, le roulement du tonnerre étouffe le bruit du canon qui mugit. Les rafales soufflent de tous les points de l'horizon et le canot tournoie incessamment en dépit de l'homme de barre, qui lutte toujours avec le même calme, car c'est son métier, à lui, de ne céder que lorsque les forces manquent au courage.

La nuit passe tout entière sur cette terrible scène, nuit solennelle pour tous, effrayante dans la frêle embarcation, cruelle sur le navire, où, cramponnés au bastingage, matelots et capitaine promènent leurs regards avides sur chaque lame qui arrive et se brise... Tous se taisent par moments pour mieux entendre, mais les mugissements de la tourmente arrivent seuls jusqu'à eux.

— Le voilà! dit une voix consolante.

Un morne silence succède à ce cri répété par toutes les bouches; silence religieux, terrible, où le cœur frémit, où les âmes restent absorbées dans une seule et douloureuse pensée... *Ce n'était pas lui.*

Dans deux jours, demain, aujourd'hui peut-être, le canot, abandonné des hommes et de Dieu, sera le théâtre d'une scène de carnage; ces amis si chauds, si ardents, si dévoués, s'attaqueront avec fureur, se déchireront avec les ongles et les dents, boiront le sang l'un de l'autre, et, quand la faim et la soif auront été satisfaites, une nouvelle victime attendra dans d'horribles angoisses que son tour arrive de servir de pâture à un appétit sans cesse renaissant!

Voyez-les maintenant encore tous ces hommes naguère si énergiques! Les avirons immobiles flottent le long du bord; leurs bras se reposent croisés sur leurs poitrines haletantes, car les menaces de la faim sont déjà un horrible tourment, et pas un cependant n'accuse de son malheur celui qu'ils viennent de sauver : lui, au contraire, sera la dernière victime! Le désespoir a sa générosité.

Le canot monte et descend avec la lame; ces torses marins se balancent avec l'embarcation sans chercher à garder cet instinctif équilibre qui leur indique d'avance le moment où la vague fera donner de la bande à tribord ou à bâbord : ce sont des corps sans volonté, sans appui, sans vie... Tout à coup une voix indignée s'échappe brûlante comme d'une fournaise :

— Eh bien! canaille! notre courage est donc mort, nos forces sont donc anéanties? Quoi! pas une espérance! pas un dernier effort pour ramener au navire l'ami que nous sommes venus chercher! Aux avirons! Gabiers, aux avirons! Et si la corvette a f.... le camp, si elle a filé ses câbles, demain, tous à la fois, nous chavirerons cette coquille et nous boirons dans la grande tasse en nous serrant la main. Il vaut mieux boire de l'eau salée que du sang! Aux avirons, gabiers!...

C'est la secousse galvanique qui vient de réveiller un cadavre; les bras robustes se plient et se roidissent en mesures exactes, les flots sifflent, les yeux éteints reprennent leur éclat, les langues disent un de ces chants de matelots qui brûleraient les pages de mon livre si j'osais les lui confier, et il y a encore des regards d'amis qui se croisent, des serrements de mains qui s'encouragent; il y a là encore de nobles matelots prêts à recommencer, si le ciel apaisé daigne leur venir en aide, cette vie de sacrifices et de dévouement qu'ils se sont faite et qu'ils ont acceptée.

Mais le jour pointe à l'horizon, la vue se fatigue à traverser l'espace, le vent ne gronde plus avec la même violence. Tout à coup : *Navire! navire!* et la joie est dans toutes les âmes, une de ces joies qui rendent fou, incomprises par le reste des hommes, une de ces joies dont la violence égale presque une torture.

Navire! et de là-bas aussi on a vu sur les flots le canot aventureux qui fait force de rames pour rallier. Deux amis qui courent l'un vers l'autre se sont bientôt rejoints.

— En panne maintenant! des amarres à tribord! Ils sont là, ils accostent! Ont-ils sauvé Astier, lui qui en a sauvé tant d'autres?... Oui... non... si... le voilà! C'est lui qui est à la barre; Lévêque, épuisé, écrasé, lui a livré son poste.

— Sont-ils trempés! s'écrie Petit, furieux de n'avoir pas été choisi pour la corvée ou plutôt pour la fête. Quels canards! C'est égal, ce sont de braves gens, ce sont de vrais gabiers. Quel bonheur de se soûler avec des gaillards de ce calibre-là? n'est-ce pas, monsieur Arago?

— Tais-toi, bavard!

— Tiens, la joie, c'est un carillon, elle a dix langues, elle fait du bruit... Astier nous revient.

Les voilà tous à bord! Tous! et les regards ne se reposent que sur un seul.

— Allons, allons, il ne va pas mal! dit le docteur; vite pourtant un verre d'eau-de vie pour lui rendre ses forces.

— Cré coquin! s'écrie Petit, si on veut m'en donner autant, je me f... à l'eau! Est-il heureux, cet Astier!

Et ces matelots sauveurs, ces hommes intrépides qui viennent de lutter avec un courage héroïque, avec un dévouement si admirable contre une mort presque certaine, reprennent, tranquilles et satisfaits, leur train de vie accoutumé, et la corvette vire de bord, et le livre porte ces mots, éloquents par leur simplicité : *Aujourd'hui..., par un gros temps, un homme est tombé à la mer : c'est le gabier Astier, matelot à trente-six. Douze hommes se sont embarqués dans le petit canot, et, après huit heures d'un travail pénible, ils sont parvenus à ramener à bord leur camarade, qui les attendait hissé sur la bouée de sauvetage.*

— Eh bien! mon brave, dis-je à Astier le soir même de cet événement, à quoi pensais-tu quand tu voyais filer le navire?

— D'abord qu'il allait diablement vite.

— Et ensuite?

— Que la manœuvre se faisait bien mollement.

— Et encore?

— Je pensais que vous deviez être tous ici bigrement en peine de moi.

— C'est vrai! Sais-tu que c'est beau, cela?

— Je ne sais pas si c'est beau; mais cela est.

— Pensais-tu que l'on pût te sauver?

— Guère; mais quand on a des amis comme Barthe, Vial, Lévêque, Chaumont, Troubat, Marchais et Petit, on espère toujours.

— Je n'y étais pas, mille pipes! dit ce dernier, qui nous écoutait; mais si tu ne m'avais pas nommé, je t'allais démolir. Monsieur Arago, nous permettez-vous de boire à votre santé?

— Je ne t'en empêche pas.

— Dans quelle case votre eau-de-vie?

— Drôle! je ne t'ai pas dit...

— Ça va sans dire! Comment pouvons-nous trinquer sans ça?... Dans quelle case?

— Tiens, à côté de mon cadre.

— Oh! suffit, je le sais par cœur; il y en a une entamée dans le coin, à gauche... Merci, monsieur.

Le soir, Petit était soûl comme une grive; Astier, qui portait mieux la voile, résista au choc, et le lendemain on ne parlait plus à bord de l'événement de la veille.

Parmi les *distractions* de l'homme de mer, j'avais oublié celle-ci; vous conviendrez qu'elle valait bien la peine qu'on en dît quelque chose. Je ne sais pas où l'on trouverait un sujet de drame plus terrible et plus dévorant.

Cependant le point nous plaçait à peu de distance de la principale des Sandwich, et si les courants ne nous avaient pas drossés, nous devions bientôt voir à l'horizon cette pointe tachée de sang où Cook parla pour la dernière fois à ses intrépides matelots. L'œil à l'horizon, chacun de nous cherchait la nouvelle relâche à travers les nuages, et rien ne se montrait encore.

— Terre! crie enfin la vigie, terre devant nous!

Voici des hommes nouveaux, de nouvelles mœurs, une nature nouvelle; pour qui aime les contrastes, les voyages sur mer ont un attrait indicible, un seul pas lui montre les extrêmes.

La corvette avançait avec majesté, et en quelques heures nous nous vîmes contraints de faire petites voiles; mais la côte, que nous nous attendions à voir d'une hauteur immense, se dessina humble et chétive, partout fatiguée, osseuse, bizarre, sillonnée par de profonds ravins et déchirée par de larges criques où le flot s'engouffrait avec violence. Mais les nuages se dissipèrent enfin, et au-dessus d'eux, au-dessus même des neiges éternelles, dans les régions équinoxiales, se dressèrent trois têtes gigantesques dont nos regards avides ne pouvaient se détacher. Oh! cela était imposant et sublime, cela nous reportait vers le passé, car le tableau si bien décrit par Cook réveillait tous nos souvenirs... Écoutez ce passé.

Un jour, au lever du soleil, par un temps superbe, deux navires, dans la belle rade de Karakakooah, étaient mouillés à peu de distance l'un de l'autre; les trois immenses cônes de lave formant l'île d'Owhyée, l'écrasant de leurs larges pieds et la dominant de leurs têtes violâtres au-dessus des plus hauts nuages, reflétaient les obliques rayons qui doraient leurs flancs creusés par le bitume. Le Mowna-Laé s'élargissait comme pour ne rien perdre de la scène lugubre qui



Cook débarquant aux îles Sandwich.

allait se passer au milieu de la baie silencieuse; le Mowna Roah allongeait ses épaules anguleuses au-dessus de son frère, et le Mowna-Kak, l'aîné des trois, planait sur eux de toute sa tête chauve, dont l'ombre gigantesque se projetait jusqu'à l'horizon. Sur le rivage, c'était une terre labourée, fouillée, en désordre; on eût deviné qu'un combat sanglant y avait eu lieu la veille, car on voyait encore çà et là des débris de vêtements européens, des sagaies brisées, des casse-tête fendus, des lambeaux de manteaux de plumes et de casques à demi enfouis dans le sable. Les cocotiers de la plage étaient riants et se pavanaient dans leur majesté puissante; les bananiers étalaient à l'œil leurs fruits suaves, onctueux; les palma-christi élégants, plantés en allées serrées, voyaient, sous leurs feuilles dentelées, des hommes, des femmes, des enfants passer et repasser, se presser la main, se dire tout bas quelques mots à l'oreille, et piétiner, et danser, et jeter un regard avide vers la mer, où tout était immobile.

A terre, on eût dit une fête avec ses joies; sur les flots, on eût dit un deuil à briser l'âme.

C'est que cela était ainsi : le voyageur ne se serait pas trompé dans ses conjectures. Mais pourquoi ces choses et non pas d'autres? — Pourquoi, dites-vous? C'est qu'il y avait là, sur une pointe de rocher s'avançant dans la rade, une large tache de sang. C'est que le plus hardi navigateur du monde, le plus brave, le plus vrai, le plus entreprenant, était tombé là, percé par un poignard de bois durci au feu, au moment où il disait à ses officiers et à ses matelots de ne pas faire feu sur les insulaires. C'est que Cook était mort là, mort après avoir donné vingt mondes nouveaux au monde connu, et que ses débris mutilés, ceux qu'avait épargnés la dent des Sandwichiens, allaient être rendus à King, son successeur, et que la rade de Karakakooah se taisait pour mieux entendre le dernier adieu que le compagnon du grand homme allait lui adresser.

Un cercueil de fer est là sur le pont du navire où le pavillon britannique déploie à l'air son orgueilleux léopard. L'équipage, debout, le cœur serré, oppressé, les yeux remplis de larmes, la tête nue et courbée, attend le triste signal. Les vergues sont mises en pan-

tenne, partout le désordre, ce désordre qui dit le deuil et le découragement. Tout à coup le bronze tonne à tribord et à bâbord, les coups partent à distances égales ; l'île d'Owhyée s'en émeut, les naturels se sauvent dans l'intérieur des terres comme si l'heure de la vengeance était sonnée pour eux... Silence maintenant. Écoutez, écoutez : un bruissement a lieu, la mer s'ouvre et se referme, elle a reçu dans son sein, et pour l'éternité, l'immortel pilote qui l'avait soumise pendant tant d'années, celui qui l'avait si bien étudiée, si bien comprise, qu'elle n'avait plus rien à lui cacher du secret de ses calmes et de ses fureurs.

Les restes sanglants de Cook sont là, au fond de la rade de Karakakooah, mais sa gloire est partout, mais son nom vénéré est répété d'écho en écho dans toutes les parties du monde.

XLIII.

ILES SANDWICH

Kookini. — Baie de Kayakakooah. — Visite à la pointe où Cook a été tué.

L'histoire des voyages et avec elle toutes les histoires disent que Cook a découvert les îles Sandwich, qu'il dota du nom d'un grand ministre.

Eh bien! toutes les histoires ont menti, ou du moins toutes sont dans l'erreur, et il demeure avéré que c'est l'Espagnol Gaëtano qui, le premier, a découvert ce magnifique archipel agité par tant de commotions terrestres.

Les pirates infestaient les côtes ouest de l'Amérique; des combats heureux ou une longue et périlleuse navigation par le cap Horn pouvaient seuls fournir les moyens de ravitailler leurs navires appauvris par de pénibles croisières.



. . Des femmes couchées ou assises sur une planche nommée *paba*. (Page 222.)

Gaëtano leur fit une chasse à outrance, et dans une de ses courses chaleureuses vers l'ouest, il vit à l'horizon un point noir qu'il prit d'abord pour un vaisseau ennemi, et il mit bravement le cap dessus. C'était Owhyée. De retour à Lima, il écrivit à Charles-Quint, et, lui faisant part de son heureuse découverte, il demanda la permission d'en diminuer la position sur sa carte d'une dizaine de degrés, afin de ne pas la signaler aux écumeurs de mer, ce à quoi le monarque consentit par des raisons politiques dont on comprend la sagesse... Ainsi Gaëtano plaça la principale de Sandwich par 9 et 11°, au lieu de la placer par 19 et 21°, espérant par là mettre en accord sa gloire et les intérêts compromis de l'Espagne.

Au surplus, tant pis pour qui a le triste courage de se résoudre à cacher un succès; un autre vient plus tard qui se l'approprie en le publiant, et quoique les cercles de fer que le grand capitaine Cook trouva à Owhyée et la crainte que les insulaires témoignaient à l'aspect seul des armes à feu plaidassent la cause de Gaëtano, l'histoire des voyages est sage de désigner Cook comme le *trouveur* de ce groupe d'îles de lave, destinées à être un jour d'une grande importance dans les relations commerciales de l'Europe avec les Indes-Orientales. Quant à nous, dès que le vent nous eut accompagnés jusqu'à une lieue et demie de la côte, nous la longeâmes sous peu de voiles et cherchâmes la rade de Karakakooah, où nous voulions laisser tomber l'ancre.

Pendant toute la journée nous tournâmes la base gigantesque du Mowna-Laé sans que la montagne changeât sensiblement de forme, tant le cône est régulier. Nu au sommet, nu sur les flancs, à peine son pied présente-t-il à l'œil quelques touffes de palmistes sous lesquels le flot vient expirer. Le lendemain du deuxième jour, nous nous trouvâmes en face d'un petit village composé d'une vingtaine de huttes, d'où se détacha une pirogue pagayée par deux hommes qui mirent le cap sur nous. À peine arrivés à la portée de la voix, ils s'arrêtèrent pour nous adresser quelques paroles auxquelles nous répondîmes à l'aide d'un vocabulaire anglais, mais nous ne pûmes parvenir à leur faire comprendre que nous cherchions la rade de Karakakooah. Un autre petit village nommé Kaïah, situé au fond d'un ravin, se montra bientôt, et de là encore cinglèrent vers nous deux nouvelles pirogues portant une douzaine de naturels à la mine farouche, à la voix éclatante, qui, malgré nos signes d'amitié, refusèrent de monter à bord.

— Est-ce que ces marsouins ont peur d'être mangés? disait Petit à ses camarades. Je suis sûr qu'ils sont coriaces comme des veaux marins. Tenez, en voici un qui vient à la nage. Crè coquin! comme il coupe! ce n'est pas un homme, c'est impossible! il file six nœuds, le marsouin! ça me rapatrie avec lui.

En effet, un Sandwichien s'était jeté à l'eau, et, plus courageux que les autres, il nous aborda pour nous demander sans doute si nous voulions être pilotés jusqu'au mouillage; mais comme dans le lointain on découvrait, à l'aide des longues-vues, des bâtisses et une anse bien abritée, nous laissâmes là l'audacieux nageur, qui regagna sa pirogue, et nous cinglâmes vers Kayakakooah sans nous douter que Karakakooah était déjà derrière nous.

Mais le calme nous surprit en route; nous passâmes la nuit en face d'un village nommé Krayes, bâti sur un rocher à pic et de peu d'élévation, où la mer battait avec violence. Des feux allumés sur toutes les parties de la côte nous disaient que là aussi étaient des êtres vivants; mais leur existence devait s'y traîner bien souffreteuse et bien misérable, car la lave ne donnait prise à aucune couche de verdure, car tout était mort sur le penchant du cône, dans les flancs duquel bout le bitume en combustion.

Au lever du soleil, un grand nombre de pirogues à un seul balancier entourèrent la corvette; de chacune d'elles des femmes de tout âge, de toute corpulence, nous demandaient à grands cris la permission de monter à bord, et il n'était pas difficile de deviner ce qu'on voulait nous offrir en échange de nos bagatelles.

Chez ce peuple, hélas! les mots civilisation et pudeur n'avaient aucun sens, et nos refus peu méritoires leur donnaient sans doute une triste opinion de nos mœurs et de nos habitudes. Au surplus, il est juste d'ajouter que presque toutes ces femmes nues et onctueuses étaient d'une laideur vraiment repoussante.

A six heures, une grande pirogue à double balancier porta à bord le chef d'un village plus étendu que les autres; il entra chez le commandant et laissa sa femme sur le pont et à la merci des plus téméraires de nos matelots; nul ne voulut profiter de l'occasion, et peu s'en fallut, en revenant près de nous, que son mari ne la frappât, en raison du peu de succès qu'avaient obtenu ses charmes. Deux hommes qui l'avaient escorté dansèrent ou plutôt trépignèrent avec une sorte de mouvements convulsifs, accompagnés d'un chant guttural extrêmement désagréable; et comme la brise commençait à souffler, le pont fut bientôt déblayé de ces importuns visiteurs. Quelques heures après, nous laissâmes tomber l'ancre dans la rade de Kayakakooah, et chacun de nous, selon ses travaux, se prépara à de nouvelles excursions.

Quelque chose qui ressemble assez passablement à une sorte de ville bâtie en amphithéâtre était là devant nous, à deux encâblures de la corvette, et à peine notre présence fut-elle signalée à ses habitants réveillés, que de toutes les parties de la côte s'élancèrent un nombre prodigieux de belles et grandes pirogues à un ou deux balanciers, les unes pagayées par des hommes, la majeure partie par de jeunes filles à demi couvertes de pagnes soyeux, sollicitant avec mille grimaces et mille prières la permission de monter à bord. Ceci pourtant est une capitale nommée Kayerooah, et c'est de là sans nul doute que sont parties les mœurs des villages devant lesquels nous avions passé depuis deux jours. Serait-il donc vrai que toute agglomération fût corruptrice?

Assis au porte-haubans de la corvette, mon calepin sur mes genoux et mon crayon à la main, s'il m'arrivait de jeter un regard de convoitise sur une jolie visiteuse et de la prier de rester immobile afin de la dessiner, elle me donnait à entendre que près de moi la chose serait facile à exécuter, et qu'elle ferait alors gratis ce que de la pirogue elle ne voulait faire que pour un cadeau. Nous avions cru la civilisation plus avancée aux Sandwich, et nous étions en droit de penser que les Anglais, qui y possèdent plusieurs comptoirs, auraient dû corriger chez ce peuple si bon, si confiant, cette effronterie de libertinage qui a toujours quelque chose de révoltant et de triste à la fois.

Au milieu de ces pirogues si élégantes et manœuvrées avec une grâce extrême, se montraient parfois des femmes couchées ou plutôt assises sur une planche polie nommée *paba*, taillée en forme de requin. Dès qu'elles veulent avancer, elles s'étendent sur le ventre, et les mains leur servent de rames, en sorte que la moitié du corps est hors de l'eau. Si elles veulent faire une halte, elles se redressent, s'asseyent, et sont mollement balancées au gré de la houle. Je vous assure que tout cela est fort curieux à voir et à étudier.

Pour essayer leur légèreté à la nage, pour bien apprécier ce qu'on nous avait dit de l'admirable adresse des Sandwichiennes au fond des eaux, nous leur montrions souvent une médaille ou des sous attachés à l'aide d'une jarretière ou au bout d'un ruban, promettant le tout à qui s'en emparerait; nous les jetions d'un bras vigoureux le long du bord; tout à coup une douzaine de corps s'élançaient, disparaissaient et revenaient bientôt, escortant la plus habile ou la plus adroite plongeuse, qui nous montrait notre cadeau d'un air triomphateur. Nous ne nous lassions pas de ce spectacle si intéressant et si nouveau pour nous.

A neuf heures, une grande pirogue, plus élégante que les autres et montée par douze rameurs, conduisit à bord le chef de la ville. Sa taille était de six pieds trois pouces français, sa figure belle et douce, sa poitrine large, sa coiffure élégante, son sourire enfantin. Il était à moitié couvert d'un manteau qui nous permettait de prendre une juste proportion de toutes les parties de son corps, et il est rare de voir des hommes mieux constitués que ce chef sandwichien. Du reste, la manière décente dont il se présenta; son langage (et il parlait très-purement l'anglais); le choix de ses expressions; un enfant qui, armé d'un gracieux éventail, éloignait les insectes de sa personne; cet officier assez bien vêtu qui lui servait d'escorte; l'empressement marqué que mirent les pirogues qui nous entouraient à lui ouvrir passage; l'élégance, la propreté et la grandeur de son embarcation, tout nous convainquit bientôt que nous avions affaire à un personnage d'importance. Nous sûmes, en effet, quelques instants après, que c'était le beau-frère du roi, qu'il s'appelait Kookini, que les Anglais lui avaient donné le nom de John Adams, qu'il était gouverneur de Kayerooah et de toute cette partie de la côte, et le seul chef supérieur qui n'eût pas accompagné Ouriou-rion à Toïaï.

Dans la crainte de ne plus en trouver l'occasion, on voulut essayer sa force au dynamomètre; il s'y prêta de bonne grâce, et il fit marcher l'aiguille jusqu'à 93 ½, point où personne, depuis notre départ, n'avait encore atteint; sa vigueur rénale ne se trouva pas en proportion avec celle des mains.

Kookini promit au commandant un emplacement propre à établir son observatoire ; il l'assura que le lieu où il ferait ses opérations serait *tabou* (sacré) pour tous les habitants; mais il le prévint qu'avant de livrer les vivres dont nous avions besoin, il était indispensable qu'il en donnât avis au roi, ce qui nécessitait un délai de trois ou quatre jours. Il l'assura néanmoins qu'on pourrait, avec des objets d'échange ou des piastres, se procurer à terre quelques provisions; mais que pour de l'eau, elle était très-difficile à faire, parce qu'il n'y en avait pas de douce dans les environs et que les naturels n'en buvaient que de saumâtre. Il ajouta que si nous n'étions pas dans l'intention de changer de mouillage, il s'emploierait de son mieux pour nous faire obtenir tout ce qui nous serait nécessaire.

Satisfait de ses offres obligeantes, on se disposa à transporter les instruments à terre.

— Cré coquin ! me dit Petit en voyant descendre Kookini, le navire se déleste ; à la bonne heure, des matelots de cette façon, ça vous prendrait du pont même un ris à la grand'voile; quelle compagnie de voltigeurs, deux ou trois cents drôles ainsi taillés!

— Tu n'as pas osé lui rire au nez, comme au monarque guébéen.

— Je n'aurais pu, tout au plus, lui rire qu'aux genoux.

— C'est-à-dire qu'il t'a fait peur.

— Peur, lui! Eh bien! je vous jure qu'il me payera ce que vous venez de me réciter ici.

— C'est une plaisanterie de ma part ; je te connais, je sais que tu n'as peur de personne.

— Pas plus de lui que de cinquante autres comme lui. Dites-moi, monsieur Arago, est-ce vrai qu'il est gouverneur de la ville ?

— C'est vrai, et il nous a promis des vivres.

— Oui? C'est un brave. A-t-il promis aussi de l'eau-de-vie?

— Oui, aussi.

— C'est un César. Est-ce de l'eau-de-vie de Cognac?

— Pas tout à fait; on l'appelle ici de l'*ava*.

— Ah bah !

— Ava.

— J'ai compris. Cela soûle-t-il ?

— Beaucoup plus que le cognac.

— Alors, vivent l'ava et le noble gouverneur *Coquini!*

La rade de Kayakakooah est grande et sûre ; les hautes montagnes qui la défendent des vents les plus constants; la pointe Kowrowa, où périt Cook, située au nord, et celle de Karaah au sud, empêchent que la mer y soit jamais bien haute. La plage est belle ; quelques édifices et deux chaussées très-avancées offrent un sûr abri aux embarcations.

La ville de Kayerooah est d'une étendue considérable, mais les maisons, ou plutôt les huttes, sont si éloignées les unes des autres, principalement sur le penchant de la colline, qu'on ne peut guère les rattacher au quartier de la plaine, où du moins de petits sentiers battus figurent convenablement des rues et des passages. Plusieurs maisons sont construites en pierres cimentées; les autres sont faites de petites planches, de nattes ou de feuilles de palmistes très-bien liées entre elles et impénétrables à la pluie et au vent. La plus grande partie des toits est recouverte de goëmon, ce qui leur donne une solidité merveilleuse ; quelques solives bien ajustées et assujetties par des ligatures de cordes de bananier leur assurent une durée considérable, et depuis que nous fréquentons des pays à demi sauvages, les cabanes d'Owhyée me paraissent les meilleures. Elles n'ont presque toutes qu'un seul appartement orné de nattes, de calebasses et de quelques étoffes du pays. Là couchent, pêle-mêle, père, mère, filles, garçons, quelquefois même les chiens et les porcs.

Vus de la rade, deux ou trois édifices ont quelque apparence et font regretter de les trouver pour ainsi dire isolés au milieu des ruines. Le plus considérable est un magasin qui se détache en blanc sur toutes les autres cabanes. Il appartient au roi, qui en fait son garde-meuble, mais sans oser lui confier ses trésors, enfouis dans un souterrain. L'autre édifice est un *moraï* situé à l'extrémité d'une chaussée s'avançant dans la rade; le troisième est une maison appartenant à un des principaux chefs de Riouriou, lequel, avant de quitter la ville, a eu l'adresse de la faire *tabouer* afin d'en éloigner les curieux et les voleurs. On me donna à entendre que celui qui chercherait à y pénétrer serait à l'instant mis à mort, et que le maître de la maison était un homme très-cruel et très-puissant. Le quartier nord de la ville peut avoir une centaine de cabanes, dont la plupart n'ont pas plus de trois à quatre pieds de hauteur sur six de longueur. Les portes sont si basses, qu'on ne peut guère y pénétrer que ventre à terre, et l'on respire dans ces cloaques infects un air capable de renverser ceux qui n'y sont pas habitués.

Vous connaissez mon habitude de chaque relâche : ce que j'aime à voir d'abord, c'est ce que je crains de ne voir qu'une fois, c'est surtout ce que la foule dédaigne. Cook tomba entre Kayakakooah et Karakakooah. J'irai m'agenouiller sur la place fatale, non pas demain, mais aujourd'hui, mais une heure après avoir mis pied à terre. Quelques mots de renseignement me suffirent; mes provisions ne furent pas lourdes, on ne meurt pas de faim dans ce pays. Je pris mes calepins, je dis adieu à mes amis, et me voilà en route. J'avais fait quelques pas à peine lorsque je me sentis frapper sur l'épaule.

— Pardon de la liberté, me dit Petit, c'est moi.

— Que veux-tu ?

— Vous accompagner; j'ai entendu dire que vous alliez par là-bas saluer quelque chose, et je m'embête à bord.

— Eh bien ! reste à terre si tu en as la permission et laisse-moi tranquille. Je vais faire un pèlerinage ; cette course est un pieux devoir pour quiconque a l'occasion de le remplir, et l'on ne va là ni pour rire ni pour se griser.

— Je vous jure de ne pas me griser et de ne pas rire ; tenez, je serai triste comme si j'avais perdu Marchais, comme si vous aviez été *démâté* d'un bras. Est-ce que vous n'avez pas été content de moi dans ce village de galeux, aux Mariannes ?

— Si, mais il faut...

— C'est dit, je vous accompagne.

— Je ne t'ai rien promis, et pour...

— Suffit, je savais bien que vous accorderiez; vous n'êtes pas si bête de laisser Petit ici tout seul : il ferait quelque sottise. Comment donc s'appelle celui que nous allons pleurer ?

— Cook.

— Il paraît que c'était le *Coq* des marins de son temps. Et ces fabichiens l'ont tué !... et vous défendez qu'on les saborde ! Ça n'a pas le sens commun ; vous vous détériorez, monsieur Arago. Le premier qui nous regarde un tant seulement du coin de l'œil, d'un seul geste de ma main droite je le fais virer de bord lof pour lof.

— Point ; tu ne seras jamais qu'un querelleur, un vaurien.

— On dit que c'est mal de changer, je mourrai comme ça.

Et tout en causant, nous avancions le long de la plage sans galets. Un petit bourg nommé Kakooah s'offrit bientôt à nous; nous y entrâmes Petit et moi, et la première parole que prononça mon matelot à un insulaire surpris et presque effrayé de notre présence fut *ava*.

— *Aroué*, répondit le Sandwichien, *aroué* (non, je n'en ai pas).

— Parole d'honneur ! dit Petit, ils sont tous *à rouer*, ils n'ont que ça à vous jeter à la face.

— Tais-toi et viens; tu es un ivrogne!

— Ivrogne ! le moyen de l'être quand on n'a rien à boire !

Mais bientôt, appelés par un cri de l'insulaire à qui nous venions de parler, une vingtaine d'autres sortirent des huttes et nous entourèrent avec une curiosité ou plutôt une importunité qui devenait extrêmement incommode. Les jeunes filles surtout étaient si pressantes, que nous ne pûmes nous en débarrasser qu'à force de grains de verre, de bijoux de laiton et de petits miroirs. Pour un mouchoir nous aurions conquis tout le village.

Ainsi que les femmes de Kayakakooah, celles-ci étaient lestes et bien taillées, et offraient plus que dans la capitale un caractère de virilité qui faisait plaisir à voir. Plus nous avancions, plus le sol se dessinait âpre et rocailleux ; nulle part un chemin tracé; par-ci, par-là quelques touffes de papyrus donnaient un peu d'ombrage au piéton, mais le reste du sol était d'une aridité d'autant plus rigide, que pas un ruisseau descendant des montagnes ne jetait la vie aux racines du plus petit arbuste.

Bientôt un village nouveau, plus gai que le premier, s'offrit à nous au détour d'un immense quartier de lave vomie du Mowna-Laé. Petit prononça encore en entrant son mot favori *ava ;* une jeune et fort agréable fille lui fit signe d'attendre et lui en apporta quelques gorgées dans un vase de coco.

— Petit, lui dis-je d'un ton sévère, si tu bois, je t'abandonne ici, je te le jure.

— Mais ça n'est pas possible, mon gosier est brûlant, j'ai besoin de me rafraîchir.

— On ne se rafraîchit pas avec du feu. Jette cette liqueur.

— Ne pas la boire, c'est tout ce que je peux vous accorder. Mais la jeter, c'est comme si vous m'ordonniez de battre mon père ou de vous f... une giffle.

Petit rendit le vase à la jeune fille en grommelant, et je fis accepter à la complaisante Sandwichienne, sans rien lui demander en retour, une jarretière rouge à laquelle elle parut attacher un grand prix.

Nous allions franchir les dernières maisons du village, escortés et presque menacés par les femmes, indignées de notre chasteté, lorsque des cris sauvages échappés d'une hutte appelèrent notre attention.

— On écorche quelqu'un là-bas, me dit Petit en portant la main à la poignée de son briquet ; ces gredins-là n'en font pas d'autres. Voulez-vous que nous allions fouiller?

— Attends, peut-être le bruit va cesser.

— Mais non, vous voyez qu'il redouble. On rit ici comme on pleure chez nous ; il est possible que ces hurlements soient les romances de l'endroit.

— Suis-moi; mais surtout de la prudence; nous ne sommes pas en sûreté ici, et tu sais que, pour la vengeance, les Sandwichiens n'y vont pas de main morte.

— En tous cas, s'ils osent nous attaquer, nous leur prouverons que nous ne sommes pas des *coqs* aussi faciles à plumer que celui dont vous m'avez parlé en partant.

Nous nous acheminâmes vers la cabane où retentissaient plus éclatants que jamais les cris frénétiques, et nous y vîmes, étendue sur une belle natte, la tête appuyée sur un oreiller chinois fort dur et recouvert d'une toile cirée très-joliment bariolée, une femme dans les douleurs de l'enfantement. Autour d'elle une douzaine d'autres femmes de tout âge, accroupies. lui tenaient les pieds, les mains, la tête, et braillaient à réveiller les morts et à tuer les vivants. De temps en temps, une seule, halelante, récitant à voix basse certaines paroles fort rapides, se jetait pour ainsi dire sur la pauvre souffrante, lui faisait respirer des grenades, lui mouillait la figure avec un linge trempé dans de l'eau jaunâtre, et massait les membres endoloris de l'infortunée avec une violence telle, que toute douleur devait être affaiblie à côté de celle que faisaient naître ses doigts nerveux. A notre aspect, il y eut un moment de silence, interrompu bientôt par de nouveaux cris auxquels on nous pria de nous joindre ; puis toutes les femmes se levèrent, hormis les quatre qui tenaient captifs les pieds, les mains et la tête, et la horde écumeuse se mit à danser en rond comme si elle assistait à une orgie. Il n'y eut pas moyen de l'échapper, nous nous vîmes contraints, Petit et moi, de nous mettre de la partie, et mon drôle de matelot y allait de si bon cœur, qu'il faisait à lui seul plus de tapage que quatre des plus robustes gardes-malades.

Un quart d'heure après notre entrée dans cette cabane, Owhyée comptait un *citoyen* de plus.

On porta la petite créature sur le bord de la mer, et quand nous eûmes distribué quelques *verroteries* à ces bacchantes en sueur, nous continuâmes *notre* route vers la pointe sacrée.

Nul incident remarquable ne vint nous distraire de la triste monotonie du paysage, et quoique nous eussions franchi plusieurs ravins assez profonds, nous ne vîmes pas la plus petite trace d'un courant d'eau douce. Cela est triste et lugubre.

Enfin nous arrivâmes à Kowlowa, que deux naturels, assis dans une pirogue, nous indiquèrent du doigt, comme s'ils eussent compris le motif de notre voyage. La rade de Karakakooah se déploya devant nous ; je me plaçai le front découvert sur le roc poli où je supposais que le noble capitaine avait été frappé mortellement, et je me reportai avec douleur vers ce jour funeste où était tombé le plus grand homme de mer dont l'Angleterre puisse s'enorgueillir.

— Tenez, me dit Petit, à qui je ne songeais plus, plantez à côté ce jeune bananier que je viens d'arracher de là-bas ; ces satanés *habits rouges* ne lui ont pas fichu seulement une petite pierre ou une croix avec son nom ; soyons plus justes qu'eux, et que ça lui porte bonheur.

Ainsi fîmes-nous. Je dessinai la place fatale, le fond de la rade de Karakakooah, où l'on découvre une assez belle végétation et un large rideau de cocotiers sous lesquels sont bâties un grand nombre de huttes, et nous revînmes sur nos pas, mornes et silencieux.

Cependant la nuit nous gagnait de vitesse ; nous couchâmes dans un des villages où nous étions déjà connus et où l'on nous attendait ; nous distribuâmes aux importunes femmes toutes les bagatelles dont nous nous étions munis prudemment, et, grâce sans doute à notre générosité, nous ne fûmes nullement

inquiétés par ces sortes de mendiants, qui veulent bien qu'on leur donne, mais qui, par compensation, vous offrent aussi quelque chose. L'égoïsme n'est pas dans la nature des Sandwichiennes.

XLIV

ILES SANDWICH

John Adams. — Moral. — Mœurs. — Supplice.

Sir Adams m'attendait dans sa demeure, car, s'étant aperçu à bord que je dessinais, il me pria de faire son portrait, ce à quoi j'avais consenti. Sa case, beaucoup plus aérée que celles que j'avais déjà visitées, était meublée avec goût. Il y avait là un lit élégant, mais sans matelas; deux chaises d'osier fort propres, une table en acajou, un grand nombre de belles nattes, plusieurs oreillers indiens, bariolés d'une façon très-originale. Sur les murs on voyait quelques trophées d'armes, que je convoitais du regard, et, dans un mauvais cadre, la figure du grand Tamahamah, peinte par je ne sais quel vitrier voyageur.

Kookini, me voyant entrer, se leva et me tendit la main; puis je m'assis sur une natte de Manille, et à peine me fus-je installé, que deux femmes d'une vingtaines d'années vinrent à moi, me couchèrent, appuyèrent doucement ma tête sur un des plus riches oreillers, et se mirent à me masser avec des cris et une force telle, que j'en étais tout brisé. Je demandai grâce pour une politesse si exquise et si délicate, et je remerciai mes deux vigoureuses antagonistes en leur faisant accepter un petit miroir et des ciseaux, faibles présents qu'elles acceptèrent avec reconnaissance, puisqu'elles me proposèrent de recommencer sur-le-champ l'opération que je les avais priées d'interrompre.



Sir Adams (Kookini).

Quant à Kookini, dès que j'eus achevé son croquis, sur lequel il appuya un fort gros baiser, il me donna à goûter d'un excellent vin de Madère, versé dans des verres en cristal, et m'invita à dîner pour le lendemain. Puis, m'offrant un oreiller, une natte et une de ces belles armes suspendues aux parois de sa case, il me demanda si j'étais content de lui et si je lui ferais l'honneur de nouvelles visites. Je lui répondis que je ne passerais pas un jour à Kaïrooah sans venir le voir, et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

En sortant, je vis, couchées sur des nattes et enveloppées dans une immense quantité d'étoffes de papyrus, les deux épouses de Kookini. Figurez-vous des êtres monstrueux, des phoques, des hippopotames. Ces masses énormes constituent ici la véritable beauté; on n'y est réellement considéré qu'en raison du volume, et toute svelte et fringante Parisienne y serait traitée avec mépris. Au surplus, ces colosses informes avaient un caractère de physionomie plein de douceur et de bonté; leurs pieds et leurs mains étaient d'une délicatesse merveilleuse; les dessins qui ornaient leurs joues, leurs épaules et leurs jambes d'éléphant, étaient faits avec un art infini, et l'une d'elles était même tatouée sur la langue. Mais patience; ces deux Vénus de Kookini ne sont que de petites miniatures; d'autres ravissantes merveilles m'attendaient à Koïaï.

Il n'y a pas de hutte à Kaïrooah où, quand vous vous présentez, on ne vous propose de vous masser

comme première cérémonie de réception. Cela fait, il y a honte et péril à rester auprès des femmes qui les habitent, perpétuellement étendues sur des nattes plus ou moins bien tressées, et rien n'indique que la morale et la civilisation soient près de régénérer ce peuple, qui, du reste, ne voudrait peut-être pas du progrès.

La journée était belle ; je la mis à profit pour parcourir la ville et entrer dans un grand nombre de cases. Partout la paresse et le vice couchés sous d'énormes pièces de pagnes, partout une vie dépensée dans le sommeil ; et le dégoût se mêle à l'indignation pour flétrir des chefs, des gouverneurs, un roi, qui laissent aux portes mêmes de la ville tant de terres incultes, quand la privation et la misère dévorent un si grand nombre de familles. Dans une de ces huttes, au haut de la colline, je trouvai quatre jeunes filles, la tête à demi cachée dans les quatre angles du logis, pleurant, criant et trépignant à la fois ; puis, sur un signal donné par une autre femme un peu plus âgée, assise au milieu, elles tournèrent la tête, se regardèrent un instant en riant, reprirent, une minute plus tard, leur premier exercice avec des larmes véritables, rirent de nouveau, et se groupèrent enfin, paisibles et satisfaites, autour de la femme qui semblait présider à ce singulier manége. J'en voulus connaître la cause ; mais il me fut impossible de me faire comprendre, de sorte que je ne sais pas encore si c'est un amusement, ou une joie, ou une scène de deuil.

Au surplus, la cérémonie du massage me fut encore offerte avec instances, et je repoussai les ferventes prières qu'on m'adressait à cet égard, mais non sans avoir enrichi ces drôlatiques comédiennes d'un hameçon, de quelques épingles, d'un ruban rose et d'un petit miroir de deux sous. Je n'avais pas vu d'aussi jolies filles à Kaïrooah, et je n'en avais trouvé nulle part qui eussent plus de grâce et un sourire plus engageant.

Dans une case voisine de celle-ci, et où j'entrai parce que la porte en était fermée, je ne trouvai personne ; mais dans le fond, sur une pièce de bois soutenue par quatre pieux artistement découpés, on voyait un petit buste de Napoléon en plâtre bronzé, entouré de jolis poissons secs, mêlés à des folioles de cocotier finement dentelées.

J'étais occupé à dessiner ce grotesque monument, lorsque le maître du logis entra, et me dit d'un ton grave et solennel ces trois mots prononcés avec une grande difficulté : *Cook! Tamahamah! Napoléon!*

Ce devait être le Tacite de la ville, l'historien en honneur de l'archipel. Je le saluai avec affection, et il me tendit la main d'une façon si grotesque et si fantasque à la fois, que peu s'en fallut que je ne lui éclatasse de rire au nez.

De la ville à la haute colline qui garantit la rade des vents du nord-ouest, il y a peu de chemin à faire, et je promenai de là mes regards sur tout le paysage, beau, imposant, pittoresque. C'est de cette colline que les habitants tirent toute leur subsistance, et le cœur se soulève de colère à l'aspect des deux plaines désertes et abandonnées qui circonscrivent de riches plateaux.

Ici, en effet, les cocotiers, les rimas, les bananiers, les tamariniers et les palma-christi ont une sève admirablement vigoureuse, tandis qu'au pied nulle plantation, nul bouquet d'arbres, ne se dessinent pour protéger les naturels contre cette accusation de paresse dont les ont flétris tous les voyageurs.

A la vérité, si l'on assiste au repas des Sandwichiens, qui ne mangent guère que lorsqu'ils ont faim, on se demandera peut-être à quoi leur serviraient des terres labourées et de riches plantations d'arbustes utiles. Aux Mariannes, nous avions été déjà frappés de la sobriété des habitants de Guham ; ici un Mariannais serait un glouton, un ogre qu'il faudrait chasser de la ville, et un Européen y mourrait d'inanition s'il lui fallait se contenter de la ration du plus vorace Sandwichien.

Tamahamah, pendant son règne si agité, si glorieux, avait fait des concessions de terrains à ceux de ses sujets qui consentiraient à les cultiver, se réservant de punir les demandeurs qui n'auraient pas rempli leur tâche avec activité ; mais son fils Riouriou a laissé le peuple agir selon ses caprices, et les terres sont demeurées stériles.

Au reste, cette triste apathie des Sandwichiens pour la culture, ils la portent encore dans toutes les habitudes de leur vie, et tel est le résultat nécessaire de l'inertie de leur roi. Tamahamah élevait-il la voix pour annoncer une bataille à livrer aux ennemis que lui avait légués son père, toutes les populations étaient debout : hommes, femmes, enfants et vieillards se rangeaient, impatients, sous des chefs intrépides ; chacun, au milieu de la mêlée, faisait son devoir de guerrier fidèle et dévoué, et la paix se consolidait. On dit aujourd'hui que le roi d'Atoaï a levé l'étendard de l'indépendance, qu'une lutte est permanente entre les deux monarques, et nulle cité ne s'agite et nul soldat ne songe à combattre ; Riouriou s'endort au milieu de ses femmes.

Le gouverneur Kookini a deux maisons à Kaïrooah : la première, celle où il me reçut, est sa maison de plaisance ; l'autre est sa citadelle, défendue par deux obusiers sur lesquels on lit : *République française*. Non loin de là, et à côté du grand moraï, est une espèce de rempart en terre et en pierre, où sont braquées une vingtaine de pièces de petit calibre, protégées par des casemates ou hangars recouverts de feuilles de cocotier. On trouve là cinq ou six guerriers sans vêtements, portant un fusil sur l'épaule, et allant d'un pas rapide de l'un à l'autre bout de la fortification.

La sentinelle marche, au contraire, à pas très-lents le long du rempart qui fait face à la mer ; et au son d'une clochette agitée par une autre sentinelle, la première fait volte-face pour continuer ses évolutions. Chaque faction est d'un quart d'heure ; c'est trop pour épuiser la constance et la force de ces guerriers. C'est à côté de ce grotesque bastion, qu'une compagnie de nos voltigeurs prendrait en une heure avec des cravaches, qu'il faut passer pour aller visiter le tombeau de Tamahamah, vers lequel Bérard et moi, en dépit de quelques sinistres avertissements, nous nous dirigeâmes d'un pas tranquille.

Deux Sandwichiens que nous avions pris pour guides nous escortèrent jusqu'à la citadelle, en refusant de nous accompagner plus loin, et en prononçant avec effroi le mot *tabou* (sacré) ; mais, voyant notre résolution bien arrêtée, ils nous prièrent de nous détourner de notre chemin pour venir rendre un hommage de respect aux cendres d'un de leurs chefs les plus aimés et les plus glorieux. Une pierre de taille, de trois pieds de long sur deux de large, marquait la place sacrée ; les deux Sandwichiens s'en approchèrent dévotement en prononçant quelques paroles à voix basse, parmi lesquelles je crus entendre le mot Tamahamah ; puis ils grattèrent avec leurs pieds le sol voisin de la pierre, le frappèrent du talon et piétinèrent d'une façon fort grotesque.

Après cette cérémonie, ils nous prièrent de les

imiter, ce à quoi nous consentîmes de la meilleure grâce du monde. Bérard surtout sautillait comme un chevreau, et me regardait sans rire ; moi, je m'en donnais à cœur-joie, et si les deux Sandwichiens n'avaient pas été satisfaits de nos témoignages d'affection et de respect pour leur héros, ils auraient été fort ridicules et fort injustes; mais il n'en fut pas ainsi, et, dans leur contentement, peu s'en fallut qu'ils ne nous adorassent comme leurs dieux à la gueule béante.

Avant de pénétrer dans le moraï, que les Sandwichiens regardent comme un lieu saint et révéré, on se trouve en présence d'un édifice solidement bâti en varech, renfoncé, en saillie aux angles, et recouvert d'une quadruple couche de feuilles de bananier entrelacées avec un art infini. Il est haut d'une quarantaine de pieds, impénétrable à tout regard. La porte d'entrée en est basse, en bois rouge, avec quelques ciselures, fermée par de fortes solives en croix et un cadenas énorme. C'est le lieu où sont pieusement gardés les restes du grand roi dont on ne prononce ici le nom qu'avec une respectueuse vénération. En vain cherchâmes-nous, Bérard et moi, à plonger un œil indiscret jusqu'au fond du monument : partout un double mur serré et compacte punit notre curiosité, et lorsque, nous croyant à l'abri de toute investigation, nous voulûmes tenter, à l'aide d'une lame de sabre, de nous faire jour jusqu'au delà de la première enveloppe du tombeau, un cri terrible arriva jusqu'à nous, poussé par trois Sandwichiens cachés dans une petite hutte et préposés à la garde du saint lieu, et le mot sacramentel *tabou* nous arrêta tout net, car nous n'ignorions pas qu'il y avait grande témérité à le braver.

Cependant, sans trop paraître déconcertés par les menaces des naturels qui nous regardaient de la plage, du camp retranché et de la limite du terrain sacré, que nul n'osait franchir, nous entrâmes dans le moraï, fermé par une haie de deux pieds de haut. A peine en eûmes-nous franchi le seuil, que les insulaires les plus rapprochés se jetèrent à genoux, puis ventre à terre, et, en se relevant un instant après, ils parurent étonnés que le feu du ciel ne nous eût pas encore consumés. Aussi, profitant de la permission que la clémence de leurs dieux nous accordait, nous visitâmes et étudiâmes dans ses plus petits détails ce champ du repos éternel.

C'est un espace à peu près carré de trois cent cinquante pas au moins, où sont dressés çà et là, les unes debout, les autres assises sur des pieux peints en rouge, les statues des bons rois et des bons princes qui ont gouverné l'île. Ces statues, grossièrement sculptées, sont colossales; la plus grande de ce moraï a quatorze ou quinze pieds de haut, et la plus petite n'en a pas moins de six. Elles ont toutes les bras tendus, les mains fermées, les ongles longs et crochus, les yeux peints en noir et la bouche ouverte. Cette bouche est un four énorme où le prêtre dépose, le jour, les offrandes que les fidèles lui confient, et qu'il vient ressaisir la nuit, en annonçant au peuple crédule que les dieux sont satisfaits. Dans la gueule d'une de ces images étaient encore, à demi pourris, de gros poissons, des régimes de bananes et deux ou trois pièces d'étoffes de papyrus, tandis que plusieurs autres portaient sur leurs épaules des débris d'oiseaux au plumage rouge, collés à l'aide d'un mastic noir et gluant.

Les statues, debout ou assises, rappelaient, je vous l'ai dit, les rois vénérés; mais d'autres idoles renversées et à demi recouvertes de galets figuraient les princes ou les chefs voués au mépris et à l'exécration des hommes. Douze statues étaient encore debout ; trois seulement étaient renversées. Heureux insulaires ! vos dieux vous ont protégés dans leur bonté ! Au milieu du moraï est une bâtisse beaucoup plus grande encore que le tombeau de Tamahamah et aussi solidement construite, dans laquelle on garde avec assez d'indifférence des meubles européens du plus haut prix, cadeaux faits, il y a peu d'années, par le roi d'Angleterre au puissant monarque des îles Sandwich. Georges IV reçut en échange de ces magnifiques meubles, dont on comprenait à peine l'usage ici, des manteaux de plumes, des casques d'osier et plusieurs éventails en jonc fort bien tressé, ornant aujourd'hui une des salles du beau musée de Londres. Entre cousins, on se doit des égards.

De retour du moraï, Bérard et moi, nous nous trouvâmes entourés par les naturels avec une curiosité si empressée et pourtant si craintive, que nous reconnûmes bien qu'ils étaient étonnés de nous voir revenir sains et saufs d'une expédition si périlleuse.

De l'autre côté de la ville est encore un moraï infiniment plus soigné que le premier, *orné* d'une trentaine de statues au moins, toutes debout, presque toutes dotées de riches étoffes et de fruits délicieux. Mais le plus beau de ces cimetières est, sans contredit, celui qui domine Kaïrooah, à gauche d'un chemin conduisant à Kowlowah; celui-ci est vraiment magnifique; les images des rois y sont sculptées avec un soin extrême. La haie qui le borde, faite en arêtes de cocotiers, est haute de quatre pieds, et de tous côtés, sur des pierres polies, sont déposés en faisceaux des trophées d'armes, des étoffes soigneusement pliées, des fruits renouvelés chaque jour, et souvent aussi de belles chevelures. Ces chevelures, les dieux seuls les acceptent en offrande; le reste devient la pâture du prêtre hypocrite de ces lieux de repos.

Je dois pourtant à la vérité d'ajouter que la plupart de ces statues colossales ont des poses fort licencieuses, et que c'est à leurs pieds surtout que les offrandes se voient plus nombreuses et plus riches.

Au beau milieu de ce vaste cimetière est une immense charpente en bois, haute de cinquante pieds, assez solidement bâtie, où flottaient à l'air de volumineuses étoffes du pays, des grappes de bananes flétries, des cocos réunis en bloc, et au centre, sur un échafaudage, le squelette blanchi d'un veau.

Toucher à ces débris, à ces offrandes d'un ami à un ami, serait s'exposer à de grands dangers de la part des naturels, qui n'entrent qu'en tremblant dans certains moraïs, les jours où hommes et cimetières n'ont pas été *tabous* par les prêtres.

Mais ce n'est pas seulement le champ du repos que l'on sacre, ce ne sont pas seulement les idoles que l'astuce et l'hypocrisie entourent de tant de respect, ce sont encore les environs des moraïs, ce sont les arbres voisins d'où la fraude pourrait être aperçue, ce sont les collines peu éloignées qui planent sur l'enclos ; les prêtres sandwichiens savent admirablement leur métier, et le peuple ferme les yeux quand ils disent, eux, qu'on ne doit pas les ouvrir.

J'allais oublier d'ajouter que, dans ce lieu de deuil où se jouent tant de jongleries, où se commettent tant de vols et de sacriléges, presque toutes les idoles sont debout (une surtout domine les autres de toute la hauteur d'un capuchon rouge, pointu, de six pieds de long); que deux princes à demi bons sont renversés à moitié, et qu'un seul est étendu honteusement

sur des galets et caché sous des arbustes parasites.

J'ignore, au surplus, si ces ovations ou ces flétrissures se font avant ou après la mort des rois, des chefs ou des gouverneurs, et c'est là précisément ce qu'il aurait fallu savoir pour apprécier l'équité des jugements.

Deux Sandwichiens et deux jeunes filles arrivèrent à ce moraï quelques instants après moi, et s'approchèrent d'une idole élevée à l'un des angles de l'enclos. Le plus âgé des visiteurs s'arrêta d'abord, puis, en grommelant entre ses dents, il s'avança lentement jusqu'au pied de l'image, qu'il toucha trois fois de la tête; il en fit le tour en agitant les bras et les épaules comme un homme irrité par des démangeaisons. Le second Sandwichien l'imita à son tour, et, à leur exemple, les jeunes filles piétinèrent autour du dieu de bois; mais, comme elles ne pouvaient en toucher les pieds avec leurs têtes, les deux hommes les soulevèrent, et complétèrent de la sorte une cérémonie régulière. Après cela, les patenôtres recommencèrent de plus belle, les paroles sortirent bientôt plus bruyantes, plus rapides, et éclatèrent enfin comme un violent orage.

La prière dura une demi-heure, et lorsque tout fut dit et fait, les quatre pieux individus s'en allèrent, mais en marchant à reculons et en sautillant. Je remarquai, au surplus, que les jeunes filles à qui l'on avait appris ces grimaces et ces trépignements si fébriles, y allaient de toute leur âme, car leur petit corps était en sueur, et une ardeur vraiment belliqueuse brillait dans leurs yeux enflammés. C'est que la foi s'était peut-être déjà un peu affaiblie dans le cœur des plus âgés.

L'enfance est crédule, la vieillesse l'est aussi; l'âge mûr est plus rétif aux croyances.

Pour bien juger les vivants, suivez-les souvent lorsqu'ils viennent visiter les morts. On n'ose guère mentir et se déguiser en présence de ceux à qui l'on croit que Dieu a donné la puissance de sortir des tombeaux et de lire dans le fond des âmes. La peur et l'intérêt seuls inspirent le mensonge.



... Au milieu de ce vaste cimetière, est une immense charpente en bois. (Page 227.)

Cependant, chez les vivants aussi, on trouve d'utiles enseignements, et, tout compensé, c'est au milieu d'eux que se font les études les plus curieuses et les plus instructives. Je m'échappai donc du triste moraï et je parcourus la ville. Hélas! Kaïrooah était assoupie comme de coutume, et quelques jeunes filles seulement, âpres à la curée, avides des bagatelles européennes répandues avec profusion par nos matelots, voltigeaient de côté et d'autre le long de la plage. Je me dirigeai vers le débarcadère, et je me trouvai en face d'un immense hangar où étaient entassées, protégées par de solides casemates, un nombre prodigieux de pirogues simples et doubles d'une beauté vraiment miraculeuse.

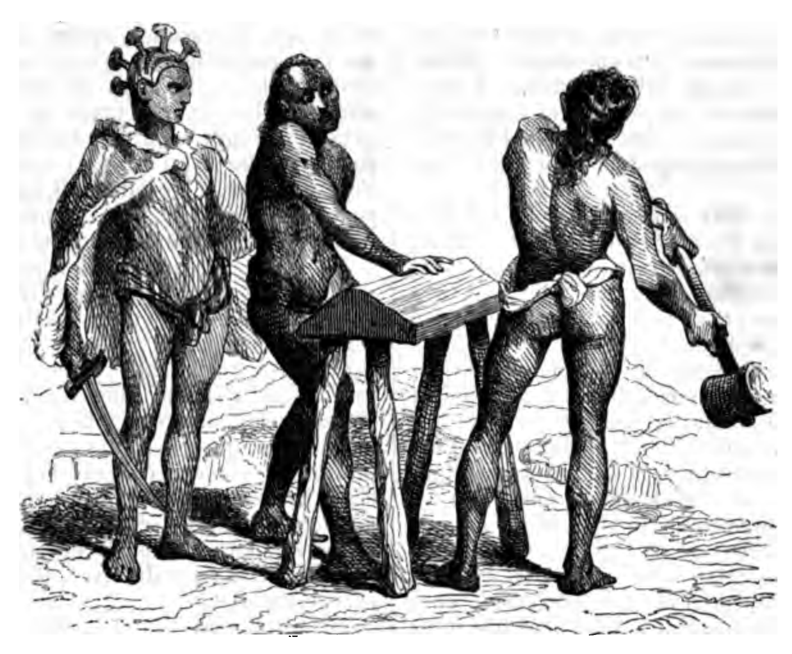
Les meubles de nos plus habiles ébénistes ne l'emportent point sur ces embarcations par le fini du travail et la délicatesse des détails. La plus grande de ces pirogues avait soixante-douze pieds français de longueur sur trois dans la plus forte largeur; les diverses parties de bois qui soutiennent le balancier sont nouées à la carcasse à l'aide de cordes tirées du bananier. On ne peut s'expliquer l'adresse et la solidité avec lesquelles les ligatures sont faites. Une double pirogue, moins grande que la première, avait soixante pieds de longueur; la quille, jusqu'au bau, était peinte en noir, auquel on donne un vernis magnifique avec le suc d'une fleur jaune extrêmement commune dans toute l'île.

Il est aisé de s'expliquer le nombre prodigieux de pirogues que possédait Tamahamah par l'humeur belliqueuse de ce prince, qui, un an avant sa mort, avait projeté la conquête de tous les archipels de la mer du Sud. Il en avait, dit-on, plus de dix-huit mille, et ses ouvriers étaient sans cesse occupés à en augmenter le nombre.

Mais Riouriou, son fils, galeux et abâtardi, laisse tout périr; la paresse des habitants se répand jusque dans les établissements les plus utiles; ses officiers et ses soldats dorment comme lui, quand tout les menace au dehors; et dans cet immense hangar, où plus de quatre-vingts pirogues se trouvaient pressées, un seul ouvrier était là, sommeillant, apathique, endolori de son inaction, et courbé sous le poids du petit et léger instrument appelé *toé*, pareil à nos herminettes, mis en mouvement d'une seule main, et à l'aide duquel se creusent et se polissent ces admirables pirogues. Riouriou est un grand prince, comprenant à merveille que le travail et l'industrie sont la première et la plus solide fortune des peuples.

Je quittai le hangar, et, sans me douter du spectacle qui m'attendait, je suivis une centaine de personnes allant à pas pressés vers la pierre sacrée où Bérard et moi avions fait, le matin, de si folles et si pieuses gambades. Un chevalet aigu y était dressé sur deux pièces de bois, et autour, gravement assis, deux guerriers, coiffés de leurs casques d'osier avec des saillies en forme de champignon, attendaient un homme qu'on leur amena quelques instants après. L'un de ces soldats était armé d'un battoir; l'autre, d'un glaive. Dès que le patient fut arrivé, un coup retentit: un cri terrible se fit entendre; le sang coula, et le coupable, frappé, avait eu les doigts de la main droite coupés sur le tranchant du chevalet. Si la main avait été retirée au moment de l'exécution, si le battoir de l'homme qui faisait l'office de bourreau n'avait pas atteint le supplicié, le glaive était là pour lui trancher la tête.

Après cette horrible mutilation, qui dura en tout deux ou trois minutes, la foule se retira sans rien dire; les deux guerriers brisèrent le battoir et le sabre sur la pierre sacrée, se serrèrent la main et se rendirent



... Le coupable, frappé, avait eu les doigts de la main droite coupés. (Page 229.)

chez Kookini, où je les suivis, tandis que le malheureux fut conduit vers le moraï, où sans doute il avait encore quelque nouvelle expiation à faire.

De quoi donc était-il coupable? De s'être avisé, disait-on, de donner un soufflet à l'épouse d'un des principaux chefs de Kaïrooah. Kookini avait ordonné le supplice, car la femme outragée était proche parente du gouverneur, et le jugement en dernier ressort avait été prononcé sans qu'on se fût donné la peine d'entendre le coupable. A quoi bon la longueur des débats? Il n'y a ici ni avocat pour défendre, ni jury pour condamner ou absoudre d'après sa conscience, et la justice n'en va pas... mieux.

J'ignore si sir Adams fut content de mes observations toutes franches et européennes, et du langage de mes yeux; mais je sais fort bien qu'il ne m'invita plus à le visiter, et que je partis de Koïaï sans le revoir.

Il est de certaines privautés qui vous ferment toutes les portes; mais quand l'indignation fermente dans une âme généreuse, il y a faiblesse et lâcheté à la fois à ne pas la jeter au dehors.

XLV

ILES SANDWICH

Contrastes. — Bizarreries. — Mœurs.

Il n'y a peut-être pas de pays au monde plus curieux à observer que celui-ci; il n'y en a pas qui offre à un égal degré plus de rapports avec le naturel des hommes qui l'habitent. C'est une étude fort sérieuse à faire, je vous assure; et parmi tant d'êtres qui passent devant vous, vous ne trouverez pas deux exceptions pour démentir la règle générale.

Un soleil pénétrant projette ses rayons verticaux sur tout l'archipel; la végétation la plus mâle lutte sans cesse contre les irritations d'un sol bitumineux qui veut tout envahir, qui tend à s'emparer de tout: point de fleuves qui le traversent, point de lacs qui le rafraîchissent; partout la lave menaçante, partout des cratères, et dans quelques endroits une stérilité telle, que la presqu'île Perron elle-même serait un séjour de délices.

Voyez, voyez cet immense Mowna-Laé, qui évidemment est le troisième fils d'une éruption volcanique, et dont la base, au bord de la mer, n'est si large que parce qu'il n'a pas eu la force de faire reculer le Mowna-Kak et le Mowna-Roa, ses terribles et inébranlables voisins.

Depuis combien de siècles ces masses imposantes sont-elles sorties des profondeurs de l'Océan? Ont-

elles grandi petit à petit, comme ces gigantesques végétaux africains auxquels il faut cinq ou six cents ans pour monter d'un demi-pied, ou est-ce tout à coup, dans une de ces effrayantes secousses qui font au loin trembler les continents, que le Mowna-Roa a posé ses flancs au niveau des nuages les plus élevés, et sa tête si loin de son pied? Ce sont là de ces graves questions géologiques que nul observateur ne peut résoudre, et qui eussent fait reculer même la haute pensée de Cuvier.

Où est la base de ces trois cônes, dont le moins formidable écraserait encore le Pic de Ténériffe? Sondez à une lieue au large, et vous ne trouverez pas fond par deux mille brasses : cela épouvante la raison. Supposez, par une volonté céleste, l'Océan à sec; placez-vous, par la pensée, au pied de ces monts déjà si effrayants, et dites-moi ce que seraient l'Illimani et l'Himalaya, qui trônent majestueux sur l'Amérique et le Thibet.

Et maintenant les feux sous-marins ont fait leur office. Etouffés sous les masses qu'ils ont vomies, deux de ces cônes bouillonnent sans doute encore dans les profondeurs des abîmes ; mais rien de leurs fureurs ne surgit à la surface : il y a une immensité de la tête au pied de ces géants du monde [1].

Eh bien! étudiez le peuple qui vit autour de ces cratères dominateurs, et vous retrouvez chez lui un reflet de cette âpre et sauvage nature qui vous fait trembler dans votre admiration. Le Sandwichien est abrupt, lourd et turbulent à la fois; son caractère est bon par instinct, et ses manières, ainsi que sa charpente, ont quelque chose de rude et de repoussant. Toutes ses passions, à lui, fermentent dans sa poitrine; il faut une catastrophe pour qu'il les jette au dehors ; mais alors aussi elles sont terribles, elles tuent, elles écrasent, elles dévorent. Cook est mort dans une de ces convulsions. Ainsi mourra quiconque essayera de lutter avec lui à armes égales. Lorsque ce grand capitaine emmenait captif à son bord le roi, dont il croyait avoir à se plaindre en raison du vol qu'il reprochait à ses sujets, on vit les insulaires, au milieu de la mitraille, s'avancer hardiment sur le rivage et jusque dans les flots, emportant sur leurs épaules les blessés et les cadavres de leurs amis. La veille, ils étaient calmes ; le lendemain, ils ressaisirent leur nature primitive; mais une éruption morale avait eu lieu, et l'Angleterre se vêtit de deuil.

Que le Sandwichien danse, qu'il s'amuse, gronde, caresse ou menace, vous ne vous en apercevez qu'au moment de l'explosion. D'abord c'est le repos, que ne trahissent ni les paroles ni les regards. La secousse galvanique a lieu: le délire se montre; et tout retombe, un instant après, comme le cadavre abandonné par la pile de Volta.

Rarement le Sandwichien est debout; il vit assis ou couché : on croirait que la vie lui est un lourd fardeau, et que, semblable à ses volcans, il a besoin qu'on le réveille. Il est couché quand il mange, il est couché quand il navigue dans ses pirogues ; entrez dans ses cabanes, dans ses huttes, vous le trouvez couché sous un énorme volume d'étoffes légères qui l'entourent sans le fatiguer. Son repos n'est pas le sommeil, mais ce n'est pas le réveil non plus; il ne s'ennuie pas de cette vie de quiétude extatique, puisqu'il se la donne sans qu'on la lui impose, et il ne comprend le mouvement que comme un besoin. Apportez à manger au Sandwichien étendu sur sa natte, faites monter le flot jusqu'à sa demeure, afin qu'il puisse s'y jeter, retremper ses membres engourdis, et vous le retrouverez demain prêt à recommencer l'existence monotone des jours passés, et, pas plus que la marmotte, il ne se lassera de son gîte souterrain.

[1] Voir les notes à la fin du volume.

Remarquez cet homme si exceptionnel parmi tant d'autres hommes jetés sur le globe. L'Océan est calme, la lame expire tranquille sur la plage muette, et nulle brise ne fait bruire les folioles des rares cocotiers ; l'homme dont je vous parle, l'homme que je cherche à vous faire connaître, ferme à demi les yeux, s'agite lourdement, se roule endolori et dort. Mais que la tempête mugisse, que le tonnerre gronde, que la foudre éclate, que les cocotiers crient sous la rapide rafale, que la vague écumeuse ouvre sa gueule et vienne envahir la plage, oh ! alors cet homme est debout et prêt à combattre; il se place au bord de la mer, il s'élance, il lutte contre le terrible élément, qui ne peut le vaincre ; c'est une tout autre nature, ou plutôt c'est une nature réveillée : il lui a fallu une colère pour rallumer la sienne; l'homme des Sandwich se reflète admirablement du sol qui le porte.

Je ne vous parle pas de l'enfance ou de la jeunesse, semblables partout, pareilles dans tous les climats, hormis chez les Lapons et les Groënlandais, où tout est vieux en naissant : vous la voyez, aux Sandwich, capricieuse, turbulente, pleine de sève, joyeuse et sautillante : c'est un sang vif et chaud qui n'a pas encore eu le temps de s'attiédir, de s'imprégner des émanations atmosphériques ; elle bondit, elle veut du plaisir, elle le recherche, elle l'appelle, elle le goûte ; et, un beau jour, quand elle est vieille, quand les seize ans sont venus, elle se sent fatiguée, s'arrête, se couche et s'endort : le lion est devenu marmotte.

Il y avait là trop de force, trop de verdeur : tout excès est mortel.

En est-il ainsi des îles voisines d'Owhyée? Tout l'archipel se meut-il dans les mêmes passions, sous les mêmes influences ? Les hommes de là diffèrent-ils de ceux d'ici et dans des proportions égales à la dissimilitude des terrains? Je le saurai, car Mowhée et Wahoo auront bientôt nos premières visites. On nous a assurés à Kryakakooah qu'Atoaï est en pleine révolte contre Owhyée. Mowhée et Wahoo semblent aussi vouloir secouer le joug que Tamahamah avait imposé à tout ce groupe d'îles. Ne serait-ce pas plutôt une révolution politique qu'une régénération morale?

Le grand roi qui avait opéré tant de prodiges, celui qui avait préparé la conquête de tous les archipels du grand Océan pacifique, n'a légué à son fils qu'un trône que celui-ci est incapable d'occuper. Rongé par la gale, il sera bientôt vaincu par deux maladies plus cruelles et plus dévorantes, la paresse et l'abrutissement [1].

Tamahamah, chef d'un peuple si fort et si écrasé à la fois, devait mourir au milieu de ses projets de gloire et d'envahissement.

L'avenir de Riouriou, qui n'avait pas compris son père, ne pouvait être douteux. Ce n'est que parmi les nations civilisées qu'on trouve des rois faibles commandant à des hommes forts. Entre autres privilèges, nous possédons aussi celui de la sottise, dont nous avons presque l'orgueil de nous prévaloir.

Je ne comprends pas, par exemple, que la vie passe

[1] Hélas ! je ne devinai que trop ! Quelques lettres publiées par moi dirent alors ce que deviendrait bientôt l'archipel des Sandwich : Riouriou et sa femme sont venus mourir à Londres en implorant un secours qu'on n'avait garde de leur accorder, et le ministre *Kraïmoukou* (Pitt), que nous fîmes chrétien lors de notre séjour à Toïaï, savait fort bien ce qui lui reviendrait un jour de la jonglerie à laquelle il se soumit de si bonne grâce. (J. A.)

si rapide dans un pays où tout ce qui naît est si fort et si robuste. Aux Sandwich, une fille de onze ans est mère ; à seize ans, elle porte sur ses traits accentués les caractères de la maturité; à vingt-cinq, elle approche de la vieillesse, et à quarante-cinq ou cinquante, c'est presque la décrépitude. Quant aux hommes, leur carrière est moins bornée, soit qu'ils luttent davantage contre l'influence du climat, soit que le genre de travail qui leur est imposé par les besoins de toute espèce, à la recherche desquels il faut bien qu'ils songent pour eux et pour leur famille, leur donne plus d'énergie et de vigueur. Mais il n'en est pas moins vrai que leur vie est fort limitée et que les vieillards de soixante ans sont très-rares dans tout l'archipel. Si l'ouragan venu de la mer vomit sa rage sur les blocs de lave contre les aspérités desquels il vient expirer, le Sandwichien se couche, s'abrite sous sa case de cocotier et de fucus, et ronfle au bruit de la tempête ; si la colère de ses montagnes menace les populations et porte au loin ses ravages, le Sandwichien s'accroupit encore sous sa case, qui tremble et attend le calme de la nature. Il est fait à ces secousses, à ces ébranlements, qui ne l'étonnent plus et ne peuvent l'effrayer. Pour peu qu'il courbât la tête en face de ces colères, souvent si funestes, il y aurait contraste et mensonge entre lui et la terre où il est né ; il y aurait divorce entre sa nature et celle que le sort a mise sous ses pieds pour y vivre et multiplier.

Ce n'est presque jamais contre le courroux des flots ou contre celui des volcans que le naturel des Sandwich s'irrite et se défend : c'est contre les attaques des hommes. Le premier est une nécessité qu'il doit subir, l'autre une insulte qu'il veut repousser. Dans le premier cas, il y a impuissance à lutter; dans le second, il y aurait faiblesse, et le Sandwichien est essentiellement brave : il est impossible d'être lâche sur un terrain si tourmenté.

Au surplus, étudiez le terrible Mowna-Kak planant sur l'île pour la dévorer un jour ; voyez ses laves ardentes bouillonnant à la surface et ses feux tourbillonnants offrant à l'œil le singulier et effrayant spectacle des fournaises souterraines. Suivez ces rivières brûlantes qui portent la mort et la destruction dans les vallées, écoutez ces menaces retentissantes, ces mugissements profonds, ces horribles détonations des batteries du cratère qu'on retrouve partout, et vous comprendrez ce qu'il faut d'énergie et d'audace à l'homme de ces contrées pour consentir à les habiter.

Que si vous trouvez dans ma rapide analyse sur le Sandwichien quelque contraste, quelque antithèse morale, c'est qu'ils existent en effet et que le sol d'Owhyée est aussi partout un mensonge.

En effet, ici une grève de galets, là une grève de sable ; ici des rocs surplombés et déchirés par mille rigoles, là des plateaux unis et lisses comme si le frottement des siècles les avait usés. D'un côté, une végétation vivace ; de l'autre, une nature marâtre qui cherche à l'exiler ; et puis la lave, au travers de laquelle s'échappent des pitons aigus de granit ; une mer furieuse sans qu'on puisse en deviner la cause; et le matin, une onde transparente et paisible, reflétant un ciel d'azur. Owhyée d'aujourd'hui ne ressemble point à Owhyée de la veille, et il ressemblera moins encore à Owhyée du lendemain.

Je le répète, cette principale île des Sandwich est un mensonge perpétuel.

Ainsi des hommes. Voyez ces larges charpentes si bien faites pour résister aux secousses des éléments, ces masses fortes et robustes, taillées comme l'Hercule ; eh bien, tout cela se repose sans fatigue, tout cela s'appesantit sans sommeil. Et puis encore, n'est-ce pas une imitation de la nature imparfaite et bizarre du sol que ces usages si étranges d'une moustache sur une lèvre, tandis que l'autre est épilée ? ces cheveux longs d'un côté, courts et ras de l'autre ? N'est-ce pas une boutade, un caprice de fou que la variété sans harmonie de ces dessins dont tout leur corps est bariolé ? Ici, un nom vénéré, celui de Tamahamah ; à côté du nom, un damier qui ne dit rien du passé, rien du présent et sera muet sur l'avenir ; d'une part, un éventail ; de l'autre, des roues ou des croissants, ou des oiseaux. Voici maintenant des rangées de chèvres, et, par une volonté ridicule du dessinateur, la rangée de chèvres coupée par un cor de chasse inachevé. Toujours des désaccords, des contrastes, et cependant ce n'est pas tout encore.

Les Sandwichiens ont probablement appris que d'autres peuples avaient l'habitude de se peindre le corps, de se tatouer ; ils savent que chez ceux-ci la figure est zigzaguée de rainures et que le reste de l'homme est pur ; que chez ceux-là, c'est le torse qui a reçu l'impression des piqûres, tandis que plus loin, les jambes ou les bras seuls en sont ornés. Eh bien, eux, les Sandwichiens, ont voulu se différencier ; et, par un privilége d'extravagance inconcevable, les plus coquettes Sandwichiennes se font tatouer la langue !

Encore si ces dessins étaient le résultat d'un travail régulier, exécuté avec le même instrument! Mais point; ce sont tantôt des égratignures assez profondes, tantôt des piqûres imperceptibles; ce sont aussi des plaies qui rident et chiffonnent la peau, des brûlures qui lui donnent une teinte livide, de telle sorte qu'on croirait les individus frappés de maladies cutanées. Voilà bien des soins pour gâter une belle œuvre, voilà bien des recherches dépensées au profit de la laideur, voilà une bien ardente imagination en travail pour détruire une harmonie !

Que d'études à faire sur le peuple de cet archipel ! Ajouterai-je que le langage vient encore me fournir un nouvel argument? Ce n'est plus ici une musique suave comme celle du Tchamorre, ni la gravité espagnole, ni la douce mélodie des Carolins; ce n'est pas non plus l'articulation éclatante des Malais ni le glapissement lugubre des Papous ; mais il tient un peu de ces divers dialectes, par cela seul qu'il diffère de tous. Le parler sandwichien est guttural et vibrant à la fois ; il va par saccades et par soubresauts. Avant de sortir, telle syllabe a l'air de prendre de l'élan, de se consulter, tandis que d'autres, poussées avec rapidité, partent et bruissent comme une détonation, ou plutôt comme un roulement de coups de fouet. Au surplus, je ne peux le comparer qu'aux grognements et aux aboiements d'une meute de chiens rongeant des os qu'on veut leur arracher.

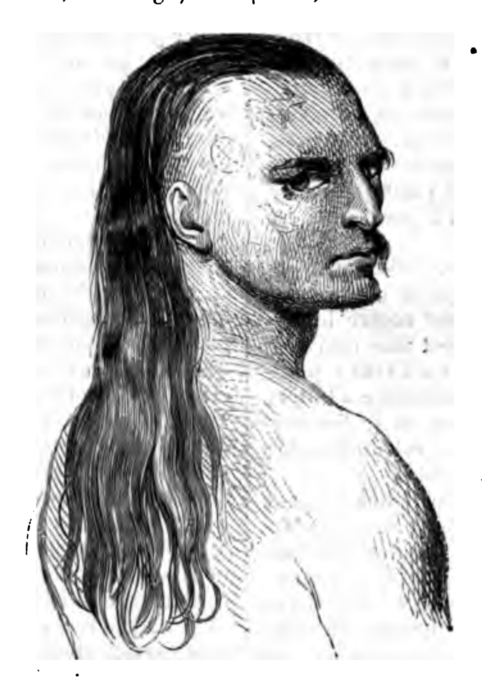
Ce n'est pas tout; ce langage si bizarre, si lent et si rapide à la fois, offre des singularités plus étranges encore. Au gré des habitants, la plupart des lettres, ou plutôt la plupart des sons ont le droit de se modifier, de changer, sans qu'on puisse en accuser le défaut d'organisation physique des hommes. Ainsi, l'on dit, selon le caprice, *Riouriou*, ou bien *Ouriouriou*, ou bien *Liouliou*, ou bien encore *Liolio;* donc l'*r* se transforme en *l* et l'*ou* en *o* simple. On dit encore *Cayakakooah*, ou *Tayatatooah* et *Koïaï*, ou *Toïaï*. Le *t* et le *k* se chassent mutuellement l'un l'autre, selon le bon vouloir ou la fantaisie. A Kayakakooah, ou Tayatatooah, on nous parlait de *Tamahamah* ou de *Kamahamah*, ou plus souvent encore de *Taméaméah*, et ce qui ajoute à l'étrangeté sauvage du parler sandwi-

chien, c'est qu'après chaque phrase ou chaque mot se terminant par un bruit aigu, on est forcé de faire sentir l'*h* par une aspiration très-prononcée : ainsi l'on ne dit point Pa ou *Mowna-ka*, mais bien *Pa-h* et *Mowna-h-kah*, comme si, après avoir jeté au dehors l'*h* du mot, on voulait la ressaisir en aspirant.

Il faut bien que je vous dise toutes mes observations, puisque je m'y suis engagé dès mon début.

Et cette étrange cérémonie des sanglots et des larmes qui a lieu à la rencontre de deux amis, après quelques jours de séparation, cérémonie terminée si brusquement et si grotesquement par le rire, n'est-ce pas encore une fois la reproduction fidèle des colères des volcans, qui se calment sous le plus beau ciel des tropiques?

Si, chez les hommes, le goût des dessins dont ils se bariolent le corps est général, chez les femmes de tout âge ces ornements sont une passion, une rage, une frénésie. On en voit dans toutes les demeures, sur toutes les places publiques, sur la plage, sous les bananiers, passer là des journées entières à cette opération, dont l'artiste ne semble pas se fatiguer plus que le personnage qui pose. Pour ces tatouages, dis-je, on adapte verticalement à une baguette longue de huit ou dix pouces un tout petit os formant trois pointes, ou les ongles aigus d'un oiseau qu'on rapproche à l'aide d'un fil de bananier. Cette patte d'oiseau ou cet os est noué fortement à l'extrémité de la baguette ; on l'appuie sur la partie à tatouer, qui est déjà dessinée en rouge ou en noir, et l'on suit ainsi tous les contours en frappant avec une autre baguette sur la première des coups légers et rapides, de sorte que les pointes, en entrant dans la peau, causent une légère irritation sans douleur et une bouffissure qui ne s'en va qu'au bout de quelques heures. Après cela, on frotte assez longtemps la partie dessinée



... Une moustache sur une lèvre, tandis que l'autre est épilée. (Page 231.)

avec une feuille large, amère et pleine de suc, et la figure, qui n'était d'abord que faiblement colorée de rouge, devient d'un bleu foncé, se mariant parfaitement avec la couleur cuivrée des Sandwichiens.

Je l'ai dit, la bizarrerie de ces dessins est une sorte de reflet du caractère inconstant, irrésolu et fantasque des naturels; mais les femmes se distinguent des hommes par une volonté plus décidée : ainsi, chez elles, les rangées de chèvres sont permanentes. Une jeune fille sans chèvres sur le corps serait peut-être déshonorée. Mais après ces animaux, ce qui a le plus de crédit, ce sont les damiers, les éventails et les oiseaux, dont elles se parent les joues, le haut de la tête, les épaules et le sein. Elles affectionnent beaucoup aussi les cors de chasse, qu'elles se font dessiner sur le postérieur, et il est assez commun d'en trouver qui sont tatouées du sinciput, des mains, de la langue et de la plante des pieds.

Qu'on ne me dise plus que ces dessins sont des hiéroglyphes à l'aide desquels on conserve l'histoire particulière des individus et l'histoire générale des familles; je puis à cet égard donner un formel démenti aux voyageurs qui ont rêvé cette fable ingénieuse, car à Kayakakooah, comme à Koïaï, j'étais continuellement occupé à faire des dessins sur les jambes, les cuisses, les épaules, la tête et le sein des femmes du peuple, des épouses du gouverneur et même des princesses, et je vous assure que je ne puisais mes inspirations que dans mon caprice ou dans mes études de collége. Ganymède et Mercure se pavanent aujourd'hui sur plus de vingt flancs sandwichiens; le gladiateur orne une quarantaine de jeunes filles d'Owhyée, et j'ai, depuis mon retour, rencontré à Paris des navigateurs qui m'ont assuré que le succès de mes Vénus, de mes Apollons et de mes caricatures avait créé là-bas un grand nombre d'habiles artistes indigènes, ajoutant, au profit de mon amour-propre, que les damiers, les chèvres et les roues avaient beaucoup perdu de leur antique faveur depuis notre voyage. Les arts sont usurpateurs.

Mais les dessins ne sont pas les seules parures dont la coquetterie sandwichienne fasse usage; et les trésors de la nature viennent encore en aide à leurs robustes appas. Nulle part au monde l'usage des colliers n'est plus généralement répandu. On fait des colliers en graines rouges ou vertes, on en fait en

gazon, en folioles de latanier admirablement découpées, en fleurs, en fruits; j'ai vu des colliers en jamrosa, j'en ai vu en petits os et en cheveux passés dans un énorme morceau d'ivoire taillé en forme d'hameçon. Les colliers sont plus qu'une parure, ils sont une nécessité.

Après eux viennent les couronnes, et comme les fleurs sont fort rares à Owhyée, les coquettes sandwichiennes ont imaginé de saupoudrer de chaux vive, dès leur jeune âge, les cheveux qui touchent au front, de sorte qu'à douze ou quatorze ans, ces cheveux blanchis figurent, à quelques pas de distance, une couronne de lis d'un effet fort extraordinaire.

Mais ici encore il y a des priviléges à signaler. Les femmes des chefs seules ont le droit de se couronner,



...Chez les femmes, ces ornements sont une passion, une rage, une frénésie. (Page 230.)

et malheur à la fille plébéienne qui oserait jeter sur sa tête une simple touffe de gazon imitant une couronne!

Indiquez-moi donc des lieux où la parfaite égalité soit comprise et mise en pratique! Il y en a pourtant: ce sont les cimetières, les moraïs de tous les pays du monde. Gloire, grandeur et faste au dehors, cela est vrai; mais au dedans, poussière d'esclave ou de maître, poussière de crétin ou d'homme de génie: égalité parfaite.

Ainsi donc, tout est harmonie dans le désaccord physique et moral des îles Sandwich; on dirait que le sol a fait les hommes ou que les hommes ont élevé le sol selon leurs fantasques humeurs: des corps tatoués d'un seul côté et figurant, à s'y méprendre, un ouvrage commencé ou un fou à demi barbouillé d'encre; ici, une seule moustache; là, un côté de la tête rasé, et généralement une fille avec une seule boucle d'oreille, et mille autres singularités que je n'ose ou que je ne veux pas vous dire, afin que vous alliez vous-mêmes ajouter des arguments aux miens, déjà fort nombreux, et traduire mieux que moi les contrastes qui se développent à chaque pas aux regards observateurs.

Je dis les choses qui sont; qu'un plus habile les explique.

XLVI

ILES SANDWICH

Jack. — Koïaï. — Tamahamah. — M. Rives, de Bordeaux.

Cependant la double pirogue que Kookini avait expédiée au roi pour lui donner avis de notre arrivée fut de retour à Kaïrooah au bout de quelques jours et nous força de quitter le mouillage de Kayakakooah. Elle portait, outre vingt-quatre vigoureux pagayeurs, à l'air martial et farouche, un Américain établi depuis longtemps à Wahoo et un pilote royal, nommé Jack, proche parent du souverain. Cet homme, plus grand que Kookini, était plus imposant encore par la gravité de ses manières que par sa colossale stature, et quoique ses traits, par exception, tinssent un peu du nègre, on remarquait tout d'abord, dans son maintien calme, dans ses gestes, dans sa démarche, une habitude de commandement et de domination qui lui allait à merveille. Au surplus, ses reins seuls étaient couverts d'une pièce d'étoffe, et en débarquant il se dégagea d'un beau manteau du pays, qui semblait gêner un peu la hardiesse de ses mouvements.

Kookini était un peu malade; ce fut un second gouverneur qui reçut Jack sur le rivage. Dès qu'ils se

virent, ils coururent l'un vers l'autre, se serrèrent affectueusement la main, gardèrent le plus absolu silence pendant une minute, et poussèrent ensuite à l'air des cris éclatants en répandant d'abondantes larmes. Autour d'eux un grand nombre d'hommes et de femmes répétèrent avec des cris étourdissants la singulière cérémonie, tandis que d'autres ne paraissaient pas même s'en apercevoir. Cela fait, chacun essuya ses yeux, se mit à causer fort paisiblement, et sembla oublier le motif d'une tristesse si bruyante et si brève. Jack m'aperçut près de lui, occupé à dessiner cette scène étrange; il s'approcha de moi, me tendit la main, jeta un regard inquiet et curieux sur mon album, et me montra dans un petit cadre le portrait de Tamahamah, fort bien fait par un dessinateur de l'expédition russe commandée par M. de Kotzebuë.

— Pourquoi ces larmes? Est-ce un désespoir? demandai-je à l'Américain, après de mutuelles politesses.

— Oh! vous n'avez rien vu; ceci n'est qu'une scène entre deux personnages.

— Mais encore pourquoi?

— En souvenir du grand Tamahamah.

— Et cette gaieté après les pleurs?

— L'usage.

— Mais l'usage ne peut commander aux larmes de couler, et c'étaient des larmes vraies que celles répandues par Jack.

— Oh! oui, véritables et brûlantes.

— Alors je ne comprends pas.

— Depuis plusieurs années je suis établi aux Sandwich, et je ne comprends pas mieux que vous ce peuple si extraordinaire.

— Est-ce par imitation que tant d'autres individus pleuraient aussi?

— Non, c'est par amour pour Tamahamah.

— Pourquoi tout le monde n'en a-t-il pas fait autant?

— Les petits personnages, le bas peuple, ne l'osent pas : c'est un hommage que les hauts dignitaires seuls peuvent se permettre; les petits pleurent chez eux, dans la solitude.

— Voilà, je vous l'avoue, un bien singulier usage.

— Remarquez aussi que la taille est un titre en ce pays : nul n'est considéré s'il est de petite stature; il n'y avait de pleureurs que parmi les grands.

— Ainsi donc la douleur se mesure par pieds, pouces, lignes?

— C'est cela précisément.

On n'oserait pas écrire de pareilles choses si elles n'étaient constatées par tous les voyageurs.

— Deux amis, continua l'Américain, ne se rencontrent jamais sans répandre des larmes sur la mort du grand roi de cet archipel, et Riouriou, que vous aurez le loisir de juger plus tard, n'a cessé d'habiter Kayakakooah que parce que la vue du tombeau de son père lui était une douleur trop poignante.

— Riouriou sera-t-il regretté?

— Je vois que vous savez déjà le contraire.

— Pourquoi donc pleure-t-il si chaudement celui qu'il ne veut pas imiter?

— L'usage.

— C'est encore là une réponse que je ne comprends pas.

— Les usages existent, on s'y soumet, voilà tout. Ne sommes-nous pas un peu gênés, dites-moi, dans la plupart de nos vêtements? et pourtant nous les adoptons.

— Cela ne m'explique pas les larmes des Sandwichiens et l'oubli de toute douleur quelques instants après.

— Cela est pourtant.

— Oui, mais cela me semble moins touchant que ridicule.

— C'est que vous n'avez rien vu encore.

— J'attendrai donc pour mieux apprécier.

Jack venait de la part du roi féliciter notre commandant sur son heureux voyage, et l'inviter à se rendre à Koiai s'il voulait se procurer des vivres et de l'eau douce, l'assurant, au reste, que toute protection lui était acquise dans ses États.

Pas un seul des pagayeurs qui portèrent Jack à Kayakakooah n'avait moins de cinq pieds neuf pouces; deux en avaient six; Jack avait six pieds quatre pouces français. Dans Kaïrooah, qui comptait à peine trois mille cinq cents habitants, nous avions vu une douzaine d'individus hauts de cinq pieds dix pouces, et plus de cinquante qui n'avaient pas moins de cinq pieds six pouces. Nous devions donc conclure de cet examen, fait avec une minutieuse exactitude, que la population d'Owhyée était d'une taille beaucoup au-dessus de la moyenne, et cependant King, le successeur de Cook, dit que les Sandwichiens, en général, sont d'une taille médiocre. Est-ce que la race se serait améliorée en si peu de temps? Cela n'est pas probable. D'après moi, King s'est trompé ou a voulu rapetisser au physique les hommes qui avaient massacré son illustre capitaine.

Kayakakooah est la principale ville d'Owhyée et se distingue surtout par la sûreté de sa rade. Quant à cette capitale, nous ne pûmes la juger comme il convenait, car la cour de Riouriou s'en était éloignée, et hormis Kookini, un second gouverneur et deux ou trois autres fonctionnaires élevés en dignité, tous les hauts personnages avaient suivi le roi à Koiai, où il nous fallut bien cependant aller chercher les vivres qui nous étaient nécessaires et l'eau douce, dont nous commencions à manquer. Nous devions aussi, d'après Jack et l'Américain dont j'ai déjà parlé, trouver à Koiai un Français établi aux Sandwich depuis plusieurs années, et comme ce brave compatriote jouissait dans cet archipel de quelque considération, nous dûmes penser que toutes les difficultés de nos approvisionnements seraient aplanies grâce à ses soins et à son influence. Le canon du bord rappela donc l'équipage; nous levâmes l'ancre, et, pilotés par le colosse Jack, nous fîmes route pour Koiai.

Si une navigation le long des côtes est difficile et périlleuse, l'observateur y gagne aussi quelque chose, et les heures passent vite alors que tant de paysages se déroulent, riants ou sauvages, aux regards.

Partout ici un terrain fatigué, partout des mornes pelés et rapides; la lave envahit la plage; dans les anfractuosités des roches, à peine quelques légères teintes de verdure pointent-elles pour dire qu'il y a encore un peu de vie dans ces tristes déserts, sur lesquels le terrible Mowna-Kak lève sa tête mugissante. Plusieurs cabanes, d'exilés sans doute, se montrèrent à de grandes distances l'une de l'autre, et nous nous demandions vainement quelles ressources étaient offertes aux hommes dans ces lugubres plages, pour les aider à ne pas y mourir.

Mais c'est ici surtout que le paysage se développe imposant avec ses sauvages couleurs. Depuis la plage jusqu'à un horizon lointain et violâtre, ce n'est qu'un désordre immense de laves superposées; ce sont de profondes ravines, sonores sous le pied et crevassées en tout sens, sinueuses; puis, s'arrêtant tout à coup et prenant leur vol, elles s'élèvent, montent et attei-

gnent d'un seul jet les épaules du terrible Mowna-Kak, qui se perd dans les plus hautes régions de l'atmosphère. Regardez là-bas ce géant énorme, où l'œil effrayé voit la silhouette d'un guerrier disposé à combattre; près de lui, ce sont des masses imposantes de bitume, perforées comme si la mitraille s'était ruée sur elles; à côté, un dôme pareil à celui des pagodes de l'Indoustan; devant vous, des minarets élancés comme des mosquées orientales : il y a là fantasmagorie, turbulence, immobilité, chaos... La main puissante de Dieu peut seule créer de semblables prodiges.

Et pour raviver ce tableau, quoi? Rien, rien, pas un arbre, pas un arbuste, pas la plus légère teinte de verdure, pas un oiseau qui plane sur ces brûlantes scories, pas un quadrupède qui ose les affronter, pas un insecte qui puisse y trouver sa nourriture.

Essayer la vie au milieu de tant de débris vomis par les fournaises souterraines, serait vouloir lutter contre la volonté céleste, qui a dit d'une voix solennelle : « Ici tout est mort. »

Eh bien! au pied de cet effrayant amas de laves sont élevées quelques cabanes; ces cabanes, réunies en groupes plus ou moins rapprochés, forment un village appelé Koïaï, et c'est dans ce village, où percent plusieurs cocotiers souffreteux et où la végétation trouve à peine à se faire jour, que Riouriou a conduit sa cour et ses femmes Ressemble-t-il à Tamahamah le grand roi de l'archipel? Nous le saurons bientôt. Disons d'abord ce qu'a fait le père, nous saurons ensuite ce que vaut le fils.

Le 8 mai 1819 fut pour Owhyée un jour de deuil et de désespoir : Tamahamah venait de mourir, et avec lui s'effaçaient les projets d'agrandissement que ses sujets avaient longtemps acceptés. Tamahamah venait de mourir, et ses principaux officiers jetaient déjà un regard de mépris et de dégoût sur son fils dégénéré. Le grand roi de cet archipel, qui avait deviné la civilisation et qui voulait en faire jouir toutes les îles océaniques, vit bien que son œuvre de conquête ne serait point achevée. Rarement une gloire succède à une gloire.

A peine eut-on des craintes sur une vie si précieuse, que les charlatans, les devins et les prêtres de tout l'archipel furent convoqués à Kayakakooah pour lutter contre la mort s'avançant à grands pas.

Inutiles jongleries : la dernière heure de Tamahamah avait sonné. Aussi, voyant bien que toutes prières au ciel étaient superflues, il se hâta d'appeler auprès de lui ses principaux officiers, afin de les engager à mettre à profit les conseils de sa vieille expérience.

— Que fait le peuple? demanda-t-il à son premier ministre.

— Il pleure.

— Je l'ai pourtant bien tourmenté par mes projets de conquêtes.

— Il vous aimait comme son père.

— Je l'aimais tendrement aussi, et je le sens plus que jamais en ce moment. O mes amis! poursuivit-il en tendant la main à tous les guerriers qui l'entouraient, tâchez de le raviver, ce peuple apathique; il dormira tant, qu'il ne se réveillera plus et me suivra bientôt à la tombe. Plus de sacrifices humains à nos dieux : ils n'en veulent pas, croyez-moi. Il faut, mes amis, que vous me juriez d'abolir ces sanglants massacres. Vous voyez que le ciel ne m'a pas puni de mes efforts pour achever l'œuvre de régénération que j'avais commencée. Jurez-le-moi.

Les chefs s'étaient déjà mis en quête de quelques victimes afin de désarmer la colère des dieux, et nulle bouche n'osa s'ouvrir pour promettre et jurer.

— Je vous devine, poursuivit Tamahamah d'une voix éteinte et avec un regard douloureux; vous voulez, pour l'amour de moi, résister à mes ordres; mais telle est ma dernière volonté : refuserez-vous de la suivre? Telle est ma dernière prière : refuserez-vous de l'exaucer?

Les sacrifices qu'on allait commencer autour des moraïs n'eurent pas lieu; les prêtres fanatiques se virent avec regret enlever leurs victimes, parmi lesquelles la plupart étaient volontaires, et Tamahamah, dont la voix s'affaiblissait à chaque instant, continua jusqu'à son dernier soupir les leçons de sagesse que le règne orageux de son père et les puisssants ennemis qui l'entouraient l'avaient empêché de mettre à profit.

Cependant la douleur torturait Tamahamah, et sa grande âme craignait de montrer qu'il y succombait.

— Cela est lâche, disait-il de temps à autre, de s'attaquer à qui succombe sous le poids des fatigues et de la vieillesse; mais ces souffrances, quelque horribles qu'elles soient, ne m'empêcheront pas d'adresser encore des paroles d'amour à mon fils. Riouriou, ajouta-t-il avec de profonds soupirs, je te laisse une puissance solide si tu es digne du nom que tu portes; mais ne songe plus à mettre à exécution le plan que j'avais adopté : tu n'es pas encore assez brave. Consulte souvent les guerriers qui m'entourent, écoute leurs avis, guide-toi d'après leur expérience; ne te hâte jamais de punir un de tes sujets, tremble de frapper trop tôt celui que tu n'aimes pas, et si tu es offensé par des étrangers, appelles-en à leur loyauté seule. Essayer de les châtier serait signer ta perte. Adieu, mon fils, adieu; et vous, mes amis, pressez ma main, pressez cette main que vous avez trouvée si forte au milieu des batailles. Je suis vaincu à mon tour... La mort est là : adieu, vous tous; consolez mes femmes et souvenez-vous de moi.

Tamahamah n'était point un législateur, c'était un guerrier; il avait compris que les hommes tels que ceux qu'il était appelé à gouverner n'obéiraient qu'à la force et qu'ils ne seraient point à la hauteur d'une morale plaidant le progrès. Aussi ses efforts réformateurs ne furent guère que des tâtonnements imparfaits, tandis que ses batailles étaient toujours décisives.

Le code militaire de ce grand prince était peu compliqué, précis, clair et intelligible pour tous; chacun le savait par cœur.

« A lui seul était réservé l'honneur de porter le « premier coup à l'ennemi.

« Nul n'avait le droit de quitter son poste pour ve« nir l'arracher du milieu de la mêlée.

« Tout soldat fuyant le premier était à l'instant « mis à mort.

« Un guerrier pouvait, pendant une campagne, « une halte ou une marche forcée, prendre un taro, « un melon, un coco; s'il en prenait deux, il était « puni. Dans le premier cas, le dommage était de « peu de valeur, et le tort disparaissait; dans le se« cond, le besoin étant satisfait, on devenait voleur.

« Après la victoire, le pillage était non-seulement « permis, mais même ordonné.

« On récompensait, après la guerre, les soldats qui « rapportaient le plus de dépouilles.

« Tout ennemi pris les armes à la main devait être « mis à mort.

« Tout blessé à la poitrine avait droit à une ré-
« compense.

« Le fils de tout guerrier mort en combattant recevait un présent composé de nattes, d'armes, d'étoffes. »

Le senor Marini, établi à Wahoo depuis quelques années, et de qui je tiens ces détails, parfaitement exacts puisqu'ils m'ont été certifiés par plusieurs chefs d'Owhyée, me dit encore que Tamahamah surpassait en bravoure tous les soldats de son armée, et que son adresse était telle, qu'il arrêtait toujours au passage et près de sa poitrine les sagaies ennemies.

Dans son intérieur, bon jusqu'à la faiblesse, il se montrait rigide et même cruel dès qu'il se mettait en campagne. On l'a vu plus d'une fois, mécontent d'un de ses chefs, au moment de l'action, se diriger vers lui, l'abattre d'un coup de masse, et prendre son poste pour ramener dans ses rangs la victoire indécise. Il était fier de ses nombreuses blessures, et quand un étranger arrivait à Owhyée, il s'empressait de lui montrer les cicatrices honorables dont son torse était criblé.

Il parlait fort peu, mais il aimait qu'on parlât beaucoup autour de lui. Tout silence lui paraissait une hypocrisie, tout bavardage une preuve de confiance et de droiture.

Il demandait souvent des avis à ses principaux officiers, et ne prenait cependant conseil que de lui-même.

Jamais Tamahamah ne fut battu, jamais il ne pardonna à un révolté.

Il était fier de savoir écrire son nom, et parlait l'anglais assez passablement; il s'inclinait avec respect chaque fois qu'on prononçait en sa présence les noms de Cook et de Bonaparte; lui-même on l'appelait le Napoléon de la mer du Sud, et il étalait avec un sentiment de noble fierté le portrait de notre grand empereur sur tous les murs de ses palais de bambou et de chaume.

Nous sommes arrivés quelques mois trop tard aux Sandwich.

A peine eut-on appris, par des courriers expédiés dans toutes les directions, la nouvelle que les jours de Tamahamah étaient en danger, que les insulaires ne s'enfermèrent plus dans leurs cabanes pour se reposer la nuit; on couchait sur la grève, on allait, on venait, on se pressait la main sans se rien dire, et chacun avait *taboué* les objets qu'il affectionnait le plus, afin de se rendre les dieux favorables. Mais, dès que la mort du grand prince fut connue, oh! alors on poussa à l'air d'affreux hurlements, on brûla la plus grande partie des pagnes et des nattes; on tua tous les porcs, toutes les chèvres, toutes les poules; on renversa, on incendia la plus grande partie des cabanes. Les femmes firent toutes le sacrifice de leur chevelure; les hommes se firent enlever les deux dents incisives supérieures; on se couvrit le corps de déchirures et de cicatrices; on courait dans les rues et sur les places publiques pour étaler à l'œil les mutilations; et tel était l'amour de ce peuple pour son monarque, que celui des individus qui s'était le moins défiguré faisait rougir un fer et se couvrait toutes les parties du corps de nouvelles plaies et de nouvelles brûlures. Malheur à qui n'aurait pas prononcé le nom vénéré de Tamahamah en répandant des larmes! malheur à qui aurait osé se coucher sur des nattes et chercher dans le jour l'ombre d'un rima ou la fraîcheur des flots de la mer! Il y eut des victimes immolées aux dieux irrités, et ces victimes furent seulement les insulaires dont la douleur semblait le moins profonde. On massacra plusieurs prêtres et devins dans leurs moraïs, pour n'avoir pas eu la puissance d'apaiser les dieux, et l'on vit même un grand nombre de fanatiques se diriger en désespérés vers le Mowna-Kak, arriver près de la cime et se précipiter dans les laves ardentes.

Mais ce fut à Kayakakooah surtout que la désolation se montra avec une sanglante frénésie. Pendant six jours, le peuple, les grands, mêlés et confondus, en dépit des usages et des lois, ne quittèrent point la place publique; plusieurs dignitaires se firent sauter les doigts d'une main, d'autres poussèrent le dévouement jusqu'à se crever un œil, et une mort terrible eût frappé celui qui aurait conservé sa chevelure intacte et toutes ses dents.

Les femmes surpassèrent les hommes en cruautés; le torse de la plupart d'entre elles n'était qu'une brûlure; le sein, les joues, le cou, gardent encore empreintes les traces de leur douleur, et l'on est à comprendre et à s'expliquer une tendresse si vive, un désespoir si poignant pour un homme dont une partie des indigènes connaissaient à peine les traits, et dont le plus grand nombre n'avaient jamais entendu la voix.

Aujourd'hui même que toute forte douleur devrait être apaisée, deux amis ne se rencontrent point, après une absence de quelques jours, sans répandre des larmes en souvenir de Tamahamah, et la première santé des repas est toujours portée au roi si vivement regretté.

Mais qu'avait donc fait ce prince pour le bonheur de ses sujets? De quels trésors avait-il enrichi toutes ces iles? Le peuple était-il plus heureux que sous le roi précédent? Ne l'écrasait-il pas, lui-même, sous le poids de son insatiable ambition? N'allait-il pas bientôt le jeter au milieu des flots pour tenter la conquête de toutes les îles du grand Océan? Cela est, les projets de Tamahamah étaient connus, les armées prêtes, les pirogues entassées sous les hangars et dans les chantiers, et cependant on l'aimait d'un amour extrême : c'est que Tamahamah était brave par-dessus tout; c'est que dans les combats qu'il eut à soutenir contre des chefs révoltés, il s'exposait le premier aux plus grands périls; c'est qu'enfin il avait porté un coup terrible à l'autorité des prêtres en abolissant les sacrifices humains, et en ne livrant aux dieux que des coupables et des condamnés qu'on gardait dans des cachots pour ces sanglantes solennités.

Sous le règne de son père, dès qu'on voulait se rendre les divinités favorables, dès qu'on voulait obtenir la cessation d'une éclipse, appeler dans les rades une plus grande quantité de poissons ou apaiser la colère du Mowna-Kak, les prêtres, apostés près des moraïs, s'élançaient furieux, aidés de quelques soldats armés, sur les premiers passants, les entraînaient dans le lieu sacré et les immolaient avec barbarie. Tamahamah, trop faible encore pour combattre en face les antiques lois éternelles de ses peuples, les modifia du moins et satisfit ainsi aux usages et à la religion.

Le lendemain de notre arrivée à Koïaï, et au moment de nous mettre à table, nous vîmes venir à nous une double pirogue portant quelque chose qui de loin nous présentait une certaine analogie avec un homme. C'en était un, ou à peu près. M. Rives, le Français dont on nous avait parlé à Kayakakooah, s'empressait de nous faire sa visite, et quand la pirogue accosta, le héros gascon (car Bordeaux était sa patrie) nous vit tous sur le pont, prêts à fêter un enfant égaré.

Le voilà. Il nous salue en ces termes : Messieurs et dames (avec cet accent que vous savez), j'ai l'honneur de vous offrir mes très-humbles et très-respectueux hommages.

Sa taille était de quatre pieds deux pouces au plus; il avait un œil vif, l'autre l'était un peu moins; un nez pointu, une bouche rieuse, des pommettes saillantes, un menton anguleux ; et sur ses tempes, deux chèvres honteusement tatouées étaient à demi cachées par des cheveux longs et bouclés. Les doigts de M. Rives étaient gracieusement piqués à la mode sandwichienne, et quoique nous ne vissions point son torse racorni, nous supposâmes avec raison qu'il avait été soumis à l'épreuve du tatouage.

Le Bordelais était vêtu d'un habit trop long pour un homme de cinq pieds dix pouces, et le brave Gascon le relevait un peu de ses deux mains; un pantalon retroussé d'en haut et d'en bas flottait sur des bottes qui eussent été trop larges pour les jarrets énormes de Vial, et du gilet panaché qui voilait son pectoral, M. Rives eût pu se fabriquer un carrick passablement étoffé. Nous avions besoin de tous nos efforts pour ne pas rire au nez de ce grotesque personnage; mais les matelots, moins scrupuleux, s'en donnèrent à cœur-joie, et plusieurs ponantais refusèrent de l'accepter pour compatriote. Cependant il s'avança d'un pas rapide et sautillant vers le gaillard d'arrière, pressa la main du commandant, nous présenta les siennes, se dit le favori de Riouriou, nous offrit des porcs, des poules, des bananes et des cocos à profusion, nous supplia d'accepter, nous assurant qu'il en avait une quantité immense. Chacun de nous répondit le mieux du monde à des politesses si empressées, si franches, et comme nous étions bien aises de lui rappeler la cuisine française, nous l'invitâmes à diner, espérant qu'il nous raconterait sa vie aventureuse. A l'appétit avec lequel il dévora, nous commençâmes à douter de la valeur de ses offres, et les poules et les porcs s'effacèrent pour nous dans un lointain brumeux : les brouillards de la Garonne n'ont pas plus d'épaisseur. Hélas! nous avions malheureusement trop bien inauguré de notre illustre visiteur.



Rives le Bordelais.

Après dîner, M. Rives parcourut le navire; il fit à chacun des politesses désintéressées, et nous emprunta, pour ne plus nous les rendre, des mouchoirs, des serviettes, des chemises, et quelques vêtements que nous étions trop courtois pour lui refuser. Peu d'instants après, il quitta le bord, fort satisfait de nous, en nous assurant qu'à terre il allait tout disposer pour nous bien accueillir.

Au moment où le généreux Gascon descendait dans sa double pirogue, Marchais, qui guettait l'occasion de lâcher son mot trop longtemps comprimé, fit semblant de glisser, et roula jusqu'aux pieds de Rives.

— Ah! pardon, monsieur; je ne vous avais pas vu.

— Il n'y a pas d'offense.

— Monsieur est musicien?

— Pourquoi cette question?

— C'est que vous avez là deux flûtes dans leur étui.

— Où donc?

— Mais, ce qui vous sert de jambes.

— Ce n'est pas gentil de railler un compatriote.

— Je ne suis pas du tout votre compatriote, monsieur : je suis Français.

— Et moi Gascon.

— Vous voyez bien. Dites-moi encore : Y a-t-il des tailleurs à Owhyée?

— Non. Pourquoi?

— C'est que je voudrais vous demander un pan de votre habit pour me faire un paletot. Cré coquin! on n'a pas épargné l'étoffe comme chez nous; on ne vous devine pas là-dedans. Ça ne vous embellit point.

— Eh! mon cher, vous n'êtes pas beau non plus avec votre chemise rouge.

— Au moins elle est à moi, et je n'ai pas besoin de la retrousser comme une robe de princesse.

— Au fait, que vous importe que mon habit soit long ou court?

— Dame! c'est que les Bordelais qui sont sur la

corvette vous renient. Mais, tenez, voilà votre double pirogue qui vous tend les bras; prenez garde de la chavirer; relevez votre houppelande qui traîne. Bonjour, Bordelais! Tiens, où donc est-il? Il m'a glissé dans les mains.

— Insolent!

— Il a dit insolent... Je l'aplatirai.

Petit accourut.

— Il t'a appelé insolent, je crois?

— Parole d'honneur!

— Laisse-moi faire, il m'appartient; je m'en empare. La relâche sera amusante.

L'officier de quart, prévenu de cette petite altercation, s'élança pour adresser quelques mots d'excuse à M. Rives, qui débordait, et fit faire à Marchais une faction de deux heures sur les barres de cacatois. Petit dit alors entre ses dents :

— Suffit, son affaire est faite.

— Il me payera cette faction, mon brave Petit! criait Marchais en grimpant; je te le recommande.

— Marchais, embête-toi là-haut, mon garçon; nous nous amuserons quand tu seras descendu.

M. Rives s'était chargé d'annoncer notre prochain retour au roi, et le lendemain, avant que l'état-major se dirigeât vers la terre, je descendis à Koïaï avec l'embarcation qui allait faire de l'eau.

— Çà, monsieur, me dit Petit en me parlant de Rives, c'est un farceur qui a voulu se gausser de nous; je parie qu'il n'est pas plus Français que ces figures goudronnées avec lesquelles il mange.

— Si, si, il est de Bordeaux.

— C'est donc un craqueur; et puis il nous a promis des cochons en pile; je suis sûr qu'il n'a pas le plus petit pourceau.

— Comme tu le juges!

— Je m'y connais, allez; le roquet qui ose se présenter sur un bord ousqu'il y a des lurons taillés comme vous et moi, avec un habit qui irait à un homme de six pieds, est un pékin ou un filou.

— Allons, je vois que tu lui en veux.

— Eh bien, oui, je lui en veux; hier, en sortant du navire, il m'a regardé, et puis je l'ai vu qui riait comme si je lui avais servi de miroir. Foi d'homme, il est plus laid que le monarque de Guébé.

— S'il riait en te regardant, c'est que tu n'es pas beau, mon garçon.

— Et lui! et lui! Le sapajou de Guébéen ne lui donnerait pas deux points.

— N'importe, c'est un homme qui peut nous fournir des renseignements utiles, et je ne veux pas que tu le brusques, que tu lui cherches querelle.

— Ça suffit, vous serez obéi; mais je l'aplatirai, quoique ce ne soit guère possible; il n'est pas plus haut qu'un baril d'eau-de-vie.

— Tiens, le voilà sur le rivage, sois prudent.

— C'est ça lui? ça cette borne? ce pingouin?

— C'est lui.

— Il est à moitié nu; il a des dessins sur son espèce de corps, et ce gredin-là se dit de Bordeaux, le pays de Barthe! Je parie qu'il n'est pas même de la Teste.

— Silence!

— Je file mon câble; je vas louvoyer au loin, car si je l'abordais, je le coulerais bas. Cré coquin! quel magot!

M. Rives, fidèle à sa parole comme tous ses spirituels compatriotes, nous attendait sur le rivage, et ne parut pas trop confus de se montrer à nous en costume à demi sauvage.

— Bonjour, monsieur, lui dis-je en lui tendant la main; je vous remercie de votre exactitude.

— Il m'est si agréable de me trouver avec des Européens! Mais pourquoi votre matelot s'est-il éloigné?

— Voulez-vous que je vous le dise, vous n'avez pas le don de lui plaire.

— Je m'en suis aperçu; en quittant votre corvette, j'ai entendu sortir de sa bouche des choses peu aimables pour moi : il ne s'agissait de rien moins que de m'écraser contre une caronade.

— C'est pourtant le meilleur homme du monde.

— Oui, le meilleur de ceux qui écrasent.

— Voulez-vous le mieux juger, offrez-lui un verre d'ava, et, pour peu qu'il y prenne goût, vous saurez ce qu'est notre matelot Petit.

M. Rives dit quelques mots à un Sandwichien qui partit en courant, et revint un instant après. J'appelai Petit, qui s'approcha avec cette démarche de gabare au roulis que vous savez déjà, et qui, par habitude et selon la règle du bord, ôta son bonnet en arrivant.

— Monsieur Arago a besoin de moi?

— C'est Rives qui veut te parler.

— Ah! monsieur parle?

— Je voulais vous demander si vous accepteriez un verre d'ava, qui ne ressemble pas mal à l'eau-de-vie de Cognac?

— Mais, f.....! monsieur parle très-bien. Voyons cet ava... ça chatouille, ça pique en diable; ça doit soûler... Ce citoyen a du bon, me dit Petit tout bas à l'oreille.

— Voulez-vous recommencer?

— Je recommence toujours.

— A propos, et pourquoi vouliez-vous m'écraser hier sur votre corvette?

— Quand on ne connaît pas les gens, on a toujours envie de les écraser, et puis vous n'étiez pas beau; vous gagnez à être connu; votre figure est presque gentille, et si vous vouliez, vous seriez un bel homme.

— Que faudrait-il faire pour cela?

— Me verser un troisième verre de ce cognac, qui n'est pas sans mérite non plus.

— Ça peut vous griser, vous faire mal.

— Mais, si ça me grise, ça ne me fera pas de mal du tout; allons versez, et vous avez six pieds.

Un quart d'heure après, mon brave matelot ne savait plus s'il existait : la liqueur enivrante en avait fait un tronc d'arbre.



XLVII

ILES SANDWICH.

Koérani. — Supplices. — Les épouses de M. Rives. Visite au roi. — Petit et Rives. — Vancouver. — Cérémonie du baptême de Kraïmoukou, premier ministre de Riouriou.

— Vous en voilà débarrassé, dis-je à Rives.

— Tant mieux, car il me faisait peur ; maintenant seulement je respire.

Après avoir poussé le pauvre Petit dans une cabane, M. Rives me demanda ce que je voulais voir d'abord.

— Ce qu'il y a de plus curieux.

— Ici, tout est à étudier.

— Alors, guidez-moi.

— Soit. Je vais vous montrer, à quelques pas d'ici, un homme à qui l'on a crevé les deux yeux il y a quinze jours.

— C'est ce que vous avez de plus gai à me présenter?

— Allons autre part.

— Non, conduisez-moi vers cet homme. Qu'est-ce qui lui a valu ce supplice horrible?

— Il a essayé de séduire la femme d'un chef.

— Comment et par qui la sentence s'exécute-t-elle?

— Avec un morceau de bois aigu ou même avec l'index, et par le premier venu désigné par le roi ou un prêtre. L'opération a lieu dans un moraï. Tenez, voyez-vous cet individu couvert d'une pièce d'étoffe bleue? c'est lui ; il s'appelle Koérani.

Je fis cadeau à cet infortuné d'une chemise et d'un pantalon, et quand je lui demandai pour quel crime il avait été si cruellement puni, le Sandwichien me le dit en souriant. Au reste, nulle cicatrice ne se faisait remarquer aux paupières, et Koérani se portait à merveille. Il avait montré pendant son supplice le plus grand courage, et il se promettait, disait-il, de se venger du mari jaloux selon ses vœux et ceux de la femme surprise, dont il se prétendait fort aimé.

— Si l'épouse d'un chef, demandai-je à Rives, cédait aux instances amoureuses d'un homme *du peuple*, que lui ferait-on?

— On la punirait comme on a puni Koérani.

— Mais nous, étrangers, courons-nous et faisons-nous courir les mêmes risques?

— Oh ! vous, vous n'avez rien à craindre, vous êtes absous d'avance par les chefs et leurs femmes. Cependant ne vous attaquez point aux princesses, à moins qu'elles ne vous y encouragent. Au surplus, je doute fort que de pareilles masses puissent vous plaire.

— Et vous, êtes-vous marié, monsieur Rives?

— Oui.

— Vous me présenterez, je l'espère, à madame.

— J'ai épousé deux jolies petites Sandwichiennes.

— Rien que deux! vous n'êtes guère accapareur.

— J'aurais bien du plaisir à vous les montrer, mais pour le moment elles habitent Kaïrooah.

— Monsieur Rives, vous mentez.

— Presque.

— Un demi-mensonge de Gascon a déjà une certaine valeur.

— C'est vrai.

— Alors je m'aperçois que vous n'êtes pas tout à fait Sandwichien, et que vous tenez à garder pour vous seul la propriété que vous avez acquise.

— Que voulez-vous! par esprit de réforme. On n'est pas impunément de Bordeaux.

Hélas! le pauvre Rives, jaloux comme un Européen, vantard, délicat et susceptible comme un Gascon, aimait tant la bonne chère qu'on lui faisait faire à bord, il y vint si souvent, si souvent, que ses deux gentilles épouses, qui l'aimaient comme on n'aime pas, le supplièrent de ne nous quitter que fort rarement, tant elles étaient heureuses, à son retour, d'écouter les détails pleins d'intérêt qu'il s'amusait à leur donner sur notre vie intérieure. De notre côté, comme nous avions de plus graves études à faire à terre que sur la corvette, nous ne rentrions pas toutes les nuits, et l'hospitalité étant une vertu sandwichienne, l'on comprend pourquoi nous ne couchâmes jamais à la belle étoile. Au surplus, les nattes du sybarite Rives avaient un moelleux égal à celui de la couche de Riouriou lui même.

Après cette première visite à Koérani, si gaie, si divertissante, M. Rives me conduisit par un petit sentier tortueux vers une double source qu'il me disait fort curieuse à voir ; et moi, tout préoccupé du triste spectacle auquel je venais d'assister, je lui demandai pourquoi, à Kayakakooah, un homme de *basse extraction* (car l'aristocratie est de tous les pays), coupable du même crime que Koérani, avait eu seulement les doigts coupés, tandis qu'on avait crevé les yeux à ce dernier.

— Ici, monsieur, me répondit Rives, un crime est plus ou moins grand selon le lieu où il a été commis : si le roi eût été à Kaïrooah, c'est le coupable de cette dernière qui eût eu les yeux crevés, et c'est Koérani à qui on eût coupé les doigts. La présence des dieux ou du monarque est censée devoir inspirer plus de respect, et voilà comment un grand forfait d'aujourd'hui est demain une faute assez pardonnable.

La morale de cet article du code de Tamahamah s'explique à merveille. Riouriou, malgré sa stupidité, n'est pas homme à donner un démenti aux volontés de son père.

Cependant nous étions arrivés au bas de la colline, et le nain de Bordeaux me montra deux sources jaillissantes, à deux pieds de distance l'une de l'autre. De la première s'échappait d'une façon régulière un volume considérable d'eau froide et légèrement saumâtre ; de l'autre sortait par saccade une eau très-chaude et sulfureuse, laquelle devenait fort potable après avoir été exposée quelque temps à l'action de l'air. Je remerciai mon gracieux cicérone en le priant de poser devant moi, et je lui fis cadeau de son portrait, dont il ne me sembla satisfait qu'à demi, quoique je l'eusse embelli d'une manière presque honteuse. A toute force, Rives voulait être un joli garçon.

Au surplus, l'intelligence du bonhomme s'était développée au milieu du peuple nouveau, dont il avait conquis l'admiration. Par exemple, il ne manquait jamais, lorsque nous passions devant une cabane, de me dire d'un air joyeux : « Ceci est une cabane; » en passant auprès d'un moraï, il me le montrait du doigt et s'écriait : « Moraï. » Si deux Sandwichiens

se promenaient à quelques pas de nous, il me frappait sur l'épaule en me disant : « Deux Sandwichiens qui se promènent; » et je crois même qu'étant sur le bord de la mer, il me secoua fortement, et, étendant ses bras étiques, il me dit encore d'un ton solennel : « C'est l'Océan. »

Nul cicérone de Naples ou de Rome ne s'est jamais montré plus exact, plus attentif, plus scrupuleux, plus ridicule que Rives le Bordelais. Je le recommanderais vivement à tous les promeneurs qui, dans leur oisiveté, poussent jusqu'aux Sandwich, si ce héros gascon n'avait depuis quelque temps abandonné sa patrie adoptive. Je vous dirai plus tard comment il a su se faire à Bordeaux une brillante existence.

Cependant le temps devint sombre : le vent souffla de terre avec violence ; les trois géants de l'île voilèrent leurs têtes menaçantes : tout retour à la corvette était impossible ou périlleux, et l'arrivée d'un canot sur la plage plus difficile encore.

— Vous le voyez, me dit M. Rives, le ciel s'oppose à votre départ. Voulez-vous utiliser agréablement le reste de votre journée ?

— Je ne demande pas mieux ; conduisez-moi chez vos femmes.

— Non pas, mais chez le roi.

— Croyez-vous qu'il me reçoive ?

— Laissez-moi faire ; je me charge de tout.

— Vous prenez là une bien lourde tâche, monsieur.

— Oh ! je connais les usages du pays.

— Allez donc annoncer ma visite au roi ; je vous attends dans cette cabane.

— Non pas, non pas, dans une autre ; vous ne seriez pas assez bien ici.

— Elle a pourtant quelque apparence de propreté.

— C'est égal ; établissez-vous là, dans cette maison plus simple et mieux close. Je reviens dans quelques moments.

Dès que Rives m'eut quitté, je voulus savoir le motif de sa défense si officieuse. Le drôle avait raison : la demeure qu'il m'interdisait était la sienne, et ses deux gentilles femmes, à qui je dis *bonjour*, me reçurent avec une prévenance extrême.

Sitôt que mon fringant courrier eut achevé la mission dont il s'était volontairement chargé, il se dirigea vers sa maison, présumant bien, l'effronté, qu'il m'y trouverait installé par cela seul qu'il me l'avait défendu. C'était là aussi que je l'attendais.

— Je me proposais, me dit-il en me voyant respectueusement assis sur une natte loin de ses *tiers*, de ne vous présenter que ce soir, car je voulais que mes femmes se montrassent à vous d'une manière plus décente.

— La modestie est un vêtement, monsieur Rives, et vos dames ont une pudeur qui les sauve de tout péril.

— Pourquoi me dites-vous cela en souriant ? me demanda Rives, qui faisait une sotte grimace.

— Par orgueil national, lui répondis-je avec gravité ; elles sont presque Françaises, et mon sourire est une joie.

Rives fit une nouvelle moue un peu plus laide que la première, et, rompant cette conversation familière, je poursuivis d'un ton moins frivole :

— Le roi est-il prêt à recevoir ma visite ?

— Le roi s'occupe de sa toilette ; la reine favorite se pare de ses plus riches atours ; nous nous mettrons en route dans un quart d'heure ; mais, je vous en prie, ne souriez pas là-bas comme ici : Riouriou est susceptible en diable ; il croit toujours qu'on se moque de lui.

— C'est bien de la modestie.

— Non, il sait ce qu'il vaut.

— S'il ne sait que cela, il paraît que c'est un grand ignorant.

— Allons, mettons-nous en marche.

Une cabane de quarante pieds de long sur trente de large, bâtie en bambou, avec une toiture à demi délabrée en goëmon, entourée d'une palissade de deux pieds de haut, en arêtes de cocotier ; six pièces de canon sur leurs affûts assez propres, une quarantaine de soldats campés auprès de cette enceinte, un homme coiffé d'un casque d'osier élégant et original, ayant un fusil sur l'épaule, se promenant lentement, et s'arrêtant pour faire volte-face à chaque coup de sonnette agitée par une autre sentinelle accroupie ; un terrain déblayé en face d'une porte étroite et basse, un bananier derrière cette demeure, et deux espèces de parapets en terre de quatre pieds de hauteur : tels sont le palais, le jardin, les citadelles, les armées et le champ de Mars du puissant chef de l'archipel des Sandwich. C'est pourtant d'une cabane semblable que Tamahamah lançait ces terribles ordres qui faisaient trembler les îles voisines et mettaient sur pied des armées belliqueuses.

Riouriou était vêtu d'un riche costume de colonel de hussards français et couvert d'un chapeau de maréchal ; il avait à ses côtés sa femme favorite, grande efflanquée, tatouée de la façon la plus ridicule, et entortillée dans une robe de mousseline à fleurs qui lui serrait la taille ; les hanches et les jambes étaient absolument nues, de sorte qu'elle ressemblait à merveille à un grand et vilain enfant au maillot. Ajoutez à cela une couronne de fleurs jaunes, un collier énorme de jam-rosa enfilés à un jonc, des bracelets en verdure, une chevelure absente, et un air de dignité à forcer le rire chez l'anglomane le plus inaccessible aux idées joyeuses, et vous aurez le portrait de madame la reine d'Owhyée. Quant à son joufflu de mari, il était grand, gros, lourd, rebondi, taché de plaies, galeux, stupide dans son maintien, stupide dans son regard, stupide dans sa dignité, s'épanouissant sur un fauteuil en ébène où l'on avait jeté une belle pièce d'étoffe de soie rayée de jaune et de noir, le tout figurant un roi, un trône, une puissance.

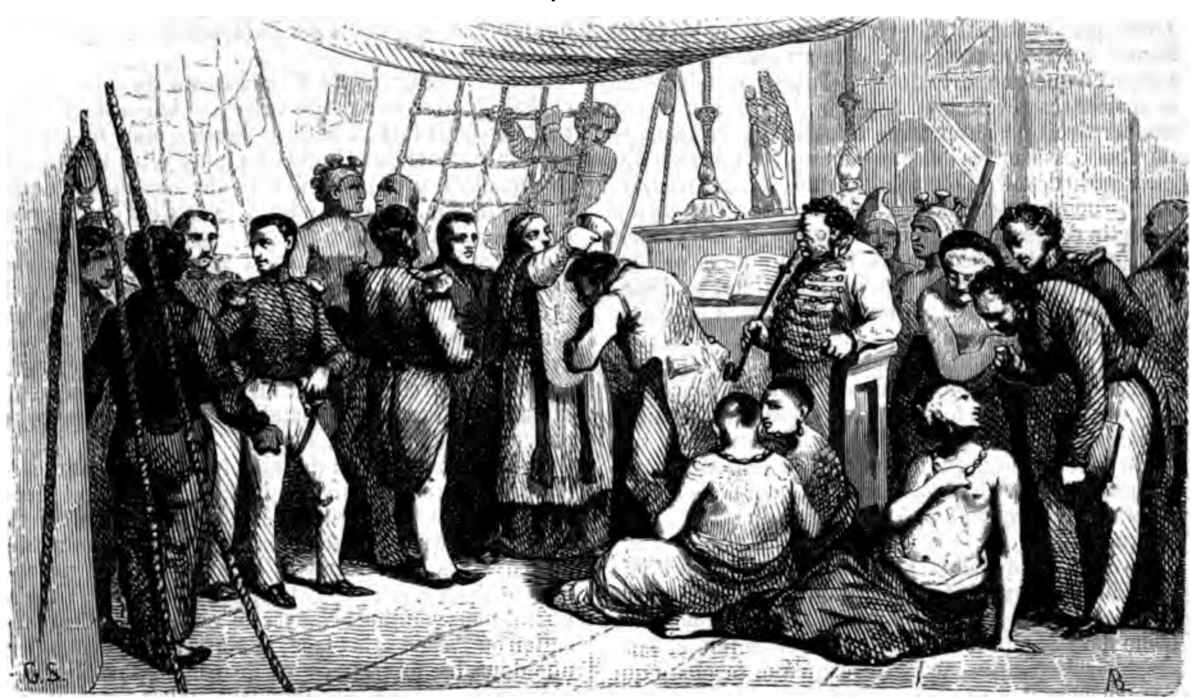
J'étais en extase, et Rives jouissait de ma surprise. Deux guerriers, de six pieds de haut au moins, se tenaient debout et le sabre nu à côté du monarque, tandis qu'une demi-douzaine d'autres soldats et de femmes monstrueuses étendues sur des nattes, mâchaient je ne sais quoi, et crachaient une salive verdâtre dans de grandes calebasses à moitié remplies de feuilles vertes et de fleurs jaunes et rouges. Çà et là on voyait encore des armes en bois, des bâtons dessinés, des fusils, des briquets, des pagnes, des sagaies, et, sur le mur, le portrait de Tamahamah en regard de celui du Napoléon de David franchissant le Saint-Bernard. Le grotesque et le beau, le trivial et le sublime côte à côte !

A mon arrivée, Riouriou me fit signe de m'asseoir après m'avoir tendu la main, et me donna à comprendre qu'il ne bougerait pas plus que son éblouissante moitié ; je vis ce qu'on voulait de moi, et je me mis à l'œuvre. Tant bien que mal, mon ébauche fut achevée en trois quarts d'heure ; je priai Rives de dire au roi que je lui apporterais le surlendemain une copie finie et soignée, et Riouriou m'offrit en échange un bâton admirablement ciselé, un casque d'osier, et

un fort élégant éventail tressé en joncs, d'une forme très-gracieuse.

Après cela, Rives prononça quelques paroles qu'il accompagna de gestes dont le sens s'expliquait aisément, et je me vis forcé par les instances de la reine de donner une séance inpromptu d'escamotage. Je ne saurais vous dire l'enthousiasme que j'excitai; on me massait, on me triturait, on me tournait et retournait si souvent et si fort, que je fus contraint de me déclarer *tabou* pour ne pas succomber à tant de témoignages de satisfaction et d'étonnement. La reine y déchira sa belle robe, les princesses hippopotames se soulevèrent de leur couche éternelle, et je vis même un aimable sourire se poser au coin des lèvres des deux farouches soldats qui veillaient sur les jours si sacrés de Riouriou. Mais quand j'eus promis au roi de lui montrer quelques-uns de mes tours, quand j'eus exposé à ses regards une chambre obscure qu'un de mes matelots venait de placer par mes ordres à la porte du palais, quand les figures, qui se réfléchissaient sur le miroir furent dessinées sur le papier, oh! alors, les cris de joie devinrent frénétiques, c'était de l'entraînement, des spasmes, du délire; je devins prêtre, je devins dieu; peu s'en fallut qu'on ne m'adorât, et, si j'avais eu la bouche fendue jusqu'aux oreilles, je crois qu'on m'eût vénéré comme une des plus belles idoles des moraïs.

Je sortis de la demeure royale accablé du poids de mon mérite, et, tout fier de mes conquêtes de la journée, je me dirigeai vers le rivage pour me rendre à bord. La mer était encore haute, agitée, et le canot mouillé au large. Pour l'atteindre, nous fûmes contraints de nous jeter dans une pirogue qu'on lança aux flots, et Rives, toujours galant, voulut être le dernier à me donner la main. Peut-être aussi tint-il à s'assurer par lui-même que je passerais en effet la



La cérémonie du baptême eut lieu à bord de notre corvette. (Page 242.)

nuit à la corvette. Je vous l'ai dit, le Français n'était encore qu'à demi Sandwichien. Petit était à son poste; dès qu'il vit Rives s'asseoir dans la pirogue, je remarquai qu'il mâchait un peu plus vite sa pincée de tabac et qu'il cacha un instant après sa grotesque face derrière l'épaule de Barthe. Je soupçonnai un tour de sa façon et je me promis bien de le prévenir; mais le coquin était trop leste, trop déluré, trop vindicatif, pour ne pas mettre ma prudence en défaut, et Marchais l'aurait *aplati* si Rives n'avait pas au moins reçu une petite torgnole.

Il y avait une demi-heure à peu près qu'il était sorti de la vapeur enivrante de l'ava, et l'ivrogne ne se souvenait plus du bienfait. Sitôt que la pirogue fut à contre-bord du canot, Petit se leva, me tendit la main et me fit asseoir sur le tapis bleu de l'arrière; puis, présentant galamment son bras à Rives, il lui dit :

— Citoyen, à votre tour; le commandant désire vous voir ce soir même.

— Pourquoi ce soir?

— Oh! c'est un service qu'il réclame.

— Je vous suis.

Rives s'appuya sur le bras du matelot; mais celui-ci fit semblant de glisser, puis, enjambant le bord, il fit faire le plongeon au pauvre Bordelais pris à l'improviste.

— Cré maladroit! s'écria le satané gabier en écarquillant ses petits yeux; il était ivre, Dieu me damne! Comme il barbote! Il boit, il boit, il pompe, l'imbécile! il ne sait donc pas nager! Attendez, attendez, je vais le sauver, moi!

Le sacripant se jeta à l'eau, et, sous prétexte de le soutenir, il fit avaler au malheureux Rives gorgée sur gorgée de l'onde amère.

— Courage! lui criait-il de temps à autre, aidez-vous un petit peu, ou un requin va vous gober comme un goujon; accrochez-vous à moi, nous arriverons, soyez tranquille... Et Rives buvait toujours. Enfin, il fut hissé dans sa pirogue, et je lui donnai le conseil de retourner à terre, en lui promettant le châtiment du mauvais et méchant matelot. Rives nous quitta donc, et nous rejoignîmes la corvette, où Marchais, sur le pont, attendait de pied ferme son camarade.

— Eh bien?

— Eh bien! mon brave, il doit être gonflé comme un ballon. Je te réponds qu'il en *est bu*. M. Arago a dit qu'il me ferait punir; mais je le connais, il n'en fera rien; il comprend la chose, lui, et Rives est un pékin.

— Tu t'es conduit en franc gabier, mon petit Petit; je te *raime* et te *restime* de plus en plus davantage. Compte que je te rendrai ça à la première occasion.

— Je ne suis pas en peine de toi.

Maintenant rétrogradons de quelques pas et touchons à la gravité des faits accomplis, afin d'expliquer la ridicule cérémonie qui eut lieu à bord peu de jours après notre arrivée à Koïaï. Le présent ne se reflète pas toujours du passé.

Dans une assemblée des principaux chefs d'Owhyée, présidée à la fois par Tamahamah et par Vancouver, qui l'avait provoquée, il fut décidé, en dépit des volontés premières du roi, que l'archipel des Sandwich serait placé sous la protection immédiate de l'Angleterre, qui s'engageait, elle, à le défendre contre toute révolte intérieure et contre toute attaque du dehors. C'était en quelque sorte déclarer Tamahamah inhabile à apaiser les révoltes et à punir les mutins, c'était donner droit de suzeraineté à la Grande-Bretagne et ne plus posséder les îles que comme gouverneur. Tamahamah dévora l'offense qu'il ne pouvait châtier, et se proposa cependant d'éluder du moins l'exécution de cette espèce de traité qui le détrônait. Mais le but était atteint. Les mécontents, bien sûrs de la protection anglaise, élevèrent une voix rebelle et se déclarèrent liés à l'étranger par leurs serments. A la vérité, l'ascendant de Tamahamah sur les populations soumises paralysa pendant quelque temps les effets désastreux de la trahison; mais comment lutter contre tant d'ennemis à la fois dont la plupart ne quittaient jamais son palais de Kayakakooah? Il rongea son frein, et M. Young, qui a suivi avec le plus vif intérêt les phases de cette révolution politique, nous assura qu'elle seule avait abrégé les jours du grand monarque.

Le coup frappé alors retentit encore aujourd'hui. Sans hériter des vertus et du courage de son père, Riouriou a dû subir l'influence de ses ennemis, et, lâche dans son indolence, il courbera la tête et laissera marcher les événements jusqu'à la secousse qui l'emportera.

J'écrivis alors ce que les faits se sont malheureusement chargés de ratifier.

Un homme fin, rusé, souple, caressant, que Tamahamah avait envoyé comme gouverneur à Wahoo, s'échappa un jour de cette île, où il mit à sa place un frère ivrogne continuellement abruti par l'ava sandwichien et l'eau-de-vie européenne, et arriva à Owhyée sous le prétexte d'appuyer la cause de Tamahamah désertée, mais dans le but caché de se vendre à la politique de la Grande-Bretagne. Tamahamah, pris au piége, le créa son premier ministre, et les Anglais, dont il était le principal agent, le nommèrent pompeusement Pitt. Tout cela était glorieux sans doute; mais Kraïmoukou ne se trouvait pas satisfait encore. D'autres puissances pouvaient venir disputer la conquête de l'archipel à l'Angleterre : il fallait se mettre en harmonie avec elles. La France avait aussi des vaisseaux de guerre et d'excellents capitaines, la France avait donc aussi des droits sacrés à l'affection de Kraïmoukou-Pitt, dont l'ascendant écrasait déjà Riouriou. Dès notre arrivée à Koïaï, il nous annonça qu'il voulait se faire chrétien, que son bonheur serait de recevoir le baptême de notre aumônier, et qu'il nous priait de ne point lui refuser cette faveur, nous assurant, au surplus, que les navires de notre nation trouveraient toujours en lui un protecteur ardent et dévoué. Ce qu'il nous demandait était facile à accorder, et la cérémonie du baptême eut lieu à bord de notre corvette. Elle fut assez piquante et curieuse pour que je la retrace dans tous ses plus petits détails. J'étais descendu à terre avec l'élève Janneret, chargé de conduire le roi, car je voulais dessiner le départ de la famille. L'yole du commandant devait recevoir le monarque et une de ses femmes; la reine mère s'y fit aussi laborieusement charrier avec Kraïmoukou par une demi-douzaine de vigoureux soldats, tandis que plusieurs élégantes doubles pirogues, chacune pagayée par les principaux officiers, servaient de brillante escorte à l'embarcation française. Je me plaçai dans la plus belle des doubles pirogues avec Gaimard et la reine Kao-Onoèh, et nous attendîmes pendant plus d'une demi-heure, sous un soleil ardent, Riouriou, dont la toilette s'achevait avec lenteur, et qui ignorait sans doute *que l'exactitude est la politesse des rois*.

Il arriva enfin coiffé d'un chapeau de paille noire et habillé avec une petite veste de hussard et d'un pantalon vert fort richement brodé, mais nu-pieds, sans cravate et sans gilet. La plus jolie femme de Kraïmoukou prit place à côté de Kao-Onoèh dans notre pirogue, et nous eûmes le loisir d'étudier ces deux excellentes créatures, que je recommande à l'attention spéciale des étrangers voyageurs. Avant de s'embarquer, Riouriou se fit *détabouer* par le grand prêtre, afin de pouvoir se mettre à l'abri du soleil sous une tente ou sous un parapluie, et je remarquai avec un profond sentiment de tristesse qu'en arrivant auprès de la reine mère il lui serra affectueusement la main, et tous deux répandirent des larmes en prononçant le nom de Tamahamah.

La flottille se mit en marche, le canot du commandant en tête; nous suivions immédiatement, et derrière nous six autres pirogues portaient des officiers supérieurs, quelques femmes et un grand nombre de curieux. Les plus robustes nageurs de *l'Uranie* armaient l'yole[1], qui glissait rapide sur les eaux; mais quand nous voulions essayer la vélocité de l'embarcation où j'avais pris place, je n'avais qu'à demander une douzaine de forts coups de pagaie aux Sandwichiens, et l'yole du commandant était à l'instant dépassée. Nous arrivâmes bientôt à la corvette, pavoisée de tous ses pavillons. Riouriou monta le premier; il fut reçu par une salve de onze coups de canon et il descendit dans la batterie pour voir exécuter le feu. On eut une peine infinie à hisser sur le pont la reine mère, mais enfin elle arriva, aux rires à demi étouffés de l'équipage, qui craignait, disait-il, de voir sombrer la corvette. Après ces deux personnages, Kraïmoukou s'élança, moins leste que Kao-Onoèh, à qui j'offris la main, et après eux la femme si jolie et si compatissante du premier ministre, que je laissai monter seule et pour une cause que vous saurez plus tard.

— Fichtre! me dit Petit en m'apercevant, vous n'êtes pas le plus mal partagé.

— Tais-toi, bavard, et songe que tout ceci est fort sérieux.

— Aussi, nous en rions déjà comme des fous.

— Si tu te permets la moindre impertinence...

— Allons donc, monsieur Arago, vous voulez que je me taise, et le sapajou de Gascon est là.

— Où donc?

[1] Je ne sais pourquoi les marins disent toujours *la yole*.

— Par terre, allongé; Marchais lui a donné exprès, sans le vouloir, un croc-en-jambe, et le crapaud s'est étendu.

— Vous êtes deux grands vauriens.

L'autel, surmonté de l'image décorée de la Vierge, était adossé à la dunette; des chaises et des fauteuils avaient été offerts aux princesses, qui aimèrent mieux se coucher par terre; les ministres, les hauts dignitaires, les officiers, le peuple, mêlés et confondus, couraient çà et là, fort indifférents à ce qui allait se passer. Le roi demanda une pipe et fuma; Kao-Onoëh et l'épouse du futur chrétien s'accroupirent, joyeuses comme des enfants, auprès du banc de quart, où elles m'appelaient à tour de rôle, et nous avions peine à leur faire comprendre l'utilité et la sainteté de l'auguste cérémonie qui nous rassemblait tous. La lumière céleste n'avait pas encore frappé leurs âmes.

L'abbé de Quélen parut enfin, revêtu de ses plus beaux habits; il officia, servi par le valet du commandant, bedeau infiniment plus propre aux besoins d'une église qu'aux exigences d'un navire. Notre capitaine était le parrain, et M. Gobert, son secrétaire, la marraine, en remplacement de madame Freycinet, qui gardait la chambre, et la messe se dit aux ronflements du roi et de quelques grands personnages qui respiraient en faux-bourdon. Kao-Onoëh était la plus curieuse des femmes; elle me questionnait sur tout, et Rives lui traduisait mes réponses, qui semblaient beaucoup l'amuser. L'épouse favorite de Kraïmoukou demanda d'un air assez peu inquiet combien on couperait de phalanges à son mari et combien on lui ferait sauter de dents; je l'assurai qu'on le lui rendrait fort intact, et les deux princesses ne comprenaient pas comment une si belle récompense était accordée à celui qui ne faisait rien pour la conquérir. La messe achevée, Kraïmoukou reçut l'eau sacrée du baptême, et le ciel s'ouvrit à un élu.

Quand tout fut fini pour Louis Kraïmoukou-Pitt, peu s'en fallut que M. de Quélen ne se vît contraint par la violence à recommencer l'ablution sainte au profit de chacun des assistants. Kao-Onoëh se montra la plus fervente des néophytes; elle s'élança, à demi nue, vers notre abbé scandalisé; elle baisa ses vêtements, ses dorures, et s'empara de l'image de la Vierge, qu'elle présenta à l'adoration de toutes ses amies, presque aussi dévotes qu'elle; puis, consolées du refus du prêtre, elles visitèrent la batterie, l'entrepont, les cabines des officiers, le poste des élèves, et ce n'est pas la faute de l'épouse aimée de Kraïmoukou si son mari ne reçut ce jour-là sur la tête que le signe sacré de son salut.

Peu d'instans après, le roi, les princes, les princesses, se rendirent à terre, et Louis Kraïmoukou-Pitt, le nouveau chrétien, alla se reposer dans sa cabane, au milieu de ses six femmes, sans avoir rien gagné dans notre estime, sans avoir rien perdu de l'amitié de Riouriou, ni de son autorité sur le peuple, à l'antique religion duquel il venait de donner un flétrissant démenti.

J'accompagnai les Sandwichiens à Koïaï, car c'est surtout après de semblables jongléries qu'il y a quelque chose à apprendre et d'utiles enseignements à puiser dans le recueillement de la pensée. Mais, hélas! on ne pense pas aux Sandwich; toute morale y est incomprise, excepté cependant celle de l'intérêt personnel, qui appartient à tous les peuples et qui est presque celle de tous les hommes.

Kraïmoukou, sous ce rapport, était un type curieux à étudier.

XLVIII

ILES SANDWICH

Les veuves de Tamahamah. — Les femmes de Rives. — Dîner de ministres. — Young. Assemblée générale. — Religion.

Il y avait quinze ans que M. Rives était établi aux Sandwich quand nous y arrivâmes; aussi le sol, les eaux, le ciel et le climat de cette zone vivifiante donnaient à son être si chétif un air de virilité et de force contrastant de la façon la plus grotesque avec l'exiguïté de sa charpente anguleuse. Si sa taille eût été je ne dis pas même moyenne, mais un peu au-dessus de celle des nains qu'on montre dans les foires, nul doute que Tamahamah n'en eût fait un jour quelque chose d'importance et que la haute fortune du Gascon ne l'eût bientôt mis à même d'être utile aux navires explorateurs de toutes les parties du monde civilisé. Mais, hélas! dans un pays où le mérite se mesure au mètre, Rives, revêtu du pouvoir, aurait bouleversé les idées des Sandwichiens, habitués à ne regarder leurs chefs qu'en levant la tête au ciel. Aussi, en dépit d'une cure merveilleuse dont je vous parlerai plus tard, resta-t-il constamment dans une obscurité parfaite et toujours cependant accueilli avec bienveillance par les reines et les dignitaires de la cour, qu'il divertissait beaucoup par ses manières de sauterelle et les ridicules contorsions dont sa mâchoire était tourmentée quand il essayait de prononcer convenablement certaines syllabes de l'idiome sandwichien.

Sa fierté gasconne eut longtemps à souffrir de l'injustice du sort, et cependant, vaniteux par naturel, il ne négligeait aucune occasion de nous montrer que sa présence chez les reines ou chez les veuves de Tamahamah n'était jamais importune. Notre visite à Riouriou se fit sous ses auspices, quoiqu'il y jouât un rôle fort obscur. Le prince nous reçut dans son grand costume de colonel, et Rives se chargea de nous traduire les belles choses que le monarque galeux se plaisait à nous débiter avec une incroyable volubilité. Pauvre roi!

Une autre fois, après une course assez peu curieuse sur le bord de la mer, je lui demandai à qui appartenait une case fort passable auprès de laquelle se promenaient quelques soldats armés.

— Diable! me répondit-il, c'est le palais des veuves de Tamahamah.

— Avez-vous accès auprès d'elles?

— J'y suis reçu comme un ami, comme un frère.

— Pouvez-vous me présenter?

— Je ne comprends pas que je ne l'aie pas fait encore.

— De quoi s'occupent ces princesses?

— Elles laissent les jours se chasser les uns les autres, et c'est tout. Au surplus, vous verrez tout à l'heure; retournez-y plus tard, une seconde fois, vous les trouverez à la même place, et si le hasard vous ramène par ici dans deux ou trois ans, rien ne sera

changé dans cette demeure royale, à moins que l'une des veuves ne soit allée rejoindre Tamahamah dans l'autre monde.

Ce palais ne se distingue des autres cabanes de Koïaï que parce qu'il occupe plus d'espace. On y entre par une porte extrêmement large, mais tellement basse, que Rives lui-même, dont le front ne dépassait guère ma ceinture, était forcé de se courber pour y pénétrer. A notre arrivée, à peine deux ou trois têtes s'agitèrent-elles pour nous voir marcher; mais Rives parla, sauta, fit quelques singeries, frappa une joue du dos de sa main, comme on caresse chez nous les petits enfants, et sembla ranimer pour quelques instants les masses énormes qui gisaient là comme des débris d'hippopotames à demi voilés par deux cents brasses au moins de fines étoffes du pays, de diverses couleurs. Au milieu de ces monstrueux amas de chair humaine, s'agitait un corps surmonté par une figure endolorie, aux regards abattus, à la physionomie pleine de douceur et au sourire d'une bonté exquise. C'était la reine mère, favorite de Tamahamah, dont je fis le portrait avec plaisir; son langage avait un charme, une douceur indéfinissables, et les dessins qui ornaient sa poitrine volumineuse étaient tracés avec un goût parfait. Elle était tatouée sur la langue; le nom de Tamahamah, la date de sa mort, se lisaient sur ses bras; la plante de ses petits pieds et la paume de ses mains si délicates portaient des figures que je soupçonnai esquissées par le dessinateur de l'expédition commandée par Kotzebuë.

Quand j'eus fini mon travail, elle me pria de l'orner de plusieurs nouveaux dessins, et Rives m'apprit qu'elle désirait fort un cor de chasse sur le postérieur et une figure de Tamahamah sur l'épaule, ce à quoi je consentis avec grand plaisir. J'avais à peine achevé, qu'un des officiers qui veillaient autour des princesses



... C'était la reine mère, favorite de Tamahamah. (Page 244.)

se mit à l'œuvre et piqua mes dessins avec une vitesse extrême, et le lendemain j'eus le bonheur de contempler mon ouvrage sans que rien désormais pût le détruire.

L'amour de Tamahamah pour sa favorite était profond, et celle-ci conserve encore sur ses membres les traces de la vive douleur que lui causa la mort de son mari. Elle jura de ne plus se couronner de fleurs, de ne se parer d'aucun bracelet, de ne jamais laisser croître ses cheveux, se coupa une phalange du petit doigt de chaque main, et se fit sauter quatre dents le jour même des funérailles du grand prince.

Dans sa jeunesse, elle devait avoir été d'une remarquable beauté, et l'on s'explique dès lors tout l'amour que lui avait voué Tamahamah.

Auprès d'elle, un petit garçon fort amusant par sa vivacité agitait un grand éventail de plumes de divers oiseaux, tandis qu'une jeune fille absolument nue et fort gentille lui présentait par intervalles, ainsi qu'aux autres princesses, une grande calebasse à demi remplie de fleurs, dans laquelle elles crachaient à tour de rôle.

Cette cérémonie achevée, la calebasse, dont l'ouverture avait cinq ou six pouces de diamètre au plus, était fermée à l'aide d'une sorte de foulard noué qu'on ne touchait qu'avec une grande précaution. La reine favorite, toujours attentive à ce que je faisais, s'apercevant que je regardais beaucoup plus la jeune Sandwichienne qui présentait la calebasse, me fit demander par Rives si je voulais emmener son esclave avec moi, et je l'en remerciai du ton le plus franchement hypocrite du monde, ce qui égaya beaucoup l'assemblée, y compris l'espiègle, dont je récompensai la bonne volonté par une paire de ciseaux qu'elle accepta avec une joie ravissante.

Notre visite aux veuves de Tamahamah allait finir, lorsque entra toute guillerette la femme de Riouriou, la belle Kao-Onoëh, enchantée, nous dit-elle, de nous trouver là. Sa taille était de cinq pieds six pouces, et comme elle s'était affranchie des vêtements européens sous lesquels elle m'avait paru si ridicule une fois, j'avoue que je la trouvai ravissante. Au reste, rien n'égale le laisser-aller de cette princesse, si ce n'est peut-être le ton et les manières de certaines femmes

de Paris, que nulle honteuse proposition n'avilit, que nul sale propos n'effarouche. Hâtons-nous d'ajouter que les mots vice ou vertu, comme nous les comprenons en Europe, n'ont aucun sens pour Kao-Onoéh.

Elle était fille de Tamahamah et de Hika-Oh. Ce prince l'épousa dès qu'elle eut atteint sa quatorzième année; Tamahamah mourut, et son fils Riouriou épousa à son tour la femme de son père, et par conséquent sa propre sœur.

Je me suis fait donner cette assurance, non pas seulement par M. Rives, mais encore par M. Young et par les princesses elles-mêmes, qui trouvaient cette quadruple union fort naturelle. Ne vous ai-je pas dit que le Sandwichien est un peuple fort curieux à étudier!

Je ne sais, en vérité, de quoi j'étais coupable envers mon cher demi-compatriote : toujours est-il que pendant mon séjour à Koïaï il m'a joué deux ou trois tours de sa façon dont je lui ai longtemps gardé rancune. Hélas! peut-être prévoyait-il dès lors que je publierais, à mon retour en Europe, le récit fidèle de sa triste et ridicule odyssée.

Nous venions de sortir de chez les reines, lui enchanté de ses singeries, qu'on avait accueillies avec assez de bonté, moi épouvanté encore de l'aspect hideux de ces masses informes de chair qu'on nommait corps humains, et qui figuraient à merveille ces gigantesques chiens de mer venant péniblement mourir sur la plage épuisée à les porter.

— Venez à bord, dis-je à Rives; vous dînerez avec nous.

— Merci; vos deux chers matelots me causent une frayeur que je ne peux maîtriser. Faites mieux, dînez avec moi.



La belle Kao-Onoéh, femme de Riouriou.

— Chez-vous? J'accepte.

— Non, chez le premier ministre Kraïmoukou, votre coreligionnaire, avec qui vous avez déjà fait si ample connaissance.

— Est-il nécessaire que vous m'annonciez?

— Je vous le répète, monsieur, des étrangers comme vous entrent ici partout, ils s'asseyent sur les plus fines nattes, ils se couchent, se reposent, dorment ou mangent sans qu'on s'en offense; au contraire, c'est un honneur dont chacun se montre tout fier.

— Excepté vous; on dirait que vous avez plus peur de moi que de mes deux matelots.

— Ces deux peurs diffèrent essentiellement.

— Vous êtes un poltron. Si, comme vous, depuis quinze ans, j'habitais les Sandwich, j'en aurais pris les mœurs et les habitudes. Eh, mordieu! vous serez tout à fait Sandwichien avant notre départ.

— Cela est pourtant bien dur d'avoir à craindre la présence d'un navire qui vous apporte des nouvelles d'un pays que l'on aime tant! Enfin, il en sera ce qu'il plaira au destin et à vous. En attendant, voulez-vous venir chez Kraïmoukou?

— Très-volontiers; mais je vous préviens que vous me donnerez un gîte, si après le dîner il est trop tard pour retourner à bord.

— Vous êtes bien cruel, monsieur Arago.

— Allons chez Son Excellence monseigneur de Kraïmoukou.

La demeure du ministre était voisine de celle de Riouriou, mais beaucoup moins spacieuse, et la porte d'entrée, au contraire, différente de celles des autres cabanes, avait une hauteur assez ordinaire. A notre arrivée, Kraïmoukou se leva galamment, et vint nous offrir des nattes d'une élasticité remarquable, tandis que sa favorite, dont la taille dépassait la mienne de deux pouces au moins, nous souriait d'une façon toute gracieuse : jusqu'alors c'était la plus belle et la plus jolie personne que j'eusse vue à Owhyée; ses manières étaient élégantes et folles à la fois, ses regards plus que hardis, son nez aquilin, sa bouche un peu boudeuse; mais la

sotte avait cru devoir se faire abattre quatre dents afin de mieux honorer la mémoire de Tamahamah. Sa chevelure commençait à pousser noire et soyeuse, et la chaux en avait blanchi une couronne sur le front et sur les tempes; les pieds et les mains de la princesse étaient d'une délicatesse à forcer ceux des Andalouses à se cacher; ses bras rondelets, ni trop gros ni trop minces, avaient une souplesse de mouvement qui annonçait de la grâce et de la force, et les tatouages dont son beau sein, ses cuisses et ses jambes étaient ornés, présentaient une originalité qui ne gâtait rien de cet ensemble bizarre, si curieux à voir et à étudier. La langue, la plante des pieds et la paume de la main droite portaient également l'empreinte de quelques fines piqûres, et je crus lire le mot Rurick sur une de ses épaules. Ma jalousie contre le dessinateur de l'expédition de M. de Kotzebuë s'en irrita; je proposai deux jolis dessins à Konoah, et je la vis bondir de joie comme un enfant à qui l'on présente un joujou. A sa demande, je traçai un cor de chasse où elle voulut; puis, selon ma volonté, j'écrivis mon nom en gros caractères à partir du cou jusqu'aux reins, et je croquai deux boxeurs sur les flancs de la jeune femme, qui ordonna à l'instant même que le piqueur fût appelé. Au surplus, Konoah se prêtait à tous ces jeux avec un abandon bien capable d'épouvanter Kraïmoukou s'il avait eu la jalousie de Rives; mais le soleil des Sandwich frappait depuis trente-six ou quarante ans le front du ministre, et ses femmes, même sa favorite, étaient pour lui des meubles auxquels il n'attachait aucun prix.

Quoi qu'il en soit, Konoah se fit toute belle pour nous bien recevoir; elle se para d'énormes colliers, de couronnes de fleurs et de verdure, de bracelets de jam-rosa et de verroteries européennes; enfin, elle ne négligea rien pour nous subjuguer. Hélas! la pauvrette faisait des frais bien inutiles; elle était mille fois plus séduisante sans vêtements et sans couronnes.

Dois-je tout dire cependant, et ne vais-je pas un peu désenchanter l'imagination active de mes lecteurs? J'ai promis la vérité :

Konoah avait la gale.

Nous nous mîmes à table, le ministre, Rives et moi; Rives debout, afin de ne pas être forcé de lever les mains pour se servir, Kraïmoukou et moi sur de belles chaises couvertes de moelleuses nattes de Manille, à ce que je crois. Konoah ne dînait jamais avec son mari, j'allais dire son maître. O femmes! ce n'est que chez nous que vous régnez en souveraines, chez nous seulement et dans les antiques Mariannes. O femmes d'Europe, ne venez jamais aux Sandwich!

On servit une jatte remplie de *poé*, cette pâte-mastic dont je vous ai parlé, et dans laquelle Kraïmoukou et Rives trempaient gloutonnement leurs doigts à tour de rôle. Moi, je mordais les miens de dépit, et, tout en adressant des paroles de colère au damné Gascon avec un sourire qui pût donner le change au ministre, j'écrasai de mon talon l'orteil du nain, qui poussa un grognement étouffé par la crainte de me trahir. Après le *poé* vint un morceau de cochon salé sur lequel je tombai avec rage, et, cela fait, le dîner se trouva achevé. Avant et après le repas nous bûmes dans des verres de cristal un vin assez potable à la santé de Tamahamah.

Kraïmoukou nous dit adieu; il se coucha sur une natte. Sa femme nous accompagna jusqu'au rivage, et je jurai bien à maître Rives de me venger tôt ou tard de sa perfidie.

Il sait si j'ai tenu parole.

— Je ne vous avais pas promis une table magnifique, me dit-il en me donnant la main pour entrer dans le canot du bord, qui venait d'accoster.

— Mais, faquin, on donne au moins à manger aux gens. Il fallait me dire que vous m'invitiez à mourir de faim.

— Comment! vous n'êtes pas rassasié?

— Après un pareil dîner un pourceau de votre taille ne me suffirait pas.

— Alors dépeuplez l'île.

Je quittai cependant le Gascon avec plus de gaieté que de mauvaise humeur.

L'horrible aspect du paysage qui, du bord, se dessine à l'œil, me forçait chaque jour de descendre à terre, où je trouvais, plus près des masses, quelque vérité dans les détails. Et puis notre ami Rives avait toujours une petite anecdote à nous raconter ou quelque nouvelle course à essayer avec nous. C'est un baume si doux à l'âme que l'écho des paroles du sol natal, alors que le diamètre de la terre vous sépare d'une patrie désirée!

— Retournons auprès de M. Young, ce brave vieillard qui se meurt, dis-je au Bordelais le lendemain de notre somptueux dîner dans le palais de Kraïmoukou. Je me plais à côté de ses jeunes et intéressantes filles, veillant sur lui avec une si vive tendresse. Pauvres enfants, qui sous peu de jours n'auront plus de père, et se trouveront sans secours, sans appui, sans guide, dans ce monde dont elles ne comprennent pas même les dangers! M. Young avait été le conseil de Tamahamah; sa voix expirante n'était pas entendue de Riouriou, et le pauvre moribond, pleurant de reconnaissance pour les bienfaits du père, appelait encore sur le fils les bénédictions du ciel.

Nous escaladâmes les sinueux sentiers qui conduisaient dans la plus belle ou plutôt dans la seule véritable maison de Koïaï, et nous nous assîmes bientôt au chevet de ce brave homme si près de la terre.

— Cela est bien à vous, me dit-il, de ne pas oublier ceux qui s'en vont. Tenez, si votre commandant pouvait ramener en Europe ces deux chétives créatures que vous voyez là les yeux baignés de larmes, je bénirais mon sort. Mais, ô mon Dieu! que deviendront-elles dans ce pays encore sauvage, et où se préparent de si sanglantes catastrophes? Pauvres enfants! quelle vie! quel avenir!... Et les yeux à demi fermés d'Young se remplissaient de larmes, et des sanglots étouffaient sa voix.

— Riouriou, lui répondis-je, aura soin de vos filles. Pourquoi voulez-vous qu'il oublie ce que vous devait son père?

— Riouriou ne sera pas longtemps roi.

— Votre amitié vous alarme.

— Non. Je connais le peuple sandwichien : il murmure, il menace, il ne tardera pas à frapper. J'apprends déjà que Kraïmoukou change de religion. N'est-ce pas changer de maître? Mes chères enfants seront entraînées par le torrent qui bouillonne sous leurs pieds, et voilà ce qui me fait mourir avec tant de regrets.

Cependant les deux jeunes filles étaient là, tendres cœurs, pieux comme la prière, fervents comme l'amitié, âmes pures comme un beau ciel, fleurs isolées sur cette terre de douleur et d'exil, douces colombes devinant par instinct la pudeur et la vertu, se voilant dans un pays où la nudité est dans les mœurs, et priant sans cesse un Dieu de bonté pour lui demander une vie à laquelle leur vie était attachée.

L'une avait treize ans, l'autre quatorze. Oh! que

j'avais de bonheur à presser dans mes mains celles de ces deux créatures européennes, dont l'avenir se levait déjà si sombre et si désastreux! Les voilà... Le père s'éteint comme une flamme sans aliment. A qui appartiendront-elles un jour? Quels chefs de Riouriou en feront leurs épouses pour les abandonner plus tard à la brutalité de cinq ou six rivales éhontées qui leur imposeront avec menaces les usages si favorables à la paresse, au désordre et à la débauche?

Je les appelai près de moi qu'elles connaissaient déjà un peu et qu'elles aimaient beaucoup, car je les amusais de temps à autre par des tours de passe-passe, et leur faisais cadeau de jolies petites images qu'elles se hâtaient d'aller coller sur le mur; je sautais et souriais avec elles; je me laissais terrasser par leurs douces menottes, je les embellissais d'un collier, d'un mouchoir, d'un ruban; je leur faisais accepter des aiguilles, des ciseaux, de petits miroirs, et le père me tendait sa main tremblante en me disant: *Que vous êtes bon!*

Ce jour-là, je l'aidai à se lever, et, lui offrant mon bras, je le conduisis à petits pas jusque sur la terrasse au sommet de laquelle était assise sa maison.

— C'est là un beau ciel, me dit-il; c'est là une rade bien belle, bien vaste, bien poissonneuse.

— Oui, sans doute; mais le sol! mais les hommes! mais leurs mœurs!

— Taisez-vous; jetez au loin votre pensée; ne regardez pas à vos pieds.

Le paysage était trop imposant pour que je pusse m'en arracher. A vingt-cinq pas de nous, un fort assez régulièrement bâti, hérissé de canons et dominant la baie; sous le fort, un moraï magnifique, paré de plus de quarante hideuses idoles rouges, la table de dissection, et un temple, *tabou* pour tout le monde, excepté pour le prêtre fanatique[1]; sous le moraï, des blocs de lave durcie, perçant le sol avec effort; à droite, le redoutable Mowna-Kaah et ses fournaises ardentes; à ses pieds, le déluge de scories vomies par ses cent gueules béantes; là-bas, sur la plage, quelques cabanes semblables à des nids de fauvettes tombés des arbrisseaux; à leur côté, un groupe honteux de cocotiers souffreteux et grêles; sur notre tête, les premiers et difficiles échelons à l'aide desquels on ose parfois tenter l'escalade du Mowna-Kaah, et tout là-bas, à gauche, semblable à un géant endormi sur les feux qui l'ont à demi calciné, le Mowna-Laé, se dessinant, sulfureux et jaune, sur un horizon vaporeux, et planant sur une mer où pointent si rarement les mâts des navires explorateurs.

— Vous avez encore raison, me dit M. Young en me voyant dans l'admiration de ce magnifique panorama; vous avez raison: c'est une grande chose que celle sur laquelle vous attachez vos regards. L'Europe est bien mesquine, n'est-ce pas, auprès de cette turbulence et de ce chaos?

Le commandant et quelques officiers vinrent nous distraire de nos rêveries. M. Young se leva sans trop d'efforts; l'air vif de la montagne avait ranimé ses membres engourdis, et il embrassa ses deux filles avec un redoublement de tendresse qui semblait dire: Je ne vous quitterai pas encore! Hélas! la décrépitude est l'enfance; l'illusion n'est-elle pas le bienfait de ces deux âges? et le dernier soupir du vieillard n'est-il pas aussi une espérance?

[1] Je crois utile de donner ici, en opposition avec les cimetières des Sandwich, le dessin d'un cimetière chinois de Koupang, dont la description a peut-être laissé quelque chose de vague. (*Voy.* la gravure, page 98.)

Effrayé des dangers sans nombre qui déjà cerclaient Riouriou comme dans un triple réseau de fer, M. Young pria notre capitaine d'essayer de son ascendant pour inviter les chefs à une soumission imposée par leur devoir, et pour menacer les rebelles de la vengeance des puissances européennes.

— Je dois tant à Tamahamah, ajouta M. Young, que je voudrais, avant d'expirer, voir son fils sauvé de tout péril. Écouterez-vous ma prière, monsieur?

Le commandant promit de céder aux vœux de l'infortuné moribond, et le lendemain, en effet, une assemblée générale des chefs d'Owhyée fut convoquée par Riouriou lui-même, qui se sentit fort de l'appui que semblait lui assurer le chef de notre expédition.

Elle eut lieu dans un vaste hangar, au milieu d'outils, de débris et de pirogues. Le roi occupait un fauteuil délabré, notre commandant une chaise boiteuse; M. Rives, interprète officieux, se glissa sur une espèce de tronçon de statue ébauchée, et nous, perchés çà et là sur les embarcations, nous figurions à merveille le public peu difficile de nos théâtres des boulevards, aux beaux jours des représentations gratuites. Six ou huit chefs au plus se rendirent à l'appel d'un pas nonchalant. Deux d'entre eux s'amusèrent à jouer aux dames dans de petits trous avec des pierres blanches et noires; deux autres s'étendirent par terre sur des nattes que des enfants leur avaient apportées, tandis que Ooroh, le plus grand, le plus intrépide, le plus dangereux de tous, se mit à siffloter comme pour nous dire que nous n'avions pas l'avantage de lui plaire. Quatre princesses ne dédaignèrent pas de nous tenir compagnie, et le capitaine de corvette commença sa harangue.

Il dit en substance que l'Europe attentive voyait avec regret les divisions qui éclataient à Owhyée; que l'amitié qu'on avait chez nous pour le grand Riouriou (souvenez-vous qu'il avait six pieds) nous imposait le droit de faire entendre des paroles sévères, et que si la révolte continuait, les vaisseaux unis de l'Angleterre et de la France ne tarderaient pas à venir infliger aux coupables le châtiment qu'ils auraient mérité.

Dès qu'il eut achevé, Rives, l'interprète, prit à son tour la parole pour traduire la vigoureuse harangue; mais quatre chefs étaient déjà endormis profondément; Ooroh s'était retiré en murmurant, et la séance se trouva levée.

Le roi remercia le commandant, le commandant remercia M. Rives, M. Rives nous remercia, nous remerciâmes le monarque, et tout fut dit. Cela aurait pu être grave, sérieux et utile; le mauvais vouloir des chefs en fit une chose ridicule, et la faiblesse de Riouriou la rendit honteuse.

Touchons maintenant à ce qui d'ordinaire fait la force des peuples.

Le religion des Sandwichiens est un mélange stupide et bâtard de mahométisme et d'idolâtrie.

Les femmes, après leur mort, ne doivent jouir que de la moitié des biens promis aux hommes, comme si l'on voulait les punir dans l'éternité des tristes sacrifices qu'on leur impose déjà avec tant de rigueur sur cette terre

On adore ici des images, on consulte les entrailles des victimes immolées aux dieux irrités, et l'oracle dit sa parole solennelle et sacrée.

Il y a des demi-prêtres, des prêtres tout entiers et un grand prêtre. Le pouvoir de ces trois classes de charlatans est respecté par le peuple; mais les ordres

émanés de l'autorité supérieure infligent à celui qui tente de les éluder une punition double, triple ou quadruple de celle qu'aurait eue à subir le coupable s'il avait seulement été rebelle à l'ordre d'une autorité inférieure. Tout cela, comme chacun voit, est on ne peut plus logique.

Les prêtres des Sandwich, aussi fervents que ceux de notre Europe, croient-ils en effet à la sainteté de leur religion? Je serais tenté de le supposer, car le grand prêtre surtout s'inflige, dans certaines circonstances, de si rudes corrections, que l'on comprend qu'il cherche à s'en faire un mérite auprès de ses dieux. N'y aurait-il pas là plutôt ausssi un piége tendu à la crédulité de la foule, toujours facile à subjuguer par l'exemple?

J'ai vu, à Koïaï, le grand prêtre d'Owhyée assis sur un roc de lave, la tête et les épaules nues, recevoir, pendant des heures entières, sans changer de posture, les rayons torréfiants d'un soleil de plomb, dont la réverbération seule crevassait la peau.

J'allai un jour à lui sur le rivage; il se promenait avec gravité, et je lui présentai un parapluie.

— *Tabou! tabou! tabou!* me répondit-il d'une voix effrayée.

Quelquefois encore, quand tous les habitants, après une chaleur ardente, s'élancent pèle-mêle dans les eaux pour y ressaisir leurs forces à demi éteintes par un soleil sans nuages, ce prêtre, au moment de s'y jeter, s'arrête sur le rivage, place sa main au-dessus de sa tête, prononce le mot sacramentel *tabou*, et le plaisir de la nage lui est interdit par sa propre volonté.

Mais ces punitions, auxquelles il se soumet de bonne grâce, il en frappe bien plus souvent le peuple avec une cruauté sans exemple, et malheur à qui oserait braver sa défense! Trois fois par mois la mer est *tabou*,



... La demeure du ministre était voisine de celle de Riouriou. (Page 245)

c'est-à-dire que le grand prêtre lui ordonne de punir de mort quiconque se baignera dans ses flots. Les rivières reçoivent de lui la même puissance, et la sévérité de ses augures s'étend encore sur certains animaux domestiques qui ne se doutent guère de ce qu'on exige de leur docilité. Ainsi, lorsque, dans un jour *tabou*, un coq se permet insolemment de chanter, on le saisit par ordre d'un demi-prêtre, et on l'enferme jusqu'au lendemain, sans nourriture, dans un profond souterrain.

O religion!

Toute femme se chauffant à un feu allumé par les hommes est punie du fouet.

Toute femme fumant une pipe d'homme reçoit le même châtiment.

Deux fois chaque dix jours, l'usage des bains de mer leur est interdit, et nulle d'elles ne peut, en aucun temps, manger des bananes.

Je ne vous dirai pas mille autres privations imposées à ce pauvre sexe, mille autres stupides rigueurs ordonnées par les prêtres. C'est à reculer de dégoût et de pitié.

Tamahamah avait voulu abolir ces usages cruels; le grand prêtre fit parler les dieux vengeurs, et la voix puissante du monarque réformateur se perdit au milieu des anathèmes dont il se vit menacé.

On chante à la naissance d'un enfant, on chante à la mort d'un homme : ce sont d'abord des chants de deuil; après eux, viennent des chants d'allégresse. Les Sandwichiens comprennent la vie et l'estiment ce qu'elle vaut.

Tous les cadavres peuvent être portés aux morais; les grands personnages jouissent du poids de la hideuse statue rouge et bariolée qui pèse sur leur tombe. Cette gloire, accordée aux puissants, serait-elle par hasard une faveur au bas peuple à qui on la refuse?

La cérémonie des funérailles est simple : les parents, les amis coupent des joncs dans les champs voisins; ils ramassent du gazon, des fucus, des herbes marines; ils en font une douce litière; ils y déposent le corps, le roulent, le pressent, le lient fortement avec des cordes de bananier, et le portent en silence dans la fosse creusée à cinq ou six pieds de profondeur. Quand on est de retour, il y a frottement vigoureux de nez les uns contre les autres; un long silence règne dans la case; bientôt un cri retentit; des chants sauvages, des hurlements, ébranlent les airs... On

se tait quelques instants, on se sourit, on se dit adieu, et toute douleur est effacée.

La mort d'un haut personnage prolonge l'affliction, et les frottements de nez se renouvellent plus souvent. C'est une sorte de politesse faite à la dignité du défunt; c'est l'oraison funèbre obligée, absolument comme chez nous; seulement, en Europe, la douleur est dans les vêtements: aux Sandwich, elle est dans les hurlements, les larmes, les sourires et les serrements de mains. Eh! eh! cela rapproche un peu, ce me semble, les deux pays.

La femme d'un Sandwichien, à moins que ce ne soit une princesse ou une reine, n'impose pas de frottements de nez. Pauvres femmes! encore une haute faveur dont on vous prive.

Les demi-prêtres et les prêtres se mêlent parfois à ces tristes cérémonies; jamais le patriarche n'y assiste. Fi donc! il aime bien mieux fouiller dans les entrailles des cadavres. Cela est à coup sûr plus divertissant.

Rives m'a assuré que l'anthropophagie était dans l'antique religion des Sandwichiens, et que maintenant encore il y avait des mangeurs d'hommes dans l'intérieur d'Owhyée.

Je n'ai vu de culte extérieur ni à Owhyée, ni à Mowhée, ni à Wahoo.

Où vont les âmes de ces insulaires morts de maladie, ou par le glaive des ennemis, ou par le couteau du prêtre? Nul ici ne s'inquiète de cela; c'est l'affaire de celui qui a disparu.

Qu'est-ce donc qu'un Sandwichien qui vient de rendre le dernier soupir? On traîne chez nous les cadavres des chiens dans un égout.

Mais j'ai cru comprendre que les Ombayens, ce



Riouriou.

peuple si féroce, avaient du respect pour la cendre des morts. Et pour les naturels des Sandwich, en général bons et compatissants, tout finirait avec la vie!

Rives doit m'avoir induit en erreur, et j'avoue que je n'ai pas songé à m'assurer de l'exactitude de cette dernière affirmation en m'éclairant de l'opinion de M. Young.

J'ai beau fouiller dans mes souvenirs et dans mes notes, je n'y trouve plus rien qui me parle du culte de cet archipel. Kraïmoukou s'est fait chrétien; si un navire ottoman vient mouiller ici quelques jours après nous, Louis Kraïmoukou-Pitt adorera Mahomet; et pour peu qu'une nouvelle expédition française touche à Owhyée, un second baptême catholique aura lieu.

Il y a des gens pour qui toute religion est un jeu; il y en a pour qui elle est un fardeau.

On appelle temple, à Owhyée, une case carrée, en saillie aux angles, où sont déposés les offrandes des fidèles, les victimes offertes aux dieux en expiation de quelque forfait, et les ossements blanchis de quelques squelettes sacrés. Le grand prêtre seul a le droit de pénétrer dans ces demeures vénérées, et le Sandwichien qui oserait y plonger un œil curieux serait à l'instant même mis à mort.

J'entrai un soir dans la case du grand prêtre, qui avait suivi Riouriou à Koïaï; je le trouvai assoupi auprès de ses trois femmes, fort jolies personnes, dont l'une était tatouée de la façon la plus ridicule. Le dessus des paupières présentait l'image d'une chèvre, et une guirlande de ces animaux, partant du côté droit du cou, glissait sur l'épaule, courait le long du bras, serpentait sur la main, pour revenir en ligne régulière sous l'aisselle; elle descendait ensuite le long des côtes, des hanches, des cuisses, des jambes et du pied, puis remontait de nouveau, et formait un pendant parfaitement harmonié avec le côté opposé. Le nom de Tamahamah se lisait sur sa poitrine; à la paume de chaque main se montrait un N couronné, dessiné sans doute par quelque admirateur de notre gloire impériale, et un essaim de petits oiseaux voltigeaient sur toutes les autres parties du corps. C'était la favorite du grand prêtre des îles Sandwich.

Il arrive parfois que si l'une des puissances du lieu où se trouve le monarque est absente, celui-ci se *taboue* lui-même; mais comme il peut se *détabouer* à son gré, vous comprenez que son sacrifice n'est qu'une jonglerie ou peut-être aussi un plaisir qu'il se donne en s'interdisant une chose pénible. La stupidité de pareilles pénitences est dans l'humeur de Riouriou, car il ne faut nul courage pour les accepter.

XLIX

ILES SANDWICH

Tamahamah. — Rives, de Bordeaux.

J'ai dit quelques-uns des actes du puissant monarque de cet archipel, qui vient de terminer sa glorieuse carrière; mais je sens le besoin de parler encore de ce grand homme, car c'en est un en effet que le chef intelligent et redouté qui, devançant son époque, cherche par d'heureuses et hardies innovations à placer tout d'un coup son peuple au niveau des nations les plus civilisées du monde. Tamahamah Ier occupera une grande place dans l'histoire des princes qui ont gouverné les îles de tous les océans. Nul autant que lui n'a essayé de conquêtes morales, nul n'a cherché avec plus d'ardeur à se dégager des ténèbres épaisses des siècles de barbarie; et Louis Damanouébang, ce roi révolté de Timor, qui a si longtemps et si heureusement lutté contre les efforts de la Hollande, impuissante à le soumettre, a moins que Tamahamah mérité de son pays et de l'humanité.

Alors qu'on est fort, venir en aide à des esclaves qui succombent sous les verges du despotisme est le fait d'un homme de cœur. Le premier pas dans la carrière périlleuse de l'émancipation est difficile; mais relever le faible, donner de l'énergie à des corps énervés, infiltrer pour ainsi dire ses pensées généreuses dans la cervelle assoupie de gens pour qui l'intelligence était un mystère, leur prouver que le repos dans les ténèbres est la mort, que la noblesse des sentiments seule fait la vie, c'est là, sans contredit, la plus grande, la plus belle, la plus généreuse mission que l'homme puisse se donner; c'est là ce qu'a voulu Tamahamah Ier; c'est ce qu'il a dignement tenté en faveur des peuples qu'il était appelé à gouverner. Une lutte contre les hommes est la tâche hardie que toute âme forte peut essayer; une lutte contre les passions ne peut être que l'œuvre de la supériorité et du génie; sans contredit, Tamahamah était cet homme de génie.

Si, en montant sur le trône, il avait consenti à respecter les éternelles mœurs et les antiques usages des Sandwichiens, sa vie de prince eût été moins cruellement traversée par les mille dangers qui l'ont assaillie; mais il voulut que les rayons qui le réchauffaient fussent aussi un ardent foyer pour ses sujets, et il poursuivit la direction de ses plans en homme qui en mesurait toutes les conséquences.

Lorsqu'on a bien médité, bien voulu, bien arrêté un projet, lorsqu'on s'est voué corps et âme à son exécution, le non-succès tue : tourner l'obstacle, ce n'est pas le vaincre, et rien n'est mortel comme le découragement. L'homme découragé est l'esclave abruti des événements et des autres hommes, il succombe à la plus légère fatigue, il plie sous le moindre fardeau. L'homme découragé est un atome qu'on peut écraser du pied sans remords; l'homme découragé n'a plus besoin que d'un linceul et d'une tombe.

Toujours prêt à faire la guerre, mais sans cesse occupé des soins de maintenir la paix, Tamahamah cherchait sans cesse à s'éclairer des leçons de la vieille Europe, et pas un capitaine ne mouillait dans un de ses ports sans que le roi réformateur le poursuivît de ses instances pour être guidé dans ses projets. Sûr de vaincre les ennemis dont il était entouré, Tamahamah cherchait surtout le remède à de nouvelles révoltes de la part de ses gouverneurs, et fatiguait sa constance à les maintenir dans le devoir et le respect. Il possédait un arsenal immense, des forts assez sagement construits, une artillerie formidable; mais on m'a assuré à Mowhée et à Wahoo que dans les dernières batailles qu'il livra aux révoltés il refusa constamment de faire usage de ses canons. Selon quelques voyageurs, il n'étalait ses batteries devant la plage que pour prouver ses relations amicales avec les peuples européens, et il disait aux soldats qui l'accompagnaient dans ses expéditions militaires qu'on ne devait jamais se battre qu'à armes égales. C'est de la grandeur sans doute, mais c'est là une grandeur qui accuserait peut-être beaucoup d'orgueil. Au surplus, je ne sais par quelle singulière circonstance sur presque tous ses canons on lit : *République française*. Ne serait-ce point que ces bronzes glorieux ont été usés à la fatigue en assurant la liberté d'un grand peuple, et les puissances rivales ne les auraient-elles pas envoyés si loin pour exiler de si éloquents témoins de l'époque de notre histoire la plus féconde en grands courages? Il est certain que les bouches de ces canons sont terriblement déchirées, et que les lumières éraillées attestent qu'ils ne sont pas restés oisifs dans les arsenaux.

Dès que Tamahamah avait décidé une campagne, des coureurs étaient expédiés dans toutes les îles, dans toutes les villes et dans les villages les plus éloignés. Arrivés sur les places publiques, ces envoyés extraordinaires appelaient les peuplades autour d'eux, et le chef du lieu leur adressait trois questions :

— D'où viens-tu? Pour quel motif? Qui t'envoie?

— J'arrive d'Owhyée, répondait le courrier. Je viens chercher des soldats pour défendre Tamahamah. Sitôt que le nom était prononcé, le peuple se prosternait, poussait au ciel des cris éclatants, et, peu de jours après, une puissante armée se trouvait debout, prête à combattre et à mourir.

Mais ce n'étaient pas seulement les hommes qui s'enrôlaient sous la bannière du grand prince : les femmes se faisaient gloire aussi d'affronter les périls, et plus d'une fois elles décidèrent du sort d'une bataille. On en a vu, implacables dans leur fureur, s'attacher aux cadavres ennemis, les mutiler et les déchirer de leurs ongles et de leurs dents. Quelques-unes même, pour venger la mort d'un frère ou d'un époux, se jetaient au milieu de la plus ardente mêlée, et mouraient heureuses dès qu'elles avaient pu immoler une victime aux mânes de celui qu'elles avaient aimé.

Tamahamah soldait ses troupes, mais leur meilleure et leur plus sûre paye était le butin, et plus on apportait de dépouilles, plus on était bien vu au camp. Ainsi préludait Tamahamah à la grande réforme qui a usé sa vie; ainsi le retrouverons-nous jusqu'à sa dernière heure.

Cependant l'orgueil de ce grand prince, égal à son ambition et à son courage, eut à souffrir un affront qu'il dut d'abord dévorer en frémissant, mais dont, à coup sûr, il aurait tôt ou tard tiré une vengeance éclatante. La fortune ne sourit pas toujours aux conquérants, et il est bien des heures de regret et de

deuil qui viennent jeter un voile funèbre sur les triomphes.

Les Atoaïens sont sans contredit les plus beaux, les plus fiers et les plus intrépides des naturels de l'archipel. Jamais chez eux un navire européen n'a reçu la plus petite insulte, jamais un motif de haine ne les a poussés à des actes de cruauté. Infatigables dans les courses au milieu de leurs vastes forêts, sobres et patients, ils sont, plus que les indigènes d'Owhyée, d'une constance à toute épreuve pour l'exécution des projets qu'ils ont une fois médités. Un chef, un gouverneur qui serait arrivé parmi eux avec des idées d'asservissement, eût été bientôt, non pas mis à mort, non pas lâchement assassiné, mais renvoyé au roi avec menace de s'en défaire s'il se fût présenté de nouveau.

Atoaï est une île riche de ses productions, de ses mines, de son climat, de ses belles rivières; Atoaï est riche de son indépendance achetée déjà par plus d'un exemple de bravoure et de dévouement, et l'on respire autour d'elle et sur ses montagnes un parfum de liberté qui prédit à ses habitants un glorieux et puissant avenir. Atoaï, une des plus florissantes îles des Sandwich, avait pour gouverneur, sous les ordres de Tamahamah, un chef intrépide, intelligent et humain, un jeune homme ardent, magnanime, mais rusé, qui, sous prétexte de façonner d'excellents soldats au profit du roi de tout l'archipel, ne songeait réellement qu'à sa sûreté personnelle et à l'affranchissement du joug qu'il était condamné à subir. Ce vaillant homme s'appelait Tanna-ah. Dès qu'il eut aguerri ses troupes en partageant avec elles les fatigues des difficiles excursions; dès qu'il eut placé tous les établissements de son île montagneuse et boisée sous la protection de forts et de citadelles solidement bâtis en terre et en pierre; dès qu'il vit ses magasins amplement pourvus de munitions de guerre, il rassembla ses soldats, et leur dit :

« Vous voilà libres si vous le voulez. Vos fruits, vos animaux domestiques, vos habitations, ne vous appartiennent pas maintenant. Tout ce que vous avez est à Tamahamah, à Tamahamah, que nul de vous ne connaît et qui va bientôt vous envoyer au delà des mers pour tenter des conquêtes éloignées. Accepterez-vous ces dangers qui ne vous rapporteront rien, ô mes braves amis? ou, plus grands et plus libres, ne reculerez-vous pas devant toute humiliante soumission? Parlez, je suis votre chef, votre frère. Si l'un de vous a à se plaindre de quelque injustice de Tanna-ah, qu'il sorte des rangs, qu'il vienne me la reprocher en face, et je me jetterai à ses genoux et je lui en demanderai pardon... Vous vous taisez, mes amis; c'est que vous savez tous que je vous aime comme ma famille. Mowhée et Wahoo sont en révolte; faisons comme nos deux voisines, non pas parce qu'elles l'ont fait, mais parce qu'il est de notre devoir de le faire : soyons libres. Soldats, je jette à mes pieds ces armes glorieuses, me voici en votre présence, prêt à vous obéir si vous m'ordonnez d'aller implorer la pitié de Tamahamah pour ce qu'il appellera une révolte; liez mes pieds et mes mains, nulle plainte ne sortira de ma bouche... Eh quoi! vous vous taisez encore : je le vois, guerriers, vous ne voulez appartenir qu'à vous-mêmes, cela est digne de vos cœurs; mais prenez-y garde pourtant, si vous m'acceptez pour votre chef, il faudra m'obéir jusqu'au bout et ne plus déposer les armes que nos ennemis ne soient vaincus. Dites, me voulez-vous pour chef? »

Des cris frénétiques remplirent les airs, et Atoaï se déclara indépendante de Tamahamah.

En quelques jours, Mowhée et Wahoo avaient été soumises; Tanna-ah fit savoir en ces termes à Tamahamah que l'île dont il l'avait nommé gouverneur ne voulait plus obéir au maître suprême d'Owhyée :

« Roi, tu viens de vaincre et de punir les gouverneurs révoltés de deux belles îles; tâche d'en faire autant de celle que je commande, et je te promets que tu te repentiras de l'avoir essayé. Le brave qui te dira ces paroles sait qu'il mourra après les avoir prononcées, et, malgré cette assurance, tous mes soldats seraient prêts à partir à sa place; j'ajoute même que si je n'avais craint qu'ils ne manquassent de chef, c'est de moi seul que tu les aurais entendues; maintenant, viens, nous avons des sabres contre des sabres, des sagaies contre des sagaies, des canons contre des canons, des cœurs d'hommes contre des cœurs d'esclaves... Viendras-tu? »

Tamahamah ne se fit pas attendre; il reçut l'envoyé en frémissant, mais il voulut qu'on ne lui fît aucun mal.

« Va dire à Tanna-ah, répondit Tamahamah, que j'accepte la guerre qu'il me propose; elle sera sanglante, je le jure, et nous verrons bientôt si la victoire sera pour le chef légitime ou pour le soldat révolté. »

Tamahamah arriva devant Atoaï avec ses meilleures troupes et ses plus belles doubles pirogues. Une bataille rangée eut lieu le jour même, et Tanna-ah fut vaincu; mais il rallia bientôt ses troupes fugitives; après en avoir placé un certain nombre dans un fort que Tamahamah n'osa pas attaquer, il s'embusqua lui-même dans les montagnes et dans les bois, tint ferme pendant plus d'une année, tantôt vaincu, tantôt vainqueur, et lassa enfin la constance de Tamahamah, furieux d'être obligé de renvoyer à une époque plus éloignée ses projets de conquête contre tous les autres archipels océaniques. Il proposa une trêve en ces termes :

« Je désire cesser la guerre; Tanna-ah veut-il venir traiter avec moi dans mon camp? »

Pour toute réponse Tanna-ah arriva. Dès qu'ils s'aperçurent, les deux guerriers marchèrent lentement l'un vers l'autre, se tendirent la main et gardèrent quelque temps le silence.

— Tu es un brave! lui dit Tamahamah.

— Tu le savais bien quand tu m'as envoyé à Atoaï.

— Je t'y avais envoyé pour gouverner en mon nom.

— J'ai mieux aimé gouverner pour moi-même.

— Ainsi, tu m'as trahi.

— Essaye donc de m'en punir.

— Je préfère te pardonner.

— A quelles conditions?

— Tu me payeras un impôt.

— S'il est trop fort, je refuse.

— Tu me fourniras cinquante doubles pirogues par an.

— Tu es raisonnable, et j'accepte.

Dans cette lutte longue et terrible, Tanna-ah eut le plus beau côté, car Tamahamah ne négligea aucun moyen pour semer les divisions dans Atoaï; mais toutes ses tentatives furent inutiles.

Depuis lors l'île resta libre. Tamahamah mourut, son fils abâtardi monta sur le trône; mais Tanna-ah refusa tout impôt et fit dire à Riouriou :

« Je ne te dois rien, et nous saurons bientôt lequel de nous deux payera tribut à l'autre. »

Le lendemain, le devin de Koïaï fouillait sur la planche sacrée d'un moraï dans les entrailles de l'en-

voyé de Tanna-ah pour y connaître la volonté des dieux !

(J'ai puisé tous ces détails sur Atoaï dans quelques notes prises à Wahoo par l'Espagnol Marini.)

Toutes les pirogues d'Owhyée appartenaient de droit à Tamahamah, qui pouvait à son gré défendre ou ordonner qu'on les lançât à la mer; mais on se plaît ici à lui rendre cette justice que jamais il n'usa de ce privilége, qu'il regardait comme un acte tyrannique. Au reste, ses richesses, sous ce rapport, étaient immenses, et il y a encore plus d'embarcations dans un seul village d'Owhyée qu'on n'en trouverait dans tout l'archipel des Mariannes.

L'anthropophagie était à coup sûr dans les mœurs sandwichiennes, même sous le règne du père de Tamahamah, et les restes de Cook rendus au capitaine King attestent de la férocité de ces peuples alors qu'ils étaient excités par un sentiment de vengeance.

Eh bien, le prince dont nous parlons fit comprendre à ses sujets qu'il y avait lâcheté, qu'il y avait outrage aux dieux à manger de la chair humaine. Il leur apprit aussi à ne pas trop ajouter foi à toutes les paroles des prêtres et à se défier des idoles fabriquées par leurs propres mains. Les sacrifices de femmes, d'enfants, de vieillards, faits dans les moraïs pour se rendre les divinités favorables, donnèrent à Tamahamah, qui essaya de les abolir, une puissance d'autant plus grande, qu'elle paralysa et détruisit en quelque sorte le dogme toujours si respecté des devins et des charlatans religieux. Il y eut plusieurs fois péril pour sa vie dans ses tentatives philanthropiques; mais il tint ferme en présence des séductions et des menaces, et il punit sévèrement quiconque, plus tard, osa élever une voix sacrilége contre ses ordres sacrés.

Dans sa jeunesse, Tamahamah était d'un caractère emporté, violent, et si, lors d'une lutte en champ clos ou à la manœuvre d'une pirogue, il était vaincu par un adversaire non protégé par son père, il se vengeait tôt ou tard de sa défaite. Aussi, les courtisans et leurs flatteurs, qui sont une peste de tous les pays, se laissèrent-ils bientôt vaincre à leur tour et cherchèrent-ils à lui persuader qu'il était le plus fort et le plus habile des insulaires; mais Tamahamah comprit bientôt que les qualités dont le dotait l'adulation étaient précisément celles qui lui manquaient et qu'il devait acquérir pour se faire respecter, et le prince ne tarda pas à prouver à ses sujets qu'il se montrerait digne un jour de régner sur eux, car nul ne le surpassa bientôt dans les jeux et les exercices du corps.

Dès qu'il se fut mis en marche contre les gouverneurs de Mowhée et de Wahoo, qui avaient levé l'étendard de la révolte et s'étaient déclarés rois indépendants, il leur fit savoir ainsi ses projets de vengeance :

« Vous êtes coupables d'un grand crime, leur dit-il par ses envoyés; vous méritez la mort, et votre soumission ne vous sauverait pas du supplice que je vous réserve ; combattez-moi donc vaillamment, peut-être alors vous ferai-je grâce, c'est tout ce que je puis vous promettre. »

Deux batailles sanglantes eurent lieu près de Lahénah et de Pah ; les deux rebelles furent vaincus, faits prisonniers et leur procès instruit dans les formes. Déclarés coupables de trahison et de lâcheté par un tribunal composé de chefs, convaincus d'inhabileté par Tamahamah seul, ils furent fusillés, et les deux îles rentrèrent dans le devoir.

Le nombre de ses troupes était proportionné à ses besoins, et lui seul était juge dans la question. Au reste, sous un tel prince, chacun se faisait enrôler avec courage, et la veille d'un départ, Tamahamah, jurant de respecter la faiblesse ou la peur, autorisait à sortir des rangs et à rester dans leurs cabanes tous ceux qui ne voudraient pas jurer de mourir plutôt que de reculer.

Il demandait à chaque capitaine étranger venant mouiller dans une de ses rades si ses doubles pirogues étaient propres à entreprendre des voyages de douze à quinze cents lieues sur l'océan Pacifique, voulant, disait-il, soumettre bientôt les îles de la Société, celle des Amis et l'archipel Fitgi, où on lui avait assuré que se trouvaient encore des anthropophages. Vancouver, qui se plaisait beaucoup dans sa conversation, assure que, vingt fois au moins, dans les premières années de son règne, le sceptre fut très-près de lui échapper. La distance des principaux chefs à lui était presque nulle, et dans un conseil général deux seules voix de certains gouverneurs paralysaient la sienne.

Tamahamah se révolta de cette espèce de tutelle sous laquelle avaient vécu ses prédécesseurs; il parla haut et fort, donna des ordres qu'il voulut que chacun respectât, et châtia l'insolente témérité de ceux qui osèrent opposer une volonté à sa volonté de fer. Divers partis se formèrent à Owhyée, on en vint aux mains, et la victoire, toujours fidèle à Tamahamah, donna enfin tout pouvoir à ce prince, devant qui se courbèrent toutes les ambitions. Pour sauver les infortunés Young et Davis, échappés au désastre de Cook, il eut à livrer plusieurs combats, et il dut leur donner même dans la suite une escorte d'hommes armés pour les protéger contre les haines de certains chefs à demi subjugués par l'ascendant de leur maître.

Sa taille était moyenne, son front ouvert, ses yeux très-petits, mais vifs, brillants, ses muscles très-prononcés, sa force extraordinaire, son adresse merveilleuse. Depuis six ans, nul de ses officiers n'osait lutter avec lui à aucun exercice.

Dans les derniers temps, son costume était celui d'un capitaine de vaisseau de la marine anglaise, et dans les combats, il était coiffé d'un magnifique casque de plumes rouges et jaunes, armé d'un sabre, d'un fusil et d'une sagaie dont il se défaisait pour commencer l'attaque. Son manteau était pareil à ceux qui couvraient les épaules des autres chefs. A son exemple, tous ses soldats marchaient pieds nus, s'élançaient vers l'ennemi en poussant des cris terribles, et le seul signal de ralliement des troupes était le nom de Tamahamah.

On raconte qu'un jour, au milieu d'une mêlée, un de ses chefs ayant pris la fuite, Tamahamah s'élança comme un trait, arrêta le lâche, lui ordonna de garder devant lui l'immobilité la plus absolue et lui coupa les deux jambes d'un coup de sabre, en lui disant : « Tiens, brave! tes jambes t'emportaient loin du combat, elles seules sont coupables : qu'elles restent là. »

Une autre fois, un officier qu'il avait l'habitude de consulter dans les occasions difficiles lui ayant donné un conseil qui lui paraissait funeste, le monarque irrité, soupçonnant une trahison, lui fit couper la langue et ordonna que cette terrible mutilation eût lieu à l'instant même, sous ses yeux et dans son palais.

Vous le voyez donc encore : même chez ce souve-

rain omnipotent de l'archipel, des contrastes de tous les instants, des contre-sens qui blessent la raison ; je dis plus, c'est surtout en lui que les passions bonnes ou mauvaises se font jour au milieu des circonstances les plus simples et les plus naturelles de la vie. C'est la grandeur et la faiblesse, c'est le sublime et le ridicule, la malignité et la tyrannie. Tamahamah Ier a gardé de son pays tout ce qui en faisait déjà un pays à part, et y a porté ou plutôt transplanté tout ce que sa belle âme nourrissait de noble et de généreux : c'était, entre ces deux extrêmes, une guerre permanente dont le génie du bien aurait sans doute fini par triompher ; mais la mort a frappé trop tôt le monarque, et les îles Sandwich seront encore longtemps sauvages.

Tamahamah a-t-il servi de miroir à son peuple, ou le Sandwichien s'est-il reflété de son roi? C'est là une de ces graves questions qu'on ne peut guère résoudre que lorsque les années et quelquefois les siècles ont passé sur une époque.

Maintenant que vous connaissez Tamahamah, son fils et ses veuves, permettez-moi de vous dire quelques mots sur l'imperceptible personnage que je n'ai fait que vous esquisser, et qui, comme la mouche du coche, veut faire tant de bruit et occuper tant d'espace. Hélas ! ne l'ai-je pas déjà flatté, tant je suis accessible aux témoignages d'affection?

Je vous ai dit, je crois, autre part, que M. Rives avait quatre pieds deux ou trois pouces ; eh bien, je l'ai grandi, je l'ai *apollonisé;* sa taille est de trois pieds onze pouces cinq lignes, ni plus ni moins ; c'est l'exacte vérité qui fait le principal mérite des voyageurs.

Né à Bordeaux, dans une petite chambre de cet hémicycle admirable des Chartrons se pavanant sur le bord de la Garonne, il avait neuf ans à peine quand



...Atoaï est une île riche de ses productions. (Page 251.)

lui vint à l'esprit (je veux dire dans la tête) la passion des voyages, passion impérieuse, dominatrice, l'emportant sur toutes craintes, sur le triste présage des plus terribles catastrophes. Rives y succomba, comme j'y ai succombé, moi, chétif et ambitieux, comme y succombèrent d'autres hommes autrement constitués que nous, Cook, Lapérouse, Wallis, Carteret, Albuquerque, d'illustre mémoire.

Un navire américain étalait sur la rivière emprisonnée son pont propre comme un miroir, lançait à l'air ses mâts élégants et flexibles, et ses cordages si variés et si gracieux. Rives ne perdait pas de l'œil la maison flottante dont quatre ou cinq voyages heureux attestaient la marche hardie ; le matin, le soir, jouant aux billes avec une demi-douzaine de sales polissons de son âge et de son acabit ; la nuit, couché sur son grêle lit de sangles, il pensait, nouveau Colomb, aux pays lointains qu'il aurait voulu découvrir ou du moins visiter. Cette soif ardente des voyages qui le brûlait altérait sa santé, et ses parents alarmés lui demandèrent enfin la cause de la tristesse qui le rongeait.

— Qu'as-tu, mon petit? lui dit sa mère d'une voix tremblante.

— Hélas ! maman, je m'embête à Bordeaux ; je voudrais courir le monde.

— Où donc désirerais-tu aller ?

— Loin, loin, loin, plus loin encore ; je voudrais être aux antipodes pour marcher la tête en bas.

— Mais tu tomberais, mon enfant !

— Non, maman, je me cramponnerais à tout.

— Tu sais que je n'ai pas le sou, que je ne puis te rien donner.

— Et votre bénédiction ?

— Oh ! pour cela, je t'en donnerai une demi-douzaine, s'il le faut. Voyons, conte-moi tout, mon petit bijou.

— Tenez, mère, vous voyez ce beau trois-mâts américain sur lequel tous les matelots portent un joli chapeau de paille et des chemises rouges? Eh bien ! je désire m'embarquer là-dessus et filer.

— Je t'aime, mon fils, je t'adore ; va-t'en, va-t'en bien loin, puisque ça te plaît ; pour rien, ici-bas, je ne voudrais te contrarier. Mais t'acceptera-t-on sur ce navire, toi qui es si petit ?

— Je suis jeune, je grandirai ; tous les mousses n'ont pas six pieds : je parie qu'on ne me refusera pas.

— Allons le savoir.

Et le soir même de cette conversation, Rives fut installé à bord de *la Belle-Caroline;* et le lendemain, il glissait devant Blaye, puis devant Pauillac; et, deux jours après, il voguait en pleine mer, le cap sur les Açores, libre, indépendant, c'est-à-dire indépendant des étrivières de sa mère si tendre, et libre de son maître d'école, dont il maudissait jusqu'au souvenir, mais occupé, le pauvret, pendant toute la journée, à tresser des *cordes*, à grimper au haut des mâts et à aider le coq dans la confection de l'exécrable pitance offerte quotidiennement à la voracité des quinze hommes d'équipage de *la Belle-Caroline*.

Le cap Horn fut doublé, et l'on relâcha au Chili, puis à Lima. Rives était épuisé, exténué; il demanda la permission de descendre à terre pour essayer la conquête de quelque noble Péruvienne; le maître lui fit cadeau d'un énergique coup de pied au derrière; le Bordelais bondit sans le vouloir, et, rouge de colère, il monta sur la grande hune pour mieux étudier la cité magnifique où tant de massacres avaient jadis assuré la puissance espagnole.

Cependant la relâche fut courte; *la Belle-Caroline* leva bientôt l'ancre, et, selon les ordres des armateurs, elle devait aller à Manille, puis en Chine, toucher à Calcutta, mouiller à Maurice et effectuer son retour par le cap de Bonne-Espérance. Ainsi ne le voulurent pas les destins : un vent contraire poussa le beau trois-mâts loin de la route tracée, et bien heureux fut-il de trouver à Kayakakooah, au sein d'une affreuse bourrasque, une rade sûre pour se ravitailler et réparer quelques avaries. Remarquez bien que je vous dis cela avec les plus minutieux détails, comme un journal du bord, car il s'agit de Rives, de Rives le Bordelais : précision avant tout. Rives descendit à terre, où l'exiguïté même de sa taille lilliputienne le fit la risée des naturels. Le brave garçon prit pour des témoignages d'affection les rires moqueurs dont il était l'objet, et le voilà rêvant de hardis et larges projets, bien disposé à dire adieu à ses premiers compagnons de course et à s'installer dans une île dont il espérait peut-être un jour se faire nommer roi. Les jeunes têtes ont tant d'ambition, les têtes bordelaises surtout! Qu'arriva-t-il? Que le jour du départ, le drôle manqua à l'appel, qu'on envoya quatre ou cinq matelots à sa recherche, qu'on ne le trouva pas, blotti qu'il était sans doute dans la bouche de quelque idole ou sous une feuille de chou caraïbe, et que le navire continua sa route, délesté du citoyen de la Gironde, tout fier de son heureuse escapade. Rives avait alors dix ans; à cet âge d'illusions tout est ravissement et plaisir, tout est joie et délice. A dix ans, je ne suis jamais rentré chez moi, après mes classes, sans avoir une bosse au front, le nez en sang ou la mâchoire ébranlée; à dix ans, je me serais fait fort de gravir seul le mont Blanc, d'arrêter de la main une avalanche, de refouler les flots de la mer irritée; à dix ans, je me serais senti l'audace d'attaquer un taureau furieux, de lutter contre un tigre, de vaincre une lionne... et pourtant je ne suis pas de Bordeaux! Rives, qui était né aux Chartrons, se sentit la force de ne pas mourir aux Sandwich, et, en effet, le drôle s'installa dans la demeure d'un chef qui le soigna comme on soigne un sapajou ou un perroquet; et mon Gascon, oublieux du passé, se fit bientôt de nouvelles habitudes en préparant dans la méditation son bien-être à venir. A dix ans, et lorsque le besoin nous vient en aide, une langue s'apprend vite. Rives parla bientôt le sandwichien mieux que vous et moi; il mangeait de la *poé*, pâte presque aussi délicieuse que de la mélasse aigrie; il jouait au fuseau[1], il se prosternait avec grâce dans un moraï, il dansait assis, dormait une partie de la journée et ne se plaignait plus de son sort, tant il était devenu Sandwichien. Mais vivre pour le présent seul n'allait pas à l'ambition du petit Rives : il songea à l'avenir, et, après deux ans de séjour à Owhyée, il s'adonna à la médecine. Etonnez-vous donc de voir ces îles si dépeuplées! Rives visita des malades, il fit certaines grimaces, il donna le suc de certaines racines, il pratiqua même, avec la pointe d'un canif, quelques déchirures à la peau : bref, il traita les Sandwichiens en véritables compatriotes. Et comme au milieu de ces tentatives quelques cures réussirent (le hasard est un dieu si bizarre !), il se fit une sorte de réputation et reçut en récompense une case proprement bâtie, une douzaine de cocotiers, une centaine de pieds de terrain et un grand nombre de brasses d'étoffes, utiles appendices à ses pantalons de mousse, depuis longtemps en lambeaux.

Quand la cour de Tamahamah était à Kaïrooah, Rives, rôdait sans cesse, comme un caniche, autour des demeures royales; mais l'habitude des princes n'est pas de regarder toujours si bas, et le pauvre Rives glissait inaperçu au milieu des poules, des porcs et des animaux domestiques de l'île. Son amour-propre de médecin en souffrait cruellement, et il jura de s'en venger tôt ou tard. Hélas! Tamahamah est mort.

Cependant l'épouse favorite du grand roi, saisie un jour de violentes coliques, appela auprès d'elle les charlatans de l'endroit, qui tous échouèrent et furent renvoyés avec menaces et châtiments. Une dernière ressource restait au prince : il avait entendu parler de l'imperceptible Européen, et, dans son désespoir, il l'envoya querir. Rives arriva, le cœur gonflé de vanité, s'agenouilla auprès de la reine, tâta son pouls, fit quelques grimaces, prononça à voix basse deux ou trois phrases mystérieuses, et sortit en annonçant son retour prochain. Il rentra chez lui dans une agitation extrême et bouffi des plus gigantesques idées de fortune et de grandeur. « Voici donc le moment venu de me faire un sort, se dit-il rapidement; la chance est belle : ne la laissons pas échapper; je joue le tout pour le tout; mais ma bonne étoile me guidera, et au surplus, puisque les autres médecins n'ont pas réussi, je ne cours, comme eux, que le risque de quelques pieds au derrière : je sais ce que c'est. » Cela dit, Rives arracha quelques touffes du gazon qui bordait sa hutte, le pila, en exprima le suc, le délaya dans un verre d'eau, jeta le tout dans une petite calebasse et s'achemina tout palpitant vers la demeure de la reine, dont les gémissements retentissaient plus douloureux et plus éclatants encore. Rives entra, recommença les singeries qu'il savait en usage, présenta le vase à la reine, la força d'avaler la potion et se retira, pâle et muet, comme s'il venait de commettre un assassinat. Une heure après, deux gardes se précipitent vers sa cabane, ils y pénètrent, saisissent Rives par les épaules et le portent, plutôt qu'ils ne le traînent, jusqu'au palais. Le pauvret se crut arrivé à sa dernière heure, et il récitait déjà son *In manus*, quand la reine elle-même lui tendit la main avec un doux sourire, lui permit de l'embrasser, en l'autorisant à s'asseoir sur une de ses nattes : elle ne souffrait plus. Tamahamah lui donna un manteau de plumes, signe de dignité; deux fusils, un casque, cinq ou six éventails, plus de cent brasses de riches

[1] Jeu favori des Sandwichiens, que j'expliquerai plus tard.

étoffes de palma-christi; et la reine lui présenta, enfermées dans une petite boite, deux magnifiques perles pêchées à Pah, un des plus beaux mouillages de Wahoo. Vous comprenez le bonheur du Gascon, et vous savez s'il en faut davantage pour faire un grand homme. Depuis cette époque, un remède infaillible contre les coliques est un suc de gazon frais, délayé dans de l'eau : essayez-en. Riche de ses étoffes et de ses curiosités, plus riche encore de ses deux admirables perles, Rives ne voulut pas s'arrêter en si beau chemin, et résolut de profiter de sa bonne fortune. Avec la permission du prince et sous la promesse formelle d'un prochain retour, il partit, deux mois après, pour Canton, afin de vendre ses perles et d'acheter des médicaments. Muni de ces nouveaux trésors, il revint exercer sa profession à Owhyée; et, toujours souple et rampant, courtisan adroit et rusé, menteur et fripon, il suivait la cour dans toute ses évolutions, hormis quand elle allait combattre : Rives avait trop besoin de repos.

Le vieillard Young, dont je vous parlerai plus tard, m'avait raconté cette histoire; Rives, à qui j'en demandai la confirmation, n'y trouva que fort peu de chose à retoucher; mais il me pria de ne pas la publier à mon retour en Europe, ce que je lui promis avec une bonne foi que mieux que personne il pouvait apprécier. Je lui dois de si curieux détails sur l'archipel des Sandwich, que je ne suis pas homme à l'affliger par une indiscrétion peu délicate. Au surplus, il y a peu de temps encore, M. Rives accompagna en Europe, en qualité d'interprète, Riouriou et sa femme venant implorer la protection du roi d'Angleterre, qui leur fut refusée. Riouriou mourut à Londres, il y a peu d'années. Kao-Onoéh suivit de près son mari. Rives revint à Bordeaux, repartit, deux ans après, en qualité de subrécargue, sur un navire marchand qui, après avoir touché aux Sandwich, devait aller chercher des pelleteries sur la côte nord-ouest d'Amérique. Son voyage fut heureux et très-lucratif, et le Gascon tatoué, riche aujourd'hui, mais ingrat envers ses deux chastes *tiers* d'Owhyée, plein des beaux souvenirs de ses campagnes aventureuses, promène son oisiveté dans les larges rues et les quinconces admirables de la plus belle ville de France. Il lira ces pages (s'il a appris à lire depuis que je l'ai quitté), et je me flatte qu'il voudra bien se souvenir du pauvre aveugle dont il a conquis l'amitié si loin de sa patrie.

Je vous avais dit quelques-uns des faits et gestes de la vie présente de Rives. Ne vous devais-je pas, historien exact, les incidents principaux de sa vie passée? Que si vous m'en blâmez, souvenez-vous que la reconnaissance a ses devoirs, que le Bordelais nous avait fait un grand nombre de promesses dont, à son grand regret sans doute, il ne put tenir une seule, et que, par compensation, je dois, moi, être fidèle à toutes celles que j'ai faites à mes lecteurs, dès le jour de mon départ.

Tout petit qu'il est, Rives méritait la place qu'il occupe dans l'histoire de mes voyages.

L

ILES SANDWICH

Course avec Petit à l'océan de laves. — Taouroé. — Morokini. — Mowhée. Lahéna. — Paradis terrestre.

La veille même de notre départ tant désiré par nous tous, je voulus essayer encore une course au milieu des blocs de lave vomie par le Mowna-Kaah, afin de m'assurer si en effet, comme me l'avait dit M. Young, l'œil y chercherait en vain la plus légère tache de verdure. Sur les flancs du Vésuve germent encore quelques arbustes assez vigoureux; l'Etna voit tout près de sa cime des racines pleines de sève, poussant à l'air des feuilles riantes, jusqu'à ce qu'une colère du sol qui les porte les brûle ou les étouffe. Les voyageurs parlent des richesses botaniques qui ceignent le penchant rapide de l'Hécla; et les cônes embrasés des Amériques ne sont pas plus meurtriers pour la puissante végétation qui grimpe de leur pied et va parfois couronner leur tête au-dessus des nuages. De là pourtant s'échappent des embrasements autrement sérieux que ceux qui ont englouti Herculanum et Pompéia; mais aussi s'éloignent de là les prudents Indiens, qui ont bâti leurs villes sur des monts et dans des vallées que Dieu seul a la puissance d'ébranler. N'avais-je pas également trouvé, moi, à deux pas de Tinian, le mont Aguigan paré, comme en un jour de fête, des riches productions végétales des pays tropicaux? Seypan et Anataxan s'enorgueillissent également de leur verdure éternelle, et je me demande si, seul peut-être parmi ces menaçants ennemis du repos des hommes, le Mowna-Kaah envahissait et pétrifiait tout sur son passage.

La journée était brûlante, la mer calme, nulle brise à la surface, et je me réjouissais presque, tant je me plais à me trouver en présence de tous mes ennemis à la fois. J'aime bien mieux un choc terrible que mille petites secousses, et je crains plus la lassitude que le péril.

Mon fidèle Petit, me voyant partir dans une pirogue, sauta dedans sans que je m'en fusse aperçu; il s'assit paisiblement à mes côtés, me tendit sa main de fer, et dit aux naturels chargés de me conduire : *Au large!* comme s'ils avaient dû le comprendre; mais Petit était descendu sans permission, et l'aspirant de quart, l'ayant vu, l'appela d'une voix menaçante, et lui ordonna de remonter à bord.

— C'est M. Arago qui m'a hélé, dit le matelot effronté, demandez-le-lui : n'est-ce pas monsieur Arago, que vous ne pouvez pas aller louvoyer tout seul parmi les récifs de ces montagnes?

— Non certainement, mais...

— Ah! vous voyez bien, monsieur Bérard, je ne vous faisais aucune colle, et ce n'est pas vous que je voudrais enfoncer.

Bérard, la joie du navire, ne trouva rien à répliquer à l'éloquence de Petit; il comprit le bienveillant coup d'œil que je lui jetai à la dérobée, et sourit amicalement au matelot dévoué, dont il avait deviné les généreuses intentions.

Nous démarrâmes.

— Voyons, quel est ton projet en m'accompagnant à terre? dis-je à mon drôle.

— Si vous ne le devinez pas, il est inutile que je vous le narre.

— Tu veux te soûler encore une fois avec de l'ava.

— J'avoue que si ce bonheur m'arrive, j'en remer-

cierai saint Jacques, votre patron; mais cette raison n'est qu'en serre-file; la première à son poste, c'est que vous êtes un vrai conscrit, un vrai Parisien, que vous ne savez pas nager, et que dès lors vous ne devez pas naviguer seul avec ces crapauds, qui vous laisseraient vous noyer comme un boulet de trente-six. Moi, je nage pour deux quand un ami tombe à l'eau.

— Dis-tu vrai, mon brave?

— Tenez, si vous me faites l'affront d'en douter, je prends ce criquet d'aviron qui est sous mes pieds et qu'on appelle bêtement ici pagaie, je me pose sur ce banc, je fais le moulinet et j'ouvre le crâne à tous les hommes cuivrés, *ousque* vous leur avez encore f... des tas de boxeurs et de cors de chasse sur toutes les joues.

— Allons, je te crois; calme-toi, brutal.

— Un brutal qui fait le plongeon pour sauver un ami vaut mille fois mieux qu'un tendre mirliflor qui ne mouillerait pas tant seulement le bout de sa botte, pour vous épargner vingt gorgées d'eau de mer, qui ne ressemble guère à du rhum.

— Va, je te connais, je sais ce que tu vaux.

— Vous le savez si peu que, pour vous punir de ne l'avoir pas dit tout à l'heure, je vous condamne à l'unanimité à me bassiner le gosier, en arrivant à terre, de deux doigts de ce vin que vous avez l'air de cacher derrière votre album.

— Soit, deux doigts de vin, j'accepte.

— Et moi aussi, les deux doigts l'un sur l'autre, point couchés comme des faïchiens, debout, mille sabords! C'est convenu; vous ne vous en dédirez pas ou vous en payerez quatre... Prononcé derechef à l'unanimité. Cré coquin! si Marchais était là! C'est qu'il vous aime bien aussi; et hier soir, il m'a administré, quelque part ousqu'il a l'habitude de me parler avec son chausson ferré, une si violente secousse, que je me suis étendu sur la drome, pour avoir voulu parier que je vous aimais plus que lui.

— Tu es donc convenu du contraire?



Young. (Page 258.)

— Le moyen de faire autrement quand l'ami Marchais n'est pas pieds nus!

— Si vous n'aviez pas tous les deux un cœur si excellent, vous seriez à pendre.

— Ça veut dire que si nous n'étions pas de braves matelots, nous serions de la canaille. Ce n'est pas malin à trouver. Vous vous rouillez, monsieur Arago, et si vous continuez à garder un savant comme Hugues à votre service, je crains bien que vous n'arriviez en France tout à fait de son calibre.

— Gare! voilà que nous accostons.

— Comme ils vous manœuvrent ça, ces gabiers! Voyez, voyez comme la pirogue tourne; la lame la prend de bout en bout. Va maintenant! nous voilà sur la plage.

Les Sandwichiens, à qui nous avions promis une récompense, nous accompagnèrent dans cette écrasante excursion, au milieu du redoutable chaos qui nous environnait de toutes parts. C'est à épuiser le courage des plus intrépides, c'est à lasser la constance des plus patients et des plus studieux. Vous jureriez que vous marchez sur une mer pétrifiée, dont vous croyez entendre les soupirs sous vos pieds; et lorsque d'un seul élan vous vous flattez d'atteindre la nappe noire et polie que vous voyez là-haut à quelques mètres de distance, un ravin profond et à pic s'oppose à votre course et vous force à un immense détour qui se joue de votre zèle et de vos efforts; là, une vaste mer se dresse comme un rempart et vous dit : « Tu n'iras pas plus loin. »

J'allais, en effet, revenir sur mes pas, quand l'un des Sandwichiens qui nous accompagnaient me montra du doigt un lieu plus sauvage encore que tout ce que nous avions vu, et me fit entendre que je serais content d'avoir poussé jusque-là.

— Allons, courage! dis-je à Petit, qui soufflait comme un buffle aux abois; nous arrivons : courage!

— Je suis nu-pieds, monsieur Arago, et ces coquins de rochers me brûlent.

— Je n'y avais pas songé, mon garçon : pardonne-moi de t'avoir laissé venir.

— Est-ce que je me plains? est-ce que je boude? Si vous allez là-haut, j'irai, et ne vous gênez pas pour moi; je ne suis pas fâché non plus de me promener là-dessus : c'est cocasse tout de même et plus fameux que les galets qui poussent à Bourbon. Satané de Hugues! je donnerais la moitié de ma chique pour qu'il fût là; ça nous distrairait un peu.

Cependant nous étions arrivés à l'endroit indiqué par le Sandwichien, et, en effet, il nous montrait un

spectacle fort curieux. C'est une grotte immense, longue de plus de cent pas, perforée à la voûte, presque à distances égales, par de petites embrasures qu'on dirait faites par la main des hommes. A l'entrée de ce souterrain gisaient deux crânes et quatre tibias, et lorsque nous voulûmes les prendre pour mieux les étudier, le Sandwichien épouvanté nous cria *tabou*, et bondit à dix pas en arrière.

— Sont-ils cruches avec leur *tabou!* dit Petit en souriant de dédain; si on les croyait, leurs femmes seraient *tabou*, ainsi que leur ava.

Aussi, sans s'occuper le moins du monde de la frayeur de notre guide, Petit saisit un des crânes et lui appliqua un vigoureux baiser.

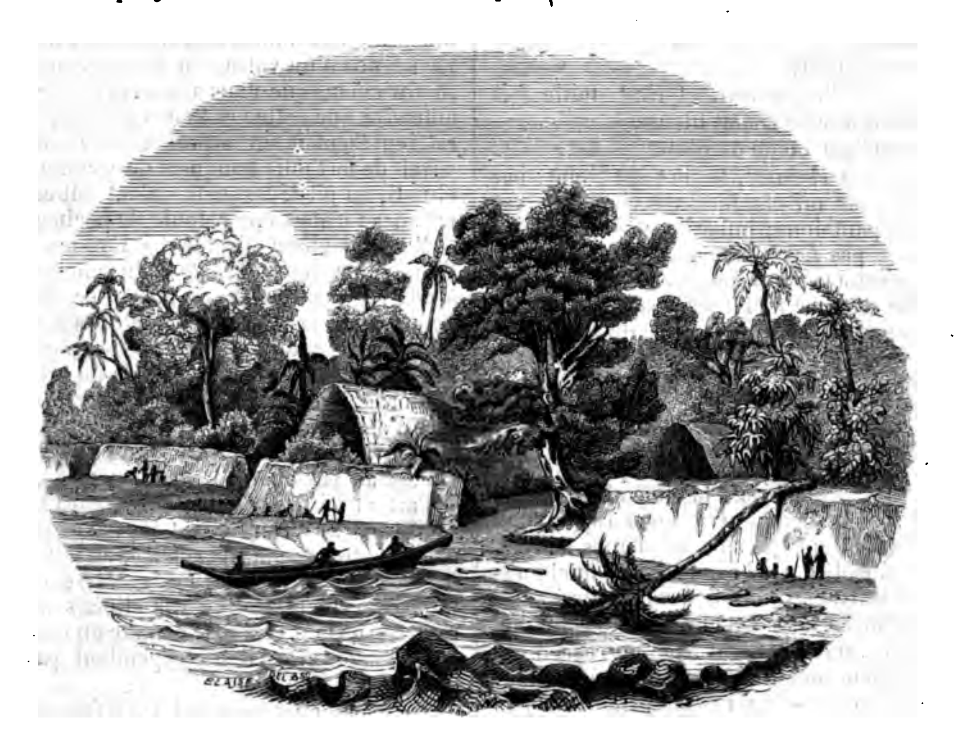
— Tu étais peut-être un brave homme, dit-il un instant après d'un ton recueilli; reste là, mon ami, et pardonne-moi ce que je viens de faire.

Le Sandwichien avait pris la fuite.

— Irons-nous plus loin? dis-je à mon compagnon.

— Ce serait une sottise; entrons dans ce souterrain, ajouta-t-il, sachons où il mènera, et quand nous n'y verrons plus, nous rétrograderons.

Nous y pénétrâmes en effet; depuis l'ouverture jusqu'à la sortie, il est haut de sept à huit pieds, large de quatre à cinq, et partout en dedans le sol est uni et sans saillie Arrivés à l'autre extrémité, nous vîmes le Mowna-Kaah, dont la tête nous avait été cachée par une roche avancée, se dresser devant nous comme un spectre menaçant; sa crête était bifurquée; une immense tache blanche indiquait la région des neiges éternelles; et de là jusqu'à sa base, plongeant dans les eaux de la rade, nulle plante ne se montre, nul insecte ne bruit, nul reptile ne se traîne: partout la mort et le néant.



Une vue de Lahéna. (Page 258.)

— J'en ai assez, me dit en soupirant Petit, devenu aussi rouge que ses cheveux; fichons le champ; je ne m'en suis pas vanté jusqu'ici, mais vous seriez le premier à me gronder plus tard si je vous le cachais encore: voyez, mes pieds sont crevassés; c'est tout au plus si je pourrai arriver.

— Je te porterai un peu, mon ami.

Petit s'arrêta; de grosses larmes tombèrent sur ses joues.

— Monsieur Arago, souvenez-vous des mots que vous venez de prononcer là; ils m'ont fait du bien, voyez-vous, pour plus de cent ans, et si maintenant vous me refusez encore mes services, je suis capable de vous démolir; je m'entendrai là-dessus avec Marchais.

Mon Dieu! qui viendra me donner des nouvelles de mon brave matelot!

Épuisés par une course torréfiante, nous arrivâmes au rivage avant le coucher du soleil; et comme nous ne devions mettre à la voile que le lendemain, nous couchâmes à terre.

— Ne te gêne pas, dis-je à Petit; bois, tu as besoin de te rafraîchir.

— Boire quoi?

— Mes deux bouteilles de vin.

— Il y a longtemps qu'elles sont vidées.

— Tu les as distribuées aux Sandwichiens?

— Monsieur Arago, je vois bien que vous m'en voulez toujours.

Nous quittâmes enfin le triste mouillage de Koïaï, au grand regret de M. Rives, qui nous promit toujours de nous faire livrer à Mowhée les poules et les cochons donnés en échange de nos vêtements et de notre linge, et qu'on nous refusa pourtant le plus gracieusement du monde en dépit du *bon à livrer* dont nous nous étions munis par prudence, mais que nous voulions d'abord repousser par discrétion.

Au surplus, Petit avait eu raison, à Owhyée, en jugeant Rives homme de peu de bonne foi. Le Gascon nous avait donné certains papiers et certains signes en échange desquels on devait nous fournir plusieurs cochons et deux ou trois douzaines de poules; mais

nul personnage de l'île ne connaissait le citoyen de Bordeaux ; le gouverneur seul de Lahéna l'avait entrevu sous ses jambes à Kayakakooah ; il ne comprenait pas le sens de ses billets, et il ajoutait que cet étranger n'avait à Mowhée ni le plus petit oiseau ni le plus exigu quadrupède du monde. Mon brave matelot, à qui je dis d'une voix honteuse notre mésaventure, s'appliqua de sa droite un vigoureux soufflet sur la joue, s'arracha une poignée de cheveux et grinça les dents comme un homme frappé d'une condamnation injuste et flétrissante.

— Qu'as-tu donc, et pourquoi cette rage?

— Oh! mille sabords! je suis capable de faire une seconde fois le tour du monde pour caresser l'omoplate osseuse du pékin.

— Mais c'est là un bien petit malheur.

— Un petit malheur, dites vous! Et ne voyez-vous pas d'ici le sapajou se f... de nous? Voilà le hic, voilà le mal, voilà la plaie.

— A qui dira-t-il cela?

— A lui-même, l'esturgeon, et c'est mille fois trop. Comme vous vous êtes fait blouser!

— Que veux-tu! par bonté de cœur.

— Par bêtise... Ah! dame, le mot est lâché; par pure bêtise. Et vous lui crachiez vos chemises, vos mouchoirs, vos pantalons; imbécile que vous étiez! Je ne lui aurais pas f... seulement un bouton de guêtre. Enfin, c'est accompli; mais ça ne lui portera pas bonheur. Je méprise maintenant son ava, qui, à tout compter, ne vaut pas le petit verre du rhum que vous allez m'offrir.

— A condition que tu le boiras à la santé de Rives.

Petit me planta là, et je ne le revis plus de la journée.

Mais quoique notre joie fût vive de quitter le sol menaçant du Mowna-Kaah, dont la cime alors se perdait dans un ciel douteux, nous nous rappelâmes avec attendrissement que près de ses flancs noircis, dans une maison isolée, nous avions laissé quelques-unes de nos affections les plus douces : deux jeunes vierges, un vieillard à demi couché dans une tombe.

M. Young nous serra la main avec un regard qui voulait dire : Adieu pour toujours! ses intéressantes filles pleurèrent en nous embrassant; Riouriou jeta au loin ses habits de colonel et de général pour adopter le costume moins gênant de ses sujets; Louis Kraïmoukou-Pitt nous salua en homme qui se serait moqué de nous; les guerriers, le peuple et les princesses sur le rivage, les uns debout, la plus grande partie couchés dans d'immenses pagnes, nous virent tous avec assez d'insouciance lever l'ancre, entendirent sans nulle émotion les chants mesurés de nos matelots, et la corvette, jetant ses voiles au vent, reprit sa course aventureuse, laissa derrière elle un long sillage, et cingla vers de nouveaux pays.

Il est impossible que près d'un sol aussi tourmenté que celui d'Owhyée, il ne s'échappe point, de temps à autre, des profondeurs de la mer, quelque roche aiguë, quelque morne bitumineux qui atteste dans les abîmes le feux des volcans, joue également un rôle destructeur et créateur à la fois. Les grandes colères ont du retentissement, et Naples n'est pas assez loin du Vésuve que ses habitants ne se promènent avec frayeur dans Herculanum et Pompéia, englouties et ressuscitées.

La géologie a ses lois éternelles, et nous avions déjà trop étudié l'aspect de la principale île de cet archipel pour ne pas chercher çà et là, près de nous ou loin de nous, quelques débris isolés du Mowna-Kaah. Taouroé se leva devant la corvette, rougeâtre sur les flancs, noire à sa base, cuivrée à sa cime; Taouroé, île de roche, crénelée, dentelée, à pic, en arêtes aiguës, pareille à un mur décrépit de lave ciselée par les siècles.

Qui donc a touché ce sol sans verdure? Qui donc a essayé l'escalade de ces remparts formidables sur lesquels le flot rugit et se brise avec violence? Personne. Et cependant des récifs dangereux et prolongés entourent Taouroé, comme si le rocher avait à redouter la conquête de l homme, comme s'ils avaient voulu défendre contre toute avidité les richesses qu'il cache peut-être dans ses flancs. Taouroé sera éternellement déserte, car la vie y est impossible.

La brise nous poussait toujours avec la même constance, et après Taouroé se leva, plus aigu, mais moins rapide, le cône à teinte verte nommé Morikini, du sommet duquel s'élançait à l'air une colonne onduleuse d'une fumée noirâtre. Nous devions croire à l'existence d'un volcan en activité; mais les pilotes sandwichiens que nous avions pris à bord nous firent entendre que cette petite île était habitée, que le côté est représentait un aspect assez riant, et qu'on y voyait de fort jolis bouquets de cocotiers et de palma-christi, au pied desquels étaient bâties de fort jolies cabanes : c'était une colonie de pêcheurs.

Morikini glissa bientôt derrière nous, et Mowhée, l'imposante Mowhée, se leva du sein des eaux et étala à nos regards sa tête de lave et ses flancs déchirés. Dans les anfractuosités de quelques rochers qui semblaient suspendus, pointaient des touffes légères de verdure; et tandis que ses pieds de lave étaient pelés et mornes, sur sa tête assez régulière une crête parsemée d'arbustes d'une certaine vigueur, semblait recevoir sa séve des nuages visiteurs qu'elle déchire et retient au passage.

Partout ici des brisants entourant l'île, partout des récifs à fleur d'eau forçant les navires à manœuvrer avec la plus grande prudence, et nul doute que de fréquentes catastrophes ne signalassent ces dangers à la marine, si le ciel de ces climats ne se montrait sans cesse riant et doux, comme un contraste avec la terre orageuse qu'il n'a cependant pas la force de vivifier.

Toutefois, en s'avançant vers l'ouest, la lave s'abaisse par une pente légère, la végétation lève la tête, le paysage se dessine sous des couleurs plus gaies, la plage se revêt d'une éclatante parure, les cocotiers promènent dans les airs leurs palmes élégantes, les rimas étalent leurs larges feuilles, les palma-christi, le mûrier-papier et une foule d'autres végétaux des tropiques, unissant leurs bras entrelacés, projettent de toute part une ombre bienfaisante et protectrice. On se sent l'âme à l'aise à l'aspect de ce paysage embelli encore par les sauvages plateaux qui l'entourent et le dominent. Mais c'est lorsque vous avez laissé tomber l'ancre à deux encâblures de terre, sur un fond de roches et en face du village de Lahéna, que toute la majesté du sol se déploie à l'œil, comme pour vous dédommager de l'horrible stérilité qui venait d'épouvanter vos regards. Ainsi, Mowhée est divisée en deux parts bien distinctes et bien tranchées: d'un côté, la mort, de l'autre, la vie; ici, le roc et le bitume, là, une terre végétale puissante, une verdure éternelle; au sud et à l'est, le deuil et le silence; à l'ouest et au nord, le mouvement et la joie. La nature, bizarre et capricieuse, a jeté une montagne inculte et rigide au-dessus des eaux; et, par un noble sentiment de regret et de repentir, elle s'est laissée aller à une pensée plus généreuse, pour consoler par un

sourire l'homme que tant de misères devaient épouvanter.

Une maison en pierre assez proprement bâtie, dans le goût de celle de M. Young à Owhyée, s'élève à la droite du village et se trouve garantie des rayons du soleil par une touffe d'arbres vigoureux, au feuillage varié, au-dessus desquels plane la tête chevelue des sveltes cocotiers; un solide rempart en maçonnerie protége cette demeure royale contre les rares tempêtes de la baie, tandis qu'à deux pas de là une plage unie et riante permet toute latitude à la lame écumeuse de s'étendre et de se développer avec majesté. C'est dans la maison de pierre que nos instruments astronomiques furent descendus, et tandis que les officiers et les élèves comptaient dévotement les oscillations du pendule, tandis que, heure par heure, ils comparaient la hauteur exacte de plusieurs thermomètres et enrichissaient les registres du bord d'observations nautiques dont je ne veux pas appauvrir votre mémoire, moi, prêt à étudier le sol et les hommes, je me jetais dans l'île et courais après des émotions plus futiles sans doute, mais aussi plus intimes et plus variées.

Je ne trouve rien de plus mortel que la monotonie. Lahéna est un jardin; Lahéna, pour le paresseux qui ne voudrait que se laisser aller doucement à vivre, est ce paradis terrestre dont les livres saints nous ont fait de si délicieuses descriptions. Mais ici, mieux que là-bas, vous n'avez pas d'arbres ou de fruits qu'on vous défende, vous n'avez pas de cabane qui vous refuse son ombre et ses nattes moelleuses, pas de voix séductrice qui vous punisse plus tard de vous être abandonné à sa mélodie, pas de colère à redouter pour une audace, pas de fatigue que celle donnée par un sommeil paisible, pas d'insectes dangereux dans les demeures, pas de reptiles dans les campagnes ouvertes, et partout sur votre tête un large et gracieux parasol de verdure bruissant à l'haleine vagabonde d'un vent tout imprégné d'émanations balsamiques. Lahéna est le plus beau séjour du monde.

Les maisons sont séparées les unes des autres par de petits sentiers unis comme une glace, bordés de papyrus, de jam-rosas, de palma-christi et d'une foule d'autres végétaux aux folioles découpées, aux troncs lisses ou raboteux, tortueux ou élancés, formant à chaque pas un contraste admirable. A côté de chaque maison est un carré profond de deux, trois et quelquefois de quatre pieds, sans cesse frais et propre, où croissent les plantes utiles à la nourriture de l'homme. Ce sont les ignames, les douces patates, les choux caraïbes, nommés ici *taro*, poussant au loin leurs larges feuilles sans soin et sans culture. Ces carrés, défendus sur les bords part une petite haie d'arêtes de palmistes ou seulement par un léger monticule de terre glaise, sont une fortune impérissable pour les heureux habitants de Lahéna.

Entrez dans une cabane, vous y trouverez des jeunes filles enchantées de votre visite et ne comprenant absolument rien aux mœurs des pays civilisés. A côté d'elles, aussi ignorantes, les mères frappent avec un battoir ciselé, sur une planche polie, l'écorce malléable du *mûrier papier*, dont elles font de fines étoffes au milieu desquelles elles reposent légèrement abritées, tandis que sur le seuil les pères interrogent de l'œil les richesses escaladant l'enclos qu'ils ont creusé, et remuent parfois la terre et les eaux à l'aide d'un long bâton de bois rouge ou de sandal.

Je ne vous dirai pas tout ce que Lahéna offre de curieux et de magique à l'étranger qui vient la visiter; je ne vous dirai pas le charme que l'on goûte à ces promenades solitaires du matin et du soir, alors que des myriades de joyeux oiseaux se jouent à travers les branches des arbres, et viennent, heureux et rassurés, vous battre de leur aile rapide; je ne vous peindrai pas la gracieuseté de cette population de jeunes filles, âpres au bonheur qui les berce sans les fatiguer, et vous invitant par les manières les plus innocentes à ne pas abandonner un pays auquel nul autre ne peut être comparé. Non, je n'achève pas le tableau que j'ai commencé, afin de ne pas laisser le regret éveillé dans votre âme, puisqu'il vous faut faire un si violent effort pour vous arracher à vos habitudes si mortelles, à votre pays si pauvre et si décoloré!

Oh! si vous l'aviez vue, Lahéna! si vous l'aviez vue, je ne vous dirais point ce qu'elle est, car, bien certainement, vous ne l'auriez pas oubliée, et je craindrais de vous en présenter une esquisse aussi imparfaite.

Les habitants de ce coin de la terre n'ont compris qu'une chose depuis qu'il y a là une colonie, c'est que la vie qui leur a été donnée ne doit pas être gâtée par la fatigue. La fatigue pour eux, c'est le travail, c'est presque le mouvement. Ils ont là sous leurs mains tout ce qu'ils nomment le nécessaire: pourquoi iraient-ils au loin quêter le superflu? Chez nous, ce que nous nommons superflu est souvent une pauvreté; nous demandons, nous cherchons, nous voulons le superflu du superflu, et nous ne sommes pas satisfaits encore. A Lahéna, l'opulence serait une plaie. Je disais à un des hommes les plus intelligents du pays qu'il y avait en Europe des individus fort riches.

— Dînent-ils deux fois? me répondit-il; ont-ils plus souvent faim que les autres?

Que feraient du superflu les habitants de Lahéna? Rien, absolument rien; chaque dix ans peut-être un navire vient mouiller devant leur île, et les bagatelles qu'on leur apporte n'intéressent que leur curiosité. Vous faites fi de ce qu'ils appellent leur fortune; ils regardent en pitié ce que vous nommez richesses ou luxe. Les vêtements qui vous emprisonnent les mettent en colère contre ce qu'ils disent être une stupidité, un esclavage. Ils n'ont, eux, qu'une saison, une seule, elle est uniforme, éternelle; les tempêtes qui passent sur leurs cabanes sont des colères qui ne peuvent les atteindre ni les émouvoir; et s'ils ont des pirogues et des pagaies, c'est que parfois ils vont se promener sur les eaux pour que le mouvement des vagues de l'Océan réveille un peu le sang calme et tiède qui sommeille dans leurs veines.

Je n'ai pas vu de moraïs à Lahéna. Les hommes doivent y mourir pourtant. Cacherait-on avec soin les traces de ceux qui ont disparu, afin que la vie entière fût une pensée joyeuse, traversée seulement par une douleur rapide comme l'éclair? Ou bien transporterait-on à Wahoo ou à Owhyée la vieillesse ou la souffrance pour mieux sentir ici la force et le bonheur?

J'y ai vu pourtant une fois couler les larmes, mais ces larmes encore n'étaient sans doute qu'un usage; elles s'arrêtaient à volonté, et l'on eût dit que la tristesse devait aller de telle minute à telle minute, sans qu'il fût permis de la dépasser.

Je revenais d'une course assez fatigante, en compagnie de mon ami Guérin et du docteur Quoi, lorsque nous entendîmes, près de la première maison du village, des cris lamentables remplissant les airs. Nous nous dirigeâmes de ce côté, et nous trouvâmes

LI

ILES SANDWICH

Wahoo. — Marini. — Le bandit de la troupe de Pujol. — Supplices. — Encore Tamahamah.

Si c'est une belle chose pour tout observateur studieux qu'une navigation dont les relâches sont fréquentes, en revanche les courtes traversées, comme celles que nous faisons depuis quelque temps, fatiguent les matelots et lasseraient presque leur constance. Mais heureusement que les îles Sandwich offrent aussi à l'équipage des plaisirs faciles, des amusements variés, des atterrissages peu dangereux, et qu'au total les courses, dans ces latitudes peu élevées, sont beaucoup moins écrasantes que celles qu'on est souvent forcé de faire sous des zones glacées et turbulentes.

Ici, en effet, partout ou presque partout, des ombrages délicieux, luttant avec bonheur contre les atteintes d'un soleil ardent; et, le soir et le matin, une brise de mer venant rendre aux muscles endoloris leur sève et leur énergie naturelles.

Voici Wahoo qui se dresse d'une part, tandis que, de l'autre, à peine Mowhée vient de se plonger dans les flots. Lahéna ressuscitera-t-elle chez sa voisine, ou ne retrouverons-nous nulle part cette suave béatitude qu'on aspire par tous les pores dans ce délicieux coin de terre que nous venons de quitter? Le ciel n'a-t-il épuisé ses bienfaits sur une petite île que pour appauvrir tout ce qui l'environne? Nous le saurons bientôt, car déjà à notre droite pointent des cases, un établissement, une cité, une capitale.

Partout, à Wahoo, la côte se dessine avec les bizarreries que nous avons déjà remarquées à Owhyée, mais d'une façon plus mesquine. On comprend, au premier coup d'œil, que les volcans qui ont vomi à l'air cette île antique ont secoué les flots avec plus de difficulté que ne l'a fait le terrible Mowna Kaah, père menaçant et dominateur de tout l'archipel.

Il y a à Wahoo des criques profondes, des cônes bizarres, des rochers à pic, d'autres roches pelées ou revêtues de verdure, s'allongeant ainsi que des tigres élancés sur leur proie; il y a aussi des masses de laves sur lesquelles la vague écumeuse vient amortir sa rage; il y a encore des plateaux élevés, des terres fertiles, des murailles de bitume déchirées; mais quand on arrive d'Owhyée, quand surtout on s'est promené sur l'océan de laves qui touche à Koïaï, tout ce qu'on voit ici est grêle, petit, mesquin, et le sourire vous vient aux lèvres, sourire de dédain et de plaisir à la fois. Cependant chacun est à son poste; Anourourou se déploie dans toute sa majesté. Nous laissons tomber l'ancre en face de la ville; le matelot se croise les bras, s'assied sur la drôme ou s'accoude aux bastingages, jette un œil indifférent sur la côte, et s'étonne qu'on entreprenne d'aussi longues campagnes pour étudier des pays où le vin et les liqueurs enivrantes sont à peine connus.

Nous, moins difficiles, étudions avant de décrire, comprenons avant d'expliquer, et ne nous laissons pas séduire par une première impression. Il faut bien revoir pour assurer avoir bien vu.

Quatre cent cinquante-cinq cases, deux belles bâtisses en bois servant de comptoir aux Américains établis à Wahoo, un palais de chaume, demeure du gouverneur, Kraïmoukou cadet; une place publique fort spacieuse, bien ouverte, quelques sentiers assez régulièrement tracés formant des rues, et une jolie maison en maçonnerie à un rez-de-chaussée et à un étage, blanche au dehors, propre au dedans, avec toiture en tuiles, surmontée d'un élégant pigeonnier autour duquel voltigent sans cesse une quarantaine de tendres ramiers, voilà Anourourou.

La maison qui brille là, comme Sirius au ciel, est la propriété d'un industrieux Espagnol nommé Marini, établi aux Sandwich depuis trois ans, possesseur de superbes plantations que personne ne lui envie, et cherchant à doter ce magnifique archipel de richesses européennes incomprises jusqu'à ce jour. Marini n'a point l'orgueil castillan; on devine que sa vie a passé par de rudes épreuves; son langage, sans être celui d'un homme du grand monde, est toujours correct et ne manque pas d'élégance. Il a à peine trente ans, ses traits sont vivement accentués, quelques rides même se dessinent sur son front sans le creuser, et ses yeux ont un mélange singulier de souffrance et de fierté qu'on chercherait vainement à définir. Est-ce l'exil qui l'a poussé à Wahoo? Est-ce un crime qui l'y a conduit? Y a-t-il eu, dans sa résolution si bien arrêtée, tristesse ou curiosité, désespoir ou flétrissure? C'est ce que je ne cherchai pas d'abord à connaître et que j'appris plus tard; mais à coup sûr il y a eu immense sacrifice accepté, et, à ce compte-là, Francisco Marini avait droit à tous nos égards, à toute notre affection.

Chaque matin, dès que j'étais descendu à terre, Marini recevait ma prière visite; il était Catalan, moi Roussillonnais; nous parlions la même langue, nous étions, pour ainsi dire, compatriotes Il avait apprivoisé des pigeons, et ils étaient tellement dociles au petit coup de sifflet qu'il leur avait appris à connaître, que, dès que l'ordre était parti, ces charmants oiseaux voyageurs se précipitaient vers lui à tire-d'aile, se perchaient sur sa tête, sur ses épaules, sur ses bras, et l'entouraient d'un réseau mobile et impénétrable. La joie de la jolie famille une fois satisfaite, et son obéissance récompensée par quelques poignées de grain, un second coup de sifflet donnait *campo* aux dociles élèves, et la maison redevenait calme et silencieuse.

— Le temps est beau, me dit un soir Marini; voulez-vous prendre mon bras et m'accompagner à mes plantations?

— Volontiers, señor; c'est un plaisir dont je vous remercie d'avance.

— Oh! ne vous attendez pas à des merveilles; ici la besogne se fait lentement, parce que les ressources et la bonne volonté manquent; mais le sol est si fertile, qu'il m'épargne encore bien des fatigues.

— A quoi vous serviront ces produits, puisque vous m'avez dit vous-même que votre projet était de mourir à Wahoo?

— A quoi? je ne sais. A qui? Hélas! c'est pour ces braves gens que vous voyez courir çà et là, s'ils veulent comprendre enfin tout l'avenir que je leur prépare.

— C'est une philanthropie fort honorable.

— Que voulez-vous, il faut faire du bien aux hom-

mes, quelque mal qu'ils nous fassent ou nous aient fait.

— Pauvre exilé ! vous êtes malheureux.

— Vous voyez que non, puisque vous m'aimez et que je souris.

Une grosse larme roula sur les joues amaigries de l'Espagnol, et je feignis de ne pas m'en apercevoir, de peur de l'affliger encore. Il s'aperçut de ma discrétion et continua d'une voix faible :

— Vous êtes généreux ; vous me plaignez alors même que je vous donne l'assurance que rien ne manque à mon bonheur présent.

— Il me fait trembler pour vos jours passés !

— Peut-être vous dirai-je mon histoire.

— Je ne vous la demande pas, señor.

— Raison de plus pour que je vous la conte ; mais ce sera dans quelques jours, la veille de votre départ, car si je prononçais un mot, un seul mot, si j'articulais un seul nom, vous me fuiriez comme on fuit un reptile.

— Oh ! alors, señor Marini, j'insiste, ne fût-ce que pour vous prouver que je vous suis acquis à jamais. Le repentir nous vient du ciel, le remords est une expiation.

— Ne vous avancez pas tant, de peur d'avoir trop à reculer. Eh bien ! poursuivit-il avec un sentiment extrême de violence, y a-t-il longtemps que vous n'avez visité votre pays, non pas la France, mais le Roussillon ?

— Il y a peu d'années.

— Avez-vous quelques notions des dernières guerres que l'Empire a portées en Espagne, depuis le Perthus jusqu'à Barcelone ?

— J'en connais les principaux et les plus dramatiques épisodes.

— Le nom de Pujol est donc arrivé jusqu'à vous ?

— Oui, certes, et je sais aussi comment ce chef a été lâchement livré par les Français, ses ennemis, et lâchement assassiné par les Espagnols, ses amis.

— Cela suffit ; vous saurez mon histoire.

— Vous connaîtriez donc Pujol, vous aussi ?

— Beaucoup.

— Où l'avez-vous vu ?

— Partout : en France, en Espagne, dans la plaine, sur la cime des Pyrénées, dans la paix, dans la guerre, au milieu des batailles, du carnage, de la dévastation. Pujol était un grand coquin, mais Pujol ne devait pas être livré.

— Je pense comme vous.

— Alors vous m'entendrez.

Le señor Marini, jusque-là si calme, si froid, avait pris pendant ce court entretien des poses si hardies, ses paroles étaient sorties si rapides, si énergiquement accentuées, que je jugeai dès lors qu'il avait joué un rôle quelconque dans cette longue série d'escarmouches, de batailles, d'attaques de convois, de marches et contre-marches, dont la fière Catalogne avait longtemps été le théâtre. Mon impatience s'accrut de cette demi-confidence déjà si intime ; mais j'attendis tout du bon vouloir de l'Espagnol, à qui je portais, sans trop me l'expliquer, un si puissant intérêt. Le mystère est un vif aiguillon qui vous attire, loin de vous faire fuir.

Cependant ces causeries familières nous conduisirent bientôt jusqu'au bord d'une petite rivière suivant toutes les sinuosités du pied de la colline verte qui forme le fond du croissant au centre duquel s'élève Anourourou.

— Ici commencent mes propriétés, me dit don Francisco ; vous entrez dans mes domaines.

— Voici sans doute le château, lui répondis-je en lui désignant une case basse, située à l'autre bord du frais et rapide courant d'eau.

— Vous avez deviné ; mais ne vous en moquez pas trop ; il ne faut jamais juger que comparativement, et dans ce cas vous serez forcé de convenir que votre marquis de Carabas n'était pas plus opulent que moi.

Douze ou quinze cents pieds de vigne déjà en rapport tapissaient les flancs du coteau ; quelques figuiers maigres et souffreteux s'élevaient çà et là, et plusieurs vigoureux grenadiers pointaient à travers les haies servant de cadre à la belle vigne que M. Marini avait déjà trouvée ici, plantée également par un Espagnol de Malaga, depuis peu de temps rentré dans sa patrie, et qu'il avait sauvée presque miraculeusement de l'apathie des naturels. Je mangeai du raisin cueilli sur le cep ; il était excellent, et ce fut avec un sentiment de religieuse reconnaissance impossible à exprimer que j'approchai le premier grain de mes lèvres ; je me crus de retour dans mon pays natal ! Un Espagnol était là, un homme qui parlait ma langue, un homme de ma couleur, vêtu comme moi ; sous mes pieds une vigne, à mes côtés les arbustes protecteurs de nos plantations roussillonnaises ; une cabane au milieu pour compléter l'illusion. Je m'écriai, je bondis, mon cœur battit avec violence, mes genoux fléchirent, je respirais à peine ; je tournai la tête pour mieux savourer la brise de mer, tout s'effaça ; Anourourou chassa ma patrie, et vous ne sauriez comprendre combien ce réveil fut triste et plein d'amertume.

— Ces choses-là m'arrivent souvent, me dit Marini en me serrant affectueusement la main ; ces choses-là vont droit à l'âme et s'y plongent profondément ; ces choses-là tuent, et voilà pourquoi je n'ai plus longtemps à vivre encore.

— Ah ! pardon de vous avoir affligé ; pardon, et continuons nos courses dans vos domaines.

— Vous avez raison, señor, de vouloir marcher encore ; on pense trop dans l'inaction et le silence ; rien n'est mortel comme le recueillement : tout penseur s'use vite.

Don Francisco me montra, errant sur une grasse prairie fort bien arrosée, un troupeau de vingt-trois bœufs qui n'étaient pas encore toute sa fortune. Il savait bien que les Américains établis à Wahoo lui en voulaient de son industrie et des leçons d'économie rurale dont il commençait à faire sentir le prix aux insulaires ; il n'ignorait pas non plus que sur un caprice, sur un simple soupçon, Riouriou, aussi stupide que Tamahamah était grand et noble, pouvait le priver de ses richesses et même de sa liberté ; mais il continuait avec zèle son œuvre de régénération, et il disait toujours :

— Qui sait si dans l'avenir on ne parlera pas de moi avec amour et reconnaissance ?

A quelques jours de là, en descendant sur la plage, je vis accourir à moi don Francisco, qui me saisit par le bras d'une manière convulsive, et me dit d'un ton résolu :

— Venez, señor, toute usurpation m'est odieuse, mais surtout celle qu'on doit à l'hypocrisie.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous fait et qu'avez-vous à craindre ?

— Ce que j'ai fait ? le ciel et moi nous le savons ; ce que j'ai à craindre ? votre mépris.

— Le malheur plaide pour vous, votre cause est déjà gagnée.

— Hélas! ce qui devrait me consoler me torture. J'ai beau vouloir effacer de ma mémoire le souvenir de mes jeunes années, tous les efforts que je tente l'y gravent plus profondément. Ici, loin de ma patrie, loin de toute civilisation, occupé à faire du bien à tout ce qui m'entoure, j'espérais trouver quelque remède à mon mal; soins inutiles, vœux superflus: dès qu'un navire pointe à l'horizon et cingle vers cette île, au lieu d'accourir, de saluer et de tendre la main à des hommes de mon pays (car à huit mille lieues du sol natal, tout Européen est un concitoyen), je me tiens à l'écart, je me cache, et ce n'est que lorsqu'on vient me chercher que je me montre, la tristesse au front et le deuil à l'âme. Vous, señor, quand je vous ai entendu avec cet accent saccadé, abrupte et quelque peu impertinent, je me suis dit que vous deviez être du midi de la France. Vous êtes plus encore; nos deux provinces se donnent la main, faisons de même; et, puisqu'un si curieux hasard nous rapproche, venez dans ma demeure, déjeunons et écoutez-moi. Vous aurez peut-être un jour occasion de parler de l'Espagnol établi à Wahoo, je vous y autorise; mais je ne veux pas qu'un autre vous apprenne ce que vous ne devez savoir que de moi seul.

— Vous avez beau chercher à m'effrayer, je parie que votre conscience alarmée est votre juge le plus sévère.

— C'est possible; écoutez donc. Je suis né à Mataro; mon père était l'exécuteur des arrêts criminels.

Don Francisco baissa les yeux et garda un moment le silence.



... Que tu acceptes sans hésiter cette cravate de lin suspendue à cette branche d'arbre. (Page 265.)

— Les armées françaises entrèrent à Girone, à Figuères, à Barcelone; vous savez comment elles s'emparèrent du Mont-Jouy; la rage des Espagnols devint bientôt ce que deviennent toutes les passions des hommes quand la honte des défaites humilie leur vanité nationale, et vous savez aussi bien que moi si la vanité espagnole est gravée dans l'âme des Catalans. Mon père continuait ses terribles fonctions, et j'étais destiné à lui succéder, quoique chez nous la loi soit moins sévère à cet égard qu'en France. Bien résolu à m'affranchir de cette tâche horrible, je m'échappai un jour de Mataro, et, de bourg en bourg, de *venda* en *venda*, de rocher en rocher, je passai la frontière, et je me réfugiai à Banyuls-del-Mar.

— Dans ma province! à peu de lieues de mon village!

— Oui, señor. J'y appris bientôt que mon père avait été fusillé, que des massacres se commettaient journellement dans les villes et sur les routes publiques; je sus que de hardies guérillas s'organisaient pour combattre la domination française, que nul n'acceptait chez nous qu'avec une extrême répugnance. Je mendiai mon pain à Banyuls, et je couchais toute la nuit dans une espèce de grange appartenant à un brave propriétaire nommé Douzans.

— Je le connais, je le connais.

— Un matin, lassé de cette vie de misère, je me sauvai avec six pièces de deux liards dans la poche d'une demi-culotte, un gros morceau de pain dans ma besace, une poignée de radis et un gros bâton noueux. Dans le Roussillon on est hospitalier; on ne vous donne pas toujours du pain dans les villages, mais on vous en jette; il y a brusquerie, brutalité et humanité à la fois. Je vécus, hélas! Dieu sait comme.

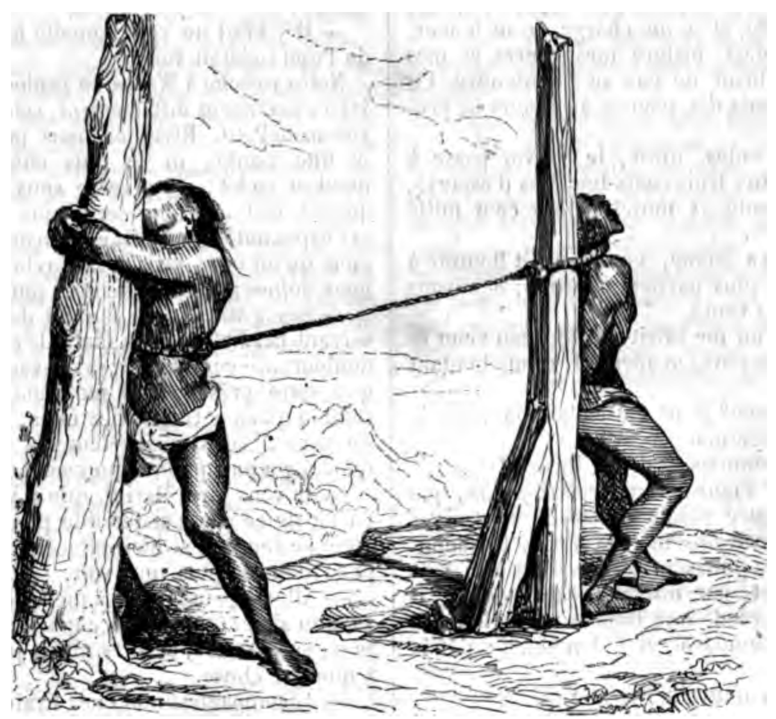
L'Espagne se déroula bientôt sous mes pieds; j'y rentrai tout d'un élan, et je me décidai à me présenter à la première guérilla dont j'entendrais le bruit des escopettes. J'allais à travers bois de pins et montagnes, buvant de l'eau, mangeant rarement et attendant la nuit pour voler une pomme, une figue, un oignon, quand je trouvais à voler. Une fois, je m'endormis adossé à un arbre; lorsque je me réveillai, je me vis en présence d'une douzaine d'hommes armés jusqu'aux dents, portant en bandoulière une couver-

ture de laine et chaussés d'espardillas. Ils déjeunaient gaiement, et je ne craignis pas de demander ma part des mets qu'on roulait sur l'herbe.

— Tu le vois, me dit le chef de la troupe sans répondre à ma question, je n'ai pas voulu te réveiller, afin que tu pusses mieux jouir du cadeau que je te prépare...

Je tremblai à cette voix, señor Arago ; elle vibrait comme un tintement funèbre de cloche.

— Que voulez-vous de moi ? dis-je en balbutiant.



Supplices sandwichiens : La strangulation. (Page 267.)

— Que tu ôtes de ton cou ce morceau de cuir qui te va mal, qui peut te blesser, et que tu acceptes sans hésiter cette cravate de lin suspendue à cette branche d'arbre. Allons, debout, et dis un *Pater*, si ça t'amuse.



Supplices sandwichiens : L'assommement. (Page 267.)

— Qu'ai-je fait, señor?

— Va toujours.

— Mais je suis un pauvre mendiant.

— Tu es un espion.

— Miséricorde !

— Que venais-tu faire dans ces montagnes?

— J'arrive de Banyuls-del-Mar; je suis Espagnol, né à Mataro : je cherchais une guérilla pour m'enrôler.

— Tu as donc du courage?

— Pas trop, mais on dit que ça s'apprend.

— Nous allons te mettre à l'épreuve; vite, essaye toi-même cette corde, et je me charge de te lancer.

On m'entourait déjà, malgré mes prières et mes larmes, quand un bruit de pas se fit entendre. Un homme de cinq pieds dix pouces au moins se présente.

— Alerte! camarades, dit-il, le convoi passe à huit heures du matin; trois cents hommes d'escorte, douze chariots, trente-six mulets, deux cent mille francs.

— La capture sera bonne, reprit le petit homme à qui l'on s'adressait plus particulièrement; achevons notre ouvrage, et en route.

J'étais à genoux, on me saisit; le nouveau venu se retourne, baisse les yeux, m'aperçoit, et me tendant la main :

— Toi ici, Francisco? je ne t'attendais pas; sois le bienvenu, et embrasse-moi.

— Comment! tu connais ce drôle, Massol?

— Certainement. Figurez-vous, *compagneros*, que j'étais condamné à être pendu à Mataro; vous savez tous pourquoi, et certains moines aussi; le cachot était noir, fétide; ce polisson que vous voyez là vint pour le nettoyer, et, par humanité sans doute, il laissa tomber à mes pieds une lime et une scie toute mignonne : je m'en emparai, et le lendemain j'étais libre.

— A la santé de la nouvelle recrue!

— Ce n'est pas tout : savez-vous de qui m'a sauvé le niño? Des mains de son père, de son propre père.

— Encore un coup à sa santé!

— Vous comprenez, señor Arago, que la fatale cravate ne reçut pas la victime innocente, et que je suivis mes camarades dans leurs terribles et sanglantes expéditions.

— Eh bien! ne croyiez-vous pas défendre l'indépendance de votre patrie?

— Oui, mais par quels moyens, avec quels hommes et avec quelles armes! un stylet au lieu d'un sabre, des assassins au lieu de soldats.

— Leur chef?

— Pujol.

Ce nom formidable porte avec lui son anathème.

— Le suivîtes-vous quand les armées françaises l'employèrent à leur profit?

— Toujours.

— Ainsi vous avez été soldat de sa petite armée?

— Non, brigand de sa bande; et pourtant, señor, Dieu m'entend, je n'ai jamais frappé un ennemi désarmé, et j'en ai épargné beaucoup qui pouvaient se défendre.

— Je vous crois, Marini.

— Merci, merci; mais permettez que j'achève. Pujol fut arrêté et livré; ses plus fidèles amis voulurent le suivre, presque tous furent pendus; j'échappai encore, quoiqu'un regard de Pujol, traîné, mutilé, déchiré dans les rues, m'eût reconnu, et que sa bouche m'eût souri au milieu de ses tortures. Je repris le chemin des montagnes; je parcourus les Pyrénées jusqu'à Bayonne, et, remontant jusqu'à Bordeaux, je m'embarquai dans ce port sur un navire hollandais qui allait faire la pêche de la baleine. Ce navire toucha à Owhyée; je demandai mon débarquement, on me l'accorda; Tamahamah me prit en affection : il vint ici pour soumettre un rebelle; je lui fus d'un utile secours, et je reçus de lui les moyens de bâtir cette maison où j'ai le bonheur de vous ouvrir mon âme. Maintenant reviendrez-vous encore?

— Tous les jours.

— Vous ne m'avez donc pas déshérité de votre estime?

— Il y avait un seul honnête homme dans l'armée de Pujol : c'était vous.

Notre relâche à Wahoo se prolongea encore, car les vivres arrivaient difficilement, selon les logiques prévisionsde Petit. Rives ne nous procura ni un porc, ni une poule, ni le plus chétif poussin. Kraïmoukou cadet, sans cesse sous l'influence des liqueurs, mettait à nous servir une indolence fatigante, et l'Espagnol Marini usait en vain de toute son influence pour qu'on nous satisfît sans retard. Efforts inutiles : nous dûmes attendre quelques jours encore.

— Savez-vous bien, me dit don Francisco en me serrant cordialement la main, le soir de sa pénible et douloureuse confidence; savez-vous bien, señor Yago, que votre présence ici me gêne maintenant? il me semble qu'en entrant chez nous, vous devez fouiller du regard sous mes vêtements pour vous assurer qu'il n'y a pas quelque poignard caché.

— Je vous jure, Marini, que si vous continuez à me parler de ce passé si terrible pour vos souvenirs, si plein de regrets, si bien effacé par tant de sacrifices, je ne viendrai plus vous voir.

— Allons, je me relève à mes propres yeux, puisque vous m'aimez toujours, occupons-nous donc de ce qui se passe à Wahoo; et dites-moi si je puis vous être bon à quelque chose.

— Accompagnez-moi chez Kraïmoukou.

— Chez cet ivrogne?

— Silence! un gouverneur : cela pourrait vous être funeste.

— Oh! parlons-en à notre aise, c'est un misérable; il y a longtemps que Tamahamah l'aurait fait jeter à la mer; mais Riouriou pardonne aisément chez les autres les turpitudes et les vices dont parfois à son tour il ne rougit pas de se salir.

— Et Tamahamah luttait-il contre l'ava, qu'on dit si capiteux?

— Oh! lui, c'était l'homme le plus sobre de son archipel; et si les peuples auxquels il commandait n'avaient pas goûté avant son règne à cette liqueur si dangereuse qui abrutit et brûle, je vous suis caution qu'il serait arrivé malheur à celui qui le premier l'eût fait connaître aux Sandwich. Tenez, voici un exemple entre mille :

Un jour, Riouriou se présenta ivre à l'entrée du palais de son père; celui-ci s'opposa à ce qu'il fût reçu; mais Riouriou étant tombé en s'accroupissant pour franchir le seuil de la porte, Tamahamah poussa du pied l'ivrogne jusque sur la plage, le laissa pendant quelques heures exposé aux atteintes d'un soleil dévorant, et prononça d'une voix terrible le mot *tabou*, comme pour menacer de sa vengeance quiconque viendrait abriter le corps de son fils.

— Cela est beau sans doute; mais franchement, señor Marini, n'êtes-vous pas un peu prévenu en faveur de Tamahamah? Votre ardente amitié pour lui ne le pare-t-elle pas de trop de vertus, ou mérite-t-il en effet tout le bien qu'on m'en a déjà dit à Owhyée?

— J'ignore ce qu'on a pu vous rapporter sur ce prince généreux, mais je vous jure, señor, que le roi qui vient de mourir était véritablement un grand roi.

Je montrai alors à Marini toutes les notes que Rives et M. Young m'avaient données, et l'Espagnol m'as-

sura que Tamahamah était encore bien au-dessus des éloges qu'on m'en avait faits.

— Ce qui le distinguait à mes yeux, poursuivit l'Espagnol, ce n'était pas tant la bravoure qu'il déployait dans les batailles (j'ai vu en Catalogne un homme qui pouvait lui être comparé), mais plus encore ses doux et nobles procédés envers ses femmes, et surtout sa brûlante passion pour sa favorite, que vous avez dû voir à Koïaï. Cet amour, señor, allait jusqu'à l'idolâtrie. Quiconque eût déplu à la reine aurait sur-le-champ couru risque de la vie, et les supplices les plus horribles seraient devenus les sanglants auxiliaires de la tendresse blessée de Tamahamah.

Un Sandwichien de Wahoo s'étant un jour permis de cracher dans la calebasse de la princesse, il fut soumis à deux secousses de strangulation, auxquelles il n'a survécu que parce que la reine elle-même implora en cachette sa grâce auprès de l'exécuteur.

— Comment s'exécute ce châtiment?

— Deux poteaux sont plantés en terre à hauteur d'homme; le patient, debout et le dos appuyé contre un poteau, a le cou serré dans un nœud coulant; un autre homme, choisi parmi les plus vigoureux des assistants, saisit les deux bouts d'appui, il donne deux, trois, et quelquefois même quatre secousses, qui rarement laissent vivre le coupable.

— Cela me semble assez mal imaginé. Tranche-t-on aussi la tête aux condamnés à mort?

— Non, mais on la leur écrase. Dès qu'un malheureux est destiné à subir cet affreux châtiment, deux ou trois chefs s'emparent de lui, le lient sur le dos à une planche qu'ils posent à terre; cette planche ne va que jusqu'à la nuque et laisse la tête libre; celle-ci repose au moment de l'exécution sur une pierre *tabou*, et, tandis qu'un guerrier tient fortement les pieds du patient serrés dans ses mains, un coup de massue appliqué sur le front termine le supplice.

— Voilà de la sauvagerie qui m'épouvante. Est-ce que de pareilles exécutions sont fréquentes?

— Il y en a deux à peu près par année dans tout l'archipel.

— A la bonne heure.

— Au surplus, continua Marini, enchanté de me voir accueillir ses documents si exacts, quoique à vrai dire ce peuple soit sans religion, puisqu'il n'existe chez lui aucun culte public, ces abominables sacrifices sont presque toujours ordonnés par le grand prêtre, qui rarement fait grâce. Tout outrage au roi, à la reine, au chef des moraïs, est puni de mort. Après cela, il y a les mutilations des doigts et les yeux crevés pour des fautes moins graves.

— Oui, j'ai vu Korrani, et vous comprenez que je ne puis partager votre enthousiasme pour Tamahamah.

— Eh! señor, songez que Tamahama commençait à peine à régner paisiblement. N'eût-il fait qu'abolir les sacrifices humains, en dépit des usages établis, il aurait bien mérité de l'humanité tout entière Ce monarque me consultait souvent, et c'était principalement sur le code pénitentiaire, qu'il voulait mettre en vigueur dans ses États, qu'il cherchait à s'éclairer de mon expérience européenne. S'il eût vécu deux ans encore, les îles Sandwich n'auraient eu de rivales dans aucun océan, et son pouvoir eût appris ce que c'est que le commerce, ce que sont les arts et l'industrie.

— Je sais comment on enterre les morts, dites-moi comment se font les mariages?

— Il me semble qu'il est logique de partir de plus loin. L'enfant naît sans sage-femme, ou plutôt il y en a douze ou quinze autour de la femme qui va accoucher. L'enfant venu au monde est trempé dans l'eau de la mer, mais sans que rien l'ordonne; l'usage le veut ainsi. A douze ans, les jeunes filles peuvent devenir mères; on épouse ici autant de femmes qu'on peut en nourrir. On se rend dans une case; on fait cadeau au père ou à la mère de quelques brasses d'étoffe, et tout est dit.

— Le frère a le droit d'épouser la sœur, si je me guide sur Riouriou; y aurait-il privilége pour lui seul?

— Point; on n'est aux Sandwich ni frère ni sœur, on est homme ou femme.

— Dieu! que Tamahamah avait de choses utiles à compléter!

— Oh! là-dessus vous seriez vaincu par ma doctrine; il ne m'est pas encore prouvé que les mariages entre frères et sœurs soient irrationnels.

— Señor Marini, vous devenez Sandwichien.

— Ne vous l'ai-je pas dit?

LII

ILES SANDWICH

Wahoo. — Visite au gouverneur. — Courses au volcan d'Anourourou. — Jeux, divertissements.

Je l'ai dit, je crois, le palais de goëmon de la première dignité d'Anourourou est situé en face de la rade et de l'ouverture du port. C'est une case un peu plus grande et beaucoup mieux construite que les autres; la toiture en dos d'âne est une charpente formée par de petits soliveaux étroitement liés entre eux à l'aide de cordes de bananiers, et admirablement recouverte de cinq ou six couches superposées de feuilles de palmistes formant des dessins très-originaux. Les angles de la demeure à demi princière sont en saillies arrondies comme ceux des temples de Kayakokooah et du tombeau du grand monarque; la porte d'entrée est tellement basse, qu'on ne peut y pénétrer qu'en se mettant à genoux. Ne voudrait-on pas dire, par hasard, que tout homme qui met le pied dans une demeure royale doit se courber jusqu'à terre pour y être admis? Qui sait? les pensées des grands sont quelquefois si mesquines!

M. Marini et moi nous nous présentâmes sans cérémonie. A notre aspect, les princesses monstres se soulevèrent à moitié, et les jeunes et jolies esclaves, qui balançaient leurs élégants évantails de plumes autour d'elles, vinrent spontanément les agiter sur nos têtes, en disant : *Macana, macana* (faites-nous un présent), et en nous offrant tout ce qu'elles possédaient. Les fringantes vierges étaient absolument nues.

Quand à Kraïmoukou cadet, il nous regarda d'un air hébété, laissa péniblement tomber avec sa bave écumeuse quelques paroles, et nous fit signe de nous coucher auprès de lui.

— Gardez-vous-en bien, me dit Marini, ses nausées vont au cœur.

— Bah! bah! je me risque à demi; je ne veux pas le mécontenter. Cette hideuse nature est curieuse à étudier.

— Oui, de loin.

— Je me tiendrai sur la défensive.

Je m'assis donc sur un tas immense de nattes élastiques; mais j'eus soin de placer entre la tête du gouverneur et la mienne une de ces calebasses énormes dans lesquelles princes et princesses, rois et reines, crachaient fréquemment sur des couches de fleurs en débris. Kraïmoukou achevait à peine de cuver son vin, et sentait déjà le besoin de recommencer ses copieuses libations de chaque heure. J'eus le temps de jeter autour de moi un regard observateur. Le mur du palais était un véritable arsenal : fusils, pistolets, sabres, sagaies, crics, arcs, flèches, casse-têtes, haches, se trouvaient là suspendus, pêle-mêle, les uns presque au sommet de l'édifice, les autres traînant sur le sol. Nulle part je n'avais remarqué un si grand luxe de nattes; il y en avait plus de quinze à terre les unes sur les autres, occupant toute la longueur de l'appartement; on en voyait des rouleaux immenses bariolés de mille couleurs. Les quatre épouses de Kraïmoukou, cachées dans cinq cents brasses au moins de pagnes légers, causaient à voix basse pour ne pas être entendues de Marini, qui parlait fort bien leur langue; deux officiers debout, coiffés du casque pittoresque, cherchaient à se prévaloir de leur taille de six pieds, et posaient perpendiculairement devant moi, tandis que les charmantes créatures qu'on dédaignait dans un coin, et qu'on repoussait quelquefois du pied, souriaient malicieusement de



Jeux sandwichiens : La boule. (Page 270.)

mon intention à étudier les dessins dont leurs corps juvéniles étaient tatoués.

— Savez-vous que nous n'avons pas le bonheur de plaire à ces dames? me dit Marini, qui écoutait les princesses causant toujours à voix basse.

— Je vous jure, señor, que je ne suis pas en reste avec elles.

— Elles viennent de se dire tout bas qu'elles vous trouvent fort laid.

— Sans vanité aucune, si leur figure est ici un type de beauté, je dois vraiment leur paraître horrible. Eh bien! je gage que je me fais aimer d'elles en moins d'une demi-heure.

— Comment ferez-vous?

— J'escamoterai.

— Oh! si vous savez escamoter, vous deviendrez admirable.

— Dites-leur d'être attentives, et envoyez-moi une de ces jam-rosas qui sont à votre côté, je vais la faire disparaître, et vous y serez pris aussi, vous, tout Européen que vous êtes.

Marini pria ces nobles et ravissantes créatures de bien ouvrir les yeux, il me jeta la petite pomme, que je saisis de la main droite, et elle disparut au grand étonnement de toute la chambrée, qui sembla sortir de sa torpeur éternelle.

— Encore, encore, dis-je à l'Espagnol, et puis une troisième, et puis une quatrième.

Cela fait, les fruits s'en allèrent voltiger, tantôt en ellipse, tantôt en rond, ensuite en gerbe, à droite, à gauche, sur la tête, par devant, par derrière, lentement, rapidement, à ma volonté, de telle sorte que lorsque je m'arrêtai, je vis tout le monde, hommes et femmes, le cou tendu, la bouche ouverte, pleins d'admiration pour un si utile et si merveilleux talent.

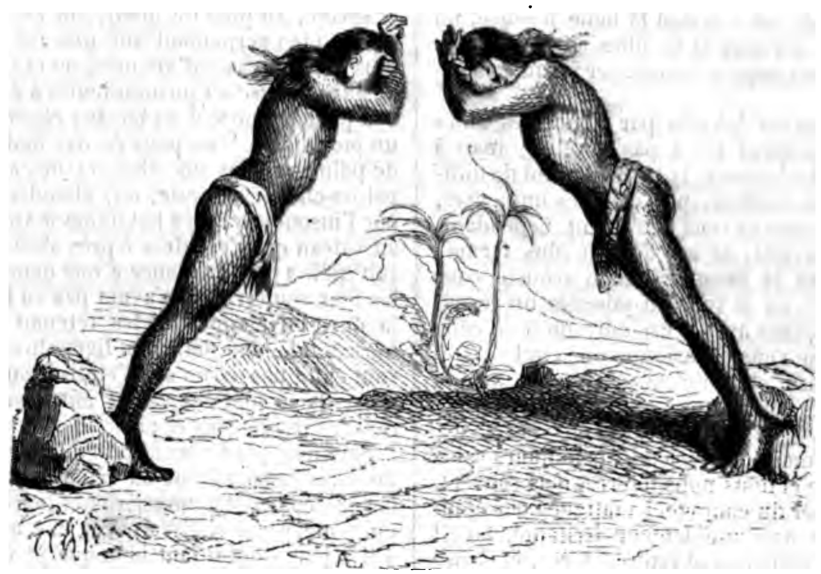
Après ce premier exercice, qui me valut la précieuse permission de cracher dans une calebasse, et la faveur autrement inappréciable d'un frottement vigoureux de nez avec la favorite huileuse de Kraïmoukou, je tirai de ma poche deux ou trois boîtes à double fond, je coupai et j'ajustai, sans qu'il y parût, un ruban, je traversai sans douleur ma joue et mes mains à l'aide d'un fil d'archal, je déployai enfin toute mon

adresse, et j'obtins en échange un beau casse-tête, deux nattes superbes, plus de cinquante brasses de pagnes de palma-christi, et les jeunes filles reçurent l'ordre de porter cela où je voudrais. Politesse gracieuse et délicate, comme un Sandwichien sait en faire, alors même qu'il ne s'en doute pas.

— Vous aviez raison, me dit Marini, presque aussi étonné que les bons Anourouriens, mais moins bêtement qu'eux : ils sont dans l'ivresse.

— Le patron, surtout, y est complétement, ce me semble.

— Sans raillerie, ils vous comparent à Dieu.



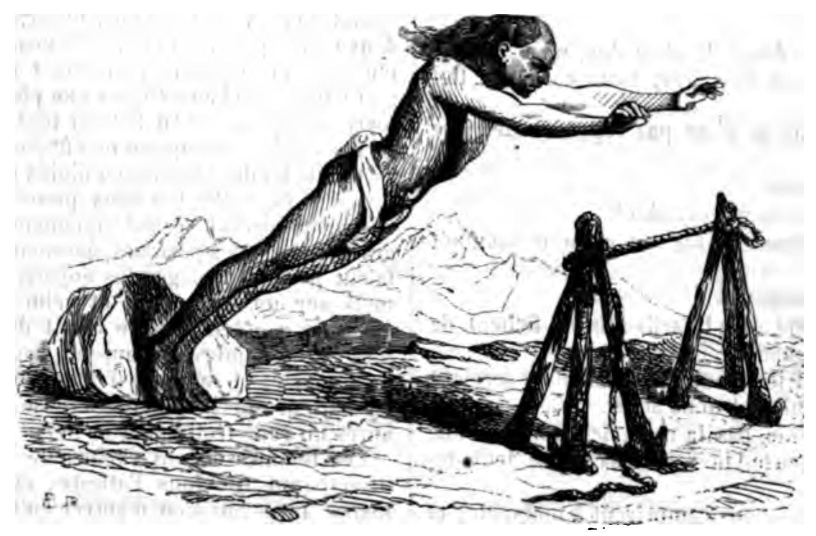
Jeux sandwichiens : Le jeu de l'A. (Page 271.)

— Auquel? à ceux dont ils enlaidissent leurs moraïs?

— Non, vraiment, ils vous trouvent adorable. Demandez ce que vous voudrez, on n'a plus rien maintenant à vous refuser ici.

— Alors, je vais leur demander la permission de me retirer, car ce gros bouffi de gouverneur me dégoûte souverainement avec ses continuelles libations. Est-ce la joie qui le met dans cet état?

— Cet état, señor, est celui dans lequel seul il puisse vivre, et dans lequel nous aimons mieux le voir. S'il n'était pas toujours ivre, il serait méchant.



Jeux sandwichiens : La corde. (Page 271.)

Nous quittâmes le palais; mais les monstres amphibies nous firent promettre de revenir, et je m'acheminai vers la maison de Marini, où l'on m'avait accordé un gîte si tranquille, escorté des deux intéressantes filles qui m'apportaient les cadeaux princiers en se racontant les merveilles dont je les avais fait jouir. Je les remerciai en leur montrant le tour du ruban coupé et rajusté ; elles l'apprirent et l'exécutèrent fort bien en peu d'instants, et en me quittant elles bondirent comme des biches échappées au filet du chasseur. Pauvres enfants, qu'il faut peu de chose pour jeter de la joie dans vos âmes!

La journée était belle, point trop brûlante, car la brise de mer soufflait avec violence. Pour mettre à profit le temps qui me restait, je m'acheminai vers le volcan éteint, qui, sur la droite d'Anourourou, se dessine en gigantesque pain de sucre d'une grande régularité ; chemin faisant, je trouvai mon ami Gau-

dichaud qui suivait la même route, et, bras dessus bras dessous, nous nous encourageâmes dans notre entreprise, car, afin d'abréger la longueur du trajet, nous venions d'arrêter que nous grimperions le côté le plus rapide.

Telle était la réputation d'homme merveilleux que je m'étais acquise à Anourourou, que, de la grande place de la capitale où s'agitait la foule joyeuse, un grand nombre de garçons et de filles se jetèrent sur nos pas et voulurent nous accompagner jusqu'au sommet du cratère.

Le pied du mont est défendu par d'énormes blocs de lave que les cendres n'ont pas revêtus; mais à quelques mètres de hauteur, la pente devient de difficile accès, car les cendres, par couches immenses, glissent sous les pieds et vous entraînent. Cependant, à mesure qu'on gravit, le sol devient plus ferme; mais on ne trouve là presque aucun arbuste pour vous venir en aide, ou si vous en saisissez un levant sa tête épineuse, vous avez à craindre qu'il ne cède sous le poids et ne vous occasionne une chute extrêmement dangereuse, car elle ne s'arrêterait qu'à la barrière de roches volcaniques qui forme un cirque au pied du mont.

Gaudichaud et moi nous escaladions toujours assez loin l'un de l'autre et nous nous interrogions souvent, afin de nous donner du courage. La fatigue nous épuisait, nous allions avec une lenteur irritante, tantôt accroupis, plus fréquemment ventre à terre, et fâchés déjà d'avoir commencé l'œuvre périlleuse. Pour ma part, j'avoue que j'en étais à maudire ma témérité, et je suis convaincu que mon camarade, dont je regardais de temps à autre la figure ruisselante et blême, ne maudissait pas moins que moi notre fatale résolution. Nous eûmes un moment de halte, pendant lequel la voix de Gaudichaud, arrivant souffreteuse jusqu'à mon oreille, me fit entendre quelques syllabes mêlées de soupirs, qu'à mon tour je répétais en écho fidèle.

— Eh bien! me disait-il, c'est dur, n'est-ce pas?

— Je ne sais pas si c'est dur, mais c'est cruellement rapide.

— Tellement que je n'ose pas regarder derrière moi.

— Ni moi non plus.

— Oh! si je pouvais rétrograder!

— Mais voyez donc comme ces coquins montent facilement!

— Ce sont des écureuils.

— Mieux que cela, des lézards; ils se fichent de nous à qui mieux mieux.

— Ils ont beau jeu pour cela; mais ils seraient charmants s'ils voulaient nous aider.

— On ne se donne pas la main ici comme à une promenade; n'importe, je vais essayer de leur demander ce service.

Les Sandwichiens nous comprirent à merveille, et ils furent surpris de nous voir en appeler à leur prestesse et à leur légèreté. Ils se glissèrent derrière nous, nous poussèrent de leurs mains, de leur tête, de leurs épaules, et nous atteignîmes enfin le sommet. Gaudichaud, rendu là-haut avant moi, s'était assis à demi épuisé, et je n'arrivai que pour lui prêter secours, car il se trouva mal et perdit connaissance. Après une demi-heure d'inquiétude, je vis mon ami ressaisir ses forces, et nous nous promîmes bien de chercher, pour descendre, une pente un peu moins rapide. A nos côtés, les bons Sandwichiens échangeaient des regards moqueurs, et je suis bien sûr que nous aurions beaucoup perdu dans leur estime si je n'avais résolu de reprendre le rang qui m'appartenait, en faisant quelques tours d'escamotage.

Jamais, à coup sûr, Comte, Bosco ou Conus n'a travaillé devant un public plus curieux et plus ébahi, ni sur un théâtre aussi élevé et aussi solide.

Le paysage qui se déroulait à nos yeux était triste et sévère. Au pied du mont, une rivière pareille à un ruban bleu serpentant sur une robe verte; un peu plus loin, les cases d'Anourourou et la maison blanche de Marini assise sur un monticule; à droite et à gauche, des plaines unies, des plateaux réguliers; à l'horizon, un pic neigeux [1], et, pour raviver tout cela, des touffes de palmiers, des cocotiers et des allées désertes de palma-christi; le reste, nu, abandonné à la stérilité par l'insouciance des habitants d'Anourourou. Quant au volcan qui s'est dressé près de la capitale, on dirait qu'il a pris naissance à une demi-lieue de là, que les feux souterrains, n'ayant pas eu la force de percer la dure enveloppe qui les retenait captifs, ont agi horizontalement dans une ligne directe, et que trouvant enfin une issue sur l'endroit où pèse le cône rapide, ils se sont élancés et ont cessé dès lors leurs ravages mystérieux et profonds.

Sans nous perdre un instant de vue, les Sandwichiens nous accompagnèrent au retour comme ils l'avaient fait au départ, et nous arrivâmes pêle-mêle sur la place publique, où on se livrait avec une ardeur incroyable à des jeux dont il faut bien que je vous parle, puisqu'ils remplissent les trois quarts de la vie si active de ces braves gens.

Des paris de cocos, de régimes de bananes, de pastèques, de brasses d'étoffes, avaient lieu dans chaque exercice, et il est vrai de dire que la justice la plus sévère distribuait seule l'enjeu du vainqueur.

Ici, c'étaient des hommes placés en rond autour d'une grande boule de pierre unie et graissée, sur laquelle chaque joueur, à son tour, s'élançait en essayant de s'y maintenir en équilibre, d'abord sur les deux pieds, pendant l'espace d'une minute à peu près, mesurée par un homme frappant régulièrement de petits coups de baguette sur une planche creuse pour marquer le temps. Au batteur tout pari était sévèrement défendu, afin qu'on ne pût pas même suspecter sa bonne foi dans le plus ou moins de rapidité imprimée à sa baguette. Les deux premiers vainqueurs, à ce jeu qui faisait si grotesquement culbuter la plus grande partie des parieurs, devaient, s'ils ne consentaient point à partager les enjeux, lutter entre eux, mais sur un seul pied; et celui qui, après trois épreuves consécutives, se tenait debout pendant un plus grand nombre de coups de baguette, s'emparait de la masse, et se hâtait d'aller offrir quelque chose au batteur sur la planche creuse, lequel acceptait après un rude frottement de nez.

Les femmes étaient exclues de cet exercice, fort divertissant, je vous l'atteste; et quand j'eus demandé la permission d'entrer en lice, il y eut un si grand éclat de rire et tant de cris joyeux, que peu s'en fallut que je ne reculasse devant l'épreuve. Cependant je m'élançai, comptant sur mon adresse assez bien reconnue, et il ne m'en coûte pas d'avouer que de tous les jouteurs je fus sans conteste le plus maladroit et le plus lourdement jeté sur le gazon. Ces braves gens se montrèrent si heureux de m'avoir vaincu, leur orgueil les rendit si gais, que je reconnus qu'il y aurait eu de la cruauté à l'emporter sur eux. Une défaite rapporte quelquefois beaucoup plus

[1] Voir les notes à la fin du volume.

qu'une victoire. Quant à moi, j'en fus quitte pour une douzaine d'hameçons que je distribuai çà et là, et deux couteaux que je présentai à un de ces heureux insulaires qui s'était fait une entorse en glissant sur la pierre. Ici, donner c'est acquérir; l'ingratitude n'est pas comprise à Wahoo, et pour un bienfait vous en recevez mille.

Un autre jeu fort intéressant, et auquel les habitants d'Anourourou déploient une adresse qui tient du prodige, consiste à faire franchir dans un sentier poli, sous des cerceaux de fil d'archal placés à deux pieds l'un de l'autre, un grand espace à un fuseau, dont le bout qui est en avant et part le premier est ferré. Des juges échelonnés sur la route indiquent le cerceau où le fuseau a cessé de courir dans la direction voulue, et le vainqueur est celui qui fait franchir à l'instrument un plus grand nombre de petites portes étroites qu'on ne peut attaquer qu'en se courbant jusqu'à terre. Quelques-uns de ces fuseaux, faits en bois de sandal, sont courbes, et alors la ligne à parcourir est courbe aussi à une certaine distance, et j'ai vu un de ces projectiles lancé avec tant d'adresse par un jeune lutteur de treize ou quatorze ans, qu'il parcourut sous les cerceaux un quart de cercle au moins sans la plus légère déviation et sans avoir besoin de l'irrégularité du sol. Ici encore j'entrai en lice, et ma défaite, que les jouteurs eurent la délicatesse et la modestie de croire volontaire, les dota de deux ou trois étuis et d'une belle paire de ciseaux qu'on joua au même exercice, et qui furent gagnés par le drôle de treize ou quatorze ans.

Il est un troisième jeu fort curieux à voir et pour l'exécution duquel il faut une grande adresse d'équilibriste. Essayons de nous faire comprendre. Deux hommes ou deux femmes, et le plus souvent une femme et un homme de la même taille, se placent debout en face l'un de l'autre d'abord pied contre pied et les deux mains superposées sur le front, la paume en dehors. Les deux jouteurs échangent dans cette posture deux ou trois coups de tête ou plutôt deux ou trois coups de mains, puisque le front est protégé par elles; puis ils s'éloignent de plusieurs pouces, prononcent à demi-voix quelques paroles, et à une syllabe articulée plus haut, ils se laissent aller l'un vers l'autre sans que les pieds bougent, et front sur front, de telle sorte que les deux individus forment déjà un A extrêmement peu ouvert. A l'aide d'un mouvement de reins assez prononcé, on se redresse et on continue de parler à voix basse sans que les mains quittent jamais le front. On s'éloigne encore, on retombe, l'A devient plus ouvert, et l'on continue ainsi jusqu'à une assez grande distance, en se laissant aller en avant comme deux béliers en lutte. Mais, pour que les pieds ne puissent en glissant nuire à l'adresse des jouteurs, deux grosses pierres sont placées derrière les talons comme point de résistance.

J'ai vu deux jeunes habitants d'Anourourou former ainsi entre eux, front sur front, un angle excessivement obtus, et se redresser pourtant à l'aide d'un mouvement de reins vigoureusement articulé, qui décuplait la force des deux adroits et robustes lutteurs. Le dessin pourra, au reste, donner une idée plus exacte de ce genre fort original de divertissement, auquel je prenais un très-grand plaisir.

Je vous défie de vous arrêter froid et sans le plus vif intérêt en face de cet homme aux formes athlétiques, posé debout sur une grande pierre, dont une partie en talus lui sert de point d'appui, qui va se laisser tomber de tout son poids en se cramponnant des deux mains sur une corde tendue, sans que ses reins plient, sans que sa tête cesse d'être redressée, sans que ses jarrets se courbent, sans que ses pieds changent de place. C'est là un des jeux les plus curieux des Sandwichiens; c'est un de ceux qui donnent le plus de force et d'élasticité aux membres. Étonnez-vous après cela de trouver dans cet archipel des natures puissantes capables de lutter contre la lave des volcans toujours prête à les dévorer, contre la turbulence des flots toujours prêts à les engloutir. Nous sommes des pygmées à côté de ce peuple géant.

Mais si ces délassements, ces distractions d'un peuple qui comprend si bien le plaisir, sont curieux à voir, il en est d'autres bien autrement merveilleux à observer et qui vous pénètrent de la plus vive admiration : je veux parler des luttes sérieuses de l'Océan contre ces natures bizarres, que des années de graves observations ne vous dévoileraient qu'imparfaitement. Ici, que la brise de mer souffle violente et par rafales, dès que la houle écumeuse se rue avec fracas contre la chaîne de brisants qui barricade le port, il faut suivre cet essaim de jeunes femmes à la démarche fière, à la tête levée, au regard plein d'animation, s'acheminant d'un pas ferme vers la solide barrière que la nature a opposée au courroux des flots. Les voilà, ces filles si bien façonnées pour d'autres jeux, debout sur les rocs envahis, se regardant avec le sourire sur les lèvres, les unes portant sur leurs épaules la petite planche nommée *paba* dont je vous ai déjà parlé; les autres, armées seulement de leur courage, piétinant d'impatience, comme pour se plaindre de la tiédeur de l'ouragan ou de la mollesse de la vague. Celle-ci se dresse de toute sa hauteur; accourue du large, elle monte, bondit, ouvre sa gueule prête à tout dévorer, et la jeune fille d'Anourourou, loin de s'effrayer de la colère impuissante de l'Océan, s'élance à son tour sous la voûte marine, incapable de la faire reculer, et se montre bientôt victorieuse loin du lieu qu'elle a quitté, luttant, avec son élégance et sa grâce accoutumées, contre la fureur des éléments déchaînés. Celles, moins audacieuses ou moins habiles, qui ont cherché un appui sur la *paba*, deviennent, en pleine mer, plus intrépides, et nagent quelquefois fort avant, assises ou couchées sur leur lit plat et à la surface si bien taillée en carène, avec le bec assez légèrement relevé pour que la vue ne se fatigue pas à le chercher.

C'est un spectacle étourdissant, je vous l'atteste, que celui dont je vous parle et dont j'aimais tant à jouir; c'est un merveilleux tableau que cette mer moutonneuse et bruyante sur laquelle jouent, ainsi qu'on le ferait dans un pré, des femmes gracieuses, pleines de santé et de vie, comme si elles étaient lasses de leur bonheur, comme si elles voulaient fatiguer la constance du ciel qui les protége.

Dès que la nuit arrive ou dès que le plaisir de la nage les a satisfaites, les ardentes naïades se réunissent sur une seule ligne, et heureuses d'avoir vaincu, elles se livrent à la lame voyageuse, qui vient les rejeter sur la plage.

A quoi bon vous dire encore les émotions de l'Européen témoin stupéfait de tant de prodiges? En serez-vous plus avides de voyages? En aimerez-vous moins vos fades allées et les joies écrasantes de vos cités enfumées? Est-ce comprendre les explorations que de les lire? Croyez-moi, ô mes amis casaniers, croyez-moi, la vie est dans le mouvement; hâtez-vous : la façon dont je vous conte ces choses-là est si tiède, si décolorée! Allez visiter Lahéna et Anourourou, puisque le ciel n'a pas éteint votre vue, et

revenez, si vous en avez le courage, dire au pauvre aveugle qu'il a bien vu jadis, que ses souvenirs sont fidèles, et que la civilisation, en pénétrant dans les pays qu'il a autrefois parcourus, ne les a pas encore déshérités de leur beau ciel, de leurs dômes si frais de verdure, de leurs hospitalières demeures, et de la bonté de leurs mœurs primitives. J'aime toujours ce que j'ai tant aimé une fois.

LIII

ILES SANDWICH

Wahoo. — Petit et moi. — Course à la pêcherie de perles de Pah-ah.

Comment expliquer les deux contrastes qui viennent de frapper mes regards, quand on les comprend à peine? Vous avez vu les naturels d'Owhyée, en tout semblables aux volcans qui mugissent sous leurs pieds et sur leurs têtes, toujours prêts à s'élancer, à la moindre menace de la catastrophe.

A deux pas de là, Mowhée, calme et presque endormie, des hommes, des femmes, des enfants, laissant doucement glisser la vie, sans songer au jour qui vient de mourir, sans s'occuper de celui qui va naître, nonchalamment étendus sous leurs éternels parasols de verdure, et respirant à l'aise la brise de mer qui ne leur fait jamais défaut. Et maintenant encore, à deux pas de Mowhée, une île, Wahoo, peuplée de Sandwichiens d'une autre nature, d'une autre humeur, ou plutôt d'une race d'hommes donnant un perpétuel démenti, par leurs mouvements, aux êtres qui les entourent. A Mowhée, le bonheur, c'est le repos; à Wahoo, il n'est que dans l'activité; là-bas, on sourit quand on clôt la paupière; ici, quand on l'ouvre après le sommeil; d'une part, toute marche semble une tâche lourde et pénible; de l'autre, toute course devient un amusement. Le bruit du canon ferait tomber en défaillance les habitants de Lahéna; ceux d'Anourourou l'écouteraient avec délices; le chant, la danse, sont inconnus au premier village; au second, la parole est une musique, la danse une marche. Il y a deux mille lieues entre les deux îles; il y en a plus encore entre Mowhée et Owhyée; mais la cause de ces différences, qui en indiquera l'origine? Depuis quand existent donc ces illogiques contrastes, faisant mentir toutes les hypothèses, imposant silence à toutes les théories? On dirait vraiment que si, par exception, la principale île des Sandwich a nourri dans son sein quelques hommes au caractère joyeux, à l'humeur pacifique, quelques femmes âpres aux plaisirs bruyants ou au repos du corps et de l'âme, tous se sont élancés un beau jour au milieu des flots, les uns pour habiter Lahéna la suave, la douce, la solitaire; les autres pour peupler Anourourou, la vive, l'enjouée, l'heureuse aussi comme sa voisine, mais avec une couleur plus tranchée.

Au surplus, si l'aspect d'Owhyée vous étonne d'abord et vous glace d'épouvante, si la vue de Mowhée vous afflige au premier coup d'œil et vous réjouit plus tard en face de Lahéna, la situation riante d'Anourourou, encadrée dans de belles collines médiocrement élevées et laissant aux regards de petites échappées ouvertes à un lointain vaporeux, vous force à vous mettre de moitié dans les plaisirs de cette île fortunée, où naguère encore eut lieu, comme à Mowhée, une sanglante bataille, de laquelle sortit vainqueur le grand Tamahamah.

Anourourou est plus qu'un village, plus qu'une ville; c'est une capitale. Il y a là des huttes, des cabanes, des hangars, des temples, trois ou quatre maisons européennes, deux comptoirs américains, une plaine unie, émaillée, deux larges et profondes rivières, l'une au nord, l'autre au sud; un volcan éteint, jaune et rapide comme une meule de blé, un ciel d'azur, une rade large, sûre, spacieuse, et une barre avec une belle ouverture par laquelle les navires menacés peuvent se mettre à couvert de toute bourrasque, de toute tempête, dans un port tranquille et abrité. Le mouillage de Wahoo se nomme Pah; on laisse tomber l'ancre à quatre encâblures de la ville et à deux de la chaîne de brisants dont je vous ai parlé.

Les pointes en forme de croissant de Liahi et de Lalloa ne garantissent que faiblement la baie des vents les plus fréquents dans ces contrées intertropicales; mais comme la sortie est facile, comme l'entrée du port l'est également, le mouillage de Wahoo sera toujours regardé comme le plus attrayant de tout l'archipel.

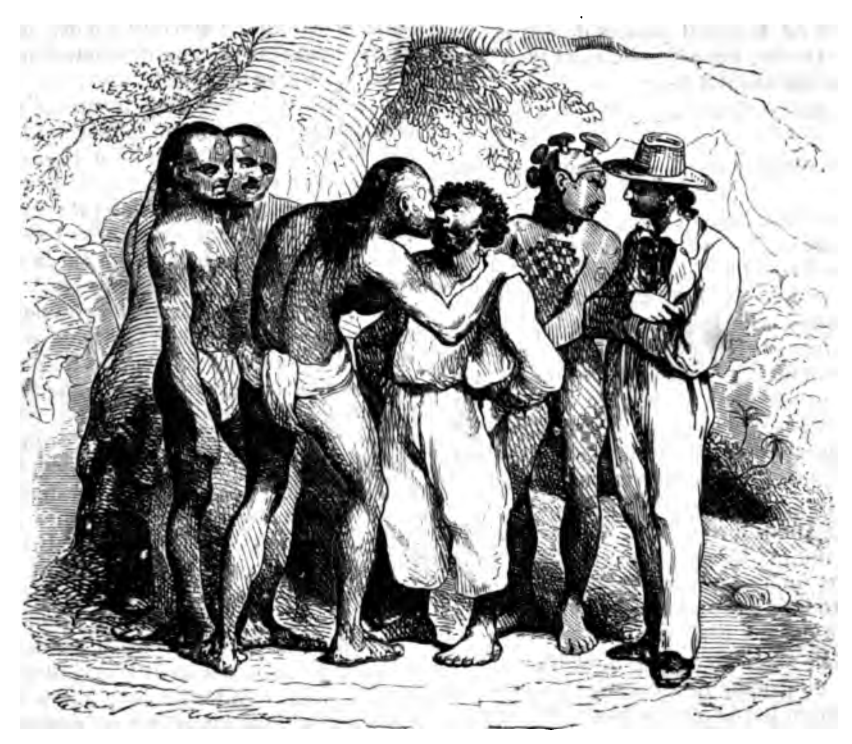
Par suite de l'apathie qui fait le fond du caractère sandwichien, on doit s'attendre à trouver à Wahoo une grande partie du sol inculte et d'un rapport à peu près nul. Ainsi en est-il. Peu de cultures, des plantations négligées, des champs abandonnés à la générosité seule de la terre, point de limites d'une propriété à l'autre, point de lois protectrices pour la garantie du possesseur, et tout cela encore aux portes mêmes de la ville, tout cela adossé, pour ainsi dire, aux cabanes; car l'insouciance des habitants est telle, qu'ils ne veulent point aller chercher au loin ce qu'ils peuvent trouver sous leurs pas. Les courses et le travail voleraient trop d'heures au plaisir, et c'est le plaisir seul qui fait leur vie. Dans Anourourou, sur les places publiques de cette joyeuse cité, vous trouvez à chaque instant du jour une foule assez compacte de gens allant à droite et à gauche, rien que pour aller; des hommes forts et lestes jouant à des tours d'adresse; de jeunes filles courant après vous pour vous inviter à je ne sais plus quelles distractions du pays; des guerriers avec leurs casques originaux, parés comme en un jour de fête; et tout cela plein de force et de sève, le sourire à la bouche, l'ardeur à l'œil, la souplesse dans les membres. La population entière d'Anourourou est sans cesse à la veille d'un événement imprévu; on dirait qu'elle sort à peine d'une catastrophe récente, et si l'on ne l'étudiait pas avec attention, on serait tenté de la supposer dans l'anxiété de quelque sinistre désastre.

Loin de là pourtant : cette turbulence qui la tient en haleine est dans les mœurs, dans les usages, dans le sang de ce peuple à part. Il est bon, généreux, attentif, hospitalier, mais parleur, questionneur, indiscret. Vous êtes accueilli dans chaque case avec un empressement qui va jusqu'à la violence; mais une fois là, vous devez vous attendre à un flux de paroles dont un roulement de tambour peut seul vous donner une idée exacte. Le naturel de Wahoo veut tout apprendre, tout savoir; je dis plus, il sait tout, et il demande à chacun la confirmation de ce qu'il sait déjà. Le parler est pour lui d'une nécessité absolue;

sa langue est en activité, soit qu'il se trouve avec vous, soit qu'il se promène seul : on jurerait qu'il en a plusieurs. Il vous demandera comment s'appelle un bouton, comment on le fait et à quoi il sert ; il vous voit coiffé d'un chapeau, et il comprend certes pourquoi on le place sur la tête : eh bien, à Anourourou, chaque individu vous demandera le nom du chapeau ; et quand il aura achevé sa longue série de questions, il les recommencera, comme s'il avait oublié tout ce que vous venez de lui dire. La vie des naturels de Wahoo est une fièvre perpétuelle.

Mais ce qu'il y a de bizarre et de curieux dans tout cela, c'est que les chefs, qui, en certaines occasions, savent établir tant de différence entre eux et le peuple, se mêlent ici à la foule, rient, chantent, cabriolent avec tous, et proposent des paris d'hameçons, de clous, de cocos, de brasses d'étoffes, aux jeux intéressants que je vous ai déjà fait connaître. Le gouverneur d'Anourourou surtout, frère de Kraïmoukou, ivre dès le matin avec l'ava, ivre à midi, le soir et la nuit avec l'ava, et qui, par parenthèse, voulut aussi se faire baptiser par notre abbé, était le plus ardent des joueurs et des parieurs, et dans ses zigzags perpétuels sur la plage ou sur la pelouse, il tombait cent fois, et ne parvenait à se tenir debout quelques instants sur ses pieds qu'à l'aide de cinq ou six esclaves, dont l'un armé d'un vaste parasol chinois, et un autre d'un éventail de plumes, protégeaient le colosse abruti contre les insectes et les rayons d'un soleil trop ardent.

Que de fois, en dépit de ma volonté opposée, je me suis vu forcé d'accepter un pari de ce hideux Silène,



...La réconciliation eut lieu. (Page 277.)

avec lequel il y avait profit à perdre, afin de ne pas trop l'irriter, en l'appauvrissant, contre ses sujets dociles, sur lesquels il faisait souvent tomber les effets de sa colère toujours dangereuse et souvent fatale!

Le gouverneur d'Anourourou est le seul véritable fléau de l'île. Il est chrétien aujourd'hui : peut-être comprendra-t-il enfin que la continence est une demi-vertu.

Je suis de ceux que l'uniformité des plaisirs fatigue, et si j'aime les contrastes dans la nature, je les aime encore plus dans les sentiments ou les passions. Il y a tant de joies à Anourourou qu'elles me débordèrent un beau jour et que je résolus de m'en affranchir, ne fût-ce que pour quelques heures.

Un matin donc que de légers nuages voilaient le ciel, je me levai avant le soleil, je descendis à terre, muni d'une ample provision de petits objets d'échange, et, m'acheminant à tout hasard vers l'intérieur de l'île, j'allai à la recherche des aventures. Ai-je besoin de vous dire que Petit portait mon bagage?

A peine les habitants réveillés d'Anourourou nous virent-ils nous éloigner de la ville que, dans le but tout bienveillant de nous être agréables, plus encore que poussés par un désir d'intérêt et de curiosité, ils se mirent de la partie et nous servirent en même temps d'escorte et de guides. Je savais qu'à trois ou quatre lieues de la capitale, à l'embouchure d'une rivière fort large, on pêchait des perles ; c'est de ce côté-là que je portai mes pas. De temps à autre j'amusais mes compagnons de course par mes jongleries, et Petit, de fort bonne humeur avec de semblables camarades, leur disait sans se soucier d'être compris :

— C'est un luron celui-là ; s'il le voulait, il nous avalerait tous ainsi que des goujons. Et comme les Sandwichiens riaient fort des paroles inutiles du matelot :

— Vous le voyez, monsieur Arago, continuait-il, ils me comprennent à merveille : ça ferait d'excellents gabiers.

Cependant je prononçai au plus grand Sandwichien de notre escorte le mot *pah-ah!* il me fit entendre qu'il savait fort bien ce que je voulais lui dire, et il se mit fièrement en tête pour nous guider. La gaieté de ces braves gens était si franche, si bruyante, que

je résolus de leur prouver ma confiance en leur livrant tous les objets dont je m'étais muni et qui pesaient déjà sur le dos de Petit. Je leur abandonnai aussi mon fusil, deux pistolets, mon sabre, mes provisions de bouche, et je ne pourrais vous dire combien la bande joyeuse se trouva flattée de mon procédé tout politique. O voyageurs! ne vous faites que rarement précéder par les menaces et l'artillerie. La meilleure sauvegarde des explorateurs est presque toujours la confiance et la bonne foi. Vous pouvez être dupes et dévalisés sans doute; mais c'est là le seul danger à peu près que vous ayez à courir.

— C'est égal, me dit Petit en grommelant, je ne peux pas m'empêcher de vous dire, monsieur Arago, que vous venez de faire une lourde bêtise.

— En quoi donc?

— On donne à garder à tout le monde les munitions de guerre, mais on ne se défait jamais de ses provisions de bouche. Le vin, l'eau-de-vie, c'est trop tentant; une faiblesse est bientôt faite.

— Laisse donc, ma confiance nous rapportera quelque chose.

— Elle ne vous rapportera pas deux bouteilles au lieu d'une.

Cependant nous avancions toujours à travers quelques bouquets assez touffus de bois de sandal et des plaines incultes qu'il serait aisé d'embellir, et de temps à autre les naturels nous priaient de nous détourner de notre chemin pour aller frapper du pied quelques légers monticules recouverts de galets, dernière demeure d'un ami ou d'un frère. J'avais toutes les peines du monde à obtenir de mon coquin de matelot ces singuliers témoignages de regret, et il est difficile de se faire une idée exacte de la bouffonnerie du drôle à exécuter les piétinements qu'on lui demandait avec instances.

Les habitants d'Anourourou, tout entiers à la vie animée et turbulente qui les galvanise, ne veulent pas même auprès d'eux un seul des objets qui pourraient porter quelque atteinte à cette folie de chaque jour, que j'avais tant de peine à comprendre.

Après une marche assez monotone de deux heures, nous arrivâmes à un groupe de cabanes élevées dans une espèce de cirque bordé de roches volcaniques, entre lesquelles croissent, élégants et vigoureux, quelques cocotiers dominant d'autres grands végétaux pleins de sève. Nous fîmes halte, et tandis que les naturels, assis sous les arbres, essayaient la répétition des tours d'escamotage qu'ils m'avaient vu faire, j'entrai dans une cabane déserte et je me reposai à côté de Petit; mais, dans la crainte d'être vaincu par le sommeil et de ne pouvoir exécuter ma course en une seule journée, je me levai bientôt et retournai vers mes heureux compagnons de route. Le matelot, qui ne perdait presque jamais de vue le sac des provisions, s'en approcha tout doucement, et, après avoir visité les bouteilles :

— Ce sont des farceurs, me dit-il du ton de cette colère qui le possédait quand mon pauvre domestique Hugues se trouvait par hasard à mes côtés.

— Quoi donc?

— Ces gredins, ces misérables, ce sont des voleurs!

— Qu'ont-ils fait?

— Ils ont vidé à demi une bouteille de vin, et, pour nous tromper, ils ont achevé de la remplir avec de l'eau. Qu'est-ce que je vous disais pourtant!

— Peut-être es-tu dans l'erreur.

— Dans l'erreur, moi! allons donc, je m'y connais, je n'ai pas la berlue; le vin est pâle comme la mort : l'eau fait cet effet sur tout le monde.

— Je te dis que tu te trompes.

— Si vous ne voulez pas vous en rapporter à mes yeux, rapportez-vous-en à mon gosier, qui ne peut pas se tromper, lui. Jugez-en.

Petit avala une demi-gorgée du vin baptisé et la rejeta avec dégoût. Je fus convaincu à cette épreuve.

— Eh bien, reprit-il, me croirez-vous maintenant?

— Il n'y a plus moyen de douter.

— Oh! si je connaissais l'ivrogne!

— Je te défends de bouger.

— C'est cela, il faut se laisser égorger sans taper sur rien; il faut se laisser boire le sang et dire encore merci. Ils n'ont pas avalé la poudre, les scélérats; ils n'ont pas avalé la lame du sabre, mais le vin! Oh! tenez, je les méprise maintenant autant que je les estimais. C'est fini, en arrivant à bord, je conte ça à Marchais; nous faisons une descente à leur *Anourourou-rourou*, et gare dessous!

Cependant le chef de la troupe, c'est-à-dire le plus grand de tous, témoin de la bruyante querelle que me faisait Petit, se leva du milieu de ses compagnons et vint nous en demander la cause. J'eus beau ordonner à Petit de se taire, de garder un silence généreux, le sacripant fit tant, par ses gestes et ses menaces, qu'il parvint à expliquer fort nettement la cause de sa mauvaise humeur ou plutôt de sa rage.

A cette confidence, le chef irrité poussa un cri aigu, auquel répondirent tous les Sandwichiens en se levant, et nous fûmes ici témoins d'une scène fort plaisante d'abord, mais qui se termina bientôt d'une manière assez dramatique.

Placé au centre d'un cercle de quatorze hommes, auxquels il venait d'imposer silence, le chef, qui s'appelait Kroukini, se mit à les haranguer d'une façon fort sévère, en se frappant de temps à autre avec une extrême violence la tête et la poitrine. Cela fait, il s'approcha de chacun d'eux, se fit respirer sur la bouche, et dès qu'il paraissait convaincu de l'innocence de celui qui se trouvait soumis à l'épreuve, il lui serrait affectueusement la main, et deux nez se frottaient vigoureusement l'un contre l'autre. Au neuvième, il s'arrêta tout à coup après la bouffée ordinaire, fit recommencer le Sandwichien, articula hautement et brièvement quelques sons aigus, appela auprès de lui chaque individu de la troupe pour appuyer sa certitude, et quand ils se furent montrés d'accord sur sa culpabilité, l'individu désigné sortit des rangs, entra dans le cercle, baissa la tête et se croisa les bras, tandis que les autres, piétinant et bourdonnant une chanson à trois notes, sans accord ni mesure, se mirent à tourner, d'abord avec lenteur, et enfin avec une extrême rapidité, tantôt de gauche à droite, tantôt de droite à gauche.

Espérant que ce serait là la seule punition infligée au coupable, je rentrai dans ma case avec Petit, qui disait qu'à ce prix il n'était pas malaisé d'avaler cinq ou six bouteilles de vin. Mais il y avait à peine un quart d'heure que j'y étais entré que des cris violents arrivèrent jusqu'à moi. Je me levai brusquement, je sortis, et je vis le malheureux Sandwichien, le dos courbé, recevant les coups énergiques et multipliés de ses camarades, armés d'arêtes de cocotiers, et tournant toujours autour de la pauvre victime, meurtrie et déchirée. Je m'élançai aussitôt, et, franchissant le cercle étroit, je me plaçai à côté du coupable, j'élevai ma main droite sur sa tête et m'écriai : *Tabou! tabou!*

Aussitôt et comme par enchantement, tout le monde

s'arrêta, les arêtes tombèrent, le calme se rétablit, et le malheureux, se jetant à genoux, souleva mon pied droit, le plaça sur sa tête, voulant par là m'apprendre que désormais il était mon esclave.

— Eh bien, me dit Petit, ce sont de bons enfants, peut-être même un peu trop bons.

— Que conclus-tu de tout ceci? lui demandai-je.

— Qu'ils ont des bras bien vigoureux.

— C'est tout?

— Je ne vois pas autre chose.

— Et que le vol chez eux est sévèrement puni.

— Ah! oui, le vol du vin.

— Tous les vols.

— Si l'on pouvait taper sur ce polisson de Rives avec la même rudesse!

— A t'entendre, on te croirait méchant.

— Vous savez bien que je suis un vrai mouton; mais ce marsouin-là nous a trop indignement enfoncés. Au reste, monsieur Arago, vous êtes, vous, dans ces deux affaires, le plus coupable de tous.

— Comment me prouveras-tu cela?

— Ce n'est pas difficile. N'avez-vous pas voulu faire le gentil avec les deux tendres épouses cuivrées du farceur de Bordeaux? Et comme le nain savait fort bien ce qui lui reviendrait de vos *aimabilités*, il a pris la chose comme il convenait, et avec elle il a pris aussi les chemises, les pantalons, les mouchoirs que vous lui présentiez *par paris à la préfecture*, ainsi que dit Hugues en latin. En second lieu, si vous aviez donné à garder à ce pauvre Sandwichien deux petits barils d'eau filtrée, au lieu de deux bouteilles de vin, pas une goutte n'aurait manqué à l'appel. On tutoie la liqueur rouge, on respecte le liquide de canard. Tenez, moi, qui me pique, Dieu merci, de probité et de vertus de toute espèce, eh bien, je ne répondrais pas de vous rendre intact un flacon de schnick, quand même vous m'ordonneriez de me tenir de lui à longueur de deux gaffes.

— Oh! tu es un franc ivrogne, et je ne serais pas assez niais de t'exposer à la tentation.

— Vous feriez fort mal, vous ne me rendriez pas justice, car, foi d'homme..., j'y succomberais.

Cependant nous nous étions remis en marche; je remarquai que le voleur de mon vin avait humblement pris la queue de la caravane, et que personne ne lui adressait plus la parole.

— Va, dis-je à Petit, va lui tenir compagnie et tâche de le consoler.

— Oui, je vas lui faire de la morale, lui apprendre que lorsqu'on a entamé une bouteille, faut l'achever, et que si on l'a puni si rudement, c'est parce qu'il s'était permis de baptiser le nectar.

— Petit, tu mourras dans l'impénitence finale.

— Là-dessus, monsieur Arago, je suis enchanté de me trouver parfaitement d'accord avec vous.

Nous arrivâmes enfin à l'embouchure de la rivière où se faisait, avec assez d'insouciance, la pêche des huîtres; mais comme les cabanes de l'établissement se trouvaient sur la rive opposée, il fallut traverser la rivière de Pah-ah. Or, je vous l'ai dit, je ne sais pas nager, et il n'y avait malheureusement près de nous aucune pirogue.

— Vous voilà pincé, monsieur, me dit mon matelot, ça vous apprendra à ne pas apprendre.

J'expliquai au chef de mes joyeux camarades le motif de ma résistance; mais aussitôt, grimpant sur un arbre, il en détacha une assez forte branche, la descendit, la prit par un bout, plaça à l'autre extrémité un de ses amis grand et vigoureux, m'invita à m'accrocher au milieu, et me donna à entendre que je n'avais rien à craindre.

— Courage donc, me disait Petit; vous verrez qu'avec un peu de bonne volonté vous saurez un jour quelque chose; risquez-vous, et puis ne suis-je pas là, moi?

Enhardi par la confiance de mon drôle, je me déshabillai donc et saisis presque en tremblant la branche solide, tandis que, faisant un seul paquet de mes vêtements, un des Sandwichiens les plaça sur sa tête et s'élança dans la rivière. Je délibérais encore, lorsque Petit, qui était derrière moi, me heurta violemment de l'épaule, me fit faire un plongeon et me dit en riant:

— Enfoncé! il n'y a que le premier pas qui coûte; barbotez maintenant, l'eau est salée en diable... c'est égal, tapez donc du pied!... Dieu que vous êtes mollasse! on nage comme on marche, ça s'apprend tout seul. Si vous pouviez regarder, vous verriez comme c'est beau: nous avons l'air d'une bande de marsouins poursuivis par des requins. Dessinez-vous donc, monsieur Arago, ça fera un tableau magnifique!

J'entendais à peine les railleries de Petit, tant je tremblais dans ma peau que les forces ne vinssent à manquer à mes hardis et intelligents nageurs; mais de pareils hommes sont façonnés à de plus étonnants prodiges, et avant d'atteindre la rive opposée je pus reprendre courage et m'aider un peu, afin de les soulager.

— A la bonne heure! s'écria le brave matelot, qui ne me perdait pas de l'œil, voilà que vous faites des progrès! on dirait une grenouille; vous y prenez goût, tant mieux: c'est si bête de ne savoir pas nager! autant vaut n'aimer ni le vin ni l'eau-de-vie; ça vous corrigera, j'espère, de vos trois vilains défauts.

Nous avions pris pied, et j'avoue que j'en fus enchanté, car il y a une horrible fatigue à naviguer d'une manière si incommode. Ni mes effets ni mon calepin n'avaient reçu la plus petite goutte d'eau, et l'on peut dire qu'à l'égal des Carolins, les naturels des Sandwich étonnent par leur admirable adresse à se jouer de la fureur des vagues de la mer.

Le village de Pah-ah est composé de huit cabanes où se reposent le soir, de leurs fatigues quotidiennes, douze habiles plongeurs. A un quart de lieue à peu près au large, et dans une circonscription d'une lieue au plus, ils plongent une trentaine de fois en un jour par douze, quinze ou vingt brasses, fouillent les roches madréporiques, remontent avec quelques huîtres qu'il leur est défendu d'ouvrir, et les envoient ensuite au gouverneur de Wahoo, qui les visite et en adresse les richesses à Owhyée.

La qualité de ces perles de Pah-ah est rarement supérieure; elles sont en général faiblement teintées de bleu; mais on en trouve parfois d'une eau extrêmement pure, et il est certain que le produit de cette pêche pourrait devenir considérable si on la faisait d'une façon plus commode et plus active. Quelques beaux cocotiers, deux plantations assez étendues de choux caraïbes, une large allée de palma-christi, un champ de pastèques: voilà la colonie.

Après un frugal repas, où furent consommés par mes camarades, Petit et moi, les restes déjà fort entamés de nos provisions; après avoir reconnu, par plusieurs largesses fort peu coûteuses, les politesses des bons pêcheurs, j'ordonnai le départ. Mais les Sandwichiens n'avaient pas encore épuisé leurs forces, ils se mirent à danser, comme si le soleil se fût voilé pour eux, comme s'ils se fussent éveillés depuis un

moment d'un sommeil tranquille, et je ne saurais vous dire quel plaisir j'éprouvai à les voir jouer au cheval fondu. Je me mis de la partie en me rappelant mes jeux de collége, et pourtant je me gardais bien d'imiter mes lurons jusqu'au bout, car, échelonnés verticalement à la rivière, après avoir franchi le dernier dos, le sauteur tombait dans l'eau et venait rapidement gagner le rivage.

— Encore un bonheur que vous avez à regretter, me disait Petit; si une *catastrophe* vous arrive un jour, je ne suis pas sûr d'être assez fort pour nous sauver tous deux.

— Sais-tu bien, Petit, que ce que tu me dis là est un grand témoignage d'amitié?

— Voyez-vous, monsieur Arago, si vous doutiez le moins du monde de la mienne, je vous aplatirais comme une morue.

— Donne-moi ta main.

— Oh! ma main! ma tête! mon cœur! tout est à vous; tenez, vous m'ordonneriez dans un moment de colère de boire une bouteille de bordeaux ou un verre de cognac, que je crois, foi d'homme, que je me risquerais.

— Je te connais et je ne doute pas de ta sincérité.

— C'est comme ça.

La pirogue de l'établissement nous porta de l'autre côté de la rivière, nous retournâmes à Anourourou par une route plus longue, mais aussi plus variée. Nous longeâmes le rivage, où sont élevées çà et là plusieurs cabanes où vivent, à l'exemple des habitants de Lahéna, quelques familles heureuses, et nous arrivâmes le soir aux premières maisons de la capitale.

J'appelai près de moi tous mes compagnons, si gais, si pleins de bonté; je plaçai à terre autant de lots qu'il y avait d'individus, et, commençant par le chef de la troupe, je lui dis qu'il n'avait plus qu'à choisir. Celui-ci prit le tas contenant des hameçons, une petite scie et une lime; le second choisit deux couteaux et un rasoir; le troisième s'élança sur une chemise rayée de matelot; les autres s'emparèrent du reste, selon leur caprice, et quand vint le tour du Sandwichien voleur, il saisit timidement sa part et la porta au chef, qui l'accepta sans hésiter. Je voulus lui faire observer que ce serait m'affliger, mais ses camarades me firent entendre que là-dessus leur loi était précise, et qu'il ne pouvait agir autrement. Je me soumis donc, à mon grand regret; mais le lendemain sur la plage je retrouvai l'homme fustigé, qui me tendit la main et me dit que rien ne s'opposait plus désormais à mes générosités à son égard. Je lui fis cadeau d'un mouchoir, et il bondit avec une joie semblable à celle qu'avaient montrée la veille les braves gens qui s'étaient offerts avec tant de désintéressement à m'accompagner à la pêcherie de Pah-ah.

Cependant, pour ne rien perdre de ce qui pourrait offrir quelques détails curieux et intéressants, je refusai d'aller rejoindre Marini, qui m'attendait, et je me rendis sur la place publique, sans cesse battue et visitée par les heureux naturels de ce lieu de délices. C'étaient des cris de joie à réjouir l'âme; c'étaient des sauts, des gambades, des danses sans convulsions, comme celles d'Atoaï, mais avec des sourires et des caresses. Ici, l'on jouait au cerceau; là, on jouait à la boule; plus loin, à l'équilibre; tandis que les femmes, plus réveillées encore par une brise du large qui aidait le flot à monter, se dirigeaient joyeuses vers les récifs du port.

Et pourtant il y avait par là aussi sur les physionomies quelque chose de gêné, d'emprunté que je n'avais pas remarqué jusqu'alors. Que s'était-il donc passé?

Mon coquin de matelot, que je trouvai adossé à une cabane, se chargea de me l'expliquer.

— Que fais-tu là, avec cet air piteux?

— Je me repose.

— Tu viens de courir?

— Non, je viens de me battre, ou plutôt je viens d'être battu...

— Pourquoi donc?

— Est-ce que je le sais? Ils étaient d'abord quinze ou vingt qui m'entouraient, qui me pressaient, mais sans me faire aucun mal; moi j'ai donné une torgnole au plus hardi, au meilleur voilier; alors le drôle, qui avait six pieds au moins, m'a saboulé d'une façon si sterling, que j'ai pris en cinq ou six minutes une quinzaine de billets de parterre, et que ma chemise n'est plus une chemise, ni mon pantalon un pantalon. Il n'y a que mon nez qui y ait gagné quelque chose; voyez, on dirait que j'en ai quatre au moins; il me fait l'effet d'une patate première qualité. Ce ne devrait pas être permis de taper comme ça; on est dur, c'est vrai, on est façonné à la douleur; mais un marteau ne devrait tomber que sur une enclume...

— Viens, mon garçon, je vais me faire raconter le motif de cette rixe, et je parie d'avance que tu as tort.

— Je n'ai jamais eu tort, moi; ils m'ont cerclé, j'ai souqué, et gare dessous! les plus voisins disaient: Assez!

— Je le savais bien que tu avais fait des tiennes: n'importe, viens toujours.

— C'est difficile ce que vous me demandez là; je ne peux pas bouger; je suis moulu, aplati, quoi; et si je ne pleure pas, c'est que je n'ai de larmes que quand on me fait mal au cœur.

— Tiens, me voici assis à ton côté; compte-moi l'affaire franchement, en vrai matelot.

— C'est court. Vous rappelez-vous, monsieur Arago, un certain sermon que je prononçai à Guham aux imbéciles habitants d'Agagna, à qui je parvins à faire avaler quelques farces de saints, de martyrs, de vierges et autres apôtres!

— Oui. Eh bien?

— N'est-ce pas que j'étais magnifique et pour le moins vingt fois plus beau que l'abbé de Quélen, qui, soit dit en public, est fort laid?

— Je m'en souviens.

— Et moi aussi, car j'y gagnai de quoi me soûler pour deux mois au moins. Eh bien, tout fier de mon truc et de la grâce de ma parole, j'ai voulu essayer tout à l'heure ici la même cérémonie; je me suis hissé sur une cabane avariée, j'ai prêché, j'ai montré à ce peuple cuivré les belles images de la Mère de Dieu, dont le cœur était percé de sept ou huit pointes de gaffes, ainsi que des rosaires bénits par Son Altesse impériale monsieur le pape; plus, un tas de vaudevillistes figurant pas mal les douze apôtres se soûlant à table. Eh bien, vous le croirez à peine, ces marsouins ne m'ont pas compris, et, au lieu de me donner en échange des nattes et de l'ava, ils m'ont largué deux ou trois bordées de coups d'aviron à cinq feuilles, et j'ai coulé bas, j'ai sombré..... v'là tout.

— J'étais bien sûr que tu avais cherché querelle à ces braves gens.

— C'est ça, parce que j'ai essayé de les convertir.

— Mais, mon garçon, ils ne comprennent pas ta langue.

— Ce sont des pékins, je parlais pourtant bon français.

— Il valait mieux leur parler mauvais sandwichien.

— Le moyen, je vous le demande! il y a de quoi se démembrer la mâchoire à essayer leur plus petite syllabe; si Marchais avait navigué dans mes *eaux*, nous aurions brisé les leurs... Saisissez-vous, monsieur Arago?

— Oui, oui, tu seras toujours un drôle et un querelleur; mais viens, je veux te rapatrier avec eux.

— Que j'amène mon pavillon en face de ces gabares!

— Obéis, tais-toi, ou je te conduis à bord.

Petit se leva tout endolori; nous traversâmes la place publique, et, à ma vue, les bons naturels s'empressèrent autour de nous. Tous parlaient à la fois avec des gestes multipliés; ils voulaient sans doute me faire entendre qu'ils avaient été provoqués, et me donnaient à l'envi des témoignages d'affection que je comprenais à merveille. Le plus grand surtout, le *marteau* de Petit, luttait de zèle et de prévenances.

— Le voilà, dit mon matelot; voyez, monsieur, s'il est permis d'avoir un poing de cette force; il abattrait un grand mât.

— Sa figure pourtant est bien douce.

— Je vous assure que ses mains ne le sont pas.

— Allons, dis-je à Petit, il te donne un noble exemple; il me demande la permission de frotter son nez contre le tien; accepte, et je te promets une demi-bouteille de vin en arrivant à bord.

— Monsieur Arago, ça vaut deux bouteilles comme un liard.

— Tu les auras.

— Alors, qu'il frotte.

La réconciliation eut lieu; les excellents Sandwichiens se mirent de nouveau à danser en nous accompagnant, et il ne fut pas difficile de me convaincre que la générosité et l'oubli des injures sont les vertus qu'ils pratiquent avec le plus d'amour.

LIV

ILES SANDWICH

Wahoo. — Marchais et Petit. — Commerce. — Pêche de Liahi. — Bonne foi des naturels. Coup d'œil général. — Encore Marini.

Depuis plusieurs jours Marchais était consigné à bord, je ne me rappelle plus pour quelle faute; mais je parierais encore aujourd'hui beaucoup contre peu que c'était pour avoir *aplati* un ou deux de ses meilleurs camarades. Bref, le brave matelot n'était pas descendu à terre, et comme le *liquide* était fort rare sur la corvette, comme nous avions encore d'immenses traversées à faire avant de pouvoir nous en procurer, et que la pauvreté, qui rend égoïste presque autant que l'opulence, faisait garder à chacun sa faible ration de vin et d'eau-de-vie, il s'ensuivait que l'intrépide Marchais n'avait pu encore, depuis notre arrivée, oublier une seule fois dans l'orgie ses longues fatigues et ses pénibles travaux de chaque jour. Petit, seul dans l'équipage, donnait parfois sa part à celui qu'il aimait tant, et Marchais ne l'acceptait que parce qu'il savait à merveille qu'il était en mesure de rendre tôt ou tard à son généreux ami, en coups de poing, ce que celui-ci lui avançait en boisson.

Mais, hélas! les rations étaient si mesquines, et la langue pavée de lave des deux vauriens était si peu sensible à la saveur du petit verre, que mieux eût valu souvent qu'on ne vînt pas, à l'aide d'un pareil appât, leur rappeler l'amertume de leur position et la misère toujours croissante de leur vie de bord.

Cela ne pouvait durer plus longtemps, pour peu que nous tinssions à conserver nos deux lurons. Marchais séchait sur pied comme une fleur sans rosée (c'est la première fois qu'on le compare à une fleur), et son frère en infortune penchait aussi la tête par sympathie.

Que faire, ô bon Dieu! dans une si fâcheuse position? Ce qu'on avait déjà fait plus de cinquante fois depuis notre départ de France: s'adresser à celui qui n'avait jamais entendu un de leurs soupirs sans y répondre par un serrement de main et *autre chose*... De ces deux bienfaits dont je poursuivais mes excellentes *canailles*, le premier était le plus apprécié sans doute, mais je vous assure pourtant que le second avait une valeur immense.

Un matin donc que de la dunette je dessinais Anourourou, je vis Petit appuyé sur le grand mât, qui me faisait signe d'aller à lui; et moi, dont les ressources s'épuisaient, je feignais de ne pas le comprendre. L'un de nous devait à la fin se lasser à la manœuvre, et comme je vis bien que ce ne serait pas lui, j'aimai mieux en finir avec ce manège télégraphique et accoster le drôle.

— Voyons, que me veux-tu encore?

— Tenez, cela est infâme à vous; vous ne vous apercevez plus de rien maintenant; on aurait beau mourir à bord de faim et de soif, que c'est pour vous comme si l'on était plein jusqu'aux écubiers.

— Mais, coquin, ne t'ai-je pas trouvé hier encore ivre à terre?

— Moi, oui, c'est vrai; mais lui! lui!... Est-ce qu'il est permis de se soûler tout seul?

— Il me semble que tu n'attends pas toujours ton camarade pour te donner ce plaisir.

— C'est encore vrai, et voilà ce qui me met en colère contre moi. J'ai des remords, parce que j'ai de la conscience; je veux me punir, me corriger.

— Tu ne te soûleras plus?

— Quelle bêtise! je ne me soûlerai plus seul, voilà tout.

— Et c'est pour me faire cette confidence que tu m'as dérangé de mon travail?

— Oui, vous pouvez y compter à présent; vous êtes averti; ça doit vous suffire.

— A merveille!

— Mais une autre fois songez mieux à votre devoir, ou ça ne se passerait pas ainsi.

— Je m'en souviendrai, vaurien.

Je laissai là le sacripant, lorsqu'un étau vigoureux, serrant mon poignet, me cloua à ma place.

— Doucement, j'ai deux mots à vous dire aussi.

— C'était donc un guet-apens, une conspiration?

— Possible, et puisque vous vous êtes laissé prendre, vous m'entendrez, moi, Marchais.

— Parle.

— M'y voici. Vous rappelez-vous, monsieur Arago, le jour où, amarré au gaillard d'avant, Lévêque

m'administra sur le dos vingt-cinq coups de garcette?

— Oui, parce que tu avais rossé un de tes amis.

— Pas vrai, j'en avais rossé deux.

— Après.

— Après? J'en rossai un troisième.

— Continue.

— Je vous entendis, ce jour-là, vous approcher de Lévêque et lui dire tout bas : Frappe doucement, et tu auras une bouteille de rhum.

— C'est vrai.

— Eh bien, Lévêque, qui comprenait la grandeur de la chose, fit ce que vous voulûtes, en dépit même de M. Lamarche, présent à l'action, et qui au total n'est pas si méchant qu'il s'en vante, et que vous attirâtes de l'autre bord pour lui montrer un requin qui n'y était pas.

— Mais tout cela est passé depuis si longtemps...

— Tout cela ne passera jamais, monsieur, et Petit et moi, nous nous en souviendrons toute notre vie.

— Au delà de toute la vie, acheva Petit.

— Soit, je vous en remercie; mais où voulez-vous en venir avec cette vieille histoire?

— Où? le voici. Quand on est bon une fois, il faut l'être longtemps, il faut l'être toujours; sans cela on donnerait à croire que la bonté n'était qu'une fièvre.

— J'espère, drôles, vous avoir prouvé à tous deux...

— Attendez. C'est dans les heures fatales qu'il importe de prouver ce que l'on vaut, et l'heure fatale a sonné depuis bien des quarts d'heure. Mon corps est sec, ma poitrine brûlante; il n'y a plus moyen d'y tenir : je meurs, si vous ne m'humectez; la lampe a besoin d'huile, le torse a besoin de liqueur...

— Cela m'est impossible, tout à fait impossible; mon coffre est vide...

— Je le sais, dit Petit en soupirant.

— Et je ne dois recevoir quelques provisions que la veille de mon départ.

— D'ici là, on m'aura f..... à l'eau.

— Que puis-je faire pour empêcher ce malheur?

— Prier M. Lamarche, qui, au total, vaut mieux que lui-même, de lever ma consigne, et de me permettre de descendre à terre avec mon bon ami Petit.

— Qu'y ferez-vous?

— Le commerce.

— Le commerce de quoi?

— De tout.

— Mais vous n'avez rien.

— Raison de plus. La misère est la maman de l'industrie; nous trouverons...

— En cherchant querelle, en vous battant.

— Foi de gabiers, nous serons sages.

— Allons, je vais tout arranger pour cela.

— Monsieur Arago, recevez notre bénédiction.

Mon ami Lamarche entendit raison; il se relâcha en ma faveur de sa sévérité habituelle, et, bras dessus bras dessous, heureux et reconnaissants, Petit et Marchais descendirent à terre dans une pirogue, en me jurant encore qu'ils ne cherchaient querelle à personne.

Deux heures plus tard, je me fis descendre aussi pour une visite que j'avais promise à Marini, et le premier objet que j'aperçus étendu sur la plage, à gauche, ce fut Marchais, auprès duquel Petit, paisiblement assis, mâchait sa pincée de tabac. C'était le pendant fidèle de Marcus Sextus pleurant sa fille sur son lit mortuaire.

Je courus à lui.

— Eh bien?

— Eh bien! plus personne : le voilà chou, carotte, drome, tronc d'arbre, tout ce que vous voudrez.

— Comment s'est-il soûlé?

— Nous avons fait le commerce.

— Explique-toi.

— C'est facile. Nous n'avions rien, comme vous savez; mais vous nous aviez dit que ces braves gens avaient un bon cœur et de l'ava délicieux; je connaissais la moitié de ces deux choses. Or, qu'ai-je imaginé? J'ai dit deux mots à Marchais, qui m'a compris : je lui ai lié les deux mains derrière le dos à l'aide de sa ceinture, et je l'ai conduit avec des bourrades (qu'il me rendra probablement plus tard) jusqu'à l'endroit que vous voyez. Là, il a un peu gigoté, un peu pleurniché, pour la chose de rire, et ces bons drôles sont venus; ils nous ont entourés avec pitié, ils nous ont demandé si nous avions besoin d'eux; je leur ai fait comprendre que Marchais avait soif, qu'on ne lui donnait rien à boire à bord depuis huit jours, et que s'ils étaient généreux, ils ne le laisseraient pas mourir ainsi. Là-dessus, l'ava est arrivé, filant huit ou dix nœuds... Et voilà Marchais.

— Pas mal imaginé. Et toi?

— Moi, je suis un héros, monsieur; l'amitié a été plus forte que l'ivrognerie. Si j'avais fait comme mon ami, Dieu sait ce qui serait arrivé; j'ai mieux aimé mettre en panne, et ouvrir l'œil au bossoir pour lui.

— Allons, tu es toujours un brave.

— Connu; mais j'aurai ma revanche, et pas très-tard. En attendant, comme le camarade en a assez, si on pouvait le ramener à bord de la corvette...

— Tu as raison; va l'accompagner.

— Oh! non; j'ai mon commerce à faire aussi, moi, là-bas, sur la place publique.

Je fis jeter Marchais dans une pirogue; je le confiai à quatre Sandwichiens qui m'étaient connus. Petit se mêla à la foule des joueurs qui encombraient la place, et moi, je me rendis chez Marini pour les renseignements que j'avais encore à recueillir, et qu'il m'avait promis avec tant de bienveillance.

Si je ne vous ai point encore parlé du commerce des îles Sandwich, c'est qu'en vérité on ne fait rien ou presque rien ici pour mettre à profit les richesses immenses qu'on pourrait tirer d'une terre si variée et si féconde. Owhyée, sous ce rapport, n'offre guère de ressources aux spéculateurs; mais Atoïaï, Mowhée et Wahoo pourraient, en fort peu d'années, devenir de belles et florissantes colonies. Les Américains ne l'ignorent pas, eux qui, rivaux heureux des Anglais dans une grande partie du monde, savent si avantageusement s'établir partout où les profits sont à peu près certains. Il n'y a guère que la France qui n'ait presque jamais su tirer parti de ses possessions d'outre-mer, et qui regarde ses colonies comme une plaie.

Quatre Américains de Boston et de Philadelphie, dans leurs explorations commerciales au sein des océans, s'arrêtèrent un jour à Wahoo, et firent quelques excursions dans l'intérieur de l'île.

Ils y virent des forêts riches de bois de construction, de teinture et surtout de sandal, dont ils savaient que les Japonais et les Chinois façonnaient de jolis colifichets, et qu'ils achetaient fort cher. Leur plan fut bientôt arrêté, et depuis dix ans qu'ils l'ont mis à exécution, leur fortune s'est considérablement accrue, malgré les difficultés sans nombre que présentent toujours les premières bases d'un établissement à former.

Tamahamah laissa faire les Américains, espérant

trouver plus tard chez eux un appui contre l'ambition anglaise, qui convoitait déjà l'archipel tout entier, et, de son côté, la Grande-Bretagne laissa faire, bien convaincue qu'au moment opportun les comptoirs établis changeraient de maitres, et que les dollars seraient remplacés par les guinées.

Dans ces luttes ardentes, remarquez bien que notre rôle, à nous, a toujours été celui d'observateur, et que nous avons eu l'air de dédaigner ce que nous savions bien qu'il eût été difficile d'empêcher. Ne me dites pas que je calomnie mon pays, car je vous montrerais la carte du monde pour soumettre votre incrédulité. Au surplus, on n'a pas fait à Wahoo ce qu'on aurait pu y faire. Ces trois petits comptoirs américains, qui pourraient s'occuper de commerce, ne s'occupent, à proprement parler, que de contrebande. Je ne vous dis pas que les profits soient moins grands, je vous dis seulement qu'ils sont moins honorables; et cela importe fort peu aux *banquiers* de Wahoo. Voici en quoi consiste toute leur industrie: ils ont, dans un des ports de la côte ouest d'Amérique, un correspondant ou deux, qui profitent de la belle saison pour mettre à la voile, chargés de pelleteries achetées à peu de frais; leurs navires cinglent vers le Japon, la Chine et le Bengale; ils font échelle à Wahoo avant de remonter vers le nord, laissant aux Sandwich des vivres, du vin, des liqueurs et quelques étoffes; puis, complétant leur cargaison avec du bois de sandal, ils touchent à Iédo, à Canton, à Makao, à Calcutta; ils courent les caravanes, emportant les riches pelleteries, et, gorgés de roupies, les navires voyageurs redescendent à Maurice, glissent devant le cap de Bonne-Espérance, et regagnent leur pays pour recommencer ce trajet par le cap Horn.

Mais le bois de sandal, que coûte-t-il aux Américains? Rien, c'est-à-dire peu de chose. Un de leurs navires est continuellement dans la rade de Pah. Dès que la cargaison est complète, il y a repos et calme aux comptoirs; sitôt que l'exportation s'est effectuée, les Américains vont faire une visite au gouverneur; ils lui offrent quelques douzaines de bouteilles de vin et d'eau-de-vie, ils le jettent à terre pour le ressaisir à son réveil et lui procurer les mêmes délassements. Pendant ce temps, des Sandwichiens, qui ne comprennent pas trop pourquoi on attache tant de prix à un certain bois inutile pour eux, sont expédiés dans les montagnes et abattent les forêts; des femmes robustes chargent leurs épaules des dévastations trimestrielles, ou en forment des radeaux qui descendent le long des rivières; mais comme Tamahamah avait établi un droit sur ces denrées, que Riouriou l'a maintenu, qu'il deviendrait lourd à subir, et que les Américains veulent s'en affranchir de gré ou de force, ceux-ci, à l'approche de la nuit, où la caravane arrive sur la côte, réunissent, dans un large festin, les seconds et troisièmes chefs d'Anourourou, les grisent, comme ils l'ont fait de Kraïmoukou cadet; leur donnent pour les paris du lendemain quelques brasses de mauvaise toile bleue, et le brick en station plonge un peu plus sa coquille dans les eaux pour se délester quand les vieux amis viendront mouiller à contrebord. Tout ceci est mesquin, n'est-ce pas? tout ceci est petit et misérable? Eh bien, ces misères, ces petitesses et ces mesquineries donnent des richesses. Tout cela fait ce qu'on nomme opulence et bonheur dans notre stupide Europe.

Je voudrais bien pouvoir vous dire que les Américains de Wahoo comprennent le commerce comme nos Laffitte, car ils nous recevaient avec une grande distinction; mais la reconnaissance pour les procédés a ses bornes, et je dois la vérité tout entière à mes lecteurs, puisque je la leur ai promise; que c'est un pacte de conscience entre eux et moi, et que c'est à ce prix seul que nous avons consenti à voyager de compagnie. La bonne foi est la meilleure sauvegarde de tous.

J'ai parlé de perles pêchées à Pah-ah; mais il y a encore à la pointe Liahi une autre pêcherie, moins importante que la première, et de laquelle cependant on pourrait recueillir de grands avantages si on l'exploitait avec d'autres ressources et avec plus d'activité. Les hommes que le gouvernement de Tamahamah y employait étaient des coupables auxquels on infligeait ce châtiment pendant un certain nombre de jours, de mois, d'années; selon la gravité de leur faute, ils étaient condamnés à plonger dix, douze, quinze, vingt, trente ou cent fois par jour, par un fond d'un certain nombre de brasses; et à chaque excursion sous-marine, ils étaient tenus de rapporter, sinon une ou plusieurs huîtres, du moins un galet, une herbe, un fucus, témoins irrécusables de leur visite au fond des eaux. Toutefois il y avait châtiment plus sévère pour le plongeur qui, après trois épreuves, ne revenait pas avec une huître au moins à la surface. Riouriou ne pense plus à Pah-ah ni à Liahi.

Vous diriez, à la vie que mènent les étrangers au milieu de cette population toujours debout, toujours haletante, que chaque acte de plaisir ou de joie est pour eux une affaire de commerce, tant il y a d'ardeur à saisir l'occasion favorable au passage. Et ne croyez pas au moins que cette âpreté que je signale ait des conséquences telles que la bonne foi des trafiquants puisse être contestée; il n'en est point ainsi. Dans les amusements comme dans le négoce, on joue cartes sur table; le filou serait puni par une réprobation générale; de sorte qu'il est exactement vrai de dire que tout bénéfice est une récompense plus encore qu'un bonheur. On croirait que les Carolines se reflètent sur les Sandwich.

Apprenez un tour de passe-passe à un habitant d'Anourourou, il vous offrira, un instant après, quelque objet en échange de votre complaisance; et si vous refusez par générosité, faites-lui bien comprendre que ce n'est ni par dédain, ni parce que ce que l'on vous offre est trop mesquin, car on aurait des injures et de la colère à vous jeter à la face. Après notre pénible ascension au volcan, Gaudichaud et moi nous offrîmes plusieurs bagatelles à ceux des naturels qui nous avaient, dans notre trajet, hissés, pour ainsi dire, sur leurs épaules. Tous refusèrent avec dignité, disant que le service ne valait pas une récompense, et que plus tard peut-être ils se rendraient dignes de recevoir quelque chose. Un seul d'entre eux, nous ayant tendu la main, reçut un petit couteau et deux hameçons; mais ses camarades s'en étant aperçus, ils forcèrent le mendiant à une prompte restitution, et lui refusèrent la permission de nous accompagner jusqu'au port. C'est à l'aide des petits détails qu'on parvient à bien se rendre compte de la physionomie morale des hommes.

Aux châtiments publics ordonnés par les lois, il n'y a jamais foule à Anourourou, et Marini m'a assuré que, quoique en plein jour et au milieu d'une place publique, le coupable subissait parfois sa peine sans un seul spectateur pour le flétrir ou l'encourager de sa présence.

Les bois de construction qu'on trouve dans l'intérieur de tout l'archipel sont d'une qualité supérieure, et la plupart sont précieux pour la mâture. Les Américains de Wahoo le savent bien, ainsi que les Anglais

d'Owhyée et d'Atoïaï, car ils font payer cher aux navires entamés par les avaries, les réparations qui leur sont nécessaires.

Quant au bois de teinture, le commerce en est infiniment négligé, et les insulaires ne s'en servent que pour les bizarres bariolages des étoffes et les couches dont ils prétendent embellir leurs ignobles idoles.

Je ne sais si les petits oiseaux dont les plumes rouges servaient à parer les chefs de Tamahamah ont émigré en d'autres climats, ou si la guerre qu'on leur a faite les a rendus plus rares ou plus sauvages; toujours est-il qu'on ne voit presque plus de ces magnifiques vêtements dans tout l'archipel, et qu'on les vend maintenant fort cher aux étrangers. Jadis les manteaux, les casse-tête, les éventails, les casques, les étoffes de palma-christi, étaient de véritables objets de commerce, qui valaient aux naturels de la poudre, des fusils, des canons, des sabres, et beaucoup de bagatelles et curiosités européennes; aujourd'hui les musées sont trop bien approvisionnés de ces curieux ornements et armes, pour que nous attachions le même prix à leur possession. Notre indifférence n'aurait-elle pas découragé les habitants de cet archipel?

Au surplus, je dois à la vérité de dire que jusqu'à présent les Sandwichiens sont de tous les peuples de la terre le moins propre à tout commerce et à tout négoce. Ainsi que les bons Carolins, dont le souvenir me poursuit avec tant de bonheur, ils ont trop de loyauté dans l'âme, trop de désintéressement, peut-être aussi trop peu d'ambition et de désirs à satisfaire. La coquetterie des femmes n'a besoin de rien emprunter au dehors, et nos belles étoffes sont sans aucun prix à leurs yeux. Elles trouvent sous leurs pieds et sous leurs mains tout ce qui chatouille leur vanité, des fleurs, des fruits, des os, de la verdure, et quand elles ne se jugent pas assez belles ainsi, elles couvrent leurs corps de dessins bizarres et capricieux qui ne laissent pas quelquefois d'avoir un certain charme.

Ici le mot *superflu* est inconnu, parce que le mot *pauvreté* y est incompris.

Et maintenant que conclure de l'aspect général de cet archipel? Comment formuler une opinion précise sur ces hommes si diversement taillés au moral et au physique? Y a-t-il dans tout cela un avenir de grandeur et de prospérité, ou les bras se lèveront-ils à la fois pour lutter contre une civilisation usurpatrice et la refouler au delà des mers? Rien dans le présent ne peut servir de règle pour la solution de questions aussi graves; rien ne peut indiquer la route à suivre pour donner à ces bons naturels des idées de progrès, qui exigent des études et un travail toujours lourd à qui a l'habitude non moins pesante du désœuvrement et de la paresse.

Et puis, que donnerez-vous, par exemple, aux heureux habitants de Lahéna en échange de leur fraîche nature, de leurs jours si sereins, de leurs nuits si suaves? N'aimeront-ils pas mieux votre abandon, votre oubli que votre visite, que vos funestes présents? Oh! ne les réveillez pas! laissez-les à leur sommeil tranquille et pur, et que le voyageur trouve comme moi sous les doux ombrages des cocotiers et des palma-christi ces mêmes hommes si bienveillants, ces mêmes femmes si généreuses, que j'ai si bien étudiées, si bien comprises. Accepteront-ils aussi votre civilisation tracassière, ces joyeux indigènes d'Anourourou, à qui le ciel n'a sans doute donné tant de force et de vie qu'afin qu'ils pussent un jour se laisser doucement aller à la tombe, sans rien avoir pris des étrangers qui viennent les visiter? Mais s'ils perdaient leurs jeux, leurs danses, leurs luttes avec leurs flots, leur activité de chaque heure, ils mourraient, et la mort pour eux c'est le sommeil, dont ils ne veulent pas, le sommeil, leur plus mortel ennemi!

Nous avons salué Atoïaï sans la visiter; c'est un regret qu'il faut que je dévore et que je joins à tant d'autres. C'est de là, en effet, que vinrent aux Mariannes les individus que nous avons trouvés à Guham, ces hommes à l'aspect si farouche et aux mœurs si douces, ces femmes aux allures guerrières, à la voix retentissante, bacchantes frénétiques dans leurs joies. C'est donc encore un peuple à part, un peuple opposé à celui de Mowhée, à celui de Wahoo, mais plus rapproché de celui d'Owhyée, dont il est séparé par un plus grand espace. Que de bizarreries, que de contrastes dans le monde échappant à la logique, donnant un démenti éclatant à toutes les probabilités! C'est qu'aussi dans un pays comme celui dont je vous parle, il suffit d'un homme pour changer tous les hommes, il suffit de la parole seule d'un chef pour faire mouvoir et agir les masses. Quand la volonté fait loi, où est la règle? Quand le caprice, si inconstant dans toutes les âmes, force les événements, sur quelles bases asseoir une conjecture? Tamahamah s'était retiré derrière un rempart d'hommes forts et de valeureux guerriers; Riouriou n'a pas même un ami sur lequel il puisse compter. Est-ce le climat qui a changé? Sont-ce les courages qui se sont ramollis, les bras qui se sont énervés? Non, un chef a remplacé un autre chef; un roi lâche succède à un roi belliqueux: voilà tout.

N'aurais-je pas résolu le problème que je cherche? Oh! si, tandis qu'on s'occupe en Europe de tant et de si graves futilités, une généreuse ambition prenait au cœur nos rois, nos empereurs, nos autocrates, et qu'ils voulussent, dans un même besoin d'humanité, porter enfin un coup fatal, non aux paisibles habitants de quelques archipels où l'on impose sans trop de succès notre culte ou nos usages, mais aux farouches anthropophages de certaines contrées, et leur imposer le culte de l'ordre et de la paix; si, d'abord par la parole, plus tard par le fer et le bronze, on portait la mort et la dévastation dans certains pays où tout étranger sans défense est massacré et dévoré, nous n'aurions plus à pleurer tant de destruction, nos navires toucheraient sans crainte aux îles Fitgi, à celles des Amis, au sol des Papous, à quelques îlots malais, à la Nouvelle-Zélande et à Ombay surtout, qui ne serait plus un lieu d'épouvante, une relâche funèbre, où la trahison et la mort sont le prix de la confiance et de la bonne foi.

Hélas! ma voix est si faible, nul ne s'approchera pour l'entendre, et les navires voyageurs se verront longtemps encore exposés aux horribles massacres de nos plus braves officiers et de nos plus intrépides matelots.

Et maintenant, c'est une lutte entre les Américains de Wahoo et les Anglais d'Atoïaï et d'Owhyée; c'est un démêlé particulier et mesquin, en attendant qu'il devienne une guerre sérieuse et générale. Ce qui arrivera, eh! bon Dieu! c'est facile à prévoir. Lorsqu'un établissement, formé à l'une des îles de cet archipel, offrira à l'avarice, à la cupidité ou à l'industrie une branche productive, ou une richesse nationale dans l'avenir, deux ou trois grands navires sortiront de Plymouth ou de la Tamise, franchiront bord à bord l'Atlantique, doubleront le cap Horn, comme pour une promenade amie; puis, remontant vers le nord-ouest, ils viendront aux Sandwich, lais-

seront tomber l'ancre, ouvriront leurs sabords, hisseront leurs pavillons ornés du léopard, et le commodore dira : Ceci est à moi, car je suis le plus fort.

Ainsi ont-ils déjà fait pour une grande partie des établissements des deux Indes; ainsi ont-ils fait pour notre belle et triste Ile de France; ainsi feront-ils tant que nous aurons la faiblesse de les laisser faire.

C'est qu'en vérité il est bien douloureux, pour tout homme qui porte dans son cœur l'amour de son pays, de passer chétif et presque inconnu devant les archipels océaniques, lorsqu'en Europe le premier rôle, le plus beau, le plus glorieux, nous a si longtemps et si vainement été disputé. C'est qu'il y a là un deuil à briser l'âme, quand vous arrivez sur une terre à demi civilisée, dans une contrée presque sauvage, de prononcer à haute et intelligible voix le mot *Français*, et de le laisser retentir sans échos!

Ici les mots *Anglais, Americain, Hollandais, Russe*, sont connus; les deux nobles syllabes *Français* ne l'étaient pas.

Il n'y a de vrai soleil dans le monde que celui qui projette ses rayons sur toute la surface de la terre. Nul n'est grand et fort qui ne l'est que chez soi; la voix la plus éclatante est celle qui porte le plus loin, et l'on ne croit guère à la gloire qui meurt dans son berceau.

Je le répète donc, de peur qu'on n'ait pas bien saisi le sens de mes paroles, ce groupe d'îles si bien placées pour servir d'échelle aux navires venant du cap Horn ou de la côte ouest d'Amérique, pour aller en Chine ou dans les Indes orientales, n'est maintenant qu'une relâche utile à certains approvisionnements; mais quand l'industrie aura parlé, il deviendra peut-être une des plus riches et des plus puissantes colonies du monde.

Nous nous sommes éloignés d'Owhyée comme d'un spectacle imposant, majestueux et terrible à la fois, qu'on serait au désespoir de n'avoir pas observé, alors qu'on en a mesuré toute la grandeur. Nous avons salué Mowhée comme on quitte un ami plein de bonheur, en adressant au ciel des vœux fervents pour que nulle colère des flots et des hommes ne vienne tuer tant d'ivresse et de calme; puis nous dîmes adieu à Wahoo, le cœur serré, l'âme attristée et endolorie du tableau de cette population qui comprend la vie de plaisir, mais au milieu de laquelle la spéculation américaine est déjà venue jeter un voile sombre pour le présent, terrible peut-être dans l'avenir.

Je partis le dernier; je quittai Anourourou, prodigue envers les insulaires de la presque totalité de mes colifichets, et je versai bien de la reconnaissance dans les cœurs. Il n'y avait pas dans cette capitale vingt individus qui n'eussent appris à prononcer mon nom.

En m'embarquant dans la pirogue qui devait me porter à bord, une main vigoureuse pressa la mienne.

— Adios, señor Arago, adios!

— Adios, Marini; mais parlons français pour que vous ne croyiez pas quitter en même temps un ami et une patrie.

— Vous êtes donc véritablement mon ami?

— Ne vous l'ai-je pas dit?

— Je pensais que la pitié seule...

— Vous m'avez assuré que parfois vous vous étiez senti consolé dans vos confidences.

— C'est vrai

— La pitié blesse et ne console pas.

— Parlerez-vous de moi après votre départ?

— Comptez y.

— Que direz-vous?

— Je dirai que j'ai vu à Wahoo un Espagnol né à Mataro, officier de la bande redoutable de Pujol, un des hommes les plus braves, les plus sévères, les plus cruels de la Catalogne, qui a toujours nourri tant de courages. Je dirai que cet homme, poursuivi dès son enfance par la fatalité, s'est trouvé jeté, jeune encore, au milieu d'un essaim de bandits, dont le viol, le pillage et le meurtre étaient l'occupation de chaque jour. Mais j'ajouterai que cet homme, ce Francisco Marini, établi à Wahoo, une des îles Sandwich, m'a juré un jour dans un lieu désert, en invoquant le ciel, notre seul témoin, que ses mains étaient toujours restées pures du sang innocent.

— Vous ajouterez cela, señor?

— Je vous le promets.

— Eh bien! vous direz la vérité. Adios, señor Arago; pensez à moi si jamais vous revoyez votre imposant Canigou.

— Adios, señor Marini. Je penserai souvent et longtemps à vous.

L'Espagnol s'assit sur le rivage, et ne quitta la place que lorsque la nuit nous eut séparés pour toujours.

Pauvre exilé! quel moraï garde aujourd'hui tes restes! quelle hideuse statue pèse sur tes cendres!



LV

EN MER

Tristesse. — Ile Pilstard. — Ile Rose.

De tous les fléaux qui pèsent sur la pauvre humanité, le plus mortel, et le plus corrosif sans doute, c'est la tristesse, si horrible, si poignante à celui qui succombe.

Lorsque ce sentiment (car c'en est un) vous prend à l'âme, c'est le clou rougi qui pénètre et déchire les chairs, c'est l'ongle aigu qui creuse; et si, pour essayer un remède, vous jetez une plainte au dehors, celle-ci meurt sans écho. Hélas! ce ne sont pas les gémissements qui vous rendront à la vie calme et paisible; au contraire, ils viendront en aide au mal. Ce qui tue dans les commotions, ce n'est ni le rauquement du tigre, ni le roulement du tonnerre, ni le mugissement de la vague écumeuse, ni la voix terrible de la cataracte; ce qui tue, c'est la griffe qui ouvre la plaie, c'est l'éclair qui se tait dans l'espace, c'est la gueule de la lame qui absorbe et engloutit, c'est le remou qui étouffe le dernier soupir; ce qui tue, c'est le silence, et la tristesse est toujours silencieuse. Hélas! ce mal est un mal d'autant plus formidable qu'il porte en lui un découragement qui épuise la vigueur sans la soumettre à l'épreuve, qui énerve et glace à la fois, et ne vous laisse de forces viriles que pour souffrir.

La colère peut être un plaisir, la vengeance une ivresse, toutes les passions des hommes une consolation, la tristesse est toujours une douleur; elle vous abandonne à la merci des tiraillements les plus horribles, et vous prive de toutes les plus douces consolations des nobles cœurs; elle trouve l'enfance sans grâce, la beauté sans prestige, les eaux sans limpidité, les fleurs sans parfum, le ciel sans azur, la tendresse maternelle sans magie. La nature entière n'a qu'une teinte pour la tristesse; elle n'a qu'une seule et monotone musique en présence de laquelle vous vous traînez, faible, endolori, comme si vous échappiez aux étreintes d'un dévorant cauchemar. La tristesse est en soi, je le sais, et pourtant elle se fait jour à travers tous les pores, elle se répand sur tout ce qui vous entoure; mais elle effleure les surfaces sans les pénétrer, et vous êtes d'autant plus malheureux que dans cette crise fatale nulle consolation ne vous est offerte, nulle pitié ne vous est acquise : « C'est un fou, c'est un maniaque, dit-on de toutes parts; la maladie s'en ira comme elle est venue. » La fièvre aussi passe, et en attendant elle vous brûle, elle vous torture. On plaint celui qu'elle maîtrise, plaignez donc aussi celui que la tristesse a saisi dans ses étaux dentelés.

J'écris ces lignes au moment où mon âme devrait, je le comprends, s'ouvrir à l'espérance, qui est une joie; le vent souffle régulier, la mer est belle, j'ai fait les trois quarts de ma longue course, j'ai échappé à mille dangers, tout semble me présager un retour prochain. Eh bien! ce qui pour les hommes dont je suis entouré est un espoir, presque une certitude, est pour moi seul un présage funeste, une catastrophe.

Hier, j'étais le plus joyeux de nous tous; hier, je vivais autant dans l'avenir que dans le passé; hier, je jetais mes folies au vent, et le matelot insouciant me portait envie; aujourd'hui, me voilà sombre, taciturne, presque méchant, car la tristesse, qui est venue à moi sans ma volonté, m'a violemment saisi à la gorge. La tristesse et la véritable bonté sont incompatibles; comme personne ne la plaint, elle ne plaint personne, et l'homme bon est l'homme charitable.

Je viens de quitter un pays où cette maladie de l'âme est inconnue. La joie est à Wahoo dans les jeux, dans les occupations les plus frivoles, dans les querelles, peut-être aussi dans le sommeil. Oh! je me sentis heureux, plein de force et de vie, au sein de cette population d'enfants comprenant que le plaisir est un bienfait qu'il ne faut jamais laisser échapper. Je me rappelle tous les incidents de mes promenades, de mes courses, de mes excursions; Anourourou, Lahéna, sont là comme deux sœurs aimées, là, sous mes yeux, comme deux souvenirs consolants, comme deux ports tranquilles après les tempêtes de l'âge et des passions... Et pourtant Lahéna et Anourourou me fatiguent, m'importunent; je m'en veux de penser encore à leurs fraîches allées, à leurs cases si paisibles, à leurs habitants si hospitaliers. J'en suis à comprendre comment j'ai pu me plaire sur ces deux terres fécondes, riantes et fortunées, et je m'irrite contre mon bonheur passé, comme si j'avais perdu quelque chose à être heureux. Pourquoi suis-je devenu méchant? Mon âme s'est-elle flétrie sans cause? Non, je suis triste, voilà tout, et qui me sourit m'outrage. Oh! si vous étiez triste comme moi, je le serais bien moins, je vous jure. Oui, j'ai complété les trois quarts de mes pénibles courses à travers toutes les régions; je me suis promené sur des terrains arides, sur des gazons frais, sur des cônes brûlants; j'ai étudié et décrit des mœurs sauvages et des natures bienfaisantes; j'ai lutté contre mille privations, contre mille périls se renouvelant sans cesse; j'ai vu disparaître pour toujours dans les eaux quelques-uns de mes plus chauds compagnons de voyage, et un grand nombre de mes plus braves et de mes plus chers matelots; maintenant je touche presque du pied cette Europe à qui cependant j'avais cru adresser un adieu éternel; j'arrive, il ne me reste plus que six à huit mille lieues à franchir, et la tristesse s'est glissée dans mes veines, et la tristesse, rongeuse comme une désaffection, vient de me saisir pour m'abandonner quand il plaira à Dieu, car Dieu seul est puissant pour combattre et vaincre cette puissance rivale, contre laquelle s'épuiseraient en vain les efforts les plus héroïques des hommes.

Ah! c'est que plus on approche du but désiré, plus on craint de ne pouvoir l'atteindre; c'est qu'on se retrempe aux obstacles, c'est que l'énergie naît des difficultés, et qu'alors qu'on a vaincu toute barrière difficile, on tremble de se voir arrêter dans sa course par le galet de la route ou le ruisseau qui la traverse. La tristesse ne naît guère dans le péril; elle ne visite que l'homme assoupi ou désœuvré...

Et puis encore, vous avez laissé là-bas, au jour de votre départ, une patrie, des amis dévoués, des frères pleins de tendresse, une mère tout amour... Qui vous dit, hélas! que vous retrouverez au retour cette patrie, ces amis, ces frères, cette mère? Qui vous assure que leur affection ne s'est point affaiblie dans l'éloi-

gnement, que d'autres affections n'ont pas remplacé celles que vous gardez toujours dans votre sein? Qui peut vous apprendre que l'infortune n'a pas frappé tout ce que vous avez aimé, tout ce que vous aimez encore?

Et ces déchirements d'un pays que vous avez quitté fort et puissant, qui viendra vous dire qu'ils ont cessé leur marche, que les vieilles gloires ne sont pas flétries, que le trône les a protégées, que les haines ne les ont point souillées de leur souffle impur?

Mais une seule de ces pensées peut imprimer sur votre front la tristesse et le découragement; une seule de ces sombres pensées peut décolorer les riants tableaux au milieu desquels vous vous êtes si souvent trouvé jeté; et quand toutes, comme des fantômes, viennent se ruer à la fois dans votre esprit terrifié, où saisir la force de les combattre et de les dompter?

Je vous l'ai dit, la tristesse est mortelle.

Et pourtant, on rit autour de moi; le navire sur les eaux unies glisse hardiment, poussé par une brise ronde et régulière; il n'y a plus de malades dans les batteries joyeuses, il y a des chants sur le pont, et de la mer à courir... Eh bien! encore, c'est tout cela réuni qui redouble cette tristesse à laquelle je succombe.

Si, là ou là, il y avait des ennemis à combattre, des roches aiguës à éviter, un peuple à étudier, des recherches à faire, oh! alors peut-être, contraint par le sentiment du devoir ou la violence des événements et des choses, je lutterais avec profit contre le mal intime qui me dévore. Mais rien, rien que la monotonie d'une navigation sans colère, sans incidents, sans péripétie, sans dénoûment tragique. Dieu! que le bonheur est lourd à porter! Silence! Terre! terre devant nous! Tout le monde est là, accoudé sur le bastingage, les yeux à l'horizon, luttant d'ardeur à qui saluera le premier la roche, la plaine ou le mont dont l'Océan fatigue incessamment le pied isolé. Est-ce une île nouvelle que les feux sous-marins ont soulevée? Est-ce une terre habitée par des peuplades farouches, un sol généreux où les naturels exercent les pieux devoirs de l'hospitalité? Eh! que m'importe! la tristesse s'est plongée dans mon âme; ce qui occupe, ce qui amuse, ce qui intéresse les autres me trouve sans émotion, et c'est à peine si j'interroge l'horizon qui se retrécit... Ne vous ai-je pas appris déjà que Dieu seul était le dominateur de la tristesse!

Terre! crie le matelot en vigie; chacun se place à son poste; je me place au mien, car j'ai aussi un devoir à remplir; mais ce devoir, auquel je me livrais hier encore avec tant d'ardeur, il me pèse maintenant; ce n'est plus un délassement, un plaisir, c'est un fardeau sous lequel je succombe. J'aurais voulu qu'on m'eût laissé dans mon état de torpeur, presque d'anéantissement.

Ce que l'on fait avec dégoût on le fait toujours mal. A tous les jeux, à tous les travaux, à toutes les fêtes, il faut que l'esprit et le cœur soient de la partie; toute impulsion vient de là. Quand il s'échappe de la joie au dehors, c'est que l'âme est trop pleine pour la garder, et ce n'est, hélas! que pour la tristesse que nous trouvons en nous de l'espace. Elle se loge dans dans tous les recoins de nous-mêmes. Plus il y en a, moins elle s'échappe; c'est le corps du malheureux mis à la torture dans un cachot étroit, ses efforts secouent les murs de sa prison sans les élargir.

Cependant je dois me soumettre aussi à la règle qui m'est tracée, et, comme l'esclave à la tâche, je m'incline sous le fouet et la verge de fer.

Un petit point d'abord imperceptible se dresse là-bas sur les eaux, et monte verticalement ainsi que le ferait le grand mât d'un navire; à ses côtés, une seconde pyramide apparait, puis une troisième à peu près de la même hauteur... C'est peut-être une escadre qui croise au sein du vaste Océan. Non, c'est à coup sûr une flotte immense, car voilà de nouveaux mâts qui grimpent à la surfare, et se placent en cercle autour d'un masse imposante, comme le feraient vingt vaisseaux autour du vaisseau amiral dont ils attendraient les ordres.

La brise souffle fraîche; nous approchons de nos amis; nous saurons probablement des nouvelles de notre patrie absente depuis si longtemps, et voilà que chez moi le sentiment qui me brise les membres semble s'amoindrir. Mais l'illusion est de courte durée, la joie est fugitive; le vautour ne quitte pas ainsi sa proie, et la tristesse reprend toute son énergique puissance.

Ce ne sont plus des navires à la mer, ce sont des roches aiguës jetées là par la main de Dieu dans un accès de poétique humeur. Figurez-vous un gigantesque cirque formé d'aiguilles colossales, taillées comme le ferait un sculpteur qui dresserait un obélisque sur un monolithe, toutes debout, telles que des soldats à leur poste d'honneur, prêts à défendre leur drapeau. Au centre est une masse compacte, pointe aiguë, celle-là, mais onduleuse, et formant l'exacte silhouette d'un berceau avec sa tête enlevée, son oreille arrondi, ses pieds qui descendent par une pente douce, et ses flancs bordés et inclinés à pic. On fait plus que de regarder, on admire. Nous approchons encore, et nous pouvons étudier tous les plus petits détails de cet admirable caprice de la nature.

L'île, c'est Pilstard; je vous l'ai dit, un grand berceau. Les clochers pointus sont des pyramides élancées de roches dont la base noirâtre est sans cesse battue des flots, et dont la cime, refuge éternel de myriades d'oiseaux voyageurs, garde une teinte blanche qui de loin complète l'illusion, figurant à merveille le jeu des hautes voiles d'un navire. Chacune de ces roches a plus de trois cents pieds d'élévation, plusieurs en ont le double, et l'île entière est protégée par cette escadre granitique qui dit aux assaillants de se tenir au large, car un navire a toujours tort de venir se heurter contre leurs arêtes en forte saillie, dont le courroux des tempêtes n'a pu même user les aspérités.

Nous voici presque en travers. Maintenant c'est le berceau qui nous occupe. Tous les rares voyageurs qui ont vu Pilstard disent que l'île est inhabitée, qu'elle est inhabitable, qu'il n'y a pas, qu'il ne peut y avoir de source d'eau douce. Voilà cependant, ce me semble, un rideau de cocotiers au pied de la montagne; je vois encore une verdure assez fraîche, des touffes assez vigoureuses, pour que je ne donne pas à l'eau du ciel, fort rare dans ces régions intertropicales, la puissance de les alimenter. Là aussi, plus haut, sur les flancs, je crois distinguer des sillons, et ces sillons ont tant de régularité, qu'on les dirait tracés par la main des hommes. Qui sait? peut-être que les voyageurs ont menti. Qui sait? peut-être que plus tard des rivières et des sources jaillissantes, qu'il serait curieux d'étudier, ont percé la croûte du sol.

Mais le navire marche, et le soleil, qui descend à l'horizon, va bientôt effacer devant nous ce superbe panorama, dont mes regards ne peuvent s'arracher... Silence! silence! car, pour bien voir, il faut parfois bien écouter. Silence! voyez là-bas, derrière un des clochers, un canot qui se meut, qui chemine... Non, c'est un rêve... oui, c'est une réalité... toutes les lon-

gues-vues l'ont saisi, toutes les bouches le proclament : il y a un canot ; le doute est impossible ; le voilà qui met le cap sur nous et fait force de rames ; il est monté par trois hommes ; deux seulement nagent avec ardeur ; le troisième, debout sur l'arrière, nous fait signe d'attendre ; il agite en l'air un morceau d'étoffe blanche... et la corvette suit sa route... O mon Dieu ! si je pouvais descendre à terre ! J'en demande la permission au commandant : elle m'est refusée ; il sait, lui, mieux que moi, s'il y a du danger à mettre en panne, et sa responsabilité est plus grande que la mienne. Eh ! qu'importe le danger ! qu'importe un péril plus menaçant encore ! Il y a là une île qu'on dit inhabitable : un canot s'en détache ; ce canot est monté par trois hommes qui viennent à nous, qui nous font peut-être des signaux de détresse, qui nous font à coup sûr des signaux d'amitié. Oh ! mettez en panne, et tendez la main à des amis ; portons secours à des malheureux. Qui sait si ce ne sont pas des naufragés qui attendaient un navire sauveur ? Qui sait depuis combien d'heures, depuis combien de jours, de mois, d'années, ils sont là, livrés peut-être aux angoisses de la faim et de la soif ? Qui sait combien de temps encore ils attendront l'occasion si heureuse, si inespérée qu'ils tentent de saisir ? Qui nous dit que ce ne sont pas les seuls débris échappés à une catastrophe horrible ? Oh ! que ne donnerais-je pas pour les voir de près, pour les entendre, pour leur serrer la main, et les arracher à ce coin de terre si éloigné de tout continent, si tristement abandonné loin de tout archipel !

Mais je vous le répète, je ne commande pas la corvette, moi ; notre capitaine sait son devoir, et le navire court toujours.

Enfin nous mettons en panne, loin, bien loin de Pilstard la poétique, la mystérieuse, la regrettée ; le soleil s'est caché, la nuit est venue ; la pirogue ou le canot n'a pas osé, dans les ténèbres, poursuivre sa route aventureuse ; il a cherché à regagner son île, son refuge : nous le perdons de vue ; les clochers aigus disparaissent petit à petit sous le voile qui les couvre ; tout s'efface derrière nous ; le chemin nous est tracé et ouvert de l'avant ; nous orientons de nouveau, et nous saluons de nos regrets Pilstard l'inhabitable, d'où pourtant s'étaient détachés pour nous voir trois hommes, trois infortunés sans doute, qui nous demandaient appui et protection. Que Dieu leur soit en aide !

Cette fièvre lente qui me consumait et tuait chez moi jusqu'à l'espérance, céda enfin à une volonté au-dessus des volontés humaines, et je pris ma gaieté habituelle. Selon moi, le seul remède véritablement efficace à la tristesse intime et profonde de l'âme est la tristesse de tout ce qui nous entoure. Manger à côté d'un affamé, c'est redoubler sa faim ; rire à côté de la douleur, c'est augmenter ses tiraillements, c'est insulter à la torture, et toute torture outrage et brûle.

Les travaux de chaque jour ne me trouvèrent plus si indolent, si rétif ; tout mon avenir s'embellit de mes beaux jours passés ; je tendais déjà la main à mes amis d'Europe, que je n'espérais plus revoir, et je rêvais de bonheur et de gloire.

J'en étais au premier pas de cette guérison miraculeuse, où la nostalgie jouait sans doute le rôle le plus corrosif, lorsque j'entendis frapper doucement contre les parois sonores de ma cabine.

— Est-ce vous, docteur ?

— Oui.

— Entrez, je ne dors pas.

— Tant mieux, me voici.

— Comment ! c'est toi, mon brave matelot !

— Oui, c'est moi, mille sabords ! qui viens vous dire que je vous méprise.

— Assieds-toi, mon brave garçon.

— Non, je suis mieux debout, car je veux gesticuler à mon aise, et puis je pourrais défoncer ce coffre, oùsqu'il y a du vin, du rhum et de l'eau-de-vie... N'est-ce pas qu'il y a encore de l'eau-de-vie ?... Si je le défonçais, ce serait un grand malheur dont je ne me consolerais jamais.

— Eh bien ! reste debout et dis-moi pourquoi tu me méprises.

— Parce que vous êtes une poule mouillée, parce que vous avez manqué d'énergie : l'énergie, voyez-vous, c'est un cabestan qui fait de la force par force, c'est une arme qu'il ne faut pas laisser tomber à terre ; sans ça vous êtes f...lambé.

— Tu t'es donc aperçu que le marasme m'avait saisi au cœur ?

— Je ne sais pas si c'est ce gredin de M. Marasme ou un de ses cousins ; mais pour ce qui est de la chose, c'est que vous étiez déjà maigre comme une demi-ration, jaune comme un sapajou de Chinois et triste comme une batterie où la dyssenterie vient s'asseoir. Ça nous faisait tellement bisquer, voyez-vous, que ce matin j'en ai f...iché une pile à Hugues, votre domestique, et que son frère, qui est venu à son secours, en a reçu les éclaboussures.

— Quel vaurien tu es !

— Oh ! ça, je ne dis pas non ; je vous aime trop pour disputer là-dessus avec vous ; mais pour ce qui regarde votre *spline*, comme ils disent, il ne faut pas que ça recommence, si vous ne voulez pas que nous vous f...ichions à l'eau.

— Quelle amitié !

— C'est la vraie, c'est la solide ! Remarquez, du reste, que je ne jure plus.

— Tu frises le juron un peu encore.

— Ah ! f...ichtre, on ne guérit pas tout d'un coup. Les B..... et les F..... sont dans la langue française et surtout dans la langue du matelot.

— Aussi je te remercie déjà de tes efforts.

— Bravo ! mais il ne s'agit pas de ça ; je venais, au nom de mes camarades, vous ordonner de nous visiter quelquefois sur le gaillard d'avant, pour écouter nos gaudrioles, les aventures de Marchais, celles de Chaumont et puis aussi les miennes. Votre tristesse, monsieur Arago, nous en donnait un tantinet à tous, et puisqu'il ne nous reste plus que quinze à dix-huit mille lieues à faire, il faut rire.

— Tu remercieras tes camarades.

— Ils étaient si *chose* de vous voir les joues creuses, les yeux morts et la parole fiévreuse, que moi-même je n'ai pas osé, depuis plus de quinze jours, venir vous demander seulement une demi-bouteille de vin ; et pourtant c'est bien peu de chose.

— Tu as fait ton devoir.

— J'y ai manqué, monsieur : mon devoir eût été de vous en demander une entière.

— Mais, mon ami, ma cave se vide.

— Je ne le sais que de reste, f...ichtre ! Plus on perd d'amis, plus on s'attache à ceux qui demeurent. Alors, monsieur Arago, je suis venu vous consoler et vous gronder à la fois ; rendez-moi la pareille : appelez moi ivrogne, et versez.

— Tu sais comment on ouvre le coffre ; essaye encore.

— Ce n'est pas plus difficile que ça, voyez. Une seule, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Deux? eh bien! soit.

— Je t'ai dit une seule.

— Oh! vous avez dit deux. Tenez, je vais le demander à Vial, qui est là-haut sur la grande hune; il doit avoir entendu. Merci. Cré coquin! quel bonheur de naviguer avec des marins de votre espèce!

— J'en ai pourtant assez de ta navigation.

— Laissez donc, vous dites ça à cause des jours de tristesse que vous venez de passer; mais je vous en préviens, si ça vous arrive encore, si nous vous voyons, sur le pont ou sur la dunette, la tête baissée, le front pâle et les lèvres boudeuses, foi de gabier, foi de Petit, je ne viens plus vous demander une seule goutte de vin d'ici à la fin de la campagne... Vous verrez!

Quelques instants après, je remontai sur le pont et vis quatre des meilleurs lurons de l'équipage faisant la conversation avec mes deux flacons de vin, et je souris au tableau.

La bienfaisance ne serait-elle pas le plus puissant remède à opposer à la tristesse de l'âme?

Mais la corvette poursuivait sa route, et, selon toute probabilité, notre première relâche sera à Otahiti. Nous avions, en effet, le cap sur les îles de la Société, et nous saluions déjà de la main cette *Pointe de Vénus* si joyeusement visitée par Bougainville. — Allons-y donc! le but n'est pas là encore; mais le chemin parcouru nous donne des forces pour l'avenir. — Terre! terre! crie la vigie.

Nous consultons la carte: la carte est muette, et il n'y a pas de terre devant nous. La voilà pourtant, elle monte, elle se dessine maintenant; nous faisons une découverte[1]. Oh! si c'était une île comme Bornéo, comme Sumatra, seulement comme Timor! si c'était un archipel nouveau, une colonie comme on en rêvait une au quinzième siècle! si c'était un continent échappé depuis peu du fond des abîmes! La voilà! La terre découverte se déploie dans toute sa majesté: elle a, ni plus ni moins, un quart de lieue de diamètre.

Et c'est pour cela que nous regardons notre découverte comme fort importante pour la marine. Un navire s'ouvre sur une terre vaste et féconde, mais les hommes y vivent; le vaisseau se perd sur un rocher isolé; la mort plane sur tout l'équipage, et le rocher devient une tombe. L'îlot est entouré de récifs sur lesquels la vague se promène avec fracas; la cime est couronnée de quelques arbustes, et les flancs déchiquetés semblent vaincus par les ouragans océaniques. Un nombre considérable d'oiseaux pélagiens viennent chercher un refuge sur cette terre isolée, et les navires voyageurs veilleront bien à ne pas la heurter dans leur route.

Quel nom donnerons-nous à notre découverte? Le nom est trouvé. Rose est la patronne de la femme courageuse qui achève avec nous ce long pèlerinage, cette jeune et vertueuse épouse dont tant de larmes ont accompagné le départ, dont tant de joies ont salué l'arrivée. Pauvre voyageuse! qui a survécu si peu de temps à l'épreuve qu'elle avait acceptée avec tant de dévouement!

L'île s'appellera île *Rose*, et c'est en effet le nom qu'elle porte dans les nouvelles cartes marines...

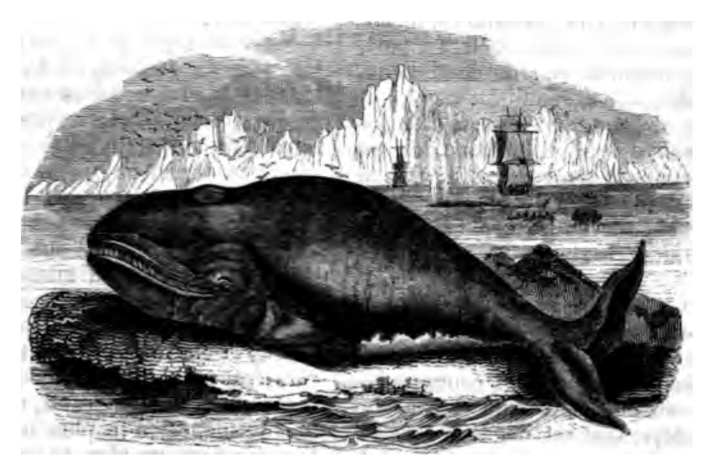
Elle vient de s'effacer dans les flots; elle est seule, basse, désolée, sommet presque invisible de quelque montagne sous-marine dont le pied repose dans le centre de la terre. Tout a disparu, ainsi que l'arc-en-ciel solaire qui semblait auréoler notre frêle découverte[1]. Nous avons à notre gauche les archipels des Amis et de la Société, les îles Fitgi, où vivent des peuplades farouches; nous cherchons un des nœuds du méridien magnétique[2], et nous cinglons vers cette Nouvelle-Galles du Sud, sur laquelle se pavane l'Europe, mais dont l'intérieur sauvage est encore inconnu.

Quel puissant intérêt dans ces nouvelles études!

LVI

EN MER

Rois. — Princes. — Tamors. — Rajahs.



La souveraine des mers.

Puisque c'est une race privilégiée, consacrons-lui un chapitre spécial. C'est bien le moins, lorsqu'on a de sévères pensées à jeter au dehors, qu'on le fasse avec politesse.

[1] Voir les notes à la fin du volume.

[1] Voir les notes à la fin du volume. — [2] *Idem*.

La courtoisie est une demi-vertu, et j'aurais embrassé de grand cœur ce noble ou ce bâtard de noble qui, en menaçant un homme du peuple, lui dit :

— Prends garde, drôle, que je ne t'applique sur le dos vingt-cinq coups de ma canne à pomme d'or.

N'en croyez rien pourtant ; je n'aurais pas embrassé ce faquin ; seulement j'aurais souri à sa menace tout aristocratique. Les Montmorency, les Noailles, avaient des façons plus courtoises, et ils ne se montraient fiers de leurs blasons que parce qu'ils y jetaient eux-mêmes un nouvel éclat. Si l'impertinence est pardonnable, c'est seulement quand elle va du petit au grand, du faible au fort.

Je dis pardonnable : c'est avouer, par conséquent, qu'elle est toujours une faute.

Prendre un ton trop humble en parlant à qui domine, c'est se rapetisser sans grandir l'idole. Vous aurez beau avoir six pieds, vous paraîtrez mesquin si vous vous courbez.

L'égalité parfaite n'est point dans la position : elle n'est que dans les sentiments. Ne mesurez jamais la valeur des hommes à l'espace qu'ils occupent : vous seriez coupable de trop de sottises.

Remarquez encore que d'ordinaire la hauteur du langage est en raison inverse de la hauteur des principes. Cela est logique. Celui qui commande par la noblesse de ses procédés n'a pas besoin, pour être obéi, de l'insolence de ses paroles.

Je méprise l'insolent par nature ; l'impertinent par calcul m'inspire le dégoût.

Que si vous trouvez dans ce chapitre, d'ailleurs si court, quelques expressions à brûle-pourpoint, ne m'en punissez pas avec trop de colère ; la faute n'en est pas à moi seul.

Le vent de la mer a tout changé en moi, mœurs et habitudes. Demandez : j'étais un petit chérubin, un ange de douceur et de bonté dans ma jeunesse ; la marine m'a gâté ; j'ai pris des allures d'indépendance et de rudesse dont il faut tenir compte seulement à cet élément maudit, qui me promène depuis si longtemps et si rudement d'un climat à l'autre. Rester naïf et pur après tant d'épreuves était une tâche au-dessus de mes forces ; j'ai dû succomber.

Et puis encore, j'essayerais peut-être quelque nouvel effort en faveur de ce qui aurait besoin d'indulgence et de pitié ; mais je veux avoir mon franc parler à l'égard de chefs, de rois, de tamors, de dominateurs, de despotes, c'est-à-dire d'êtres à part, d'hommes privilégiés, omnipotents, de demi-dieux, devant lesquels la foule passe agenouillée.

Permettez-moi donc de me placer aussi dans les exceptions et de me tenir debout en présence de qui a l'habitude de baisser la tête pour entendre. Quand il le veut, le nain se met au niveau du géant.

La route est belle et régulière ; les vents sont constants et d'une tiédeur mesurée ; l'ennui règne à bord : que faire ?

Écrire. Mon titre est trouvé.

Les baleines, les marsouins, les souffleurs, les bonites et les dorades se taisent à la surface des eaux ; aucun nuage aux flancs ténébreux, aux contours bizarres, ne vient nous visiter en passant et nous envoyer ses fraîches ondées ; tout est dans un accord parfait, dans une harmonie assoupissante, et les mollusques phosphorescents eux-mêmes, qui naguère, pendant les nuits les plus sombres, éclairaient souvent l'espace comme des gerbes de feu, ont éteint leur pâle lumière pour ne pas troubler cette quiétude de la nature, qui énerve, glace, désespère.

Il faut lutter pourtant contre un ennemi si redoutable ; il faut essayer de le vaincre pour ne pas en être écrasé. Que faire pour cela ? Je vous l'ai dit : écrire.

O Phéniciens ! c'est de nous surtout, pauvres enfants jetés en pâture aux flots océaniques, que vous devez recevoir et accepter les plus suaves parfums ; c'est nous qui devons vous dresser vos plus somptueux autels. La pensée ne serait rien si on ne pouvait la traduire, et c'est vous, inventeurs de cet art merveilleux

De peindre la parole et de parler aux yeux,

c'est vous qui avez rétréci ce monde immense, en rapprochant, à l'aide de vos caractères, peuples et amis séparés les uns des autres par le diamètre de la terre.

Écrivons.

Aussi bien n'ai-je pas tout dit encore sur certains hommes étudiés déjà au milieu de mes courses aventureuses et des périls les plus imminents. En toute chose, d'ailleurs, il faut conclure. J'ai les mœurs : tirons la conséquence. La comparaison m'y aidera ; rien n'est bien jugé quand il l'est dans l'isolement.

Chez nous, Européens, qui vivons sur une terre privilégiée de civilisation et de progrès, qu'est-ce qu'un roi ? Un roi est, à peu d'exceptions près, le fils d'un roi, et voilà tout.

Est-ce beaucoup ? est-ce peu ? Là n'est pas la question, ou plutôt là est une question nouvelle que je ne veux pas résoudre.

Mais ce roi, ce fils de roi, et le fils de ce fils, en savent-ils plus, en sauront-ils plus que les autres hommes qui ne sont ni rois ni fils de rois ?

Il y a à parier mille contre un qu'ils en sauront moins, car ils auront eu moins de temps pour apprendre ; ou, si on leur a appris quelque chose, c'est précisément ce qu'il eût été sage et prudent de leur laisser ignorer.

L'intelligence, ce rayon du ciel *qui va à l'âme*, frappe aussi sur l'âme des rois quand *ils en ont* une. Ce qui leur manque donc, ce n'est pas la lumière, mais bien les occasions de la répandre au dehors. Tant de gens autour d'eux, mais plutôt agenouillés que debout, sont sans cesse occupés de penser pour eux, qui ne daignent pas se donner la peine de penser par eux-mêmes ! Rien n'est commode comme une besogne faite.

Notez bien que je ne vous parle pas des rois entêtés, qui, en général, ne font que des sottises bien lourdes, bien dangereuses et presque toujours ineffaçables ; car ces rois, voyez-vous, sont comme certains animaux rétifs, d'autant plus emportés vers la droite ou la gauche, qu'on veut, à leur profit, les diriger vers le côté opposé. Pour moi, je ne sais pas encore si j'aimerais mieux un maître têtu qu'un maître bête, car j'avais oublié de vous dire qu'un roi de notre pays est un maître. Vous le savez maintenant aussi bien que moi.

Mais dans un grand nombre de pays que j'ai parcourus et étudiés, il n'en est pas ainsi, mes frères. Un roi, c'est un chef, comme en Europe, et ce chef, c'est le plus fort, le plus grand, ou le plus intrépide, ou le plus prudent, ou le plus intelligent et le plus sage. Ceci n'est pas un rêve, je vous l'atteste ; ceci est une belle et bonne vérité qui a résisté et résistera longtemps encore à nos efforts pour l'étouffer.

Suivez-moi.

L'intérieur du Brésil a des chefs ; ces chefs commandent à des hommes réunis en bourgades, en villes, en camps, en masses mouvantes ; ils ordonnent

les marches, les haltes; ils décident de la paix et de la guerre; ils ont, dans les délibérations, la voix plus haute que les hommes de la même tribu, car, eux, ils ont passé par toutes les épreuves et en ont triomphé avec grandeur d'âme.

— Tu as, toi, fait une action d'éclat : eh bien! viens ici, et que nous traçions sur ta figure ou sur ton corps quelques lignes profondes qui, en creusant les chairs, diront ton courage. Si tu grimaces au moment de l'opération, si tes doigts se crispent, si tes dents se serrent, retire-toi; tu n'es pas digne d'être chef; tu obéiras, puisque tu ne sais pas commander à la douleur, puisque tu lui cèdes et qu'elle te fait trembler. Un chef de Païkicés a plus de mille ciselures sur ses chairs, et pas une, même celles qui ont été faites sur les parties les plus délicates, ne l'a vu sourciller. Oh! cet homme-là peut commander maintenant, et il commande en effet. Si chez nous il fallait être roi à force d'égratignures, quel bouleversement, grand Dieu! La douleur physique est comme le froid : la première décourage de toutes les autres.

Les Mondrucus et les Bouticoudos ne procèdent pas autrement que les Païkicés à la nomination de leurs chefs : c'est celui d'entre eux dont la case est le plus richement tapissée de crânes ennemis; c'est celui qui a le plus de chevelures dans son butin; c'est à celui-là qu'on se fait un devoir d'obéir. Je comprends à merveille les rois de cette sorte.

Voyez encore les Gaouchos, ces intrépides dompteurs de jaguars, ces maîtres de l'espace, qui, armés de leur terrible lacet et de leurs boules, s'enfoncent dans les solitudes des plaines et des forêts. Quel est leur chef? Ou ils n'en ont pas, ou ils ne se courbent que devant le plus agile, devant le plus intrépide, eux si insolemment debout et vaniteux en face des Européens ou des hommes civilisés de l'Amérique, chez lesquels ils viennent vendre le produit de leur chasse miraculeuse.

Voyez, voyez, plus loin, partant de Rio-de-la-Plata jusqu'au détroit de Magellan, jusqu'à l'île de l'Ermite, ces minotaures fabuleux, toujours ou presque toujours à cheval, traversant les immenses *pampas* et faisant comme les Gaouchos, mais moins audacieusement, une guerre de chaque jour aux tigres, aux lions et aux autruches de leur pays encore inconnu. Demandez-leur quel est leur chef, demandez-leur s'ils en ont un et à quelles conditions ils l'ont accepté; ils vous diront :

— Notre chef, à nous, est celui qui ne tombe jamais du cheval, qui le guide le mieux de la voix et de l'éperon dans les déserts, où seuls nous pouvons vivre. Notre chef, à nous, c'est le plus habile nageur, c'est le plus fort d'entre les plus forts, c'est surtout le plus brave.

Les Patagons, cette race d'hommes formant sur la terre une race à part, mais que certains voyageurs ont eu le tort de représenter comme des géants de sept ou huit pieds, quoique ce soit en effet le peuple le plus *grand* du globe; les Patagons, que n'ont pu corrompre ni tenter les mœurs efféminées de nos villes indolentes, suivent la règle commune des nations indomptées, et s'ils se donnent un chef dans une expédition hasardeuse, le choix tombe toujours sur celui qui ose dire et sait prouver qu'il est le plus courageux et le plus habile.

Courons du sud au nord de l'Amérique, allons d'un pôle à l'autre.

Ne vous a-t-on pas dit les chants de mort des Canadiens non civilisés, alors que, prisonniers et enchaînés, les vainqueurs procèdent par d'horribles tortures à leurs vengeances si raffinées, pour la paix éternelle de leurs frères dans les combats? Ceci n'est pas la tradition douteuse, c'est l'histoire des temps modernes, c'est l'histoire des hommes d'aujourd'hui.

Que font les peuples farouches de la Cafrerie? Ce que font les nomades indigènes du Brésil. Si dans une rencontre un guerrier se distingue plus que le chef qu'on avait choisi, sa bravoure est pesée dans la balance, et quand le fléau penche de son côté, c'est lui qui, pour une expédition prochaine, sera à la tête des combattants. Les Cafres sont des hommes de rapine et de guerre; vous comprenez que si c'était un pays de science, le même usage y serait adopté, on nommerait chef le plus lettré.

Et si, en remontant l'Afrique vers son centre, vous visitez ces peuplades sauvages qui forment entre elles tant de nuances qu'on ne les dirait plus enfants de la même terre, que trouvez-vous toujours? La puissance entre les mains du plus éprouvé. Mais qui donne cette puissance? qui décide de la plus grande valeur de celui qu'on investit du pouvoir? Est-ce un seul individu? sont-ce plusieurs? Non, c'est la bourgade tout entière. Ce n'est le plus grand nombre qu'alors que tous ont dit leur opinion. Entre deux ou trois concurrents le choix est bientôt fait, et l'on n'en vient jamais aux mains pour nommer le chef. On s'assemble dans une plaine, chaque compétiteur se place sur un point différent, les partisans de l'un et de l'autre le suivent; celui qui l'emporte est reconnu, on lui obéit.

A la Nouvelle-Hollande, sur la terre de deuil nommée presqu'île Péron, je vous l'ai dit, je crois, les quinze ou dix-huit malheureux indigènes qui vinrent rôder autour de nos tentes semblaient obéir au plus âgé d'entre eux. Ne serait-il pas sage d'en conclure que c'était le plus prudent et le plus expérimenté?

Les rajahs qui règnent en vrais despotes sur les féroces habitants de Savu, de Solor, de Denka, de Dao, de Rottie et de Timor même, sont des courages éprouvés dans plus d'une bataille, quoique chez la plupart, grâce peut-être au contact de l'Europe, qui vient s'asseoir et trôner à leur côté, on trouve déjà une teinte de civilisation qui les appauvrit et qui leur enlève leur caractère primitif.

Certes, au respect que les anthropophages d'Ombay témoignaient au vieux rajah accroupi sous le multipliant où il s'était flatté de goûter à la tendreté de mes membres et de ceux de mes camarades, je ne fais nul doute que ce bras alors si grêle, et qui s'appuya si gracieusement sur mon épaule, n'eût, au temps de sa vigueur, dépecé quelques ennemis ou voyageurs moins heureux que moi.

Le roi de Guébé, ce *capitan-sapajou* si leste, si oseur, si bavard, si intrépide, sous la parole duquel ses sujets courbent si humblement la tête; ce hideux prince, que Petit regardait avec tant de bonheur, n'était-il pas le plus intrépide de tant d'hommes intrépides? Ne comprenait-il pas le commandement? Avait-il l'air seulement de prendre avis de ses ministres? Ne leur imposait-il pas silence d'un mot, d'un geste, d'un regard, sans se soucier le moins du monde de leur déplaire ou de les humilier? Si jamais prince m'a donné une idée exacte du pouvoir absolu, c'est bien cet effronté chef de forbans, balayant avec ses belles caracores les mers des Moluques, et allant peut-être étaler son insolence sous les canons et le pavillon des comptoirs européens. Non, ce n'est ni le hasard ni la naissance qui l'ont nommé chef de Guébé; non, il ne se maintient pas à son poste à l'aide de ses ancêtres, à moins que ces ancêtres

n'aient toujours été comme lui. S'il règne, s'il gouverne, s'il fait à son gré trancher des têtes ou jeter des hommes et des jeunes filles à la mer, si on lui obéit, en un mot, c'est qu'il est sans doute, ainsi qu'il nous l'a prouvé, le plus intelligent de tous; c'est que, dans les occasions périlleuses, il est le premier à son poste, et paye de sa personne aussi bravement et plus bravement que ceux qui l'ont nommé et le maintiennent leur capitan.

Je n'ai vu ni à Waigiou ni à Rawack aucun chef, aucun tamor, aucun rajah, aucun capitan.

A Rawack, il ne doit y avoir de concurrence que pour l'asservissement; l'intelligence est du luxe pour qui n'aspire qu'à obéir. Le premier indigène de ces contrées qui s'avisera d'avoir une idée saine de morale et qui essayera de la faire comprendre, sera traité de fou et châtié, ou déclaré Dieu et adoré à genoux. Hélas! l'époque de la métamorphose de ce groupe d'îles ne se devinait même pas dans les siècles à venir.

Que vous dirai-je des Carolins, dont j'aime tant à parler, et sur lesquels mes souvenirs se reposent avec amour? C'est ici surtout que mon système trouve une exacte application. Tout tamor est un homme supérieur; il n'est point tamor s'il n'est pas tatoué des pieds à la tête; il n'est point tatoué, s'il n'a guidé un pros mieux que ses frères au milieu des brisants, s'il ne sait pas le cours des étoiles, si sa force et son habileté ont été trouvées en défaut dans diverses circonstances.

Le tamor des Carolines a sur le corps des dessins gracieux qui ont dû le faire souffrir sans doute, mais moins pourtant que ne doivent le faire ceux des Nouveaux-Zélandais et des sauvages brésiliens; tandis que chez ceux-ci ces dessins extérieurs attestent des cruautés et des massacres, chez les Carolins, ce manteau si élégant est une annale vivante qui dira tous les bienfaits, le savoir, l'adresse, la force, l'intelligence. A la bonne heure, de pareilles archives.

Les Sandwich me viennent encore en aide. Ici, comme dans tous les archipels déjà parcourus, c'est la force qui gouverne. Mais l'Europe s'est montrée sur ces hautes terres, où le bois de sandal est une productive spéculation. Grâce aux navires voyageurs de nos contrées, les premières institutions s'effacent, et le souvenir même de Tamahamah ne restera que gravé sur les dos, les bras et les poitrines de ses sujets oublieux et dégradés.

Ainsi donc, quand vous avez dit tamor, chef ou rajah, vous avez signalé le plus capable. Le mot est l'éloge, le titre est la qualité.

Faudra-t-il que l'Europe avance ou recule pour arriver au point où en sont les peuples sauvages? Est-ce en effet reculer ou avancer que de s'affranchir d'une loi qui blesse la raison?

On répond à cela: La loi existe, vous devez la respecter et courber la tête. Eh! qui vous parle de se ruer dessus et de la briser? Je dis seulement qu'elle me semble absurde, et qu'elle me le semble davantage depuis que j'ai étudié les usages et les mœurs de tous les peuples de la terre.

Tout ceci, est-ce de la philosophie? Non, certes, c'est de l'histoire; ce ne sont point des faits douteux, et je n'écris que pour les constater; dès qu'il s'agit de voyages surtout, le doute, c'est l'erreur. Je complète donc.

Selon ma pensée, plus on entre dans la civilisation, moins les rois me semblent dignes d'être rois. Le droit divin est une belle chose que je ne comprends pas, et qu'on aurait bien de la peine à me faire comprendre, car je suis rétif à la logique de certaines gens. A la bonne heure, le droit de succession. Ce sont là de ces principes que la plus épaisse intelligence peut saisir. Vous êtes un homme de génie, et vous régnez, n'importe par quel code; votre fils est un sot, et vous remplace à votre mort ou à votre abdication. Qui osera dire que cela n'est ni sage ni rationnel? Quelques esprits, faux peut-être, et il y en a tant dans le monde, en me comptant ou sans me compter!

Mais s'il est vrai, comme j'ai eu l'impertinence de l'avancer, que plus vous entrez dans la civilisation, plus vous trouvez de rois efféminés, est-il vrai aussi que plus vous vous en éloignez, plus vous rencontrez des rois forts, intrépides, indomptés? les faits sont là pour constater cette vérité. Ce qui fait les rois en Europe, c'est la paresse des autres hommes; ce qui les défait, c'est leur colère. Or, la colère étant un état anormal, il est aisé d'expliquer pourquoi les révolutions qui sapent les trônes sont très-rares, quoique depuis *l'invention* de nos monarchies on puisse en constater un assez bon nombre. Je vous conte des billevesées peut-être; je vous dis là de ces sophismes tellement absurdes, qu'ils vous font lever les épaules de pitié et de mépris Que voulez-vous! c'est le résultat de mes longues courses, de mes stériles études, de mes infructueuses recherches, et probablement aussi de ce soleil de plomb qui pèse sur ma tête. Les circonstances seules sont comptables de ma déraison. Allez-vous châtier, à Bicêtre ou à Charenton, le fou qui blesse ou tue?

Ce serait de la cruauté et non de la justice, et les lois de cette civilisation que vous aimez tant veulent la justice pour tous.

Quand l'aigle plane au ciel, l'espace se fait libre pour laisser toute son indépendance à son royal dominateur; quand la baleine parcourt son empire, tous ses sujets lui ouvrent un large passage pour ne pas gêner ses mouvements de colosse; quand le lion rugit dans le désert, tous ses sujets se taisent et se courbent en signe d'esclavage; quand le boa sillonne de ses anneaux immenses la forêt ténébreuse, les victimes dont il se repait beuglent et tombent déjà vaincus par la frayeur. On dirait vraiment, à voir cet ordre immuable de choses, que la terre n'a été peuplée que pour le délassement de quelques êtres qui ne sont forts que parce que les faibles n'ont pas osé se réunir pour les combattre.

La force, de tout temps et dans tous les pays, a presque toujours été orgueilleuse et brutale. C'est que la force aime à essayer, afin de se donner la victoire, et le fort qui s'essaye écrase le faible. Les lois de la pesanteur ne reçoivent nulle part un démenti

J'ai dit, en commençant ce chapitre, qu'en toute chose il faut conclure. Ne suis-je pas conséquent avec mes principes?



LVII

EN MER

Quel est le plus beau pays du monde?

On m'a souvent posé plusieurs questions fort difficiles à résoudre, par cela surtout que chacun les résoudrait à sa manière, selon ses humeurs, ses caprices, ses passions. Il n'y a guère que les vérités mathématiques qui ne trouvent point de contradicteurs, et encore la logique lutte-t-elle parfois avec assez de bonheur pour en rendre quelques-unes obscures ou douteuses.

Quel est, selon vous, m'a-t-on demandé, le plus beau pays du monde?

Puis, par extension : Quel lieu de la terre préféreriez-vous habiter?

— Oh! messieurs, vous n'avez pas réfléchi.

Allez inviter le Lapon à venir à Paris, vantez-lui la beauté de nos édifices, le luxe, les plaisirs de cette capitale du monde, et vous verrez ce que vous répondra le chasseur de castors.

Ne m'est-il pas arrivé de présenter un tableau délicieux de ma patrie à des hommes habitant un sol marâtre, et de voir sourire de pitié, à la proposition d'une émigration chez nous, des infortunés poursuivis par toutes les privations et les misères?

— Il y a des gens fort riches dans mon pays, disais-je un jour aux heureux habitants de Lahéna.

— Dinent-ils deux fois? me répondit-on.

— Non, mais ils dinent mieux.

— Cela n'est pas possible; vous vous moquez de nous.

Pour des hommes, en effet, qui n'ont que très-peu de mets à opposer à leur appétit, et qui n'en connaissent pas d'autres, le luxe de la table doit être incompris.

— Venez chez nous, disais-je une autre fois à un de ces bons et généreux Carolins dont je vous ai tant parlé; notre pays est si riche, que vous ne fatiguerez plus votre vie à la recherche d'une nourriture qui vous est si souvent disputée par le courroux de l'Océau.

— Avez-vous beaucoup de cocotiers? me répondit celui à qui je m'adressais.

— Nous n'en avons pas un seul.

— Pauvres malheureux, que je vous plains!

Ainsi de chaque peuple, ainsi presque de chaque individu. La vie est sympathique au sol qui nous a vus naître; la vie de l'homme mûr et de la vieillesse est façonnée d'après la vie de l'enfance, et il en est des goûts et des habitudes comme des affections, dont on craint tant de changer. J'ai entendu un jour un petit enfant à qui l'on offrait, pour le désennuyer, la lecture d'un livre qu'il ne connaissait pas :

— Non, non, j'aime mieux *Télémaque*, que je sais presque par cœur.

Il court çà et là une trivialité, une jocrisserie qui pourtant, à mon sens, ne manque pas de raison : Que je suis heureux de ne pas aimer les épinards, car si je les aimais j'en mangerais, et je ne peux pas les souffrir. Je n'ose presque pas vous dire que cette stupidité me parait pleine de logique dans le sens exact et sévère du mot, et je n'oserais non plus vous traduire ma pensée, parce que je ne serais pas là pour l'appliquer à votre réponse.

Eh, bon Dieu! Fontenelle n'a-t-il pas dit qu'il est des bêtises qu'un homme d'esprit achèterait fort cher?

Je gage que si j'avais proposé à un Malais de Timor de venir en Europe, il se fût empressé de me demander si les crics se trempaient mieux chez nous que chez eux, et s'il y avait au moins, pour le déterminer, beaucoup de crocodiles dans nos mers et dans nos rivières.

Quant au farouche Ombayen, il aurait voulu savoir, avant de me suivre, si le sang d'un Français avait plus de saveur que le sang d'un compatriote, et si nos crânes étaient des coupes plus solides que ceux de leurs amis.

N'avons-nous pas vu les sauvages naturels de la presqu'île Péron, épouvantés de notre arrivée, tremblants à notre approche, nous ordonner avec menaces de fuir, et craindre plus que la mort que nous ne vinssions les arracher à leur sol inhospitalier?

Voltaire a dit :

> Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie.

Voltaire n'avait pas voyagé; mais il savait que toutes les affections se logent dans le cœur, et que les yeux ne sont que le miroir qui reflète ces affections ou ces sympathies.

Sans contredit, il y a sur notre planète des terres fortunées pour lesquelles la brise est parfumée et le ciel tout amour. Là, des ruisseaux petillants qui glissent frais et limpides; ici, des prairies émaillées; là, des fruits délicieux pesant sur des arbres au feuillage élégant, qui vous protégent de leurs mobiles toitures; à vos pieds, un sol que la colère des volcans n'ébranle jamais; sur la tête, des myriades d'oiseaux aux plus riches couleurs vous berçant doucement dans un concert de cris gais ou plaintifs et toujours variés; autour de vous, des essaims nombreux d'insectes ailés, d'inconstants et joyeux papillons vous frôlant de leurs ailes diaphanes, comme pour saluer votre bienvenue; partout, en un mot, la variété de la terre, embellie encore par le murmure des eaux et les émanations balsamiques de l'air.

Oh! allons habiter ce ravissant et suave Eldorado, auquel nul autre séjour ne peut être comparé; vite, vite, hâtons-nous, voguons vers le Brésil, vers cette terre privilégiée dont Alvarès Cabral a doté le monde ancien.

— Mais vous ne m'aviez pas dit que là aussi vivait un peuple abâtardi, sans cesse agité par des commotions politiques; vous m'aviez caché que là aussi l'esclave abruti, courbé sous le fouet noueux, ne pouvait, sans péril pour ses jours, dire, même à demi-voix, le nom de sa patrie absente; vous ne m'aviez pas appris que de hideux serpents, de monstrueux lézards, venaient, hôtes incommodes et dangereux, visiter souvent votre domicile, et vous épouvanter de leur cri funèbre et de leur dent envenimée. Il fallait me révéler tout cela au moment du départ, je me serais bien gardé de quitter ma ville natale et de sillonner l'Atlantique à travers tant de périls, et de m'en aller à plus de deux mille lieues de mes amis et de ma famille. Vite, vite encore, rendons-nous sur

le port et partons avec une illusion détruite. Je vous réponds, moi, que si, sur cette terre d'épreuve et de fatigue, vous voulez le bonheur des élus, vous mourrez avec le regret d'avoir cherché l'impossible. Mais si le calme et la richesse du sol brésilien, si la fraîcheur de ses nuits et la douce chaleur de ses soirées, n'ont pas assez de magie pour vous retenir, si vous demandez une vie moins monotone, plus turbulente, plus incidentée, quittez le Brésil, et suivez-moi au cap de Bonne-Espérance, à l'extrémité méridionale de l'Afrique toute sauvage.

Là encore, une ville délicieuse, des promenades charmantes, de superbes allées dans un jardin public, d'où vous pouvez entendre, sans en être épouvantés, le glapissement de l'hyène hypocrite et haletante, et le rauquement du tigre, mêlés aux ténébreux rugissements du lion, dont vous êtes séparés par de solides et épaisses murailles; là encore se presse, dans des foudres monstrueux, le délicieux vin de Constance, dont l Europe est si avide; et tandis que, de votre riant balcon, vous suivez de l'œil les voiles éclatantes du navire voyageur qui vous cherchait aussi, lui, pour vous fuir plus tard, afin d'entrer dans un nouveau monde, vous entendez à vos pieds, dans la rue silencieuse, les claquements si curieux de la langue cafre qui chante le bonheur sous le *sarrau* de l'esclave; et votre oreille tinte bientôt aussi aux grognements sourds du hideux Hottentot, qui rit le premier de son crétinisme et de son avilissement.

Savez-vous bien que tout ce que je vous dis là est fort curieux à voir et à observer, surtout lorsque, après l'étude, vous pouvez tout à votre aise, dans des appartements meublés à l'européenne, vous reposer doucement de vos légères fati_ues, et vous croire encore au sein des peuples les plus civilisés du monde?

— Oui, vous avez raison maintenant; partons pour Table-Bay : là est le bonheur, puisque là seulement sont le calme, le repos et la variété à la fois. Mais gare! gare! à présent; le ciel se couvre, des flots d'une poussière tourmentée tourbillonnent dans tous les sens, le feuillage des arbres frémit, la Croupe-du-Lion s'est effacée sous un quadruple réseau de vapeurs brûlantes, la Tête-du-Diable vomit des flocons fantastiques qui se ruent, comme des escadrons ailés, sur le sommet de la montagne de la Table; *la nappe est mise*, tout se voile, tout se tait un moment... et puis vient le chaos avec ses désordres, la tempête avec ses mugissements, l'ouragan avec ses écrasantes rafales, et les troncs noueux, arrachés du sol pour être vomis çà et là, et les toits enlevés, et les maisons saccagées, et les buffles écrasés sous des ruines, et des ravins comblés, et les mornes aplatis, et la mer refoulée, et les cadavres mutilés des navires étendus sur la plage crevassée.

Le météore a passé : le lion et le tigre ressaisissent leur fureur vaincue, l'hyène se lève péniblement de sa couche d'ossements rouges de sang, l'Océan rentre dans son lit, les habitants respirent à l'aise, et la ville se repeuple en attendant une nouvelle secousse, une nouvelle catastrophe. Voulez-vous choisir le cap de Bonne-Espérance pour votre demeure habituelle? — Non, il y a trop de misère et de deuil à la fois : j'aime mieux une ville moins riante, une rade moins visitée, des esclaves moins soumis, des chants moins bizarres. L'ouragan est un port trop incommode; sa brutalité est trop vorace. Quand le sol tremble sous ses atteintes, comment voulez-vous que les hommes se rassurent? Laissez-moi fuir la ville du Cap; ce n'est pas là mon pays de prédilection.

Je vous ai dit les riants paysages de l'Ile de France et les sauvages aspects de Bourbon; vous connaissez les mœurs douces et hospitalières de ces généreux créoles, pour qui la vie orientale serait encore un fardeau; je vous les ai montrés sous leurs varangues à sveltes colonniles de bois peint en vert, ou sous leurs tendres allées de lataniers et de bananiers, pensifs, attristés, rêveurs, inaccessibles à tout bonheur trop violent, écrasés sous la peine la plus légère, se plaçant à demi assoupis au balancement régulier du palanquin, au chant de l'esclave en sueur. Voulez-vous de Bourbon et de l'Ile de France avec leurs productions équatoriales et leurs demeures européennes? Il y a là cette variété que vous cherchez et qui vous plaît tant.

Eh! ne vous ai-je pas dit aussi le terrible raz-de-marée qui gronde, menace et tue? Ne vous ai-je pas fait entendre les roulements de la foudre, moins bruyants, moins désastreux que ceux de l'ouragan, qui s'empare de tout, brise et mutile tout, joue avec tout, et couvre tout d'un voile funèbre?

Oh! je le vois, vous n'acceptez pas ces deux colonies, et vous désirez plutôt retourner à votre pays, moins calme et moins agité. Rétrogradons.

Peut-être eussiez-vous préféré vous arrêter à Gibraltar, avec ses bouches béantes de bronze, ses habitants si énervés, son mont si aride?

Est-ce que vous seriez tentés par les Baléares, jadis indomptées, aujourd hui esclaves abruties, où, sous de belles allées d'orangers, la paresse respire et s'endort? ou par Ténériffe aux pavés de lave, aux murailles de lave, aux remparts de lave, à la population dévotement libertine, qui prie et se vend à la fois, et vit si tristement près de son pic neigeux et de son volcan éternel?

Non, sans doute; si vous avez des désirs de bonheur, vous ne les assouvirez pas au milieu de la mollesse et de la dépravation; vous ne les accomplirez pas loin de toute civilisation, sous le froc de moines et de religieux de tous ordres, chaussés ou déchaussés, la tête rasée ou les cheveux longs, crasseux et plats, qui absolvent volontiers le crime lorsqu'il se courbe, et lancent l'anathème contre la philosophie qui se redresse. Tout ce qui tient à l'Afrique est sauvage, ignorant ou corrompu, quoique les îles soumises à l'Espagne soient un archipel africain.

Je ne vous parle point de la Nouvelle-Galles du Sud, où une ville européenne s'est élevée sur le sol fertile occupé naguère par des huttes sauvages, cité grande et belle où les vices et le crime se sont purifiés, où les arts ont un culte, et les sciences de fervents apôtres. C'est un ravissant spectacle, sans doute. que celui de ces palais, de ces riantes demeures, de ces vastes hôpitaux, de ces admirables jardins, qui sont venus à l'antipode de la mère patrie révéler les lumières fécondes de la civilisation à des peuplades farouches qui n'ont voulu ni la comprendre ni l'accepter. Je ne vous en parle pas encore, car là aussi, il y a des déserts, des pluies, des serpents noirs, les plus dangereux des reptiles, ceux-là seuls qui osent attaquer et poursuivre l'homme.

Est-ce que vous seriez tentés de vous arrêter à la Nouvelle-Zélande, pays indompté, où le massacre est un jeu et l'anthropophagie un délassement?

L île Campbell, terre la plus rapprochée de l'antipode de Paris, n'offre rien de curieux à voir et à étudier, si ce n'est les énormes montagnes de glaces que les ouragans polaires poussent jusque dans des zones moins tourmentées.

Le cap Horn aura-t-il vos préférences et votre

amour, lui qui chasse au loin les navires explorateurs et qui ne reçoit la visite que des tourmentes australes? Ne fuiriez-vous pas comme nous au plus vite les îles Malouines, dont le sol froid et tourbeux n'a pu nourrir aucun végétal et où peuvent vivre seuls les phoques et les pingouins, dont je vous dirai plus tard l'existence si curieuse?

Est-ce le Paraguay qui sourira à vos désirs; le Paraguay avec ses plaines immenses, ses myriades de chevaux sauvages domptés par les Gaouchos, qui, eux, n'ont été domptés par aucun peuple; le Paraguay, où le jaguar fait entendre ses rauquements funèbres, et où se promène, insatiable comme l'incendie, le bruyant et dévastateur pampero, qui a rasé tant d'édifices et brisé tant de navires?

Encore une fois, non, ce ne sont pas là des pays pour lesquels on renonce à une patrie.

J'ai fait passer devant vos regards effrayés les mornes solitudes de la presqu'île Péron, la triste et froide stérilité des îles d'Irck-Hatigs. . et de Doore, et les dunes de sable et de grès des terres désolées d'Endracht et d'Edels; ce n'est pas là bien certainement que vous essayeriez d'établir votre domicile, à moins pourtant qu'une torture de tous les jours ou une lente agonie au milieu des déchirantes convulsions de la soif ne fût nécessaire à votre esprit malade.

Peut-être serez-vous tentés par l'aspect de Solor, de Kéra et de Simao, où les boas monstrueux se jouent à l'air, immenses balanciers suspendus aux hautes branches par quelques anneaux de leur queue vigoureuse, ou sifflent et s'élancent à travers les bois et les bruyères, rapides comme les flèches des Malais. Qui sait? les hommes sont si bizarres dans leurs caprices! N'a-t-on pas vu naguère deux Anglais, riches, heureux, jeunes, pleins d'avenir, instruits et honorés, s'élancer dans un canot, et se livrer au courant du Niagara et tourbillonner avec l'effrayante cataracte, pour s'assurer si, en effet, le gouffre n'épargnait personne? Un sage géologue d'Edimbourg ne s'est-il pas fait descendre, il y a peu d'années, dans le cratère de l'Etna, d'où il n'a plus reparu à la surface? Pourquoi le boa ne serait-il pas, pour quelques-uns, un visiteur bien reçu, alors que les Malais bâtissent leurs cases à Solor, à Kéra ou à Simao, et que leur vie y coule heureuse jusqu'à une vieillesse avancée?

Timor vous épouvante, et je me flatte que vous détournerez les yeux et votre pensée d'Ombay la sanglante, où l'anthropophagie est peut-être une religion. Diely avec ses bois infestés de reptiles, Koupang avec ses mœurs farouches, Batouguédé avec ses cônes noirâtres, creux et sonores, n'ont laissé dans votre âme aucune image assez riante pour que vous les regrettiez, et je ne pense pas qu'Amboine, où la dyssenterie a si cruellement établi sa puissance, ou Obie, que j'oubliais parce qu'elle est oubliée au milieu de l'Océan, ou Boulaboula, autour de laquelle le flot passe et repasse en fugitif, ou Pissang, que la végétation seule envahit, conviennent à vos goûts. Ce qu'il vous faut, ce que vous cherchez, ce que vous voulez, c'est une terre de repos et d'amour. Oh! alors, fuyez vite tous ces pays que je vous signale: le deuil et la mort les environnent.

La rade de Rawack a beau refléter, paisible, un ciel d'azur, ce n'est pas là ce qui pourra combler vos vœux; respirer n'est pas vivre, et le soleil qui brûle et torréfie n'est plus un astre bienfaisant.

Certes, les habitants si hospitaliers, si généreux des Carolines, sont déjà vos amis; mais leurs îles sont tristes, unies, monotones; il n'y a là ni émotions fortes, ni péripéties qui ravivent, ni catastrophes qui déchirent; le bonheur tiède y est d'une uniformité à laquelle on doit être façonné dès l'enfance; sans cela nul de vous ne pourrait le supporter et il deviendrait un véritable supplice.

Je craindrais pour vous les belles Mariannes, les mœurs bienveillantes de ces nobles et vigoureux Tchamorres que le sang espagnol n'a pu abâtardir; je vous verrais, ainsi que je l'étais moi-même à Guham, prêt à vous reposer pour toujours des fatigues et des vanités de la vieille Europe. Voilant le côté hideux du tableau, je ne vous ai pas fait traverser à mes côtés Assan, Toùpoungan, Maria-del-Pilar, Humata, lieux terribles, habités par la lèpre, qui prend toutes les formes pour vous saisir, vous briser, vous dissoudre. Oh! sans la lèpre, Guham et ses rideaux de cocotiers, Guham et ses bois odoriférants vous retiendraient au milieu de vos courses, et, retirés sous la case paisible, vous vous ririez parfois de la colère des volcans, inhabiles à vous frapper au milieu de vos joies si pures et de vos naïves amours. Et pourtant, à Guham, la tête mollement appuyée sur les genoux d'une nouvelle Mariquitta, si la jeune fille a façonné des cœurs à l'image du sien, vous seriez encore poursuivis par les regrets, pour peu que vous vous fussiez reposés pendant quelques jours sous les riantes plantations de Lahéna la suave, ou au sein de l'ardente population d'Anourourou la vive, la turbulente. Vous cherchez un coin de terre où vous puissiez vivre et mourir sans fatigue, sans inquiétude, sans tempêtes politiques ou tempêtes de l'âme? Je vous l'ai signalé. Ne craignez aucun obstacle pour vos passions, on ne refuse rien à Lahéna, parce qu'on sait qu'un refus affligerait et que toute affliction est incomprise sur ce délicieux coin de terre, où toute volonté est exaucée par le ciel et par les hommes.

Prenez-y garde, pourtant, Wahoo a plus d'attraits encore; et, dans tous les cas, si le calme de la première de ces îles engourdissait un peu vos sens, eh bien! vous pourriez en quelques heures leur rendre leur souplesse et leur énergie au milieu de cette population si active, si gaiement tracassière que je vous ai présentée. De ces deux séjours, prenez celui que vous voudrez, ou plutôt laissez faire au hasard, et si vous n'habitez pas le sol le plus riche du monde, du moins livrez-vous au sein du peuple le plus heureux de la terre.

Mais dire adieu à la civilisation, au pays où les arts et les sciences ont leurs autels; mais ne plus revoir ces superbes monuments de nos années de triomphes et de gloire; mais ne plus entrer dans l'arène ouverte à toutes les ambitions, à toutes les intelligences; ne plus couronner son front d'aucune palme, ne plus sentir battre son cœur aux mots si doux de patrie et de liberté, alors que jeune encore la vie circule active dans les veines, alors que tout s'agite, se meut autour de vous pour de nouvelles conquêtes morales ou industrielles qui dotent un siècle!

Oh! tout cela ne peut se perdre dans les délices des Capoues modernes; tout cela est trop magique et trop puissant pour qu'on ait jamais le lâche courage de n'y prendre aucune part, ou par ses efforts, ou par son enthousiasme. Il y a de la gloire pour qui applaudit à la gloire.

Quel est le plus beau pays du monde? est donc encore une question mal posée, et par conséquent impossible à résoudre. Voici des plaines, des torrents, des cascades, des forêts, des montagnes. Qu'aimez-vous mieux? Choisissez. Voici un climat brûlant, un sol tempéré, un ciel de glace, une mer sans cesse tourmentée; voyez, que préférez-vous? Etes-vous Lapon,

Espagnol, Papou, Mariannais, Zélandais? Apprenez-le-moi, si vous voulez que je prévienne votre réponse. L'inconstance des hommes est sans puissance contre les exigences des climats en harmonie avec la nature du sang qui coule dans leurs veines, et il est des nécessités qu'il faut subir, quelque volonté qu'on témoigne d'abord de les secouer.

Croyez-moi, nous sommes encore moins esclaves de nos passions que de l'habitude; l'habitude est notre plus inséparable amie et notre ennemie la plus constante; l'habitude est une seconde existence que nous recevons comme la première sans que nous ayons le pouvoir de nous y opposer.

Pour bien saisir ces vérités, que je traduis ici entre mille autres qui se croisent et se heurtent en ce moment dans ma tête, il faudrait que vous eussiez voyagé comme moi. Vous êtes resté stationnaire? Oh! alors prenez mes paroles comme un fait accompli, vous êtes inhabile à me combattre et à me vaincre. Qu'est-ce que je vous demande? Ce que votre esprit paresseux est dans l'usage d'accorder. Ne vous êtes-vous pas interdit toute lutte avec la réflexion? Voyager c'est penser, et vous ne quittez pas votre fauteuil.

On ne voyage pas seulement pour courir le monde. En visitant chaque jour des pays nouveaux, le corps peut être immobile alors que la tête embrasse tout l'univers; celui-ci interroge les ressorts de l'architecture de l'homme, celui-là le siége de ses appétits, un troisième fouille dans l'histoire des âges et se bâtit un monde nouveau sur le monde englouti par les siècles. L'un étudie la philosophie des peuples pour se faire une loi selon la raison; l'autre, plus audacieux, va arracher les secrets de Dieu sur le trône même où il siége au milieu de ses globes de feu, dont la couleur, la marche et la grandeur ne sont plus pour lui un mystère. Ceux-là voyagent aussi, et leur course est longue et laborieuse, je vous jure.

Hélas! l'aveugle seul devrait reposer sa vie sous les bananiers de Lahéna! car c'est un terrible tourment, voyez-vous, que celui de l'homme de progrès et d'ambition, qui sent que tout marche et grandit autour de lui quand lui seul est stationnaire, et qui ne peut faire un pas sans tomber dans l'abîme ou se broyer le front contre un obstacle.

L'aveugle est le valet de son valet, l'esclave de son chien, le jouet de tout le monde. A son aspect, l'amitié meurt, la tendresse s'en va, et le mot pitié se pose seul sur les lèvres et dans le cœur.

L'aveugle ne devrait avoir ni amis, ni frères, ni mère... alors peut-être aurait-il assez de raison et de logique pour sentir que l'inutile est partout un vice, et que tout vice est un mensonge dans l'harmonie du monde.

Quelle est la patrie de l'aveugle?

La tombe.

LVIII

EN MER

Ponentais. — Levantins.

J'aurai des partisans et des contradicteurs; c'est le lot de quiconque émet hautement son opinion. Vais-je allumer des querelles? je ne le crois pas. Vais-je faire naître des discussions? cela est certain. Quand l'amour-propre est en jeu, il devient fort difficile que l'irritation ne fermente pas dans une forte poitrine, et l'on sait si le matelot est de nature inflammable, quoique vivant au milieu des eaux. Il y a vingt questions à résoudre à côté de celle que je vais poser. Que vaut-il mieux : entreprendre un long



Levantin.

voyage avec un équipage homogène, ou avec des matelots de caractères opposés? Vous qui êtes plus habiles et plus expérimentés que moi, prononcez, faites un livre là-dessus; ce sera, je vous le jure, un livre fort utile à consulter, un livre qui aura cours dans toutes les parties du monde; car le matelot n'est, à proprement parler, d'aucun pays, ou plutôt il est de tous.

Eh bien! je me trompe dès mon début. Le matelot, le vrai matelot n'est pas seulement d'un royaume, d'une province, d'une ville, il est d'un bourg, il appartient à telle famille, il est fils de tel père. La généalogie du matelot comme je le comprends est pour son bien-être présent un brevet honorable ou un titre de réprobation; son parchemin à lui, c'est le nom de son village, c'est le nom de son frère ou de son père; et cela est si vrai, qu'en parlant de sa maison (car c'est une noble maison que celle d'un excellent matelot), il ne manque jamais dans ses narrations de se dire, à l'exemple des héros d'Homère, fils de Surcouff, ou frère de Bavastro, ou cousin et neveu de Paul et de Thomas.

Le matelot se pare de toutes les gloires de son père, et il s'écrie en parlant de lui: « En v'là un qui en a filé des rubans de queue! En v'là un qui a mordu dans du cuir salé! » Et le bonnet du conteur ne couvre plus sa tête, et dans ses yeux ardents roulent de chaudes larmes. Ainsi le vrai, le plus beau patrimoine du matelot, ce sont les services de son père.

Quels sont les meilleurs matelots? quelle est la navigation qui convient le mieux aux uns et aux autres? En général, un matelot de dix-neuf à trente ans vaut-il plus ou moins qu'un matelot de trente à quarante-cinq?

Je vous assure que ces simples questions ont une haute portée, et que celui qui les résoudrait logiquement aurait rendu un grand service à la marine.

J'entends à ma droite un vieux capitaine me dire



Ponentai.

que nulle de ces questions ne fait plus doute, et que tout vieux marin sait à quoi s'en tenir. J'ai à ma gauche un jeune officier qui se rit de mon ignorance et me prouve par A + B que j'enfonce une porte ouverte.

Le premier s'est prononcé en faveur des Ponentais, le second a donné la victoire aux Levantins.

Vous voyez donc bien que, puisque vous n'êtes pas d'accord vous-mêmes, un grand nombre d'autres peuvent ne pas l'être aussi et que le problème reste encore à résoudre. Et d'abord doit-on choisir un marin pour juger un marin? Au premier coup d'œil cela semble tout naturel: c'est un peintre qui juge un tableau, c'est un architecte qui juge un monument, c'est un bottier qui apprécie une chaussure. Et pourtant, en y réfléchissant un peu, on serait tenté de croire que ce qui vous avait paru au premier coup d'œil tout clairement résolu, est réellement illogique. Vous allez vous prononcer entre un matelot de Brest et un matelot de Toulon.

— D'où êtes-vous?

— De Brest.

— Taisez-vous, je vous défie d'être pur de toute prévention. J'en dis autant à vous, capitaine des ports de la Méditerranée. Nul ne doit être juge dans sa propre cause. Mais alors que faire? Prendrez-vous pour arbitre un citoyen de Paris ou d'Orléans? Pourquoi pas, si ce citoyen échappé aux travaux du cabinet, aux boues des rues, aux querelles des cochers, aux bateaux qui remontent la Seine ou à ceux qui la descendent jusqu'à Rouen, a parcouru les mers, étudié les climats et les hommes; ses habitudes d'observation le rendent sans qu'il s'en doute observateur; *lui aussi est peintre*, et il court d'autant moins de danger de se tromper qu'il n'a nul penchant à flatter, nulle passion à satisfaire. Ce n'est pas ma cause que je plaide ici, c'est celle des matelots en général; je consens à la perdre pourvu que vous vous donniez la peine de la gagner. Il est souvent ridicule d'avoir raison pour soi seul. Jetez vos rayons au large et faites que chacun s'en éclaire.

Je suis incapable de manœuvrer une yole, et cependant j'ai fait le tour du monde. A vingt ans à peine j'avais sillonné la Méditerranée dans tous les

sens sur le brick l'*Adonis*, commandé par le brave capitaine Lebas, et c'est à grand'peine si j'ose monter sur une barre de perroquet, ce que j'ai néanmoins tenté une fois, et il m'en souvient. Les opérations les plus simples à l'effet d'orienter un navire, c'est tout au juste si je les comprends; jamais je n'ai essayé de prendre un ris ou de carguer une brigantine. Je défie un seul de mes compagnons de voyage d'assurer et de soutenir devant moi qu'il m'ait aperçu à cheval sur le beaupré. Nul ne vous soutiendrait que je sache amarrer fortement une *drisse*, ni que je sois capable de faire le plus simple des quinze ou vingt nœuds que tout matelot sait par cœur et les yeux fermés. C'est tout au plus si, au moment d'une bourrasque, on aurait daigné me mettre une *corde* à la main pour la larguer au coup de sifflet convenu, ou si, sur la dunette, j'ai su tenir adroitement le loch, incertain même, en l'écrivant, de l'orthographe du mot: eh bien! en dépit de ces concessions, que je vous fais aussi larges que possible et auxquelles je vous permets de donner plus de latitude encore, en dépit de cette ignorance de la marine que je puis avouer sans honte, je maintiens que l'homme qui passe quelques années sur un navire bariolé de marins de tous pays, est plus capable de les juger, alors qu'il s'est donné la peine d'observer, que l'officier même, en présence duquel ils se travestissent assez souvent.

Telle mer convient à tel équipage, telle navigation convient à tel autre, c'est là un point qu'on n'a nul besoin de débattre. Tout capitaine qui fera un long voyage dans la Méditerranée, au milieu des Archipels, dans le Bosphore, sur les côtes d'Afrique, préférera, soyez-en sûr, le matelot levantin au matelot du nord ou de l'ouest. Cette turbulence rétrécie des lames, cette diversité de position si fréquente qui a fait dire aux vieux loups de mer que la Méditerranée était un *plat à barbe* dans lequel on ne pouvait virer de bord sans avoir le beaupré à terre, cette nature végétale qui s'élève des côtes et lui rappelle sans cesse son pays, cette température à peu près égale à laquelle il est habitué, son costume chéri, qu'il retrouve si fréquemment, son idiome même, dont un grand nombre de mots ont tant d'analogie avec ce parler bref, rapide, énergique, dont il fait son idole, tout cela lui laisse croire qu'il n'est qu'à deux pas de sa famille, qu'il peut la revoir du bord, qu'il n'a qu'à élever la voix pour s'en faire entendre, et que s'il a quelques sous dans sa poche, il peut entrer joyeux dans le cabaret qu'il a quitté la veille.

L'inconstance du Levantin est d'ailleurs devenue proverbiale; et s'il se plait tant dans la navigation méditerranéenne, c'est, je vous le répète, que du haut du mât il est rare qu'il n'aperçoive pas à l'horizon une terre à peu de chose près semblable à celle où se rattachent tous ses souvenirs d'enfance. Le matelot levantin depuis Nice jusqu'en deçà de Marseille crie et jure dès qu'il se réveille jusqu'au moment où il s'assoupit. Dans ses rêves il jure encore, car les rêves ne sont guère que le reflet de la vie réelle. Il jure dans la colère et dans le calme, il jure en vous remerciant du service que vous venez de lui rendre, et il jure sur le refus dont vous venez de l'affliger. L'amitié que vous promettra un matelot de Toulon se formulera par un serrement de main ou un grand coup de poing sur l'épaule escorté d'un terrible juron. Il jure et fait rage quand sa pitance est grêle et qu'il se voit condamné à la demi-ration, il jure et fait rage si les vivres sont abondants et le vin d'excellente qualité; on dirait que son existence est une colère permanente. Eh! bon Dieu, il est gai, il est heureux, et il jure plus vigoureusement que jamais en apercevant sur le rivage qu'il va atteindre sa mère ou sa *zentille dulcinée*, qu'il aborde avec un gros et sonore juron. Le Levantin né sourd-muet devine ce langage, et il jure lui aussi entre ses lèvres et dans sa poitrine.

A vingt pas de distance, vous pouvez aisément et fidèlement traduire le langage animé du Levantin. Il a deux parlers, lui: la parole et le geste; il craint de ne pas vivre assez, il double ses heures, il a hâte de finir ce qu'il commence parce qu'il a autre chose à faire. S'il parle d'un homme à cheval, d'un escadron au galop, vous entendez le bruit des coursiers; s'il est question d'une bourrasque, vous voyez les flots écumeux se ruer sur la plage; vous ne perdrez pas une seule qualité, une seule protubérance de la belle qu'il courtise; s'il a fait une excellente ribote, vous êtes aviné avec lui; s'il rame, vous entendez le bruissement des avirons absents, et quand il dit que dans un pugilat il a eu l'œil poché ou le nez écrasé, soyez sûr qu'il va devenir victime involontaire de sa narration.

Le matelot levantin est sobre par excellence: de l'ail, du biscuit, une tranche de bœuf, voilà ce qu'il aime, et vous lui rendez le plus signalé des services en lui permettant de temps à autre de se préparer une matelote ou une *bouillabeysse* nationale.

Le Levantin est bavard, vaniteux, rancunier; si pour une manœuvre difficile vous donnez la préférence à un Ponentais, soyez convaincu qu'il y aura, tôt ou tard, pour ce fait seul, pugilat entre les deux champions. Ce qu'il vante surtout en lui, c'est la qualité qu'il ne possède pas persuadé qu'on a déjà distingué celles par où il brille.

— Tu ne sauras donc jamais serrer une voile?

— C'est moi *que ze la* serre le mieux du bord.

— Tu ne vaux pas un sou à la barre.

— *Z'y* vaux un million de milliards.

Le Ponentais vous dit tout simplement, quand vous lui demandez son pays: Je suis de Brest, de Rochefort ou de la Rochelle, tandis que le Levantin tire vanité de sa patrie.

— Qu'es-tu?

— Matelot.

— De quel pays?

— De la Seyne ou de Toulon.

— En France?

— Non, en Provence.

La Provence est en effet un sol à part, elle a des mœurs à part, des habitudes qui lui sont propres, et s'il importe peu à un marin de Brest qu'on le croie méridional, le méridional de Toulon ou de Marseille se trouvera presque offensé qu'on puisse se méprendre sur le lieu de sa naissance.

Est-ce là une noble vanité ou un orgueil ridicule? Ce n'est pas à moi de résoudre la question.

Un jour que, dans un gros temps, un Ponentais tenait le gouvernail d'une main assurée, et que l'officier de quart le complimentait, un de nos matelots levantins haussait les épaules en pitié et lançait des regards de fureur contre celui qu'on avait l'air de lui préférer.

— Pourquoi cette colère et ces gestes? lui dit l'officier.

— Parce que.

— Tu n'as pas une meilleure raison à me donner?

— C'est la bonne. C'est la *plus bonne, la plus meilleure*.

— J'en demande pourtant une autre.

— C'est vrai, vous faites là des *mamours* à ce gabier, et il vous fait des embardées qu'on ne sait seulement pas où est la route.

— C'est que la lame est haute.

— Et quand elle le serait comme dix montagnes, on ouvre l'œil et on pique droit. Si *z'étais* à la barre, *ze me sargerais* de mettre le beaupré dans le trou d'une aiguille.

— Place-toi à la barre, je veux connaître ton savoir-faire.

— A la bonne heure, je vous estime.

Le Toulonnais prit le gouvernail d'une main robuste; mais, l'expérience lui manquant, les embardées étaient immenses.

— Eh bien! lui dit son rival, ce trou d'aiguille, tu ne le trouves guère.

— *Ze le serche*, lui répondit le Levantin sans se déconcerter.

Le mot est devenu traditionnel.

Le matelot ponentais se distingue du levantin par son flegme et son mutisme. Je ne vous dirai pas qu'il est plus brave que l'autre, mais je crois qu'il l'est plus longtemps. Le premier, c'est le salpêtre qui petille, éclate et tombe; l'autre, le flot de lave qui envahit et brûle: le Toulonnais se lasse vite; le Breton, moins bouillant, a une colère de plus longue durée. Ceci n'est, quant aux travaux du bord, que pour les cas exceptionnels. Dans les jours paisibles comme dans ceux où les menaces de la mer sont vives, quoique sans tourmente, le matelot des côtes ouest de la France fait son devoir en homme qui sait que c'est là son métier, que la tâche ne lui est pas tant imposée par ses chefs que par sa propre conscience, et, s'il pense au salaire, il est capable de redoubler d'ardeur afin de prouver que ce salaire même est bien gagné, bien con us.

Lui, par exemple, quand il jure, c'est qu'on a blessé son orgueil de marin; quand il jette à l'air ses énergiques paroles, qui ne disent quelque chose que par la violence avec laquelle elles bondissent, c'est qu'une manœuvre a été gauchement exécutée et qu'il a honte d'avoir si mal compris, si mal secondé les ordres donnés. Le juron du Ponentais est comme une sorte de réprobation de sa conduite, c'est un reproche brutal qu'il s'adresse, et pour peu que vous feigniez d'être de son avis, il va appliquer sur sa propre joue un vigoureux soufflet. Ne craignez pas que le Levantin en agisse de même: si la *sose* va mal, c'est le voisin qui recevra *l'atout*, et son poing fera l'office du marteau.

Les amateurs des *bouchons* des ports de Brest, de Rochefort ou de la Rochelle ne se grisent ni plus ni moins que ceux de Toulon, de Marseille ou de la Seyne; seulement, comme *ils portent mieux la voile*, car leurs vins ne sont pas aussi capiteux que ceux du Midi, on les croirait plus disposés à hanter des cabarets, cause première et fatale de la décrépitude précoce des marins de tous les pays.

Au surplus, l'économie n'est la vertu dominante d'aucune des deux espèces dont j'esquisse le caractère, et j'ai entendu Lévêque, un des plus habiles contre-maîtres de notre bord, répondre à un homme qui lui demandait si sa bourse était bien garnie : « *J'ai vingt-quatre bouteilles*, » voulant dire qu'il avait douze francs et que la bouteille de vin se vendait cinquante centimes. Ces hommes-là comptent par bouteilles, litres, chopines, comme on compte chez nous par francs, sous et deniers. Ce Lévêque était un type aussi curieux peut-être que Petit et Marchais, mais âpre comme une étrille et taciturne comme un chartreux. Je vous le ferai connaître un jour.

Quand une querelle s'engage entre Bretons et Normands, il est possible qu'il n'y ait point rixe; j'en dis autant des luttes entre nos matelots méditerranéens; mais si de *gros mots* sont échangés entre Toulonnais et Bretons, oh! soyez sûr alors que le combat sera long et rude; placez-vous à l'écart des deux champions, car les éclaboussures vont au large et elles font plus que taches simples sur les habits. Pour des gens taillés de la sorte, pour des charpentes soudées de bitumes, pour de semblables natures toutes cimentées de goudron, un œil poché est une caresse, un nez aplati est une croquignole, une mâchoire ébranlée est un léger coup de vent qui ne chavirerait pas la plus petite yole. Mais quand ils y vont tout de bon; quand il y a injure grave à laver et qu'ils se mesurent en présence de témoins qui font cercle en se croisant les bras, quand ils ont déposé leur veste sur un buisson, de peur que l humidité ou la poussière ne la *détériore;* quand ils ont retroussé leurs manches, craché deux fois dans leurs battoirs de fer et rejeté leur chique, oh! c'est un roulement de coups de poings à démâter une frégate, c'est une cascade qui s'engouffre dans de profonds souterrains, c'est une nuée de blanchisseuses actives à leur besogne, c'est le retentissement de deux chevaux au galop; on ne sait pas au juste qui reçoit et qui donne; le sang jaillit, les vêtements volent en lambeaux, les cheveux flottent en l'air, la sueur et l'écume se font jour à travers les pores, et, au milieu de tout cela, pas un cri, pas un juron, pas une plainte, pas un soupir qui accuse la douleur. Enfin un homme tombe... tout est fini... Est-ce lui qu'on entoure? Non. D'abord le vainqueur pour les félicitations, plus tard le vaincu pour les doléances.

Je vous ai dit la petite lutte; mais il n'est pas rare qu'après ce combat particulier, une bataille générale n'ait lieu; bataille rangée, mêlée terrible, sanglante, acharnement infernal contre lequel une population entière s'arme vainement, et presque toujours terminé par des jugements et des condamnations capitales. Que d'autres vous les racontent; moi, je reviens à ma théorie pour l'appuyer, en dépit des tristes exemples que j'ai cités.

Les discussions de bord entre Ponentais et Levantins roulent presque toujours sur les fatigues et les dangers des diverses navigations auxquelles chacun d'eux est le plus souvent exposé. D'après le premier, les Océans offrent des périls infiniment plus grands que la Méditerranée, et il raconte à ce sujet, dans le seul but d'humilier son rival, des choses à peu près vraisemblables. S'il parle de la hauteur des lames, il ne manque jamais de faire le raisonnement suivant, qui semblerait tout d'abord fort logique :

— Qu'est-ce que la Méditerranée? Vous le savez, un plat à barbe, un simple plat à barbe; or donc, ce susdit plat à barbe étant trois mille fois plus petit que le bassin où nous naviguons, il s'ensuit tout naturellement que cette mer où vous barbotez, c'est absolument un coup de poing donné par un criquet de mousse qui joue, à côté d'une giffle administrée par Marchais en colère; ça ne se compare pas, ça n'est pas de la même famille; un petit verre d'eau douce ne peut se mesurer avec un baril d'eau-de-vie, une yole se brise en miette contre un trois-ponts, et votre Méditerranée est un crachat de notre Océan.

A ces belles phrases jetées sur le gaillard d'avant, où la logique des mots est si précise, le Levantin commence par se mordre les lèvres, puis il mâche son tabac avec plus de vivacité que de coutume; il roule ses

deux ardentes prunelles, se gratte le front, salive cinq ou six fois, et, posé sur ses hanches et se croisant les bras comme Spartacus, il répond (je vous fais grâce des jurons d'usage) :

— Sais-tu bien, mon petit ami, que tu blagues à merveille, et que, si on t'écoutait, la Méditerranée ne serait bonne qu'à porter des puces dans des coquilles de noix? Eh bien, *ze* te dis, moi, matelot de Toulon, que ton *Oc-céan* est un *hipproprotrame* qui n'est bon qu'à remplir de la place. Il fait du bruit, c'est vrai, mais voilà tout. Il crie, il se gonfle comme un ballon, il se fait des bosses comme un *sameau*, il s'agite comme un phoque, comme un éléphant de mer; mais il y a toujours de l'eau devant soi et on peut filer ses nœuds pendant trois mois sans rien craindre. Tout colosse n'écrase pas, et il y a des petits animaux plus *danzereux* que les plus grands. La Méditerranée, vois-tu, c'est un chacal, c'est un petit tigre qui mord et qui déchire; ses lames sont courtes, mais *razeuses* en diable; c'est une poêle, *z'en* conviens, auprès de votre immense marmite d'*Oc-céan;* mais l'eau qui bout dans une poêle ne tarde pas à s'échapper et le poisson s'y roussit tout de même. Nous n'avons pas comme vous de longs rubans de queue à suivre, et quand le vent souffle à décorner des bœufs, à faire plier le pouce en dehors, nous sommes *touzours* en alerte et l'œil au bossoir, car la terre est là, devant, derrière, à côté, partout, et... enfoncé! vôilà.

Z'ai connu un brick qui, par un *mistral* carabiné sur les côtes d'*Ézypte*, a fait une nuit, sans s'en apercevoir, trois lieues dans le sable. Que penses-tu de ça ?

— Tu dis que tu as vu un brick faire trois lieues dans le sable sans seulement s'en douter?

— *Ze* l'ai dit et *ze* le répète.

— Je te crois, parce que tu le répètes. Où ça ?

— Sur les côtes d'*Ezypte;* c'était en 1809 ou 1814.

— L'année n'y fait rien.

— Si fait, si fait! C'est le 4 mars ou le 14 octobre.

— Le jour n'y fait rien.

— Si fait ! si fait. Que réponds-tu à cela, toi?

— Je réponds que j'ai vu dans une des îles du grand Océan Pacifique une chose mille fois plus curieuse et plus extraordinaire.

— Une blague.

— Une vérité.

— Dis.

— Tu ne me croirais pas.

— C'est égal, dis *touzours*.

— Eh bien ! j'ai vu près de Wahoo un insulaire qui mangeait du lard et autres légumes avec l'oreille.

— Avec la bouche, qui allait sans doute jusqu'à l'oreille.

— Non, sans la bouche et avec l'oreille seule.

— Ah ça ! tu veux nous en conter?

— Comment, gredin, je te fais grâce de trois lieues et tu ne veux pas me faire grâce de deux pouces?

Et l'auditoire de rire, et moi de transcrire ces querelles sans cesse renouvelées, car chaque matelot veut absolument avoir eu affaire à un ennemi plus redoutable ou *avoir vu* des choses plus étonnantes, de peur que sa propre gloire n'en soit amoindrie.

Revenons à la question première. Je pense donc que ce qu'il faut choisir de préférence pour les longs voyages, c'est un équipage hétérogène. Les sévères lois du bord suffisent pour arrêter toute colère qui s'échappe et punir tout quinteux agresseur. Mais parfois aussi il y a des révoltes complètes dans les navires, et le moyen le plus sûr de les prévenir et de les rendre impossibles, c'est de diversifier un équipage. Comment être d'accord alors que tout le monde a une manière de voir et de penser à soi? Or, dès qu'il n'y a plus d'harmonie, il y a dénonciation, et l'autorité reprend ses droits.

Le code maritime est terrible, et je conviens qu'il doit l'être; tant de responsabilité pèse sur le capitaine! Le mauvais vouloir d'un seul homme peut causer la perte de tous, et la mer, qui se referme sur vous, garde religieusement ce dont elle s'empare. Aussi, n'est-ce pas à ce code redoutable que je veux toucher; mais les punitions pour des fautes légères sont-elles toujours logiquement ordonnées? Non, sans doute. Qu'est-ce qu'un matelot? Un être jeté dans ce monde pour travailler et souffrir. Pour lui, jamais de repos certain, jamais de course tranquille. Le matelot a un langage à lui, des manières à lui, une démarche qui lui est propre; s'il chemine debout et verticalement au sol, il tombe; il faut qu'il apprenne à boiter, à rouler comme un tonneau ou plutôt comme son navire; il est contraint d'aller au pas avec son brick ou sa corvette, si je puis m'exprimer ainsi, sous peine de se briser une épaule ou de s'ouvrir le crâne contre un bordage; le matelot couche suspendu dans un morceau de toile heurtant sans cesse contre un autre qu'un troisième pousse, ballotté par un quatrième; le repos du matelot est un choc perpétuel. Dès que le voilà dans son lit balancé, le retentissement sonore du porte-voix, pareille à la trompette du jugement dernier, l'appelle sur le pont : car ce peut être aussi son heure dernière, celle qui vient de commencer. Il n'est pas encore sec de la bourrasque dont il n'a reçu qu'une partie, mais celle-ci charriait avec elle des vents impétueux, et il faut que le malheureux remonte pour grimper sur une vergue qui le promène en l'air entre deux eaux, celle de l'Océan et celle qui tombe du ciel; et lorsque, épuisé, moulu, brisé, il retourne à sa couche déserte, le tintement d'une *cloche* le ressaisit de nouveau pour lui dire que l'heure du repos est passée et que son poste est *là-haut, sous la brise* froide et mugissante. Merci d'un pareil métier! Laissez-moi cocher de fiacre, postillon, mineur ou geôlier; la profession de matelot (car il est dit que c'en est une) m'épouvante et me glace; *qu'on me ramène aux carrières!*

Eh bien! si un homme a commis la moindre faute, s'il a gauchement amarré une manœuvre, si le pied lui glisse et qu'il n'arrive pas assez vite à un bout de vergue, on le punit en le privant de sa faible ration de vin, de son chétif verre d'eau-de-vie, qu'il a coutume d'avaler, l'infortuné, en une demi-aspiration.

Des privations de vivres et de boissons aux matelots, cela est horrible, cruel; cela est injuste, cela est inhumain. Des coups de garcette à un matelot! Non, mille fois non ! Déchirez ces deux feuilles du code; le matelot est un soldat; il est plus qu'un soldat, car il souffre davantage; utilement et autant que lui il sert sa patrie. Ne frappez donc pas plus le matelot que le soldat. Mettez le matelot indiscipliné aux fers, vous n'en manquez pas à bord; placez-le en faction sur les barres de perroquet ou de cacatois; mais je vous le répète, laissez-lui sa ration entière, car il a besoin de toutes ses forces pour faire mouvoir et pour faire manœuvrer cette lourde et immense machine qui vous porte en si peu de temps, d'un bout du monde à l'autre.

N'est-ce pas, capitaines, que je parle comme un *pékin?* (Je me sers de votre langage.) N'est-ce pas que cela est bien ridicule à moi, citadin effréné, de défendre un pareil système? N'élevez pas tant la voix, mes-

seigneurs les loups de mer, comme on vous appelle, et comme vous aimez à vous faire appeler; une législation nouvelle surgira peut-être bientôt pour donner plus d'autorité à mes paroles; vous serez bien forcés alors de laisser au matelot le lard salé, le biscuit et l'eau-de-vie qui peuvent à peine soutenir sa misère.

A l'exemple du marin inhabile qui tient la barre d'une main mal assurée, je viens de faire une trop large *embardée*, par une digression qu'on me pardonnera, je pense. En parlant du matelot, c'est son intérêt qu'il faut d'abord envisager, c'est la plaie qui le ronge qu'il est nécessaire de montrer du doigt, afin qu'on la cicatrise. Cependant revenons un peu sur nos pas.

L'équipage de *l'Uranie* se composait d'éléments hétérogènes et même discordants. Nous avons eu des matelots anglais, nous en avons eu de catalans, forts, vigoureux, mais écrasés par la paresse; nous avons eu des Italiens pleins de bon vouloir, mais maladroits, incapables; c'étaient les exceptions de la corvette : la masse se composait de jeunes marins de Brest, de la Rochelle, de Rochefort et de Bordeaux, et d'un nombre plus grand de matelots toulonnais et provençaux.

Les maîtres étaient tous du port de Toulon. Mais quels maîtres! l'élite des hommes forts de caractères et éprouvés dans mille circonstances.

Là, Bonnet, maître d'équipage, leste encore, quoique âgé de quarante-cinq ans, ayant fatigué la mer plus qu'il n'avait été fatigué par elle, sévère pour les autres, parce qu'on l'avait été pour lui, mais juste envers tous, car la justice est dans le cœur de toutes les nobles âmes.

Là, maître Rolland, bloc de granit carré par la tête et par la base, laissant venir les événements, incapables de le briser, inhabiles à l'émouvoir, ne parlant jamais à haute voix, ne donnant jamais une parole de trop, et contant ses aventures, ses naufrages, ses visites à tous les Océans, ses caravanes dans tous les déserts de l'Afrique, avec un air de paisible fanfaronnade qui lui allait à merveille; car ce qu'il vantait en lui était en effet la qualité première de son mérite. Maître Rolland, lors de notre naufrage, nourrit à lui seul, par sa chasse et ses courses nocturnes, tout l'équipage de *l'Uranie*, et au moment où le navire s'enfonçait dans les flots, il mâchait paisiblement sa pincée de tabac, et nous disait du ton le plus flegmatique : « Moi seul *ze* ne mourrai pas, et vous, vous mourrez tous comme des *siens*. » Rolland n'a jamais compris qu'on ne pût pas dire indifféremment *chien* ou *sien*, et, par une étrange bizarrerie, il ne manquait jamais de nous répéter qu'il venait de suivre un *chentier* fort rocailleux, et qu'il avait aperçu un *santier* de bois magnifique. Changer la nature de maître Rolland, c'eût été renverser la grande pyramide de Cécrops.

Maître Rolland s'était trouvé à plus de vingt combats, et dans presque tous il avait reçu quelque estafilade.

— *Z'en* veux à ce coquin de bronze, nous disait-il souvent, *z'ai* de la rancune contre lui; il ne m'a *zamais* épargné. A *Alzéziras*, pif! un coup de gaffe sur l'épaule, *que z'en souffre* quand il fait humide, et il fait si souvent humide en mer! A Ouessant, pouf! un biscaïen *qu'il* m'a *fraturé* la *zambe gausse;* devant *Alzerrr*, pan! un éclat de bois *qu'il* m'entame une côte, à droite du brave commandant Collet; à Trafalgar, boum! un baril *qu'il* saute et *qu'il* me *zette* la tête la première contre une caronade; à la Pointre-à-Pitre, v'lan! un coup de sabre m'enlève le petit doigt de la main droite, que *ze* n'ai *zamais* pu le remplacer. C'est embêtant en diable de servir de cible aux ennemis!

— Ainsi, répondions-nous à Rolland, vous en avez donc assez du métier de marin?

— Assez? non; *ze* ne mourrai pas du tout, ou *ze* mourrai à mon poste, et mon poste est dans une batterie, à commander le feu de tribord et de bâbord, et à envoyer de belles et bonnes *drazées* à l'ennemi. Une batterie, ce sera mon tombeau, à moins qu'on ne se batte plus, et alors *ze* donnerai ma démission.

A côté de ces deux hommes si intrépides, pivotait, grêle et vieux, maître Fouque, véritable loup de mer, animal amphibie, prêt à tout, infatigable, ardent, fidèle à son poste, faisant régulièrement son service, comme une antique horloge que le temps n'a pas rouillée, et voyageant sans doute pour la dernière fois afin d'apporter quelques écus à sa bonne ménagère, et de réaliser une petite économie pour acheter un terrain où il voulait, disait-il, ensevelir sa vieille mère centenaire, dont il ne parlait jamais qu'avec de grosses larmes.

Oublierai-je Balthazar, ce maître calfat, qui, le jour de notre désastre, nous disait, la sonde à la main, en pensant à son devoir plutôt qu'à la catastrophe : « Douze pieds d'eau; nous en avons encore pour une heure! »

Eh bien, autour de ces hommes de fer se trouvaient groupés d'autres hommes non moins durs, non moins intrépides, qu'un premier sifflet lançait au haut des mâts, qu'un sifflet nouveau jetait sur le pont, et qu'une parole échappée au porte-voix faisait bondir, une minute après, à chaque extrémité des vergues.

Cet équipage, je vous l'ai dit, était composé de matelots de divers ports; mais, en général, Toulon en avait fait les frais.

Les désertions furent nombreuses, et plus d'une fois on se vit contraint de *presser* les navires de commerce, dont les hommes, je ne sais pour quel motif, refusaient d'entreprendre avec nous une si glorieuse campagne. La cause de ces mécontentements, je l'ignore, et, la saurais-je, je ne vous la dirais pas. Puis vint la mort, qui éclaircit les rangs, et à chaque cadavre qui passait par les sabords, Rolland, le maître canonnier, comptait à haute voix : Dix, onze, douze! Cela était fort lugubre, je vous l'atteste.

Nous avons joué de malheur; la dyssenterie et le scorbut nous visitèrent avec trop de persévérance; mais aussi, au milieu de tant de calamités, le courage ne faillit à personne, et le vénérable abbé de Quélen disait les prières des agonisants sur des hommes qui voyaient arriver leur dernière heure sans trembler. N'importe, le tableau était sombre: une batterie où râlent des mourants est chose douloureuse à parcourir, et rien n'est triste comme une bière qui marche : le silence et le bruit, l'immobilité éternelle et le mouvement!

Pourtant, malgré tout cela, il y a des gens qui refusent encore de s'aventurer sur les flots pour un voyage de circumnavigation. Pauvres fous! si vous saviez combien vous perdez à ne pas tenter l'entreprise!



LVIII

NOUVELLE-HOLLANDE

Terre de Cumberland. — Nouvelle-Galles du Sud. — Grain. — Sidney-Cow. — Pays exceptionnels. Colonisation.

La brise soufflait rondelette, trois quarts largue; toutes nos voiles portaient; nous filions hardiment nos dix nœuds; nous sentions déjà que nous nous rapprochions de pays moins brûlants, et, si les courants de la veille ne nous avaient pas été contraires, nous devions, selon toute probabilité, voir la terre de la Nouvelle-Hollande avant le coucher du soleil. Nos jeunes élèves de marine savaient trop bien la valeur de leurs observations pour que nous fussions en doute sur le résultat promis, et nos regards avides et curieux cherchaient déjà à l'horizon cette terre si intéressante, si riche et si âpre à la fois, dont on raconte tant de merveilles en Europe.

Il faut peu de jours en mer pour s'apercevoir qu'on change de zone, et quoique nulle végétation ne vienne à votre aide, la nature des flots, la couleur de l'atmosphère, le passage des oiseaux voyageurs, vous indiquent les différences. L'étude de la mer n'est pas moins révélatrice de ces variations; et de temps à autre, en avançant vers des latitudes plus élevées, nous découvrions, pareil à un ilot noir et pelé que le caprice de la lame recouvrait ou laissait à nu, le dos immense de quelque baleine vagabonde, venue jusque-là pour se reposer sans doute de ses combats de chaque jour avec les tempêtes polaires.

Les montres marines avaient dit vrai. Devant nous, déchirant un brouillard assez épais, une terre se déploie, s'élargit comme pour tout envahir, se lève et monte, se colore et devient tranchée, afin que nous puissions en étudier tous les trésors et toutes les pauvretés à la fois. C'est la Nouvelle-Hollande, c'est la terre de Cumberland, terre poétique par ses mystères intérieurs, terre précieuse par ses bienfaits présents et sa fortune à venir, terre grande et féconde, car elle a servi naguère à la solution d'un problème moral vainement cherché jusque-là.

Oh! ne laissons passer devant nous sans le disséquer aucun de ces plateaux dont les pieds nus plongent dans la mer, et dont les têtes, tantôt chauves, tantôt couronnées d'une belle végétation, forment déjà ces bizarres contrastes que nous nous attendons à voir à chaque pas. C'est qu'ici tout est étude, même l'uniformité; c'est qu'ici tout est phénomène, même le naturel; ce n'est point l'Europe, ce n'est point l'Asie; l'Afrique et l'Amérique n'ont pas un roc, n'ont pas un arbuste, n'ont pas une feuille semblable à ceux qu'on trouve à la Nouvelle-Hollande, *continent sans pareil*, disent les Anglais, et ils ont raison.

C'est un monde à part que celui devant lequel nous glissons avec une rapidité désespérante pour notre curiosité. Là, des végétaux vigoureux étendant au loin leurs bras gigantesques dont nous n'avons trouvé la silhouette sur aucun continent, dans aucun archipel; ici, des arbustes capricieux inconnus à nos naturalistes; plus près de nous, des racines grimpantes imitant les sinuosités onduleuses d'un serpent se chauffant au soleil; et puis, à l'air, des oiseaux aux cris bizarres, aux plumages bariolés, harmonieux ou discordants; et puis encore des criques taillées d'une façon étrange, au fond desquelles les eaux poussent un mugissement que vous croyez n'avoir entendu dans aucune partie du globe. L'œil et l'imagination sont en extase perpétuelle, le pinceau échappe des mains, tant il craint de mal traduire les fantastiques prodiges d'un esprit en démence.

En général, les premiers plans du paysage, depuis que la côte s'est offerte à nous, sont pelés, nus, âpres et zigzagués par quelque rigole d'une végétation souffreteuse. Le second plan se pare de plus de richesses; c'est déjà de l'opulence. Mais dans le lointain se dressent quelques plateaux imposants sur lesquels le faste de la nature est étalé avec une indécente profusion...

Quel pays à étudier! que nos heures vont passer lentes et rapides! Le jour baisse, la nuit nous couvre de ses voiles, les mornes de la côte se dessinent en masses noirâtres sur un horizon violacé, et çà et là des feux brillants et superposés vous disent que ces déserts, où nulle habitation ne s'est encore montrée à nos regards, ont cependant leurs sauvages visiteurs et leurs hordes nomades. La terre, le ciel, les eaux, les hommes, tout va nous occuper, tout va s'emparer de nous dans cette Nouvelle-Galles du Sud que nous allons bientôt fouler du pied.

Mais là-bas un feu plus éclatant que les autres projette jusqu'à nous ses rayons périodiques. Le fanal protecteur se montre, s'efface par intervalles égaux, et ici commence la solution de la grande question morale proposée à l'Angleterre et résolue par elle seule. Encore quelques heures, et le pavillon français flottera dans la rivière de Sidney; encore quelques heures, et nous entendrons des voix amies, et nous retrouverons l'Europe à l'antipode de l'*Europe*.

Nous savions que l'entrée du port *était étroite, que* des brisants à la pointe nord la *rendent* quelquefois dangereuse, que les courants par un vent peu frais pouvaient nous drosser, et la corvette dut se tenir prudemment au large et attendre le lever du soleil. Dès qu'il parut sur l'horizon, la brise garda le silence; puis, par de timides bouffées, elle essayait de nous remorquer jusqu'au port. Nous avancions si peu, si peu, que nous eûmes bientôt à craindre qu'une nuit nouvelle ne vint encore nous visiter au large. Hélas! nous n'étions pas au bout de l'épreuve, et autour de ce pays si riche en phénomènes, tout doit être terrible, solennel, inattendu, incompréhensible. La joie pourtant régnait à bord. Tout à coup la brise se tait, les voiles coiffent les mâts, la flamme papillonnante retombe immobile comme un long serpent sans vie, le disque du soleil se blafarde, semble s'élargir et jeter autour de lui des rayons coupés comme les éclairs qui sillonnent la nue. A terre, tout est calme, silencieux, mais la verdure prend une teinte douteuse; on dirait qu'elle est voilée d'un réseau farineux et qu'elle attend une catastrophe, tandis que sur la mer, naguère bondissante, de petits jets phosphorescents montent et petillent ainsi que le ferait l'eau d'un vase qui commence à bouillir. C'est du repos, si vous voulez, mais le repos de la masse et un mouvement fiévreux de tous les détails; on voit çà et là bondir, comme s'ils étaient poursuivis par un ennemi vorace, de petits poissons qui montent, tourbillonnent, et retombent comme frappés de vertige. A l'air, vous voyez les oiseaux à tire-d'aile

prendre tous la même direction, passer sur la corvette avec des cris sinistres, et gagner la côte, où tout s'effaçait, alors que le jour commençait à paraître à peine. Chacun de nous, attentif à de si tristes présages, interrogeait tous les points de l'horizon, et cherchait à deviner d'où partirait la rafale meurtrière, car l'ouragan était prédit, quoique le baromètre gardât encore le silence. Le ciel était pur, l'air tempéré; pourtant, de nos fronts découverts tombait une sueur brûlante, et nos corps, agités par des commotions électriques, se mouvaient par saccades irrégulières et multipliées. Les matelots veillaient et se tenaient prêts au premier signal. Vial, Marchais, Barthe, Lévêque, Chaumont et Petit levaient leurs regards intrépides vers la flèche des mâts, qu'ils devinaient qu'on allait caler; et ce dernier surtout, si dramatique au moment du danger, disait entre ses dents: « Ah! gredin! ah! drôle! tu veux nous faire peur, chien! nous t'attendons; pèse sur nous, si ça t'amuse, je te réponds de m'amuser plus que toi. Qu'est-ce que tu fais donc là-haut avec tes zigzags de feu? Envoie-nous ça, et je te dirai merci quand j'en aurai le temps. » Marchais, passant à côté de lui au moment de la harangue, lui appliqua ce que vous savez où vous savez, et Petit, sans détourner la tête, dit : « V'là que ça commence, alerte! »

Le capitaine non plus ne s'y trompa point, et ces brèves paroles retentirent: « Ferme les sabords, ferme les écoutilles, amène et cargue toutes les voiles! laisse porter!... »

Il était temps. L'espace fut envahi en un clin d'œil. Autour du soleil obscurci, que vous auriez pris pour une lune à son lever au milieu d'épais brouillards, se dressaient des masses bizarres : des nuages dessinaient mille fantasques contours; ils se ruaient les uns sur les autres, se confondaient, se brisaient et se séparaient en rugissant; la foudre se jouait dans leurs flancs ténébreux et lançait au loin ses mille langues enflammées, propageant à l'horizon un embrasement général; c'était un fracas pareil à celui de mille cascades dévorantes, des gerbes en feu, des batteries sans cesse en activité, des détonations à ébranler le monde...

Et le navire fuyait appuyé sur les flots par le souffle le plus impétueux, et des torrents d une pluie pressée criblaient le matelot attaché à sa manœuvre, et l'ouragan nous dépassait pour aller plus loin porter ses ravages.

Toute la journée et toute la nuit nous nous vîmes forcés de fuir la côte hospitalière, où une heure plus tard nous aurions trouvé un salutaire abri. Aujourd'hui nous avons soixante lieues à faire encore avant de saluer de nouveau le fanal indicateur. Ainsi la mer a ses caprices, ainsi partout la déception à côté de l'espérance et du bonheur.

Cependant une heureuse navigation nous promit bientôt la relâche tant désirée; nous cinglâmes de nouveau vers le port Jackson, et rien ne s'opposa plus désormais à l'achèvement des travaux auxquels nous nous consacrions depuis si longtemps. Disons d'abord l'effet général, plus tard les détails ne nous échapperont pas. L'impression du moment est celle que doit choisir l'écrivain qui veut faire partager ses émotions, et il y a toujours quelque chose de faux dans les relations écrites au milieu des méditations du cabinet.

Je vous ai dit une terre triste, décrépite, dévastée, la partie ouest de la Nouvelle-Hollande; voici sur le même continent un sol riche, fort et puissant, que la main des hommes a interrogé avec un succès vraiment miraculeux, et destiné tôt ou tard à assurer la fortune de tous ceux qui viendront y asseoir leurs espérances.

Oh! quand après une longue et douloureuse traversée, le navigateur se trouve, pour ainsi dire, en face d'un ciel bleu et paisible, d'une terre jeune et riche, il croit sortir d'un rêve douloureux, et il semble plus orgueilleusement encore défier les éléments qu'il vient de soumettre.

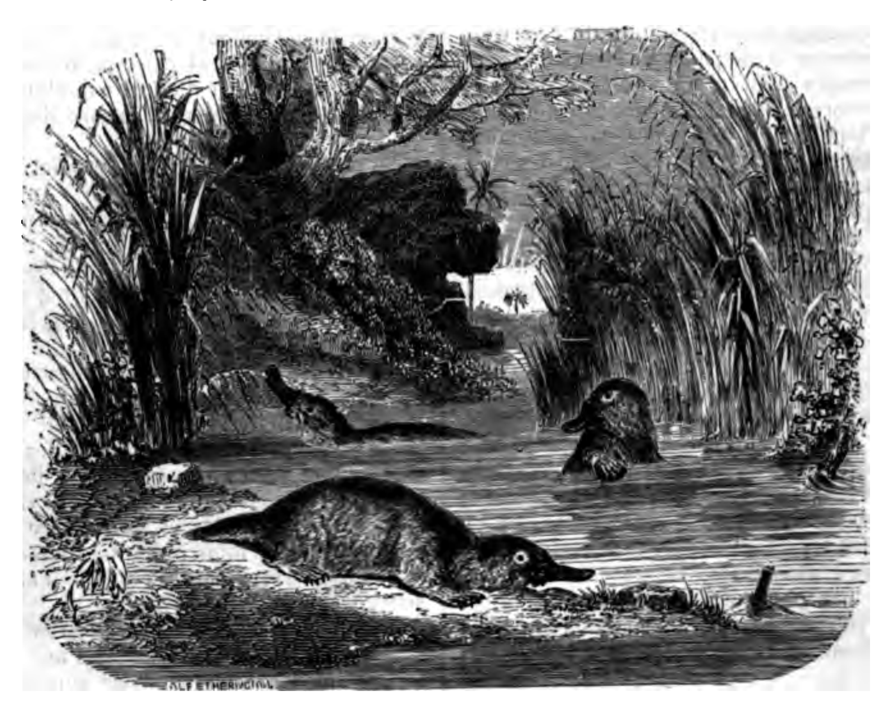
La petite île Campbell est le point de terre le plus rapproché de l'antipode de Paris Après elle, c'est la Nouvelle-Zélande, puis Van Diemen, puis la Nouvelle-Hollande, protectrice naturelle de cet archipel appelé Océanie. Six mille lieues vous séparent de votre patrie; n'importe, le cœur vous bat comme si vous revoyiez, après un long exil, le clocher de votre village, le toit attristé de votre vieille mère. La nuit, des feux distancés comme les signaux guerriers des antiques Écossais sur leurs montagnes si poétiques, et allumés sur les flancs de la côte coupée d'anses profondes, vous disent que vous allez fouler une terre vierge, que vous allez vivre avec des sauvages. Le soleil se lève, et avec lui toutes les riantes idées qui rafraîchissent la tête et font battre le cœur. Voici l'Europe, voici mon pays, mes compatriotes, mes amis, mes frères sans doute!... J'ai rêvé une absence.

A gauche, en entrant dans la rivière Sidney, un fanal, d'une élégance extrême et d'une solidité à défier le frottement du temps, vous apprend que la belle architecture est connue et fêtée dans ces climats... Vous avancez, et de tous côtés vos yeux surpris, émerveillés, contemplent de fraîches plantations, de vastes jardins avec leurs pavillons et leurs allées de platanes ou de pins d'Italie. Du sein de ces masses colossales de verdure sortent comme par enchantement des bâtisses élégantes, coquettes, des maisons comme nos châteaux de plaisance, des châteaux comme nos palais; et puis encore, si vous interrogez à l'aide de votre longue-vue les sentiers de ces sites enchanteurs, vous découvrez, assises sous un chêne vert, adossées à un élégant meuble de campagne, quelques personnes heureuses et parées, se livrant au plaisir de la lecture ou aux charmes d'une conversation familière, tandis que tout près de là une troupe joyeuse de bambins, vêtus comme si l'on avait choisi pour eux, à Paris, les modes de la veille, jouent ainsi qu'ils le feraient dans les monotones et régulières allées des Tuileries ou du Luxembourg. Paris est ici, mais Paris rajeuni et endimanché, Paris avec le mois de mai et un ciel bleu.

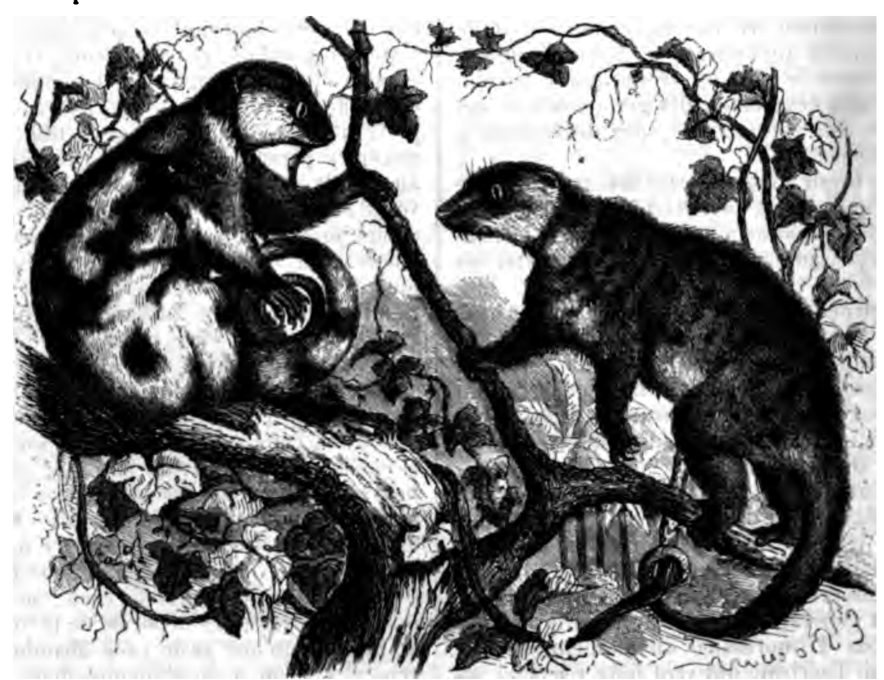
Lorsque Cook, le plus intrépide, le plus naïf, le plus vrai, le plus consciencieux des navigateurs, eut découvert cette partie est de la Nouvelle-Hollande, si opposée en tout à toute la partie ouest, il se sentit heureux de trouver une rade aussi belle, aussi sûre que celle qu'il appela Botany-Bay. Mais, plus tard, après la découverte de la rivière qui aujourd'hui baigne Sidney, la baie botanique perdit de sa magnificence, et le port où l'on croit encore en Europe que sont envoyés les déportés de la Grande-Bretagne, ne fut plus qu'une vaste rade abandonnée aux naturels, et où l'on a élevé depuis deux fabriques assez mesquines de drap et de chapeaux. Cependant l'habitude, cette despote impérieuse, conserve encore chez nous ses privilèges, et l'on dit toujours en Europe : l'établissement de Botany-Bay.

Excepté ce qu'on a depuis peu emprunté à nos climats, ici tout est au pays et rien qu'au pays. On dirait même que les nuages, en passant sur cette terre

si vaste et si diversement dotée, changent de nature et de destination. Quand il grêle, ce ne sont ni des grains ronds, ni carrés, ni polygonaux; ce sont des plaques de glace, larges souvent comme la main, et tombant avec la rapidité d'une pierre lancée par un bras robuste. Après un orage, vous trouvez parfois dans les troncs des arbres, incrustés à un ou deux pouces de profondeur, plusieurs de ces terribles projectiles contre lesquels les plus solides toitures sont des sauvegardes à peine suffisantes. Là encore une chaleur de 32 degrés Réaumur a quelquefois mis le feu aux arbustes desséchés de la campagne, et, comme on ne trouverait pas dans toute cette partie du continent un seul morceau de calcaire, le hasard a voulu que des rivières mises à sec par quelque commotion terrestre laissassent sur le sol des couches immenses de coquillages qui, broyés, forment un ciment des plus solides.



NOUVELLE-HOLLANDE : L'Ornithorhynque.



NOUVELLE-HOLLANDE : L'Opossum ou Phalanger.

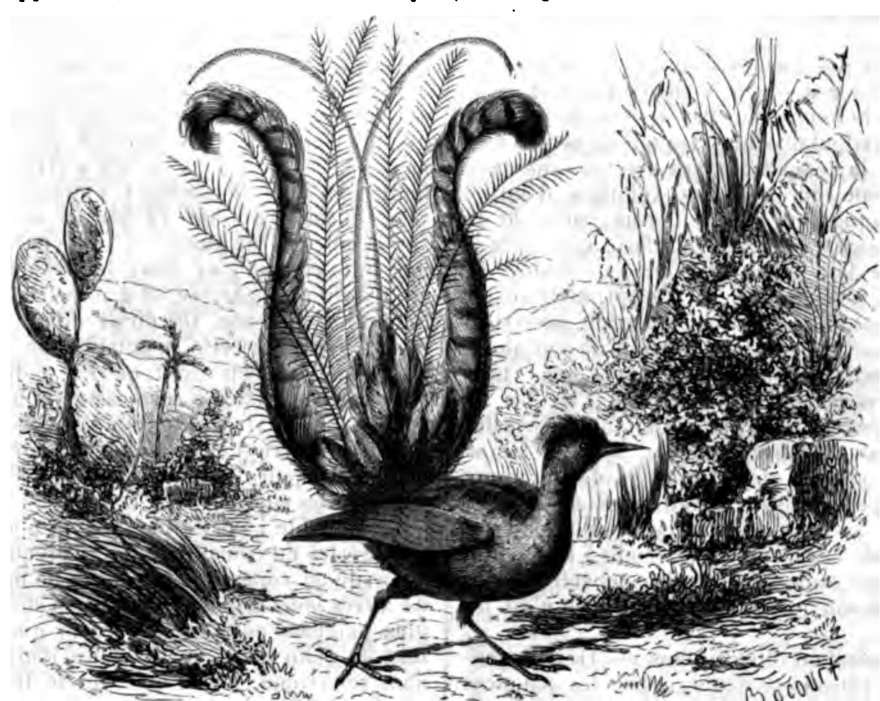
Ici la nature humaine est particulière au pays, et n'a pas la plus légère ressemblance avec les individus de toute autre région. La Nouvelle-Zélande, si voisine, produit une race forte, belliqueuse, admirable dans sa structure. Ici, hommes et femmes sont à peine au-dessus des singes. Ici encore, mais ici seu-

lement, des ornithorhynques, des opossums, des kanguroos; on y trouve pourtant des cygnes, mais ils sont noirs, et vous n'en trouvez de noirs sur aucune partie du globe... Oh! que d'études à faire sur cette terre d'horreur et de consolation à la fois !... L'on a cru longtemps que les débordements dévastateurs



NOUVELLE-HOLLANDE : Cygne noir et Casoar.

qui envahissaient parfois les plateaux les plus élevés étaient le produit de marées extraordinaires occasionnées par une mer intérieure, et l'on se fondait, pour cette supposition, sur le non-succès des voyageurs à la recherche de l'embouchure de quelques rivières. Aujourd'hui le doute n'existe plus; de nombreux courants d'eau ont été découverts et remontés à une grande distance; mais il n'en est pas moins



NOUVELLE-HOLLANDE : Le Menure lyre.

certain que l'intérieur de la Nouvelle-Hollande a de vastes espaces inondés, où les rivières et les torrents roulent leurs flots diversement nuancés, et s'ouvrent enfin un passage après une lutte terrible, surtout à l'époque des pluies et des tempêtes.

M. Oxley est jusqu'à ce jour l'explorateur qui a donné à la science géographique les plus précieux documents sur ces phénomènes méditerranéens; c'est depuis ses savantes excursions que les montagnes Bleues, au delà desquelles les Anglais ont déjà des

établissements utiles, ne sont plus des sommets infranchissables et meurtriers.

Venons maintenant à Sidney; mais ne vous attendez pas à une description détaillée de la ville. Vous croiriez vous promener dans les belles et larges rues de Bordeaux ou de Marseille. Des façades charmantes, des péristyles pleins d'élégance et de goût, des hôtels, des palais, des hôpitaux admirables; puis, dans les rues et sur les places publiques, des femmes mises avec luxe, des tournures parisiennes, de beaux et riches uniformes, des chevaux magnifiques, des équipages somptueux. Vous êtes à Paris, vous habitez Londres, vous n'avez pas quitté l'Europe.

Rétrogradons de quelques années, mais de peu d'années seulement, car ici tout est prodige.

Des bandes de voleurs dévastaient les rues de Londres; des filles dépravées infestaient les carrefours, les places publiques et les promenades; des brigands armés pillaient et égorgeaient les voyageurs sur les grandes routes; des escrocs, des fripons avec leur infâme code écrit, se glissaient dans les familles et y jetaient bientôt l'épouvante et le deuil; et les potences étaient de stériles enseignements, et les prisons gorgées de malfaiteurs devenaient insuffisantes à la sûreté des citoyens...

Tout à coup une pensée grande, noble, généreuse, fermente dans une tête; elle germe, elle se fait jour, elle éclate, et des paroles comme celles que je vais vous dire sont accueillies avec transport par l'Angleterre reconnaissante :

Là-bas, là-bas, près de l'antipode de la Grande-Bretagne, le plus hardi navigateur des temps anciens et modernes a trouvé une terre féconde, un ciel généreux; eh bien, je vous demande ce ciel et cette terre pour les misérables que la loi frappe ici sans les corriger; je vous les demande aussi en faveur de ceux que la justice a rendus dangereux pour la société.

Là-bas, vivent des hordes sauvages et inhospitalières; jetez autour d'elles ces cœurs avilis, dont la clémence des hommes n'a pas encore désespéré; créez un code redoutable sous lequel ils seront forcés de courber la tête, et envoyez avec ces courages malheureusement éprouvés les volontés d'autres hommes énergiques qui ne reculeront, au profit de tous, devant aucun sanglant sacrifice; que ceux à qui vous aurez fait grâce ici, pour leur donner le pouvoir d'aller régénérer un sol abrupt, ne trouvent plus ni pardon ni miséricorde pour de nouvelles fautes; que de ce sol que votre générosité leur abandonnera d'abord comme un bienfait, plus tard comme une récompense, poussent à l'air les richesses européennes dont nous voulons doter cette nouvelle et féconde patrie; qu'enfin, après le temps des épreuves, chaque déporté, riche des produits qu'il aura acquis par son travail, puisse revoir la métropole, où sa présence alors sera sans danger, car l'habitude de ce travail l'aura rendu à la probité, car un long exil aura fait renaître en son âme le saint amour de son pays, dont nul homme n'est jamais déshérité.

Un cri d'admiration retentit dans les Trois-Royaumes-Unis, les prisons se dégorgèrent, les potences furent plus rarement dressées aux regards de la populace avide, les rues et les carrefours de Londres n'exhalèrent plus de fétides émanations, les chaises de poste voyagèrent la nuit sans escorte, et l'on respira plus librement dans les familles.

Mais aussi de ce jour seulement pointèrent sur la Tamise étonnée les mâts de quelques vaisseaux préparés pour de longues traversées, et plus tard ils levèrent l'ancre, lestés de vagabonds, de malfaiteurs, de brigands, de filles perdues, sur lesquels pesaient des bras de fer impitoyables.

L'Atlantique fut traversée du Nord au Sud, le cap Horn doublé; de l'est à l'ouest le vaste océan Pacifique, sillonné, vit les baleiniers de toutes les nations saluer avec respect les grands vaisseaux réformateurs; et après quelques mois de voyage, l'ancre anglaise tombait de nouveau dans une rade belle, large, parfumée, en face d'une riche végétation, en présence d'une nature d'hommes dont nul voyageur n'avait encore soupçonné l'existence.

Mais à côté de là s'était montrée du large une crique profonde; on l'interrogea. On crut d'abord trouver une rivière, et Cook le premier s'y était laissé prendre. N'importe, un superbe port se déployait aux yeux avec une majesté imposante, et tout au bout un bassin spacieux et tranquille, pour la sécurité des navires. Là aussi une côte bizarrement accidentée disait tout le parti que la naissante colonie pourrait tirer de ses caprices. On se reposa. Les naturels, épouvantés, se sauvèrent dans les bois; les déportés descendirent et marchèrent enfin sur un sol paisible; on leur dit de bâtir des cabanes pour se garantir des feux du jour et des froids de la nuit; ils obéirent à la nécessité, et ce fut le premier jour de la plus belle, de la plus riche, de la plus puissante colonie du monde.

Qui donc a élevé ces riches et somptueux hôtels? Des coupables que les lois anglaises avaient frappés de réprobation. Qui donc a tracé ces jardins magnifiques rappelant si bien les plus beaux parcs de l'Europe? Des voleurs chassés de la métropole, à qui la nécessité et peut-être le remords ont donné du génie. Qui est chargé, dans ce pays tout exceptionnel, de réprimer, de prévenir et de châtier les délits des escrocs? Des vagabonds qui *ont compris* enfin que la société est l'harmonie.

Il y a à Sidney des écoles publiques où *l'austérité* des mœurs est prêchée par des bouches jeunes et fraîches; eh bien, ces bouches faisaient entendre naguère, au pays d'où on les a exilées, des paroles honteuses dont le souvenir s'efface dans de nouveaux et saints devoirs. Partout ici un contraste perpétuel entre la vie passée et la vie présente; partout une lutte chaque jour entre le vice qui avait courbé et la vertu qui redresse, et d'où celle-ci sort presque toujours victorieuse. On dirait qu'un nouveau baptême a régénéré cette population de bandits et de filles éhontées; on dirait qu'il y a divorce éternel entre les deux natures européenne et hollandaise : ce sont les deux extrémités d'un diamètre.

Mais la corruption n'est pas toujours vaincue, elle marche toujours la tête haute en dépit des châtiments et des supplices.

Le coupable incorrigible ne croit plus à l'efficacité des paroles du coupable qui lui prêche le repentir: il s'irrite au contraire des leçons de morale tombées de lèvres jadis impures, et rien, en effet, ne doit être plus poignant pour un cœur avili que le retour au bien de celui qui a été de moitié dans ses hontes et dans ses crimes. Aussi, qu'a fait le législateur? Il a placé au milieu de ces hommes chassés de leur patrie d'autres hommes à la conscience droite, à la vigilance active, à l'honneur intact, qui, dès leur arrivée dans la nouvelle colonie, ont eu le droit de parler haut et de lancer de terribles anathèmes contre les redoutables ennemis du repos public; vous voyez à Sidney, occupant les principaux emplois, distribu-

teurs des grâces, régulateurs intègres de chaque propriété, des magistrats, des militaires, des législateurs, des ingénieurs, des astronomes, montrant à tous que les arts et les sciences sont frères de l'industrie, et que la vraie gloire d'un peuple est sa prospérité.

Je vous dirai plus tard quelques-uns des noms si recommandables auxquels la colonie de Sidney doit une partie de son éclat. Aujourd'hui, je suis dans l'admiration de tout ce qui frappe mes regards, et j'ai peine à comprendre tant de prodiges opérés en si peu d'années.

J'ai dit autre part : livrer une colonie aux Anglais, c'est signer sa ruine. Je n'étais pas illogique avec mes paroles d'aujourd'hui. Tout pays qui a subi longtemps un pouvoir ne change pas de maître sans une certaine irritation, sans une certaine honte, car c'est le changement surtout qui prouve la servitude. Aussi vaut-il toujours mieux la même chaîne aux pieds ou au cou, alors même que l'anneau est vieux et rouillé, qu'un fer nouveau et poli. Lorsqu'une colonie change de maître, c'est-à-dire de lois, il est impossible que dominateurs et vaincus, maîtres et valets, ne nourrissent pas les uns contre les autres une antipathie, une haine que le temps peut bien affaiblir, mais qu'il n'a jamais la force de détruire. Il y aurait un grand livre à faire sur cette vérité, que je ne crois pas qu'on ait dite avant moi; on le publiera un jour.

Mais ici, au port Jackson, le cas n'est point applicable ; l'Angleterre a découvert le pays, l'Angleterre s'en est emparée par le droit des nations et de la force; elle y a jeté des hommes à elle, des mœurs à elle, un code à elle; l'Angleterre n'a point eu de rivale à combattre et à soumettre ; elle avait les coudées franches à son arrivée, car un seul coup de fusil tiré par elle mettait en fuite les hordes sauvages qu'elle dépossédait. L'Angleterre n'a rien eu à détruire pour édifier, elle a été maîtresse absolue dès le premier pas sur ce sol riche et puissant; l'Angleterre devait enrichir le monde d'une ville, d'une capitale, d'une colonie destinée sans doute à jouer un rôle important dans l'histoire générale des peuples.

LIX

NOUVELLE-HOLLANDE

Le port Jackson. — Courses dans l'intérieur. — Duel entre un sauvage et un serpent noir. Habitation de M. Oxley.

Je vous dis, moi, que le bonheur est plus lourd à porter que l'infortune, et qu'il y a plus de véritables malades d'esprit dans l'opulence que dans la misère. Le malheur sans remède est celui qu'on brave avec le plus de courage. Les richesses sont, il est vrai, une puissante égide contre les tracasseries humaines; mais c'est par cela même que vous possédez le remède en vos mains que vous avez tout à craindre qu'il ne vous échappe. Et puis encore rien n'est ambitieux comme la prospérité; de là, la soif des grandeurs; rien n'est humble comme la détresse; de là, la résignation, qui est une vertu, et toute vertu soulage.

Les premières pages de ma relation sur cette terre curieuse vous ont sans doute appris que là aussi l'Europe civilisée était représentée dignement, et qu'il ne tenait qu'au voyageur de se croire à Londres ou a Paris. Eh bien, les joies du premier regard sont effacées, elles me pèsent, elles m'obsèdent, et je me les reproche comme une faiblesse. Il est des cas où le mouvement est le repos. Ne suis-je donc venu si loin que pour m'assoupir sur les coussins soyeux de nos salons parfumés, et n'ai-je bravé tant de climats meurtriers, n'ai-je affronté tant de périls, que pour tourner sans cesse autour du cercle étroit dans lequel se sont essayés mes premiers pas dans la vie?

Allons donc! le monde est un livre immense dont il est imprudent de tourner une page sans aller jusqu'au bout. Est-ce que vous vous plaisez aux émotion d'un drame dont vous ne connaîtrez jamais le dénoûment?

Le but est tout ce que nos vœux cherchent à l'horizon. La monotonie, c'est la satiété; la variété, c'est le plaisir.

Ainsi pensé-je, moi, esprit à part, exception malheureuse, qui ne me plais que dans les difficultés de la route, qui n'ai jamais calculé de péril qu'alors que tout retour était impossible sans combat. Voyageurs, essayez de ma méthode, et je vous réponds que vous aurez des souvenirs pour réchauffer votre vieillesse. Lorsqu'on veut bien voir, il faut étudier les choses et les hommes de près, de très-près; la silhouette et la masse des objets ne les rappellent qu'imparfaitement, et si vous me dites que malgré leur distance incommensurable les étoiles n'ont plus rien de caché pour nous de leur course dans l'espace, je vous répondrai, moi, que la nature de ces corps nous est peut-être inconnue, et que, puisque nous ne pouvons aller à eux, l'œil de la science a été contraint de les rapprocher de nous à l'aide du télescope, pour arriver à toute certitude.

Au surplus, l'occasion qui se présentait de nouveau à mon impatience était trop favorable; la cité européenne ne m'intéressait plus qu'à demi, puisque, à quelques pas de là, les vastes forêts m'offraient leur solitude, et les déserts leur mystérieux silence. M. Oxley, qui, comme ingénieur et comme savant, avait déjà fait plusieurs courses dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, et chez qui j'avais été accueilli avec une grande cordialité, m'offrit de me conduire jusqu'à une de ses habitations, jetées à cent cinquante milles de Sidney et voisine du torrent de Kinkham, dont les dévastations sont si redoutables. J'acceptai avec empressement, et accompagné de M. Demestre, né, je crois, en Bretagne, et naturalisé Anglais, ainsi que de deux autres officiers supérieurs de la garnison, nous nous préparâmes à l'excursion projetée.

Quand les Anglais font une politesse, elle est complète dans ses minutieux détails : je n'eus à m'occuper de rien. Une belle calèche à deux chevaux reçut M. Oxley et les deux officiers; moi, je me plaçai à côté de M. Demestre dans un élégant tilbury.

La journée était magnifique, la route large et unie; les émanations des forêts qui la bordent nous arrivaient fraîches et suaves, et mon ardente curiosité ne laissait pas un moment de répit à l'infatigable complaisance de M. Demestre, qui avait déjà vingt fois traversé ce pays. Point de ruisseaux au bord de la route, et ce-

pendant partout une végétation vigoureuse et imposante; de temps à autre, une nuée de perroquets verts et bariolés, de perruches et de cacatois, répondaient au roulement sourd de nos voitures par des cris aigus, étourdissants, tandis que plus près nous entendions parfois le plaintif soupir du kanguroo, qui, d'un seul bond, franchissait sur ses longues pattes de derrière les haies les plus élevées... A la bonne heure! me voici encore une fois loin de toute civilisation.

Mais le jour glisse à travers les arbres de la forêt réveillée; les objets se dessinent, non plus comme des fantômes, enfants d'une imagination indécise, mais tels que l'œil doit les voir quand la brume ou les ténèbres se dissipent. J'ai toujours été tiède à un plaisir ordinaire, j'ai toujours été sans émotion aux faibles catastrophes. De la joie et de la tristesse à pleins bords, un amour jusqu'au délire, une amitié jusqu'à la fièvre, des tempêtes, des ouragans, des naufrages, voilà la vie que le ciel m'a faite, et je dors au bruit qui réveille le monde.

Je voulais du désert, de son calme éternel, de sa séculaire solitude, quand après six heures d'un trot allongé, j'aperçus, dorées déjà par un soleil chaud et brillant, des maisons bâties à l'européenne. M. Demestre s'attendait à un cri de joie, lorsqu'il n'entendit qu'un soupir de regret.

— Eh quoi! vous ne vous sentez pas heureux?

— Pas le moins du monde.

— Vous aimez pourtant les contrastes.

— Ceci est un désenchantement.

— Pourquoi? L'Europe à l'antipode de l'Europe est une merveille, ce me semble... Soyez tranquille, au surplus, le revers de la page est là aussi.

Nous voici arrivés, nous sommes à la Nouvelle-Liverpool.

Les deux équipages s'étaient arrêtés à la porte d'une assez belle auberge où M. Oxley commanda notre déjeuner; puis il écrivit quelques lignes et envoya un *convict* vers un vaste édifice bâti au bord de la rivière du roi George, avec ordre de faire diligence. La place que le convict avait à traverser est immense, et le lieu vers lequel il se dirigeait est un magnifique hôpital d'où arriva un instant après, au grand galop, sur un cheval anglais pur sang, M. Lazzaretto, chirurgien en chef de la ville, gai, heureux de notre visite, amusant, grand causeur, grand mangeur surtout, racontant les mille aventures de sa vie, les mille dangers de ses courses, avec une vivacité, avec un style pittoresque de l'effet le plus étourdissant. M. Lazzaretto avait parcouru en amateur tous les empires et royaumes du monde, il avait traversé toutes les mers, étudié presque tous les archipels, et il se sentait heureux d'avoir là à son côté un homme attentif, avide, qui ne perdait rien de ses narrations si variées, si simples et si instructives à la fois.

M. Lazzaretto et moi nous nous liâmes, dès ce jour, d'une amitié sincère, et je vous laisse à penser si notre joie fut vive, si nos embrassements furent fraternels, lorsqu'à quelques années de là, par un beau soir d'automne, nous nous trouvâmes face à face à Paris, sur la terrasse des Feuillants.

— J'ai dansé avec ce monsieur sous le pont Neuf, dit-il à une dame à laquelle il donnait le bras; permettez-moi d'être à lui le reste de la journée... C'en est fait, me dit-il encore tristement en me quittant le soir, je suis las, j'ai assez de mes voyages, je deviens casanier, je repars après demain pour la Cochinchine, mais après cela, je me repose.

— Bon voyage, mon ami; je ne désespère pas de vous revoir dans le Thibet et sur l'Himalaya.

— Je vous y donne rendez-vous.

L'amitié n'est bien comprise que par ceux qui ont voyagé longtemps côte à côte, qui ont partagé les mêmes fatigues et couru les mêmes dangers.

Pendant qu'on attelait, mes compagnons de voyage me firent parcourir la ville, composée de deux cent cinquante ou trois cents maisons, situées autour de la place, propres et bien bâties. La rivière Georges, qui la baigne, est profonde et large; ses bords sont élevés, et l'on n'y descend, à côté de l'hôpital, que par un vaste escalier en bois de plus de trente marches. Elle peut avoir ici vingt-cinq pieds de profondeur. Liverpool ne mérite pas d'autres détails.

Il fallut partir.

— Ah! vous aimez une terre primitive, me dit M. Demestre; préparez votre admiration. Les chevaux s'élancèrent, nous dîmes adieu de la main à M. Lazzaretto, et nous nous engouffrâmes dans les bois. Quel spectacle, bon Dieu! quelle imposante majesté! quel silence solennel! quelle végétation robuste, vigoureuse, variée!... Dans le Brésil et dans les Moluques, vous ne pénétrez au sein des forêts qui les revêtent qu'à l'aide de la hache ou de la flamme, et en foulant aux pieds les couches épaisses de feuilles mortes et de branches abattues par les orages, sous lesquelles vous entendez bruire et glisser les monstrueux serpents qui y ont établi leur empire.

Ici, les dômes de verdure sont à une hauteur incommensurable, et à peine, au pied de ces gigantesques eucalyptus qui parent le sol, apercevez-vous çà et là quelque touffe élevée d'un pied au plus, où repose, toujours éveillé, toujours prêt à donner la mort à tout ce qui respire, le terrible serpent noir, plus redoutable mille fois que le lion et l'hyène d'Afrique ou le tigre affamé du Bengale. Mais entre ces arbres, distancés presque partout, comme pour favoriser les audacieuses incursions des voyageurs, un gazon frais et vert vous dit de pousser plus loin vos recherches scientifiques.

J'avais déjà vu le Brésil et ses forêts vierges, les Moluques et ses dômes flottants de verdure, la presqu'île Péron et ses plateaux désolés; j'avais été témoin de ces calmes imposants de l'océan Pacifique où se dessinent les lames creuses, comme les profondes vallées des Pyrénées et des Alpes; j'avais subi les rafales écrasantes qui s'échappent du canal de Mozambique et vous poussent souvent avec rage jusqu'aux glaces australes... eh bien, ces graves phénomènes avaient disparu ou s'effaçaient petit à petit de ma mémoire. Le tumulte des flots tourbillonnés par les ouragans ne vaut pas le silence solennel qui vous entoure ici, alors que les roues de nos équipages cessent d'écraser le gazon et que les chevaux font une halte inattendue: on croit assister au premier jour de la création. Je ne disais pas une parole, mon cœur battait fort, ma poitrine était haletante, mes regards avides plongeaient dans l'immensité de ces forêts éternelles, et ne s'arrêtaient que sur un lointain vaporeux, envahi sans relâche par le gigantesque eucalyptus, auprès duquel le magique parasol du pin de Norfolk étendait ses bras velus et protecteurs. Écoutez, écoutez!... Rien à vos pieds, rien au-dessus de vous, rien sur vos têtes; le feuillage est trop haut pour que le bruit du vent qui glisse au sommet arrive jusqu'à vous... Maintenant, faites entendre la détonation d'une arme à feu; c'est une saturnale de sorcières, c'est un chaos de voix, de sifflements et de cris à fendre la tête; c'est le roulement d'une cascade, c'est le réveil d'une nuée de bêtes fauves... Des essains innombrables de perruches et de perroquets gris, verts, jaunes, poussent des cris

assourdissants que les échos répercutent au loin et qui réveillent leurs frères effrayés; les hautes branches des géants séculaires, heurtées en tous sens, gémissent, se brisent et tombent. La monstrueuse fourmi à la piqûre âcre et profonde s'agite et perce son nid colossal, tandis que, non loin de vous, frappé pour la première fois de stupeur, le serpent noir déroule ses anneaux gélatineux, ouvre sa gueule hideuse, où dort encore le venin mortel, et parcourt d'un seul jet un vaste espace, ainsi que le ferait une flèche lancée par une main robuste... Oh! tout cela tient du prodige! tout cela est si grave, si imposant, si sublime, qu'on n'ose pas, alors que le silence est de retour, demander une seconde épreuve... car on n'aime à sentir que ce que l'on peut décrire, et les langues sont impuissantes à faire comprendre de tels phénomènes.

Mes compagnons de voyage étaient heureux de mon admiration; moi, je demeurais stupéfait, anéanti, je respirais à peine. Cependant un nouvel et terrible épisode, parfaitement en harmonie avec les profondes émotions qui m'agitaient, vint ajouter un nouveau reflet à ce que cette scène imposante avait déjà de grandeur et de majesté.

A la détonation de notre arme, un déporté de Liverpool qui était venu jusqu'ici sans doute pour échapper à quelque correction, et que la faim tourmentait peut-être dans ces solitudes, hâta sa marche, nous atteignit et nous demanda humblement l'aumône. Nous lui jetâmes quelques petites pièces de monnaie, et tandis qu'il se baissait pour les ramasser en nous remerciant par un regard plein de reconnaissance et de joie, un bruissement se fit entendre, une touffe de gazon s'agita au pied d'un arbre, et, rapide comme un dard, un serpent noir s'en échappa, mordit en passant le malheureux déporté au-dessous du genou, et disparut au loin.

— Pitié!... oh! pitié!... s'écria l'infortuné, qui avait détaché sa ceinture; au nom du ciel, un rasoir,



... Le sauvage agite ses bras et fait tourner le serpent. (Page 306.)

un couteau, un sabre! Sans perdre une minute, M. Demestre lui jeta un rasoir de sa trousse; le déporté s'en saisit, se coupa, avec un courage surprenant, un énorme morceau de chair qui tomba sur le gazon, et se dirigea, en poussant d'affreux gémissements, vers la Nouvelle-Liverpool.

— Il mourra à cent pas de là, me dit M. Demestre; c'est un cadavre pour l'opossum.

Nous nous remîmes en route et nous fîmes six lieues encore, d'un seul élan, toujours au milieu de ces forêts éternelles, sans que l'aspect en fût modifié. La calèche de M. Oxley s'arrêta enfin, nous la rejoignîmes, et deux domestiques nous préparèrent à dîner, après avoir frappé de leurs longues gaules les touffes d'arbustes les plus rapprochées de nous.

A un petit quart de lieue de là, le jour arrivait plus vif et plus dégagé sur le sol.

— De cette clairière, me dit M. Oxley, on aperçoit les montagnes Bleues.

— Oh! dès lors j'y vais, car j'ai hâte de saluer ces chaînes si mystérieuses qui ont lassé tant de courage et vaincu la constance de tant d'explorateurs.

— Prenez garde! veillez autour de vous! reprit M. Oxley; les sauvages viennent quelquefois jusqu'ici, et, si vous ne craignez pas leurs sagaies, redoutez du moins les attaques du serpent noir; vous savez aujourd'hui ce que c'est qu'un tel ennemi.

J'avais passé mes jambes et mes cuisses dans une espèce de pantalon en tôle assez grossièrement façonné, mais qui pouvait me garantir des morsures des serpents; je m'étais muni d'un briquet, d'un pistolet et d'une baguette de fusil en fer, arme redoutable qui brise d'un seul coup les anneaux des reptiles et les arrête au milieu de leur rapide élan. A peine avais-je fait une centaine de pas que je vis s'approcher de moi, d'un air piteux et craintif, un sauvage absolument nu, tenant dans sa main une demi-douzaine de sagaies et un casse-tête grossièrement façonné. Je tirai mon sabre et lui fis signe de ne pas approcher; mais lui, triste et souffrant, me donna à comprendre par ses gestes qu'il tombait d'inanition et qu'il me demandait quelque nourriture. Je lui ordonnai de ne pas bouger et je retournai auprès de mes compagnons de voyages; je pris dans une serviette quelques débris de volaille, deux côtelettes, un gros morceau de pain, et me remis en route.

Ces malheureux, aussi difformes que les naturels de la presqu'île Péron, s'échappent parfois des profondes solitudes où ils se sont relégués, et viennent jusqu'au port Jackson, audacieux et nus, se rire de la

civilisation, qui les entoure sans les séduire. Les Anglais, insouciants à leurs visites, les laissent, au sein d'épouvantables orgies, se livrer, dans les rues et sur les places publiques, des combats où le sang coule à flots.

La race de ces hommes s'éteint petit à petit; encore une vingtaine d'années et la partie est de la Nouvelle-Hollande en sera tout à fait dépeuplée.

Je rejoignis bientôt le malheureux, à qui je montrai les richesses que je lui apportais; mais je le vis, l'œil animé, les muscles en mouvement, me faire signe de ne pas bouger, de ne pas faire de bruit, et de regarder l'endroit qu'il m'indiquait avec le bout aigu d'une de ses sagaies.

— Hisso, hisso, me disait-il tout bas, hisso! et ses dents craquaient, et on eût dit un soldat impatient de combattre.

J'avais déjà appris que ce mot *hisso* signifiait serpent noir. Je jetai les yeux sur l'endroit désigné, et je vis en effet, étendu sur le tronc d'un magnifique eucalyptus, déraciné sans doute par la foudre, un énorme serpent noir dont une partie du corps passait sous une bande d'écorce soulevée. Je tirai mon sabre, et, à tout hasard, je jetai du petit plomb dans le canon de mon pistolet. Mais le sauvage, devinant mon intention, me fit comprendre que tous mes préparatifs étaient en pure perte, et que, si je voulais le laisser faire, il tuerait le hisso. Je ne demandais pas mieux, car, franchement, j'allais battre en retraite. Cependant, rassuré par l'immobilité du reptile, qui dormait au soleil, et, vivement piqué par la curiosité, je restai encore. Le sauvage me demandait pourtant quelque chose et trépignait comme s'il eût marché sur un sol brûlant. Je lui montrai un couteau, un canif, ma baguette de fusil, mon pistolet, que je me serais bien gardé de lui abandonner... rien ne lui convenait. Enfin, il toucha du doigt ma cravate, je lui présentai mon mouchoir, et il me fit entendre que c'était cela dont il avait besoin. Il s'en saisit avec empressement, me fit signe de m'éloigner de quelques pas encore, ce à quoi je consentis de grand cœur, et je me tins en haleine, le cœur palpitant, les yeux fixes et la baguette de fusil à la main. Lui, le sauvage, enveloppa ses doigts et une partie de son poignet à l'aide du mouchoir, essaya le jeu de ses doigts et de son poignet, tourna sur ses talons, s'accroupit à demi, et s'avança avec la plus grande prudence vers le redoutable hisso. Je crus un instant que c'en était fait du sauvage; son audace et son sang-froid me donnaient la fièvre... Arrivé près du tronc renversé, le naturel se couche, s'allonge, avance contre l'ennemi qu'il allait combattre, le saisit fortement par la queue et se relève. Le serpent se redresse à son tour, mais retenu par la couche d'écorce sous laquelle il s'était à demi réfugié, il se replie. Le naturel avait prévu tous ses mouvements, il recule en serrant toujours sa victime, et dès qu'elle s'est dégagée de l'écorce, dès qu'elle va s'élancer, mordre et tuer, mon intrépide sauvage agite ses bras et fait tourner le serpent comme s'il faisait tournoyer une fronde. J'étais dans la stupeur, immobile et fasciné. Le sauvage trépignait toujours et poussait des hurlements pareils à ceux d'une hyène qui vient de s'emparer d'un élan. Après avoir fait tournoyer le reptile pendant deux ou trois minutes au moins, et surtout après avoir remarqué que sa résistance à obéir au mouvement de rotation était anéantie, le sauvage s'approcha de l'eucalyptus abattu, et, par un dernier et vigoureux effort, il frappa la tête du serpent, qui resta étendu sur la place.

— Il est mort? dis-je avec un geste en rapport avec mes paroles. Le naturel me fit signe que non et que l'ennemi ne tarderait pas à se redresser s'il ne se hâtait de lui trancher la tête. Là-dessus, il me demanda mon couteau ou mon sabre, je lui donnai le couteau; il s'approcha du reptile, posa son talon sur la tête, et en trois coups il la sépara du tronc.

J'étais dans la stupeur d'une audace à laquelle rien ne peut être comparé, quand on songe que toute blessure du serpent noir est mortelle.

Cependant le sauvage, fier de son triomphe, plus fier peut-être encore de mon admiration, se mit à danser, à trépigner, à rire et à hurler en même temps; il gambadait autour de sa victime, il la poussait du pied et l'insultait en feignant d'en être mordu, tandis que moi, adossé à un arbre, je cherchais à saisir les grotesques poses de cet être si bizarre et si courageux. Cette étrange scène si chaude, si dramatique, durait depuis près d'une demi-heure, mais le dénoûment en fut inattendu.

Le sauvage continua ses gambades joyeuses; il courut de nouveau vers le serpent, le saisit de ses deux mains, le passa comme une cravate autour de son cou, revint, se rapprocha de moi, me sourit d'une façon hideuse en brandissant ses sagaies, s'empara de la serviette et des provisions qu'elle renfermait, prit le couteau qui avait achevé l'ouvrage, le leva, le jeta en l'air, le ressaisit, hurla de nouveau, bondit d'arbre en arbre plus vigoureusement que jamais, s'éloigna, revint encore, prit sa course et disparut pour toujours dans le fond des bois, me laissant pour toute récompense de ma générosité la tête du reptile, dont il n'avait que faire.

Je rejoignis mes compagnons de voyage, qui venaient déjà vers moi, je leur contai mon aventure, et en m'engageant à plus de circonspection à l'avenir, ils m'estimèrent heureux d'être quitte de mon imprudence, pour la perte d'un mouchoir, d'un couteau et des provisions de bouche dont j'avais déjà fait le sacrifice.

Les chevaux furent attelés, nous poursuivîmes notre chemin à travers la forêt toujours imposante, et dans tout le trajet nous ne vîmes que trois serpents devant nous, lesquels ne fuirent point à notre approche, mais ne cherchèrent pas non plus à nous attaquer.

L'habitation de M. Oxley est située sur le sommet d'un délicieux plateau dont le pied est planté d'arbres européens, mêlés à de grands végétaux indigènes, et formant par cet assemblage le plus curieux spectacle. C'est le casualina, qui mêle ses rameaux gracieux à la pomme colorée ; c'est le pin de Norfolk et ses rameaux chevelus, du milieu desquels tombent des grappes de raisin dont la vigne est plantée à côté de son tronc lisse et élégant; c'est la poire se jouant au milieu des jeunes eucalyptus, protecteurs bienvenus des melons et des fraises qui poussent à leurs pieds; partout encore des fleurs odorantes dont le parfum s'exhale au loin; partout un jardin délicieux, tel qu'en rêvait le Tasse.

Après cette première inspection qui me jetait dans l'extase, j'entendis la voix de M. Demestre; on m'appelait pour souper. Ici encore, non-seulement l'aisance, mais le luxe, non-seulement la profusion, mais la prodigalité, et le gastronome s'accommoderait fort bien d'un exil où tant de distractions lui seraient offertes. A deux heures du matin, la maison était silencieuse, valets et maîtres dormaient d'un profond sommeil. A cinq heures, j'étais déjà debout et prêt à recommencer mes excursions.

M. Oxley m'entendit et me fit prier de passer dans son appartement.

— Je comprends votre impatiente curiosité, me dit-il; mais prenez garde; la curiosité est souvent fatale à celui qui ne sait pas la contenir. Vous voyez l'Europe autour de nous; mais là aussi est la Nouvelle-Hollande, c'est-à-dire une terre sauvage, d'énormes fourmis dévorantes, des serpents qui donnent la mort, des torrents qui s'emparent de la campagne et entraînent tout sur leur passage.

La grêle tue dans ces climats exceptionnels, et le sauvage habitant des déserts tue aussi dès qu'il manque de vivres, qu'il se sent le plus fort et qu'il est sûr de l'impunité.

J'écoutais ces sages conseils; mais je n'en tins nul compte, tant le désir de voir me poussait à la recherche des choses inconnues. Aussi, dès le lendemain de mon arrivée chez M. Oxley, où tant de soins, de prévenances et de luxe m'avaient rappelé l'Europe et les brillants salons de Paris, je me décidai à une course dans l'intérieur des bois, séduit que je fus par tout ce qu'on m'en disait de magique et de merveilleux. Plusieurs des sauvages, à qui le généreux ingénieur donnait asile, la nuit, dans ses écuries et ses greniers, devaient me servir de guides; mais deux seuls furent fidèles à leur promesse, et je me mis en route avec eux après que M. Oxley m'eut engagé à beaucoup de prudence et de circonspection.

LX

NOUVELLE-HOLLANDE

Torrent de Kinkham. — Attaque d'un nid de fourmis. — Je franchis le torrent. — Solitudes. — Deux déportés. — Inondation. — Jeux et exercices des sauvages. — Retour à Sidney.

J'avais vu, de l'observatoire de l'habitation de M. Oxley, le lit du torrent de Kinkham; c'est de ce côté d'abord que je dirigeai mes pas, car c'est là surtout qu'on m'avait fortement invité à ne pas me rendre, puisque ce torrent est la limite tracée dans la colonie pour les courses des *convicts*.

Tout déporté qui le traverse est regardé comme déserteur et ennemi; quelques-uns d'entre eux, voulant se soustraire au châtiment qu'ils ont mérité, le franchissent en dépit des lois, se jettent dans les solitudes éternelles qui se trouvent au delà, vont à la recherche des hordes sauvages, dont ils partagent d'abord la misère; et plus tard, poussés par la vengeance et la faim, ils se mettent à la tête d'une expédition guerrière, ils se ruent avec des cris farouches sur les habitations sans défense, et mettent tout à feu et à sang. Aussi, le déporté convaincu d'avoir franchi le torrent de Kinkham est condamné, par cela seul, à la peine de mort.

J'arrivai à son lit de roche après une heure de marche à travers quelques bois vierges et de belles et riches plantations dépendantes du château de M. Oxley. Parvenu là, je fis mine de vouloir pousser plus loin, mais mes deux guides épouvantés me donnèrent à comprendre qu'ils ne m'accompagneraient pas, que cela leur était défendu expressément, qu'on les tuerait s'ils allaient au delà, et que moi-même je m'exposais à de grands périls si j'exécutais mes projets. Il n'en fallut pas davantage pour me décider. Au surplus, je saisis cette occasion pour recommander aux voyageurs la règle invariable que je me suis tracée dans chacune de mes expéditions hasardeuses. Ce à quoi l'on doit d'abord s'attacher, c'est à se débarrasser le plus tôt possible des plus grandes difficultés. Ce n'est point le départ qui est à craindre, c'est le retour. Les premiers obstacles sont d'autant plus décourageants qu'on ne s'est pas encore façonné aux épreuves. Le découragement n'est mortel que lorsqu'à l'horizon se dressent les aspérités... Dès que l'élan vous a poussé au delà de l'obstacle principal, vous devez regarder le reste comme vaincu, et le souvenir de vos premiers succès vous vient en aide pour triompher avec profit de tous les autres accidents de la lutte. Le combat effraye moins que la bataille; l'homme que la tempête accueille au jour de son départ est tout prêt aux rafales de ses traversées à venir.

Le torrent était là, sous mes pieds, d'une largeur de cent pas au plus, pavé de roches lisses, polies, attestant la rapidité et la fréqence des avalanches. Un léger filet d'eau, murmurant à peine à travers les rigoles et les anfractuosités des couches schisteuses, passait presque inaperçu, tandis que les bords du lit à pic, déchirés et creusés, disaient la violence des eaux descendant des montagnes. D'un côté, des terrains déjà déblayés et prêts à recevoir les richesses végétales de nos climats; de l'autre côté, une nature vierge, et des géants séculaires portant leurs têtes chevelues jusqu'à la région des nuages, qu'ils retenaient dans leur course.

Irai-je ou n'irai-je pas au delà du torrent? fut la première question que j'adressai. La seconde fut celle-ci : Qu'ai-je à gagner à braver le péril dont on m'a menacé?

La réponse à la seconde de ces deux questions fut la solution de la première, et le vague de mes craintes me détermina à l'entreprise. Si l'on m'avait dit que je serais attaqué par des sauvages, par des bêtes fauves, par des serpents noirs, à coup sûr je serais resté au rivage; mais reculer devant l'incertitude des dangers et peut-être devant des fantômes, voilà ce à quoi je ne pus me décider. Le torrent devait être franchi.

Je me disposais déjà à descendre la côte presque à pic, lorsque la clarté brillante d'un feu peu éloigné et une longue colonne de fumée noire montant en spirale frappèrent mes regards à peu de distance du lieu où j'avais fait halte. A la bonne heure! m'écriai-je, comme pour me donner du courage; j'aime mieux cela, j'aime mieux le bruit que le silence, et les hommes que la solitude. Allons de ce côté.

Je me dirigeai donc vers le point lumineux grossissant à chaque instant, et je fus témoin là d'un spectacle que je n'oublierai de ma vie. Onze sauvages, parmi lesquels deux femmes seulement, maigres comme des squelettes, après avoir abattu des branches sèches en très-grande quantité et les avoir placées autour d'un monticule de trois pieds de haut et de quatre à peu près de diamètre, préparaient d'autres bois menu qu'ils tenaient en réserve pour alimenter la flamme. A mon aspect ils s'arrêtèrent tout court, se réunirent en un seul groupe et parurent délibérer sur le parti qu'ils avaient à prendre à mon égard. J'allais franchement à eux, bien certain que

ma confiance les flatterait. Je leur tendis la main. Ils me regardèrent d'un air stupide et m'adressèrent des paroles éclatantes auxquelles je n'avais garde de répondre, vous savez pourquoi. Je prononçai cependant le nom de M. Oxley, fort connu dans le voisinage; ils le répétèrent à voix basse, semblèrent se calmer, et continuèrent leur opération commencée comme si je n'étais pas là. Le cercle de feu se rétrécissait, rapproché



... Le torrent était là, sous mes pieds. (Page 307.)

petit à petit du monticule à l'aide des sagaies et quelquefois même à l'aide des pieds et des mains des sauvages. Quand la flamme faiblissait, un nouveau secours lui était donné, et des cris rauques remplissaient les airs. Cependant on s'arrêta encore, trois sagaies lancées avec une grande vigueur percèrent le monticule assiégé, et des crevasses faites par cette arme s'échappèrent d'énormes fourmis que le feu ne



... Des myriades de perroquets, de cacatois, etc. (Page 310.)

tarda pas à faire rentrer dans leur gîte. A chaque instant l'incendie se concentrait, et bientôt les sagaies n'eurent pas besoin d'être lancées pour ouvrir la demeure souterraine des animaux dévastateurs auxquels on fait ici une guerre à outrance. Les casse-tête se joignaient aux sagaies, les longues branches de bois sec ajoutaient aussi à la destruction de l'édifice, qui ne fut bientôt plus qu'un monceau de ruines, et le feu continuait toujours. Dès qu'il arriva au pied de la fourmilière, on l'entretint plus violent que jamais, et les sauvages satisfaits s'assirent paisiblement autour : une heure après l'œuvre fut accomplie.

La horde se leva, s'ouvrit une route jusqu'au tertre

renversé, en chassa au loin la terre calcinée, et s'empara d'une boule énorme de cadavres agglomérés formant une sorte de mastic noir, sur laquelle elle se jeta avec une gloutonnerie qui soulevait le cœur: je crus même un instant que ces malheureux affamés semblaient craindre que je ne leur demandasse ma part du hideux repas, et lorsque je m'éloignais de ce spectacle d'horreur, chacun des convives se hâta moins de dévorer sa pitance.

Hélas! telle est pourtant la principale nourriture de ces misérables sauvages de la Nouvelle-Hollande que la civilisation effraye, et qui traînent une si triste vie au milieu des immenses forêts que le ciel leur a données pour demeure. Après avoir été témoin de cette scène de dégoût et de pitié, je repris le chemin du torrent, dont je m'étais un peu éloigné, et je me décidai en route à ne plus délibérer en présence de l'obstacle. Ainsi, sans réflexion aucune, je me glissai le plus doucement possible jusqu'au lit du torrent, que je traversai à pied sec, et je me trouvai bientôt à l'autre bord.

Là seulement, je m'arrêtai, inquiet, irrésolu, presque tremblant; mais ne vous hâtez pas de me condamner. Ne vous est-il donc jamais arrivé d'être étonné de l'audace d'une résolution alors que le succès l'avait couronnée? Quand le péril est imaginaire, c'est avant l'épreuve que la peur vous saisit, vous abat, et le rire lui succède; mais quand le danger est réel, il arrive presque toujours que les hommes de cœur l'affrontent et qu'ils ne tremblent qu'après l'avoir soumis.

Les deux guides que M. Oxley m'avait donnés ne voulurent point, malgré mes offres et mes menaces, m'accompagner au delà du torrent, et me donnèrent à entendre que s'ils m'obéissaient on les mettrait à mort. A un pareil argument je n'avais rien à répondre, et je m'élançai seul. D'un autre côté, je l'ai dit, tout déporté convaincu d'avoir franchi le torrent



Le convict Atkins et sa famille. (Page 311.)

était, par ce seul fait, condamné à être pendu, car on en avait vu, à la tête de hordes sauvages, venir après les inondations, mais plus terribles qu'elles, se précipiter sur des habitations sans défense et répandre partout la dévastation et la mort. Je n'étais point déporté, la sévérité de la loi ne pouvait m'atteindre, et je voulais voir.

Devant moi se dressait une vaste pleine de gazon plantée d'eucalyptus du port le plus majestueux; elle était bordée par une colline boisée comme la plaine, silencieuse, solennelle comme le désert, de l'autre côté de laquelle serpentait une vallée profonde, ombragée aussi richement que le sol que je venais de parcourir. Je m'assis, et je me dis avec un sentiment d'orgueil qui a sa puérilité : Jamais, sans doute, pied européen n'a foulé cette terre ignorée, jamais personne avant moi ne s'est livré ici à la méditation, au recueillement, à l'étude du magnifique tableau, aussi ancien que le monde, dont le cadre n'est nulle part, et dont les détails sont aussi curieux que la masse. Ce serait bien le cas de placer ici quelque triste et lugubre épisode taillé de manière à jeter sur moi l'intérêt de mes lecteurs; de dire, par exemple, qu'une bande farouche de sauvages me harcela de ses sagaies et de ses casse-tête, qu'un terrible serpent noir me menaça de sa dent meurtrière, et qu'un essaim innombrable de fourmis rongeuses m'entoura de ses mille réseaux et me blessa de ses mille dards; puis un miracle serait venu à mon aide pour me rendre au monde. Mais je l'ai dit, je ne sais pas mentir en présence des faits, je les raconte tels que je les ai vus; je n'ai nullement besoin de recourir aux merveilles de la fable pour remplir la vie aventureuse que l'enfer ou le ciel a voulu me faire.

Et puis, d'ailleurs, le sang n'est pas toujours la tragédie; le drame qui émeut ou terrifie est souvent dans l'absence du drame, et l'aéronaute qui tombe du haut des airs intéresse et glace bien plus quand il tourbillonne dans l'espace que lorsque ses os ont été broyés par la chute. Ainsi donc rien de ce qui m'avait été prédit ne m'arriva, et pourtant j'avais reçu des menaces de tous côtés. Si j'avais eu plus de cœur que je n'en eus en effet, j'aurais pu, par exemple, m'assurer d'où venait un certain bruit lointain que je supposais partir de l'autre côté de la colline sur laquelle je planais en ce moment. Ce bruit arrivait par intervalles à peu près égaux, par saccades tantôt faibles, tantôt en bruyantes modulations. Mais je n'osai point, et j'en suis encore réduit aux conjectures. Si j'avais eu plus de cœur, je me serais avancé jusqu'à un troisième plateau éloigné de moi d'une lieue au plus, et formant peut-être le premier ou le dernier

échelon de ces collines si riches que l'industrie anglaise saura bien atteindre et peupler. Mais, je l'avoue encore une fois, j'eus peur, et je restai en place au lieu d'avancer. Le jour marchait; un soleil éclatant pesait sur les hautes cimes des arbres, et il me semblait que je l'arrêterais dans sa course en m'arrêtant moi-même.

J'écrivais mes impressions : je disais que parmi les branches des arbres des myriades de perroquets, de cacatois, de perruches de toutes couleurs, voltigeaient et se jouaient loin de toute atteinte meurtrière; je disais aussi qu'à mes pieds, et parmi le gazon frais et riant, pointaient les petites feuilles et les gracieuses étamines de mille jolies fleurs, les unes inodores, les autres parées de leur suave parfum; celles-ci blanches ou roses, celles-là bleues ou diaprées, douces à fouler, charmantes à étudier... lorsqu'un bruit, plus prolongé que ceux qui m'avaient déjà privé de mon courage ordinaire, fixa mon attention. Une lourde secousse se fit bientôt entendre, plus sombre, plus rapprochée. A l'instant, je fus debout; je visitai, inquiet, l'amorce de mes deux pistolets, et je jetai un regard investigateur de tous côtés. Rien ne fixa mon attention : mais le haut feuillage bruit avec un fracas terrible : c'était la pluie, c'étaient des gouttes d'une grosseur prodigieuse qui traversaient les couches épaisses des eucalyptus. Le retentissement, c'était le tonnerre marchant à grands pas vers le lieu qui me servait d'asile.

Les paroles menaçantes de M. Oxley retentirent bien plus fort à mes oreilles; je savais tout ce qu'on m'avait raconté de surprenant du torrent de Kinkham envahissant les plaines de ses flots vagabonds, et je le voyais déjà se dressant devant moi, s'opposant à ma fuite et me punissant de ma témérité. Je me mis à courir de toute la force de mes jarrets, sans me soucier le moins du monde des monticules sur lesquels je posais un pied imprudent, et qui pouvaient fort bien être les nids meurtriers des fourmis dangereuses contre lesquelles la flamme seule a de la puissance. Eloigné de toute habitation protectrice, j'avais des ailes; en une heure, je fis le trajet que j'avais parcouru le matin en quatre fois plus de temps. L'ouragan grondait, l'éclair sillonnait la nue, la pluie tombait rapide et froide, les arbustes courbaient la tête, et, vaincu par la peur, j'arrivai sur les bords escarpés que j'avais si douloureusement franchis le matin. Je n'eus pas de peine à atteindre le lit, dont le filet d'eau était déjà prodigieusement grossi, mais que je traversai encore à pied sec. Arrivé sur l'autre bord, je m'arrêtai; il me sembla que je n'avais plus d'obstacles à vaincre. Je tournai mes regards vers les lieux solitaires que je venais de quitter, et je fus honteux des craintes qui m'en éloignaient. La peur, dit-on, n'a ni jambes ni oreilles; on assure qu'elle énerve, qu'elle paralyse, qu'elle tue toute sage résolution, qu'elle glace en un instant le sang dans les veines; je vous proteste, moi, que la peur ne fait pas tous ces prodiges, et qu'elle donne aux jarrets une vigueur et une vélocité incomprises jusque-là.

Je m'estimai heureux, je vous l'avoue, que nul ne fût à mes côtés pour être témoin de mes angoisses; et si je les avoue avec tant de franchise aujourd'hui, c'est que quelques années ont passé là-dessus, et que depuis lors j'ai acquis le droit de dire à haute voix sans rougir : Tel jour, j'ai été un poltron.

Le torrent grossissait toujours; ses ondes jaunâtres bouillonnaient sur les roches, mais je ne croyais plus déjà aux redoutables phénomènes dont mes compagnons de voyage avaient voulu m'effrayer. Toutefois je renonçai à mon retour vers les solitudes, et je repris tristement le chemin qui devait me conduire chez M. Oxley, où l'on était sans doute fort inquiet de ma longue absence. J'avais fait quelques pas à peine dans un taillis assez épais, lorsqu'une douce voix de femme fixa mon attention; je me dirigeai de ce côté avec empressement, et je me trouvai bientôt en face d'une petite maisonnette bâtie en bois entremêlé de terre glaise, et ayant pour toiture un triple rang d'écorces d'arbres fort bien liées les unes à côté des autres. Je m'approchai avec précaution; la porte était entre-bâillée, je frappai un petit coup, et, remplie d'effroi, la maîtresse du logis s'avança.

— Grand dieu! s'écria-t-elle en anglais dès qu'elle m'eut aperçu, qui êtes-vous? que voulez-vous?

— Rassurez-vous, madame, je suis un Français voyageur.

— Je parle aussi cette langue.

— Tant mieux; l'orage m'a saisi dans ma course au delà du torrent, et comme la pluie tombe en abondance, je vous demande quelques instants d'hospitalité.

— Oh! vous pouvez vous reposer, monsieur; maintenant je n'ai plus peur.

Cette femme, belle, mais très-pâle, avait une trentaine d'années; le haut de son corps était voilé seulement par une chemise d'homme boutonnée au col, et depuis les reins jusqu'à la cheville elle portait une jupe d'indienne, propre, et nouée par un ruban bleu. Ses bas et ses souliers attestaient un long service, et sa belle chevelure blonde était emprisonnée dans une gaze flétrie; un collier de cheveux ornait son cou élégant; ses jolies petites mains se cachaient sous des gants usés, et des boucles d'or pendaient à ses oreilles. Au total, c'était la pauvreté, mais non la misère: c'était aussi la beauté, mais une beauté vaincue par la souffrance, et cet ensemble plein de grâce et de magie inspirait autant de respect que d'attendrissement. Dans un coin de l'*appartement*, composant toute la demeure isolée, se *dressait un* lit, bas, propre, avec un drap blanc et un oreiller, tandis qu'à terre deux couvertures de laine protégeaient deux enfants qui me regardaient avec de grands yeux bleus pleins d'une naïve expression de curiosité. Quelques assiettes de terre étaient posées sur une planche fixée au mur de l'habitation; une brouette dormait auprès d'une malle et d'un grand vase en faïence gardant encore une partie des aliments préparés sans doute pour la journée. Deux chaises délabrées complétaient l'ameublement.

Dès que mon inspection fut achevée, je demandai pardon à la gracieuse dame de l'embarras que je lui causais, et la priai de me permettre d'embrasser ses jolis enfants, dont le plus âgé avait six ans et le plus jeune quatre tout au plus.

— Très-volontiers, monsieur, car ils sont fort sages.

— Alors, madame, vous me permettrez de leur offrir quelques bagatelles de mon pays.

— Ne le faites pas, ils seraient capables d'accepter.

— C'est pour cela que j'insiste.

— Ah! voilà bien de la bonté.

— Non, madame, c'est de l'intérêt.

— Je vois que vous ignorez de quel père ils sont les enfants.

— Je ne veux pas le savoir, surtout si leur confidence peut leur être nuisible.

— Faites donc, monsieur, et que le ciel vous en récompense!

Je fouillais dans mes poches, lorsqu'un bruit de pas précipités arriva jusqu'à moi.

— C'est lui! s'écria la femme.

— Qui, lui?

— Mon mari, Atkins.

Un homme blond, mais haut et fort, se présenta à la porte, qu'il ouvrit brusquement. A mon aspect, il s'arrêta stupéfait, fronça le sourcil, plongea son regard dans le mien, le tourna vers sa femme, et sa figure grave reprit le calme qu'elle avait perdu. A la bonne heure, dit-il; mais qui êtes-vous?

— Un Français voyageur arrivé depuis peu de jours à Sidney, et venu dans ces solitudes avec M. Oxley pour les étudier. J'achève ma promenade autour du monde.

— C'est bien. Avez-vous de l'argent?

Je feignis de n'avoir pas entendu la question.

— Avez-vous de l'argent? reprit-il avec plus de force.

— Je crois avoir quatre ou cinq piastres tout au plus dans ma bourse.

— Tant mieux.

— Pourquoi cela?

— Parce que vous les remporterez, et que je vous prouverai ainsi que j'ai renoncé à mon ancien métier.

— Vous, monsieur?

— Oui, moi. Vous voyez devant vous un voleur d'Amsterdam, de Londres et de Paris. Paris est la ville la plus commode du monde pour les industriels qui savent l'exploiter; Amsterdam vaut beaucoup moins; mais Londres est détestable. Déjà riche de mes escroqueries, je voulus y continuer mon commerce... et me voici.

— Je ne croirai jamais...

— Vous avez tort. Ce n'est point par fanfaronnade que je vous dis ces choses, c'est parce qu'il ne faut pas plus voler l'estime des honnêtes gens que leur or. Mes aveux, d'ailleurs, sont la conséquence de mes fautes et de mon repentir. Tous mes camarades, ou presque tous, vous jureront qu'on les a injustement condamnés; moi, je vous dirai, monsieur, que l'on m'a fait grâce en m'envoyant pendant dix ans ici. Je bénis mes juges et leur clémence, puisque sans eux je n'aurais pas connu cet ange de bonté que vous voyez là, qui me console de mes fatigues, qui adoucit l'amertume de mes remords, et qui m'a déjà donné ces deux pauvres petites créatures que vous avez la bonté de caresser.

— Combien y a-t-il de temps que vous êtes dans ce pays?

— Six ans; encore quatre, et je reverrai ma patrie. Je travaille, monsieur, je travaille avec une ardeur infatigable, et je saurai bien profiter des bénéfices de notre code en faveur de ceux d'entre nous qui perdent sur cette terre les vices ou les crimes qui les y ont amenés.

— Ne voudriez-vous pas que je parlasse au gouverneur de notre rencontre si imprévue, de notre conversation si intime?

— Merci, merci; ce que je désire, c'est que mon retour en Europe soit le prix d'un droit et non d'une faveur.

— C'est de la grandeur d'âme.

— C'est de la justice, voilà tout; j'ai été voleur pendant dix ans, il me faut dix ans d'expiation. N'est-ce pas, ma femme?

— Oui, mon ami.

— Et maintenant, monsieur, que l'orage est moins violent, partez, je vous le conseille; vous voyez d'ici le château de M. Oxley, hâtez vos pas. Nous, délogeons vite, et emportons nos bagages.

— Pourquoi cette activité?

— Je vois que vous ne connaissez pas le torrent de Kinkham.

— Adieu donc, monsieur; mais j'ai promis une bgatelle à chacun de vos enfants; souffrez que je m'exécute.

— Si vous avez promis, tenez votre parole; mais point d'argent : on croirait peut-être que c'est un cadeau forcé.

Je donnai aux marmots un joli étui avec des aiguilles et du fil, un couteau, deux mouchoirs, un beau foulard que je portais au cou, et je repris le chemin de l'habitation de M. Oxley, après avoir affectueusement serré les mains aux pauvres exilés.

— Ah! vous voilà, me dirent mes nouveaux amis en m'apercevant trempé jusqu'aux os; vous faites de jolies choses; j'ai envoyé six sauvages et quatre domestiques à votre recherche.

— Craigniez-vous donc qu'on ne m'arrêtât dans ces déserts?

— Je craignais pour vous, me dit M. Oxley, le torrent que vous me sembliez fort curieux d'étudier.

— J'en arrive, en effet.

— Vous ne l'avez pas franchi?

— Oh! j'ai été bien au delà.

— Eh bien! mettons nous à table.

Il était quatre heures et demie. A six heures, le repas fut achevé.

— Maintenant, poursuivit mon généreux amphitryon, approchez-vous de la croisée; jetez un regard sur la campagne.

Quel spectacle! Plus de terres à nu, plus de végétation, plus de champs avec leurs richesses, plus de cabanes de proscrits; c'était un lac, une mer immense qui couvrait la cime des arbres nés dans les vallées.

— Que dites-vous du tableau?

— Je dis que tout ce qu'on voit ici est merveilleux, incroyable.

— Ce n'était pourtant qu'un orage de pluie.

— Il y en a donc de plus redoutables?

— Avant votre départ, vous en verrez peut-être où la grêle joue un rôle important.

— Mais on doit fuir alors une terre aussi inhospitalière?

— Non pas; l'on doit se mettre à l'abri du danger, et c'est ce que nous faisons quand nous sommes sages.

— Je serai sage à l'avenir.

La pluie cessa de tomber, et, après une partie de cartes, M. Oxley me pria de regarder de nouveau la campagne.

Les eaux se retiraient comme poussées par une puissance surnaturelle; une heure les avait élevées jusqu'aux hautes collines, une heure les enfermait dans leur lit. Chaque minute les refoulait vers les bas terrains voisins du rivage de la mer, et dès lors on eût dit que c'était la végétation qui montait pour ressaisir le sol envahi qu'on n'osait plus lui disputer.

— Eh quoi! m'écriai-je, vous ne venez pas à mes côtés pour admirer un pareil tableau?

— Nous en sommes rassasiés.

Le lendemain, au déjeuner, je parlai de ma singulière entrevue avec le déporté...

— Ah! vous l'avez vu?

— Oui; quel est cet homme?

— Le coquin le mieux converti de la terre.

— Sans ironie?

— Sans ironie. Vous a-t-il dit que dans une des der-

nières inondations du torrent, il avait sauvé la vie, au péril de ses jours, à deux sauvages qui se noyaient?

— Non.

— Vous a-t-il dit que, lors d'une irruption de quelques convicts à la tête des naturels, il était venu, lui, se poster au-devant de ma porte, et que, secondé par mes valets, il parvint à mettre en fuite la horde sauvage, après s'être emparé de leur chef?

— Non.

— C'est qu'il cache toutes ses belles actions. Il n'y a pas de déporté ici qui travaille avec une ardeur égale à la sienne.

— Et sa femme?

— Un ange de charité et de dévouement; déportée ici pour immoralité, elle s'est régénérée en posant le pied sur cette terre.

— Le torrent les a chassés de leur habitation; où vont-ils?

— S'abriter à une lieue d'ici, sur un terrain que je leur ai donné et dont je leur réserve les revenus. Ils se réfugient aux jours des dévastations dans une jolie maison qu'ils ont bâtie sur une hauteur voisine, et s'ils ne viennent pas chez moi, c'est par discrétion. Atkins ne se doute pas de ce qui l'attend aujourd'hui.

— Qu'est-ce donc?

— La nouvelle de son élargissement et de celui de sa femme, que je lui apporte, et que j'ai ordre de ne lui donner que pour la fête de notre souverain.

— Il refusera.

— Il acceptera, car je lui parlerai de sa femme et de ses enfants qu'il aime avec passion. Tenez, je parie que c'est lui que j'entends, car mes chiens accourent sans aboyer.

Atkins entra et salua avec respect; sa jolie femme nous fit une révérence honteuse, et, sans autre préambule, M. Oxley lui donna à lire la note du gouverneur. Le brave déporté se jeta à genoux, baisa le papier précieux, sur lequel tombaient de grosses larmes, et se releva pour embrasser sa femme et ses enfants.

— N'est-ce pas que vous obéirez? lui dit M. Oxley.

— Hélas! suis-je assez honnête homme?

— Vous allez vous mettre à table avec nous.

— Votre présence et votre parole purifient.

Quinze jours avant de quitter le port Jackson, je vis s'embarquer, sur un beau trois-mâts de Plymouth, Atkins et sa famille, que le capitaine, par ordre supérieur, avait déjà pris sous sa protection immédiate.

Atkins doit être maintenant à Londres. S'il lit ces pages, il a verra que l'étranger avec lequel il a dîné à l'antipode de Paris ne l'a point oublié.

— Maintenant que vous avez vu quelques-uns de nos phénomènes terrestres et météorologiques, me dit M. Oxley le lendemain de cette journée si bien remplie, je ne veux pas que vous quittiez mon habitation sans connaître aussi un peu les hommes qui parcourent ces solitudes, et qui s'effacent petit à petit, surtout depuis que nos armes à feu les privent des ressources qu'ils se procuraient parfois avant notre conquête. Tout n'est pas gain dans la victoire de la civilisation, et les vaincus qui veulent rester libres de nos lois ont tout à redouter de leur résistance. Voyez, les sauvages habitants de ces contrées ne fréquentent presque plus les rivages de la mer où nous avons quelques établissements, aimant mieux la faim et la solitude des forêts qu'une nourriture abondante et les habitudes que nous voudrions leur donner; c'est une race d'êtres exceptionnels comme le sol qui les porte; ils ne tiennent d'aucun peuple, et ils diffèrent encore plus de leurs voisins que de tous les autres hommes. Quelles formes hideuses et mesquines! Les singes leur sont infiniment supérieurs pour la grâce et l'intelligence. Et toutefois, vous allez voir.

M. Oxley fit entendre un coup de sifflet, et je vis sortir d'un hangar un sauvage absolument nu, armé de plusieurs sagaies, de deux casse-tête courbés comme nos sabres de hussard, et d'une petite hache propre à manier d'une seule main. Cet homme vint à nous; c'était un chef, un roi, tout ce que vous voudrez; il commandait à d'autres hommes taillés comme lui, brutes comme lui, farouches comme lui. Pourquoi commandait-il? Je ne sais, et M. Oxley n'en savait pas plus que moi. On lui dit quelques mots, on lui fit quelques signes, et il disparut en courant et en laissant là ses armes, qui auraient pu s'opposer à la rapidité de ses mouvements. Au bout d'une demi-heure il fut de retour avec cinq de ses sujets les plus dégoûtants, bien qu'ils le fussent moins encore que la jeune fille qui les accompagnait, et dont les mamelles fouettaient le bas-ventre.

Je ne me suis pas engagé à vous montrer toujours les filles sautillantes d'Anourourou ou les suaves dormeuses de Lahéna.

— Vous allez être témoin d'un spectacle curieux, me dit M. Oxley; tenez, voici un eucalyptus fort élevé, fort droit et fort lisse; les bras ne peuvent le saisir, tant son diamètre est grand; pensez-vous qu'un de ces hommes, en cinq ou six minutes, soit capable d'en atteindre la cime?

— Cela me paraît incroyable.

— Eh bien! cela est.

— Quand je l'aurai vu, j'en douterai encore.

— Aussi, n'ai-je été convaincu, moi, qu'après la centième épreuve.

M. Oxley fit venir à ses côtés un de ces naturels, le plus jeune en apparence; il lui montra un mouchoir qu'il déposa à terre en lui disant qu'il lui appartiendrait si dans cinq minutes l'arbre était escaladé. Le sauvage poussa un cri de joie, se jeta à terre, se releva, saisit la petite hache dont je vous ai parlé, se plaça contre le tronc de l'eucalyptus, le mesura de l'œil avec une sorte de dédain, poussa un nouveau cri et se mit à l'œuvre. En trois coups, une entaille fut pratiquée à deux pieds du sol, entaille à peine suffisante pour servir à l'orteil de point d'appui. Une seconde entaille, plus haute de deux pieds, fut faite de la même manière, et, après avoir gravi ces deux échelons, le sauvage, par un coup vigoureux, planta la hache dans le tronc de l'arbre au-dessus de sa tête. Placé verticalement, il allongea le bras droit, saisit le manche de l'instrument comme point d'appui, se hissa, se cramponna, se colla, pour ainsi dire, à l'aide des plis et des aspérités de son ventre et de sa poitrine, ainsi que le ferait un lézard ou un limaçon, se tint de la sorte suspendu, pratiqua de nouvelles entailles pareilles aux premières, y fixa d'abord un pied, puis l'autre, replanta la petite hache, s'élança de nouveau, et tout cela avec plus de rapidité peut-être que je ne vous le raconte, monta, toujours collé, toujours identifié à l'arbre, et en atteignit les hautes branches à l'aide des même moyens, en quatre minutes et demie.

— Allons, me dit M. Oxley, il y a mis de l'amour-propre. Pourrez-vous traduire, expliquer, faire comprendre ce que vous comprenez à peine après l'avoir vu?

— Je l'essayerai.

— On ne vous croira pas.

— J'inviterai les incrédules à entreprendre le voyage; cela seul en vaut la peine.

— Voyez maintenant descendre cet homme, poursuivit M. Oxley, et touchez ensuite sa poitrine.

Un nouveau coup de sifflet retentit; le sauvage se plaça debout contre le tronc, se laissa glisser, tenant toujours la tête penchée à droite ou à gauche, en s'arrêtant par intervalle comme pour amortir l'âcreté du frottement, et en un instant il fut auprès de nous. Je joignis un mouchoir à celui qu'il venait de gagner, et le naturel bondit comme un chevreuil. La peau de sa rude poitrine ne portait aucune empreinte de déchirure. Les autres sauvages nous demandèrent si nous voulions qu'ils nous montrassent également leur adresse.

— Ne les gâtons pas, me dit M. Oxley, à moins que vous ne veuillez vous convaincre que la femme n'est pas moins leste et moins habile que l'homme.

— Deux épreuves, en effet, ne sont pas de trop pour que je croie avoir vu.

La femme monta donc aussi, et en six minutes moins quelques secondes l'opération fut achevée.

— N'est-ce pas que tout cela est phénoménal? me dit M. Oxley.

Les curieuses expériences une fois terminées, l'Anglais, qui comprenait si bien les lois de la politesse et de l'hospitalité, me proposa d'assister à un exercice fort amusant, mais précédant presque toujours ou quelque rixe sanglante ou quelque duel à mort.

— Je vous ferai grâce du dénoûment, me dit-il; mais le prélude vous distraira.

Une ligne fut tracée à terre; les jouteurs, côte à côte, se placèrent au-dessus, et, armés de leurs petits casse-tête recourbés, ils imitèrent un combat en frappant doucement les armes les unes contre les autres. Puis, à un signal donné par M. Oxley, le premier sauvage en tête de la ligne poussa un grand cri, se baissa, et lança au loin en l'air son casse-tête peint en rouge. L'arme ne monta qu'après avoir parcouru une certaine distance avec un mouvement de rotation fort rapide, et quand elle fut parvenue à sa plus grande hauteur, elle revint sur ses pas, ainsi que rétrograde sur le tapis d'un billard une bille touchée d'une certaine manière, ainsi que le fait un cerceau que l'on jette au loin et qui rétrograde vers la main qui a su le lancer. Mais, dans ces deux derniers cas, la résistance du sol ou du tapis fait comprendre la manœuvre, tandis que j'ai vainement essayé de me l'expliquer dans l'espace avec le casse-tête. Ce sont là de ces jeux bizarres qu'on voit sans chercher à les définir, et je vous assure que j'y acquis en peu de jours une si grande habileté, que nul sauvage du pays n'aurait été de force à lutter avec moi.



... Le sauvage planta la hache dans le tronc de l'arbre au-dessus de sa tête. (Page 312.)

Dès qu'une rixe a lieu, dès qu'un duel a été proposé et accepté, les deux adversaires font ce que je viens de vous dire, et celui des deux qui ramène le plus près de la ligne tracée à terre le casse-tête courbé, a l'avantage du premier coup. Cela équivaut au pile ou face de nos cartels.

Au surplus, je vous parlerai plus en détail, une autre fois, des mœurs farouches de ces hommes hideux à voir, hideux à étudier, et fuyant toute civilisation comme vous fuiriez, vous, toute terre d'anthropophagie.

Cependant l'inspection de M. Oxley étant achevée, le départ fut ordonné, et nous parcourûmes de nouveau ces imposantes solitudes sur lesquelles brilleront peut-être un jour d'industrieuses et grandes cités. Arrivés à Liverpool, nous fîmes halte, et je me rendis à l'hôpital pour serrer de nouveau la main au docteur Lazzaretto et lui demander des nouvelles du déporté mordu après notre premier départ de cette ville. Le joyeux docteur me retint quelques instants et me fit visiter l'établissement confié à ses soins.

Tout y était propre, tout y respirait l'aisance. La santé devait venir souvent visiter l'hôpital de la Nouvelle-Liverpool.

— A propos, dis-je à M. Lazaretto, ne pourriez-vous me donner des nouvelles d'un malheureux déporté mordu par un serpent noir il y a cinq jours?

— Mais s'il a été mordu par un serpent noir, il est mort ; je n'ai pu encore en sauver aucun ici. Le venin de ce reptile a une activité telle, qu'en deux minutes un homme tombe comme frappé de la foudre, et ce qu'il y a de plus terrible à penser, c'est que le serpent noir n'attend pas qu'on le provoque pour mordre; il attaque tout ce qui respire, et tout ce qui respire est son ennemi. On m'a assuré que les naturels possèdent un remède efficace contre ce redoutable venin, mais je ne le crois pas; jusqu'à présent mes recherches et mes investigations ont été sans résultat à cet égard. Peut-être le serpent noir ne veut-il pas de la chair huileuse de ces sauvages.

— Savez-vous, lui dis-je, que cet homme dont je veux vous parler montra un grand courage?

— Comment?

— Il se fit sauter un énorme morceau de chair à l'aide d'un rasoir.

— Attendez. C'est celui-là? Eh bien! il n'est pas mort : c'est le seul qui jusqu'à présent ait résisté à la dent du reptile.

— Il est guéri?

— Venez.

Nous entrâmes dans le jardin, qui s'étend depuis l'édifice jusqu'à la rivière du roi Georges.

Accoudé à un arbre et comme plongé dans la méditation, le déporté était là, taciturne, sombre, regardant couler l'eau. Je le reconnus et j'allai à lui.

— Bonjour, lui dis-je d'une voix que je tâchai de rendre caressante.

— Allez-vous-en au diable! me répondit-il d'un ton farouche et en me regardant avec des yeux étincelants.

M. Lazzaretto m'entraîna et me dit :

— Voilà tout ce que j'ai obtenu jusqu'ici ; ce n'est pas un beau résultat. Cet homme est fou.

Nous rejoignîmes nos camarades, qui allaient se mettre à table, et, après un repas dont la gaieté de M. Lazzaretto fit une partie des frais, nous remontâmes en voiture et rentrâmes à minuit à Sidney.

En une heure, nous changeâmes d'hémisphère; en une heure, nous nous assîmes sur les deux extrémités d'un immense diamètre : d'une part, l'abrutissement dans ce qu'il a de plus abject; de l'autre, la civilisation dans ce qu'elle a de plus noble et de plus consolant.

LXI

NOUVELLE-HOLLANDE

Mœurs des sauvages. — Duels. — Mariages. — Galanteries de l'époux. — Férocité des naturels. — Leur mort.

J'ai parfaitement compris la *sauvagerie* des naturels de la presqu'île Péron, parce que là, sur cette terre de misère et de mort dont je vous ai tant parlé, il n'y a rien dans les airs ni dans les eaux qui puisse même laisser l'espérance d'une journée sans travail, sans fatigue, sans douleur. Tout être vivant a besoin de nourriture : eh bien! sur cette presqu'île de malheur, de désespoir, l'infortuné que l'enfer y a jeté dans sa colère, doit être rude, farouche, âcre, comme tout ce qui l'entoure et le cercle.

Il n'y a près de là ni fertilité, ni ruisseaux, ni bourgades, ni villes, ni civilisation, et tout y est incompris, excepté la soif et la famine. Mais ici, près du port Jackson, sur une terre magnifiquement parée, sous un ciel généreux, quoique fantasque, en présence du luxe et des bienfaits d'une grande et noble cité, ce que nul ne saurait expliquer, c'est l'existence des hordes sauvages qui vivent et hurlent dans les bois et sur les montagnes sans que rien de ce qui fait chez nous la vie commode et heureuse ait jamais pu les tenter.

Est-ce habitude, paresse, soif de toute indépendance, qui jette ces êtres si étranges dans les vastes solitudes? Est-ce la longue habitude du vagabondage qui leur a fait regarder en mépris les utiles demeures que nous nous bâtissons? ou voudraient-ils, avec leur stupide dédain, nous convaincre qu'ils se croient nos égaux, sinon nos maîtres?

Ce triste problème, résolu seulement par quelques milliers d'individus, fera reculer tout esprit penseur, toute saine philosophie : c'est la civilisation vaincue et méprisée, les privations préférées à l'abondance; c'est la douleur l'emportant sur tout bien-être, et foulant aux pieds le remède moral offert à toutes les misères du corps et de l'âme. L'idiotisme et la folie ne procéderaient pas autrement. C'est qu'en effet, à voir ces charpentes osseuses, anguleuses, disloquées, ces bras, ces jambes, ces épaules étiques, ces fronts déprimés, rétrécis, ces yeux petits et sans animation, ce nez aussi large que la bouche, cette bouche mordant les oreilles, et ces pieds et ces mains si larges et si plats, on devine aisément que rien de ce qui approche de l'intelligence ne peut se loger par là, et que l'on a presque tort d'appeler hommes de pareilles machines mouvantes. Le mandrill, le jocko, l'orang-outang, marchent aussi sur deux pieds; ils sont autrement hommes que ceux qui passent là orgueilleusement à mes côtés, sans seulement détourner la tête pour me voir.

On permet à ces sauvages de venir à Sidney; on les autorise, je ne sais pourquoi, à se promener dans la ville nus, absolument nus, ainsi que leurs femmes, encore plus hideuses que leurs frères et leurs maris, s'il est possible. Les uns et les autres entrent dans les habitations, présentent quelquefois une peau de kanguroo ou de serpent, tendent la main, reçoivent en échange deux ou trois verres d'eau-de-vie, puis voilà qu'une sanglante saturnale commence. Les vapeurs se sont emparées du cerveau, des cris éclatants remplissent les airs, des chants farouches s'échappent de poitrines haletantes, des contorsions frénétiques ont lieu, des trépignements fiévreux frappent le sol, deux athlètes se présentent, ils se crachent des injures à la face, ils se heurtent de leurs bras, de leurs épaules, de leurs fronts, ils échangent une bave verdâtre, mousseuse, et, armés de leurs casse-tête, ils se placent sur la même ligne, ils le lancent à l'air comme je vous l'ai dit lors de ma course au tor-

rent de Kinkham, et celui des deux combattants qui le ramène plus près de la ligne tracée est proclamé vainqueur. Alors le vaincu, sans autre façon, se pose en face de son ennemi, courbe la tête, étudie, en levant un peu les yeux, les mouvements de son adversaire, dont le bras tient l'arme fatale prête à tomber, cherchant à tromper l'attention de celui qui veut lui ouvrir le crâne. Si le coup est porté dans le vide, c'est au tour du premier à se soumettre à l'épreuve, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'un des deux tombe mort sur le sol.

Après le duel, les hommes et les femmes s'emparent du cadavre, le chargent sur leurs épaules, l'emportent, vont le jeter loin de la ville, ou dans les flots, ou dans une fosse de deux pieds de profondeur, sur laquelle frères et sœurs frappent du pied pour niveler la terre. Il n'y a là, pour le présent, ni larmes, ni prières, ni émotion. Il n'y a là, pour l'avenir, ni deuil, ni tristesse, ni désespoir. Tout souvenir est mort. La terre a tout recouvert, tout effacé. Un homme a disparu de la peuplade: c'est tout.

Quel est donc le but des Anglais en permettant, en encourageant, en excitant quelquefois ces hideuses luttes?

Font-ils de ces hommes ce qu'on fait des chiens hargneux? Veulent-ils, dans leur insouciance coupable, en laisser éteindre la race? Veulent-ils qu'ils se détruisent les uns les autres? Je comprends leur mépris, je m'explique leur dégoût; mais l'humanité n'a-t-elle pas aussi ses devoirs, et de pareils tableaux devraient-ils enfin être offerts au milieu d'une cité belle, florissante et policée?

Je dinais un jour chez une des familles les plus riches et les plus considérées du pays. Au dessert, un signal fut donné par le maitre de la maison, deux valets descendirent, emportant avec eux une bouteille de rhum, et, un instant après, un horrible tumulte éclata dans une cour voisine Les dames se levèrent, prirent place à une croisée et m'invitèrent à profiter de l'occasion qui m'était si galamment offerte; je les suivis donc, et deux combats, pareils à celui que je viens de vous conter, eurent lieu sans que le cœur de ces dames en fût ému le moins du monde, sans que leur front rougit des hideuses nudités de ces horribles bêtes fauves qu'on venait d'enivrer. C'était une des réjouissances de la soirée, c'était un divertissement qu'on m'avait gracieusement préparé.

Après la fête on emporta deux cadavres, et le thé fut servi au milieu des éclats de rire de l'assemblée.

Si les femmes ne se provoquent pas, ainsi que les hommes, à ces duels meurtriers, c'est qu'elles n'ont pas souvent la permission de boire des liqueurs spiritueuses, car, victimes dociles de la volonté de leurs maris, elles ne reçoivent que ce que ceux-ci veulent bien leur aumôner, et la tendresse de ces brutes ne va jamais jusqu'au sacrifice d'une goutte de rhum ou d'un morceau de viande dont les chiens mêmes ne voudraient pas. Quand l'homme est repu, sa femme prend timidement sa chétive part. Malheur à elle si elle acceptait ce que vient offrir la générosité européenne! Elle ne le refuse pas, mais elle le garde pour le donner à son mari ou à son frère, et celui-ci ne daigne seulement pas la remercier par un mot ou par un sourire; chacun a cru faire son devoir. C'est le lion qui s'est donné sa part, c'est le tigre qui se vautre dans le sang dont il ne veut plus, et dont pourtant il défend l'approche à tout rival.

Le sauvage de la Nouvelle-Galles du Sud est la personnification du crétinisme, de la lâcheté, de la bassesse et de la férocité réunis. Dans l'intérieur des terres, il se nourrit de larves, d'insectes, de fourmis, de serpents et de quelques kanguroos blessés; jugez donc de sa joie lorsque, sous le hangar où on l'abrite, on lui apporte quelques aliments capables d'apaiser la faim de chaque jour! Voir accroupis, autour d'un gros morceau de viande sanguinolente, huit ou dix sauvages de ces contrées, c'est le spectacle le plus triste, le plus douloureux et le plus effrayant que l'on puisse imaginer. Vous entendez, au milieu des craquements de dents et des reniflements sonores, un grognement perpétuel, semblable à celui d'une meute de loups affamés à qui les chasseurs veulent disputer leur proie. Vous croiriez entendre le glouglou fétide de ces égouts putréfiants dans lesquels s'engouffrent les immondices d'un charnier qu'on purifie. Je vous l'ai dit, les femmes ont les restes, les os, quand les os et les restes ne sont pas emportés par ces bêtes fauves, cruelles et voraces.

Ainsi, vous le voyez, tout est gracieux, suave, touchant, dans les mœurs et les habitudes de ce peuple qui n'est point un peuple, de ces hommes qui ne sont point des hommes.

Je vous les ai montrés accroupis à leurs festins; assistez maintenant au mariage; d'autres tableaux viendront après.

L'épouse était jeune, disait-on, c'est possible; mais je ne crois pas qu'il y ait jamais chez eux de la jeunesse, car on est laid, hideux, décrépit en naissant. Ses larges mamelles flottaient sur son ventre, et je ne sais si elle avait des bras, des cuisses et des jambes; cependant cela doit être, quoique j'eusse bien de la peine à les apercevoir. C'était, au surplus, la reine adorée de la bande, composée d'une vingtaine d'individus, et la gracieuseté de ses élégantes manières, parfaitement harmoniée avec les doux contours de ses formes physiques, pouvait se comparer aux mouvements d'un de ces sales animaux à longues soies que vous voyez se vautrer si amoureusement dans les bourbeuses basses-cours de nos fermiers bas-bretons. Que de rivalité elle avait dû allumer dans le sein du troupeau d'esclaves empressés autour d'elle! Eh bien! le marié était mieux, beaucoup mieux, sans comparaison. Une tête monstrueuse, des yeux percés avec une vrille, mais inégaux, les cheveux collés en mèches avec je ne sais quel puant mastic, un nez plus large que vous ne pouvez l'imaginer, une bouche dont je n'ose pas vous dire la colossale dimension, des dents d'un vert magnifique, un torse velu, chétif, osseux, zigzagué de plaies, de coutures; des bras décharnés, des pieds et des mains hors de toute proportion, et tout cela répandant au loin un délicieux parfum de bouc ou de bête fauve, propre à donner la plus haute idée de la galante coquetterie du futur enorgueilli de tant d'avantages.

La troupe hurlante se tenait assise ou couchée dans un hangar abandonné aux insectes dévorants du pays. Elle se leva à un signal donné par le plus âgé d'entre eux, sans doute le père de la fiancée, et prit le chemin d'une petite crique située derrière le magnifique jardin du gouverneur de Sidney. Je l'accompagnai sans y être invité, mais je soupçonnais trop le genre de bonheur qui m'attendait, pour ne pas braver la chaleur du jour et l'ennui de la route. On ne peut d'ailleurs trop se hâter de jouir de semblables tableaux, dont on craindrait de perdre le plus petit détail.

La horde joyeuse et farouche s'arrêta sur une pelouse où se dressaient quelques gracieux casuarinas. Elle fit halte à un cri éclatant du vieillard dont je

vous ai parlé, et, après un repos de plusieurs minutes, le superbe fiancé se leva, prit par la main sa timide beauté, la plaça debout devant lui au milieu du cercle formé par ses camarades agenouillés, et grommela quelques sons gutturaux qui devaient être sans doute, pour l'épouse, des garanties d'un bonheur à venir. Cela fait, l'époux s'agita violemment, cracha sur la figure de l'heureuse fille adorée (je suis fidèle



... Alors le vaincu se pose en face de son ennemi, courbe la tête. (Page 315.)

dans mon récit); puis, avec le pouce et l'index de sa main droite, il prit de la poudre rouge dans une petite vessie, en traça quelques larges raies sur le front, le nez et jusqu'au nombril de celle qu'il allait posséder, et continua son manége à l'aide d'un nouveau crachat et d'une poudre blanche, zébrant ainsi sa chaste moitié. Celle-ci, toute glorieuse, fit le tour de l'assemblée et se montra vaniteusement parée de ses plus beaux ornements.

Il y eut encore un moment de silence et de méditation.



... Il frappa dessus un grand coup de pierre. (Page 317.)

C'était bien le moins que l'admiration fît jeter au dehors quelques paroles dites à voix basse au voisin; peut-être était-ce un sentiment général de jalousie qu'on avait en vain tenté d'étouffer. Qui le sait? qui le saura jamais?

Jusque-là le hideux avait seul joué son rôle, et ma tâche d'observateur n'était que triste et nauséabonde; mais ces nobles hommes ne s'arrêtent pas en si beau chemin dès qu'ils ont pris leur élan de galanterie.

A un troisième signal, l'époux se mit à piétiner, tout le monde en fit autant, excepté moi, honteuse-

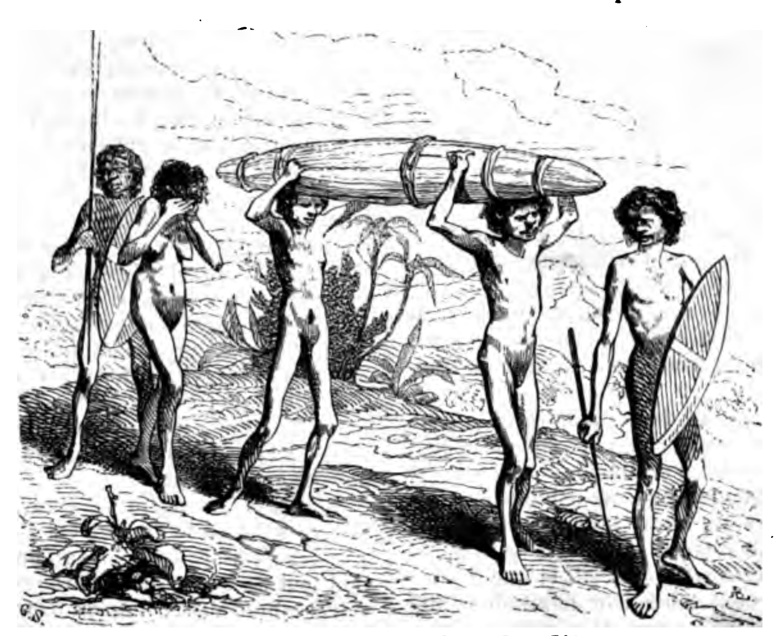
ment chassé de la tête; puis les deux époux, en se tenant par la main, s'éloignèrent de quelques pas et se placèrent à côté du tronc d'un casuarina, la femme adossée à la tige, l'homme en face. Celui-ci tira d'une sorte de sac un petit morceau de bois rouge, de la grosseur et de la longueur du petit doigt, prit une pierre polie, épaisse de deux pouces et large de quatre ou cinq; il appuya la belle tête de sa reine sur l'arbre, appliqua le petit bâton sur ses deux dents incisives supérieures, le retint entre le pouce et l'index de la main gauche, comme s'il eût voulu planter un clou, et, de la droite, avec une vigueur qui faisait honneur à sa courtoisie, il frappa dessus un grand coup de pierre, et sa femme se trouva embellie de deux dents de moins.

La bouche fut remplie de sang; mais la courageuse vierge ne poussa pas un seul cri, ne donna pas le moindre signe de souffrance; tout cela fut ravissant, plein de magie.

On n'était encore que fiancé. Le mariage se conclut quelques instants après, sans alcôve, sans rideaux, sans mystère, et je m'échappai avant que la horde sauvage s'aperçût de mon départ, avant qu'elle eût fait la moindre attention à ma présence.

Je vous ai dit la noce, il faut bien que je vous dise l'accouchement et la naissance. Tous les degrés de la vie de ces êtres ont besoin d'être décrits par le voyageur qui a compris sa mission.

Dès que le mariage a été consommé, la femme est la propriété du mari, mais non pas uniquement du mari seul en ce qui concerne l'union intime. Ce sont là des formalités secondaires dont le tendre époux ne s'occupe point, c'est une tâche à remplir qui lui devient lourde à porter, et il n'est pas rare qu'après la célébration du mariage, les deux conjoints, comme on dit chez nous, ne se rapprochent que pour satisfaire à d'autres conditions, imposées cette fois par des lois dont nul ne peut s'affranchir. Si, par exemple,



... On jette le tout dans la fosse. (Page 318.)

on a tué une bête fauve, un kanguroo, un ornithorhynque, eh bien! c'est la femme qui a le privilége exclusif de porter la victime sur ses épaules. Pour peu qu'elle fasse mine de se plaindre, le cher époux a la faculté de lui administrer quelque bon coup de casse-tête sur les reins, et il faut bien que la femme se courbe devant de pareils arguments. A la vérité, c'est l'époux seul qui peut frapper; les autres, amis ou amants, faisant partie de l'escorte, doivent s'en abstenir; mais ne vous mettez pas en peine, le devoir est rempli avec une rigueur édifiante, et pas n'est besoin d'en appeler à l'obligeance d'un suppléant pour que la femme marche, plie et tombe accablée sous le lourd fardeau.

Qu'elle en ait deux à traîner avec elle, que la brutalité ait obtenu les bénéfices d'un amour pur et sacré, c'est-à-dire que la jeune femme soit enceinte et que l'époque de ses couches approche, c'est encore là ce dont on ne doit point s'occuper sérieusement.

La grossesse est la conséquence naturelle du mariage, la femme savait bien que cela pouvait arriver; dès lors elle a accepté toutes les conditions de son nouvel état. Croyait-elle jouir seulement des avantages de l'union? Se flattait-elle que le revers de la médaille ne lui serait jamais offert, et qu'on se ferait assez galant pour lui cracher tous les jours à la figure, pour la barioler, pour l'embellir, et qu'on aurait la complaisance de lui abattre des dents de temps à autre? Allons donc! on a beau faire, il y a de l'humanité partout, et chacun a ses jours de tristesse dans la vie, même la femme enceinte des sauvages naturels de la Nouvelle-Galles du Sud.

Mais le jour arrive pourtant où la douleur force la horde à faire halte. On s'arrête, car enfin il ne faut pas qu'une race d'hommes privilégiée disparaisse de la terre par sa propre volonté; on s'arrête, une femme va devenir mère, et le surlendemain de ces heures de douleur elle verra ses devoirs doubler et sa tâche devenir autrement pénible. Dans les expéditions guerrières, à travers les bois et les montagnes, c'est encore elle qui portera pour d'autres les cadavres des animaux servant de pâture et dont elle aura la plus petite part, les sagaies et les casse-tête de son mari, et l'enfant dont le père lui est parfaitement inconnu. Heureuse créature!..... Je parle de la mère.

Enfin, des cris de douleur se font entendre, on s'arrête sur un lit de galets ou de roches; en quelques moments on pourrait atteindre une pelousse où la tor-

ture serait moins âcre; mais on est là, on y reste; ce qui va se passer ne regarde qu'une personne, il n'est ni logique, ni humain que tous se déplacent en sa faveur.

Je ne dois pas cependant, historien infidèle, enlaidir le tableau et jeter trop d'odieux sur les hommes que j'étudie si minutieusement afin de vous les faire connaître, vénérer et bénir.

Ils sont là, debout d'abord, s'assurant par leurs regards que la douleur triomphe de la force et du courage; puis, dès qu'ils sont bien convaincus par les cris déchirants, ils s'accroupissent autour de la victime, frappent des mains, trépignent contre les galets, poussent à l'air des cris éclatants, et se persuadent ainsi que la femme ne souffre pas puisqu'ils ne peuvent plus l'entendre.

Là se bornent leurs fonctions, et si elles ne sont pas trop lourdes à exercer, du moins est-il juste d'avouer qu'ils les remplissent avec un zèle et une charité au-dessus de tout éloge.

Un enfant est là, sur la terre; si, près du lit de douleur, nulle rivière protectrice ne coule, nulle anse n'offre son salutaire abri, on emporte la petite créature, et on attend, pour la tremper dans les eaux, que la chose soit aisée. Dès que l'étang, le marais ou le torrent s'est offert, l'enfant y est plongé à plusieurs reprises, et le voilà déclaré homme, c'est-à-dire qu'il compte dès lors seulement parmi la horde et qu'il touchera sa pâture dès que la mère aura cessé de le nourrir.

Mais celle-ci a-t-elle la même cruauté que le reste de la troupe, et ses entrailles sont-elles muettes aux cris et aux souffrances de son enfant? Non, et je trace ce mot-là avec bonheur.

La tendresse maternelle de ces femmes si infortunées peut se comparer à tout ce qu'ont de plus chaud, de plus violent, les passions humaines. Ce sont des soins de tous les instants, des inquiétudes, des larmes de tous les jours, de toutes les nuits.

Si un cri d'attaque retentit sur la tête de la hordè farouche surprise dans son sommeil, et que des ennemis affamés se ruent selon leur habitude contre des hommes sans défense, avant de saisir ses armes, la mère s'empare de son enfant, le suspend sur son dos à l'aide d'une peau de kanguroo dont elle s'est fait une sorte de havre-sac, et soyez convaincu alors qu'elle ne recevra de blessures qu'en face.

Mais si dans la sanglante mêlée son enfant est tué, oh! alors, il faut des victimes à sa rage; oh! alors, il y aura du sang et des cadavres autour d'elle; la lionne à qui l'on vient d'arracher ses petits n'est pas plus terrible, l'hyène ne se vautre pas avec plus de plaisir sur les débris de ses victimes.

C'est la fureur dans ce qu'elle a de plus effrayant, c'est la férocité dans ce qu'elle a de plus terrible, c'est aussi le délire dans ce qu'il a de plus noble et de plus généreux, et il est rare qu'après avoir perdu son nourrisson dans une mêlée, on ne retrouve pas après le carnage deux cadavres couchés, l'un protégeant l'autre contre la dent des bêtes fauves ou celle du vainqueur.

Je vous ai dit la grêle charpente de cette race d'hommes, et vous avez dû en conclure que ce qui les distingue ce n'est point la force physique. Eh bien! les besoins de la vie, contre lesquels ils sont forcés de lutter sans cesse, leur ont donné pour certains exercices une puissance qu'on serait loin de leur supposer. Les Sandwichiens ne sont peut-être pas plus adroits qu'eux à lancer leurs sagaies, et j'ai vu ici deux sauvages à peine âgés de quinze ou seize ans, excités par l'appât d'un mouchoir que j'avais promis au vainqueur, viser contre le tronc d'un arbre situé à plus trente pas de distance, l'atteindre presque toujours, et y laisser de profondes traces de la rapidité du dard. Une autre fois, dans le jardin de M. Mackintosch, un des officiers les plus distingués de la garnison de Sidney, j'ai vu quelques sauvages, renommés pour leur adresse, s'essayer à faire passer leurs sagaies dans un trou, de deux pouces de diamètre, percé à une planche fixée à terre, approcher constamment du but, et l'un d'eux même, après un certain nombre d'épreuves, parvint à faire traverser le trou de bout en bout à son arme lancée à vingt-cinq pas de distance. Leur adresse à se servir de leur casse-tête est merveilleuse aussi; ils le jettent en l'air à une hauteur prodigieuse, ils lui font faire mille curieuses évolutions, et, placés fort loin l'un de l'autre, deux jouteurs se renvoient leurs armes circulaires comme nous le faisons, nous, avec des volants et à l'aide de nos raquettes. Intrépides à la course, féroces dans les combats, surtout dès qu'une liqueur enivrante s'est emparée de leur cerveau, ils n'ont aucune énergie contre les Européens, qui les dominent, et que cependant ils ont l'air de dédaigner. Ainsi que je vous l'ai dit, de près surtout, craignez d'attaquer un de ces sauvages s'il est armé de son casse-tête et surtout de son casse-tête recourbé; mais si vous vous trouvez en présence de quatre ou cinq de ces individus désarmés et disposés à vous combattre, ne fuyez pas, allez à eux; d'un coup de poing, vous êtes sûr de renverser celui que vous pourrez atteindre, et il ne serait pas surprenant que le choc fit tomber son voisin. J'ai essayé ma force un jour contre trois des plus vigoureux jeunes hommes d'une bande de ces naturels, et je n'eus pas grand'peine à les jeter tous trois à terre, quoiqu'on ne m'ait jamais cité pour un bien vigoureux athlète.

Vous savez comment naissent, vivent et se marient ces êtres de malheur, qui ont tant de *ressemblance* avec les naturels de la presqu'île Péron, et qui diffèrent tant de toutes les autres races. Il faut bien que vous sachiez aussi comment ils meurent, pour que le tableau soit complet. Hélas! j'aurai tout dit en quelques lignes, et la tâche de l'historien n'est pas plus longue que difficile à remplir.

Dès qu'un homme a rendu le dernier soupir, ses amis, ses parents, ses frères, son père et sa mère aussi, se groupent autour du cadavre, le tâtent tour à tour, pour se bien assurer que tout secours devient inutile; et, cela fait, sans douleur, du moins sans larmes, chacun vaque à ses fonctions : celui-ci, à l'aide de son casse-tête, de ses sagaies et de ses ongles, creuse la terre; celui-là va chercher de petites branches d'arbres; un troisième arrache du sol des herbes et du gazon, et tous retournent auprès du cadavre. On lui dresse un lit à l'aide des dépouilles dont je viens de vous parler, on l'étend dessus, on l'entoure à demi de feuilles et d'herbes, on le lie à l'aide de cordes ou de lambeaux de peau, on place à ses côtés ses casse-tête et ses sagaies, on jette le tout dans la fosse, qu'on recouvre de terre, et sur laquelle la troupe bondit afin de niveler le terrain, et rien ne reste de l'homme absent, pas même le souvenir.

De ce que l'on devient après la mort, ces braves gens ne s'en sont jamais occupés, et, s'ils ont une religion, ce dont je doute fort, elle ne leur enseigne et ne leur prescrit rien à cet égard. C'est bien assez des travaux et des préoccupations de leur vie.

Quelques philosophes, étudiant les mœurs des

hommes dans les rêves de leur imagination, n'ont pas craint d'avancer, oubliant qu'une trop vive lumière éblouit au lieu d'éclairer, que tout peuple primitif avait un dieu, et que ce n'était qu'en avançant dans la civilisation que le doute commençait à surgir. Les naturels de la Nouvelle-Galles du Sud donnent un éclatant démenti à cette opinion, que de récents voyages avaient déjà beaucoup ébranlée. Pour deviner et se faire un dieu, il faut supposer à l'homme une certaine intelligence, et le peuple dont je vous parle a tout juste l'instinct de la brute.

Je crains encore de l'ennoblir.

LXII

NOUVELLE-HOLLANDE

M. Field. — Description de Sidney. — Fêtes européennes. — Marchais, Petit et moi dans les forêts. — Combat de sauvages.

J'ai visité des pays entièrement sauvages; j'ai vu aussi des îles où la civilisation, tour à tour dominatrice et vaincue, offrait un bizarre contraste à l'admiration et la laissait dans le doute sur l'issue de la querelle que le temps ne faisait qu'envenimer.

Il n'en est pas de même ici, le sauvage se coudoie tous les jours avec l'homme des cités, et chacun reste libre de ses actions comme de ses pensées.

Est-ce un bienfait pour les uns et pour les autres? Je ne le crois pas ; et si jamais la violence des missionnaires a dû être pardonnée, c'est alors surtout qu'il s'agit d'arracher à toutes les misères, à tous les abrutissements, des malheureux, des hommes farouches à qui les barreaux d'une prison vaudraient mille fois mieux que l'indépendance au sein des bois et des montagnes.

Je dis encore que, dût-on employer la rigueur des châtiments, il serait sage, il serait moral de fermer l'entrée de Sidney à ceux de ces naturels qui s'y présenteraient sans vêtements, car c'est un spectacle vraiment hideux que celui de tant d'hommes et de femmes absolument nus au milieu d'une population façonnée sans doute à de pareils tableaux, mais auxquels les jeunes filles européennes ne s'habituent pas, à coup sûr, sans un profond sentiment de dégoût.

Puisque la faim chasse des déserts ces hordes féroces, tâchez encore que la main qui leur donne la nourriture leur impose aussi des devoirs de reconnaissance.

Le gouverneur de la colonie n'aurait qu'un mot à dire pour obtenir le résultat moral dont on semble fort peu s'inquiéter. Il n'y a pas de sauvage à qui tout citoyen de Sidney refusât un morceau d'étoffe pour voiler ses reins, et il n'est pas d'ailleurs un seul de ces êtres isolés et si à plaindre, qui ne pût se procurer, avant de pénétrer dans la ville, un lambeau de peau de kanguroo dont l'usage lui serait prescrit avec sévérité.

Je comprends que, pour des hommes taillés de la sorte, pour ces êtres à part, auxquels l'immensité des solitudes semble encore mesquine et rétrécie, tout vêtement est un obstacle et même un fardeau. A l'audace de quiconque ne veut ni un mur pour s'abriter contre l'intempérie des climats, ni un asile pour se protéger contre les bêtes fauves et les serpents, hôtes inhospitaliers des forêts, il faut cependant des barrières capables d'amortir l'ardeur des vagabondages. Aussi leur donnerais-je toute latitude à cet égard loin de la ville, mais je serais inflexible envers celui qui y pénétrerait vêtu seulement de ses sagaies et de ses casse-tête.

Pendant un séjour d'une semaine que je fis dans la délicieuse maison de campagne de M. Field, dont le souvenir m'est si précieux, je voulus essayer de vêtir le chef d'une bande de malheureux indigènes qui vinrent rôder comme des dogues affamés autour de l'habitation, et je le couvris d'une ceinture faite à l'aide d'une vieille chemise, et d'un habit encore assez confortable que je passai moi-même au farouche naturel, qui ne se prêta qu'en grommelant à ma charitable complaisance. Il n'y eut pas de folies et de gambades que ne fissent ses camarades en voyant ainsi accoutré celui dont le corps n'avait jamais été souillé par aucun vêtement; et cependant, plus reconnaissant que je n'aurais dû le soupçonner, celui-ci revint quatre jours après, l'habit tout en lambeaux, en m'offrant avec une certaine joie la tête d'un ennemi qu'il avait tranchée dans sa dernière excursion.

Je dus paraître ingrat et ridicule à cet homme en refusant avec dégoût sa hideuse et sanglante offrande. M. Field s'amusa beaucoup de ma générosité toute candide, et m'assura que la reconnaissance de pareils êtres ne se trahissait jamais que par de semblables cadeaux.

Au reste, dans cette délicieuse habitation bâtie à l'européenne et parfaitement entourée de jardins, où s'élevaient, seuls, les arbres de nos pays, le noble planteur avait fait construire un vaste hangar au profit des naturels, qui s'y rendaient en foule aux approches des temps orageux ; il m'a assuré que, si près de la ville, on ne devait rien craindre de la férocité native de ces hommes, et que jamais il n'avait eu à leur reprocher le moindre vol.

Explique qui pourra de telles singularités.

De la maison de plaisance de M. Field à la ville, il n'y a guère qu'une lieue de distance, qu'on parcourt sur une route large, bordée d'arbres d'une hauteur prodigieuse. Partout ici l'eucalyptus plane sur ses voisins et sert de refuge aux myriades d'oiseaux criards que l'instinct de leur conservation pousse au milieu de leurs têtes hautes et chevelues. Je faisais souvent cette promenade délicieuse ; mais mon devoir me retenant un jour à la ville, je profitai de quelques heures de latitude pour en étudier l'aspect principal du milieu de la rade, où je me fis transporter par un canot de sauvage fait à l'aide d'un tronc d'arbre. J'aurais pu, certes, utiliser une embarcation du bord, mais je n'aime pas à faire comme tout le monde.

Sidney-Cow, capitale du comté de Cumberland, est assise en partie sur une plaine et en partie sur une douce colline dominant le côté sud de la rivière, de telle sorte qu'elle se présente en amphithéâtre circulaire et offre un coup d'œil ravissant. Les principaux édifices se dessinent d'une manière originale, bizarre et grandiose, sur les anciens bâtiments en bois, qui disparaissent petit à petit, remplacés par d'élégantes et solides maisons en pierre de taille, ornées de coquettes sculptures, et parées de balcons sveltes, légers, et d'un goût vraiment remarquable. On dirait que les plus suaves habitations de nos parcs royaux ont été

copiés par les architectes venus à Sidney au profit de la fashion anglaise, qui peut bien se croire ici à quelques milles de Londres.

D'abord se dresse, à gauche, imposant et dominateur, le palais du gouvernement, sagement ordonné, avec ses larges croisées où l'air circule en liberté, et paré, sur ses deux ailes, d'une végétation puissante, qui lui donne un air de jeunesse tout à fait joyeux. Sa vaste cour et son péristyle sont un ornement et une protection à la fois. Derrière cette demeure magnifique,



... En m'offrant avec une certaine joie la tête d'un ennemi. (Page 319.)

dont les appartements sont très-richement décorés, s'étend un parc délicieusement planté des plus riches productions végétales des deux hémisphères. Après le parc s'étend un jardin anglais où vous voyez, se jouant parmi les arbustes, les cygnes noirs si gracieux, si coquets, si pleins d'élégance, et qu'on ne retrouve dans aucun autre pays du monde. Auprès de lui, le kanguroo, appuyé sur ses deux longues



Cygne noir de la Nouvelle-Hollande. — Cygne blanc d'Europe.

pattes de derrière et sur sa queue, dont il se sert comme d'un solide trépied, franchit les haies d'un seul bond, sans les effleurer, en appelant à lui d'un cri plaintif ses petits sans force, qu'il abrite dans sa poche protectrice. Et ces charmilles odorantes, d'où s'exhalent les plus suaves parfums, et où brillent, rivales généreuses, les plus belles fleurs des plus heureux climats; puis, sur un plan plus éloigné, s'offre aux regards une magnifique caserne bâtie en pierre et en briques, étalant sa longue file d'ouvertures bien ordonnées; tandis que, presque à côté, par l'effet de la perspective, on admire une immense colonnade

sous laquelle se promènent de pauvres malades qui cherchent à ressaisir la vie près de leur échapper.

C'est surtout à l'édification de ce magnifique hôpital qu'on a apporté les soins les plus attentifs et les plus généreux. Tournez encore vos regards vers la gauche en franchissant un grand espace occupé par de charmantes habitations semées, pour ainsi dire, au milieu des riants bosquets; vous vous arrêtez en face d'une grande bâtisse en briques, légèrement circulaire, servant d'écurie, et pouvant au besoin être armée et appropriée à la défense de la ville. Si maintenant vous vous tournez vers l'entrée du port, vous vous arrêtez en présence d'un fanal élevé, d'une construction élégante, solide et noble, disant leur route aux navires



NOUVELLE-HOLLANDE : Sidney.



Phare de Sidney.

voyageurs par des feux éclatants paraissant et s'effaçant à intervalles égaux, afin qu'on ne puisse pas les confondre avec les feux allumés sur les montagnes voisines par les naturels sauvages qui y ont établi leur bivouac.

Revenez, je vous prie, près du débarcadère pavoisé de tant de flammes onduleuses : devant vous encore se montre un édifice grave, carré et sans ornements, c'est le temple des prières ; en deçà s'élèvent de riches magasins servant d'entrepôt aux marchandises, tandis que de l'autre côté de l'anse se pavane, dans des eaux toujours limpides, un solide quai avec ses anneaux de fer, ses grues, ses machines et ses larges dalles, auprès desquelles les navires de toutes dimensions peuvent être abattus en carène sans le moindre danger. Un grand nombre d'autres édifices publics et de maisons particulières embellissent encore ce paysage vraiment magnifique, et nul ne croirait que cette ville, déjà si belle, si florissante, est à peine l'ouvrage de quelques années.

Dans le quartier neuf, les rues sont larges, alignées, mais non pavées avec soin, ce qui, au temps des pluies, les rend d'un abord difficile et désagréable. Quant au vieux quartier, bâti sur le penchant rapide d'un coteau, le piéton seul peut se promener dans les sentiers qui règnent auprès des maisons, et il est aisé de prévoir qu'avant peu de temps il sera détruit, si l'on ne cherche à niveler le terrain, ce qui, en certains endroits, nécessiterait un travail et des soins infinis.

Mais, dans le quartier de la fashion, du luxe dans les rues, du luxe aussi dans les grandes maisons, de légers tilburys qui traversent les places publiques, de beaux équipages qui les sillonnent avec rapidité, des chevaux, des courses, des apprêts de chasses générales, auxquelles on nous invite avec la plus franche cordialité; on est si empressé à nous plaire, qu'il ne tiendrait qu'à nous de croire que notre présence a tout ravivé. Les banquiers et les négociants luttent entre eux de politesse avec les plus honorables planteurs pour nous faire assister à des repas somptueux, à des soirées pleines de goût et d'élégance : c'est pour

nous une fête de chaque jour, un plaisir de chaque heure.

Là, M. Wolstoncraft, riche négociant; ici, M. Peper, capitaine du port; d'une autre part, M. Field, rivalisent d'empressement et font les honneurs de leurs réunions avec une aisance et une aménité qui prouvent leur usage du grand monde. M. Macquarie, gouverneur de ces possessions, veut avoir son tour, et la gaieté la plus franche règne à ses délicieux soupers; les officiers de la garnison ne sont pas en reste, et les toasts à notre heureuse arrivée, à notre heureux retour, sont coupés par des couplets improvisés, par des chansons joyeuses, et toutes sortes de vins coulent à flots pressés, et les flacons pleins, faisant le tour de la table, arrivent vides à leur poste, et les paroles se croisent, et les santés se multiplient, la déraison se met de la fête, les langues s'empâtent, les yeux regardent sans voir ou voient double, des sons inarticulés se heurtent au milieu de l'orgie qui a levé la tête, les cristaux sont brisés, les tables renversées et avec elles les verres, les plats, les fruits, les liqueurs et les convives : tous tombent ivres morts sur le carreau, tous, excepté moi, à qui un pareil bonheur ou un pareil malheur n'est jamais arrivé.

Le lendemain matin, chacun se releva de sa couche solide, on se serra la main sans honte, parce que la gaieté avait présidé aux libations, et l'on se promit une revanche qu'on prit une seconde fois, une troisième, puis une quatrième, et que l'on clôtura pourtant la veille de notre départ.

Tout cela est bien gai, bien amusant, bien curieux sans doute à six mille lieues de sa patrie; mais que tout cela est mesquin et prosaïque en présence des vastes et solennelles forêts dont la ville est environnée, en présence des hordes farouches qui les traversent et dont il faut bien que je vous parle encore!

Puisque les hommes et les choses se croisent ici à chaque pas, permettez-moi de les imiter dans mes récits; ce n'est pas moi qui ai fait ces contrastes auxquels je suis forcé de me soumettre. Et d'abord, un nouveau coup d'œil sur la végétation puissante qui entoure Sidney.

Les environs de la ville ne sont pas très-riants, quoique assez bien cultivés. Quelques maisons de campagne cependant, bâties avec élégance et embellies de jardins, qu'enrichissent les arbres fruitiers d'Europe, fixent l'attention des voyageurs. Parmi les végétaux transplantés de nos climats, le pêcher et le chêne sont ceux qui ont donné les résultats les plus satisfaisants. Le premier produit des fruits excellents et y pousse sans efforts; le second y devient aussi beau que dans nos plus belles contrées, et, si j'en crois notre botaniste, il y acquiert même des qualités plus précieuses pour les constructions. Les autres arbres qui ombragent le sol sont le figuier, le poirier, le pommier, et l'oranger, tous utiles, tous offrant des garanties aux habitants dans les temps de disette.

Lorsque le soleil se couche et que l'observateur, placé sur un édifice élevé, tourne ses regards vers la campagne, il jouit d'un spectacle vraiment intéressant. Du milieu de ces forêts profondes, qui naguère n'avaient été foulées que par les pieds des sauvages, s'élancent, poussées par les vents, des colonnes immenses de fumée, au milieu desquelles brille une flamme vive qui éclaire au loin l'horizon. Toutes les nouvelles concessions ne sont défrichées que par le feu. D'abord, un vieux tronc résiste à ses atteintes; petit à petit son humide enveloppe se sèche, petille, se carbonise et excite elle-même l'incendie; les branches sont dévorées et font tomber avec elles les branches voisines, qui communiquent bientôt la flamme aux végétaux les plus éloignés. Mais comme ces embrasements doivent se répéter très-souvent, et que le propriétaire d'un terrain est tenu de garantir les possessions adjacentes, il commence par faire circonscrire avec la hache l'espace qu'il veut cultiver. Parvenu à cette limite, le feu, ne trouvant plus d'aliment, s'arrête, meurt, et ses cendres bienfaisantes donnent la vie aux terres qu'il vient ainsi d'épurer.

J'avais déjà parcouru et assez bien étudié les côtés est, ouest et sud de Sidney, où j'avais trouvé partout une riche végétation souvent saccagée pour des plantations récentes; mais la partie nord m'était encore inconnue, et j'y résolus une excursion avec mon fidèle Petit, qui n'était pas descendu une seule fois à terre, pour cause de maladie.

— A la bonne heure! me dit-il avant de quitter la corvette, vous n'oubliez pas vos vieux amis au bord du fossé. Tenez, je parie qu'une course à terre me fera du bien. Y a-t-il du vin par là?

— Que t'importe?

— Il m'importe si fort, que s'il y en a, je ne pars point, de peur d'être tenté.

— Eh bien, sois tranquille; tu peux venir, il n'y en a pas.

— Vrai?

— Très-vrai.

— Alors je reste; une promenade sur terre me ferait mal; le docteur m'a défendu toute fatigue.

— Adieu donc; mais avec moi, mon brave, tu as tort de déguiser ta pensée, car lorsqu'il n'y a pas de vin dans un pays, j'en ai toujours quelques gouttes au service de ceux que j'aime.

— En ce cas, je me décide, monsieur Arago : cet imbécile de docteur ne sait ce qu'il dit. Parce que j'ai la fièvre, il m'ordonne du quinquina, comme si une bouteille de vin ou de rhum ne me ferait pas plus de bien.

— Le docteur est plus sage que moi; *mais je me* risque.

— C'est ça, et si vous m'en croyez, comme Marchais a été un bon garçon pendant ma maladie, vous seriez bien gentil de l'emmener avec nous. On dit qu'ils sont bien méchants les sapajous de ce pays, et vous savez si Marchais a le poing dur.

— Parbleu, tu as raison, appelle ton camarade.

Marchais accourut.

— M. Arago nous emmène tous deux à terre.

— M. Arago n'a qu'à commander, je suis là pour lui obéir.

— Je le sais, mon brave.

— Voulez-vous que j'aille f..... une pile à Hugues, Chaumont et Duverger? Voulez-vous que j'aille recevoir une raclée de Vial? Dites, et je suis prêt.

— Je dis que tu mourras dans l'impénitence finale.

— Connu! Mais quelle bonne idée avez-vous eue de me faire descendre à terre?

— C'est ton ami Petit qui me l'a suggérée.

— Toi, mon chéri! c'est toi!... Toute bonne action mérite récompense.

Et Petit se trouva à demi étendu sur la drome par une gentillesse de Marchais.

— Mon garçon, tu sais que je ne suis pas encore bien rétabli, tu devrais y aller moins fort.

— C'est juste, je te revaudrai ça une autre fois; celle-ci ne compte pas.

Nous partîmes bien disposés à fouiller partout, mais décidés pourtant à rentrer dans la ville avant la nuit, car j'avais parlé du serpent noir, et mes deux

lurons jugèrent prudent comme moi de ne pas s'attaquer à un pareil adversaire.

— S'il avait des bras, des cheveux, des poings et des épaules, à la bonne heure, me disait Marchais, mais des anneaux, des dents pointues comme des aiguilles et du venin! Allons, allons donc, on a bien fait de l'appeler serpent, ça veut dire méchant et traître. Si j'en trouve un, je l'écrase sous mon talon.

— Si tu en trouves un, tu feras volte-face.

— Je n'en sais rien, je verrai.

— Et moi j'espère que nous n'en verrons pas.

— Et moi je m'en bats l'œil.

Nous nous fîmes descendre de l'autre côté de la rade, beaucoup plus abrupt que les points opposés, et nous ne tardâmes pas à nous enfoncer dans les bois. Ici, comme ailleurs, un gazon frais et touffu s'étendant d'un arbre à l'autre; on dirait des plantations ordonnées pour les méditations du sage ou pour des promenades joyeuses; et pourtant pas un ruisseau ne murmure, pas une source ne révèle la séve de ces géants séculaires qui pèsent sur le sol, l'ombragent et l'embellissent.

— Est-ce que ça durera longtemps comme ça? me dit Petit, dont les forces trahissaient le courage.

— Je n'en sais rien, ton ami Marchais te le dira mieux que moi.

— D'après les signes que j'aperçois, répondit Marchais, je suis sûr que ce bois va jusqu'au bout de la forêt.

— Tu le crois?

— Je parie une bouteille de vin.

— Je ne veux pas.

Depuis deux heures nous avancions toujours et nous allions faire halte pour attaquer un poulet bien solidement amarré dans mon havresac, lorsque nous crûmes entendre un bruit lointain.

— Ce sont des chiens qui se battent, me dit Marchais.

— Ce sont des matelots qui se soûlent, répondit Petit.

— Ce sont des sauvages, répliquai-je, tenons-nous sur nos gardes.

— Alerte! et une chique neuve, dit Marchais.

— Alerte! et une bouteille pleine, riposta Petit; quand on a faim, rien n'est bon comme de boire.

— Tu veux dire quand on a soif?

— Je veux dire ce que j'ai dit. Là-dessus je ne puis faire erreur.

Nous nous assîmes sur l'herbe, et après un repas réglé par moi, nous reprîmes la route interrompue, au grand mécontentement de Petit, qui grommelait tout bas contre l'ordonnance du docteur et contre ma sévérité inaccoutumée; mais le bruit qui avait frappé nos oreilles promettant à Marchais une occasion probable de rixe, il poussa son camarade par les épaules et nous arrivâmes une demi-heure après à une clairière où une vingtaine de naturels debout et fort agités hurlaient à haute voix et semblaient délibérer sur une entreprise périlleuse.

— Ça se dit des hommes! s'écria Marchais, ça ressemble comme deux gouttes de vin aux crapauds que nous avons vus à la presqu'île Péron.

— C'est la même race.

— Au ventre près pourtant.

— Peut-être qu'ils n'ont pas déjeuné. Allons à eux.

— Oui, mais sois prudent.

— Monsieur Arago, vous me faites injure; la prudence, c'est mon faible.

— Je ne le sais que trop, drôle.

Les sauvages nous avaient entendus et cessèrent de parler; ils se placèrent en rond, prirent conseil d'un des leurs qu'ils avaient entouré, laissèrent leurs armes à terre et vinrent nous rejoindre.

— Tiens, ils ont du cœur, dit Marchais mâchant plus vite son tabac entre ses gencives dépouillées. Ah! ils en veulent! Mon petit Petit, à bas ta veste, trousse ta manche et imite-moi.

— Ils viennent en amis, soyez sages, gredins.

— Je le veux bien, mais s'ils bougent, s'ils portent la main plus haut que le coude, j'en aplatis vingt pour ma part.

— Ils ne sont que dix-neuf.

— J'en aplatirai un deux fois, ça fera le compte.

Arrivés à six pas de nous, les indigènes firent halte, et l'un d'eux nous adressa la parole, puis un second parla plus haut, puis un troisième qui n'en finissait pas. Mais Petit lui fit signe de se taire et il répondit :

— Vous êtes de fières buses de ne pas planter la vigne : tant que vous ne planterez pas de la vigne, vous ne récolterez pas de vin, et tant que vous ne récolterez pas de vin, vous ne saurez pas parler français. Voilà!

Après cette énergique harangue, bien comprise par les indigènes, ils nous tournèrent les talons et allèrent reprendre leurs armes.

— Il paraît que tu les as beaucoup amusés, dit Marchais à Petit; si tu m'avais laissé faire, ils m'auraient mieux compris.

— Tu connais donc leur langue?

— Je connais la langue universelle, c'est celle qu'on débite à coups de poing.

— Mais que font-ils là-bas?

— Tiens v'là qu'ils filent leur nœud; naviguons dans les mêmes eaux.

En effet, nous suivîmes cette bande, et un quart d'heure après, nous en trouvâmes une seconde qui se rejoignit à la première avec de grands témoignages de satisfaction. Les nouveaux venus parlèrent de nous à leurs camarades, et après un moment de repos, ils continuèrent leur route vers le nord. J'avais grande envie de rétrograder, tant l'humeur querelleuse de Marchais me donnait de craintes, mais ma curiosité l'emporta et je suivis la trace des naturels.

Ils gravirent une petite colline où s'élevaient quelques misérables huttes faites avec des écorces d'arbres, et se postèrent en embuscade sur les principales hauteurs. Bientôt un cri général de la bande retentit dans les airs, et un second cri lointain répondit à cet appel.

Au même instant, les bras s'agitèrent, les sagaies furent mises en mouvement, les casse-tête voltigèrent et la horde farouche s'accroupit dans l'attente d'une sanglante action.

— Approcherons-nous? dis-je à mes compagnons de voyage.

— Ça dépend de vous, répondit Petit.

— C'est une question et une réponse de capon, répliqua Marchais; il faut y aller, voilà, et si c'est nécessaire, nous nous mettrons de la partie.

— Eloigne-toi d'un seul pas, et je te jure que tu ne descendras plus à terre avec moi.

— Mais, monsieur Arago, qu'est-ce que je risque? il ne me reste plus une seule dent.

— Il nous en reste à nous, gredin!

— Puisque je partais seul.

— Ne sommes-nous pas tes amis, et si tu t'engages, crois-tu que nous restions inactifs?

— Cette raison me décide, je n'en aplatirai que deux ou trois.

— Essaye-le et tu auras de mes nouvelles.

Nous gravimes donc la colline, mais à quelques vingtaines de pas des naturels, qui ne tournaient même pas la tête de notre côté.

Dans le vallon formé par notre plateau et un plateau voisin, la horde opposée s'arrêta et dépêcha une femme aux ennemis. Arrivée à moitié chemin de la colline, elle poussa un cri et s'arrêta. Une femme de la première bande alla vers elle, et toutes deux, armées de casse-tête, se parlèrent à voix basse, poussèrent ensemble un nouveau cri, et les naturels de notre bord descendirent dans le vallon.

Les deux armées marchèrent l'une contre l'autre et s'arrêtèrent, séparées seulement de quelques mètres. Celle qui venait d'arriver avait quelques guerriers de plus, mais ils se retirèrent un instant après une sorte d'inspection, et chacun des sauvages put se choisir un adversaire.

D'abord des gambades, puis des cris farouches, puis des coups frappés sur les armes, ce fut ensuite une mêlée générale.

— C'est comme moi, dit Marchais, quand je crache dans mes mains avant d'aplatir, ça donne de la force et de l'énergie. Bon ! les voilà appareillés... Feu maintenant de tribord et bâbord ! En avant ! Vive la République !

Le combat avait commencé.

Les sagaies lancées avec vigueur fendaient les airs, et nul combattant ne tombait.

Mais les champions s'approchèrent; ce fut alors un acharnement, une rage, une frénésie, un délire dignes de l'enfer. Les corps tombaient et se relevaient ressuscités par la vengeance; le sang ruisselait, les crânes étaient ouverts, les côtes brisées, et les dents même jouaient un rôle de destruction dans cette horrible scène de carnage.

— Savez-vous que ce sont de vrais gabiers, de francs lurons ! s'écria Marchais, qui trépignait d'impatience. Ça s'appelle taper dur ; je les estime maintenant. Mais il y a un côté qui est enfoncé, il en reste peu et ils ne bougent pas, ils ne f..... pas le camp ; je les estime plus que les autres. Ma foi, monsieur Arago, vous direz ce que vous voudrez, je vais leur prêter main-forte, ça me fend le cœur.



... Ce fut alors un acharnement, une rage, une frénésie. (Page 324.)

Marchais s'élança ; Petit le suivit en dégainant son sabre, et je me disposais à voler sur leurs pas, lorsque, par réflexion, tirant un pistolet de ma ceinture, je le déchargeai en l'air. Au même instant, le combat cessa, les guerriers se séparèrent, et à un second coup, ils s'enfuirent, chacun d'un côté opposé, au fond des bois.

— Faisons comme eux, dis-je à Marchais et à Petit, qui s'étaient aussi arrêtés au bruit de la détonation. Allons-nous-en, nous ne serions d'aucun secours aux blessés, et ce champ de bataille ne doit pas être chose curieuse à voir.

— C'en est fait, répliqua Marchais avec indignation, ils sont moins braves que je ne croyais ; ce sont des Hugues, puisqu'un coup de pistolet les fait si vite virer de bord.

— C'est égal, dit Petit, ça n'allait tout de même pas mal, et j'ai eu grand'pitié d'une femme qui s'est relevée deux fois et qui est tombée trois : c'était une lionne...

Notre retour s'effectua sans aucun autre incident, nous ne rencontrâmes sur notre chemin ni sauvage, ni serpent, et nous arrivâmes à Sidney avant le coucher du soleil. Sur le port, je trouvai M. Field et sa famille ; je m'empressai d'aller les rejoindre, et je leur racontai le combat dont je venais d'être témoin.

— Vous voyez donc bien, me répondit le riche planteur, que nous n'avons pas besoin de chasser ces bêtes fauves, elles se détruisent entre elles, et en peu de temps on n'en trouvera qu'au delà des montagnes Bleues.

Cependant, avant de faire embarquer mes deux braves matelots, je les présentai à M. et à Mme Field, qui leur firent un excellent accueil, car j'avais déjà

parlé de leur amitié et de leur dévouement pour moi.

— Vous êtes deux braves garçons, il faut venir nous voir si vous descendez encore à terre.

— Nous n'y manquerons pas.

— J'ai de bonnes choses à vous offrir.

— Quoi donc, sans trop d'indiscrétion?

— Des pommes excellentes, des pêches sucrées et des oranges fort douces.

— Oh! ma foi, nous nous plaisons trop à bord, la terre nous ennuie.

— J'ai aussi dans ma cave de bon vin de Bordeaux.

— Nous viendrons vous voir; M. Arago nous donnera votre adresse, et nous aimons trop... les honnêtes gens pour leur faire défaut.

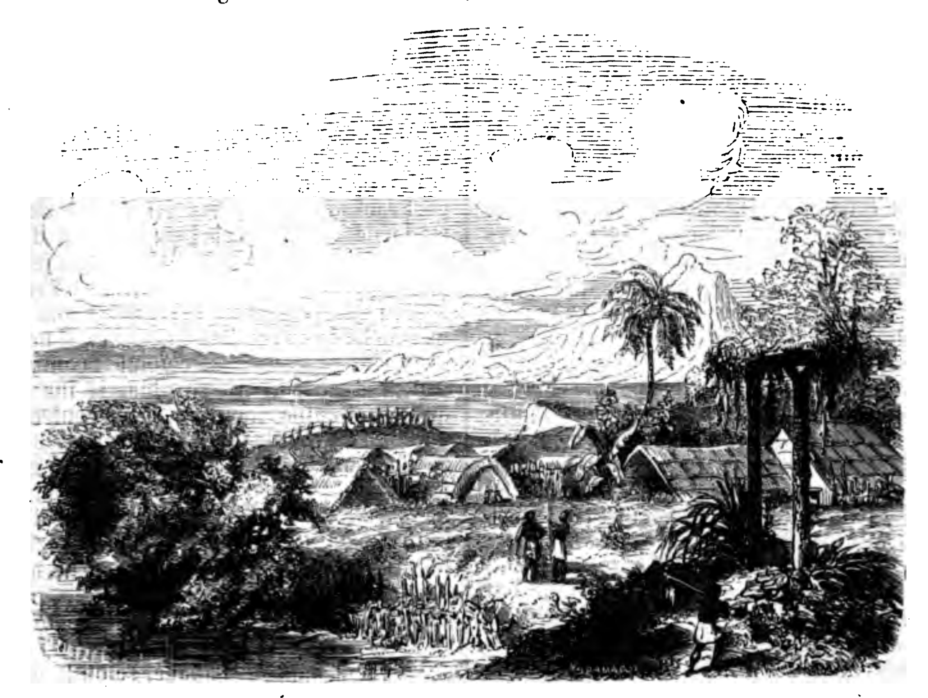
Quelques jours après, Marchais et Petit, étendus à terre dans une des allées du jardin de M. Field, ne surent plus pendant quelques heures s'ils étaient en France ou à la Nouvelle-Hollande; faibles ce jour-là, ils avaient succombé à une attaque contre six bouteilles de Bordeaux.

LXIII

NOUVELLE-HOLLANDE

Vingt-quatre heures d'un roi zélandais.

Il y a là, au sud à peu près de la Nouvelle-Hollande, non loin de la terre de Van-Diémen, vers les glaces polaires, une île petite, boisée, montagneuse, sauvage à l'intérieur, farouche sur les côtes, une île servant parfois de point de relâche aux navires baleiniers fatigués de leurs longues excursions, mais dont ils feraient bien de s'éloigner comme d'un repaire de brigands contre lesquels toutes les nations civilisées devraient lancer leur colère afin d'anéantir ses anthropophages habitants, que rien n'a pu encore corriger de leur insatiable ardeur de rapine, de massacres et de chair humaine. Cette île de malheur, de deuil et de désespoir, c'est la Nouvelle-Zélande.



... Leurs demeures se dressent là, sur la plage. (Page 326.)

Là, point de sécurité pour le matelot qui descend à terre afin de renouveler son eau épuisée; là, point de quiétude pour le savant explorateur, qui ne peut s'éloigner du rivage. La mort est dans les paroles rassurantes du naturel hypocrite, elle est dans ses témoignages d'affection, elle est dans ses caresses.

Le Nouveau-Zélandais se déclare dès l'âge de trois ans l'ennemi mortel de tout étranger qui osera fouler sa terre inhospitalière. Quand il vous épargne un jour, n'en faites point honneur à sa générosité, mais soyez sûr que vous auriez été immolé s'il n'avait pas eu à craindre de sanglantes représailles. Il n'y a pas de saison où cette Nouvelle-Zélande de malheur ne soit le théâtre de quelque horrible massacre; il n'y en a pas où l'Europe ne retentisse de scènes de dévastation et de meurtre; et pourtant l'Europe insouciante laisse faire; elle s'émeut un jour, elle lance un méprisant et ridicule anathème contre les cannibales de ces mers de l'Australasie, elle engage ses pauvres voyageurs à beaucoup de prudence, à une grande circonspection, et tout est dit et fait, et les Nouveaux-Zélandais, impunis, continuent leur œuvre de sang.

L'Europe civilisée a bien autre chose à faire, ma foi, que de songer à ses enfants exilés au profit du commerce et de la science; les Zélandais sont trop loin de nous, nous n'avons pas la vue assez perçante, et c'est tout au plus si nous la laissons tomber à nos

pieds, tant nous nous concentrons dans notre insolent égoïsme.

Mais ces hommes de là-bas sont-ils donc assez forts pour lutter contre une volonté de châtiments qui viendrait de nous? Ont-ils hérissé leurs plateaux de batteries formidables? Ont-ils élevé de redoutables citadelles? Possèdent-ils des armées expérimentées, des généraux habiles? Non, ces hommes féroces n'ont que du courage, ou plutôt de la cruauté.

Ils sont comme l'hyène d'Afrique, comme le tigre de Nubie.

Leurs demeures se dressent là, sur la plage. Dès qu'un vavire vient mouiller dans une de leurs rades, les indigènes sortent en foule de leurs cases de joncs, de tissus et d'écorces d'arbres, ils se jettent dans des pirogues, se rendent à bord, sautent, dansent, sourient et proposent des échanges, ils fraternisent, vous jurent amitié et vous invitent à leurs fêtes. L'équipage, enchanté, descend à terre, s'endort, et ne se réveille plus. Puis vient le pillage du navire, et les Nouveaux-Zélandais le coulent bas et se trouvent possesseurs d'armes meurtrières à opposer aux nôtres, et chaque jour le triomphe de la civilisation et de l'humanité devient plus périlleux. Que servent, hélas! de sages et énergiques prédications? Depuis bien longtemps déjà on a écrit ces choses avec de sanglants caractères, et ces choses si impies n'en ont pas moins leur cours, et la Nouvelle-Zélande n'en est pas moins la plus puissante nation du globe, puisque nulle autre n'ose s'attaquer à elle. Que faudrait-il pourtant afin de la soumettre?

Deux bricks de guerre, six canons, des fusils, de la poudre et trois compagnies de voltigeurs. Vous qui gouvernez, et qui de votre caisse royale versez généreusement cent écus (je dis beaucoup) dans la triste demeure de la veuve du matelot égorgé aux terres australes en travaillant à la prospérité de votre pays, dites un mot, un seul, proposez une expédition d'anéantissement contre cette terre lointaine que je vous signale, demandez des hommes de bonne volonté, et vous les verrez accourir et s'enrôler avec courage, en criant : Vive la sainte-alliance des peuples!

Qu'arrivera-t-il alors? Que là-bas, si près de l'antipode de Paris, les navires explorateurs et les baleiniers de tous les pays, qui ont besoin de repos, trouveront au sein de ces mers orageuses, et sous ce ciel glacé témoin de tant de désastres, un abri tranquille contre le courroux des éléments et contre celui des hommes, plus à redouter encore. Mais, je le répète, il y a neuf mille lieues d'un bout à l'autre du diamètre de la terre, et la voix et le bronze ne franchissent cette distance que par soubresauts; on s'arrêterait en route, car toute tiédeur est inconstante et craint la fatigue : c'est bien assez des ennemis de chaque jour qui vous poursuivent dans vos ménages princiers; demeurez clos et insouciants chez vous, et laissez faire à l'anthropophagie. Les détails de ses hideux repas occupent vos soirées, et vous avez raison de vous plaire aux drames qui hurlent et éclatent à l'antipode de vos jardins et de vos palais.

Faisons de l'histoire, puisque la morale n'est pas comprise.

Chaque village de la Nouvelle-Zélande a un chef ou deux, à qui l'on obéit aveuglément. S'il veut qu'on fasse grâce, on fait grâce; s'il veut qu'on tue, on tue; une fois sur mille on fait grâce au prisonnier à la Nouvelle-Zélande. Les chefs de chaque village, avant de devenir chefs, doivent donner des preuves de courage et d'adresse. De plus, ils ont à subir des tatouages horribles sans témoigner la moindre douleur, sans grimacer, sans froncer le sourcil. A l'aide d'un os aigu de poisson, on creuse (on creuse!...) de profondes rigoles sur le front de celui qui se sent digne de commander, on les fait avec une régularité extrême, on les enjolive, on dessine, toujours profonds, des ornements et des vignettes du meilleur goût. Quand le front est tout déchiré, quand il n'est plus qu'une plaie, quand la figure, le corps et le sol sont ensanglantés, on jette un peu d'eau là-dessus, puis une sorte de mastic noir qui empêche la peau de se rejoindre, qui garantit l'éternelle existence des sillons, et si l'homme a été ferme, s'il a souri aux déchirements de l'instrument aigu, il est proclamé sous-chef d'abord. Puis les opérateurs continuent leur œuvre, ils ouvrent la pommette, ils y tracent des cercles, des ondulations pour leur donner un pendant sur l'autre côté; ils s'adressent ensuite au nez, qu'ils couvrent de bigarrures, ils trouent les joues, le menton, le dessous des lèvres, ainsi que le dessus, et enfin ils plongent leur os jusque sur la peau qui protège les yeux. Oh! alors, pourvu que le martyr, qui rougirait de se croire martyr, ait familièrement causé avec ses voisins pendant le labourage de sa face, dont on ne devine plus aucune forme, il est proclamé chef omnipotent de la bourgade, il commande aux autres, et il a la meilleure part d'un festin de chairs palpitantes. Tant que le mastic est entre les rigoles, la figure humaine n'a plus rien d'humain; sitôt qu'il tombe et que les boufissures s'affaissent, les dessins se montrent plus nets, et j'ai presque honte d'avouer que je me suis senti plein d'admiration pour le *décorateur* et pour le patient.

Cet homme, ce chef, ce roi que j'ai dessiné au port Jackson, que j'ai suivi, étudié dans sa vie nomade de vingt-quatre heures, celui de qui je tiens, par M. Wolstoncraft, les détails que je vous donne, m'a toujours étonné et souvent effrayé. Il *s'était* aperçu que je suivais ses pas, et quoiqu'il *en parût* très-fâché aux premiers moments, il ne *s'en inquiéta* plus dans la suite, et se conduisit comme si je n'étais pas près de lui. Au surplus, je me hâte d'ajouter qu'il était entièrement nu, armé seulement d'un magnifique casse-tête en silex, emmanché de la façon la plus solide, et d'une autre pierre grise pendue à ses flancs et taillée en forme de spatule, et que moi, qui savais ce que j'avais à redouter de sa mauvaise humeur et de sa colère, je tenais cachés sous mon habit deux excellents pistolets et un bon poignard; ce n'était pas trop, je vous l'atteste, pour imposer à un gaillard si admirablement charpenté et d'une taille de cinq pieds dix à onze pouces.

Ce chef s'appelait Bahabé, selon le dire d'un valet zélandais de M. Wolstoncraft qui nous avait servi d'interprète dans les diverses questions que nous lui adressâmes. Ce chef était renommé parmi les siens pour ses brigandages et ses assassinats. On le disait à haute voix à Sidney, on le croyait, on en était sûr, et Tahabé parcourait paisiblement les belles rues de la cité, où l'on ne faisait presque point attention à lui. Un navire anglais s'en était chargé; la curiosité seule l'avait, disait-il, engagé à entreprendre ce petit voyage, et il attendait le départ d'un autre navire pour s'en retourner dans son pays : c'était peut-être une visite d'inspection pour des projets de conquête. La première fois que je me trouvai en face de cet homme aux formes athlétiques, à la démarche de souverain, au regard de vautour, je m'arrêtai frappé de stupéfaction. Je crois qu'il s'en aperçut, car il me sembla remarquer en lui un sourire d'iro-

nie et un léger mouvement d'épaules par lequel on exprime partout le mépris. Je le suivis pourtant à une vingtaine de pas de distance, et je l'étudiai avec une de ces attentions religieuses qui ne laissent rien à faire à l'imagination. La morale aussi peut s'apprécier au compas.

Il sortit de la ville, je l'accompagnai encore, et dans la crainte qu'il ne s'aperçût de mon assiduité, j'ouvris mon calepin pour lui laisser croire que j'étais occupé à dessiner, et non à épier ses démarches.

Il y avait là, sous une belle allée de chênes verts, une petite maisonnette charmante, close par une haie, derrière laquelle se pavanaient plusieurs coqs au milieu de leur docile sérail. Le Zélandais monta sur un banc après s'être emparé de deux pierres, visa un des volatiles, l'abattit du premier coup, sépara ou plutôt brisa de ses doigts nerveux deux planches de la haie, s'introduisit dans l'enclos, s'empara de la victime et sortit comme s'il avait fait la chose du monde la plus simple et la plus naturelle.

La tuerie, l'effraction et le vol achevés, le Zélandais s'achemina tranquillement vers une allée voisine que bordait la route, s'accroupit contre un tronc, pluma à demi le coq si traîtreusement mis à mort, et le mangea tout cru. Cela fait, il essaya de s'endormir; mais quelques instants après, ayant entendu un léger grignotement près de lui, il tourna la tête du côté d'où venait le bruit, vit un énorme rat qui cherchait sa pâture, détacha de ses flancs le casse-tête en forme de spatule, le lança d'un bras vigoureux contre l'animal rongeur et le tua sur la place. Puis il se leva, flaira sa seconde victime et la rejeta derrière lui à une très-grande distance.

J'avais cru remarquer que le chef tatoué, avant de dévorer le coq dont il ne restait plus que les dépouilles, avait prononcé quelques paroles à voix basse, ainsi qu'avant de jeter le gros rat; mais je ne puis l'affirmer. A quel dieu de sang de pareils hommes pourraient-ils adresser leurs prières, et ces prières mêmes, les feraient-ils dans un autre moment que celui d'un pillage ou d'un massacre?

Jusque-là les allures du roi sauvage avaient été lentes, mesurées, graves; il y eut ici un moment d'irrésolution, après lequel, levant fièrement la tête et tournant deux ou trois fois ses talons, de chaque main il saisit un casse-tête, les frappa l'un contre l'autre à plusieurs reprises, poussa une sorte de grognement sourd et prolongé, et se mit à marcher à grands pas vers un petit bois encore à peu près vierge jeté au sud de Sidney; il y pénétra, s'adossa un instant après contre un arbre et essaya de dormir, ce que je soupçonnai en lui voyant fermer les yeux.

Je m'approchai alors d'assez près pour le dessiner; mais j'en étais à peine à moitié de mon travail qu'il rouvrit les yeux comme s'il s'était senti violemment heurté; il m'aperçut, fronça le sourcil et vint à moi d'un air décidé.

J'eus un moment de frayeur; mais je l'attendis pourtant en posant ma main droite sur la crosse d'un de mes pistolets de poche, tout prêt à répondre à son attaque ou même à la prévenir.

Je crois qu'il s'aperçut de ma défiance, car il posa ses armes à terre à quatre pieds de moi, se plaça en souriant à mon côté, s'appuya avec familiarité sur mon épaule, et me fit signe de lui montrer mon travail.

J'ouvris l'album, je lui fis voir des paysages qu'il ne comprit pas (c'était peut-être la faute de l'artiste), des figures au crayon dont il n'eut pas l'air de savoir ce qu'elles représentaient, mais il poussa une exclamation de plaisir et d'ironie très-facile à expliquer dès qu'il eut aperçu une figure coloriée d'un naturel de la Nouvelle-Galles du Sud, qu'il regarda longtemps avec des yeux où se peignaient le mépris et le dégoût. Pour me remercier de mon obligeance, il se plaça immobile devant moi en paraissant m'inviter à achever mon travail commencé. Je n'eus garde de laisser échapper une si favorable occasion, et à force de regarder sa tête si horriblement balafrée, je vous jure que je lui trouvai le caractère le plus énergique. Quand il s'aperçut que j'avais fini, le roi alla reprendre à terre ses deux casse-tête, et sans me dire un seul mot, sans me faire un seul geste, il s'enfonça dans les bois, ne se donnant pas même la peine de regarder derrière lui pour s'assurer si je le suivais.

Je le suivis pourtant; mais à peine eus-je fait quelques centaines de pas que je commençai à me repentir de mon imprudence : aux brusques mouvements qu'il fit en m'apercevant, je m'arrêtai tout court et me tins sur la défensive. Avec de pareils promeneurs il y a toujours péril à attaquer, car si vous manquez votre premier coup, ils ne manquent jamais ceux qu'ils portent, eux, et vous devez vous estimer fort heureux si vous en êtes quitte pour la fracture de quelque membre.

En arrivant en ma présence, le Zélandais, offensé de ma ténacité, qu'il aurait pu tout aussi bien prendre pour une courtoisie, m'adressa une harangue, fort énergique sans doute, pendant laquelle ses doigts se crispaient, ses dents claquaient avec violence, mais je ne compris à tout ce flux de paroles rien, sinon que je lui ferais grand plaisir de le laisser seul.

J'aime fort les bonnes et élégantes manières; celles du roi zélandais me touchèrent profondément, et je me mis en devoir de prouver par une prompte retraite que je les avais parfaitement appréciées.

J'aurais pu, certes, me montrer rebelle à cette prière que je regardais comme un ordre, car mes pistolets et mon poignard étaient d'assez sûres sauvegardes; mais, vainqueur ou vaincu, je n'aurais rien appris par cette lutte : je rebroussai donc chemin comme un poltron que je n'étais point.

Cependant, honteux de mon obéissance, je résolus de revenir sur mes pas, de pénétrer de nouveau dans la forêt, de m'y promener, et, si je rencontrais le farouche Zélandais, de faire peu d'attention à lui et de poursuivre ma route. A tout événement, je visitai l'amorce de mes pistolets; puis, selon mon habitude, après m'être donné du cœur par quelques injurieuses paroles que je m'adressai à haute voix, je me mis en marche. Au bout d'une demi-heure je vis en effet le roi debout, encore adossé contre un magnifique casuarina, et mâchant avec ardeur la chair sanguinolente d'un petit animal que je ne reconnus point, et qu'il avait sans doute tué d'un coup de pierre. Il poussa un second grognement plus retentissant que le premier, rejeta loin de lui les restes de son hideux repas et se dirigea hardiment de mon côté. Il fit halte, je lui adressai quelques paroles qu'il devait prendre pour des témoignages d'amitié, tant je mis de douceur à les prononcer; mais comme le colosse sauvage n'en tenait nul compte et qu'il prenait en m'approchant une attitude menaçante, je saisis un de mes pistolets et lui fis signe de s'arrêter. A la vue de mon arme, il s'arrêta en effet, me regarda d'un œil féroce, articula quelques sons brefs et éclatants, posa à ses pieds son magnifique casse-tête emmanché, me montra le second taillé en spatule, et me donna

à comprendre qu'il voulait l'échanger contre mon pistolet. Je répondis de mon mieux à sa proposition; je lui dis d'une façon fort intelligible que j'acceptais l'échange, et comme il approchait encore pour le conclure, je déchargeai le coup en l'air. A cette action toute de prudence et non de peur, mon perfide sauvage parut se récrier, gambada d'une manière menaçante, rompit le traité et s'éloigna pour ressaisir le grand casse-tête laissé à terre. Je m'étais attendu à tout cela; j'avais saisi mon second pistolet, et de crainte qu'il ne le prit pour le premier, dont il n'avait en ce moment rien à redouter, je les lui montrai tous les deux, bien déterminé, au moindre signal d'attaque, à faire feu sur la poitrine du monarque ciselé. Tout régicide, là-bas, mérite bien de l'humanité. A l'aspect de mes armes et à l'attitude décidée que j'avais prise, le Zélandais s'arrêta de nouveau, me sourit aussi gracieusement qu'il le put, ce qui, entre nous, ne fut pas fort attrayant, abandonna encore son arme principale, me présenta la pierre polie et bleue, et entama une seconde fois le marché rompu. J'acceptai son offre, il me donna d'abord son casse-tête, je lui remis ensuite l'arme, alors peu dangereuse, et, presque côte à côte, comme deux amis d'enfance, nous nous enfonçâmes dans le bois.



.. A l'aspect de mes armes, le Zélandais s'arrêta. (Page 328.)



... Bientôt quelques huttes en écorces frappèrent nos regards. (Page 328.)

Bientôt quelques huttes en écorces frappèrent nos regards, nous y allâmes : elles étaient abandonnées et formaient sans doute le village de quelque tribu vagabonde d'indigènes. Ce silence, cette solitude, parurent fort contrarier le Zélandais, qui en témoigna son dépit en enfonçant ces misérables demeures à coups de pied et de casse-tête. Je le laissai faire, car

le dégât pouvait aisément se réparer en moins d'une heure; l'édification d'un village ne coûte pas plus que cela dans ce pays.

Mais un bruit que je n'entendis pas d'abord fixa l'attention de mon fougueux compagnon de voyage, auprès duquel j'étais retenu par un double sentiment d'orgueil et de curiosité. Il me fit signe de le suivre, il s'élança d'un pas rapide, et nous nous trouvâmes bientôt près d'un second village, plus étendu que le premier, où les huttes étaient au nombre de vingt-trois, dont une quatre fois plus vaste que les autres, et haute de sept à huit pieds.

Le Zélandais se cacha derrière un arbre, je l'imitai; et déjà fâché de m'être imprudemment aventuré dans une recherche si téméraire, j'attendis pourtant de cette embuscade le résultat des espérances du chef cannibale, dont les projets m'étaient assez clairement démontrés.

Des sauvages parurent bientôt au nombre de vingt-deux, tous gesticulant et parlant à haute voix, tous dans un état d'agitation extrême. Ils s'accroupirent, sans doute pour délibérer; ils parlèrent alors l'un après l'autre, et le Nouveau-Zélandais, les couvant de son œil fauve, allait s'élancer, quand un second bruit arriva jusqu'à nous.

Le chef se cacha encore, moi je fis quelques pas en arrière afin de me préparer plus aisément à la retraite que je méditais, mais sans néanmoins perdre de vue les cases des naturels. Eux aussi s'étaient levés au bruit que les échos leur avaient apporté, et tous renouvelèrent les préparatifs de combat dont j'avais été témoin au nord de Sidney, lors de ma dernière course avec Petit et Marchais. Le bruit approchait, et déjà le sol tremblait sous les pas de la horde sauvage. Elle arriva, se plaça bravement en face des huttes, et commença à agiter ses casse-tête et ses sagaies.

La lutte allait commencer, le sang allait couler, les côtes et les crânes allaient être brisés... Tout à coup le Nouveau-Zélandais, dont les narines ouvertes et les rapides aspirations disaient l'ardente colère, s'élança comme un tigre, poussa un cri formidable, se rua sur la horde étonnée, abattit un des combattants et s'arrêta.

Tout avait disparu, tout était devenu silencieux et solennel autour de la bourgade.

Il y avait deux minutes à peine deux armées étaient là en effervescence, prêtes à se déchirer, à se détruire; maintenant deux hommes seuls, un debout, terrible, cruel, féroce, l'autre à terre, se tordant sous la douleur et rendant le dernier soupir.

Je m'élançai, je pris la fuite, je n'assistai pas au dégoûtant repas qui se fit sur le champ de bataille. Le soir, je me rendis chez M. Wolstoncraft pour lui raconter mes aventures de la journée, et je commençais mon récit en nous mettant à table, lorsque le roi zélandais se présenta, me reconnut et me tendit la main; je retirai la mienne.

— Ne recevez donc pas cet anthropophage, dis-je au négociant, c'est un brigand!

— Je le sais bien.

— Il vient de tuer un homme.

— Je m'en doute; un indigène?

— Oui.

— Il aurait bien fait de les tuer tous, il nous aurait épargné bien des ennuis et bien des dégoûts.

— Et voilà les principes que vous proclamez ici?

— Je voudrais bien savoir si en Europe on a cessé de traquer les loups dans les forêts.

— Mais ici ce sont des hommes.

— Ce sont des hyènes, il ne leur manque que la force de ces animaux. Si un naturel de la Nouvelle-Galles du Sud vous trouve endormi, il vous tuera. Celui-ci du moins attaque des gens éveillés qui peuvent se défendre. Dînons.

Le Zélandais fut invité à s'asseoir et refusa.

Il était tout à fait repu.



... Maintenant, deux hommes seuls... (Page 329.)

LXIV

NOUVELLE-HOLLANDE

Phénomènes météorologiques. — Campsin austral. — Voyages de M. Oxley dans l'intérieur de la Nouvelle-Galles du Sud.

Péron, si logique d'ordinaire dans la solution de ses divers problèmes météorologiques, qu'il a étudiés avec une profonde science dans son voyage aux terres australes, me paraît s'appuyer sur des bases bien fragiles pour constater la contradiction qui règne ici, sur certains phénomènes célestes, avec les effets remarqués en d'autres climats.

Dans sa conviction intime que tout, sur la terre de Cumberland, est contraire aux lois connues et consacrées par tous les pays du monde, il s'étonne, par exemple, que les vents d'ouest et de nord-ouest, qui soufflent ici une partie de l'année avec une grande régularité, ne soient pas imprégnés d'une haute température, et il ne peut expliquer cette singularité qu'à l'aide d'une théorie formulée d'avance, mais, par malheur, fausse en tout point quant à l'application à en faire aux caractères topographiques du pays qui nous occupe. Si la Nouvelle-Galles du Sud n'était pas une terre à part, les vents d'ouest devraient être froids, puisque, avant d'arriver à Sidney et sur la côte, ils viennent de traverser les montagnes Bleues, qui devraient les avoir notablement rafraîchis.

Ainsi s'exprime à peu près M. Péron.

Ne dirait-on pas, en vérité, que la chaîne des plateaux dont il parle a, comme les Alpes, les Pyrénées et les Andes d'Amérique, des cimes neigeuses, des glaciers éternels, et que son étendue en largeur doit donner le temps au souffle qui les visite et les balaye de se vêtir de frimas? Qui ne croirait, à entendre le savant et zélé naturaliste-physicien, que ces montagnes Bleues, dont on a parlé si diversement dans les premières relations des voyages en ces contrées découvertes par l'intrépide Cook, n'ont été longtemps inaccessibles, infranchissables, que par le chaos des avalanches qui s'engouffraient dans les profondeurs des vallons, après être descendues de la haute région des nuages? Hélas! les cimes qu'on a vues trôner sur le monde pendant un grand nombre d'années ont dû courber leur orgueilleuse tête depuis que la science les a mesurées de son œil classificateur, et si le géant n'est pas devenu pygmée, du moins le Chimborazo s'est-il incliné en face de l'Illimanie, le Canigou et le Pic du Midi devant la Maladetta et la Malahita, le Pic des Açores à côté de celui de Ténériffe, le Mont-Blanc en présence du Mont-Rose; et il n'y a pas jusqu'à l'Himalaya qui ne se soit affaissé, humble vassal, pour rendre hommage au nouveau pic du Thibet, que le condor seul bat de son aile infatigable.

Toutes les races de rois ont eu leurs périodes de grandeur et de décadence; l'homme est dégénéré, et le lion même rugit souvent aujourd'hui sans déchirer : les montagnes Bleues n'ont pas échappé à la règle générale, elles se sont soumises de force à cette loi de dépression et de décadence qui régit le monde, et l'on va bien s'étonner quand je dirai avec vérité, à ceux de mes lecteurs encore dans l'incertitude, qu'en général cette chaîne de plateaux, courant à peu près du nord au sud, a rarement plus de six cents mètres de hauteur, et que les cimes les plus élevées n'en ont que neuf cents.

Faut-il s'étonner, d'après cela, que les vents qui les traversent ne portent pas le caractère que Péron, dans sa logique, voudrait leur donner, surtout si l'on se rappelle que Sidney est située par 36° de latitude?

Tout édifice dont la base n'est pas solide s'écroule tôt ou tard, et Péron s'est trompé, non parce qu'il a été illogique, mais parce qu'il est parti d'un principe évidemment faux. Les démentis donnés par les faits à M. Péron sont constatés dans toutes les relations scientifiques; lui-même les cite en toute humilité dans son mémorable ouvrage, et nous aurions peine à croire aux terribles phénomènes qui se déroulent à nos yeux s'ils ne nous étaient certifiés par les voyageurs le plus en garde contre l'exagération.

Citons le plus exact d'eux tous :

« Dans le mois de février 1791, dit Collins, la plupart des torrents et des ruisseaux étaient à sec; on fut obligé de creuser le lit de la rivière de Sidney, qui pouvait à peine fournir aux besoins de la ville.. Le 10 et le 11, la chaleur devint si forte, qu'à Sidney-Town le thermomètre à l'ombre s'éleva jusqu'à 105° de Fahrenheit (32° 4 de Réaumur); à Ros-Hill, la chaleur fut tellement excessive que des milliers de grandes chauves-souris en périrent. Dans quelques parties du port, la terre était couverte de différentes espèces d'oiseaux, les uns déjà suffoqués, et les autres réduits aux abois par la chaleur; plusieurs tombaient morts en volant Les sources qui n'étaient pas encore taries furent tellement infectées par le grand nombre de ces oiseaux et des chauves-souris qui, venus pour s'y désaltérer, avaient expiré sur leurs bords, que l'eau, pendant plusieurs jours, en fut corrompue. Le vent soufflait alors du nord-ouest, et il fit beaucoup de mal aux jardins, consumant tout ce qui se trouvait devant lui. Les personnes que des affaires indispensables appelaient au dehors, déclarèrent qu'il était impossible de tenir pendant cinq minutes la face tournée du côté d'où venait ce vent. »

« Novembre 1791.

« L'excessive chaleur, durant ce mois, rendit beaucoup de monde malade. Le 4, un convict qui, sans avoir la tête couverte, attendait M. Withe dans le passage de sa maison à sa cuisine, fut frappé d'un coup de soleil qui le priva presque aussitôt de la parole, du mouvement, et, en moins de vingt-quatre heures, de la vie. Le thermomètre, à midi de ce jour-là, se soutenait à 95° 0 F. (28° 0 R.), et le vent était au nord-ouest.

« A cette même époque, notre eau se trouvait non-seulement altérée, mais encore tellement réduite par l'évaporation, que le gouverneur donna l'ordre qu'aucun navire ne pût en faire au ruisseau de la ville, et, en outre, pour remédier ensuite à ce mal, autant du moins que l'état de la colonie pouvait le permettre, il arrêta que toutes pierres de taille employées à la construction des édifices publics ou particuliers seraient prises dans le lit du ruisseau, de manière à former des espèces de citernes capables de conserver une assez grande quantité d'eau pour en fournir un supplément aux citoyens durant la saison chaude. »

« Décembre 1791.

« La température, durant ce mois, fut très-forte ; le 5, la chaleur fut étouffante ; le vent soufflait avec violence du nord-ouest. La contrée, comme pour ajouter à l'ardeur dévorante de l'atmosphère, était en feu de toutes parts. A Sidney, l'herbe et les broussailles qui se trouvaient derrière la colline de l'ouest de la crique avaient pris feu, et l'incendie, excité par le vent chaud qui soufflait avec force, se propageait rapidement et dévorait tout avec une incroyable furie. Déjà une maison était brûlée ; toute la crête du coteau était couverte de flammes qui menaçaient la ville d'une entière destruction. Heureusement les efforts réunis de la garnison et des habitants parvinrent à arrêter les progrès de cette terrible conflagration. La crainte du danger avait contraint tous les individus à sortir de leurs maisons : à peine on pouvait respirer, la chaleur était insupportable, la végétation souffrait beaucoup, les feuilles de la plupart des plantes potagères étaient réduites en poudre, et le thermomètre à l'ombre se soutenait à 104° 0 F. (32° 2 R.). A Paramata, à Tangabée, la chaleur n'était pas moins excessive ; tout le pays était pareillement en feu, et quelques habitations devinrent la proie des flammes. Pendant ce jour d'alarmes, le tonnerre se fit entendre à diverses reprises dans le lointain, et sur le soir, il tomba quelque pluie qui rafraîchit un peu l'atmosphère.

« L'action de ce vent redoutable se fit sentir jusqu'à la hauteur de l'île Maria, et par conséquent à plus de 250 lieues de distance du port Jackson ; car, à la même époque où le vent du nord-ouest dévastait ainsi la colonie anglaise, le navire américain *the Hope* éprouvait aux environs de l'île Maria une horrible tempête excitée par ce même vent. Le temps était sombre, pesant et très-chaud. L'atmosphère paraissait comme remplie d'une épaisse fumée. »

« Août 1794.

« Le vent brûlant de terre nous visita le 25 pour la première fois dans cette saison, soufflant jusqu'au soir avec beaucoup de violence ; alors il fut remplacé, comme il arrivait ordinairement après ces jours si chauds, par le vent du sud. »

Comme on le voit, il y a ici harmonie parfaite entre la terre et le ciel, et désaccord complet avec ce qui se passe en d'autres climats. Toutefois, sans accuser la véracité de Collins, ne serait-il pas possible de trouver d'autres causes plus probables que celles qu'il donne à ces incendies immenses qui plongeaient la colonie dans la terreur, et ne serait-on pas fondé à croire que, profitant du deuil et de l'effroi des habitants, des malfaiteurs ou des sauvages auraient mis eux-mêmes le feu aux plantations, espérant le pillage ou la liberté au milieu du désordre? Quoi qu'il en soit, on ne se persuade pas aisément que 32° 2 de Réaumur puissent incendier les arbres, et si cela a été bien constaté, c'est un argument de plus en faveur des hommes qui ont écrit de si étranges choses sur la Nouvelle-Galles du Sud.

Mais rapprochons-nous encore, et disons une excursion périlleuse entreprise par M. Oxley dans l'intérieur des terres par ordre de M. Macquarie, gouverneur de la contrée. L'habile officier de marine m'a communiqué plusieurs lettres qu'il adressait alors à M. Macquarie, et si je n'en publie que deux, c'est que je suis soumis aux exigences de mon livre, aux promesses que j'ai faites à mes lecteurs, à qui je dois d'autres précieux documents. Voici donc la relation de M. Oxley, que j'ai traduite sur les originaux :

LETTRE DE J. OXLEY, REVENANT DE SA PREMIÈRE EXPÉDITION, AU GOUVERNEUR MACQUARIE.

« Bathurst, 30 août 1817.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence de mon arrivée à Bathurst hier soir, avec les personnes formant l'expédition de l'ouest, que Votre Excellence a jugé convenable de placer sous mes ordres.

« Votre Excellence est déjà informée de ce que j'ai fait jusqu'au 30 avril. Les bornes d'une lettre ne me permettent pas de m'étendre sur les détails de tout ce qui s'est passé pendant dix-neuf semaines, et comme j'aurai l'honneur de voir Votre Excellence dans quelques jours, j'espère qu'en attendant cette époque, elle aura la bonté d'accepter le récit sommaire que je lui offre ici.

« Je continuai à suivre le cours de la rivière Lachlan, avec mes bateaux, jusqu'au 12 mai ; le pays descendait rapidement, jusqu'à ce que les eaux de la rivière, s'élevant de niveau avec lui et se divisant en beaucoup de branches, nous présentèrent la terre inondée à l'ouest et au nord-ouest, et nous empêchèrent d'avancer davantage dans cette direction ; la rivière elle-même se perdit au milieu des marais : elle n'avait, jusqu'à cet endroit, reçu aucune autre augmentation d'eau d'aucun côté ; mais, au contraire, elle se dissipait constamment en marécages et lagunes.

« L'impossibilité d'aller plus avant avec les bateaux étant évidente, je me déterminai, après une mûre délibération, à les haler hors de la rivière, et, nous dépouillant de tout ce qui ne nous était pas indispensable, à continuer notre route avec les chevaux chargés des provisions tirées des bateaux, et à nous diriger vers l'ouest, de manière à couper tout courant qui pourrait provenir des eaux divisées de la rivière Lachlan.

« Conformément à ce plan, je quittai la rivière le 17 mai, en me dirigeant dans l'ouest vers le cap Northumberland, direction qui me semblait la plus propre au but que je me proposais. Je ne détaillerai pas ici les difficultés et les privations que nous éprouvâmes en traversant un pays nu et désolé, et qui ne nous offrit d'autre eau que celle que la pluie avait déposée dans les trous et les fentes de rochers. Je continuai à m'avancer ainsi jusqu'au 9 juin, époque où ayant perdu deux chevaux exténués de fatigue et de besoin, et voyant que les autres étaient dans un état déplorable, je changeai notre route vers le nord, le long d'une suite de collines élevées s'étendant dans cette direction, attendu qu'elles seules nous offraient le moyen de nous procurer de l'eau jusqu'au moment où nous pourrions rencontrer quelque courant. Je continai à marcher de la sorte jusqu'au 23 juin, jour où nous rencontrâmes de nouveau une eau courante que nous eûmes d'abord quelque difficulté à reconnaître pour le Lachlan, car elle était plus large que la branche de cette rivière que nous quittâmes le 17 mai.

« Je n'hésitai pas un moment à suivre son cours, non que la nature du pays ou son apparence indiquât en aucune manière qu'elle deviendrait navigable, mais je ne voulais pas qu'il restât le moindre doute sur l'existence d'une rivière qui se serait jetée vers l'ouest dans la mer, entre les limites qui m'étaient indiquées dans mes instructions.

« Je continuai à suivre les bords de cette eau courante jusqu'au 9 juillet. Je trouvai qu'elle avait pris une direction vers l'ouest, et avait traversé un pays entièrement plat, nu au dernier point, et qui par mo-

ments était évidemment tout à fait sous l'eau. Jusqu'à cet endroit, la rivière avait diminué par degrés et étendu ses eaux sur des lagunes stagnantes, sans recevoir aucune eau courante tributaire que nous connussions durant toute l'étendue de son cours. Les bords n'avaient pas plus de trois pieds de haut, et les marques que nous voyions sur les buissons et les arbrisseaux indiquaient que quelquefois la rivière s'élevait de deux ou trois pieds de plus, et rendait tout le pays marécageux et entièrement inhabitable.

« Il devenait inutile d'avancer davantage vers l'ouest, dans le cas même où cela eût été possible, attendu qu'il n'y avait ni colline ni éminence de terre à la portée de notre vue, qui n'était bornée que par un horizon éloigné ; nous ne voyions point de bois, à moins qu'on ne puisse donner ce nom à quelques petits arbres à gomme qui étaient sur le bord même des lagunes. L'eau, dans le lit du marais (nom qui convient maintenant), était stagnante ; ce lit avait environ vingt pieds de large, et les têtes d'herbes qui y poussaient montraient qu'il pouvait avoir trois pieds de profondeur.

« Cette manière inattendue et vraiment singulière dont se termine une rivière que nous avions espéré avec raison devoir nous conduire à une conclusion bien différente, nous remplit des sensations les plus pénibles. Nous étions à plus de cinq cents milles dans l'ouest de Sidney et presque par sa latitude, et pour nous avancer si loin, nous avions éprouvé pendant dix semaines des fatigues continuelles. La partie la plus proche de la côte, vers le cap Bernoulli, si elle eût été accessible, était éloignée de plus de cent quatre-vingts milles. Nous avions démontré de manière à n'en pouvoir douter qu'aucune rivière ne pouvait tomber dans la mer entre le cap Otway et le golfe de Spencer, du moins aucune rivière tirant ses eaux de la côte orientale, et que le pays situé par le parallèle de 34° de longitude S. et par le méridien de 147° 30′ de longitude était inhabitable, et n'offrait aucun espoir de pouvoir un jour y former un établissement.

« Dès lors il devint de mon devoir de rendre les ressources qui nous restaient aussi utiles à la colonie que notre position nous le permettait. Ces ressources étaient bien diminuées : un accident qui était arrivé à un de nos bateaux, au moment où notre expédition partit, nous avait privés d'un tiers de nos provisions sèches, dont nous avions été dans le principe fournis pour dix-huit semaines seulement, et nous avions conséquemment vécu quelque temps avec une modique ration de deux quarts de farine par chaque homme par semaine. Retourner au dépôt par la même route que nous avions prise en venant eût été une chose aussi inutile qu'impossible ; et considérant sérieusement l'intention des instructions de Votre Excellence, je résolus, après une délibération très-mûre, de revenir par la route qui me semblait devoir être le plus conforme aux vues de Votre Excellence, si elle avait été témoin de notre situation actuelle.

« Remontant donc la rivière de Lachlan, je recommençai à l'observer depuis l'endroit où nous la reconnûmes le 23 juin, avec l'intention de suivre ses bords jusqu'à ce que sa liaison avec les marais, où nous la quittâmes le 17 mai, fût établie d'une manière évidente, et de déterminer si quelques courants d'eau avaient échappé à notre recherche. La liaison avec tous les points déterminés auparavant fut complétée entre le 19 juillet et le 3 août. Dans l'espace parcouru durant cet intervalle, la rivière s'était divisée en plusieurs branches et formait trois beaux lacs qui, avec un autre situé près de l'endroit où se termina notre voyage dans l'ouest, étaient les seules pièces d'eau considérables que nous eussions vues jusqu'alors, et j'estimai que la rivière, depuis l'endroit où elle fut d'abord reconnue par M. Evans, avait parcouru, en comprenant tous ses détours, une étendue de plus de douze cents milles, longueur qui est sans exemple lorsqu'on considère que la rivière coule sans recevoir aucun auxiliaire, et que sa source primitive constitue toute la quantité d'eau qu'elle a dans cette étendue.

« En la traversant à cet endroit, mon intention était de me diriger dans le nord-est pour couper le pays, et pour déterminer, s'il était possible, la situation de la rivière Macquarie, qui, bien évidemment, n'avait jamais joint le Lachlan. Cette direction nous conduisit à travers un pays aussi mauvais qu'aucun de ceux que nous avions jusqu'alors traversés, et également dépourvu d'eau, dont le besoin personnel nous mit dans une grande détresse. Le 7 août, la scène commença à changer, et le pays prit un aspect bien différent. Nous quittions le voisinage du Lachlan, et nous avions passé au nord-est de la haute suite de collines qui, par ce parallèle, bornent la contrée située au nord de cette rivière.

« Le pays, au nord-ouest et au nord, était haut et ouvert avec une bonne terre forestière. Le 10, nous eûmes la satisfaction de rencontrer le premier courant d'eau se dirigeant vers le nord. Cette vue renouvela notre espoir de rencontrer bientôt la rivière Macquarie, et nous continuâmes la même route en inclinant quelquefois vers l'est jusqu'au 19, en traversant une riche et belle contrée bien arrosée. Nous vîmes dans cet espace de temps neuf courants d'eau qui poussaient au milieu de riches vallées, et dont la direction était vers le nord ; le pays de tous côtés était assez haut et ouvert, et généralement aussi beau qu'on peut se l'imaginer.

« Nous ne doutions plus que ces courants ne se jetassent dans la Macquarie, et notre principal souhait était de voir cette rivière avant qu'elle reçût cet aliment. Le 19, nous eûmes l'agrément de rencontrer une nouvelle rivière arrosant un fort beau pays, et que j'aurais eu bien du plaisir à supposer être celle que nous cherchions. Le hasard nous conduisit le long de ce courant pendant environ un mille ; nous fûmes alors surpris de le voir se joindre avec une rivière venant du sud, d'une largeur et d'une grandeur telles, que nous ne pouvions douter qu'elle ne fût cette rivière que nous avions si longtemps cherchée avec anxiété. Dans le triste état de nos ressources, nous ne pûmes résister à la tentation que nous offrit un si beau pays, de rester deux jours à la jonction de ces deux rivières, pour examiner ses environs dans toute l'étendue possible.

« Nos observations augmentèrent la satisfaction que nous avions d'abord éprouvée. Aussi loin que notre vue pouvait s'étendre, et de tous côtés, nous apercevions un pays riche et pittoresque, d'une grande étendue, produisant en grande quantité la pierre à chaux, l'ardoise, le bon bois de construction, et toutes les ressources enfin que l'on peut désirer dans un terrain non cultivé.

« Il n'existe point de meilleur sol, attendu qu'une belle rivière, de première grandeur, procure le moyen de transporter au loin les productions. A l'endroit où nous quittâmes cette rivière, son cours se dirigeait vers le nord, et nous nous trouvions alors au nord du parallèle du port Stephens, car nous étions par 32° 52′ 45″ de latitude S. et par 148° 52′ de longitude E.

« Il me sembla que la rivière de Macquarie avait pris une direction nord-nord-ouest depuis Bathurst,

et qu'elle devait avoir reçu d'immenses accroissements d'eau dans son cours depuis cet établissement. Nous vîmes cette rivière à une époque bien propre à nous faire juger exactement de son importance lorsqu'elle n'était ni élevée au-dessus de sa hauteur ordinaire par des débordements, ni resserrée dans ses limites naturelles par les sécheresses d'été. On pourra se former une idée de sa grandeur après qu'elle a reçu les courants d'eau que nous avions traversés, outre ceux qu'elle est susceptible de recevoir encore de l'est (qui, d'après la hardiesse et la hauteur du pays, doivent être, ce me semble, au moins en aussi grand nombre que ceux qui viennent du sud), quand on saura qu'à cet endroit elle surpassait en largeur et en profondeur apparente le Hawkesbury à Windsor, et que beaucoup de ses bras étaient plus grands et plus étendus que celui que l'on admire sur le fleuve Népeau, depuis le Warrangamba jusqu'aux plaines Emu.

« Résolus de nous tenir aussi près que possible de la rivière pendant le reste de notre route vers Bathurst, et tâchant de déterminer au moins dans l'ouest quelles sont les eaux qui s'y jettent, nous continuâmes le 22 à la remonter entre le point de départ et Bathurst; nous traversâmes les sources d'une foule d'eaux courantes, qui toutes se jetaient dans la Macquarie; deux de ces courants étaient presque aussi larges que cette rivière elle-même à Bathurst. Le pays d'où toutes ces eaux tirent leur source était montagneux et irrégulier, et paraissait également l'être sur la côte orientale de la Macquarie.

« Telle était la physionomie du pays jusque dans le voisinage immédiat de Bathurst; mais à l'ouest de cette étendue de montagnes, la terre était couverte de collines peu élevées, et produisant de l'herbe, ainsi que de belles vallées arrosées par des ruisseaux prenant leur source sur le côté occidental des montagnes qui, dans le côté oriental, jettent leurs eaux directement dans la Macquarie. Ces courants, situés sur le côté occidental, me semblèrent se joindre à celui que j'avais pris au premier abord pour la Macquarie, et se jeter, lorsqu'ils se sont joints, dans cette rivière au point où nous la découvrîmes d'abord le 19 courant. Nous arrivâmes hier soir ici, sans qu'aucun homme faisant partie de l'expédition eût éprouvé le moindre accident depuis notre départ, après avoir parcouru, depuis Bathurst, un espace d'environ mille milles entre les parallèles de 34° 30′ S. et de 32° S., et entre les méridiens de 149° 29′ 30″ E. et de 143° 30′ E.

« Ma lettre, datée du 22 juin dernier, a fait connaître à Votre Excellence les grandes espérances que m'avait fait concevoir l'apparence de la rivière Macquarie, à l'égard de la manière dont elle se termine; je m'attendais à la voir se jeter dans des eaux intérieures ou s'étendre jusqu'à la côte. Quand j'écrivis cette lettre à Votre Excellence, je ne prévoyais certainement pas que quelques jours de plus nous conduiraient à son extrémité navigable.

« Le 28 juin, ayant tracé son cours, sans la plus petite diminution ou addition, à environ soixante-dix milles dans le nord-nord-ouest, une petite brise soufflant sur la rivière, celle-ci déborda; et, quoique nous en fussions à environ trois milles de distances, le pays était tellement plat que bientôt le terrain où nous nous trouvions fut couvert d'eau. Nous avions, quelques jours auparavant, voyagé sur une terre si basse, que nos hommes qui étaient dans les bateaux, trouvant le pays submergé, avancèrent lentement; circonstance qui me mit à même de leur envoyer l'ordre de retourner au poste que nous avions quitté le matin, où le terrain était un peu plus élevé. Ce poste n'étant nullement sûr, il fut décidé que les chevaux, avec les provisions, regagneraient la dernière terre élevée que nous avions quittée, et qui était à seize milles de distance. Comme il me paraissait que la masse d'eau de la rivière était trop importante pour être beaucoup diminuée par le seul débordement de ses eaux, je résolus de prendre le grand bateau et de tâcher, à l'aide de cette embarcation, de découvrir le point où elles se déchargeaient.

« Le 2 juillet, je descendis la rivière dans le canot, et dans le cours de la journée je fis environ trente milles vers le nord-nord-ouest. Pendant une étendue de dix milles, nous ne vîmes, à strictement parler, aucune terre, car le débordement faisait du pays environnant une véritable mer. Les bords de la rivière étaient encombrés de bois de construction, et beaucoup d'espaces étendus que nous voyions étaient non-seulement couverts de roseaux ordinaires, mais encore d'arbres très-forts. Le 3 juillet, le principal canal était très-resserré, mais très-profond, et sur les bords il y avait depuis douze jusqu'à dix-huit pouces d'eau. Le courant conserva pendant environ vingt milles la même direction que la veille; ensuite nous perdîmes de vue la terre et les arbres; le canal de la rivière tournait à travers les roseaux, parmi lesquels l'eau avait environ trois pieds de profondeur. Il continua de la sorte pendant environ quatre milles, lorsque, sans aucun changement ultérieur dans la largeur, la profondeur et la rapidité du courant d'eau, et au moment où j'espérais vivement entrer dans le lac depuis longtemps désiré, il éluda tout à coup notre plus longue poursuite, en s'étendant de toutes parts, du nord-ouest au nord-est, sur la plaine de roseaux qui nous entourait. La rivière variait de profondeur depuis plus de vingt pieds jusqu'à moins de cinq pieds, et coulait sur un fond de vase bleue tenace; le courant avait presque la même rapidité qu'à l'endroit où l'eau était resserrée entre les bords de la rivière. Ce point de jonction avec les eaux intérieures, c'est-à-dire le lieu précis où la Macquarie cesse d'avoir la forme d'une rivière, est situé par 30° 45′ de latitude S., et par 146° 10′ de longitude E.

« Assurer positivement que nous étions sur le bord du lac ou de la mer dans laquelle cette grande masse d'eau se décharge, pourrait avec raison être regardé comme une conclusion qui n'est basée que sur des conjectures; mais si l'on peut hasarder, d'après les apparences actuelles, une opinion que notre route postérieure tendit plus fortement à confirmer, j'ai l'entière confiance que nous étions dans le voisinage immédiat d'une mer intérieure, très-probablement peu profonde et diminuant par degrés, ou comblée par les immenses dépôts des eaux qui s'y jettent du haut des terres élevées qui, sur ce singulier continent, semblent ne pas s'étendre au delà de quelques centaines de milles des côtes maritimes, attendu qu'à l'ouest de ces étendues de terre qui servent de bornes (et qui, d'après les observations que j'ai été à même de faire, me paraissent parallèles à la direction de la côte), il est impossible de découvrir une seule colline ou autre éminence sur cet espace qui semble n'avoir point de limites, excepté ces points isolés, sur lesquels nous restâmes jusqu'au 28 juillet. Les rocs et les pierres qui s'y trouvent sont d'une espèce distincte de ceux que l'on voit sur les *ranges* [1] dont nous avons parlé plus haut.

[1] *Range*. Je connais peu la vraie signification de ce mot anglais.

« J'espère que Votre Excellence croira que, bien convaincu de la haute importance de la question à résoudre sur la formation intérieure de cette grande contrée, j'ai pris le plus grand soin d'éloigner tout motif de conjecture, en faisant les observations les plus scrupuleuses sur la nature du pays. Quoique ces faits me prouvent que l'intérieur est couvert d'eau, cependant j'ai pensé qu'il était de mon devoir de ne négliger aucune mesure tendante d'une manière quelconque à éclaircir directement ce doute.

« Il était physiquement impossible de gagner le bord de ces eaux en faisant un circuit autour de la partie inondée du pays sur la côte sud-ouest de la rivière, car nous nous convainquîmes que c'était un marais privé de végétation, affectant une forme polygonale et n'offrant pas le moindre îlot vers lequel nous puissions nous diriger. D'après les observations faites durant ma première expédition, j'étais convaincu qu'il n'était point probable qu'il s'en trouvât dans cette direction. Il restait encore à explorer le pays inondé situé dans le nord-est; et lorsque, le 7 juillet, je retournai aux tentes, que je trouvai dressées sur la terre haute ci-dessus mentionnée, et de laquelle nous pouvions voir les montagnes à la distance de quatre-vingts milles à l'est, le pays intermédiaire étant entièrement uni, M. Evans (mon lieutenant) fut envoyé en avant pour entreprendre cette opération.

« Le 18 juillet, M. Evans revint, n'ayant pas pu continuer sa route vers le nord-est pendant plus de deux journées; il fut arrêté par des eaux coulant dans la direction du nord-est, au travers de roseaux élevés, et qui très-probablement étaient celles de la rivière Macquarie, attendu que durant son absence ce fleuve s'était élevé à une telle hauteur, qu'il nous entourait entièrement, et venait jusqu'à quelques toises de la tente. M. Evans s'avança ensuite davantage vers l'est, et à une distance de cinquante milles de la rivière Macquarie, il en traversa une autre beaucoup plus large, mais moins profonde, se dirigeant vers le nord. Mais, poussant encore plus vers l'est, il alla presque jusqu'à la base des montagnes vues de la tente, et, retournant par une route plus méridionale, il trouva le pays un peu plus sec, quoique aussi peu élevé. Les instructions discrétionnaires qu'il a plu à Votre Excellence de me donner me laissant le choix de la route que je jugerais le plus convenable de suivre pour revenir au port Jackson, je résolus d'essayer de gagner la côte maritime en me dirigeant vers l'est et en m'avançant le long de la base des monts dont j'ai déjà parlé, par lesquels j'espérais encore être conduit aux autres eaux intérieures que cette partie de la Nouvelle-Galles méridionale pouvait contenir.

« Nous quittâmes ce poste le 30 juillet; nous étions par 30° 18′ de latitude S. et par 147° 31′ de longitude E., et nous nous dirigions vers la côte. Le 8 août, nous arrivâmes à la haute suite de montagnes vers laquelle nous avions fait route. Étant à la pointe la plus élevée de cette chaîne, nous eûmes un horizon sans bornes. Depuis le sud-ouest jusqu'au nord, ce n'était qu'un pays uni, ressemblant à l'Océan par son étendue, mais sans qu'on pût distinguer de l'eau en aucune partie, tandis que les cimes les plus élevées de la chaîne des montagnes étaient en vue à la distance de plus de cent vingt milles.

« En partant de ce point, conformément à la résolution que j'avais prise en quittant la rivière Macquarie, je me dirigeai vers le nord-est; mais, après avoir rencontré de nombreuses difficultés, parce que le pays était une immense lagune entremêlée de sable mouvant, jusqu'au 20 août, et trouvant que j'étais entouré de marais, je fus, malgré moi, forcé de me diriger plus vers l'est, ayant prouvé par ma propre expérience que le pays ne pouvait être traversé sur aucun point s'écartant de la chaîne de montagnes qui borne l'intérieur. Quoique des parties sèches de terre alluviale et unie s'étendent depuis leur base occidentale jusqu'à une distance que j'estime excéder cent cinquante milles, je suis convaincu que ces eaux couvrent l'intérieur du pays. Ayant dirigé notre route plus vers l'est, nous ne tardâmes pas à nous trouver dans un pays d'une physionomie bien différente, et formant un contraste remarquable avec celui qui nous avait occupés si longtemps.

« Un grand nombre de beaux courants d'eau, se dirigeant vers le nord, arrosaient une riche et belle contrée, que nous parcourûmes jusqu'au 7 septembre, jour où nous traversâmes le méridien de Sidney et la terre la plus élevée qui soit connue dans la Nouvelle-Galles méridionale, nous trouvant alors par 31° de latitude S.; ensuite nous fûmes considérablement embarrassés et retardés par de très-hautes montagnes. Le 20 septembre, nous gagnâmes le sommet le plus élevé de cette chaîne étendue, et là nous eûmes le plaisir de voir l'Océan à cinquante milles de distance. Le pays à nos pieds avait la forme d'une vallée triangulaire, dont la base s'étendait le long de la côte, depuis les *Trois-Frères*, dans le sud, jusqu'à la terre haute, situé au nord du cap Fumeux (*Smoky cape*). Nous eûmes de plus la satisfaction de trouver que nous étions près de la source d'une large rivière se dirigeant vers la mer. En descendant la montagne, nous suivîmes le cours de ce grand courant d'eau, augmenté par beaucoup d'autres qui venaient s'y joindre, jusqu'au 8 octobre, jour où nous arrivâmes sur le rivage situé près de l'entrée du port, où cette rivière venait se jeter. Nous avions traversé, depuis le 18 juillet, un pays d'environ cinq cents milles d'étendue de l'ouest à l'est.

« L'entrée de ce port est située par 31° 25′ 45″ de latitude S., et par 152° 51′ 54″ de longitude E., et avait déjà été remarquée par le capitaine Flinders; mais la distance à laquelle il fut obligé de se tenir de la côte ne lui permit pas de découvrir que cette entrée était navigable. Notre plus grande attention fut donc dirigée vers ce point important; et quoique le manque de canot nous empêchât de déterminer complétement la profondeur du canal, cependant il parut qu'il y avait au moins trois brasses, à marée basse, et que le passage était sûr, quoique étroit, entre les sables mouvants des deux côtés. Ayant poussé mes remarques jusqu'à me convaincre qu'à l'aide de ce port le beau pays environnant les bords de la rivière pouvait être un jour utile à la colonie, je pris la liberté de le nommer port Macquarie, en l'honneur de Votre Excellence, qui la première encouragea cette expédition.

« Le 12 octobre, nous quittâmes le port Macquarie pour nous diriger vers Sidney, et quoique aucune carte ne puisse être plus soignée dans son esquisse et dans ses points principaux que celle du capitaine Flinders, cependant nous ne tardâmes pas à éprouver combien peu l'on doit compter sur les meilleures cartes marines pour l'indication de tous les passages et entrées qui se trouvent sur une longue étendue de pays. La distance à laquelle son bâtiment se tint ordinairement de cette partie de la côte que nous dûmes traverser, ne lui permit pas d'apercevoir des ouvertures qui, quoique de peu de conséquence sans doute pour la navigation, présentaient cependant les plus

graves difficultés aux voyageurs par terre, et dont j'aurais hésité à essayer le passage sans nul secours du côté de la mer, dans le cas où elles eussent été indiquées. Dans l'état actuel des choses, nous devons notre conservation et celle de nos chevaux à la rencontre d'un petit canot que la Providence nous fit découvrir sur le rivage, et que les hommes portèrent avec la plus grande gaieté sur leurs épaules pendant plus de quatre-vingt-dix milles, nous mettant ainsi à même de vaincre des obstacles que sans cela nous n'eussions jamais pu surmonter.

« Il y a peu de jours encore, j'espérais avoir la satisfaction d'annoncer que nous étions de retour de notre expédition sans qu'aucun accident fût arrivé aux personnes qui en font partie; mais le caractère des naturels qui habitent le long de la côte nord est tellement cruel et perfide, que toute notre prudence ne put empêcher un de nos hommes (William Blake) d'être grièvement blessé par eux. Cependant, grâce aux soins habiles du docteur Harris (qui nous a accompagnés comme volontaire, et duquel, dans cette occasion, ainsi que dans tout le cours de notre voyage, nous avons reçu des secours très-importants), j'espère que son rétablissement n'est plus douteux. »

Comme on le voit, le savant et courageux Oxley croit à l'existence possible d'une mer intérieure à la Nouvelle-Hollande; d'autres explorateurs géologues combattent cette opinion. A qui restera la victoire? Le temps seul en décidera.

LXV

NOUVELLE-HOLLANDE

A mon frère.

Huit ou dix jours après notre arrivée au port Jackson, j'écrivis à un de mes frères la lettre suivante, dans laquelle je ne parlais encore que de cette Europe australe qui nous présentait déjà tant de merveilles et nous offrait de si précieuses consolations. Un navire anglais partant de Sidney se chargea de ma missive. Il alla d'abord en Chine, toucha à Chandernagor, mouilla à Calcutta, à Maurice, au cap de Bonne-Espérance, à Sainte-Hélène et à Plymouth, de sorte que ma lettre arriva à l'Observatoire de Paris onze mois après son départ, et qu'elle fut reçue à table par moi, qui la donnai de la main à la main à mon frère, lequel se hâta plaisamment de me rassurer sur l'état de ma santé.

Je retrouve ce dernier document sous ma main, et je le confie à mon livre, tel que je l'écrivis alors. Les deux circonstances dont je parle sont, je crois, assez exceptionnelles pour mériter la petite place qu'elles occuperont au milieu de tant de faits plus graves et plus importants.

« Mon cher frère,

« Il est minuit chez toi, il est près de midi dans le lieu d'où je t'écris; tu sais cela parfaitement, toi qui lis si bien dans ce mouvement perpétuel de tous ces mondes, au milieu desquels celui que nous habitons joue un rôle si chétif et si merveilleux à la fois. Un navire anglais porte ma lettre; il te dira combien nous nous estimons heureux de toucher bientôt au terme de nos longues et périlleuses caravanes.

« Nous avons visité sans doute bien des pays curieux, mais nul ne me le paraît autant que celui-ci. Je crois, en vérité, que je rêve, et que Sidney-Cow est une cité française. Verrai-je autrement demain? Je l'ignore; mais il faut bien que je te dise ce que je vois aujourd'hui et comment je le vois...

« On vient m'apprendre à l'instant que le navire qui devait mettre à la voile ce soir même ne lèvera l'ancre que dans quelques jours. Eh bien, tant mieux, ma lettre sera plus longue; je connais ta vive amitié pour moi, et tu aimeras d'autant plus à m'entendre que je te parle de plus loin. Les affections grandissent par la distance; plus le soleil nous regarde obliquement, plus notre ombre prend de l'étendue. Je pourrais, si j'en avais le loisir, tirer de là une comparaison toute poétique; mais tu es trop dans le positif pour ne pas me demander autre chose, et tu ne tarderais pas d'ailleurs à me répondre que je pars d'un principe faux, puisque le soleil est plus près de nous l'hiver que l'été.

« Quoi qu'il en soit, mon ami, tu connais la violence et la sincérité de mes sentiments de tendresse, et le diamètre de la terre a beau me séparer de toi, il me semble que tu es encore à mes côtés pour m'entendre et me donner la main.

« T'écrire, c'est te parler; écoute :

« Je viens de faire une promenade ravissante au milieu de Paris et dans les environs; mon cher ami, c'est à ne pas y croire. Les orangers des Tuileries embaumaient, les roses et les lilas du Luxembourg répandaient au loin de suaves émanations, et comme je voulais ce jour-là des émotions et des plaisirs de toute nature, je me suis fait emporter rapidement sous les somptueuses allées de Sant-Cloud, où la brise se joue avec tant de liberté et où l'on sent la vie glisser par tous les pores.

« Au surplus, comme une joie ne me semble complète que lorsqu'elle est partagée, je n'ai pas voulu faire seul ces courses ravissantes. De nouveaux amis que le ciel m'a donnés m'ont conduit comme par la main au milieu de ces promenades que je ne connaissais pas encore. C'est M. Peper, qu'on serait tenté de croire vaniteux, tant il étale de luxe dans sa demeure princière, si toutes ses attentions ne témoignaient de la plus cordiale et de la plus franche délicatesse; c'est M. Wolstoncraft, qui parle du commerce de tous les pays du monde en spéculateur, et qui ne recule pas devant les difficultés les plus ardues des sciences exactes; c'est M. Withe, dont le bon goût et l'élégance se dévoilent jusque dans les plus petits détails de ses politesses; c'est aussi M. Macquarie, gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud, qui s'efface noblement en faveur de ses visiteurs et de ses convives; c'est encore M. Oxley, savant explorateur, infatigable, intrépide alors qu'il s'agit de découvertes utiles, et M. Demestre, naturalisé Anglais, mais gardant du pays qui l'a vu naître les joviales et gracieuses manières.

« Et au milieu de tout cela, des dames pleines d'une exquise bonté, d'une bienveillance parfaite, et à qui nul art d'agrément ne semble étranger. Celle-

ci dessine, celle-là joue du piano, cette autre danse par coquetterie, une quatrième chante pour achever une séduction. Je n'ai quitté pendant une semaine ni les magnifiques salons de la chaussée d'Antin ni les vastes appartements du faubourg Saint-Germain. Décidément, Paris est enchanteur, il fait oublier les riantes campagnes qui l'entourent, et tu conviendras avec moi qu'une fraîche guirlande de dames vaut mieux qu'une couronne de camélias.

« Cependant une excursion loin du tumulte de la grande cité fut consentie par nous tous, et ce qui m'a le plus surpris alors au milieu de mes extases, ç'a été de trouver jetés, comme un enchantement, parmi les végétaux européens dont le port et la forme me sont si bien connus, ceux des climats les plus opposés et des terres les plus lointaines. Ainsi, le casuarina, et ses folioles si sveltes, si légères, si dociles aux moindres vents, s'abrite sous un chêne vert quand gronde l'orage. Tout près de là, l'eucalyptus s'enorgueillit de sa taille gigantesque et courbe le front pour voir, bien au-dessous de lui, la cime aiguë du pin d'Italie, humilié d'un si offensant voisinage; et puis on se repose sous les bras chevelus du pin de Norfolk, qui s'étendent çà et là, immenses parasols, ainsi qu'un patriarche bénissant de sa main la foule prosternée.

« Ce n'est pas tout encore : des myriades d'oiseaux, que je ne soupçonnais point dans nos contrées, remplissaient les airs et les animaient de leurs cris éclatants; des cygnes noirs nous invitaient à caresser leur soyeux plumage; des kanguroos s'élançaient au-dessus des haies comme pour insulter à la légèreté du cerf et du chevreuil; l'émû glapissait; l'ornithorynque, las de ses courses terrestres, se cachait au fond des eaux; le vorace opossum cherchait une proie facile à dévorer, et l'on eût dit, en se voyant entouré de tant de merveilles, que l'arche de Noé venait d'ouvrir ses cabines pour repeupler la terre purifiée.

« Le soir du dernier jour de cette semaine si bien remplie, il y eut courses de chevaux, et jamais le Champ de Mars n'en vit de plus brillantes, jamais il n'en vit où, dans des loges décorées avec élégance, on eût souri à de plus gracieux visages, à de plus fraîches toilettes.

« Tout cela, mon ami, me fait admirer cette capitale des arts et de la civilisation, où toutes les gloires se donnent rendez-vous, où toutes les illustrations se heurtent, où tous les plaisirs débordent; tout cela me rendait fou d'ivresse, de surprise, et rien n'eût manqué à mon bonheur et si tu avais été là pour le partager.

« Je m'assoupis, accablé par tant de prodiges... et je me réveillai après quelques heures de repos; et, plus calme, plus réfléchi alors, je m'aperçus que ce n'était point la Nouvelle-Hollande que j'avais vue à Paris, mais bien Paris que j'avais retrouvé à la Nouvelle-Hollande. »



... Je n'ai quitté ni les magnifiques salons de la chaussée d'Antin, ni les... (Page 336)

LXVI

EN MER

Les Religions.

Maintenant qu'il ne me reste plus peut-être de pays sauvages à visiter, jetons un regard investigateur sur la masse de certains faits recueillis avec une rigoureuse exactitude, et servant peut-être à donner une juste idée de la lenteur des conquêtes morales entreprises par les nations civilisées.

Y a-t-il dans tout ceci insouciance ou dédain, ruse ou politique? y a-t-il impuissance ou générosité? Ce sont là de bien sérieuses études à faire, ce sont là de bien graves questions à résoudre. Si le présent est compromis par l'état permanent des choses, qu'on ne cherche plus à modifier, l'avenir est plus menacé

encore, et c'est en faveur surtout de cet avenir douteux et terrible que je voudrais le retentissement d'une voix forte et éloquente.

Mais qui se lèvera pour protester contre un passé si tiède? Quel missionnaire assez prudent, assez pieux et assez fervent à la fois, se dressera pour frapper au cœur ces religions cruelles et absurdes qui tiennent encore plongées dans l'erreur tant de nations si bien disposées à l'obéissance?

Ce qui fait leur abrutissement, c'est votre apathie; soyez zélés, vous les trouverez dociles à leur tour. Ils veulent aujourd'hui se régénérer, ces hommes courbés sous vos baïonnettes ou tremblants devant vos foudres de guerres. Encore un pas sans le secours de ce qui pourrait les contraindre par la peur, et vous les verrez venir à vous comme des troupeaux soumis. La menace ne dompte que pour un temps; la persuasion est une puissance éternelle.

Ce qui a tué la plus sainte et la plus douce des religions dans toutes les parties du globe, c'est la violence. Ne me parlez pas, dans de trop rares exceptions, d'un jeune prédicateur. L'intolérance et le fanatisme l'escortent dans presque toutes ses missions; il ne veut pas, lui, des triomphes obtenus par la patience; il se hâte d'en finir avec ses travaux apostoliques, car il n'a point encore passé par les épreuves d'une vie lente et pénible; il s'irrite contre toute résistance, il s'indigne de tout obstacle, et la colère



... Il y avait, accrochée au mur, une image endolorie de la vierge Marie. (Page 338.)

s'échappe dangereuse de toute poitrine qui veut et a la force pour appuyer sa volonté. Croyez-moi, la jeunesse est peu propre aux prédications religieuses; elle n'a pas assez de foi pour s'aider de la charité, et il faut avoir déjà souffert pour comprendre la douleur.

Nous avons trouvé, à Bourbon, un jeune évêque *in partibus* en route pour la Chine et le Japon, où il allait, disait-il, faire briller le flambeau de la vérité chez les cannibales de ces deux immenses empires.

— Mais, lui répliquai-je, il n'y a pas de cannibales en Chine, il n'y en a pas dans le Japon.

— Que sont donc, je vous prie, ces peuples qui ne croient pas en Jésus-Christ?

— Ils sont Japonais ou Chinois.

— Vous voyez donc bien que j'ai raison.

— Je vois tout le contraire, monseigneur.

— Au surplus, monsieur, ma mission est de convertir, et si je rends une seule âme au Dieu des chrétiens, je suis payé de toutes mes peines.

— Il me semble qu'on peut espérer un plus beau résultat avec de la patience.

— La patience est sans efficacité, monsieur; la patience, c'est la faiblesse.

— Les apôtres avaient une autre morale, ce me semble.

— Les temps ne sont plus les mêmes; autrefois on ne croyait point, parce que la vérité n'avait pas encore brillé; aujourd'hui, qui ne croit pas est impie, car le catholicisme parle assez haut pour être entendu de tous.

— Avec cette résolution si bien arrêtée, monseigneur, vous avez à craindre le martyre.

— Ce qu'un autre craindrait, moi je le souhaite.

Les vœux de l'évêque furent exaucés, et, peu de jours après son arrivée à Macao, sa tête, enfermée dans une cage de fer, était hissée au haut d'un mât sur une place publique.

Chaque époque a été marquée par la couleur de ses prédications. Les premières conquêtes religieuses se firent péniblement, avec efforts, mais du moins sans que le glaive vînt en aide à la foi. C'est que tout essai est timide et qu'on avance lentement sur un terrain que l'on ne connait pas. Et puis encore, détruire, à l'aide de la violence, les mœurs, les usages consacrés par les siècles ne pouvait pas être l'ouvrage d'un jour.

A ces premières tentatives, qui ne furent pas sans résultat, succédèrent de nouvelles irruptions de prêtres, de moines et de jésuites, qui regardaient toute lenteur comme une défaite, et firent parler les menaces et les supplices. Ne pas obéir aveuglément, c'était résister, se révolter : or, tout révolté est ennemi, et tout ennemi doit être mis à mort. Le fanatisme n'a pas d'autre logique.

Ce n'est pas tout : dans leur zèle aveugle et stupide, les missionnaires d'alors, pleins d'orgueil autant que de sottise, au lieu de prêcher la morale, prêchaient les mystères. Ce qu'ils ne comprenaient pas eux-mêmes, ils cherchaient à le faire comprendre aux autres, et toute conscience était domptée par les tortures. Le monde n'est point peuplé de Guatimozins; il faut bien confesser et croire sous les tenailles et sur des charbons ardents.

« Pardonne à tes ennemis, et ne fais point à autrui « ce que tu ne veux pas qui te soit fait; » ou bien : « Fais à autrui ce que tu veux qu'on te fasse, » voilà de ces paroles dont tout peuple, dont tout individu comprend la morale. Avec elles seules on pouvait tout oser, tout soumettre et vaincre même; dans la lutte, nulle crise n'eût été à redouter. On a beau dire, la force ne doit être employée que contre la résistance, et l'inaction n'est pas de l'hostilité. Au lieu de cela, que fit-on? Ce que j'ai fait, moi, pour mon édification personnelle, pour me donner tort ou raison dans les principes que je soumets à votre logique.

Écoutez; ceci est une leçon fort grave, je vous assure.

Je vous ai dit, je crois, que dans le grand salon du gouverneur de Guham il y avait, accrochée au mur, une image *endolorie* de la vierge Marie, mère de Jésus. Un jour que, fraternellement assis entre un tamor carolin et sa femme, nous cherchions mutuellement à recueillir des notions sur les mœurs et les usages de nos deux pays, je montrai à mes bons et dociles camarades l'image révérée des chrétiens. Ils me demandèrent pourquoi, en passant devant cette belle figure, quelques habitants saluaient en ôtant leur chapeau. J'allais répondre, sans être trop certain de me faire comprendre, lorsque don Luis de Torrès, qui parlait un peu la langue des Carolins, vint à mon aide. Je lui répétai la question qui venait de m'être adressée d'une manière non équivoque, et je priai mon interprète de rapporter exactement mes réponses, ce qu'il me promit en souriant.

— Qu'est-ce que cette femme?

— La mère de notre Dieu.

— Pourquoi pleure-t-elle?

— Parce que les hommes ont mis son fils à mort.

— Les hommes, chez vous, sont donc plus forts que leurs dieux?

Je me pinçai les lèvres.

— Mais ce Dieu, dans son amour pour nous, s'est fait homme, afin de nous sauver de la mort.

— Eh bien! alors qu'il a été homme, il a été plus fort que Dieu : donc Dieu ne pouvait le mettre à mort, comme vous dites. Je crois que vous voulez vous moquer de nous.

— Nous parlons très-sérieusement; mais ceci est un mystère.

— Qu'est-ce qu'un mystère?

— Une chose qu'on ne comprend pas.

— Et vous croyez à ce que vous ne comprenez pas! c'est impossible.

Je faisais la grimace, et pourtant je poursuivis mes recherches, ou plutôt j'ajoutai à mon instruction.

— Savez-vous, lui dis-je, que notre religion est toute du ciel?

— Eh bien! pourquoi restez-vous sur la terre?

— Parce qu'il nous a été ordonné d'attendre.

— Avez-vous un dieu ou plusieurs dieux?

— Un seul, mais un seul en trois personnes.

— Je ne comprends pas.

— Ni moi non plus; mais je crois ce que je vous dis là.

— Et moi je ne crois pas que vous le croyiez.

Je tremblais qu'il ne me convertît, et nous gardâmes quelque temps le silence, mes deux Carolins en se regardant d'un air malicieux, moi en sifflotant pour me donner de l'aplomb.

Je poursuivis.

— Adam, notre père à tous, mangea une pomme à laquelle on lui avait défendu de toucher, et dès lors ses fils, ses petits-fils, ses descendants jusqu'à la dernière génération furent condamnés à brûler éternellement.

— C'est impossible, ou ce Dieu que vous me faites si bon est un Dieu bien méchant.

— La preuve qu'il est bon, c'est qu'il s'est fait homme pour nous sauver tous.

— Bah! ainsi donc vous serez tous sauvés après votre mort?

— Non, il n'y en aura que fort peu.

— C'était bien la peine de se faire homme pour cela!

Pauvre missionnaire!

Le Carolin battait trop bien le système que j'avais adopté pour ne pas se plaire à cette controverse, qu'il me fut désormais impossible d'éluder; aussi continua-t-il ses questions avec une sorte d'impertinence contre laquelle il me fut défendu de protester.

— Comment votre Dieu s'est-il fait homme?

— En descendant du ciel et en venant sur la terre, où il a souffert autant que nous et plus que nous.

— Quand on aime bien, on peut souffrir pour ceux qu'on aime; là, votre Dieu est un bon Dieu. Mais où est-il donc descendu?

— En Egypte : c'est un pays fort éloigné du vôtre.

— Nous n'en avons jamais entendu parler. Et c'est cette femme que voilà qui l'a mis au monde?

— Oui.

— Vous m'avez dit que c'était une vierge!

— Je ne vous ai pas trompé.

— Les vierges accouchent donc dans ce pays?

— Celle-là seule. C'est encore un mystère de notre religion.

Le Carolin et sa femme se prirent à rire jusqu'aux larmes, ils sautèrent, gambadèrent pendant quelques instants, et, me frappant doucement sur l'épaule, le

tamor inconverti me dit qu'il ne s'était aperçu qu'à la fin que je ne lui parlais pas sérieusement.

Don Luis de Torrès voulut se fâcher contre cette irrévérence, qu'il appelait une impiété, et j'eus beaucoup de peine à lui faire entendre que nous seuls étions blâmables dans cette querelle toute théologique que nous avions provoquée. Comprenez-vous maintenant le peu de succès de certaines missions évangéliques, et les scènes de deuil et de carnage qui ont dû ensanglanter la terre alors qu'on eut affaire à des hommes d'un naturel féroce et indompté?

Revenons sur nos pas.

Les Indes Orientales étaient visitées, que l'Amérique restait inconnue à l'Europe. Là, c'étaient des soldats intrépides qui voulaient de la gloire à tout prix; ici, ce fut d'abord un monde de merveilles à étudier; puis vint l'appât des richesses, puis encore les études morales, et enfin le fanatisme religieux, le plus dangereux de tous les fanatismes.

Le Mexique, le Pérou, le Chili, le Paraguay, avaient une religion. Après avoir adoré les serpents, les crocodiles, les jaguars, ces peuples, plus rationnels, se prirent à adorer le soleil, la lune, les fleuves, les arbustes bienfaisants; car si la peur est mère de presque toutes les religions du globe, l'humanité seule les raffermit et les consolide.

Cependant il y eut lutte entre les nouveaux dieux et les anciens. On est généralement dévot dans le malheur; à chaque catastrophe, on immolait des victimes humaines au dieu méchant, et l'on ne revenait à l'autre que lorsque le fléau avait cessé.

Ces deux puissances du monde une fois créées, on les garda pour la satisfaction de tous, et les siècles marchèrent. Mais l'Europe se rua sur l'Amérique, et nos prêtres arrivèrent en s'écriant : « Voici un troisième Dieu, plus fort, plus grand, plus humain que les vôtres : acceptez-le, ou nous vous immolons à sa colère. » Le Dieu des chrétiens, présenté sous de pareils auspices, devint le *toupan* (tonnerre) des indigènes de ces nouveaux royaumes, et le sang coula, et le glaive fit son office, et des populations entières disparurent.

Le canon donna pourtant raison au Christ : on se soumit, on pria selon les rites venus d'ici, et, dans le silence des nuits, dans les solitudes des plaines et des montagnes, on égorgea par représailles.

La ferveur du catholicisme céda le pas à l'ardeur des richesses, car le fanatisme est une crise, et toute crise violente a peu de durée. Des établissements de commerce furent commencés sur les lointaines plages, et tout resta imparfait dans les premières tentatives pour une conversion religieuse. L'Amérique intérieure est encore toute sauvage et idolâtre.

En Afrique, les malheurs furent moins grands, les disciples plus rares. Ah! c'est que le prédicateur n'avait pas pour ses leçons des dômes de verdure, une brise embaumée, des peuples humains et généreux, mais bien un soleil de plomb, une terre marâtre, et que le prêtre se lasse lui-même d'un martyre de chaque jour... Qu'est aujourd'hui cette Afrique, inconnue, je ne dis pas seulement dans ses déserts de sable, mais encore sur ses côtes boisées et visitées par tant de navires? Nul ne le sait.

Les océans eurent leur tour. Quand on vit que la Chine et le Japon ne voulaient à aucun prix changer de croyance, ces deux puissants empires furent abandonnés : on ne se heurte pas longtemps contre un colosse sans se repentir de sa témérité ou de sa folie.

L'intrépide Cook ouvrait mille mondes à la curiosité et à l'enthousiasme. Dites-moi si Cook songea tout d'abord à changer l'aspect moral du pays dont il dotait l'Europe civilisée? Non, non; il décrivait les mœurs, et il disait à son retour dans sa glorieuse patrie : J'ai vu cela, j'ai fait cela, c'est à vous maintenant à tirer tout le parti possible des trésors que je vous apporte. C'est que Cook n'était qu'historien et philosophe.

Remarquez en passant que, de tous les peuples de la terre, le peuple anglais est le plus tolérant pour ce qui regarde les idées religieuses. Son fanatisme à lui, c'est la soif des richesses, c'est l'ardeur de la possession. Soyez tout ce que vous voudrez dans vos mœurs, dans vos habitudes, mais payez tribut, donnez vos roupies, vos pataques, vos quadruples, et gardez vos dieux. Si vos idoles étaient en or, nous prendrions vos idoles; elles sont en bois, nous n'en voulons pas.

Rien n'est positif comme un homme de chiffres, et la logique du coffre-fort est celle qui parle le plus haut. La France suivit l'Angleterre dans ses excursions lointaines; mais la France est trop frivole, elle a tout vu, tout observé, tout décrit, et elle ne possède rien. Il faut bien être conséquent avec soi-même.

L'Espagne et le Portugal eurent leur tour, chacune de leurs découvertes fut la source des plus odieux massacres, la faiblesse se courba, des ruisseaux de sang rougirent la terre, et il n'y eut pas d'autre engrais pour les productions qui venaient attester en Europe la fécondité des pays vaincus.

Mais si les peuples chez lesquels on portait, sous tant de formes, le flambeau de la foi se distinguaient entre eux par mille nuances opposées, leur religion avait aussi des caractères distincts, et nécessitait des modifications dans la manière de lutter contre la résistance. Chez ceux-ci, c'était le désespoir de la rage qu'il fallait vaincre; chez ceux-là, c'étaient l'apathie, l'insouciance; ici les incrédules étaient armés, là ils étaient sans armes; tantôt le climat se présentait favorable aux prédicants, tantôt il leur était hostile ou fatal; et l'on comprend dès lors comment la religion importée devait obtenir en certains endroits un prompt succès, tandis que dans d'autres le progrès se faisait si lentement.

Toutefois, les premières difficultés vaincues, les obstacles devinrent moins grands dans la suite; les idiomes s'étudièrent et s'apprirent; la parole ouvrit des voies sûres de communication; les pensées purent se confondre, et l'on donna du moins des motifs compris aux persécutions et aux massacres.

Dès que les peuplades surent ce qu'on leur demandait, ce qu'on exigeait d'elles, quelques-unes se laissèrent guider dans la nouvelle route qui leur était ouverte, et les hommes qui jusque-là avaient vécu divisés se réunirent dans les mêmes camps, sous les mêmes tentes, les uns pour enseigner, les autres pour s'instruire.

Moins il y a d'obstacles à surmonter, plus la persécution perd de sa violence. Celle-ci, c'est le vent qui passe sans murmure sur la plaine, et se rue bruyant et terrible contre les hautes cimes et les vastes forêts; c'est la source paisible qui gazouille sur l'herbe et le sable, et qui bouillonne et gronde au milieu des roches vigoureuses qui veulent s'opposer à sa route.

C'est une chose bien bizarre et bien singulière que les images des dieux dans toutes les parties du monde sauvage. C'est une curieuse observation que celle dont, sans exception aucune, je puis garantir la par-

faite exactitude. Chaque nation vierge de l'intérieur des vastes continents, chaque archipel des océans divers, chaque île isolée a ses autels et son culte, ses dieux protecteurs et ses dieux irrités. Eh bien, je n'ai pas vu une seule idole qui ne fût représentée la bouche ouverte et prête, pour ainsi dire, à mordre ou à avaler.

Peut-être, dans la suite de mes investigations, parviendrai-je à trouver une cause à cette singularité si remarquable.

Au surplus, par un grand et rare bienfait du ciel, il existe dans l'océan Pacifique des archipels qui ont échappé jusqu'à ce jour aux tentatives et aux persécutions des missionnaires, et il est douloureux d'avoir à constater que ce sont les peuples les plus doux, les plus généreux, les plus bienfaisants du monde.

Puissent les Carolins vivre éternellement dans la religion qu'ils se sont créée ! le culte de l'humanité ne peut déplaire au dieu de l'univers. Voilà déjà pourtant bien des dogmes sur cette planète si étroite, si imperceptible, qu'elle compte à peine parmi les globes jetés dans l'immensité ; voilà bien des systèmes se donnant tous des démentis positifs, se combattant, se détruisant les uns les autres, et au milieu desquels chaque disciple se croit seul bien éclairé par sa raison et sagement inspiré de Dieu.

Et toutefois il y en a mille autres encore plus irrationnels, plus en contradiction, si c'est possible, et dont je ne veux pas vous parler.

Voyez les Kamstchadales, qui ont, dit-on, un dieu différent pour chaque village, peut-être un dieu distinct pour chaque hutte.

Voyez les Tchutskis, qui adorent aujourd'hui l'idole qu'ils renverseront demain.

Voyez les Patagons, s'inclinant devant les déserts qu'ils habitent et sillonnent, et se fabriquant un dieu à l'aide de celui qu'ils avaient d'abord et de celui des chrétiens qu'ils retrouvent dans les établissements européens où ils viennent apporter les peaux des jaguars vaincus dans des luttes ardentes.

Voyez les Lapons, accroupis devant leurs fétiches, les Indous, tournoyant dans leurs immenses pagodes.

Et l'intérieur de l'Afrique, avec ses divers dieux bariolés de rouge et de noir, de vices et de vertus.

Et le centre des deux Amériques, beaucoup plus connu, où les massacres ont été sans puissance contre les croyances d'une religion primitive.

Et les Nouveaux-Zélandais, à qui l'on ne connait point de dieu.

Et les naturels de la Nouvelle-Galles du Sud et de la presqu'île Péron, qui à coup sûr n'en ont pas.

Oh ! tout cela est effrayant pour celui qui se prétend éclairé seul dans la vraie route, au sein de si profondes ténèbres.

Cela est pourtant bien bizarre, que les hommes fassent des dieux pour les adorer plus tard. Ils sont créateurs, et puis ils se disent enfants de leurs créatures !

Qu'est-ce qu'on appelle raison humaine ?

Hélas ! que me répondriez-vous encore si je vous rappelais tous ces combats à outrance, toutes ces guerres si sanglantes dont l'Europe civilisée a toujours été le théâtre pour défendre ou anéantir telle ou telle religion ? Ici l'on croit tout à fait, là on croit un peu, autre part on croit moins ; l'un veut un dieu avec tel pouvoir ou telle forme, l'autre prétend au contraire lui ôter ce pouvoir ou cette figure que son voisin lui donne. Luther, Calvin, Zwingle, ont fait une religion à eux, hautement prêchée dans tous les temples à côté d'une religion ennemie ; les papes, les patriarches, ont un dogme opposé l'un à l'autre ; les Russes parlent autrement que nous, nous prions autrement que les Espagnols ; nulle part l'ordre, l'harmonie ; en tout lieu la ferme volonté de dominer, d'écraser, jamais celle de s'instruire, de s'éclairer.

D'où cela ?

C'est que tous les hommes ont la folie, l'insolent orgueil d'expliquer ce qui est inexplicable ; c'est que *création* et *immensité* sont deux mystères devant lesquels il faut courber le front, et que celui-là seul a raison qui dit : *Je doute*, et qui adore Dieu sans chercher à le comprendre. La vraie religion de tout homme est celle dans laquelle il est né. L'apostat ne mérite point de Dieu.



LXVII

EN MER

Des langues. — Comment se sont peuplés les archipels. — L'équipage.

Ce fut une grande et noble pensée que celle de l'homme qui osa chercher la solution du problème dont le résultat était de réduire toutes les langues européennes en une seule. Mais Henri IV avait rêvé une chose impossible. L'Europe était trop peuplée, le caractère des nations trop distinct, trop tranché ; toutes avaient trop d'orgueil national pour faire volontiers le sacrifice qu'on avait exigé d'elles au profit d'une seule, quoique en réalité le bénéfice eût été pour tous. Mais ce que l'on eût essayé sans efficacité

dans le monde civilisé aurait pu, je crois, s'entreprendre avec apparence de raison parmi les peuplades qui parcourent l'intérieur des vastes continents, et au milieu des archipels de toutes les mers, surtout si, en pénétrant chez elles, on s'était fait précéder par des bienfaits plutôt que par des menaces. La bienveillance est la plus sûre des persuasions. Aujourd'hui toute tentative serait infructueuse; les besoins ont grandi les vocabulaires; il faudrait trop désapprendre pour se régénérer; il y a déjà trop de rivalités, trop de haines entre les indigènes voisins, pour que ni les uns ni les autres consentissent jamais à s'effacer. Vous voyez que la civilisation apporte parfois des obstacles avec elle.

Comme je veux que le livre que j'écris ne soit pas une distraction passagère; comme j'espère, avant tout, qu'il sera de quelque utilité aux explorateurs, je compte publier à la fin de mon dernier volume un vocabulaire exact de tous les pays que j'ai parcourus; et quelque arides que soient ces pages aux yeux de ceux qui n'aiment des voyages que les puissantes émotions, j'ose croire encore que tous me tiendront compte des constants efforts que j'ai faits, de la patience qui m'a été nécessaire, des dangers que j'ai bravés pour rendre ce pénible travail aussi complet que possible. Au surplus, peu de pages suffiront à cette tâche, qui n'est pas sans utilité générale : qui sait où le sort doit vous pousser un jour!

Il n'y a peut-être pas de lecteur qui ne se soit vingt fois demandé comment je pouvais me faire comprendre des peuplades sauvages que je visitais, et comment je pouvais être compris de celles surtout dont l'intelligence devait être si peu développée. La chose est pourtant la plus simple du monde, et quelques lignes suffiront pour l'explication d'un fait qui paraît d'abord assez étrange.

Je suppose, par exemple, que j'aie une expédition à tenter chez les Hottentots, chez les Cafres. Qu'ai-je à faire d'abord? De m'enquérir de leurs mœurs, de m'assurer des difficultés de la route et de préparer mes objets d'échange, car ici le commerce est un sacrifice pour l'Européen, et tout sacrifice est une victoire.

Mais la colonie que je quitte pour m'enfoncer dans les solitudes est voisine des lieux que je veux visiter. Celle-là a déjà fait des conquêtes d'hommes, ne fût-ce que parmi les vaincus ou les mécontents. Ces hommes à demi sauvages, à demi façonnés aux habitudes nouvelles qu'on leur impose, sont arrivés avec leur idiome; je vais à leur recherche, je les questionne dans la langue que leurs maîtres leur apprennent petit à petit, et peu de jours, quelquefois peu d'heures me suffisent pour en savoir autant qu'eux-mêmes.

C'est que le vocabulaire de ces peuples est très-borné, c'est que les mots sont l'expression plus encore des besoins que de la pensée, et nous possédons parfois dans une seule chambre plus d'objets, qui tous ont un nom distinct, qu'ils n'en ont, eux, sur le sol qu'ils parcourent.

Des nattes, des huttes, des pagaïes, des casse-tête, des arcs, et puis le nom de quelques oiseaux, de quelques quadrupèdes, des fleuves ou des ruisseaux, des arbustes ou des poissons... vous savez tout, vous pouvez voyager chez les Hottentots ou chez les Cafres. Il vous est aisé de faire comprendre vos besoins, sinon vos vœux; puis encore, avec des gestes, un peu de physionomie et beaucoup de patience, vous arrivez à votre but. Ce n'est pas tout : la phrase, la période, n'existent point chez les peuples non civilisés : c'est le luxe des passions et des besoins qui a fait peut-être le luxe du langage; tout se ressent du contact, tout s'imprègne du frottement. Quant les Orientaux veulent parler, c'est un fleuve qui se déroule; les Kamstchadales et les Nouveaux-Zélandais n'ont point de périodes à l'usage de leurs besoins.

Eh bien, cette simplicité de langage, si je peux m'expliquer ainsi, vous pouvez, comme je vous l'ai dit, l'amoindrir encore à l'aide de l'ellipse, dont certes pas un pays sauvage n'a connu le mot ni la signification. Ainsi au lieu de dire : « Je vous donne un couteau si vous me donnez une volaille, » vous dites en montrant votre objet d'échange, qui parle autant que vos lèvres : « Moi, couteau; toi, volaille; *satou pisso, satou ayan.* » Voyez comme tout se simplifie!

Et qui est venu à notre aide dans cette façon si simple de procéder? Qui? Les sauvages eux-mêmes en arrivant chez nous, c'est-à-dire dans les cités ou les établissements européens. Les pronoms, les négations, les régimes disparaissent, avec eux; ils soumettent la langue à leur aptitude, et cela suffit.

— Maître, pas vouloir. — Moi, pas courir. — Moi, manger. — Moi, pas tuer blanc. — Grandes forêts à pays à moi. — Toi bon, moi bon. — Si toi là, moi ici... Ces abréviations constituent les idiomes primitifs de tous les peuples de la terre, et nous en avons gâté la pureté en les enrichissant. Le luxe est corrupteur.

Ainsi donc, je m'explique les difficultés qu'ont eues à vaincre les premiers navigateurs; mais aujourd'hui, à peu de chose près, il est aisé de se faire comprendre de toutes les peuplades du globe, car toutes ont vu des Européens, et dans nos établissements vous trouverez presque toujours quelques individus des archipels ou des îles isolées que vous allez visiter.

En comparant entre eux les divers vocabulaires publiés par un grand nombre d'explorateurs, on remarque parfois des différences si grandes, qu'il est impossible qu'elles ne soient pas le résultat d'erreurs qu'il est pourtant utile de rectifier. Et d'ailleurs chaque navigateur écrit avec la prononciation qui lui est propre. Or, les lettres, chez les Anglais, les Russes, les Portugais et les Français, n'ayant pas la même valeur, on comprend déjà les modifications légères; mais il est des mots tout à fait différents, tout à fait opposés dans ces dictionnaires imprimés dans un but d'utilité générale, et je crois avoir mis dans mes recherches un si grand scrupule d'attention à bien traduire, que je suis certain qu'avec son aide on ne se trouvera jamais en défaut.

Permettez-moi de citer, au sujet de ces vocabulaires, une petite anecdote assez curieuse; la morale en est aisée.

Dans un des archipels du grand océan Pacifique, un capitaine dont j'ai oublié le nom, assis au milieu d'un grand nombre d'insulaires, leur demandait les noms de tous les objets qui frappaient ses regards et les traduisait à l'instant sur le papier. *Coco, rima, pirogue, mer, femme, tête, cuisse, bras, jambe, roi,* avaient été parfaitement expliqués sans que les naturels parussent s'offenser de cette espèce d'investigation, qui pourtant leur semblait une puérilité. Mais, lassés au jeu, ils résolurent de ne pas s'y prêter davantage en refusant de nouveaux éclaircissements.

Le capitaine n'avait pas achevé son travail, et, comptant toujours sur la même obligeance de la part de ses instituteurs, il leur demanda comment s'appelaient *les yeux, les dents;* celui à qui il s'adressait lui répondit par une phrase qui signifiait ***tu nous ennuies,*** et le capitaine de se hâter de mettre en regard du

mot *dent* la phrase : *tu nous ennuies*. Puis, avec la même confiance, il demanda la traduction des mots *orages*. *Dieu, frère, amour;* et ceux-ci de lui répondre avec le même sang-froid : *Tu es bien fatigant, va te promener, fais-nous le plaisir de te taire*. Or, vous comprenez que les navigateurs qui se sont basés là-dessus ont été bien accueillis lorsqu'en présentant un couteau ou en montrant le ciel, ils auront dit à ces pauvres insulaires ébahis : *Va te promener* ou *Fais-nous le plaisir de te taire*.

C'est une chose extrêmement remarquable que le rapport qui existe entre le langage de certains peuples et les caractères de leurs habitudes et de leurs passions. Mais c'est aussi une chose fort curieuse que les différences d'idiomes entre les peuplades féroces voisines les unes des autres. Ainsi, par exemple, le langage des *Païkicés* est net, coupé, tranchant; celui des Mondrucus, lent, pénible, sourd; les Bouticoudos sont graves dans leurs manières, ils le sont aussi dans leur langage, sans gestes, sans grimaces, mais gâté sans doute par le ridicule morceau de bois qu'ils fixent à leur lèvre inférieure. Les Hottentots bourdonnent une sorte de grognement qui dénonce l'abrutissement de la servitude. Il y a de la honte et de la misère à la fois dans ces sons tristes et dolents qui s'échappent d'un gosier lourd et fétide. Cela sent l'idiotisme de la brute, et à le voir et à l'entendre, on est surpris que le Hottentot marche à deux pieds comme vous et moi. Le langage des Cafres est intraduisible à l'aide de nos caractères; il se compose de syllables brèves et gutturales coupées par un claquement perpétuel de la langue contre le palais, comme font les cavaliers qui veulent stimuler le pas de leur monture. Et ce qui ajoute à cette étrangeté fantastique, c'est la rapidité des gestes et des mouvements de la tête et du corps des interlocuteurs: cela amuse, cela divertit, cela étonne, et il serait peut-être vrai de dire que la langue cafre est composée de paroles accentuées et de grimaces. Une demi-douzaine de ces hommes trapus, forts, braves, cruels, sur un théâtre de Paris, enrichiraient une direction, s'ils s'y livraient à une conversation animée. J'abandonne cette idée à nos modernes spéculateurs.

Mais ce qu'il faut voir surtout dans la ville du Cap, c'est le Cafre ou le Hottentot armé de son instrument de musique, cherchant l'encoignure d'un mur ou d'une porte, se tenant là, debout, trépignant, faisant vibrer d'un doigt frénétique les petits boyaux qu'il a assujettis à son bambou, à son écaille ou à sa calebasse, et entonnant un chant de guerre ou d'amour. Oh! cela est admirable, cela est étourdissant! La musique est aussi une langue.

Le parler des malheureux naturels de la presqu'île Péron est éclatant, composé surtout des voyelles *a* et *é*; on dirait des coquillages heurtés contre des coquillages; et ici ce n'est pas, je vous l'atteste, le souvenir de cette terre marâtre, formée de coquilles brisées, qui aide à ma comparaison si exacte.

Il y a beaucoup à parier que le vocabulaire de la presqu'île Péron ne se compose pas de plus de trente ou quarante mots. Il n'en faut pas davantage pour énumérer leurs richesses et leurs passions, et leurs sentiments doivent se résumer en peu de syllabes.

A Timor, la langue est heurtée, farouche; les mots arrivent à l'oreille avec des sons imprévus, et les voyelles de notre alphabet s'entre-choquent avec une variété âcre et brutale. On dirait, non pas le roulement du tonnerre, mais les éclats de la foudre. Les mœurs timoriennes se reflètent là comme dans un miroir.

Ombay est un écho sonore de Timor; il ne faut pas plus séparer ces deux peuples que ne l'a fait la nature, qui les a placés face à face, formant un détroit de quatre lieues de large, et qui semble les rapprocher encore par le caractère identique de leurs riches vallons et de leurs sommets de lave âpres et torréfiés. Ombay n'est autre que Timor rajeunie.

L'idiome des indigènes de Rawack, de Waiggiou et de la terre des Papous se ressent de ce sol riche et fécond, et de la nature de son climat étouffant; c'est un fouillis perpétuel sans nul repos, et l'on croirait que les phrases ne se composent que d'un seul mot, ou plutôt que chacun de leurs mots est une longue phrase.

Le tchamorre est trop poétique, trop prodigue de figures, trop riche d'images; il devait succomber sous la puissante domination espagnole, qui l'écrase déjà dans la majestueuse harmonie de sa langue, abâtardie aux Mariannes.

Quant à celle des Carolins, je ne sais si l'heureux naturel des bons et généreux habitants de cet archipel fortuné a fait ou confirmé seulement mon opinion : toujours est-il que j'ai trouvé chez ce peuple, le plus heureux de la terre, une grâce, une suavité, une harmonie, qui arrivent sans effort à mon âme. Ce sont des modulations pleines de charme, c'est une musique ravissante; on dirait une caresse, une prière au ciel; deux amis, deux amants, ne doivent pas s'adresser autrement de douces confidences, et rien ne serait plus aisé que de noter le parler de ces êtres hospitaliers, chez lesquels les pieux sentiments de l'enfance semblent vivre jusqu'à la vieillesse la plus avancée.

Les îles Sandwich viennent encore à l'appui de ma théorie; c'est tantôt l'âpreté du sol et tantôt sa richesse et sa fécondité.

A Owhyée, quoique la langue soit la même qu'à Mowhée et à Wahoo, il y a plus de rudesse, et pour ainsi dire plus de forfanterie que chez ses voisines. Les mêmes articulations se présentent, mais là elles saillent brusquement, d'une manière sonore et rapide; ici elles se font jour avec moins d'emportement. C'est que dans la principale des îles de cet archipel la lave des volcans écrase la végétation, et que dans les autres la richesse du sol l'emporte sur les secousses de la terre et la fureur de ses cratères à demi éteints.

Vous savez comme le parler créole est doux et limpide, comme le malgache est fatigant, l'idiome des Oras languissant et timide; je m'étaye de ces remarques, faites avant moi par tous les explorateurs, pour soutenir mon système, et si de par le monde quelque exception vient le combattre, je m'en servirai, moi, pour fortifier cette règle générale, que les idiomes sauvages, comme les langues européennes, malgré les modifications apportées par la civilisation sans cesse en progrès, ne font que l'appuyer et le corroborer. Et quand je plaiderais une erreur, quelle en serait la conséquence?

La voici :

J'aurais tort, donc mon adversaire aurait raison. Qu'est-ce que je demande?

Que la raison triomphe, n'importe la bouche qui la proclame. C'est du choc des opinions que jaillit la clarté.

Et maintenant que j'ai émis quelques-unes de mes pensées sur les divers idiomes des peuples jetés au milieu des vastes océans, essayons de trouver comment se sont peuplés les archipels de toutes les parties du monde : c'est déjà quelque chose que d'indiquer une route utile à parcourir.

D'où sont venus les hommes qui les premiers ont habité les terres séparées des continents? C'est là une question difficile à résoudre, et c'est là pourtant une question grave, importante, vitale, que la science n'a pas assez étudiée, peut-être parce que la science n'aime pas à procéder de l'inconnu au connu. Toutefois, en fouillant avec soin dans les codes antiques qui ont régi les grandes nations dont le territoire borde les océans, il ne serait pas impossible de trouver, par le rapport qui existe entre leurs lois primitives et celles sous lesquelles vivent aujourd'hui les peuplades des archipels océaniques, la solution curieuse de ce problème si plein d'intérêt.

Il y a peu de fleuves dans le monde dont la source n'ait été découverte par les explorateurs. Est-ce que l'origine d'un peuple est moins instructive ou moins importante à connaître? Je ne le pense pas.

C'est déjà une chose assez étrange de voir ainsi peuplées toutes les îles de l'océan Pacifique, hormis celles en si petit nombre où la vie physique est une impossibilité; mais, ces cas exceptionnels constatés, étudions les faits généraux.

Que les îles voisines des continents aient reçu leurs habitants de la terre ferme, nul doute, car il est probable que le courroux des flots ou des secousses souterraines les ont découpées, et ont ouvert, entre elles et leur mère, le canal qui les sépare.

Peut-être aussi, avant de recevoir ces êtres qui les peuplent, la catastrophe d'où elles étaient nées avait-elle eu lieu, et ne se sont-elles animées qu'après l'événement.

Mais il n'en est pas de même de ces terres immenses, de ces sommets élevés dont la base est cachée au fond des abîmes, et qui sont séparés de tout continent par l'immensité des mers.

Je comprends à merveille que les habitants des archipels peu éloignés les uns des autres aient la même origine, quelque variété que vous trouviez parfois dans la charpente des hommes et dans les productions de la nature; j'admets volontiers que les îles des Amis, celles de la Société et celle Fitji, par exemple, offrent des rapports tels, qu'il ne serait peut-être pas difficile d'assigner l'époque assez précise de leur divorce physique et moral. Mais, encore une fois, ce sont là des faits particuliers, inhabiles à combattre la thèse générale que j'avance, à savoir : que, selon mille probabilités, la Chine et le Japon ont peuplé tout l'océan Pacifique jusqu'au nord de la Nouvelle-Hollande, terre exceptionnelle, végétation à part, nature morte et vivante, qui ne ressemble à aucune autre nature, faisant une disparate plus tranchée avec les grandes terres qui l'avoisinent qu'avec celles dont la séparent de vastes mers.

La terre de Van-Diémen appartient sans contredit à la Nouvelle-Hollande. Les naturels de la Nouvelle-Galles du Sud sont les frères de ceux de Van-Diémen; mais là à côté, non loin des glaces australes, vous voyez la Nouvelle-Zélande peuplée d'hommes forts, vigoureux, taillés en athlètes, industrieux, guerriers farouches et indomptés, tandis qu'ici, autour de ces villes belles et opulentes que l'Angleterre a si heureusement semées au profit de son commerce, vivent et meurent des êtres noirs, crépus, faibles, sans intelligence, et bientôt près de disparaître de la surface de ce mystérieux continent, où ils auraient dû puiser un peu d'énergie au sein de la civilisation qui venait les régénérer.

Au premier regard jeté sur les Philippines, vous êtes soudainement frappé de la ressemblance physique de leurs habitants avec les Chinois. C'est la même coupe de figures, les mêmes allures dans la démarche, les mêmes mœurs à peu près, la même teinte dans la peau, la même paresse, et une adresse pareille pour les arts mécaniques. Puis vinrent les Espagnols avec leur teint cuivré, qui se mêla au teint jaune des premiers habitants.

Ici commence la variété, ici se remarque la première différence, d'abord dans le physique et plus tard dans le moral, car ces dernières conquêtes sont lentes à s'affermir.

Les îles Sandwich, immense archipel peuplé des hommes les plus forts et les plus beaux de cet océan, échelonnent les Philippines avec les Mariannes et l'archipel des Amis. Les émigrations volontaires de la Chine pour les Philippines, celles involontaires ou forcées par les caprices des vents, amenèrent des habitants sur ces sommets volcaniques, au-dessus desquels planent, géants énormes, le *Mowna-Kah*, le *Mowna-Laé* et le *Mowna-Roah*, plus imposants que Ténériffe; mais ici la Chine doit moins se faire sentir, quoique certains caractères particuliers la rappellent encore : ce sont les mêmes pommettes élevées et en saillie, la même coupe des yeux, la même mollesse dans les mœurs; mais aussi, il y a plus de *sauvagerie* dans le caractère, et une couleur plus foncée sur la peau : c'est de l'ocre terreux, c'est le jaune chinois délayé avec le brun espagnol.

Quant au naturel parfois si farouche des indigènes de ces îles, ne serait-il pas possible d'en trouver la source dans l'âpreté sauvage du sol difficile et tourmenté où ils sont venus s'établir? Croyez-vous donc que les éruptions volcaniques, les tremblements de terre, si fréquents dans l'archipel, ne retrempent point les âmes? Si l'homme recule épouvanté en présence du premier péril qui le menace, soyez sûr qu'il ressaisit l'énergie à de nouvelles épreuves, et vous remarquerez avec moi que les êtres les plus intrépides du monde sont ceux qui habitent une terre marâtre, car alors il y a lutte ardente de tous les jours, et l'énergie seule fait le vainqueur. Ajoutez à cette considération le passage sur cet archipel d'un roi puissant et magnanime qui a osé, dans un beau mouvement d'indépendance et de colère, créer un code protecteur de tous les intérêts, et saper même les fondements d'une religion barbare qui ordonnait en certaines circonstances de stupides mutilations et d'horribles sacrifices humains. Tamahamah a ravi la force à ses prêtres détrônés, et les victimes aux idoles.

Venez maintenant vers des régions plus tempérées, vers des terres plus calmes : le caractère des indigènes se modifie de nouveau sans perdre toutefois la couleur de son origine.

Ce sont les îles des Amis et de la Société, où l'ardeur de la rapine pousse souvent les naturels au meurtre; mais les richesses de la végétation, la beauté du ciel, le calme des eaux, devaient apporter une modification sensible dans les mœurs de ces peuples, et en les comparant aux Sandwichiens, on les trouve en effet plus tranquilles, plus tièdes, plus affadis, si ce n'est pourtant dans les crises meurtrières surgissant entre eux et les navires voyageurs qui viennent les visiter. On comprend que dans ces luttes sanglantes le caractère, imprégné pour ainsi dire du climat, doit se colorer plus fortement et ressaisir les teintes qu'il avait perdues.

Mais les Moluques subiront-elles les mêmes lois, et ne trouvera-t-on pas dans le caractère cruel des Malais un argument victorieux contre cette puissance physique que j'attribue à la nature des zones limpides et parfumées?

Non, certes, les Malais ne sont devenus méchants et féroces que par la persécution. La cupidité européenne s'est ruée sur eux comme sur des ennemis, et ce qu'on aurait pu obtenir par la persuasion et les bienfaits ne l'a été que par la violence et le massacre.

Le moyen de répondre au canon par la bienveillance et la générosité! Nul n'est impunément vainqueur, et le sang coule partout où s'assied la tyrannie. Ce que vous appelez cruauté n'est qu'une légitime vengeance; les meurtres que vous nommez assassinats ne sont que de justes représailles, et si vous possédez encore, c'est que votre bronze a la voix retentissante, que vous êtes réellement usurpateurs, et qu'une longue servitude énervé et abrutit.

L'empire chinois est, on le sait, le plus peuplé du globe. Renfermé en lui-même, il traite les autres peuples en sauvages, et, vaniteux par nature, il se croit le plus industrieux et le plus civilisé de la terre. En cela, la politique et le commerce européen semblent leur donner raison, car nous allons tous chez eux chercher des porcelaines, des encres, des couleurs, des soieries et des futilités, tandis qu'ils ne viennent jamais chez nous nous demander un seul de nos produits industriels. Aussi se prétendent-ils, avec assez de logique, plus puissants que les autres peuples, dont les stériles comptoirs ne florissent guère en un pays où il ne leur est permis de négocier que dans un espace de quelques toises. Ne me dites pas que, s'il en est ainsi, la faute en est aux Chinois seuls, qui n'ont aucune marine, car je vous répondrais que ce que vous appelez une faute est un acte souverain de logique, de prudence et de fierté, puisque la Chine prouve



. . Une religion qui ordonnait d'horribles sacrifices humains. (Page 343.)

par là qu'elle n'a pas besoin d'appui étranger, et que son isolement même fait sa force.

Par une loi sévère et dans le même esprit, je ne sais plus quel prince de ce royaume voulut que tout sujet absent de son pays pendant quinze jours ne pût y être admis de nouveau que sous des peines fort cruelles. Quel dut être le résultat de cette rigueur? Que les capitaines des tjounkas occupés de la pêche sur les côtes, chassés quelquefois par les vents contraires, couraient au large et ne reparaissaient plus dans la mère-patrie.

Il n'en faut peut-être pas davantage pour comprendre comment se sont d'abord peuplées les nombreuses îles au sud de la Chine et du Japon, empires rivaux de gloire, de splendeur et de tyrannie.

Et ce n'est pas seulement à l'aide de ces caractères physiques et moraux des divers peuples océaniques qu'il deviendrait peut-être aisé d'établir leur origine d'une façon victorieuse, mais l'étude des langues et des idiomes des archipels serait à la philosophie un secours plus sûr encore.

En suivant la marche des temps, les progrès des colonies et la distance de chacune d'elles au continent, vous trouvez parfois des rapports si intimes, des ressemblances si frappantes, des dérivés si certains, que vous manquez de logique pour les combattre. Les circonférences s'imprègnent toujours des couleurs jetées au centre.

Il est toutefois des problèmes dont la solution est si effrayante pour l'intelligence, qu'on se hâte de reculer devant la difficulté, de crainte qu'elle ne détruise ce que votre raison avait d'abord et franchement accepté.

Oh! ce que je vais vous dire tient du prodige, car le hasard seul ne fait pas de ces miracles.

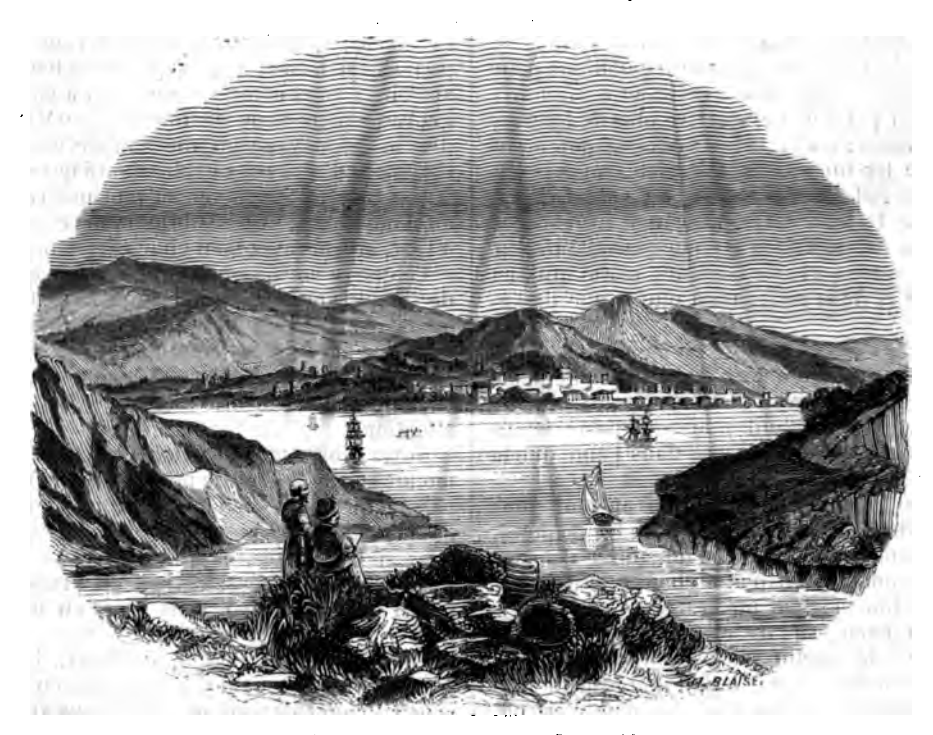
Les Tupinambas et les Bouticoudos, sauvages habitants de l'intérieur du Brésil, ont, je vous l'ai dit, contracté de singulières habitudes : les uns se tatouent d'une façon toute particulière, comme les *Païkicés* leurs voisins; les autres font descendre le cartilage de leurs oreilles, dont ils se servent ainsi que d'une poche, jusque sur les épaules. Cela est cruel et stupide à la fois, cela blesse toute saine pensée, n'est-ce pas?... Eh bien, les Carolines et Timor sont éloignés du Brésil de presque tout le diamètre de la terre, et cependant les oreilles des Carolins sont

percées comme celles des Bouticoudos, ils les nouent absolument de la même manière, pour garder les objets qu'ils peuvent ainsi porter, et chez les Malais de Timor, comme chez les Païkicés, le mot *maison* se traduit par *rouma ; sacré*, par *pamali ;* seulement les Malais disent *rouma-pamali*, tandis que, dans l'intérieur du Brésil, on dit *kouma-pakali*. L'analogie est frappante.



... Nous allons peut-être bientôt naviguer dans des montagnes de glace. (Page 346.)

Ai-je résolu une question ? Non, sans doute, et tel n'a pas été le but de ce chapitre. Pour la solution du problème que je propose, il faudrait une longue étude de détails, trop stérile dans un livre comme le mien ; il faudrait surtout une patience et un savoir que je suis loin de posséder, et, avant tout, un temps plus libre et moins occupé de la masse des objets qui m'entourent.



...Vous touchez aux Açores. (Page 346.)

Ce que j'ai voulu, c'est que d'autres explorateurs, n'importe sur quelles bases, élevassent un nouveau système et ouvrissent de nouvelles voies à l'étude morale du globe. L'histoire des hommes en particulier est l'histoire des peuples en général. Pourquoi donc l'histoire des archipels ne serait-elle pas celle des continents et des générations qui leur ont donné naissance? Les siècles, en passant leur sombre manteau sur tant de natures diverses, ont tout modifié, tout changé peut-être. Eh bien, que la philosophie et la science fouillent au milieu de ce chaos pour y débrouiller la vérité; c'est une tâche au-dessus de mes forces. Et d'ailleurs, dussé-je rétrograder dans l'opinion toute bienveillante de ceux qui consentent à me lire, j'avoue franchement que j'aime cent fois mieux apprendre qu'enseigner.

Le triste souvenir des bancs classiques m'a guéri de tout pédantisme.

La route est belle, quoique le ciel soit vêtu d'une teinte grise annonçant les régions polaires; nous allons peut-être bientôt naviguer dans les montagnes de glace. Encore un regard sur ces hommes de fer qui m'entourent et qui achèvent avec moi cette pénible et glorieuse campagne.

On se façonne à toutes les douleurs, excepté aux douleurs morales. Silvio Pellico, Andryane, Trenck, Latude et mille autres infortunés dont les noms se pressent si sombres dans ma mémoire, sont des exemples frappants de cette force, de cette énergie, de cet héroïsme, qui se retrempent dans les tortures des cachots et des privations.

La nature humaine est heureusement ainsi faite : les premières atteintes du mal qui vous frappe sont plus aiguës que celles qui vont lui succéder, ou du moins vous paraissent-elles ainsi ; c'est comme le premier soleil de printemps, comme la première gelée d'hiver. Si Dieu l'avait voulu autrement, Dieu se serait montré cruel à la création, et, certes, la dose des désenchantements et des vicissitudes est encore assez grande pour qu'il ne soit pas trop déraisonnable de se demander si la vie ne nous a pas été donnée dans un accès d'humeur bilieuse.

Qui donc n'a pas blasphémé dans l'infortune?

J'ai remarqué dans le long et pénible voyage dont j'écris l'histoire que le courage des hommes grandissait à chaque catastrophe. Nous sommes si orgueilleux, que nous regardons le malheur plutôt comme un ennemi que comme un compagnon de route, et vous savez que la résistance ne naît que de l'obstacle.

Nous avons déjà assez éprouvé de tribulations pour que les mers orageuses qui nous restent à parcourir ne nous laissent point en perspective plus de fatigues que de jouissances ; les désertions ont été nombreuses, ainsi que les funérailles. Eh bien, nous jetons aujourd'hui un cadavre à la mer, que l'équipage l'apprend à peine le lendemain, avec une insouciance qui tiendrait de la cruauté, si le cœur pouvait être mis en cause dans cette sorte de marasme moral qui naît de la lassitude et de la résignation plutôt que de l'égoïsme.

Je me rappelle l'aspect lugubre du navire au dernier adieu muet de Prat-Bernon, aux derniers tiraillements de Merlino, aux dernières et solennelles paroles de Laborde. Quinze ou dix-huit mois ont passé depuis lors sur nos têtes, et nous n'avons dans l'âme que la grandeur de la résignation.

Je ne sais si je suis une exception en tout dans cette vie de sybarite que veulent se faire les hommes, mais je vous avoue que rien de ce qui afflige dans les privations que nous éprouvons à chaque pas ne m'émeut, ne me touche... Je me trompe pourtant, je souffre quand l'eau est rare et peu limpide; mais hors de là, que le biscuit soit bon ou mauvais, que nous n'ayons sur notre table qu'un morceau de lard salé, peu m'importe, je vous jure ; le cœur n'est pas de la partie, je vis, je vis heureux.

Mais peu d'hommes sont taillés sur mon triste modèle, et je n'en connais guère qui ne sachent pas se faire une distraction ou un plaisir de ce qui passe inaperçu à mes côtés ou devant mes yeux.

Le caprice, et le mauvais vouloir des vents et de la mer ont souvent dérangé nos calculs, donné un démenti à nos prévisions. Eh bien, ce qui, dès le début de la campagne, eût peut-être excité les murmures, ce qui à coup sûr eût fait naître un funeste mécontentement, n'inspire aujourd'hui que des railleries et une sorte de colère qui dit qu'on est prêt à lutter contre de nouvelles privations. En face d'une maigre ration de viande et d'une demi-ration d'eau, le matelot regarde le matelot le sourire du dédain sur les lèvres, et vous l'entendez, dans son énergique et pittoresque langage, lancer la mordante saillie contre les ennemis les plus redoutables des hommes, la faim, la soif.

Ce n'est pas que les vivres et l'eau nous aient jamais absolument manqué ; mais, après tant de fatigues et de combats contre les éléments, les poitrines éprouvées font bien de se *radouber*, comme on disait hier en ma présence à la planche de Marchais, et un morceau de lard n'est pas un ragoût bien fortifiant, alors même qu'il est assaisonné par un violent appétit.

Ce n'est pas avec vous, messieurs les marins, que je veux tenter une discussion sur les avantages ou les désavantages d'un voyage de circumnavigation par l'est; vous en savez là-dessus beaucoup plus que moi sans doute, et cependant je ne vois aucun inconvénient, même pour mon amour-propre, à vous dire ce que je pense sur cette question fort importante. Nous sommes tous intéressés à ce qu'elle soit bien résolue.

Je ne vous parle pas de ces voyages où les points de vos relâches vous sont marqués d'avance, où telle ou telle ville vous est indiquée au départ pour que votre pavillon s'y montre, afin de rassurer les courages abattus, ou pour faire taire les mécontentements; je ne veux pas non plus que, luttant avec obstination contre les vents irrités, vous exposiez le salut du navire pour satisfaire à une volonté qui n'avait pas prévu l'obstacle; mais si toute latitude vous est offerte en partant, si le sort de l'équipage est livré à votre bon vouloir, à votre expérience, s'il n'y a pas nécessité rigoureuse pour vous de toucher plutôt là que là, je dis, moi, dussiez-vous me donner un démenti par l'exemple des navires explorateurs qui en général ont fait le tour du monde en suivant une route opposée, qu'il me semble préférable que vous couriez de l'ouest à l'est, si vous avez bien choisi l'époque du départ.

Ce que je considère avant tout ici, c'est le moral de l'équipage avec lequel vous naviguez; ce que je veux, moi, ce que je voudrais du moins, c'est son bien-être avec les tristes conditions de son état.

N'est-il pas juste, je vous le demande, que la vie et la santé de tant de braves gens fixent un peu votre attention?

Voyez, voyez mon ami Duperrey, qui fait le tour du monde, qui brave mille périls, touche à tant d'archipels, se promène sous tant de zones, apporte de si riches documents à la science, dresse des cartes nautiques si précieuses, et qui, après une navigation de plus de trois années, revient en France sans avoir perdu aucun homme, sans avoir eu un seul déserteur!

Vous partez de Toulon, de Brest, du Havre, peu importe, vous touchez à Ténériffe ou aux Açores, vous sillonnez l'Atlantique, et si vous voulez courir à l'est, vous relâchez au cap de Bonne-Espérance, ville ravissante, cité européenne. Après cette course, pourtant assez longue, et en présence des beaux édifices devant lesquels il vient de mouiller, le matelot croit à peine avoir quitté son pays; sa première relâche est une relâche de bonheur; son courage n'était point abattu, ses forces n'étaient pas encore épuisées, ce bien-être que vous lui offrez comme un appât séduisant, c'est le luxe de son état, et le luxe énerve. Le bonheur est un leurre dont il vous gardera rancune plus tard, comptez-y. Du Cap, vous touchez à l'Ile-de-

France ou à Bourbon ; vous savez ce que j'ai dit de ces deux îles si belles : je ne vous ai dit que la vérité. Le matelot prend goût aux courses, vous remercie de l'avoir choisi parmi tant d'autres, il est pour vous plein de reconnaissance, et son dévouement vous est acquis à tout jamais.

Si de là vous remontez vers le nord, que vous visitiez les bords du Gange et Calcutta, cette ville des palais, oh ! alors, il y a extase sur le pont, et l'équipage vous bénit.

Partez maintenant, l'Océan se déroule devant vous, et avec lui les pénibles relâches. Vous avez adouci les bords du vase, le matelot touche maintenant à la liqueur amère qu'il contenait. Le voilà sous un ciel ardent, au milieu d'îles pestiférées, en présence des peuplades sauvages; c'est la partie ouest de la Nouvelle-Hollande, terre de deuil; c'est Timor et ses farouches habitants, c'est Rawack et Waiggiou, c'est Guham moins sombre, ce sont les Sandwich, les îles des Amis, celles de la Société; ce sont des traversées immenses, sans repos, sans joie, presque sans espérance, car il y a encore là-bas le cap Horn avec ses tempêtes, et le pôle austral avec ses montagnes de glace.

Le courage du matelot s'en va avec ses forces épuisées ; ne lui adressez plus des paroles de consolation, ne lui montrez pas la route parcourue et l'espoir d'un prochain retour au port : il ne vous croira pas, car le malheur a de la mémoire. Eh bien, ces dernières et douloureuses relâches du vaste océan Pacifique, ce rude passage du cap Horn que vous êtes contraint d'effectuer, je dis, moi, que si vous les affrontez alors que l'équipage est encore fringant et robuste, vous avez vaincu la première, la plus grande difficulté du voyage; je dis, moi, que l'avenir se développe riant et tranquille aux yeux de tous, car vous aurez le droit de répondre à celui qui osera murmurer : « Tu vas bientôt arriver dans des pays où tu te reposeras de tes fatigues, où tu recevras le prix de ta constance et de ton énergie. » Alors nous lui montrerons Saint-Denis, Saint-Paul, Calcutta, Table-Bay, Sainte-Hélène, où il descendra avec respect, cette Atlantique qu'il a déjà parcourue et qui ne peut plus l'effrayer, et cette Europe si consolante où l'attendent le repos et les embrassements de ses amis.

Que voulez-vous! j'ai la faiblesse de compter pour quelque chose la vie et le bien-être du matelot. J'accepte donc votre blâme et votre ironie.

LXVIII

CAP HORN

Ouragan.

Depuis notre départ de la Nouvelle-Hollande, le vent nous avait poussés avec une si gracieuse courtoisie, que nous n'eûmes pas un seul instant à craindre, dans notre passage à travers les monts de glace, de nous voir drossés par ces rapides courants qui entraînent du pôle, et les en détachent, ces masses énormes contre lesquelles se sont ouverts tant de navires. Au contraire, quoique toujours sous ce ciel gris et morne, si fréquent dans les régions élevées, nous fûmes poussés presque toujours vent arrière, et si la présence des bancs glacés ne nous avait pas forcés, la nuit, à une attention de chaque instant, cette longue traversée, qui d'un seul coup nous faisait franchir l'océan Pacifique de l'ouest à l'est, eût été une des plus paisibles et des moins fatigantes pour l'équipage.

Cependant la fringante corvette cinglait toujours, ayant sous sa quille de cuivre plusieurs milliers de brasses d'eau, et s'avançait, majestueusement parée de presque toutes ses voiles, vers le cap Horn, dont le nom seul rappelle une des nuits les plus orageuses du monde, et dont les rocs menaçants ont vu tant de naufrages, étouffé tant de sanglots.

Doubler ce cap redoutable était pour nous un jour de fête; nous touchions, pour ainsi dire, au terme de notre pénible et laborieuse campagne, nous apercevions déjà là-bas, là-bas, à l'horizon, cette Europe, dont plus de trois années nous séparaient, et nous sillonnions de nouveau l'Atlantique, dont nous avions gardé un doux souvenir.

Aussi tout était joie à bord, car tout était espérance, et si nos calculs se trouvaient exacts, nous devions, dans la journée même, voir la côte sud d'Amérique, vers laquelle nous avancions toutefois avec prudence.

— Terre ! crie la vigie attentive.

Et chacun de nous est bientôt debout pour cette nouvelle émotion. Quelques pas séparent le gaillard d'arrière du gaillard d'avant d'un navire; certes, vous ne voyez pas mieux de la poulaine que du couronnement, et cependant, par un instinct qu'on ne peut expliquer, dès que la terre se dessine devant vous, il vous est fort difficile de ne point dépasser le grand mât et même celui de misaine, pour mieux observer, pour mieux étudier le paysage qui va se dérouler à vos yeux. C'est ainsi que lorsqu'un navire donne une grande bande, vous ne pouvez vous empêcher d'appuyer fortement du côté opposé, comme si vous aviez le pouvoir de l'équilibrer.

La terre se dressait bizarre, fantasque, et, par un bonheur inouï, le soleil nous inondait de ses rayons les plus purs. L'air était rayonnant, rayonnante était la côte, variée par mille reflets et par des ombres diversement jetées; plusieurs oiseaux visiteurs, venant des cimes de la Terre-de-Feu jusqu'à la portée de notre voix, poussaient un cri et s'en retournaient après avoir salué notre bienvenue, tandis que le gigantesque albatros nous quittait d'une aile rapide et allait chercher un horizon plus vaste pour son aile infatigable.

Accoudé sur le bastingage et le crayon à la main, pour saisir au passage les ouvertures des criques profondes dans lesquelles le flot se jouait sans menace, j'écoutai un instant la conversation de mes deux chers matelots, dont j'allais bientôt me séparer, et j'y trouvai, comme par le passé, du plaisir et de l'amertume à la fois.

— Sais-tu, Marchais, que nous arrivons?

— Oui, mon brave, et cela est triste. On est là, on file des nœuds sans se fatiguer, on gagne ses 18 ou 36 francs, qu'on boit d'avance, et un beau jour tout disparait, plus rien, plus personne, plus de vent, plus de ris à prendre, plus de taloches à donner.

— Oh! pour ça, Marchais, il faudrait qu'il n'y eût plus ici-bas ni des Hugues ni des Petit. Mais ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Que voulais tu dire?

— Que cette boule n'est déjà pas si grande qu'on la fait, et que nous en avons achevé le tour en bien peu de temps, sans avoir, comme ils disaient en partant, la tête en bas.

— Ce sont des farceurs.

— De vrais farceurs.

— De faux farceurs.

— Et M. Arago ! c'est lui qui peut se dire aussi farceur que les autres.

— Plus farceur, cent mille millions de millions de fois, et tout de même bon enfant, quoiqu'il n'ait plus une goutte de liquide à nous verser.

— Si fait, mes enfants, il y en a encore à votre service; mais achevez vos confidences, elles m'amusent.

— Tu disais donc, Petit, qu'il est petit comme un criquet, ce monde où pourtant tu as bien souffert ?

— Je ne dis pas le contraire. En ai-je mangé de la misère !

— En as-tu bu, surtout !

— Je ne dis pas. Et au bout de tout cela, quoi ?

— Oui, quoi ? je te le demande.

— C'est moi qui te l'ai demandé le premier.

— Eh bien, redevenir matelot à trois francs de plus par mois, c'est-à-dire six bouteilles de liquide, ça ne vaut pas la peine,

— Et puis les années viennent.

— Elles viennent bien plus vite pour nous que pour les pousse-cailloux, qui sont toujours sûrs de dîner et de mourir tranquilles, tandis que nous, la vieillesse nous empoigne à la course, et quand nous ne pouvons plus rentrer un bout-dehors ou prendre un ris aux huniers, on nous dit merci, et à l'hôpital.

— Sais-tu que c'est triste tout de même ?

— Sais-tu que c'est plus triste mille fois ?

— Oui, je méprise la mer ; tiens, je la noie dans ce crachat.

— Et moi, je lui dis adieu pour toujours, car enfin on a une famille, un père qui a soif parfois, et quand le gousset est à sec, on le mène boire.

— Petit, tu dis une bêtise.

— Parle.

— Tu dis que nous avons un père, une famille... Qui sait ?...

— Tu as raison, Marchais, v'là que le cœur me bat, peut-être n'y aura-t-il plus personne à la maison, peut-être même n'y aura-t-il plus de maison.

— Chien de métier !

— Gredin de métier !

— De la marine, tiens, je n'en veux plus.

— Ni moi.

— Renoyons la mer, recrachons-lui dessus.

— Ça va ; bois, coquine !

— Aussi bien, elle nous laisse en repos depuis si longtemps !

— Elle cale, elle a vu que nous n'étions pas des gens à effrayer, elle devient raisonnable.

— Du tout, elle devient embêtante.

— Marchais, nous devrions derechef noyer la mer.

— Ça va ; tiens, tiens.

« Tout le monde à son poste pour le mouillage ! » La côte se présentait toujours avec ses variétés si pittoresques, avec ses anses défendues par des rochers à pic pareils à ceux qui nous avaient déjà frappés à Pilstard ; ce sont autant d'écueils avec lesquels il serait fort imprudent de jouer ; et tandis que nous pouvons distinguer les nuances les plus douces de cette nature grandiose, plus loin, sur la terre ferme, des colonnes de fumée montant verticalement nous avertissent de la présence de ces Patagons qu'on a déchus de leur taille gigantesque, mais qui n'en sont pas moins des hommes à part, des natures privilégiées.

Une cascade descendant en nappe blanche d'un morne élevé venait d'être dépassée ; déjà se présentait à notre vue la large ouverture que nous cherchions avec tant d'impatience : c'était, selon toute probabilité, notre dernière relâche, et nos cœurs se délectaient à l'aise... Nous y voilà... mouille ! vite, mes calepins, mes pinceaux, et à terre !... Chacun de nous se prépare, chacun de nous attend avec impatience que les canots soient mis à flot...

Tout à coup la brise se tait, et la mer se tait avec elle, comme si la main de Dieu venait de s'appesantir sur les eaux. Le baromètre est encore muet. Que se passe-t-il donc autour de nous ? le ciel est toujours d'azur, les ombrages toujours riants...

Tout à coup d'ardents flocons de fumée s'échappent de la côte, tourmentés par une force invisible ; des nuages arrondis se ruent sur les mornes grondants, se déchirent dans les aspérités des blocs granitiques, reviennent sur leurs pas, dociles à l'impulsion qu'ils reçoivent, et s'échappent un instant après pour se perdre au loin à l'horizon, qu'ils embrassent et obscurcissent.

La terre se voile ; la mer, loin de clapoter, ainsi que nous l'avions déjà remarqué dans les raz-de-marée, s'enfle avec majesté ; elle bondit, elle menace, elle se dresse comme une montagne, tend le câble, soulève la corvette, la fait retomber de tout son poids, et tord l'ancre de fer au fond des eaux. Tout est triste et solennel dans cette menace de la nature ; tout est effrayant devant nous, autour de nous ; les préparatifs de notre descente sont suspendus, nous sommes tous sur le pont, l'œil cloué à la terre, qui s'efface, prend une teinte cuivrée, et rien ne nous dit encore que l'ouragan veuille se déclarer.

« Le navire chasse !... Nous chassons sur les rochers ! » crie la voix du maître, qui a l'œil sur le plomb de sonde qu'il vient de jeter..... « Coupe le câble ! » Le câble est coupé, et le chaos commence. Une minute, une seule minute d'hésitation, et nous étions perdus ; un seul instant de retard, et nous tombions brisés, broyés contre les blocs redoutables qui nous emprisonnaient.

Par un bonheur inouï, par une habile manœuvre, nous parvînmes cependant à sortir de l'anse appelée *du Bon Succès*, et qui faillit devenir notre tombe.

Ici l'ouragan commença ses ravages et son œuvre de destruction ; ici commença la lutte la plus ardente que jamais navire ait eue à soutenir. L'ancre était perdue au mouillage que nous venions de quitter, nul espoir de la ravoir ne nous restait, et la fuite devant la rafale fut la seule ressource qui nous devint possible...

La mer tourbillonnait selon le caprice du vent, qui faisait en se jouant et en un clin d'œil le tour de la boussole ; c'étaient des vagues rudes comme des montagnes, rapides et bondissantes comme des avalanches, larges et profondes comme d'immenses vallées ; une mer à part au milieu de tant de mers déjà parcourues, nous prenant par les flancs et nous jetant d'un seul bond sur le dos d'une lame éloignée, nous ressaisissant infatigable, et nous couvrant de bout en bout pour nous écraser de tout son poids...

Et au milieu de tous ces chocs, de toutes ces cascades, la corvette criait, prête à s'ouvrir ; les cordages sifflaient et la foudre grondait dans l'espace ; mais était-ce le rugissement des vagues, les éclats du tonnerre, le sifflement des manœuvres qui étouffaient la voix et rendaient la scène plus lugubre ? Que faire,

quand chaque homme cramponné à un cordage était plus souvent sous l'eau que dessus? A qui obéir, quand tout commandement devenait inutile? L'Océan, tantôt sombre comme les ténèbres, tantôt éclatant comme un incendie, n'était plus un ennemi contre lequel il fallût tâcher de lutter; c'était un maître, un dominateur devant qui nous n'avions plus qu'à courber la tête. A chaque secousse de sa colère nous croyions que c'était toujours le dernier cri de sa menace, et lorsque, après avoir été lancés dans l'abîme, nous nous trouvions encore debout, nous ne tardions point à voir s'avancer une vague nouvelle, qui nous enlevait comme un flocon d'écume pour nous vomir plus tard contre une vague rivale.

Nous étions sans puissance, sans volonté, attendant qu'une dernière secousse finît nos angoisses ou qu'une lame nous engloutit dans son passage. Un matelot se précipite; c'était Oriez, déporté échappé du port Jackson; seul de tout l'équipage, il avait osé grimper et interroger l'horizon... il nous fait signe que la terre est là, là, devant nous, qu'il l'a vue, et qu'elle va nous briser.

C'est notre dernière heure.

Chacun de nous cherche à voir, à la lueur des éclairs, si en effet la terre que nous croyions longer est bien là pour recevoir nos cadavres; on croit la voir, on croit la reconnaître à la lumière de la foudre... C'en est donc fait, et la mort nous saisit au milieu de l'ouragan. On essaye de manœuvrer, de jeter à l'air un bout de voile : la voile n'est plus qu'une charpie... Adieu donc à la vie qui nous échappe! car voilà une ligne blanche devant nous, sur laquelle nous courons sans pouvoir l'éviter.

Alors une lame immense nous prend sous la quille et nous fait traverser l'obstacle sans le toucher. Qu'était-ce donc?



... C'étaient des vagues rudes comme des montagnes. (Page 348.)

Cependant la colère des flots et celle des vents étaient loin de s'apaiser; mais le navire, déjà vainqueur de tant d'horribles ébranlements, semblait ne vouloir pas encore se lasser de la lutte, et de temps à autre redressait sa tête orgueilleuse.

D'après nos calculs, le détroit de Lemaire devait être dépassé, et puisqu'il nous restait de la mer à courir, le danger s'effaçait. Le ciel aussi paraissait fatigué de tant de fureurs, et les nuages ne tourbillonnaient plus indécis entre dix vents opposés.

Parfois aussi une teinte bleue, douce comme un sourire, jetait l'espérance dans nos cœurs, et la régularité de la marche des masses vésiculaires qui roulaient vers l'horizon et passaient à notre zénith rapides comme l'éclair, nous disait que la colère de la nature était une colère dans l'ordre des événements, et qu'il ne fallait plus maintenant que de la persévérance pour en triompher.

« Des hommes à la hune!... » A ce cri sorti du porte-voix et jeté sur les manœuvres, les plus intrépides gabiers, Marchais d'un côté, Petit de l'autre, font assaut d'ardeur avec Barthe, plus leste qu'eux tous et qui les dépassait à l'escalade. Il est là-haut, son regard d'aigle interroge l'espace, il ne voit point de terre, il fait signe au commandant que la mer est libre; et tandis que Marchais, à tribord comme Barthe, le menace du poing, une secousse inattendue de la corvette lui fait manquer son point d'appui et le jette à travers les haubans. « Un homme à la mer! un homme à la mer!... » Petit s'est élancé, et le voilà en un instant sur le couronnement, prêt à voler au secours de son camarade... Rien! rien! Et le cœur du brave matelot se gonfle, et ses yeux se mouillent de larmes, et de rapides sanglots s'échappent de sa poitrine...

— Pauvre ami, s'écrie-t-il, mon courageux Marchais! tu penses à moi, j'en suis sûr... montre-moi donc ta tête, et je me f... à l'eau pour mourir avec toi... O mon Dieu, que n'es-tu derrière moi avec tes bottes ferrées! Quoi! plus de coups de pied de Marchais! c'est horrible à penser, ça brise l'âme... Et puis, faites-vous des tendresses! Chien de métier!

chienne de vie ! je ne veux plus aimer personne...

J'étais près de Petit et je lui serrai la main avec affection.

— Ah ! oui, me dit-il d'une voix étouffée, je veux vous aimer encore, vous, mais pas d'autres. Et dire que mon intrépide Marchais n'est plus ! N'est-ce pas une infamie à la mer d'avoir avalé un pareil homme ! Assez de chagrin comme ça, je sais ce qu'il me reste à faire.

— Il te reste à vivre pour le pleurer.

— Du tout, il me reste à mourir pour le suivre.

— Petit, tu as encore ton vieux père.

— Ah ! c'est vrai, fit le matelot.

Nulle trace de sang ne s'était montrée à la surface des flots, que nous pouvions déjà interroger, et il était probable que quelque violent coup à la tête avait tué Marchais avant que la mer s'en fût emparée. On inscrivait déjà sur le registre le triste dénoûment d'une vie si pleine, lorsqu'un gémissement sourd frappa les oreilles de Barthe, qui amarrait une brise. Il s'élance, il se penche sur l'abîme, la lame le couvre et il reste à son poste.

— A moi ! à moi ! s'écrie-t-il enfin d'une voix haletante, à moi ! matelots, Marchais est ici !

On se presse, on se porte. Marchais, soutenu par ses vêtements accrochés entre deux poulies, avait les reins à demi brisés, et la lame qui le saisissait et l'abandonnait tour à tour allait l'enlever pour la dernière fois, lorsque Barthe d'un bras vigoureux s'en empare et l'entraîne. Mais ayant à lutter contre tant d'obstacles, il allait succomber à la tâche si Petit et Chaumont ne lui eussent prêté main-forte. Tous se trouvèrent bientôt sur le pont.

Le docteur accourut ; les blessures de Marchais n'étaient point dangereuses, il n'avait que des contusions incapables d'entamer sa charpente granitique.

Et Petit riait, et il jetait au ciel ses plus gros jurons de reconnaissance, et il tapait Hugues, qu'il embrassait en même temps.

— Eh bien, mon brave Marchais, te voilà donc encore, tu pourras donc m'en distribuer toujours ! quel bonheur !... Va, mon garçon, ne t'en fais pas faute, je suis là pour les recevoir et je ne m'en plaindrai plus. Oui, mille sabords, Dieu est bon.

Marchais lui serrait la main avec une rudesse toute fraternelle, et deux âmes souriaient au bonheur.

Cependant le docteur ordona qu'on apportât au pauvre éclopé un verre d'eau-de-vie, que celui-ci avala tout d'un trait.

— Hum ! gredin, dit tout bas Petit en s'approchant de lui, tu es un farceur, tu t'es jeté à l'eau exprès !

LXIX

NAUFRAGE

Il y eut longtemps encore turbulence dans les airs et sur les flots, mais les derniers soupirs de la tempête nous laissèrent respirer, et nous pûmes enfin livrer nos voiles aux vents. Plus l'ouragan avait pesé avec rage sur le navire en péril, plus nous mettions d'ardeur à l'insulter, car désormais seul il pouvait nous atteindre, et la terre, son auxiliaire redoutable, n'était plus là haut devant nous pour lui venir en aide.

Avides d'un peu de repos, nous mimes bientôt le cap sur la Patagonie, et nous regardions comme un bonheur cette relâche, qui devait, selon toute probabilité, nous offrir quelques curieux épisodes.

Tant de ridicules fables ont couru sur cette race d'hommes exceptionnels, auprès desquels nous ne serions que des mirmidons, on a raconté tant de merveilles sur la vie nomade de ces géants humains, que nous pressions de nos vœux les plus fervents le moment où nous devions laisser tomber l'ancre sur une des nombreuses rades de leur côte si rétive à toute civilisation.

La brise continuait à nous être favorable, les courants nous aidaient dans notre route, et nous devions, selon toute apparence, voir la terre le lendemain même au lever du soleil. Hélas ! l'ordre de virer de bord fut donné, et avec lui s'envolèrent toutes nos espérances de bonheur. Nous fîmes voile vers les Malouines, et, après avoir jeté la sonde à plusieurs reprises sans trouver fond, nous revirâmes de bord et nous mîmes de nouveau le cap sur l'Amérique pour reprendre bientôt la route abandonnée et la continuer jusqu'à notre dernière relâche. Quelques observations sur la profondeur de la mer et sur la direction des courants dans ces parages avaient sans doute été prescrites à notre commandant ; mais nous, qui n'étions pas toujours dans le secret de ses travaux, nous ne pouvions que nous plaindre d'une hésitation si hostile à notre impatience. La marine n'étant autre chose qu'une guerre permanente contre tous les éléments, nous savions déjà, par les rudes épreuves que nous avions subies, qu'il fallait saisir aux cheveux toutes les occasions favorables offertes aux navigateurs. Et puis encore, épuisés par une traversée de plus de deux mille lieues, nous sentions vivement le besoin du repos, surtout après des courses de plus de trois années.

De tristes pensées nous assaillirent, et sans en accuser personne, nous nous livrâmes à de sinistres pressentiments.

Esclaves des circonstances au milieu desquelles notre vie se trouve jetée par une puissance plus forte que notre vouloir, il nous arrive souvent que, soit instinct, soit appréhension que rien n'explique, nous devinons la catastrophe qui va nous frapper.

Peut-être aussi est-il vrai de dire que nous ne constatons dans notre souvenir que les faits réalisés, et qu'alors ils occupent un grand espace dans notre mémoire. Toujours est-il que dans la circonstance où nous nous trouvions, il y eut tristesse et découragement à bord, et qu'il ne fallut rien moins que la vue de la terre, que nous aperçûmes deux jours après, pour chasser de notre esprit les sombres pensées qui s'y étaient logées en dépit de notre volonté.

Le 12 mai, les terres Falkland se dressèrent devant nous. Ici les dates ne sont point effacées. Une brume épaisse nous dérobait la côte, que de légères et rapides éclaircies nous montraient âpre, bizarre sans végétation ; mais ce devait être là notre dernière ou avant-dernière relâche : nous nous retrouvions dans cet Atlantique si connu, et qui nous avait si bien accueillis à notre départ, et la joie se dessinait sur tous les visages. Nous pouvions déjà tendre la main

à nos amis de là-bas ; nulle terre, nul continent ne se posait entre nous et ne nous restait à visiter ; il n'y avait plus que de la mer à courir, et les flancs de notre robuste *Uranie* avaient mille fois prouvé qu'ils ne craignaient pas le choc des vagues irritées.

Nos livres de voyage étaient consultés afin que chacun de nous pût se faire d'avance une idée exacte des plaisirs qui nous attendaient. De patriotiques discussions surgissaient ; les uns appelaient Falkland le groupe d'îles que nous allions visiter ; les autres le nommaient archipel des Malouines, soutenant qu'il était constaté qu'elles avaient été découvertes par un pêcheur de baleine de Saint-Malo, et l'on comprend que toute justice ne présidait pas à la solution de la question en litige. Mais les Anglais nous avaient trop longtemps montré leurs richesses des deux mondes ; ils avaient trop orgueilleusement étalé à nos regards humiliés leurs vastes et magnifiques établissements indiens, pour que nous ne fussions pas naturellement portés à leur disputer ce groupe d'îlots, dont au reste ni nous ni eux n'avions pris possession solennelle.

Est-on jamais disposé à faire aumône à l'opulent ? Quant à moi, je disais alors et j'écris aujourd'hui que nous courions sur les Malouines, et que nous cherchions avec une impatience extraordinaire cette baie des Français qui devait, hélas ! être le froid sépulcre de notre corvette entr'ouverte.

Le 13, la côte se dégagea du réseau compacte des nuages qui la voilaient, et nous pûmes à notre loisir en étudier les mille caprices. Elle était basse, nue, coupée de petites criques, et sur les premiers plans s'élevaient des roches isolées où des myriades de pingoins et de plongeons, debout et immobiles, semblaient insensibles à notre arrivée chez eux ; nous les punîmes plus tard de leur insolente impolitesse ; nous fîmes une sanglante thébaïde de ces roches isolées et de cette terre silencieuse, et il y eut bien des jours de deuil dans les familles de ces hôtes inhospitaliers. Mais n'anticipons pas sur les événements qui vont se presser autour de nous.

Dans ces latitudes élevées, le caprice du ciel est hostile aux navigateurs : il devient rare qu'un jour pur soit sans combat.

De gros nuages passaient et repassaient incessamment sur les mornes pelés dont nos yeux embrassaient toute la silhouette, et, le soir du 12, nous nous trouvâmes jetés si près de la côte, que, sans une habile et rapide manœuvre de M. Guérin, nous allions nous échouer.

Toute la nuit fut consacrée à louvoyer et à nous tenir au large ; mais le lendemain, le soleil s'étant levé dans toute sa splendeur, nous pûmes nous rapprocher et chercher enfin la baie protectrice qui devait nous abriter.

Partout ici des eaux fatiguées par de récentes tempêtes, partout une mer inquiète, querelleuse, et une côte si profondément tailladée, qu'on voit bien que les flots ont joué le principal rôle dans ces déchirements.

Les oiseaux amphibies, gravement assis sur les pitons rapprochés de nous, ne cessaient ni leurs cris ni leurs stupides et réguliers mouvements de tête ; nous pouvions, sans le secours de nos longues-vues, suivre leurs lentes évolutions, et sur la plage de sable nous remarquions aussi d'énormes taches noires qui ne pouvaient être que des phoques ou des éléphants de mer, auxquels nous nous promettions bien de faire une guerre à outrance. Chacun de nous se taillait sa besogne, chacun de nous préparait ses armes et comptait d'avance ses victimes, ainsi qu'on le fait toutes les fois qu'on va combattre un ennemi qui ne sait pas se défendre : ainsi se dit-on brave alors que l'on n'est que cruel.

Mais là-bas, dans le lointain, la terre fait défaut, une large baie se dessine et nous présente une ouverture facile, la brise est soutenue, nous allons vent arrière toutes bonnettes dehors, qu'on ne tarde pas à rentrer, et nous courons lestement vers le port. M. Bérard commandait le quart ; le capitaine vient sur le pont et prend en main le porte-voix. A notre droite, formant la pointe nord de la baie, des brisants se montrent et bruissent contre une roche détachée de terre ; près d'elle une seconde roche moins élevée lève sa tête, et près de celle-ci une troisième surgit couverte sans doute par les hautes marées ; nous les évitons, et toutes les cartes sont muettes sur d'autres récifs : il fallait donc laisser courir.

La brise mollit un peu et nous filions toujours nos huit nœuds de la façon la plus régulière. Il était quatre heures ; *l'Uranie*, dressant sa tête avec fierté, semblait se pavaner dans ses allures d'indépendance, et le fond de la rade nous ouvrait son large et tranquille bassin...

Tout à coup, crac !... Le navire s'arrête incrusté sur une roche et se penche... Le silence le plus profond règne parmi nous.

Immobile ! immobile ! et la mer fouette les flancs de la corvette, et chacun se regarde de ce regard qui veut dire *Tout est fini !* et un énorme débris de la quille flotte autour de nous. A cet aspect, un triste murmure se fait entendre. Silence ! dit le sifflet du courageux maître d'équipage, et tout se tait de nouveau, excepté le flot vagabond, qui n'a d'ordres à recevoir que de Dieu seul.

L'infatigable maître calfat monte, tenant la sonde à la main :

— L'eau nous gagne, capitaine ; le navire est en péril, il faut armer les quatre pompes royales.

— Aux pompes ! s'écrie le capitaine.

Et nous voilà tous à l'ouvrage. Cependant nous ne pouvions rester plus longtemps dans cette horrible position, et tandis qu'une partie de l'équipage lutte avec une ardeur infatigable contre le terrible élément qui nous dévore, l'autre met à l'eau la grande embarcation ainsi que l'yole et le petit canot ; on oriente les voiles de manière à masquer partout, afin de faire pirouetter la corvette, de la faire culer et de la détacher ainsi de la roche qui la retient captive. Le succès couronna cette manœuvre, et nous cheminâmes, mais sans trop d'espérance pour l'avenir, car le progrès des eaux était effrayant. Une pompe se brise, on la répare ; un mât crie, on le consolide ; la corvette, envahie, donne une bande affreuse, on ne s'en émeut point, et chacun à son poste ne songe qu'au devoir qui lui est imposé. Le maître calfat monte de nouveau sur le pont, et d'une voix calme et solennelle, il annonce que tout espoir est anéanti.

L'arrêt fatal est connu, chacun se le répète tout bas à l'oreille, chacun peut compter les instants qui lui restent à vivre, car l'eau s'est emparée du faux-pont et menace déjà la batterie. Mais c'est alors seulement que tout effort est inutile, que le courage semble se raviver plus grand, plus insolent contre le désastre. Ce n'est ni la fièvre ni le délire, ce n'est pas un désespoir, c'est de la joie ou quelque chose qui lui ressemble, qui lui tient de près.

On ne parle plus, on chante, on jure, on blasphème en riant ; c'est bâbord qui gagne tribord, c'est tribord qui gagne bâbord. Cette phrase mise en musique sert

d'abord de thème et de refrain aux hommes employés aux pompes; mais à ce thème innocent succèdent bientôt des couplets gaillards et ces suaves romances de matelots comme vous n'en connaissez pas, vous qui n'avez pas navigué avec un Petit ou un Marchais.

Mais dans ces moments qui épuisaient tant de forces, que faisait mon ami Petit? Rien, absolument rien : paisiblement accoudé sur le bastingage, il voyait d'un œil froid s'enfoncer la corvette en mâchant son énorme pincée de tabac. Je me trouvai un instant auprès de lui et lui assénai un énorme coup de poing entre les deux épaules. — Eh bien! gredin, lui dis-je, tu ne pompes pas?

— A quoi bon?

— Fais comme tes camarades.

— Pas si bête!

— Tu as peur, misérable!

— Peur! peur! j'ai peur, moi! me dit Petit en grinçant des dents et en montrant la mer avec mépris : si c'était du vin, vous verriez si j'ai peur.

— Eh bien, viens, ma chambre n'est pas encore pleine; avec de la patience, tu pourras en arracher peut-être quelque chose, et tu travailleras après.

— Oh! après, plus rien, plus personne.

Cependant Petit descendit et parvint à grand'peine à s'emparer de deux bouteilles de cognac, remonta tout trempé sur le pont, appela Marchais, et tous deux en se serrant la main se dirent adieu entre deux copieuses libations.

Mais nous cinglions vers le mouillage; le navire emportait dans sa plaie le bloc madréporique, qui était encore un obstacle au passage des eaux; le sillage le fit tomber, la batterie se trouva bientôt attaquée.

— Qu'on sauve la poudre! crie une voix.

La poudre était sauvée par les soins de maître Rolland, qui tenait l'œil ouvert sur tous les besoins, et qui l'avait abritée dans la chambre de l'aumônier en prière. Les porcs amaigris, dévotement gardés comme dernière provision, roulaient d'un bord à l'autre; quelques-uns d'entre nous saisissaient les pauvres quadrupèdes par la queue, les pattes ou les oreilles et les jetaient pêle-mêle dans les embarcations que nous traînions à la remorque, et où l'abbé de Quélen s'était déjà fait descendre. « Est-ce qu'on embarque ici tous les cochons du bord? » s'écria-t-il enfin, craignant de couler bas. Ce plaisant quiproquo, que je saisis à la volée et que je me hâtai de faire courir, redoubla l'activité des travailleurs, qui en firent le refrain d'un couplet improvisé, je crois, par Hugues, le moins gai de nous tous, mais qui se retrempait au contact de tant de nobles cœurs.

Toutefois Marchais n'avait pas dit son mot sacramentel; l'intrépide gabier avait pourtant encore quelque chose à faire : il s'agissait de savoir où était la plaie du navire, afin de s'assurer si on pouvait y appliquer un cataplasme, selon son énergique expression.

Le commandant fit mettre en panne; Marchais se jeta à l'eau à trois sous par lieue, comme il disait; il plongea, visita la carène, reparut de l'autre bord et s'écria :

— Le trou est sur la joue, on peut le boucher.

A l'instant même, deux matelas sont placés sur le pont; on les coud l'un à l'autre, on les double d'un prélart pour opposer un plus sûr obstacle aux flots, et l'infatigable Marchais plonge encore une fois, tenant une amarre à la main, et applique les matelas sur la brèche du navire, tandis qu'on les assujettit de chaque porte-hauban. Cette manœuvre audacieuse nous protégea pendant quelques instants; mais c'en était fait, nous étions perdus sans ressource; l'eau nous avait trop profondément envahis, il fallut céder à la fatigue et au destin. Les bras tombèrent de lassitude, et, sans que l'énergie en fût abattue, on cessa de travailler.

Ainsi s'abandonne à sa chute le malheureux piéton saisi par l'avalanche qui s'élance des cimes les plus élevées des Alpes et des Pyrénées.

Mais pendant la durée de ce drame si terrible, que faisait à bord la jeune et pieuse dame qui avait bravé tant de fatigues? Elle priait, mais sans faiblesse; elle pleurait, mais sans lâcheté. On avait sauvé des soutes quelques centaines de biscuits, et la pauvrette, dans la chambre de laquelle ils venaient d'être jetés, les arrimait avec un soin tout évangélique; elle aurait cru faire en y touchant un larcin impie à tous ces hommes de fer qui luttaient avec tant de courage depuis près de douze heures, et on la voyait de temps à autre aller là, à sa petite croisée, chercher à saisir une espérance sur les traits des matelots qui passaient et repassaient, chargés de quelque utile butin arraché aux flots. Hélas! que de fois, épouvantée d'un de ces jurons frénétiques dont le matelot se sert si poétiquement pour peindre ses colères et ses joies, elle retirait brusquement sa jolie tête et poussait au ciel une naïve et suave exclamation de terreur!

— Bah! bah! lui dis-je en jetant quelques pistolets dans son appartement, laissez faire ces braves gens; ils vous tireront d'affaire, madame : ce sont des anges sous la rude enveloppe des démons; ils parlent de vous, ils s'en inquiètent, et vous n'avez rien à craindre d'eux, ni pour le présent ni dans l'avenir.

— Mais ces hideuses chansons?

— Ils pensent que vous ne les comprenez pas...

— L'impiété se devine.

— Ce que vous nommez impiété, c'est de la bravoure.

— Elle pourrait avoir d'autres formes.

— Les matelots, madame, ne sont point vêtus de mousselines, de gazes et de dentelles; il faut de l'harmonie en tout.

— Ainsi, vous les approuvez?

— Je fais plus, je les imite, je les excite, je cherche à les inspirer, j'improvise, et ils retiennent.

— Quelle horrible mémoire!

— Avec du calme nous mourrons tous; avec cette effervescence nous serons tous sauvés.

— Que Dieu vous entende! Où est M. l'abbé de Quélen?

— Il est en compagnie des cochons arrachés à la mer.

— Quelle méchante plaisanterie!

— C'est la vérité, madame; la vérité seule est coupable. Voyez là-bas, dans le grand canot; il prie, le brave homme; il lève la main pour nous bénir; il fait son métier.

— Que je le plains!

— Il est le moins à plaindre du bord; il a fait son temps, et s'il meurt, il mourra en état de grâce, tandis que nous...

— Espérons en la sainte Vierge.

— Et en la sainte pompe, madame.

La nuit était venue, sombre et silencieuse, et nous plongions à chaque instant dans l'abîme.

On mouilla pourtant. M. Duperrey eut ordre d'aller dans le petit canot chercher un point de la côte où *l'Uranie* pût être jetée sans s'ouvrir. Il revint et nous pilota; mais les courants rapides nous drossèrent, et, après quelques moments d'hésitation, le solide trois-

mâts, avec qui nous avions sillonné toutes les mers, tomba sur le flanc pour ne plus se relever.

La catastrophe avait eu lieu; les hommes, aux abois, se reposaient de tant d'inutiles fatigues, et l'on attendait le jour avec une vague espérance mêlée de terreur. Mais cette terreur, si naturelle alors que nous nous cramponnions avec peine sur les bordages du navire à demi coulé, elle ne se montra sur aucun visage pendant les douze heures de lutte ardente que nous eûmes à soutenir contre les flots qui nous envahissaient.

Comment se rappeler tant d'épisodes drôlatiques, au milieu du choc rapide de toutes les paroles incandescentes qui se croisaient, se heurtaient d'un bord à l'autre, de l'avant à l'arrière de la corvette?

A chaque instant c'était une nouvelle bravade à la mort : celui-ci assurait qu'il se noyait pour la troisième ou quatrième fois, et qu'il était façonné à la chose; celui-là s'écriait qu'il était bien aise de boire à la grande tasse, en compagnie du commandant et de l'abbé; un troisième disait qu'un bouillon de canard ne valait pas le diable, et qu'il était sûr de vomir après en avoir avalé deux ou trois barriques; un autre, plus mutin et plus insolent encore, assurait qu'il lui tardait de fraterniser avec les citoyens de l'Océan, afin de savoir si on faisait bonne chère chez eux. Marchais, à mon côté, de temps à autre me disait à l'oreille :

— Soyez tranquille, je nage pour deux.

Et Petit, son intrépide ami, me regardait en souriant et me disait aussi :

— Vous n'êtes pas trop à plaindre de l'événement, vous, monsieur Arago; vous aimez l'eau comme nous aimons le vin, et ça ne vous semblera pas lourd à digérer; au surplus, voilà une cage à poules; il faut vous y cramponner de toutes vos forces quand nous ferons le dernier plongeon, et vous verrez que nous parviendrons peut-être encore à vous pousser jusqu'à terre, où pourtant je crains bien qu'on ne trouve point de cabarets.

Toutefois je dois ajouter, pour être exact, qu'il y eut un peu de désordre pendant quelques instants, et que l'insubordination s'ensuivit. Les vivres arrachés au naufrage ne furent pas toujours respectés, et nos économies particulières surtout devinrent l'objet des minutieuses perquisitions des incorrigibles fourrageurs du bord. Aux ordres et aux menaces des chefs, quelques-uns répondirent que nul n'était chef au moment de mourir, et que le matelot valait le capitaine, s'il ne valait pas davantage.

— Que fais-tu là? dit M. Lamarche à Chaumont, qui vidait en sa présence une bouteille de bordeaux volée au coffre du lieutenant.

— J'essaye.

— Quoi donc?

— Si ce vin rouge est meilleur que le vin blanc qu'on va nous verser.

— Et toi, cria Bérard à un canonnier qui dérobait quelques biscuits, pourquoi voles-tu ces biscuits?

— Pour les tremper dans la sauce qui nous attend.

Mais, sans menaces, sans châtiments, l'ordre se rétablit bientôt, et chacun gagna bravement son poste d'honneur, et chacun donna l'exemple d'une noble résignation, à l'approche du terrible dénoûment dont nous étions menacés.

Nous citerions ici des noms, comme on le fait dans un bulletin militaire après une bataille; mais il n'y a pas eu d'exception parmi nous, et matelots et officiers doivent être placés sur la même ligne.

LXX

ILES MALOUINES

Chasse à l'éléphant. — Le sucre de M. de Quélen.

Nous nous tenions tous penchés sur la corvette immobile et à moitié engloutie; nous nous parlions alors à voix basse, sans animation, sans désespoir, mais avec ce sentiment calme de résignation que tout homme de cœur éprouve au sein de l'infortune qui vient de le frapper alors qu'il a tout fait pour la prévenir. Un seul instant venait d'anéantir nos plus douces espérances, un seul instant venait de nous punir de notre bonheur passé; et moi, qui écris ces lignes, je perdais dans cette catastrophe le fruit de plus de trois ans de fatigues, de recherches et de sacrifices : une collection d'armes et de costumes de tous les pays du monde, mes richesses botaniques, minéralogiques, mes vêtements, mon linge, mes belles collections d'oiseaux, d'insectes, et, ce qui m'était plus sensible encore, douze ou quinze albums dont le double n'avait pas été remis au commandant.



... Nous vîmes un monstrueux éléphant de mer. (Page 354.)

Mais c'est à peine si nous songions alors aux justes regrets qui traversaient notre pensée; le présent et l'avenir seuls devaient nous occuper, et nous attendions avec anxiété le lever du jour pour juger de toute l'horreur de notre position. Petit à petit la côte

se dessina, nos yeux se fatiguaient en vain à y chercher des arbres, de la végétation, quelque trace du passage ou du séjour des hommes ; plus les objets se dressaient nettement à nos regards, plus le découragement s'emparait de nous ; et quand il nous fut permis d'embrasser sans fatigue le sinistre paysage qui se déroula à nous de toutes parts, nul n'osa compter sur un retour dans sa patrie.

Du sable devant nous, du sable à nos côtés, des collines pierreuses sur un second plan, et d'autres collines plus âpres encore dans le lointain. Sous nos pieds une mer turbulente, même dans le silence des vents; sur cette mer plusieurs îlots couronnés de joncs; derrière nous le froid reflet de ce que nous avions déjà vu, un sol tourbeux entre le sable et quelques roches du rivage et les hauteurs plus éloignées, et sur tout cela, pas un arbre, pas un arbuste, pas une touffe de gazon.

Notre cœur se serra.

Mais l'œuvre n'était pas complète, la faim commençait à se faire sentir, l'équipage épuisé avait besoin de reprendre des forces, et on dut songer tout d'abord à alléger le navire de nos objets les plus précieux.

On descendit donc à terre les biscuits mouillés échappés au naufrage, les quatre porcs sauvés de la mort, la poudre, les fusils et quelques voiles dont nous avions besoin pour dresser les tentes. Malade, très-souffrant depuis mon départ du port Jackson, je fis partie du second convoi qui toucha le sol des Malouines, et j'y arrivai avec une casquette en peau de kanguroo, un méchant habit, un pantalon déchiré, un soulier et demi et un manteau de roi zélandais, que je tenais de l'amitié de M. Woltsoncraft.

Je me couchai sur une voile humide; une pluie fine et glacée nous pénétrait jusqu'aux os, et pourtant j'allais m'assoupir après tant de fatigues, lorsque mon domestique et le cuisinier de l'état-major, qui s'étaient éloignés après leur descente, revinrent haletants et en toute hâte.

— Monsieur Arago, nous sommes perdus!

— Nous avons de la poudre.

— Quel affreux pays!

— Avec du courage, des munitions et *Robinson Crusoé*, on ne meurt jamais de faim nulle part.

— Que peut tout cela contre ce que nous venons de voir?

— Qu'avez-vous vu?

— Là-bas, près du rivage, dans une anse, un animal gros comme la corvette.

— Un peu moins, n'est-ce pas?

— Un peu plus, monsieur.

— La peur grossit les objets.

— La faim les rapetisse.

— Nous allons étudier ce monstre; accompagnez-nous.

— Il est là-bas, à une demi-lieue d'ici en suivant la côte; allez-y tout seul.

— Non, j'aurai peut-être besoin de secours. Dubaud et Adam vont m'accompagner.

— Volontiers.

Nous partîmes donc tous trois : l'un armé d'un excellent fusil à deux coups, l'autre d'un bon fusil de munition et d'un briquet effilé, et moi tout simplement appuyé sur un gros bâton.

En effet, arrivés à l'endroit indiqué, dans une crique à sec mais atteinte par les fortes marées, à cinquante pas du flot, nous vîmes un monstrueux éléphant de mer qui, à notre approche, tourna lourdement la tête de notre côté, puis ne fit aucun autre mouvement. Dubaud passa d'un bord, Adam resta à sa place, et je pris le milieu ; nous nous approchâmes en même temps de l'immense amphibie, dont le dos noirâtre était déchiqueté. Adam lui tira deux balles dans l'œil, presque à bout portant ; Dubaud déchargea son arme contre sa tête, et moi, à coups de bâton, je frappai la trompe du monstre, qui poussa un sourd et long mugissement, mais qui ne bougea pas, ce qui nous donna à penser qu'il était venu là, selon les mœurs et les habitudes des animaux de cette classe, mourir de vieillesse.

Après notre glorieuse expédition, nous retournâmes au camp, et comme déjà un grand nombre de matelots, qui avaient vainement tenté de relever la corvette, murmuraient contre les cruelles atteintes de la faim sans que rien s'offrît pour la satisfaire, je mandai au commandant, resté à bord, le résultat de la capture faite par Adam, Dubaud et moi, et des ordres furent donnés pour qu'on dépeçât la victime.

On se rendit donc à la crique de l'éléphant; à grands coups de sabre on enleva de larges tranches de chair pelée, on les chargea sur les épaules, on les jeta dans la marmite du bord, descendue lors du premier voyage, on alluma des feux avec de la tourbe noire et l'on espéra en l'avenir ; car, pendant cet intervalle, j'avais pris le chemin opposé à la crique, je m'étais trouvé arrêté par un ruisseau assez abondant, et j'avais découvert encore une belle source d'eau fraiche et limpide que l'équipage appela dans la suite *le café de M. Arago*, par l'habitude que j'avais prise de m'y désaltérer après chaque repas. Il y avait dix-sept heures que l'équipage n'avait mangé ; les forces s'épuisaient, et l'on fit à chaque homme une copieuse distribution de chair d'éléphant de mer, noir, puant l'huile, et coriace. Nous n'avions point de vinaigre, point de sel, point de pain, et si l'on croit que ce repas nous fut douloureux... on aura raison, car la plupart de nos matelots en furent malades, et les meilleurs estomacs seuls s'y habituèrent dans la suite.

Après le vautour, qui *embaume* la charogne, le mets le plus révoltant que nous ayons mangé est, sans contredit, l'éléphant de mer, et je ne crois pas que nos Grignon, nos Véfour et nos Véry pussent jamais en faire quelque chose de supportable. Cependant nous avions là des vivres pour deux semaines au moins, et le second jour, en allant à la crique chercher la pitance, les hommes de corvée trouvèrent sur les débris du monstre un vol d'aigles, dont six furent abattus, ce qui ajouta provisoirement à nos ressources et retrempa notre courage chancelant.

Les tentatives pour relever la corvette furent toujours infructueuses ; l'équipage y épuisa ses forces et nous dûmes bientôt renoncer à toute espérance de ce côté.

Et pourtant la mauvaise saison qui avançait pouvait nous trouver là. A cette époque de malheur, les pingoins, auxquels nous pensions, les plongeons, hissés sur les roches, les phoques et les lions de mer quittent la terre... Qu'allions-nous devenir?

Des tentes furent dressées, une pour le commandant, l'autre pour l'état-major, une troisième pour les élèves, et la quatrième, immense, commode, pour les maîtres et l'équipage.

La poudre fut mise à l'abri de tout échec, sous un tas de voiles, derrière une dune à côté du camp, ainsi que les balles, les pistolets, les fusils et les sabres arrachés au naufrage.

L'image sainte de la Vierge avait été sauvée ainsi que les vêtements de prêtre et les vases sacrés. Un autel fut dressé contre une dune ; l'abbé de Quélen dit

une messe en action de grâces, chanta un *Te Deum*, et tout l'équipage à genoux, le front découvert, assista à la cérémonie avec le plus profond recueillement. Une heure après il y eut bien quelques quolibets de matelots jetés aux vents, mais on ne les continua point, tant la situation était critique pour tous. Le 15, une mer houleuse fit pencher la corvette sur les roches, l'incrusta plus profondément, l'ouvrit de toutes parts, et quelques caisses flottèrent sur les eaux. L'une d'elles m'appartenait; un canot fut lancé, portant, comme on le pense bien, Petit et Marchais, qui, aidés de leurs camarades, firent des efforts inouïs pour la remorquer à terre, et ils y parvinrent après une lutte ardente de plus de trois heures.

— Eh bien, me dit Petit haletant et trempé, êtes-vous content de votre chérubin?

— Vous êtes des anges.

— Ah! vous y venez donc à la fin!

— On n'est pas plus brave ni plus dévoué.

— Il ne s'agit pas de ça, il est question de saborder cette malle, de fouiller dedans et de s'assurer si elle ne cache pas dans ses soutes quelques flacons de spiritueux.

— Je suis sûr du contraire.

— L'inspection est ordonnée, vous devez obéir. Le hasard est parfois si bon, et vous êtes si souvent comme le hasard!

La malle fut ouverte, elle ne contenait que du linge, des cahiers et des vêtements usés.

— Ce n'est pas ce que j'avais de mieux, dis-je à mes matelots, mais c'est égal, vous allez profiter de la capture.

— Vous vous f..... de nous! répondit Marchais; s'il y avait eu du vin, vous n'en auriez pas bu une goutte; il n'y a que du linge, gardez tout. Nous ne souffrons jamais à l'extérieur, nous; c'est le dedans qui est endommagé.

— Cependant, mes amis...

— Cependant, c'est comme ça; taisez-vous ou je me fâche.

— Ne l'aplatis pas, poursuivit Petit en entraînant son camarade Marchais; si nous nous sauvons d'ici, il aura bien des choses à réparer : quelles bosses!

— Je vous les promets, mes amis.

— A la bonne heure!

Marchais me serra amicalement la main, et je ne pus m'en servir de toute la journée. Des chasses furent organisées; les oies sauvages tombèrent sous le plomb des tireurs; et telle est la voracité des aigles bruns de ces climats, que, lorsqu'un chasseur, pour ne pas trop charger ses épaules, enfouissait à son départ, sous de la terre recouverte de galets, une partie du butin tué, souvent, à son retour, il trouvait sa victime à demi dévorée.

Il nous arrivait parfois aussi qu'en portant à nos mains un plongeon, ou un canard, ou une oie, l'aigle audacieux qui planait sur nous s'arrêtait, descendait lentement, et prenant son rapide essor, nous heurtait de son aile en cherchant au passage à nous enlever notre capture. Vicissitudes humaines! que de fois, embrochés au même fer, aigles et canards, jaunissant au même feu, étaient servis côte à côte sur le même plat! Là seulement il y avait égalité parfaite entre eux; là seulement, nous qui ne jugions plus les victimes sur la force et la puissance, nous dédaignions le roi des airs pour l'humble sujet qui tremblait jadis en sa présence.

La mort nivelle tout, la mort n'a point de priviléges et ne s'occupe point à classer ceux qu'elle frappe. Aigle ou colombe, esclave ou despote, se taisent alors qu'elle parle, et plus tôt ou plus tard, selon ses caprices, hommes, bêtes fauves, cités et empires, s'effacent de la terre pour ne plus reparaître.

Nous étions cent vingt et un, tous d'autant plus pleins de voracité que nous craignions de manquer bientôt de vivres. Aussi que de soins ne nous donnions-nous pas pour augmenter nos ressources! Près de mon *café* j'avais remarqué une longue traînée de feuilles vertes à l'aide desquelles il me sembla possible de *fabriquer* une excellente salade. J'en fis part à Gaudichaud, qui m'accompagna : c'était de l'oseille; désormais, pendant quelque temps du moins, nous eûmes deux services pour nos repas.

Mais les élèves de marine, tous jeunes, tous affamés, voulurent aller au delà du bonheur que je leur avais procuré : ils mêlèrent d'autres feuilles aux premières afin d'augmenter la ration, et un beau matin, après leur déjeuner, on les vit courbés à terre, vomissant avec d'intolérables douleurs et se tordant comme des corps empoisonnés.

L'oseille perdait de son crédit, tant on redoutait la fatale influence du voisinage.

Jusque-là l'édification complète du camp, qui exigeait le zèle de tout le monde, ne nous avait guère permis de lointaines excursions; nous savions que les pêcheurs de baleines, après avoir doublé le cap Horn, venaient souvent se reposer aux Malouines; nous n'ignorions pas qu'il y avait d'autres rades que celle où nous étions venus nous perdre, et nous nous flattions de voir, du haut de la montagne pierreuse qui s'élevait au sud, quelque navire protecteur que nos signaux auraient appelé.

Une de ces courses fut ordonnée pour le lendemain; mais pendant la nuit un coup de vent horrible passa sur nous, renversa nos tentes, nous força à réparer les dégâts et nous retint toute la journée auprès des dunes de sable.

Nous avions recruté, je ne sais plus dans quel pays, un matelot nommé Clément, lequel, dévot par frayeur, superstitieux par crétinisme, était le bouc émissaire de ses camarades, qui pourtant, vers la fin de la campagne, le laissèrent vaquer à ses momeries. Dès le jour du naufrage, comme il nous l'avoua plus tard, il avait fait vœu, si le ciel nous sauvait, de gravir pieds nus et en chemise la montagne, et cela avant la fin du mois.

Notre pénitent trouvant l'occasion favorable, puisque le temps était à l'orage, partit au lever du soleil et se dirigea, d'abord bien couvert, du côté du plateau. Là seulement il se déshabilla, posa sa veste, son pantalon, son chapeau et ses souliers à terre, et commença son ascension, après s'être prudemment armé de son grand eustache pour lutter sans doute contre les fantômes et les farfadets.

Le froid piquait; le pauvre hère grelottait de tous ses membres et se demandait parfois s'il n'était pas ridicule de s'infliger de semblables pénitences, qui ne rapportaient rien au Créateur et faisaient tant souffrir la créature. Mais la terreur, plus forte que le doute, le poussait en avant; ses pieds se déchiraient sur des cailloux aigus, ses dents claquaient avec force, et sa chemise, déjà si étriquée, jouet docile de la brise capricieuse, transformait en véritable chair de poule la peau rude et velue du malheureux.

Le voyage s'effectua pourtant jusqu'au bout, et la religion, presque vêtue comme la vérité, plana majestueuse sur une des cimes les plus élevées des Malouines. Là fut dite une prière fervente, là un vœu sacré fut accompli.

Laissons donc le ridicule de côté et gardons-nous bien de jeter l'ironie sur le matelot qui avait tenu sa parole à Dieu après le danger.

Clément se remit en route pour le camp, espérant, le honteux, que nul n'aurait connaissance de sa sainte excursion. Mais le ciel en ordonna autrement.

Entre le dernier mont et le lieu où il avait déposé ses vêtements se trouvait une petite prairie où il crut entendre le bruit de quelques pas. Ah! mon Dieu! que fera-t-il? Il écoute encore.... il ne s'était pas trompé. On marche, on pousse de profonds soupirs, on exhale de sourds gémissements, c'est une âme en peine qui a besoin d'un *Pater*... Et le *Pater* se récite à genoux. Une telle posture est commode pour les embuscades, et Clément en profite; caché derrière un roc, il se redresse un peu, il lève la tête, risque un œil, puis deux, les ouvre ébahis et s'écrie:

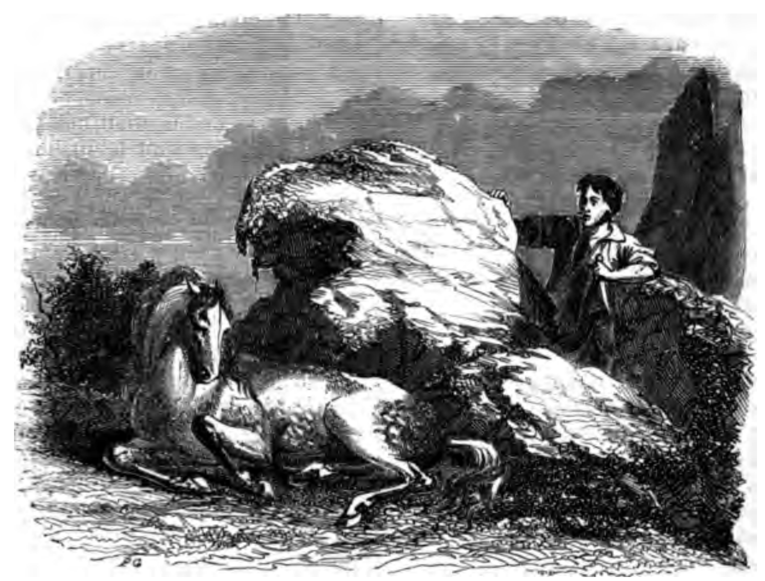
— Un cheval!

C'en était un en effet, malade, blessé, qui venait rendre le dernier soupir dans ce lieu retiré. Il tomba. Clément se leva alors, et avant d'entreprendre l'acte de courage auquel il était près de succomber, il récita un nouveau *Pater*, invoqua son bon ange gardien et s'élança avec bravoure vers le quadrupède expirant.

Il en eut bon marché, le frappa d'abord à la gorge, sans que la bête donnât le moindre signe de douleur; il lui creva les yeux, le tigre qu'il était, et enfin, comme gage de son triomphe, il lui coupa la queue, s'en fit un trophée, et se dirigea vers le camp, fier comme Jason après sa conquête de la toison d'or.

Un bifteck de cheval nous était plus utile en cette occurrence qu'un sac de quadruples.

Le héros ne sentit plus le froid pendant la bataille; mais, son triomphe achevé, la brise le lui rappela, et voilà le vainqueur à la recherche de ses vêtements,



.. Il lève la tête, risque un œil, puis deux, et s'écrie : Un cheval! (Page 356.)

trop longtemps oubliés. Il court à droite, à gauche, interroge les pierres, les cavités, revient, retourne sur ses pas et fait mille et mille détours qui l'épuisent.

Soins inutiles : il ne voit rien; et comme la nuit approche et que pendant les ténèbres les gnomes et sorcières hurlent et dansent leur infernal sabbat, il fallut bien, bon gré mal gré, retourner au camp, vêtu seulement de la chemise et de la queue de cheval.

L'entrée d'Alexandre à Babylone n'eut pas plus de retentissement.

Les matelots entourent le pieux cénobite, qui ressemblait, à s'y méprendre, à l'un de ces niais servants des églises dévotement occupés à trousser les longues soutanes des vicaires et des curés ; ils le poussent, le reprennent, se le renvoient comme un ballon. se le restituent comme un volant, et ne le laissent en repos que lorsqu'il n'a d'autre siége que le sable humide et froid; tous alors s'accroupissent pour écouter son récit, et le belliqueux Clément est forcé d'avouer toute la vérité. De temps à autre, Marchais lui caressait l'omoplate, et la narration se trouvait interrompue par de rudes soubresauts ; mais quand le matelot fut arrivé à l'histoire du cheval, on écouta sans rien dire, on se réjouit de la capture, et l'on s'estima d'autant plus heureux, que la tempête de la veille n'avait permis aucune chasse.

Les aigles nous avaient appris déjà ce que nous devions redouter de leur voracité : il fallait donc disputer sans retard la proie sur laquelle ils se ruaient peut-être déjà, et une course nocturne fut ordonnée sur-le-champ pour aller dépecer l'animal.

Toute gloire est coûteuse, et Clément, éreinté, dut guider ses camarades.

— De quel côté le cadavre? s'écria Petit, toujours prêt à toute corvée.

— Du côté de la montagne.

— Mais la montagne est diablement longue.

— C'est vers la droite.

— As-tu fait quelque remarque?

— Oui, un nuage noir, là-bas, qui... que... tiens! je ne le vois plus.

Marchais parla de la main, et peu s'en fallut que Clément ne pût continuer la course. Il arriva pourtant au pied de la montagne; mais les ténèbres étaient devenues épaisses : le cheval ne fut pas trouvé, et, par une juste mais tardive compensation, Clément retrouva ses vêtements et s'en couvrit en toute hâte. Notre joie fut courte, comme vous pouvez le penser : nous n'avions rien à manger pour le lendemain. Mais

avant le jour le matelot patient alla à la recherche de sa victime, la retrouva bientôt à merveille, cette fois, et revint de nouveau annoncer cette heureuse nouvelle. En un moment les chasses s'organisèrent.

Il y eut gala.

A la vérité, nous manquions de pain, de vin, de biscuits, car nous respections comme une chose sacrée les débris arrachés à la mer : nous n'avions ni sel ni épices; mais une tranche de cheval sauvage est fort appétissante, je vous jure, dans un désert, surtout quand la faim fait crier les entrailles, et nous chantâmes pendant le repas quelques-uns des plus gais refrains de Désaugiers, le bon vivant par excellence, et pendant la nuit nous fûmes visités par de doux rêves.

De ce moment aussi notre malheur nous parut moins effrayant. Il devait y avoir des chevaux dans l'île, et des projets d'excursion furent mis à exécution dès le lendemain même. Un second coup de vent, plus violent encore que le premier, nous visita le lendemain; la mer était refoulée, le sable nous fouettait d'une façon cruelle, et tous nos efforts réunis ne purent empêcher les tentes d'être renversées, ainsi que les meubles et les autres objets qu'elles abritaient.

Peu s'en fallut qu'au sein de ce chaos horrible nous ne nous crussions encore au cap Horn, traqués par la redoutable tempête cause de notre désastre.

Je jouai ce jour-là à M. de Quélen un tour de passe-passe assez original, et, dût-il m'en garder rancune dans sa cellule de chanoine au chapitre de Saint-Denis, où il se prélasse fort mollement, dit-on, il faut que je le raconte.

Les détails font l'histoire.

L'orage pesait sur nous de toute sa force; chacun de nous était à sa besogne, et l'abbé à la sienne aussi, un livre de prières à la main, sous la tente ronde du commandant. Parmi les objets que le prévoyant apôtre de Dieu avait sauvés du naufrage se trouvait une belle jarre de sucre, gardée je ne sais plus pour quels besoins. On la convoitait bien du regard; mais M. de Quélen avait l'œil ouvert sur son *doux trésor*, et il était là comme sous une triple serrure.

Nous avions trouvé, en fouillant la terre, une petite herbe produisant une graine de la grosseur d'une groseille, fort douce à l'odorat et au goût. En cherchant bien, nous pouvions en récolter un verre par jour, et d'ordinaire nous envoyions le fruit délicat à madame Freycinet, qui, la pauvrette! recevait ces témoignages d'affection avec la plus vive reconnaissance. Cette graine pendait à une imperceptible tige entourée de feuilles, lesquelles, mises en fusion, donnaient un thé assez agréable. Avec du sucre, ce thé eût semblé une bonne fortune; mais, hélas! l'abbé seul avait du sucre. Nous comptions parmi nous cinq volontaires : Janneret, Dubos, Paquet, Taunay et Fleury; ces braves jeunes gens étaient de toutes les corvées difficiles : actifs, laborieux, intelligents, pleins d'intrépidité et philosophes surtout, ils supportaient leur malheur avec un courage vraiment stoïque; mais leur gaieté me faisait mal, car elle naissait de leur mauvaise fortune. Je les aurais plaints moins amèrement s'ils s'étaient sentis plus à plaindre, et mon amitié pour eux me fit commettre un larcin.

— Eh bien, leur dis-je en entrant chez eux le matin même de la terrible bourrasque, comment cela va-t-il?

— Comme le temps, fort bien.

— Je suis fixé. Que mangez-vous là?

— Nous rongeons des os de vautour en nous bouchant le nez.

— Vous n'avez plus de cheval?

— La ration était si petite!

— C'est vrai. Et du thé?

— Nous en avons.

— Si vous aviez aussi du sucre?

— Oh! alors nous chanterions *Hosannah*.

— Vous chanteriez, vrai?

— Nous vous le jurons.

— Eh bien, vous chanterez.

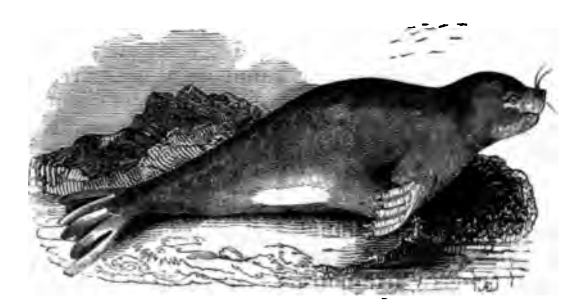
Je me rendis sous la tente de l'état-major. Mon matelas touchait à celui de l'abbé de Quélen, et nos têtes étaient séparées par la jarre tant convoitée. Je la renversai de manière à ce que la précieuse poudre ne s'échappât point avec trop d'abondance; j'en remplis ma casquette, j'en fourrai dans mes poches, dans une chaussette, et, cela fait, je jetai l'eau autour de la jarre, afin qu'on la rendît responsable du vide opéré. En deux ou trois bonds j'arrivai sur la tente des volontaires impatients, je livrai le produit de mes rapines, et je *volai* (pas de quiproquo, je vous prie), je volai chez madame Freycinet, qui écoutait une lecture pieuse.

— Eh! vite, vite, monsieur l'abbé! votre jarre est renversée, le sucre s'en va : si vous tardez, tout est perdu.

La lecture ne fut pas achevée, et M. de Quélen courut au sinistre.

Pauvre Rayol (c'était le domestique de l'abbé)! que d'injures reçus-tu ce jour-là, surtout que de menaces t'accablèrent! mais, va, elles tombaient aussi sur mon cœur, et j'en souffris autant que toi.

Le soir, je contai l'aventure aux volontaires, et le thé leur parut délicieux. Vous voyez que les pauvres naufragés ont leurs moments de bonheur.



Phoque ou veau marin. (Page 358.)

LXXI

ILES MALOUINES

Chasse aux pingoins. — Mort d'une baleine. — Départ. — Arrivée au Rio-de-la-Plata. — Pampéro.

Le malheur sans remède est celui qu'on supporte le mieux, et maintenant que l'espoir de relever la corvette est anéanti à jamais, il nous semble que nous sommes en effet moins à plaindre. L'incertitude est un tourment de chaque minute ; elle ne vous laisse d'énergie que pour la saisir dans ce qu'elle a de poignant, car c'est toujours ce que vous craignez le plus de voir arriver qui vous obsède et vous brûle. L'incertitude est plus une faiblesse qu'un sentiment ; ce sont, si vous voulez, deux forces à peu près égales qui vous pressent dans un étau sans que vous puissiez résister à l'une d'elles. L'incertitude est toujours un malheur, la résignation à une catastrophe est une vertu, et toute vertu console.

Cependant le premier cheval si vaillamment tué par le poltron Clément nous donna à penser que l'intérieur de l'île en cachait encore, et des courses lointaines furent ordonnées.

L'éléphant de mer était presque épuisé, ses chairs fétides ne nous inspiraient plus que du dégoût, et quoique le pingoin soit une des plus épouvantables viandes huileuses et puantes que l'on puisse trouver, il fallut bien de gré ou de force que nous l'engloutissions dans notre estomac creusé parle besoin et que rien ne pouvait rassasier.

Les oies étaient devenues tellement sauvages, nous en avions immolé une si grande quantité, que nous dûmes bientôt les regarder comme une ressource perdue. Les plongeons, les phoques et les lions de mer nous venaient parfois en aide ; mais la saison avancée chassait déjà de la terre les oiseaux amphibies, et les autres animaux étaient fort difficiles à tuer. Un jour, sur le rivage, nous tirâmes à bout portant quinze balles sur la tête, sur le corps et dans la gueule d'un phoque, nous brisâmes deux baïonnettes dans ses flancs, et il nous échappa encore. Ce ne fut que le lendemain que le flot vomit son cadavre sur la grève. Le faquin nous avait donné tant de mal, que nous n'en laissâmes aucun débris aux aigles ou aux vautours. Que cela est lâche d'insulter un ennemi mort !

La guerre aux plongeons était toute simple. Perchés comme des niais sur les roches, contre lesquelles le flot venait expirer, ils nous attendaient si longtemps et avec tant de confiance, que nous les abattions fort souvent à coups de pierres, et que cette ressource était une des plus efficaces dans notre disette.

Cependant le veuvage les rendit plus prudents et plus circonspects dans la suite, et les insolents nous évitèrent comme avaient fait les oies.

Je vous ai dit qu'on s'était préparé à la chasse aux chevaux ; elle eut lieu en effet, mais d'abord sans espérance, quoique nous sussions que les Espagnols, qui tentèrent une première fois de s'établir dans cet archipel, avaient continué leur œuvre de reproduction, selon leur noble habitude, en y jetant les quadrupèdes utiles d'Europe. Nous les trouvâmes enfin, ou plutôt ils vinrent nous chercher. Un matin, un bruit sourd comme le roulement lointain du tonnerre fixa notre attention. Tout à coup un magnifique troupeau de coursiers double une anse profonde, s'élance sur un terrain plus élevé, bondit et s'arrête à l'aspect imprévu de notre camp. Devant lui, en avant-garde, un magnifique bai brun venait de hennir; sa crinière s'agitait, sa queue était en mouvement, ses naseaux s'ouvraient et se fermaient avec une extrême rapidité. A l'approche du fougueux escadron sans cavaliers, nous nous étions tous jetés ventre à terre, mais l'un de nous se levant fut aperçu ; le quadrupède trompette, effrayé, hennit encore, fit volte-face, et le terrain tourbeux retentit de nouveau sous les pas des chevaux, qui dévorèrent l'espace. C'était un coup d'œil admirable.

Le lendemain de cette heureuse rencontre, maître Rolland, infatigable à terre comme il l'avait été à bord pendant toute la campagne, et Oriez, déporté à la Nouvelle-Hollande, mais échappé du port Jackson et venu chez nous à la nage, homme de résolution s'il en fut jamais, charpente de fer insensible à la rigueur des climats, invaincu par les fatigues et les privations, attaché de cœur et d'âme jusqu'au fanatisme à l'équipage qui l'avait accueilli en frère, partirent pour l'intérieur de l'île.

A trois lieues du camp, ils tuèrent un cheval. Oriez se mit aussitôt en route par un temps horrible, et traversa les terres tourbeuses sans nuls chemins tracés et dans lesquelles il s'enfonçait parfois jusqu'à la ceinture ; il arriva au camp à neuf heures du soir, guidé sans doute par son instinct tout amical ; il dit le résultat de sa chasse, demanda des hommes, se mit à leur tête, et arriva à trois heures du matin près de sa victime, qui servait d'oreiller à son camarade Rolland. Il fit dépecer la bête ; chaque homme en chargea ses épaules ; Oriez en prit la plus lourde part, retourna sur ses pas, sauva ainsi les provisions, et, sans prendre un seul moment de repos, il repartit en nous disant : « A demain ! » Cet Oriez avait été fait prisonnier par les Anglais ; il s'échappa d'un de ces hideux pontons historiques contre lesquels toute civilisation a longtemps protesté, se jeta dans un canot, mit le cap sur la France, fut poursuivi par une chaloupe armée, se battit vaillamment, tua deux hommes, fut reconduit au port Jackson, jugé et condamné à une déportation de quinze années. Il était là depuis quatre ans, dans l'intérieur des terres ; mais ayant appris qu'un navire français allait mettre à la voile pour l'Europe, il s'aventura, lui, il traversa des monts, des forêts, des hordes sauvages, couchant à l'air, vivant de rats, d'insectes, de serpents, et, après des fatigues inouïes, il arriva en vue de Sidney. Il nagea jusqu'à une petite île d'où j'allai un jour dessiner la côte ; il vint à nous avec confiance.

Les matelots de *l'Uranie* lui serrèrent la main, lui donnèrent des vivres, des consolations ; Oriez pleura de bonheur, et chaque matin je lui faisais apporter de façon ou d'autre quelques provisions pour ses besoins de la journée.

La veille de notre départ, *quelqu'un* de ma connaissance lui procura les moyens de nous rejoindre, et désormais il fut des nôtres durant toute la traversée du vaste océan Pacifique.

Pendant le terrible ouragan du cap Horn, lors de notre naufrage, maintenant et toujours, Oriez s'est montré brave jusqu'à la témérité, patient jusqu'au martyre ; et lorsque plus tard, arrivé à Monte-Video, nous lui avons donné un noble certificat constatant son

courage et son dévouement, il nous demanda la permission d'aller rejoindre l'armée des indépendants, où sans doute il aura trouvé la mort, puisque nul bulletin militaire de ces pays ne nous a porté en Europe le bruit des beaux faits d'armes dont il était capable plus que personne. Oriez et Rolland, pendant presque tout le temps de notre séjour aux Malouines, ont été nos plus infatigables chasseurs, et il est exactement vrai de dire que sans eux nous serions tous morts de faim.

Jusque-là nous avions vécu de phoques, de pingoins, de plongeons, d'un éléphant de mer, d'un taureau tué par Oriez et des chevaux espagnols; mais ceux-ci nous firent défaut en traversant à la nage le détroit qui sépare l'île où nous étions d'une île voisine, et nous n'en vîmes bientôt plus.

D'autres ressources furent invoquées, et nous nous rejetâmes avec une nouvelle ardeur sur les pingoins huileux et coriaces. La chasse en était des plus amusantes. Ecoutez : entre la première et la seconde baie est un îlot bas, tourbeux, entièrement couronné de petits joncs fins et serrés, s'élevant jusqu'à la hauteur de quatre ou cinq pieds. Les bords de cet îlot, que nous avons appelé l'île aux Pingoins, sont défendus par des roches noires et lisses, sur lesquels viennent, pendant la journée, se pavaner lourdement au soleil les phoques et les lions, qui regagnent les eaux à l'approche des ténèbres. Le jour de notre naufrage, des braiments échappés de cette terre nous firent croire que des ânes y avaient été abandonnés, tant le cri de ces oiseaux ressemble à la voix harmonieuse du quadrupède aux longues oreilles; mais nous fûmes bientôt désabusés, et nous nous en vengeâmes d'une façon cruelle.

La faim nous talonnait, et, comme je vous l'ai dit, le terrible anathème fut lancé sur les pingoins, et nous résolûmes de nous venger sur eux-mêmes du dégoût qu'ils nous inspiraient. La rage nous les faisait déchiqueter avec une sorte d'ardeur qu'on eût dit du plaisir, et cette chair infecte ne nous semblait passable qu'en haine des individus. Au reste, nous n'avions plus guère que cette ressource; il fallait bien ne pas se laisser mourir de faim. Si nous avions eu du cuir de vieilles bottes à mettre à la broche et sous la dent, peut-être que les pingoins auraient été épargnés. Notre misère causa leur désastre.

Or, donc, armés de pelles, de bâtons, de fusils avec leurs baïonnettes, de crocs, de pinces, de gaffes, nous nous rendions chaque matin, à tour de rôle, dans cette île de malheur, et nous emportions, deux heures après, les cadavres de cent ou de cent cinquante ennemis contre lesquels nous nous étions rués comme des tigres et des léopards.

Les voilà.

Rangés par pelotons de quatre, huit, douze ou vingt, debout sur leurs pattes et leur petite queue, ils nous voient arriver sans quitter leur place, comme si nous venions leur faire une visite de politesse, comme s'ils nous attendaient pour nous fêter. Ils tournent bêtement leur tête à droite, à gauche, en poussant un léger croassement qu'il nous serait loisible de prendre à la rigueur pour un compliment ou une politesse.

Nous pourrions les toucher de la main, et ils ne bougent pas : c'est la bêtise à son apogée, et ils méritent d'être immolés pour ce crétinisme seul. Les bâtons sifflent et frappent, les pinces enfourchent, les baïonnettes, les crocs percent ces dures enveloppes; alors seulement les pingoins s'agitent, se relèvent, retombent, veulent fuir et poussent leur dernier gémissement. Le sang inonde le gazon, et le champ de bataille a l'air d'un charnier.

Mais nous songeons au lendemain, et, vainqueurs prudents, nous craignons que ceux qui vivent encore n'émigrent pour d'autres lieux plus solitaires. Nous courons çà et là sur le sol, qui résonne comme un tambour; les victimes sont traquées dans leurs tanières, et là encore quelques-unes meurent avec un courage digne des beaux temps de Rome et de Sparte. Les vétérans surtout reçoivent dans les flancs le fer aigu sans pousser le moindre gémissement, afin de laisser croire qu'il n'y a personne au gîte, tandis que les jeunes, moins aguerris, plus accessibles à la douleur, croassent et rendent le dernier soupir au milieu de leur famille éplorée.

Oh! vraiment nous avons été d'une cruauté sans exemple. Oh! vraiment nous avons bien mérité le triste sort sous lequel nous allions succomber, et c'est sans doute en prévision de notre barbarie que la corvette s'est arrêtée dans sa course contre la roche sous-marine.

Hélas! les pingoins nous menacèrent bientôt aussi de nous abandonner à notre malheur, et, sans pitié aucune, ils désertèrent petit à petit le paisible domicile où nous étions venus les poursuivre et les immoler.

Nos courses à l'île dévastée étaient fréquentes, nous étions souvent contraints d'y aller deux fois par jour, et la saison aussi bien que le fer de nos lances faisait une sombre thébaïde de cette terre en deuil. Un matin que, près des roches lisses, deux de mes amis et moi donnions la chasse à un lion de mer, le jet rapide d'une baleine appela notre attention et frappa nos regards; deux baleineaux la suivaient et semblaient jouer avec elle. Tout à coup, soit désespoir, soit allégresse, elle s'élance sur la plage avec la rapidité du boulet et se fait prisonnière elle-même entre deux roches formant canal. On la vit aussi du camp, et nous voilà les uns et les autres à la rencontre du monstrueux cétacé. Privé presque d'eau, son immense gueule s'ouvrait convulsivement, et ses évents lançaient à l'air une eau rare et sablonneuse. Nous l'entourâmes, nous déchargeâmes sur elle plus de cinquante coups de fusil sans qu'elle parût s'en apercevoir, et nous craignions beaucoup qu'à la marée haute elle ne nous échappât.

— Vite, vite, un gros filin et un grappin! s'écria Barthe, de Bordeaux, un de nos plus intrépides gabiers; la commère nous appartient; si l'on se hâte, je me charge de l'enchaîner.

On court au camp; le filin et le grappin arrivent, et, armé d'une hache, Barthe se hisse sur un rocher, de là sur un autre, approche du monstre, s'élance sur son dos, s'assied là comme sur un fauteuil, taille, coupe, plonge dans les chairs et fait un énorme sabord sur la baleine aux abois, qui s'agite, se débat, se tourmente et fouette la mer de sa terrible queue flottante.

— Arrive donc! s'écriait-on de toutes parts à Barthe, arrive donc, ou elle te chavire.

— J'ai dit que j'aurai la bête, je l'aurai, je la veux, je la tiens.

— Mais, gredin, lui cria Petit, si elle se retourne, elle va t'avaler.

— Elle ne se retournera pas, mon garçon; elle a trop de plaisir à te voir.

Barthe acheva bravement son ouvrage; le grappin fut enfoncé dans la large plaie, puis solidement amarré à un rocher de la côte, et nous attendîmes le flot.

Il monta petit à petit; le monstre s'agita plus li-

brement; dès qu'il eut assez d'eau pour ses allures, il fit mouvoir sa queue, brisa le filin comme un cheveu et prit le large.

— C'était bien la peine de manœuvrer si habilement! dit Barthe désappointé; il faut donc des câbles pour retenir de pareils colosses?

— J'avais apporté ma ligne, poursuivit Marchais; mais la gredine de baleine a hissé ses perroquets et nous a enfoncés.

— Allons donc, c'est Petit qui l'aura effarouchée. Comment ne pas fuir à l'aspect de cette frimousse de carotte?

— Tu disais tout à l'heure qu'elle ne se retournait pas de peur de ne plus me voir.

— Oui, d'abord, par curiosité, mais à la fin ça lasse.

— C'est bon; une autre fois je m'effacerai.

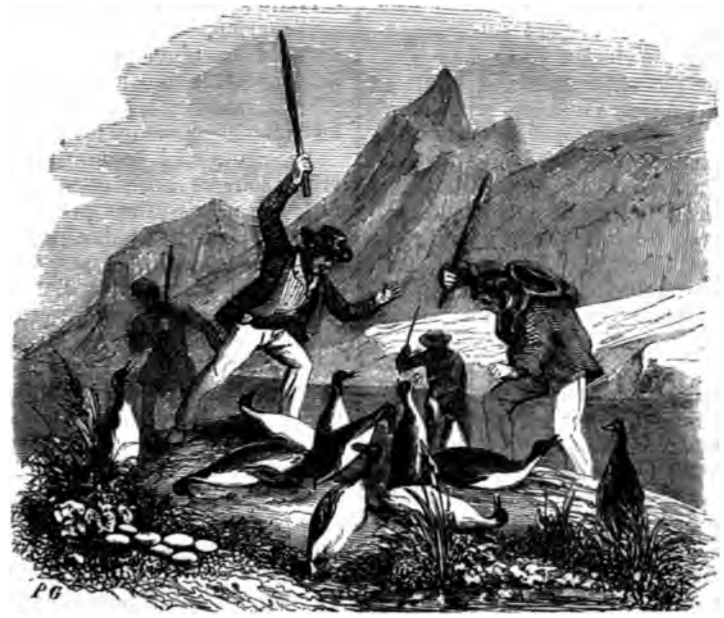
Petit ne reçut point de taloches de Marchais, et il regarda cette exception comme un bonheur inouï dans les fastes de sa vie de misère.

Nous allions nous en retourner au camp, lorsque la mer se souleva avec violence, non loin des roches, et, pour la seconde fois la baleine s'élança sur la plage, à dix brasses de sa première station, et tomba sur le côté pour ne plus se relever.

Ainsi avait fait notre corvette bien-aimée, qui s'enfonçait chaque jour de plus en plus dans le sable, et à laquelle nous allions dire bientôt un éternel adieu.

Jetons donc un dernier regard sur cette terre si fatale à nos espérances déçues.

Bougainville avait en vain tenté un établissement aux Malouines. Au bout de la seconde baie, il avait fait bâtir deux énormes fours, existant encore, et près d'eux on voit trois grandes bâtisses privées de toitures, qui furent jadis des maisons. Mais tous ses efforts pour y faire germer les grands végétaux, qu'on alla chercher au cap Horn et sur la terre des Patagons, furent infructueux.



... Ils tournent bêtement leur tête à droite, à gauche. (Page 359.)

L'immense agglomération d'herbes marines, sous lesquelles on entend bouillonner l'eau, n'a permis a aucun arbre d'y prendre racine, et il est à craindre que toute nouvelle tentative de colonisation de cet archipel n'ait pas un plus heureux résultat. Cependant les Malouines seront toujours un excellent lieu de relâche pour les pêcheurs de baleines, en deçà ou au delà de la Terre des États, et pour les chasseurs de phoques à crins ou à poils, qui pourront y faire d'excellentes récoltes. Hélas! n'auront-elles été funestes qu'à nous seuls? Cependant les vents du sud nous apportaient déjà leurs froides giboulées, et nous tremblions à l'idée de passer l'hiver sur cette terre de désolation, sans aucune certitude pour notre nourriture.

L'un cherchait une dune compacte pour établir sa case, qu'il assujettissait par sa pensée à l'aide de nattes soutenues par des débris d'avirons; l'autre convoitait pour refuge les deux fours bâtis par Bougainville; un troisième creusait un trou au bord du rivage, et plaçait l'ouverture de sa tanière en opposition avec les vents les plus constants, tandis que le plus grand nombre, incertains sur l'avenir, se laissaient aller de l'avant et attendaient avec courage l'heure du désespoir, car la faim nous serrait souvent la gorge et nous creusait l'estomac.

Notre chaloupe, qu'on avait pontée, et que notre intelligent Duperrey devait commander, était prête à prendre la mer avec Bérard et quelques habiles matelots pour aller chercher des secours à Monte-Video ou à Buénos-Ayres; mais la course était longue; mais les mers australes sont tempêtueuses, et nous ne regardions pas l'audace et l'expérience de M. Duperrey comme une sauvegarde sur laquelle nous dussions beaucoup nous étayer.

Je vous jure que notre position assombrissait bien des visages et lassait bien des constances. Que faire pourtant contre la rigueur du froid qui courait après nous, et contre les horreurs de la faim qui chaque jour commençait à nous tirailler? *Robinson Crusoé*, que je lisais à haute voix tous les soirs à l'équipage attentif, le rassurait de temps à autre; mais le grognement sourd qui se faisait en nous aux heures où l'on a l'habitude de dîner ou de déjeuner nous forçait à quitter le livre, et la nuit se passait sans sommeil.

Lorsque, le lendemain, nous allions à la cambuse,

que nous demandions ce qu'il y avait de provisions à notre usage, et qu'on nous répondait : « Il y a deux canards et une oie, » je vous proteste que nous trouvions la ration de chacun fort mesquine, car nous étions cent vingt et un pour le partage de cette pitance.

Des chasses s'organisaient à l'instant, mais, hélas! elles étaient si souvent infructueuses, que le découragement se faisait jour, même après les paroles les plus rassurantes de maître Roland, habitué, disait-il, à mourir de faim, comme il s'était déjà habitué à mourir noyé.

Mais un jour vint pourtant où les émotions de tous furent ardentes, spontanées. On éprouve ces choses-là, on ne les écrit pas; on les sent, on ne peut pas les traduire. Oriez arriva le matin au camp, où chacun se regardait avec des yeux éteints.

— Trois chevaux tués! s'écria-t-il; en route et bombance!

Lui et Roland avaient, en effet, abattu trois magnifiques coursiers, et presque tout l'équipage se mit en marche pour aller découper les victimes et en charger les délicieux débris sur le dos. Au retour, je fus un des traînards, avec mon bon et malheureux ami Taunay, dévoré depuis, au Rio-Grande du Brésil, par un crocodile. Nous nous perdîmes au milieu des terres tourbeuses, où le pauvre garçon, moins vigoureux que moi, plongeait sans appui, et m'appelait pour lui prêter main-forte.

— Je n'en peux plus, me dit-il enfin à onze heures environ; arrêtons-nous.

— Mais, mon garçon, la nuit sera rude; nous ne pouvons la passer ici.

— Laissez-moi donc seul; je succombe.

— Je te tiendrai compagnie, mon ami, couchons-nous.

Je portais la tête d'un cheval; elle me servit d'oreiller. Taunay s'assoupit sur un entre-côte, et nous attendîmes le jour; mais, le froid nous saisissant, je secouai le pauvre pilotin volontaire, et je le forçai à me suivre en le traînant après moi. Nous nous perdîmes encore, nous fîmes mille tours et détours, et nous allions recommencer une nouvelle halte, lorsqu'une odeur fétide, venue par une bouffée du nord, nous guida : c'était la baleine morte au rivage; nous nous dirigeâmes vers le cadavre, et nous atteignîmes le camp à trois heures du matin. Taunay tomba sous sa tente et ne reprit ses forces que quarante-huit heures après. Au lever du soleil, il y avait des sourires sur toutes les figures; il y avait des paroles de reconnaissance pour notre bonne étoile, qui semblait vouloir nous protéger encore, et nous devînmes dévots comme le malheur. Quel repas! quelle orgie! trois chevaux! trois chevaux succulents, sans sel, sans pain, cuit sur la tourbe, à une fumée noire! Oh! la joie nous débordait! Le lendemain, cela était à recommencer, et le surlendemain encore. Le marin et le naufragé ne voient jamais plus loin que cela. Or, comme les vivres encombraient nos magasins, et que désormais nous pouvions, sans crainte pour nos appétits gloutons, nous livrer à tous les plaisirs de gens abandonnés sur une côte déserte et glaciale, nous nous occupâmes avec un zèle tout nouveau du soin de pourvoir à notre sûreté personnelle pour l'époque si rapprochée de notre hivernage; chacun étalait les richesses volées aux flots, en homme qui n'a rien perdu; et, orgueilleux dans notre misère, nous comptions et recomptions à haute et intelligible voix les vêtements qui devaient bientôt nous être d'un si grand secours. Alors des trocs se firent entre nous. Nos fortunes étalées sur la plage changeaient de maître vingt fois par jour : celui-ci donnait un caleçon pour un soulier dépareillé, celui-ci une timbale pour un morceau de savon, un troisième ses rasoirs pour une paire de gants fourrés, un quatrième son couvert d'argent pour un paletot. Hélas! je n'avais rien à donner, moi, en échange de ce qui m'eût été bien nécessaire, et j'en étais toujours à user mon manteau de sauvage zélandais, ma casquette de kanguroo et mon soulier et demi. Mais mon ami Lamarche vint à mon aide et me gratifia de deux chemises, brodées, ma foi, comme pour un jour de noces. Guérin me fit accepter sans effort un gilet qui m'eût vigoureusement serré les flancs à l'époque où je dînais d'habitude, mais dans lequel je me promenais alors, et je reçus, par-ci, par-là, quelques bribes dont je m'ajustai assez bien pour ressembler passablement à un vieux brocanteur ou marchand d'habits après une fructueuse journée. Je ris aujourd'hui de tous ces souvenirs; mais, à l'heure de mon naufrage... j'en riais plus fort encore, tant je suis inaccessible à certaines douleurs. Tout ce qui ne vient pas de l'âme m'effleure sans me blesser, et je ne comprends de véritables peines que celles du cœur. Nous achevions nos échanges de la matinée, lorsqu'une voix que, malgré la rudesse de son intonation, nous prîmes pour celle d'un chérubin, s'écria : *Navire! navire! à l'entrée de la rade!...*

Aussitôt tout est empaqueté, emballé, jeté au hasard. Les infirmes se soulèvent sans efforts, les blessés se traînent péniblement sur leurs jambes malades; ceux-ci accourent au rivage, ceux-là gravissent les dunes de sable qui avoisinent le camp; on hisse un pavillon au haut d'un mat, tandis que les plus agiles vont chercher le commandant, qui, faible depuis quelques jours, était allé faire une petite promenade. Il arrive, un canon est chargé, il part... Que son bruit est faible! On en tire un second, qu'on bourre avec plus de force, et nous avons l'espoir d'être entendus. Cependant un canot est poussé vers le rivage; dans un instant il est lancé; on y jette quelques légères provisions; les plus robustes des matelots le manœuvrent, commandés par M. Fabré, qui largue toutes les voiles et fait encore jouer l'aviron. Nous ne craignons pas de rester en route, et quand même le navire cinglerait au large, nous sommes sûrs que M. Fabré ne rétrogradera que lorsque tout espoir sera perdu.

Le navire a disparu... Oh! pourquoi n'avons-nous pas placé de pavillon de détresse à l'entrée de la baie? pourquoi n'y avons-nous pas envoyé un poste?... Point de regrets : la voile libératrice reparaît de nouveau, et notre canot va l'atteindre; les voilà près l'un de l'autre; le cœur nous bat, nos yeux se fatiguent à suivre leurs mouvements... l'étranger cargue ses voiles... Fabré l'a atteint : nous sommes sauvés... Dieu! nous te rendons grâces.

Que de conjectures ne faisons-nous pas avant qu'ils entrent! qu'ils sont lents à arriver!... Enfin nous pouvons leur parler.

Le navire est une goëlette appartenant à un capitaine américain appelé Horn, qui est dans une île voisine, occupé de la pêche au phoque avec un bâtiment de quatre à cinq cents tonneaux. Le patron, qui nous communique ces détails, ne peut pas encore s'engager avec nous; mais il prie notre commandant de lui donner un officier qui partira avec lui et qui s'entendra avec son capitaine. M. Dubaud est nommé, et, quelque pénible et fatigant que doive être ce voyage, il reçoit avec joie l'ordre qui lui est donné, et il part. Il a des instructions écrites, il parle fort

bien l'anglais, il a de l'esprit, il va plaider la cause du malheur : il réussira.

C'est maintenant que la chasse va être pour nous une occupation agréable. Nous ne ménageons plus la poudre : nous sommes riches, un navire est là, et nous n'avons plus à trembler sur le sort de nos amis; nous sommes d'une gaieté folle; nous allons sur les récifs chercher quelques huîtres, malheureusement remplies de trop de perles, et nous abandonnons les sinistres préparatifs commencés pour passer l'hiver dans cet affreux pays. Encore quelques jours, et nous le quittons...

En voilà déjà six que nous attendons Dubaud, et il ne paraît pas! Si lui-même avait fait naufrage! si... Une voile paraît à l'entrée de la baie; notre grand canot vole chercher des nouvelles. Ce n'est pas le navire que nous attendons; celui-ci, battu par la tempête au cap Horn, et contraint de rétrograder pour une voie d'eau qu'il était urgent de boucher, est venu chercher un refuge aux Malouines. Le capitaine a des formes aimables; ses passagers s'estiment heureux de nous avoir rencontrés. Nous envoyons nos ouvriers à leur bord; les avaries sont réparées : à l'arrivée de enotre ami Dubaud, nous allons partir.

Il est bien singulier ce sentiment indéfinissable qui nous porte à regretter un pays où nous avons éprouvé tant de malheurs. Cette pauvre *Uranie*, couchée sur les rochers, nous attendrit; ces débris de notre corvette, que nous laissons disséminés sur la plage; ces belles oies, veuves aujourd'hui de tant de compagnes; ces canards, ces plongeons, ces phoques et même ces pingoins que nous avons si cruellement traités : nous allons nous séparer de tout cela, sinon avec peine, du moins avec une sorte d'attendrissement. Ah! consolons-nous vite; nous reverrons une mère, une famille, des amis, une patrie.

Voilà Dubaud; sa mission est remplie avec talent et courage; mais il a fait inutilement un voyage pénible. Nous dédommageons de ses frais le capitaine Horn, et nous partons avec le navire américain. C'est à Monte-Video qu'il s'engage aujourd'hui à nous conduire. Naguère nous étions très-contents de lui; maintenant il a déjà perdu de notre amitié et de notre considération; il profite de nos désastres; nous lui achetons sa corvette : nous sommes chez nous.

Avec quelle ardeur on vire au cabestan! Les chants du matelot n'ont plus rien de sinistre; les barres se brisent sous les robustes poitrines; l'ancre est à pic; nous dérapons : nous voilà en route. *L'Uranie* montre encore ses flancs déchirés; tous les regards la saluent comme un vieil ami qu'on abandonne sur une terre lointaine; tous les cœurs se serrent aux soubresauts meurtriers que lui impose la houle. Nous côtoyons l'île aux Pingoins, déserte aujourd'hui par nos massacres, et où aurait peut-être eu lieu, huit jours plus tard, quelque épouvantable festin de chair humaine. Nous voici à l'entrée de la rade; nous visitons du regard la roche fatale qui nous a si cruellement arrêtés au milieu de nos joies, et nous mettons le cap sur le Paraguay.

Avant d'entrer dans le Rio-de-la-Plata, nous perdons un de nos mâts, comme si nous devions être punis, dans le présent et dans l'avenir, de notre bonheur passé; mais nous naviguons toujours, et nous jetons l'ancre dans cette rivière américaine, aussi large que les nôtres sont longues, en attendant que le jour nous permette de chercher à l'horizon les clochers de la ville devant laquelle nous ferons probablement notre dernière halte.

Quelle nuit! bon Dieu! Le temps était sombre, froid; les nuages gris passaient sur nos têtes avec la rapidité de la flèche: tout à coup le vent s'abaisse, gronde, menace, tonne, éclate, et le terrible pampéro vomit sur nous sa rage et sa fureur; le sifflement des cordages, le roulement des vagues se confondent et font un chaos impénétrable du monde où nous sommes torturés.

Toutes les ancres s'édentent à de si violentes rafales; les mâts crient, la mer n'est plus qu'un lac de feu, tant sa phosphorescence est miraculeuse; nous tourbillonnons dans un brasier, et lorsque l'éclair déchire les flancs où il s'est allumé, les flots pâlisssent, et l'enfer est au ciel.....

Le pampéro passa; la foudre tomba trois fois autour du navire sans l'atteindre, et le jour même, nous arrivâmes à Monte-Video.

— As-tu vu ça? dit Petit à Marchais.

— Non.

— As-tu entendu?

— Non.

— Ils disent que c'est une rivière.

— Ils disent ce qu'ils veulent. Ce n'est pas naviguer, ça; ce n'est pas courir la mer. L'eau, le ciel, le feu, la terre, qui font cause commune pour nous enfoncer! Tiens, ça est injuste, ça est lâche; on ne se met pas ainsi cinq ou six contre un; nous ne sommes pas de calibre à résister : notre carcasse y restera.

— Je suis moulu.

— Et moi brisé.

— Et pas une goutte de vin dans le coffre de M. Arago!

— C'est vrai, pas une seule.

— Ah! ah! voici un canot! il apporte des vivres! du pain!

— Du pain! quel bonheur! ô mon Dieu! du pain! Dieu! que la navigation est une belle chose!

— Du pain!

— Du pain!

Une heure après, huit matelots se tordaient sur le pont, torturés par une indigestion de pain, qu'ils n'avaient point avalé avec assez de sagesse.

Je mangeai du pain aussi, moi, du pain seul. Je n'ai fait de ma vie un plus délicieux repas.

LXXII

PARAGUAY

Monte-Video. — Le général Brayer. — Trois jaguars et le Gaoucho.

Que le cœur est à l'aise! que le sang circule frais et en liberté! quel jour de fête pour nous tous qui n'avions pas espéré un retour si prompt, une relâche si sûre! Naguère sur une terre déserte, sans cesse en présence de notre belle corvette ensablée, pleins de tristesse pour le présent, remplis d'effroi pour l'avenir, sans abri, presque sans nourriture, sous un ciel menaçant et glacé...

Aujourd'hui, une rivière paisible sur laquelle se balance mollement le navire qui nous a tous arrachés à une mort affreuse, une cité devant nos yeux ravis, une civilisation, des hommes vêtus comme nous (mieux que nous, hélas!) des femmes élégamment parées, des navires dans la rade, mouillés presque contre les remparts qui protégent la ville, des édifices européens étalant aux yeux une architecture régulière, des tours hautes et solides, des clochers élancés, le commerce, les arts, l'industrie. Et, la nuit, comme pour remplacer le bruissement des vagues qui viennent de se taire, le roulement lointain de la cité réveillée par l'amoureuse mandoline, la sérénade moins discrète, la voix sonore des horloges s'interrogeant et se répondant, et le bruit monotone des chariots roulant sur les pavés et venant approvisionner les marchés. Puis encore, des lumières passant et repassant aux croisées; les oiseaux de nuit à l'aile lourde et paresseuse venant nous visiter et jetant un râle sinistre à l'aspect de nos mâts où siffle la brise...

Tout cela, je vous jure, nous tenait en extase sur le pont, tout cela nous reportait avec bonheur vers ce passé lointain dont nous avions eu si souvent à nous plaindre, tout cela nous faisait presque bénir le naufrage qui, sans un miracle du ciel, nous aurait tous engloutis.

L'insolence dans le bonheur est chose si naturelle, que nous nous racontions d'un ton méprisant les divers épisodes de notre pénible campagne, dont nous avions manqué être les victimes, comme des jeux d'enfants qui ne devaient plus rester dans notre mémoire. Les vivres, qui nous avaient parfois fait défaut, nous paraissaient d'une nécessité si peu absolue, que nous osions vanter la chair huileuse des pingoins et les membres fétides des vautours tués et dévorés aux Malouines. Il y avait là, pour nos besoins du lendemain, du pain délicieux, des viandes succulentes, et les longues privations centuplaient pour nous les jouissances qui nous attendaient.

Aussi le jour nous surprit-il dans ces douces causeries d'amis ayant porté la peine ensemble, ayant entendu côte à côte les hurlements de la tempête, ayant visité, sans se quitter un seul instant, tous les pays du monde. Croyez-moi, la joie de l'arrivée serait beaucoup moins grande si la route avait été belle, si le ciel s'était toujours montré d'azur.

Cependant les hauts remparts et les flèches des églises commencèrent à se dorer, les jalousies des maisons s'ouvrirent les unes après les autres, comme si on eût voulu nous voir plus à l'aise, et les bateaux se détachèrent de la plage pour nous apporter des fruits, des légumes, et surtout du pain, dont nous étions privés depuis plus de six mois. La gloutonnerie vainquit la prudence; dix à douze matelots faillirent périr à ce premier repas, et si le docteur n'y avait mis bon ordre par une sévérité à laquelle nous fûmes forcés de nous soumettre, il serait encore arrivé de grands malheurs à bord, tant le pain chaud qu'on nous apportait nous parut délicieux, tant nous mîmes de voracité à nous en rassasier.

Le soleil était sur l'horizon depuis une heure au plus, et déjà la ville cessait de nous occuper. L'inconstance des hommes se reflète sans doute de celle de l'élément qui le porte. Dès que le matelot est embarqué, il jure, il fait rage contre l'état qu'il a embrassé, et à peine est-il dans le port qu'il redemande à haute voix, avec jurons, les tempêtes contre lesquelles il aime tant à mesurer ses forces.

Pauvres de nous! la campagne qui entoure Monte-Video est si triste, si égale, si plane, si aride, que sans les silhouettes des édifices de la ville, et cinq ou six arbres au plus, à de grandes distances les uns des autres, les navires auraient bien de la peine à voir, dans une clarté douteuse, où commence la terre, où finit la mer. Cela est triste à voir, combien cela doit être triste à parcourir, alors surtout que le soleil pèse sur vous ou que le redoutable pampero mugit à travers les broussailles, tourmente et fatigue l'espace de mille tourbillons de poussière!

— Décidément, disaient quelques matelots, mieux vaut encore notre mer querelleuse, qui nous permet d'avancer, que cette mer de sable où, pour faire quatre pas en avant, il faut toujours en faire au moins un en arrière.

Dans un espace de plus de six lieues de diamètre, les terres qui entourent Monte-Video sont si régulièrement ondulées, qu'on dirait que la mer les a quittées depuis peu de siècles, et elles sont en même temps si basses, qu'on croirait qu'elle va les ressaisir à sa première irritation.

Si nous n'avions été forcés par notre devoir, nous serions restés à bord de *la Physicienne* (c'est ainsi que nous avions baptisé notre nouveau navire); mais Lamarche, qui avait été envoyé à terre pour saluer le brave général Letor, nous rapporta tant et de si intéressantes nouvelles d'Europe, que nous n'eûmes point de repos, et que chacun de nous fit ses préparatifs pour aller à la curée qui nous était offerte.

Nous attendions dans une immense salle que le consul français vint nous prendre pour nous présenter au gouverneur, quand entra, le front haut, la démarche fière, le regard altier, un personnage sur lequel nos yeux se portèrent avec le plus vif intérêt.

— C'est un Français, dis-je à Lamarche assez bas pour être entendu à quelques pas.

— Qu'est-ce qui vous le fait supposer? répondit l'inconnu en s'avançant vers moi d'un pas noble et grave.

— Je supposais, alors, monsieur, ce dont je suis certain maintenant.

— Vous n'avez pas répondu à ma première question.

— C'est que vous devez être habitué à entendre ce que je voulais dire.

— Le malheur gravé sur le front, n'est-ce pas?

— Oui, le malheur et la dignité.

— Vous paraissez avoir beaucoup souffert aussi, vous?

— Un voyage autour du monde, un naufrage, les angoisses de la faim, la perte de notre corvette; mais nous voici presque arrivés au terme de nos fatigues.

— J'ai été plus rudement frappé que vous, messieurs, et sans avoir tant couru, mon corps a plus souffert. Les tortures morales écrasent vite : c'est la lame qui use le fourreau. L'exil, messieurs, est un tourment de toutes les heures.

— Vous êtes donc un exilé?

— Je suis le général Brayer.

— Et moi, l'ami de votre fils, m'écriai-je en lui serrant la main.

Après nos troubles politiques, les braves généraux Brayer et Fraissinet se virent obligés de quitter leur patrie, et ce fut à Monte-Video qu'ils se retirèrent pour échapper à un jugement dont ils avaient quelque raison de redouter les suites.

L'époque était féconde en holocaustes.

Le général Brayer nous donna des nouvelles récentes de la France; il nous apprit l'assassinat du duc de Berri, tué le jour même de notre naufrage sur les Malouines, et il nous fit part des espérances qu'il nour-

rissait de revoir bientôt sa patrie, où, en effet, il ne tarda pas à rentrer.

Le général Letor nous reçut avec une bienveillance toute particulière ; nous lui demandâmes sa protection pour les gens de l'équipage de *la Paz*, que nous avions été forcés de ramener au Paraguay, et toutes promesses nous furent faites par lui pour le prochain approvisionnement de notre navire.

La ville de Monte-Video est petite, mais propre, aérée, coquette. Toutes ses rues sont tirées au cordeau et courent nord et sud et est et ouest. Des balcons élégants embellissent presque toutes les maisons, et nous trouvons dans celles où nous sommes accueillis cette politesse cérémonieuse qui ressemble un peu à l'étiquette, mais qui n'est une sorte d'apparat que pour ceux qui sont étrangers aux mœurs un peu fières de la nation espagnole.

Au surplus, certains usages de la mère-patrie se gardent ici avec un respect qu'on dirait de la tendresse plutôt que de l'habitude. La sieste s'y fait avec une ponctualité des plus régulières, et le costume espagnol n'y subit aucune modification, pas même celles que la différence du climat aurait pu nécessiter.

J'ai hâte d'ajouter que tout ce que la belle Andalouse a de magie dans le maintien, d'effronterie dans le regard, de suave désinvolture dans la démarche, de dangereuses perfidies dans le sourire, se trouve ici chez les jeunes femmes avec un luxe de raffinement auquel doivent succomber tous les étrangers. Jugez de ce que durent éprouver de pauvres naufragés qui depuis sept mois au moins n'avaient pas vu figure humaine !

Monte-Video est encore pour nous une relâche sur



... On dirait qu'elles ne vont à l'église que pour tenter la sainteté des élus. (Page 364.)

laquelle nos souvenirs se reposeront avec le plus de bonheur. Si les églises de cette demi-capitale n'ont pas le luxe et la majesté de celles d'Espagne, je puis vous assurer que les fidèles qui les fréquentent se distinguent dans la manière vraiment merveilleuse dont ils savent tuer les heures de calme et de recueillement qui leur sont imposées. Nulle part au monde mains plus petites, plus élégantes, plus déliées, n'agitèrent plus gracieux éventails ; ce sont des passes en avant, en profil, donnant de l'air à la gorge, à la joue ; ce sont des voltiges sans cesse renouvelées, proposant ou acceptant un rendez-vous du dévot amant caché derrière un pilier gothique, et venu là pour adorer un autre dieu que celui qui pare le maître-autel. A peine (et ceci sans exagération aucune) entend-on la voix glapissante du prêtre qui psalmodie une oraison, tant le bruissement de l'ivoire contre l'ivoire, de l'ébène contre l'ébène réveille les échos assoupis sous la voûte sainte. Si l'on était médisant, on dirait que les jeunes femmes de Monte-Video ne vont à l'église que pour tenter la sainteté des élus, bien sûres qu'elles sont de la faiblesse des pauvres mortels.

Monte-Video appartient aux Portugais, et il est pourtant vrai de dire que c'est une ville espagnole, car tout s'y est imprégné de ce peuple, mœurs, costumes et langages.

S'il y a ici moins de bigotisme qu'en Espagne, c'est qu'on y rencontre aussi beaucoup moins de prêtres, de moines, de capucins, toute proportion gardée d'ailleurs. Les processions, les cérémonies religieuses, les dévotes mascarades y ont lieu avec moins de luxe, et j'ai trouvé que le respect du peuple pour tout habit ecclésiastique n'avait point ce caractère d'idiotisme et de servilité qu'on remarque chez les citoyens de la mère-patrie. C'est qu'il y a loin de là-bas ici ; c'est que lorsque le pampéro souffle dans la rivière, les navires courent grand risque de sombrer ou d'être vomis en débris sur la plage ; c'est qu'aussi le pays dont nous parlons est sans cesse agité par des commotions politiques, et que le calme va mieux aux hommes de paix et de quiétude que les tourmentes auxquelles ils sont souvent forcés de prendre part malgré eux-mêmes. Le commerce est nul à Monte-Video, les arts et les sciences n'y comptent guère de fervents apôtres : sous ce rapport, le Brésil est parfaitement représenté aux bords de la Plata.

Sur les deux rives de cet immense fleuve, presque

aussi large que nos rivières sont longues, ont été bâties, à peu près en face l'une de l'autre, deux villes rivales qui peuvent bien se donner la main comme de bonnes voisines, mais qui gardent entre elles une rancune, une jalousie dont il faut que tôt ou tard la plus faible soit écrasée. Buénos-Ayres est beaucoup plus grande que Monte-Video : jumelles espagnoles, la première n'a pas changé de maitre, la seconde est maintenant sous la domination portugo-brésilienne, et de là cette colère méprisante des enfants ibériens, qui veulent bien se déchirer entre eux par des guerres intestines, mais qui ne comprennent pas la domination étrangère. En cela encore l'Espagne se reflète bien plus à Buénos-Ayres qu'à Monte-Video.

La ville est protégée du côté de la rivière par des remparts assez solides, deux fortins et ce qu'on nomme la citadelle. Du côté de terre elle est beaucoup moins bien défendue, et il ne faudrait pas de grands efforts stratégiques pour s'en emparer. Hélas! on garde de pareilles conquêtes par vanité, comme un vieux vêtement dans une armoire; mais de quelle utilité peuvent-elles être aux vainqueurs?

Je crois, moi, que le roi d'Espagne s'est enrichi de cette perte, et qu'il a pu sans regrets compter une ville de moins sur le sol américain. Le soleil se couche maintenant sur ses Etats.

Peu de temps avant notre arrivée à Monte-Video, il s'était passé dans la ville même un fait assez dramatique, consacré aujourd'hui par un tableau admirablement peint, dû à la palette d'un des meilleurs vitriers du pays, et décorant une petite auberge de la rue San-Salvador.

Trois jaguars voyageant de compagnie arrivèrent pendant la nuit aux portes ouvertes de la cité, et les franchirent sans que les sentinelles criassent Qui vive! et leur demandassent leurs passe-ports; loin de là, elles se barricadèrent dans leurs corps de garde et ne donnèrent l'alerte que lorsque les trois importuns visiteurs se furent élancés au centre de la ville assoupie.



... Par un cri retentissant il appelle à lui l'attention du jaguar. (Page 366.)

Ils erraient çà et là, cherchant pâture, quand aux premiers cris furent réveillées quelques personnes en appelant d'autres au secours. Parmi celles-ci se trouvait un intrépide Gaoucho, qui se mit sur-le-champ à la tête de la foule armée de fourches, de bâtons, de broches et de piques, et se dirigea vers le lieu où il supposait que s'étaient réfugiées les bêtes féroces. Dans les rues étroites, le cheval et le lacet étaient devenus inutiles; mais le brave indigène, habitué à ne pas fuir en présence de tels adversaires, demande un fusil, qu'on s'empresse de lui donner, et le voilà, en avant de tous, appelant à grands cris les redoutables tigres.

La terreur était partout grandie encore par les exagérations de la multitude enfermée dans les demeures; les uns avaient vu passer une demi-douzaine de tigres traînant dans leur gueule des lambeaux de cadavres ensanglantés; d'autres en avaient compté une vingtaine grimpant le long des murs : c'était une éruption générale, une attaque méditée par ces maitres du désert pour s'emparer de la ville; c'était une punition infligée aux Gaouchos, qui leur font une guerre de chaque jour. Aussi ces mille imprécations volaient-elles déjà de bouche en bouche contre ces impies vainqueurs de bêtes féroces, coupables d'avoir occasionné de si terribles représailles. Il ne s'agissait de rien moins que de les lapider, de les brûler vifs... et pendant ce temps, le brave Gaoucho, agile comme le cerf, intrépide comme le lion, demandait de tous côtés où était le péril. Deux des jaguars avaient pénétré dans la citadelle et s'étaient élancés dans la campagne par un rempart peu élevé, tandis que le troisième, traqué de passage en passage, cherchait une victime assurée. Le Gaoucho arrive. A son aspect, les plus courageux des habitants armés ouvrent leurs rangs avec empressement; les plus timides reprennent courage... Voilà le tigre et son ennemi en présence. Tous deux se regardent d'une prunelle ardente, tous deux prêts à s'attaquer, à se défendre comme deux adversaires qui se sont longtemps cherchés. Le tigre, furieux et rusé, s'accroupit; le Gaoucho marche vers lui un genou à terre, il appuie son arme sur l'épaule, il va faire feu... une porte s'ouvre, la bête féroce s'élance, et déjà sous ses ongles de fer une femme, une mère, a le sein déchiré. Elle venait de se réveiller, portant son enfant dans ses bras; elle veut fuir, d'un bond elle est saisie, et, se livrant seule en pâture à la bête furieuse, elle avait précipité son enfant derrière son lit...

L'effroi était dans toutes les âmes, mais le Gaoucho s'était élancé aussi comme un dard ; il se place terrible et haletant sur la porte même de la maison, et par un cri retentissant il appelle à lui l'attention du jaguar, dont la gueule béante allait ouvrir une poitrine. La bête, surprise, s'arrête, elle rauque sourdement, elle s'indigne qu'on ose l'attaquer, elle ride la peau de ses lèvres rudes et poilues, elle étale à l'air ses dents aiguës et tranchantes, et le Gaoucho, calme alors, ose détacher du fusil sa main droite pour faire signe à la foule effrayée que l'ennemi lui appartient. La femme, presque morte et dont le sang coulait par cinq ou six plaies, dit enfin au Gaoucho d'une voix presque éteinte :

— Tuez-moi, tuez-moi, mais sauvez mon enfant.

— Ne bougez pas ! répond le Gaoucho.

Et se levant pour présenter plus de surface à la faim de la bête irritée, il se tient prêt ; le tigre se précipite et tombe frappé dans son vol...

— Mort ! crie le Gaoucho, mort le *picaro !* il ne déchirera plus personne. Qu'on secoure la mère...

Il s'en alla tranquillement sans presque faire attention aux bénédictions de la foule qui l'avait accompagné, sans même vouloir garder la peau de sa victime. Qu'en aurait-il fait? elle ne portait pas écrit sur son cou que le tigre avait été tué dans la ville au moment où il allait dévorer une femme, et l'intrépide Gaoucho ne livrait au marché que ceux qu'il avait vaincus à l'aide de son lacet, car eux, du moins, ne montraient de blessures que celles faites sous le ventre par le poignard :

Je vis un jour cet homme dans un café où il prenait un verre d'eau sucrée. Il était petit, maigre ; mais il avait dans le regard une telle vivacité, son geste était si rapide, sa parole si brève, qu'il devenait impossible à tout observateur attentif de douter de l'énergie de cette charpente osseuse. Il me raconta les mille dangers de sa vie agitée avec un choix d'expressions si pittoresques, qu'il était aisé de se convaincre que son langage il l'avait puisé dans les luttes fréquentes qu'il avait eues à soutenir. C'était de la sauvagerie, mais une sauvagerie empreinte de grandeur et de magnanimité ; c'était la peinture fidèle des passions, c'était le portrait de l'âme.

Le départ pour la chasse, l'âpre solitude du terrain à parcourir, l'ardeur et l'obéissance du coursier dompté, le premier cri de la bête féroce qu'on va combattre, l'espérance de la victoire, le duel et ses vicissitudes, le triomphe et ses joies, tout était décrit avec un calme énergique qui vous remuait jusqu'au fond des entrailles,

— Mais, lui dis-je enfin quand il eut achevé sa trop brève narration, vous avez eu peur pourtant lorsque pour la première fois vous vous êtes trouvé en présence du tigre?

— C'est vrai, j'ai eu peur de le manquer.

— Etiez-vous seul?

— Seul.

— Votre père chassait-il aussi le tigre?

— Mon père n'a pas eu de rivaux dans cet amusement.

— Est-ce un amusement pour vous?

— Non, mais un besoin. On est né chasseur de tigres comme on est né marchand de briques; nous avons une tâche à remplir, tant mieux pour celui d'entre nous qui s'en acquitte avec le plus de bonheur ou d'adresse.

— Jouissez-vous d'une grande réputation parmi vos camarades?

— Il ne m'appartient pas sans doute de parler de moi d'une façon très-avantageuse, mais je suis sûr que si vous questionniez qui que ce soit dans la ville, on vous dirait de Luis Cabrera ce que je n'ose pas vous dire, moi.

— L'on m'a raconté votre admirable conduite lorsque trois jaguars sont entrés ici ; il paraît que vous êtes aussi exercé au fusil qu'au lacet?

— Oh ! je ne pouvais pas manquer le tigre, la femme allait mourir ; il est des occasions où le cœur vise mieux que l'œil,

— Savez-vous bien que ces paroles sont sublimes ?

— Je ne m'en doutais pas, mais elles sont vraies : je suis sûr que j'ai frappé la bête à l'endroit précis où j'ai visé. Pauvre femme !

— L'avez-vous revue ?

— Elle m'a cherché, et il a bien fallu subir ses remerciements et sa reconnaissance. Les ongles avaient profondément pénétré, le sang coulait en abondance, deux secondes de plus, et c'en était fait.

— Ami, je vous vénère et vous admire à l'égal d'un boulanger du Cap-de-Bonne-Espérance, qui, comme vous, est noble, humain, intrépide, et qui chasse les lions ainsi que vous chassez les tigres.

— Il est bien heureux ! On dit que les lions de là-bas sont autrement redoutables que nos jaguars. Je voudrais bien en essayer.

— Vous seriez vaincu si vous n'aviez que votre lacet.

— Bah ! bah ! nul n'en connaît la puissance s'il ne sait le lancer. Nulle vigueur ne peut résister aux nœuds qui vous emprisonnent et au rapide mouvement qui suit la capture. Les masses seules sont inattaquables avec notre arme, et le rhinocéros, l'hippopotame et l'éléphant sont les seuls quadrupèdes en présence desquels je consentisse à refuser le combat. Nos lions d'Amérique sont des biches que nous dédaignons, tandis que le jaguar est parfois, je vous l'atteste, un morceau fort dur à digérer. Le tigre du Bengale n'a pas des mouvements plus rapides, et, une chose qui vous surprendra fort et que je puis cependant vous garantir, c'est que lorsqu'il est en l'air, lancé de toute l'élasticité de ses membres, le jaguar change de route et parvient, par ce mécanisme que vous n'expliquerez point, à éviter le lacet fatal. Un des derniers tigres que j'ai vaincus s'était posé presque ventre à terre sur le sol, mais sa tête et ses pattes de devant s'appuyaient sur une grosse pierre lisse; j'étais à dix pas de lui, faisant tournoyer mon arme; je cabre mon cheval, la bête furieuse s'élance visiblement à ma droite, et c'est à gauche de ma monture qu'elle passe. Son mouvement avait été si rapide, il le porta si loin et il l'étourdit tellement, que j'eus le temps de ressaisir mon lacet. Or, monsieur, je n'ai jamais manqué deux fois de suite mon adversaire. Je crois que c'est le plus gros jaguar qu'on ait tué dans le Paraguay.

— Votre père vous a-t-il donné des leçons?

— Oui, ici, dans un enclos, pour me montrer comment on devait manœuvrer ; mais dans le désert, personne ne m'accompagne et ne m'a jamais accompagné. Ces choses, voyez-vous, ne s'apprennent pas ; il faut avoir du sang rouge et chaud dans les veines, un bon chèval entre les jambes, un cœur qui ne batte pas trop vite et du calme. On a beau pourtant se bien cuirasser contre la peur au moment du départ, on n'est pas toujours maître de se modérer, et le vrai courage ne vient souvent qu'au moment du péril.

— Avez-vous tué le premier jaguar que vous avez chassé ?

— Jamais je n'en ai pris un plus adroitement ; il

est vrai de dire aussi que mon père m'avait donné son cheval favori, et que nulle bête au monde n'a plus d'intelligence que cet ami, ce compagnon de toutes mes courses. On m'offrirait trois mille piastres de Bep, que je ne le donnerais pas.

— Votre cheval s'appelle Bep?

— Oui, nous ne leur donnons qu'un nom d'une syllabe, afin que le commandement leur arrive plus vite et qu'ils ne puissent se méprendre sur nos ordres.

— Tout ce que vous dites est merveilleux.

— Tout ce que je vous dis est la chose du monde la plus simple et la plus naturelle. Si vous aviez des tigres aux environs de Paris, on y chasserait les tigres.

— Oui, si nous avions des Gaouchos.

L'homme dont je parle n'a jamais bu de vin, jamais d'eau-de-vie ou de rhum, jamais de liqueurs; il ne mange jamais que des viandes rôties, des légumes bouillis; mais il m'a assuré qu'il lui serait impossible de vivre une heure dans la journée sans avoir une cigarette à la bouche. Il fume aussi parfois quand il combat le jaguar, et vous fumez, vous, messieurs (je ne dis pas nous), quand vous allez à la chasse au lapin : vous voyez qu'il n'y a pas tant de différence qu'on le dit entre un Européen et un Gaoucho.

LXXIII

BRÉSIL

Le Gaoucho.

Il est petit, trapu, maigre, osseux, anguleux; on dirait un homme inachevé, et c'est pourtant le plus complet des hommes. Si vous l'étudiez, vous ne tardez pas à vous apercevoir que tout est vigueur, résolution, intrépidité, intelligence chez lui.

Il parle peu et par monosyllabes; mais son langage est tout dans ses yeux. Là est sa parole, à lui, là est sa puissance.

Le Gaoucho étonne du premier abord, et l'on se dit : « Voilà une charpente qui s'écroule, qui va tomber. »

Le Gaoucho marche, et vous trouvez la force et la vie où vous n'avez aperçu que la faiblesse et la mort.

Il faut regarder parler un Gaoucho et non l'entendre pour le juger; il faut surtout le regarder quand il vous dit certaines choses relatives à ses déserts, à ses plaines, à ses forêts, aux terribles ennemis qu'il a l'habitude de combattre.

Le Gaoucho alors n'est pas seulement un homme comme vous et moi, c'est un maître, un dominateur; il a dix coudées au-dessus des têtes communes, et il plane sur nous comme l'aigle sur l'espace.

Quand le Gaoucho est calme, c'est le lion qui s'est repu, c'est la cataracte que l'hiver a arrêtée dans sa chute. Mais que sa faim se réveille, mais que le soleil brise la glace... oh! alors le désert est envahi, et comme tout fuit et tremble devant la cataracte ou le lion, tout tremble aussi devant le Gaoucho.

Le Gaoucho touche au Patagon par le climat, par les mœurs et par l'audace, et pourtant il en est l'antipode par la forme; car celui-ci est grand, taillé en athlète, imposant, parleur; celui-ci semble vouloir animer les solitudes qu'il traverse; l'autre, au contraire, se met en harmonie avec elles et ne daigne répondre qu'au rauquement du jaguar ou à la voix de la tempête; mais alors c'est le jaguar lui-même qui a peur, et non le Gaoucho, car le Gaoucho a auprès de lui deux amis formidables, avec lesquels il ne redoute aucune puissance au monde, deux amis qui ne le quittent jamais dès qu'il part pour des terres inconnues aux autres hommes : son cheval, son lacet.

Le cheval du Gaoucho est petit et maigre aussi; mais, comme son maître, il est tout nerfs, tout vigueur, et ses regards jettent des flammes, ainsi que ses naseaux.

Le coursier du Gaoucho s'imprègne de la nature de celui qui l'a dompté; il obéit en esclave à son éperon, à sa main, à sa parole, car il se rappelle son dernier jour de liberté et ses vains efforts pour la reconquérir. Rien ne tue le courage comme une défaite.

Le cheval du Gaoucho n'est pourtant pas un de ces esclaves dociles, abrutis, qui se courbent et se taisent quand on leur ordonne de se taire ou de se courber, un de ces êtres privés de vouloir par l'habitude de la servitude et des chaînes, prêts à tout et principalement à la bassesse, à la turpitude.

Non.

Le cheval qui porte le Gaoucho est l'ami surtout de celui qu'il porte. Ce sont deux forces au lieu d'une, c'est une seule volonté au lieu de deux. Que le Gaoucho, en présence du jaguar, l'aiguillonne de l'éperon ou de la voix, le coursier ne fuit pas, car il devine, il comprend, il sait que sa honte serait celle de son maître, et si son maître et son ami succombe dans la lutte, il succombera avec lui, il mourra auprès de lui.

On ne parle jamais du Gaoucho sans parler de son cheval : plus il a eu de peine à le soumettre, plus il l'estime, plus il l'aime et le caresse. Le Gaoucho répudierait celui qui se serait soumis sans résistance. On peut avoir été vaincu par le Gaoucho sans être avili; l'ardeur de l'attaque et de la défense prouve deux courages. Ne voyagez pas avec un lâche : celui-ci ne prendra jamais rien de vous, et vous, vous pouvez parfois, sans le vouloir, prendre quelque chose de lui. Rien n'est contagieux comme les maladies de l'âme, et la peur est la plus communicative de toutes.

On m'avait souvent parlé des Gaouchos en Europe et dans mes voyages; on m'en avait beaucoup parlé surtout au Brésil, lorsque j'assistai, devant le palais de Saint-Christophe, au dramatique duel d'un Pauliste avec un lancier polonais; mais je me tenais en garde contre toute exagération, et je jugeai le Gaoucho comme ces fantômes nés d'une imagination vagabonde et puérile, qui se rapetissent à mesure qu'on les approche. Lorsque, plus tard, je me suis trouvé auprès d'eux, il a bien fallu les étudier, chercher à les comprendre, et je n'étais pas homme à en laisser échapper l'occasion.

Dès le premier jour de mon arrivée à Monte-Video, je m'enquis auprès d'un cafetier s'il y avait des Gaouchos dans la ville.

— Il y en a toujours, me dit la personne à qui je m'étais adressé; ils arrivent et s'en vont.

— Que viennent-ils faire ici ?

— Vendre des peaux de jaguars.

— Elles valent ?

— Quatre ou cinq piastres.

— Qui tue ces tigres d'Amérique ?

— Les Gaouchos.

— Avec leurs fusils ?

— Avec leurs lacets et leurs couteaux.

—Et c'est pour quatre ou cinq piastres qu'ils affrontent de si grands dangers ?

— Ces dangers, monsieur, n'existent point pour eux, et fussent-ils réels, le Gaoucho irait encore à la chasse du tigre, comme vous allez, chez vous, à la chasse du lapin.

— Le Gaoucho aime donc beaucoup l'argent?

— Lui ! qu'en ferait-il? Il n'a pas de gîte à payer, pas de valets à nourrir, pas de maîtresses à acheter: il vit au désert et couche à la belle étoile ; il mange du cheval, du tigre, de l'autruche ; il boit de l'eau, et ne demande des piastres, en échange de ses peaux de jaguars, que pour remplacer sa couverture usée, ou son lacet, ou son manteau, ou la lame brisée de son poignard. Nulle vie au monde n'est pareille à la vie du Gaoucho, et si vous m'en croyez, monsieur, vous ne partirez pas d'ici sans avoir étudié ces êtres exceptionnels, qu'on ne peut cependant bien connaître qu'après les avoir suivis dans les plaines et les forêts.

— Je ne les y accompagnerai pas.

— Je ne vous le conseille pas non plus.

Le soir même de cette conversation, j'appris que dans un vaste enclos de la ville plusieurs Gaouchos avaient donné rendez-vous à un capitaine de navire chargé de porter des chevaux au cap de Bonne-Espérance, et que ces intrépides dompteurs de coursiers en avaient conduit un troupeau. Je me rendis sur-le-champ au lieu où se faisait le marché, et le capitaine acheta trente-deux bêtes magnifiques au prix de deux piastres chacune; encore le Gaoucho s'engageait-il à les transporter à bord du navire, mouillé en rade à une grande distance de la ville.



... Il est petit, trapu, maigre, osseux, anguleux. (Page 367.)

On voyait là quatre-vingt-dix ou cent chevaux pressés dans un coin, serrés les uns contre les autres dans la prévision du sort qui les attendait. Le marché venait d'être conclu, et il n'y avait plus alors qu'un choix à faire : pour cela, il fallait juger les chevaux à la course, et le Gaoucho se chargea de l'opération. Chacun de nous s'éloigna, se plaça sur une hauteur, et le Gaoucho, seul dans l'arène, poussa un cri en agitant son terrible lacet. J'avais oublié de dire qu'avant tout il était lui-même monté à cheval, et que son arme favorite était fortement bouclée à la bande de cuir qui lui servait de selle, et posée elle-même sur une couverture de laine toute bariolée et parfaitement sanglée sous le ventre du cheval. Le lacet du Gaoucho est une courroie élastique longue de 15 à 18 brasses, dont les deux extrémités sont assujetties au coursier.

Il le prend en main par le milieu à peu près, de manière à ce que ses mouvements ne soient pas gênés, et de telle sorte, que deux nœuds coulants au moins se dessinent à la partie qui flotte le plus loin. Quand le lacet est en repos, les nœuds sont naturellement fermés ; dès qu'on le fait tournoyer, l'ouverture se dessine, et on ne le lance que lorsque le mouvement de rotation la tient constamment ouverte au-dessus de la tête.

Tout cela tient du prodige, tout cela étonne, écrase; tout cela est, et tout cela semble la chose la plus simple du monde au Gaoucho.

Le reste de l'armement se compose d'un chapeau à immenses bords retenu sous le menton par un large ruban rouge ou noir, d'une pièce d'étoffe ronde ornée de dessins brodés, au milieu de laquelle on a pratiqué un trou pour le passage de la tête; d'une veste en ratine ou en velours, avec force boutons de métal; d'une culotte légère descendant jusqu'aux genoux, de deux boîtes faites à l'aide de la peau retournée de la jambe d'un cheval et laissant les doigts en liberté; l'orteil seul se cramponne à l'étrier, qui est excessivement petit, et sur chaque côté extérieur de ces bottes si bizarres est pratiquée une gaîne solide dans la-

quelle repose avant et après le combat un poignard admirablement trempé.

Ainsi bâti, ainsi accoutré, le Gaoucho est le maître du monde. Les curieux et les assistants qui m'entouraient ne témoignaient presque point de surprise, tant l'habitude émousse les sentiments.

Moi, j'étais dans l'enthousiasme, rien qu'aux préparatifs de la lutte facile qui allait s'engager.

J'avais vu le Gaoucho à terre; on l'eût dit fatigué, endormi; mais dès qu'il se fut élancé sur son cheval, qui est, si j'ose m'exprimer ainsi, son élément, il me parut ranimé comme sous la pile de Volta, et ses muscles tremblaient moins de plaisir que d'impatience. Je compris dès lors que ce n'était pas un enclos qu'il fallait à de pareils hommes, et je trouvai l'immensité des déserts trop rétrécie au gré de leur courage.

Sitôt que le vaste enclos fut libre, le Gaoucho poussa un grand cri, suivi d'un sifflet aigu, et son coursier hennit, et ses oreilles se dressèrent, et ses jarrets nerveux frappèrent le sol à coups précipités; quant aux autres, ils s'élancèrent tous en même temps au galop et firent mille évolutions diverses, tandis que le redoutable lacet tournoyant en l'air attendait une victime.

— Lequel voulez-vous? criait le Gaoucho au capitaine de navire.

— Le gris pommelé.

— Celui qui se cache au milieu des autres? C'est bien lui, n'est-ce pas?

— Oui.

— Le voilà.

Le lacet était lancé, et le gris pommelé, qui baissait la tête, se sentait arrêté dans son élan.

Les autres chevaux sauvages poursuivaient leur course; lui seul, serré par le nœud fatal, tentait de



... Ses naseaux s'enflent, ses yeux s'animent. (Page 371.)

vains efforts pour les suivre, car le coursier du Gaoucho, qui savait son métier, et qui avait été docile à un nouveau signal de son maître, résistait de toute sa puissance et neutralisait par son instinct et par sa volonté les mouvements du captif.

Mais ce n'était pas tout : le cheval acquis pouvait lutter encore, il fallait le jeter à terre et l'enchaîner à tout jamais. Ainsi fit le Gaoucho. Il était à pied alors et tenait dans la main une corde de trois brasses à trois brasses et demie, aux extrémités de laquelle se trouvaient deux lourdes boules en fer; il les fit tournoyer sur sa tête, comme il l'avait fait du lacet, poussa un nouveau cri propre à effrayer son prisonnier à demi libre encore; celui-ci se précipita, et au milieu de son élan, que le cheval du Gaoucho n'empêcha pas cette fois, la corde et les deux boules lancées entre ses jarrets l'abattirent, sans qu'il lui fût possible de se relever.

La vente dura une heure à peu près, et pendant tout ce temps le Gaoucho lança trente-quatre fois le lacet et ne manqua qu'une seule fois le cheval visé; quant aux boules, elles firent exactement leur office, et dès qu'elles tournoyaient, c'en était fait de celui contre lequel elles venaient s'entortiller.

Le boa ne serre pas plus solidement la proie qu'il vient d'atteindre. On m'avait dit, et j'avais lu sans y ajouter foi, que lors des premières conquêtes des Espagnols en Amérique, il arrivait souvent qu'une sentinelle postée sur les bastions de terre qui protégeaient le camp retranché, voyant venir auprès d'elle un Gaoucho sans arme à feu, se dressait pour admirer la rapidité de ses mouvements; mais celui-ci, arrivé près d'elle, lançait la fatale courroie et enlevait le soldat, surpris au milieu de son extase. Aujourd'hui je crois à la vérité du récit, et je regarde le Gaoucho armé de son lacet comme infiniment plus à redouter que le plus habile tireur armé de son fusil. Dans le vaste enclos où s'était faite la vente des chevaux sauvages, il arriva deux fois que le coursier abattu se cassa une jambe dans sa chute; le Gaoucho alors s'approcha de lui, posa attentivement sa main gauche sur le poitrail de la victime, tira son poignard de la gaine, en frappa l'animal, qui mourut deux minutes après. Un cheval coûte ici deux ou trois piastres; il en coûte quatre ou cinq pour en louer un pendant toute une journée, parce qu'avec lui on est tenu de vous fournir de selle, de bride et d'éperons. Au surplus, ne montez les chevaux du pays que si vous êtes un habile écuyer; ils ont encore trop de leur vieille liberté dans leur récent esclavage pour ne pas

en essayer de temps à autre aux dépens de celui qui leur fait sentir le frein et l'aiguillon.

Sont-ils indigènes ou datent-ils des premières conquêtes des Espagnols? La question est diversement jugée par les voyageurs.

Toutefois, il me semble difficile de supposer que leur propagation ait été si rapide, puisqu'on trouve dans les pampas qui entourent Monte-Video et Buénos-Ayres des myriades de ces animaux sauvages, et que la Patagonie n'est peut-être pas moins riche sous ce rapport que les bords du Rio-de-la-Plata et les solitudes du Paraguay.

D'un autre côté, l'effroi que les Indiens éprouvaient à l'aspect des coursiers amenés par les armées de Cortez et de Pizarre plaiderait l'opinion contraire; car, pourquoi, du sud de l'Amérique, quelques-uns de ces quadrupèdes ne se seraient-ils pas élancés vers l'équateur et même vers le nord? C'est d'ailleurs une de ces questions de peu d'importance, dont la solution peut rester douteuse sans que l'histoire morale des peuples y perde quelque chose.

Mais quittons ces jeux d'enfant du Gaoucho et suivons-le, là-bas, près du cimetière de Monte-Video, assez près du rivage, où l'attendent d'autres distractions, où il va se livrer à d'autres délassements.

Chez lui, le calme c'est la mort; la vie qu'il s'est faite le déborde, il faut qu'il s'agite avec violence pour que le désœuvrement n'attiédisse pas ses forces, et lorsqu'il repose, ses ennemis reposent aussi. Voici donc cinq ou six de ces hommes extraordinaires, assis d'abord sur le tertre qui borde la route sablonneuse, et agitant diverses questions tandis que leurs chevaux paissent le gazon dans le pré voisin. Il s'agit de paris, d'enjeux; ce soir ce seront des piastres, une autre fois ce seront des quadruples; la partie sera modérée si les courses ne le sont pas. Il paraît que toute émulation sommeille aujourd'hui dans leur âme ou qu'ils ont envie de succomber au sommeil. N'importe, le Gaoucho ne restera pas longtemps dans cet état anormal, et peut-être qu'à la lutte qui se prépare il se réveillera avec toute son énergie.

Un tuyau de faïence est posé à terre sur un caillou horizontal; ce tuyau, de dix pouces de grosseur, porte douze piastres, car chacun des jouteurs en a mis deux; puis ils se séparent et jouent à la plus courte paille, qui est le jeu universel, à qui commencera la course; cela fait, chaque homme appelle d'un cri et d'un coup de sifflet son coursier, et celui-ci dresse l'oreille, bondit, et vient se frotter amicalement à son maître.

Les cavaliers sont en place; ils s'éloignent, ils s'échelonnent, et le premier s'élance. Le cheval n'a point de selle, l'homme se cramponne de ses jarrets aux flancs du quadrupède, qu'il dirige de la voix seule ou plutôt de la parole. Ils passent au grand galop à côté du tuyau, et le cavalier, se courbant jusqu'à terre, doit enlever un certain nombre de piastres sans renverser le bois ou le tuyau de faïence sur lequel elles reposaient; le petit instrument tombe, l'argent est remis en place, et c'est au second cavalier à commencer la course.

Ceci, c'est pour se mettre en train, pour prendre élan, pour se dégourdir.

Après ces jeux tout bénins, qui pourtant auraient offert quelque danger, même à nos écuyers les plus habiles, les Gaouchos, emportés par leur colère contre un jeune lutteur de dix-neuf ans à peine qui avait enlevé presque toutes les piastres, lui proposèrent le jeu des boules, que celui-ci accepta avec une insolence toute martiale; ses rivaux vaincus lui gardaient visiblement rancune, lui lançaient des regards de colère, et semblaient attribuer son succès au hasard plutôt qu'à l'adresse; mais le jeune Antonio sifflotait et se préparait tranquillement à une nouvelle victoire.

Ici la lutte offre les plus grands dangers, non pas qu'on y perde la vie, mais il y a presque toujours quelques membres fracturés, et l'on comprend que de pareils exercices ne doivent être inventés que pour des hommes de fer. Ce ne furent plus des piastres qu'on mit au jeu, mais bien des quadruples, et l'on voyait cependant que c'était moins l'appât du gain qui excitait la fougue des combattants que le besoin du triomphe.

La coalition contre le jeune homme était flagrante; tous les lutteurs se donnèrent la main avant de monter sur leurs coursiers, et nul ne la présenta à Antonio, qui, du reste, ne se montra guère sensible à cette impolitesse, qu'il savait bien être de la rancune.

Le terrain sur lequel la course allait s'exécuter est un peu sablonneux, uni, droit, resserré. Un homme, placé à moitié chemin au bord de la route, attend le passage du coursier en agitant le lacet à boules au-dessus de sa tête.

Sitôt que le cheval, emporté de toute la rapidité de ses jarrets, passe auprès de lui, le lacet est lancé, le coursier s'abat, et l'adresse du cavalier consiste à tomber debout, à cinq, dix ou quinze pas de là, sans toucher à terre de ses mains ou de ses genoux. Celui que le choc et la chute portent le moins loin est proclamé vainqueur, et ici, comme au premier exercice, ce fut encore Antonio qui gagna le pari. Tous s'exécutèrent assez gracieusement, excepté un vieux brutal, maigre et laid, qui, furieux de sa défaite, se répandit d'abord en injures, puis en menaces, et acheva par donner un soufflet au jeune homme. Celui-ci s'en appliqua à l'instant même un autre sur la joue opposée et dit à son agresseur :

— Tiens, c'est pour toi!

Puis, tirant ses deux poignards de ses jarrets :

— Je gage cet or que je viens de gagner que tu ne recommenceras pas.

— Tu es trop jeune.

— C'est que tu ne serais plus trop vieux. Quant à cet or, à ces piastres, voilà le cas que j'en fais... Et il les jeta au loin dans la plaine, où nul des lutteurs n'alla les chercher.

Les Gaouchos se retiraient, lorsque celui dont je vous ai parlé, et qui pouvait avoir de soixante à soixante-cinq ans, s'approchant de son cheval, qui s'était rudement blessé, le gourmanda, le menaça, le frappa du poing, lui tira violemment l'oreille, et enfin le perça au poitrail de son poignard aigu.

La pauvre bête tomba et expira quelques instants après.

— Veux-tu le mien, maintenant? lui dit le jeune Gaoucho.

— Tope!

— A une condition pourtant.

— Laquelle?

— C'est que tu me reprendras le soufflet que tu m'as donné.

— Je le veux bien.

Et le vieux Gaoucho appliqua de sa droite sur sa propre joue un vigoureux soufflet, après lequel les deux adversaires échangèrent une cordiale accolade. J'appris quelques jours plus tard, à Monte-Video, que le jeune Antonio Rosa, qui m'avait paru si noble, si généreux, si plein d'adresse, était déjà sorti vainqueur de trois luttes avec les jaguars; et qu'il pas-

sait pour l'un des plus habiles laceurs qu'on eût jamais vus.

Un soir que le temps était horrible et que je m'étais trouvé avec lui dans un café, il me pria de l'accompagner au désert, à une chasse au jaguar; il me fit un si magnifique tableau des dangers à courir, il me parla avec tant de calme du terrible moment où les deux adversaires sont en présence, que je me décidai... à le laisser partir tout seul.

Et maintenant, c'est à l'exercice le plus difficile et peut-être aussi le plus périlleux. Il s'agit de dompter un de ces chevaux sauvages, aux jarrets fins et nerveux, embrassant l'espace avec la rapidité de la pensée, d'autant plus rétifs au joug qu'ils ont eu de plus vastes plaines à parcourir, d'autant plus indociles à la voix de l'homme qu'ils ont souvent été réveillés aux ténébreux rauquements du jaguar.

La lutte est sanglante, terrible, ardente des deux côtés. Il s'agit de l'esclavage d'un coursier ou de la mort d'un homme: l'un et l'autre acceptent le sort qui les attend, et vous comprenez s'il y aura du courage et des efforts des deux côtés. Quand le Gaoucho a lacé et abattu un cheval loin d'un lieu propre au combat qu'il a provoqué, il le fait conduire ou porter hors de la ville, afin que le péril qu'il va courir ne menace que lui.

— Où va ce cheval lié par les pattes et par le cou? dis-je un jour à un de mes nouveaux amis de Monte-Video.

— Près des glacis.

— Est-ce qu'on va l'abattre?

— On va le dompter.

— Qui?

— Ce petit homme qui suit le chariot.

— En viendra-t-il à bout?

— C'est un Gaoucho.

— Le connaissez-vous?

— Nous le connaissons tous ici.

— Est-il renommé?

— C'est un des plus célèbres. S'il manque un jaguar une fois, il ne lui est jamais arrivé de le manquer une seconde.

— Il a l'air bien tranquille!

— Aussi l'est-il en effet, et pourtant je suis sûr que la querelle sera vive.

— A quoi jugez-vous cela?

— Ce cheval a été essayé déjà par deux Gaouchos habiles qui ont renoncé à la tâche et qui vont être témoins du combat.

— J'en serai témoin aussi, moi, car je les accompagne.

— Je ne vous quitte pas; mais tenons-nous bien à l'écart.

— A vous entendre, on dirait un taureau furieux.

— C'est plus que cela, mon cher monsieur,

— Eh bien! nous verrons.

— Alerte, alerte!

En ce moment le dur licol qui serrait à demi la tête est dénoué; les courroies qui retenaient les jambes captives sont enlevées à la fois par deux hommes qui se sauvent après l'opération, et le Gaoucho qui va lutter se tient debout, touchant le ventre de son ennemi. Celui-ci, que l'esclavage de ses jarrets avait rendu immobile, essaye encore, mais sans effort, un mouvement de liberté. Ciel! ses pieds jouent, il doute et recommence, ses naseaux s'enflent, ses yeux s'animent, il se dresse comme frappé de vertige en sentant sur son dos un poids inaccoutumé.

Il bondit pour être plus libre, et le fardeau retombe avec lui. Le fougueux coursier n'a ni selle ni couverture, le cavalier a gardé ses éperons. Point de frein à sa bouche, point de guides à la main.

Il y a un moment de calme, de réflexion; chacun des deux lutteurs s'étudie, s'observe, se mesure. Celui qui est dessus saisit la crinière flottante, celui qui est dessous cherche par de rapides chocs à secouer ce nouvel obstacle; mais cet obstacle est le bras d'un Gaoucho, et à moins qu'il ne soit brisé il ne lâchera pas prise.

Cette immobilité des deux adversaires n'est point du repos, comme je crois vous l'avoir déjà dit tout à l'heure: c'est de la rage, mais une rage qui fermente, bouillonne, sans avoir encore éclaté; c'est le silence de l'atmosphère qui précède l'ouragan, c'est le mutisme de l'air et des flots qui précède le redoutable raz de marée, c'est la chaleur lourde qui pèse sur les fronts avant que le Vésuve ou l'Etna ouvre ses fournaises bouillonnantes.

Le cheval veut être seul, le Gaoucho ne le veut pas; il a besoin d'un compagnon, il l'aura, car il l'a résolu, car il l'a promis, car il l'a juré.

Un hennissement se fait entendre, puis un cri lui répond. C'est comme un appel, un défi accepté. Le cheval se dresse verticalement, le Gaoucho ne tombera que si le cheval tombe aussi; eh bien! le cheval se roule à terre, et tandis qu'il fait un demi-tour à droite, le Gaoucho collé à lui fait un demi-tour en sens contraire et évite d'être foulé sous la masse. A ce jeu le cheval se lasse plutôt que le cavalier; aussi le devine-t-il et essaye-t-il une nouvelle manœuvre. Il est le maître de l'espace, lui; voyons si l'homme qui veut le vaincre pourra résister à ses élans. Suivez-le de bien loin; mais gare! ce n'est pas une course, c'est un dévergondage, un délire bachique: il saute, il rue, il tournoie, il s'allonge, se rapetisse, il s'élance dans un fossé, gravit une côte, se précipite de nouveau vers la base, et il roule sur le gazon ou sur les cailloux... Le Gaoucho est fait à ces violences, à ces fureurs, et n'abandonne pas la crinière, et de ses éperons aigus il déchire les flancs du coursier. Encore debout tous les deux, encore un temps de repos. La terre ne peut venir en aide au fougueux quadrupède, il s'élance dans les eaux et veut noyer son adversaire. Le Gaoucho est plus dominateur là qu'autre part... Il faut revenir sur la plage, où la lutte recommence avec une nouvelle colère, avec de nouveaux efforts, et toujours le dos du coursier reçoit le maître...

Enfin, les yeux s'abattent, les naseaux se ferment, le cœur bat moins violemment, les jarrets se taisent, la main du Gaoucho donne un dernier mouvement: le cheval, à demi vaincu, obéit pour la première fois, il part; le Gaoucho se baisse et ramasse à terre le frein qu'il y a fait déposer, il s'allonge, il le présente à la bouche, on n'ose pas lui résister: il a un compagnon, il règne au désert.

L'horizon est large, tant mieux pour le Gaoucho, qui étouffe dans un cercle trop étroit. A lui point de sentiers battus, point de routes frayées; tout ce qui impose des lois lui est odieux, et peut-être n'irait-il pas dans ses immenses solitudes si on le lui ordonnait.

Le Gaoucho et le Patagon sont les seuls hommes vraiment libres sur la terre. Deux couteaux, son manteau de ratine ou de laine, son lacet, des cigarettes, un briquet, de l'amadou, son coursier et son courage, voilà les seuls compagnons du Gaoucho qui va partir pour la chasse au jaguar, moins grand que le tigre du Bengale, mais aussi vorace et plus leste peut-être.

Quand le Gaoucho a faim, il s'élance contre un

troupeau de chevaux sauvages dont les plaines du Paraguay sont inondées. Il en lace un, l'abat, lui coupe un morceau de chair sur la cuisse, donne la liberté à la bête blessée, allume du feu, et dîne d'un succulent bifteck.

S'il a sommeil, il s'étend à terre, pose sa tête sur une pierre ou sur la carcasse blanchie d'un cheval, et dort la bride d'une main et le poignard de l'autre, à côté de son fidèle et vigilant compagnon. Sa boisson, c'est de l'eau.

Cependant le rauquement du tigre se fait entendre, et le Gaoucho, qui jusque-là avait laissé faire à son coursier, veut être maître à son tour; celui-ci devine et comprend qu'il doit obéir, que son règne est passé, et qu'il n'y a pour lui de salut que dans l'esclavage. Chacun à son tour règne et trône : dans le calme c'est le cheval, dans la tempête c'est le Gaoucho.

Au cri du tigre répond le cri prolongé de celui qui vole à sa poursuite; l'écho les guide l'un vers l'autre. Soyez tranquille, ils se sont entendus une fois, ils ne se quitteront plus désormais que l'un ou l'autre ne soit victime.

Le cri du jaguar se rapproche, et les crins du coursier sont hérissés, et les yeux perçants du Gaoucho fouillent de tous côtés.

Voyez comme il caresse les ondulations de son lacet redoutable, comme il s'étaye sur ses étriers, comme il essaye la liberté de ses bras!... Lui aussi a répondu au second appel de la bête féroce, lui aussi a voulu lui épargner la moitié du chemin et il a pris le galop.

Les voilà tous les deux face à face, à peu de distance l'un de l'autre, œil sur œil, menace contre menace, ongle contre poignard.

Le tigre s'étonne qu'on ose l'attendre; le Gaoucho s'indigne qu'on ose le combattre. Il ne dit plus rien maintenant, sinon quelques holà! hé donc!... hé! hé! tout bas à l'oreille de son cheval piétinant, qui comprend les intonations, les soupirs de son maître. Dès que dix ou quinze pas seulement séparent les deux adversaires, le Gaoucho, qui sait son métier, fait tournoyer sa fatale courroie d'une main, tandis que de l'autre il force le cheval à se dresser. Le tigre a vu le maître et le poitrail du coursier, il part comme un éclair; mais le lacet a volé à sa rencontre, et le triple nœud le serre par le cou ou par les flancs. Le cheval a fait volte-face, il s'élance alors de toute la vigueur de ses jarrets, traînant après lui la bête féroce, qui n'a ni le temps ni la force de résister, qui ne peut se débattre ni se délier. Le Gaoucho retourne la tête, suit ses mouvements, et s'il s'aperçoit que le lacet a parfaitement rempli son devoir, il descend de son cheval, s'élance sur le tigre, et lui perce le cœur d'un ou de deux coups de poignard. Ainsi finit cette lutte. Mais il arrive parfois que le tigre esquive le lacet et saute sur le poitrail du cheval. Oh! alors le combat est terrible. Armé de ses deux couteaux, le Gaoucho frappe à coups redoublés la bête furieuse, qui lâche prise et respire un moment à l'aise pour recommencer l'attaque.

Le Gaoucho ressaisit son arme favorite, caresse son cheval cruellement déchiré, et le guide de nouveau vers son ennemi.

La lutte n'est plus égale, le tigre est blessé, et le Gaoucho ne manque jamais deux fois de suite sa victime; mais il fait peu de cas d'un pareil triomphe, car dans le premier choc il a blessé le tigre sur le dos; sa peau ainsi percée n'a presque plus de prix à ses yeux, et elle atteste sa maladresse, si elle atteste son courage.

Un Gaoucho ne retourne jamais à Monte-Video sans porter avec lui deux ou trois peaux de tigre. C'est comme vous, intrépides chasseurs européens, qui vous pavanez d'orgueil après un terrible et périlleux carnage de deux féroces lapins et d'un redoutable faisan.

Lequel de vous ou du Gaoucho a le plus raison dans sa vanité?

LXXIV

BRÉSIL

Rio-Janeiro.

On n'a jamais tout dit en parlant d'un pays aussi beau, aussi merveilleusement fécond que celui dont je vous ai fait connaître la capitale se mirant dans les eaux les plus limpides du monde, et les environs, que j'ai si souvent étudiés avec tant d'amour.

Notre séjour à Rio-Janeiro avait été trop vivement coloré de ces petits incidents qui remplissent la vie, pour que nos vœux ne nous appelassent pas une seconde fois au milieu de cette population de blancs si paresseuse, au milieu de cette mesquine agglomération de noirs si actifs sous la chicotte déchirante. Et d'ailleurs, ce qui amuse et intéresse dans un voyage, ce n'est pas seulement la comparaison d'un sol à un autre, mais encore celle d'un pays avec le même pays, alors que trois années peuvent en quelque sorte vous indiquer les progrès de l'industrie, des arts et de la civilisation. Ceci n'est pas seulement une ville, ce n'est pas une île jetée au milieu des océans : ceci est un vaste empire, ceci est un continent où fleurissent de grandes cités, et l'on est bien aise de comparer les impressions premières aux impressions récentes, afin de s'assurer si l'on avait bien vu d'abord, et de rectifier les erreurs nées du dégoût qui flétrit ou de l'enthousiasme qui égare et embellit.

Rio-Janeiro a quelques maisons de plus; ses rues sont toujours droites, excepté la rue Droite, comme je vous l'ai déjà dit. Ses pauvres noirs n'ont pas changé de nature; leurs fatigues sont les mêmes, leurs tortures n'ont pas varié, ou bien les modifications qu'on y a apportées les ont rendues plus cruelles. Là encore j'aperçois des négriers de retour et des négriers en partance avec leur pavillon royal à l'artimon; là aussi, les mêmes figures de prêtres et de moines gonflés pendant mon absence, et d'autres petits moinillons, trottillant dans les rues avec leurs fraîches joues basanées, mais dures au toucher, car leur nourriture saine et abondante vient en aide à la paresse au sein de laquelle on les fait vivre. Rio-Janeiro se couronne toujours de son bel aqueduc, de son Corcovado si chevelu, de ses Orgues dans un lointain bleu, et de ses admirables plantations d'orangers qui embaument les airs sans cesse tourmentés par les myriades folâtres des plus riches papillons du monde, changeant de *praya* à toute heure, comme pour vous inviter à ne pas vous assoupir sous les larges parasols des bananiers au fruit si onctueux et si suave.

Comment! rien ne sera donc changé dans cette grande capitale qui attire à elle les navires voyageurs de l'univers!

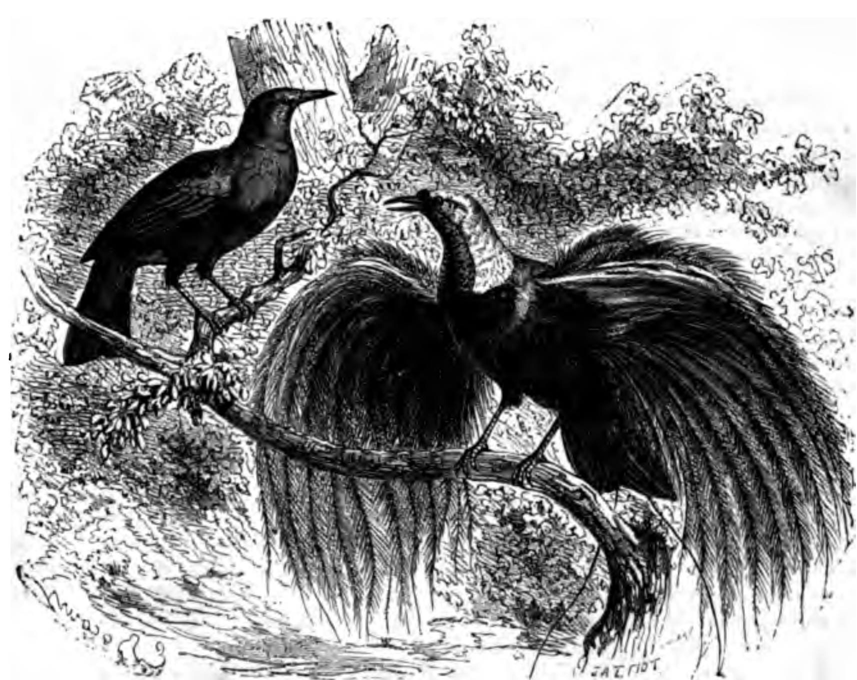
Je verrai toujours ces rues non pavées, gardant les

eaux des pluies et celles des maisons, si pauvrement assainies ! Je trouverai sur mes pas, chaque nuit, cet essaim de hideuses créatures enveloppées dans un large manteau noir, disant tout bas de loin, ou tout haut de près, des choses que je suis forcé d'entendre et que je serais honteux d'avoir comprises !



La petite Tijuka. (Page 374.)

Je passe devant la prison auprès de laquelle on fustige si rudement les esclaves dont on dit avoir à se plaindre ; puis voilà le même poteau que j'ai vu une fois ; il est un peu usé, mais le sang le nivelle et remplit le vide fait par la corde. De la croisée à barreaux où étouffent les prisonniers, descend encore une bourse dans laquelle le passant jette parfois une pièce de monnaie. Je me garde bien de me laisser aller au piége, car la sentinelle vigilante qui se promène au pied du mur décrépit est là pour veiller au départ du bienfai-



... Elle accepta un oiseau de paradis avec ses pattes. (Page 375.)

teur, et c'est peut-être la même qui un jour, il y a trois ans de cela, délesta la sébile du malheureux pour s'approprier la chétive aumône que j'y avais versée.

Combien faut-il donc de temps aux législateurs, aux princes, pour étouffer les abus, pour châtier la corruption et protéger le malheur? Hélas! les générations se chassent les unes les autres, et l'oppresseur frappe et écrase, et l'opprimé courbe le dos et tombe.

Je vous le dis, l'étude des hommes est une douleur de chaque instant, et mille fois on voudrait oublier pour ne pas avoir à haïr.

Le cœur se lasse à la torture, et je comprends que l'aspect des misères humaines rende méchant et cruel.

Voici pourtant un changement que je m'empresse de signaler pour ne pas trop enlaidir le tableau. Un institut scientifique à l'instar de celui de France fut érigé par Jean VI, il y a de cela cinq ou six ans. M. Lebreton arriva au Brésil comme directeur de cette société savante et artistique; avec lui, M. Taunay, sculpteur habile, et son frère, paysagiste du premier mérite. Ils arrivèrent à Rio sur la foi de pompeuses promesses. C'était un pays à régénérer, une nouvelle nature à traduire sur la toile; les deux artistes que je viens de nommer étaient en tout capables de donner aux Portugo-Brésiliens ce goût des arts qui fait glisser la vie si douce et si limpide, et il devait y avoir, pour celui qui avait enrichi tant de musées, ample moisson de gloire et de quadruples au sein du Brésil, que ses pinceaux ont traduit avec tant de fidélité. Hélas! je le trouvai découragé de la tiédeur portugaise, établi dans une maisonnette blanche et charmante située sur un plateau contre lequel tombaient les flots mugissants de la délicieuse cascade appelée Petite-Tijuka. Quant à son frère, dont l'arc de triomphe du Carrousel garde les précieuses compositions, il était là aussi, oublié du peuple et des grands, qui ne comprenaient pas qu'on pût traduire avec du plâtre et du marbre blanc des figures noires ou basanées.

Les bases de l'institut national avaient été bien établies, chacun les avait acceptées et voulait se montrer docile aux règlements apportés par M. Lebreton. Le vaste local dans lequel devaient se tenir les séances était prêt à notre premier passage à Rio. Eh bien! j'ai hâte d'ajouter qu'aujourd'hui tout est mort.

J'avais sauvé du naufrage quelques bagatelles apportées de pays lointains; un Espagnol nommé Cogoï, bijoutier dans la rue do Ouvidor, me pria de lui montrer surtout deux têtes de rois zélandais fort richement tatouées et d'une conservation parfaite. Je cédai à ses instances, et, le lendemain, quand j'allai les réclamer, cet impudent voleur me soutint, en présence de deux ou trois de ses commis, que je les lui avais échangées contre une douzaine de petits brillants, un beau peigne en aigues-marines, et plusieurs autres objets en filigrane. Je crus d'abord que c'était une plaisanterie à l'aide de laquelle on voulait essayer un troc; mais les coquins persistèrent hautement dans leur dire, et je vis bien dès lors que les deux têtes étaient perdues pour moi. La mienne est naturellement calme et posée; mon bras et ma main sont à l'unisson de ma tête; le cœur me battant fort de colère et d'indignation, je fis tomber sur la joue gauche du bijoutier voleur un de ces énergiques soufflets à poing fermé qu'on se rappelle bien loin dans la vie, car la mâchoire en est ébranlée et l'on garde un vide forcé entre les dents. Le voleur cria, les commis n'osèrent point bouger, mais ils sortirent, ainsi que le maître; les voisins accoururent; j'expliquai de mon mieux l'affaire aux curieux, et ceux-ci, pris à témoin du châtiment que j'avais infligé, lequel était tracé avec du sang sur le menton et les vêtements du misérable, avaient tant de respect pour maître Cogoï, qu'ils lui rirent au nez, me félicitèrent de ma vigueur et m'invitèrent à voix basse à recommencer mes exercices de pugilat. Deux hommes de la police survinrent, je demandai à être conduit chez un magistrat, et l'on me mena près de la place do Rocio, dans les appartements du colonel Caille, Roussillonnais de naissance, ancien ami de toute ma famille, actuellement à Paris.

— Je suis instruit de tout, me dit-il en me voyant entrer. Il vous faut renoncer à vos deux têtes zélandaises, mon cher Arago; elles ont été vendues hier soir par ce fripon de Cogoï à M. Young, Anglais fort riche, qui en a fait cadeau au musée, ou qui du moins les a déjà promises.

— Mais je ne les ai pas vendues, moi, et je veux les reprendre.

— Notre argent est bon, acceptez-le en échange de ces deux objets fort curieux.

— Mais Cogoï ne m'offre point d'argent.

— Le premier ministre, Thomas-Antonio Vilanova-e-Portugal, vous en donnera... J'ai ordre de vous prier d'aller le voir demain matin à son hôtel.

— J'irai.

— Apportez-lui quelques autres objets de vos voyages et vous vous en trouverez bien.

— Au Brésil, les ministres protégent donc les voleurs, puisque vous ne me parlez plus de Cogoï?

— Mon cher ami, vous l'avez frappé chez lui, sur la joue; sa mâchoire disloquée atteste votre violence, et si vous saviez combien les lois brésiliennes sont sévères pour ces sortes de délits, vous laisseriez Cogoï en repos et prendriez les pataques portugaises.

— Je verrai donc demain votre premier ministre.

Thomas-Antonio Vilanova-e-Portugal me reçut avec une extrême bonté; il accepta un ornithorhynque, un opossum, un oiseau de paradis et quelques beaux coquillages que je lui offris; puis, en prenant congé de moi, il me pria de passer le lendemain chez son secrétaire particulier.

— Son Altesse Royale Léopoldine, me dit celui-ci, désire que vous vous présentiez au château de Saint-Christophe dans la journée.

— J'aurai cette honneur.

— En attendant, monsieur, je suis chargé de vous offrir de la part de notre premier ministre un compte de reis (7,200 fr.), et vous avez la faculté de choisir dans notre musée les deux plus riches boîtes d'insectes et de papillons, que le directeur a ordre de vous livrer; de plus, Cogoï est tenu de vous donner le peigne, les diamants et les autres objets qu'il prétend avoir échangés contre vos têtes. Si ce marché d'une si singulière espèce ne vous convient pas, dites, monsieur, nous serons trop heureux de vous satisfaire comme vous le désirerez.

— Je suis trop heureux aussi, monsieur, de trouver auprès de vous assez de politesse pour me faire oublier la lâcheté d'un voleur.

— L'occasion de le châtier ne se fera pas attendre, et je vous réponds de la saisir avec empressement.

Le soir même je me rendis au château de Saint-Christophe, où l'épouse de don Pédro, sœur de Marie-Louise, me reçut avec une bienveillance extrême. Sans exagération aucune, elle était vêtue comme une vraie gitana, aux pantoufles près : une sorte de cami-

sole froncée retenait des jupes tombantes d'un côté à l'aide de quatre ou cinq grosses épingles, et ses cheveux en désordre attestaient l'absence du coiffeur ou de la camériste depuis huit jours au moins. Point de collier, point de pierres aux oreilles, pas une bague aux doigts. La camisole attestait un long usage ; la jupe était fripée et blessée en plusieurs endroits. Eh bien ! cette femme m'imposa dès les premières paroles, comme me l'avait annoncé M. Bellart, mon interlocuteur. Elle parlait le français avec tant de pureté, elle trouvait dans sa bonté naturelle tant de bienveillance, ses habitudes de souffrance l'avaient rendue si parfaitement bonne, que je ne savais comment lui témoigner ma reconnaissance de son aménité. Elle me pria de lui raconter les détails du vol de Cogoï, et quand j'eus achevé, elle me demanda comme une grâce de lui laisser les deux têtes zélandaises. J'y consentis de grand cœur et j'ajoutai que j'en avais déjà fait le sacrifice.

— Il m'en faut une pour le musée de Vienne, me dit l'excellente Léopoldine. Laquelle me donnez-vous? Je ne veux la devoir qu'à vous seul.

— Madame n'a qu'à choisir.

— Alors je prends celle dont le profil ressemble à celui d'Henri IV. Merci. Vous avez encore, continua-t-elle, quelques autres curiosités à me montrer.

— Et à vous offrir, madame.

Léopoldine accepta une coiffure de Kamschadale faite en intestins de poissons, un petit kanguroo, deux ou trois casse-tête, un beau cric timorien et un oiseau de paradis avec ses pattes.

— Voilà qui est fort curieux, me dit-elle ; vous m'obligez beaucoup, et je serais désolée de ne pouvoir rien faire qui vous fût agréable.

— Je suis trop payé, madame, par la bienveillance avec laquelle vous avez daigné m'accueillir.

Le lendemain je reçus la croix du Christ. Mes titres à cette haute faveur valent bien, je crois, ceux de tant de héros français décorés du ruban rouge, qu'ils prétendent avoir gagné à la prise de quelque citadelle ou par des services importants qu'ils mettent toute leur gloire à cacher.

J'eus l'honneur de revoir plusieurs fois l'excellente Léopoldine, avec qui je dessinais souvent aux environs de Saint-Christophe, et je ne me lassais point d'admirer la grâce de cette malheureuse princesse si cruellement traitée par son royal époux, et si tôt enlevée à l'amour des Brésiliens.

Un jour que, dans son cabinet, nous dessinions un bouquet de fleurs placé dans un vase, don Pédro passa, et s'adressant à moi d'un ton brusque :

— On m'a dit que vous étiez fort au billard.

— On vous a dit vrai, monseigneur.

— Vous êtes modeste.

— Il n'y a pas de gloire à bien bloquer une bille, et j'avoue franchement que je suis très-fort sur les carambolages.

— Gagnez-vous Bellart?

— Bellart est un enfant.

— Je le gagne aussi, moi.

— Je le crois sans peine. Je lui donne dix points.

— Fanfaronnade !

— Et je le gagne encore, à moins que je n'y mette de la complaisance.

— Voulez-vous que je vous donne une leçon?

— J'allais, monseigneur, vous en proposer une.

— Eh bien ! je l'accepte.

— Laissez-vous gagner quelques parties, me dit tout bas Léopoldine; mon mari est fort irritable.

— Pardon, madame, mais il ne faut point flatter les princes, même dans les futilités. Je veux garder ici mes habitudes sauvages.

Deux hauts personnages occupaient le billard, qui nous fut à l'instant livré. Un chambellan prit la marque et compta les points. Dût l'ombre irritée de don Pédro m'en garder rancune, je dois dire que, de son vivant, le prince était de cinquième ou sixième force au noble jeu, et qu'en vérité je pouvais le traiter comme un gamin. A chacun de mes carambolages qu'il ne comprenait pas, il s'écriait tout en colère : C'est un hasard ! et moi de sourire et de ne pas mollir en face de ses emportements. Ma vanité ne voulait accorder à mon maladroit adversaire aucune satisfaction d'amour-propre, et c'est tout au plus s'il faisait dix à douze points par partie. Le chambellan aurait bien voulu reculer mon signet sur la marque et avancer celui du prince furieux, mais j'étais d'un rigorisme de mémoire à tuer toute mauvaise foi, et il fallait bien céder à l'évidence des faits.

La lutte durait depuis une heure et demie, et la victoire ne changeait pas de drapeau ; don Pédro jurait comme un vrai charretier, et, à l'en croire, tous mes coups étaient *des raccrocs*. A la dernière partie cependant, il avait treize points et moi neuf (mon malheur m'a laissé toute ma mémoire). Il vise, fait un beau carambolage et dit : Dix-sept.

— Pardon, monseigneur; quinze, répliquai-je.

— Dix-sept.

— Votre Altesse avait treize points seulement.

— J'en avais quinze.

— Je soutiens que vous n'en aviez que treize, et je puis vous les rappeler.

— J'en avais quinze, n'est-ce pas? dit-il au *garçon* paré de sa clef d'or.

Celui-ci, contraint par la force de la vérité, n'osa pas donner raison au prince, et dit du ton le plus soumis : Il pourrait se faire que Votre Altesse royale eût quinze points en effet; cependant je n'en ai compté que treize.

Le prince s'élance comme un dogue, lève la queue et en donne un coup violent sur le chambellan, qui laisse la marque sur le tapis, s'incline, baise la main de don Pédro et sort.

— A un autre jour ma revanche, me dit le mauvais joueur en s'en allant sans me saluer.

La revanche ne fut point prise.

Je ne vous dirai pas ici la conduite du prince pendant toute cette partie de billard où son amour-propre fut si rudement froissé, car vous croiriez assister à une scène de mauvais sujets dans un des plus méchants estaminets de nos faubourgs. On ose à peine raconter tout bas ces choses à l'oreille d'un ami.

Peu de temps après cette partie de billard, qui pour moi fut un événement, puisque je vis à quel prix on avait droit au Brésil de porter une clef de chambellan derrière son habit brodé, et que je pus encore juger par moi-même de la douce aménité du prince royal, il y eut course de taureaux à Saint-Christophe à propos de je ne sais plus quel anniversaire. Plusieurs des officiers de *l'Uranie* et moi, nous nous rendîmes par la grande et la petite rade à cette fête, où s'étaient aussi donné rendez-vous les hauts seigneurs du royaume. Et avant la mesquine tuerie qui laissa tant de cœurs froids et secs, y compris celui du bon et noble monarque Jean VI, nous attendîmes dans une cour du palais que la foule se précipitât sur les estrades et dans les loges. Un officier d'ordonnance descendit et nous dit d'un ton passablement discourtois qu'il avait reçu l'ordre du prince royal de venir nous inviter à ôter nos chapeaux. En jetant les yeux autour

de nous, il nous fut aisé de nous convaincre que nous étions une humiliante exception, et que l'ordre de don Pédro n'avait été donné que pour nous blesser. Aussi répondimes-nous à l'envoyé que les officiers français, en grande tenue et avec le hausse-col, pouvaient, même à l'église, garder leur chapeau sur la tête, et que d'ailleurs, puisque nous nous promenions dans une cour du château, loin de tout membre de la famille royale, il nous semblait impossible de manquer en quoi que ce fût aux convenances et à l'étiquette. Au surplus, ajoutâmes-nous, tout le monde ici garde le chapeau sur la tête, et vous trouverez bon, monsieur, que nous fassions comme tout le monde.

Notre réponse fut porté sur-le-champ au prince, qui nous expédia peu d'instants après un de ses grands officiers pour nous engager à obéir aux premières invitations ou à nous retirer. Cette dernière proposition fut agréée, et nous nous jetâmes au milieu de la foule qui obstruait les abords du cirque.

Je trouvai mon ami Bellart arrivant avec quelques riches négociants et planteurs, et je lui racontai notre mésaventure.

— Eh! parbleu, me répondit-il, pourquoi donc jouez-vous si bien au billard? Vous vous promèneriez partout ici le front haut et couvert du feutre, si vous ne saviez point caramboler et faire un bloc de longueur.

Je me tins pour bien convaincu que je serais toujours un détestable courtisan, et que j'aurais bien de la peine à m'habituer à certains airs d'insolence, moins blessants encore chez les petits que chez les grands.

Les fanfares commencèrent; en un moment les galeries furent assiégées et envahies. Nous cherchâmes à pénétrer dans une loge touchant à celle de la famille royale; mais un officier de garde nous dit : On ne passe pas. A une loge plus éloignée, la même réponse nous fut faite d'un ton un peu plus brusque; comme on nous répétait ce refrain brutal à une troisième, un officier s'élança et dit à la sentinelle : Laissez passer ces messieurs : des officiers français ont le droit de se montrer partout et partout les premiers.

— Ne craignez-vous pas, monsieur, que votre politesse ne vous coûte cher?

— C'est possible; mais j'ai combattu les Français en Portugal, j'ai été fait prisonnier par eux, et le souvenir de leur noble et généreuse conduite à mon égard ne sortira jamais de ma mémoire.

Sans amis, presque sans vêtements, je reçus pendant ma longue captivité de nombreux secours, et je n'appris que fort tard, alors qu'il me fut impossible de rendre les bienfaits que j'avais reçus, que c'était le chef de bataillon Foy qui me tendait dans l'ombre une main si généreuse. Vous voyez donc bien, messieurs, que j'acquitte bien faiblement la dette de la reconnaissance.

Hélas! ce brave officier fut forcé de se cacher quelques jours après le service qu'il nous avait rendu, pour échapper à la sévérité d'un jugement qui l'aurait envoyé aux présides. Nous apprimes avant notre départ que sur un navire de commerce il avait quitté le Brésil et s'était embarqué pour Bourbon.

Don Pédro est mort. Eugène, François, Michelet, Paysan, peuvent sans crainte partir pour le Brésil et y donner des leçons de billard.

LXXV

RETOUR

Le général Hogendorp. — Départ du Brésil. — Jeux des peuples. — Arrivée en France.

J'ai dit adieu au général Hogendorp, que j'ai trouvé dans sa case, seul avec son fidèle serviteur. Je lui ai encore apporté du pain, car il n'en a pas; j'ai écouté trois fois dans la même soirée, et sans en être fatigué, le récit de ses belles campagnes; je me suis laissé dire les injustices et les malheurs passés, et quand j'ai voulu parler de l'avenir, quand j'ai fait entrevoir la possibilité d'un retour dans une patrie ingrate :

— Taisez-vous, m'a répondu en me serrant la main ce noble débris des plus vaillantes armées du monde; taisez-vous, il n'y a pas de patrie pour moi, ou plutôt, ma patrie, c'est cette case de bois où nous sommes à la gêne, ces quelques pieds de cafier, ces orangers et ce noir. Les hommes, mon cher Arago, n'aiment pas à réparer une injustice, car c'est avouer qu'ils ont eu tort. Et puis, ai-je servi mon grand empereur avec dévouement et fidélité? Oui, sans doute, je le jure sur ma vieille épée de soldat. Que feraient de moi ceux qui gouvernent maintenant la France? Et puis encore, je ne veux pas plus d'eux qu'ils ne voudraient de moi. Ainsi donc, plus de sol natal pour le vétéran proscrit; ce que j'attends de vous, c'est la publication du mémoire justificatif que je vous confie. Me le promettez-vous?

— Général, il contient de bien graves accusations contre de puissants personnages.

— Qu'ils fassent comme moi, qu'ils se défendent et prouvent leur innocence. Je suis sorti de Hambourg comme j'y étais entré, pauvre et probe; à eux de dire à haute voix devant moi ce que je ne crains pas de dire en leur présence. S'il le faut, je répondrai à leur réponse; mais, je les connais, ils se tairont.

— Et s'ils parlent?

— Je me présenterai alors, me dit le loyal Hogendorp en se levant avec un emportement tout viril. Je les verrai face à face, et la France saura qui a menti, d'eux ou de moi.

— Eh bien! général, je publierai votre mémoire, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que le haut personnage que vous accusez le plus pourra se défendre.

— Cela est juste.

— Ainsi donc, s'il est mort?

— Brûlez alors ces papiers, et que les cendres des calomniateurs ne soient pas fouillées.

Je n'ai point publié le mémoire du général Hogendorp.

Hélas! le pauvre exilé n'a pas survécu longtemps à ses ennemis; il repose là-bas, près de sa case déserte, au pied du Corcovado, où je vais souvent par la pensée jeter un dernier adieu d'ami sur sa tombe isolée. J'ai dit adieu aussi à MM. Taunay, cette famille d'artistes pleins de talent, qu'on ne peut voir sans aimer, et qu'on aime tant alors qu'on les a connus.

J'ai couru à Saint-Christophe, et je me suis incliné devant la noble Léopoldine, qu'une mort affreuse a si

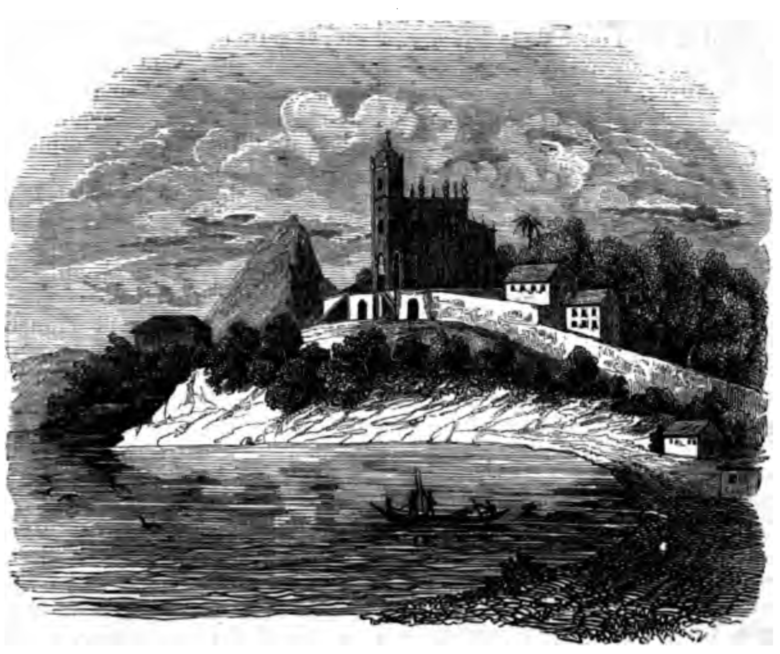
tôt enlevée à l'amour de ses sujets, et, accompagné sur la rade par quelques amis de collége établis au Brésil, entre autres par M. Laforge, première flûte et premier hautbois de la chapelle royale, fils de mon maître de musique à Perpignan, je m'embarquai dans une pirogue et je rejoignis le bord, d'où je ne devais plus descendre que pour toucher le sol de ma patrie.

L'on virait déjà au cabestan, et en un moment nous dérapâmes au bruit du canon. Bientôt nous perdîmes de vue la Gloria, l'ermitage vénéré de Notre-Dame-de-Bon-Voyage, les hauts édifices de la cité royale; nous glissâmes à côté du fort Villegagnon et du Pain-de-Sucre; nous longeâmes le Goulet; une heure après, le Géant-Couché se déployait à nos yeux avec ses bizarres contours... et le Brésil d'Alvarez Cabral s'effaça comme l'avaient déjà fait tant d'autres pays dont nous ne gardions qu'un doux souvenir.

Et maintenant que la France est là-bas, à l'horizon, maintenant que la traversée est longue et monotone, encore un regard vers le passé, encore une théorie à soutenir. Je ne suis pas dans l'habitude de me croiser les bras quand le vent souffle régulier, quand le navire poursuit sa route sans secousses.

J'ai déjà dit, il n'y a pas longtemps, que le parler des hommes se reflétait de leur caractère; j'ajoute encore que leurs jeux sont une image parfaite de leur humeur. On a beau dire, les mœurs ne se développent en réalité que dans les occasions solennelles. Pour bien juger les hommes, il ne faut pas les étudier assoupis ou malades. Quand l'orage gronde, quand la nature s'agite autour de lui, quand une catastrophe se prépare et que les passions surgissent à la surface, à la bonne heure! l'homme se montre alors tel qu'il est, c'est alors seulement qu'il peut être compris et analysé.

Le repos du lion est comme le sommeil de la mar-



... Nous perdîmes de vue *la Gloria*. (Page 377.)

motte : quand tous les deux se réveillent, il y a contraste, et le moment est venu de dire ce qu'est le roi des forêts et ce qu'est l'hôte inoffensif des montagnes.

Ainsi des peuples.

Mais comme les révolutions morales et politiques qui bouleversent les provinces et les empires ne se succèdent pas avec la rapidité des années, comme sur quelques-uns les siècles passent sans secousses violentes, il s'ensuivrait que peu d'écrivains et de philosophes seraient appelés à dire l'histoire des temps et des hommes au milieu desquels ils se sont vus jetés. Cela est vrai, cela est logique : aussi n'est-ce pas toujours le contemporain qui voit le mieux les choses, sans compter tant de sentiments divers qui le font agir et le forcent souvent à penser. Nul n'échappe aux influences; et comme l'amitié et la haine ne se donnent pas volontairement, pourquoi, à défaut de ces combats généraux qui arment des peuples, ne les étudierions-nous pas dans les exceptions où l'effervescence n'est pas à son paroxysme? N'y a-t-il pas souvent dans les royaumes, dans les villes, des jours marqués pour les joies et les douleurs? Choisissons donc ces jours, et si nous ne sommes pas entièrement dans la vérité, du moins nous avons fait un pas vers elle.

Acceptons le progrès et écrivons :

Les cartes et le sommeil sur une borne, et parfois aussi une promenade grave et silencieuse au petit pas, sous une couverture de laine, par un soleil torréfiant, sont les seuls *jeux* des habitants de Gibraltar, de ceux surtout que n'absorbent pas les affaires du commerce.

La nature des jeux ne dit-elle pas le caractère des hommes?

Toutefois il est juste d'ajouter que le couteau, qui joue un grand rôle dans les distractions espagnoles, *dort* assez calme ici à la manche ou à la ceinture : tout est bien harmonié! Quels *jeux* encore à Gibraltar, quel événement assez imprévu, assez extraordinaire, auront la puissance d'arracher à son oreiller de pierre, au coin d'une rue, le paysan écrasé sous le poids de son repos? C'est à peine si le canon annonçant une approche de guérillas couronnant les montagnes voisines donnera un peu de souplesse à ses membres endoloris, et s'il brillera un peu de vie dans ses prunelles sans animation. Chaque dimanche la garnison, rangée, bien propre, bien parée, va étaler son brillant uniforme sur l'esplanade plantée d'arbres rabougris, vers la pointe sud du rocher, ou exécuter quelques manœuvres militaires au camp de Saint-Roch, célèbre par tant de combats. Eh bien! revues,

parades ou tableaux de guerre se font sans spectateurs, et la musique des régiments anglais jouerait la *Tragala* au lieu du *God save the king*, qu'elle n'obtiendrait pas plus de succès.

Si un navire de haut bord, avec son pavillon à l'air, glisse dans le détroit et salue la rade de ses vingt et un coups de canon d'usage, le sommeil citadin de Gibraltar n'en est pas troublé. Alors qu'une escadre est signalée, à peine le malingre et fier Espagnol daigne-t-il relever la tête pour en compter les navires et le soir en dire le nombre à sa femme, afin d'avoir quelque chose à narrer.

Sous de tels fardeaux, quels peuvent donc être les jeux favoris des habitants de Gibraltar? Hélas! vous le savez déjà : ils bavent sur des cartes boueuses, *jouent* une manille, et se disputent sur un neuf les réaux à l'aide desquels ils comptaient passer une journée de gala. Le gala d'un travailleur de Gibraltar, c'est un gros morceau de pain, un débris de morue salée, un oignon, une gousse d'ail et l'eau pure de la fontaine.

L'eau pure est la meilleure boisson de ces hommes, qui, ainsi que vous le voyez, tiennent beaucoup du baudet, du moins pour la sobriété. C'est déjà quelque chose.

Jetez un regard sur cette bande de paresseux qui arpentent les rues dallées de Ténériffe, et celles où l'on piétine dans la boue. N'est-ce pas que vous les croyez pleins de force et de vie? Habiles et intelligents, ils ne tourbillonnent que pour aller s'accroupir à une église où doit retentir une parole sévère contre les paresseux et les libertins. Puis on se coudoie de nouveau sur les places publiques, afin de baiser le plus tôt possible le manteau ou la robe crasseuse d'un capucin chaussé ou déchaussé; puis enfin on se rend sur le port, où l'on compte les navires au mouillage. C'est tout. Santa-Crux, où les jeunes filles attendent de pied ferme le voyageur européen, est représentée par ces *jeux :* ennui, dévotion, désœuvrement et libertinage.

Les Portugais ont fait Portugais les Brésiliens, et leurs *jeux* sont des onces roulant sur des tapis verts, puis des courses de taureaux, et l'amour du *far niente* planant sur tout cela. Ce sont encore les anciennes mœurs lusitaniennes, modifiées par un climat plus chaud.

Les *jeux* des Bouticoudos sont des exercices d'adresse ou des luttes ardentes à la course : c'est que les Bouticoudos tirent leur nourriture de la vélocité de leurs pas et de celle de leurs flèches. Voyez s'amuser ces hommes à la lèvre trouée, et vous trouverez sans effort ce besoin de guerre qui les tourmente.

Le Païkicé, dans ses délassements, *joue* avec les crânes des victimes dont il se nourrit; on dirait qu'il s'étudie à couper la tête des hommes, sorte de passe-temps qui lui a valu le nom qu'il porte, et qui veut dire *tranche-tête*. Le Païkicé qui s'amuse vous rappelle involontairement le tigre ou l'hyène jouant avec le cerf qu'il tient sous ses griffes.

Le Tupinambas est le frère du Païkicé et ne se plaît pas moins que celui-ci à *caresser* les restes mutilés de ses ennemis en tout genre.

Le Mundrucus complète le tableau de cette partie du Brésil, si curieuse pourtant à étudier, et où la civilisation échoue dans toutes ses tentatives de progrès.

Si les Albinos n'ont point de *jeux*, c'est qu'ils n'ont pour ainsi dire point de vie.

Mais ce sont surtout les Cafres qui corroborent mon opinion; chez eux tout est farouche, et surtout leurs jeux. Ces hommes durs et cruels ont une joie qui ressemble à une rage, et des caresses pareilles à des morsures. Dans leurs *jeux* quotidiens, ils ne s'exercent qu'à dompter des buffles, à leur apprendre le métier de la guerre, et à enlever à la course une effigie de tête humaine hissée sur un pieu. J'aime mieux me trouver face à face d'un Cafre en colère que d'un Cafre qui rit et *joue:* quand on est prévenu, on se tient sur la défensive.

A quoi s'*amuse* le Hottentot, si sale, si puant? Ce qui occupe le plus sérieusement ses loisirs, c'est la dissection des hippopotames qui viennent mourir de vieillesse sur le bord des fleuves. Il faut bien que le coquet parfume son corps élégant de la graisse de l'amphibie qui le pare et dont il se nourrit. Visiter un Hottentot dans sa hutte, c'est comprendre sa vie.

Les *jeux* des créoles sont de suaves lectures, des chants tristes et mélancoliques, une promenade solitaire sous les palmiers élevés, un amour mystérieux et le balancement du palanquin. N'est-ce donc pas là cette vie sans secousses que je vous ai décrite? N'est-ce pas cette existence de passion profonde et cachée qui reculerait devant un plaisir bruyant, de crainte qu'on ne vînt le lui disputer? On lapiderait à Bourbon et à l'Ile de France celui qui oserait proposer comme objet de délassement un combat de dogues ou une course de taureaux.

A quoi s'amusent les Malais? Quels sont leurs jeux? Des combats, des querelles. Quand le Malais n'aiguise pas son cric, c'est qu'il le cache pour une vengeance, c'est qu'il ne veut pas réveiller sa victime.

Et les Ombayens? quel est aussi leur *jeu* favori? Les Malais, leurs frères, sont d'innocentes brebis auprès d'eux. L'espace qui sépare un village d'un autre est un champ de bataille et de carnage. N'allez pas étudier les jeux des Ombayens, croyez-moi. Je m'estime trop heureux de pouvoir à coup sûr vous donner ce salutaire avis.

Les *jeux* des Guébéens sont des tours de passe-passe, des essais de filouterie, des expériences de fripons. S'ils réussissent, c'est bien, le tour est fait; si le vol est découvert, ils vous disent que c'est un *jeu* de leur pays et que leur intention a été incomprise. Vous vous rappelez comme je vous ai parlé de leur capitan? C'est bien, je vous l'atteste, le plus bandit de tous ces bandits devant lesquels les populations fuient épouvantées.

A Waiggiou, à Rawack, à la terre des Papous, nous n'avons pas remarqué que les naturels se livrassent à des *jeux* dans les loisirs que leur permettait la pêche. Ils sont trop brutes, en effet, pour imaginer quelque chose qui puisse les aider dans la vie, la varier, sinon l'embellir, la rendre heureuse. Ne vous ai-je pas dit que les indigènes de Rawack étaient sans passions? Mon système acquiert ici une force nouvelle.

Je l'ai dit aussi, ce me semble, le peuple carolin est un peuple à part, une heureuse exception dans ce monde de misère, de lâcheté et de fourberie; la mémoire se repose avec bonheur sur tout ce qui rappelle ce qu'il a de bon, de généreux; le voyageur se plaît au récit des divers épisodes dont il a été témoin, car sa tâche, à lui, en disant la vérité, est de raconter des faits qui reposent l'âme et la font délicieusement rêver.

Ne vous étonnez donc pas si, après vous avoir déjà présenté ces nobles cœurs, je reviens encore à eux, à de semblables confidences. Je me flatte que le voyageur et le philosophe s'arrêteront, le premier pour constater l'exactitude des récits que je lui aurai faits, le second afin d'y puiser d'utiles enseignements pour l'histoire morale des peuples que la civilisation a appauvris à la fois de ses bienfaits et de ses périls.

Il y a des tableaux qu'on ne doit pas laisser indécis, de peur qu'on ne soupçonne le doute de les avoir esquissés, et le peuple dont je vous parle fait trop disparate avec les autres peuples de la terre pour que je consente à lui enlever ses couleurs primitives, si franches, si tranchées. N'ai-je pas dit bien des ridicules, bien des vices, bien des horreurs?

L'archipel des Carolines est un lieu de repos dans ma longue campagne. Dès que je cherche à interroger le passé pour y trouver quelque consolation à mon infortune présente, Tinian s'offre à ma pensée. J'ai visité cette île mystérieuse avec des hommes pour qui la prière est une habitude et l'amitié une religion. Ces pages sont un pas rétrogade dans le récit de mes voyages, puisque nous avons traversé l'archipel des Carolines avant celui des Mariannes; mais nous ne possédions d'abord que des conjectures et plus tard nous avons acquis des convictions. C'est surtout dans l'histoire de pareils hommes qu'il n'est pas permis de mentir. Je poursuis donc et j'achève.

Vous avez vu les jeux des bons Carolins, leurs danses si gaies, si animées; vous les avez suivis avec moi dans leurs exercices de chaque jour, de chaque heure. N'est-il pas vrai encore que toutes ces joyeusetés d'enfant sont le miroir fidèle de leurs âmes si généreuses? Là, en effet, est une vie de bonheur; celle qu'ils se font à travers les récifs et au milieu des tourmentes est encore un reflet de leur caractère. Ce n'est jamais pour conquérir qu'ils s'élancent dans leurs pros-volants, mais pour leurs besoins, et, jouteurs infatigables au profit d'une existence difficile, ils ne jouent avec les périls qu'alors qu'ils offrent un but d'utilité.

Aux Mariannes, ainsi qu'aux îles Sandwich, nous retrouverons encore les jeux des naturels parfaitement en rapport avec leur humeur; à Diély et à Koupang, l'hypocrisie des Chinois, leur goût incessant pour la friponnerie, se retrouvent dans les exercices de boules et de quilles, dans leurs allures tortueuses, qui sont les seuls *jeux* pour lesquels ils se passionnent. Partout, en un mot, les *amusements* des hommes servant à analyser leur caractère, partout des rapports intimes entre les mœurs et les *jeux*.

Est-ce que l'Europe fait exception à cette règle générale? Je ne le pense pas : vous pouvez appliquer aussi bien que moi ma théorie, et vous la trouverez logique dans tous les résultats, en dépit même de la civilisation, qui modifie, gâte et travestit.

Ne vous ai-je pas montré les Sandwichiens dans leur colère et dans leur calme? Ne les avez-vous pas compris, ces hommes à part, alors que les tempêtes de leur océan ou les menaces de leur Mowna-Kaah les réveillaient de leur assoupissement habituel? Oui sans doute.

Eh bien! *les jeux* des naturels des Sandwich sont encore un fidèle reflet de leur caractère. Chez eux un seul de leurs divertissements exige un peu de calcul, un seul de leurs délassements veut un peu de réflexion. *Ils jouent aux dames*, non pas sur un damier, mais dans de petits trous sur le terrain, avec des pierres blanches et noires; hors de là, ils n'ont *de jeux* que des luttes contre les vagues furieuses qui se ruent sur le rivage envahi; ils ne se redressent que lorsque les laves sur lesquelles ils s'endorment bouillonnent à leurs pieds et font trembler le sol. Puis, sur une boule qu'ils ont graissée, ils cherchent à se maintenir en équilibre comme s'ils avaient sans cesse à craindre de se voir renversés; puis encore, ils ont les *fuseaux*, qui leur apprennent à mesurer la distance que doit parcourir une sagaie et qui donnent de la souplesse à leurs bras énervés par un soleil trop brûlant. Qu'est-ce que leur danse, cette danse si farouche qu'on dirait un combat à mort, une mêlée ardente, une orgie bachique, un assassinat, un carnage? Et tout cela, par intervalles, comme une secousse, comme une convulsion... et assis dans la posture de gens qui demandent du repos et de la quiétude; tout cela, image parfaite du sol qui les nourrit.

Ainsi donc, vous l'avez vu, partout la terre et les hommes en harmonie parfaite; partout où le sol s'irrite et menace, les passions humaines se font jour avec spontanéité et suivent pour ainsi dire les sinuosités, les pentes, les variations des plages, des crêtes, des montagnes, où elles naissent, où elles fermentent, où elles se développent; ce sont là de ces observations que tout voyageur a mission de constater lorsqu'elles frappent sa raison, ce sont là des jalons utiles à l'histoire générale de l'espèce humaine.

Il importe plus qu'on ne croit qu'une masse imposante de faits vienne se grouper sous les yeux du législateur ou du naturaliste, car c'est à eux surtout qu'il appartient de tirer de sages conséquences de ces grandes vérités de tous les pays et de toutes les époques.

Ma doctrine est prêchée, j'attends des apôtres. Au reste, ce ne sera pas la première religion plaidée dans le désert.

Que si vous me reprochez une utopie, je vous dirai que là-bas, à l'horizon, pointe un cône aigu dont je crois reconnaître l'arête rapide. C'est le pic isolé de Ténériffe[1], à la tête couronnée de neige et de feu; il monte, il grandit, il plane sur l'abîme et projette au loin sur les flots son ombre gigantesque.

Le voilà dans toute sa majesté, nous marchons, et lui, ce géant atlantique, s'affaisse, se rapetisse, plonge et disparaît comme il l'avait déjà fait une fois. Hélas! ainsi de toutes les grandeurs du monde.

Mais la brise fraîchit et devient carabinée, bientôt la rafale nous envoie ses colères, et nous nous abritons quelques instants sous le colosse des Açores, volcan étouffé, mais toujours menaçant, et portant ses laves bouillonnantes jusqu'aux réservoirs ouverts des Canaries, à travers une mer incessamment clapoteuse.

Le pic des Açores fait comme son frère, il disparaît. L'ouragan vomit toujours ses bruyantes haleines, et nous craignons bientôt de monter à cheval sur l'Angleterre. L'horizon est rétréci, tant la lame est haute; nul navire ne se montre, nul ne peut nous dire si les courants nous ont drossés et si nous ne sommes pas poussés vers les brisants difficiles de ces mers orageuses.

Dans un coup de tangage un peu trop violent, je fus enlevé du banc de quart et lancé sur la drome.

— Sans moi, me dit Petit, dans les bras duquel je tombai, vous vous ouvriez le crâne. Vous me devez donc une récompense.

— Dix bouteilles de beaune sont promises à qui le premier découvrira la terre.

— La voilà.

— Où?

— Là-bas.

— Je ne la vois pas.

— Mais je la vois, moi, et cela suffit.

— Ça ne suffit pas, et mes dix dernières bouteilles appartiennent de droit au plus alerte.

— La terre crève les yeux, monsieur Arago, vous me devez le liquide.

[1] Voir les notes à la fin du volume.

Le lendemain on découvrit les îles anglaises Wight, et en virant de bord on salua la terre de France.

— Eh bien ! me dit Petit, vous avais-je menti? J'attends les flacons.

— Les voilà, mon brave et fidèle matelot, voilà aussi les piastres qui me restent, quelques effets, plusieurs chemises assez propres et de plus la main d'un ami.

— Oh! sacredieu ! voilà votre meilleur cadeau, et je vais y coller mes lèvres. En ferez-vous autant à Marchais?

— Ne m'oubliez pas tous deux dans vos malheurs.

— C'est dit, je vais pleurer et boire.

La terre se dessinait dans les brouillards, et la mer était aux nues. Nous tirâmes sur un caboteur qui vint à nous et nous dit que nous ne pourrions pas gagner le Havre, mais qu'il se chargeait de nous piloter jusqu'à Cherbourg. Nous naviguâmes dans ses eaux, et quelques heures après nous laissâmes tomber l'ancre dans une rade française. Des pilotes arrivent, ils nous parlent notre langue, peu s'en faut qu'on ne nous appelle par notre nom.

Je descends à terre avec M. Lamarche... Je touche mon pays natal, les battements de mon cœur m'étouffent, le sang me suffoque... j'ai besoin de repos, et le repos m'accable. Déjà de retour!... et mon absence n'a duré que quatre ans!

Dieu ! que la terre est petite !

Je me réveille dans un lit moelleux. Je suis en France! Je vais revoir ma mère! mes frères! mes amis!... Hélas! ai-je encore des amis, des frères, une mère?... Dieu ! que la terre est grande !
Dieu ! que mon absence a été longue !



LXXVI

VOCABULAIRES

DE QUELQUES-UNS DES PEUPLES QUE NOUS AVONS VISITÉS.

J'ai pensé avec raison que les vocabulaires de quelques peuples sauvages ne seraient pas inutiles dans un ouvrage comme le mien. Le voyageur qui visite les régions lointaines n'a que trop de peine à inspirer de la confiance à des hommes presque toujours disposés à l'attaque dès qu'ils se jugent les plus forts, et le plus souvent encore empressés à le fuir quand ils se supposent les plus faibles. J'ai remarqué mille fois que le meilleur moyen de les *apprivoiser* était de se mêler à leurs jeux, departager leurs exercices, et, en quelque sorte, d'adopter leur genre de vie. Dès que je répétais une de leurs grimaces, dès que j'imitais un de leurs mouvements, je les voyais, plus jaloux de me plaire, se presser autour de moi et me montrer de nouveaux mouvements et de nouvelles grimaces. Leur langage surtout, si difficile à rendre avec nos sons, était la chose qu'ils se plaisaient le plus à nous enseigner; et que de fois les avons-nous vus sauter de joie ou rire avec malignité dès que nous saisissions ou *estropiions* un de leurs mots ou une de leurs phrases. La gaieté a rarement été funeste : aussi MM. Gaimard, Gaudichaud, Bérard et moi, sommes-nous toujours revenus de nos courses aventureuses, étonnés de notre bonheur après avoir satisfait notre curiosité.

Dès que nous voulions quelque chose et que les sauvages s'opposaient à ce qu'elle eût lieu, loin de les menacer de notre colère ou de les séduire par des promesses, auxquelles ils sont rarement portés à ajouter foi, nous feignions d'abord de ne pas être trop affligés de leurs refus, nous dansions ou mangions avec eux, et bientôt, comme si nous étions de leur famille, tous nos désirs étaient satisfaits. C'est ainsi qu'à Ombay nous avons recueilli des détails très-curieux et visité un village dont les habitants ont peut-être dévoré une centaine d'Européens. Mais ces avantages, quelque grands qu'ils soient pour les voyageurs, ne sont rien en comparaison de ceux que peuvent en retirer le botaniste, le zoologiste ou l'entomologiste : un arbre, une plante, un poisson, un animal quelconque, tout est recherché par eux dans des lieux surtout où la nature n'a pas encore été interrogée, et, pour que rien n'échappe à leur œil scrutateur ou à leurs observations scientifiques, ils ont souvent besoin d'avoir recours à ceux qui connaissent par expérience ce qu'eux-mêmes cherchent à étudier. Dès lors, comment pouvez-vous réussir avec le secours incertain des gestes? Un mot seul met au courant le sauvage; vous recueillez des détails et vous les rapportez dans votre patrie.

Nous avons conservé dans ces vocabulaires l'orthographe française. Il y a bien dans le langage des sauvages quelques sons que nos caractères ne peuvent pas rendre exactement, mais nous y avons placé les lettres qui nous en donnaient plus approximativement l'idée. Nous avons trouvé dans les vocabulaires des navigateurs anglais tant d'imperfection, que, même avec leur secours, nous étions souvent dans l'impossibilité de nous faire comprendre. Cela tenait probablement aussi à la différence de prononciation qui existe entre leur manière et la nôtre. *Owhyhée*, *Whahoo* et *Mowhée*, par exemple, se prononcent ici comme en Angleterre : *Ohahi*, *Houhahou* et *Mohouï*. Nous avons évité toutes les difficultés de ce genre dans nos vocabulaires, et le seul moyen de se faire entendre est de prononcer toutes les lettres que nous avons employées.

NOUVELLE-HOLLANDE

A la partie ouest de la Nouvelle-Hollande, nous avons eu si peu de rapports avec les quinze ou dix-huit sauvages qui se sont montrés, que nous n'avons pu, malgré les témoignages de bienveillance par lesquels nous cherchions à les rassurer, apprendre que ce mot : *Ayerkadé* (Allez-vous-en).

OMBAY

A QUATRE LIEUES DE LA POINTE NORD DU TIMOR

Nez.	Imouni.
Yeux.	Inirko.
Front ou Tête.	Imocila.
Bouche.	Ibirka.
Dents.	Vessi.
Menton.	Irakata.
Cheveux.	Inibatalaga.
Peigne.	Dakara.
Oreille.	Iverlaka.
Cou.	Tameni,
Collier.	Poupou.
Poitrine.	Tercod.
Ventre.	Tékapana.
Postérieur.	Tissoukou.
Parties sexuelles de la femme.	Glessi.
Sein.	Ami.
Epaules.	Iklessimé.
Bras.	Ibarana.
Avant-bras.	Itana.
Main.	Ouïné.
Doigt.	Tétenkilĕi.
Pouce.	Setenkoubassi.

Index.	Assidélaï.
Médius.	Léri.
Annulaire.	Guémala.
Petit doigt.	Attenkilessé.
Cuisse.	Iténa.
Jambe.	Iraka.
Mollet.	Ipakana.
Genou.	Icicibouka.
Pied.	Makalata.
Gros orteil.	Vakoubassi.
Deuxième.	Léri.
Troisième.	Assidélaï.
Quatrième.	Guémala.
Cinquième.	Vakilessé.
Queue.	Imbilataka.
Ruban de queue.	Preki.
Bracelet.	Bankoulou.
Ceinture du cric.	Kaboulou.
Anneau qu'ils mettent au bas de la jambe.	Léla.
Cric.	Péda.
Fusil.	Kéta.

Arc.	Mossa.
Corde de l'arc.	Gagapé.
Flèche.	Dota.
Bout de la flèche.	Pina.
Fleurs qu'ils portent à la queue ou à l'oreille.	Satantoun.
Mouchoir.	Linsou.
Corbeau.	Adola.
Bouclier.	Banou.
Nom de la rivière où nous fîmes de l'eau.	Ira.
Nom du village que nous visitâmes.	Bitoka.
Nom du village non visité, voisin du premier.	Madama.
Nom du rajab de Bitoka.	Sicman
Sacré.	Pamali.
Volaille.	Ayan.
Couteau.	Pisso

Les noms de nombre sont semblables à ceux de Timor.

NATURELS DE GUÉBÉ

Tête.	Kouto et Koutor.
Front.	Kaliour.
Sourcils.	Bilinghi et Bilbilinghi.
Œil.	Tam et Tad.
Yeux.	Tadji.
Paupières.	Touana et Kaplour.
Cils.	Tad Kaplour.
Nez.	Kasseignor.
Bouche.	Kapiour.
Lèvres.	Kapioudjaïs.
Dents.	Kapioudji.
Langue.	Mamalo.
Menton.	Alod-Galor.
Joue.	Affoffo.
Oreille.	Kassigna.
Barbe.	Djangout.
Moustaches.	Kassohouné.
Cheveux.	Kalignouné.
Cou.	Kokor.
Poitrine.	Kacnor et Katnor.
Mamelle.	Soussé.
Lait.	Soussé.
Ventre.	Siahora.
Nombril	Figilo.
Estomac.	Naor.
Dos.	Moulor.
Postérieur.	Pipor.
Parties sexuelles de la femme.	Fid.
Mont de Vénus.	Fobioït.
Union intime des sexes.	Ohi-Ohi.
Épaule.	Vialor.
Bras.	Kamer.
Coude.	Kapchouor.
Main.	Fadlor.
Doigt.	Kakahor.
Pouce.	Kakahor-Pial.
Or.	Plaran.
Barrique.	Pipa.
Petit doigt.	Kakahor-Kali.
Ongle.	Kassiébor.
Cuisse.	Kapiar et Kaftiar.
Jambe.	Pichor.
Genou.	Kallar-Toublor.
Pied.	Ilihahor.
Talon.	Kaplouhor.
Orteil.	Kahom.
Peau.	Kinot.
Pouls.	Houté.
Homme.	Gnat et Sgniat.
Femme.	Piné et Mapina.
Anthropophage.	Kron.
Jeune.	Mandjaman.
Vieux.	Bukali.
Borgne.	Babaïap.
Aveugle.	Takapali
Lèpre.	Matal.
Rhume.	Ohie.
Plaie.	Jabat.
Petite vérole.	Pare.
Chapeau.	Sarahou et Chapeou.
Mouchoir.	Tahoula.
Pantalon.	Chanac.
Tunique.	Chinsoun.
Bracelet de coquille.	Babila.
Perle.	Moustika.
Couteau.	Sout.
Chaise.	Trapessa.
Bague.	Aliali.
Natte.	Dab.
Aiguille.	Liaïné.
Corde.	Gouminalada.
Epingle.	Balou.
Tête d'épingle.	Koutom.
Gouvernail.	Béguéné.
Feu.	Ap.
Fer.	Bessi.
Fumée.	Mass.
Pagaie ou rame.	Poné.
Mer.	Tassi.
Eau douce.	Aër omissi.
Pirogue.	Arouéré.
Couteau pour fendre les cocos.	Soubéré.
Argent.	Salaka.
Roupie.	Kikitoné.
Table.	Méza.
Miroir.	Mistigué.
Rasoir.	Soutsakatal.
Scie.	Gargadi.
Banc.	Banko.
Entonnoir.	Sanaka.
Cuiller.	Sahoul et Gahoul.
Bouton doré.	Kaki.
Serviette.	Amout.
Idoles en bois	Héfl
Peigne en bois.	Assi.
Bonjour, salut.	Tabéa.
Fumer.	Sorop.
Manger.	Tanané.
Uriner.	Pami.
Réveiller quelqu'un.	Peguigne.
Soleil.	Astouol.
Chien.	Kobbli.
Phallanger.	Doh.
Oiseau.	Mani.
Bec.	Kapiou.
Œil.	Inéta.
Tête.	Kouto.
Aile.	Balmo.
Patte.	Kalahou.
Ongle.	Kassiébahou.
Queue.	Sepigo.
Plume.	Plouko.
Caroncule d'une espèce de tourterelle.	Kognio.
Œuf d'oiseau.	Mané.
Œuf de la poule noire.	Bléviné lesso.
Nid.	Penou,
Cassican.	Oukouakou.
Epervier à ventre blanc.	Ouapinébat.
Tourterelle à caroncule noire.	Ouapiné.
Hirondelle de mer.	Sapané.
Corbeau.	Samalahi.
Martin-Pêcheur.	Salba.
Calar de Waiggiou.	Massouahou et Baro.
Autre Calar.	Massouhahou.
Ara noir, perroquet à trompe.	Mani-Falkoumé.
Perruche de Timor.	Saklik.
Cacatoës.	Akia.
Perroquet Papou.	Ambilio.
Grand perroquet de la Nouvelle-Guinée.	Alian-Ha.
Lori tricolore	Lori.
Petite poule noire.	Bleriné.
Pigeon de Rawack.	Bioutiné.
Pigeon couronné de Banda.	Manébi.
Pluvier.	Sikiakel.
Corlieu [1].	Sikiakel.
Oralier blanc de Boni.	Siahou.
Fou brun.	Mani-Galegalet.
Petite hirondelle de Rawack	Bleffé.
Petit oiseau gris-blanc.	Kalabissan.
Petit oiseau gris-blanc de Risang.	Kalibassan.
Tortue de rivière.	Féhéléhi.
Tortue de mer.	Béguébégué.
Gros lézard de Rawack.	Besté.
Petit lézard à queue annulée.	Sesseffé.
Gecko	Kassidiof.
Grand serpent.	Baï.
Petit serpent.	Baï.
Poisson.	Hin et Hiné.
Squale roussette.	Kaffagaï.
Raie torpille.	Famé.
Baliste à grande tache noire.	Soume.
Nautile.	Guig
Moule.	Ampouloumé.
Cône dont on fait des bracelets.	Bilibili.
Œufs de Léda.	Boul.
Amphinome.	Niefi.
Crabe.	Kaf.
Crabe à taches rougeâtres.	Kaf-Bali.
Crabe moucheté de jaune.	Kaf-Kabéi.
Gérarcin (tourlourou).	Ka-Hou.
Crabe brun sans taches.	Kaf-Boussè.
Pagure.	Kaouganè.
Scyllare.	Kalioul.
Angouste.	Besséou.
Araignée.	Plaou.
Charançon noir.	Nanipa.
Capricorne.	Kava-Cuâhoa.
Sauterelle.	Kassipiaou.
Cigale.	Cinianel.
Libellule.	Socmohoua.
Papillon.	Calabib.
Chenille noire.	Goyop.
Simulie (moustique).	Nini.
Asterie-Ophiure.	Tchiléoï.
Oursin.	Baoussan.
Oursin miliaire.	Tata.
Oursin à baguettes.	Tassikapiou.
Holothurie.	Moko.
Noix muscade.	Sémékao et Alankao.
Bacis, ou deuxième enveloppe.	Boun-Ha et Bouga.
Brou, ou première enveloppe.	Alagan.
Grenade.	Dalma.
Fruit du jambosier rouge.	Gog.
Fruit vénéneux fourni par un arbrisseau du genre *Ximenia*, et nommé pistache par nos marins.	Fofolahoui.
Tacca.	Oueïemé.
Giraumord.	Bactil.
Maïs.	Cassella.
Tabac.	Tabaco (s. d. Portugais).
Banane.	Pisang.
Fucus.	Rohémé.
Sagou.	Of et Jof.
Jonc (genre *Canna*).	Kabo.
Piment.	Baltian.
Champignon.	Essiné.
Espèce de bonne pomme, fournie par un arbre du genre *Cynometra*.	Imouï.
Escalier.	Loïné.
Non.	Né.
Ecaille.	Hounaf.
Danser.	Densar.
Madame.	Gnogna.
Assez.	Ura
Cigare.	Nomhou.
Petit-fils.	Tchoutchou.
Ile Rawack.	Rabouck ou bien Rahouchi.
Pisang ou Ile des Bananiers.	Poulo-Pisang.
Aiguade de Waiggiou.	Sahoury.
Croix en bois qui sert à tordre le fil.	Kaïouhahé.
Je ne sais pas.	Trada-Kao.
J'en ai.	Bagnia.
Bougie.	Liliné.
Cire.	Malamé.

[1] Les naturels de Guébé assurent, contre toute vraisemblance, que le pluvier et les corlieus sont les mêmes oiseaux, que l'âge seul rend différents; ils disent que le premier est vieux, et que les derniers sont jeunes.

Poudre à canon.	Ouba et Passané.
Un.	Pissa.
Deux.	Pilou.
Trois.	Pitoul.
Quatre.	Piffat.
Cinq.	Pilimé.
Six.	Pounoum.
Sept.	Piffit.
Huit.	Poual.
Neuf.	Pissiou.
Dix.	Otcha.
Onze.	Outinésa.
Douze.	Outinélou.
Treize.	Outinétoul.
Vingt.	Affalou et Talankia.
Vingt-un.	Affalou-Talampissa.
Vingt-deux.	Affali-Talampilou.
Trente.	Affatoul et Laxa.
Trente-un.	Laxa-Pissa.
Trente-deux.	Laxa-Pilou.
Quarante.	Affat.
Cinquante.	Affalimé.
Soixante.	Affounoum.
Soixante-dix.	Affatit.
Quatre-vingts.	Affaoual.
Quatre-vingt-dix.	Affassiou.
Cent.	Outinetcha.
Deux cents.	Outinelou.
Mille.	Chalansa.
Deux mille.	Chalanlou.
Trois mille.	Chalantoul.
Quatre mille.	Chalanfat.
Cinq mille.	Chalounlimé.
Six mille.	Chalannoum.
Sept mille.	Chalanfit.
Huit mille.	Chalanoual.
Neuf mille.	Chalanssiou.

ALIFOUROUS OU INDIGÈNES DE WAIGGIOU

Tête.	Kagala.
Cheveux.	Sénoumébouran.
Nez.	Soun.
Cils.	Inekarneï.
Yeux.	Jadjiemouri.
Barbe.	Gangapouni.
Dent.	Oualini.
Joue.	Gangafoni.
Lèvres.	Ganganini.
Menton.	Gambapi.
Cartilage.	Shyroïde-Kadjiahouni.
Nuque.	Kadjiekoumi.
Epaule.	Poupouni.
Bras.	Kapiani.
Bracelet en rotin.	Houali.
Avant-bras.	Konkaboni.
Main	Konkafaleni.
Pouce.	Kontidal.
Index.	Konkantili.
Médius.	Kouantipoulo.
Annulaire.	Kouantiripali.
Petit doigt.	Kouantilminki.
Mamelles.	Mansou.
Poitrine.	Ignegarini.
Creux de l'estomac.	Iovampini.
Ventre.	Sgnani.
Nombril.	Assilini.
Dos.	Kouaneténi.
Fesse.	Séni.
Postérieur.	Sénédokaouri
Cuisse.	Affoloni.
Genou.	Konkapoki.
Jambe.	Konkanfaï.
Mollet.	Barmor.
Pied.	Kourgnaï.
Talon.	Konkabiouli.
Malléole.	Kolabeni.
Gros orteil.	Kouantilul.
Deuxième orteil.	Kouantibipali.
Troisième.	Kouantipoulo.
Quatrième.	Kouantipali.
Cinquième.	Kouantilminki.
Peau (tissu cutané).	Rip.

PAPOUS

Tête.	Vrouri
Front.	Anderé et Andané.
Sourcils.	Bilbiliné.
Œil.	Tadeni et Grarour.
Paupières.	Karnéou et Neïnkamor.
Cils.	Kabour.
Narine.	Inécénonipokir.
Bouche.	Soidon.
Lèvres.	Clanii et Sfadoné.
Dent.	Nacoéré.
Langue.	Ramaré.
Joue.	Fofer et Gaïafoé.
Oreille.	Kananié, Kananik et Kanik.
Trou de l'oreille pour les pendants.	Knini-Nekir.
Barbe.	Ourevoure et Oureboure.
Moustaches.	Ourebourou et Oureboure.
Favoris.	Souroumbourahéné.
Cheveux.	Sonébrahéné.
Cou.	Sassouri et Satoukoéré.
Poitrine.	Andersi.
Mamelle.	Sous et Soussou.
Sein de femme.	Soussou-Bassar.
Lait.	Sous-Dourou.
Ventre.	Snéouar.
Ombilic.	Snépouéné.
Estomac.	Sansinédi.
Dos.	Kokrousséna.
Postérieur.	Kodoné.
Parties sexuelles de la femme.	Fidon.
Union intime des sexes.	Koffroné.
Bras.	Braminé.
Main.	Konef.
Doigt.	Urampiné.
Ongle.	Urampiné-Baï.
Cuisse.	Oizop.
Genou.	Onépouer.
Jambe.	Oïzof.
Pied.	Oïbahémé.
Talon.	Oékouraé.
Plante du pied.	Oévahémé.
Orteil.	Oépiné.
Sang.	Riki.
Homme.	Snone, Sénokakou et Arané.
Homme sauvage.	Senosoup.
Femme.	Biéné.
Dame ou femme d'une condition supérieure.	Ancérandia et Perampoua-Bassar.
Femme enceinte.	Snonaréba.
Papou.	Papoua.
Boucles d'oreilles	Kouménéta.
Bracelet fait avec une coquille.	Séméfar et Saméfar.
Bracelet ordinaire.	Kabraï.
Bracelet de bambou tressé et coloré.	Romandac et Loulou Loulouï.
Collier.	Brambroné et Barianboné.
Peigne.	Asix.
Perle.	Moustikan et Moustika.
Bague.	Aoumis et Kapanague.
Sorte d'amulette en bois, cheveux, coquilles, etc.	Arion, Nonandébène.
Vêtement.	Sansoun.
Bouton.	Cati.
Pantalon.	Sansoun-Souga.
Mouchoir.	Touara.
Linge.	Caïon.
Chapeau.	Saraou et Tapiéro.
Veste.	Sansou-Drabakéné.
Ceinture d'écorce de figuier.	Marè.
Soulier.	Sopatou et Soïop.
Bas.	Caous.
Arc.	Mariaï et Mariaïa.
Corde de l'arc.	Cabraï.
Flèche.	Ekoï, Eïkoi et Cohi.
Sabre.	Inoï.
Fusil.	Snapan.
Pistolets.	Poëstik.
Canon.	Padaïe.
Tambour des Papous.	Sandip.
Foënes, ou fourches à deux ou trois branches.	Collo-Hoet Manoura.
Hache.	Mouécané.
Couteau.	Inof, Ainoé et Inoé.
Ciseau.	Ineï-Boutoun.
Scie.	Gargadi.
Cuiller.	Rovezausec.
Gobelet.	Parascoeï.
Bouteille.	Maé et Néguï.
Miroir.	Fanimê et Faninê.
Chaise.	Calapessa.
Bol en porcelaine.	Bènê et Bébènê.
Sac de vaccois.	Camè.
Petit sac de feuilles de cocotier que les Papous portent suspendu à l'épaule gauche.	Kapané.
Bambou dans lequel on porte de l'eau.	Padarène.
Bougie.	Mala, Malaam et Massam.
Plume.	Mambour.
Natte.	Iaër et Iar.
Cafetière.	Guénessa.
Fiole.	Farascaï.
Clef.	Koutine.
Petite vérole.	Pora.
Plaie.	Kankoun.
Lèpre.	Babarai.
Brûlure.	Paré.
Pros.	Ouaï.
Boucle de fer de la corvette.	Garmoné.
Pagaïe.	Taborefs.
Corde.	Rivé.
Ligne de pêche.	Karaféré.
Fil de laiton où pend l'hameçon.	Kassénouar.
Coin pour fendre le bois.	Assosser.
Aiguille à coudre.	Ouarious, Marious.
Tête de l'aiguille.	Pouéné.
Pointe de l'aiguille.	Réri.
Epingle.	Kannivar.
Pavillon.	Barbar et Sagarati.
Caractère, lettre, écriture.	Fas.
Maison.	Rouma.
Escalier.	Kaouèke.
Ami.	Bati.
Manger.	Dan et Lani.
Boire.	Kiné.
Dormir.	Ténef, Kokive et Kénef.
Mourir.	Ténef.
Monter.	Kabéré.
S'en aller.	Koubram.
Hisser.	Vassio.
Amener.	Vakiou.

Nager.	Dasse.
Pagayer.	Vorosco.
Rire.	Combrivé.
Danser.	Kokévé.
Chanter.	Dicé.
Attendre.	Vassifari.
Sentir.	Nas.
Fumer.	Adéné-Tabaco.
Faire.	Assièné.
Faire du feu.	Assièné-Afor.
Mer.	Soréné.
Pluie.	Méker.
Soleil.	Rias
Eclair.	Samar et Nauki.
Tonnerre.	Kadadou.
Nuage.	Rep-Meker.
Tombeau.	Rouma-Papo-Vemar.
Qui est mort.	Vemar.
Coup de poing.	Kankourouï et Katoub.
Coup de pied.	Rossopoumi.
Soufflet.	Mouni.
Comment vous portez-vous?	Navié-Rapeï?
Bien.	Vié-Rapeï.
Venez ici.	Gnamaniné et Kamaricini.
Heure.	Lefo.
Jour.	Ari.
Son, bruit.	Poun.
Or.	Blaouéné.
Argent.	Likitone.
Feu.	Afor, For et Foro.
Eau.	Ouar.
Eau douce.	Kokiné.
Terre végétale.	Iéné-Sarop.
Sable.	Iéné.
Homme d'une condition supérieure.	Snombéba.
Madame.	Ra-Hinéscrénédia.
Je vous remercie.	Aravairi.
Assez.	Rovarapé.
Plusieurs.	Iboën.
Joli, beau, bon,	Narié.
Mauvais.	Tarada et Trada.
Grand.	Rebah.
Boiteux.	Guéna-Douef.
Je ne veux pas.	Beciva.
Non.	Marisimba et Nama.
Oui [1].	Issia.
Cigare.	Ou-Hi.
Moi.	Aïa.
Toi.	A-Ou.
Clou.	Pakou.
Ecaille.	Mis.
Singe.	Rouk.
Chauve-souris.	Rabout.
Chien.	Nofam et Nofané.
Chienne.	Nofam-Biéné.
Phalanger.	Rambane.
Cochon.	Baine.
Buffle.	Kobo.
Epervier.	Man.
Epervier à ventre blanc.	Man-Oupo.
Cassican.	Mankahok et Manga-Ouki.
Corbeau.	Manbobek.
Oiseau de Paradis.	Maëfor et Bourou-Kati.
Martin-Pêcheur.	Mankinétrous.
Calaou de Waiggiou.	Mandahouéné.
Ara-noir.	Sakiéné.
Perruche de Timor.	Manésouba.
Cacatoë blanc.	Manbéaher.
Lori tricolore.	Magniourou et Maniauri.
Coq.	Mazaukéhéné.
Poule.	Mazaukéhéné-Biéné.
Petite gallinacée noire.	Mankério.
Pigeon couronné de Banda.	Manbrouk.
Huppe du pigeon couronné.	Cun-Héi.
Colombar à caroncule noire.	Manroua.
Tourterelle.	Ampahéné.
Tourterelle à calotte purpurine.	Manobo.
Pluvier.	Mangrènegrène.
Corlieu gris.	Mancivièné et Ancibiné.
Crabier blanc.	Manoubène.
Oiseau.	Bourou.
Œuf.	Bolor et Samour.
Patte.	Guénor et Bramime.
Aile.	Boure.
Queue.	Pouraï.
Tortue d'eau douce.	Manguiné.
Tortue de mer.	Ouané et Oa-éo.
Gros lézard de Rawack.	Kalabet.
Petit lézard.	Mantikti.
Poisson.	Iné et Iéné.
Nautile.	Korokorbeï et Kokorbaï.
Cône.	Sagahouli.
Tridacne.	Katobeï.
Tridacne de moyenne grandeur.	Sarir.
Grand tridacne.	Siambéba et Koïam.
L'animal du tridacne.	Katob.
Œuf de Léda.	Orbeï-Orbeï.
Coquille univalve.	Orbeï-Koïan.
Pagure.	Kaïnoux.
Myriapode (mille pieds).	Obané.
Charançon.	Mourémoure.
Sauterelle.	Ampaéné.
Cigale.	Rédegni.
Fourmi.	Mancara.
Papillon.	Apop et Abéoat.
Oursin.	Serrégatine.
Holoturie.	Pinamé.
Tabac.	Tabaco.
Eponge.	Iène.
Multipliant (arbre) [2].	Nounou.
Giraumon.	Tabou, Laboui et Bactil.
Papaye.	Kapaïe.
Jamrose rouge.	Emi-Ohi.
Muscade.	Masséfo et Nasfor.
Macis, ou deuxième enveloppe.	
Ail.	Monremoure.
Gingembre.	Bava.
Haricot.	Ravesané.
Jonc.	Avrou.
Fruit charnu d'un arbre du genre *Cynometra*, espèce de pomme.	Iar.
Coco.	Soul.
Jeune coco.	Saraï.
Pierre de coco [3].	Saraï-Kamoure.
Riz.	Pénoëré.
Oignon.	Jas.
Casuarina.	Bava.
Ananas.	Imouï.
Sucre.	Raïnassi.
Bambou.	Goula.
Un.	Ambober.
Deux.	Saï et Ossa.
Trois.	Douï et Serou.
Quatre.	Kiorre, Kiorré et Kiorro.
Cinq	Fiak et Tiak.
Six.	Rimé.
Sept.	Onémé.
Huit.	Fik et Sik.
Neuf.	Ouar.
Dix.	Siou et Sioné.
Onze.	Saméfour.
Douze.	Saméfour - Sécéro-Ser.
Treize.	Saméfour - Sécéro-Sourrou.
Vingt.	Saméfour - Sécéro-Kior.
Trente.	Saméfour-Di-Sourrou.
Cent.	Outimé et Saméfour-Ousimé.

LES TCHAMORRES OU MARIANNAIS

Tête.	Oulou.
Cheveux.	Gapoun-Oulou.
Front.	Ha-i.
Sourcils.	Babali.
Œil.	Mata.
Cils.	Poulou chalam lam.
Paupières.	Chalam lam.
Poils ou cheveux.	Poulou.
Nez.	Goui-iné.
Narine.	Madoulou Goui-iné
Bouche.	Pachoud.
Dent.	Nifiné.
Dent molaire.	Akakam.
Langue.	Oula.
Lèvre.	Aman.
Lèvre supérieure.	Aman-houlou.
Lèvre inférieure.	Aman papa.
Menton.	Achaï (mouillez).
Oreille.	Talan-ha.
Cou.	Agaga.
Larynx.	Famagniou-ann.
Nuque.	Toun-ho.
Poitrine.	Ha-ouf.
Ventre.	Touyan.
Nombril.	Apouya.
Dos.	Tatalou.
Colonne épinière.	Tolan-Talou.
Epaule.	Apaga.
Bras.	Hious.
Coude.	Toumoun-canaï.
Main.	Canaï.
Os.	Tolan.
Os du bras.	Tolan hious.
Pouce.	Tamagas.
Index, médius, annulaire.	Talanchou.
Petit doigt.	Calanka.
Postérieur et fesse.	Poudous.
Cuisse.	Chachaga.
Genou.	Tamoun adiné.
Jambe.	Adiné.
Bâton.	Tou-oun.
Miroir.	Lamlam.
Mollet.	Mamanan-ha.
Tibia.	Sadnou houd.
Pied.	Adiné-i.
Malléoles.	Acoula.
Gros orteil.	Tamagas adiné.
Petit orteil.	Kalanké.
Union des sexes.	Ouma-ha-as.
Paume des mains.	Ataf.
Plante des pieds.	Foffougai.
Empreinte du pied.	Fégay.
Chapeau.	Touhoun.
Sandale de cuir.	Doga.
Chaîne qu'on portait anciennement au cou.	Gouïni.
Couteau des Chamorres.	Daman.
Feu.	Goisi.
Pierre.	Achou.
Pierre à feu.	Gagoud.
Œuf.	Chada.
Poule.	Manoug.
Pros.	Sagman.
Mer.	Tassi.
Haute mer.	Matiné-an.
Eau.	Hanoum.

[1] Depuis le Bengale jusqu'au îles Sandwich, presque tous les peuples disent *oui* en aspirant et en levant la tête, tandis qu'en Europe on la baisse.
[2] De l'écorce du multipliant on fait ici des ceintures.
[3] On trouve quelquefois de petites pierres elliptiques dans le lait de coco; j'en ai apporté plusieurs en France.

Coco.	Nidjiou.
Eau de coco.	Chougou nidjiou.
Vin de coco.	Touba.
Père.	Tata.
Mère.	Nana.
Homme.	Laé.
Pros.	Secman.
Bois.	Hadjiou.
Ce qui est droit.	Tounas.
Ongle.	Papakis.
Eclair.	Lamlam.
Tonnerre.	Houlou.
Corps de l'homme.	Tataoutaou.
Double.	Gui-hiné.
Ouverture.	Madoulou.
Cordon ombilical.	Acag.
Briser l'épine du dos.	Houloug tatalognia.
Case, habitation.	Gouma.
Lutte.	Afoulou.
Chemin.	Chalan.
Donner un coup de griffe.	Cagouas.
Faire un signe de l'œil à une femme.	Acheg-hi.
Regarder.	Atan.
Regarder en signe d'intelligence.	Atan segouït.
Indique. Montre du doigt.	Tanchou.
Rat.	Chiaca.
Corbeau.	Aga.
Martin-Pêcheur.	Si-hig.
Gallinacée de Tinian.	Sasségniat.
Poule sultane.	Poulalat.
Tourterelle à calotte purpurine.	Totot.
Tourterelle grise à collier brun.	Gaga.
Pluvier.	Doulili.
Corlieu gris.	Calalan.
Crabier ardoisé.	Chouchoucou.
Chevalier noir et blanc, oiseau.	Doulili.
Héron grisâtre.	Cacag.
Frégate.	Padjiajia.
Merle.	Sali.
Aigrette ou crabier blanc.	Chouchoukou-apaca.
Paille en queue.	Tiounié.
Espèce de rossignol.	Gapio.
Canard.	Gahanga.
Grimpereau rouge.	Éguigui.
Gobe-mouche à bec aplati.	Nossa.
Gobe-mouche à queue en éventail.	Sotine.
Baliste noirâtre à frange jaune.	Satta.
Tétrodon verdâtre.	Mangaou.
Labre jaunâtre à dos recourbé.	Bou-ha.
Lézard.	Elitei.
Chauve-Souris.	Fani-hi.
Murène.	Acman.
Petit Chirurgien blanc.	Magnia-a-apaca.
Chirurgien.	Magnia ac Atouloun.
Petit Holocentre.	Chalag.
Poisson couleur de rose, bon à manger.	Achiné-Choun.
Labre brillant.	Tan hissoun.
Chétodon noir.	Fomo.
Chétodon à raies jaunâtres.	Doddou.
Hippocampe.	Pippoupou.
Ostracion boule.	Dangloun.
Chevrette.	Ouan.
Sole	Tampat.
Poisson géographique.	Sesdjioun.
Crabe couvert de mousse.	Panglaou achou.
Crabe avec une nageoire.	Panglaou anitti.
Crabe géographique.	Panglaou lagnia.
Oursin à baguettes.	Laous.
Bénitier.	Ima.
Spondyle.	Tiguimé.
Porcelaine.	Ghégueï.
Cône bigarré.	Aléliné.
Coquille bivalve cannelée.	Pagan.
Seine,	Tchi-Choulou.
Epervier.	Tchalaga.
Scie.	Lagoua.
Ombre.	An-Ninimé.
Fainéant.	La Houn.
Brasse.	Hious.
Demi-brasse,	Echoun-Hious.
Coudée.	Tamoan.
Pan.	Infantiffi.
Brassée.	Asna Dinidouq.
Poignée.	Inakioun.
Bas.	Inagoua.
Deux brassées.	Ougoua Dinidouq.

	POUR LES INDIVIDUS.	POUR LES PIASTRES, ETC.	POUR LES BRASSES.
1	Acha.	Assidjieï, Achidjieï.	Tak-Achoun.
2	Ougoua.	Ougouïdjieï.	Tak-Ougouan.
3	Toulou.	Torgouïdjieï.	Tak-Touloun.
4	Fadfad.	Farfateï.	Tak-Fatoun.
5	Lima.	Limitjieï.	Tak-Liman.
6	Gounoum.	Godmitjieï.	Tak-Gounoum.
7	Fiti.	Fetgouidjieï.	Tak-Fitoum.
8	Goualou.	Gouadgouidjieï.	Tak-Gouàloun.
9	Sigoua.	Segouidjieï.	Tak-Sigouan.
10	Manoud.	Manoteï.	Tak-Manoud.
11	Manoud Nagouai Acha.	Manoteï Nagou i Achidjieï.	
12	— — Toulou.	— — Igouitjieï.	
13	— — Fadfad.	— — Torgouitjieï.	
20	Ougoua Nafoulou.	Ougouitjieï Nafoulou.	
30	Toulou Nafoulou.	Torgouitjieï Nafoulou.	
40	Fadfad Nafoulou.	Farfateï Nafoulou.	
50	Lima Nafoulou.	Limitjieï Nafoulou.	
60	Gounoum Nafoulou.	Godmitjieï Nafoulou.	
70	Fiti Nafoulou.	Fetgouitjieï Nafoulou	
80	Gouhalou Nafoulou.	Gouatgouitjieï Nafoulou.	
88	Sigoua Nafoulou.	Sigouitjieï Nafoulou.	
100	Galous.	Gatous.	
200	Ougoua Nagoutous.	Ougouitjieï Nagatous.	
1,000	Chalan. Manoud Nafoulou.	Chalan ou Achalan.	
10,000	Manoud Achalan.	Manoteï Achalan.	
100,000	Gatous Achalan.	Gatous Achalan.	

La première colonne sert pour la numération des individus ; la seconde, pour celle des piastres, cocos, melons d'eau, etc., et la troisième, pour celle des brasses. La troisième numération ne va pas au delà de 10.

REMARQUE SUR LES PRONOMS POSSESSIFS

Mon se dit *hou; ton* se dit *mou. Son* est traduit par *gua; notre* par *ta; leur* par *gnia* si l'on parle de personnes absentes, et par *midjiou* s'il est question de personnes présentes. On pense bien que puisqu'on donne ces détails, ils ont été communiqués par quelqu'un qui possédait parfaitement la langue chamorre. Ils ont été recueillis, par mon ami Gaimard, de don Louis de Torrès, à l'obligeance duquel est dû aussi le vocabulaire ci-dessus et plusieurs notes intéressantes sur cet archipel.

ILES CAROLINES

Tête.	Ronnies, Roumaï, Simoié.
Cheveux.	Alomméï, Alérouméï, Timoé.
Front.	Man-hoï.
Sourcils.	Fatou, Fatel, Fatuel, Fati.
Œil.	Metail, Métaï, Messaï.
Cils.	Caporal, Métal, Capoloul, Néméléï.
Paupières.	Palapoul ne métal.
Paupière supérieure.	Aoutol ne métal.
Paupière inférieure.	Assépoilcépoil ne métal.
Nez.	Poiti, Poitiné, Poitil, Podi.
Narine.	Poélé poiti, pouel poitiné, Poilé poitil, Assémalibodi.
Bouche.	E-Houaï.
Dent.	Ni, Gni, Ni-i.
Dent incisive.	Gniloneï, Gniloé (mouillez gni).
Dent petite mollaire.	Iliponéguiéloueï, Nili.
Dent grosse mollaire.	Pouraloneï, Pouraléonel.
Langue	Loneï, Lonél, Laonel, Loel.
Lèvre.	Tiloneï, Tilonel, Tiliaonal, Alisséou.
Joue.	Tépal, Aïssapal, Aoussépaï.
Menton.	Etéï, Atel, Jatel, Até.
Barbe.	Alouzaï, Alissel.
Oreille.	Taliné-hé, Talinéhan, Taliné-hal.
Lobe de l'oreille.	Robalolon-heï, Iolal, Iolal taliné-hal.
Trou auditif.	Pitalan-heï, Pouï taliné-hal.
Cou.	Falouï, Faloné, Ourongaï.
Trachée-artère.	Ouroun heï.
Nuque.	Lougouroun - heï, Longoulon-honel, Longoul-houeï.
Poitrine.	Loupaï, Ouponal, Oupoueï, Oiti.
Ventre.	Fégaï, Oubouoï.
Ombilic.	Pouzeï, Poujé, Pougoi-ie.
Dos.	Ta-houri, Tagouri.
Colonne épinière.	Routa-houri, Loutagouri, Sulta-gouri.
Clavicule.	Lépan, Alégouï, Lupalaléboueï.
Omoplate.	Evaraï, Avaraï, Éfaraï.
Epaule.	Evaraï, Avaraï, Éfaraï.
Bras.	Rapélépeï, Chapélepeï, Lapilépeï.
Avant-bras.	Marélépeï, Mérélépeï, Mélalipeï.
Coude.	Rapélépélépeï, Apélépélépeï.
Os.	Rouloupeï.
Main.	Galeïma, Branéma, Pralémal, Pélalipeï.
Poing.	Cattel, Comourou, Comoural.
Doigt	Attilipaï.
Pouce.	Catouleppéné, Catoulépal.
Index.	Catourap.
Médius.	Catoulou.
Annulaire.	Catoussépouck.
Petit doigt.	Catoudéguid.
Hanche.	Onilaï.
Postérieur.	* Lonetti.

Fesse.	* Pouroueï, Pourouël, Palipaliaonati.
Cuisse.	* Rapélépreï, Rapélépéreï, Oufoï.
Genou.	Pongoneï, Pongoné.
Jambe.	Braléparéï.
Malléole.	Couroubouł, Couroubouipéré.
Talon.	Capélépélépreï.
Mollet.	Salalépreï, Sagalépreï, Lessalipéraï.
Pied.	Paraparépreï, Paraparalédéreï, Pérapéral.
Pouce ou gros orteil.	Catouléperépreï, Catoutépélépreï.
Deuxième orteil.	Catouglérépreï, Catourouguilpreï.
Troisième orteil.	Catoulougue.
Quatrième orteil.	Catoussépongue.
Cinquième orteil.	Catourougue, Catouruk.
Union intime des sexes.	Sirik, Feï.
Orteil.	Attilipéraï.
Paume des mains.	Prékémeï.
Plante des pieds.	Fallépreï, Fanipéraï.
Sein.	Toussagaï, Ti.
Sein de femme.	Rabout, Faifféné, Oi-iti.
Ongle.	Coub, Cui.
Peau.	Ponaï.
Sang.	Atchaponé.
Homme.	Mal, Marr, Mérer.
Femme.	Rabout, Faifle.
Femme mariée.	Aou-Taguel.
Femme non mariée.	Lipper.
Père.	Témal.
Mère.	Cillé.
Fils.	La-hub, La-hal.
Fille.	Magaïani.
Grand-père.	Touvéï.
Grand'mère.	Faiffel-touvéï.
Petit-fils.	Fa-ham.
Petite-fille.	Filragol.
Homme mort.	Emiss.
Enfant.	Sari, Tarimar, Oligat.
Petit enfant.	Sarikid.
Très-petit enfant.	Sarikitikit.
Femme enceinte.	Oébobo.
Vieillard.	Amaré, Touffé.
Cheveux Bouclés.	Chimorur.
Cheveux lisses.	Larimourac.
Bout de sein.	Maror.
Pouls.	Miméracal.
Sueur.	Mouiamouï.
Anthropophage.	Mouho.
Excrément humain.	Pag-ha.
Région lombaire.	Lougoulougoul.
Langouti des Carolins.	Copalaï, Copaleï, Capaleï, Apalé.
Couteau.	Tapétap, Sarré.
Lame de couteau.	Tougoutougoul.
Courroie de couteau.	Kellémel, Coumaru.
Petit panier de vacois.	Rougoud, Séou.
Hamac.	Huloul.
Filet carré pour prendre du poisson.	Hou.
Coco servant de gobelet.	Pauré.
Briquet.	Calellers.
Morceau de bois pour conserver le feu.	Capett.
Sac.	Saro.
Mortier.	Ialef.
Pilon.	Tontaïou.
Passoire pour l'eau.	Moïtaru.
Chaudière.	Ra-hona.
Cuiller de bois.	Oulémi.
Calebasse.	Cahouvara.
Sel.	Tamourillaou, Tamaurillaou.

Gâteau de maïs.	Longoumélimari.
Corde.	Tali, Ameï.
Gronde.	Chaouled, Amarépoi.
Chapeau.	Péring, Paroneï, Paroun, Paroun-heï.
Hameçon.	Queu.
Sac en feuilles de cocotiers.	Poutaou.
Anneau en cheveux que les Carolins portent au bas de la jambe.	Rimm.
Tatouage.	Mak.
Manteau.	Aonis.
Herminette.	Puarang.
Fusil.	Pak.
Natte.	Quiégui.
Etoffe.	Teur.
Arc et flèche.	Ettanck.
Elephantiasis.	Péremmats.
Lèpre.	Kilissapo-o.
Plaie.	Clo-o.
Cicatrice.	Equilas.
Taches blanches sur la peau.	Roanig.
Médecine.	Taré.
Médecin.	Rogui.
Boire.	Tchali.
Manger.	Moun-ho.
Eau.	Ral, Ralou, Ralu.
Mer.	Tasti, Amoroue.
Eau de mer.	Ralou ciété.
Donnez-moi à boire.	Ouloumi.
Donnez-moi à manger.	Moun-ho.
Donnez-moi des cocos.	Cassitou-rols.
Donnez-moi du feu.	Hassilou-yaff.
Parler.	Capet, Fagatié.
Parler beaucoup.	Egaméleï-capet.
Pleurer.	Tan-hé, Sing, Naolocar.
Larme.	Somené.
Siffler.	Cacahour.
Chanter.	Pouarécou, Paroug.
Fermer les yeux.	Masseurou.
Cracher.	Coutouvi, Atouc.
Marcher.	Rik.
Sauter.	Sioutak.
Marcher à petits pas.	Ouati-Ouati.
Piquer.	Saru.
Couper.	Fela.
Attends-moi.	Ouati-Ouati.
Allons.	Faraè.
Se lever pour rester debout.	Caouloc-Oulaïet.
Assis.	Battodéou, Faizabal.
Couché.	Houlloc, Arouc.
Couché et endormi.	Houlloc emassouroug.
Sortir du lit.	Roumetac.
Se moucher.	Moussouri, Malibodi.
Morve.	Rallé poitel.
Souffrir.	Etoumaï.
Aboyer.	Iarri.
Venez.	Pouïtoc, Etto.
Venez tous.	Pouïtoc pouïtoc elagoumi elagoumi elagoumi.
Frapper avec un marteau.	Sougou.
Chercher des pierres.	Egarapou.
Mettre dans la poche.	Loupousgali.
Tirer de la poche.	Calicahol.
Poche d'habit.	Pouïel.
Mettre son chapeau.	Paroung.
Oter son chapeau.	Oitilik.
Mets ton chapeau.	Paroun-hac couté hapouers.
Comment te portes-tu ?	Coupou toumaï ha ?
Bien.	Emoïmag.
Mal.	Etamag.

Et toi?	E Faou?
Bien, grâces à Dieu.	Emoïmag è faluk.
Dieu.	Jaloussou.
Où vas-tu?	Goupalaï agnel?
Je vais à Guham.	Farak macoutac.
Je vais à la montagne.	Ipoualag, houlou houlouhoul.
Je vais aux champs.	Farak macoutac.
Que fais-tu maintenant?	Houlag hellon hol?
Je me promène.	Honégaon.
Adieu.	Couzamel.
Oui.	Tchim, Schine, Oi, O, N-hu lamoib.
Non.	Essor, Echouar, Elaourou, Elipougaïche.
Comment se nomme cela?	Efaïtoum?
Bâiller.	Maladel, Maou aladel.
Dormir.	Maourou, Matourou.
Ramer ou pagayer.	Fatib.
Gouverner à bâbord.	Athia.
Gouverner à tribord.	Fa-an.
Plonger.	Toulonc.
Eternuer.	Mossi.
Vomir.	Mouss.
Se gratter.	Garigari.
Se frotter.	Tareï.
Pincer quelqu'un.	Poi-igue.
Frapper avec le poing.	Touk.
Frapper du plat de la main.	Peuli.
Mordre.	Coue.
Mâcher.	Lulu.
Peter.	Oula.
Tousser.	Naou.
Roter.	Mouss.
Se donner la main.	Iroïtional.
Tirer les cheveux.	Loucop.
Arracher les cheveux.	Amalucoume.
Tirer à soi.	Inirache.
Se frotter les yeux (au réveil).	Diganles.
Dériver (terme de marine).	Oréor.
Menacer quelqu'un.	Laoualouor.
Se dépêcher.	Cahé-cahé-cahé.
Etre malade.	Ezamoïg-sornéas.
Virer de bord.	Gache.
J'ai vu.	Iroëri.
Danse des Carolins.	Nimorapout, Poirouk
Danse avec les bâtons.	Lialénini.
Un baiser.	Moungo.
Un soufflet.	Onboup.
Un coup de poing.	Tongoua.
Un coup de pied.	Vadi.
Un coup de poignard.	Reï.
Noble ou chef.	Tamor.
Maison.	Imme, Emou.
Bambou.	Poi-hi, Pa-hi.
Planche.	Pap.
Bois.	Paffi,
Fagot de bois.	Coli.
Feuille d'arbre.	Euzo.
Porte.	Tiélaouk.
Fenêtre.	Songalok.
Echelle.	Catami.
Premier échelon.	Ital.
Echelon moyen.	Faliou.
Dernier.	Iatté.
Fer.	Paran, Loulou.
Planches de bambous.	Pappa.
Toit.	Fatefat-iassou.
Tuile.	Emezoaou.
Avant-toit.	Aguitaguid.

Grand coffre.	Por.
Petit coffre.	Chap.
Arbre.	Pelagoulluc.
Arbre vert.	Laouru.
Arbre mort.	Eppoit.
Arbre à pain.	Vaivai.
Cocotier.	Roau.
Coco.	Tohoho, Ro, Cho-o.
Eau de coco.	Hal-ro, Raninu.
Vin de coco.	Gari.
Coque de coco.	Maribirip.
Brou ou enveloppe de coco.	Peïon.
Morceau de coco.	Peïtrok.
Amande de coco.	Numacés.
Banane.	Onich.
Banane mûre.	Ouiss.
Banane non mûre.	Ourillo.
Orange.	Courougourou.
Solamim.	Tougnou.
Ecorce de l'orange.	Kilile.
Graines d'orange.	Faune.
Fréderico.	Falétaouru.
Petit fruit pour la teinture rouge.	Dualépou.
Intérieur de ce fruit.	Aoutel.
Poule.	Moa, Maluk, Baluk.
Œuf.	Tagoullou.
Coq.	Malégoumal, Acabouasse.
Chant du coq.	Coc-co.
Chair.	Fétougoul.
Bec.	Répoua lemalek.
Aile.	Irapaou.
Patte.	Perel.
Poisson volant.	Magar.
Requin.	Prio.
Gecko.	Lipeïpaé.
Martin-Pêcheur	Oua on-bouéche.
Pou.	Couai.
Bœuf.	Ama.
Fou (oiseau).	Amma.
Pierre.	Fahou, Fahuk.
Fougère.	Amare.
Rima.	Vairaie.
Fruit du rima.	Aréparépa.
Dougdoug.	Meïàs.
Arbre.	Pélagoulluc.
Tronc.	Trocou-Pélagoullu.
Rameau.	Pélagoulilei.
Fruit.	Ta-hoisté.
Terre.	Mérolo.
Cimetière.	Mata.
Chemin.	Ialé.
Tabac.	Capourocco.
Poisson.	Igg.
Ville.	Oualo.
Maintenant.	Ralei.
Demain.	La-hi, La-hu, Na-hu.
Soleil.	Alet, Yal.
Lune.	Méram, Aligoulenp. Maramé.
Etoile.	Fuhu, Fiez, Igatoroche.
Firmament.	Lan-hé.
Nuage.	Saronné, leng, Iengué, Maniling.
Pluie.	Oroo, oroo Oro oroo, Courrou.
Vent.	Jian-hé, Inao.
Corps de pierre.	Fadaoual.
Arc-en-ciel.	Rassimé.
Tonnerre.	Patche.
Eclair.	Vérouère.
Vénus (coquille bivalve).	Pélie.

Grand murex.	Saoué.
Bénitier.	Tcho (m. cho).
Madrépore.	Fahu.
Chauve-souris.	Poé.
Prière pour conjurer l'orage.	Farsali.
Casque (coquille).	Mouhihel.
Loupe.	Bibi.
Ile haute.	Iarelong.
Ile très-haute.	Iarelong-méas.
Ile basse.	Mallic.
La partie moyenne, le milieu.	Elabebac.
Souffler dans un murex pour produire du son.	Abanon sa oui.
Oui, monsieur.	Ia, samol.
Chapeau de paille des Carolins.	Péring.
Mentonnière des chapeaux de paille.	Aliparung.
Vent par la hanche.	Ianguior.
Vent par le travers.	Atouor.
Vent au plus près.	Atouglafan.
Vent debout.	Faignié as.
Vent arrière.	Iocounap.
Vent largue.	Ouloumé.
Lever du soleil.	Réné, Nissol.
Coucher du soleil.	Lebonoui, Pouni.
Soleil au zénith.	Rèné.
Soleil à l'horizon.	Eouel dials.
Nord.	Maïban.
Sud.	Mayour.
Est.	Mataraé.
Ouest.	Melissor.
Basilic.	Ouaran (ou bonne odeur).
Combien?	Filao?
Nuit.	Poum.
Combien de nuits?	Fita pouni?
Pièce de fer en forme de spatule, pour enlever l'intérieur des cocos.	Poua-ci-gari.
Pièce de bois sur laquelle le fer est fixé.	Poulapérigari.
Pièce de bois sur laquelle on roule une pâte quelconque.	Faïraparak.
Rouler la pâte.	Iga-iga.
Rouleau.	Ura.
Ce qui est chaud.	Issapouers.
Ce qui est chaud sortant du feu.	Issapouers elierf.
Coton.	Iss.
Mauvaise odeur.	Emars.
Vareuse.	Cozel, Caouzel.
Chandelle.	Pouless, Poulis.
Rosaire.	Poulou, Poul.
Queue.	Fetti, Chamoïl.
Pagaie.	Fatel.
Robe.	Capill.
Corset de femme.	Couzel.
Rouge.	Ero.
Blanc.	Epourapors.
Noir.	Erotal-ho.
Grand, haut, élevé.	Etalaï, Elalaï.
Petit, bas.	Emouroumors, Moremoré.
Citerne.	Ou-haou.
Empreinte du pied sur le sable.	Laouloc.
Roulis.	Marigueron.
Lame (terme de marine).	Lolapalap, Coromolimoin

Le nom des constellations et celui des différentes pièces qui composent les pros carolins m'ont été fournis par M. Bérard.

L'étoile polaire.	Ouléouhel.
La Grande-Ourse.	Oulégo.
La Claire-des-Gardes.	Maïnap.
La Chèvre.	Maleguédi.
La Lyre.	Meul.
Le Cygne.	Cheppi.
Le Dauphin.	Cheppi.
La Couronne.	Ceuta.
L'Aigle.	Mulap.
Arcturus.	Aromaï.
Castor et Pollux.	Taïninian.
Le Corbeau.	Charapel.
L'Œil-du-Taureau (Aldébaran).	Oul.
Orion, Rigel, et toutes les étoiles environnantes.	Taragariok.
Les Trois-Rois (constellations d'Orion).	Eliel.
Syrius.	Touloulouk.
Pruscion.	Mall.

Antares.	Toumour.	Aviron.	Fadjéal, Fatin.	Vergue.	Chédé.
La Queue-du-Scorpion.	Mouïel.	Gouvernail.	Fadélouboubou.	Maitier posé sur les coutures.	Pouer.
La Croix-du-Sud.	Toaboub, Poupou.	Balancier.	Tinémaï, Tame.	Cordes.	Amaï.
L'Epi-de-la-Vierge.	Toumour.	Flotteur.	Tam.	Grandes cages qui sont de chaque côté du pros.	Couma.
Vénus.	Fuzel, Furale.	Voile.	Na, Ona.	Nattes de cocotier pour couvrir les cages.	Attérac.
Jupiter.	Opicur.	Drisse de la voile.	Chéal, Ourur.		
Pros.	Oa, Oia, Chaqueman.	Ecouter.	Moël.		
Màt.	Ahu, Aug.	Carguer.	Chéalliserac.		
		Baume.	Limm.		

Je dois à l'obligeance de M. don Luis de Torrès les noms suivants à la division de l'année chez les Carolins :

Année.	Fahalip.	Une nuit ou vingt-quatre heures. (Ils comptent par nuit.)	Sépoum.
Mois.	Maram.		
Nuit.	Poum.		

L'année des Carolins est composée de dix mois, dont voici les noms :

Tungur.	Hèfang.	Cucu.	Rag.
Mol.		Halimati.	
Mahelap.		Margar.	
Sota.		Hiolihol.	
La.		Mal.	

Les cinq premiers mois, designés sous le nom collectif de *Héfang*, comprennent la mauvaise saison pour les îles Carolines ; *Rag* est le nom des autres mois.

Chaque mois est composé de trente jours, dont voici les noms : Sigauru, Hélin, Messaline, Mesor, Mesafur, Mesaguar, Mevetien, Hemetal, Xuapon, Hiaropugu, Hepai, Holapue, Hal, Lamao, Hemar, Hiohur, Letu, Guiley, Jalaguolo, Sopars, Hefelag, Huhosolang, Roralihefelag, Sopar, Himemuhil, Guiley, Homalo, Romalifal, Hiorofû, Heseng, Herraf.

L'archipel des Carolines est nommé, en langage du pays, Lamoursine, Lamouxinė et Ipalaou. Un Carolin que je vis à Agagna me fit connaître différentes îles, qu'il désigna par les noms suivants : Saouk, Souk, ou Poulou Souk ; Tamatam, Pouellap, Rong, Houlahoul, Pisserar, Filaluk, Poulonat, Jalė, Satahouan, Pik, Pihnėlo, Faïaou, Oliméraou, Lamourtroke, Pouk, Fėléit, Ouralu et Oulaluk, Tahouas et Talouas, Elatt, Selat, Ouletann, Caré, Némoï, Cahutac et Tahutac, Falépi, Ifelouk et Iféluk, Sėraï-lap, Jastė, Séralap et Felalape, Païaou ou Paliaou, Raourouk, Seriap, Féraluous ou Felalus, Moutougoussou, Tagaïla, Jalare-Caraïd, Nissegaï, Eramlap ou Eranelap, Eroupek ou Aroupik, Faïs, Mogoumog, Essouroug ou Iossoro, Namo, Soune ou Sone, Sagalaï, Lamo, Serahoul, Iappė, Moloug, Cahėnane ou Cahėni-hanė, Palloul ou Palleu, Pėliou ou Pėliliou, Recapessan, Aïoupoucoul, Récamaï ; Arapokel ou Arapoket, Erougoulmalapay ou Rougoumalėpaï, Argoun, Argol ou Argoub, Crélaou, Nargoumaï, Atalendran ou Atalėnė-hanė, Neï-houan, Aran-harell ou Aran Harett, Iaourou, Rėkėriou, Alėhal, Ségal, Soutaminė, Eïcane, Ahoucaho, Poul, Merier, Soun-rounė, Catougoupouïe, Fahoupouï, Loume, Polap, Pelepiel, Montougouleï, Cassinlon, Lull, Luc, Lamolėpi, Opanė, Poual, Eal, Alamarau.

NUMÉRATION :

Un.	Iot, Hiot.	Seize.	Seg-mahoutoau, Seg-mahulu.	Cinq cents.	Limmapougou, Nimmapougou.
Deux.	Ru.	Dix-sept.	Seg-mafissou, Seg-mafisu.	Six cents.	Houlapougou.
Trois.	Iel, Ieli, Iol, Hiel.	Dix-huit.	Seg-mahoualou, Seg-mahualu.	Sept cents.	Fissipougou.
Quatre.	Fan, Fel, Fang.	Dix-neuf.	Seg-Matouoau, Seg-matihu.	Huit cents.	Onalépougou.
Cinq.	Limmé, Libe, Nimmé, Lim.	Vingt.	Rnèk, Mentérucké.	Neuf cents.	Tonapougou.
Six.	Hob.	Trente.	Serik, Selik, Elig.	Mille.	Sanresse, Cenresse, Zellé.
Sept.	Fiz, Fus, Fis.	Quarante.	Fa-hik.	Deux mille.	Ruanressé.
Huit.	Ouab, Ouané, Ouhane, Hual.	Cinquante.	Limèk, Néméké.	Trois mille.	Iélinéressé, Elinressé, Sélineressé.
Neuf.	Ti-hou, Li-hu.	Soixante.	Holik, Oulik, Oulèk.	Quatre mille.	Fanressé.
Dix.	Sek, Seck, Seg.	Soixante-dix.	Fizik.	Cinq mille.	Limanressé, Némanressé.
Onze.	Seg-macèou, Seg-macéo.	Quatre-vingts.	Onalik.	Six mille.	Holounressé.
Douze.	Seg-maroua-au, Seg-maru.	Quatre-vingt-dix.	Ti-houéké.	Sept mille.	Fizinressé.
Treize.	Seg-méhalou, Seg-masalu.	Cent.	Siapogou, Siapougou.	Huit mille.	Oualinéressé.
Quatorze.	Seg-méfa-ou, Seg-méfohu.	Deux cents.	Rouapougou.	Neuf mille.	Tiounressé.
Quinze.	Seg-malimou, Seg-malimu.	Trois cents.	Ielepougou, Elepougou, Sélépougou.	Dix mille.	Selle, Sel.
		Quatre cents.	Fapougou.	Cent mille.	Roual.

NOMS DES DIFFÉRENTES PIÈCES QUI COMPOSENT UN PROS DES ILES MARIANNES, ET DE TOUS LES OBJETS QUI FONT PARTIE DE SON ARMEMENT :

Première pièce du fond, faite d'un seul morceau de bois.	Poulolona.	Première pièce du plat-bord.	Paléhalissia.	Traverse pour supporter le bout inférieur de la vergue.	Malua.
Seconde pièce.	Papelona.	Deuxième pièce du plat-bord, qui retient les deux supports du balancier.	Eléguécha.	Autre traverse où s'installe le gouvernail.	Fadélonboubou.
Les deux saillies symétriques de devant et de derrière.	Méchaliba.	Plat-bord du péraf.	Forambaï.	Premier banc.	Tiouatib.

Second banc.	Milim.
Troisième banc.	Chadagnio.
Grande planche, quelquefois d'une seule pièce.	Péraf.
Planche de l'archipompe.	Apung.
Archipompe.	Folap.
Banc.	Maragual.
Supports du banc.	Olibon.
Battayole du banc.	Láganu.
Traverse où l'on amarre l'écoute.	Onalimel.
Balancier.	Tincunaï.
Supports du balancier et du flotteur.	Quia.
Flotteur.	Cho-cho.
Fourche du flotteur.	Cam.
Traverse des fourches.	Ouegeou.
Traverse ou arc-boutant du balancier.	Métarévan.
Dessus ou couverts de la cage.	Aïmel.
Claie de la cage.	Jépel.
Deux supports de la claie.	Choua.
Traverse des supports.	Oualian.
Gouvernail.	Fadélouboulou.
Escop à main.	Ammat.
Aviron.	Fadjéal.
Pros ou barque.	Oïa.
Mât.	Ahu.
Hauban qui va s'amarrer sur le flotteur.	Humalap.
Retenues du vent du mât.	Cheldéguel.
Retenues sous le vent.	Taniguéché.
Voile.	Ua.
Drisse de la voile.	Chéal.
Ecoutes.	Moël.
Cargues.	Chéallisérac.
Petites retenues pour le vent arrière.	Ror-ho.
Les deux grandes cages placées sur les deux côtés du pros.	Couma ou Aïmal.
Baume.	Limm.
Vergue.	Chédé.
Coutures qui lient les pièces les unes aux autres.	Firaï.
Mastic posé sur les coutures.	Poner.

ILES SANDWICH

Tête.	Po-ho.
Front.	La-hé.
Œil.	Maka.
Sourcil.	Kouamaka.
Cils.	Ririi.
Paupière.	Onoe, Onoï.
Nez.	Iou.
Ouverture du nez.	Ouha iou.
Bouche.	Oua-ha.
Lèvres.	Léréch, Lérich.
Dent.	Niou, Niohou.
Incisive.	Niou riri.
Molaire.	Niou nouï ou koui.
Langue.	Arérou.
Joue.	Paparéna.
Oreille.	Peïahou.
Barbe.	Oumi-oumih.
Menton.	Aouhé, Aou-aï.
Cou.	Aï, Pouhahi.
Poitrine.	Oumouma, Oumaouma.
Ventre.	Opou, Obou.
Nombril.	Pico, Picou.
Mamelle.	Oua-hiou.
Epaule.	Poivi, Pouaré.
Clavicule.	Ivireï.
Omoplate.	Oé-oé.
Colonne épinière.	Ibikoumo.
Dos.	Kioua, Kouamo.
Région lombaire.	Kikara.
Postérieur.	Papakouré.
Parties génitales de la femme.	Koé.
Union intime des deux sexes.	Pané-pané, Aï.
Bras.	Rima-rima.
Creux de l'aisselle.	Poë-hé.
Pli du coude.	Aï-rima.
Poignet.	Akarima.
Dos de la main.	Kouarima
Paume de la main.	Pohorima.
Pouce.	Rima-nouhi.
Index.	Mekipoï.
Médius.	Piréhou.
Annulaire.	Piri.
Petit doigt.	Limeïki.
Ongle.	Maïo-hou.
Cuisse.	Ouha.
Genou.	Kouri.
Jambe.	Ouha-ouhaï.
Mollet.	Orou-Orou.
Pied.	Kapouaï-oua-ouaï.
Dos du pied.	Okoua-oua-ouaï.
Plante du pied.	Poho-oua-ouaï.
Malléoles.	Poupou-oua-ouaï.
Talon.	Koué-koué-oua-ouaï.
Orteil.	Riké-Riké.
Gros orteil.	Oua-oua-nouï.
Deuxième orteil.	Mana-mana-nouï.
Troisième orteil.	Manéa-nouï.
Quatrième orteil.	Manéa-nouï.
Cinquième orteil.	Mané-héi.
Coude.	Koué-koue.
Nom du roi actuel.	Houriou Riou, Riouriou.
Roi.	Erinouhi.
Callebasse.	Aïpou.
Chapeau.	Papare.
Hameçon.	Pah.
Chaux.	Poumah.
Fruit d'un *cactus*.	Papipi.
Pirogue.	Kenou.
Pagaie.	Eoé.
Cou.	Nihou.
Cérite (coquille dont on fait des bracelets).	Toua-o, Pipépi.
Corde qui la fixe au poignet.	Roré.
Bague.	Créahouaré.
Tout vêtement des femmes.	Roré.
Comment nomme-t-on cela?	Ouaïtaï-nou?
Oursin à baguettes.	Aoukéouké.
Bananes.	Manana, Maïa.
Ranine (crustacé).	Oura.
Grande vis (coquille).	Pou. L'animal : lo pou.
Porcelaine.	Pouléou, Réou.
Coquille bivalve, rugueuse.	Ohourepi.
Sphinx.	Oé-aï.
Jecko.	Moho.
Myrméléon.	Pinaou.
Ichneumon.	Tanacapa.
Bulime (coquille).	Poupou.
Oiseau.	Manou.
Oursin.	Ouana.
Bécasseau (oiseau).	Koréa.
Crabe brun avec quelques points blancs.	Ahamah.
Holothurie.	Corérévas.
Baliste (poisson).	Aonouï.
Patelle.	Obibi.
Polypier nouveau, à tubes percés par le bout.	Rimou.
Petit oursin noirâtre (*echinus atratus*).	Adodoué.
Langouste.	Ouré, Oura.
Crabe brun.	Erépi.
Grosse araignée.	Aparana.
Crabe rougeâtre.	Erékoumai.
Crabe noirâtre.	Erépi.
Xakerlat.	Erérou.
Passereau à tête jaunâtre.	O-ou.
Echassier à long bec grisâtre.	Coréa-ouriri.
Petit grimpereau jaunâtre.	Raouhi.
Moucherolle tachetée de blanc et de noir, brune sur le dos.	Erépeïo.
Albatros brun.	Ha-a.
Poule d'eau.	Araï.
Libellule.	Pinahou.
Tonne (coquille).	Pou.
Hibou.	Pouéhou.
Sphinx brillant.	Oura-loua.
Sauterelle.	Ou-nihi.
Porcelaine (coquille).	Kakiki.
Mollusque allongé (petit coral).	Papaï.
Chèvre.	Tao.
Canard.	Toroa.
Syngnake.	Nounou.
Fistulaire noirâtre.	Inaréa-Noucouiri.
Baliste.	Maï-ii.
Labre noirâtre.	Maré.
Nasan à frange blanche.	Kara.
Clupu (petit poisson argenté).	Néhou.
Laber élégant, avec une raie rouge bordée de violet sur chaque côté; nageoire caudale rougeâtre.	Orouma, Mahou-veta.
Labre à points blancs.	Opouré.
Vis (coquille).	Pou.
Labre rougeâtre.	A-ourou-ourou.
Gros poisson d'Owhyhée.	Oboué.
Baliste noirâtre.	Aounounouhi.
Chétodon jaune.	Raou-ahou.
Chétodon à verticales noires.	Mamamoh.
Morceau de bois pour allumer du feu.	Aourac.
Morceau de bois pour frotter le premier.	Aourima.
Fil qui sert d'étoupe.	Aoupéna.
Feuilles de l'arbre dont la racine sert à faire l'ava.	Taouti.
Arc-en-ciel.	Anouénoué.
Labre à nageoire dorsale noirâtre.	Irou.
Chétodon à bandes jaunes et noires.	Titii.
Poisson à tête plate.	Oural.
Mûrier-papier.	Ouahouké.
Tabac.	Paka.
Papayer.	Papaïé.
Latanier.	Toaurou.
Grand arbre à fleurs jaunes.	Koahou.
Double pirogue.	Ioa.
Traverses courbes qui joignent les doubles pirogues.	Oïa.
Traverses droites.	Eaou.
Cocotier.	Néhou, nihou.
Fruit dont le goût est celui des noix rances.	Coucouï.
Vases faits avec des calebasses.	Ebou.
Petite corde.	Orona.
Cheveux.	Oo.
Queue.	Akié.

Canne à sucre.	To, Tohou.
Varez	Mahou.
Paille fine qui recouvre les cases.	Piri.
Poudrière.	Aré taméhaméha.
Ceinture des Sandwichiens.	Maro.
Colliers du fruit du vacois.	Léhi-hala.
Instrument de musique en calebasse.	Ipou-o-kio-kio.
Crachoir.	Ipoutou-laré.
Taro moulu.	Poé.
Lieux des consécrations des cochons, bananes, etc.	Oïaou, Ataou.
Couronne en plumes jaunes.	Mamo.
Bec.	Nocou.
Œil.	Maca.
Langue.	Oua-ha.
Tête.	Po-ho.
Cou.	Aï.
Aile.	Pékékéou.
Patte.	Vavaï.
Queue.	Poupoua.
Abdomen.	Opouhou.
Poitrine.	Ouma-ouma.
Courbes qui soutiennent le flotteur de l'arrière.	Aouno.
Pièce de bois enchâssée dans le marsouin de la pirogue.	Toa.
Marsouin, ou pièce de bois qui termine chaque extrémité de la pirogue.	Atéa.
Flotteur des pirogues.	Véri-véri.
Banc des rameurs.	Touno.
Pagaie.	Touno-toé.
Mât.	Ohou.
Voile.	Péa.
Calebasse à vider l'eau.	Ebou.
Planche où s'assied le rameur.	Pépeïahou.
Partie principale de la pirogue.	Toa.
Rima, ou arbre à pain.	Oulou.
Pomme-d'amour.	Eeia.
Corde qui lie les pièces de la pirogue.	Aa.
Présent quelconque.	Macana.
Non; je ne veux pas.	Ahoré.
Maïs.	Tourina.
Liqueur dont on se frotte les cheveux.	Paroro.
Pagne des femmes.	Païtouïtouï.
Casque des guerriers sandwichiens.	Ié.
Eventail.	Péaï, Leourou, Mahourou.
Bois avec lequel on frappe l'écorce du mûrier-papier pour faire des étoffes.	Eié.
Bois sur lequel on frappe.	Ek-koua.
Raisin.	Makaou.
Melon.	Poa.
Calebasse recouverte.	Okéou-inaï.
Marteau de pierre.	Poachou, Poatou.
Feu.	Aï.
Pourpier.	Agounigouni.
Arc.	Toaïé.
Flèche.	Poua.
Bout de la flèche.	Mamané.
Grande Sagaïe.	Mamané.
Bois pointu comme un fuseau qui sert à un jeu.	Ouléi, Toaïé.
Natte.	Mouhéna.
Banc.	Noo.
Malle.	Poua.
Bouteille carrée.	Lapalapa.
Bouteille ronde.	Omoré.
Carafe de verre blanc.	Omoré-anéané.
Gobelet.	Ti-ia-anéané.
An.	Makahilé.
Mois.	Ma-ïna, Taïro.
Premier jour du mois.	Co.
Bon, c'est bien, c'est bon.	Meïteï.
Femme.	Ouaïné.
Bonjour; je vous aime bien.	Aloa, Aro-ha.
Demain.	Abobo.
Tatouage.	Cacaou, Tataou.

NUMÉRATION

Un.	Ahaï, Ataï.
Deux.	Aroua.
Trois.	Acorou.
Quatre.	A-ha.
Cinq.	Arima.
Six.	Aono.
Sept.	Aïkou, Aïtou.
Huit.	A-ouarou.
Neuf.	Aïva.
Dix.	Oumi.
Onze.	Oumi-koumou-makaï.
Douze.	Oumi-koumou-maroua.
Treize.	Oumi-koumou-macorou, etc.
Vingt.	Kanaroua.
Trente.	Kanakorona.
Quarante.	Kanaa.
Cinquante.	Aroua Kanaa.
Soixante.	Aono Kanaa.
Soixante-dix.	Aïkon Kanaa.
Quatre-vingts.	A-ouarou-kanaa.
Quatre-vingt-dix.	Aïva-kanaa.
Cent.	

On voit, par ce petit vocabulaire, que la langue des Sandwichiens est formée en grande partie de mots composés; mais il est bon de faire observer que presque tous ces mots sont terminés par une petite aspiration que j'aurais pu figurer par un *h*, et que tous les insulaires de cet archipel changent à volonté le *k* en *t*, ou le *t* en *k*, ainsi que l'*r* en *l*, ou l'*l* en *r*. J'ai remarqué que leurs chansons parlées étaient moins rapidement récitées que leurs autres discours.

NOTES SCIENTIFIQUES

NOTE 1

Les vents alizés.

(Page 16)

Dans la plus grande partie des régions équatoriales, on rencontre constamment un vent d'est, auquel on a donné le nom de vent alizé. Un phénomène aussi régulier devait se rattacher à des causes permanentes; l'explication admise le fait dépendre à la fois de l'action calorifique du soleil et de la rotation de la terre.

Pour concevoir le transport des masses d'air qui résulte de ces influences combinées, il faut se rappeler d'abord qu'au contact d'un corps fortement échauffé, l'air s'échauffe lui-même; qu'en s'échauffant il devient plus léger, s'élève et commence à former ainsi, au-dessus du corps chaud, un courant ascendant; qu'enfin ce courant s'alimente sans cesse au dépens de l'air plus froid qui, de toutes parts, afflue vers sa base et s'élève en se dilatant à son tour.

Voilà donc, par la seule présence du corps chaud, une impulsion donnée, un courant établi. Supposons, maintenant, qu'à une certaine hauteur, l'air échauffé rencontre une surface froide, il se refroidira bientôt, et, devenu plus dense, il retombera; il ira former, à quelque distance du courant ascensionnel, un contre-courant dirigé de haut en bas; il pourra même alors, de la région inférieure, être ramené vers le foyer calorifique, qui agit comme un centre d'aspiration, et, s'échauffant de nouveau, il circulera sans cesse dans la courbe fermée qu'il aura parcourue une première fois.

Toutes les circonstances dans lesquelles un mouvement circulatoire de l'air s'établit sous nos yeux, d'une manière continue, dans un espace fermé, toutes ces circonstances existent à la surface de la terre, mais cette fois dans des proportions énormes.

La zone échauffée qui déterminera par son contact avec les couches inférieures de l'atmosphère un courant ascensionnel, ce seront les régions équatoriales, formant autour de la terre une large ceinture, et frappées dans toutes les saisons par un soleil également ardent.

La surface froide qui forcera ce courant à se déverser, en se refroidissant, de part et d'autre, des tropiques vers le sol des climats tempérés, ce sont les couches supérieures de l'atmosphère dans les régions élevées où règne, même à l'équateur, un froid perpétuel.

Mais à mesure qu'entre les tropiques il s'établit un courant ascensionnel d'air échauffé par le sol des grands continents, l'air plus froid des zones tempérées vient, en rasant la surface de la terre, remplacer les couches qui s'élèvent.

Et l'air de la surface des zones tempérées est remplacé à son tour par le déversement des couches refroidies dans les hautes régions de l'atmosphère.

Ainsi s'établit des deux côtés de l'équateur, et d'une manière permanente, une double circulation.

Le seul vent qui semblerait, au premier coup d'œil, résulter de ce transport de l'air à la surface de la terre, ce serait un vent qui, de chaque pôle et dans des directions contraires, soufflerait sans cesse vers l'équateur, c'est-à-dire un vent de nord dans l'hémisphère boréal, un vent de sud dans l'hémisphère opposé.

Et cependant, ce transport de l'air du nord et du sud vers l'équateur n'est que très-peu sensible; il vient en quelque sorte se perdre dans le transport bien plus rapide qui nous paraît entraîner l'air des régions équatoriales de l'orient à l'occident.

Comment se rendre compte de ces mouvements qui semblent s'accorder si mal avec les données que nous avons admises?

C'est à la rotation de la terre qu'il faut demander le reste de l'explication.

La terre tourne sur elle-même; en tournant, elle entraîne l'atmosphère qui l'enveloppe et la presse. Chaque portion d'air, en quelque sorte adhérente au sol par le frottement, acquiert promptement toute la vitesse du sol, et cependant, si elle ne la possède pas d'abord, il lui faut un certain temps pour l'acquérir.

Mais la vitesse du sol, qui résulte de la rotation, est très-différente suivant les diverses latitudes.

Qu'on se figure une boule tournant autour d'un de ses diamètres; les extrémités de cet axe diamétral seront en repos, le grand cercle, dont le plan lui est perpendiculaire, prendra le mouvement le plus rapide. Ainsi, sur la terre, un point de l'équateur décrit, en tournant, environ sept lieues par minute; à la latitude de Paris, nous ne parcourons guère que cinq lieues dans le même temps. Les pôles demeurent immobiles.

Ce que nous venons de dire de différents points du sol, est également vrai de l'air qui les touche.

Ainsi, dans chaque minute, l'air à Paris, l'air des régions tempérées, parcourt deux lieues de moins que l'air, que le sol des régions équatoriales.

Mais si, en se transportant vers l'équateur, par l'effet de la circulation qu'excite la chaleur solaire, l'air des régions tempérées conservait cette énorme infériorité de vitesse; parvenu entre les tropiques, chaque point du sol le devancerait de deux lieues par minute, dans le sens de la rotation de la terre, c'est-à-dire d'occident en orient. Chaque point du sol frapperait l'air et paraîtrait en être frappé, comme si, la terre étant immobile, un vent d'une épouvantable violence soufflait dans la direction opposée, dans celle que semble suivre en effet le vent alizé, de l'est à l'ouest.

C'est ainsi qu'emportés dans la direction même d'un vent peu rapide, par une voiture qui le devance, nous croyons que l'air qui nous frappe est poussé vers nous en sens contraire de son véritable mouvement.

Et telle est aussi l'explication du vent alizé.

Seulement, au lieu de cette énorme rapidité de deux lieues par minute, le vent alizé n'offre qu'une vitesse médiocre. On aura déjà compris qu'il doit en être ainsi, pour peu qu'on ait songé que l'air des régions tempérées n'arrive que lentement à l'équateur, que successivement et dans tout le trajet, le frottement sur le sol diminue la différence de vitesse de l'air et des parallèles terrestres qu'il vient traverser.

Par un raisonnement semblable, on arrive à conclure que le courant supérieur qui ramène l'air des couches élevées de l'atmosphère équatoriale vers la surface de nos climats tempérés, doit tendre constamment à produire des vents d'ouest. C'est, en effet, dans nos climats la direction du vent la plus ordinaire. Mais un grand nombre de causes accidentelles, qui n'existent pas dans le voisinage de l'équa-

teur, masquent fréquemment, chez nous, la partie régulière du phénomène.

Après avoir lu cette explication, peut-être s'étonnera-t-on de nous entendre annoncer que les vents alizés peuvent être encore l'objet d'importantes recherches; mais il faut remarquer que la pratique de la navigation se borne souvent à de simples aperçus dont la science ne saurait se contenter. Ainsi il n'est point vrai, quoi qu'on en ait dit, qu'au nord de l'équateur ces vents soufflent constamment du nord-est, qu'au sud ils soufflent constamment du sud-est. Les phénomènes ne sont pas les mêmes dans les deux hémisphères. En chaque lieu ils changent, d'ailleurs, avec les saisons. Des observations journalières de la direction réelle, et, autant que possible, de la force des vents orientaux qui règnent dans les régions équatoriales, seraient donc pour la météorologie une utile acquisition.

Le voisinage des continents, celui des côtes occidentales surtout, modifie les vents alizés dans leur force et dans leur direction. Il arrive même quelquefois qu'un vent d'ouest les remplace. Partout où ce renversement du vent se manifeste, il est convenable de noter l'époque du phénomène, le gisement de la contrée voisine, sa distance, et, quand on le peut, son aspect général. Pour faire sentir l'utilité de cette dernière recommandation, il suffira de dire qu'une région sablonneuse, par exemple, agirait plus tôt et beaucoup plus activement qu'un pays couvert de forêts ou de tout autre nature de végétaux.

Sur la mer qui baigne la côte occidentale du Mexique, de Panama à la péninsule de Californie, entre 8° et 22° de latitude nord, on trouve, comme nous l'apprend le capitaine Basil Hall, un vent d'ouest à peu près permanent, là où l'on pouvait s'attendre à voir régner le vent d'est des régions équinoxiales. Dans ces parages, il sera curieux de noter jusqu'à quelle distance des côtes l'anomalie subsiste, par quelle longitude le vent alizé reprend pour ainsi dire ses droits.

D'après l'explication des vents alizés la plus généralement adoptée, il doit y avoir constamment, entre les tropiques, *un vent supérieur* dirigé en sens contraire de celui qui souffle à la surface du globe. On a déjà recueilli diverses preuves de l'existence de ce contre-courant. L'observation assidue des nuages élevés, de ceux particulièrement qu'on appelle *pommelés*, doit fournir des indications précieuses dont la météorologie tirerait parti.

L'époque, la force et l'étendue des *moussons*, forment enfin un sujet d'étude dans lequel, malgré la foule d'importants travaux, il y a encore à glaner.

NOTE 2

Les ouragans.

(Page 51)

J'ai dit quelques-uns des phénomènes météorologiques observés à l'Ile de France, au moment du terrible ouragan qui dévasta la colonie; j'ai cité des faits vrais, précis, je les ai appuyés par des noms propres; j'ai passé sous silence des catastrophes si extraordinaires, que la raison se refuse à les accepter, et, pourtant, j'ai appris qu'on m'avait accusé d'exagération. A cela que répondre? Je l'ignore en vérité. Toutefois, comme je veux qu'on me croie, comme ce qui est vrai pour moi est vrai pour tous, comme mes allures de franchise ne peuvent ni ne doivent être contestées, voici de nouveaux documents qui me viennent en aide, et contre l'évidence desquels toute contestation est impossible. La logique la plus sûre est celle des faits.

Je donnerai ici des détails authentiques sur l'ouragan qui dévasta la Guadeloupe le 26 juillet 1825.

Cet ouragan renversa, à la Basse-Terre, un grand nombre de maisons des mieux bâties.

Le vent avait imprimé aux tuiles une telle vitesse, que plusieurs pénétrèrent dans les magasins à travers des portes épaisses.

Une planche de sapin d'*un mètre* de long, de *deux décimètres et demi* de large et de *vingt-trois millimètres* d'épaisseur, se mouvait dans l'air avec une si grande rapidité, qu'elle traversa d'outre en outre une tige de palmier de *quarante-cinq centimètres* de diamètre.

Une pièce de bois de *vingt centimètres* d'équarrissage et de *quatre à cinq mètres de long*, projetée par le vent sur un chemin ferré, battu et fréquenté, entra dans le sol de *près d'un mètre*.

Une belle grille en fer, établie devant le palais du gouverneur, fut entièrement rompue.

Trois canons de 24 se déplacèrent jusqu'à la rencontre de l'épaulement de la batterie qui les renfermait.

J'extrais le passage suivant d'une relation *officielle* rédigée peu de jours après l'événement :

Le vent, au moment de sa plus grande intensité, paraissait lumineux; une flamme argentée, jaillissant par les joints des murs, les troux des serrures et autres issues, faisait croire, dans l'obscurité des maisons, que le ciel était en feu.

Voici un aperçu des diverses opinions qui ont été émises depuis quelques années sur les grands ouragans.

M. Espy croit que le vent souffle dans toutes les directions possibles vers le centre des ouragans; il est arrivé à cette conséquence en discutant un grand nombre d'observations recueillies sur la côte des États-Unis. Les effets du *tornado* qui, en juin 1835, traversa un partie du territoire de New-Jersey, étaient parfaitement d'accord avec cette théorie. M. le docteur Bache, ayant suivi à travers le pays les traces du météore, trouva, en effet, à l'aide de la boussole, que les directions des objets renversés convergaient généralement, dans chaque région, vers un point central.

La théorie de M. Espy est complétement en désaccord avec celle que M. le colonel Capper, de la Compagnie des Indes, proposa en 1801; que M. Redfield, de New-York, a reproduite naguère en la perfectionnant, et qui vient d'être l'objet d'un mémoire approfondi présenté à l'association britannique, à New-Castle, par le lieutenant-colonel Reid.

D'après cette théorie, les grands ouragans des Antilles, des régions tropicales et de la côte orientale des États-Unis, seraient d'*immenses trombes*. M. Reid trouve que les directions simultanées des vents dans les vastes étendues de pays que les ouragans ravagent, concordent avec son hypothèse. Les journaux nautiques qu'il a pu discuter, provenant des divers navires dont se composait l'escadre de l'amiral Rodney en 1780, et du grand convoi escorté par *le Culloden*, qui, en 1808, fut presque anéanti dans le voisinage de l'Ile de France, paraissent aussi montrer que sur la limite extérieure du *tornado*, les vents, au lieu d'être *normaux* à un seul et même cercle, lui étaient *tangents*.

En point de fait, les observations sur lesquelles s'appuient, d'un côté, MM. Espy et Bache, de l'autre, MM. Redfield et Reid, ne pourraient se concilier qu'en admettant qu'il y a des ouragans, des *tornados* de plus d'une sorte.

Si l'on suivait la théorie de ces deux derniers météorologistes, il faudrait accorder que la *trombe-ouragan* a quelquefois une base de sept à huit cents lieues de diamètre; que sa vitesse de *propagation* peut aller à huit lieues à l'heure; que celle de la *rotation de l'air* à la circonférence, ou, en d'autres termes, que la vitesse des vents tangents, est quelquefois de quarante lieues à l'heure.

L'observation singulière de Franklin, que les vents un peu forts ont quelquefois leur origine dans les points vers lesquels ils soufflent, se rattache parfaitement à la théorie de M. Redfield. Rapportons, en tout cas, l'observation de l'illustre physicien américain.

En 1740 on éprouva, à Philadelphie, vers les sept heures du soir, une tempête violente du nord-est, qui ne se fit sentir à Boston que quatre heures plus tard, quoique cette ville soit au nord-est de la précédente. En comparant ensemble plusieurs rapports, d'autant plus exacts que dans cette même soirée on avait observé une éclipse de lune dans un grand nombre de stations, on reconnut que l'ouragan, qui, partout soufflait du nord-ouest, s'avançait du sud-est vers le nord-est avec une vitesse de seize myriamètres par heure.

Une tempête semblable du nord-est fut observée de nouveau sur cette côte de l'Amérique, en 1802; elle commença à Charlestown, à deux heures après midi, et ne se fit sentir à Wasington qu'à cinq heures; à New-York, qui est plus

septentrional que ces deux premières villes, elle commença à dix heures du soir, et n'atteignit Albani qu'au point du jour du lendemain. Dans tout cet intervalle, la vitesse par heure fut d'environ seize myriamètres.

J'imagine qu'on ne sera pas fâché de trouver ici les vitesses, déterminées par les physiciens, des diverses sortes de vents.

VITESSE PAR SECONDE.	VITESSE PAR HEURE.	
0m, 5	1,800m	vent à peine sensible.
1 , 0	3,600	vent sensible.
2 , 0	7,200	vent modéré.
5 , 5	19,800	vent assez fort.
10 , 0	36,000	vent fort.
20 , 0	72,000	vent très-fort.
22 , 5	81,000	tempête
27 , 0	97,200	grande tempête.
36 , »	104,400	ouragan.
45 , »	162,000	ouragan qui renverse les édifices et déracine les arbres.

NOTE 3

Les trombes.

(Page 60)

Les trombes n'ont été expliquées jusqu'ici que très-imparfaitement. Les théoriciens auraient besoin de descriptions de ce phénomène exactes et détaillées; il serait surtout important de rechercher si la pluie, que la trombe projette au loin et dans tous les sens, est salée ou non. Pour ce qui est des coups de canon, considérés comme moyen de dissiper les trombes, je donnerai un extrait d'un mémoire intéressant de M. le capitaine Napier.

Lorsque, le 6 septembre 1814, la trombe commença de nouveau à marcher, sa course était dirigée du sud au nord, c'est-à-dire en sens contraire du vent qui soufflait. Comme ce mouvement l'amenait directement sur le bâtiment, le capitaine Napier eut recours à l'expédient recommandé par tous les marins, c'est-à-dire qu'il fit tirer plusieurs coups de canon sur le météore. Un boulet l'ayant traversé à une distance de la base égale au tiers de la hauteur totale, la trombe parut coupée horizontalement en deux parties, et chacun des segments flotta çà et là incertain, comme agité successivement par des vents opposés. Au bout d'une minute, les deux parties se réunirent pour quelques instants; le phénomène se dissipa ensuite tout à fait, et l'immense nuage noir qui lui succéda laissa tomber un torrent de pluie.

Quand la trombe fut séparée en deux par le boulet, sa distance du bâtiment n'était pas tout à fait d'un demi-mille. La base, en appelant ainsi la partie de la surface de la mer qui paraissait bouillonner, avait trois cent pieds de diamètre. Le col de la trombe, c'est-à-dire la section que formait le tuyau ascendant dans le nuage dont une grande partie du ciel était couverte, se trouvait au même moment, d'après les mesures de M. Napier, à 40° de hauteur angulaire.

En adoptant deux mille cinquante pieds ou un peu plus d'un tiers de mille pour la distance horizontale du point observé au bâtiment, on trouve que la hauteur perpendiculaire de la trombe ou la longueur du tuyau ascendant comprise entre la mer et le nuage était de dix-sept cent vingt pieds. Cette détermination est importante, puisqu'elle prouve que l'eau ne s'élève pas dans le tube intérieur par le seul effet de la pression de l'air.

NOTE 4

Sur le mirage.

(Page 105)

Les mémoires savants, hérissés d'algèbre, dont la science moderne est redevable à divers géomètres modernes, n'ont rien ôté de son mérite éminent à la dissertation que *Monge* inséra jadis dans la *Décade égyptienne*. La rareté de ce recueil me détermine à reproduire ici le travail du célèbre fondateur de l'École polytechnique.

Pendant la marche de l'armée française dans le désert, depuis Alexandrie jusqu'au Caire, on a eu tous les jours occasion d'observer un phénomène extraordinaire pour la plupart des habitants de la France : ce phénomène exige, pour sa production, que l'on soit dans une grande plaine à peu près de niveau, que cette plaine se prolonge jusqu'aux limites de l'horizon et que le terrain, par son exposition au soleil, puisse acquérir une température plus élevée. Il serait possible que ces trois circonstances se trouvassent réunies dans les Landes de Bordeaux; car la plaine des Landes, comme celle de la Basse-Égypte, est à peu près horizontale; elle n'est terminée par aucune montagne, du moins dans la direction de l'est à l'ouest; et il est probable que, pendant les longs jours de nos étés, le terrain aride dont elle est formée acquiert une température suffisante. Ainsi, ce phénomène pourrait ne pas être ignoré des habitants du département des Landes; mais il est très-connu des marins, qui l'observent fréquemment à la mer, et qui lui ont donné le nom de *mirage*.

A la vérité, la cause qui produit le mirage à la mer pourrait bien être différente de celle qui le produit à terre; mais l'effet étant absolument le même dans les deux cas, je n'ai pas cru devoir employer un mot nouveau.

Je vais décrire le phénomène; j'essayerai ensuite d'en donner l'explication.

Le terrain de la Basse-Égypte est une plaine à peu près horizontale, qui, comme la surface de la mer, se perd dans le ciel aux bornes de l'horizon; son uniformité n'est interrompue que par quelques éminences, ou naturelles ou factices, sur lesquelles sont situés les villages, qui, par là, se trouvent au-dessus de l'inondation du Nil; et ces éminences, plus rares du côté du désert, plus fréquentes du côté du Delta, et qui se dessinent en sombre sur un ciel très-éclairé, sont encore rendues plus apparentes par les dattiers et les sycomores, beaucoup plus fréquents près des villages.

Le soir et le matin, l'aspect du terrain est tel qu'il doit être; et entre vous et les derniers villages qui s'offrent à votre vue, vous n'apercevez que la terre; mais, dès que la surface du sol est suffisamment échauffée par la présence du soleil, et jusqu'à ce que, vers le soir, elle commence à se refroidir, le terrain ne paraît plus avoir la même extension, et il paraît terminé, à une lieue environ, par une inondation générale. Les villages qui sont placés au delà de cette distance, paraissent comme des îles situées au milieu d'un grand lac, et dont on serait séparé par une étendue d'eau plus ou moins considérable. Sous chacun des villages on voit son image renversée, telle qu'on la verrait effectivement s'il y avait en avant une surface d'eau réfléchissante; seulement, comme cette image est à une assez grande distance, les petits détails échappent à la vue, et l'on ne voit distinctement que les masses; d'ailleurs, les bords de l'image renversée sont un peu incertains, et tels qu'ils seraient dans le cas d'une eau réfléchissante, si la surface de l'eau était un peu agitée.

A mesure qu'on approche d'un village qui paraît placé dans l'inondation, le bord de l'eau apparente s'éloigne; le bras de mer qui semblait vous séparer du village se rétrécit; il disparaît enfin entièrement, et le phénomène qui cesse pour ce village se reproduit sur-le-champ pour un nouveau village que vous découvrez derrière, à une distance convenable.

Ainsi tout concourt à compléter une illusion qui quelquefois est cruelle, surtout dans le désert, parce qu'elle vous présente vainement l'image de l'eau dans le temps même où vous en éprouvez le plus grand besoin.

L'explication que je me propose de donner du mirage est fondée sur quelques principes d'optique, qui se trouvent à la vérité dans tous les éléments, mais qu'il est peut-être convenable d'exposer ici.

Lorsqu'un rayon de lumière passe d'un milieu transparent dans un autre dont la densité est plus grande, si sa direction dans le premier milieu est perpendiculaire à la surface qui sépare les deux milieux, cette direction n'éprouve aucune altération, c'est-à-dire que la droite que le rayon parcourt dans le second milieu est dans le prolongement de celle qu'il parcourt dans le premier : mais si la direction du rayon incident fait un angle avec la perpendiculaire à la

surface : 1° le rayon se brise au passage, de manière que l'angle qu'il forme avec la perpendiculaire dans le second milieu est plus petit ; 2° pour les deux milieux, quelle que soit la grandeur de l'angle que le rayon incident fait avec la perpendiculaire, le sinus de cet angle et celui de l'angle que fait le rayon réfracté sont toujours entre eux dans le même rapport.

Or, les sinus des grands angles ne croissent pas aussi rapidement que ceux des angles plus petits. Lors donc que l'angle formé par le rayon incident et la perpendiculaire vient à croître, le sinus de l'angle formé par le rayon brisé croît dans le rapport du sinus du premier, et l'accroissement de l'angle lui-même est moindre que celui de l'angle du rayon incident. Ainsi, à mesure que l'angle d'incidence augmente, l'angle du rayon brisé augmente aussi, mais toujours de moins en moins, de manière que quand l'angle d'incidence est le plus grand qu'il puisse être, c'est-à-dire, lorsqu'il est infiniment voisin de 90°, l'angle que le rayon brisé fait avec la perpendiculaire est moindre de 90° ; c'est un *maximum*, c'est-à-dire qu'un rayon de lumière ne peut passer du premier lieu dans le second sous un plus grand angle.

Lorsque le rayon de lumière passe au contraire d'un milieu plus dense dans un autre qui l'est moins : 1° si le rayon est compris entre la perpendiculaire et la direction du rayon brisé qui fait l'angle du *maximum*, ce rayon sort dans le milieu moins dense ; 2° si le rayon a la direction du rayon brisé dans l'angle *maximum*, il sort encore en faisant un angle de 90° avec la perpendiculaire, ou en restant dans le plan tangent à la surface. Mais si l'angle que le rayon fait avec la perpendiculaire est plus grand que le *maximum* de l'angle de réfraction, ou, ce qui revient au même, si le rayon est compris entre la surface et le rayon brisé dont l'angle est *maximum*, il ne sort pas du milieu dense ; il se réfléchit à la surface, et rentre en dedans du même milieu, en faisant l'angle de réflexion égal à l'angle d'incidence, ces deux angles étant dans un même plan perpendiculaire à la surface.

C'est sur cette dernière proposition qu'est principalement fondée l'explication du mirage.

La transparence de l'atmosphère, c'est-à-dire la faculté qu'elle a de laisser passer, avec une assez grande liberté, les rayons de lumière, ne lui permet pas d'acquérir une température très-haute par sa seule exposition directe au soleil ; mais quand, après avoir traversé l'atmosphère, la lumière, amortie par un sol aride et peu conducteur, a considérablement échauffé la surface de ce sol, c'est alors que la couche inférieure de l'atmosphère, par son contact avec la surface échauffée du terrain, contracte une température très-élevée.

Cette couche se dilate ; sa pesanteur spécifique diminue ; et, en vertu des lois de l'hydrostatique, elle s'élève jusqu'à ce que, par le refroidissement, elle ait recouvré une densité égale à celle des parties environnantes. Elle est remplacée par la couche qui est immédiatement au-dessus d'elle, au travers de laquelle elle tamise, et qui éprouve bientôt la même altération. Il en résulte un effluve continuel d'un air raréfié s'élevant au travers d'un air plus dense qui s'abaisse ; et cet effluve est rendu sensible par des stries qui altèrent et agitent les images des objets fixes qui sont placés au delà.

Dans nos climats d'Europe, nous connaissons des stries semblables et produites par la même cause ; mais elles ne sont pas aussi nombreuses, et elles n'ont pas une vitesse ascensionnelle aussi grande que dans le désert, où la hauteur du soleil est plus grande, et où l'aridité du sol, ne donnant lieu à aucune évaporation, ne permet aucun autre emploi du calorique.

Ainsi, vers le milieu du jour, et pendant la grande ardeur du soleil, la couche de l'atmosphère qui est en contact avec le sol est d'une densité sensiblement moindre que les couches qui reposent immédiatement sur elle.

L'éclat du ciel n'est dû qu'aux rayons de lumière réfléchis en tous sens par les molécules éclairées de l'atmosphère. Ceux de ces rayons qui sont envoyés par les parties élevées du ciel, et qui viennent rencontrer la terre en faisant un assez grand angle avec l'horizon, se brisent en entrant dans la couche inférieure dilatée, et rencontrent la terre sous un angle plus petit. Mais ceux qui viennent des parties basses du ciel, et qui forment avec l'horizon de petits angles, lorsqu'ils se présentent à la surface qui sépare la couche inférieure et dilatée de l'atmosphère de la couche plus dense qui est au-dessus d'elle, ne peuvent plus sortir de la couche plus dense ; d'après le principe d'optique rapporté ci-dessus, ils se réfléchissent vers le haut, en faisant l'angle de réflexion égal à celui d'incidence, comme si la surface qui sépare les deux couches était celle d'un miroir, et ils vont porter à un œil placé dans la couche dense l'image renversée des parties basses du ciel que l'on voit alors au-dessous du véritable horizon.

Dans ce cas, si rien ne vous avertit de votre erreur, comme l'image de la partie du ciel, vue par réflexion, est à peu près du même éclat que celle qui est vue directement, vous jugez le ciel prolongé vers le bas, et les limites de l'horizon vous paraissent et plus basses et plus proches qu'elles ne doivent être. Si ce phénomène se passait à la mer, il altérerait les hauteurs du soleil, prises avec l'instrument, et il les augmenterait de toute la quantité dont il abaisserait la limite apparente de l'horizon. Mais si quelques objets terrestres, tels que des villages, des arbres, ou des monticules de terrain, vous avertissent que les limites de l'horizon sont plus éloignées, et que le ciel ne s'abaisse pas jusqu'à cette profondeur, comme la surface de l'eau n'est ordinairement visible, sous un petit angle, que par l'image du ciel qu'elle réfléchit, vous voyez une image du ciel réfléchie, vous croyez apercevoir une surface d'eau réfléchissante.

Les villages et les arbres qui sont à une distance convenable, en interceptant une partie des rayons de lumière envoyés par les régions basses du ciel, produisent des lacunes dans l'image réfléchie du ciel. Ces lacunes sont exactement occupées par les images renversées de ces mêmes objets, parce que ceux des rayons de lumière qu'ils envoient et qui font avec l'horizon des angles égaux à ceux que formaient les rayons interceptés, sont réfléchis de la même manière que ceux-ci l'auraient été. Mais comme la surface réfléchissante qui sépare les deux couches d'air des densités différentes n'est ni parfaitement plane ni parfaitement immobile, ces dernières images doivent paraître mal terminées et agitées sur leurs bords, comme seraient celles que produirait la surface d'une eau qui aurait contracté de légères ondulations.

On voit pourquoi le phénomène ne peut avoir lieu lorsque l'horizon est terminé par des montagnes élevées et continues ; car ces montagnes interceptent tous les rayons envoyés par les parties basses du ciel, et ne laissent passer au-dessus d'elles que des rayons qui font avec la surface dilatée des angles assez grands pour que la réflexion ne puisse plus avoir lieu.

Dans un état constant de choses, c'est-à-dire en supposant que la densité et l'épaisseur de la couche dilatée soient constantes, et que la température de la couche supérieure soit invariable, le plus grand angle sous lequel les rayons de lumière puissent être ainsi réfléchis est entièrement déterminé et constant entre les sinus des angles d'incidence et de réfraction pour les deux milieux. Or, de tous les rayons réfléchis, ceux qui forment le plus grand angle avec l'horizon paraissent venir du point le plus voisin et auquel commence le phénomène. Donc, dans un instant constant de choses, le point auquel commence le phénomène est à une distance constante de l'observateur : en sorte que, si l'observateur se meut en avant, le point où commence l'inondation apparente doit se mouvoir dans le même sens et avec la même vitesse. Donc, si la marche est dirigée vers un village qui paraisse au milieu de l'inondation, le bord de l'inondation doit paraître se rapprocher insensiblement du village, l'atteindre, et, bientôt après, paraître situé au delà de lui.

Lorsque le soleil est près de l'horizon, à son lever, la terre n'est pas encore assez échauffée ; à son coucher, elle est déjà trop refroidie pour que le mirage puisse avoir lieu. Il paraît donc très-difficile qu'indépendamment de l'image directe du soleil on en voie une seconde, réfléchie à l'occasion de la température élevée de la couche inférieure de l'atmosphère. Mais, dans le second quartier de la lune, cet astre se lève après midi, et pendant que les circonstances sont encore favorables au mirage. Si donc l'éclat du soleil et la clarté de l'atmosphère permettent alors qu'on aperçoive

la lune à son lever, on doit voir deux images de cet astre, l'une au-dessus de l'autre, dans le même vertical. Ce phénomène est connu sous le nom de *parasélène*.

La transparence de l'eau de la mer permet aux rayons de lumière de pénétrer dans son intérieur, jusqu'à une profondeur assez considérable ; sa surface, par son exposition au soleil, ne s'échauffe pas à beaucoup près autant que le ferait un sol aride, dans les mêmes circonstances ; elle ne communique pas à la couche d'air qui repose sur elle une température très-élevée ; le mirage ne doit donc pas être aussi fréquent en mer que dans le désert ; mais l'élévation de température n'est pas la seule chose qui, sous une pression constante, puisse dilater la couche inférieure de l'atmosphère. En effet, l'air a la faculté de dissoudre l'eau, sans perdre sa transparence ; et Saussure a fait voir que la pesanteur spécifique de l'air décroît à mesure qu'il tient une plus grande quantité d'eau en dissolution. Lors donc que le vent qui souffle en mer apporte un air qui n'est pas saturé d'eau, la couche inférieure de l'atmosphère qui est en contact avec la surface de la mer dissout de l'eau nouvelle et se dilate. Cette cause, jointe à la légère augmentation de température, peut enfin amener les circonstances favorables au mirage, et produit, en effet, celui que les marins observent assez fréquemment.

Cette dernière cause, c'est-à-dire la dilatation de la couche inférieure de l'atmosphère, occasionnée par la dissolution d'une plus grande quantité d'eau, peut avoir lieu dans tous les instants du jour, lorsque le soleil est près de l'horizon comme lorsqu'il est voisin du méridien. Il serait donc possible qu'elle produisît les parhélies, phénomènes dans lesquels, au lever du soleil et à son coucher, on voit deux images de cet astre en même temps au-dessus de l'horizon apparent. Mais je n'ai jamais eu occasion d'observer ce dernier phénomène, qui d'ailleurs est très-rare, ni de remarquer les circonstances qui l'accompagnent.

ADDITION.

Depuis la lecture de ce mémoire, j'ai eu de fréquentes occasions d'observer le mirage à terre, je l'ai fait dans des circonstances très-variées, dans des saisons très-différentes ; et les résultats, jusqu'aux plus petits détails, ont toujours été conformes à l'explication que j'en ai donnée ; en sorte qu'aujourd'hui je n'ai plus de doute sur son exactitude. De toutes ces observations, il n'y en a qu'une seule que je crois utile de rapporter.

J'étais, avec le général Bonaparte, dans la vallée de Suez, lorsqu'il reconnut le canal qui joignait autrefois la mer Rouge à la Méditerranée. Cette vallée de quelques lieues de largeur est bornée à l'est par la chaîne de montagnes qui s'étend de la Syrie au mont Sinaï, et à l'ouest par les montagnes de l'Égypte. Ces montagnes sont, de part et d'autre, assez élevées pour intercepter les rayons de lumière envoyés par les parties inférieures du ciel, et ceux de ces rayons qu'elles n'interceptent pas arrivent à terre sous un angle trop grand pour être réfléchis par la couche inférieure et dilatée de l'atmosphère. Ainsi, dans le moment même le plus chaud du jour, on ne voit sur la surface de la terre l'image réfléchie d'aucune partie du ciel, et l'on n'aperçoit nulle part l'apparence d'une inondation. Cependant l'effet du mirage n'est pas entièrement nul; les objets visibles, placés à peu près à mi-côte, et dont la position correspond à celle des parties inférieures du ciel, dont l'image se réfléchirait, participent à cet effet d'une manière moins frappante, à la vérité, à cause de leur peu d'étendue, et avec moins d'éclat parce que leur couleur est beaucoup plus obscure que celle du ciel. Indépendamment de l'image produite par les rayons directs, les rayons émanés de ces objets, et qui sont dirigés vers la terre, sont réfléchis par la couche inférieure de l'atmosphère, comme l'auraient été les rayons venus des parties inférieures du ciel, dont ils tiennent la place, et donnent lieu à une seconde image de ces objets, renversés et placés verticalement au-dessous de la première.

Cette duplication d'images produit des illusions d'optique contre lesquelles il est bon d'être en garde dans un désert qui peut être occupé par l'ennemi, et où personne ne peut donner des renseignements sur des apparences inquiétantes.

NOTE 5

De la hauteur des vagues.

(Page 182)

Quelle est la plus grande hauteur des vagues pendant les tempêtes ? Quelle est leur plus grande dimension transversale ? Quelle est leur vitesse de propagation ? Ces trois questions n'ont pas encore été résolues.

La hauteur, on s'est ordinairement contenté de l'estimer. Or, pour montrer combien de simples évaluations peuvent être en erreur ; combien, sur un pareil sujet, l'imagination exerce d'influence, nous dirons que des marins également dignes de confiance, ont donné pour la plus grande hauteur des vagues, les uns *cinq* mètres, et les autres *trente-trois*. Aussi, ce que la science réclame aujourd'hui, ce sont, non des aperçus grossiers, mais des mesures réelles dont il soit possible d'apprécier l'exactitude numériquement.

Ces mesures, nous le savons, sont fort difficiles; cependant les obstacles ne paraissent pas insurmontables, et, en tous cas, la question offre trop d'intérêt pour qu'on doive marchander les efforts que sa solution pourra exiger. Au reste, quelques courtes réflexions pourront guider à la solution du problème.

Supposons un moment que les vagues de l'Océan soient immobiles, pétrifiées ; que ferait-on sur un navire également stationnaire et situé dans le creux d'une des vagues, s'il fallait en mesurer la hauteur réelle, s'il fallait déterminer la distance verticale de la *crête* et du *creux?* Un observateur monterait graduellement le long du mât, et s'arrêterait à l'instant où la ligne visuelle *horizontale*, partant de son œil, paraîtrait tangente à la crête en question ; la hauteur verticale de l'œil au-dessus de la surface de flottaison du navire, toujours situé, par hypothèse, dans le creux, serait la hauteur cherchée. Eh bien ! cette même opération, il faut essayer de la faire au milieu de tous les mouvements, de tous les désordres d'une tempête.

Sur un navire en repos, tant qu'un observateur ne change pas de place, l'élévation de son œil au-dessus de la mer reste constante et très-facile à trouver. Sur un navire battu par les flots, le roulis et le tangage inclinent les mâts, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. La hauteur de chacun de leurs points, celle des huniers, par exemple, varie sans cesse, et l'officier qui s'y est établi ne peut connaître la valeur de sa coordonnée verticale au moment où il observe, que par le concours d'une seconde personne placée sur le pont et dont la mission est de suivre les mouvements du mât. Quand on borne sa prétention à connaître cette coordonnée, à la précision d'un tiers de mètre, par exemple, le problème nous semble complétement résolu, surtout si l'on choisit, pour observer, les moments où le navire se trouve à peu près dans sa position naturelle; or, il est précisément ainsi au creux de la vague.

Reste maintenant à trouver le moyen de s'assurer que la ligne de visée aboutissant au sommet d'une crête est horizontale.

Les crêtes des deux vagues contiguës sont à la même hauteur, au-dessus du creux intermédiaire. Une ligne visuelle horizontale, partant de l'œil de l'observateur quand le navire est dans le creux, va, je suppose, raser la crête de la vague qui s'approche ; si l'on prolonge cette ligne du côté opposé, elle ira aussi toucher, seulement à son sommet, la crête de la vague déjà passée. Cette dernière condition est nécessaire, et elle suffit pour établir l'horizontalité de la première ligne de visée ; or, avec l'instrument connu sous le nom de *secteur de dépression* (*deep sector*), avec les cercles ordinaires armés d'un miroir additionnel, on peut voir en même temps, dans la même lunette, dans la même partie du champ, deux mires, situées à l'horizon, l'une en avant, l'autre en arrière. Le secteur de dépression apprendra donc à l'observateur, s'élevant graduellement le long du mât, à quel instant son œil arrive au plan horizontal, tangent aux crêtes de deux vagues voisines. C'est là précisément la solution du problème que nous nous étions proposé.

Nous avons supposé qu'on voulait apporter dans cette observation toute l'exactitude que les instruments de marine

comportent. L'opération serait plus simple et d'une précision quelquefois suffisante, si l'on se contentait de déterminer, même à l'œil nu, jusqu'à quelle hauteur on peut s'élever le long du mât, sans jamais apercevoir, quand le navire est descendu dans le creux, d'autre vague que la plus voisine de celles qui s'approchent ou s'éloignent. Sous cette forme, l'observation serait à la portée de tout le monde; elle pourrait donc être faite pendant les plus fortes tempêtes, c'est-à-dire dans les circonstances où l'usage des instruments à réflexion présenterait quelques difficultés, et lorsque d'ailleurs toute autre personne qu'un matelot ne se hasarderait pas peut-être impunément à grimper le long d'un mât. Les dimensions transversales des vagues se déterminent assez bien en les comparant à la longueur du navire qui les sillonne; leur vitesse, on la mesure par des moyens connus. Nous n'avons donc, en terminant cette article, qu'à signaler de nouveau ces deux sujets de recherches à l'attention de tous les officiers de la marine royale qui font des voyages de circumnavigation.

NOTE 6

De la température de la terre.

(Page 186)

La terre, sous le rapport de la température, est-elle arrivée à un état permanent?

La solution de cette question capitale semble ne devoir exiger que la comparaison directe, immédiate, des températures moyennes *du même lieu*, prises à des époques éloignées. Mais en y réfléchissant davantage, en songeant aux effets des circonstances locales, en voyant à quel point le voisinage d'un lac, d'une forêt, d'une montagne nue ou boisée, d'une plaine sablonneuse ou couverte de prairies, peut modifier la température, tout le monde comprendra que les seules données thermométriques ne sauraient suffire; qu'il faudra s'assurer, en outre, que la contrée où l'on a opéré et même que les pays environnants n'ont subi, dans leur aspect physique et dans le genre de leur culture, aucun changement trop notable. Ceci, comme on voit, complique singulièrement la question: à des chiffres positifs, caractéristiques, d'une exactitude susceptible d'être nettement appréciée, viennent maintenant se mêler des aperçus vagues, en présence desquels un esprit rigide reste toujours en suspens.

N'y a-t-il aucun moyen de résoudre la difficulté? Ce moyen existe et n'est pas compliqué : il consiste à observer la température *en pleine mer, très-loin des continents*. Ajoutons que, si l'on choisit les régions équinoxiales, ce ne sont pas des années de recherches qu'il faudra; que les températures *maxima*, observées dans deux ou trois traversées de la ligne, peuvent amplement suffire. En effet, dans l'Atlantique, les extrêmes de ces températures, déterminées jusqu'ici par un grand nombre de voyageurs, sont 27° et 29° centigrades. En faisant la part des erreurs de graduation, tout le monde comprendra qu'avec un bon instrument l'incertitude d'une seule observation du maximum de température de l'océan Atlantique équatorial ne doit guère surpasser un degré, et qu'on peut compter sur la constance de la moyenne de quatre déterminations distinctes, à une petite fraction de degré. Ainsi, voilà un résultat facile à obtenir, directement lié aux causes caloriques et refroidissantes dont dépendent les températures terrestres, et tout aussi dégagé qu'il est possible de l'influence des circonstances locales. Voilà donc une donnée météorologique que chaque siècle doit s'empresser de léguer aux siècles à venir.

De vives discussions se sont élevées entre les météorologistes, au sujet des effets caloriques que les rayons solaires peuvent produire par voie d'absorption dans différents pays. Les uns citent des observations recueillies vers le cercle arctique, et dont semblerait résulter cette étrange conséquence : *Le soleil chauffe plus fortement dans les hautes que dans les basses latitudes.* D'autres rejettent ce résultat, ou prétendent, du moins, qu'il n'est pas prouvé: les observations équatoriales, prises pour terme de comparaison, ne leur semblent pas assez nombreuses; d'ailleurs, ils trouvent qu'elles n'ont point été faites dans des circonstances favorables. Cette recherche pourra donc être recommandée à tous les observateurs. Ils auront besoin, pour cela, de deux thermomètres dont les récipients, d'une part, absorbent inégalement les rayons solaires, et de l'autre n'éprouvent pas trop fortement les influences refroidissantes des courants d'air. On satisfera assez bien à cette double condition, si, après s'être muni de deux thermomètres ordinaires et tout pareils, on recouvre la boule du premier d'une certaine épaisseur de laine blanche, et celle du second, d'une épaisseur égale de laine noire. Ces deux instruments exposés au soleil, l'un à côté de l'autre, ne marqueront jamais le même degré : le thermomètre noir montera davantage. La question consistera donc à déterminer si la différence des deux indications est plus petite à l'équateur qu'au cap Horn.

Il est bien entendu que des observations comparatives de cette nature doivent être faites à des hauteurs égales du soleil, et par le temps le plus serein possible. De faibles dissemblances de hauteur n'empêcheront pas, toutefois, de calculer les observations, si l'on a pris la peine, sous diverses latitudes, de déterminer, depuis le lever du soleil jusqu'à midi, et depuis midi jusqu'à l'époque du coucher, suivant quelle progression la différence des deux instruments grandit durant la première période, et comment elle diminue pendant la seconde. Les jours de grand vent devront être exclus, quel que soit d'ailleurs l'état du ciel.

Une observation qui ne serait pas sans analogie avec celle des deux thermomètres vêtus de noir et de blanc, consisterait à déterminer le maximum de température que, dans les régions équinoxiales, le soleil peut communiquer à un sol aride. A Paris, en 1826, dans le mois d'août, par un ciel serein, nous avons trouvé, avec un thermomètre couché horizontalement, et dont la boule n'était recouverte que d'un millimètre de terre végétale très-fine, + 54°. Le même instrument recouvert de deux millimètres de sable de rivière ne marquait que + 46°.

Les expériences que nous venons de proposer doivent, toutes choses d'ailleurs égales, donner la mesure de la diaphanéité de l'atmosphère. Cette diaphanéité peut être appréciée d'une manière en quelque sorte inverse et non moins intéressante, par des observations de rayonnement nocturne, que nous recommandons à l'attention de tous les navigateurs.

On sait depuis un demi-siècle qu'un thermomètre placé, par un ciel serein, sur l'herbe d'un pré, marque 6°, 7°, et même 8° centigrades *de moins* qu'un thermomètre tout semblable *suspendu dans l'air* à quelque élévation au-dessus du sol; mais c'est depuis peu d'années qu'on a trouvé l'explication de ce phénomène; c'est depuis 1817 seulement que Wells a constaté, à l'aide d'expériences importantes et variées de mille manières, que cette inégalité de température a pour cause *la faible vertu rayonnante d'un ciel serein.*

Un écran placé entre des corps solides quelconques et le ciel empêche qu'ils ne se refroidissent, parce que cet écran intercepte leurs communications rayonnantes avec les régions glacées du firmament. Les nuages agissent de la même manière; ils tiennent lieu d'écran. Mais, si nous appelons *nuage* toute vapeur qui intercepte quelques rayons solaires venant de haut en bas, ou quelques rayons calorifiques allant de la terre vers les espaces célestes, personne ne pourra dire que l'atmosphère en soit jamais entièrement dépouillée. Il n'y aura de différence que du plus au moins.

Eh bien, ces différences, quelque légères qu'elles soient, pourront être indiquées par les valeurs des refroidissements nocturnes des corps solides, et même avec cette particularité digne de remarque, que la diaphanéité qu'on mesure ainsi est la *diaphanéité moyenne* de l'ensemble du firmament, et non pas seulement celle de la région circonscrite qu'un astre serait venu occuper.

Pour faire ces expériences dans des conditions avantageuses, il faut évidemment choisir les corps qui se refroidissent le plus par le rayonnement. D'après les recherches de Wells, c'est le duvet du cygne que nous indiquerons. Un thermomètre, *dont la boule devra être entourée de ce duvet*, sera placé dans un lieu où l'on aperçoive à peu près tout l'horizon, *sur* une table de bois peint supportée par des pieds déliés. Un second thermomètre *à boule nue* sera suspendu dans l'air à quelque hauteur au-dessus du sol. *Un écran le garantira de tout le rayonnement vers l'espace.* En Angleterre, Wells a obtenu, entre les indications de

deux thermomètres ainsi placés, jusqu'à des différences de 8° 3 centigrades. Il serait certainement étrange que dans les régions équinoxiales, tant vantées pour la pureté de l'atmosphère, on trouvât toujours de moindres résultats. Nous n'avons pas besoin, sans doute, de faire ressortir toute l'utilité qu'auraient ces mêmes expériences si on les répétait sur une très-haute montagne telle que le Mowna-Roa ou le Mowna-Kaah des îles Sandwich.

La température des couches atmosphériques est d'autant moindre que ces couches sont plus élevées. Il n'y a d'exception à cette règle que la *nuit, par un temps serein et calme;* alors jusqu'à certaines hauteurs, on observe une progression croissante; alors, d'après les expériences de Pictet, à qui l'on doit la découverte de cette anomalie, un thermomètre suspendu dans l'air à deux mètres du sol peut marquer toute la nuit 2° à 3° centigrades *de moins* qu'un thermomètre également suspendu dans l'air, mais quinze à ving mètres plus haut.

Si l'on se rappelle que les corps solides, placés à la surface de la terre, passent, *par voie de rayonnement,* quand le ciel est serein, à une température notablement inférieure à celle de l'air qui les baigne, on ne doutera guère que cet air ne doive, à la longue et par voie de contact, participer à ce même refroidissement, et d'autant plus qu'il se trouve plus près de terre. Voilà, comme on voit, une explication plausible du fait curieux signalé par le physicien de Genève. Ce sera lui donner le caractère d'une véritable démonstration, que de répéter l'expérience de Pictet en pleine mer, si, par un ciel serein et calme, on compare de nuit un thermomètre placé sur le pont avec un thermomètre attaché au sommet du mât. Ce n'est pas que la couche superficielle de l'Océan n'éprouve les effets du rayonnement nocturne, tout comme l'édredon, la laine, l'herbe, etc.; mais dès que la température a diminué, cette couche se précipite, parce qu'elle est devenue spécifiquement plus dense que les couches liquides inférieures. On ne saurait donc espérer, dans ce cas, les énormes refroidissements locaux observés par Wells sur certains corps placés à la surface de la terre, ni le refroidissement anomal de l'air inférieur qui en semble être la conséquence. Tout porte donc à croire que la progression croissante de la température atmosphérique observée à terre n'existera pas en pleine mer; que là, le thermomètre du pont et celui du mât marqueront à peu près le même degré. L'expérience, toutefois, n'en est pas moins digne d'intérêt : aux yeux du physicien prudent il y a toujours une distance immense entre le résultat d'une conjecture et celui d'une observation.

Dans nos climats, la couche terrestre qui n'éprouve ni des variations de température diurnes, ni des variations de température annuelles, se trouve située à une fort grande distance de la surface du sol. Il n'en est pas de même dans les régions équinoxiales; là, d'après les observations de M. Boussingault, déjà il suffit de descendre un thermomètre à la simple profondeur d'un tiers de mètre, pour qu'il marque constamment le même degré, à un ou deux dixièmes près. Les voyageurs pourront donc déterminer très-exactement la *température moyenne* de tous les lieux où ils stationneront entre les tropiques, en plaine, comme sur les montagnes, s'ils ont la précaution de se munir d'un *foret de mineur,* à l'aide duquel il est facile, en peu d'instants, de pratiquer dans le sol un trou d'un tiers de mètre de profondeur.

On remarquera que l'action du foret sur les roches et même sur la terre donne lieu à un développement de chaleur, et qu'on ne saurait se dispenser d'attendre qu'il se soit entièrement dissipé, avant de commencer les expériences. Il faut aussi, pendant toute leur durée, que l'air ne puisse pas se renouveler dans le trou. Un corps mou, tel que du carton, recouvert d'une grande pierre, forme un obturateur suffisant. Le thermomètre devra être muni d'un cordon avec lequel on le retirera,

Les observations de M. Boussingault, dont nous venons de nous étayer pour recommander des forages à la faible profondeur d'un tiers de mètre comme devant conduire très-expéditivement à la détermination des températures moyennes sur toute la largeur des régions intertropicales, ont été faites dans des lieux abrités, dans des rez-de-chaussée, sous des cabanes d'Indiens, ou sous de simples hangars. Là, le sol se trouve à l'abri de l'échauffement direct produit par l'absorption de la lumière solaire, d'un rayonnement nocturne et de l'infiltration des pluies. Il faudra conséquemment se placer dans les mêmes conditions, car il n'est pas douteux qu'en plein air, dans des lieux non abrités, on ne fût forcé de descendre à plus d'un tiers de mètre de profondeur dans le sol, pour atteindre la couche douée d'une température constante.

L'observation de la température de l'eau des puits d'une médiocre profondeur donne aussi, comme tout le monde le sait, fort exactement et sans aucune difficulté la température moyenne de la surface; nous ne devons donc pas oublier de la faire figurer au nombre de celles que l'Académie recommande.

Nous insisterons aussi d'une manière spéciale sur les *températures des sources thermales*. Si ces températures, comme tout porte à le croire, sont la conséquence de la profondeur d'où l'eau nous arrive, on doit trouver assurément fort naturel que les sources les plus chaudes soient le moins nombreuses. Toutefois, n'est-il pas extraordinaire qu'on en ait jusqu'ici observé *aucune* dont la température approche du terme de l'ébullition à moins de *vingt degrés* centigrades [1] ? Si quelques relations vagues ne nous trompent pas, les Philippines, et l'île de Luçon en particulier, pourraient bien faire disparaître cette lacune. Là, au surplus, comme dans tout autre lieu où il existe des sources thermales, les données à recueillir les plus dignes d'intérêt seraient celles d'où pourrait résulter *la preuve* que la température d'une source très-abondante varie ou ne varie pas avec la suite des siècles, et surtout les observations locales qui montrent la *nécessité* du passage du liquide émergent à travers des couches terrestres très-profondes.

Dans les relâches de quelque durée, aux îles Sandwich, il pourra paraître convenable de mesurer le Mowna-Roa barométriquement. Les observations thermométriques, faites au sommet de cette montagne isolée, comparées à celles du rivage de la mer, donneront, sur le décroissement de la température atmosphérique et sur la limite des neiges perpétuelles, des résultats que l'éloignement des continents rendra particulièrement précieux. En gravissant le Mowna-Roa, on ne devra pas négliger de noter à chacune de ses stations la *direction du vent*.

NOTE 7

Des courants sous-marins.

(Page 187)

L'Océan est sillonné par un grand nombre de courants. Les observations astronomiques faites à bord des navires qui les traversent, servent à déterminer leur direction et leur vitesse. Il n'est pas moins curieux de rechercher d'où ils émanent, dans quelle région du globe ils prennent naissance. Le thermomètre peut conduire à cette découverte.

Tout le monde connaît les travaux de Franklin, de Blagden, de Jonathan Williams, de M. de Humboldt, du capitaine Sabine sur le *Gulph-Stream*. Personne ne doute aujourd'hui que le *Gulph-Stream* ne soit le courant équinoxial, qui, après s'être réfléchi dans le golfe du Mexique, après avoir débouché par le détroit de Bahama, se meut au nord à une certaine distance de la côte des États-Unis, en conservant, comme une rivière d'eau chaude, une portion plus ou moins considérable de la température qu'il avait entre les tropiques. Ce courant se bifurque. Une de ses branches va, dit-on, tempérer le climat de l'Irlande, des Orcades, des îles Shetland, de la Norwége; un autre s'infléchit graduellement, et finit, en revenant sur ses pas, par traverser l'Atlantique du *nord au sud* à quelque distance des côtes d'Espagne et du Portugal. Après un bien long circuit, ses eaux vont donc rejoindre le courant équinoxial d'où elles étaient sorties.

(1) Nous ne comprenons pas ici dans la catégorie des sources thermales les Geysers d'Islande et autres phénomènes analogues qui dépendent évidemment de volcans actuellement en activité. La plus chaude source thermale proprement dite qui nous soit connue, celle de *Chaudes-Aigues* en Auvergne, marque + 80° centigrades.

Le long de la côte d'Amérique, la position, la largeur et la température du *Gulph-Stream* ont été assez bien déterminées sous chaque latitude pour qu'on ait pu, sans charlatanisme, publier un ouvrage avec le titre de Navigation thermométrique (*Thermometrical navigation*), à l'usage des marins qui atterrissent ces parages. Il s'en faut de beaucoup que la branche rétrograde soit connue avec la même certitude. Son excès de température est presque effacé quand elle arrive par le parallèle de Gibraltar, et ce n'est pas même à l'aide des moyennes d'un grand nombre d'observations qu'on peut espérer de le faire nettement ressortir. Les officiers de marine faciliteront beaucoup cette recherche si, depuis le méridien de Cadix jusqu'à celui de la plus occidentale des Canaries, ils déterminent, *de demi-heure en demi-heure*, la température de l'Océan avec la précision des dixièmes de degré.

Il vient d'être question d'un courant d'eau chaude; les navigateurs rencontreront, au contraire, un courant d'eau froide, le long des côtes du Chili et du Pérou. Ce courant, à partir du parallèle de Chiloé, se meût rapidement du sud au nord, et porte, jusque sous le parallèle du Cap-Blanc, les eaux refroidies des régions voisines du pôle austral. Signalé pour la première fois, quant à sa température, par M. de Humboldt, le courant dont nous venons de parler a été étudié avec un soin tout particulier pendant le voyage de *la Coquille*. Les observations fréquentes de la température de l'Océan, que les explorateurs ne manqueront certainement pas de faire entre le cap Horn et l'équateur, serviront à perfectionner, à étendre ou compléter les importants résultats déjà obtenus par leurs devanciers, et en particulier par le capitaine Duperrey.

Le major Reamel a décrit avec une minutieuse attention le courant qui, venant de la côte sud-est de l'Afrique, longe le banc de *Agullas*. Ce courant, d'après les observations de John Davy, a une température de 4° à 5° centigrades, supérieure à celle des mers voisines. Cet excès de température mérite d'autant plus de fixer l'attention des navigateurs, qu'on a cru y trouver la cause immédiate de l'enveloppe de vapeur appelée *la nappe*, et qui se montre toujours au sommet de la montagne de *la Table*, quand le vent souffle *sud-est*.

Toutefois, comme des heures et même des journées entières d'un calme plat doivent entrer dans les prévisions du navigateur, surtout lorsqu'il est destiné à traverser fréquemment la ligne, nous croyons que les nouvelles expéditions agiraient sagemement si elles se munissaient de thermométrographes et d'appareils de sondage, qui pourront leur permettre de faire descendre ces instruments en toute sûreté jusqu'aux plus grandes profondeurs de l'Océan. Il n'est guère douteux aujourd'hui que les eaux froides inférieures des régions équinoxiales n'y soient amenées par des courants *sous-marins* venant des zones polaires; mais la solution même complète de ce point de théorie serait loin d'enlever tout intérêt aux observations que nous recommandons ici. Qui ne voit, par exemple, que la profondeur où l'on trouvera le maximum de froid, nous dirons plus, tel ou tel autre degré de température, doit dépendre, sous chaque parallèle, d'une manière assez directe, de la profondeur totale de l'Océan, pour qu'il soit permis d'espérer que cette dernière quantité se déduira tôt ou tard de la valeur des sondes thermométriques?

Jonathan Williams reconnut que l'eau est plus froide sur les bas-fonds qu'en pleine mer. MM. de Humboldt et John Davy attribuaient ce curieux phénomène, non à des courants sous-marins qui, arrêtés dans leur marche, remonteraient le long des accores du banc et glisseraient ensuite à sa surface, mais au rayonnement. Par voie de rayonnement, surtout quand le ciel est serein, les couches supérieures de l'Océan doivent certainement se refroidir beaucoup; mais tout refroidissement, si ce n'est dans les régions polaires où la mer est à près de 0° de température, amène une augmentation de densité et un mouvement descendant des couches refroidies. Supposez un Océan sans fond; les couches en question tombent jusqu'à une grande distance de la surface et doivent en modifier très-peu la température ; mais sur un *haut-fond*, lorsque les mêmes causes opèrent, les couches refroidies s'accumulent et leur influence peut devenir très-sensible.

Quoi qu'il en soit de cette explication, tout le monde sentira combien l'art nautique est intéressé à la vérification du fait annoncé par *Jonathan Williams*, et que diverses observations récentes ont semblé contredire; combien aussi les météorologistes accueilleront avec empressement des mesures comparatives de la température des eaux superficielles, prises en pleine mer et au-dessus du haut-fond ; combien surtout ils doivent désirer de voir déterminer, à l'aide du thermométrographe, la température de la couche liquide *qui repose immédiatement* sur la surface des hauts-fonds eux-mêmes.

NOTE 8

La Pluie sur mer.

(Page 188)

Les navigateurs parlent des pluies qui, parfois, tombent sur les bâtiments pendant qu'ils traversent les régions équinoxiales, dans des termes qui devraient faire supposer qu'il pleut beaucoup plus abondamment en mer qu'à terre. Mais ce sujet est resté, jusqu'ici, dans le domaine des simples conjectures; rarement on s'est donné la peine de procéder à des mesures exactes. Ces mesures, cependant, ne sont pas difficiles. Nous voyons, par exemple, que le capitaine Tuckey en avait fait plusieurs pendant sa malheureuse expédition au fleuve *Zaïre* ou *Congo* Il nous semble donc convenable d'inviter les commandants des navires explorateurs à faire placer l'udomètre sur l'arrière du bâtiment, dans une position où il ne pourra recevoir ni la pluie que recueillent les voiles, ni celle qui tombe des cordages.

On ajouterait beaucoup à l'intérêt de ces observations, si l'on déterminait en même temps la température de la pluie, et la hauteur d'où elle tombe.

Pour avoir, avec quelque exactitude, la température de la pluie, il faut que la masse d'eau soit considérable, relativement à celle du récipient qui la reçoit. L'udomètre en métal ne satisferait pas à cette condition. Il vaut infiniment mieux prendre un large entonnoir formé avec une étoffe légère, à tissu très-serré, et recevoir l'eau qui coule par le bas dans un verre à minces parois refermant un petit thermomètre. Voilà pour la température. L'élévation des nuages où la pluie se forme ne peut être déterminée que dans les temps d'orages ; alors, le nombre de secondes qui s'écoulent entre l'éclair et l'arrivée du bruit multiplié par 337 mètres, vitesse de la propagation du son, donne la longueur de l'hypothénuse d'un triangle rectangle dont le côté vertical est précisément la hauteur cherchée. Cette hauteur pourra être calculée, si, à l'aide d'un instrument à réflexion, on évalue l'angle que forme avec l'horizon la ligne qui, partant de l'œil de l'observateur, aboutit à la région des nuages où l'éclair s'est d'abord montré.

Supposons, pour un moment, qu'il tombe sur le navire de la pluie plus froide que ne doivent l'être les nuages, d'après leur hauteur et la rapidité connue du décroissement de la température atmosphérique; tout le monde comprendra quel rôle un pareil résultat jouerait en météorologie.

Supposons, d'autre part, *qu'un jour de grêle* (car il grêle en pleine mer), le même système d'observations vienne à prouver que les grêlons se sont formés dans une région où la température atmosphérique était supérieure au terme de la congélation de l'eau, et l'on aura enrichi la science d'un résultat précieux, auquel la *théorie à venir de la grêle* devra satisfaire. Nous pourrions, par beaucoup d'autres considérations, faire ressortir l'utilité des observations que nous venons de proposer; mais les deux qui précèdent doivent suffire.

Il est des phénomènes extraordinaires sur lesquels la science possède peu d'observations, par la raison que ceux à qui il a été donné de les voir évitent d'en parler, de peur de passer pour des rêveurs sans discernement. Au nombre de ces phénomènes, nous rangerons certaines pluies des régions équinoxiales.

Quelquefois, entre les tropiques, il pleut par l'atmosphère la plus pure, par un ciel du plus bel azur! Les gouttes ne sont pas très-serrées, mais elles surpassent en grosseur les plus larges gouttes de pluie d'orage de nos climats. Le fait est certain ; nous en avons pour garants M. de Hum-

boldt, qui l'a observé dans l'intérieur des terres, et M. le capitaine Beechey, qui en a été témoin en pleine mer : quant aux circonstances dont une aussi singulière précipitation d'eau peut dépendre, elles ne nous sont pas connues. En Europe, on voit quelquefois par un temps froid et parfaitement serein tomber lentement, en plein midi, de petits cristaux de glace dont le volume s'augmente de toutes les parcelles d'humidité qu'ils congèlent dans leur trajet. Ce rapprochement ne mettrait-il pas sur la voie de l'explication désirée? Les grosses gouttes n'ont-elles pas été, dans les plus hautes régions de l'atmosphère, d'abord de très-petites parcelles de glace excessivement froides; ensuite, plus bas, par voie d'agglomération, de gros glaçons; plus bas encore, des glaçons fondus ou de l'eau? Il est bien entendu que ces conjectures ne sont consignées ici que pour montrer sous quel point de vue le phénomène peut être étudié; que pour exciter surtout nos voyageurs à chercher avec soin si, pendant ces singulières pluies, les régions du ciel d'où elle tombent n'offriraient pas quelques traces de halo : si ces traces s'apercevaient, quelque légères qu'elles fussent, l'existence de cristaux de glace dans les hautes régions de l'air serait constatée.

Il n'est pas de contrée où, maintenant, l'on ne trouve des météorologistes; mais, il faut l'avouer, ils observent ordinairement à des heures choisies sans discernement et avec des instruments inexacts ou mal placés. Il ne semble pas difficile aujourd'hui de ramener les observations d'une heure quelconque à la température moyenne du jour ; ainsi un tableau météorologique, quelles que soient les heures qui y figurent, aura du prix à une seule condition, que les instruments employés auront pu être comparés à des baromètres et des thermomètres étalons.

Partout où on aura effectué ces comparaisons, les observations météorologiques locales auront du prix ; une collection des journaux du pays suppléera souvent à des copies qu'on obtiendrait difficilement.

NOTE 9

Mowna Kak.

(Page 250)

En publiant, dans l'Annuaire de 1824, la liste des volcans du globe actuellement enflammés, j'avais à peine osé ranger le Mowna-Roa des îles Sandwich parmi les montagnes trachytiques. On ignorait d'ailleurs, à cette époque, s'il y avait eu quelque éruption depuis les temps historiques, soit à Owhyée, soit dans les autres îles du même archipel. Tous ces doutes ont maintenant disparu : les missionnaires américains viennent de découvrir que l'île où Cook fut assassiné est un des plus grands volcans de la terre.

Le cratère est à six ou sept lieues de la mer, dans la partie nord-est de l'île d'Owyhée; les naturels le nomment Mowna-Kaah; sa forme est elliptique; le contour, à la partie supérieure, n'a pas moins de deux lieues et demie de long; on estime que la profondeur peut être de 350 à 360 mètres; il est assez facile de descendre dans le fond.

Lorsque M. Goodrich visita ce cratère pour la première fois, en 1824, il remarqua dans la cavité douze places bien distinctes, couvertes de lave incandescente, et trois ou quatre ouvertures d'où elle jaillissait jusqu'à la hauteur de 30 ou 40 pieds. A 300 mètres au-dessus du fond, il existait alors, tout autour de la paroi intérieure du cône, un rebord noir, que le même observateur considère comme l'indice de la hauteur où la lave fluide s'était récemment élevée avant de se frayer une issue par quelque canal souterrain jusqu'à la mer. Des émanations sulfureuses plus ou moins denses s'échappent de toutes les crevasses de la lave solide, et produisent, çà et là, un bruit semblable à celui de la vapeur qui sort par les soupapes d'une machine à feu. Les pierres ponces, qu'on trouve en grande abondance dans les environs du cratère, sont si légères, si poreuses, d'une texture si délicate, qu'il est difficile d'en conserver des échantillons. Des filaments capillaires fibreux, semblables à ceux qu'on recueille après toutes les éruptions du volcan de l'Ile-Bourbon, couvrent le sol du cratère sur une épaisseur de deux ou trois pouces; le vent transporte souvent ces filaments à la distance de six ou sept lieues.

Le 22 décembre 1824, dans la nuit, un nouveau volcan fit éruption au milieu de l'ancien. Au lever du soleil, la coulée avait déjà une assez grande étendue ; dans certains points, la lave était projetée par jets jusqu'à cinquante pieds de haut.

A une autre époque, les missionnaires comptèrent jusqu'à cinq cratères de forme et de grandeur très-variées, qui s'élevaient comme autant d'îles du sein de la mer enflammée dont les parties nord du sud-ouest du cratère étaient recouvertes; les uns vomissaient des torrents de lave, il ne sortait des autres que des colonnes de flammes ou d'une épaisse fumée.

Il existe un autre volcan actuellement enflammé, à une certaine distance du Mowna-Kak; il a de moins grandes dimensions. Les flancs de la fameuse montagne Mowna-Roa offrent aussi plusieurs cratères, mais jusqu'ici on ne les a observés que de loin, à l'aide de lunettes; ils sont peut-être éteints.

NOTE 10

Hauteur des neiges éternelles dans les régions tropicales.

(Page 270)

La courbe que décrit la limite des neiges perpétuelles sur la surface du globe a depuis longtemps fixé l'attention des physiciens. Elle offre effectivement un des phénomènes les plus intéressants de la géographie physique; car elle doit, à ce qu'il paraît, essentiellement dépendre du climat ou de la température moyenne des lieux sur lesquels elle passe : les lois de sa construction détermineraient donc en même temps les lois de la distribution des températures sur la surface du globe, et il serait aisé de trouver la température moyenne ou le climat d'un lieu quelconque par la seule indication de la hauteur, ou calculée ou observée, à laquelle il faut s'élever pour y atteindre la limite des neiges.

Or, il faut croire qu'il est plus facile de trouver de cette manière la température moyenne des différents points du globe que de la déterminer immédiatement par des observations. Car, malgré tant d'excellentes observations thermométriques, il est certain qu'il n'existe dans le monde que quatre ou cinq endroits dont la température moyenne soit connue avec précision.

Les observations faites par Bouguer et M. Humboldt, sous les tropiques, ont démontré qu'en effet la température moyenne s'y accorde assez avec la limite supérieure des neiges ; et Saussure et M. Ramond ont prouvé la même chose pour des climats tempérés. Mais il n'en est pas ainsi du nord de l'Europe, s'il faut s'en rapporter au petit nombre d'observations que l'on a jusqu'à présent recueillies dans ces contrées ; et quoique la température moyenne y soit assez peu élevée, la limite des neiges ne s'y abaisse pas dans la même proportion, elle s'y soutient au contraire à une hauteur qu'on ne lui aurait pas supposée au premier abord.

Ce n'est qu'en Norwége qu'on peut immédiatement observer cette limite; car, quoique les montagnes de la Suède soient nombreuses et assez élevées, elles n'atteignent presque nulle part une hauteur assez considérable pour conserver de la neige sur leurs cimes. Voilà pourquoi les neiges perpétuelles sont aussi inconnues en Suède qu'elles le sont dans la plus grande partie de la France ou de l'Allemagne.

Mais la Norwége est partagée, dans toute sa longueur, par une chaîne de montagnes qui ne le cède en hauteur qu'à bien peu de montagnes en Europe, et qui les surpasse toutes par son étendue et par sa masse : car, non-seulement elle occupe presque sans interruption 13 degrés de latitude, depuis le 58° jusque près du 71°, mais elle conserve encore, dans la plus grande partie de son étendue, une largeur que n'ont pas les autres chaînes de l'Europe. On lui donne le nom de *Land-Field* dans sa partie méridionale, celui de *Dowre-Field* entre le 62° et le 63° degré de latitude, celui de *Kioel* enfin dans son prolongement, qui forme

au nord la séparation de la Laponie suédoise et de la Norwége.

Quand on traverse les Alpes ou les Pyrénées, à peine arrivé à la plus grande hauteur des cols ou passages, on commence tout de suite à descendre. On n'y connaît pas de col qui ait au delà d'une lieue de largeur. Dans le Lang-Field, au contraire, quand on a remonté une vallée jusqu'à son origine, on voit s'étendre un plateau dont l'élévation est presque partout de 1,400 mètres au-dessus du niveau de la mer, et la largeur de huit, de dix et même de douze lieues.

Il est impossible de traverser cette chaîne en un jour; les habitants de la côte de l'ouest, qui parcourent ces déserts pour aller dans les provinces de l'est, sont obligés d'y passer la nuit, au risque de s'égarer au milieu des brouillards continuels, et de périr de froid au milieu des tempêtes et des tourbillons de neige.

L'on a été obligé de s'élever jusqu'à 61° de latitude avant d'avoir pu trouver un endroit convenable pour y faire passer la grande route de communication entre les villes de Christiana et de Bergen. Ce n'est qu'à cet endroit que les vallées qui descendent des deux côtés opposés se rapprochent et s'enfoncent assez avant dans le plateau de la chaîne pour ne lui laisser qu'une largeur d'environ quatre lieues; cette partie de la chaîne porte le nom de *Fille-Field*. Le partage des eaux entre les deux mers n'y est élevé que de 957 mètres.

Une neige perpétuelle ne couvre pas encore ce passage; mais la végétation s'y présente sous le même aspect qu'au haut du Saint-Gothard. Les sapins et les pins n'y croissent plus. Des bouleaux rabougris, ou des saules de montagnes, sont les seuls arbustes que l'on y rencontre; et déjà les plantes alpines commencent à s'y disputer le peu de place que la couche épaisse des mousses leur cède.

Ce passage n'est effectivement qu'une vallée dans la chaîne. Des montagnes s'élèvent des deux côtés à de grandes hauteurs, à peu près comme les pics de Fioudo et de Proza sur le Saint-Gothard, ou comme la haute cime du Mont Velan sur le Saint-Bernard. C'est sur leurs cimes que la neige ne disparaît que peu de jours dans l'année. Elle se conserve même sans jamais laisser apercevoir le roc qu'elle recouvre, dans les endroits où les montagnes se touchent et recommencent à former un plateau d'une certaine largeur.

J'ai porté le baromètre sur le *Suletind*, la plus remarquable et la plus haute de ces cimes; il s'y est soutenu, le 16 août 1806, à midi, à 22 pouces 6,9 lignes, thermomètre 7°,8 cent. Il était dans ce temps, à Christiana, 30 pieds au-dessus de la mer, à 27 pouces 10 lignes, thermomètre 20°; ce qui donne 1,794 mètres pour la hauteur de la montagne au-dessus de la mer, ou 806 mètres au-dessus du plateau de Fille-Field.

On peut donc regarder cette élévation comme ayant déjà dépassé, mais de très-peu, la limite des neiges. La couche de neige perpétuelle ne descend nulle part au-dessous de 1,684 à 1,704 mètres; ce qui serait par conséquent à peu près leur limite dans ces climats, et sous 61° de latitude, pas tout à fait à 900 toises.

Mais on ne trouve pas encore des glaciers sur ces monts; car, pour qu'ils puissent se former, il faut une masse bien plus considérable de neiges et de glaces sur les plateaux et sur les penchants des montagnes. Cette masse est nécessaire pour exercer une pression tellement puissante, qu'elle pousse les glaces depuis les hauteurs jusqu'au fond des vallées profondes cultivées et peuplées.

On voit cependant de très-beaux glaciers dans les vallées, et au pied d'une autre petite chaîne remarquable nommée le *Folge-Fonden-Field*, et située sous la latitude de Bergen, bien avant dans l'intérieur de la province de Hardanger. Quoiqu'elle soit très-voisine de la grande chaîne, elle en est pourtant entièrement séparée par des bras de mer étroits et profonds qui la bornent presque de tous les côtés. Elle est très-connue des navigateurs, car sa cime éclatante de blancheur frappe au loin leurs regards quand ils longent la côte pour entrer à Bergen. Dans une longueur de vingt-quatre lieues, cette chaîne se soutient à la même hauteur sous la forme d'un immense dôme de neige, tel qu'est à peu près le Buet dans les Alpes, mais sur une bien moindre échelle.

Un ministre instruit et savant, qui habite dans les environs, M. Hertzberg de Kynservig, y a porté un baromètre à syphon, et l'a vu, le 25 septembre 1805, à 23 p. 1,9 lig., th. 3°,4, lorsqu'à Reysater, au bord de la mer, il était à 28 p. 5,8 lig., th. 11°,87 : donc la hauteur de la montagne est de 1,652 mètres. La montagne s'élevait encore par une pente très-douce, dans une étendue de quelques lieues, depuis le point où M. Hertzberg observait, de sorte qu'il croit pouvoir lui donner, dans son point le plus élevé, une hauteur de 1,717 mètres.

Le glacier qui en descend du côté de l'ouest, et qui remplit le vallon nommé Boudhemsdal, ressemble parfaitement aux plus beaux glaciers de la Suisse; il s'avance jusqu'à une demi-lieue de la mer, et sa partie inférieure n'y est plus élevée que de 325 mètres, minimum de hauteur à laquelle se soutiennent les glaces dans ces contrées.

Cette montagne n'a donc pas seulement atteint la limite des neiges, elle l'a même passée de beaucoup, car elle donne naissance à des glaciers considérables. Sa hauteur reste néanmoins, dans son point le plus élevé, au-dessous de celle que nous avons cru devoir assigner à la limite des neiges pour le Fille-Field. M. Hertzberg s'est même assuré, d'après plusieurs observations, qu'au Folge-Fonden-Field cette limite ne pouvait être supposée qu'à 1,597 mètres; et d'autres opérations du même genre ont confirmé cette assertion. Le Melderskin, haute cime encore plus voisine de l'Océan, conserve constamment de la neige, mais le Melderskin n'est élevé que de 1,488 mètres au-dessus de la mer. Il est donc encore de 214 mètres au-dessous de la limite des neiges sur la grande chaîne.

Il est certain que la température produite par le voisinage de l'Océan doit beaucoup influer sur ce phénomène. Les vents dominants sur ces côtés sont toujours des vents d'ouest, de sud-ouest et de sud. Des observations continuées pendant une trentaine d'années ont prouvé que, durant plus des deux tiers de l'année, les vents soufflaient de ces points depuis le cap le plus méridional de la Norwége, jusque bien au delà du cercle polaire. Les vents du nord et de l'est y sont infiniment plus rares et moins forts; jamais ils n'ont la violence des vents de l'ouest, et surtout du sud-ouest et du sud, qui occasionnent presque toujours des tempêtes.

Or, ces derniers vents viennent de latitudes moins élevées, par conséquent de régions d'une température plus douce; ils apportent avec eux cette température vers le nord, et en traversant l'Océan, ils se chargent de toutes les vapeurs aqueuses qu'elle permet de tenir en dissolution, mais ils arrivent en passant sur le continent, qui a une température plus variable que celle de l'Océan, dont les eaux, toujours en mouvement, sont éminemment douées de la propriété de retenir la chaleur. La température de ces vents est donc diminuée durant la plus grande partie de l'année, elle ne suffit plus pour retenir toute l'eau sous forme de vapeurs. Une partie se condense sous forme de brouillard, de nuages, enfin de ces torrents de pluie dont sont inondées les îles situées le long de ces côtes. Le soleil ne pénètre que très-peu cette couche continue de nuages; l'influence de ses rayons pour échauffer la terre devient très-faible. La plus grande partie de l'été n'est, comme l'hiver, qu'une saison de pluie. La température de ces mois les plus chauds reste fort au-dessous de ce qu'elle est dans l'intérieur du pays, où le soleil peut exercer toute son influence sur le sol pendant les jours dont la durée dans le nord est si longue. Il y a donc, en été, bien moins de neige fondue sur les montagnes près de la mer, et la limite des neiges en est abaissée de beaucoup.

On a trouvé qu'il ne tombe jamais à Bergen, dans l'espace d'une année, moins de 68 pouces de pluie; et souvent on en a vu tomber jusqu'à 92 pouces; tandis qu'à Upsal, sous la même latitude, mais dans l'intérieur du continent, la pluie ne s'élève pas à plus de 14 pouces par an. Ces pluies ne sont jamais plus considérables que vers le commencement de l'hiver; on en conçoit la raison. L'équilibre de température sur la plus grande partie de la surface du globe, pendant les mois d'été, est tout à coup rompu dans les mois d'automne. L'air plus échauffé, et, par conséquent, plus élastique des climats tempérés, se précipite avec force vers les régions où la terre se refroidit promptement. Sa

température en éprouve une plus grande diminution qu'en été ; les vapeurs aqueuses se condensent subitement, les pluies en sont d'autant plus fortes, et l'électricité, développée à chaque changement de forme des corps, est si abondante dans cette condensation, qu'elle ne peut se disperser sans éclat. Les éclairs, les coups de tonnerre, les orages les plus violents, accompagnent ces pluies pendant tout le cours de l'hiver, tandis que ces orages ne s'observent pas en été, parce que le refroidissement et, par conséquent, la condensation des vapeurs aqueuses sont moins considérables.

Un courant d'air échauffé et humide qui est si constant, si élevé et si fort, qui tempère les froids des hivers et amortit les chaleurs des étés, doit exercer une influence remarquable sur la pesanteur de l'atmosphère, et produire une impression particulière sur la hauteur de la colonne barométrique. M. Hertzberg, en observant avec d'excellents baromètres à siphon, n'a jamais vu la hauteur moyenne s'elever pendant dix ans au delà de 28 pouces et une demi-ligne. M. Stroem, qui habite dans la province de Soendmoer, sous le 63°, et M. Schytte à Loedingen, sous le 68°, et par conséquent au delà du cercle polaire, ont fait la même remarque. M. Van-Swinden avait déjà annoncé depuis longtemps que la hauteur moyenne du baromètre, dans toute la Hollande, ne va jamais au delà de 28 pouces 1 ligne, et n'y atteint même pas. M. Dalton avait prouvé la même chose pour les côtes du nord-ouest de l'Angleterre, M. Kirwan pour les côtes de l'Irlande. Il paraît donc prouvé que la hauteur moyenne du baromètre, sur les bords de la mer Atlantique jusque très-avant dans le nord, est de deux lignes au moins au-dessous de celle qu'elle atteint sur le bord des mers intérieures, telles que la Méditerranée, et plus encore, la Baltique, les golfes de Finlande et de Bothnie. L'air qui remonte l'Atlantique avec une température plus élevée, lorsqu'il redescend des régions polaires le long des golfes de la Baltique, s'est refroidi, et a par là éprouvé une diminution dans son élasticité spécifique. Les hauteurs moyennes du baromètre à Pétersbourg, à Albo ou à Stockholm, peuvent atteindre et même surpasser 28 pouces 3 lignes : ce ne sont plus les vents du sud et de l'ouest qui y dominent, mais les vents froids du nord-est et de l'est.

Une autre cause, et une cause très-puissante de l'abaissement de la limite des neiges sur le Folge-Fonden-Field, est la grande masse de ces neiges mêmes, qui refroidissent considérablement la température d'alentour, et qui empêchent les neiges inférieures de fondre à une élévation à laquelle cela aurait certainement lieu sur des montagnes moins hautes, phénomène que Saussure a le premier remarqué dans les Alpes. Il pensa que la limite des neiges pouvait, par cette cause, être abaissée de plus de cent toises; qu'il fallait donc constater le fait en l'observant, non sur des montagnes très-hautes, très-étendues, et couvertes de grandes mers de glaces et de neige, mais plutôt sur des montagnes isolées, qui s'élèvent à peine au-dessus de cette limite, et dont les neiges ne peuvent pas sensiblement refroidir l'atmosphère qui les entoure. Il paraît d'autant plus vraisemblable que c'est principalement à cette cause que tient le grand abaissement de la limite des neiges sur le Folge-Fonden-Field, que les montagnes peu éloignées de la grande chaîne des Lang-Field sont peu couvertes de neige et n'ont pas de glaciers, quoiqu'il y ait des cimes, telles que le Hartoug sur le Hardanger-Field, qui s'élèvent à 1,690 mètres; mais le plateau situé au pied de ces cimes n'a nulle part plus de 1,430 mètres de hauteur. Il ne peut donc pas y avoir une étendue de plusieurs lieues carrées toutes couvertes de neige qui refroidisse l'atmosphère d'alentour.

On ne se trompera donc pas de beaucoup en plaçant la limite des neiges, sous le 61° de latitude, à 1,670 mètres, ou environ 870 toises au-dessus de la mer.

Si, des contrées que nous venons de décrire, on se transporte dix degrés plus avant vers le nord, jusqu'aux extrémités du continent européen, on ne sera pas surpris d'y trouver la limite des neiges à une hauteur bien peu considérable au-dessus de la surface du sud. On pourrait même croire, en songeant aux froids de la Laponie, que cette limite y pourrait presque toucher la surface même du sol; mais l'aspect du pays fait voir facilement, au premier coup d'œil, combien cette limite est encore éloignée. En effet, les vallées, au 70° de latitude, ne sont pas décidément rebelles à la culture; on y voit encore des jardins et des champs; on y trouve encore des villages aux embouchures des rivières et de belles forêts dans les vallées; une population nombreuse y couvre les bords des grands bras de mer ; enfin la variété et la magnificence des points de vue le long de ces golfes rappellent plutôt des climats plus doux que la triste monotonie des neiges et des glaces éternelles. C'est à l'extrémité de la Laponie, entre ses golfes étroits et allongés, que se partage et disparaît cette grande chaîne du Kioel, qui s'est étendue jusque-là sur une longueur de plus de quatre cents lieues. Les derniers bras de cette chaîne embrassent, sans s'abaisser beaucoup, les golfes des deux côtés, et se terminent brusquement par les caps Nord, de Porsanges, de Snerholt et du Nordkyn, tous très-hauts. Il ne reste vers la mer Blanche et vers la Finlande que des terrains élevés; on n'y voit plus une chaîne de montagnes.

Le baromètre, observé sur une des cimes les plus remarquables d'un de ces bras, sur l'Akkasokki, montagne située au-dessus de Talvig et dans l'intérieur du golfe d'Alten, s'y est soutenu, le 16 août 1807,

à	(th. 10°,94), 21 p. 11,1 l.
à Talvig, à 22 mètres au-dessus de la mer.	(th. 16°,25), 28 p. 0,8 l.
Hauteur de l'Akkasokki. . . .	1,023 mètres.

La neige ne couvrait point cette cime ni le plateau qui se trouve au-dessous ; mais elle ne l'avait quittée que depuis peu de temps, et un large manteau de neige s'était encore conservé sur ses flancs. Une montagne voisine, le Storvands-Field, en était encore entièrement couverte; et celle-ci l'a effectivement conservée pendant tout le courant de l'année; on dit qu'il en est de même tous les ans. Elle s'élève donc au-dessus de la limite des neiges, et cette limite doit passer entre sa hauteur totale et celle de l'Akkasokki. Or, j'ai trouvé que la hauteur du Storvands-Gield est de 1,071 mètres. La limite des neiges s'élèverait ainsi, sous le 70°, et dans l'intérieur des golfes, à 1,060 mètres à peu près, ou à 533 toises.

Cette hauteur est considérable pour une latitude aussi élevée; elle égale celle du Puy-de-Dôme, au-dessus du plateau de Clermont. et elle surpasse celle de la plupart des montagnes de l'Allemagne. On sent que des vallées abaissées de 1,000 mètres au-dessous de la limite des neiges ne doivent pas être dépourvues de tous les agréments de la végétation, surtout quand on considère qu'elles jouissent d'un été qui n'est qu'un jour continuel de deux mois de durée, pendant lequel le soleil ne cesse de répandre sur la terre une douce chaleur, qu'aucune nuit ne diminue jamais. On sera encore moins surpris d'y rencontrer des champs cultivés et de voir les forêts s'élever fort avant sur le penchant des montagnes.

En effet, les collines les plus voisines d'Alten sont couvertes de pins jusqu'à leurs cimes, et les bouleaux ne disparaissent que bien au-dessus de la vallée, dans des régions où les montagnes commencent déjà à former des plateaux. En s'élevant encore plus haut, on voit successivement disparaître et ces myrtils qui sont répandus en si prodigieuse quantité dans le fond des vallées, et ces saules de montagne qui croissent le long des petits ruisseaux de neige fondue; enfin ces bouleaux nains qui forment tant de petits groupes dans les marais, inaccessibles sans leur secours, et où ils servent d'îlots.

Ces différentes limites de végétation sont tellement constantes partout où on les observe, qu'on en doit être vivement frappé. Les limites des pins et des bouleaux ne varient presque jamais au delà de trente mètres de hauteur, et elles se montrent souvent comme des lignes de nivellement tracés sur le penchant des montagnes.

J'ai mesuré ces limites, et j'ai trouvé les résultats suivants :

Les pins (*pinus sylvestris*) disparaissent à .	237 m.	121 t.
Les bouleaux (*betula alba*) à.	481,7	247
Les myrtils (*vaccinium myrtillus*) à	619,7	318
Les saules de montagnes (*salis myrsinites*) à.	656	336
Le bouleau nain (*betula nana*) à.	836,7	429
Limite des neiges.	1,060	545

Il y aurait donc 244 mètres de différence entre la limite des pins et celle des bouleaux, et 578 mètres entre celle des bouleaux et la limite des neiges. Mais ces différences relatives de limite ne sont pas seulement constantes pour les latitudes de la Laponie, elles le sont encore pour la Norwége entière, quoique la hauteur absolue à laquelle il faut s'élever pour les retrouver soit bien différente. Voit-on disparaître les pins à 980 mètres, il faudra monter jusqu'à 1,224 mètres pour y trouver la limite des bouleaux, et celle des neiges sera à 1,805 mètres de hauteur.

Ces limites nous fournissent donc un excellent moyen de déterminer la hauteur des neiges perpétuelles, même dans des contrées où les montagnes sont trop peu élevées pour pouvoir l'observer immédiatement. Sous des latitudes moins hautes, une montagne sur laquelle on verrait disparaître les hêtres, les chênes, etc., indiquerait par là même à quelle hauteur il faudrait s'élever pour rencontrer la limite des sapins, puis celle des pins, des bouleaux, enfin celle des neiges, et par cette dernière indication, le climat de la contrée observée serait rattaché à une mesure générale dans tous les climats du globe.

C'est encore de cette manière qu'on peut déterminer la hauteur des neiges sur les îles extérieures les plus reculées vers la Mer Glaciale et dans les environs du Cap-Nord. La neige ne s'y conserve pas sur les montagnes, mais c'est plutôt parce que celles-ci ne sont plus assez hautes que par un effet de la douceur du climat, car le soleil ne s'y montre que rarement; les vents de l'ouest y amènent une pluie et des brumes presque continuelles, et des nuages épais s'y traînent sur le sol pendant des semaines entières sans s'élever. Les arbres n'y croissent plus, les bouleaux n'y sont que de faibles buissons, qui disparaissent bientôt sur le penchant des montagnes. Près de Hammerfest, la dernière ville de l'Europe vers le nord, on en trouve encore sous cette forme dans les petits vallons, entre les rochers, jusqu'à 227 mètres de hauteur. Mais sur Mageroë, île où est le Cap-Nord, et près de ce promontoire, on n'en voit plus de vestige à 150 mètres. La limite des bouleaux à Alten, quoique ce lieu ne soit situé qu'à un degré de plus vers le sud, s'élève au double de cette hauteur. La limite des neiges passerait donc au-dessus de Hammerfest à 812 mètres; mais les rochers de ce cap célèbre n'atteignent qu'à 590 mètres, et l'intérieur de Mageroë, dont il forme l'extrémité, ne s'élève qu'à 455 mètres; il faudrait donc 260 mètres de plus pour y voir la neige rester constamment sur ces cimes. Il est vrai que des taches de neige, nombreuses et assez considérables, les couvraient encore au commencement du mois d'août, ce qui prouve bien que ces hauteurs ne sont pas effectivement très-éloignées de la limite; mais ces taches disparaissent entièrement dans le courant du mois, et elles ne sont remplacées par de nouvelles neiges que vers le milieu ou même vers la fin du mois d'octobre.

Un seul degré et demi, depuis Alten jusqu'au Cap-Nord, a donc suffi pour que cette limite s'abaissât de 557 mètres, tandis qu'elle n'avait diminué que de 617 mètres sur dix degrés, depuis le Fille-Field jusqu'à Alten. Telle est la puissante influence de l'Océan sur ces contrées : les vapeurs aqueuses, dont l'air chaud se charge en passant sur la mer, se condensent sous forme de brumes au moindre refroidissement qu'il éprouve sur les îles : mais en arrivant vers l'intérieur des terres, il s'est déjà précipité une assez grande quantité de vapeurs pour que le reste puisse se conserver dans son état gazeux. Le soleil peut donc percer les nuages, il peut atteindre le sol, l'échauffer et augmenter la température de l'atmosphère.

Alors les nuages et les brouillards, chassés par les vents, se dissolvent de nouveau dans cette température élevée : ils disparaissent, et le ciel reste clair et serein pendant des semaines entières. L'intérieur des golfes participe de la chaleur des vents de mer, mais les pluies et les brouillards qui cachent le soleil ne s'avancent pas jusque-là : voilà pourquoi la température moyenne du mois de juillet 1807 a pu s'élever à 16,9 à Alten, tandis qu'elle est restée, aux environs du Cap-Nord, à 10,85 à la fin de juillet et au commencement d'août.

Mais la limite des neiges dépendra de la température des étés ou de la température des mois pendant lesquels la neige peut se fondre, et non des froids de l'hiver. Ce n'est donc pas immédiatement la température moyenne qui détermine la hauteur; s'il n'en était pas ainsi, on ne la verrait pas moins élevée sur les îles que dans l'intérieur du golfe d'Alten; car la température moyenne d'Alten ne s'élève peut-être pas même aussi haut que celle du Cap-Nord. Le mercure gèle assez souvent à l'air libre à Alten; jamais il ne gèle au Cap-Nord. Le thermomètre descend, presque tous les hivers, à Alten, à 25° au-dessous de 0; mais au Cap-Nord on ne le voit qu'à 12,5, qui est le point extrême où on l'y ait observé. Aussi la mer ne gèle-t-elle jamais dans ces parages, ni même dans les golfes, et il faut s'éloigner de vingt à trente lieues marines des derniers promontoires avant que d'apercevoir des îlots de glace, encore sont-ils bien loin à l'horizon.

Si la température moyenne générale déterminait partout la limite des neiges, on devrait trouver la même hauteur à Uleoborg et à Tornéo, sous le 65° de latitude, qu'à Mageroë, à 71° 1/2. Mais quoique la somme des températures soit presque la même dans ces deux endroits, quelle différence dans la température de leurs étés et des mois pendant lesquels seuls la neige peut se fondre! En combinant les observations du père Helli, faites pendant l'hiver de 1768 jusqu'au mois de juin 1769, à Wardœhuus, lieu qui doit être même un peu plus froid que le Cap-Nord, avec les observations de M. Bayly, dans le Kamoefiord, à Mageroë, et avec celle de M. Jornine Dixon, à Hammerfest, lorsqu'ils s'y arrêtèrent, en 1769, pour y observer le passage de Vénus, et en y ajoutant le peu d'observations que j'ai pu faire pendant les douze jours que je suis resté au Cap-Nord, on pourra construire une petite table de température moyenne qui ne s'éloignera pas extrêmement de la vérité, et on pourra la comparer avec les observations de M. Julin, à Uleoborg, publiées par l'académie de Stockholm. Voici cette table :

	Mageroë, sous 71° 1/2		Uleoborg, 65°
Janvier	— 5,51	.....	— 13,52
Février	— 4,90	.....	— 9,96
Mars	— 1,05	.....	— 9,88
Avril	— 1,101	.....	— 3,24
Mai	+ 1,15	.....	+ 4,94
Juin	+ 4,52	.....	+ 12,88
Juillet	+ 8,12	.....	+ 16,42
Août	+ 6,05	.....	+ 13,71
Septembre	+ 3,12	.....	+ 8,05
Octobre	0	.....	+ 3,74
Novembre	— 3,47	.....	— 5,19
Décembre	— 3,48	.....	— 10,23
Moyennes	— 0,75		+ 0,66

Les températures moyennes de ces deux endroits diffèrent donc de très-peu entre elles. Mais la moyenne des mois d'une température au-dessus de 0° s'élève, à Uleoborg, jusqu'à 10°, tandis qu'elle ne va guère au delà de 4° au Cap-Nord. Cette différence seule détermine la hauteur de la limite des neiges, et malgré les rigueurs des hivers sur le golfe de Bothnie, la température des étés prouve que cette limite s'y élève considérablement.

Cette considération ajoute encore à l'intérêt que nous doit inspirer la détermination de la limite des neiges. Si la hauteur ne dépend que de la température de l'été, elle devient, pour ainsi dire, une mesure de la force de la végétation : car cette force dépend également de la quantité de chaleur au-dessus de 0°. Les plantes ne croissent pas au-dessous du point de la congélation, et les animaux ne peuvent, sans secours extérieurs, conserver la vie dans cette température. Qu'on nous cite donc des degrés de froid, en Sibérie, tellement rigoureux qu'on n'en connaît pas de pareils sur le reste du globe : qu'on nous dise que la température moyenne de Jakutsk ne monte pas au delà de 4° au-dessous de 0. La végétation et les arbres nous prouvent que la limite des neiges doit s'y élever plus haut qu'à Alten, et peut-être aussi haut qu'à Tornéo, et nous ne sommes pas éloignés de penser qu'un été tel que la hauteur de cette limite le demande, pourra donner naissance à une végétation et à des productions comparables à ce que l'on voit aux environs de Tornéo.

Mais nous ne pourrons pas beaucoup attendre du climat de l'Islande, en réfléchissant que la limite des neiges n'y

atteint que 940 mètres de hauteur, quoique les hivers y soient si peu rigoureux, que les habitants les passent ordinairement dans leurs huttes sans allumer de feu pour se chauffer.

Les observations de M. Wahlenberg, aussi habile physicien que savant botaniste, nous ont fait connaître la hauteur de la limite des neiges sous le 60° degré. Il s'est élevé dans ces contrées, à travers d'énormes glaciers, sur la cime du Soëdre Sulitjelma, la plus haute des montagnes de la Laponie, et il y a vu le baromètre, le 14 juillet 1807,

à.	22 p. 10,6 l.	th.	7,5 cent.
Il était dans ce temps au bord de la mer à.	28 p. 1,7 l.	th.	16,25 cent.
Ce qui donne, pour la hauteur de la Sulitjelma.	1,788 mètres.		

La limite des neiges descend dans ces contrées jusqu'à 1,169 mètres; on a lieu de s'en étonner, car ce n'est que 100 mètres de plus qu'à Alten: et quoiqu'on pût croire que les grands plateaux de glace et de neige y doivent abaisser les diverses limites, la hauteur de celle des pins et des bouleaux, dans les vallées, est assez d'accord avec celle des neiges.

Il paraît donc que la température, depuis les environs du cercle polaire jusqu'au 70° degré, ne diminue que faiblement: c'est ce que confirment les observations faites en Suède.

Quelques autres observations, faites sur les montagnes du Dowre-Field, sous le 62° 1/2, peuvent servir à trouver la hauteur des neiges sous cette latitude. La grande cime du Sneehaetta, la plus haute montagne de l'Europe et de l'Asie boréales, s'y élève, d'après les mesures du savant physicien M. Esmark, à 2,475 mètres. La hauteur à laquelle les neiges cessent de fondre n'y a pas été mesurée immédiatement; mais comme les pins y disparaissent à 747 mètres, on peut croire que la limite des neiges s'y soutient à 1,582 mètres de hauteur.

En résumant tous les faits énoncés dans ce mémoire, nous trouvons que la limite des neiges s'élève,

au 61° degré, à.	1,690 m.	866 t.
62°.	1,582	810
67°.	1,169	600
70°.	1,060	553
71° 1/2, mais exposé à toute l'influence du grand Océan, à.	714	366

Il est donc évident qu'on ne peut pas comparer entre elles des observations faites sous différents méridiens, qu'on ne peut pas, par conséquent, comparer l'Islande avec la Norwége, ni celle-ci avec la Sibérie. La hauteur de la neige, au delà du Cap-Nord, serait vraisemblablement analogue à la limite inférieure des neiges en Islande, car les phénomènes météorologiques que l'on observe dans cette île et au Cap-Nord sont les mêmes.

NOTE 11

Visibilité des écueils.

(Page 285)

Le fond de la mer, à une distance donnée d'un vaisseau, se voit d'autant mieux que l'observateur est plus élevé au-dessus de la surface de l'eau; aussi, lorsqu'un capitaine expérimenté navigue dans une mer inconnue et semée d'écueils, il va quelquefois, afin de pouvoir diriger son navire avec plus de certitude, se placer au sommet du mât.

Le fait nous semble trop bien établi pour que nous ayons, à ce sujet, rien à réclamer de nos jeunes navigateurs, quant au point de vue pratique; mais ils pourront, en suivant les indications que nous nous permettrons de leur donner ici, remonter peut-être à la cause d'un phénomène qui les touche de si près, et en déduire, pour apercevoir les écueils, des moyens plus parfaits que ceux dont une observation fortuite leur a enseigné à faire usage jusqu'ici.

Quand un faisceau lumineux tombe sur une surface diaphane, quelle qu'en soit la nature, une partie la traverse et une autre se réfléchit. La portion réfléchie est d'autant plus intense que l'angle du rayon incident avec la surface est plus petit. Cette loi photométrique ne s'applique pas moins aux rayons qui, venant d'un milieu rare, rencontrent la surface d'un corps dense, qu'à ceux qui, se mouvant dans un corps dense, tombent sur la surface de séparation de ce corps et du milieu rare contigu. Cela posé, supposons qu'un observateur placé dans un navire désire apercevoir un écueil un peu éloigné, un écueil sous-marin, situé à trente mètres de distance horizontale, par exemple. Si son œil est à un mètre de hauteur au-dessus de la mer, la ligne visuelle par laquelle la lumière émanée de l'écueil pourra lui arriver, après sa sortie de l'eau, formera avec la surface de ce liquide un angle très-petit; si l'œil, au contraire, est fort élevé, s'il se trouve à trente mètres de hauteur, il verra l'écueil sous un angle de 45°. Or, l'angle d'incidence intérieure, correspondant au petit angle d'émergence, est évidemment moins ouvert que celui qui correspond à l'émergence de 45°. Sous les petits angles, comme on a vu, s'opèrent les plus fortes réflexions; donc l'observateur recevra une portion d'autant plus considérable de la lumière qui part de l'écueil, qu'il sera lui-même placé plus haut.

Les rayons provenant de l'écueil sous-marin ne sont pas les seuls qui arrivent à l'œil de l'observateur. Dans la même direction, confondus avec eux, se trouvent des rayons de la lumière atmosphérique réfléchis extérieurement par la surface de la mer. Si ceux-ci étaient soixante fois plus intenses que les premiers, ils en masqueraient totalement l'effet: l'écueil ne serait pas même soupçonné. Posons une moindre proportion entre les deux lumières, et l'image de l'écueil ne disparaîtra plus entièrement; elle ne sera qu'affaiblie. Rappelons maintenant que les rayons atmosphériques renvoyés à l'œil par la mer ont d'autant plus d'éclat qu'ils sont réfléchis sous un angle plus aigu, et tout le monde comprendra que deux causes différentes concourent à rendre un objet sous-marin de moins en moins apparent, à mesure que la ligne visuelle se rapproche de la surface de la mer; savoir, d'une part, l'affaiblissement progressif et réel des rayons qui, émanant de cet objet, vont former son image dans l'œil; de l'autre, une augmentation rapide dans l'intensité de la lumière réfléchie par la surface extérieure des eaux, ou bien, qu'on me passe cette expression, dans le rideau lumineux à travers lequel les rayons venant de l'écueil doivent se faire jour.

Supposons que les intensités comparatives des deux faisceaux superposés soient, comme tout porte à le croire, l'unique cause du phénomène que nous analysons, et nous pourrons indiquer aux navigateurs un moyen d'apercevoir les écueils sous-marins, mieux et beaucoup plus facilement que ne l'ont fait tous leurs devanciers. Ce moyen est très-simple: il consiste à regarder la mer, non plus à l'œil nu, mais à travers une lame de tourmaline taillée parallèlement aux arêtes du prisme et placée devant la pupille dans une certaine position. Deux mots encore, et le mode d'action de la lame cristalline sera évident.

Prenons que la ligne visuelle soit inclinée, à la surface de la mer, de 37°, la lumière qui se réfléchit sous cet angle à la surface extérieure de l'eau est complétement polarisée. La lumière polarisée, tous les physiciens le savent, ne traverse pas les lames de tourmaline convenablement situées. Une tourmaline peut donc éliminer en totalité les rayons réfléchis par l'eau, qui, dans la direction de la ligne visuelle, étaient mêlés à la lumière provenant de l'écueil, l'effaçaient entièrement, ou du moins l'affaiblissaient beaucoup. Quand cet effet est produit, l'œil placé derrière la lame cristalline ne reçoit donc qu'une seule espèce de rayons, ceux qui émanent des objets sous-marins; au lieu de deux images superposées, il n'y a plus sur la rétine qu'une image unique: la visibilité de l'objet que cette image représente se trouve donc notablement facilitée.

L'élimination *entière, absolue*, de la lumière réfléchie à la surface de la mer n'est possible que sous l'angle de 37°, parce que cet angle est le seul dans lequel il y ait polarisation complète; mais sous des angles de 10 à 12° plus grands ou plus petits que 37°, le nombre de rayons polarisés contenus dans le faisceau réfléchi, le nombre de rayons que la

tourmaline peut arrêter, est encore tellement considérable, que l'emploi du même moyen d'observation ne saurait manquer de donner des résultats très-avantageux.

En se livrant aux essais que nous venons de leur proposer, les navigateurs doteront probablement la marine d'un moyen d'observation qui pourra prévenir maint naufrage; en introduisant enfin la polarisation dans l'art nautique, ils montreront, par un nouvel exemple, à quoi s'exposent ceux qui accueillent sans cesse les expériences et les théories sans applications actuelles, d'un dédaigneux *à quoi bon?*

NOTE 12

Arc-en-ciel.

(Page 285

L'explication de l'arc-en-ciel peut être regardée comme une des plus belles découvertes de Descartes; cette explication, toutefois, même après les développements que Newton lui a donnés, n'est pas complète. Quand on regarde attentivement ce magnifique phénomène, on aperçoit sous le rouge de l'arc intérieur plusieurs séries de vert et de pourpre formant des arcs étroits, contigus, bien définis et parfaitement concentriques à l'arc principal. Ces arcs *supplémentaires* (car c'est le nom qu'on leur a donné), la théorie de Descartes et de Newton n'en parle point; elle ne saurait même s'y appliquer.

Les arcs supplémentaires paraissent être un effet *d'interférences lumineuses.* Ces interférences ne peuvent être engendrées que par des gouttes d'eau d'une certaine petitesse. Il faut aussi, car sans cela le phénomène n'aurait aucun éclat, il faut que les gouttes de pluie, outre les conditions de grosseur, satisfassent, du moins pour le plus grand nombre, à celle d'une égalité de dimensions presque mathématiques. Si donc les arcs-en-ciel des régions équinoxiales n'offraient jamais d'arcs supplémentaires, ce serait une preuve que les gouttes d'eau s'y détacheraient des nuages, plus grosses et plus inégales que dans nos climats. Dans l'ignorance où nous sommes des causes de la pluie, cette donnée ne serait pas sans intérêt.

Quand le soleil est bas, la portion supérieure de l'arc-en-ciel, au contraire, est très-élevée. C'est vers cette région culminante que les arcs supplémentaires se montrent dans tout leur éclat. A partir de là, leurs couleurs s'affaiblissent rapidement. Dans les régions inférieures, près de l'horizon et même assez haut au-dessus de ce plan, on n'en aperçoit jamais de traces, du moins en Europe.

Il faut donc que pendant leur descente verticale les gouttes d'eau aient perdu les propriétés dont elles jouissaient d'abord; il faut qu'elles soient sorties des conditions d'interférence *efficaces;* il faut qu'elles aient beaucoup grossi.

N'est-il pas curieux, pour le dire en passant, de trouver dans un phénomène d'optique, dans une particularité de l'arc-en-ciel, la preuve qu'en Europe la quantité de pluie doit être d'autant moindre, dans un récipient plus élevé?

L'augmentation de dimension des gouttes, on ne peut guère en douter, tient à la précipitation d'humidité qui s'opère à leur surface à mesure qu'en descendant de la région froide où elles ont pris naissance, elles traversent les couches atmosphériques, de plus en plus chaudes, qui avoisinent la terre. Il est donc à peu près certain que, s'il se forme dans les régions équinoxiales des arcs-en-ciel supplémentaires, comme en Europe, ils n'atteindront jamais l'horizon; mais la comparaison de l'angle de hauteur sous lequel ils cesseront d'y être aperçus avec l'angle de disparition observé dans nos climats, semble devoir conduire à des résultats météorologiques qu'aucune autre méthode, aujourd'hui connue, ne pourrait donner.

NOTE 13

Magnétisme terrestre.

(Page 285)

La science s'est enrichie, depuis quelques années, d'un bon nombre d'observations des variations diurnes de l'aiguille aimantée; mais la plupart de ces observations ont été faites ou dans les îles, ou sur les côtes occidentales des continents. Des observations analogues, correspondantes à des côtes orientales, seraient aujourd'hui très-utiles; elles serviraient en effet à soumettre à une épreuve presque décisive la plupart des explications qu'on a essayé de donner à ce mystérieux phénomène[1].

Dans les lieux où le navigateur ne séjournerait pas une semaine entière, il serait peu utile de se livrer à l'observation des variations diurnes de l'aiguille aimantée horizontale. Il n'en est pas de même des autres éléments magnétiques. Partout où le navigateur s'arrêtera, ne fût-ce que quelques heures, il faudra, si c'est possible, mesurer la déclinaison, l'inclinaison et l'intensité.

En cherchant à concilier les observations d'inclinaison faites à des époques éloignées dans diverses régions de la terre peu distantes de l'équateur magnétique, on avait reconnu, depuis quelque années, que cet équateur s'avance progressivement et en totalité de l'orient à l'occident. Aujourd'hui on suppose que ce mouvement est accompagné d'un changement de forme. L'étude des lignes d'égale inclinaison, envisagée sous le même point de vue, n'offrira pas moins d'intérêt. Il sera curieux, quand toutes ces lignes auront été tracées sur les cartes, de les suivre de l'œil dans leurs déplacements et dans leurs changements de courbure; d'importantes vérités pourront jaillir de cet examen. On comprend maintenant pourquoi nous demandons autant de mesures d'inclinaison qu'on en pourra recueillir.

Les observations d'intensité ne datent que des voyages d'Entrecasteaux et de M. de Humboldt; et cependant elles ont déjà jeté de vives lumières sur la question si compliquée, mais en même temps si intéressante, du magnétisme terrestre; et cependant, à chaque pas, le théoricien est arrêté par le manque de mesures exactes. Ce genre d'observations mérite au plus haut degré de fixer l'attention des marins.

Quant à la déclinaison, son immense utilité est trop bien sentie des navigateurs, pour qu'à cet égard toute recommandation ne soit pas superflue.

(1) A tout événement, nous poserons ici le problème que serviraient à résoudre des observations faites dans les points que nous venons de nommer.

Dans l'hémisphère nord, la pointe d'une aiguille horizontale aimantée, tournée vers le nord, marche de l'est à l'ouest depuis 8 h. 1/4 du matin jusqu'à 1 h. 1/4 après midi;

De l'ouest à l'est, depuis 1 h. 1/4 après midi jusqu'au lendemain matin.

Notre hémisphère ne peut avoir, à cet égard, aucun privilége; ce qu'éprouve la pointe nord doit se reproduire sur la pointe sud, au sud de l'équateur. Ainsi,

Dans l'hémisphère sud, la pointe d'une aiguille aimantée, tournée *vers le sud*, marchera

De l'est à l'ouest depuis 8 h. 1/4 du matin jusqu'à 1 h. 1/4 après midi; donc la pointe nord de la même aiguille éprouve le mouvement contraire : ainsi définitivement,

Dans l'hémisphère sud, la pointe tournée vers le nord, marche

De l'ouest à l'est depuis 8 h. 1/4 du matin jusqu'à 1 h. 1/4 après midi;

C'est précisément l'opposé du mouvement qu'effectue, aux mêmes heures, la même pointe nord, dans notre hémisphère.

Supposons qu'un observateur, partant de Paris, s'avance vers l'équateur. Tant qu'il sera dans notre hémisphère, *la pointe nord* de son aiguille effectuera tous les matins un mouvement *vers l'occident;* dans l'hémisphère opposé, *la pointe nord* de cette même aiguille éprouvera tous les matins un mouvement *vers l'orient.* Il est impossible que ce passage du mouvement occidental au mouvement oriental se fasse d'une manière brusque; il y a nécessairement, entre la zone où s'observe le premier de ces mouvements, et celle où s'opère le second, une ligne où, le matin, l'aiguille ne marche ni à l'orient ni à l'occident, c'est-à-dire reste stationnaire.

Une semblable ligne ne peut pas manquer d'exister, mais où la trouver? Est-elle l'équateur magnétique, l'équateur terrestre, ou bien quelque courbe d'intensité?

Des recherches faites pendant plusieurs mois sur des points situés dans l'un des espaces que l'équateur terrestre et l'équateur magnétique comprennent entre eux, tels que Fernambouc, Payta, la Conception, les îles Pelew, etc., conduiraient certainement à la solution désirée; mais plusieurs mois d'observations assidues seraient nécessaires; car, malgré l'habileté de l'observateur, les courtes relâches de M. Duperrey à la Conception et à Payta, faites à la demande de l'Académie, ont laissé subsister quelques doutes.

Les voyages aérostatiques de MM. Biot et Gay-Lussac, exécutés jadis sous les auspices de l'Académie, étaient en grande partie destinés à l'examen de cette question capitale. La force magnétique qui, à la surface de la terre, dirige l'aiguille aimantée vers le nord, a-t-elle exactement la même intensité, à quelque hauteur que l'on s'élève?

Les observations de nos deux confrères, celle de M. de Humboldt, faite dans les pays de montagnes; les observations encore plus anciennes de Saussure, semblèrent toutes montrer qu'aux plus grandes hauteurs qu'il soit permis à l'homme d'atteindre, le décroissement de la force magnétique est encore inappréciable.

Cette conclusion a récemment été contredite. On a remarqué que dans le voyage de M. Gay-Lussac, par exemple, le thermomètre qui, à terre, au moment du départ, marquait + 31° centigrades, s'était abaissé jusqu'à 9°,0 dans la région aérienne où notre confrère fit osciller une seconde fois son aiguille; or il est aujourd'hui parfaitement établi qu'en un même lieu, sous l'action d'une même force, une même aiguille oscille d'autant plus vite que sa température est moindre. Ainsi pour rendre les observations du ballon et celles de terre comparables, il aurait fallu, à raison de l'état du thermomètre, apporter une certaine diminution à la force que les observations supérieures indiquaient. Sans cette correction, l'aiguille semblait également attirée en haut et en bas; donc, malgré les apparences, il y avait affaiblissement réel.

Cette diminution de la force magnétique avec la hauteur semble aussi résulter des observations faites en 1829, au sommet du mont Elbrouz (dans le Caucase), par M. Kupffer. Ici l'on a tenu un compte exact des effets de la température; et cependant diverses irrégularités dans la marche de l'inclinaison jettent quelque doute sur le résultat.

Nous croyons donc que la comparaison de l'intensité magnétique, au bas et au sommet d'une montagne, doit être spécialement recommandée aux navigateurs. Le Mowna-Roah des îles Sandwich semble devoir être un lieu très-propre à ce genre d'observations. On pourrait aussi les répéter sur le Tacora, si l'expédition s'arrêtait seulement trois ou quatre jours à Arica.

On a souvent agité la question de savoir si, en général, dans un lieu déterminé, l'aiguille d'inclinaison marquerait exactement le même degré à la surface du sol, à une grande hauteur dans les airs et à une grande profondeur dans une mine. Le manque d'uniformité dans la composition chimique du terrain rend la solution de ce problème très-difficile. Si l'on observe en ballon, les mesures ne sont pas suffisamment exactes. Quand le physicien prend sa station sur une montagne, il est exposé à des attractions locales; des masses ferrugineuses peuvent alors altérer notablement la position de l'aiguille sans que rien en avertisse.

La même incertitude affecte les observations faites dans les galeries des mines. Ce n'est pas qu'il soit absolument impossible de déterminer en chaque lieu la part des circonstances accidentelles; mais il faut pour cela avoir des instruments très-parfaits; il faut pouvoir s'éloigner de la station qu'on a choisie dans toutes les directions, et jusqu'à d'assez grandes distances; il faut enfin multiplier les observations beaucoup plus qu'un voyageur n'a ordinairement les moyens de le faire. Quoi qu'il en puisse être, les observations de cette espèce sont dignes d'intérêt. Leur ensemble conduira peut-être un jour à quelque résultat général.

NOTES SUPPLÉMENTAIRES

Hauteur des montagnes.

Le pic de Ténériffe a longtemps été regardé comme la cime la plus élevée du monde ; mais sitôt que les Saussure se furent emparés des Alpes, qu'ils en eurent interrogé tous les mystères, étudié tous les phénomènes, décrit et analysé toutes les formes et toutes les richesses; sitôt que les Humboldt et les Bonpland, institut voyageur, eurent gravi les Cordilières des Amériques, plongé leur regard dans tous les cratères, insulté d'un pied audacieux à toutes les crêtes neigeuses, le pic célèbre, né sans doute d'une terrible éruption, courba sa tête et s'humilia en présence du Mont-Blanc, du Chimborazo, de l'Illimani et d'autres cimes secondaires. Plus tard, le pic du Thibet, l'Himalaya, le Dawahla-Giri vinrent grossir le nombre de ces géants éternels qui pèsent sur le monde et détrônèrent leurs devanciers.

Mais les navigateurs eurent aussi leur part de gloire dans ces conquêtes terrestres : ils placèrent bientôt à côté du pic de Ténériffe et parfois au-dessus de lui le Piton-des-Neiges, tête orgueilleuse sous laquelle mugit le volcan de Bourbon sans cesse en activité; le Lifao, sommet chevelu de Timor; plus tard les Mowna-Laé, Mowna-Roah, et Mowna-Kaah, qui font trembler la principale des îles Sandwich.

Au surplus, l'époque viendra sans doute où, par quelque bouleversement terrestre ou sous-marin, d'autres montagnes surgiront plus hautes encore à côté de celles que nous venons de nommer; et peut-être verra-t-on celles-ci, par les mêmes causes, descendre au niveau du sol qui les portait.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant la mesure exacte des plus grandes hauteurs du monde, d'après les calculs les plus récents et les observations les plus scrupuleuses.

MONTAGNES D'EUROPE.

Alpes. — Mont-Blanc, 4,797 mèt. — Mont-Rose, 4,752. — Mont-Cervin, 4,497. — Loncica, 4,403. — Finter-Rar-Horn, 4,209. — Jungfrau, 4,169. — Monch, 4,103. — Pelvoux, 4,085. — Shrock-Horn, 4,067. — Oerteles, 3,913. — Briet-Horn, 3,898. — Glockner, 3,890. — Weter-Horn, 3,719. — Frau, 3,701. — Mont-Cenis, 3,588. — Mont Saint-Bernard, 3,554. — Simplon, 3,353. — Furca, 3,304. — Hoëck-Horn, 3,247. — Col Servin, 3,201. — Eiger, 3,197. — Col de Traversette, 3,032. — Roth-Horn, 2,936. — Col de Fenestre, 2,918. — Mont Saint-Gothard, 2,766. — Grinsel, 2,732. — Anzeindaz, 2,344. — Furca-del-Bosco, 2,344. — Sterzingen, 2,280. — Ventoux, 1,981. — Reculet, 1,701. — La Dole, 1,647. — Brenner, 1,577.

Apennins. — Mont Viso, 3,833 mèt. — Cimone, 2,120.

Tyrol. — Orther-Spitze, 4,681 mèt.

Pyrénées. — Malahita, 3,780 mèt. — Maladetta, 3,470. — Mont-Perdu, 3,410. — Pic Blanc, 3,110. — Pic du Midi-de-Pau, 2969. — Canigou, 2,810. — Pointe d'Arbizou, 2,529. — Pic de los Reyes, 2,520. — Pic Montaigu, 2,225.

Kœlen. — Dofra-Fiall, 2,320 mèt. — Areskhutau, 1,883. — Swucku, 1,844. — Hornalem, 914. — Lang-Fiall, 669. — Fley-Feldt, 456. — Hurinu, 214. — Taberg, 126.

Sierra Nevada. — Mulhacen, 3,555 mèt.

Sicile. — Mont Etna, 3,337 mèt.

Carniole. — Terglou, 3,166 mèt.

Crapaths. — Pointe-Loumitz, 2,701.

Naples. — Velino, 2,543 mèt. — Vésuve, 1,207.

Açores. — Pic des Açores, 2,380 mèt.

Archipel. — Mont Athos, 2,063 mèt.

Romélie. — Olympe, 2,009 mèt.

Cévennes — Mézen, 1,997 mèt.

Puy-de-Dôme. — Mont-d'Or, 1,89o mèt. — Puy-de-Dôme, 1,467.

Cantal. — Cantal, 1,856 mèt.

Estramadure. — Sierra del Malhao, 1,829 mèt.

Provence. — Montagne de Lure, 1,797 mèt.

Céphalonie. — Montagnes Noires, 1,638 mèt.

Haute-Loire. — Gerbier-des-Jones, 1,618 mèt.

Iles Lipari. — Saint-Angelo, 1,602 mèt. — Tromboli, 920.

Jural. — Chasseral, 1,602 mèt.

Ourals. — Tagoni, 1,489 mèt. — Dishigalgo, 1,489. — Monts Kiria, 918. — Volckoniskoi-Leis, 914. — Walday, 364.

Souabe. — Feldberg, 1,418 mèt.

Haut-Rhin. — Ballon, 1,400 mèt.

Islande. — Snoë-Fiall-Jokul, 1,385 mèt. — Hécla, 1,121. — Torfa, 425.

Bohême. — Heidelberg, 1,357 mèt.

Dumbarton. — Ben-Nevis, 1,300 mèt. — Ben-Lomond, 1,042. — Infelberg, 952.

États de l'Église. — Mont Oreste, 697 mèt.

Vaucluse. — Vaucluse, 654 mèt.

Catalogne. — Montagne Cardona, 550 mèt.

Andalousie. — Gibraltar, 435 mèt.

ASIE.

Himalaya. — Dawalagiri, 8,047 mèt. — Pic d'Himalaya, 7,840. — Samatura, d'Haiban, Pics des monts Himalaya, au-dessus de 7,000.

— Serga-Rueur, Pic Saint-Patrick, Ihaunti, la Pyramide, le Cône, le Pic-Noir, etc., etc., au-dessus de 6,000 mèt.

Sandwich, Jesso, Palestine, Turquie. — Pic de l'Ouest, Tawara, Needle, Mowna-Roah, Mowna Koah, etc., au-dessus de 5,000 mèt.

— Soomaonang, Ophir, au-dessus de 4,000 mèt.

— Ghassa, Choor, Chumuralec, Parmesan, etc., au-dessus de 3,000 mèt.

— Volcan Awatscha, Liban, Aravat, Jesso, etc., au-dessus de 2,000 mèt.

— Olympe, pic d'Adam, mont Ida, mont York, etc., au-dessus de 1,000 mèt.

AMÉRIQUE.

Andes. — Illimani, 6,910 mèt. — Chimborazo, 6,543. — Disca Cassada, Cayambé, Antisana, Cotopaxi, mont Saint-Élie, Popocatepelt, Orisava, etc., au-dessus de 5,000 mèt

États-Unis, Colombie, Mexico, Martinique, etc. — Pics de la côte Topienne, Tunguragna, Rueu de Pichincha, etc., au-dessus de 4,000 mèt.

— Cahoupala, Saint-Élie, Boneran, montagnes Rocheuses, Borma, etc., au-dessus de 3,000 mèt.

— Imbabura, Duida, Montagnes-Blanches, Montagnes-Bleues, etc., au-dessus de 2,000 mèt.
— Guanarama, Tumiriquiri, Mont-Misère, Roncy, etc., au-dessus de 1,000 mèt.

AFRIQUE.

Abyssinie (*Geesh*). — Mont Geesh, 4,588 mèt. — Mont Amid, 4,014. — Mont Atlas, 3,810. — Lamalmon, 3,414. — Monts Gondar, 2,576.
Canaries. — Téneriffe, 3,766 mèt.
Cap. — Neweldt, 3,049 mèt. — Compass, 3,849. — Komberg, 2,439. — Mont de la Table, 1,091. — Khannès, 1,310.
Madère. — Pic-Ruivo, 1,572 mèt.
Bourbon. — Salaze, 2,310 mèt. — Piton-des-Neiges, 2,409. — Les Pyramides, 148.

Nous ajoutons aux notes scientifiques de cet ouvrage quelques études faites sur divers phénomènes astronomiques et magnétiques; et si nous n'avons pas appelé sur eux, dans le cours du livre, l'attention de nos lecteurs, c'est que nous n'avons pas voulu, par trop de fréquentes annotations, interrompre la marche du voyageur.

Étoiles filantes.

La note suivante, empruntée aux instructions que mon frère aîné rédigea en 1835 pour le voyage de *circumnavigation* de la corvette *la Bonite*, mettra les lecteurs au courant de tout ce qu'on sait aujourd'hui sur le phénomène des étoiles filantes.

« Depuis qu'on s'est avisé d'observer quelques étoiles filantes avec exactitude, on a pu voir combien ces phénomènes si longtemps dédaignés, combien ces prétendus météores atmosphériques, ces soi-disant traînées de gaz hydrogène enflammé, méritent d'attention. Leur parallaxe les a déjà placés beaucoup plus haut que, dans les théories adoptées, les limites sensibles de notre atmosphère ne semblaient le comporter [1]. En cherchant la direction apparente suivant laquelle les étoiles filantes se meuvent *le plus ordinairement*, on a reconnu, par une autre voie, que, si elles s'enflamment dans notre atmosphère, elles n'y prennent pas du moins naissance, qu'elles viennent du dehors. Cette direction *la plus habituelle* des étoiles filantes *semble diamétralement opposée au mouvement de translation de la terre dans son orbite.*

« Il serait désirable que ce résultat fût établi sur la discussion d'une grande quantité d'observations. Nous croyons donc qu'à bord de *la Bonite*, et pendant toute la durée de sa navigation, *les officiers de quart* devront être invités à noter l'heure de l'apparition de chaque étoile filante, sa hauteur angulaire approchée au-dessus de l'horizon, et surtout *la direction de son mouvement*. En rapportant ces météores aux principales étoiles des constellations qu'ils traversent, les diverses questions que nous venons d'indiquer peuvent être résolues d'un coup d'œil. Voilà donc un sujet de recherches qui n'occasionnera aucune fatigue. En tout cas, pour que nos jeunes compatriotes s'y attachent, il nous suffira de leur faire remarquer combien il serait piquant d'établir que la terre est une planète, par des preuves puisées dans des phénomènes tels que les étoiles filantes, dont l'inconstance était devenue proverbiale. Nous ajouterions encore, s'il était nécessaire, qu'on n'entrevoit guère aujourd'hui la possibilité d'expliquer l'étonnante apparition de bolides observée en Amérique dans la nuit du 12 au 13 novembre 1833, si ce n'est en supposant qu'outre les grandes planètes, il circule autour du soleil des milliards de petits corps qui ne deviennent visibles qu'au moment où ils pénètrent dans notre atmosphère et s'y enflamment; que ces *astéroïdes* (pour nous servir de l'expression qu'Herschell appliqua jadis à Cérès, Pallas, Junon et Vesta) se meuvent en quelque sorte par groupes; qu'il en existe cependant d'isolées; et que l'observation assidue des étoiles filantes sera, à tout jamais, le moyen de nous éclairer sur ces curieux phénomènes.

« Nous venons de faire mention de l'apparition d'étoiles filantes observées en Amérique en 1833. Ces météores se succédaient à de si courts intervalles, qu'on n'aurait pas pu les compter; des évaluations modérées portent leur nombre à des centaines de mille [1]. On les aperçut le long de la côte orientale de l'Amérique, depuis le golfe du Mexique jusqu'à Halifax, depuis neuf heures du soir jusqu'au lever du soleil, et même, dans quelques endroits, en plein jour, à huit heures du matin. *Tous ces météores partaient d'un même point du ciel* situé près de γ, du Lion, et cela, quelle que fût d'ailleurs, par l'effet du mouvement diurne de la sphère, la position de cette étoile. Voilà assurément un résultat fort étrange; eh bien! citons-en un second qui ne l'est pas moins.

« La pluie d'étoiles filantes de 1833 eut lieu, nous l'avons déjà dit, dans la nuit du 12 au 13 novembre.

« En 1799, une pluie semblable fut observée en Amérique par M. de Humboldt; au Groënland, par les frères Moraves; en Allemagne, par diverses personnes.

« La date est la nuit du 11 au 12 novembre.

« L'Europe, l'Arabie, etc., en 1832, furent témoins du même phénomène, mais sur une moindre échelle.

« La date est encore la nuit du 12 au 13 novembre.

« Cette presque identité de dates nous autorise d'autant plus à inviter nos jeunes navigateurs à veiller attentivement à tout ce qui pourra apparaître dans le firmament du 10 au 15 novembre, que les observateurs, qui, favorisés par une atmosphère sereine, ont attendu le phénomène l'année dernière (1834), en ont aperçu des traces manifestes, dans la nuit du 12 au 13 novembre [2]. »

[1] Des observations comparatives faites en 1823 à Breslau, à Dresde, à Leyde, à Brieg, à Gleiwitz, etc., par le professeur Brandes et plusieurs de ses élèves, ont donné jusqu'à cinq cents milles anglais (environ deux cents lieues de poste) pour la hauteur de certaines étoiles filantes.

La vitesse apparente de ces météores s'est trouvée quelquefois de trente-six milles (douze lieues) par seconde. C'est à peu près le double de la vitesse de translation de la terre autour du soleil. Ainsi, alors même qu'on voudrait prendre la moitié de cette vitesse apparente pour une illusion, pour un effet du mouvement de translation de la terre dans son orbite, il resterait six lieues à la seconde pour la vitesse réelle de l'étoile. Six lieues à la seconde est une vitesse plus grande que celle de toutes les planètes supérieures, la terre exceptée.

[1] Les étoiles étaient si nombreuses, elles se montraient dans tant de régions du ciel à la fois, qu'en essayant de les compter on ne pouvait guère espérer d'arriver qu'à de grossières approximations. L'observateur de Boston les assimilait, au moment du maximum, à la moitié du nombre de flocons qu'on aperçoit dans l'air pendant une averse ordinaire de neige. Lorsque le phénomène se fut considérablement affaibli, il compta 650 étoiles en quinze minutes, quoiqu'il circonscrivît ses remarques à une zone qui n'était pas le dixième de l'horizon visible. Ce nombre, suivant lui, n'était que les deux tiers du total; ainsi il aurait dû trouver 866, et, pour tout l'hémisphère visible, 8,660. Ce dernier chiffre donnerait 34,640 étoiles par heure. Or, le phénomène dura plus de sept heures; donc, le nombre de celles qui se montrèrent à Boston dépasse 240,000, car, on ne doit pas l'oublier, les bases de ce calcul furent recueillies à une époque où le phénomène était déjà notablement dans son déclin.

[2] M. Bérard, commandant du brick *le Loiret*, m'a adressé l'extrait ci-après de son journal :

« Le 13 novembre 1831, à quatre heures du matin, le ciel était parfaitement pur, la rosée très-abondante, nous avons vu un nombre considérable d'étoiles filantes et de météores lumineux d'une grande dimension : pendant plus de trois heures, il s'en est montré, terme moyen, deux par minute. Un de ces météores, qui a paru au zénith en faisant une énorme traînée dirigée de l'est à l'ouest, nous a présenté une bande lumineuse très-large (égale à la moitié du diamètre de la lune), et où l'on a très-bien distingué plusieurs des couleurs de l'arc-en-ciel. Sa trace est restée visible pendant plus de six minutes. »

Le tonnerre.

Le traité que mon frère aîné vient de publier sur le tonnerre me fournira deux notes étroitement liées à mon sujet. Dans la première, on trouvera l'examen de cette question :

« Tonne-t-il tout autant en pleine mer que dans l'intérieur des continents? »

La seconde note sera relative à cette autre problème :

« Dans quelles saisons les coups de tonnerre foudroyants sont-ils le plus fréquents? »

I. — *Tonne-t-il tout autant en pleine mer que dans l'intérieur des continents?*

J'ai cru devoir examiner si, comme on l'a prétendu sans en administrer la preuve, il tonne moins souvent en pleine mer qu'au centre des continents. Jusqu'ici mes recherches confirment cette opinion. En marquant sur une mappemonde, d'après leurs latitudes et leurs longitudes, tous les points dans lesquels des navigateurs ont été assaillis par des orages accompagnés de tonnerre, il paraît évident, à la simple inspection de la carte, que le nombre de ces points diminue avec l'éloignement des continents. J'ai même déjà quelque raison de croire qu'au delà d'une certaine distance de toute terre, *il ne tonne jamais*. Je présente cependant ce résultat avec toute la réserve possible, car la lecture de tel ou tel voyage pourrait demain venir me prouver que je me suis trop hâté de généraliser. Au reste, pour sortir au plus vite d'incertitude sur ce point, je n'ai pas trouvé de meilleur moyen que de recourir à la complaisance et à l'érudition nautique de M. le capitaine Duperrey. Le dernier mot de ce savant navigateur, quand il me sera parvenu, me donnera une assurance qui aujourd'hui serait prématurée. Je puis, au contraire, me montrer dès ce moment complétement affirmatif sur le fait de la diminution des orages en mer. Je trouverai, par exemple, une preuve démonstrative de cette diminution, dans l'intéressant voyage que M. le capitaine Bougainville vient de publier.

La frégate *la Thétis*, commandée par cet officier, quitte la rade de Tourade (Cochinchine) vers le milieu de février 1825, et fait voile pour Sourabaya, situé à l'extrémité sud-est de Java. Pendant cette traversée, à peine essuie-t-elle un orage accompagné de tonnerre. Elle arrive enfin, et pendant son séjour dans la rade (du 19 mars au 30 avril) le tonnerre ne cesse de gronder tous les après-midi. *La Thétis* fait voile le 1er mai pour le Port-Jackson. Pendant plusieurs jours, elle se maintient presque exactement sur le parallèle de Sourabaya. Toutefois, à peine a-t-elle perdu de vue les terres de Java, que le tonnerre cesse de se faire entendre. En résumé, *avant* d'atteindre Sourabaya, les météorologistes de *la Thétis* n'ont aucun coup de tonnerre à enregistrer; *pendant* le séjour dans la rade, et jusqu'à l'époque de l'appareillage, il tonne presque tous les soirs; *après* le départ du navire, l'équipage n'entend plus rien. L'épreuve ne saurait être plus complète. Disons cependant de nouveau que la conséquence qui en découle est largement confirmée par l'ensemble des observations recueillies dans toutes les régions du globe. Ainsi, l'atmosphère océanique est beaucoup moins apte à engendrer des orages que celle des continents et des îles.

II. — *Dans quelle saison les coups de tonnerre foudroyants sont-ils le plus fréquents?*

Autant je suis éloigné de regarder l'ensemble des proverbes, des dictons populaires, comme le *code de la sagesse des nations*, autant je crois que les physiciens ont eu tort de n'accorder que leur dédain à ceux de ces proverbes qui se rapportent à des phénomènes naturels. Les accepter aveuglément serait assurément une grande faute; mais ce n'en est pas une moindre que de les rejeter sans examen. En me laissant guider par ces principes, il m'est quelquefois arrivé déjà de trouver d'importantes vérités là où l'on s'obstinait à ne voir que le fruit de la préoccupation et des préjugés. Aussi, malgré tout ce qu'il y avait d'improbable, disons mieux, de contraire aux idées reçues, dans l'aphorisme des campagnards :

« Les tonnerres ne sont jamais plus dangereux que dans les saisons froides. »

j'ai pensé devoir le soumettre à une épreuve dont personne n'a le droit d'appeler, à celle de l'observation. Cette épreuve, au surplus, voici de quelle manière simple il m'a paru qu'on pouvait la faire.

J'ai tenu note, dans mes lectures, DE TOUS *les coups foudroyants* à dates certaines signalés par les navigateurs, et je les ai classés par mois; bien entendu qu'il a fallu ne comprendre dans ce recensement que les événements d'un seul hémisphère, car, au nord et au midi de l'équateur, les mois d'une même dénomination correspondent à des saisons opposées. J'ai dû aussi ne pas étendre le champ des observations jusqu'à ces régions des tropiques où les divers mois de l'année diffèrent très-peu entre eux, sous le rapport de la température. J'ai échappé à toutes ces difficultés en me renfermant dans l'intervalle compris entre les côtes d'Angleterre et la Méditerranée inclusivement.

Voici maintenant les résultats :

JANVIER.

1749. *Le Dover*, bâtiment marchand anglais.
le 9, latit. 47° 30′ nord, longit. 22° 15′ ouest.
1762. *Bellona*, vaisseau anglais de 74.
Le...., latit..., longit...
1784. *Le Thisbé*, vaisseau de guerre anglais.
Le 3, côtes d'Irlande
1814. *Le Milfort*, vaisseau de ligne anglais.
Le... (dans le port *Plymouth*).
1830. *L'Etna*, *le Madagascar*, *le Mosqueto*, navires de guerre anglais.
Le... (dans le canal de *Corfou*).

FÉVRIER.

1799. *Le Cambrian*, vaisseau de guerre anglais.
Le 22 (près de *Plymouth*).
1799. *Le Terrible*, vaisseau de ligne anglais.
Le 23 (près des côtes d'*Angleterre*).
1809. *Le Waren-Hastings*, vaisseau de ligne anglais.
Le 14 (*à Portsmouth*).
1812. *Trois* vaisseaux de ligne.
Le 23 (*à Lorient*).

MARS.

1824. *Le Lydia* de Liverpool.
Le 23 (dans la traversée de *Liverpool* à *Miramichie*).

AVRIL.

1811. *L'Infatigable*, *le Warley*, *la Persévérance*, *le Warren-Hastings*, navires anglais marchant de conserve.
Le 20, latit. 46° 46′ nord, longit. 11° 39′.
1823. *L'Annibal* de Boston.
Le 22, latit. 44° nord; long. 40° ouest.
1824. *Le Hopewell*, navire marchand anglais.
Le 22, latit. 44° 30′ nord; longit...
1824. *La Pénélope* de Liverpool.
Le 22, latit. 46° nord; long. 39° ouest.
1827. *Le New-York*, paquebot de 500 tonneaux.
Le 19, latit. 38° 9′ nord; longit. 61° 17, ouest. Pendant la traversée de *New-York* à *Liverpool*.

MAI.

. . . .

JUIN.

. . . .

JUILLET.

1681. *L'Albemarl*, bâtiment anglais, près du *cap Cod*, latit 42° nord.
1830. *Le Glocester* et *le Melville*, vaisseaux de ligne anglais.
Le... (en été) près de *Malte*.

AOUT.

1808. *Le Sultan*, vaisseau de ligne anglais.
Le 12 (à *Mahon*).

SEPTEMBRE.

1813. *Cinq* des treize vaisseaux de ligne de l'amiral Exmouth.
Le 2 (à l'embouchure du *Rhône*).
1822. *L'Amphion de New-York*.
Le 21 (à quelque distance de *New-York*).

OCTOBRE.

1795. *Le Russel*, vaisseau de ligne anglais.
Le 5 (près de *Belle-Ile*).
1813. *Le Barfleur*, vaisseau anglais de 98 canons.
A la fin du mois (dans la *Méditerranée*).

NOVEMBRE.

1696. *Le Trumbull*, galère anglaise.
Le 26 (rade de *Smyrne*).
1811. *Le Belle-Ile*, brick de *Liverpool*.
... (à *Bidefort Devonshire*).
1823. *Le Leipsick*, frégate autrichienne.
Le 12 (à l'entrée du canal de *Céphalonie*).
1832. *Le Southampton*, vaisseau de ligne anglais.
Le 5 (dans les *Dunes*).

DÉCEMBRE.

1778. *L'Atlas*, vaisseau de la Compagnie des Indes.
Le 31 (à l'ancre dans la *Tamise*).
1820. *Le Coquin*, bâtiment français.
Le 25 (dans la rade de *Naples*).
1828. *Le Roëbuck*, cutter anglais.
... (à *Portsmouth*).
1832. *Le Logan* de *New-York*.
Le 19 (dans son passage de *Savannah* à *Liverpool*.

Quand on a parcouru de l'œil ce recensement, quand on se rappelle en même temps combien il y a d'orages en été, combien peu, comparativement, il s'en forme pendant l'hiver, il me semble difficile de ne pas reconnaître qu'en mer du moins les tonnerres des mois chauds sont beaucoup moins dangereux que ceux des saisons froides et tempérées. Ce résultat me paraît déjà bien établi; j'eusse désiré cependant appuyer sa démonstration sur une statistique plus complète, mais les documents m'ont manqué. J'ajouterai qu'il n'a pas dépendu de moi qu'un aussi petit nombre de navires français figurât dans mon recensement. Pour les Anglais, j'ai pu mettre à profit les citations contenues dans d'excellents mémoires de M. *Harris*, sur les paratonnerres.

Baromètre.

Il y a peu d'années, on se serait fortement récrié contre toute idée d'une différence permanente entre les hauteurs barométriques correspondantes aux diverses régions du globe, au niveau de la mer. Aujourd'hui de telles différences sont regardées non-seulement comme possibles, mais encore comme probables. Les navigateurs doivent donc s'attacher, avec un soin scrupuleux, à conserver leurs baromètres en bon état, afin que les observations de toutes les relâches soient parfaitement comparables. Il ne faudra jamais négliger de tenir note de la hauteur exacte de la cuvette du baromètre au-dessus du niveau de la mer.

Il existe de nombreux mémoires sur la variation diurne du baromètre; ce phénomène a été étudié depuis l'équateur jusqu'aux régions les plus voisines des pôles, au niveau de la mer, sur les immenses plateaux de l'Amérique, sur des sommets isolés de très-hautes montagnes, et néanmoins, la cause en est restée jusqu'ici ignorée.

Il importe donc de multiplier encore les observations. Dans nos climats le voisinage de la mer semble se manifester par une diminution sensible dans l'amplitude de l'oscillation diurne; en est-il de même entre les tropiques? La question est à résoudre.

Lumière zodiacale.

La *lumière zodiacale*, quoiqu'elle soit connue depuis près de deux siècles, offre encore aux cosmologues un problème qui n'a pas été résolu d'une manière satisfaisante. L'étude de ce phénomène, par la nature même des choses, est principalement réservée aux observateurs placés dans les régions équinoxiales; eux seuls pourront décider si Dominique Cassini s'était suffisamment défié des causes d'erreur auxquelles on est exposé dans nos atmosphères variables; s'il avait pris en assez grande considération la pureté de l'air, lorsque dans son ouvrage il annonçait que la lumière zodiacale est constamment plus vive le soir que le matin;

Qu'en peu de jours sa longueur peut varier entre 60° et 100°;

Que ces variations sont liées à l'apparition des taches solaires, de telle sorte, par exemple, qu'il y aurait eu dépendance directe et non pas seulement coïncidence fortuite entre la faiblesse de la lumière zodiacale en 1688, et l'absence de toute tache ou facule sur le disque solaire dans cette même année.

Il nous semble donc que les navigateurs, pendant toute la durée de leur séjour entre les tropiques, et quand la lune n'éclairera pas, devront soir et matin, après le coucher du soleil ou avant son lever, prendre note des constellations que la lumière zodiacale traversera, de l'étoile qu'atteindra sa pointe, et de la largeur angulaire du phénomène près de l'horizon à une hauteur déterminée. Il serait sans doute superflu de dire qu'ils devront tenir compte de l'heure des observations. Quant à la discussion des résultats, elle pourra, sans aucun inconvénient, être renvoyée à l'époque du retour.

Nous n'ignorons pas, et déjà, comme on a pu voir, nous l'avons insinué, que de très-bons esprits regardent les résultats de Dominique Cassini comme peu dignes de confiance. Il leur répugne d'admettre que des changements physiques sensibles puissent s'opérer simultanément dans l'étendue immense que la lumière zodiacale embrasse: suivant eux, les variations d'intensité et de longueur signalées par ce grand astronome n'avaient rien de réel, et il ne faut en chercher l'explication que dans des intermittences de la diaphanéité atmosphérique.

Il ne serait peut-être pas impossible de trouver, dès ce moment, dans les observations de Fatio comparées à celles de Cassini, la preuve que des variations atmosphériques ne sauraient suffire à l'explication des phénomènes signalés par l'astronome de Paris; quant à l'objection tirée de l'immensité de l'espace dans lequel les changements physiques devraient s'opérer, elle a perdu toute sa gravité depuis les phénomènes du même genre dont la comète de Halley vient de nous rendre témoins.

Aurores boréales.

Il est assez bien établi maintenant que les aurores boréales ne sont pas moins fréquentes dans l'hémisphère sud que dans l'hémisphère nord. Tout porte à penser que les apparitions des aurores australes et celles dont nous sommes témoins en Europe, suivent les mêmes lois. Cependant ce n'est là qu'une conjecture. Si une aurore australe se montrait aux hardis investigateurs des mers *du Sud*, sous la forme d'un arc, il serait important de noter exactement les azimuths des points d'intersection de cet arc avec l'horizon, et, à leur défaut, l'azimuth du *point le plus élevé*. En Europe, ce point le plus élevé paraît toujours situé dans le méridien magnétique du lieu où se trouve l'observateur.

De nombreuses recherches, faites à Paris, ont prouvé que toutes les aurores boréales, voire même celles qui ne s'élèvent pas au-dessus de notre horizon et dont nous ne connaissons l'existence que par les relations des observatoires situés dans les régions polaires, altèrent fortement la déclinaison de l'aiguille aimantée, l'inclinaison et l'intensité. Qui oserait donc arguer du grand éloignement des aurores

australes pour affirmer qu'aucune d'elles ne peut porter du trouble dans le magnétisme de notre hémisphère? En tout cas, l'attention que les voyageurs mettront à tenir une note exacte de ces phénomènes pourra répandre quelques lumières sur la question.

Halos.

Dans les latitudes élevées, dans les parages du *cap Horn*, par exemple, le soleil et la lune paraissent souvent entourés d'un ou de deux cercles lumineux, que les météorologistes appellent des *halos*. Le rayon du plus petit de ces cercles est d'environ 22°, le rayon du plus grand diffère à peine de 46°. La première de ces dimensions angulaires est à peu de chose près la déviation minimum que la lumière éprouve en traversant un prisme de glace de 60°; l'autre serait donnée par deux prismes de 60° ou un seul prisme de 90°.

Il semblait donc naturel de chercher, avec Mariotte, la cause des *halos* dans des rayons réfractés par des cristaux flottants de neige, lesquels présentent ordinairement, comme tout le monde le sait, des angles de 60° et de 90°.

Cette théorie, au surplus, a reçu une nouvelle vraisemblance, depuis qu'à l'aide de la polarisation chromatique, on est parvenu à distinguer la lumière réfractée de la lumière réfléchie. Ce sont, en effet, les couleurs de la première de ces lumières (de la lumière réfractée) que donnent les rayons polarisés des halos. Que peut-il donc rester à éclaircir dans ce phénomène? Le voici.

D'après la théorie, le diamètre horizontal d'un halo et le diamètre vertical devraient avoir les mêmes dimensions angulaires; or, on assure que ces diamètres sont quelquefois notablement inégaux.

Des mesures peuvent seules constater un pareil fait; car, si par hasard on n'avait jugé de l'inégalité en question qu'à l'œil nu, les causes d'illusions ne manqueraient pas pour expliquer comment le physicien le plus exercé aurait pu se tromper, des cercles de Borda à réflexion se prêtant à merveille à la mesure des distances angulaires en mer. Nous pouvons donc, sans scrupule, recommander à tous les navigateurs d'appliquer les meilleurs instruments dont ils seront pourvus à la détermination des dimensions de tous les halos *qui leur paraîtraient elliptiques*. Ils verront bien eux-mêmes que le bord intérieur du halo, le seul qui soit nettement terminé, se prête beaucoup mieux à l'observation que le bord extérieur; mais il faudra, quant au soleil, qu'ils ne négligent pas de noter s'ils ont pris le centre ou le bord pour terme de comparaison. Nous regardons aussi comme indispensable que, dans chaque direction, on mesure les deux rayons diamétralement opposés, car certains observateurs ont cité des halos circulaires dans lesquels, à les en croire, le soleil n'occupait pas le centre de la courbe.

Dépression de l'horizon.

La ligne bleue, assez bien définie, séparation apparente du ciel et de la mer, à laquelle les marins rapportent la position des astres, n'est pas dans l'horizon mathématique; mais la quantité dont elle se trouve en dessous, et qu'on appelle la *dépression*, peut être exactement calculée, puisqu'elle dépend seulement de la hauteur de l'œil de l'observateur au-dessus des eaux et des dimensions de la terre. Il n'est malheureusement pas aussi facile d'apprécier les effets des réfractions atmosphériques. Il faut même dire que dans le calcul des tables de dépression généralement employées, on n'a tenu compte que de la *réfraction moyenne* relative à un certain état du thermomètre et du baromètre. Des officiers très-habiles, le capitaine Basile Hall, le capitaine Parry, le capitaine Gauttier, ont déterminé, par l'observation, les erreurs auxquelles le navigateur est exposé quand il se conforme à la règle commune. Il leur a suffi de mesurer, les uns avec le *deep sector* de Wollaston, les autres avec les instruments ordinaires armés d'un miroir additionnel, et cela dans les circonstances atmosphériques les plus variées, la distance angulaire d'un point de l'horizon au point diamétralement opposé. En admettant, comme il est presque toujours permis de le faire, que l'état de l'air et celui de la mer soient les mêmes tout autour de l'observateur, la différence de la distance mesurée à 180° est évidemment celle de la dépression réelle de l'horizon. La moitié de cette différence comparée à la dépression des tables donne donc l'erreur possible de toute observation angulaire de hauteur faite en mer.

Dans les régions boréales, les erreurs positives et négatives observées par le capitaine Parry ont été toutes comprises entre + 59″ et — 35″. Dans les mers de la Chine et des Indes-Orientales, le capitaine Hall trouva des écarts plus grands de + 1′ 2″ à — 2′ 58″. Le capitaine Gauttier enfin, dans la Méditerranée et la mer Noire, alla plus loin encore de + 3′ 35″ à — 1′ 49″. Si l'on se rappelle que la variation d'une seule minute en latitude correspond sur le globe à un déplacement de 2,000 mètres environ, chacun reconnaîtra combien la recherche dont nous venons de rendre compte était digne d'attention.

En discutant avec soin toutes les observations de MM. Gauttier, Hall et Parry, on a reconnu que *l'erreur de la dépression calculée n'est positive, que cette dépression ne surpasse celle qu'on observe, qu'autant que la température de l'air est supérieure à celle de l'eau*. Quant aux *erreurs négatives*, elles se sont présentées indistinctement dans tous les états thermométriques comparatifs de la mer et de l'atmosphère, sans qu'on ait pu attribuer ces anomalies à aucune cause apparente, et en particulier au degré de l'hygromètre.

Voilà donc un curieux problème à résoudre. Il intéresse également le physicien et le navigateur.

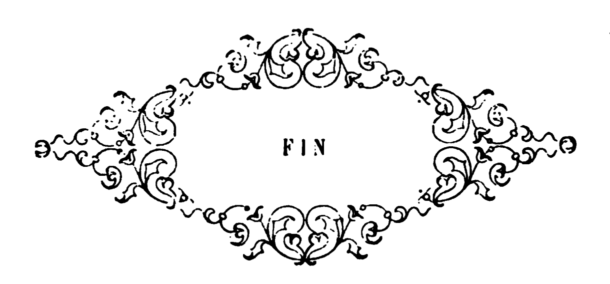


TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





Stanford University Libraries
3 6105 023 489 383
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493
All books may be recalled after 7 days
DATE DUE

